REVUE CANADIENNE.

REVUE
CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

TOME QUATRIÈME

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas

ST. AUGUSTIN.

206125
4.10.26

MONTREAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
Nos 6, 8 et 10, Rue Saint Vincent.

1867.

AP
21
R34
v. 4

REVUE

CANADIENNE

Philosophie, Histoire, Droit, Littérature, Economie sociale, Sciences, Esthétique, Apologétique Chrétienne, Religion.

LA LOI DU TRAVAIL.[1]

MESSIEURS,

Vous connaissez le but de ces séances hebdomadaires de l'*Union Catholique*, et mon désir ardent de les rendre utiles à tous ses membres. Plusieurs d'entre vous pourront faire des lectures qui seront pour eux-mêmes un exercice, et pour les autres un enseignement. C'est par ces essais que l'on prélude et que l'on se prépare à la vie publique.

Le champ qui s'ouvre devant vous, Messieurs, est pour ainsi dire sans limites : la religion et la polémique, la philosophie et l'histoire, la littérature et l'éloquence, la législation et le droit, la médecine et l'hygiène, l'architecture et la peinture, les progrès de l'industrie et les développements du commerce : tous les arts, toutes les sciences vous ouvrent leurs trésors !

Chacun a, sans doute, une carrière qu'il doit mieux connaître :

1 Lecture faite à l'ouverture des séances hebdomadaires de l'Union Catholique, Septembre 1866.

mais aucune question générale dans les arts et dans les sciences ne doit être étrangère à l'homme qui prétend à une complète éducation.

Or, Messieurs, il est une vertu sans laquelle nous ne ferons jamais rien d'utile dans les sciences, ni dans les arts libéraux, ni dans le commerce, ni dans l'industrie : c'est l'amour du travail. Un célèbre moraliste de l'antiquité païenne, poëte et philosophe en même temps, annonçait à la jeunesse de son époque ce principe que sans le travail et un grand travail, on ne fait rien, on n'arrive à rien : *Nil sine magno Vita labore dedit mortalibus.*

C'est l'arrêt porté par le Souverain Juge au jour de notre chute : *In sudore vultus tui verseris pane* : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage.

Que je voudrais, Messieurs, graver profondément cette loi dans vos cœurs ; vous inspirer à tous, non-seulemeut l'amour, mais la passion du travail ! Le travail est une peine, mais il est en même temps une réparation et le principe de toute vertu et de tout bien. S'il a ses sacrifices, il a ses jouissances ; nul effort ici-bas ne reste sans récompense.

Je n'ai qu'un but, c'est de vous montrer d'abord la grande loi du travail gravée dans toute la nature, dans votre intelligence et dans votre cœur.

Nous rechercherons ensuite la raison de cette loi, de cette nécessité du travail.

Cette question touche à tout ici-bas : les doctrines qui, dans ces derniers temps, ont le plus agité le monde, l'organisation du travail, le phalanstère fouriériste, le communisme, le socialisme, toutes ces doctrines sortent d'une même source, de l'ignorance ou d'une connaissance incomplète de la grande loi du travail.

Tâchons donc de bien saisir cette loi et surtout d'accepter généreusement le devoir qu'elle nous impose. On a dit avec raison que le travail et la science sont désormais les maîtres du monde.

I

La grande loi du travail est gravée dans toute la nature visible, dans votre intelligence, dans votre cœur, dans toutes vos facultés.

La loi qui nous condamne à manger notre pain à la sueur de notre front n'est pas seulement écrite en tête de la législation divine : elle est gravée dans toute la nature, et afin que nous ne puissions nous y soustraire, Dieu nous y enchaîne par nos besoins :

besoins de la vie physique, besoins de la vie intellectuelle et morale.

La vie physique a trois sortes de besoins qui nous soumettent de gré ou de force à la loi du travail : car il faut travailler pour se nourrir, travailler pour se vêtir, travailler pour se loger.

Dans chacun de ces besoins physiques, il y a trois degrés qui se subdivisent à l'infini : le nécessaire, indispensable à la vie ; l'utile, qui rend la vie moins pénible ; l'abondance, le confort, le luxe, qui apporte avec lui les jouissances de la vie sensible. Or, afin d'empêcher l'homme de tomber dans l'abîme du sensualisme ou dans l'orgueil du luxe, Dieu a porté une loi : c'est que le travail est toujours proportionnel à la jouissance.

A combien de travaux, à combien de sueurs n'est pas condamné l'homme pour se donner la nourriture nécessaire à la vie ! La terre qui produit d'elle-même les arbres stériles, les plantes inutiles ou mauvaises, semble avoir reçu l'ordre de ne donner à l'homme les plantes utiles que dans la proportion de son travail. Si vous voulez vous contenter d'une nourriture frugale et grossière, elle vous l'accorde sans trop de peine. Mais prétendez-vous vous donner une nourriture plus succulente, manger le pain du pur froment, boire le sang de la vigne ? la loi du travail devient plus sévère : il faut que le soc de la charrue retourne et remue la terre ; que du matin au soir, du premier au dernier jour de l'année, vous soyez occupé à la cultiver de vos mains, à l'arroser de vos sueurs, à l'élever, à la perfectionner, à la féconder par le contact assidu de votre travail et de votre intelligence.

Allez-vous au delà du nécessaire, de l'utile ? cherchez-vous les agréments et le confort de la vie ? voulez-vous que des mets plus exquis viennent charger et orner votre table ? que des fleurs variées étalent à vos regards leurs brillantes couleurs, vous embaument de leurs délicieux parfums ? la terre vous l'accorde aussi, mais à la condition d'un travail plus multiplié.

Les fruits exquis réclament des soins et une protection de tous les jours.

Les fleurs sont plus exigentes encore : elles ne se confient à la vie qu'autant qu'elles sentent l'homme à leur côté pour les réchauffer de son souffle, les environner d'une sollicitude pour ainsi dire paternelle. Frêles et délicates, elles ne s'élèvent qu'appuyées sur son bras : il faut qu'il les protége contre les ardeurs du soleil, les rigueurs de la saison ou la violence de l'orage ; qu'il leur distribue journellement l'air, l'eau et la chaleur avec poids et mesure, selon leurs besoins.

Il est sans doute des terres plus naturellement fécondes, et des

terres plus ingrates ; mais toutes les terres deviennent fécondes par le travail et l'industrie de l'homme.

Des climats plus doux semblent demander moins de travail : et c'est là une loi providentielle : l'homme du midi ne pourrait, sous un soleil brûlant, supporter les longs travaux de l'homme du nord. Mais ce travail plus modéré fait couler à peu près la même quantité de sueurs. Partout se vérifie la loi du Maître : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front.

Que de peines nous impose aussi la nécessité de nous vêtir et de nous loger ! Que de mains sont occupées à préparer ces tissus qui nous couvrent, à élever ces habitations qui nous abritent !

Mais si vous cherchez le luxe de la parure et de l'ameublement, la nature met ses dons à plus haut prix. Elle produit naturellement les bois et les marbres précieux ; mais que de peine, que de sueurs pour les tirer de la forêt et de la carrière, pour leur donner cette forme, ce lustre qui en fait l'ornement de nos salons ! Elle produit de son sein l'argent et l'or, les pierres précieuses et les diamants ; mais que de travaux, que de dangers pour arracher ces richesses du fond des abîmes, pour en composer d'étincelantes parures ou des chefs-d'œuvre de l'art !

Les animaux ont été créés pour le service de l'homme : les uns sont chargés de vous nourrir de leur lait et de leur chair, les autres de vous revêtir de leurs riches et molles toisons ; ceux-ci veillent à votre porte pour vous défendre ; ceux-là partagent vos travaux, vous aident à cultiver la terre, ou vous emportent dans des chars rapides pour multiplier vos rapports de société. Cet insecte a reçu l'ordre de vous distiller un miel plein de douceur, cet autre de vous filer la soie qui fait l'ornement de votre personne et de vos salons.

Mais tous ces êtres animés ne servent l'homme qu'à la condition que l'homme les serve à son tour ! Leur lait n'est abondant, leur chair succulente, leurs toisons riches, leurs services rapides, que dans la proportion des soins et du bien-être que vous leur donnez.

Avez-vous jamais pensé à ce qu'a coûté de travail le festin somptueux que l'on donne à ses amis, le luxe de toilette ou de parure qui resplendit sur une personne du monde, l'ameublement du riche ? Ah ! si l'on savait tout ce qu'il a fallu de soins, de sueurs et de dangers pour prélever sur les forêts, sur les fleuves, sur les mers, sur tous les climats du globe, ces tributs riches et variés, pour donner à ces fêtes cette éblouissante splendeur, on n'oserait s'en permettre l'usage ! Telle est donc la loi gravée dans toute la nature, elle ne se féconde que par le travail ; l'homme ne la soumet à son

empire, ne la fait servir à ses besoins ou à ses jouissances, que dans la proportion de son travail.

Mais l'homme n'est pas seulement un être matériel, organisé pour produire et consommer ; c'est surtout un être intelligent, qui doit développer en lui la vie intellectuelle et morale. Or, ici, la loi du travail est-elle moins pressante et moins sévère ? Est-ce seulement la terre qui est condamnée à ne produire que des ronces et des épines ? L'âme humaine n'est-elle pas un sol plus stérile encore et qui porte plus visiblement les traces de la première malédiction ? Ces landes de l'intelligence n'ont-elles pas, aussi bien que celles de la terre, leur nature barbare ou sauvage ? Pour les féconder ne faut-il pas aussi creuser dans ce sol de profonds sillons, jeter bien avant les semences de la vérité, les éléments de la science ? Et à mesure que vous avancez dans cette culture de l'intelligence, ne voyez-vous pas s'ouvrir devant vous des régions encore incultes qui appellent de nouveaux défrichements ?

Oh ! rappelez-vous, de grâce, les travaux de votre première éducation ! Que d'efforts pour enfanter en vous l'homme intellectuel, pour développer progressivement vos facultés ! que d'ennuis pour meubler et consolider votre mémoire, pour y conserver et y féconder les germes des connaissances humaines ! au prix de quels sacrifices et de combien de larmes avez-vous appris les principes des lettres, des arts et des sciences !

Et lorsqu'après dix ans d'études fatigantes et souvent arides, vous secouez enfin la poussière des écoles, secouez-vous en même temps la dure loi du travail ? Mais n'est-ce pas le travail et un travail qui grandît avec vous, qui vous attend à l'entrée de la carrière que vous assigne votre choix ou votre vocation ? Et malheur au jeune homme qui prétendrait y trouver le repos avec la liberté ! Une triste expérience est là pour montrer l'abîme où mène l'oisiveté et la dissipation ! Jetez plutôt un regard sur toutes les carrières qui s'ouvrent à l'ambition du jeune homme. Ne sont-ce pas autant d'arènes où tous les prétendants rivalisent d'efforts pour se faire une position, pour arriver au succès, ou pour remplir leur sainte mission ? Prenez les postes les plus élevés de chaque hiérarchie !

N'est-il pas soumis à la dure loi du travail, l'homme d'état qui porte dans sa pensée les destinées d'un grand peuple, et le magistrat qui administre une cité ou une province au milieu des critiques, des passions et des soucis qui lui laissent à peine le temps de respirer un quart d'heure avec sa famille ? Le palais n'est pas toujours l'asile du repos : si, pendant que l'ouvrier travaille, ces hommes se livrent aux plaisirs de la société, combien de fois aussi, tandis que

l'ouvrier repose paisible, ils veillent dans la solitude de leurs conseils, l'esprit et le cœur agités par toutes les préoccupations des graves intérêts qui pèsent sur leur tête !

N'est-il pas soumis à la dure nécessité du travail, l'homme de loi et l'homme de guerre, chargés l'un et l'autre d'assurer la paix, l'ordre public sous l'empire de la justice ? A combien de veilles est condamné celui qui répond de la sûreté de l'Etat et celui qui a pour mission de défendre l'innocence, de redresser tous les torts, de sauvegarder tous les droits ? C'est en croisant jour et nuit sur nos têtes l'épée et le glaive de la justice, que ces hommes protègent tous les intérêts, assurent l'ordre, la sécurité nécessaires au travail des champs et au mouvement de l'industrie.

N'est-il pas soumis à la dure loi du travail, l'homme qui se dévoue au soulagement de toutes les infirmités humaines ? Le docteur-médecin se doit à tous ; au milieu des épidémies et des fléaux qui font fuir les habitants d'une cité, le devoir le retient sur la brèche ; au péril de sa vie, il doit voler au secours de quiconque réclame le secours de son expérience ; et, après avoir donné des jours et souvent même des nuits à ses malades, il faut qu'il trouve encore le temps d'étudier cette science de guérir qui est aussi variée que les infirmités humaines.

N'est-il pas soumis à la dure loi du travail, l'homme de Dieu et des âmes, le Prêtre, qui, plus qu'aucun autre, est au service de tous, doit une réponse à toutes les difficultés, une consolation à toutes les souffrances, un secours à toutes les misères, une bonne parole à toutes les exigences ; le Prêtre, à qui on demande, dès la jeunesse, une science déjà blanchie dans l'étude, assez sûre, assez étendue pour se donner à toutes les intelligences suspendues à ses lèvres ?

Certes, nous pourrions dire tout ce qu'il faut de travail de la pensée pour faire fleurir la vérité dans nos âmes et dans celles de nos frères ; nous aurions le droit de parler de journées plus matinales, plus longues, plus laborieuses que celles de l'artisan. Et croyez-le bien, Messieurs, les sueurs de l'intelligence sont plus amères et plus brûlantes que les sueurs du corps !

Lorsque le travail de l'intelligence s'unit au travail des bras, il devient plus fécond, il donne naissance à l'industrie et au commerce.

L'industrie, Messieurs, est toujours une conquête de l'esprit sur la matière : c'est une espèce de rédemption pour la classe ouvrière ; car elle remplace par des moteurs physiques les bras de l'homme. N'est-ce pas l'industrie qui, suppléant par le feu, l'eau et la vapeur des millions de bras, prépare ces fils, ces tissus légers, ces riches

étoffes, ces brillantes tentures, toutes ces merveilles qui jettent tant d'éclat sur les sociétés modernes ? N'est-ce pas l'industrie qui abaisse les montagnes, comble les vallées, étend sur la surface du globe ces réseaux de lignes de fer sur lesquels les peuples glissent, volent à la rencontre l'un de l'autre ? La religion applaudit à tous ces progrès, et un jour la charité de Jésus-Christ s'emparera de l'industrie pour soulager bien des misères et diminuer la tâche de ses enfants : déjà le zèle apostolique profite de ces avantages, pour jeter aux quatre vents du ciel sa parole et sa vérité, pour réunir et fondre tous les peuples des extrémités de l'orient et de l'occident dans la grande famille des Enfants de Dieu !

Ce que condamne la religion, c'est l'égoïsme qui ne voit dans l'industrie qu'un gain et dans les hommes que des rouages à exploiter. Mais pour l'industrie généreuse qui donne du travail, du pain et de la foi à ceux qui en manquent, elle les bénit, et déjà nous voyons de nombreux chefs d'industrie donner ces joies à l'Eglise.

L'industrie enrichit ordinairement l'homme intelligent et laborieux qui sait la diriger ; elle assure à lui et à sa famille une fortune indépendante, et un certain droit au repos. Mais remarquez que ce repos doit être mérité par le travail : et là, d'ailleurs, de nouveaux devoirs le saisissent. La direction d'une grande fortune, le soin de la faire valoir pour le bien de la famille et de la société inspirent d'autres devoirs. Si les enfants de ces hommes forts qui ont su conquérir la fortune, prétendent jouir de cette vie dorée dans l'oisiveté, la dissipation et les plaisirs, qu'ils sachent qu'une vie de plaisir ne mène qu'à la ruine et au déshonneur ! Chaque âge, chaque rang à ses devoirs, sa mission. Il en est de l'âme comme de la terre : tout tend ici-bas à descendre, à se corrompre ; sans le travail, les plantes et les animaux dégènèrent, et la terre retourne à la stérilité de l'état sauvage. Comme la nature sensible, l'âme a sa décadence : la mémoire s'affaiblit, l'imagination perd sa fraîcheur, les connaissances s'effacent. Mais les facultés qui vieillissent vite dans l'inaction se rajeunissent dans l'étude. Comme la terre, l'intelligence retrouve dans le travail une fécondité toujours nouvelle, et une perpétuelle jeunesse. Le travail est le moteur qui donne le mouvement à ce cercle mystérieux de la vie, à la surface du globe. Il saisit l'homme à sa naissance, monte avec lui les degrés de la vie, le suit dans toutes ses positions, se proportionne à ses forces et à ses besoins, et ne lâche prise que lorsque, usée à la tâche, étendue sur son lit de douleur, sa victime brise ses derniers liens et trouve dans une vie meilleure, liberté et repos !

Aussi toujours l'oisiveté est un grand crime : un crime de lèse-

humanité ; car si, pour se donner le luxe et la jouissance, le riche ne travaille pas, il faut que d'autres travaillent et suent pour lui : toujours une certaine somme de peine et de sueurs doit mériter les jouissances qu'il s'accorde ; ces peines doivent être subies, ces sueurs doivent tomber de quelque front, et en déclinant le travail, l'oisif le fait tomber sur ceux qui n'en goûtent pas les fruits ; un crime qui est la source de tous les vices ; l'homme qui ne sert pas la société par son travail, la corrompt par ses exemples, la déshonore par ses vices, l'écrase sous le poids de ses passions.

Si, comme Platon, je composais, à mon aise, une société modèle, je n'en exclurais pas, comme ce philosophe, les poëtes, parce que les sentiments nobles et noblement exprimés par la poësie sont utiles à la société ; mais j'en bannirais les oisifs, comme un fardeau qui ne doit pas charger la terre d'un poids inutile. L'homme n'a pas été jeté dans la vie sans un but providentiel ; tous, nous occupons une place, nous tenons un rang dans la société, nous en devons remplir les devoirs. Le travail est partout.

Malheur donc au serviteur inutile qui enfouit le talent qu'il a reçu de la Providence ! Il sera traité comme le serviteur infidèle.

Ce langage est peut-être bien austère. Mais, messieurs, ne craignez rien. Le travail est la source de toutes les jouissances les plus pures.

II

Le travail est donc le partage de tous les enfants des hommes ; la loi qui l'impose est une loi universelle : elle nous y tient tous attachés ; elle la rive à nos pieds, à nos bras, comme le boulet et la chaine du forçat. Nul ne peut s'y soustraire.

Mais pourquoi ce travail si dur pèse-t-il sur tous les enfants des hommes ? Pourquoi Dieu a-t-il condamné sa créature à tant de larmes ? Ne pouvait-il diminuer nos besoins, ou rendre la terre plus naturellement féconde ? Oui, sans doute, Dieu le pouvait, et il l'avait fait dans l'origine. Mais l'homme a troublé l'ordre primitif, et provoqué un ordre nouveau. A la loi d'amour qui seule régnait au commencement, il a substitué la loi de justice, que Dieu dans sa bonté a tempérée par sa miséricorde ; il a porté la loi du travail comme la loi de la douleur, et cette loi du travail est à la fois une loi de justice et une loi d'amour et de miséricorde. C'est sous ce double point de vue qu'il la faut considérer.

Et d'abord, la loi du travail est une loi de justice, c'est une peine et une expiation. Tous les enseignements de la tradition, de l'Ecriture, de la raison sont ici d'accord avec l'enseignement catholique.

Ecoutez la grande voix de la tradition ! Dans tous les siècles, chez tous les peuples, la tradition nous parle d'un âge d'innocence qui était aussi un âge d'or, un âge de bonheur. Là, nous dit-elle, l'été n'avait pas de feux dévorants, l'hiver point de frimats ; la terre n'attendait pas pour se féconder que la charrue eût déchiré son sein, que l'homme l'eût arrosée de ses sueurs. Vierge encore, toujours parée de ses richesses, elle offrait d'elle-même à son maître et à son roi, ses fleurs, ses parfums et ses fruits.

Ainsi en était-il de notre nature. L'intelligence n'attendait pas pour s'ouvrir qu'une laborieuse culture eût éveillé et fécondé ses facultés, que des études longues et douloureuses eûssent développé ses connaissances : toujours tournée vers Dieu, son auteur, elle s'épanouissait d'elle-même sous le rayonnement paisible de l'éternelle vérité, comme la fleur sous les rayons du soleil : ce divin Soleil brillait sans nuage et sans ombre ; l'erreur, l'ignorance, les ténèbres étaient inconnues. L'homme contemplait sans effort sa divine lumière et puisait dans ses splendeurs toutes les connaissances et la vie.

Le cœur n'était pas non plus vicié par des passions grossières : innocent et vierge, il ne connaissait que des sentiments et des désirs purs et nobles qui l'élevaient vers le ciel ; qu'un amour ardent qui lui faisait goûter en Dieu une première communication du bien infini et du souverain bonheur. Sous la chaleur de ce généreux sentiment fleurissaient toutes les vertus, comme toutes les fleurs émaillaient la terre bénie de ce Paradis de délices.

Mais à une première révolte de l'homme contre Dieu, tout a changé : le mal a pris possession de ce monde ; il a dégradé le cœur de l'homme par d'effroyables passions ; l'intelligence, par l'ignorance et l'erreur ; la terre, par la stérilité ou par une triste fécondité des plantes mauvaises. De ce moment, Dieu dans sa justice a prononcé contre l'homme et le monde une peine et une malédiction : il a porté la loi douloureuse du travail.

Cette loi, nous l'avons vu, est gravée en caractères ineffaçables sur la terre, dans l'intelligence et dans le cœur de l'homme. Richesses, terrestres, richesses intellectuelles, richesses morales, tout doit s'obtenir par le travail. Le travail est chargé de relever le monde, de rétablir l'ordre troublé, et le travail, dans ces trois ordres, est une peine, un châtiment infligé par la justice.

Voilà six mille ans que le genre humain s'agite dans ses chaînes

et fait effort pour sortir de ce cercle de fer : il a essayé de toutes les formes sociales depuis l'extrême barbarie jusqu'à l'extrême civilisation ; il a vécu sous des sceptres de toutes formes et de toute pesanteur, et partout et toujours il est courbé sous le joug du travail.

L'industrie semblait devoir épargner un peu les bras de l'homme et diminuer les heures du travail : la tâche semble s'accroître. Des grands centres de l'industrie de Manchester et de Birmingham, sortent parfois des cris tels que le monde n'en avait pas encore entendus, les cris poussés par l'excès du travail et de la faim. Le travail est partout, le repos nulle part.

Si le travail n'était pas la peine et l'expiation d'une faute, que serait-il donc? Comment Dieu aurait-il condamné ses enfants à tant de peines, à tant de sueurs, à tant de privations ?

Mais parce que le travail est une peine qu'il faut subir, devons-nous rester les bras croisés, sans chercher à en diminuer le poids ? Non, ce serait du fanatisme. C'est, au contraire, parce que le travail est une peine que nous devons et que nous pouvons l'adoucir. Car toute peine est proportionnée à la cause qui la produit. La cause de cette peine physique est toujours un désordre, le mal moral. Dieu a si bien établi son ouvrage et l'ordre universel, qu'on ne peut violer une seule de ses lois sans en porter la peine. Qu'est-ce qui rend d'ordinaire à l'ouvrier le travail si dur et si peu fécond, et ajoute pour lui au châtiment prononcé contre l'humanité entière ? N'est-ce pas trop souvent le vice brutal, l'intempérance ou la débauche qui creuse le gouffre où s'engloutit en un jour le prix des sueurs de toute une semaine ? N'est-ce pas l'égoïsme du maître qui quelquefois exploite les bras de l'ouvrier, et l'égoïsme des ouvriers entr'eux qui, par une implacable concurrence, se supplantent au lieu de se soutenir ? Etablir l'économie, la tempérance, l'amour du devoir et de la famille dans les habitudes de l'ouvrier ; réunir les ouvriers entr'eux et avec leurs patrons, dans une fraternelle union d'intérêt, ne serait-ce pas rendre plus légère et plus douce la tâche de chacun ? La religion et la vertu sont utiles à tout. Sans elle, point d'ordre, point de bonheur possible dans le monde.

De nos jours, on s'est beaucoup préoccupé des classes ouvrières, et afin d'adoucir leur sort, on a rêvé bien des théories sur l'organisation du travail.

L'organisation du travail, messieurs, fut pendant quelques années la question à l'ordre du jour. Cette question touche à tous les intérêts : mal saisie, elle agite les intelligences, soulève toutes les passions et menace de tout bouleverser.

Notre mission n'est pas de donner des leçons d'économie sociale, mais nous avons à les juger du point de vue religieux, et à vous faire apprécier des idées, des doctrines qui sont autour de nous, dans les livres et dans les feuilles publiques, dans les conversations et dans les discours, à la taverne et au café, dans l'atelier et au foyer domestique, dans le peuple et les classes élevées, partout et jusque dans l'air que nous respirons.

Qu'on les méprise ou qu'on s'en occupe, qu'on les condamne ou qu'on les approuve, elles vivent, elles marchent, elles parlent, elles se répandent. La religion ne saurait y rester étrangère ; elle doit ses conseils, ses lumières, afin de diriger le cours des idées dans les voies de l'ordre et du progrès.

Ces idées se sont formulées dans plusieurs systèmes que je ne puis examiner en détail. Il suffira d'indiquer ici les deux partis extrêmes.

Il y a d'abord le communisme grossier, brutal : c'est la loi agraire, la spoliation, le nivellement de toutes les fortunes. C'est un appel à toutes les convoitises, à toutes les mauvaises passions de notre nature, c'est le soulèvement des pauvres contre les riches et les propriétaires. Cette théorie est ancienne : elle s'agite toujours avec toutes les convoitises dans les bas-fonds de la société. Quand la démoralisation et la misère s'étendent, ces passions se développent et bouillonnent comme les laves d'un volcan : à un temps donné, en un jour de révolution, elles peuvent déborder. Mais c'est un torrent qui ravage, et non un fleuve qui coule et féconde. L'injustice, la violence, le crime n'ont qu'un temps. La spoliation n'est pas une doctrine. Nous n'avons pas à nous en occuper. L'égalité violente dans les fortunes serait bientôt l'égalité dans la misère, l'égalité dans le néant !

En face de ce communisme révoltant, se produisent des doctrines en apparence plus sérieuses et plus honnêtes, qui, avec différentes nuances, appellent toutes une organisation pacifique, par la seule puissance de la persuasion : toutes reposent sur le principe de la société et de la communauté de biens.

On suppose un admirable mécanisme auprès duquel celui de nos grandes manufactures n'est qu'un jeu d'enfant ; mécanisme social dont les rouages sont des hommes, des intelligences qui s'engrènent et se meuvent dans leur sphère, sans qu'un seul de ces rouages vivants crie ou se déplace ; ravissante société de frères unis par l'amour dans une céleste harmonie, où un travail d'attrait et varié selon les goûts et les vocations, exerce plutôt qu'il ne fatigue l'esprit et le corps, et suffit aux besoins et aux plaisirs d'une

vie opulente, tout en laissant de longues heures au repos et aux doux épanchements de l'amitié.

Dans la société nouvelle, plus de ces soucis rongeurs sur l'avenir; il est assuré : plus de divisions entre les individus et les familles, plus de guerre entre les peuples, plus de ces intérêts opposés qui divisent et déchirent les âmes, et éteignent les plus nobles sentiments; tous les intérêts sont confondus dans le bien commun, un même sentiment unit tous les cœurs, peuples, familles et individus! Plus de ces souffrances, de ces infirmités qui sont le fruit de l'indigence, de la faim, des excès, ou des passions mauvaises; le confort de la vie, les soins intelligents, l'ordre dans les passions et les habitudes sauront en préserver cette merveilleuse société!

Presque toutes ces brillantes théories se sont produites sous l'inspiration des préjugés du dernier siècle contre la religion. Dans ces systèmes la nature humaine n'est pas tombée, corrompue; c'est le milieu social où nous vivons qui est vicié et nous corrompt; les passions sont légitimes, ce sont les barrières, les lois qu'on leur oppose qui les rendent mauvaises. Donnez-leur une satisfaction pleine, entière, elles seront bonnes!

Cependant, ces doctrines anti-chrétiennes ne sont pas inhérentes à la théorie de l'organisation du travail; dégagées de cet élément irréligieux, ces théories reposent sur deux principes que la foi accepte, la puissance de l'association, et l'attrait d'un travail pour lequel on se sent de l'aptitude ou de la vocation.

A toutes ces vaines théories je ne jetterai donc pas la réponse commune: c'est impossible! Non, Messieurs, ne prononçons pas légèrement ce mot. Celui qui, en dehors des sciences mathématiques, prononce le mot impossible, commet pour le moins une imprudence, dit un auteur illustre. Bien des choses qui ont paru impossibles à nos pères ont été réalisées par leurs descendants. Si l'on eût annoncé à la cour des Césars que quelques pauvres pêcheurs venus de la Galilée prétendaient former avec les esclaves romains une république d'amour qui ferait envie aux riches et attirerait à elle les grands, les Césars même, pour les unir dans une sainte communauté de pensées, de sentiments, de travail et de ressources, on eût ri sans doute de cette prétention. Eh bien! cette sainte république a été fondée au milieu et en face du monde romain.

Plus d'une fois l'Eglise a renouvelé ce prodige. Les forêts du Paraguay ont vu les tribus sauvages s'adoucir à la voix de la religion et former la plus belle, la plus ravissante société! Aujourd'hui encore, la religion nous montre le même spectacle dans les

communautés religieuses. L'association est le vœu de la religion comme de la nature.

Mais en dehors de l'influence religieuse, cette réalisation est-elle possible ? Peut-être vous montrerai-je, dans une autre lecture, ce qu'il y a d'impossible et ce qu'il y a de possible dans ces théories sociales qui ont tant agité le monde.

Disons seulement aujourd'hui ce qui est de mon sujet. On peut sans doute, par une bonne organisation, diminuer le travail et l'adoucir en consultant davantage l'attrait ou la vocation. Mais prétendre ôter au travail toute peine, c'est une illusion : toujours sera vraie la sentence prononcée contre notre race : " Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage."

Des théories analogues se sont produites dans l'éducation ; on a rêvé des systèmes où l'enseignement se donnerait sous forme d'amusement ; où l'étude, toujours dirigée par l'attrait, ne serait qu'un jeu continuel, et n'imposerait ni effort, ni travail.

Sans aucun doute, on peut perfectionner les méthodes de l'enseignement, applanir les abords de la science, adoucir ses aspérités, et, dans des expositions claires, donner des attraits aux études les plus abstraites.

Mais supprimer tout effort, toute peine dans l'éducation, ce serait étouffer tout talent et toute vertu. C'est le travail qui féconde l'âme, comme la terre, développe les richesses de l'intelligence et du cœur, et produit, comme une abondante moisson, la science et la vertu. Chaque effort est comme un nouveau sillon tracé dans ce sol de l'intelligence : l'étude continue, ouvre toutes ses facultés et lui donne un regard plus vif, plus profond, plus étendu.

Mais dans une vie légère, livrée aux amusements, l'âme dépérit, les vertus s'étiolent, l'intelligence se rétrécit ; sa vue est courte, bornée ; elle ne voit que les superficies ; elle aura des lueurs fugitives, mais pas de ces illuminations qui pénètrent les entrailles de la science. Elle perd son étendue, sa profondeur, ses clartés. La dissipation ou l'oisiveté est le tombeau où s'ensevelissent tous les talents.

Combien de jeunes gens, heureusement doués par la nature, trompent les espérances que donnaient les premiers essais de leurs talents, et traînent ensuite dans l'obscurité les ruines d'un génie éteint ? Qui donc a fait ces tristes avortements ? Ah ! séduits par une facilité précoce, ces jeunes gens se sont persuadés que le talent supplée le travail ; qu'il suffit à l'homme privilégié qui le possède de se toucher le front du doigt pour en faire jaillir la pensée ; ils ont livré leur vie à la dissipation et au plaisir ; et

tous ces talents, toutes ces riches natures ont avorté faute de culture !

De nos jours, que de tristes avortements ! Jamais peut-être on n'avait vu, comme dans notre siècle, une telle pleïade d'écrivains distingués jeter à la fois dans la publicité les éclairs de leur génie. Pour ne parler que de la France, combien de livres, de journaux, de revues se pressent au jour, vous offrent des pages admirablement écrites, un talent de rédaction qui semble annoncer des écrivains prédestinés à la gloire ! Et cependant, combien en est-il qui puissent se promettre la postérité ? D'où vient donc cette abondance, cette pénurie ? Il y a des talents, des talents vrais, des talents nombreux ; plusieurs ont fait resplendir sur leur front l'auréole du génie : comment ont-ils laissé tomber cette couronne ? Ah ! ces esprits brillants ont voulu moissonner la gloire avant d'avoir mûri leurs talents par l'étude, ils se sont pressés de jeter dans le monde leurs premières conceptions, avant d'avoir pris le temps de les féconder par la méditation.

Dans le grand siècle de Louis XIV, comme dans tous les grands siècles du monde, on remarque assez peu d'écrivains, mais presque tous ont laissé des chefs-d'œuvre qui appartienent à la postérité Aujourd'hui, les écrivains abondent et beaucoup se produisent avec l'éclat du talent, et cependant meurent du jour au lendemain Cette différence dans le succès ne vient-elle pas de la différence dans le travail ?

Lorsque les grands écrivains d'autrefois croyaient avoir une idée, une doctrine utile au monde, ils l'emportaient dans la solitude, la fécondaient dans la méditation, la considéraient sous toutes ses faces, interrogeaient la science et toute l'expérience du passé, *vingt fois sur le métier remettaient leur ouvrage ;* pleins de respect pour le lecteur, ils travaillaient leur style, retranchaient tout ce qui n'allait pas droit au but, et même tout ornement qui ne fesait qu'embarrasser la marche et nuire à la clarté de l'exposition. Et ce n'est qu'après cette longue préparation que timidement ils livraient ce chef-d'œuvre à la publicité ; ainsi faisaient les Racine, les Boileau, les Bourdaloue, les Massillon, les Fénélon, les Bossuet et tant d'autres. La gloire, à tout le moins, récompensait ce respect pour la vérité.

De nos jours, il en est autrement. Lorsqu'un jeune homme, à peine échappé des bancs de l'école, croit avoir une idée, il la livre toute brûlante à tous les vents de la publicité ; il faut qu'en quelques jours elle ait fait le tour du monde ! Faut-il s'étonner si, après le bruit de la réclame, le silence se fait autour de l'ouvrage, si l'oubli punit la témérité de l'auteur ?

Autrefois, la vie de l'écrivain était sérieuse ; il vivait dans une honnête médiocrité qui suffisait à ses besoins, et le laissait tout entier à ses livres et à son travail ; il cultivait les lettres par vocation et avec amour ; il ne se proposait, pour prix de ses travaux, que la sublime mission de répandre des idées utiles, et peut-être, pour quelques-uns, la gloire et la postérité comme récompense.

Aujourd'hui, le talent mène vite à la fortune ; on consulte non la vocation de son talent, mais le goût souvent dépravé des lecteurs et le cours de doctrines souvent malsaines. On adopte de préférence le genre qui, parlant aux passions, obtient plus sûrement le succès de la vogue ; avec la vogue du moment viennent la fortune et l'opulence, la grande vie de luxe et de plaisirs. Et c'est là que s'étiolent les plus beaux talents, que s'ensevelissent les plus belles espérances ; on ne travaille plus que pour soutenir cette vie de Sardanapale ; l'œuvre de l'intelligence n'est plus qu'une denrée commerciale qu'on vend à tant la ligne ; sa mission n'est plus qu'un négoce. Et alors les lettres se vengent, l'inspiration abandonne le génie abruti dans les plaisirs, la gloire fuit cette vie de luxe et d'oisiveté.

Notre siècle est-il pourtant déshérité, et sans représentant auprès de la postérité ? Non, Messieurs ; au-dessus de la foule des écrivains qui se perdent dans l'oisiveté et la dissipation, apparaissent des hommes qui ont compris la mission du talent et laisseront traces de leur passage. Les de Maistre, de Bonald, Châteaubriand, Lamennais dans ses beaux jours, les Lacordaire, les Guizot, les Thiers, les Montalembert, de Broglie, plusieurs savants, laisseront des ouvrages qui représenteront noblement ce siècle auprès de la postérité. Mais tous ces écrivains ont été ou sont encore des hommes de travail autant que de talent.

D'autres ont aussi reçu les dons du génie : dans la jeunesse de leurs talents, ils ont écrit des ouvrages qui vivront peut-être, parce qu'ils ont le feu sacré ; mais depuis que le succès et la fortune les ont enlevés à la vie sérieuse, ils se sont persuadés dans leur orgueil qu'il suffit aux rois de l'intelligence de prendre une plume, de jeter entre deux plaisirs quelques pages, avec des éclairs, pour ravir l'admiration du monde. Ces audaces et ces étrangetés peuvent séduire de jeunes et folles imaginations, mais la partie saine des savants ne leur accorde que le silence et l'oubli.

La vie dissipée est mortelle au talent : le goût perd sa délicatesse et se dépravе : on voudrait réhabiliter tout ce que la passion avilit, faire du vice la vertu, et dans le laid faire admirer le beau, et on arrive, dans cette voie de la dépravation, à des trivialités et à des grosièretés de langage qui ne recueillent que le mépris et le

dégoût des âmes honnêtes. Tel est le châtiment infligé par la Providence au talent qui perd de vue la sainteté de sa mission. Concluons donc que le travail est une peine : c'est la loi de la justice ; mais le travail a ses joies, ses récompenses, et c'est aussi la loi de la miséricorde et de l'amour.

La première, la grande récompense du travail est au ciel, et quel adoucissement n'apporte pas à nos fatigues cette divine espérance ! Dans la lumière de cette révélation, pas un effort, si petit soit-il, n'est perdu pour l'éternité ; tout mouvement pour accomplir ce devoir opère un poids immense de gloire. Sous le charme de cette espérance, le travail court et léger de la vie se transfigure ; il est sans proportion avec la gloire et le bonheur qu'il nous prépare. C'est cette vue de la foi qui a toujours soutenu les saints et les âmes vertueuses et leur a fait trouver, dans le rude travail du devoir, joie et bonheur.

Mais en attendant cette récompense de l'éternité, le travail n'a-t-il pas déjà sa récompense présente ? Si quelquefois ce travail est rude, combien douces sont les jouissances qu'il prépare !

Quelle joie n'éprouve pas le laboureur, quand, après une longue et laborieuse culture, la terre, fécondée par ses sueurs, étale aux regards une riche moisson ! Quelle joie ne ressent pas le négociant, le chef d'industrie, qui, après bien des efforts, voit enfin son négoce, son industrie féconder toute une contrée, répandre l'aisance, la vie dans les classes ouvrières, et assurer la fortune et une position honorable à sa famille !

La jouissance n'est-elle pas plus grande encore dans le travail de l'intelligence ? Lorsque le jeune âge a tracé de profonds sillons, jeté les semences de la vérité dans ce sol laborieusement défriché de l'intelligence, avec quelle joie ne voit-on pas s'élever cette germination secrète, s'épanouir, dans toute la fraîcheur du printemps, ces fleurs ravissantes, ces connaissances variées qui sont l'ornement et le luxe de la vie intellectuelle !

Sans doute, les lettres ne livrent pas le secret de leur beauté au regard distrait qui ne les voit pas, qu'en passant ; mais elles révèlent leurs chastes attraits à l'esprit qui les cultive et se plaît dans leur intimité ; toujours elles ont délicieusement ému les âmes d'élite : compagnes fidèles, elles nous suivent dans toutes nos pérégrinations et dans toutes les vicissitudes de la fortune ; à la ville ou à la campagne, elles font les délices de la société et le charme de la solitude, l'ornement de la prospérité et la consolation de l'adversité. Elles font la gloire du jeune âge, la force de la maturité, la dernière jouissance de la vieillesse ; lorsque les amis ou le malheur font le vide autour de notre vie, elles semblent

redoubler de tendresse et d'attraits, pour répandre sur nos derniers jours les plaisirs purs de l'esprit ; elles font passer les âmes plus vouées à leur culte par tous les degrés de l'admiration, du ravissement et de l'extase devant les beautés spirituelles dont elles nous donnent la révélation.

Quelle jouissance, en effet, pour l'homme retiré du monde de pouvoir s'entretenir avec les grands hommes de tous les pays et de tous les siècles, d'entrer dans l'intimité de leurs pensées, de surprendre le secret de leur composition et de ses charmes, de respirer à l'aise, dans le silence de l'admiration, le parfum qui s'exhale de ces immortels chefs-d'œuvre !

Ces illustres représentants des siècles passés ne sont pas morts pour vous ; ils vivent, ils respirent dans ces pages immortelles, mieux que dans un marbre ou un airain impérissable. Vous croyez entendre cette voix qui eut et garde encore le secret d'émouvoir les âmes, et vous partagez les émotions et les joies, l'admiration et tous les sentiments des contemporains.

Chaque science a ses attraits et ses récompenses. Les sciences exactes, si avides en apparence, apportent des joies infinies à l'homme qui sait s'y dévouer et triompher des premières difficultés. La solution longtemps cherchée d'un important problème est comme l'apparition du soleil après un temps sombre et nuageux. Eh ! qui ne se rappelle l'enthousiasme de cet ancien, qui, à cette apparition soudaine, sort du bain, parcourt, dans le délire de la joie, les rues en s'écriant : "Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé !" Que de révélations semblables annoncent, avec moins de bruit, de semblables jouissances !

Que de douces surprises nous cause l'étude de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle ! Chaque être, insecte ou plante, soleil ou atôme imperceptible, cache de profonds mystères : et quand la science, soulevant un coin du voile, nous laisse apercevoir quelques-unes des merveilles cachées, des mondes invisibles dans une goutte d'eau, des myriades de soleils dans cette poussière brillante semée dans l'espace, l'esprit reste confondu, ce sont à chaque pas des ravissemens nouveaux !

L'histoire, en faisant revivre pour l'homme d'étude les peuples éteints et les événements oubliés du passé, donne au jeune âge l'expérience des siècles, prépare et forme le publiciste, l'homme d'état et l'homme de loi : c'est un trésor pour la mémoire, un ornement pour l'esprit, une règle sûre pour la conduite. Dans le passé, elle laisse entrevoir à l'œil exercé la prophétie et l'histoire de l'avenir.

La philosophie, comme une reine, domine toutes les sciences, les

soumet à sa direction, et en fait un corps complet d'enseignement. " L'esprit philosophique scrute toutes choses, même les profondeurs de Dieu, dit Saint-Paul. Il pénètre et saisit le fond des doctrines, démêle la vérité de l'erreur, met à nu les sophismes et trace dans les discussions un sillon de lumière."

Plus qu'aucune autre science peut-être, la philosophie impose le travail de la pensée, le recueillement de la méditation, mais plus qu'aucune autre elle récompense, par le ravissement des découvertes, l'esprit sérieux qui lui voue sa pensée et son amour. Heureux qui veille à la porte de la sagesse, écoute sa voix intérieure, vit dans son intimité. Ce délicieux commerce enlève les heures et les jours avec la rapidité et la douceur de l'extase.

Si, dans l'étude des sciences, le caractère se forme, si l'intelligence se développe, si l'âme prend un regard plus ferme, plus étendu, plus profond, faut-il s'étonner que l'homme trouve, avec ces jouissances élevées, d'autres récompenses présentes, la considération, et une position honorable dans le monde ?

Aujourd'hui, plus qu'à aucune autre époque, le travail mène à tout. Les carrières lui sont toutes ouvertes ; et comme si Dieu voulait prouver que c'est le travail qui élève les caractères et les âmes, ce sont généralement des hommes sortis des classes laborieuses qui ont plus marqué dans les sciences, dans les parlements, dans les armées et dans les affaires publiques.

Je me borne à quelques noms pris presque au hasard, dans les temps modernes.

Copernic était fils d'un boulanger polonais ; Kepler, le second créateur de l'astronomie, fils d'un cabaretier allemand et lui-même garçon de cabaret ; d'Alembert, enfant trouvé et ramassé par une nuit d'été sous les degrés de l'église de Saint-Jean à Paris, et élevé par la femme d'un vitrier ; Newton, fils d'un petit propriétaire en Angleterre ; Laplace, d'un pauvre paysan de Normandie ; La Grange, dont le père, trésorier de la guerre à Turin, était ruiné, et qui avait coutume de dire : " Si j'avais été riche, je ne serais probablement jamais devenu mathématicien."

Les autres branches de la science nous présentent le même phénomène. Ce sont presque toujours les travailleurs, aiguillonnés par le besoin, qui deviennent les princes de la science et des arts.

Dans le dur métier de la guerre, nous voyons la gloire couronner le travail, le dévouement et la vaillance. Les généraux fameux des grandes guerres de ce siècle sont presque tous sortis des rangs du simple soldat ou des officiers sans fortune. Le roi Bernadotte et le roi Murat, les maréchaux Lanne, Lefevre, Soult, et tant d'autres qui se sont illustrés sur tous les champs de bataille

de l'Europe, ont conqui leurs degrés par leur infatigable courage, et par des talents développés au feu de la guerre. Napoléon, qui domine ses armées et son siècle, est aussi le fils de ses œuvres et de son invincible travail ; il était d'une famille noble et ancienne, mais nombreuse et peu fortunée.

Après ces renseignements de l'histoire, que reste-t-il à dire et à faire, sinon à conclure que le travail est le maître du monde ?

Travaillez-donc, Messieurs ; la récompense ne vous fera pas plus défaut qu'à vos devanciers. Et afin de mieux vous soutenir dans le travail du devoir, levez les yeux en haut : l'espérance des récompenses terrestres est permise : mais il en est encore de plus dignes d'une généreuse ambition : Dieu lui-même veut être la récompense du serviteur du devoir, de l'ouvrier qui a rempli sa tâche ! La couronne, le trône, le royaume du ciel est le salaire du travail de notre longue journée sur la terre.

P. Bertrand, S. J.

DE QUEBEC A MEXICO.

—

VI.

MEXICO.

Vénise et Mexico.—Des bouts d'ailes de colibris.—Un grand enfant.— A piè y a caballo.—Le type créole.—L'Alaméda et le Paséo.—La télégraphie de l'éventail.—Sur un tapis vert.—Une arène à la Néron.—Le jour des morts.—La semaine sainte.—L'Indien Meztitos.—Le marquis de Montholon.—Le meilleur écusson.—La Minéria.— Une page des mille et une nuits.— Une étable de cavalerie.—La cathédrale et le Sagrario.—Le zodiaque.—Un musée sous une remise.—Ce qu'on peut avoir pour cinquante piastres.—Une idée.—Enigmes sur énigmes.—La langue Maya.—La main rouge.—La bande noire.—La boîte de Pandore.—L'aspic de Cléopâtre.—Des croquis de romans.— Un homme de bien.—Un éclat de rire.— Anecdote de la présidence de M. Juarez.—Tacubaja.—Le parc de Chapultepec.—L'arbre de la nuit triste.—Notre-Dame de Guadeloupe.—Examen.—Une lettre de service.—Sur la route des grands hommes.

La plupart des voyageurs et des touristes qui ont visité Mexico n'ont pu s'empêcher de comparer cette grande paresseuse du tropique à l'éternelle fiancée de l'Adriatique, à Vénise, sa sœur aînée en nonchalence. Quant à moi, je puis assurer qu'elle ne ressemble pas du tout à la cité des Doges, et cela avec d'autant plus d'aplomb que je n'ai entrevu le dôme de Saint-Marc, se dessiner que sous les chauds reflets de mon imagination.

Que voulez-vous, mon bon lecteur, nous vivons dans un temps où ceux qui n'ont rien vu font plus de bruit que les Saint-Thomas qui sont allés toucher la vérité et s'en convaincre par eux-mêmes. Ne voit-on pas tous les jours des gens, qui passent pour hommes sensés, venir nous faire avaler les sornettes les plus impossibles ?

des savants nous prouver presqu'aussi clairement que notre professeur de mathématiques nous démontrait la solution de l'effrayant problème—le pont aux ânes—que le Christ est un homme comme vous et moi ? des diplomates gantés beurre-frais, musqués à la violette et portant enbrochette tous les ordres de la terre, déclamer, de leurs petites voix de roués, que Rome ne sera plus bientôt qu'un chef-lieu de l'Italie ?

Pourquoi n'essayerai-je pas d'être aussi malin qu'eux en affirmant que Vénise—sans l'avoir jamais vue—est loin de ressembler à Mexico ? Qu'on dise ce que l'on voudra, "la pauvre vieille du Lido" ne doit pas voir voltiger ses légères et pimpantes gondoles sur des canaux aussi verts et aussi stagnants que ceux d'ici. Ses grand palais s'écrouleraient, rien qu'à essayer de dissimuler sous leurs nobles pierres, l'immense éclat de rire que leur donnerait l'aspect des vieilles mâsures espagnoles, bordant les rues et les impasses de la ville impériale, et, à coup sûr, Georges Sand, Byron, Alfred de Musset et tant d'autres n'y perdraient plus leur cœur " sur le chemin, sous un pavé, au fond d'un verre," car ils courraient risque de s'y asphyxier, ou tout au moins de s'y salir, ce qui ne vaudrait guère mieux pour des poëtes habitués à n'aller qu'au Almack's Hall, ou au faubourg Saint-Germain.

C'était probablement ce dont se souciait fort peu la foule de longues et coûteuses mantilles d'Espagne [1] qui effleuraient et balayaient les rues de Mexico, le lendemain matin de mon arrivée. Tous ces bouts d'ailes de colibris pataugeaient sur d'horribles trottoirs — c'était plaisir à voir – en quête des dégats du tremblement de terre, [2] se signant dévotement aussitôt qu'une pierre tombée ou un débris quelconque frappait leurs regards, pour oublier un peu plus loin, derrière leur éventail, leur puérile terreur sous l'œillade d'un beau cavalier en costume national, faisant résonner hautement ses incroyables éperons, et se donnant les airs dégagés de cet Hidalgo de la vieille romance, qu'un lieutenant de la légion étrangère, M. Tamisey, nous chantait régulièrement tous les matins quand nous expéditionnions dans la sierra :

A part la reine Isabelle,
Qui m'a fait mettre en prison,
Je ne connais point de belle
Dont mon cœur n'ait eu raison.

1 Au Mexique, plus d'une riche senora porte des mantilles qui valent deux ou trois mille piastres. (NOTE DE L'AUTEUR).

2 Le soir même de mon arrivée à Mexico, eut lieu le fameux tremblement de terre du 2 octobre 1864. Sa durée fut d'une minute et deux secondes, et ses terribles secousses ruinèrent une partie de Puébla et détruisirent un grand nombre de villages. (NOTE DE L'AUTEUR).

Toute cette foule riante, parfumée et noyée dans un rayon du soleil d'octobre, passait sur la Plaza Mayor, oubliant imperceptiblement l'epouvantable danger auquel elle avait échappé, et donnant une fois de plus raison à l'inconcevable légèreté de l'homme, qui—le grand enfant—s'amuse, devant un frolement quelconque ou devant le bruissement métallique d'une pièce d'or, à perdre le souvenir des larmes et des sanglots qu'il a versés la veille.

De tout temps, le costume national du Mexique a servi de thème à l'imagination descriptive de ceux qui se sont occupés du pays. Romans, nouvelles, récits de voyage, lettres particulières, il a trouvé le moyen de s'installer partout, et j'avais presque l'intention d'être original en lui fermant ma porte au nez, si un mien ami, qui a la fantaisie d'avoir toujours des habits bien confectionnés, doublés de bonnes et grasses notes de tailleur, ne m'eût assuré que ce serait là une lacune irréparable dans ces croquis à heures perdues. Pour satisfaire à cette fantaisie, je débute donc par la culotte, ordinairement en cuir, ouverte sur les côtés, au moyen d'aiguillettes en or ou en argent,—quelquefois de véritables *doublons* espagnols — et parsemée ainsi d'un système de ventilation on ne peut plus tentant et ingénieux. Au dessus du pantalon vient tout naturellement le gilet, veste courte, brodée en fils métalliques précieux et bouffant légèrement sur la poitrine, de manière à laisser entrevoir une fine chemise de batiste. Une large ceinture en soie sert de trait-d'union entre ce dernier vêtement et les *inexpressibles*. Le tout a pour sommet un *sombrero*, immense chapeau en laine brune ou blanche de vigogne, orné d'une toquille et d'arabesques ou de fleurs en or ou en argent, et pour base des *botas vacquéras*, produits de cordonnerie, tout chamarré de dessins décalqués par des formes en bois.

Ceci compose le Mexicain à pied, en y ajoutant, bien entendu, un bipède quelconque. A cheval, il faut lui passer de longues guètres en poils d'ours ou de jaguar, destinées à protéger ses *calzonillas* de la pluie et de la poussière. D'épouvantables éperons, damasquinés, sortent, en faisant un tapage d'enfer, de dessous ces fourrures ; et sur le côté gauche de la selle bat son fidèle *machete*, longue épée très-droite, au fourreau en cuir, et portant le plus souvent, incrustée sur sa lame, la fière devise tolédane, devenue une amère dérision au Mexique :

> Non me saques sin razon,
> Non me enbaines sin honor!

Ne me tires pas sans raison, ne me rangaines pas sans honneur!

De l'habit à l'homme, il y a une transition toute naturelle, et j'en profite.

On a beaucoup écrit et causé sur le type créole ; les uns le donnent comme un modèle de beauté parfaite, les autres le citent comme le suprême du goût et de l'élégance. Tous ces romanciers et ces feuilletonistes ont été plus heureux que moi ; car pendant les quatorze mois que j'ai eus à ma disposition pour l'étudier, je ne lui ai rien découvert de toutes ces bonnes qualités.

Les hommes tiennent tous un peu des fourberies de Scapin, mélangées d'orgueil espagnol et de cupidité indienne ; le tout enjolivé d'une pointe de stylet italien. Quant aux femmes, sans manquer à la galanterie, je puis bien murmurer tout bas à l'oreille de ma lectrice, que bien souvent leurs merveilleuses mantilles, leurs robes en point d'Alençon, cachent un jupon blanc ayant des tendances au gris perle. Puis, je ne sais si l'on doit en accuser leurs baignoires ou les rayons torrides du ciel tropical, mais à vingt ans elles perdent la fraîcheur de leur teint, et quelques années plus tard elles deviennent propriétaires d'un visage qui, dans nos climats du nord, siérait à merveille sur un buste de quarante ans.

Pourtant ces choses ne sont que de minces détails, comme disait notre colonel. Elles savent si bien dissimuler leurs rides précoces derrière leurs éventails de Chine ! elles ont des cheveux si noirs et si soyeux, puis, elles font sourire si gracieusement leurs lèvres, quand elles se rendent le matin à l'Alaméda—vaste promenade ombragée d'arbres—pour y écouter la musique des régiments ; le soir au Paseo, pour s'y faire admirer dans leurs somptueux et légers équipages, par les officiers et les piétons qui vont s'y reposer des fatigues de la journée ! Il faut voir alors le rôle important que joue l'éventail dans la vie de ces nonchalantes sylphides, et il n'y a qu'un œil exercé et prompt pour comprendre et saisir au vol " toutes ces conversations mystérieuses qui se croisent de toutes parts, sans que les lèvres s'entrouvent." Aussi n'y a-t-il que certains privilégiés, quelques savants dans cet art plus difficile à déchiffrer que les hiéroglyphes de Champollion, parmi toute cette mosaïque d'officiers sans troupe, de généraux sans armée—je parle des Mexicains — d'ambassadeurs sans lettres de créances, de présidents déchus qui foulent distraitement sous leurs bottes vernies ou trouées les feuilles mortes des longues allées de l'Alaméda, ou qui passent, en rêvant à leur gloire envolée, devant la statue équestre de Charles IV, sur le Paseo.

Comme tous ces bourbiers marécageux qui enfouissent, sous le noir poli de leur vase infecte, des gouffres sans fond, le Mexicain, sous sa démarche endormie et nonchalante, cache des passions et des vices terribles, qui se développent chez lui avec la rapidité de la végétation de la zone sous laquelle il vit. Quand il ne passe pas

son temps à faire des révolutions—pronunciamentos—et à essayer d'obtenir une position élevée, à force de se bousculer et de se hisser sur les cadavres qu'il couche devant lui, il tâche de devenir riche par tous les moyens possibles, enfin de satisfaire son terrible penchant pour le jeu. Il faut alors le voir jeter tout son avoir sur une seule carte[1] à la roulette ou au monté, et doubler ou perdre, avec une indifférence suprême, la fortune qu'il a mis tant d'années à s'amasser.

"Le Mexicain, écrit M. de la Bédollière dans son *Histoire de la Guerre du Mexique*, perd parfois dans quelques heures tout ce qu'il possède sur lui ; quelle que soit la somme, il ne dit pas un mot, ses traits ne présentent pas la moindre émotion : s'il gagne, il ne témoigne aucune joie. Aujourd'hui riche, demain pauvre, il n'est pas rare de voir des individus faire et défaire une fortune à millions, trois ou quatre fois dans leur vie. S'ils ne tiennent pas à l'argent, ils sont peu scrupuleux quant aux moyens d'en gagner. Ils donneront un coup de poignard pour prendre la bourse d'un passant, et dépenseront en quelques heures le fruit de leur assassinat."

Tous les officiers français passés par Mexico ont dûs bien souvent rencontrer dans la rue fashionable de la ville—la calle de Plateros—à l'heure où l'on va au café prendre l'absinte du soir et faire sa partie de piquet, un petit vieillard tout courbé, marchant avec peine sur son bâton d'épine. Tous ont du jeter une aumône dans cette main suppliante qui se tendait silencieusement vers eux, mais aucun n'a sans doute songé à se faire raconter le roman incroyable de ce mendiant, jadis un des millionnaires de la cité impériale, et qui, après avoir perdu tout son trésor dans une seule nuit, joua contre sa navrante pauvreté, son fringant équipage piaffant à la porte, les livrées de son cocher et de ses deux chasseurs, et, la fortune continuant à lui être défavorable, sa montre, son anneau d'or, puis sa garde-robe !

Des faits terribles comme celui que je cite font bien vite juger du moral d'un peuple, surtout quand ces anecdotes peuvent se multiplier à l'infini. Du reste, en donnant au Mexique les gouttes de son sang volcanique, l'Espagne lui a légué aussi ses vices, qui se ressentent un peu des âpres et brûlantes caresses du vent de ses Pyrénées. Le Mexicain—à quelques nobles exceptions près—est

1 Pendant les fêtes de Tlalpam, petite ville située à cinq lieues de Mexico, j'ai vu un fermier—*ranchero*—perdre au monté, sur une seule carte, la jolie somme de $15,000 ! Ça ne l'empêcha pas de continuer à rouler entre ses doigts la fine cigarette de maïs qu'il était en train de se faire, lorsque le croupier lui annonça cette excentricité de la roue de fortune. (NOTE DE L'AUTEUR).

aussi vindicatif, rancunier et fanatique que l'Espagnol, moins honnête et moins énergique que lui. Je suis sévère, mais j'ai le droit de l'être ; car pendant mon séjour dans son pays, je l'ai vu très-peu souvent à nos côtés comme allié fidèle, presque tout le temps derrière la toile de nos tentes, ou mieux encore, aux coins de ses sombres ruelles comme lâche assassin, rarement devant la gueule de nos canons comme franc et loyal ennemi.

Ses goûts dégradés et sanglants se manifestent jusqu'au milieu de ses amusements les plus frivoles et les plus inoffensifs. A Mexico, les combats de coq font courir toute la ville. On bat des mains et l'on se lance des bouquets quand ces pauvres bêtes sont parvenues à se déchiqueter avec les longs éperons de fer qu'on leur a mis aux pattes, et le président Santa-Anna lui-même aurait quitté son fauteuil de dictateur, plutôt que de manquer à un spectacle aussi entraînant. Chaque dimanche, il y a combat de taureaux au Paseo de Bucareli, et jamais je me rappelle n'avoir entendu pareils cris de joie, et n'avoir ouï de plus frénétiques applaudissements, que le jour où je vis la victime ne se faire tuer qu'après avoir éventré deux chevaux, tué raide un toréador, cassé le bras à un des picadores et désarçonné trois cavaliers qui caracollaient dans l'arène. Franchement, on se serait cru au Colysée, tant les oreilles nous bourdonnaient sous les battements de mains de ces chétifs imitateurs de Caligula, d'Héliogabale et de Néron.

J'ai dit, quelque part dans ce volume, que l'homme n'était qu'une antithèse, et je serais bien tenté de répéter encore ici cette vérité que beaucoup prendront pour un paradoxe, en voyant un peuple qui pousse le respect des choses vivantes jusqu'à baiser la main d'un prêtre passant dans la rue, et l'oubli de celles qui ne sont plus jusqu'à danser et valser le soir de la Commémoration des Morts. Je ne suis pas bigot, mais Dieu et ma mère m'ont appris la touchante habitude de me souvenir et de prier pour le peu qui m'ont aimé, et que la mort a fauchés devant mes pas. Je m'évertue en vain à comprendre comment il se peut que, chez un peuple catholique, on choisisse exactement le soir du 2 novembre pour donner un bal qui se renouvelle tous les ans. Mon imagination ne peut se faire à suivre toutes les poses plastiques et voluptueuses que la habanera ou le boléro fait prendre à ces tailles de guêpes ; à prêter l'oreille au bruit de cette multitude de pieds chinois, enfouis sous leurs microscopiques mules de satin blanc, battant la mesure au son de la joyeuse ritournelle, pendant que je sais ma mère, mes sœurs et ma famille priant au cimetière, sur des tombes où dorment plus d'une joie du cœur, plus d'un souvenir d'enfance.

Mon âme de chrétien éprouve les mêmes serrements, le mêmes crispations, lorsqu'elle voit, pendant la semaine-sainte, ces longues files d'hommes et de femmes, habillés tout de noir, faisant queue aux portes des églises et roulant entre leurs doigts gantés, qui un rosaire précieux, qui un chapelet en pierreries, pendant qu'ils chuchottent, rient et babillent entre eux, tout comme s'ils se rendaient à l'opéra, ou s'ils étaient masqués pour un bal du carnaval. Involontairement, je rêve alors à nos grandes et sévères cathédrales du Canada, où tout se passe avec tant de recueillement et de décence, et je me demande en vain comment il se peut faire qu'un peuple comme celui-là soit essentiellement religieux.

Quand j'ai bien réfléchi à cette grave question, je ne trouve de sortie au labyrinthe où je me suis fourré, qu'en m'appuyant sur la légèreté incroyable de la race créole, ou mieux encore, puisqu'il faut le dire, sur l'état de démoralisation où l'ont plongée son oisiveté, son manque d'instruction, et surtout l'épouvantable anarchie où elle a été tenue pendant plus d'un demi siècle, par ses innombrables pronunciamentos [1].

A tout prendre, la race indienne qui se traîne et languit auprès d'elle, a peut-être quelque chose de plus franc et de plus accusé dans son caractère. Si, à force de lui faire comprendre son infériorité et de lui inculquer l'oubli de ses nobles traditions, le gouvernement des vices-rois espagnols a réussi à l'abâtardir et à la rendre paresseuse, joueuse et insouciante, elle ne s'en est pas moins conservée douce, affectueuse et naïve comme autrefois. Ce ne sont plus, il est vrai, ces fières tribus indiennes que l'ont est habitué à voir traverser encore furtivement les clairières de nos forêts, et le voyageur perdrait son temps à chercher le dernier rejeton de l'aristocratique lignée aztèque parmi tous ces *Meztitos* qui passent nonchalemment devant les ruines de leur race—*las viegas piedras*, les vieilles pierres, comme ils les appellent,—sans même se demander ce qu'elles étaient autrefois, mais au moins elles ont cela de bon, c'est qu'une fois leur amitié donnée, ils ne la retirent pas

1 Depuis 1535 jusqu'en 1864, le Mexique a vu passer sur son sol tourmenté soixante-et-trois vices-rois, deux empereurs, treize dictateurs et trente-et-un présidents! Toutes les nuances possibles sont venues se fixer un instant, pour disparaître aussitôt, sur la peau ridée et flétrie de ce gigantesque caméléon qui finira de mort subite. De 1535 à 1821, il a été vice-royauté espagnole; de 1821 à 1822, indépendant; de 1822 à 1823, empire; de 1823 à 1824, gouvernement provisoire; de 1824 à 1837, république fédérative; de 1837 à 1841, république centrale; de 1841 à 1844, dictature absolue; de 1844 à 1846, république centrale; de 1846 à 1853, république fédérative; de 1853 à 1860, dictature; de 1860 à 1862, république simple; de 1862 à 1864, gouvernent provisoire, et enfin depuis, empire de nouveau (*Note de l'auteur.*)

à la légère. Les ennemis de la monarchie au Mexique s'en apercevront un jour ou l'autre.

En me laissant aller tranquillement à la dérive sur le flot brillant où se coudoyaient vivement caballeros élégants et brunes senoritas, je me trouvai bientôt dans la rue de Vergara, en face du modeste hôtel de la Légation de France. Le factionnaire m'ayant affirmé que c'était heure de réception pour M. le marquis de Montholon, un laquais sans livrée m'introduisit dans le grand salon de l'ambassade. Une minute après, je causais avec le ministre plénipotentiaire, qui me remerciait de nouveau pour les dépêches dont M. le Baron Gauldrée-Boilleau m avait fait l'honneur de me charger, me promettant de voir bientôt le général Bazaine, au sujet de ma lettre de service.

M. le marquis de Montholon porte fièrement l'aristocratie de son blason sur sa belle tête militaire, ornée de cheveux grisonnants. Quelques rides prématurés, une haute taille légèrement voutée, annoncent que la réflexion et l'expérience sont venues bien vite s'asseoir à côté d'une vie dont le premier chaînon de déceptions a été rivé au pied du lit de l'illustre moribond de Sainte-Hélène. A sa démarche inquiète et toujours pressée, on sent l'homme qui a appris, pendant un long séjour aux Etats-Unis, toute la vérité du proverbe de la Bourse yankee : *Time is money !* Quant à ses qualités d'homme d'état, il n'appartient pas à ma pauvre plume de touriste de les apprécier. Mes louanges ressembleraient trop à de la reconnaissance mal déguisée.

Rien de plus piquant et de plus curieux pour un observateur que de voir les rues de Mexico telles quelles étaient au mois d'octobre 1864. Toute l'Europe était venue y déverser son trop plein d'aventuriers, de modestes cadets de familles, d'écrivains incompris, d'officiers démissionnaires. Le pavé était littéralement encombré de nobles Allemands, de négociants anglais, d'enfants perdus de Paris, de réfugiés polonais et hongrois, de toutes espèces de héros en quête d'un roman, d'une aventure, d'une position sociale, d'une épaulette, d'un riche mariage, d'une humble place de courtisan, que sais-je enfin ? d'une mie de pain échappée à la table impériale de Maximilien.

Bien souvent le soir, en me promenant sous les arcades de la place, avec un vieux trappeur californien, M. Delport[1], je m'amusais

1 Ancien capitaine d'armes à bord de la frégate française l'*Océan* ; Denis-Charles-Edouard Delport possédait un de ces caractères trempés d'acier, devant lesquels tout obstacle ploit et se brise. En voici un exemple. Ennuyé de la vie de chercheur d'or, et voulant goûter un peu de Mexique, il s'était embarqué sur un vaisseau faisant voile pour San Blas, Etat de Jalisco. Arrivé là sans ressources,

à écouter les réflexions que le rude chasseur faisait sur toute cette cohue de pauvres barons, de tristes comtes, des maigres marquis, passant en fumant joyeusement leurs *puros de la costa*, oubliant devant l'espérance rose du lendemain, le piètre dîner de la veille, et usant les coudes de leurs habits rapés à faire antichambre dans un ministère quelconque. Il finissait toujours ses tirades pleines de sel et d'originalité, en comparant la ville de Mexico au triste tableau que San-Francisco offrait en 1849, m'assurant que la copie n'était pas mauvaise.

Tant que la terre sera terre, tant que l'homme sera homme, plus d'un vieux blason, plus d'une merlette d'argent, plus d'un épervier d'or verront leur noblesse sans tache se ternir sous le nuage de boue et de poussière que soulève derrière elle cette grande despote qui mène sous sa férule le monde entier, la terrible question de pain et de beurre. Plus d'un noble fils des Croisés, plus d'un gentilhomme de vieille roche descendront encore, en se voilant la face de leurs deux mains, du piédestal où sont montés leurs ancêtres, pour venir s'agenouiller devant la pièce de cent sous, et reconnaître enfin de compte que le meilleur écusson possible est celui porté hautement, sans en rougir, par un peuple comme le nôtre : sur champ de sable deux épis de blé en sautoir, une charrue et une faulx pour support.

Mexico, malgré son air dejeunesse qui s'en va, renferme peu de monuments dignes d'attirer l'attention. Le Collége des Mines est d'une architecture assez pure, mais trop massive pour le terrain mouvant sur lequel il s'élève ; et quant aux maisons particulières, leurs grilles et leurs peintures, bariolées d'après le goût espagnol, suffisent pour leur donner un faux semblant de prison peu invitant. Quelques-unes, néanmoins, font exception, entre autres celle de la riche comtesse del Valle de Orizava, toute bâtie en une espèce de pierre qui imite assez la porcelaine du Japon, et le fastueux palais de M. le marquis Schiafino de Salinas, dans la rue del Indio Triste, payé une somme fabuleuse. Lorsqu'on y pénètre, on rêve involontairement à l'un des contes les plus fantastiques des *Mille et une Nuits*.—Aladin ou la lampe merveilleuse.

On oublie alors devant toutes ces statues en marbre de Carrare, ces vases antiques, ces tentures de Damas et d'Ispahan, ces tableaux

il s'adjoignit un ami, M. Gosselin, avocat normand, ainsi qu'un autre dont le nom m'échappe, et en leur compagnie, parcourut à cheval les 300 lieues qui séparent ce port de Mexico. Or, vers cette époque, en 1850, si mes notes de voyages ne me trompent pas, les routes étaient encore moins sûres qu'elles ne le sont aujourd'hui, et ce chemin-là surtout pullulait de voleurs, de bandits et d'assassins. Ils arrivèrent tous trois à Mexico, sans avoir même brûlé une cartouche ! (Note de l'auteur).

de grands maîtres, ces chinoiseries défiant l'imagination la plus capricieuse, devant tout ce luxe asiatique que le marquis a conservé en souvenir de ses longs voyages en Orient, l'inquiétante population de puces qui habite la masse informe du palais impérial. Son vaste parallélogramme, bon tout au plus à faire de magnifiques écuries de cavalerie, n'offre à l'admirateur du beau que des murs blanchis à la chaux, de l'épaisseur d'une fortification permanente, assez forte pour résister, en cas de *pronunciamentos*, aux canons de l'hôtel-de-ville, leur jaloux voisin. Dans ce vaste carré sont entassés pêle-mêle bureaux de ministère, départements des postes, casernes de la garde et logements de Leurs Majestés et de la cour.

La cathédrale si vantée de Mexico n'a pas du tout l'air d'un édifice qui a coûté deux millions et demi de piastres. " Appartenant, dit M. Girard, à ce style qui suivit de près celui de la Renaissance, lorsqu'on abandonna la légèreté et la grâce du style ogival ou mauresque pour une sorte de régularité assez lourde et monotone, son aspect ne manque pas cependant d'être assez imposant. Elle est élevée sur l'emplacement de l'ancien temple ou *téocali* mexicain : deux tours carrées placées aux deux extrémités servent de clochers ; entre elles s'élève un fronton. L'intérieur de cet édifice est plus remarquable par ses richesses métalliques que par le goût des ornements dont il est décoré ; la balustrade qui entoure le maître-autel est d'argent massif.[1] Les statues de la Vierge et des saints sont ou d'argent ou recouvertes d'or et ornées de pierres précieuses. Mais on ne saurait dire ici que l'œuvre surpasse la matière. Le parquet, comme dans toutes les autres églises, est en planches, et il n'y a ni chaises, ni bancs ; les hommes se tiennent debout, et les femmes, même les plus riches et les plus élégantes, sont à genoux ou accroupies sur leurs talons.

" Le Sagrario est une petite église qui, suivant l'usage espagnol, accompagne la cathédrale ; là se célèbrent les offices de la paroisse, les baptêmes, les mariages et les enterrements. Le Sagrario, d'une construction plus récente que la cathédrale, appartient au genre nommé en Espagne *churrigueresque*, du nom de Churriguerra, l'architecte, qui le mit le premier en usage. Ce style est remarquable par la bizarrerie de ses ornements ; mais le génie mexicain a outré encore le goût de l'architecte espagnol."

Sur le côté droit de la cathédrale est encastrée cette fameuse pierre

1 Cette balustrade a été enlevée dans un jour de pénurie, par un des derniers présidents de la république mexicaine. L'argent a été remplacé par du bois de fer laminé de plaques de cuivres galvanisées par le procédé Ruolz ! Cela a été trouvé très-naturel là-bas. Les obusiers de la révolution faisaient un si infernal tapage, que les plaintes du Pontife et du sanctuaire n'ont pu trouver le plus léger écho, même à l'étranger. (NOTE DE L'AUTEUR.)

du zodiaque, découverte par un curieux hasard, en 1790, au milieu de la grande place, où elle était enfouie depuis des siècles. Elle ne contient plus que la moitié du calendrier aztèque — neuf mois. L'autre moitié dort tranquillement sur le rond point de la Plaza, attendant qu'une main amie des sciences et de l'histoire vienne épousseter l'oubli et la poussière qui en rongent les mystérieuses ciselures.

L'anarchie et l'ambition mal guidées sont encore les malheureuses causes de cette impardonnable indifférence affichée par les Mexicains envers tout ce qui touche à leur passé. Les antiquités les plus rares et les plus curieuses du pays sont presque toutes exilées dans les bibliothèques d'Europe, ou dans les collections particulières. [1] A peine si le musée national présente quelqu'objet qui puisse être remarqué. Ce n'est qu'un pêle-mêle d'idoles jetées sous une espèce de vieille remise, quelques bribes d'un commencement de collection minéralogique, une demi douzaine de quadrupèdes et d'oiseaux rongés par les mites, enfin toute autre chose que l'on voudra excepté des curiosités. Pourtant les matériaux ne manquent pas. Tous les jours, le voyageur rencontre au Mexique des vieux temples, des tombeaux, des villes entières— on vient d'en découvrir une dernièrement—que l'on dirait abandonnées d'hier par leurs anciens habitants. Mais ces antiquités une fois trouvées, il faut les classifier, les transporter précieusement d'un bout à l'autre d'un département, écrire leur histoire, nommer un curateur pour en avoir bien soin, et tout cela est très-ennuyant pour des hommes habitués à ne marcher qu'au pas accéléré de leurs viles passions, et qu'à écouter la voix enrouée de leurs canons sexagénaires.

Ce triste état d'engourdissement et de torpeur semble s'être

1 Deux de ces collections particulières existent au Mexique. L'une, à Mexico, appartient à M. le colonel d'artillerie Luidgi Constantini, ancien gouverneur de l'école militaire de Chapultepec, et l'autre—une des plus belles qu'il m'ait été permis d'étudier—se trouve entre les mains d'un avocat de Puébla, don José Manuel Cardosso.

Pendant que j'étais en garnison à Mexico, un marchand de bric-à-brac, M. Boban, offrait en vente un nombre considérable d'idoles aztèques trouvées autour de la ville. Il en demandait 15,000 francs. Lors de mon départ, Sir J. Campbell Scarlett, l'ambassadeur anglais auprès de Maximilien, se proposait d'en négocier l'achat au nom de son gouvernement.

Le cabinet du colonel Costantini renferme, entre autres curiosités de l'époque aztèque, des petites tortues en obsidienne, d'un travail exquis et d'une valeur énorme aux yeux d'un antiquaire. N'est-il pas singulier que la tortue, qui était un objet d'adoration parmi les tribus de l'Anahuac, ait aussi joué un grand rôle dans la mythologie des tribus indiennes de l'Amérique du Nord ? M. l'abbé Maurault, dans son excellente *Histoire des Abénakis*, dit que les Sokokis conservaient précieusement dans leurs wigwams de petites tortues en pierre. Les Aztèques avaient aussi cette coutume. (NOTE DE L'AUTEUR.)

appesanti sur toute cette partie de notre continent qui renferme les données les plus précieuses pour l'avancement des sciences archéologiques. Il règne en souverain depuis les confins du Texas jusqu'au fond de l'Amérique centrale, et une preuve à peine croyable, en 1841, le célèbre voyageur américain, John L. Stephens, achetait pour la somme de cinquante piastres la ville entière de Copan, dans le Honduras, avec ses ruines grandioses, ses sculptures et ses magnifiques bas-reliefs!

Bien que, depuis l'apparition de l'ouvrage de Lord Kingsborough, qui n'est réellement qu'une pâle copie des travaux du Capitaine Dupaix, publiés à Paris en 1834-35, l'attention du monde savant, en France et en Angleterre, ait été attirée sur cette maladie chronique d'apathie, l'abandon et l'oubli n'en continuent pas moins à trôner sur tous ces débris d'un passé perdu. Pourtant, une expédition scientifique protégée par les autorités militaires et politiques du pays, et fournie de tout le matériel requis en pareil cas, trouverait, depuis les frontières de la Sonora jusqu'à l'extrémité des solitudes du Guatemala, un vaste champ ouvert devant elle pour réunir et collationner bien des pages déchirées de l'histoire des populations primitives de ces contrées. J'ai souvent entendu dire à mes confrères de la société de Géographie et de Statistiques de Mexico, que les bords du Rio Gila, en Sonora, fourmillaient de ruines curieuses et inexplorées. On en rencontre disséminées çà et là sur les rives du Rio Chaco dans le nouveau Mexique, sur celles du Rio Moqui dans le Durango, dans le Chihuahua entre les villages de Llanos et de Galéana et à la Quemada, dans le Zacatécas. Plus il se dirige vers le sud, plus le pied du voyageur se heurte contre ces témoins muets d'une antique civilisation. Ils pullulent dans les départements du Michoacan, de Mexico, de Puebla, de Vera-Cruz, d'Oajaca, et seulement dans le Yucatan, Stephens a exploré quarante-quatre villes, dont les ruines sont encore debout et luttent silencieusement contre la végétation tropicale et contre les intempéries des saisons qui les rongent et les dissèquent lentement.[1]

Malgré que toutes ces villes aient un cachet d'architecture qui se les font ressembler entre elles, chacune cache, au dire de ceux qui les ont vues, des énigmes inexplicables pour la science. Quirigua, dans le Honduras, contient de hautes colonnes massives qui

1 L'ouvrage de M. Stephens est très-bien écrit et très-minutieux dans ses nombreuses descriptions ; néanmoins, ses réflexions anti-catholiques le déparent. Je préfère aussi à ces planches, dessinées au crayon ou prises au daguerreotype, les magnifiques photographies sur les mêmes sujets, que M. Charnay a éditées à Paris, il y a quelques années. (Note de l'auteur.)

ont un faux air avec les dolmens de Bretagne : Palenqué, à part sa fameuse croix, est couverte[1] d'hiéroglyphes indéchiffrables ; Uxmal a de ravissantes mosaïques : Maxcanù dérobe sous ses murs croulants un curieux labyrinthe. Les ruines de Nohcacab renferment des sculptures mortuaires excessivement intéressantes : celles de Kobah avec leurs merveilleuses boiseries et les débris de leur arc de triomphe, ne seraient pas déplacées à côté des restes d'Egypte et de Grèce ; Zayi, vue de loin, peut être prise pour un pâté de manufactures anglaises : Sacbey est traversée par les fragments d'une ancienne route royale, en pierres blanches polies ; Chichen-Itza recèle, au milieu de ses murailles bien conservées, un ancien gymnase et des peintures à fresque très-curieuses : Aké semble avoir été construite par les descendants de la race cyclopéenne, et l'île de Cozumel, sur les côtes du Yucatan, berce, au bruit de ses flots, le cadavre refroidi de Tuloom, morte dans un site enchanteur, et dont les restes intactes offrent aux yeux du voyageur qui arrive par la voie de mer, l'aspect singulier d'une suite de châteaux forts, style moyen-âge, égarée sous ces lointains climats.[2] Ces innombrables trésors d'antiquités, qu'un gouvernement énergique et éclairé pourrait arracher à leur muette léthargie, dorment tranquillement au fond de leurs forêts ou de leurs ravins, et ne sont entrevus que de dix ans en dix ans, par quelques touristes égarés et perdus, juste assez souvent pour faire mentir la fameuse phrase de M. Ernest Renan : " On n'a pas un seul exemple d'une peuplade sauvage qui se soit élevée à la civilisation."

Toute longue que puisse paraître au lecteur cette digression, je ne l'en détache pas moins de mon carnet de voyage pour l'insérer ici, parce que cette page pourrait bien toucher, par quelques côtés ignorés, à certains feuillets obscurs de notre histoire. Leibnitz n'écrivait-il pas au P. Verjus " que rien ne servait davantage à juger des connections des peuples que les langues ?" Or, dans mon précédent chapitre, je faisais allusion à la découverte d'une tribu algonquine dans le Yucatan, et voilà qu'un linguiste distingué, M. Hervas, écrit que la langue *maya*, parlée encore aujourd'hui par les Indiens de cette péninsule, et jadis par les fondateurs d'une grande partie de ces villes, offre beaucoup d'analogie avec l'algonquin et certains mots de la langue chinoise. Par contre, un autre dialecte, *l'othomite*, encore en usage dans le

1 Cette croix, dont la révélation a fait tant de bruit, se trouve placée sur la tablette de l'arrière mur de la *Casa de piedras* No. 2. J'en ai fait prendre une copie sur un dessin de M. Catherwood. (NOTE DE L'AUTEUR.)

2 Excepté Quirigua, toutes ces villes appartiennent à Yucatan. (NOTE DE L'AUTEUR).

Michoacan, ressemblerait au chinois ! L'esprit d'aventures et de voyage qui prédominait si fortement sur le caractère de nos hordes algonquines ne planerait-il pas au fond de tous ces mystères ? Une bande immigrante plus hardie que les autres ne se serait-elle pas avancée d'étapes en étapes, jusqu'au jour où elle se serait greffée à une colonie chinoise venue en sens contraire, et ne lui aurait-elle pas imposé son joug, pendant que l'autre lui donnait sa civilisation ? Toutes ces choses sont des opinions personnelles que je n'ai ni les moyens ni la liberté d'action nécessaires pour mener à bonne fin ; mais peut-être un jour, quand la paix sera revenue habiter ce pays de mystérieuse poésie, quelque grave savant, du haut de sa sinécure, fera-t-il pencher la balance en faveur de mes utopies. En attendant, je ne puis que regretter amèrement de m'être départi d'un vocabulaire de la langue *maya*, que j'avais en ma possession ; car j'aurais éprouvé beaucoup de satisfaction à le voir entre les mains du savant missionnaire, auteur des belles *Etudes philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique*, qui probablement s'en serait servi comme point de comparaison pour quelques-uns des nouveaux ouvrages qu'il veut bien nous promettre. Néanmoins, pour l'amateur curieux, je tiens à sa disposition les dictionnaires de deux dialectes indiens, encore en usage au Mexique : le *mellaltzingo* et *l'opate*.

Avant de toucher à un autre genre de désolation qui commence aussi à se répandre sur cette malheureuse contrée, je ne puis m'empêcher de citer une particularité qui mérite d'être le sujet des profondes études de nos antiquaires canadiens. Sur toutes les ruines du Mexique et du Yucatan, les voyageurs ont retrouvé l'empreinte d'une main rouge, " el mano colorado, " imprimée sur chaque mur et sur presque tous les bas-reliefs. D'après M. Schoolcraft, qui a longtemps vécu avec les Peaux-Rouges, et a écrit quelques ouvrages d'indianologie assez défectueux du reste, chez les tribus de l'Amérique du Nord et particulièrement *chez celles qui parlent l'algonquin*, l'emblême de cette main entraînerait l'idée d'une supplication à la divinité. Souvent il l'a retrouvée dans ses courses au lac Supérieur, et même, assure-t-il, les Indiens des Montagnes-Rocheuses l'emploient pour marquer leurs fourrures et leurs armes. En pénétrant bien au fond de cette tradition et en s'en rendant parfaitement compte, cette main ne tiendrait-elle pas entre ses doigts les ficelles du sombre voile qui a dérobé jusqu'à présent toutes ces cités ensevelies dans le silence de la mort et de la destruction ?

Si on se contentait encore de n'être apathique que pour tout ce qui touche à une époque embrouillée, il n'y aurait là que mal à demi ;

mais plus que partout ailleurs, depuis la présidence de M. Juarez, la bande noire a semé ses épouvantables ravages sur toute l'étendue du Mexique. Tout a dû disparaître—c'est bien là le mot—sous la truelle économiste de ces parvenus, de ces usuriers, de ces prêteurs à la petite semaine qui, du moment qu'ils peuvent mettre le grapin sur une église, un couvent, ou un monument public, ne palpent plus dans les colonnades que de la pierre de taille; grattent les fresques des murs pour voir si les matériaux qu'elles recouvrent peuvent mériter un bon prix; passent au creuset les tabernacles sacrés afin d'en extraire la dorure; jettent à terre, brisent et démolissent tout ce qu'ils ont devant eux, pour remplacer ces pierres sépulcrales, qui recouvrent peut-être une page de l'histoire de leur pays, par un amas de chaux, de bois de construction et de lave à bâtir. [1]

Il fait peine de voir toutes ces vieilles églises, tous ces majestueux couvents s'affaisser et mourir lentement sous la pioche du démolisseur; de contempler, comme je l'ai fait plus d'une fois, ces crânes blanchis, ces tibias, ces ossements de moines et de reli-

1 La plupart de ces vieux cloîtres et de ces anciens couvents renferment une foule de curieuses peintures et de singulières inscriptions, qui mériteraient d'être l'objet d'un livre spécial, si quelque membre de la commission scientifique du Mexique voulait s'en charger. J'en avais recueilli et fait copier un grand nombre, mais lorsque je fus fait prisonnier près de Saltillo, la petite malle renfermant ces notes et le fruit des quelques recherches que me permettait de faire mon service, fut prise par l'ennemi, sans que j'aie jamais pu savoir ce qu'elle était devenue. Par un heureux hasard, j'avais laissé au fond de ma cantine, sous ma tente, mon album d'autographes et mes belles eaux-fortes, chefs-d'œuvre de Philippe Galle, de Gill Sadeler et de Jean-Baptiste Urints.—(Voir ces noms dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie* de Bouillet.)—Entre les feuillets s'était écarté l'échantillon suivant que j'ai pu ainsi sauver du naufrage. Il était peint sur une guirlande soutenue par deux chérubins, et ornait le plafond de la cellule où j'étais logé, lors de mon second séjour à Mexico, dans le couvent des Franciscains de Santa Clara:

$$\times\begin{matrix}\text{Salva}\\\text{Pecca}\end{matrix}\!\!>\text{tor}<\begin{matrix}\text{mori}\\\text{vir}\end{matrix}>\text{ens}<\begin{matrix}\text{repara}\\\text{genere}\end{matrix}>\text{vit}<\begin{matrix}\text{sangui}\\\text{crimi}\end{matrix}>\text{ne}<\begin{matrix}\text{vita}\\\text{morte}\end{matrix}>\text{m.}$$

Le sauveur en mourant réhabilita la vie par son sang,
Le pécheur en vivant régénéra la mort par le crime.

Je me rappelle aussi, au retour de l'expédition d'Oajaca, avoir vu sur le maître-autel du couvent démantelé d'Yanhuitlan, un crâne poli comme s'il eût été d'ivoire, et portant écrits sur le front les mots espagnols suivants:

Io soy
Jésus Pedro Sandoval;
un Ave Maria y un Padre Nuestro,
por Dios, hermanos!

Je suis Jésus Pierre Sandoval; un *Ave Maria* et un *Pater Noster*, pour l'amour de Dieu, mon frère!

Je n'ai jamais pu m'imaginer quelque chose de plus navrant que les grands orbes muets de ce mort m'envisageant fixement, pendant que sa tête dénudée au contact de la tombe implorait tristement mes prières. (NOTE DE L'AUTEUR.)

gieuses que l'on force à se lever et à s'en aller dormir dans un cimetière quelconque, loin des stalles que la mort leur avait assignées. Tous ces débris de crucifix, ces fragments de sanctuaires, ces tessons de vitrines peintes font mal à l'âme et au cœur, et l'on se sauve bien vite et bien loin, en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre le bruit sec et sarcastique du marteau de l'homme fossoyeur ; car chaque coup serait capable d'enfoncer sur votre front la couronne d'épine du doute, et avec elle le mépris des hommes et d'une société qui ne sait plus rien respecter, pas même les tombeaux et les choses saintes.

Aujourd'hui, ces profanations et ces sacriléges spéculations cessent petit à petit, sous le sage gouvernement de Maximilien. Mais sera-t-il capable d'effacer tout le mal qui a déjà été fait ? Comment réunir et rassurer tous ces pauvres missionnaires, toutes ces humbles religieuses que la bayonnette de la révolution a refoulés loin devant elle ? Le mal n'est pas incurable, tant s'en faut ; mais la plaie est si vive, que le moindre attouchement du doigt fait tressaillir le blessé, et la guérison est à recommencer. Alors le médecin, pour endormir les souffrances de son patient, n'a qu'une chose à faire : chercher au fond de sa pharmacie pour voir s'il n'y trouverait pas, parmi ses pilules, la boîte de Pandore, et quand il a mis la main dessus, l'entrouvrir avec précaution et montrer au malade le lambeau du ciel qu'elle contient—l'espérance.

L'empereur Maximilien est appelé à signer plus d'une belle page de l'histoire de son immense empire, s'il ne ment pas au sceau que le sang de la France a posé sur la couverture du volume renfermant son avenir. La plupart des hommes qui l'entourent sont à la hauteur de leurs positions. Sa compagne mériterait d'être la sœur de l'impératrice Eugénie, tant elle lui ressemble comme ange de bonté et d'énergie, [1] et le maréchal Bazaine représente glo-

1 Cette femme, que Dieu avait semée sur leur route pour faire rejaillir sur le sol tourmenté de leur malheureuse patrie un peu de cette sereine et céleste tranquillité qui était venue s'asseoir avec elle au coin de son foyer domestique ; cette femme, qui restera comme le plus pur portrait d'héroïne que le dix-neuvième siècle léguera à l'histoire, ils l'ont rendu folle de terreur, folle de désespoir, à force de lui jeter à la figure leurs hurlements de vengeance et d'anarchie !—Alfred de Musset avait donc raison lorsqu'il laissait échapper ce sanglot :

O mon siècle ! est-il vrai que ce qu'on te voit faire
Se soit vu de tout temps ? O fleuve impétueux,
Tu portes à la mer des cadavres hideux :
Ils flottent en silence—et cette vieille terre
Qui voit l'humanité vivre et mourir ainsi,
Autour de son soleil tournant dans son orbite,
Vers son père immortel n'en monte pas plus vite,
Pour tâcher de l'atteindre et de s'en plaindre à lui !

(NOTE DE L'AUTEUR.)

rieusement, auprès de son trône, la noble mission de bras droit de la France, de ce bras qui a reçu de la Providence le droit de frapper fort, mais justement, de punir partout le lâche et de défendre toujours l'opprimé.

Malheureusement, parmi son entourage mexicain se sont glissés cautuleusement des gens dont le seul mérite a été d'avoir les jarrets d'acier d'un saltimbanque, et qui sont venus dissimuler adroitement, sous leurs cravates blanches, sous leurs habits de ville, le sang coagulé de leurs compatriotes. Ces hommes, contre qui la vindicte publique n'ose s'élever, font plus de tort que de bien à la noble cause qu'ils souillent de leur présence. Ce sont des serpents que la faveur impériale réchauffe dans son sein. Plus tard, quand l'aigle français, appelé ailleurs, aura repris son vol interrompu, ils pourront bien jouer, auprès de la monarchie mexicaine, le rôle de l'aspic de Cléopâtre.[1]

Mais, Dieu me pardonne, moi qui ai pris la peine d'écrire ces souvenirs de manière à prouver au lecteur que je ne m'occupais jamais des affaires des autres, ou de politique, ce qui est synonime, me voilà surpris en flagrant délit de confectionner un paragraphe ressemblant, à s'y méprendre, à l'éditorial d'un journal ! Je change donc d'encrier, quoiqu'il m'en coûte de ne pas compter, devant ceux qui me lisent, le nombre de cadavres de femmes et d'enfants sur lesquels se sont empreintes les bottes à l'écuyère de certain brave général de division, aujourd'hui ambassadeur auprès de la Sublime Porte ; de soulever le voile dégoûtant d'infamies qui pèse sur la vie toute entière d'un des plus hauts personnages du palais, et de narrer l'ignoble mariage d'un gros financier, ambassadeur, lui aussi, et ministre plénipotentiaire. Ces choses auraient une teinte romanesque tout à fait charmante, mais je ne me sens aucune inclination pour le genre.

L'oubli doit veiller à la tête de certains livres, comme à la porte de certains cœurs. Autrement, c'en serait assez pour faire prendre en horreur une société capable de tolérer des abominations qui auraient fait rougir Sodôme et Gomorrhe. C'est un mal que de laisser errer sa pensée sur ces abîmes du crime et de la dégradation ; car l'âme se laisse insensiblement emporter par le roulis du doute, si elle ne rencontre sur son chemin quelque chose qui puisse la sauver et l'engager à ne plus se souvenir. Pour cela, il

1 Au risque de fatiguer le lecteur par mes notes, je lui ferai remarquer que ces paroles étaient écrites au mois de janvier 1866. La conspiration du 15 juillet de la même année, dans laquelle une grande partie de l'entourage de l'Empereur fut impliquée, est venue justifier, trop tôt, hélas ! mes tristes prévisions.

(Note de l'auteur.)

suffit toujours du serrement d'une main amie, de la vue d'un homme de bien. Je profite donc du moment où l'une de ces figures bénies passe à mes côtés, pour faire halte et en crayonner rapidement le portrait.

Maximilien, par sa taille haute, svelte et bien découplée, passerait volontiers pour un bel homme, parmi un corps d'officiers de hulans autrichiens, où tous les hommes sont beaux. Dans la limpidité de son œil bleu viennent se refléter cette bonté et cette clémence ineffables qui ont marqué les débuts de son règne, [1] et sa figure pleine d'expression et d'intelligence est encadrée par de longs et soyeux favoris blonds. Son instruction est bonne et solide. Quand il était officier de marine, il passait pour un des meilleurs navigateurs de l'Europe : je tiens cela de la bouche d'un homme qui s'y entendait, le célèbre commodore Maury. Suivant l'habitude des militaires autrichiens, qui presque tous parlent deux ou trois langues vivantes, il en cause sept avec une facilité et une éloquence presqu'incroyable, et, pour ma part, je lui ai entendu prononcer de l'anglais que bien certainement ne désavourait pas un élégant de Hyde-Park.

Pourtant une ombre vient se poser à côté des beaux effets de lumière que l'on remarque dans ce portrait. En Europe, cette ombre serait une qualité ; au Mexique, elle devient un crime à la longue, car elle mène au suicide politique. L'Empereur, habitué à croire en tout ce qui l'entourait, quand il était sur le pont de sa frégate, au milieu de toutes ces loyales figures de matelots, et plus tard encore, quand, gouverneur de la Lombardie, il voyait à ses pieds un peuple opprimé, tout étonné de rencontrer un Autrichien bon, juste et compatissant, aurait dû laisser à son château de Miramar cette belle et franche confiance, qui ne peut que lui nuire et le faire tourner en ridicule par son Mexique gangréné. [1]

(1) Tous les condamnés à mort étaient commués. (NOTE DE L'AUTEUR.)

(2) L'Empereur Maximilien s'est peint lui-même au complet, dans cette franche allocution qu'il prononçait à l'occasion de la mort de son beau-père le roi Léopold de Belgique :

" Quant à moi, messieurs, vous avez été témoins de mes travaux. Laissant de côté les vaines théories qui ne conduisent qu'à l'anarchie, j'ai consacré mes veilles à l'organisation de l'administration publique, au développement des éléments de prospérité et de richesse du pays, et à la solution des grandes questions qui le préoccupaient.

" Dans cette tâche ardue, j'ai su résister à l'impatience des uns et au découragement des autres, parce que les plaies ouvertes par cinquante années de guerre civile ne se cicatrisent pas en un jour. Mais ferme dans la conscience de ma foi, je marche droit à mon but, avec une infatigable persévérance. Les forces pourront m'abandonner ; le courage..... jamais.

" J'ai respecté la liberté de la presse, lorsqu'elle n'a pas dégénéré en licence,

Je me souviendrai toujours de l'immense éclat de rire qui retentit un beau matin, d'un bout à l'autre de la capitale, lorsqu'on apprit que l'Empereur, parti pour faire une exploration scientifique du côté de Pachuca, avait eu ses chemises en batiste fine, son cheval tout harnaché, son nécessaire de voyage et ses armes enlevées par un de ses aides-de-camp favoris! Et quelques jours après, quand la rumeur indiscrète eût fait circuler que Sa Majesté venait d'avoir sa montre escamotée en pleine cathédrale, au milieu de son brillant état-major, les lazzis se remirent à pleuvoir sur le malheureux palais impérial. Chacun se souvenait qui d'une anecdote, qui d'un tour de passe-passe opéré sous ses yeux, mais rien ne pouvait égaler les deux chefs-d'œuvre sus-mentionnés, si ce n'est pourtant quelque chose de très-véridique, arrivé du temps de M. Juarez.

Présidant un soir au conseil des ministres, l'ex-roi démocratique s'aperçoit que la sonnette d'argent venait d'être enlevée. Voulant épargner à ses conseillers la rougeur de la honte, il se contenta de souffler brusquement les deux candelabres en vermeil qui éclairaient le cabinet des délibérations, donnant cinq minutes au coupable pour remettre furtivement sur la table ce qui appartenait à César. Le délai expiré, le président frotta une allumette chimique pour allumer les bougies..... mais les chandeliers avaient disparu à leur tour, sans qu'on n'ait jamais pu savoir quel honorable portefeuille ils étaient allés éclairer.

Depuis des années, cette histoire est connue par tout le Mexique. Tout le monde en a ri, et personne n'a songé à en contester la véracité. Elle prouve une fois de plus que, sous le rapport de la dextérité dans le jeu de ses doigts, plus d'un Mexicain ferait crever de jalousie les plus illustres pick-pockets yanquees.

Les environs de Mexico présentent au touriste quelques beaux points de vue qui valent certainement la peine d'être visités. J'eus la bonne fortune de visiter le parc de Chapultepec et la ville de Tacubaya en compagnie du dernier fils du premier empereur du Mexique, le prince Augustin de Iturbide, colonel de cavalerie au

en même temps que j'ai fait respecter l'autorité de la loi. Bien aveugle qui ne voit pas qu'une autorité forte est la dernière ancre de salut de notre patrie!

"Vous avez pu observer le calme que je garde au milieu des calomnies qui se sont élevées contre nous à l'étranger. En avant, messieurs! les calomnies passeront et nos œuvres resteront.

"Fort de l'appui de ma conscience et de la rectitude de mes intentions, je contemple tranquillement l'avenir. Le Mexique a mis son honneur entre mes mains; qu'il sache qu'entre mes mains, son honneur ne périra pas!"

Pour qui connaît Maximilien, ces paroles ne sont pas de vains mots, et il est tout probable que les journaux des États-Unis auront le temps encore d'écrire plus d'un article à sensation, avant que l'Empire ne tombe. (NOTE DE L'AUTEUR.)

service de l'empire, et de M. Charles de Barrès, le spirituel rédacteur de l'*Estafette*, qui, avec l'*Ere-Nouvelle* du Chevalier Masseras, forme la presse française de la capitale. [1]

Tacubaya est un fort joli faubourg, situé à deux lieues de Mexico. On se rend par la voie ferrée aux belles résidences d'été que la fashion y a bâties, loin de l'atteinte mortelle des fièvres typhoïdes qui désolent la cité pendant toute l'année. [2] A moitié chemin, se montre la route impériale de Chapultepec, ancienne école militaire de la République. M. Arthur Taschereau lui trouve, avec raison, un faux air des casernes du marché de Québec. Le parc qui l'entoure est d'une magnificence indescriptible. On y voit des cyprès qui ont, d'après l'estime de M. de Candolle, plus de cinq mille ans d'existence. Je n'ai pas besoin d'ajouter combien l'homme se sent petit, même devant les feuilles mortes qui tombent en bruisant doucement, le long de l'énorme barbe grise toute moussue, recouvrant ces troncs forts et noueux, sur la sève desquels quarante siècles n'ont rien fait.

A quelque distance de la route de Tacubaya s'élève l'arbre où

1 A mesure que le temps passe et s'enfuit, les journaux, les bulletins et des lettres particulières m'annoncent à chaque instant la mort de personnes qui m'ont été chères. Augustin de Iturbide vient de prendre place dans cette longue liste funèbre, et jamais meilleur cœur ne battit sous un uniforme de soldat. Jeune encore, 36 ans, instruit et plein de verve, il était le bout en train de nos réunions à Mexico, qu'il égayait par ses reparties fines et par ses anecdotes de voyage. Il fut pendant un mois mon voisin de chambrée à l'hôtel Iturbide—l'ancien palais de son père !—et souvent il aimait à me rappeler un voyage qu'il avait fait à Québec, en 1838, voyage où il avait visité la citadelle sur les genoux du colonel commandant alors la garnison.

Le *Courrier des Etats-Unis*, après avoir rapporté son décès, ajoute qu'instruit par l'exemple de son père, il ne voulut jamais se mêler de politique dans son pays natal, et une fois que la foule, à l'opéra de Mexico, le contraignit à parler, voici le langage qu'il tint à ses compatriotes :

" Mexicains, vous voulez un discours de moi : c'est très-bien. Vous en aurez un. Vous voulez que je parle comme le fils du libérateur du Mexique, l'immortel Iturbide. Vous l'aviez choisi pour empereur ; il était le seul honnête homme du Mexique, et vous l'avez fusillé. En vous conduisant ainsi, vous avez agi en voleurs et en assassins que vous êtes, que vous avez toujours été et que vous serez toujours. "

La foule, confondue par l'évidence de ces vérités, ne riposta rien et laissa parler l'orateur, auquel rien n'était plus agréable que de vivre éloigné de son aimable patrie.

Je n'ai guère de peine à croire à la vérité de cet étrange discours ; car un jour de grande revue passée à Mexico, par l'Empereur, je l'entendais adresser cette robuste harangue à son régiment de lanciers qui n'exécutait pas une retraite à son gré :

—Tas de brigands ! vous manœuvriez avec bien plus de précision à la bataille de Tacubaya !

Ces messieurs avaient fait, paraît-il, une magnifique volte-face devant l'ennemi, laissant Iturbide à moitié mort sur le terrain. (NOTE DE L'AUTEUR.)

2 Outre ces fièvres, causées par la malaria des lagunes de Texcoco, de Chalco et de Cochimilco, les maladies de cœur, principalement l'hypertrophie, sont excessivement communes à Mexico. (NOTE DE L'AUTEUR.)

Fernand Cortès, défait et jeté en retraite, passa cette fameuse nuit du 1er juillet 1520, connue dans l'histoire espagnole sous le nom de nuit triste, *noche triste*. Malgré le grand nombre de touristes qui viennent en disséquer les branches pour les emporter comme reliques historiques, ce colosse, né en même temps que ses frères du parc, semble être aussi vivace qu'eux. J'ai fait comme bien d'autres : j'ai glissé une de ses branches dans mon carnet de voyage, et aujourd'hui elle orne modestement une des pages de l'album de ma sœur aînée, en souvenir des larmes amères versées sous leur ombrage par le farouche conquérant.

Si chaque sanglot poussé sous l'aiguillon de la douleur ou de la souffrance était devenu aussi célèbre que ceux-là, que de beaux herbiers de nos salons seraient tapissés de feuilles mortes avant le temps, d'herbes jaunis et flétris sur des tombeaux et de fleurs fanées sur des cœurs morts !

Le sanctuaire de Notre-Dame de Guadaloupe, la patronne attitrée de l'Empire, forme sans contredit ce qu'il y a de plus curieux à voir, comme échantillon d'art religieux, dans les environs de la ville. Dans cette chapelle que M. Girard trouvait ce qu'il avait vu de plus ravissant en fait d'architecture, pendant son voyage en Amérique, la munificence des princes européens et les largesses des Mexicains ont entassé des richesses et des trésors impossibles. " Elle est construite, écrit le savant voyageur, au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame. Son architecture est très-originale ; elle ne ressemble à rien de connu. C'est bien une sorte de renaissance, mais d'un goût particulier, arabe et mexicain, très-élégant et très-étrange. Des zigzags blancs et noirs surmontent les fenêtres en étoiles, autour desquelles des anges déroulent des légendes empruntées aux litanies de la sainte Vierge, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi grecques, mais d'un grec de fantaisie. La porte est mauresque et les fenêtres, pour la plupart, aussi. Tout cela semble devoir être très-incohérent, mais cependant ne l'est point : la disposition de l'ensemble fait de ce caprice architectural quelque chose d'harmonieux."

Plus d'un mois s'était écoulé depuis le jour de mon arrivée à Mexico. L'Empereur terminait un voyage qu'il avait entrepris dans l'intérieur de l'Empire ; le général Bazaine se reposait de la joie que lui avait causée la réception, si méritée, de son bâton de maréchal de France, en mûrissant le plan de la longue et difficile expédition d'Oajaca, et le marquis de Montholon s'occupait du prochain mariage de sa fille avec M. le capitaine d'état-major Garcin.

Pendant tout ce temps, je me croyais oublié et je commençais déjà à me répéter, plus d'une fois, cet alexandrin célèbre :

Quand je vois l'étranger, je pleure mon pays,

lorsqu'un bon matin, je fus éveillé par le bruit sec et métallique des éperons d'un chasseur d'Afrique. Il arrivait au triple galop, m'apportant, de la part du colonel d'état-major général, M. Osmont, l'ordre de me rendre à son bureau le soir même, pour y passer un examen.

Un comité, composé des généraux de brigade de Lascours et L'Hérillier, sous la présidence du général de division de Castagny, m'y attendait. J'eus la bonne fortune de mériter leur approbation, et d'être attaché, comme capitaine, au quatrième tirailleur mexicain. Le lendemain, je recevais la lettre de service suivante, en réponse à la requête que le comité m'avait fait dresser, pour être annexée à son rapport :

" Mexico, le 27 novembre 1864.

" Corps expéditionnaire
du Mexique.

—

" Etat-Major Général.

—

" N° 8839.

" *Capitaine*,

" J'ai l'honneur de vous informer que j'ai reçu la demande que vous m'avez faite de vous joindre à l'expédition d'Oajaca.

" J'accepte vos offres de service, et vous autorise à partir quand vous le jugerez convenable.

" Le Maréchal Commandant-en-Chef,
" par ordre,
" Le Colonel Chef d'Etat-Major Général,
" Ad. Osmont.

" M. le Capitaine Faucher de St-Maurice,
" Calle Puente de San Francisco,
" N° 14, Mexico."

A cette missive était joint un ordre cacheté adressé au général de division, le vicomte Courtois d'Hurbal, parti depuis dix jours pour prendre le commandement de la campagne, et une lettre d'introduction auprès de cet officier supérieur, que je devais à la courtoisie de M. Jules Maurice, secrétaire de monsieur le ministre des finances, Armand. Comme je l'ai su plus tard, la note cachetée

contenait ma nomination temporaire à l'état-major du général, en attendant qu'il voulût bien disposer de mes services.

Le temps pressait, si je voulais ratrapper la colonne expéditionnaire, qui avait plus de quinze étapes sur moi. Je ne pris que le loisir de me faire faire, à la hâte, une tenue de campagne, et, trois jours après, la diligence de Puebla m'entraînait sur la route—beaucoup trop poussiéreuse ce jour-là—de la gloire et des contusions qu'elle laisse, bien souvent, aux épaules de ceux qui se mêlent de la coudoyer.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(*A continuer.*)

NÉLIDA

OU LES GUERRES CANADIENNES DE 1812.

I

LE CHEVALIER LOUIS.

Vers la fin de mai de l'année 1812, le capitaine Robert pénétrait dans le fleuve Saint-Laurent sur un léger brick, qui virait avec la plus gracieuse coquetterie dans ce large et profond bassin, soumis au flux et au reflux à plus de cent trente lieues de profondeur dans les terres. Ce capitaine était un vieux marin d'une énergie et d'une bravoure à toute épreuve. Ayant parcouru la plupart des mers du globe dans ses voyages, son intelligence s'était ornée de connaissances variées et d'une grande expérience des choses humaines. Ses talents maritimes lui avaient depuis longtemps acquis l'estime de ses chefs. Ils aimaient à le consulter, car ses conseils étaient ordinairement marqués au coin d'une prudence consommée. En ce moment, il revenait de France, la patrie de ses ancêtres, et rapportait un surcroît d'amour pour cette belle contrée que, dans sa pensée, nul autre pays du monde n'égalait en urbanité, en gloire et en générosité.

Il possédait à son bord un jeune Français qu'il avait pris en singulière estime, durant la traversée. C'était un petit-neveu de Monseigneur Plessis, alors évêque de Québec. Nature aventureuse et chevaleresque, mais antipathique à toute espèce de contrainte, il se rendait au Canada dans l'espoir d'y acquérir un peu de gloire et un peu de fortune.

Lors de la grande émigration qui eut lieu parmi les Français du Canada, après la cession de celui-ci à l'Angleterre, son père avait abandonné des biens immenses pour regagner sa patrie. La révolution ayant achevé de le ruiner, il était mort de chagrin, laissant sa veuve avec un enfant encore en bas âge. C'était cet enfant, qui, devenu homme, venait aujourd'hui tenter de récupérer une partie de cette fortune que son père avait perdue. Tel était du moins son but avoué ; mais il en avait un plus relevé, qu'il avait la ferme volonté de réaliser, dût-il lui en coûter la vie. A l'époque de cette émigration, un parti d'Indiens s'étant jeté sur les environs de Québec, avait enlevé une jeune sœur et un frère de l'émigrant, sans que celui-ci pût découvrir ce qu'ils étaient devenus.

Depuis lors, Monseigneur Plessis avait fait faire les recherches les plus minutieuses, sans être plus heureux.

Le jeune chevalier Plessis s'était donc décidé à quitter son pays, dans l'espoir d'arriver à de meilleurs résultats. Si le Ciel daignait le seconder, sa mère devait venir le rejoindre au Canada pour y vivre sur les anciens domaines qu'elle avait autrefois possédés et que son fils se proposait d'exploiter lui-même.

Depuis que ce jeune homme était à bord, les passagers et les matelots ne le désignaient que sous le nom de chevalier Louis. La plupart éprouvaient pour sa personne la sympathie la plus cordiale, car tout en lui respirait la franchise, la bonté, la loyauté et la bravoure. Ses traits étaient réguliers, sa taille souple et flexible, et ses muscles d'acier. Debout sur le pont, il contemplait ce fleuve dont il admirait la grandeur imposante et la sévère majesté.

Le jour s'était levé avec toute la pompe qui décore ordinairement les bienfaisantes matinées de la fin de mai. L'horizon se diaprait d'un large manteau d'azur. Une aurore éblouissante déployait coquettement ses coupoles d'or, dont les bords semblaient se détacher du ciel comme des franges de rubis et d'émeraudes. Sur les deux rives du fleuve tout était vie, mouvement, prière : une brise caressante, courant complaisamment sur les bruyères, frôlait de son aile mille fleurs sauvages qui commençaient à épanouir leurs corolles embaumées.

Dans les gros buissons épineux qui bordaient le fleuve et à l'entrée des forêts lointaines, le joyeux courtisan de l'aurore, le rossignol, s'évertuait à jeter ses trilles mélodieuses au milieu de cette scène ravissante et d'en égayer la sauvage et majestueuse grandeur.

Tandis que le jeune homme s'adonnait à l'admiration que lui causait le spectacle qu'il avait sous les yeux, le capitaine lui frappa sur l'épaule en lui disant avec une douce familiarité :

— N'est-ce pas, chevalier, que ce spectacle est grand et beau ? Mais dans le pays que vous allez parcourir, combien de fois ne verrez-vous pas les merveilles succéder aux merveilles ! Je puis le dire avec un légitime orgueil, le Canada est incontestablement la contrée la plus curieuse et la plus pittoresque de l'Amérique entière La Suisse, que les Européens visitent à l'envi, comme un des plus admirables pays du globe, n'a rien qui puisse surpasser les beautés que l'on rencontre à chaque pas dans celui-ci. Je pourrai vous faire voir quelques-uns de ces paysages les plus remarquables, si le cœur vous en dit, et j'ose espérer que jamais votre attente ne sera trompée.

— Mais votre proposition m'enchante, capitaine ; et, dès maintenant, je vous promets que, si vos sites égalent en charme le tableau magique que j'ai sous les yeux, ma curiosité n'aura point été vaine. Ce n'est qu'avec un indicible frémissement que je puis contempler cette merveilleuse nature dont notre immortel poète, le vicomte de Chateaubriand, vient de nous donner de si magnifiques peintures. Quel admirable génie ! Après la régénération des nations par notre grande révolution, il vient de commencer la régénération des arts et des lettres ! Avec quel éclat ne nous peint-il pas les frémissements prophétiques qui agitent tous les peuples ! Il me semble que le siècle qui commence doit être grand entre tous les siècles de l'humanité, par ses découvertes, ses inventions, et tout ce qui tend à améliorer le sort des classes souffrantes de la société !

— Et peut-être ne vous trompez-vous pas dans vos généreux pressentiments. Mais, comme toujours, la France sera la sentinelle avancée de ce mouvement des peuples vers toutes les améliorations. Aussi ne pouvons-nous assez déplorer les malheurs qui l'ont forcée à céder le Canada à sa plus cruelle ennemie. Jamais il n'aurait dû avoir d'autre protectrice que la France ! Le jour où la mère-patrie nous abandonna aux Anglais, vit naître notre résistance à cette nation égoïste et despotique. Les Anglais dûrent immoler trois armées pour arriver à nous vaincre. Nous avons dû sacrifier dans cette lutte jusqu'à notre dernière obole et arracher au foyer domestique presque toute la population valide pour recruter les armées. Les adolescents et les vieillards eux-mêmes avaient dû être employés à transporter les approvisionnements. C'est à peine si l'on parvint à cultiver, avec l'aide des femmes et des enfants, quelques parcelles de terrain, qui ne préservèrent pas le pays d'une affreuse disette. Dès lors, tous ceux qui purent regagner la France s'empressèrent d'émigrer. L'aversion pour les Anglais, l'appréhension de leur brutalité froide et haineuse, la persuasion peut-être où

beaucoup demeuraient que cette domination serait courte et que la France n'abandonnerait jamais une si précieuse colonie, entraînèrent l'aristocratie du pays, une grande partie des négociants et tous ceux qui tenaient à l'administration.

" Arrivés en France et voyant le Canada définitivement perdu, presqu'aucun d'entre eux ne pensa à revenir. Plusieurs même abandonnèrent la liquidation de leurs intérêts et songèrent à se pourvoir dans la mère-patrie d'une position nouvelle. Les Anglais eux-mêmes accrurent encore ce mouvement, d'un côté en donnant aux émigrants toutes les facilités pour regagner la France, de l'autre, en se montrant persécuteurs implacables et spoliateurs odieux pour ceux qui restaient. Ils espéraient, par cette conduite, acquérir une plus grande facilité pour consommer l'asservissement d'une population qui ne cessait de leur manifester la plus profonde aversion, et pour parvenir à anglifier ces pauvres paysans qui seraient ainsi privés de toute consistance matérielle et morale.

— Oh ! que je reconnais bien là les barbares oppresseurs de la malheureuse Irlande, s'écria le chevalier indigné.

—Aussi sera-ce un éternel honneur pour nos compatriotes d'avoir triomphé de ces calculs, autant par leur intelligence que par l'énergie de leur résistance. Laissée dans l'abandon, sans direction, sans unité, sans soutien, la masse populaire, dénuée d'instruction et privée de centre politique, ne désespéra cependant pas de l'avenir. Éparse dans les campagnes, elle ne songea d'abord qu'à restaurer son patrimoine délabré, à s'assurer les nécessités de la vie, le calme et le repos du foyer domestique. C'était le premier moyen d'échapper à l'anéantissement.

" L'aversion des Canadiens pour les Anglais, le sentiment de leur origine française, leur attachement profond à leur nationalité, à leur langue et à leur religion, les portèrent ensuite à résister si énergiquement à l'application du régime seigneurial qui avait perdu l'Irlande, que l'Angleterre dût renoncer à toute implantation. Ils trouvèrent ainsi en eux-mêmes une force de résistance passive qui défia les persécutions aussi bien que la ruse. Ils reprirent tranquillement le cours de leurs travaux, de leur développement, de leur invincible progrès. Bientôt les familles canadiennes se multiplièrent, s'étendirent, se déversèrent des contrées les plus peuplées dans celles qui l'étaient moins, et consolidèrent leur nationalité de la manière la plus sûre et la plus forte, en formant une masse serrée, homogène, incessamment croissante, qui déjoua toutes les tentatives imaginées pour les anglifier.

— Mais s'il en est ainsi, reprit le chevalier, pourquoi donc les Canadiens n'ont-ils pas embrassé le parti de l'indépendance amé-

ricaine, lors de la grande révolution des Etats-Unis contre l'Angleterre ?

— Lorsque cette heure sonna dans les destinées de l'Amérique, il y eut un moment d'hésitation anxieuse parmi les Canadiens. Ils pouvaient, en effet, s'affranchir du joug de leurs ennemis et humilier leurs barbares oppresseurs ; mais l'aversion qu'ils nourrissaient contre les colons américains fut plus forte encore que celle qu'ils ressentaient pour les Anglais. Après tout, les Etats-Unis étaient pour le Canada un ennemi immédiat, et c'était la haine acharnée de leurs colons qui avait constamment souleyé, soudoyé, soutenu les luttes cruelles où leur nombre avait héroïquement succombé. L'influence des souvenirs, la diversité des habitudes, des religions et des races, mais principalement l'instinct secret et sûr de la conservation nationale, décidèrent les Canadiens à refuser les avances des Etats-Unis. Ceux-ci arrivaient avec une population qui se fut immédiatement emparée de toute influence et eut, en peu de temps, absorbé la race française. Les Anglais, au contraire, ne présentaient qu'une occupation éloignée, incapable de supprimer l'élément prédominant du pays et dont on n'avait qu'à redouter l'inintelligente oppression. Les Canadiens eurent donc raison de repousser les Américains et de rester neutres.

— De rester neutres, dites-vous, capitaine ! Mais n'aurait-il pas été préférable de s'entendre avec les officiers français et de saisir cette occasion pour rétablir l'union avec la France ?

— Sans doute ! sans doute ! chevalier. Je dirai plus, il eût suffi de la vue de trois bâtiments de guerre français dans le golfe Saint-Laurent pour soulever, comme un seul homme, toutes les populations du Canada. Mais la conduite du gouvernement français et de ses agents fut si maladroite en cette circonstance, qu'il est plus à blâmer encore que les Canadiens de n'avoir pas su en profiter.

— Et maintenant, si, au lieu de jouer sa fortune et celle de la France dans une guerre européenne qui tôt ou tard doit finir par lui être fatale, Napoléon envoyait ici quelques escadres chargées d'hommes déterminés, nos chances seraient-elles toujours les mêmes ?

— La révolte serait irrésistible, invincible. Vous connaissez sans doute les luttes que Monseigneur Plessis, votre oncle, dût soutenir contre Sir James Henry Craig, ce gouverneur taquin, rancunier et despote. Un instant le mécontentement fut tel que le persécuteur dût implorer l'intervention de l'évêque lui-même pour prévenir une rébellion devenue imminente, par suite de son administration dure, arbitraire et souvent injuste. Des écrits séditieux,

répandus dans tout le pays, demandaient vengeance du tyran, et le clergé seul put calmer l'incendie sur le point d'éclater. C'était en 1810, Lord Craig gouvernait depuis trois ans. Les Américains crurent le moment favorable pour surprendre le Canada et n'attendirent qu'une occasion pour se précipiter sur nos contrées. L'Angleterre épouvantée se hâta de rappeler Lord Craig pour le remplacer par Sir George Prevost, qui gouverne, depuis un an, avec douceur et bienveillance, s'efforçant de réconcilier les esprits avec la domination anglaise.

— Mais sans y réussir, selon toute apparence ?

— Non, assurément. Cependant, si les Américains persistent dans leur projet d'annexion, comme tout semble le démontrer, nul doute que la population ne s'unisse avec un admirable ensemble au parti anglais qu'elle déteste, pour se préserver de toute fusion avec les Américains, dont le triomphe entraînerait la destruction de leur nationalité.

— Ainsi l'invasion des Américains sur le territoire de la colonie vous paraît imminente ?

— D'autant plus que les forces britanniques sont en ce moment presque purement nominales. C'est à peine si l'on peut compter quatre mille hommes sur une étendue de frontière de plus de quatre cents lieues. Le cours immense du Saint-Laurent, semblable à une grande route militaire, est donc ouvert de toutes parts aux Etats-Unis, qui, par là, peuvent pénétrer sans résistance apparente jusqu'au cœur du Canada. Aussi, durant l'été de l'année dernière, ont-ils déjà réuni leurs principales troupes sur leurs frontières du nord-ouest, où ils ont attaqué les Indiens hostiles et soutenu contre eux plusieurs combats. Dans ce moment même, on assure qu'ils concentrent, dans la petite ville de Détroit, une armée toute prête à envahir le Haut-Canada, comme je viens de l'apprendre en prenant terre à l'entrée du golfe.

— Mais alors, c'en est donc fait de la nationalité canadienne ?

— Oui, si chaque habitant ne devient un héros pour la défense de cette nationalité que jusqu'ici rien n'a pu abattre.

— Et vous croyez...

— Que pas un Canadien n'hésitera à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour repousser cette inique invasion.

— Ah ! s'il en est ainsi, mon sang et mon bras à ce brave peuple ! s'écria le chevalier avec exaltation.

— Merci ! au nom de mes compatriotes, répondit en souriant le capitaine, car nulle offre ne saurait être mieux accueillie. Si la guerre éclate, vous ne tarderez pas à voir se renouveler tous les

prodiges qui ont illustré, dans la dernière, les noms à jamais glorieux des chevaliers de Montcalm et de Vaudreuil.

Pendant que le capitaine et le chevalier s'entretenaient ainsi, le navire remontait rapidement le fleuve. Laissant à droite l'île d'Orléans, il ne tarda pas à toucher la Pointe-Lévi, où il relâcha un moment. Une tribu d'Indiens micmacs, campant en ce moment sur le rivage, offrait au jeune Français le plus curieux sujet d'étude. Les traits de ces sauvages ont quelque chose de peu agréable : leur teint est fortement cuivré, leur visage allongé et leur physionomie sombre. Cependant ils sont grands, forts et propres à des occupations qui pourraient embellir leur misérable vie des douceurs de la civilisation.

Leurs femmes sont petites, minces, et possèdent des traits arrondis plus gracieux que ceux de leurs maris. Leurs cheveux peints avec le plus grand soin sont séparés en deux larges nattes à partir du sommet de la tête. Plusieurs portent des chapeaux de peaux de castors, ornés de plumes, de rubans de diverses couleurs et de petites croix d'argent. D'autres se coiffent d'un bonnet de drap, pointu, bordé en poils d'élan, de nuances variées. La plupart s'enveloppent d'un manteau ou d'une pièce de drap bleu, vert ou écarlate, orné de larges bandes de soie jaune et verte. Ce manteau, qu'elles arrêtent à leur ceinture pendant la belle saison, se ramène sur la tête pendant l'hiver. En dessous se voit une tunique ou chemise de toile de coton peinte. Elles portent des bas très-larges de couleur écarlate, et leurs mocassins ou chaussures sont bordés de poils d'élan ou de piquants de porcs-épics. La plupart ont des bracelets et des colliers d'argent ou d'étain. Des grands anneaux pendent à leurs oreilles. Comme les hommes, dont l'accoutrement ne diffère du leur que par la robe qui remplace le manteau, elles se tracent sur la figure de larges raies de vermillon ou de charbon formant un tatouage bizarre qui enlaidit le charme naturel dont la nature pourrait les avoir douées.

Une pièce essentielle à l'accoutrement des hommes est une gibecière dans laquelle ils renferment leur tabac. Une ceinture de cuir ceint leurs reins et leur sert à maintenir le couteau avec lequel ils scalpent la chevelure de leur ennemi. Ils portent aussi des cordons appelés wampum ou colliers, et qui sont composés de coquillages particuliers qu'on vend en grande quantité aux Etats-Unis. Par une coutume que l'on retrouve dans toutes les tribus sauvages de l'Amérique septentrionale, à la fin de chaque discours, ils prennent un de ces colliers pour se rappeler ce qui a été dit, et leur mémoire est telle que nombre d'années après, ils se souviennent de ce que signifie chacun des cordons qu'ils possèdent.

Tous les ans, le gouverneur du Canada a l'habitude de faire à ces Indiens des présents qui consistent spécialement en couvertures de laine. On distribue, en outre, aux familles des chefs des draps de couleurs tranchantes, dont ils se font des vêtements qu'ils ornent ensuite d'une foule de colifichets d'argent et d'étain. C'était précisément l'époque où ils allaient recevoir ces présents qui était cause de leur rassemblement à la Pointe-Lévi, d'où ils se préparaient à se rendre à Québec dans leurs canots pour les aller recevoir des mains du gouverneur, qu'ils appelaient Ononthio ou le grand aïeul. C'est dans cette ville que nous ne tarderons pas à les retrouver.

Le navire ne tarda pas à se trouver dans les eaux qui baignent le pied des rocs qui forment le port de Québec. Ces rochers à pic qui surplombent d'une manière étrange au-dessus des flots, forment un des tableaux les plus effrayants que puisse offrir l'aspect de la nature. A la vue de ces rochers surmontés de hautes murailles et des bastions saillants d'une imprenable citadelle, on tremble qu'à chaque instant ces masses gigantesques, se détachant de leurs bases, ne s'écroulent avec un bruit affreux et n'ensevelissent sous leur poids les vaisseaux de guerre ou de commerce qui viennent jeter l'ancre dans ce port extraordinaire, l'un des plus étonnants qui soit au monde.

Des barques de tout genre parsemaient le havre et la baie : les unes allaient à la voile, mais le grand nombre à la rame. Impossible de décrire la confusion bizarre que présentent les maisons, qui toutes varient de forme, de hauteur, de couleur et de position. Les toits sont en général très-raides; car il a fallu les construire de manière que la neige ne pût y séjourner pendant les rudes hivers de cette contrée. La plupart cependant sont percés de jours, ou se terminent par des galeries, des plate-formes, des coupoles qui projettent de singuliers ornements. Rien de plus pittoresque que l'effet qui résulte de l'ensemble de toutes ces constructions. Disons cependant que quand on pénètre dans la partie basse de la cité, l'enchantement disparaît. La ville haute renferme tous les établissements publics ; la cathédrale, élevée par les Français ; les bâtiments somptueux qui entourent la belle place de la parade ; l'hôtel du gouvernement, qui est perché au bord d'un roc perpendiculaire, haut de de plusieurs centaines de pieds. De ce point, on domine complètement la ville basse, qui offre l'aspect le plus curieux qui se puisse imaginer.

C'est dans la rue Saint-Jean, la plus belle de toutes, que les élégants aiment à déployer leur adresse, à diriger leurs voitures, parées de tous les ornements de luxe le plus raffiné.

Robert voulut conduire lui-même le chevalier français au palais épiscopal où résidait son oncle. En passant devant l'Hôtel-Dieu, il lui dit :

— Voilà la première cause des inimitiés qui éclatèrent entre Sir James Craig et Monseigneur Plessis. A peine arrivé à Québec, le gouverneur, voulant établir de nouvelles casernes, avait jeté les yeux sur cet édifice dont la situation avantageuse, l'étendue des dépendances territoriales, les vastes sales, les magnifiques dortoirs avaient excité son admiration et son envie aussi bien que celle de ses officiers. Il proposa à l'évêque de faire transporter les malades de l'Hôtel-Dieu et de réunir les religieuses des deux communautés en une seule. Mais Monseigneur Plessis répondit que ces bâtiments ne lui appartenaient pas, qu'il n'avait nul droit d'aliéner les biens de l'Eglise, et, pour se soustraire aux importunités menaçantes du gouverneur, il n'eut d'autre ressource que d'abandonner sa métropole et de se livrer à la visite des missions du fleuve Saint-Laurent, jusqu'au moment où le despotisme de James Craig fit éclater un commencement de rébellion qui ne put être calmé que par l'interventi n de l'évêque lui-même.

C'était un beau vieillard, plein d'urbanité et de déférence, qui reçut le chevalier avec la plus tendre cordialité, le combla des témoignages de la plus vive affection et de toutes les marques de la bienveillance la plus sympathique. Ce fut avec plaisir qu'il s'informa de la France, de Napoléon-le-Grand alors arrivé au faîte d'une puissance qui allait s'écrouler sous lui comme un monument de sable. Il s'informa ensuite des desseins, des projets qui amenaient le chevalier en Amérique, et ne put s'empêcher de l'admirer quand il eut appris de la bouche même de son neveu qu'il n'avait quitté la France que pour fuir de plus loin un odieux despotisme, et que, si la guerre éclatait entre le Canada et les Etats-Unis, il était résolu d'embrasser le parti des faibles contre les injustes oppresseurs.

Le jour même, Monseigneur Plessis présenta son neveu au nouveau gouverneur, qui l'accueillit avec toute la déférence due à l'auguste prélat qui le présentait. Celui-ci lui fit voir alors le mandement célèbre qu'il venait de composer dans le but d'encourager la milice des campagnes au devoir et à la fidélité. Il lui dit que déjà ses grands-vicaires, Deschenaux à Québec et Roux à Montréal, avaient écrit à tous les curés du Canada des lettres dont ils devaient faire part à leurs paroissiens pour les engager à se lever tous comme un seul homme, afin de repousser l'ennemi.

— Monseigneur, s'écria le gouverneur, je voudrais pouvoir vous remercier dignement des importants services que votre ardent et

généreux dévouement ne cesse de rendre au pays ! Espérons qu'aussi vaillamment secondés par le clergé et l'épiscopat, les Canadiens verront triompher la plus juste des causes et sauront intrépidement repousser cette odieuse agression.

"Croyez bien que, de mon côté, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour préserver le Canada des horreurs d'une invasion. Déjà deux bataillons arrivés d'Europe ont accru l'effectif des troupes régulières ; d'autres renforts ne tarderont pes à arriver. Sur ma demande, la législature coloniale vient de passer une loi tendant à mobiliser immédiatement la milice, et quatre bataillons se trouvent déjà sur pied. Toutes les forces dont on pourra disposer vont être mises en activité. Dans ce moment même, le général Brock occupe Toronto avec une armée capable de repousser celle du général américain Hull, si celui-ci sort de Détroit, où il tient ses quartiers, pour envahir le Haut-Canada. Enfin, une flotte importante stationne sur le lac Erié, sous la conduite de l'amiral Proctor. C'est dans ces régions, jeune homme, ajouta le gouverneur, en s'adressant au neveu du prélat, qu'il y aura de la gloire à moissonner à pleines mains, et puisque vous êtes amateur d'aventures et de batailles, un brevet de lieutenant vous serait délivré, dès demain, si cela pouvait vous faire plaisir. Dans quelques jours, vous pourriez partir pour le théâtre de la guerre avec le capitaine Robert, qui m'a longuement parlé de vous et qui aimerait d'avoir un officier tel que vous.

— Tant de bontés me confondent, se hâta de répondre le chevalier, et je tâcherai de m'en montrer digne en moissonnant vaillamment sur le champ de gloire dont vous venez de me parler.

Comme il achevait ces paroles, un grand bruit se fit entendre à l'entrée de l'hôtel du gouvernement. Il était occasionné par les réjouissances des Indiens micmacs auxquels on venait de distribuer les présents d'usage.

Le lendemain, le capitaine voulut faire connaître à son hôte les environs de Québec. Ils traversèrent ensemble la plaine d'Abraham, but ordinaire des promenades des classes élégantes. Mais le chevalier lui préféra les paysages pittoresques qui entourent la cataracte de Montmorency. En s'y rendant, il ne put s'empêcher d'admirer tout le long de la route les riants ouvrages de l'homme, les figures encore plus riantes des jeunes femmes aux yeux noirs qui avaient l'air tout français, et leurs jolis enfants si propres, si florissants de santé, si pleins de gaîté et de douce politesse. Pendant une distance de trois lieues, il vit s'agiter une population nombreuse et active. Les chemins étaient bordés de maisons, derrière chacune desquelles se prolongeait une métairie cultivée entre

deux haies parallèles. Rien en Amérique qui puisse rivaliser avec ces fermes blanchies à la chaux, coiffées de toits pointus, et toutes d'une forme plus fantastique, toutes d'un air plus étrange les unes que les autres. Les linteaux des portes étaient peints en noir, ainsi que les solives qui encadraient les croisées. Celles-ci, derrière leurs balcons, envahis par un épais réseau de plantes grimpantes, montraient des échafaudages de pots de fleurs, en sorte qu'on était tenté de se croire en Italie ou dans le midi de la France.

Lorsque nos voyageurs arrivèrent aux cataractes, elles formaient encore un cône d'une énorme grandeur causé par les pluies provenant de la fonte des glaces et des neiges qui recouvraient les montagnes. En été, on y chercherait vainement rien qui fût digne d'être remarqué. On sait que cette cataracte fut baptisée par Champlain en 1508, probablement en mémoire du Maréchal de Montmorency.

Impossible de rien rencontrer qui puisse ressembler à une auberge dans cette partie primitive de la contrée. Mais nos touristes reçurent la plus gracieuse hospitalité dans une ferme française. C'était un joli manoir en pierre, tenu avec une extrême propreté, et un ordre admirable. La cuisine, espèce de salle commune où on les introduisit d'abord, était chauffée en hiver par une immeuse cheminée et un gros poële placé au centre de l'appartement. Cette cuisine contenait en outre de gros bancs de bois peints en bleu de ciel, de grands dressoirs remplis de vaisselle, et une douzaine de fauteuils antiques richement sculptés. Les appartements réservés aux voyageurs qui visitaient la contrée étaient plus somptueusement décorés. On y trouvait des porcelaines, des cristaux, des glaces, des gravures coloriées. Après avoir pris un excellent dîner, le chevalier et son guide visitèrent pendant une heure ou deux les maisons du voisinage. Les dignes propriétaires, ou paysans français, causèrent gaiement avec eux et les enchantèrent par leur cordialité. On ne saurait rencontrer nulle part des gens mieux élevés et surtout plus heureux qu'ils ne paraissent l'être dans leurs jolies demeures.

Le jour suivant, le chevalier, avide de contempler les beautés de la nature comme devait l'être un lecteur aussi passionné du prince de la littérature moderne, courut visiter les chûtes de Lorette, situées à environ deux lieues de la ville. A droite, entre une prairie et des vergers, est un joli village français dont le clocher, surmonté d'une croix et d'un coq, rappelle les villages de Normandie. A gauche, s'épanouit le non moins gracieux village de Lorette, habité par un tribu de Hurons que les Français ont civilisés. Quoiqu'ils aient perdu leurs anciens usages, entre autres leur

préjugé contre le travail et leur passion pour la guerre, ces Hurons ont conservé le costume bigarré particulier aux tribus indiennes qui ont des rapports avec les Européens. Cet usage leur donne une physionomie des plus originales. Ils furent assez complaisants pour danser devant nos touristes. Les cris, les gestes dont ils accompagnèrent leurs danses suffiraient seuls au besoin pour établir l'identité de leur origine.

Les sauvages des villages de Lorette, ainsi que ceux de Batiscan, de Saint-François, et de Bécancour, approvisionnent les marchés de Québec de fourrures, produits de leurs chasses, de corbeilles, d'autres ouvrages d'écorce de bouleau et de mocassins, espèce de chaussure faite de peau d'orignal et ornée de jolies broderies en piquants de porc-épic.

Au retour de ces courses poétiques, le chevalier trouva son oncle en conférence avec un vieux missionnaire qui avait blanchi dans les rudes travaux de l'apostolat. Vingt fois, il avait bravé la mort pour évangéliser les sauvages des rives du lac Supérieur. Ses nombreuses cicatrices, ses mains mutilées, la couronne de cheveux blancs qui décorait sa tête lui donnaient je ne sais quel air vénérable et plein de douce majesté qui imposait le respect et provoquait la sympathie. Une longue barbe, plus blanche que la neige, descendait jusqu'à sa ceinture et achevait de lui communiquer je ne sais quoi d'auguste qui rappelait les vieux ermites des premiers temps du christianisme.

Une grande et belle jeune fille, assise auprès de lui, redoublait encore l'effet que produisait l'aspect de ce vieillard par le contraste qui résultait de l'union de tant de grâce à tant de majesté. Je ne sais quelle expression de douce mélancolie était répandue sur le visage de cette jeune fille, belle de tous les attraits de l'innocence, de la vertu et de mystérieuses souffrances. Un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Les bras étaient nus jusqu'aux épaules, à la manière de certaines tribus sauvages.

Bien que fille d'un père sauvage et d'une Française, elle semblait être née sous le soleil de l'Europe. Le chevalier ne put voir cette belle enfant sans se sentir saisi d'un sentiment mêlé de respect et de sympathie. Lorsqu'elle se fut retirée, il apprit de la bouche du prélat qu'elle devait l'accompagner avec le vieux missionnaire jusqu'à Toronto, pour en recevoir protection et appui dans ce long et pénible voyage. Le bon évêque ajouta quelques considérations sur la vie de ses deux compagnons de voyage pour les lui rendre plus intéressants encore. On nous permettra de rapporter plus en détail l'histoire de notre héroïne.

II

LES ANGES DU ROCHER.

Le lac Supérieur forme une vaste mer Caspienne de cent lieues de large sur deux cents de long, donnant une circonférence de près de six cents lieues. Quarante rivières réunissent leurs flots dans cet immense bassin qui forme à l'ouest la limite méridionale du Haut-Canada. Plusieurs îles remarquables sont disséminées dans ce lac. Des caps nombreux s'allongent profondément dans les flots. Le rivage méridional est bas, sablonneux, sans abri ; les côtes septentrionales et orientales sont, au contraire, montagneuses et présentent une succession de rochers taillés à pic. Le lac lui-même est creusé dans le roc. A travers son onde verte et transparente, l'œil découvre, à plus de trente et quarante pieds de profondeur, des masses de granit de différentes formes, et dont quelques-unes paraissent comme nouvellement ciselées par la main de l'ouvrier. Lorsque le voyageur, laissant dériver son canot, regarde, penché sur le bord, la crête de ces montagnes sous-marines, il ne peut jouir longtemps de ce spectacle sans sentir ses yeux se troubler et sa tête se prendre de vertige. Ce lac immense à un flux et un reflux irréguliers ; ses eaux, par les plus grandes chaleurs de l'été, sont froides comme de la neige et cependant elles gèlent rarement, même pendant les hivers les plus rigoureux, alors que la mer est gelée. Les productions de la terre, autour de ces eaux, varient selon les différent sols : sur la côte orientale, on ne voit que des forêts d'érables rachitiques et déjetés, qui croissent presque horizontalement dans le sable ; au nord, partout où le roc vif laisse à la végétation quelque gorge, quelque revers de vallée, on aperçoit des buissons de groseilliers sans épines et des guirlandes d'une espèce de vigne qui porte un fruit semblable à la framboise, mais d'un rose plus pâle. Çà et là s'élèvent des pins isolés.

Sur ces eaux voguait, vers l'Orient, un léger canot dont une brise matinale gonflait la voile. Ue sauvage de la nation iroquoise le montait. Sa lèvre plissée, son grand œil fauve, l'irradiation de ses traits décelaient le plaisir d'une vengeance satisfaite. Près de lui, à l'une des extrémités de la pirogue, reposaient deux petits enfants, encore à la mamelle, dormant sur des peaux de castors. Au simple aspect de leurs traits, on pouvait reconnaître un garçon

et une fille ; le premier décelait d'une manière très-caractéristique le sang mêlé ; la seconde aurait pu passer pour l'enfant d'une de nos plus élégantes dames de Paris, sans un léger cercle bistre qui entourait les jointures des doigts et le rebord des ongles de ses mains.

Le canot venait de pénétrer dans la large baie du détroit de Sainte-Marie. A sa droite, de petites îles courbées en demi-cercle étaient recouvertes d'arbres à fleurs semblables à des bouquets dont le pied était trempé dans les flots. A gauche, de nombreux caps s'avançaient dans les vagues. Les uns étaient enveloppés d'une pelouse qui mariait sa verdure au double azur du ciel et de l'onde ; les autres, composés d'un sable blanc et rouge, ressemblaient, sur le fond du lac bleuâtre, à des rayons d'ouvrages de marqueterie. Entre ces caps longs et nus s'entremêlaient de gros promontoires revêtus d'arbres qui se reflétaient intervertis dans le cristal transparent.

Ici, serrés les uns contre les autres, ils formaient un épais rideau sur la côte ; là, plus clairs semés, ils bordaient la terre comme des avenues et leurs troncs écartés ouvraient des points d'optique miraculeux, dans lesquels les plantes, les rochers, les couleurs diminuaient de proportion ou changeaient de teinte, à mesure que le paysage s'éloignait de la vue.

Ces îles au midi et ces promontoires à l'Orient embrassaient une vaste rade dont les eaux gardaient un calme perpétuel, même lorsque l'orage bouleversait les autres régions du lac. Là se jouaient des milliers de poissons et d'oiseaux aquatiques : le canard noir du Labrador se tenait perché sur la pointe d'un brisant, et les vagues environnaient ce solitaire en deuil des festons de leur blanche écume. Des plongeons apparaissaient et disparaissaient pour reparaître encore, tandis que l'oiseau des lacs planait à la surface des eaux et que le martin-pêcheur agitait rapidement ses ailes d'azur pour fasciner sa proie. Pour compléter le paysage, l'œil découvrait par delà toutes ces îles et ces promontoires les plaines fluides et sans bornes du lac. Les surfaces mobiles de ces plaines s'élevaient et se perdaient graduellement dans l'étendue : du vert émarande, elles passaient au bleu-pâle, puis à l'outre-mer et à l'indigo. Chaque teinte, se fondant l'une dans l'autre, allait se terminer à l'horizon où la dernière semblait se joindre au ciel par une barre d'un sombre azur.

Allèwémi, le puissant chef iroquois qui dirigeait le canot, ne prêtait nulle attention à la magnificence de ce tableau magique. Les regards toujours attachés sur les deux petits êtres qui pleuraient au fond de son frêle esquif, il forçait celui-ci, après avoir franchi

le sault Sainte-Marie, à pénétrer dans le lac Huron. Laissant à sa gauche l'île de Manitoulin, dernier asile de la nation des Outawais, il aborda dans la baie de Saguinan, terminée par d'énormes chaînes de rochers qui dominent le lac. Les uns semblent renversés de leur base par une violente secousse souterraine ; les autres paraissent planter dans le sol aride et nu ; plusieurs percent les airs de leurs pics dénudés ou de leurs sommets arrondis.

Leurs flancs verts, rouges et noirs retiennent la neige dans leurs crevasses et mêlent ainsi l'albâtre à la couleur des granits et des porphyres. Là croissent quelques-uns de ces arbres en forme pyramidale que la nature entremêle à ses grandes ruines comme les colonnes de ses édifices debout ou tombés. Le pin se dresse sur les cimes des rochers et des herbes hérissées de glaçons pendent tristement de leurs corniches. On croirait voir les débris d'une cité dans les déserts de l'Asie ; pompeux monuments qui, avant leur chute, dominaient les bois, et qui portent maintenant des forêts sur leurs combles écroulés.

Aussi hardi, aussi agile qu'un montagnard suisse, le sauvage, prenant les deux enfants au fond de sa pirogue, s'élança sur ces rochers qu'il gravit avec l'agilité d'un daim franchissant les précipices et, sautant de roc en roc, n'éprouvait pas plus de crainte que l'oiseau sauvage qui vole par-dessus ces cimes abruptes et dont les cris seuls rompent le silence de ces solitudes.

Bientôt il eut atteint un petit espace de terre en forme d'amphithéâtre, presqu'entièrement entouré par des rochers qui, saillissant hardiment sur le lac, à l'extrémité d'une sorte de demi-cercle, semblaient y étendre leurs formes gigantesques pour protéger ce temple de la nature. Le sol, inondé par les pluies apportées sur les ailes des vents de l'Orient, était mou et marécageux.

Parmi les plantes sauvages qui le couvraient, il y avait des fleurs aquatiques. Des groseillers qui s'étaient fait jour à travers les crevasses des rochers semblaient couronner d'une guirlande de feuilles vertes et de fruits, couleur de pourpre, le front chauve du précipice. Dans l'anfractuosité d'un des rochers, s'ouvrait une petite cavité ressemblant tellement à un hamac que l'art paraissait s'être joint à la nature pour la former.

Ce devait être un lieu de repos, car elle était jonchée de feuilles sèches destinées à procurer une couche délicieuse à un homme accablé de fatigue d'une longue course et plus habitué à dormir sur la dure que sur un lit moëlleux. Auprès se trouvait une autre excavation naturelle, assez haute pour qu'un homme de taille ordinaire pût y pénétrer debout. Une sorte de porte formée de joncs et de tiges inflexibles en défendait l'entrée. L'intérieur s'enfonçait

à une profondeur de plusieurs mètres. D'un côté, un petit ruisseau pénétrait par le toit voûté et tombait en gouttes de cristal dans un bassin naturel qu'il avait creusé dans le roc. Au centre de la grotte s'élevaient plusieurs rangées de pierres formant une pyramide qui supportait une soutane et un bréviaire. Le sauvage parut déconcerté de la solitude de ces lieux. Cueillant quelques fraises qui s'étaient épanouies dans une sorte de jardin cultivé autour du rocher, il les fit sucer aux enfants qui pleuraient de faim, jusqu'à ce qu'ils se fussent endormis.

Les déposant alors sur la couche de feuilles, il se nourrit lui-même d'un demi-pain qu'il trouva près de la pyramide. Puis, s'asseyant à l'entrée de la grotte, il se mit à écouter les sons harmonieux des vagues légères qui venaient se briser sur les roseaux et les pierres du rivage, et contempla la voûte azurée des cieux et les nuages dorés du printemps. Mais ces merveilles ne purent longtemps l'arracher à ses préoccupations. Comme celles-ci ne cessaient de l'agiter, il s'étendit de tout son long sur le lit de feuillage, afin de leur échapper, et ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Il fut réveillé au déclin du jour par une voix qui disait lentement : " Mon fils, le Seigneur soit avec vous." Le sauvage se leva aussitôt et se sentit pénétré d'un vif sentiment d'admiration à l'aspect d'un beau vieillard qu'il avait devant lui. Le père Mesnard avait fait son éducation au collége des Jésuites. Le dessein courageux et difficile de propager la religion chrétienne parmi les sauvages du Canada s'était de bonne heure emparé de son esprit. Pendant trente ans, il avait parcouru les forêts de ce pays à travers mille périls et au prix de fatigues inouïes.

Quand ses forces avaient commencé à s'affaiblir, il était venu se fixer sur les rives du lac Huron, où il avait réuni autour de lui une petite société de sauvages qu'il s'efforçait de gagner aux salutaires habitudes de la vie civilisée. Il tenait, en ce moment, un bréviaire sous son bras et s'appuyait d'une main sur un bâton blanc. Sa taille était élevée, sa figure portrait les traces des privations et des souffrances qu'il avait endurées pendant une vie remplie de mille vicissitudes. Sa longue barbe lui donnait un air si vénérable, qu'en sa présence on ressentait pour lui un respect mêlé d'admiration. Tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime, et cependant le son de sa voix était si affectueux qu'il était impossible de l'entendre sans l'aimer.

Un instant le sauvage demeura interdit en sa présence ; mais secouant bientôt cette impression, il s'écria d'une voix rude et féroce :

— Ces enfants sont ceux de mon plus mortel ennemi ; il aimerait mieux mourir que de leur voir embrasser ton culte ; fais-les chrétiens et je serai vengé.

— Mais au moins, dites-moi le nom de ceux qui leur ont donné le jour.

— Robe noire, obéis et tais-toi, car ce nom tu ne le sauras jamais. Je te connais ! pour les renvoyer à leurs parents, tu ne craindrais pas la mort.

— Mais ces pauvres innocents, que t'ont-ils donc fait ?

— Rien. Mais leur père apprendra un jour qu'ils sont devenus chrétiens, et il en mourra de rage.

En disant ces mots, le chef iroquois partit d'un grand éclat de rire, et, s'élançant de rochers en rochers, il disparut.

T.-L.

(*A continuer.*)

CHARLES ET EVA

ÉPISODE DES HOSTILITÉS ENTRE LE CANADA ET LES COLONIES ANGLAISES EN 1690

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE IV

OU M. DE MANTET EST FORCÉ DE MODIFIER SON PREMIER PLAN.

Nous retrouvons les Canadiens, le 8 février au soir, dans un bois à deux milles de Schenectady. Aucun des habitants du voisinage ne soupçonnait leur présence en ces lieux, tant les précautions des aventuriers avaient été bien prises.

Il y avait bien eu dans l'État de New-York, quelques rumeurs touchant l'expédition projetée ; mais on s'était moqué de cette entreprise, que l'on regardait comme encore à l'état de projet.

— Si ces enragés de Français, disait-on, se mettent dans la tête de venir nous attaquer, le froid, les difficultés et la longueur de la marche à travers les bois, auront raison d'eux avant qu'ils aient parcouru la moitié du chemin qui sépare nos établissements des leurs.

Nul ne se doutait donc en ce moment, à Schenectady, que les " enragés de Français " étaient campés à deux milles de la petite ville.

Les ombres nocturnes commençaient à s'épaissir et à s'étendre au-dessus de leurs têtes, quand les Canadiens s'arrêtèrent.

Comme M. de Mantet voulait attaquer Albany la nuit suivante, avant que la nouvelle de son arrivée se fût répandue, il avait résolu de ne donner que quelques heures de repos à ses gens. Par là, il aurait pu passer de nuit à Schenectady, pour n'être point aperçu des habitants de cette dernière place.

Il y avait à peine une demi-heure que les Canadiens s'étaient arrêtés, quand l'Aigle-Noir, le chef des alliés hurons, se dirigea vers une hutte où M. de Mantet prenait quelques moments de repos.

Quand le gentilhomme vit le Huron, un certain air de malaise se peignit sur ses traits. Il pressentait qu'il allait résulter quelque chose de fâcheux de leur entretien. Car il avait remarqué, depuis quelques jours, beaucoup d'hésitation parmi les alliés, qui, à mesure qu'on avançait, perdaient peu à peu l'enthousiasme qu'ils avaient manifesté lors du départ.

—Mon frère blanc est fatigué ? dit l'Aigle-Noir à M. de Mantet.

—Pas autant que mon frère l'Aigle-Noir paraît le croire, répondit M. de Mantet qui fit signe au chef de s'asseoir.

—Je viens vous demander, reprit le premier interlocuteur, après quelques instants d'un silence assez embarrassant pour tous deux, de convoquer un conseil composé des chefs blancs et de ceux de ma troupe que je choisirai. J'ai des choses importantes à dire à mes frères les visages pâles.

—C'est bien ! répondit M. de Mantet avec beaucoup de calme ; allez, convoquez un conseil de ceux de votre nation qu'il vous plaira d'y amener ; je vais prévenir mes officiers.

L'Indien sortit avec empressement de la hutte.

Un quart-d'heure plus tard, une douzaine de Hurons et tous les officiers canadiens étaient réunis autour d'un feu allumé à l'écart. Thomas Fournier, en sa qualité de guide, était aussi présent. Quand ils furent tous rassemblés, on alluma solennellement la pipe, que l'on devait fumer à tour de rôle avant d'aborder la question. Car on ne discutait rien d'important, dans un conseil indien, avant d'avoir fumé le calumet de paix. C'était une cérémonie à laquelle il fallait bien se soumettre, bien qu'elle agacât un peu les nerfs des Français, qui auraient mieux aimé en venir de suite au fait, sans avoir une demi-heure au moins à attendre patiemment que leur tour vînt pour fumer avec le calumet qui passait par la bouche de chacun des assistants.

—Vont-ils en finir ? murmurait entre ses dents Thomas Fournier, qui devait tirer les dernières bouffées de l'instrument *sacré*. Comme si on ne pouvait jaser entre amis sans fumer auparavant pendant une demi-heure. Bande de chenapans ! ils ont la figure longue

comme si on leur avait coupé les oreilles ; pour ma part, je n'attends rien de bon de ces sournois-là.

Il achevait ces réflexions peu charitables quand la pipe lui arriva toute empreinte des traces laissées par les lèvres de ceux qui l'avaient précédé dans l'opération obligatoire. Sans s'inquiéter des murmures des Hurons qui le regardaient faire, il essuya le tuyau de la pipe du revers de sa manche et se mit à aspirer gravement la fumée du tabac qu'il devait consumer jusqu'à la dernière parcelle.

Quand le vieux guide eût fini, l'Aigle-Noir se leva et s'adressant à M. de Mantet :

—Mon frère est-il toujours dans l'intention d'attaquer Albany ?

—Plus que jamais, répondit celui auquel il s'adressait.

—Mais mon frère est-il sérieux quand il dit vouloir attaquer une ville populeuse comme celle-là avec un aussi petit nombre d'hommes ?

Ici, Thomas Fournier fit une grimace très-significative. M. de Mantet lança un regard de dédain à l'Aigle-Noir :

—Chef, lui dit-il, nous ne sommes pas venus jusqu'ici dans l'unique intention de chasser des lièvres et des perdrix, comme nous l'avons fait sur la route pour nous nourrir. Vous devez assez connaître les Français pour savoir qu'ils ne sont point hommes à reculer devant les obstacles, et qu'une fois leur détermination prise, ils vont droit au but sans s'inquiéter des dangers.

—Je sais que les visages pâles sont braves, reprit l'Indien, mais mes frères sont jeunes encore ; leurs cheveux n'ont point, comme les miens, blanchi dans le sentier de la guerre et. ....

—Ainsi, interrompit M. de Mantet dont le sang s'échauffait et qui voyait bien où le Huron voulait en venir, vous désapprouvez notre projet d'attaquer Albany, projet qui vous plaisait tant lors du départ ?

—Mon frère est jeune et son sang est bouillant ; s'il avait plus d'expérience, il ne s'impatienterait pas si vite.

Le commandant français se mordit les lèvres jusqu'au sang en recevant ce compliment peu flatteur devant ses officiers.

Pendant le silence qui suivit ces paroles, aucune émotion ne se trahissait sur les figures indiennes. Au contraire, les jeunes Canadiens commençaient à perdre patience.

Thomas Fournier, qui venait d'allumer sa pipe, se disait que ça commençait à mal tourner. Peut-être pensait-il aussi au départ qui avait eu lieu " un Vendredi."

Ce fut M. de Mantet qui reprit le colloque un instant interrompu.

—Vous vous repentez donc, dit-il, d'être venus avec nous ?

—Mes frères blancs savent, répondit le chef, que la nation huronne a toujours été l'alliée fidèle des visages pâles du Canada. Que mon frère ne croie donc point que c'est lâcheté ou trahison si nous trouvons téméraire d'aller attaquer la ville contre laquelle il veut nous conduire. Si nous désapprouvons aujourd'hui ce que nous trouvions bon il y a quelques jours encore, c'est que nous savons aujourd'hui des choses que nous ignorions alors. La fatigue diminue les forces, et l'ardeur s'en va quand vient la faiblesse. Or, mon frère a dû remarquer que les hommes de notre parti de guerre sont épuisés par la fatigue. Comment donc oser s'attaquer à plusieurs mille hommes avec un petit nombre de guerriers dont les membres sont épuisés par les privations de tout genre que nous avons éprouvées durant notre marche à travers les grands bois ?

M. de Mantet se contenait à peine.

— Vous nous abandonnez donc ? s'écria-t-il.

—Mon frère se trompe encore. Seulement, nous pensons qu'il vaut mieux nous contenter d'attaquer la bourgade dont nous apercevons d'ici les lumières. Nous l'envahirons cette nuit même si nos frères le désirent.

Un murmure désapprobateur des Canadiens accueillit ces paroles. M. de Mantet le fit cesser d'un regard et demanda au chef de le laisser conférer un instant avec ses officiers ; ce à quoi l'Indien consentit aussitôt en grimaçant un sourire.

Les Canadiens, dont l'espérance de frapper un grand coup sur leurs ennemis venait de s'évanouir par la décision subite et inattendue de l'Aigle-Noir, étaient exaspérés. Dans le premier moment de leur excitation, ils voulaient rompre complètement avec les alliés et marcher seuls contre Albany.

Mais leur commandant, qui était plus maître de lui-même et par conséquent plus en état de juger sainement de l'état des choses, leur représenta qu'il valait mieux encore accepter l'offre des alliés que de tout perdre par trop de promptitude et d'audace.—Puisqu'il faut nous borner, disait-il, à attaquer un bourg au lieu d'une ville, nous compenserons cette différence par de plus sanglantes représailles. Les habitants de Corlar (c'est ainsi que les Français nommaient Schenectady) payeront doublement pour ceux d'Albany.

Après une assez vive discussion entre les Canadiens et les Hurons, on s'entendit enfin et les propositions de ces derniers furent acceptées bien qu'à regret.

Une heure après, la troupe se mettait en marche. La nuit était sombre, la neige tombait à gros flocons et le vent commençait à secouer les branches des arbres chargées de givre. Tout allait à

souhait pour favoriser une surprise nocturne, et chacun était assuré du succès.

Le lieu du campement redevint bientôt désert. Quelques cendres fumantes et quelques tisons à demi éteints, que le souffle de la bise ranimait par instants, témoignaient seuls que là venait de camper une troupe d'hommes.

CHAPITRE V

ÉVA.

Schenectady, ou Corlar, si l'on aime mieux lui conserver le nom par lequel le désignaient les Francais, était un bourg situé à dix milles au nord-ouest d'Albany. Ses quatre-vingts maisons étaient renfermées dans une enceinte en forme de parallélogramme et percée de deux portes.

A l'heure où nous introduisons le lecteur dans la petite ville, les Canadiens et les Hurons venaient de laisser le campement où nous les avons vus en dernier lieu.

Il est passé neuf heures. La plupart des habitants, se livrant au sommeil, reposent paisiblement, bien loin de penser que l'ange de la mort plane en ce moment au-dessus d'eux et choisit les victimes qui doivent périr durant cette nuit terrible. Telle est leur confiance, ou plutôt leur imprudence, qu'il n'y a point de gardes aux portes de la place. Fatale imprévoyance que le plus grand nombre des habitants du lieu vont payer de leur sang !

A l'extrémité sud du bourg s'élevait alors une maison assez élégante et séparée de quelques centaines de pas des autres habitations.

Comme à cette heure, où tout semble dormir dans le bourg, une lumière se laisse voir à travers les volets mal fermés et que vous vous sentez peut-être quelque disposition à connaître les personnes qui habitent cette demeure isolée, entrons-y pour un moment, quitte ensuite à passer pour indiscret.

L'intérieur de la maison annonce tout d'abord l'élégance, le bien-être. Dans l'appartement éclairé d'où provient la lumière que nous venons d'apercevoir du dehors, se trouvent deux femmes, l'une au déclin, l'autre au début de la vie.

La première, que son costume peu recherché fait reconnaître pour la servante de l'autre, est assise auprès de la cheminée où

pétille un bon feu. Le tricot qu'elle tient n'a pas l'air d'avancer bien vite dans ses mains que l'âge a rendues tremblantes. Elle interrompt à chaque instant son ouvrage pour jeter un regard plein de bonté sur la jeune fille assise auprès d'elle.

Cette dernière, qui peut avoir dix-huit ans (âge où les rêves des jeunes filles ont souvent des moustaches), s'accoude sur une table.

Devant la jeune personne est ouvert un livre sur lequel ses yeux bleus errent avec distraction. Son visage plait, charme au premier coup d'œil ; on y remarque de suite un air de noble fierté, tempéré par une légère teinte de mélancolie. Quelques boucles de ses abondants cheveux blonds s'échappent furtivement de dessous un charmant petit bonnet qui a l'air de ne pouvoir se résoudre à cacher entièrement la luxuriante chevelure sur laquelle il a la faveur de reposer coquettement.

Des joues plutôt pâles que roses ; des lèvres vermeilles, encore vierges d'un baiser d'amour ; une peau velouté esous laquelle la vie doit circuler à flots limpides ; une taille qui pourrait tenir entre dix doigts et flexible comme la tige d'une fleur balancée par une légère brise de mai ; deux petites mains potelées qui feraient le désespoir du peintre ayant à les reproduire sur la toile : voilà pour l'ensemble des traits et des formes de notre nouvelle connaissance.

Cette jeune personne se nommait Eva Moririer. Ses parents étaient Français ; mais comme son père était calviniste, il avait été forcé de s'expatrier lors de la révocation de l'édit de Nantes, et était venu chercher en Amérique un asile qui lui assurerait la pratique de sa religion.

La mère d'Eva était catholique et avait décidé son mari à ce que leur fille fût élevée dans la religion maternelle. Ses parents étaient morts un peu plus d'un an avant le jour où nous l'introduisons au lecteur, laissant une honnête aisance à leur fille unique. Le coup fut violent pour la jeune orpheline, qui depuis vivait retirée avec la vieille Charlotte, sa servante.

Évidemment, le livre qui est ouvert devant les yeux d'Eva n'attire que médiocrement son attention. Elle a plutôt l'air d'écouter le bruit que fait la neige crépitant sur les vitres et celui du vent qui s'engouffre par rafales dans la cheminée de l'appartement où elle se trouve.

En effet, quoi de plus mélancolique que ces longues soirées d'hiver, quand les fenêtres de nos demeures s'agitent sous les efforts d'un vent violent qui siffle sur tous les tons, expire comme le râle d'un mourant qui se débat contre l'agonie et dont les soupirs plaintifs font penser aux gémissements de ces âmes en peine des vieilles légendes ?

—Mon Dieu ! que ces hurlements du vent me font mal ! s'écria tout-à-coup la jeune fille, qui frissonna malgré elle, comme une rafale de vent, plus violente que les autres, venait descendre en gémissant le long des parois intérieures de la cheminée.

La bonne vieille Charlotte, dont les propensions somnolentes étaient favorisées par le long silence qu'avait jusqu'alors gardé sa maîtresse, et dont la tête vénérable oscillait sur son cou amaigri, se redressa subitement à l'exclamation poussée par la jeune fille.

—Qu'avez-vous donc, Mademoiselle Eva ? lui demanda-t-elle d'un air inquiet.

—J'ai peur ! répondit celle-ci, dont les yeux se promenèrent avec inquiétude autour de la chambre. Je suis triste ce soir et j'éprouve je ne sais quel malaise ; il me semble qu'un malheur imprévu nous menace.

—Allons donc, allons donc, reprit la servante, ne vous laissez point impressionner ainsi. Vous avez sans doute lu, ce soir, quelque histoire de revenant qui, jointe à cette musique ennuyeuse que nous fait le vent, vous cause de vaines frayeurs. Allons, laissez-moi ce livre et couchez-vous promptement. Le sommeil va bientôt tout dissiper cela.

Eva se rendit à l'avis de sa ménagère et, quelques instants après, elle avait gagné son lit.

Mais son sommeil fut troublé par les rêves les plus bizarres et les plus fatigants. Des hommes à figures effroyables dansaient devant elle. Elle essayait de se dérober à leurs mains rougies de sang qui cherchaient à la saisir. Puis, ces spectres, se tenant tous par la main, commençaient autour d'elle une horrible danse ronde. Leurs rires de démons, leurs regards de feu, leurs mains sanglantes la poursuivaient partout où elle essayait de se réfugier.

Elle parvenait, dans son rêve, à ouvrir une fenêtre ; mais à peine se penchait-elle pour s'élancer au dehors, qu'un des hideux fantômes la saisissait par les cheveux et la rejetait au milieu de l'horrible cercle qui recommençait à tourner avec une vélocité diabolique.

Tout-à-coup elle fut réveillée en sursaut par une clameur immense qui s'éleva de la rue et domina le bruit de la tempête. Comme elle se jetait en bas de son lit, plusieurs éclairs, suivis d'autant de détonations, déchirèrent soudainement le sombre manteau de la nuit, tandis que la porte de la maison s'ébranlait sous de furieux coups de hache.

—Mon Dieu ! ayez pitié de nous ! s'écria Eva, qui tomba évanouie dans les bras de sa vieille ménagère, accourue auprès de sa maîtresse.

CHAPITRE VI

OU CHARLES DUPUIS SE DESSINE.

Celui qui, le 8 février au soir, aurait été placé en observation et aurait jeté ses regards par-dessus les palissades qui entouraient Shenectady, aurait pu voir, même à travers les tourbillons de neige, une masse noire s'agiter, ramper et s'étendre autour du bourg endormi. Son oreille aurait saisi des rumeurs confuses, de vagues murmures que le vent emportait.

Cette masse qui s'agitait presque sans bruit et entourait la ville d'un cercle sinistre, c'étaient nos deux cents Canadiens et Sauvages. Ils s'étaient bientôt aperçu que les habitants n'avaient point mis de sentinelles aux portes pour veiller à la sûreté commune ; aussi cernaient-ils la place pour y entrer par les deux extrémités. Ces murmures entrecoupés étaient les ordres que les officiers de chaque détachement donnaient à leurs hommes.

Quand la troupe commandée par M. de Sainte-Hélène fût arrivée à la porte opposée à celle près de laquelle M. de Mantet s'était arrêté, M. de Sainte-Hélène poussa un cri assez prolongé. Ce signal, que toute personne inattentive eût confondu avec les sifflements du vent, fut entendu de M. de Mantet, qui pénétra aussitôt dans la place tandis que l'autre détachement exécutait de son côté la même manœuvre.

Celui des habitants du bourg auquel il aurait été donné de voir en ce moment les assaillants, aurait cru être le jouet d'un songe affreux.

En effet, il devait être effrayant à voir ces hommes se glissant silencieusement dans les rues comme des fantômes et tout couverts de frimas. On aurait dit une légion d'esprits des ténèbres faisant une ronde nocturne.

L'ouragan qui redoublait de force et semblait par là favoriser singulièrement les Canadiens, couvrait le bruit de leurs pas et de leurs armes.

Quand le dernier homme du détachement de M. de Mantet eût dépassé la porte, celui-ci commanda la halte. Au même instant un cri, moins fort que le premier et plus rapproché, se fit entendre à l'autre bout de la place. C'était M. LeMoine de Sainte-Hélène aver-

tissant le commandant qu'il était entré dans la place sans rencontrer d'obstacles.

M. de Mantet eut à peine entendu ce second signal qu'un sourire étrange illumina ses traits.

— Amis, s'écria-t-il en se tournant vers ses compagnons, voici l'heure des représailles ! En avant ! tout est pour nous !

Il tira en l'air un coup de pistolet. Au bruit de la détonation, les Canadiens et les Sauvages des deux détachements poussent une horrible clameur qui s'élève au-dessus du bruit de l'ouragan. Puis, tous se ruent avec furie sur les demeures des habitants endormis.

Quand on a à raconter de pareilles scènes, on s'arrête et l'on frémit au souvenir du système atroce de guerre que l'on était forcément obligé de suivre alors. Quand on soulève le voile de la période de sang et de deuil qui enveloppa notre patrie à son berceau, quand la souvenance de tant de sang versé en représailles de part et d'autre passe lugubre devant les yeux, on se sent le cœur serré à la mémoire de ces temps orageux.

Laissons pour quelque temps le gros de l'expédition pour suivre une dizaine d'hommes qui se précipitent à pas de charge vers la maison habitée par Mlle Eva Moririer.

Charles Dupuis est à la tête de ce petit détachement. L'Aigle-Noir ainsi que Thomas Fournier, qui suit son maître comme s'il était son ombre, sont à ses côtés. Le vieux coureur des bois, qui fait d'énormes enjambées et jure comme un païen, n'a plus l'air de se souvenir d'être parti un Vendredi.

— Enfonce-moi cette porte, Thomas, s'écria Charles qui venait d'arriver en face de la maison isolée. Mais encore une fois, vous autres, respectez les femmes et les enfants, et réservez vos coups pour ceux que vous trouverez les armes à la main.

Il avait à peine fini de parler que la hache de Thomas Fournier commençait son œuvre de destruction. Comme le brave homme y allait de bon cœur, sa besogne fut terminée en moins de temps que nous mettons à le dire ; et les verrous cédant sous ses coups redoublés, l'entrée fut bientôt libre. Alors Charles Dupuis s'élança en avant, le pistolet au poing et le poignard entre les dents.

Mais il eut à peine fait quelques pas dans l'obscurité, qu'il reçut un coup violent sur la tête, et s'affaissa sur lui-même. Le vieux Thomas poussa un cri de rage en voyant tomber son jeune maître, rejoignit en deux bonds une forme noire qu'il avait vue s'agiter dans l'ombre, et saisissant son fusil par le canon, il lui administra un furieux coup de crosse. L'individu ainsi frappé roula sur le sol en poussant un profond gémissement..... .....
....

Quand Charles Dupuis, qui n'était qu'étourdi, revint à lui, une lumière, que s'était procurée l'un de ses hommes, lui permit de reconnaître le lieu où il se trouvait et les êtres qui l'habitaient.

A deux pas de lui gisait, dans une mare de sang, la vieille servante d'Eva. Elle avait voulu défendre l'entrée de l'appartement de sa maîtresse, et, armée d'un gourdin, elle en avait frappé le jeune officier d'une main assez ferme, malgré son âge. Mais le coup de crosse que lui avait appliqué Thomas Fournier avait mis fin au dévouement et à la vie de la généreuse femme.

Charles Dupuis se remit tout aussitôt sur pied, et voyant l'Aigle-Noir occupé dans un coin à garrotter une femme, il s'approcha. Quand ses regards tombèrent sur Eva, il resta stupéfait. La pâleur répandue sur le visage de la jeune femme, la frayeur à laquelle elle était en proie, ne servaient qu'à la rendre plus belle. Les boucles soyeuses de sa chevelure en désordre inondaient ses blanches épaules et les voilaient à demi.

Le jeune officier fut tiré de sa muette contemplation par ces paroles de l'Aigle-Noir :

— La vierge pâle sera un bel ornement pour le wigwam du chef ; elle sera sa femme.

— Arrière, brute ! s'écria Charles, qui arma l'un de ses pistolets et ajusta l'Indien. Je te tue comme un chien, si tu ne laisses cette jeune fille et ne t'éloignes promptement d'ici.

— Quels droits mon frère a-t-il sur la vierge pâle qui est ma prisonnière ? demanda le sauvage.

— Je n'ai point de compte à te rendre, répliqua Charles, qui appuya le canon de son arme sur la poitrine du chef. Mais celui-ci, prompt comme l'éclair, releva le pistolet de sa main gauche, tandis que sa droite tirait de sa ceinture un couteau à scalper. Il allait en frapper celui qui venait si subitement déranger ses plans, quand il fut rudement saisi par derrière, pirouetta sur lui-même et alla tomber au fond de la chambre.

Quand il se releva, son bras droit pendait inerte à son côté. Thomas Fournier le lui avait presque disloqué d'un tour de main. Se voyant vaincu, le Huron s'éloigna en grommelant des menaces, et s'élança dans la rue en jetant un regard haineux aux deux Canadiens.

Cependant, Charles s'était agenouillé auprès de la jeune fille qui s'était évanouie — après avoir eu soin cependant de donner un regard de gratitude à son généreux protecteur—et dénouait les liens qui serraient à les broyer les frêles poignets de la jeune personne.

Voyant ses autres compagnons occupés au pillage de la maison,

le jeune homme se débarrassa de sa lourde capote, en enveloppa sa jolie captive, et, saisissant ce léger fardeau dans ses bras, il s'élança au dehors en faisant signe à Thomas Fournier de le suivre.

A peine eurent-ils fait quelques pas qu'ils rencontrèrent un officier canadien, M. de Montigny, qui venait d'être blessé grièvement et que deux hommes soutenaient.

Charles l'ayant reconnu s'approcha :

— Comment ! avez-vous donc été blessé ? demanda-t-il à son ami.

Celui-ci allait répondre quand la douleur que lui causait sa blessure le fit s'évanouir.

— Entrons-le ici, dit l'un des hommes qui le portaient, en désignant la maison la plus proche. Si les gens qui demeurent ici se montrent raisonnables, ils n'auront point à s'en repentir. Vieux Thomas, dit-il à notre ex-matelot, fais-moi donc le plaisir d'enfoncer cette porte ; car, si nous attendons qu'elle nous soit ouverte, notre officier a le temps de descendre sa garde.

Trois coups de hache firent l'affaire, et le blessé fut entré dans la maison. Charles Dupuis suivait avec Eva, et Thomas Fournier fermait la marche.

— Il fait noir ici comme dans l'antre du diable, s'écria Thomas qui se mit à battre le briquet. S'étant procuré de la lumière, il aperçut une femme âgée et ses six filles blotties dans un coin et plutôt mortes que vives.

— Allons, allons, mes belles, leur dit-il, il ne vous sera fait aucun mal, si vous nous aidez à soigner cet officier blessé et à ranimer cette demoiselle qui a, ma foi, eu plus de raisons que vous d'avoir peur ! Allons, dépêchez-vous, que diable, où je vous jette par la fenêtre !

Les pauvres femmes, dont la peur paralysait les mouvements, se mirent en frais de lui obéir.

— Thomas, dit alors Charles à son serviteur, je te confie la garde de cette malheureuse enfant. Aies-en soin comme de la prunelle de tes yeux. S'il lui arrive la moindre chose, sur mon âme, tu en répondras. Moi, je m'en vais chercher ma part du combat ; car, à en juger par le vacarme qui se fait non loin d'ici, nos amis ont en ce moment une rude besogne.

Il partit en courant.

La lueur de l'incendie qui dévorait déjà plusieurs maisons, le bruit des armes et les cris des combattants, lui apprirent bientôt où l'on se battait, et il s'élança dans la direction d'où provenait le tumulte.

J. E. E. Marmette.

(A continuer.)

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire des Abénakis depuis 1605 *jusqu'à nos jours*, par l'abbé A. J. Maurault, Imprimé à l'atelier typographique de la *Gazette de Sorel*, à Sorel, Bas-Canada. 1866—630 pages. Prix : $1.50. A vendre chez tous les libraires.

Ce livre, dit l'auteur, est l'histoire d'une tribu sauvage qui aujourd'hui compte à peine 350 âmes en Canada. Descendants d'une nation qui pendant cent cinquante ans a rempli un rôle très-considérable dans les guerres de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre, et s'est toujours constamment montrée l'alliée fidèle et infatigable des français, ces restes d'une grande peuplade méritaient de voir les services de leurs ancêtres retracés dans un ouvrage spécial.

Nos historiens ne rendent guère aux héroïques Abénakis le tribut de gloire et de reconnaissance qui leur est dû; ils paraissent oublier que si cette nation, autrefois nombreuse et puissante, se trouve maintenant réduite à quelques familles, c'est que pendant près de quatre vingts ans elle a mis au service de la cause catholique et française dans l'Amérique du Nord, le plus pur de son sang et les plus beaux coups de sa vaillance. M. l'abbé Maurault, qui a été, vingt-cinq ans, le pasteur des derniers rejetons de cette tribu, s'est ému de cet oubli. Il leur a consacré le livre que nous avons sous les yeux.

Ecrit sans prétentions, cet ouvrage n'aborde aucune des questions de haute philosophie chrétienne contenues dans l'histoire des nations sauvages de l'Amérique du Nord : " quand, dit l'auteur, la tombe sera fermée sur le dernier des Abénakis, on lira avec intérêt l'histoire de cette antique tribu qui, pendant si longtemps, unit ses armes à celles des Français, pour combattre un ennemi commun. Et quand le temps, qui détruit tout, aura effacé en Canada la dernière trace du dernier de ces sauvages, les Canadiens aimeront encore à relire les anciennes traditions et les intéressantes légendes de ces amis de leurs ancêtres." C'est ce caractère légendaire qui rend si attrayante la lecture de l'ouvrage de M. l'abbé Maurault.

Le style est simple, naturel, clair; les détails abondent, quoique les sources varient peu; l'ordonnance de l'ouvrage est faite avec soin, et le lecteur en suit toutes les divisions avec facilité et sans confusion. Par sa manière, par le choix de sa narration, par la multiplicité des faits particuliers, par son goût des légendes, ce côté si vrai et si populaire de l'histoire, M. l'abbé Maurault appartient à la même classe d'historiens que les abbés Faillon et Ferland; il est moins mystique que le premier, n'a peut-être pas la phrase ni la philosophie du second, mais il est évidemment de la même école.

L'histoire des Abénakis est un beau livre qui a sa place dans toutes les bibliothèques canadiennes; il est encore mieux que cela, il est un monument national élevé à la gloire de nos anciens alliés, et ses 600 pages prouvent une fois de plus que la vraie civilisation des sauvages n'a été comprise et amenée que par la doctrine et les enseignements catholiques.

JOSEPH ROYAL.

Nouv. au Traité de Géométrie et de Trigonométrie Rectiligne et Sphérique, suivie du toisé des surfaces solides, accompagné de tables de logarithmes des nombres et sinus etc., naturels et logarithmiques et d'autres tables utiles.—Ouvrage théorique et pratique, illustré de plus de 600 vignettes, avec un grand nombre d'exemples et de problèmes, à l'usage des Arpenteurs, Architectes, Ingénieurs, Professeurs et élèves, etc., par Chs. Baillargé ; in-8°, 800 pages. Québec : C. Darveau, Imprimeur-Éditeur, 1866.

Cet ouvrage, le plus considérable de ce genre qui ait encore vu le jour en Canada, est appelé, croyons-nous, à jouir d'un grand succès. A la fois théorique et pratique, l'ouvrage de M. Baillargé s'adresse à une classe nombreuse qui saura en apprécier toute la clarté et toute la simplicité de la disposition.

Le but de l'auteur a été de rendre plus facile l'étude d'une partie des sciences mathématiques et d'éliminer des ouvrages suivis dans les écoles une foule de propositions qui en rendent les abords si ingrats et si arides. C'est ainsi qu'il a réduit de plus de moitié les deux cent et quelques propositions des six premiers livres d'Euclide ; en outre, il a entièrement séparé le cinquième livre dont il a mis les théorèmes les plus importants au nombre des principes ou axiomes. C'est une voie nouvelle que M. Baillargé cherche à frayer à l'étude de cette science ; nous espérons pour lui le succès qu'un tel travail ne saurait manquer de lui assurer.

J.—R.

Transactions of Literary and Historical Society of Quebec—Session of 1865-6. New Series. Part 4. Quebec : Printed at the *Gazette Office*.

Cette brochure contient la publication de huit conférences ou lectures prononcées devant la Société par chacun des messieurs suivants :—Révérend James Douglas, vice président, discours d'ouverture ;—Dr William Anderson, sur le système carbonifère de l'Amérique Britannique du Nord, etc., ;—J. M. Lemoine, vice-président, sur l'histoire de la littérature ;—John W. Cock, sur l'Histoire du Canada ;—Hector Fabre, vice-président, sur la Littérature Canadienne ;—F. G. W Austin, sur quelques poissons du St. Laurent ;—J. M. Lemoine, sur la mesure des têtes dans les recherches ethnologiques.

Plusieurs de ces conférences sont remarquables à plus d'un titre, entr'autres celles de nos collaborateurs, MM. Lemoine et Fabre. Chacun sait que M. Lemoine est un amant passionné des lettres et des sciences, et qu'il les cultive avec un égal succès dans les langues de Racine et de Goldsmith.

J.—R.

Observations sur la Brochure de MM. les Abbés Laverdière et Casgrain, relativement à la découverte du tombeau de Champlain, par Stanislas Drapeau.—Québec, 1866.—Brochure de 28 pages.

Il nous manque, pour apprécier les réclamations de M. Drapeau, la brochure même qui fait l'objet de ses critiques. Jusqu'à plus ample informé, il nous semble qu'à la place de MM. Laverdière et Casgrain, nous nous serions facilement rendus au désir de M. Drapeau. Ce dernier découvreur demande si peu, et les deux savants et spirituels abbés sont si riches !

J.—R.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS.

Les événements politiques font relâche ; naturellement, nous ne nous en plaignons pas, car nous aimons là dessus à avoir nos coudées franches, à dire sans détours ce que nous en pensons, et comme cela déplaît à quelques esprits chagrins qui ne peuvent souffrir que l'on ait ès matière d'autres opinions que les leurs, nous sommes toujours enchanté quand nous avons comme aujourd'hui à causer d'autre chose. Cela ne nous empêche pas de dire, cependant, que la presse politique est un peu bien chatouilleuse sur ce point. Avisez-vous, par exemple, de sortir de la foule, ne fût-ce que pour apporter un tout petit fagot au foyer de la littérature indigène, si vous avez le malheur de passer auprès de certaines gens sans leur faire la révérence, vous pouvez être sûr qu'on essaiera de vous barrer le passage. Un peu plus de tolérance et de savoir-vivre ne ferait perdre à ces messieurs aucun de leurs adhérens. C'est caresser une chimère que de s'imaginer qu'il est possible de passer en revue les évènements du jour, sans leur donner dans une certaine mesure la nuance de ses opinions. Si vous voulez que nous vous disions quelque chose qui en vaille la peine, de grâce, laissez nous le dire à notre manière.

* *
*

Québec se remet petit à petit de l'immense calamité dans laquelle l'a plongée l'incendie du mois d'octobre dernier. La charité apporte encore tous les jours de nouvelles consolations aux malheureuses victimes, et jusqu'ici l'on dirait que l'hiver a voulu adoucir ses rigueurs par compassion pour cette grande infortune. Un évènement qui a opéré une heureuse diversion dans les préoccupations des habitants de l'ancienne capitale, a été la découverte du tombeau de Champlain. Après de longues et patientes recherches, MM. les abbés Laverdière et Casgrain sont parvenus à se convaincre que les restes mortels de l'illustre fondateur de Québec avaient été déposés dans

un caveau dont on a retrouvé les vestiges à l'entrée de la rue qui porte son nom. Grande a été la joie avec laquelle la population québecquoise a accueilli cette découverte; chacun voulait y avoir contribué, et tous semblaient comprendre qu'en retrouvant la dernière empreinte laissée par le père de la Nouvelle-France dans le berceau de la colonie, ils avaient retrouvé leur ancêtre le plus glorieux.

Les bons mouvements, les pensées généreuses s'enchaînent quelquefois avec un merveilleux à-propos. Au moment où nous retrouvions le tombeau de Champlain, on s'occupait en France de retrouver le lieu de sa naissance et d'y ériger un monument en son honneur. Nous reproduisons, pour la bien conserver, la lettre suivante que M. Omer Charlet, membre du Conseil Général de la Charente-Inférieure, vient d'adresser à ce sujet aux journaux de LaRochelle :

" Nos compatriotes du département aussi bien que les colons du Canada français, apprendront avec un vif intérêt la communication que je viens de recevoir de M. le ministre de la marine.

" Son Excellence, qui sait mieux que personne combien notre pays a droit d'être fier de Samuel Champlain, va faire rechercher la maison de Brouage où il naquit, et ce n'est qu'au cas où cette maison ne serait pas retrouvée qu'on mettrait, au point le plus en vue des voyageurs, une inscription commémorative de la naissance et des services de l'illustre fondateur de Québec.

" Comme toutes les maisons de Brouage que nous connaissons ont été construites en raison du plan singulier donné en 1550 par le seigneur de Pons, plan que n'a point sensiblement changé le cardinal de Richelieu, il est très-possible que la maison de Champlain, né en 1567, existe encore, ou que, tout au moins, on en retrouve les ruines.

" Il y aurait un point important à établir : c'est la date de la naissance de Champlain.

" Les archives de la préfecture de LaRochelle sont muettes à ce sujet. Mais tous les registres de Brouage ayant été transportés à Marennes, il est très-présumable qu'on pourrait, en s'adressant à l'obligeance des magistrats du parquet, trouver dans ces registres cette date qui, si je ne me trompe, nous mettrait, en 1867, en face du troïs centième anniversaire de la naissance de Champlain.

" Placer une inscription, poser la première pierre d'un monument ne sont choses ni longues ni difficiles. Nous pourrions donc, avec un juste orgueil, dire aux Canadiens-français qui viendront nous visiter au printemps : "Vous avez le tombeau de Champlain, nous avons son berceau."

" Cet hommage rendu à Champlain serait un trait d'union ineffaçable entre les enfants d'une même patrie séparés par les traités."

Faisons des vœux pour que la législature de notre pays suive le bel exemple que le gouvernement français s'apprête à nous donner.

Le tombeau de Champlain n'appartient pas seulement à la ville de Québec, il appartient aussi au vaste pays qui fut autrefois la Nouvelle-France, et c'est à lui d'y placer un monument qui puisse se voir de loin, et qui soit digne du grand homme et de la grande idée dont il a été l'habile et vaillant instrument.

* * *

Dans ces temps où les affaires et les soins de la fortune individuelle absorbent si complètement les aspirations de chacun, il fait bon de rencontrer

parfois un groupe d'hommes sincèrement épris de tout ce qui peut faire la gloire de leur pays, dévoués à ses nobles traditions, toujours prêts à sacrifier leurs veilles et leurs loisirs, à l'éclaircissement d'un point douteux de son histoire, à la pieuse recherche des monuments et des ruines qui en sont comme la vérification. MM. Casgrain et Laverdière sont de ces gens-là, et nous sommes heureux de voir que leurs recherches sur le tombeau de Champlain aient été couronnées d'un succès aussi éclatant. Notre suffrage et celui de nos pareils était assuré d'avance à leur louable tentative, quel qu'en eût été le résultat; mais celui des indifférents, celui de la multitude, ils l'ont emporté d'assaut en prouvant qu'après tout, cela peut servir à quelque chose d'étudier l'histoire et ses dépendances, et qu'on y rencontre parfois des satisfactions incontestables.

C'est peut-être ici le moment de consigner sur le vieux Québec une réflexiou dont on nous saura gré de lui faire part. Il a su conserver admirablement sa physionomie historique et monumentale. Que d'autres déplorent les sinuosités et l'étroitesse de ses rues ; pour nous, c'est avec un plaisir toujours nouveau que nous les parcourons telles que tracées par ses habitants d'autrefois et telles qu'entretenues par sa municipalité d'aujourd'hui. Les noms des places publiques, des rues sont peu de chose en apparence, et pourtant que de souvenirs ils éveillent, que de bonnes pensées ils peuvent inspirer quand ils sont bien choisis ! Tout le vieux Québec est parsemé des noms les plus chers au Canada français ; on n'y peut faire un pas sans se sentir chez soi, sans s'apercevoir que le sol que l'on foule est resté ce qu'il était il y a plus d'un siècle.

Et dire qu'il y a des gens qui préfèrent les noms nouveaux aux noms historiques ; qui aiment mieux, par exemple, donner leur nom, celui de leur voisin, ou celui des gens avec qui ils font affaires, au village qu'ils fondent, à la rangée de maisons qu'ils bâtissent, à la rue qui leur appartient, à la station de chemin de fer qu'ils fréquentent ! C'est ainsi que petit à petit on en arrivera, si l'on n'y prend garde, à rendre notre pays étranger et méconnaissable aux gens qui ne se trouvent pas activement mêlés au tourbillon qui nous emporte vers le progrès. A tous ces amateurs de la nouveauté nous n'avons qu'un mot à dire : visitez le vieux Québec avant qu'il ne brûle tout à fait, voyez les beaux noms qui ornent ses rues et ses environs, et si vous ne revenez pas guéris de votre manie, mettez-vous au nombre des incurables.

*
* *

A défaut d'évènements politiques, nous avons pour commencer l'année les événements littéraires. La faculté des arts de l'Université Laval vient d'ouvrir un concours de poésie française. Les prix offerts aux concurrents consistent en trois médailles dont la première est en or, la seconde en argent et la troisième en bronze. Le sujet à traiter est la découverte du Canada.

Nous applaudissons de tout cœur à ce noble encouragement offert à la littérature indigène, et nous sommes persuadés que bon nombre de concurrents répondront à ce généreux appel. En dépit d'un climat désastreux, et en dépit de l'indifférence générale, la poésie a réussi à s'implanter parmi nous, et, qui plus est, à s'y faire remarquer. Cependant, aucun de nos poëtes n'a eu jusqu'ici les moyens de se bâtir au Parnasse ; on n'y fait généralement que de courtes excursions de plaisir, et encore on ne s'en vante pas

toujours. Tant que la poésie s'exercera dans les conditions ingrates qui lui sont faites par l'indifférence publique, on ne peut guère s'attendre à avoir des poètes de profession. Bien des gens en prennent gaiement leur parti, et pensent que le pays ne s'en porte pas plus mal.

Mais si l'Université veut tout de bon doter le Canada du luxe de la poésie, nous croyons qu'il aurait mieux valu offrir des bourses que des médailles aux heureux concurrens : ceci soit dit sans arrière-pensée ; car nous n'avons pas la moindre intention de coucourir, pour la bonne raison que nous ne sommes point dans le commerce des muses. Un prix en argent aurait cela de préférable qu'il leur adoucirait pour un temps les rigueurs de la vie réelle, tandis qu'une médaille ne ferait que les compromettre aux yeux des gens sérieux : l'argent se dépense et la médaille reste.

S. Lesage.

— Un mot au nom de la direction de la *Revue :*

Avec cette livraison, la *Revue Canadienne* commence sa quatrième année d'existence. Nous sommes heureux de le dire, loin de sentir sa vitalité s'affaiblir, elle la voit, au contraire, se fortifier tous les jours, grâce à la coopération croissante des amis des lettres canadiennes, et grâce à la constante sympathie de ses abonnés et du public. Ce succès prolongé nous confirme de plus en plus dans la conviction que la *Revue* répond à un besoin réel de notre état de société. Pour donner un gage de reconnaissance à ceux qui nous ont soutenus jusqu'ici, et pour stimuler autant qu'il est en nous le succès de notre publication, l'éditeur a cru devoir y ajouter un supplément de seize pages par livraison, ce qui constitue une augmentation d'un cinquième, soit cent quatre-vingt-douze pages par année, et cela, sans élever le prix de l'abonnement.

Quant à la direction de la *Revue*, nous devons dire que MM. Bourassa et D. H. Senécal ont cessé d'en faire partie ; mais nous sommes heureux d'ajouter que leur collaboration nous reste assurée. Le Bureau des Directeurs, pour l'année courante, se compose de MM. E. Lef. de Bellefeuille, président ; Joseph Royal, gérant ; J. A. N. Provencher, assistant-gérant, S. Lesage, Hector Fabre, Dr. Desrosiers, P. Letondal et E. Gérin.

ENTRETIEN SUR NAPLES.

TROISIÈME ARTICLE.

IX

POMPÉÏ.— DESTRUCTION DE CETTE VILLE.—DÉCOUVERTE DE SES RESTES. [1]

A.—Vous nous avez promis le récit de votre excursion à Herculanum et à Pompéï. Une visite à ces ruines de villes fait nécessairement partie d'un voyage à Naples. Le phénomène terrible et extraordinaire qu'elles rappellent, les connaissances qu'elles donnent sur l'état matériel de la civilisation romaine, les impressions profondes qu'elles produisent, les réflexions et les émotions qu'elles offrent à l'esprit et au cœur du voyageur, tout cela fait que l'intérêt le plus fort s'attache à ces ruines fameuses.

E.—Naples et Pompéï : quel contraste ! la ville riante, pleine de vie et d'agitation, et la ville déserte, silencieuse, où l'on ne trouve que des squelettes et des ruines. Quel aspect que celui de ce cadavre de cité, à moitié déterré ! Quand on erre au milieu de ces débris, que l'on parcourt ces rues où se pressait jadis une population bruyante, et qui maintenant ne sont foulées que par les pas de quelques rares voyageurs ; quand on a sous les yeux ces restes de

1 L'auteur a déjà déclaré qu'il a fait, pour ce qui concerne la ruine de Pompéï et la description de ses restes, d'assez larges emprunts à divers récits de voyage. Ne s'attendant pas à la publication de cet entretien, il n'a pris aucune note qui lui permette d'indiquer les auteurs qu'il a mis à contribution, et de préciser ce qu'il en a extrait.

monuments, d'édifices divers, qu'on ne rencontre de toutes parts que les œuvres de la destruction et de la mort, une profonde rêverie saisit le cœur ; ce n'est d'abord qu'une vague tristesse ; mais bientôt ce sentiment fait place à une sérieuse méditation. Qui a mis cette cité au tombeau ? Le volcan qui est là au-dessus de soi, élevant sa tête fumante, semble répondre avec une fière expression de sa puissance : C'est moi. Mais on porte ses regards plus haut encore, car on entend sortir du ciel cette voix que faisait retentir le prophète des vengeances du Seigneur : " Cette terre est souillée " par ses habitants ; la ville a été détruite ; toute maison est fermée ; " nul n'y entre ; la solitude a été laissée dans la cité." (Isaïe XXIV.)

On sait par quelle étrange destinée Pompéï et Herculanum furent ensevelies sous les cendres du Vésuve, dans cette violente éruption de l'an 79 de notre ère. Cette éruption est la première connue par l'histoire. S'il en était arrivé quelques autres auparavant, le souvenir n'en subsisterait plus. La fumée qui sortait de la montagne, la face du terrain jusqu'à une certaine distance couverte de cendres et de pierres calcinées, les tremblements de terre assez fréquents aux environs, tout cela faisait conclure que ce lieu renfermait des flammes qui, autrefois plus vives et plus impétueuses, s'étaient ensuite amorties. C'est ce qu'on peut recueillir des témoignages combinés de Lucrèce, de Diodore, de Tacite et de Strabon. Chose singulière ! le plus grand naturaliste de l'antiquité, Pline, qui fut la victime de cette terrible catastrophe, parle froidement du Vésuve en plusieurs endroits de son histoire naturelle, sans faire mention d'aucune singularité qui le rendît remarquable. Seize ans avant l'éruption qui engloutit Herculanum et Pompéï, il y eut un tremblement de terre considérable qui causa de grands dommages à ces mêmes villes, et Sénèque, qui décrit ce tremblement et en recherche les causes, ne fait aucune attention au voisinage du Vésuve, dont il ne dit pas un seul mot.

Le 23 avril 79, première année du règne de Titus, à une heure après midi, parurent les préludes de l'affreuse désolation qui devait apprendre aux voisins du Vésuve à le craindre. De Misène, où étaient les deux Pline, on aperçut comme un grand nuage d'une figure singulière, et qui, semblable à un pin, s'élevait à une hauteur considérable, et formait comme un tronc d'où se séparaient plusieurs branches. Pline le naturaliste fit équiper aussitôt un vaisseau léger, et partit, aussi courageux que curieux observateur, pour aller reconnaître de près ce phénomène inusité. Bientôt un tremblement de terre se fit sentir ; il dura plusieurs jours ; il agitait aux environs tous les bourgs et les villes mêmes. Les maisons chancelaient à un tel point que Pline-le-jeune quitta Misène avec sa mère ; le

peuple les suivit. "Cependant la cendre commençait à tomber, dit cet écrivain dans sa narration ; une fumée épaisse, qui inondait la terre comme un torrent, se précipite sur nous. Bientôt nous nous trouvons dans la nuit la plus sombre. Mais voici qu'une lueur perce les ténèbres ; c'était l'incendie qui approchait : mais il s'arrête, s'éteint ; la nuit redouble, et avec la nuit, la pluie de cendres et de pierres. Nour étions obligés de nous lever, de moment en moment, pour secouer nos habits. La frayeur était à son comble. Pour, moi, je me consolais de mourir dans cette pensée : *L'univers meurt.*"

Quant à Pline l'ancien, il s'était dirigé avec son vaisseau vers Stabies, où est située aujourd'hui Castellamare : il continuait toujours ses observations et les dictait à son secrétaire. Mais bientôt une cendre épaisse et brûlante s'abat sur sa galère ; des pierres tombent alentour ; il arrive au rivage déjà comblé de quartiers énormes de rochers. Le Vésuve s'enflammait de toutes parts dans la profondeur des ténèbres. Tout le monde s'empressait de fuir. Pour rassurer la foule, Pline demande un bain, se met ensuite à table, puis au lit. Bientôt, chose étonnante, il se laisse aller au sommeil. Il dormait profondément, lorsque la cour de la maison commença à se remplir de cendres ; toutes les issues s'obstruaient. On court à lui, on l'éveille. Il fallut sortir de la ville, et par précaution contre les pierres qui ne cessaient de tomber, on se couvre la tête d'oreillers. La nuit continuait dans toute son horreur, interrompue seulement par des éclairs d'un feu sinistre. Tandis que les autres fuient dans la campagne, Pline veut s'approcher du rivage, il s'y rend, mais trouve la mer trop grosse. Alors il fait étendre un drap et se couche. Tout-à-coup des flammes ardentes, précédées d'une odeur de souffre, brillent et font fuir au loin tout le monde. Pline se lève, mais soudain, suffoqué par la fumée, il tombe mort. Pline-le-jeune termine son récit en disant qu'on ne revit la lumière que trois jours après.

G.—Au récit de Pline, on peut ajouter quelques circonstances tirées de Dion. Les nuées de cendres qui s'échappèrent du Vésuve étaient si grandes qu'elles remplirent l'air, la terre et la mer. Elles se portèrent jusqu'à Rome en assez grande quantité pour y obscurcir le jour. Elles passèrent même les mers et volèrent en Afrique, en Syrie et en Egypte.

Les villes d'Herculanum, de Pompéï, de Stabies, éprouvèrent le malheur qui était près d'arriver à la maison d'où Pline se sauva ; la première fut ensevelie sous la lave et les autres sous la cendre. Les auteurs ne nous apprennent pas si le nombre de ceux qui périrent fut considérable.

Le danger s'était annoncé par des menaces avant de devenir ex-

trême, et l'on dut songer à s'enfuir. Aussi on n'a trouvé jusqu'à présent qu'environ trois cent cinquante cadavres à Pompéi : mais les campagnes voisines n'ont point été toutes creusées. Combien de villages ont dû être enfouis avec ces villes ! Il est probable qu'on y trouverait bien des squelettes. Combien de personnes, d'ailleurs, ont pu être englouties dans le golfe de Castellamare, qu'on cherchait à traverser pour s'éloigner le plus vite possible de la terrible montagne !

Herculanum et Pompéi disparurent pour demeurer inconnues pendant dix-sept siècles. A peine la cendre s'éleva-t-elle de quelques pieds au-dessus de la dernière. Comment se fait-il que ces villes si riches, situées au centre d'une population puissante, n'aient pas été aussitôt déblayées ? Pompéi et Herculanum devaient être pourtant d'un grand intérêt : ces villes formaient, pour ainsi dire, la maison de campagne de Rome ; les citoyens les plus opulents de la capitale du monde y avaient des propriétés. Cicéron disait : *Tusculanum et Pompeianum validè me delectant.*

Les descendants de ceux qui périrent à Pompéi et à Herculanum vinrent habiter sur les cendres qui recouvraient les toits de leurs ancêtres. Une ville s'éleva sur Herculanum. C'est aujourd'hui Portici. Au-dessus de Pompéi, on planta la vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers : les toits de cette ville étaient des vergers et des champs d'une fertilité extraordinaire. Un jour on bèche, on enfonce la pioche ; quelque chose résiste, c'était une ville. Pompéi était découverte. Herculanum l'avait été plus tôt. En 1711, un paysan creusant un puits trouva des morceaux de marbre jaune et antique. Le Prince d'Elbœuf fit faire des fouilles en ce même lieu ; on trouva une statue d'Hercule, puis celle de Cléopâtre. D'autres découvertes précieuses suivirent. Mais en 1738, Dom Charlos, étant devenu roi de Naples, fit creuser à une plus grande profondeur. Les fouilles donnèrent juste au milieu d'un théâtre, et bientôt on reconnut l'existence d'Herculanum. Cette ville, enfouie à plus de soixante pieds sous une lave très-dure, n'est encore aujourd'hui qu'un noir souterrain, sorte de ruine déserte, où, à la lueur de pâles flambeaux, on vient admirer quelques parties d'une splendide *villa* et le théâtre le plus intact que nous ayons de l'antiquité. Mais à Pompéi, c'est toute autre chose. A peine quelques pieds de cendres, comme on l'a déjà dit, recouvraient cette ville. Aussi les fouilles, commencées en 1755, ont-elles pu se poursuivre facilement. Les deux tiers de la ville sont maintenant découverts. Pompéi, réveillée enfin de son sommeil de dix-sept siècles, étale encore aujourd'hui, sous le soleil de Naples, ses somptueux édifices. Cette ville est à environ cinq lieues de Naples, à quelque distance de *Torre Della*

Nuntiata, très peu éloignée de la mer, qui autrefois la baignait, à ce qu'on prétend. Elle est située sur un terrain élevé. Nous entrons : nous voici dans une belle rue, alignée, avec des trottoirs qui règnent le long des maisons. Où sont donc allés tous les habitans ? On ne voit personne sur cette place, toutes les maisons sont ouvertes.

Ah ! Pompéï, c'est une cité morte, mais toutefois en grande partie conservée. La voici donc cette antiquité, non plus dans les livres, dans les tableaux, dans l'imagination, la voici en réalité, on la voit, on la touche. Pourquoi n'a-t-il pas été possible de laisser à leur place, au lieu de les reléguer dans un musée, tous les objets trouvés à Pompéï ? Ils auraient rendu cette fidèle image d'une cité romaine plus fidèle encore.

Quel intérêt on éprouve à promener ses pas le long de ces rues désertes ! Ce que je vois là n'a pas subi le moindre changement depuis dix-sept siècles. Le temps, qui détruit tout sur la terre, n'a rien changé là. Les ornières tracées par les roues des voitures sont encore empreintes sur le pavé.

X

DESCRIPTION DE POMPÉÏ.

C.—Au voyageur qui vient visiter les restes de la ville, s'offre d'abord la voie des tombeaux. C'est une véritable rue garnie de trottoirs, et bordée de chaque côté par de hauts mausolées occupés par des familles entières. Les morts, chez les Romains, n'étaient point relégués loin des yeux des vivants ; ils habitaient les lieux les plus fréquentés, le long des chemins publics. Rien n'est imposant et triste tout à la fois comme ces ruines de tombeaux, qu'on voit sur ces fameuses voies romaines, la voie Appienne par exemple. A l'aspect de ces tombes fastueuses, toutes chargées d'inscriptions, d'élégants bas-reliefs et d'emblêmes de la vie, on aime à retrouver cette religion des tombeaux à laquelle l'antiquité, il faut bien lui rendre ce témoignage, demeura toujours fidèle.

Lorsqu'on est dans l'enceinte de la ville, on parcourt avec avidité les rues et les places : on se détourne à chaque instant pour visiter soit quelques maisons particulières, soit des édifices publics. Il y a une chose qui frappe tout d'abord : c'est la petitesse des maisons et des temples. Les maisons sont gaies, gracieuses, élégantes, mais

Il règne partout une sorte de monotonie qui fatigue bientôt la vue, amie de la variété. L'architecture payenne, brillante, sensuelle, mais étroite en ses idées, avait adopté partout les mêmes éléments, les mêmes formes. Toutes les maisons ont une cour intérieure, *l'atrium* : cette cour est ornée d'un péristyle à colonnes ; les chambres donnent sur ce péristyle. Au fond de *l'atrium* était aussi une grande pièce qu'on pourrait appeler le salon, puis vient le gynecée, ou partie de l'habitation réservée aux femmes. On est extrêmement frappé de l'exiguité de la plupart des chambres ; elles ne communiquent point entre elles, le plus grand nombre sont sans croisées et ne reçoivent le jour que par la porte. Quelques-unes pourtant avaient des fenêtres avec d'assez belles glaces, dont les barreaux étaient joints avec des listels de bronze de meilleur goût que nos traverses de bois.

La structure des maisons de Pompéï nous apprend, bien mieux que tous les récits de l'histoire, combien la vie des anciens Romains était extérieure et publique. Ils ne connaissaient guère les charmes du foyer ou notre coin-du-feu. Recevant dans *l'atrium* du logis, sorte de forum intérieur, leurs hôtes, clients, leurs amis, ils vivaient avec eux au grand air. A l'exception de la nuit et de leur principal repas qu'ils faisaient vers le soir, ils passaient la journée sous les portiques ou dans l'enceinte du forum.

Les maisons de Pompéï sont à l'intérieur toutes couvertes de peintures. On a détaché les plus belles de ces fresques et on les a transportées au musée Bourbon, à Naples, avec tant d'autres objets curieux ou précieux, qui rendent ce musée si intéressant. Plusieurs chambres sont pavées de magnifiques mosaïques enlevées des maisons de Pompéï. Là, on trouve une collection d'objets antiques au nombre de plus de seize mille. Ce sont des ruines sépulcrales, des vases, des ustensiles de tout genre, quelques-uns en terre, de même forme que les nôtres, des médailles d'or et d'argent, quelques instruments de musique, des candélabres élégants, des bracelets de femme d'une richesse et d'un travail remarquables. On voit aussi des armes, des cuirasses, tous les ustensiles de l'établissement d'un foulon, des instruments de chirurgie, des vases à remèdes qui en contiennent, ayant encore de l'odeur.

Un volume entier ne décrirait pas tout ce qui intéresse dans les divers cabinets dont se compose le musée. Tous les ustensiles et les objets d'art sont ingénieusement inventés ou élégamment travaillés, et souvent formés de matières précieuses.

Cette collection d'instruments de chirurgie, d'agriculture, de cuisine, de musique, de guerre, de religion et d'objets d'art, offerts

ensemble à l'imagination et à l'œil, présente un tableau bizarre dans sa forme, mais, comme on le sent, du plus piquant intérêt.

F.—Retournons à Pompéï. On indique les maisons dans lesquelles les divers objets dont il a été parlé ont été trouvés. Voici la demeure d'un apothicaire, celle d'un boulanger : on trouve sur des tablettes la trace que certains objets y avaient laissée.

Les édifices publics, tels que les temples et les théâtres, sont ce qu'il y a de mieux conservé. Il y a deux théâtres, l'un réservé aux représentations comiques ; il peut contenir 1,500 spectateurs ; dans le théâtre tragique, il y a place pour quatre à cinq mille personnes. L'amphithéâtre est demi-circulaire ; c'est, du reste, une disposition semblable à celle que je vous ai décrite en vous parlant du Colysée dans notre entretien sur Rome. Dans toutes les villes romaines, les théâtres étaient les plus grands édifices : c'était là que se satisfaisait la plus grande passion de ce peuple : il fallait un large espace pour les gladiateurs ; le sang ne pouvait pas inonder une trop vaste étendue de terre.

Les antiquaires admirent beaucoup à Pompéï un petit temple d'Isis. Ce temple avait été en partie renversé par le tremblement de terre de 63 ; on l'avait restauré, mais il y encore des parties inachevées. Le parvis offre trois autels. On voit la place où l'on égorgeait la victime, le canal par lequel le sang coulait, une petite chambre à l'usage du sacrificateur, une ouverture sous la statue d'Isis par laquelle les prêtres entraient pour faire parler la déesse. Ce temple était ouvert ; on y avait trouvé des ossements ; étaient-ce ceux des prêtres qui y offraient quelque sacrifice pour détourner la colère du ciel ? Sur le forum est une majestueuse basilique. C'est bien là la forme des premières églises chrétiennes que j'avais remarquées à Rome ; de même les maisons particulières se trouvent imitées, mais sur une échelle incomparablement plus grande, dans les palais et les cloîtres d'Italie.

A une extrémité de Pompéï est le quartier des soldats ; c'est un carré long de bâtiments qui renferment une foule de chambres isolées et dont la façade s'appuie sur le portique qui règne autour. Ces colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge ; elles font un assez joli effet. C'est là qu'on a trouvé des squelettes entourés de chaînes.

En revenant à l'autre extrémité de la ville, on trouve la maison d'Arrius Diomède. C'est la plus grande et la plus intéressante de toutes. Elle était à deux étages ; à côté était un jardin avec un vivier. C'est là qu'ont été trouvés les objets les plus précieux, et c'est là aussi qu'apparut le plus triste spectacle. Dans une espèce de souterrain ou de cave attenant à la maison, on a trouvé vingt-

sept cadavres : on indique leurs places, on voit sur un monceau de cendres l'empreinte d'une partie du corps d'une jeune femme, peut-être la femme de Diomède. C'est donc là que toute une malheureuse famille chercha un refuge ; c'est là que retentirent les cris de l'épouvante et les soupirs de l'agonie ; c'est là que la terreur, la faim, le désespoir immolèrent leurs victimes. Là se passait la scène la plus terrible de l'épouvantable catastrophe. Et quand je me livrais à ces tristes pensées, quand je contemplais en silence ce théâtre de destruction, les oiseaux chantaient au-dessus de ma tête, la nature était riante, le ciel pur, l'air serein, et même le Vésuve, auteur de ce désastre, laissait à peine apercevoir la fumée qui s'élevait de son sommet, et à ses pieds une terre verdoyante et fertile annonçait l'abondance et la vie.

A quelque distance de la maison de Diomède, je montai sur les murs qui sont à peu près découverts dans leur enceinte de trois milles. J'admirai leur forte construction ; ils ont quatorze pieds de largeur ; la hauteur est d'environ trente pieds. Il y a dans ces murs quelque chose des constructions pélasgiques ou cyclopéennes, ce qui fait présumer qu'ils remontent, en partie du moins, aux premières colonies grecques qui vinrent s'établir dans la Campanie.

A.— Ces détails sont pleins d'intérêt ; ils me font comprendre quelle piquante curiosité anime le voyageur qui se retrouve ainsi tout-à-coup reporté à l'antiquité. Je suis persuadé qu'on s'arrête devant les moindres choses, qu'on voudrait tout voir, tout examiner dans les plus petits détails. Aussi j'aimerais à vous faire beaucoup de questions sur mille choses dont vous ne dites qu'un mot ; mais je ne veux pas abuser de votre condescendance, et je me bornerai à vous demander quelle impression générale vous laissa Pompéï après que vous l'eûtes visité ?

XI

IMPRESSION PRODUITE PAR POMPÉI — RÉFLEXION SUR L'ANTIQUITÉ.

G.— Vous prévenez, Monsieur, ce que j'allais vous exprimer.

J'avais visité avec une vive curiosité les maisons de Pompéï, son forum, sa basilique, ses huit temples, ses thermes élégants, ses deux théâtres et son amphithéâtre. Mais, se borner à une visite, à un examen, même détaillé, de tout ce qu'il y a de matériel dans une ville, est-ce la voir ? Voir, c'est comprendre le rapport des sites, des

monuments avec l'histoire d'un peuple, ses institutions, son caractère. Mais que voir à Pompéï, outre ses monuments ? Il n'y a plus d'habitants ; c'est une ville morte. Oui, mais ces monuments rendent l'antiquité présente : elle se dresse là devant nous. Se levant de son tombeau de deux mille ans, elle nous dit : " Me voici, jugez-moi." Eh bien ! assis sur ses murs, d'où j'apercevais la plupart de ses édifices, j'ai examiné ce que ces monuments m'apprenaient de son état matériel, civil, moral et religieux.

Et d'abord, il y avait abondance de richesses, de jouissances matérielles pour les habitants de cette ville, pour les propriétaires de ces maisons. Malgré leur petitesse, qui, comme on l'a dit, s'explique par l'habitude qu'avaient les Romains de vivre au dehors, ces édifices annoncent le luxe le plus somptueux ; tout était de matière précieuse ; l'art avait travaillé, avec une admirable dextérité, à charmer les sens par la beauté, le fini des formes ; mais les Romains jouissaient de la dépouille du monde. Et pour servir leurs plaisirs, pour travailler à rendre la vie molle et heureuse, ils avaient des millions d'esclaves. On est étonné de ne trouver dans Pompéï que des maisons indiquant l'aisance, à peu d'exceptions près. Où sont donc les pauvres ? Les pauvres, ils n'avaient pas droit de domicile dans ces cités somptueuses. D'ailleurs, on ne les employait point ; tous les travaux se faisaient par des esclaves. Quant à ceux-ci, à l'exception d'un petit nombre d'entre eux, choisis et instruits, ils étaient renfermés dans des caves profondes, humides, privées d'air et de jour. Et dans les campagnes, on trouve des cavités plus obscures, plus profondes encore. Là, on tenait enchaînés pendant la nuit ces infortunés, qui, de plus, comme le dit Sénèque, étaient marqués au front d'un fer chaud : *vincti pedes*, *impeditæ manus*, *inscripti vultus*. On voit encore à Pompéï, à la porte des maisons, la borne à laquelle un esclave était attaché par le pied : là l'homme remplissait le rôle du dogue de basse-cour. Dans l'antiquité donc, les richesses, toutes les jouissances matérielles étaient pour le quart de la population, l'esclavage et ses horreurs pour le reste.

Voulez-vous connaître maintenant le code criminel romain ? Voyez cette majestueuse basilique ou palais de justice, et à quelques pas de là, les prisons, c'est-à-dire d'affreux souterrains où ne paraissait jamais un rayon du jour. Là étaient non-seulement les condamnés, mais aussi les accusés, c'est-à-dire les victimes de cette plaie de la société romaine, les délateurs. Quand arrivait l'heure du jugement, les accusés étaient transférés en des souterrains pratiqués au dessous des siéges mêmes de leurs juges. On aperçoit encore, dans la basilique de Pompéï, les petites fenêtres et les barreaux

étroits à travers lesquels la voix des juges interrogeait les accusés dans ce noir cachot.

Il y a des temples à Pompéi. Et-ce que la religion n'y enseignait pas la justice et l'humanité? Non, aucune doctrine morale n'était prêchée dans les temples payens. On y venait faire des sacrifices pour apaiser la colère des dieux qui inspirait une crainte continuelle, principe de toutes sortes de honteuses superstitions; mais on n'y entrait pas pour exprimer à la divinité la confiance et l'amour, qui sont les sentiments religieux par excellence. Là ne se trouvait pas l'édification, mais trop souvent le scandale. Les temples de Pompéi sont de jolis édifices, mais fort petits. Brillants de grâce et d'élégance au dehors, ils sont étroits et sombres à l'intérieur, accessibles aux seuls pontifes, fermés à la foule du peuple, tristement relégué sous les portiques; ils n'étaient point, comme les églises chrétiennes, *le tabernacle de Dieu avec les hommes.* La multitude n'y priait point, ne recevait pas d'instruction. Loin de ses regards se célébraient des mystères vains et criminels, quelquefois infâmes. Du temple sortait la superstition pour tromper le peuple, mais rien ne l'y attirait. Ce n'était pas le lieu de son rassemblement; aussi, à peu d'exceptions, tous les temples anciens sont petits. Quels sont donc les édifices antiques qui, par leur grandeur et leur construction, ont bravé les temps et excitent aujourd'hui l'intérêt? Ce sont les thermes et les amphithéâtres, c'est-à-dire, les lieux de plaisirs.

J'ai vu, à Pompéi, des théâtres, des tribunaux, des prisons, des temples, des écoles, mais dans cette cité si belle et si splendide, j'ai cherché en vain ce monument de la charité qu'on aime à découvrir dans les plus petites villes modernes, un hospice pour les infirmités humaines. Cela ne m'a pas étonné; il n'y avait pas de charité chez les payens; le mot n'existait pas plus que la chose. Il n'y avait que deux classes d'hommes, les maîtres et les esclaves. La misère, devenue servitude, était attachée à la richesse; elle était dévouée, corps et âme, sueur et sang, aux besoins, aux plaisirs, aux caprices même des riches. Vieux ou infirmes, on envoyait les esclaves mourir de misère dans une campagne éloignée. Non, à Pompéi, c'est-à-dire dans l'ancienne société romaine, point de charité, point de commisération pour les autres; une justice barbare, une religion ténébreuse et la passion du plaisir sous toutes ses formes: voilà ce que me disaient ces monuments que j'avais sous les yeux: la puissance égoïste, la jouissance sensuelle: voilà quelle était la vie de cette cité. Sous ce ciel ardent, à la vue de cette nature où tout charmait les sens, au milieu des richesses de tout genre dont surabondaient les maîtres du monde retirés en cette ville de plaisance; dans cette existence oisive à laquelle invitait le climat et que le

soin de la fortune ne troublait point, avec les principes d'épicuréisme dont déjà depuis longtemps était imbue la haute société romaine, quelles devaient être les mœurs des habitants de Pompéï ? Ah ! je n'ai pas besoin de ces auteurs qui nous ont décrit les infamies de la société antique. Ces peintures licencieuces qu'on retrouve partout, certaines inscriptions, des monuments du vice, sont là, déposant contre la cité coupable. A cet aspect, la pitié n'animait plus mon âme ; je levai la tête ; le Vésuve me parut se montrer avec une imposante majesté au-dessus de la ville détruite. Je n'étais plus tenté d'accuser sa rigueur ; le terrible volcan était justifié.

D.—Cette pensée que vous nous avez communiquée me frappa ; elle me fit quitter Pompéï avec je ne sais quel serrement de cœur ; il m'avait semblé entendre un écho de ce cri d'anathème qui avait frappé mon oreille, lorsqu'au milieu des ruines de Rome, j'avais cru voir accourir les barbares se ruant sur la cité superbe qui avait mis le monde aux fers, et criant avec Alaric : " Une puissance divine nous porte à détruire Rome." Ces idées m'occupèrent longtemps, et m'attristèrent ; mais bientôt les douces et riantes émotions reprirent sur moi leur empire en revoyant, au milieu de la plus belle campagne, la ville superbe assise au fond de cette baie. En passant, pour ainsi dire, de l'antiquité aux temps modernes, je saluai ceux-ci d'un cri de félicitations et je remerciai la Providence de ne m'avoir point fait vivre dans cet âge dont je venais de voir le tombeau.

J'étais sorti des ténèbres de la société payenne ; mon œil se délectait à la lumière de la civilisation évangélique, qui, malgré les ombres que projette toujours l'humanité, répandait sur Naples un vif et doux éclat. Je me disais : s'il arrivait que le Vésuve, dans une de ses éruptions terribles, engloutît la belle cité toute entière, et qu'après dix-sept siècles elle revit le jour, quel spectacle offrirait ses ruines aux yeux du voyageur ? Alors, sans doute, la civilisation, par des développements nouveaux, aurait versé sur le monde en flots plus abondants les merveilleux trésors dont le christianisme, son principe, est la source inépuisable. Mais le voyageur n'en bénirait pas moins, à la vue de tant de monuments pieux, charitables, l'esprit qui lui révélerait ici sa force et son influence. Au lieu de ces temples payens dont nous parlions tout-à-l'heure, il découvrirait les magnifiques restes de trois cents églises, ouvertes chaque jour à tous les hommes, qui trouvent là un refuge dans le malheur, le calme dans le trouble, et l'enseignement qui relève leur dignité morale. En parcourant les places de la grande cité, il rencontreraient non des simulacres impurs, mais des images

pieuses, celle de la Madone, des Saints, protecteurs signalés de la ville, toutes choses qui disent la force, l'espérance, la grandeur morale que le peuple doit puiser dans ses communications avec le ciel. Il n'y verrait pas ces cadavres souterrains, demeures des esclaves, la pierre et les chaînes qui les tenaient dans une désespérante et affreuse humiliation ; mais dans des cloîtres immenses, ils trouveraient des esclaves volontaires qui se dévouent à toutes les misères de l'humanité et qui s'occupent à rendre le peuple de plus en plus libre en le détachant des chaînes de l'ignorance et du vice. Le voyageur, poursuivant sa course, n'aurait point à visiter d'affreuses prisons, indignes de servir de demeures à des hommes, même coupables. Celles qui frapperaient ses yeux, spacieuses et aérées, auraient été l'ouvrage d'une justice compatissante, qui aurait aussi laissé un large passage à la commisération pour venir consoler le pauvre prisonnier. Enfin, non loin d'une des portes de la ville, l'étranger admirerait les débris du plus vaste et de l'un des plus beaux édifices de Naples : c'est celui qui est connu sous le nom touchant de *Albergo del Poveri*, Auberge des Pauvres ; immense hospice, riche palais qu'habite la misère ; espèce de ville peuplée d'infortunés de toutes sortes, confiée aux soins maternels de la Religion, ou 5,000 enfants apprennent tous les arts et tous les métiers. Après avoir parcouru les vastes salles de cet asile, ses cours, son jardin, son magnifique temple, l'étranger chercherait quelle est la destination de ce somptueux édifice. Il l'apprendrait en retrouvant, parmi ses débris, cette inscription touchante qu'on lit aujourd'hui, sur la porte principale de cet admirable établissement :

Lac pueris, dotem nuptis, velumque pudius
Datque medelam ægris hæc opulenta domus.

Tel serait le spectacle qu'offrirait aux yeux du voyageur une Pompéi chrétienne. Mais non, Naples, la belle cité, la reine de ces bords, ne peut périr. Si le vice s'y montre comme ailleurs, ses admirables institutions de bienfaisance, la foi du peuple envers ses célestes protecteurs, les voix de supplication qui s'élèvent de tant de maisons religieuses peuvent faire espérer que Naples sera préservée, à l'avenir, comme elle l'a toujours été par le passé, de tout désastre quelconque de la part du Vésuve. Aussi la montagne, comme il l'appelle, est-elle plus aimée que redoutée du gai Napolitain ; elle fait son orgueil et sa gloire : il laisse, sans s'émouvoir, le Vésuve lancer ses feux et sa fumée, et lui,

paisible et joyeux sous son brillant soleil, au bord d'une mer d'azur, il jouit sans crainte des fortunés dons de la terre et des cieux. [1]

A.—Je doute que la plupart des voyageurs qui visitent Rome et Naples en reviennent avec les mêmes idées que vous sur l'antiquité dont ils ont vu les restes dans les monuments qu'elle a laissés. J'ai lu un certain nombre de récits, d'impressions de touristes, et j'y trouvais une expression d'admiration bien accentuée en faveur de la société ancienne. D'après eux, rien, dans les âges modernes, qui soit comparable aux monuments, aux héros, aux vertus sociales, à la civilisation de la Grèce et de Rome.

D.—Déplorable effet de l'éducation classique qui a égaré tant d'esprits dans l'appréciation des hommes et des choses du monde payen !

D'admirables monuments ont été construits sans doute à Athènes, et dans la ville qui disposait de toutes les richesses du monde ; les matériaux les plus précieux ont pu y être employés. Mais en général, pour la grandeur des proportions, la beauté de la forme, et cet idéal que toute œuvre d'art doit chercher à exprimer, peuvent-ils être mis en parallèle avec la basilique vaticane et tant de magnifiques églises chrétiennes ? Le moyen âge a montré un génie architectural incomparablement plus élevé que celui qui apparaît dans les constructions de l'antiquité. Il en devait être ainsi. Là où la foi domine, l'intelligence s'élève, parce qu'elle a ce qui est surnaturel, céleste, divin, pour objet. Quand elle crée, qu'elle produit une œuvre d'art, il lui faut des formes en rapport avec ses aspirations, et qui symbolisent ses idées. Elle ne produit pas, sur une ligne horizontale, une longue suite de colonnes qui, malgré leur régularité et leur élégance, offrent quelque chose de monotone à l'œil, et bornent sa vue à un horison abaissé et rétréci. Elle n'étend pas la pierre sur la terre, elle l'élève vers le ciel. Tout dans la cathédrale chrétienne, les tours, les ogives, les pyramides, les clochers, les dômes, tout semble faire effort pour monter vers le séjour, objet des pensées et des espérances de ceux qui viennent y prier. En même temps, une admirable décoration intérieure exprime, par des symboles profonds et ingénieux, les mystères que la foi rappelle, et les divers enseignements qu'elle donne. Dans le temple catholique, l'édifice charme l'œil par sa beauté, et il parle à l'intelligence et au cœur. Châteaubriand dit que l'architecte bâtit les idées du poète. Cela est vrai des monuments chrétiens,

1 Cette comparaison entre les ruines de Pompéï et les ruines supposées de Naples a été en grande partie empruntée à un ouvrage intitulé : *La Vierge et les Saints en Italie.*

tous expression de cette poésie sublime qu'inspirent la grandeur des dogmes de la foi, et leur harmonie avec le cœur de l'homme. Nul édifice antique ne saurait saisir l'âme d'admiration, la pénétrer d'émotions vives et profondes comme les cathédrales du moyen âge. Elles sont le chef-d'œuvre de l'art. Toutefois, le Colysée produit des impressions qui ont un charme et une force auxquels on ne saurait se soustraire, et dont le souvenir ne peut s'effacer. Aussi, il est le plus grandiose des monuments antiques. Mais ce qui lui donne cet attrait magnétique qui fait qu'on en détache avec peine ses regards, c'est d'abord qu'il est en grande partie dans cet état de ruines qui porte à la rêverie ou plutôt à la réflexion ; mais c'est surtout qu'il rappelle les souvenirs religieux les plus propres à frapper l'âme, sa construction opérée par la main des Juifs déicides devenus esclaves, et les admirables triomphes des martyrs dont le sang a tant de fois inondé son arène. Conservé dans son entier et sans cette consécration religieuse qu'il a reçue, il exciterait sans doute l'admiration par sa masse et ses belles proportions, mais il ne rappellerait que les spectacles ignobles et trop souvent cruels pour lesquels il a été construit. Que dirait-il au cœur ? quel langage poétique parlerait cet amas de pierres ?

Au reste, si l'antiquité avait des monuments d'architecture supérieurs à ceux des âges qui se sont écoulés depuis elle, ce ne serait qu'un avantage de l'ordre matériel qui ne serait pas l'expression de l'excellence générale de la société païenne sur la société chrétienne. Mais trouver dans les temps antiques des héros d'une plus grande valeur morale que ceux que présentent les nations qui ont vécu à la lumière évangélique, c'est ignorer les merveilles de courage, de patriotisme, de dévouement, de grandeur d'âme que l'on admire dans les annales des peuples chrétiens ; c'est étrangement méconnaître l'influence si efficace de la foi sur le cœur de l'homme et la vie de la société. Dans cette fausse appréciation se retrouve bien marqué l'effet de l'admiration inspirée par l'éducation classique pour les grands hommes de l'antiquité. Le *Selectæ profanis scriptoribus historiæ* rappelait quelques belles sentences morales, quelques actes des vertus des anciens. Tout ce que Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque avaient pu dire de bien se trouvait consigné dans ce livre. On y citait divers traits vraiment dignes d'être loués d'un certain nombre d'hommes célèbres de la Grèce et de Rome, mais on ne faisait rien connaître des maximes immorales qui se trouvent dans les écrits des plus grands philosophes de l'antiquité ; on n'apprenait rien des vices de ces écrivains prêcheurs de vertus, ni des actes d'égoïsme, d'injustice, de cruauté même de nombre de ces héros anciens dont la mémoire était sans cesse rappelée avec

éloge à la jeunesse. Sans doute, il y a eu des actes éclatants de vertu chez les païens. Dieu n'a pas permis que l'idolâtrie ait fait perdre entièrement le sens moral. Les enseignements intérieurs ou extérieurs qui forment la conscience de l'homme ont toujours fait entendre leurs voix : on a dû agir de temps à autre d'après leur prescription. Il y a partout des natures nobles et généreuses qui s'expriment par des actions auxquelles l'admiration est due. Mais ces traits de grandeur morale sont rares chez les anciens. Souvent, dans le même homme, on les trouve mêlés aux tristes effets d'ignominieuses passions.

Le *divin* Socrate, le savant philosophe Cicéron, le grand moraliste Sénèque, quels ont été leur caractère et leurs mœurs ? Pour quiconque a appris leur histoire ailleurs que dans les livres classiques, l'infamie est attachée à leur nom. D'ailleurs, des motifs de vaine gloire, d'ambition, de politique, ont été le principe de la plupart des faits que l'on trouve vantés par les panégyristes de l'antiquité. Comment s'extasier devant la clémence de César épargnant Ligarius, ou la magnanimité d'Auguste pardonnant à Cinna, après les atroces cruautés du premier dans les Gaules, et les affreuses proscriptions du second ? Avec quel jugement moral erroné n'a-t-on pas apprécié nombre d'actes présentés comme vertueux et que l'on doit regarder comme coupables ! Mucius Scévola voulant assassiner Porsenna, Manlius tuant son fils, Brutus égorgeant son père, ou du moins son bienfaiteur, Caton d'Utique se donnant la mort pour ne pas devoir la vie à César, et beaucoup d'autres faits de ce genre, sont-ce là des traits qui doivent appeler l'admiration ? Ils révoltent ce sens moral que Dieu a mis dans nos cœurs, et que ces hommes, aveuglés par l'orgueil ou un patriotisme sauvage, avaient étouffé.

Et d'ailleurs, ces actes de vertu que l'on cite avec tant d'éloges sont exceptionnels chez les payens. On les a remarqués, précisément parce qu'ils n'étaient pas communs. Les annales des peuples formés par la morale de l'Evangile en offrent des milliers de semblables, ou d'un ordre plus élevé. On ne les relève point, parce que ces faits sont ordinaires ; ils ne sont que l'accomplissement des devoirs que prescrit la conscience. Qui regarderait comme un trait d'héroïsme dans un général chrétien l'acte qui a tant fait vanter la continence de Scipion ?

Le patriotisme des anciens a sans doute inspiré de nobles faits de dévouement ; mais ce sentiment poussé à l'excès a été le principe des plus odieuses injustices, des plus affreuses cruautés. Il a étouffé souvent la voix légitime des affections naturelles ; il a sacrifié à ses exigences tyranniques l'individu et la famille. La patrie, c'était une idole à laquelle tout devait être immolé. Les droits les plus

sacrés de l'humanité devaient céder aux intérêts de son ambition.

On parle sans cesse des grandeurs et des vertus de la Grèce et de Rome. Mais rien de plus dépravé, rien de plus opposé au véritable amour de la société, que l'état de ces peuples objets d'une louange si démésurément exagérée. Athènes cache sous les dehors les plus brillants, une hideuse immoralité; elle ne peut souffrir aucun mérite supérieur; elle frappe de l'ostracisme les citoyens qui l'ont le mieux servie; la plupart de ses grands hommes montrent une âme vénale. Elle-même se laisse dominer, comme ils le veulent, par Pisistrate et Périclès, et plus tard, l'or de Philippe y est tout puissant. A Sparte, l'abominable législation de Lycurgue forme un peuple grossier et brutal qui ne connaît d'autre vertu qu'un patriotisme cruel et perfide. Nulle nation n'a plus ressemblé à nos tribus sauvages. Le Spartiate n'est qu'un Iroquois.

Rome fut d'abord frugale, parce qu'elle était pauvre; courageuse, parce que ses institutions lui mettaient le fer à la main et que, sortie d'une caverne de brigands, elle avait pour instinct de tout enlever de force. Ses conquêtes ne sont que des rapines. Où est chez elle la vertu, je ne dis pas de l'ordre moral proprement dit, mais de l'ordre civil et social? A peine formée en république, les factions la déchirent: il y a dans son sein un combat continuel entre les patriciens et les plébéïens, les riches et les pauvres. Les décemvirs la foulent aux pieds; pour se soustraire à leur joug, il faut qu'un père tue sa fille. Les dissentions continuent d'agiter la ville même dans ses plus beaux jours et montrent combien peu il y avait en elle de véritable dévouement aux intérêts de la patrie. Il y avait union et valeur pour attaquer et spolier les peuples voisins, puis lutte intestine pour le partage des dépouilles. Rome conserve l'esprit de son fondateur. C'est un brigand ambitieux toujours prêt à immoler son frère. Après les guerres puniques commencent ces longues et terribles guerres civiles, pendant lesquelles le sentiment qui domine chez ce peuple, c'est une haine des citoyens les uns contre les autres, qui ne peut s'assouvir que par des flots de sang; et en même temps Rome prend un caractère si vénal, que Jugurtha se propose de l'acheter. Puis vient l'Empire, et le peuple romain s'accroupit devant ces monstres qui s'appellent Tibère, Caligula, Néron; il baise leurs mains, les appelle des dieux: il reste dans cette attitude trois siècles entiers, n'étant lui-même, comme on l'a dit de l'un de ceux qui le foulaient aux pieds, qu'un amas de boue pétrie de sang.

Voilà ce qu'a été l'honneur et la vertu civique chez les anciens. Et maintenant, que l'on songe à cette inconcevable dégradation

intellectuelle qui a fait rendre par ces peuples l'hommage de l'adoration à des êtres fabuleux ou historiques qui personnifiaient tous les vices, à de vils et hideux animaux, aux objets les plus immondes ; que l'on considère ces mœurs infâmes, ces scandales qui, suivant le mot de Juvénal, faisaient rougir le soleil ; cet amour exclusif de soi, cet orgueil démésuré qui animent la plupart de ces prétendus héros qui ont si déplorablement usurpé la gloire ; cet horrible mépris de l'homme, qui retenait dans l'esclavage plus des trois quarts du genre humain ; cette avidité du sang, qui semble être la passion dominante de l'antiquité, cherchant à se satisfaire par le massacre de la population entière des villes conquises, par l'égorgement des prisonniers de guerre, par ces combats des gladiateurs où jusqu'à vingt mille hommes s'entre-tuaient pour le seul plaisir du peuple romain ; que l'on se rappelle toutes ces horreurs, alors l'antiquité nous apparaîtra portant sur son front cette expression de sa triste perversité—Egoïsme, cruauté, corruption. L'esprit le cœur, le corps, tout était flétri chez elle. Il ne pouvait en être autrement. Un mot donne la raison de sa dégradation morale. Elle était sous l'empire de l'esprit du mal. Le démon était son prince. C'est le Christ lui-même qui l'a dit : *Princeps hujus sæculi.* Ce maître affreux se faisait adorer dans les simulacres des faux dieux : *omnes dii gentium dœmonia.* (Ps. 95.) Il animait de son esprit les hommes de ces tristes âges : il les remplissait de son orgueil, de sa haine, de sa cruauté. Il accomplissait en eux son œuvre, qui est de pervertir l'homme pour le rendre semblable à lui. L'antiquité, prise en général, c'est la cité du mal, qu'a si savamment et si éloquemment décrite le plus profond des pères de l'Eglise, le grand saint Angustin... Eh bien ! maintenant, comment concevoir que, malgré le caractère satanique que présente de toutes parts le monde payen, malgré l'infection qui s'en exhale, malgré le spectacle des infamies et des cruautés qui s'étale partout dans son histoire, on puisse faire entendre l'accent de l'admiration en sa faveur et oser lui donner une préférence sacrilége, sous le rapport social, sur les nations qui ont vécu sous le soleil de la foi dont la féconde influence est le principe de la véritable civilisation ? Emettre une opinion semblable, c'est affirmer en soi une honteuse ignorance ou une déplorable aberration du sens moral.

Sans doute, les âges chrétiens offrent trop souvent des désordres et des crimes. La conscience, tout éclairée et dirigée vers le bien qu'elle soit, ne comprime pas toujours les passions, tristes effets de la faute originelle. Mais dans ces siècles où le christianisme a le plus fait sentir son empire, la société n'offrait pas, il s'en faut de beaucoup, les horreurs de l'antiquité. La voix du devoir se faisant

entendre sans cesse, empêchait la violence et le vice de prévaloir : elle forçait ceux qui s'en rendaient coupables d'en rougir et de s'en repentir. La violation des lois de l'humanité et de la morale trouvait dans le frein religieux une répression qui en arrêtait les excès. En même temps, les plus hautes vertus brillaient partout du plus vif éclat. La grandeur d'âme, le dévouement, l'honneur, le patriotisme et surtout l'amour pour l'humanité ont apparu dans une foule de héros, non comme inspirant chez eux quelque acte exceptionnel, en désaccord avec l'ensemble de leur vie, mais comme formant en eux un caractère d'une noblesse et d'une beauté qui rendrait injurieux à leur mémoire tout rapprochement que l'on tenterait de faire entre eux et les hommes de l'antiquité au nom desquels s'est plus ou moins justement attachée une renommée de vertu et de force morale.

Il faut le reconnaître : l'héroïsme des âges de la foi a été trop méconnu. Jamais pourtant l'homme ne s'est élevé si haut que dans ces temps où il était soumis à toute son intelligence et dans tout son cœur, à l'action de la religion qui enseigne toutes les vérités et forme à toutes les vertus. Le culte qui fait les saints doit produire excellemment les hommes aux nobles cœurs et aux grands caractères. Ce n'est pas dans un état social où dominaient toutes les erreurs et tous les vices que les modèles des vertus du citoyen doivent être cherchés.

Il est inconcevable que lorsqu'on visite ces contrées qui ont été successivement le théâtre où le paganisme et le christianisme ont développé leur influence sociale, on s'attache de préférence aux souvenirs laissés par la société antique, où l'humanité est descendue si bas, et dans les débris de laquelle, suivant l'expression de Châteaubriand, on ne remue qu'une poussière coupable. Combien de voyageurs en Grèce et à Rome n'y cherchent que les traces des hommes fameux dans l'histoire profane, ou les restes de ces monuments anciens, remarquables sans doute par leur architecture, mais ne rappelant trop souvent que les orgies des princes et des peuples, et toutes les horreurs du culte idolâtre ! Et ces mêmes hommes, ils jetteront sans doute un regard curieux sur les magnifiques édifices de l'art chrétien, mais ils n'y évoqueront pas les nobles et pieux souvenirs qui s'y rattachent ; ils ne s'enquerreront pas des lieux où la foi a inspiré ces actes par lesquels se sont montrées au plus haut degré qu'elles puissent atteindre la force et la dignité de l'homme ; ils n'iront pas visiter les tombes où sont ensevelis les hommes célèbres qui ont agi sous l'empire du christianisme, surtout celles des plus grands d'entre eux, je veux dire les saints.

L'esprit payen domine encore bien des têtes où la foi a passé, où elle vit encore peut-être. Cette admiration, principalement réservée pour les âges privés de la révélation évangélique, est une attaque plus ou moins directe contre la vérité de la religion, dont une des plus fortes démonstrations se trouve dans la salutaire influence qu'elle a exercée sur la société.

Il y a là une atteinte à l'honneur du christianisme, qu'on ne saurait trop énergiquement signaler et combattre.

J. S. RAYMOND, Ptre.

(*A continuer.*)

CHARLES ET EVA

ÉPISODE DES HOSTILITÉS ENTRE LE CANADA ET LES COLONIES ANGLAISES EN 1690

CHAPITRE VII.

CE QUI SE PASSAIT A SCHENECTADY DANS LA NUIT DU 8 FÉVRIER 1690.

Nous avons laissé M. de Mantet à l'entrée de la ville. Au signal qu'il avait donné, ses hommes avaient commencé leur œuvre de destruction, en forçant les portes, massacrant ceux qui leur opposaient résistance, et livrant ensuite leurs habitations aux flammes.

Comme les habitants étaient surpris dans les bras du sommeil, les assaillants ne rencontrèrent d'abord que peu de résistance et saccagèrent, dans l'espace d'une demi-heure, plus de la moitié des habitants de la place, ne laissant derrière eux que ruines, épouvante et mort.

M. d'Ailleboust de Mantet se trouvait à la tête d'une cinquantaine d'hommes (les autres s'étant dispersés de côté et d'autre), quand il arriva auprès d'une maison de pierre à deux étages dont les volets étaient fermés, et à l'intérieur de laquelle tout semblait dormir. Trompé par ce calme apparent, le commandant s'avança à la tête de sa troupe, sans beaucoup de précautions, pour faire subir à cette habitation le même sort qu'aux autres. Les assaillants n'en étaient plus qu'à une quinzaine de pas, quand les volets de cette demeure, si paisible en apparence, s'ouvrirent subitement pour livrer passage à une furieuse décharge de mousqueterie qui tua et blessa plusieurs Canadiens. Ces derniers, se voyant surpris, poussèrent des cris de rage et bondirent en avant. Mais une seconde décharge, plus meurtrière encore que la première, les arrêta dans leur course. C'est alors que fut blessé M. de Montigny.

— Il ne sert à rien de nous faire hacher ici, cria M. de Mantet d'une voix tonnante ; mettons-nous un instant à l'abri des projectiles derrière cette maison, à quelques pas de nous. Je vais envoyer des hommes par la ville afin de ramener les autres. Quand M. de Sainte-Hélène nous aura rejoint, nous ferons le siége en règle de la place.

Alors, suivi de ses gens, il rétrograde jusqu'au lieu qu'il leur avait mentionné.

Bientôt après, M. Lemoine de Sainte-Hélène, instruit de ce qui venait de se passer, arrive à son secours, amenant avec lui une vingtaine de Canadiens et une cinquantaine de Hurons. Plusieurs retardataires vinrent renforcer le gros de l'expédition et M. de Mantet se trouva avoir environ cent cinquante hommes à ses ordres.

Lorsque les armes furent chargées et les hommes alignés, le commandant—ayant à ses côtés MM. Lemoine de Sainte-Hélène, LeMoine d'Iberville, LeBert du Chêne et d'Arpentigny—donna le signal de l'attaque. Tous partirent comme un trait en poussant des cris en comparaison desquels les hurlements de l'ouragan étaient des sons harmonieux.

C'est alors que Charles Dupuis rejoignit ses compagnons et vint se placer à côté des jeunes gentilshommes dont nous venons de mentionner les noms.

Assaillis comme la première fois par une volée meurtrière, les Canadiens n'en arrivèrent pas moins jusqu'au pied de la maison fortifiée sans rompre leurs rangs.

Ce nouveau genre de fort était défendu par une soixantaine d'hommes désespérés et résolus à se faire massacrer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre. Bien qu'en nombre inférieur, leur position était cependant, pour le moment, plus avantageuse que celle des Canadiens. Derrière les murailles où les coups de ces derniers ne pouvaient les atteindre, ils faisaient pleuvoir sur eux une grêle de projectiles de toutes sortes. Les assiégés s'étaient retranchés dans le second étage, les volets en fer du premier étant hermétiquement clos avec des barres de même métal ; tandis que l'unique porte de chêne qui fermait l'entrée de la maison était solidement verrouillée et barricadée.

Les assiégeants étaient ainsi exposés au feu de leurs ennemis, sans pouvoir les atteindre, depuis près d'un quart d'heure, quand un cri de triomphe, poussé par ceux qui étaient près de la porte, annonça qu'elle venait de céder. Au même instant, une seconde exclamation joyeuse qui venait d'en arrière fit tourner la tête aux assaillants. C'était un Canadien qui apportait un échelle.

— Arrêtez un instant, cria M. de Mantet d'une voix qui fut entendue de tous. Que les vingt meilleurs tireurs s'approchent, continua-t-il sur un ton moins élevé. Bien, mes gars ! soyez prêts à faire feu quand l'échelle sera appliquée sur le bas de cette fenêtre du second étage. Comme les assiégés vont probablement ouvrir les volets pour repousser l'échelle, faites feu sur eux tous à la fois et visez juste. Que ceux qui sont près de la porte attendent que quelques-uns des nôtres soient entrés par la fenêtre au moyen de l'échelle. Allons ! ferme, et ils sont à nous !

Ces ordres furent donnés avec un admirable sang-froid et exécutés de même. Le premier qui s'élança sur l'échelle fut Charles Dupuis ; une dizaine d'hommes le suivaient de près.

La tête de Charles était presqu'à la hauteur du bas de la fenêtre quand les volets qui la défendaient s'ouvrirent avec fracas. Mais au même instant vingt coups de feu, habilement tirés, partirent d'en bas et mirent hors de combat ceux des assiégés placés à l'embrasure de la fenêtre. Charles entendit les balles siffler à ses oreilles et sauta intrépide en dedans de la place. Un instant il fut seul et échappa comme par miracle aux coups sans nombre dirigés contre lui. Le sabre d'une main, un pistolet de l'autre, il était beau à voir notre héros, la figure noircie de poudre et les yeux semblables à deux charbons ardents. Chacun de ses coups portait la mort. Bientôt rejoint par quelques hardis Canadiens, il se mit à leur tête et força les assiégés à reculer jusqu'à la tête d'un escalier qui communiquait avec le premier étage. En ce moment, ceux qui étaient restés dans la rue près de la porte achevèrent d'enlever les objets à l'aide desquels on l'avait barricadée et commencèrent à gravir les degrés de l'escalier.

Les assiégés, pris alors entre deux feux, se défendirent avec la rage du désespoir. Ils voyaient bien que tout était fini et que la dernière action qu'il leur restait à faire était de bien mourir.

Alors commença l'une de ces effroyables luttes où l'homme emporté, exalté, n'a plus l'instinct de la conservation et cherche à frapper, à frapper toujours sur ce qui s'oppose à ses efforts.

Ce fut une épouvantable mêlée, une horrible boucherie. On n'entendait que le bruit des casse-tête qui fracassaient les crânes, que le râle de ces mourants sublimes, que les dernières imprécations qu'ils lançaient, en expirant, à leurs vainqueurs.

Une demi-heure après, cette tuerie finissait par la mort du dernier des assiégés.

Les assaillants étaient vainqueurs, mais leurs pertes étaient considérables. Plus de trente Canadiens et sauvages étaient tués ou blessés.

On incendia la maison et le feu acheva bientôt ceux auxquels le fer avait laissé un souffle de vie. Les vainqueurs continuèrent ensuite leur œuvre dévastatrice.

" Deux maisons seulement furent épargnées, dit M. Garneau dans son *Histoire du Canada*, celle où l'on avait transporté M. de Montigny et celle du Capitaine Sander, dont l'épouse avait autrefois généreusement accueilli quelques prisonniers français. Une soixantaine de vieillards, de femmes et d'enfants échappèrent à la première furie des assaillants ; vingt-sept furent amenés en captivité. Les autres se sauvèrent à moitié nus vers Albany." [1]

Ce que ces pauvres créatures souffrirent durant cette nuit terrible, au milieu des tourbillons de neige et par un froid intense, dut être épouvantable. Vingt-cinq de ces malheureuses victimes se gelèrent des membres dans leur fuite.

.....

Quelques heures plus tard, les Canadiens et leurs alliés ayant reformé leurs rangs éclaircis par la lutte de la nuit, se mirent en marche pour revenir en Canada.

A l'arrière-garde marchaient Charles Dupuis et Thomas Fournier ; le premier portant dans ses bras quelque chose qui avait la forme d'un être humain.

La tempête avait cessé, tout dans la nature avait un calme effrayant. Les lueurs incertaines de l'incendie qui achevait de consumer les dernières maisons de Schenectady, jetaient une lumière blafarde sur les lieux d'alentour. La lune se montra un instant entre deux nuages ; puis, comme effrayée à la vue de tant de ruines et de carnage, elle disparut aussitôt derrière un rideau de sombres vapeurs.

Quand les Canadiens eurent fait environ une demi-lieue, ils se retournèrent et ne virent plus, à la place du bourg qui existait quelques heures auparavant, que des lueurs douteuses et fugitives se confondant avec les pâles clartés de l'aurore qui doraient l'horizon. Les victimes de Lachine étaient vengées.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

1 Depuis que nous avons écrit ces lignes, le grand historien canadien est descendu dans la tombe, et le " cri de douleur qui a retenti dans tout le pays à la nouvelle de sa mort, et qui n'est pas encore calmé, est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son mérite : c'est l'oraison funèbre de la patrie en deuil." (M. l'abbé H. R. Casgrain, *Biographie de F. X. Garneau.*)

Quand tout un peuple pleure ainsi sur le tombeau d'un illustre citoyen, la douleur de la famille de celui qui n'est plus doit être soulagée par la part que prend à son deuil une nation entière justement éplorée. (J. E. E. M.)

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

CHARLES ET EVA—LA RETRAITE.

Six jours se sont écoulés depuis que nous avons laissé les Canadiens contemplant une dernière fois Schenectady en ruines. Nous les rencontrons, le quatorze février au soir, campés au même endroit où le Loup-Cervier était venu les reconnaître, et près du lieu où le Renard-Subtil avait succombé. Il est dix heures, il fait froid ; l'astre des nuits brille au ciel et fait étinceler, comme autant de diamants, les parcelles de neige qui crient sous les pas des sentinelles. L'ombre des astres, agrandie par l'effet de la lumière, tache seule la blancheur du manteau qui couvre la terre.

Tout est silencieux dans le camp. Le bruit des pas des sentinelles, qui marchent sans relâche dans les limites que leur donne la consigne, pour prévenir l'engourdissement de leurs membres, les hurlements lointains des loups dans les bois, le pétillement des feux autour desquels dorment les soldats fatigués, éveillent seuls les échos de la solitude.

Harassés par la marche sur une neige molle et cédant continuellement sous leurs pas, épuisés par une nourriture insuffisante, les Canadiens dorment profondément autour des brasiers. Le sommeil diminue leurs souffrances, ils y trouvent un refuge temporaire contre la faim qui commence à les tourmenter.

Il y a cependant, à part les gardes, deux personnes qui veillent dans le camp. La première est une jeune fille. Enveloppée dans une peau de vison, à demi couchée sous une hutte de branchage, les pieds placés auprès du feu, elle n'a pas l'air de trop souffrir du froid. Tantôt son œil rêveur suit la marche silencieuse de la lune, tantôt il s'abaisse et s'attache sur un jeune homme assis à quelques pas d'elle sur le tronc d'un arbre renversé.

Celui-ci, qui se sent bien l'objet de l'attention de la jeune personne, feint cependant de ne point s'en apercevoir, et ses regards sont rivés sur la route azurée avec une ténacité qui laisserait presque croire que les étoiles qui y brillent sont les premières qu'il contemple.

Le lecteur a sans doute reconnu Eva Moririer et Charles Dupuis.

Bien peu de mots avaient été échangés contre les deux jeunes gens depuis la nuit terrible où leur destinée les avait fait se rencontrer. Charles avait été plein de prévenances pour la jeune personne, veillant à ce qu'elle ne manquât de rien, l'entourant des soins les plus délicats, et la portant bien souvent dans ses bras quand les pieds fatigués de la pauvre enfant refusaient de la supporter.

Quelque lecteur, ou lectrice, se récrira peut-être ici en disant qu'il était bien peu convenable que notre héroïne acceptât ce dernier service. Qu'on me permette cependant de remarquer qu'une telle action, dans de telles circonstances, n'avait rien qui pût blesser la modestie d'Eva. Il fallait choisir entre l'abandonner sur la route où elle serait morte de faim et devenue la proie des loups, ou la porter comme le faisait Charles. Ce dernier parti fut considéré comme le plus sage, et avec raison, ce me semble.

D'ailleurs, j'ai vu, et cela plus d'une fois, de jeunes personnes *bien sages* et *très-réservées* qui, voulant embarquer sur un bateau séparé du rivage par quelques pieds d'eau ou de boue, ou en débarquer, se laissaient bien facilement porter par quelque gros matelot — quelquefois même par un jeune et joli garçon — auquel le fardeau semblait *assez* léger. Il n'y avait pourtant pas à avoir peur de la faim ni des loups en pareilles circonstances : seulement, *on* craignait de se mouiller les pieds...de crotter ses jolies bottines .....enfin je ne sais quoi encore.

Eva avait été très-sensible aux égards de Charles, mais elle n'en avait presque rien laissé paraître, ne lui adressant que quelques mots de remercîments. Elle dissimulait si bien que le jeune homme ne savait trop s'il était haï ou estimé : tant ceux qui débutent dans l'amour sont souvent aveugles. Mais je vois que j'anticipe.

Le soir où nous le revoyons, il était bien rêveur, pour ne pas dire triste. Depuis trois ou quatres jours, il sentait en lui-même quelque chose de nouveau ; des sentimens jusqu'alors inconnus l'agitaient. Il ne savait à quoi les attribuer et ne pouvait les définir. Qu'était-ce donc ? Thomas Fournier va nous le dire.

Telle était la profondeur de la méditation du jeune homme, qu'il n'entendit point le vieux Thomas qui, couché à quelques pieds de lui, venait de se mettre sur son séant et lui disait : — Le temps se barbouille, monsieur Charles, les nuages s'amassent, le vent augmente ; nous allons avoir du gros temps cette nuit.

— Allons, grommela le vieux guide, le jeune maître a l'oreille dure ce soir ; il n'a pourtant pas coutume d'être si distrait. Je gage que ces diables de petits yeux bleus qui sont en ce moment braqués sur lui lui ont tourné la tête. Voilà ce que c'est que la jeunesse ! Et dire qu'il faut presque toujours *finir* par en passer par là ! !

Et le bonhomme se recoucha. Bientôt un ronflement sonore et régulier annonça qu'il était fort bien disposé à rêver en dormant, s'il ne l'était pas à le faire en veillant.

Charles fut bientôt arraché à ses réflexions par la voix d'Eva qui l'appelait. Apparemment que le son de cette voix avait pour lui quelque chose de plus attrayant que celui de son compagnon, car il lui fit immédiatement tourner la tête.

— M'avez-vous appelé, Mademoiselle ? dit-il à Eva.

— Oui, Monsieur Dupuis, approchez-vous que nous causions.

Le jeune officier, qui ne demandait pas mieux, vint se placer auprès d'elle, après avoir jeté quelques morceaux de bois dans le brasier le plus proche. La lueur du feu illuminait ses nobles traits empreints d'une mélancolie profonde. Ses yeux, qui semblaient fuir ceux d'Eva, se remirent à errer dans l'espace.

Il s'aperçut alors que le ciel se couvrait de nuages ; les étoiles disparaissaient peu à peu sous l'obscur rideau qui s'étendait devant elles, et bientôt le disque argenté de la lune s'évanouit à son tour derrière certains nuages grisâtres qui couraient çà et là, dans l'espace.

— Dites-moi donc, Monsieur, reprit Eva, dans quel but vous m'avez amenée avec vous ?

— Mademoiselle, répondit Charles, plusieurs raisons, que vous approuverez lorsque vous les aurez connues, m'ont engagé à agir comme je l'ai fait. D'abord, souvenez-vous des paroles du chef huron lorsqu'il vous garrotait. Le tremblement nerveux qui vous agite en ce moment m'indique suffisamment que vous connaissez bien quel sort vous était réservé si je ne vous avais tirée des mains du brutal Indien. Vous seriez maintenant la femme de l'Aigle-Noir !

— Je sais, Monsieur, que je dois tout à votre généreuse intervention ; mais pourquoi ne m'avez-vous point laissée à Schenectady ?

— A Schenectady ! Mademoiselle ; mais il n'existe plus !

— C'est vrai, murmura Eva d'un ton amer, vous y avez tout détruit !

— Vous nous reprochez, Mademoiselle, la destruction du bourg où vous habitiez ; cette action vous paraît bien inhumaine. Elle n'a pourtant été qu'une juste représaille des atrocités commises à

Lachine l'année dernière et qui ont été causées par les incitations de vos compatriotes. Que voulez-vous ? à nous aussi, Canadiens, les liens du sang sont chers. Il est aussi douloureux pour nous de voir brûler nos habitations et massacrer nos proches. Notre vengeance a été terrible, c'est vrai ; mais qui en est la cause ?..... Mais je reviens aux raisons qui m'ont déterminé à vous amener avec nous. Que seriez-vous devenue si je vous avais laissée seule dans le bourg incendié ? Vous seriez maintenant la proie de quelque grossier soldat, de l'Aigle-Noir peut-être, qui, depuis notre départ de Schenectady..... mais voyez ce qui vous regarde en ce moment.—Eva ayant levé les yeux, qu'elle tenait baissés depuis le commencement de l'entretien, aperçut à quelques pas d'elle le chef huron qui la dévorait du regard.

Quand l'Indien vit qu'on l'examinait, il s'esquiva.

— Mon Dieu ! que cet homme me fait peur ! s'écria la jeune fille, qui ne put s'empêcher de frissonner.

— Ne craignez rien, mademoiselle, fit Charles ; tant que mon vieux Thomas et moi serons à vos côtés pour vous défendre, vous n'aurez rien à redouter de la part de cet homme. Mais je continue d'expliquer ma conduite, afin qu'il ne vous reste aucun soupçon odieux sur ma manière d'agir à votre égard. Que vous serait-il arrivé en supposant que vous eussiez pu échapper à nos soldats et à l'Aigle-Noir ? Vous seriez sans doute périe de misère avant d'arriver à Orange, (aujourd'hui Albany). Quant à rester à Corlar, il n'y fallait point penser.

— Hélas ! mieux aurait vallu que je fusse morte alors !

— Mademoiselle ! dit Charles en se levant aussitôt et à qui le rouge monta à la figure, songez que vous êtes sous la protection d'un gentilhomme dont le nom est sans tache comme celui de ses ancêtres. Malheur à ceux qui oseraient s'écarter des bornes du respect avec vous ! Si, lorsque nous serons arrivés en Canada, il ne vous plaît pas d'accepter l'hospitalité que vous offrira sans doute ma famille, il ne tiendra qu'à vous de vous retirer dans un des couvents de Québec ou de Montréal, en attendant que vous puissiez retourner sans danger au lieu de votre naissance.

Le ton de sincérité avec lequel Charles prononça ces paroles émut Eva.

— Noble cœur, murmura-t-elle, tandis que Charles s'éloignait et reprenait sa première place.

Pendant ce temps, la neige avait commencé à tomber, et le vent, qui soufflait avec force, en soulevait les nombreux flocons qui se mirent à crépiter sur les branches de sapins entourant le campement.

Eva se cacha toute entière sous une peau de buffle, que Charles

lui avait procurée, comme l'hirondelle qui, surprise par l'orage, accourt se blottir dans son nid moëlleux.

Charles paraissait s'inquiéter médiocrement de la neige et du vent, et pensait, les deux coudes appuyés sur les genoux.

Il pouvait y avoir une demi-heure qu'il était ainsi à songer... à Eva sans doute, quand un coup de feu tiré près de lui le fit se lever d'un bond. Au même instant, les cris " aux armes ! aux armes ! " éveillèrent tous les dormeurs.

CHAPITRE II.

LE LOUP-CERVIER A L'ŒUVRE.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il nous faut faire quelques pas en arrière afin de savoir ce que devint le Loup-Cervier quand il est disparu dans les bois.

Lorsqu'il se vit hors des atteintes des Canadiens, il s'arrêta pour reprendre haleine. Il s'aperçut alors qu'il était blessé à l'épaule gauche. Une balle en avait déchiré les chairs et lui mettait une partie de l'omoplate à nu. Le danger dans lequel il venait de se trouver, l'excitation qui s'en était suivie l'avaient empêché de sentir qu'il était blessé

Quand il cessa donc sa course effrénée, il ressentit une forte cuisson à l'endroit blessé. Portant aussitôt la main droite à son épaule, il s'aperçut que ses doigts s'enfonçaient entre les chairs déchirées et les retira ensanglantées.

— Chiens de visages pâles ! s'écria-t-il dans un accès de rage difficile à décrire, vous avez massacré celle que j'aimais, vous avez tué mon frère, et mon sang coule en ce moment par vous : ce sang veut du sang ! Bientôt vos chevelures orneront les ceintures de nos guerriers et les chefs aguiers boiront dans vos crânes desséchés !

Alors, il se mit à panser sa blessure ; le sang étant venu à se coaguler, il se remit en marche.

Il avait plus de soixante milles à faire avant de rejoindre un parti de cent soixante guerriers de sa nation qui chassaient en ce moment à l'ouest du lac Saint-Sacrement, près duquel ils étaient campés.

Il fallait à cet homme une énergie à toute épreuve, et la soif ardente de la vengeance, pour supporter la douleur que lui

causait sa blessure à chaque pas qu'il faisait. N'ayant, de plus, aucune provision avec lui et ne rencontrant point de gibier, il passa près de deux jours sans manger.

Mais il marchait toujours, soutenu qu'il était par la rage et la fièvre qui le surexcitaient.

Vers la fin de la seconde journée, il aperçut enfin un jeune orignal qu'il tua d'une flèche. Il mangea avec avidité un morceau de chair crue de l'animal, en emporta quelques livres avec lui, et, ranimé par ce repas sanglant, il continua sa marche. Mais il était bien faible et avançait lentement.

Sur la fin du troisième jour, il était en vue du camp des Agniers. Il était temps, car il sentait ses forces l'abandonner. Quelques arpents à peine le séparaient de ses frères, quand sa vue s'obscurcit tout-à-coup. Sa respiration devint haletante, l'air n'entrait plus que difficilement dans ses poumons, il ne pouvait par crier. Bientôt il chancela et tomba lourdement sur la neige. Cette chute ayant fait rouvrir sa blessure, le sang commença à s'en échapper abondamment.

Après quelques minutes d'évanouissement, il revint à lui. Faisant alors appel à toute son énergie, se raidissant contre la douleur, il se remit sur pied et continua d'avancer en chancelant. Il s'arrêtait presqu'à chaque pas. Le sang lui battait violemment dans les tempes, et les objets dansaient devant lui. Enfin, ses pieds rencontrèrent un obstacle et il tomba. Un cri de rage sortit de sa gorge desséchée, puis il resta sans mouvement.....

.....

Quand il revint à lui, il était couché sur une peau d'ours, dans un wigwam agnier. Près de lui se tenait le *sorcier* de sa nation qui prenait soin de lui.

Le cri qu'il avait jeté en tombant avait été entendu, et l'on était venu à son secours.

— J'ai soif, murmura-t-il d'une voix faible.

Celui qui veillait auprès du blessé lui tendit une gourde pleine d'eau. Ce dernier s'en saisit avec avidité, se souleva un peu, et but quelques gorgées; puis il retomba sur sa couche.

Deux jours après il était sur pied, mais bien faible encore.

Il s'enfut alors trouver le plus âgé des chefs et lui demanda de convoquer le conseil.

Une demi-heure plus tard, les guerriers les plus considérés étaient réunis dans le wigwam du grand chef, et la fumée de tabac s'élevait en longues spirales bleuâtres du calumet avec lequel ils fumaient tour-à-tour.

— Guerriers, mes frères, dit le Loup Cervier quand la cérémonie

de rigueur fût terminée, la voix d'un chef va faire entendre à vos oreilles des paroles martiales. Il y a trop longtemps que la hache de guerre est enterrée entre nous et les faces pâles du Canada ; il faut qu'elle revoie au plus tôt la lumière du soleil.

" La nation redoutable des Agniers a perdu l'un de ses plus braves guerriers ! le Renard-Subtil est descendu dans les plaines fertiles du Grand-Esprit où il chasse avec ses pères. Les visages pâles du Canada en abrégeant ses jours ont privé notre nation de l'un de ses meilleurs combatants.

" Celui qui vous parle en ce moment a été blessé par la balle d'un de ces chiens de faces pâles, et, si le Grand-Esprit ne l'avait conservé pour venger son frère, il serait aussi descendu dans les plaines éternelles.

" Eh ! bien, guerriers, laisserez-vous ces chiens peureux décimer impunément notre nation ? Ne sommes-nous pas les maîtres de ces territoires que nous ont légués nos ancêtres ? Laisserons-nous ces barbares étrangers s'en emparer et en massacrer les possesseurs légitimes ? Que diront nos pères, lorsque nous descendrons dans les plaines sans fin, si nous ne pouvons conserver les terres qu'ils ont toujours si vaillamment défendues ?— Vous n'êtes point nos descendants, s'écriront-ils, car vous êtes des lâches ! Mais non, vaillants guerriers, nous n'avons point dégénéré ; nous sommes les véritables fils de ces indomptables Agniers dont le nom est respecté partout où il est connu."

Un murmure approbateur accueillit ces paroles, et le Loup-Cervier continua :

— Si donc mes frères veulent se venger, le temps est arrivé. Le Loup-Cervier conduira les guerriers à la rencontre d'un parti de visages pâles qu'il leur sera facile de vaincre ; et bientôt, les *scalps* sanglants des hommes blancs du Canada orneront leurs ceintures. Ai-je bien parlé, hommes puissants ? "

Le Loup-Cervier s'assit.

Les guerriers se consultèrent un instant, puis leur chef à tous, se levant, répondit :

— Oui, le chef a bien parlé ; sa bouche n'est point menteuse, et sa langue n'est point fourchue comme celle des visages pâles. Ses paroles sont vraies et les cœurs des guerriers ses frères se sont émus en les entendant. La hache de guerre va être déterrée, et, comme le Loup-Cervier est un chef habile, qu'il a l'audace et la force indomptable de l'ours gris, il guidera ses frères dans le sentier de la guerre. J'ai dit.

Le Loup-Cervier rayonnait, il avait réussi.

Deux heures plus tard, les cent soixante Agniers se mettaient en

marche sous la direction de celui qu'ils s'étaient choisi pour guide et pour chef.

Dans l'après-midi du second jour après leur départ, le douze février, ils arrivaient au lieu où nous avons vu le Loup-Cervier et le défunt Renard-Subtil causer à l'abri d'un rocher.

La troupe fit halte et alla prendre position dans un bouquet d'arbres, à quelques pas de là.

Prenant aussitôt quelques hommes avec lui, le Loup-Cervier marcha droit au campement où son frère avait été blessé à mort, pour reconnaître les pistes de l'ennemi. Un sourire féroce fit grimacer sa figure barbare, quand il vit que ces pistes se dirigeaient toutes vers le sud. Il rejoignit ses frères et leur dit :

— Les faces pâles ne sont pas encore revenues ; attendons-les. Nos ennemis ne manqueront point de repasser par ici, j'en suis convaincu.

Il chercha ensuite le cadavre de son frère qu'il trouva à moitié enseveli dans la neige. Il n'en restait plus que quelques ossements à demi rongés : le Renard avait été dévoré par les loups. On creusa un trou pour y déposer les restes du guerrier.

Le surlendemain, comme le jour tombait, les Canadiens furent aperçus.

On les laissa tranquillement camper ; puis, quand tout sembla dormir dans le camp canadien, les Agniers, saisissant leurs armes, se glissèrent en rampant jusqu'à eux. Ils n'en étaient plus qu'à une trentaine de pas quand une sentinelle huronne, entendant quelque bruit, lâcha le coup de fusil qui tira brusquement les Canadiens du sommeil.

Les Agniers poussèrent alors leur cri de guerre et s'abattirent en hurlant sur le camp des alliés.

CHAPITRE III.

LA LUTTE.

Les Canadiens, étant dispersés sur toute le superficie du camp, ne purent d'abord opposer qu'une faible résistance à la masse d'ennemis qui tombaient sur eux à l'improviste ; quelques-uns même succombèrent sous les premiers coups des assaillants.

Mais M. de Mantet, qui se trouvait placé sur une petite éminence formée par un accident du terrain, cria aux alliés, d'une voix de

tonnerre, de se grouper autour de lui. Son appel fut entendu de tous, et rien ne put alors arrêter les Canadiens et les Hurons, qui s'ouvrirent un passage, à grands coups de crosse et de tomahawk, à travers les rangs serrés de leurs ennemis.

Charles Dupuis se trouvait à l'extrémité opposée du camp lorsque la voix du commandant se fit entendre. De son bras gauche il saisit Eva par la taille, tandis que de sa main droite il tirait l'épée du fourreau.

— Laissez-moi battre la marche, lui cria Thomas Fournier, qui, déchargeant d'abord son fusil au beau milieu du groupe ennemi grouillant et hurlant qu'il avait devant lui, le prit ensuite par le canon et commença à faire le plus terrible des moulinets autour de lui.

— Et d'un, s'écria-t-il quand la crosse de son arme broya la tête du premier Agnier qui se trouva sur un passage.

— Et de deux, continua-t-il, lorsqu'il eût fait faire la culbute à un second ennemi.

Le vieux chasseur et Charles continuèrent d'avancer au milieu des Agniers, qui, pressés les uns contre les autres, ne pouvaient faire usage de leurs arcs ; ils approchaient le moins possible du funeste cercle que décrivait la carabine de Thomas Fournier, et ouvraient leurs rangs épais audevant des deux hommes.

— Et de six, fit tranquillement le vieux guide, comme il fracassait encore le crâne d'un imprudent Agnier qui le génait dans ses mouvements, et que Charles déposait Eva saine et sauve au milieu des Canadiens réunis.

— Ce dernier complète la demi-douzaine, grommela le vieux guide ; voilà que je commence à m'échauffer. Nous allons en avoir une danse ; mille tonnerres ! ça va être soigné !

M. de Mantet profita du moment de stupeur dans lequel la retraite héroïque de Charles et de Thomas avait jeté les ennemis pour alligner ses gens.

— Feu partout ! s'écria-t-il quand les Agniers firent mine de s'élancer sur eux. Cettte décharge, faite presqu'à bout portant, sema la mort dans les rangs ennemis, qui, surpris, arrêtés dans leur attaque, reculèrent en désordre jusqu'à l'extrémité du camp.

— Attendez un peu, mes mignons, fit à part lui maître Thomas ; je m'en vais vous servir un plat de ma façon ! Et, il passa derrière ses compagnons.

Pendant ce temps, les Canadiens entretenaient une fusillade bien nourrie contre les ennemis, qui ripostaient avec leurs flèches.

Après quelques instants d'absence, Thomas reparut avec un petit baril sous le bras qu'il serrait sur sa poitrine avec la même tendresse

que si c'eût été M. Fournier fils. Notre homme s'en fut droit à M. de Mantet et lui parla un instant à voix basse.

— C'est bien ! lui répondit ce dernier. Cessez le feu, dit-il à haute voix. Nous allons simuler une attaque, et, quand nous serons à moitié chemin, je commanderai la halte : jetez-vous tous alors à plat ventre, et que pas un ne se relève avant mon ordre. En avant !

Tous partirent comme un trait.

Tandis que le commandant parlait, Thomas avait saisi un morceau de bois enflammé du feu le plus rapproché ; s'élançant en avant de ses compagnons, il brandit ce tison ardent de la main gauche, tandis que sa droite tenait encore le mystérieux objet.

Au mot " halte ! " prononcé par M. de Mantet, il approcha le tison du baril ; puis, voyant tous ses compagnons à terre, il balança un instant le projectile et le lança avec force au milieu des ennemis. Quelques secondes..... puis une lueur immense éclaire le camp, tandis qu'une effroyable détonation se fait entendre.

C'est l'obus jeté par Thomas qui éclate. Le rusé chasseur vient d'adapter une fusée à ce nouveau genre de projectile qui contenait quinze à vingt livres de poudre.

Des cris de rage et de désespoir, des hurlements sans noms partis du milieu des Agniers, annoncent que cette espèce de bombe vient de produire un effet terrible. Un grand nombre d'entre eux ont été broyés, brûlés, mis en pièces, et plusieurs se roulent sur la neige pour calmer le feu qui les dévore ; ils poussent des cris de douleur affreux à entendre, et se tordent dans des convulsions épouvantables. Un nuage épais de fumée les enveloppe.

— Debout et chargeons ! crie M. de Mantet.

Les ennemis, aveuglés, éperdus, ne savent où se sauver.

— Les Agniers sont des lâches ! hurle le Loup-Cervier, qui bondit au devant des Canadiens et se trouve presque face à face avec Thomas Fournier. Ce dernier, qui avait mis son fusil en bandoulière avant de lancer son terrible projectible, fait un pas en arrière, saisit son arme par le canon et lui fait décrire un demi cercle pour en frapper l'Indien. Mais celui-ci, le prévenant, fait un pas de côté et se trouve à l'abris d'un merisier, tandis que la crosse du mousquet de Thomas frappe cet arbre avec violence et vole en éclats.

— Malédiction ! crie le Canadien, qui jette à la tête de son ennemi le canon désormais inutile qui lui reste dans la main. L'Indien frappé tombe à la renverse, et Thomas s'élance sur lui pour l'achever avec son couteau de chasse avant qu'il se relève. Mais ce dernier, qui n'est que légèrement blessé, saisit le poignet du

Canadien, et, tous ses muscles se raidissant, il fait un effort désespéré qui met son ennemi sous lui.

A quelques pas d'eux, les Agniers ralliés luttent encore contre les Canadiens. On est trop occupé à s'entre-tuer des deux côtés pour venir en aide aux deux lutteurs.

Cependant le Loup-Cervier, un genou sur la poitrine de son adversaire, s'efforce de saisir le couteau de ce dernier qui vient de tomber à terre. Mais Thomas se débat comme un possédé, et à chacun des suprêmes efforts qu'il fait pour s'en débarrasser, il fait sauter sur sa poitrine l'Indien qui, n'ayant pas d'armes à sa portée, saisit son ennemi à la gorge.

Thomas fait des efforts surhumains pour faire lâcher prise à son puissant adversaire : mais les doigts de ce dernier se cramponnent à son cou avec la tenacité des dents d'un piège à loup. Déjà le Canadien sent venir la suffocation ; ses yeux, injectés de sang, sortent de leur orbite ; sa figure prend la couleur bleuâtre de celle d'un noyé ; la langue lui sort à moitié de la bouche, tandis que ses lèvres livides sont frangées d'écume et que l'air entre difficilement dans ses poumons ; il rend déjà le râle sinistre de la mort. Les battements de son cœur deviennent moins précipités et le sang qui lui afflue au cerveau va lui faire perdre connaissance, quand le Loup-Cervier pousse tout à-coup une exclamation de douleur, ouvre démesurément les yeux et tombe à la renverse. Un flot de sang noir s'échappe de sa poitrine en maculant la neige.

Thomas Fournier, en se débattant, venait de rencontrer sous sa main une flèche tombée là par hasard au commencement de l'attaque, et, d'un bras que glaçait presque les étreintes de la mort, il l'avait enfoncée dans le cœur de l'Indien.

Le vieux guide se relève et contemple, encore tout étourdi par la lutte qu'il vient de soutenir, son ennemi qui se débat dans les dernières convulsions de l'agonie, lorsqu'il est violemment jeté à terre, saisi au quatre membres et entraîné par plusieurs hommes.

— Million de lâches ! hurle-t-il en essayant d'échapper aux Agniers qui l'emportent en courant et disparaissent avec leur prisonnier dans le bois.

Quelques Agniers combattaient encore, ce qui fit que la disparution de Thomas Fournier ne fut point immédiatement remarquée. Charles était au plus fort de la mêlée lorsque le vieux chasseur fut fait prisonnier, et le brave jeune homme était trop occupé pour s'amuser à regarder autour de lui. Blessé au bras droit, il maniait

encore assez habilement son épée de la main gauche pour tenir ses adversaires à distance.

Enfin l'ennemi, écrasé, dispersé, lâcha pied et prit la fuite.

Les Canadiens voulaient le poursuivre, mais leur commandant les retint, leur représentant qu'ils ne connaissaient pas les lieux, que la nuit était sombre et qu'ils pourraient bien tomber dans quelque ambuscade.

— La leçon est assez forte comme cela, leur dit-il en finissant, nous ne les reverrons point d'ici à longtemps.

En effet, plus de cinquante Agniers étaient morts ou mourants dans le camp. On fit aussi une quinzaine de prisonniers que les Hurons massacrèrent immédiatement.

Mais dix Canadiens avaient succombé, plus encore étaient blessés, et, parmi ces derniers, plusieurs officiers. Les Hurons comptaient quinze hommes hors de combat ; leur chef, l'Aigle-Noir, était blessé mortellement. Enfin, outre Thomas Fournier, un Canadien manquait à l'appel : on ne savait ce qu'il était devenu.

Ce ne fut qu'une heure après le combat que Charles s'aperçut de la disparution de son fidèle serviteur. Comme le jour commençait à poindre, il alla trouver M. de Mantet et le pria de lui donner quelques hommes pour aller faire une battue dans les environs ; ce qui lui fut immédiatement accordé.

Il revint au bout d'une heure, triste et découragé. La neige qui avait continué à tomber couvrait les pistes qu'auraient pu laisser les fuyards.

— Pauvre Thomas, murmura Charles, tandis qu'une larme amère glissait sur sa joue encore noircie de la poudre du combat ; il disait bien qu'il lui arriverait malheur ! Ces démons d'Indiens le feront expirer dans les plus affreux tourments !

Il s'assit sur un tronc d'arbre et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Soudain, une main délicate vint s'appuyer sur son épaule. Se tournant aussitôt, il vit Eva qui le regardait tendrement.

— Séchez vos larmes, Monsieur Charles, lui dit-elle avec bonté : pourquoi Dieu ne *nous* rendrait-il pas *notre* brave et bon Thomas ?

Le jeune homme secoua la tête d'un air de doute, tandis que sa main rencontrait celle de sa charmante consolatrice. Mais cette dernière la retira doucement et s'éloigna.

— Elle m'a appelé " Monsieur Charles " et elle a dit " *notre* brave Thomas, " pensa le jeune homme en la voyant le quitter.

Cependant, M. de Mantet, après avoir fait jeter les cadavres ennemis à une certaine distance du camp et fait enterrer ses morts,

commanda à sa troupe de prendre quelques heures de repos, tandis qu'il veillerait, lui, avec quelques officiers valides.

Comme la tempête avait cessé, le silence ne fut bientôt plus troublé que par la respiration des dormeurs et par les hurlements des loups que l'odeur du sang et des cadavres faisait se rapprocher du campement.

Près d'un feu, une jeune fille était occupée à panser un officier blessé au bras droit.

Eva était le chirurgien, Charles était le patient.

J. E. E. Marmette.

(*A continuer.*)

LES CASTILLES

EXTRAITS DE NOTES DE VOYAGES.

Burgos.—Les Castillans, leur orgueil et leur fainéantise.—Le Clergé espagnol.—La Cathédrale.—Le Christ miraculeux.—Désolation de la vieille Castille.—Le Castillan et le Napolitain.—La diligence espagnole et son singulier attelage.

.....

Nous laissons la Biscaye en traversant l'Ebre à *Miranda* de Ebro ; ce n'est encore qu'une petite rivière sans importance, prenant sa source dans les montagnes des Asturies. Après avoir servi de limite à la Castille et à la Navarre ; après avoir baigné les murs de la courageuse Saragosse, serpenté en tous sens dans les plaines de l'Aragon, et traversé la Catalogne, ce beau fleuve, cette barrière de l'Espagne va se perdre dans la Méditerranée, entre Valence et Barcelonne.

Les petites villes de la Biscaye sont, en général, très-bien entretenues, les populations sont gaies, propres et industrieuses, tandis que Miranda de Ebro me fait l'effet d'une ruine malpropre et habitée par un peuple plus sale encore.

J'ai souvent été frappé de ces singuliers contrastes que l'on remarque en passant une frontière ; de ces contrastes qui ne semblent quelquefois justifiés par aucune de ces grandes divisions naturelles, telles que les chaînes des Alpes et des Pyrénées, ou le cours du Danube ou du Rhin. On dirait même parfois que les simples poteaux de démarcation entre les pays sont des obstacles insurmontables, que les peuples et les idées mêmes ne pourront jamais franchir.

Ce contraste est encore plus frappant en passant de la Biscaye en la Castille : ces peuples sont cependant les enfants d'une même grande nation, ils obéissent depuis longtemps au même pouvoir et pratiquent la même religion..... Pauvre République universelle !!!

.....

Burgos ressemble en grande partie à toutes les villes anciennes, moins leur malpropreté ; ses rues, assez propres, sont, à l'exception d'une seule, celle conduisant à la cathédrale, mal percées et mal pavées. C'est dans cette dernière que l'on peut voir avec le plus d'avantage ce type merveilleux du " mendiant castillan, " se drapant avec autant d'orgueil dans son sale et traditionnel manteau brun, qu'un histrion ambulant dans son manteau d'hermine.

Je me trompe peut-être en disant que ce manteau est brun ; la couleur en est insaisissable. Prenez le premier morceau d'étoffe venu, laissez-le traîner quelques mois dans une boue jaunâtre, faites le roussir au rayon d'un soleil castillan, permettez à un brave mendiant de s'en servir comme couverture pendant cinq ou six ans, et vous obtiendrez peut-être une couleur qui en approchera. L'état de vétusté n'y fait rien ; est-il tout-à-fait délabré, on en accroche les lambeaux tant bien que mal, et la tête haute, le regard fier, on se le rejette sur l'épaule gauche.

Il y a quelque chose d'étonnant, d'incompréhensible même, dans ce coup d'œil orgueilleux qui vous est lancé par des hommes en haillons ; n'y cherchez aucune intention insultante, car l'insulte est aussi éloignée de leurs idées que de leurs cœurs : est-ce votre faute si vous n'êtes pas issu d'une noble famille castillane ?..... Ce regard serait certainement risible, si on n'y voyait la certitude d'une supériorité incontestée et incontestable !

Tous les Castillans sont orgueilleux. Le noble est fier de sa noblesse, qu'il considère peut-être avec raison comme la plus ancienne et la plus belle du monde. Il va même plus loin, car il n'est pas de piètre *hidalgo* qui ne se prétende descendant du fondateur de la monarchie espagnole. Je me rappellerai toujours cette devise on ne peut plus insolente de la famille des Velascos, dont j'ai vu les tombes en parcourant la cathédrale :

> " *Antes que Dios fuese Dios,*
> " *O que el sol illuminab los Penascos,*
> " *La era noble casa de los Velascos.*"

" Avant que Dieu ne fût Dieu, ou que le soleil eût brillé sur les montagnes, déjà était la noble famille des Velascos."

Quant au pauvre, il est fier.....d'être Castillan, c'est-à-dire

descendant des Goths, et bien supérieur à tous ses voisins, surtout les Andalous, mélange maure, juif et arabe.

L'orgueil et la paresse sont les seuls défauts de cette population courageuse, franche, dévouée et surtout d'une sobriété proverbiale. Ce premier défaut a fait des Castillans un peuple de héros pendant les guerres de l'Indépendance, mais de ces héros tristes, intraitables et surtout très-chatouilleux sur le point d'honneur.

Quoique les Castillans soient toujours paresseux, les délices de leur fainéantise augmentent avec les rayons du soleil ; leur *siesta* est quelque chose d'extraordinaire. A peine midi est-il sonné, que l'on voit toute cette population se rendre sur les places publiques et dans les rues bien exposées au soleil, et s'y étendre sur leurs grands manteaux bruns. Ils ressemblent aux mouches que les rayons du soleil dégourdissent et attirent. " *Tomar el sol,* " prendre le soleil, leur est devenu une nécessité.

Cette population moitié grouillante, moitié endormie, me rappelait le paresseux lazzarone napolitain. Il y a tant de similitude dans la paresse de ces deux peuples, malgré une grande différence de caractère, que je me demandais parfois si, par impossible, cette fainéantise ne s'était pas communiquée de l'un à l'autre pendant les années de leur union politique.

.....

Laissant la cathédrale, nous nous dirigeons vers la montagne du château ruiné, qui domine la ville au nord ; c'est le seul endroit d'où il soit possible d'avoir une vue générale de la ville et des environs.

Burgos, l'antique *Brahum* ou *Bravum*, est située à l'extrémité occidentale d'une vaste plaine, ou plutôt d'un vaste plateau, et au confluent de deux petites rivières, la Véga et l'Arlenzon, que nous voyons serpenter au milieu de la plaine. La cathédrale étale à nos pieds toutes les richesses de ses nombreuses flèches dentelées, ressemblant à autant de minarets gothiques. Il y a, en effet, beaucoup de style arabe ou maure : on dirait les minarets de la mosquée d'Ackmet recouverts des ornements fleuris du christianisme.

Dans le lointain nous apercevons un ancien couvent maintenant nommé " *las Huelgas* " : ce couvent, autrefois affecté à la retraite des grandes familles de l'Espagne, devint bientôt très-puissant ; sa princière abbesse possédait au-delà de cinquante villages. C'est maintenant une ruine.

A l'extrémité ouest de la " *Calle alta* " et près d'une des portes de la ville, est un petit carré de ruine que l'on ne remarquerait pas, si une longue inscription ne nous indiquait les débris de la maison où Rodrigo Diaz de Vivaz naquit au milieu du cinquième siècle.

A en juger par l'étendue des décombres et des excavations, la maison du Cid ne devait pas être plus grande que la plupart des grandes maisons de pierre de nos campagnes.

L'histoire, ou plutôt la légende, nous rapporte que le jeune Castillan, à peine âgé de quinze ans, se fit connaître en tuant celui qui avait outragé les cheveux blancs de son père ; que la fille de la victime, Dona Ximena, vint à la Cour demander la tête du jeune homme ; mais, le voyant si respectueux et si accompli, elle oublie le sujet de sa colère pour ne se souvenir que de son amour. Ce fait, plus ou moins historique, a fourni à la littérature française un de ses chefs-d'œuvre, que l'on peut toujours lire avec agrément, et que l'on ne peut jamais oublier après avoir entendu la grande tragédienne qui étonne l'Europe. [1]

Rodrigue devint bientôt la terreur des Maures, et quoiqu'en disgrâce auprès d'Alphonse VI, il n'en combattit pas moins pour son roi, auquel il vint se présenter chargé de victoires et suivi de nombreux prisonniers qui, dans leur admiration, avaient nommé leur vainqueur "*Seid*," maître, seigneur.

Il n'est pas, en Espagne, de héros plus populaire que le Cid : ses exploits ont été le sujet d'un nombre infini de ballades et de romances, toutes plus exagérées les unes que les autres, et l'on sait que sous ce rapport, la littérature espagnole n'est pas parcimonieuse.

Revenant vers la ville, nous passons au pied d'un bel arc surmonté de trois petites pyramides, genre particulier à Burgos. Ce monument fut élevé par Philippe II sur les ruines du palais du premier comte de Castille.

Le seul mérite de Fernand Gonzalès est d'avoir été le fondateur de l'Indépendance de la Castille. Pour obtenir ce but, il mit toutes les mauvaises passions en jeu, trahit son roi, et appela les Maures à son secours. Vaincu, mais aussitôt pardonné, il réussit à marier sa fille au fils de son bienfaiteur ; et à la mort du roi, il intrigua tellement contre son propre gendre, qu'il finit par faire reconnaître son indépendance. La fin justifie-t-elle les moyens ?.....Son monument est, dans tous les cas, de beaucoup supérieur à celui du Cid.

.....

.....

Le Chapitre de la cathédrale de Burgos se compose de quarante-six prêtres, sans compter les chapelains des chapelles particulières, qui sont comme autant d'églises séparées. La ville elle-même compte près de deux cents ecclésiastiques, c'est-à-dire, un sur soixante habitants ! un sur quinze hommes faits ! ! Ce nombre est certainement exorbitant, mais il n'est heureusement pas aussi

1 Rachel.

élevé pour le reste de l'Espagne, et il va en diminuant de jour en jour.

Les prêtres forment en Espagne une armée puissante, il est vrai, mais généralement aimée et respectée. La plupart d'entre eux sont sortis du peuple, même du bas peuple, et ils en ont conservé les goûts et les manières ; leur éducation n'est peut-être pas très-variée, mais, d'un autre côté, le haut clergé de l'Espagne est peut-être un des plus instruits du monde.

Le peuple sait que le prêtre est son protecteur, qu'il a toujours défendu ses droits et son indépendance ; il se souvient encore que dans les ruines fumantes de Saragosse, le moine, partageant ses périls et ses souffrances, lui montrait le signe de la rédemption et l'encourageait à repousser la tyrannie de l'étranger ! Il y a bien des boucs noirs, des mauvais prêtres en Espagne comme ailleurs, peut-être même plus qu'ailleurs, vu leur nombre, mais il n'en est pas moins vrai que le corps ecclésiastique en général mérite autant d'éloges qu'il reçoit d'injures.

On se croit encore aux jours qui ont précédé les grandes guerres avec la France, et l'on ne veut tenir aucun compte à l'Espagne des immenses progrès qu'elle a faits depuis sous tous les rapports. Il en était là comme partout ailleurs ; de longues années de tranquillité et de luxe avaient gâté le clergé : il fallait les misères, des invasions et des persécutions, pour retremper son courage et lui rendre son ancienne vertu. Pouvons-nous croire que, sans les horreurs de la révolution, le magnifique clergé de la France aurait abandonné ses idées exclusives, et qu'il serait aujourd'hui le modèle des clergés par sa science et ses vertus ? La révolution a toujours été et sera toujours impuissante par elle-même contre l'Eglise de Dieu ; mais c'est un terrible instrument, dont la divine Providence se sert quelquefois pour châtier son peuple et le ramener à la vertu.

Les reproches que l'on faisait à l'Espagne ne peuvent plus, en Europe, s'appliquer qu'à un pays voisin qui jouit depuis longtemps d'un régime *ultra-libéral*, l'admiration de l'Angleterre et des *Progressistas.* [1]

.....

.....

1 Le Portugal est aujourd'hui le pays de la Franc-maçonnerie et des libres-penseurs : c'est le Piémont de la Péninsule Ibérique, et l'on voudrait lui faire jouer un rôle analogue au profit de la révolution.

Je ne sais si les admirateurs de ces deux pays, les deux seuls qui, au nom de *l'Eglise libre dans l'Etat libre*, n'ont pas permis à leurs évêques de se rendre à Rome, pour y accomplir les devoirs de leur charge, je ne sais s'ils considèrent le dévouement, la science et la moralité comme les qualités indispensables d'un clergé progressiste, comme celui qu'ils veulent former en Italie. Dans ce cas, le

Les Révérends Pères Jésuites ayant eu la complaisance de se mettre à notre entière disposition, nous profitons de leurs bons services pour visiter la cathédrale dans tous ses détails.

Il faudrait des jours entiers pour bien étudier toutes les richesses que renferme cette église, non-seulement la plus belle, mais aussi la plus riche et la plus singulière que nous ayons vue : je n'entreprendrai donc pas de détailler les trésors immenses et véritablement cachés dont elle regorge ; je me contenterai de dire qu'ils suffiraient presque à la conversion de la moitié des païens de l'Asie et de l'Amérique.

Une de ces châsses délicates et ciselées avec le plus grand soin, comme on n'en voyait qu'au moyen âge, en serait l'unique modèle : donnez-lui des proportions colossales, lancez ses flèches à trois ou quatre cents pieds du sol, et vous aurez une idée des tours de la cathédrale de Burgos. La pierre, sous le ciseau des habiles ouvriers du moyen âge, a pris les formes élancées et délicates que l'on croirait ne pouvoir donner qu'à l'or ou à l'ivoire. Tout y est d'un grandiose et d'une profusion surprenante ; maître-autel recouvert de bas-reliefs, de statues, de candélabres en argent massif, au milieu desquels l'hostie sainte paraît continuellement aux fidèles derrière un bloc de crystal de roche ; stalles en bois sculpté dont chaque détail est d'un fini artistique ; lutrins en bronze, supportant des manuscrits de l'exécution la plus parfaite, qui sont, par leur antiquité, autant de preuves matérielles et présentes à tous de l'immutabilité du dogme catholique.

L'apparence de ce magnifique monument est cependant presqu'entièrement gâtée, à l'extérieur, par les misérables masures qui l'enclavent et empêchent d'en avoir une vue générale, et à l'intérieur par une espèce d'enceinte en marbre et un lourd grillage qui entoure une grande partie de la nef principale et renferme, comme dans plusieurs autres cathédrales de l'Espagne, ce que

Portugal est là pour les détromper, et leur demontrer qu'il vaut bien mieux voir ce corps d'élite s'en tenir à ses idées conservatrices, *rétrogrades*, si on le veut !

J'étais à Rome en 1861 (lors de mon second voyage), avec un jeune prêtre canadien que nous avons pour la plupart connu et estimé ; il est mort depuis quelques mois, et c'est, si je ne me trompe, notre digne Evêque qui lui a fermé les yeux. Monsieur Leblond arrivait d'un long voyage en Espagne et en Portugal, et, je suis heureux de le dire, nos appréciations étaient absolument les mêmes par rapport à ce pauvre pays. " *Quant au Portugal*, me disait-il, *vous ne pouvez-vous figurer l'état déplorable de son bas clergé, sous le rapport de la vénalité, de l'ignorance et de l'immoralité ! Les évêques sont un corps d'élite, mais que peuvent-ils faire ? ils ont les mains liées par l'autorité.*" Je le crois volontiers ; un gouvernement qui peut persécuter et chasser *les petites sœurs des pauvres*, peut sans rougir écrasempre un clergé pour le dominer plus facilement. Est-ce le sort que l'on réserve à l'Espagne, si le Portugal réussit à se l'annexer ? L'amitié de l'Angleterre à ce prix ..... c'est trop cher.—*Note de l'Auteur.*

l'on nomme *la capilla reale*, c'est-à-dire, le maître-autel et le chœur.

Les nattes épaisses qui recouvrent les dalles de l'église me rappellent les moëlleux tapis des mosquées de Constantinople ; " cette habitude est presque générale en Espagne, nous dit notre bon cicérone, et doit être la suite d'un long contact avec les Maures."

On n'y connaît pas les bancs de nos églises de l'Amérique et de tous les temples protestants de l'Europe ; on y connaît encore moins les malencontreuses chaises des églises de la France. La cathédrale appartient au peuple, au pauvre comme au riche ; l'inégalité des rangs et des fortunes disparaît au pied des autels, et le pauvre peut y prier décemment, sans avoir d'avance loué une chaise, ou retenu une loge numérotée comme à l'Opéra !

Toutes les classes de la société, sans distinction aucune, y assistent aux offices soit debout ou à genoux ; les femmes s'accroupissent sur leurs talons et s'asseyent même quelquefois sur le pavé.....

.....

Les Espagnols ont une dévotion toute particulière au Crucifix ; presque toutes leurs grandes villes possèdent leur Christ miraculeux, à peu près comme tous les oratoires, toutes les rues et tous les carrefours de l'Italie, leur Madone miraculeuse. Cette dévotion est cependant plus raisonnable et moins exagérée en Espagne qu'en Italie.

A part sa singularité et son très-grand mérite artistique, *El Christo de Burgos* est surtout cher au peuple, à cause de ses nombreux miracles et des grandes faveurs qu'il a accordées à la ville. La légende veut qu'il ait été trouvé flottant sur le golfe de Biscaye, par un marchand de Burgos, qui le fit transporter au couvent des Augustins.

Un Christ si miraculeusement trouvé ne pouvait manquer d'opérer des prodiges ; il en fit en effet tant et tant que l'Archevêque, du droit du plus fort, le fit transporter dans sa cathédrale, au grand chagrin des Augustins.

Ce Christ très-extraordinaire est formé d'une substance tout-à-fait inconnue, flexible et couleur de chair. On le prétend l'ouvrage de St. Luc qui, paraît-il, était aussi bon sculpteur que peintre habile, si l'on en juge par les nombreux ouvrages qui lui sont attribués ; il a, de plus, l'avantage de voir ses œuvres se conserver de générations en générations jusqu'à nos jours, tandis que celles de ses contemporains ont, pour la plupart, bel et bien disparu de la terre. Trouve-t-on une peinture un peu ancienne et extraordinaire, on la lui attribue, comme à Rome, dans une église près de la *Cloaca Maxima*. C'est très commode, et surtout de vérification fort difficile ! !

Quoiqu'il en soit, le Christ de Burgos est un morceau d'art très-remarquable, et sans croire à tous ses miracles, je crois à cette parole sainte : " Avec la foi, on peut transporter les montagnes ; " j'aimerais encore autant tout accepter sans raisonnement, que douter de tout ; le doute dessèche l'âme et rend insipide tout ce qui n'est ni visible ni matériel. Celui qui abolirait les légendes nous rendrait un bien mauvais service !!!

....

On nous fit voir, accroché aux murs d'une des nombreuses sacristies, un vieux coffre vermoulu et tout garni de barres de fer. C'est " *el cofre del Cid*," auquel il doit nécessairement s'attacher une légende.

Il paraîtrait, en effet, qu'après être tombé dans la disgrâce d'Alphonse VI, et se trouvant dans un grand besoin d'argent, pour continuer les guerres qu'il avait entreprises pour son propre compte contre les Maures, Rodrigue se décida à jouer de ruse pour obtenir d'un vieux Juif ce qu'il ne pouvait obtenir de son Roi. Il prend un gros coffre, le fait remplir de pierres, de sable et de morceaux de fer, et le fait transporter chez son Juif, auquel il offre sa vaisselle d'or et d'argent en gage. L'usurier accepte de grand cœur et donne l'argent voulu.

Après avoir battu les infidèles et leur avoir enlevé d'immenses richesses, le Cid rembourse la somme empruntée et réclame son gage, qu'il fait ouvrir aux yeux de l'usurier ébahi, etc.

Il faut croire que le brave des braves avait la certitude de vaincre ses ennemis et de pouvoir acquitter ses dettes !!! Sinon, " *el cofre del Cid* " ne mériterait d'être conservé comme s'il renfermait encore les trésors de Rodrigue.

....

Nous disons adieu à notre complaisant cicérone, qui fut parfait pour nous, comme l'avaient été ses frères à Rome, à Turin, à Strasbourg et à Metz, et vers dix heures du soir (le 21 novembre), nous nous installons de notre mieux dans le coupé de la diligence pour Madrid, avec la prespective d'une nuit froide et désagréable.

Au lever du jour, nous avions autour de nous le spectacle le plus navrant de la désolation. Les montagnes crayeuses de la Judée, le sol crevassé des bords de la mer Morte, les sables mouvants qui entourent Cracovie, ne vous prennent pas plus au cœur que cet immense plateau (j'allais dire cet immense désert) de la vieille Castille, avec ses collines grisâtres, ses terres desséchées par les vents du nord et brûlées par le soleil, et ses masures en ruine

L'œil cherche en vain un objet agréable pour se reposer ; il ne

rencontre que tristesse et misère : c'est un mendiant déguenillé, deux ou trois mulets couverts de poussière et conduits par un malheureux paysan, exténué par les fatigues d'une longue route. Dans le lointain, c'est la misérable tour d'une église ruinée, dont la cloche vous annonce seule que le pays est habité.

La tristesse semble empreinte dans tout ce qui vous entoure ; le chant des oiseaux ne s'y fait guère plus entendre que sur les bords de la mer maudite ; [1] on s'attendrait plutôt à y voir une procession funèbre serpentant le long du sentier de la montagne au lugubre chant du *Requiem.*

Je comparais plus haut le mendiant castillan au lazzarone napolitain, et certainement avec raison, car ils sont aussi fainéants l'un que l'autre ; mais quelle différence dans les causes de cette paresse et tous ses effets sur l'homme !

L'un est paresseux parce que son pays est trop riche, trop productif ; l'autre, parce qu'il est trop pauvre, trop désolé : l'Italien nage dans l'abondance ; un climat délicieux, un ciel toujours pur, un sol produisant de lui-même et presque sans culture, tout influe sur ses mœurs et sur son caractère. Il est mendiant parce qu'il y gagne ; ne travaille pas, parce qu'il peut vivre sans travail ; couche dans les rues et sur les places publiques, parce qu'un logement lui est inutile ; enfin il est gai, content, parce qu'il n'a pas de besoins et que le beau ciel de l'Italie influe sur lui.

Le Castillan, tout au contraire, est paresseux parce qu'il est découragé de cultiver un sol ingrat ; ses soins, ses troubles ne seront pas rétribués, il préfère donc se contenter philosophiquement d'un morceau de pain noir et d'une gousse d'ail, qu'il peut toujours se procurer facilement. Il est triste, taciturne, parce que son pays est la désolation même et que le soleil lui brûle le cerveau.

Le mendiant castillan est sobre et courageux ; les lazzaroni sont spirituels, mous et efféminés ; ils feraient d'excellents filous et les Castillans de terribles brigands !

Malgré ses défauts, je préfère le paysan espagnol avec sa franchise et son esprit national indomptable : qu'il survienne une difficulté, un danger public, le Castillan sera debout, il jettera de côté son grand manteau et, comme au commencement de ce siècle, il chassera l'étranger ; le Napolitain, au contraire, se soumettra presque sans difficulté, de peur de compromettre sa tranquillité, son délicieux *far niente.*

Nous voyageons presque toute la journée sans interruption ; notre

1 La Vieille Castille a presqu'entièrement été dépouillée de ses arbres. Les habitants prétendent qu'ils attiraient les oiseaux et favorisaient par conséquent leurs ravages !

lourde diligence nous transporte avec rapidité à travers quelques misérables village ; tous plus sales les uns que les autres ; de braves mendiants nous assiègent à chaque relais, et nous demandent l'aumône avec une dignité à faire rire ; d'autres se contentent de nous toiser du haut de leur grandeur, sans forfanterie aucune, probablement aussi sans arrière-pensée blessante pour nos individus. Ils sont évidemment nos supérieurs ! " *Noble como el Rege...aun...* Noble comme le Roi et...même..." écrivait un simple chevalier Castillan au bas de sa signature, et comme on lui demandait ce que signifiait ce " même," il répondit qu'étant chevalier, il était noble comme le Roi, et qu'étant Castillan, il l'était plus, car le Roi n'était que Français !!!

Vers trois heures de l'après-midi, nous nous engageons dans les ramifications du versant septentrional de la Sorno Sierra, chaîne de montagnes qui sépare les deux Castilles ; je n'en étais pas fâché, la rapidité de la course sur des chemins raboteux m'avait littéralement moulu.....

.....

Le service postal de la France et de presque tous les pays de l'Europe ne se fait qu'avec des chevaux ; mais en Espagne, on ne se sert guère que de mulets, dont on a la singulière habitude de raser tout le crin de la queue, et tout le poil du ventre jusqu'à mi-corps, formant ainsi une ligne tracée horizontalement sur les flancs de l'animal. On dirait d'une énorme souris ; sept de ces mules sont ordinairement attelées à la voiture, quelquefois dix et même dix-huit.

Sur le siége de l'impériale se trouve perché, comme en France, le *Mayoral* (conducteur, chef), le dispensateur des faveurs, le régulateur des arrêts, qu'il peut allonger ou raccourcir selon son caprice, ou plutôt, selon le désir des voyageurs généreux. Le *Delantero* (postillon) enfourche la mule de devant, *la capitana*, et à un signal du *Mayoral* tout le vaste attelage part à fond de train, excité par les cris et les coups de bâton que le *Zagal* leur fait pleuvoir sur les flancs et sur le dos.

Ce *Zagal*, qu'on ne retouve qu'en Espagne, est le plus singulier personnage que l'on puisse imaginer ; tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il n'a pas de place fixe. Il ne court pas, il voltige autour de la voiture, se perche quelquefois sur l'impériale, puis s'accroche aux portières et ne prend pas un seul instant de repos ; ses cris sont à faire peur ; il gourmande les bêtes ou les encourage en les appelant par leurs noms, *capitana*, paresseux, *coronel* (colonel) ; les *caramba*, les *carraco* tombent de sa bouche avec autant de rapidité que les coups de bâton sur le dos de ses pauvres mules.

Ses fonctions sont celles d'un officieux *factotum ;* il enraie et met le sabot, ce qui ne l'empêche pas de rouler de temps à autre une cigarette entre ses doigts, et de la fumer pendant les courts entr'actes de la comédie qu'il nous donne.

On croirait naturellement ce malheureux moulu et rompu de fatigue en arrivant au relais ; mais point du tout ; il n'est qu'en nage, et me rappelle une des fables les plus spirituelles de Lafontaine. Comme la mouche du coche, mais avec un peu plus de raison, il s'imagine avoir le plus grand mérite ; c'est lui qui fait mouvoir la lourde machine, et il désire que les voyageurs le remercient en le gratifiant d'un petit réal ou d'un cigare qu'il aime tout autant. Le *Zagal* rit toujours, il ne peut, par conséquent, être Castillan !

.....

L. R. Masson.

NÉLIDA

OU LES GUERRES CANADIENNES DE 1812.

II

LES ANGES DU ROCHER.

Suite.

Dans d'aussi perplexes circonstances, le missionnaire n'hésita point à devenir pour eux un second père. Les prenant dans ses bras, il les bénit, versa sur leur tête l'eau régénératrice, et courut les porter à une femme iroquoise de la jeune chrétienté qu'il avait réunie autour de ses rochers. Celle-ci les éleva jusqu'au moment où ils purent tous deux venir habiter la cellule du bon père, qui les aima bientôt de la plus tendre affection. Et comment aurait-il pu ne pas en être ainsi ?

Jamais regard n'avait contemplé un plus joli groupe que celui de ces deux chérubins dont la beauté eût fait envie aux anges du ciel. Rien de plus caressant, de plus doux, de plus aimant que ces deux beaux enfants. Le vieillard semblait renaître en les contemplant, et souvent, les attirant sur sa poitrine, il les couvrait de ses baisers et bénissait Dieu de lui avoir donné ce bonheur dans sa vieillesse, comme une anticipation des récompenses réservées à sa vie laborieuse et sainte.

Leur beauté morale et physique ne fit que croître avec l'âge. Ils vivaient toujours ensemble, et là où l'on rencontrait le frère, on était sûr d'apercevoir bientôt la sœur. Nélida, timide et tendre, se montra de bonne heure compatissante aux maux des autres. Sa

plus douce occupation était de sécher les larmes de ceux qu'elle voyait souffrir et de venir au secours des malheureux. Cependant, elle se plaisait aussi à suivre son frère dans les bois, à le voir grimper aux arbres, comme les autres petits sauvages, ou traverser les rivières à la nage, comme un jeune bison qui va se baigner dans le fleuve.

Aucun de ses compagnons n'était plus habile à bander un arc et à frapper l'oiseau fuyant à travers les airs. Aux ruses du sauvage, il joignait le jugement d'un Européen ; aussi son ascendant sur les enfants de la petite chrétienté iroquoise était-il déjà pareil à celui que possédaient les sachems les plus expérimentés dans l'assemblée des guerriers de leur tribu. Le missionnaire s'en félicitait secrètement, car il voyait dans ce généreux et intrépide enfant un chef futur de sa nouvelle église qu'il saurait défendre, après lui, contre les influences des barbares, en la préservant d'une ruine fatale.

Afin de compléter son œuvre, le père Mesnard envoya Nélida au couvent de Montréal où elle devait achever son éducation.

Ottanis, au contraire, fut envoyé au séminaire de Québec, pour complèter les études humanitaires qu'il avait commencées sous la direction du bon missionnaire. Plusieurs années s'écoulèrent avant que les deux enfants ne fussent de nouveau réunis pour ne se séparer jamais.

A leur retour, quelle ne fut pas leur surprise en apercevant auprés de la grotte du missionnaire un gracieux ermitage à plusieurs compartiments qu'il leur avait fait élever en leur absence ! De là, on découvrait au loin le paysage le plus enchanteur. L'ermitage lui-même était une petite merveille. Le lierre serpentait tout autour et l'abritait contre la violence des pluies.

Une fraîche pelouse s'étendait entre les rochers, et, tout auprès, un gracieux berceau de charmille s'élevait au milieu du jardin du bon prêtre. C'était modeste, mais c'était poétique et beau comme un nid de rossignol entre les fleurs qui décorent de leur éclat la nudité du roc. La reconnaissance arracha des pleurs à ces deux beaux jeunes gens, qui se jetèrent dans les bras du bon prêtre et le couvrirent de leurs larmes d'amour et de gratitude.

Ils avaient seize ans ! Tous deux, en grandissant, étaient presque devenus méconnaissables, car des merveilles s'étaient opérées en eux pendant leur longue absence. Le frère et la sœur, qui se revoyaient pour la première fois après avoir si longtemps soupiré après cette heure à jamais fortunée, se regardaient avec un muet étonnement, comme si, au réveil d'une longue nuit, une fée mystérieuse avait touché leur existence de son talisman miraculeux.

Nélida, qui, à son départ, se faisait de longues tresses de sa chevelure une ceinture dont le double nœud laissait encore flotter ses extrémités ondoyantes, encadrait alors sa figure d'ange dans un double ceintre du plus riche satin, qui se nouait derrière les oreilles. Le reste de sa tenue, quoique continuant à se modeler sur les costumes des sauvages qu'elle préférait à ceux des Françaises, décelait le plus exquis instinct du beau, si naturel à son sexe. L'étude avait développé les charmes de son esprit, qui ne pouvaient être égalés que par ceux de sa personne.

Ottanis, au contraire, ne paraissait pas avoir beaucoup progressé dans l'étude du goût et de l'élégance. Il semblait même n'avoir jamais songé à prendre le moindre soin de sa personne ; aussi parut-il tout étonné de voir l'attention particulière avec laquelle sa sœur redressait le plus léger filet qui s'écartait de l'enchevêtrement travaillé de sa chevelure. Il était beau cependant, mais de cette beauté mâle qui caractérise le guerrier qui doit un jour s'enivrer des vapeurs du sang sur un champ de bataille.

Chez lui, une humeur sombre avait succédé à toutes les folles joies de l'enfance. Une idée fixe occupait continuellement son imagination, naguère si expensive. Cette inquiète préoccupation ne fermait pas du moins son cœur aux douces consolations de l'amour fraternel ; mais dès qu'il était seul, et il affectait de rechercher la solitude, ses pensées reprenaient leur cours et retombaient, comme un cauchemar, sur sa pauvre âme endolorie, cette âme d'élite qui possédait tout ce qu'il aurait fallu pour en faire un savant ou un artiste, aussi bien qu'un capitaine intrépide et habile.

Bientôt Nélida éprouva, à son tour, quelque chose de la tristesse qui minait sourdement son frère. Elle ne pouvait, sans se sentir des larmes dans les yeux, le voir dès le matin jeter son fusil sur son épaule, siffler son chien et s'enfoncer solitaire sous le dôme des plus épaisses forêts, pour ne reparaître que le soir plus morne, plus abattu, plus brisé que jamais de fatigues et de tourments intérieurs. A cette vue, Nélida renchérissait encore sur la taciturne mélancolie de son frère. Insensiblement, elle en vint aussi à passer une grande partie de ses jours en promenades sans but déterminé, pour ne rentrer que le soir sans savoir ce qu'elle avaitfait.

Un jour, elle se décida à suivre son frère dans ses mystérieuses excursions. Elle le surprit assis sur la dernière pierre d'un précipice qui dominait un gouffre où les eaux du fleuve venaient se briser en cascades mugissantes. Sous ses pieds, celles-ci rejaillissaient revêtues des plus brillantes couleurs. Des vagues se choquaient entre elles, se mêlaient, s'embrassaient pour retomber

enlacées sur leur lit pavoisé d'une mousse soyeuse. Toute la masse des eaux, resserrée en cet endroit entre une île et le promontoire, bondissait tumultueusement, variant sans cesse ses luttes et ses couleurs. On eût dit que le fleuve, par un effort suprême, semblait vouloir étaler en ce lieu toutes ses richesses, sa force et sa limpidité. Si, à de courts intervalles, un bateau venait à s'engouffrer dans ces gorges, il semblait tout à coup disparaître pour jamais sous l'écume mugissante ; mais bientôt il remontait glorieux sur la cime des vagues, prêt à recommencer la lutte, sans perdre le temps de sécher ses bords qui semblaient briller sous les pierres étincelantes dont il paraissait décoré. Muet et pensif, Ottanis contemplait ce spectacle d'un regard distrait, tandis que sa sœur le regardait de loin, en répandant des larmes. Soudain elle le vit tourner la vue de son côté.

Elle s'enfuit aussitôt pour lui dérober son indiscrétion et la rougeur de ses yeux. Mais le jeune homme l'a vue s'éloigner plus légère qu'une biche dans les forêts. S'élançant des rochers où il se plaît à nourrir sa tristesse, il allonge ses pas dans la plaine et ne tarde pas à l'atteindre. L'enlaçant alors dans ses bras, il lui demande pardon de la solitude où il la laisse et lui promet de s'efforcer, à l'avenir, de lui rendre la vie douce et joyeuse.

—Pourquoi me fuis-tu ? s'écria la malheureuse jeune fille fondant en larmes. Que t'ai-je donc fait pour que tu puisses t'obstiner à me délaisser ainsi ? Ah ! si tu savais combien mes pensées sont tristes et mon âme inquiète quand je te vois t'éloigner, accablé du poids de tes noires préoccupations ! Combien ne me paraîs-tu pas souffrir dans cette solitude que tu cherches cependant avec une si cruelle obstination ! Qui sait si, en parlant ensemble du sujet de nos inquiétudes, quand nous sommes éloignés l'un de l'autre, nous n'allégerions pas nos peines ?

—Hélas ! répondit le jeune homme avec amertume, rien ne t'empêche, toi, de me parler de tes soucis, mais que n'aurais-je pas à me reprocher si j'allais éveiller dans ton âme tous les tourments que j'endure par l'aveu de l'inquiétude qui les cause ?

—Tu consens à ce que je te parle un peu de mes chagrins, n'est-ce pas, mon frère ? Eh bien ! tu as vu souvent ces petites sauvagesses qui viennent ici cueillir des fruits. Ne leur as-tu jamais entendu dire entre elles : " Ce panier de mûres ou de framboises, je le garde pour maman. ?" Comme elles parlent avec amour, avec tendresse de leur mère, ces pauvres enfants ! Qu'elles doivent être heureuses de pouvoir, chaque jour, la presser dans leurs bras, en recevoir caresses et baisers ! Oh ! combien j'eusse aimé ma mère, moi, si Dieu m'eût donné de la connaître ! Que de fois cette question

désespérante n'est-elle pas venue errer sur mes lèvres : " Notre mère à nous, qui est-elle ? où est-elle ? " Ne pense-tu pas comme moi, frère, qu'il est cruel, oh ! bien cruel, de ne pouvoir répondre à une pareille question ? de n'avoir à nos côtés cet être aimant pour nous attirer contre son cœur et nous répondre par des baisers ?

—Et toi donc aussi, malheureuse enfant, tu te laisses ronger par cette pensée ! Ah ! mon Dieu, ce qui me désole si cruellement est ce qui fait ton supplice ! Oh ! oui, une mère, une mère, pour lui confier nos peines, nos projets ; une mère à aimer, à bénir, dont nous écouterions avec amour les douces paroles, dont nous recevrions les encouragements et les caresses !

—Oh ! quel bonheur, si nous pouvions la retrouver un jour !

—La retrouver ! Oh ! non, jamais ! Ne l'espère pas, la déception serait trop cruelle !

Ces paroles replongèrent subitement la jeune fille dans l'accablement du désespoir. La tête penchée sur son sein, les yeux inondés de larmes, elle se mit à rouler machinalement entre ses doigts une des boucles de sa chevelure qui ondulait si gracieusement sur son cou d'albâtre.

Son regard plein de larmes contenues errait sur la cascade mugissante dont les vagues n'étaient pas moins tourmentées que les sentiments qui bouleversaient son cœur. La sympathie fraternelle se communiquant rapidement, les yeux d'Ottanis se mouillèrent, à leur tour, de pleurs douloureux. S'abandonnant alors, pour consoler sa sœur, à des illusions qui ne l'égaraient pas, il résolut de feindre un espoir qu'il n'osait concevoir et essaya de relever le courage de celle qu'il aimait par ces tendres paroles :

—Sœur, pourquoi te livrer à ce chagrin qui nous énerve ? Où nous conduiront ces tourments impuissants et ces tristesses cachées ? Peut être tout espoir de retrouver notre mère n'est-il pas à jamais perdu. Au lieu de me consumer inutilement au milieu de ces forêts, je vais désormais vouer ma vie entière à cette recherche digne de mon courage et de mes jeunes ans.

—Oh ! Dieu bénira tes efforts, sois-en sûr, mon Ottanis bien-aimé.

—Peut être ! Mais s'ils n'étaient pas couronnés de succès, pourquoi braver la volonté divine qui ne nous a pas créés pour souffrir, mais pour agir, faire le bien, nous dévouer et trouver le bonheur dans l'accomplissement du devoir ?

" Sœur, quel est l'homme qui ne donnerait sa vie pour te rendre heureuse ? Tu es belle entre toutes les jeunes filles que j'ai connues ; tu possèdes une instruction rare dans ces contrées ; ton

esprit a je ne sais quel charme indéfinissable qui captive et ravit quand tu ne t'abandonnes pas aux noires inspirations d'une tristesse qui ne nous a déjà fait que trop de mal ; enfin, tu es si compatissante, si dévouée, si bonne qu'ici on ne t'appelle plus que l'ange du rocher. Crois-moi, avec de telles qualités, il n'y a pas d'homme qui ne serait heureux de t'appeler sa femme et de se dévouer au bonheur de ton existence. Oh ! alors tu seras bien heureuse, ma sœur ! Tu goûteras toutes les joies pures, toutes les joies saintes d'un petit ménage chrétien, où règnera la sympathie, la propreté coquette d'une douce médiocrité. Tu travailleras, car le travail est saint ; tu prépareras le repas de ton mari ; tu passeras des heures à l'attendre quand il sera sorti, tu t'occuperas de jolis petits enfants qui te mangeront de caresses et de baisers. Que veux-tu que Dieu donne de plus agréable à nos cœurs que la réalité d'une telle vie ? et cette vie sera cependant la tienne, ô ma bonne et sainte sœur, car quelle femme en est plus digne que toi ?

— Mais alors pourquoi pleures-tu donc en cherchant à me consoler par la peinture de ces radieuses illusions ?

— Oh ! c'est qu'un douloureux pressentiment m'avertit que ce bonheur n'existera jamais pour moi.

— Alors, je n'en veux pas non plus, je resterai sans cesse auprès de toi ; je serai ton ange consolateur, ô mon bon frère ! tes douleurs seront les miennes et tes joies seront mes joies.

Et la jeune fille se jeta dans les bras de son frère en fondant en larmes. Ces deux jeunes gens si bons et si beaux retournèrent ensemble à l'ermitage, où le vieux prêtre les voyait chaque jour venir avec un redoublement de joie. Pendant ses excursions évangéliques, il leur laissait la plus complète liberté, car le bon père les gâtait un peu, comme font tous les vieillards. Il en était si ardemment aimé que jamais il n'eût osé leur faire un reproche. Cependant leur tristesse croissante, leurs courses plus fréquentes dans les forêts, avaient fini par l'inquiéter. Prenant Ottanis à l'écart, il voulut connaître la cause du changement qu'il avait remarqué en lui, et quand celui-ci lui eût fait l'aveu des préoccupations filiales qui le tourmentaient, le bon père, fondant à son tour en larmes, lui dit avec une douce mansuétude :

— Mon fils, j'ignore quels sont ceux qui vous ont donné la vie. Un jour, un chef iroquois vous apporta dans ma cellule en m'ordonnant de vous élever en chrétiens. Il vous avait enlevés à vos parents pour se venger de je ne sais quel sujet de haine qu'il nourrissait contre votre père. Dieu m'est témoin que je vous ai élevés tous deux comme si vous aviez été mes propres enfants.

— Et je t'en remercie, crois-le bien, ô mon bon père, de toute la profondeur d'une reconnaissance sans bornes.

— Oh ! je sais que vous m'aimez, répondit le vieux martyr avec la tendresse de Celui qui avait dit : " Laissez venir à moi les petits enfants ! " C'est vous qui avez fait de ma vieillesse un paradis anticipé. Mais pourquoi vous tourmenter de préoccupations qui sont peut-être contraires aux desseins de la Providence sur votre destinée ?

— S'il est vrai que tu m'aimes, répliqua aussitôt le bouillant jeune homme, comme saisi d'une illumination soudaine, ne cherche pas à combattre un dessein que Dieu seul peut m'avoir inspiré. J'ai juré à ma sœur que je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour retrouver nos parents, je vais consacrer ma vie à cette sainte entreprise. Connais-tu le nom du chef iroquois qui nous a confiés à tes soins ?

— Oh ! mon Dieu, que prétends-tu faire ?

— J'irai le trouver et il me révèlera quels sont les auteurs de nos jours, ou le jugement de Dieu décidera entre nous.

— Ah ! jamais !.....

— Son nom ! mon père, son nom ! s'écria l'impétueux enfant.

— Eh bien ! puisque tu le veux, que Dieu te protège ! Son nom est Allèwémi, le chef de la tribu de l'Aigle.

Le lendemain, Ottanis embrassa le vieux missionnaire, dit à sa sœur d'espérer, et chargeant son épaule de son rifle, sa ceinture de sa hache d'armes et de son couteau-poignard, il s'élança à travers les forêts à la recherche de celui qui l'avait séparé des auteurs de ses jours. Les Iroquois, les Algonquins et d'autres tribus sauvages du Haut-Canada marchaient en ce moment contre les Américains campés sur leurs frontières. Ces derniers traînaient à leur suite des tribus d'Ottawais, de Hurons, d'Illinois et de Sioux qu'ils voulaient opposer, dans leur lutte agressive, aux peuplades canadiennes. Ottanis n'eut aucune peine à parvenir jusqu'au puissant chef de la plus noble des tribus iroquoises.

Il lui dit en termes hautains et fiers quel était le but de sa longue course à travers les forêts.

— Tu veux connaître les auteurs de tes jours ? lui dit en ricanant Allèwémi ; alors suis-nous au carnage des lions ; si tu es digne du sang dont tu sors, je te ferai connaître ton père après la bataille et t'offrirai de vider notre querelle au rifle, à la hache ou au couteau, à ton choix.

On marcha droit à l'ennemi. La campagne dura plusieurs mois, et se passa plutôt en escarmouches qu'en combats réguliers. C'était à qui lutterait de ruse, de stratagème, de férocité sauvage.

Chaque jour, le sang coulait ; chaque jour, des chevelures étaient scalpées ; et de part et d'autre, on était sans pitié. Parmi les Indiens alliés aux Américains, se faisait surtout remarquer un chef Huron, nommé Oskouï, chef de la tribu du Serpent.

Il était d'une taille athlétique, d'une force de buffle en fureur, et d'une adresse diabolique. C'était surtout contre ce sauvage et sa troupe qu'Alléwémi, fils de Miscou, paraissait s'acharner de préférence. Mais l'adresse infernale de ces deux chefs les avait toujours fait échapper aux piéges qu'ils se tendaient mutuellement. Ottanis, étonné de la valeur et de la prodigieuse habileté du chef huron, résolut de l'attaquer et d'acquérir ainsi une réputation impérissable parmi les sauvages. Sortant une nuit avec quelques vaillants compagnons, il remonta le cours d'une rivière sur laquelle campait la tribu du chef ennemi, parvint à mettre le feu au camp, et, à la faveur du désordre général, se mit à faire un grand carnage de cette tribu héroïque, C'est au moment où il s'enivrait de l'exaltation que lui causait un tel exploit qu'Oskouï le rencontra. Ralliant sa troupe, que cette surprise avait jetée dans une terreur panique, il n'eut aucune peine à forcer cette poignée à reculer jusqu'au camp canadien.

Mais au bruit de cette attaque, à la vue des flammes qui dévoraient le camp des Hurons, toutes les tribus s'étaient mises en mouvement. Une mêlée épouvantable eut lieu au-dessus du lac Saint-Clair, et des bataillons entiers de combattants tombèrent sur la plage ensanglantée. Quand les munitions de poudre furent épuisées de part et d'autre, on se saisit corps à corps, et les couteaux à scalper jouèrent avec une épouvantable énergie.

Armé de son terrible tomahawk, Oskouï n'avait pas perdu un seul instant de vue le hardi agresseur qui avait osé venir l'attaquer jusque dans son camp. S'ouvrant une large voie sur des monceaux de cadavres, il finit par le rejoindre. Ni la jeunesse, ni la beauté, ni la juvenile intrépidité d'Ottanis ne peuvent étouffer dans son âme la fureur dont il est animé. Il fond sur le jeune homme comme un lion sur une tendre gazelle. Mais plus l'ennemi est terrible et puissant, plus Ottanis sent croître sa vaillance. D'un bond, il évite le coup de massue du farouche chef des Hurons, et voltigeant autour de son ennemi, comme fait l'abeille autour de l'ours qui vient de dévorer son miel, il le harcèle, le provoque, le frappe, tantôt à droite, tantôt à gauche. Oskouï rugit comme un taureau sauvage qui sent une meute acharnée lui déchirer les flancs. Soudain, saisissant son rival au passage, il l'attire sur sa rude poitrine, le serre dans ses bras, lui brise la poitrine et les reins, et le laisse retomber mort sur la terre. Une joie féroce

se peint alors sur le visage du barbare, il contemple sa victime avec un sentiment de satisfaction sauvage, Déjà sa main s'est armée du couteau fatal avec lequel il va scalper la chevelure de son ennemi, quand un rire retentissant éclate à quelques pas de lui en même temps que ces paroles viennent frapper ses oreilles :

—Sois heureux, Oskoui, sois le plus heureux des pères : tu viens de tuer ton fils !

Et l'homme qui prononçait ces paroles disparaît en s'enfonçant au milieu des bataillons. Oskoui demeura un instant comme frappé de la foudre ; puis, poussant un cri terrible, il arrache les vêtements qui recouvrent la poitrine de son fils et y découvre la figure d'un aigle que lui-même y avait gravée, quand l'enfant était encore au berceau. Une clameur lamentable sortit de sa poitrine il saisit ce corps dans ses bras, le couvre de larmes et de baisers et s'adresse les paroles les plus odieuses. Sa tribu se réunit autour de lui, et, à l'horrible nouvelle de ce qui vient de se passer, tous les guerriers qui la composent ne peuvent retenir leurs sanglots. Tout à coup le malheureux père tire son couteau pour s'en frapper ; mais ceux qui l'entourent se sont aperçu de ses desseins et s'élancent pour l'empêcher de les exécuter.

—Vengeons-le ! s'écrie un sauvage.

—Oh ! oui ! vengeons-le ! répète le malheureux père, saisi d'une inexprimable fureur, et confiant le cadavre à un des plus jeunes guerriers, il s'élança sur les Iroquois avec un emportement irrésistible. Ceux-ci furent défaits et refoulés jusque dans leur forêt, où l'armée américaine n'osa les poursuivre.

Pendant ce temps, un canot s'était approché du lieu du combat Dès qu'il toucha le rivage, un homme en sortit, s'élança sur le gardien du cadavre d'Ottanis, le frappa d'un coup mortel, lui scalpa la chevelure et emporta dans sa barque le jeune guerrier qu'avait étouffé son propre père. Quand Oskoui revint vers le lieu où il avait laissé le cadavre de son malheureux fils, il aperçut à l'horizon la nacelle qui fuyait sur le lac Huron dans la direction des îles Manitoulines. Un féroce cri de vengeance sortit de sa poitrine, et il s'affaissa sur le rivage d'où l'emportèrent ses compagnons.

La pirogue, après deux jours de navigation, aborda au rocher. Allêwémi prit le cadavre dans ses bras, gravit l'escarpement comme l'eut fait un chat-tigre, déposa le cadavre dans la couche du rocher et disparut.

Sur le soir, le vieux missionnaire et Nélida revinrent à l'ermitage La première chose qui frappa leur vue fut le cadavre de l'infortuné Ottanis A l'aspect de son frère, qui ne devait plus

s'éveiller de son sommeil de mort, Nélida sentit ses genoux fléchir sous elle et s'évanouit. Le veillard s'agenouilla, et pria. De grosses larmes tombèrent de ses yeux sur le corps inanimé de son fils.

— C'est moi, cher enfant, qui ai causé ta mort! s'écriait-il avec désespoir ; j'aurais dû savoir me taire.

Et se frappant la poitrine, il demandait à Dieu pardon et couvrait de ses baisers la bouche décolorée du jeune homme.

Lorsque Nélida revint à elle, elle se précipita sur le cadavre de son frère qu'elle pressa sur sa poitrine sans proférer une plainte, sans exhaler un cri de douleur. Pas une larme ne coula de ses yeux, pas un murmure ne sortit de ses lèvres. Le vieillard lui ôta doucement le corps de celui qu'elle avait tant aimé, le coucha sur son lit de feuillage et amena sa fille au village. Nélida se laissa faire comme un enfant ; mais bientôt la fièvre vint habiter ses os, et pendant six semaines, elle demeura entre la vie et la mort.

Les soins du vieux prêtre parvinrent cependant à la sauver. Mais, depuis ce moment, plus un sourire ne vint épanouir ses lèvres, plus une chanson joyeuse ne sortit de son sein. Elle ne quitta plus le vieux prêtre, qu'elle accompagna dans toutes ses excursions. Son cœur, brisé par la douleur, devint un foyer de compassion ineffable pour tous ceux qui souffraient. Elle passait sa vie à soigner les malades, à donner des consolations aux malheureux, à recueillir des plantes médecinales qui calment les douleurs physiques ; mais les forêts américaines ne renfermaient pas la fleur qui eut pu cicatriser la plaie de son cœur. Sa douceur angélique, son inaltérable bonté, son dévouement sans bornes, ses bienfaits continuels, lui valurent plus que jamais le doux nom d'ange du rocher.

Chaque jour, elle allait prier avec le vieillard sur la tombe de son frère, qu'elle couvrait de fleurs à la manière des Indiens. Parfois aussi elle le conduisait jusqu'aux cascades où tous deux s'étaient révélé la nature du chagrin qui les consumait.

T- L.

(*A continuer.*)

LES SEIGNEURS DE FRONTENAC.

GÉNÉALOGIE, BRIBES BIOGRAPHIQUES, HISTORIETTES.

I

Si une existence doucement agitée par de naïves émotions devait être le rêve du sage, il faudrait porter envie au bibliomane. La belle existence que la sienne ! l'homme heureux !—Ah ! vous dit-il dans sa bonne foi, tant d'autres pourraient jouir ! Le bonheur est facile : on le goûte à amasser... —Du bien ? des honneurs ? de la gloire ?... —Eh non ! des livres, des livres, des livres.

X*** rencontre son ami Z***, le bibliomane.

— J'ai trouvé par hasard dans un meuble antique de méchants bouquins envieillis, étoilés de moisissures, rapetassés : les veux-tu ?

Dans sa surprise le collectionneur lui serre les mains, et d'une voix qui tremble de joie :

— J'irai les chercher.

Ce n'est ni un prince, ni un banquier, ni l'épicurien d'Horace, ni le savetier du fabuliste, qui se sentent jamais le cœur si content. Le soir venu, il vente ou il gèle, n'importe ; l'amateur de livres, le manteau tiré sur le visage, prend le chemin du logis de l'ami généreux, et quelles enjambées il fait ! On dirait d'un chasseur de lièvres qui visite par les clairières ses fils de laiton. Tout-à-coup le marteau ébranle l'air de claquements sonores, qui font aboyer les chiens à la ronde.

— Ouvre, c'est moi !

— Ah ! Dieu ! que j'ai eu frayeur ! je m'imaginais qu'un incendie éclatait au rez-de-chaussée.

— Je viens les chercher, tes méchants bouquins que tu as trouvés dans un vieux meuble. Par les perles d'Ennius ! les superbes in-folio ! et ce ne sont ni des *Infortiat* ni des gloses ! Scélérat, de les appeler de *méchants bouquins !* J'ai envie de t'embrasser. Bonsoir ! je brûle de parcourir cela au logis, au coin du feu, et j'enfile la venelle.

Il s'envole. Les pans de son manteau ondulant au vent de bise, le chapeau un peu incliné, les in folio aux dents, les joues retroussées par un joyeux sourire : est-ce un bibliomane ? est-ce un amoureux en bonne fortune ?...

Un avare, de Villejuif, ayant trouvé sous une pierre de l'âtre, où elle était de toute ancienneté, une pistole d'or bien lourde, bien trébuchante, s'évanouit de grand plaisir. Les bibliomanes ont de telles joies subites. Mais la passion de l'avare est sordide et vilaine ; la manie des livres, au contraire, est toujours une innocente faiblesse que peuvent avouer des cœurs honnêtes.

Or, je suis un peu bibliomane ; j'adore bouquiner. C'est si charmant de fureter parmi les vieux livres ! On les prend en souriant d'aise comme on cueille une fleur en octobre, on en visite et revisite d'un œil réjoui par ci par là une page ou deux, on donne gaiement du pouce au feuillet, cherchant toujours... — Quoi donc ?... on ne sait pas : des choses inconnues !

Hé ! qui ne les aimerait pas ces bons vieux tomes du temps passé ? Le moins homme de goût n'en regrette-t-il pas même jusqu'aux grâces extérieures ? titres en rouges, lettres quelquefois majuscules, initiales historiées, caractères surannés où l'on retrouve l'U consonne de Xavier de Maistre, vignettes, fleurons et culs-de-lampe. Et la reliure en peau d'âne ou de veau, comme elle était solidement cousue avec des cordelettes ! Aussi, c'était indestructible à l'égal des ouvrages romains—les aqueducs ou les *viæ ferreæ.* Aux écrits d'à présent, l'ouvrier met une couverture qui n'a point de durée. On tremble à ouvrir un livre. Un fil—le plus fragile—attache les feuillets aux cartons. Il faut pour tourner ces feuillets une main circonspecte, expérimentée, comme pour saisir par l'aile une libellule. *Enfants, n'y touchez pas !*

L'autre jour, plein de confiance en ***, libraire-relieur à l'enseigne de l'in-folio de bois doré, je lui porte Montaigne, LaFontaine, et autres épées de chevet.

— Reliez-moi cela solidement.

— Soyez sans crainte.

Fort bien. Ce matin donc, je reçois les volumes : reliure à dos brisé, maroquineries écarlates, lisérés et fleurons d'or. Six volumes

charmants ! Seulement, je serai désormais privé de les lire : le temps de n'y pas toucher, tout s'effeuille.

Bien a pris à Boileau de fleurir au dix-septième siècle. S'il fût né de nos jours, il n'achevait pas le cinquième chant de son *Lutrin*. En effet, comment Fabri, le chanoine, aurait-il pu écraser le sacristain Boirude avec un de ces livres qui vous mollissent comme flocons de neige dans la main ?

II

Il y a quelque temps, un hasard heureux m'a fait découvrir, dans la poudre d'une bibliothèque, deux petits in-douze dont la bonne vieille reliure est toute grignotée des vers. En bibliomane sensible, j'ai eu pitié de leur détresse et les ai apportés au logis. Ils me récompensent bien à cette heure.

L'auteur de ces pauvres bouquins porte un nom tombé dans l'oubli ; son style possède peu de qualités : il n'est ni copieux en expressions, ni nourri de pensées. Mais si froid et plat que soit un livre, ne faut-il pas qu'il rencontre de fois à autre un lecteur ? Et quel lecteur n'a jamais lu que des choses bien écrites, mieux que bien écrites, bien pensées, des chefs-d'œuvre enfin triés sur le volet ! De quelque bon goût que l'on soit doué, il vient des moments où on est las de la prose sublime et des beaux vers. Comme un manant qui verrait un roi environné de sa cour dans un palais de marbre, on se sauve en criant : Allons admirer maintenant nos chaumières ! A Bossuet, à Corneille, à Pascal, on préfère plus volontiers alors quelque pauvre hère du troisième ordre. Outre qu'il nous met en belle humeur, on peut trouver, au travers des mots rocailleux et des pensées baroques, une pensée d'or, un mot charmant. Maints esprits délicats l'ont remarqué : témoins, Voltaire, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, etc. L'auteur des *Grotesques* dit des écrivains médiocres : " D'abord, comme ils sont moins connus et moins fréquentés, on y fait plus de trouvailles, et puis l'on n'a pas pour chaque mot saillant un jugement tout fait." Voilà de triomphantes raisons.

Mes deux bouquins—les pauvrets—sont sans prix, non pas qu'il s'y découvre des pensées neuves et belles, mais à cause d'un petit renseignement qui s'y trouve, touchant l'un des noms les plus brillants de notre histoire. Ils ont pour titre :

MÉMOIRES DE MICHEL DE MAROLLES, ABBÉ DE VILLELOIN.

Tout le monde peut-être n'a pas entendu parler de M. l'abbé de Villeloin. C'était un homme fort extraordinaire. Les *ana* racontent

qu'il avait une telle passion d'écrire que, plutôt que de ne rien publier, il imprimait jusqu'à des listes de ses amis et des gens de sa connaissance.

.....Calet uno
Scribendi studio.....

Mais il fallait paperasser.

O l'étrange manie ! je suis curieux de ce qu'en pense l'auteur de l'*Apothéose* et autres opuscules ou notules " de même billon."

L'abbé de Marolles était du bourg de Genillé. Naturellement donc les *Mémoires* parlent de la belle et plantureuse province dont Rabelais, qui était d'auprès de Chinon, disait : " C'est le jardin de France." Naturellement encore, grâce à sa manie de l'écritoire, l'auteur en vient à dénombrer la haute et la petite noblesse de Touraine, entre autres maisons, celle s de Menou, de Razilli, de Voyer, etc., dont les noms figurent dans les annales de la Nouvelle-France. Après cette énumération d'anciennes familles tirant leur origine de Touraine, les *Mémoires* font mention de celles qui s'étaient transplantées d'ailleurs, et qui étaient pareillement " d'une grande antiquité."

Parmi elles brillait la maison des BUADES, SEIGNEURS DE FRONTENAC ET DE PALLUAU.

III

Aux yeux de ceux qui entretiennent le culte des gloires du passé, est-il un nom plus illustre dans notre histoire ? A une sombre époque, celui qui fut le rejeton le plus éminent de cette ancienne famille de Buade, soutint la colonie " sur le penchant de sa ruine [1]," la restaura, l'agrandit et la laissa enivrée de merveilleux succès.

Il fut l'un des auteurs du grand système colonial fondé sur les alliances indiennes et l'entretien de postes fortifiés faisant chaîne à travers l'immensité des possessions françaises. Il contribua à la suppression du monopole stérile de la compagnie des Indes Occidentales. Il tenta d'introduire d'anciennes institutions et des formes populaires abolies par la royauté, ce qui lui valut les reproches de Louis XIV. Enfin il fut le protecteur constant des entreprises de l'infortuné La Salle, qui découvrit l'embouchure du Mississipi, sinon

1 Le P. Charlevoix.

ce grand fleuve même. Le mot le plus héroïque cité dans nos annales, est parti de ses lèvres.

Toutefois le tableau ne doit pas être sans ombres.

M. de Frontenac avait des préventions excessives contre le clergé. En prétendant combattre l'ambition temporelle des Jésuites, il outrepassa les instructions royales et fut désavoué. Il était, dit-on, janséniste, ou, pour mieux dire, partisan des jansénistes. On sait qu'en effet, à l'apparition des *Lettres provinciales*, une partie de la noblesse en France s'était rangée à l'opinion des adversaires de la société de Jésus. Faudrait-il donc penser que M. de Frontenac ne voyait en ces moines et en leurs alliés que des Escobars et des fauteurs d'intrigues ?

Des mémoires rapportent qu'il fit jouer dans une salle de l'Hôtel-Dieu, à Québec, la comédie du *Tartufe*, "cette seconde partie des *Provinciales*," comme un auteur célèbre a appelé ce chef-d'œuvre d'ironie dramatique. Faute grave de mettre à ce point en oubli tant d'admirables choses faites par les missionnaires jésuites dans les demi-solitudes du Nouveau-Monde. Pieux apôtres, héroïques bienfaiteurs, ils ne cessaient pas de découvrir de nouvelles contrées, grandes comme des royaumes, rougissaient de leur sang l'horrible poteau des supplices chez les sauvages et cruels enfants des bois, et, retenant quelquefois, par on ne sait quel charme divin, ces hommes altérés de carnage, étaient le bouclier d'une naissante et frêle colonie.

On reproche encore à M. de Frontenac une participation clandestine au commerce des fourrures et une funeste indulgence à l'égard des marchands d'eau-de-vie.

Cependant, quelles que soient ses fautes, il prend place au premier rang parmi nos plus brillantes illustrations nationales Un jour, à Paris, un professeur d'histoire [1] n'a pas craint de dire : "M. de Frontenac est l'un des hommes les plus éminents du dix-septième siècle."

La généalogie d'un tel personnage excitera sans doute l'intérêt de quelques-uns : je ne puis croire le contraire. Quoi ! feu M. Jacques Viger n'aurait-il donc pas eu des imitateurs ? N'est-il donc plus de *Sabredaches* au monde ? La généalogie d'un gouverneur-général de la Nouvelle-France ! hé ! elle eût fait pleurer de joie le bon vieux commandeur. Je le vois, de ses tremblantes mains, la glisser bien vite dans sa fameuse collection ; car, de même que le bibliomane ne rêve que livres rarissimes, et bouquins jaunis,

1 M. Duruy, professeur d'histoire à l'école impériale militaire de Saint-Cyr, auteur d'une excellente *Histoire du Canada sous la domination française*.

lui, songeant perpétuellement aux trésors amassés dans son cabinet, n'était occupé que d'y ajouter manuscrits sur manuscrits, antiquailles sur antiquailles, notes sur notes, et c'était tout profit pour notre histoire. Or si, par impossible, il n'existe point de continuateurs de son œuvre, que je dépose du moins sur sa tombe ce tableau généalogique !

Mais je ne fais pas à son ombre cette petite offrande sans une certaine inquiétude. Si j'étais le jouet d'une perfide illusion ! si ce que je crois inconnu, on l'avait trouvé et dévoilé avant moi ! Montaigne m'a appris le pyrrhonisme, je suis fort peu assuré en mon propre savoir. Je n'ai encore vu pourtant cette généalogie que dans Marolles [1], d'où je l'exhume : le mérite, au reste, est bien minime de l'avoir rencontrée là par hasard, et je n'en fais pas vanité.

Geofroy de Buade.—Anne de Carbonnière ;—de la Guienne.

I. Antoine—seigneur de Frontenac, chevalier des ordres du roi et son premier maître d'hôtel ; marié à Jeanne Secondat. [2]

II. Henri—chevalier baron de Pulluau en Touraine et mestre-de-camp du régiment de Navarre ; marié à Anne Phélipeaux. [3]

III. Louis—comte de Frontenac et de Pulluan, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, gouverneur-général de la Nouvelle-France ; marié à Anne de LaGrange-Trianon. [4]

IV. —— Ce dernier Buade, fils unique du précédent, et dont j'ignore le nom de baptême et les titres, périt, dit-on, dans un duel. [5]

IV

Cet arbre généalogique est bien dénué de grâces ; j'essaierai d'y rattacher quelques petites anecdotes curieuses, parfois riantes. Elles ont été recueillies de ça et là : où la grave Histoire a formé sa gerbe avec les épis, les Historiettes se jouent et glanent les fleurettes.

Les Buade, au rapport de Marolles, sortaient " d'une maiso

1 Ed. d'Amsterdam, 1755, t. II, page 201.

2 Fille de Jean Secondat et de Léonor de Breigneux.

3 Fille de Raymond Phélipeaux, trésorier de l'épargne, maitre des comptes.

4 Fille de Charles de Lagrange-Trianon, sieur de Neuville, maitre des comptes.

5 *Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, t. 1, p. 509 *note*.

illustre en Guienne [1]." Lorsque le roi de Navarre, père du Béarnais, devint gouverneur de cette province, ils s'attachèrent à son service. Le célèbre Agrippa d'Aubigné, dans ses *Mémoires*, fait plusieurs fois mention d'un Frontenac qui était comme lui écuyer (on dirait aujourd'hui aide-de-camp) auprès de Henri dans les années qui suivirent 1573. Ce Frontenac était Antoine de Buade, l'aïeul du gouverneur de la Nouvelle-France. Lors du mariage de Henri IV avec Marie de Médecis, le roi l'honora de la charge de premier maître-d'hôtel et l'envoya à Florence présenter à la jeune princesse le portrait et la première lettre de son illustre époux. [2] A la mort tragique de ce monarque bien-aimé, M. de Frontenac eut le dessein de se dépouiller de son état ; mais bien que Malherbe [3] rapporte qu'il le vendit *deux cent mille livres*, il n'en fit rien pourtant et continua de porter le titre de premier maître d'hôtel jusqu'après la majorité de Louis XIII.

Les maîtres d'hôtel avaient charge de dépense et de surveillance dans la maison du roi ; ils portaient à la main un bâton de jonc, garni à chaque bout d'une enchâssure d'argent, insigne de leur dignité.

Le seigneur de Frontenac était aussi capitaine du château et des chasses de Saint-Germain-en-Laye. [4]

Par un joyeux matin du mois de juin, il déjeunait avec M. de Souvré " à la Petite-Maison, du costé de Carrière." En considérant la table, frère Jean des Entomeures se fût écrié : " Le friand tronçon de bonne chère à la rustique." Sur la nappe était un beau jambon à chairs rose-gai, entrelardées de veines blanches, et, tout à côté, un pâté de venaison fleurant dans la salle mieux qu'un bouquet de violettes. Idem, j'imagine, un ou deux flacons empourprés d'un vin délectable.

Les vieux amis, devisant ensemble comme deux sages de la Grèce, entrecoupaient gaillardement leurs sentences de bonnes pauses pour croquer quelque croustillante parcelle de chapelure de pâté, ou savourer la belle et bonne liqueur septembrale tant chantée par le vieux temps.

—Par ainsi, à votre santé, Souvré !

1 Il y a dans la Guienne deux petites localités qui devaient porter dès cette époque le nom de Frontenac. L'une est devenue un village, érigé en commune du département de la Gironde, et compte 400 âmes ; l'autre, qui est aussi un village et une commune, se trouve dans le Quercy, département du Lot.

2 V. Palma-Cayet : *Chronologie septenaire.*

3 Lettre à M. Calas, datée de Paris, 23 décembre 1610.

4 *Journal du roi Louis XIII*, par Jehan Herouard, médecin.

—Frontenac, vous êtes bien honnête. Tout à l'heure, je vous prierai à mon tour de me faire raison. Pour le moment, je mets, comme vous voyez, mon attention à enfoncer le fer dans ce jambon, qui, ventre de biche ! m'a l'air d'avoir le fin goût de la noisette du pays de Foix.....C"est bien bon, ces cuissots de sanglier.

— Certes !... mais le pâté de venaison, aïe, aïe, M. de Souvré ?

— Ah ! c'est bien bon aussi... Qu'est-ce donc, Frontenac ?

Un bruit mat, sautelant, cadencé, venait du côté de la route.

— C'est le galop relevé de deux chevaux, répondit M. de Frontenac.

Le bruit cessa dehors, des pas résonnèrent dans la maison, puis l'une des portières de la salle fut écartée, et, dans la porte, parut, vêtu d'un brillant costume de chasse, un adolescent dont la belle figure basanée comme par le soleil d'Italie et riante à ce moment, était dans le fond mélancolique, défiante et dure.

— Sire ! s'écrièrent nos deux convives, qui déjà se précipitaient vers le jeune roi Louis XIII en s'inclinant jusqu'à terre.

— Bonjour à vous, M. de Souvré ! et à vous aussi, M. de Frontenac !... Ah ! l'invitant fumet !... Ah ! le beau pâté de venaison !... Vous me ferez une place entre vous deux. Je sortais de la messe, j'ai dit à Hérouard : Allons surprendre mon maître d'hôtel et mon ancien gouverneur à Petite-Maison. Enfin, je viens déjeuner. Ensuite nous courrons le cerf, et j'irai voir après mes lapins blancs au fossé. C'est singulier ; ce matin j'ai appétit comme un paysan du Béarn. Allons ! qu'on s'assoie !...M. de Frontenac, un peu de votre pâté. Plus tard, je vous demanderai de ce jambon, M. de Souvré.

— Ah ! sire, il est bien bon !...

On déjeuna gaiement. Cela rappelait peut-être le souper d'Henri IV chez le garde de la forêt de Fontainebleau. Le jeune Louis XIII était joyeux en cette année-là, qui allait le voir atteindre, avec sa seizième année, sa royale majorité.

Maître Jehan Hérouard, son médecin, dit bien dans son *journal* que le roi mangea avec eux " du jambon et du pasté de sanglier ; " mais il ne dit pas si l'on resta longtemps à table, ni si, en se levant, Louis XIII s'écria, ainsi qu'un simple roi d'Yvetot : — Quel bon petit déjeûner j'ai fait là !

On alla ensuite chasser à courre. M. de Frontenac servit de guide dans le vert labyrinthe de l'antique forêt. Ce fut à cette chasse que l'adolescent-roi mit bas son premier cerf dix cors. Quelques jours après, chasseur enivré peut-être par ce brillant succès, il retourna courre la bête fauve ; mais cette fois son guide fut le baron de Palluau, fils du premier maître-d'hôtel.

Celui-ci avait plusieurs enfants. Marolles mentionne, outre le

baron de Palluau, messire Roger de Buade, abbé d'Obusine, qui, s'était attaché aux intérêts de son Altesse Royale dans un temps où la cour ne lui était pas favorable."

Tallemant des Réaux, dans l'*Historiette* du Cardinal de Richelieu, parle d'une fille de M. de Frontenac, laquelle fit quelque éclat par sa vie scandaleuse.

Elle était religieuse à Poissy. Un jour que le roi se trouvait à Saint-Germain, cette dame et une de ses compagnes s'y rendirent avec leurs galants, tous quatre déguisés en masques, et dansèrent devant la cour une entrée de ballet. Par malheur elles furent suivies et reconnues : cela fit de grosses affaires. Tallemant des Réaux raconte qu'il avait ouï dire que l'extravagance de Mme de Frontenac n'avait pas été une des moindres causes de la réforme des monastères. Quoi qu'il en soit, les portes de celui de Poissy furent fermées aux deux religieuses en rupture de vœux. La dame de Frontenac dut à ses parents, entre autres à l'abbé d'Obusine, d'être pourvue d'un hôpital à Dourdan, non loin de Poissy ; mais elle y continua ses frasques galantes.

Un cloître, en Provence, recueillit l'autre coupable, touchée d'un grand repentir : elle s'y consuma dans les austérités et les larmes, et mourut fort saintement.

On sait très-peu de chose du baron de Palluau [1]. Il était mestre-de-camp, c'est-à-dire colonel, du régiment de Navarre, [2] et il mourut en combattant auprès de Louis XIII. [3] Il avait épousé une sœur de la marquise d'Huxelles et de la maréchale d'Humières, ces deux amies de Mme de Sévigné. [4]

Un édition des *Mémoires* du duc de Saint-Simon, de 1842, contient un affreux portrait d'Anne de Phélipeaux, baronne de Palluau, que l'on y qualifie inexactement de *Comtesse de Frontenac.*

Le baron eut plusieurs enfants. Anne, l'aînée de ses filles, fit un excellent mariage : elle épousa M. de Saint-Luc, qui, en 1652, étant lieutenant-général en Guienne, eut la gloire d'y soutenir la guerre contre Condé, le grand capitaine, alors chef de rebelles.

1 Comment Henri de Buade se trouve-t-il en possession du titre de baron de Palluau ? La conjecture la plus probable est que M. de Frontenac, son père, avait acheté de l'héritage de l'illustre maison tourangelle cet antique patrimoine situé sur les bords de l'Indre. Il y avait encore alors un comte de Palluau de l'ancienne souche (Philippe de Clérambaut). Privé de son apanage, il en avait conservé le nom féodal illustré par ses ancêtres.

2 Mazélles, t. II, p. 201.

3 *Historiettes* de Tallemant des Réaux ; historiette CDXXV-CDXXVI ; *note* de M. Paulin Paris.

4 Lettre de Mme. de Sévigné à Mme. de Grignan, sa fille,—en date de Paris le 27 avril 1671.

Une sœur d'Anne, Henriette-Marie, était mariée à M. de Montmort, en qui l'on doit peut être reconnaître cet ami éclairé des sciences qui réunissait chez lui les savants avant l'établissement de l'Académie.

Anne et Marie, au temps de leurs mariages, avaient à l'armée un frère unique destiné à mettre le comble à la gloire de leur maison, mais avec lequel celle-ci s'éteindrait dans les dernières années du siècle. C'était ce Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau, qui, après avoir vécu à la cour la plus policée et la plus resplendissante qu'on pût voir, devait quitter des bords où étaient toutes ses attaches, pour venir briller et mourir sur nos rivages, alors sans prestige, hérissés qu'ils étaient encore de forêts nées avec le monde et peuplées d'hôtes farouches, avides de sang humain.

V.

Il avait débuté sous les drapeaux à l'âge de dix-sept ans, et était devenu bientôt après mestre-de-camp du régiment de Normandie. On le voit servir en Flandre, en Allemagne, en Piémont. Dans l'année 1645, il était au siége de Roses, en Espagne, [1] et y combattait aux côtés du marquis d'Huxelles, son oncle. Le printemps suivant, il alla en Toscane, et, devant Orbitello, il eut le bras cassé en repoussant un corps de Napolitains. [1] Après avoir porté le hausse-col et la pique pendant onze années, il monta d'un degré et reçut une commission de maréchal des camps et armées du roi. Ceux que l'on choisissait pour remplir cet emploi difficile étaient des officiers d'un mérite reconnu, aussi experts dans l'art de camper une armée, que capables de commander une attaque.

En 1669, Louis XIV envoyant, à la prière du pape Clément IX, un petit corps de ses meilleures troupes, sous la bannière de l'Eglise, au soutien de la capitale de l'île de Candie—l'ancienne Crète—que les Vénitiens défendaient depuis un quart de siècle contre les flottes et les armées turques, M. de Frontenac passa en Orient avec les secours. Il y eut de furieuses sorties, mais au bout de deux mois d'une héroïque résistance dans des fortifications en ruines, il fallut consentir à une capitulation honorable, et livrer aux Ottomans avec les clefs de la ville la possession de l'un des boulevards de la foi dans le Levant.

1 Nos historiens ne parlent point de cette campagne en Catalogne.

1 *Mémoires* de Montglat.

A cette époque, M. de Frontenac était un gentilhomme réduit à la cape et à l'épée. Les revenus de son patrimoine étaient minces, et comme il aimait la bonne chère, les riches habits et les chevaux [1], j'imagine qu'il avait bien chargé d'hypothèques, sinon vendu, sa maison de l'île et sa tourelle de Palluau. Mademoiselle de Montpensier dit un mot dans ses *Mémoires* de la maison de l'île, [2] qu'elle avait vue dans un voyage qu'elle fit en Touraine pendant l'été de 1653. L'habitation était jolie et *proprement meublée*. Frontenac parlait d'y faire des jardins, des fontaines, des allées d'eau, ce qui inspire à la railleuse princesse la réflexion qu'il aurait fallu être au moins surintendant pour exécuter tant de beaux desseins.

Aussi, quand, en 1672, il fut choisi pour commander en Canada, il était *parfaitement ruiné*. On lui procura ce gouvernement, disent les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, [3] pour lui donner de quoi vivre. Or ses appointements, paraît-il, n'allaient pas à plus de trois mille livres [4], et l'on a peine à comprendre qu'il se soit résolu à accepter au bout du monde une charge des plus lourdes, dont le revenu devait à peine suffire aux dépenses de représentation. S'il n'a eu que la ressource d'aller à Québec pour ne pas *mourir de faim*, il faut l'excuser à demi de ne s'être pas strictement conformé aux ordonnances qui défendaient le commerce aux fonctionnaires, mais permettaient toutefois aux gentilshommes de trafiquer dans la colonie sans entacher leurs blasons. Au reste, ses opérations clandestines dûrent être peu considérables puisque, après son rappel en France, au bout de dix ans, on le voit recevoir du roi trois mille cinq cents livres par gratification. " On espère, écrivait alors Dangeau, que cela sera suivi les autres années." Ces espérances n'indiquent pas une situation bien opulente.

Tous nos historiens attribuent, d'après le duc de Saint-Simon, la première nomination de M. de Frontenac à un généreux désir de tirer de la pauvreté un brave officier couvert de blessures ; mais il existe une autre supposition assez curieuse.

1 *Mémoires* de Mlle de Montpensier : *passim*.

2 Mlle de Montpensier écrit *de Lille* ; mais je crois qu'il faut dire *de l'île*. La maison devait être dans l'île de Savari, située au-dessous de Palluau ; cette île appartenait en effet à M. de Frontenac, comme on le voit dans Marolles.

3 Ed. de Paris, 1829, tome II, p. 298-299. M. l'abbé Faillon : *Histoire de la colonie française en Canada*, t. III, p. 456.

4 *Histoire de la colonie française en Canada*, tome III, p. 445. M. l'abbé Faillon indique la source où il a pris ce détail ; ce sont les *archives de la marine*, etc., autorités bien officielles, comme on voit. Comment s'expliquer ensuite que Dangeau puisse dire dans son *Journal* que le gouvernement du Canada (à la mort de M. de Frontenac) valait près de 10,000 écus de rente ? Déjà il avait écrit que M. de Déneauville recevait 24,000 francs d'appointements. Il y a peut être là un point à éclaircir.

Certains chansonniers manuscrits contiennent un couplet que les plaisants chantonnaient en secret vers le temps où M. de Frontenac fut pourvu de son gouvernement. Le couplet, qui est leste, insinue que l'aimable comte avait su plaire à Mme de Montespan, quand elle n'était encore que mademoiselle de Mortemart. Le bruit de ces amours vint aux oreilles de Louis XIV, et c'est pour éloigner de la belle duchesse un ami qui pouvait n'avoir pas oublié tout-à-fait le chemin de son cœur, que le roi envoya M. de Frontenac le représenter à Québec. Voilà ce que disent les chansons. [1]

C'était alors une époque joyeuse et galante. Paris, Saint-Germain, Versailles, Versailles surtout, ne retentissaient que du bruit des fêtes et des plaisirs. Jour et nuit, flottait au-dessus des palais, des châteaux, des demeures armoriées, l'enivrante et folle rumeur. Un historien de France [2] compare la cour au vêtement royal qui change d'âge en âge à mesure que la royauté se transforme. Certes, Louis XIV devait aimer sa cour. Autour du grand roi qui jamais, dit-on, n'a passé " devant la moindre coiffe sans soulever son chapeau [3], " et dont le cœur fut si tendre et partant si faible, la foule des courtisans était sans cesse aux pieds des charmantes femmes, et chacun voulait être captivé. Le plaisir amollit les âmes, et, plus d'une jeune beauté en arriva à compter ses années, non par ses printemps, mais par ses amours.

Tous les cœurs étaient atteints, mais tous ne succombaient pas. Il y eut des anges de sagesse parmi ces femmes ornées des grâces du corps et de l'esprit. Celles-là, en penchant bien un peu l'oreille pour ouïr le chant des sirènes, savaient résister aux entraînements. Telle fut Mme de Sévigné ; telle encore sa charmante amie, Mme de Frontenac.

Anne de la Grange-Trianon, comtesse de Frontenac, avait en perfection la beauté qui ravit,

" Et la grâce, plus belle encor que la beauté."

A la cour on l'appelait la *divine*, et, en effet, nulle femme—reine ou sujette—n'était plus aimable ni plus aimée qu'elle. Toute sa vie elle fut entourée de gens empressés à lui plaire ; mais elle était *fière comme Diane* et tenait haut le sceptre, qui jamais ne s'échappa de ses doigts.

La coquette, cependant, prenait plaisir aux honneurs, aux louanges,

1 *Correspondance complète de la duchesse d'Orléans*, tome 1er, p. 200, *Note* du traducteur, M. Brunet. Le couplet est encore cité par M. Paulin, en note, dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux.

2 M. Henri Martin, t. XIII, p. 156.

3 Saint-Simon, éd. de 1840, t. XXIV, p. 144.

aux flatteries, et elle s'était fait de tout cela une grande habitude d'où elle ne put jamais sortir. On lui faisait un reproche de son naturel insensible, et de ce qu'elle ne voulait pas reconnaître un tendre attachement par une affection égale. En cela, il y avait hyperbole ; car elle était souvent dans des amitiés fort étroites et sincères. Pourtant, il faut l'avouer, si elle ne fut pas une amie tiède, toujours fut-elle la moins tendre des épouses. Peu d'années même après son mariage, elle ne tenait plus secrète l'indifférence où elle s'était abandonnée à l'égard de son mari, et le laissait habiter seul leur maison de l'île. Toute aux fêtes et aux trames de cour, elle était inattentive à ses désirs.

Quand M. de Frontenac partit pour son gouvernement d'outre-mer, il semble qu'elle n'ait vu s'éloigner qu'un objet faisant ombre sur son existence. Elle ne le suivit point. Elle n'est jamais venue en Canada pendant tant d'années qu'il y a passées, et l'illustre vieillard, dont " elle eut fait " sans doute " le bonheur en se rapprochant de lui [1], " est mort sans une suprême consolation d'elle.

Quoi ! avait elle donc toujours été si insensible ? Oh, non ! Ce cœur rebelle avait été subjugué un moment : *Divine* s'était mariée d'une manière très-romanesque.

A mes lectrices (mais, hélas ! je ne suis pas sûr d'avoir des lectrices) le récit suivant des amours de la belle Anne et du comte est dédié, si toutefois il sait plaire.

Mademoiselle de la Grange-Trianon étant toute petite, sa mère mourut et M. de la Grange pria une bonne parente Mme de Bouthillier, de prendre l'enfant pour l'élever auprès d'elle. La vieille dame, qui était fort riche, habitait à Pont-sur-Seine " une des plus belles maisons de France. [2] " La résidence, bâtie par un surintendant, reposait à mi-côte, et l'on y voyait des fontaines, des canaux, des avenues, des terrasses " et la rivière de Seine au bas des jardins." Les nobles hôtes ne manquaient pas au château : il n'est pas jusqu'à la petite fille d'Henri IV, la hautaine duchesse de Montpensier, qui n'y soit venue. Et quelles fêtes brillantes et diverses ! Cavalcades, promenades en rivière, collations sur l'herbe et sous bois, concerts et danses. Anne, grandissant au milieu de tout cela, attira bientôt les hommages par son esprit, son amabilité et " le suprême talent du savoir-vivre."

Ce fut alors que la jeune fille et Louis de Buade se rencontrèrent. Était il aussi beau qu'elle ? Je l'ignore ; mais je sais bien qu'il n'y avait pas de cavalier plus charmant ni qui eût meilleure

1 *Les Ursulines de Québec*, tome 1er, p. 509, *note*.

2 Mlle de Montpensier : *Mémoires*

grâce que lui. Dès l'abord, en voyant *Divine*, il eut le cœur transpercé, et trouva tant de douceur à ce trait de l'Amour, qu'il ne songea point à le retirer d'une si suave blessure. Anne, de son côté, céda peu à peu au plaisir de se voir l'objet d'une aimable tendresse, et leurs âmes se trouvèrent ainsi nouées. Mais à ce moment survinrent les obstacles, les gros malheurs, les larmes.

Mme de Bouthillier observait le pli que prenaient les choses et en avertissait M. de la Grange. Souvent elle lui disait : — "Si charmant, si brillant que soit Frontenac, il n'a de rente que sept mille écus d'argent environ ; il est filleul du feu roi, [1] je l'avoue ; mais sa noblesse n'est pas de bien haut lieu. Anne, enfin, peut faire une meilleure alliance." Le père, "qui n'avait pas grand cervelle [2]", souriait à tous les avis de sa parente. Frontenac, le spirituel officier, était entré fort avant dans ses bonnes grâces ; M. de la Grange l'appelait dans le badinage *son futur gendre* et " sottement" portait de sa part des baisers à la jeune fille. Si vous promettez Anne, disait alors Mme de Bouthillier, ne venez pas vous en dédire après. " Il n'y avait plus qu'à aller au moustier, " lorsque M. de la Grange s'avisa de s'opposer à la suite des amours. Anne, dont le destin jusque-là ressemble à celui de la malheureuse Chimène, Anne sentit comme elle couler des pleurs qu'elle voulait retenir.

— Ma foi est promise : ne suis-je pas engagée à Louis de Buade ? Je n'en aurai point d'autre !

A quoi son père répondit, selon ce que lui conseilla Mme de Bouthillier, qu'elle choisît ou de se délier de son attachement ou d'aller en religion.

— Ah ! plutôt le cloître ! s'écria l'infortunée. Alors on la ramena à Paris, et bientôt après une grille referma derrière elle ses portes silencieuses. Mais un cri, noyé dans les sanglots, s'éleva soudain dans la paix des cellules :

—Je suis mariée ! je suis mariée ! rendez-moi à mon époux !

M. de la Grange fut mandé en toute hâte. A sa vue, la pauvre Anne se trouble, pâlit, et n'a pas le courage d'avouer que quelques jours avant son entrée au monastère, éperdue de douleur, elle s'est unie secrètement à celui qu'elle aime, par un lien sacré. Au contraire, elle jure qu'il n'en est rien et que le chagrin égare ses sens. Pendant plusieurs jours, elle fut dans une inexplicable vacillation. Tantôt elle écrivait : Je suis mariée ! tantôt elle pro-

1 M. de Frontenac était filleul de Louis XIII. *Historiettes* de Tallemant des Réaux, *note* de M. Paulin Paris.

2 Tallemant des Réaux. *Historiette* CDXXI–CDXXII.

testait : Non, mon père, ne le croyez pas ! et puis c'était le même recommencement.

Enfin on sut la vérité, et la jeune femme fut rendue au comte, son époux. M. de la Grange, enflammé de colère, ne voulait plus la revoir. Dans le premier feu, pour la dépouiller de l'héritage qu'elle pouvait attendre de lui, il se remaria ayant déjà sur la tête

....." onze lustres complets ; "

mais le ciel ne lui donna point d'autre enfant. Non longtemps après, il se réconcilia avec sa fille, et il y eut pardon général.

Comment Anne s'est-elle détachée du comte après leur mariage d'amour ? Les mémoires ni les notes n'en disent rien. Ce trait surprenant d'inconstance ferait un beau sujet d'études et de réflexions morales ; je l'abandonne à nos Vauvenargues. Le cœur humain n'est que mystères, penchants voilés, pierres d'achoppement. Le moraliste, homme au regard scrutateur, aime à s'y aventurer, et en a le moyen. Mais, pour moi, je ne verrais goutte au travers des passions ; je suis un pauvre aveugle, et ne chemine qu'en des sentiers connus, non sans trébucher cependant, même chez moi. Je m'égarerais dans des conjectures diverses et vaines. Que mes lectrices donc me pardonnent la lacune qui se rencontre en cette endroit du récit.

Etonnée un jour de voir que Mme de Frontenac déclarât tout haut son éloignement pour son mari, mademoiselle de Montpensier fit cette moralité : " J'avais toujours eu grande aversion pour l'amour,.....tant cette passion me paraissait indigne d'une âme bien faite. Je m'y confirmai encore davantage, et je compris bien que la raison ne suit guère ce qui est fait par passion ; que la passion cesse bientôt..... ; que l'on est fort malheureux le reste de ses jours, " et qu'il vaut mieux, " quand on veut se marier, que ce soit par raison : même quand l'aversion y serait, je crois que l'on s'en aime davantage après....."

Aimables lectrices, que vous en semble ? La conclusion vous agrée-t-elle beaucoup ?

Ah ! se marier sans amour.....paraît.....bien languissant.

Oui, c'est ce que dit aussi Rosine dans la joyeuse comédie du *Barbier de Séville*. Il faut s'entr'aimer, même jusqu'au tombeau. Rien n'est beau que la constance. Si mademoiselle de Montpensier n'eût appliqué ses maximes qu'aux mariages secrets, elle aurait eu raison, puisque l'expérience assure que ces sortes d'alliances où se précipite aveuglément une passion irritée par les obstacles, sont rarement heureuses ; mais d'aller de là rompre en visière à

l'amour, quelle folie ! Il ne fallait pas fonder de raisonnement absolu sur cette fâcheuse aventure.

Anne et le comte eurent un fils, enfant unique qui périt dans la fleur de la jeunesse. Les uns rapportent qu'il fut tué à la tête d'un régiment qu'il commandait au service de l'évêque de Munster, allié de la France ; les autres disent qu'il périt misérablement dans un duel.

Le comte mourut à Québec[1], dans sa soixante-dix-huitième année. La colonie entière témoigna un grand deuil de sa mort ; car beaucoup de gens le chérissaient, à cause de sa générosité et de son esprit aimable, et tout le monde sentait pour lui cette estime admirative que le talent, la résolution, le courage guerrier nous inspireront toujours.

Mme de Frontenac lui survécut. Devenue sans doute plus régulière et peut-être sincèrement pieuse dans un âge avancé [2], elle se lia assez intimement avec Mme de Maintenon, dont elle était cousine, si l'on en croit Voltaire. Sa vieillesse fut longue et belle. *Divine* mourut huit années après le comte, à Paris, dans un joli appartement qu'un vieux ami, fort galant, lui avait fait accepter à l'Arsenal. [3] Daugeau dit qu'elle légua le peu de bien qui lui restait à M. le Premier.[4]

On voudra peut-être savoir si mademoiselle de Montpensier, l'ennemie de l'amour, qu'elle frondait impitoyablement, demeura fidèle à ses maximes. Qui le croirait ? C'était une fausse héroïne, une pusillanime Herminie se cachant sous l'accablante armure de Clorinde. Par degrés, le temps la désarma de sa sévérité et de sa froideur même. Ainsi la femme du pâtre, prêtant son aide à la fille des rois d'Antioche, tout accablée sous le poids de l'armure de fer, lui défaisait son casque, son gorgerin et sa cuirasse. Devenue un peu surannée, la petite fille d'Henri IV s'éprit un jour de véhémente passion pour un simple gentilhomme, capitaine des gardes de Louis XIV, le jeune et beau comte de Lanzun, aux romanesques aventures. Elle l'épousa en secret et fut malheureuse..... comme M. de Frontenac.

1 Le 28 novembre 1698.

2 Mémoires touchant la vie et les écrits de Marie de Rabutin-Chantal, dame de Bourbilly, marquise de Sévigné, etc., par M. le baron Walckenaër, 2de éd. Paris 1846, tome IV (notes et éclaircissements), p. 429 et suivante.

3 Saint-Simon.

4 On disait autrefois, *Monsieur le premier*, en parlant du premier écuyer de la petite écurie de la maison du roi.

VI

Arrêtons-nous ici. Des écrits sérieux attendent derrière vous, mes historiettes. On vous a accordé dans la *Revue* droit de cité, je l'avoue : cependant ne cherchez pas à occuper plus de place que vous n'en méritez par votre titre et votre valeur ; n'allez point déranger le bel ordre de la république. Or donc, effacez-vous vite, et laissez passer maintenant les utilités : philosophie, histoire, économie, critique.

Ah ! ce serait autre chose si vous étiez des odes, des poëmes, ou bien et mieux encore, ces adorables récits ayant nom : *Jacques et Marie*, *Le cœur et l'esprit*, etc. Vous céderiez aussi la place à votre tour, sans doute ; mais le public, vous poursuivant d'une flatteuse rumeur : Revenez ! revenez ! vous crierait-il aussitôt.

Ces œuvres, il est vrai, sont de pures fantaisies, romans, créations idéales, elles ne possèdent nulle utilité commune. Qu'importe cela ? Brise-t-on les statues grecques ? Non, non, car elles ont la plus excellente des raisons d'être : la beauté !.....

Pour vous, mes historiettes, il n'en est pas de même, et déjà l'on vous oublie. Pourquoi avons-nous quitté le logis ? Heureux ceux qui se plaisent dans une tranquille et sage obscurité !

ALFRED GARNEAU.

Terrebonne.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS.

Depuis le départ de nos Délégués tous les regards sont tournés du côté de Londres; c'est delà que partent les seules et rares pulsations qui font encore mouvoir de temps en temps notre politique coloniale; c'est delà que doit nous venir la Confédération. Jamais l'attente d'un grand événement n'a été moins troublée par des préoccupations étrangères. Quelques jours avant la réunion du Parlement Anglais, nous apprenions que les Délégués de toutes les futures Provinces Confédérées étaient parvenus à s'entendre finalement sur les bases ainsi que sur les détails du projet de Confédération, en adoptant, à de légères modifications près, le projet de constitution élaboré par la Conférence de Québec.

Le cinq du courant, Notre Gracieuse Souveraine annonçait dans son Discours du Trône, qu'un projet de loi établissant une Confédération entre les deux Canadas, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse allait être soumis au Parlement Anglais. C'était le dix-huit, que, suivant les indiscrétions de plusieurs correspondants télégraphiques, le ministère Derby devait faire faire le premier pas à cette importante mesure, en l'introduisant devant les Chambres. Nos délégués, dispersés un moment sur le Continent, après la conclusion des conférences intercoloniales, s'étaient donné rendez-vous à Westminster Hall pour ce jour solennel. Au jour dit, la mesure a été présentée à la Chambre, et a subi de suite ses deux premières lectures, signe assez certain qu'elle ne rencontrera que peu ou point d'opposition. Mais attendons la fin qui, selon toute apparence, ne doit pas être bien éloignée.

Pour tromper les ennuis de l'attente, le cable transatlantique ou, ce qui est plus probable, un correspondant fort sagace a communiqué au *Globe* par anticipation, des détails nouveaux pas mal affriolants sur les modifications et les additions qui vont être faites au projet de Québec. D'après ces dépêches, les provinces confédérées prendraient le nom collectif de Royaume du Canada ; le Haut-Canada deviendrait la Province d'Ontario, et le Bas-Canada la Province de Québec : le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-

Ecosse continueraient à porter les noms incommodes dont ils sont affligés. Mais en revanche le Nouveau-Brunswick verrait augmenter considérablement l'indemnité qui lui avait été promise pour son adhésion à la Confédération. De plus la question de l'éducation serait réglée par une législation analogue dans le Haut et le Bas-Canada, les priviléges des écoles séparées devant être les mêmes dans chacune des deux provinces.

La vraisemblance de ces dépêches, leur à propos, les ont fait accueillir avec un empressement assez facile à comprendre dans l'état d'inquiétude où sont plongés tous les esprits. Pour ne parler que des noms, je ne me gêne pas d'avouer que je les trouve heureusement inventés, si réellement ils n'ont pas été adoptés ; ils valent cent fois mieux que tous ceux qui ont été suggérés jusqu'ici par les parrains officieux.

***

Les envois du Canada à l'Exposition de Paris viennent d'être expédiés. Les produits agricoles et manufacturiers, les échantillons de nos richesses forestières et minérales, et les différentes branches de notre industrie domestique sont représentées d'une manière assez complète dans l'énumération des objets destinés à l'Exposition ; c'est tout ce que nous en avons vu, mais nous aimons à croire qu'un soin judicieux a présidé à leur choix. Il y a là, nous l'espérons, de quoi assurer au Canada un rang distingué parmi les populations riches et industrieuses ; notre Commissaire, M. J. C. Taché, dont le talent, les connaissances et le zèle patriotique nous sont connus, n'est point homme à nous laisser enlever injustement aucun de nos avantages. C'est à M. Bourassa et à lui que nous devrons l'honneur de voir pour la première fois figurer le Canada dans la classe des beaux-arts. C'est à sa pressante sollicitation que M, Bourassa a jeté, en deux mois, sur un carton de vingt-cinq pieds de long et seize de haut, le magnifique dessin de son apothéose de Christophe Colomb, qu'il avait esquissé en petit l'an dernier.

Je suis trop profane peut-être, et trop ami du peintre sans doute, pour formuler un jugement bien raisonné et bien impartial sur cette œuvre d'art. Nous n'avons pas ici non plus assez de points de comparaison sous les yeux, pour prétendre juger du mérite relatif de l'exécution : mais il y a une chose qui s'impose dans cette ébauche destinée à l'ornementation d'un grand édifice, c'est l'ampleur de la conception, c'est le jaillissement spontané d'un talent vigoureux. Cette apothéose de Christophe Colomb n'est pas seulement le triomphe et l'immortalisation de l'infortuné découvreur de notre hémisphère, c'est encore et surtout la glorification du continent américain ; c'est la première rencontre des gloires du Nouveau-Monde avec celles de l'Ancien. C'est solennel, c'est grand, c'est imposant, et, pourquoi ne le dirai-je pas puisque je le pense, c'est beau. Quelle gloire pour notre pays, si cette œuvre était couronnée ! Quelle joie pour notre artiste, si des juges qui sont les siens, en qui il a confiance, lui donnaient leurs suffrages ! Comme il se consolerait facilement de n'avoir pas eu jusqu'ici l'occasion d'exercer son beau talent parmi nous ; comme il sentirait redoubler ses forces, comme sa riche nature s'épanouirait au soleil fécond et bienfaisant du succès ! Quoiqu'il arrive, mon bon ami, ne perdez pas courage, ce que vous avez fait là est loin d'être médiocre, et quand on a fait cela, quand on s'est trouvé de force à lutter avec l'art européen, on est tenu de tenter quelque chose encore.

* *
*

Le quatorze de ce mois, le Cercle Littéraire a célébré le dixième anniversaire de sa fondation par une séance littéraire et musicale, donnée au Cabinet de Lecture. Un auditoire nombreux et bien choisi y assistait. M. J. O. Joseph, le Président du Cercle, dans un écrit plein d'élévation, a fait l'historique de cette société et exposé avec beaucoup de bonheur son but et ses tendances. Les Présidents de l'Union Catholique et de l'Institut Canadien-Français, M. Royal et votre très humble serviteur, invités à prendre part à cette séance, lui succédèrent à la tribune et firent chacun à leur manière acte de bonne confraternité à l'égard du Cercle Littéraire.

Pour ma part j'ai cru l'occasion favorable pour soulever une question qui intéresse particulièrement la jeunesse de Montréal.

Fonder une société quelconque n'est pas chose difficile dans notre bonne ville de Montréal. Nous en voyons chaque année naître un bon nombre, aussi ne devons-nous pas être surpris d'en voir de temps en temps quelques-unes disparaître. Ce serait une étude assez intéressante à faire que de passer en revue toutes celles qui ont vu le jour ici depuis quinze ans. Combien y a-t-il de gens qui, la main sur la conscience, pourraient se rendre le témoignage qu'ils n'ont pas été un peu les instruments de la fondation ou les complices de la mort d'au moins une de ces sociétés disparues ? Nées le plus souvent dans un moment d'effervescence littéraire ou d'enthousiasme politique, la plupart se sont éteintes avec le sentiment passager qui leur avait donné le jour, et les autres, on le sait, ne sont point tombées de vétusté. Et maintenant si l'on ajoute à cela le club, l'académie, le cénacle que chacun de nous a été sur le point de créer parmi ses amis, il devient de toute évidence que l'esprit d'association existe parmi nous à un degré considérable.

Cela étant, on peut se demander avec raison, comment il se fait que nous n'ayions pas à Montréal une société littéraire réellement florissante. Avec votre bienveillante permission, chers lecteurs, je vais tâcher d'indiquer quelques-unes des causes qui me paraissent y mettre obstacle, et nous verrons en même temps s'il ne serait pas possible de vaincre ces difficultés.

La cause de langueur la plus apparente de nos sociétés littéraires, c'est leur multiplicité. Prenons pour exemple les trois qui fraternisaient l'autre soir au Cabinet de Lecture Paroissial. Elles ont toutes trois le même but, les mêmes tendances religieuses et littéraires. Cela est si bien le cas que si nous venons à faire le dénombrement de chacune, nous trouvons beaucoup de membres du Cercle Littéraire dans l'Institut Canadien-Français et *vice versâ*, et beaucoup de membres de l'Institut Canadien-Français à l'Union Catholique et *vice versâ*. Si ce fractionnement de la jeunesse avait l'effet de répandre davantage le goût de l'étude, ou de multiplier les vocations littéraires dans des milieux différents, à la bonne heure ; mais comme nous venons de le voir l'élément constitutif de chacune de ces associations est le même ou à peu près, et notre monde littéraire étant assez restreint, il s'en suit que bien souvent elles se nuisent, tout en voulant s'entr'aider.

L'ambition première, le premier besoin d'une association littéraire, c'est la formation d'une bibliothèque. Pour y parvenir, elle met à contribution ses membres et le public ; son amie la société voisine en fait autant, et une amie de cette dernière épuise le procédé. Qu'arrive-t-il ? c'est qu'aucune ne

peut réussir à souhait. Outre ses membres, condition indispensable, outre sa bibliothèque, il faut à chacune un pied à terre, un immeuble quelconque pour se loger ; nouvelle saignée, nouvel épuisement. Enfin, on sait le reste !

Avec les sacrifices qui ont été faits pour la fondation des trois associations dont nous parlons, avec les contributions annuelles au moyen desquelles elles se maintiennent, avec les études et les travaux littéraires qui s'y font, avec le noyau d'activité que chacune d'elles renferme, il me paraît évident que nous avons en abondance les éléments d'une société littéraire pleine de vitalité et d'avenir. Il n'y a qu'à les jeter dans un seul moule pour en retirer une institution puissante.

Une autre des nombreuses causes du dépérissement des sociétés littéraires, c'est l'indifférence que leur témoignent trop fréquemment ceux qui les ont fondées. Une fois la société créée et mise au monde, on s'imagine aisément lui avoir soufflé l'immortalité, et on la laisse aller son train. Ce qui nous manque, ce ne sont pas des fondateurs de sociétés, nous en avons en abondance ; ce qui nous manque, dis-je, ce sont des membres persévérants et assidus.

Les jeunes gens, les étudiants sont, au sortir du collége, l'idéal de la persévérance, de l'étude et de l'assiduité. Les années de cléricature sont généralement profitables aux sociétés littéraires comme à la presse ; mais une fois la cléricature finie : adieu paniers, vandanges sont faites. On devient un homme sérieux, c'est-à-dire un homme de comptoir, un homme de bureau, un homme marié ; et sous le spécieux prétexte que l'on est un homme de comptoir, un homme de bureau, un homme marié, on plante tout là, livres et plume ; goûts littéraires et scientifiques, plus rien ! On n'écrivait pas mal, on discutait assez bien, crac ! c'est fini. On est homme sérieux, ou on ne l'est pas, c'est le dilemne consacré par l'usage et auquel on ne répond généralement pas. Hommes sérieux, mes amis, hommes mariés, mes confrères, ne me parlez pas ainsi à moi. Vous êtes ahuris tout le jour par vos affaires, vos clients assiégent vos bureaux sans relâche : d'accord ; vous êtes fatigués vous avez besoin de repos, d'un changement de scène : c'est vrai ; mais dites-moi : où trouverez-vous un repos plus complet, un changement de scène plus agréable que dans les jouissances littéraires et scientifiques ? Retournez à l'association que vous aviez l'habitude de fréquenter autrefois, vous y trouverez ce qu'il vous faut, et de gais souvenirs, de bons amis par-dessus le marché. Votre femme vous enchaîne au logis par ses amabilités les jours de séance ; c'est un procédé connu et fort en usage, défiez-vous en ; elle sait que votre devoir vous appelle au Cercle ; elle vous aimera encore mieux demain si vous persistez, tandis que si vous cédez, elle méprisera intérieurement votre faiblesse.

Que les hommes sérieux se mêlent plus fréquemment à la jeunesse, ils lui communiqueront leur expérience, et en retour la jeunesse les réchauffera avec sa foi vive, ses élans généreux et ses chaudes aspirations. Ce n'est pas déroger que de nourrir en soi, que de développer dans l'âge mûr les dons que l'on a reçus de Dieu, et d'en faire profiter ceux qui nous suivent. Ceux qui fondent les associations littéraires sont invariablement des jeunes gens, ils ne peuvent pas toujours rester jeunes ; ajoutez maintenant qu'un bon nombre, et souvent des meilleurs, des mieux doués, nous quittent une fois leur cléricature finie pour aller chercher fortune ailleurs. Qui donc soutiendra, qui fera vivre ces associations, qui leur donnera de l'importance, si

chacun s'en retire avant trente ans sonnés ? C'est encore là une des causes de faiblesse de nos sociétés littéraires ; mais il ne faut pas perdre courage, l'amour et la culture des lettres se développent rapidement parmi nous, et j'espère que le moment n'est pas éloigné, où ceux qui depuis longtemps donnent sous leurs cheveux blancs un si bel exemple à la jeunesse, trouveront de nombreux imitateurs.

Réunir, s'il était possible, en une seule association toutes les sociétés qui professent les mêmes principes et tendent au même but ; encourager les jeunes gens à persévérer dans leurs goûts et leurs exercices littéraires ; prier les véritables hommes sérieux de soutenir par leur exemple, par leurs conseils et par leurs bienfaits une association de ce genre : tels me paraissent être les meilleurs moyens de mettre à profit les ressources que nous offrent nos sociétés littéraires.

A Dieu ne plaise que je veuille prêcher l'absorption de telle ou telle société au profit de telle autre. Je désire être bien compris, ce que je souhaite, ce que j'appelle de tous mes vœux, c'est la formation d'une société littéraire et scientifique sur des bases assez larges pour permettre au Cercle Littéraire, à l'Union Catholique et à l'Institut-Canadien-Français de ne faire qu'un corps et qu'une âme, et de travailler ainsi plus efficacement à notre développement littéraire et scientifique, et au triomphe des bons principes.

La réunion de l'autre soir m'a paru offrir une occasion favorable pour donner cours aux quelques idées que je viens d'exprimer. Il peut se faire qu'elles paraissent hardies à quelques uns, mais ce dont je suis certain c'est que nombre de gens les partagent. Voilà pourquoi, Président d'une société qui est loin d'être sans vitalité, je n'ai pas hésité à signaler à des sociétés amies la voie dans laquelle tous ensemble nous devrions entrer.

***

Le bal donné vendredi dernier par le Consul-Général des Etats-Unis, le Major-Général Averell, a fait sensation dans le monde des salons. La fête a été splendide, et, à l'exception de celle offerte au Prince de Galles, jamais Montréal n'en avait vu d'aussi belle. J'ajouterai de plus que de son côté notre société a fait de son mieux pour reconnaître dignement l'aimable procédé dont elle était l'objet. Jolies toilettes et jolies femmes s'étaient multipliées à l'envi pour honorer le vaillant militaire et le galant homme qui représente ici nos voisins avec un éclat inaccoutumé, et célébrer avec lui l'anniversaire de la naissance de Washington.

Mais cette soirée n'a pas été seulement la plus brillante réunion de la saison, elle a été encore une démonstration internationale d'une assez haute portée, et comme telle elle devait trouver place ici.

Le Major-Général Averell n'est pas un de ces militaires improvisés tels que les milices volontaires des Etats-Unis en ont fourni beaucoup durant la dernière guerre ; c'est un militaire sérieux, un des brillants élèves de West Point, qui a conquis son grade à la pointe de son épée. Taille moyenne et bien découplée, jeune encore, teint blond, expression à la fois vive et sérieuse, rides horizontales au front : tel est en deux lignes le portrait de notre amphytrion de l'autre soir ; avec sa moustache et son impériale blondes, avec son élégant costume de cavalerie en drap bleu foncé et

bien galonné, on le prendrait aisément pour un des dignitaires de la marine française. Les hauts officiers de la garnison ont été remplis d'égards pour lui, à tel point que j'ai vu après le souper le Général Michel traverser avec lui bras dessus bras dessous la salle du bal; prémédité ou non, cet exemple donné par l'Administrateur de la Province à ses subordonnés doit être suffisant pour faire voir qu'on ne redoute pas partout à un égal degré les bonnes relations sociales et les affinités politiques qui peuvent s'établir entre nous et nos voisins.

La salle du souper, véritable merveille de goût tant pour le coup-d'œil que pour le coup de dent, a été le théâtre du triomphe des hommes, comme la salle de bal l'avait été de celui des dames. Après les santés officielles, celle de la Reine Victoria, proposée par le consul-général des Etats-Unis, celle du Président Johnson, proposée par le général Michel, le maire de Montréal fit en peu de mots l'éloge de l'illustre Washington et porta la santé du jour: A la mémoire de la naissance de Washington. Puis l'honorable Ls. Joseph Papineau, qui avait pris place à la table d'honneur, se leva et proposa la santé du Major-Général Averell, Consul-Général des Etats-Unis, en faisant un éloge mérité de sa vaillance. Dans le petit discours dont il accompagna cette santé, le vénérable orateur prit occasion de féliciter avec chaleur la nation américaine d'avoir extirpé de son sein la plaie hideuse de l'esclavage. La guerre civile, dit-il, vous a sans doute coûté bien du sang et bien des déchirements, mais laissez-moi vous dire que vous n'avez pas payé trop cher encore le bienfait de l'abolition de l'esclavage. Cette guerre vous a révélé à vous-même la puissance de vos ressources, et elle a fait l'étonnement du monde entier. Je fais des vœux sincères pour que la paix et le bon ordre fassent disparaître bientôt d'au milieu de vous les douloureuses traces que la guerre y a laissées.

En réponse, le Major-Général Averell dit qu'il était heureux de voir que l'Honorable L. J. Papineau, dont le nom est déjà historique et l'une des gloires du Canada, avait bien voulu honorer cette fête de sa présence, et porter sa santé en des termes aussi flatteurs. Il est fier de sa nationalité, et s'il était possible d'oublier sa patrie quand on en est éloigné, il aurait déjà cessé de se croire étranger parmi nous, tant il y a rencontré de sympathie et de points de contact. Le Canada est un pays de beaucoup de ressources, sa société est fort distinguée; il regrette que ses compatriotes ne le connaissent pas mieux; et il exprime le désir que de leur côté les Canadiens suivent avec attention la carrière que fournissent les Etats-Unis. Nos progrès, dit-il, peuvent vous paraître irréguliers, car il y a chez nous des gens qui marchent très-vite et d'autres dont le pas est embarassé; mais avec quelle rapidité ces progrès ne s'accomplissent-ils pas! Les Etats-Unis et le Canada sont évidemment destinés à servir de guides au continent américain. Pour répondre à cette sublime mission, il est nécessaire que par un respect et des égards mutuels nous étouffions d'un commun accord toute querelle futile; et que, remplis d'une noble émulation, nous travaillions sans relâche à la grandeur et à la prospérité de nos deux pays.

S. Lesage.

NÉLIDA

OU LES GUERRES CANADIENNES DE 1812.

III

PREMIÈRES HOSTILITÉS.

Après avoir pris congé de Monseigneur Plessis, le capitaine Robert, le chevalier Louis, le vieux missionnaire et Nélida se disposèrent à remonter le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal, beaucoup plus avant dans le cœur du pays. L'aspect du fleuve entre ces deux villes offrait le spectacle le plus animé. Des trains de bois de construction descendaient en s'abandonnant au cours des flots et déployant au vent dix à douze voiles carrées. Ils portaient sur leur enchevêtrement des huttes aussi nombreuses que celles d'un village. Les radeliers les habitaient avec leur famille, un nombreux bétail et des milliers de volailles qu'ils portaient à Québec. Ces radeaux ressemblaient à de petites villes flottantes de l'aspect le plus étrange et le plus pittoresque.

Des embarcations anglaises cinglaient dans un sens opposé, transportant des marchandises, des provisions, des équipements militaires et des présents destinés aux Indiens. L'aspect de ces embarcations n'était pas moins singulier que celui des radeaux de bois flottants. Elles étaient plates, avaient une trentaine de pieds de long sur six de large, et offraient une pointe à chaque bout, pour ne point aller se briser contre les rochers. Construites avec des minces membranes d'un bois léger, recouvertes de bandes étroites d'écorce de bouleau, elles ne renferment pas dans leur ensemble la moindre petite pièce

de fer, pas même un clou, et chacune d'elles ne pèse pas plus de trois cents livres. Les bateliers peuvent les transporter sur leur dos d'un endroit navigable à l'autre, comme ils le font des marchandises lorsqu'un obstacle vient les arrêter. Elles se rendaient toutes aux grands lacs où elles devaient remonter plusieurs rivières qui viennent grossir le fleuve du tribut de leurs eaux. Plus de deux mille bateliers les montaient. On les entendait chanter les hymnes à la Vierge d'une voix sonore et virile qui remplissait l'âme d'une singulière émotion, surtout quand elles arrivaient d'une grande distance au milieu du silence et de l'obscurité des nuits. C'est aux naturels du pays que les Européens doivent l'invention de ces ingénieux canots d'écorce de bouleau ; mais ils ne les ont point encore égalés dans la manière de les faire manœuvrer.

Sur son canot léger, l'Indien du Canada ne connaît point d'obstacles. Non-seulement il se livre aux courants les plus rapides, mais on le voit se précipiter du sommet des grandes chutes d'eau au plus profond des abîmes. Le canot glisse comme un trait sur l'effrayante nappe d'eau qui tombe presque à pic avec des bouillonnements et des mugissements épouvantables, disparaît aux yeux du spectateur qui le croit à jamais perdu, mais bientôt se remontre avec l'Indien qui sourit à la fureur des flots en continuant sa course sur les eaux de la rivière redevenue calme et unie.

Le chevalier Louis contemplait avec un vif sentiment d'admiration le magnifique spectacle qu'offrait le fleuve où se croisaient ces flottilles innombrables. Les forêts immenses et les montagnes qui bordaient l'horizon donnaient au paysage quelque chose de sévère et de grandiose.

Assis près du père Mesnard et de Nélida, il parlait avec feu et entraînement de tout ce qu'il voyait, et le vieux pasteur sentait son âme se rafraichir au contact de tant de jeunesse, d'exaltation et de ces souvenirs d'enfance qui font si longtemps palpiter le cœur. Il admirait la tournure étrange que la nouvelle littérature donnait aux peintures et aux couleurs et qui semblaient rajeunir le monde de l'art, comme les révolutions rajeunissaient le monde social.

Nélida osait à peine se mêler à la conversation ; mais elle l'écoutait avec une avidité singulière, se laissant impressionner par la peinture des émotions du chevalier, qu'elle considérait comme un être hors ligne, et quand il venait à lui adresser la parole, elle rougissait subitement comme un coquelicot des prairies et demeurait tout interdite. Le chevalier n'était pas sans s'apercevoir de l'effet extraordinaire qu'il produisait sur cette jeune fille naïve comme une tourterelle de la forêt, impressionnable comme la sensitive.

Lui-même en ressentait une émotion extraordinaire, et se sentait

attiré vers cette douce enfant par je ne sais quel charme mystérieux qui devait exercer sur sa vie une influence décisive.

C'est sous l'impression de cet attachement naissant que nos voyageurs arrivèrent à Montréal, une des premières villes que les Français fondèrent au Canada. Ce fut M. de Maisonneuve qui, en 1642, en jeta les assises. Depuis lors, elle ne cessa de s'agrandir et de prospérer. Elle apparut aux regards du chevalier, avec ses hautes murailles, ses maisons en pierres, entremêlées d'églises et de couvents. Un éblouissant soleil dardait ses rayons sur les clochers et les toits argentés. Ce ne fut pas sans une secrète satisfaction qu'il pénétra dans cette cité demeurée française par excellence. On retrouve encore dans les campagnes environnantes une foule de familles nobles de la vieille France, les de Lignerie, de Beaujeu, d'Eschambault, de Lanaudière, Juchereau. Les paysans ont conservé dans leurs traits, dans leur costume, la physionomie de chacune des provinces de la mère-patrie, telles qu'elles étaient il y a trois siècles. Mieux qu'en France, on pourrait étudier au Canada les vieilles coutumes de ses provinces. Comme autrefois, le paysan est coiffé d'un bonnet bleu, sur lequel il jette le capuchon gris de sa casaque, ou d'un chapeau à larges bords. Sa ceinture est rouge, et on le voit rarement sans une courte pipe à la bouche.

Mais ce que les paysans de Montréal ont surtout conservé de leurs aïeux, c'est une franchise, une loyauté, une probité à toute épreuve. Souvent réduits à faire un commerce très-borné, ils ne mendient cependant jamais. Leur sympathie pour la mère-patrie est demeurée intacte à travers toutes les vicissitudes. Parlez-leur anglais, ils ne vous répondent pas ; mais laissez échapper devant eux quelques paroles françaises, ils s'approchent de vous avec confiance, et il n'est point de sacrifices auxquels ils ne soient disposés pour vous. C'est par Montréal, plus encore que par Québec, que le Canada finira tôt ou tard par échapper aux Anglais.

Le capitaine Robert et le chevalier Louis furent reçus à Montréal avec toutes sortes de prévenances. Chaque jour, pour ne pas dire chaque heure, fut pour eux une nouvelle fête. Ils rendirent une visite au grand-vicaire de Monseigneur Plessis, M. Roux, supérieur de Saint-Sulpice, qui venait de convoquer, dans son énergique mandement, toute la population en état de porter les armes à la guerre nationale. Ils furent accueillis avec une touchante cordialité. D'autres visites furent aussi rendues à quelques-uns des plus notables habitants de la localité particulièrement connus du capitaine Robert. Partout ils purent remarquer avec quel art charmant les Montréalistes embellissent de plantes de toutes sortes la façade et l'intérieur de leurs maisons. Des œillets, des pavots,

des martagons, se mêlaient à l'éclat des dorures et des peintures dans les appartements. Les églises et les chapelles étaient embellies et décorées de la même manière.

Une superbe espèce de plante rampante, que l'on nomme toile d'araignée, à cause de la légèreté et de la délicatesse de sa tige filamenteuse, était semée dans des pots suspendus aux bords des fenêtres et, en se développant, couvrait à distance, de son feuillage, les murs de la maison, et ses rameaux verts, émaillés de grappes de fleurs rouges et bleues, ainsi suspendues, semblaient croître dans l'air.

Un jour que le chevalier Louis se rendait chez le supérieur de Saint-Sulpice, il trouva Nélida seule dans l'embrasure d'une fenêtre, effeuillant de ses doigts légers une de ces fleurs purpurines. Elle paraissait inquiète et rêveuse. Un livre était ouvert devant elle, mais elle ne lisait pas. Son grand œil bleu errait sur les nuages qui fuyaient légers et diaphanes dans un ciel d'azur. En voyant venir le chevalier, elle tressaillit, se troubla, salua avec gaucherie et chercha à se donner une contenance sans pouvoir y parvenir. Le chevalier ne se sentait pas moins ému ; mais moins timide et moins troublé, il s'approcha de la jeune fille en lui disant d'une voix amie et bienveillante :

— Elevée comme vous l'avez été, au milieu des merveilles de la nature, par un prêtre ami des œuvres de Dieu, vous devez aimer beaucoup ces fleurs que vos doigts effeuillaient tout à l'heure avec distraction.

— Oh ! beaucoup ! Et vous, chevalier, les aimez-vous ?

— Je les aime, répondit-il avec mélancolie, lorsqu'elles me rappellent un souvenir, qui lui-même est le plus sauve parfum de l'âme.

— Moi, je ne les ai jamais aimées que pour elles seules, répondit la jeune fille, en tressaillant de nouveau.

— Mais vous comprenez cependant tout ce qu'une fleur reçue d'une main amie peut dire de doux et de charmant, lorsque l'absence éloigne ceux qui se sont aimés.

— Vous avez donc déjà reçu de ces fleurs, fit la jeune fille le cœur serré, la poitrine prête à éclater en sanglots.

— Voici celles que ma mère m'a données en me couvrant de ses derniers baisers au moment de mon départ du beau pays de France.

La jeune fille respira comme si on lui eût enlevé une montagne de la poitrine, et d'une voix rassérénée, mais encore pleine de mélancolie :

— Hélas ! je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère.

— Pardon, Mademoiselle, si je viens de vous rappeler involontairement un cruel souvenir. Vous avez dû beaucoup souffrir ?

— Oh ! je donnerais ma vie pour pouvoir embrasser ma mère.

— S'il dépend du courage et de l'intelligence d'un homme de vous la faire retrouver, ce sera moi qui le ferai, je vous le promets.

— Ah ! mon Dieu ! que dites-vous là ? Mon frère a tenté cela, et il est mort, mort par les mains d'un père.

— Ne serait-il pas doux de mourir pour vous témoigner combien est profonde l'estime que vous avez su m'inspirer par vos vertus et votre noble caractère ?

— Oh ! mon Dieu, ne le faites pas, car cette fois j'en mourrais aussi.

— Quoi ! Mademoiselle, ma mort vous causerait un tel chagrin !

— Pardonnez à une pauvre fille qui ne sait plus ce qu'elle dit, répondit la pauvre enfant rougissant comme une pivoine.

Et tremblante comme une feuille, elle se mit à fondre en larmes.

— Pourquoi regretter une bonne parole sortie du cœur ? reprit le chevalier en la regardant avec un profond attendrissement.

— Oh ! Monsieur, vous pourriez donc m'aimer, moi, pauvre orpheline, sans père ni mère, n'ayant pour appui qu'un pauvre vieillard, qui bientôt peut-être me dira un éternel adieu ?

— Mademoiselle, si vous permettiez au plus humble de vos serviteurs d'oser prétendre à votre main, je vous jurerais de consacrer ma vie à votre bonheur et à votre protection.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ma main, c'est au père Mesnard à qui je dois tout ce que je suis, reprit-elle en sanglotant plus fort encore et en cachant dans ses mains son visage inondé de larmes.

— Je le sais, Mademoiselle, mais il me serait bien doux de savoir si vous ne me repousserez pas, dans le cas où le bon père voudrait bien m'agréer.

— Chevalier, je serais heureuse de vous consacrer ma vie.

— Alors, acceptez cette humble fleur, que je vous offre comme un gage de ma fidélité, dit le chevalier en cueillant une belle fleur bleue qui pendait à la hauteur de sa main.

— Je l'accepte, répondit la jeune fille rougissante.

Et cueillant à son tour une belle fleur rouge, symbole de l'ardeur de son âme, elle la lui donna en disant :

— Placez-la près de celle de votre mère, et puisse-t-elle un jour devenir aussi la mienne ! Ne pensez jamais à l'une sans aussi penser à l'autre, ajouta-t-elle en fuyant comme une colombe effarouchée, pour aller retrouver le père Mesnard.

Le vieux missionnaire se promenait en ce moment dans les

jardins du séminaire. Il saluait l'astre du matin, les chants des oiseaux, la lumière qui empourprait les fleurs et bénissait l'auteur de toutes ces merveilles, en se laissant aller au charme qu'éveillait toujours en lui le spectacle d'une belle nature.

Tout à coup Nélida, tremblante et agitée d'une émotion extraordinaire, se présente à lui, tout interdite. Elle se jette dans les bras du vieillard et, sans pouvoir proférer une parole, se met à fondre en larmes. Le vieux pasteur des hommes avait trop longtemps étudié le cœur humain pour ne s'être pas aperçu de l'affection naissante que sa fille commençait à éprouver pour le neveu de l'évêque Plessis. Il avait résolu d'en parler ce jour-là même à la jeune fille pour l'empêcher de se livrer à des projets qu'il regardait comme irréalisables. Il y avait une trop grande disproportion entre la jeune fille élevée par lui et le neveu d'un puissant évêque, pour qu'il pût croire à la possibilité d'un mariage entre ces deux jeunes gens, quels que fussent, du reste, les mérites, les vertus et les admirables qualités de sa fille adoptive. Ne sachant pas encore que le chevalier partageait la même inclination, il s'efforça de consoler Nélida tout en cherchant à la désabuser :

— Pauvre enfant, lui dit-il, quels chagrins peuvent ainsi te désoler ? Tu pleures, toi dont l'âge ne devrait connaître que la joie et le bonheur. De nouvelles peines se sont donc encore glissées dans ton sein ? Ah ! ma pauvre fille, ne te laisse cependant pas abattre par la douleur. Pense que l'homme n'est pas sur la terre pour jouir, mais pour s'élever jusqu'au ciel en supportant avec courage les pénibles épreuves que Dieu nous envoie. Ne te livre pas à de vaines espérances, ne t'abandonne pas à des illusions irréalisables. Si le souffle des passions pénètre dans nos cœurs, il ne faut jamais qu'il puisse troubler l'inaltérable paix de leur innocence. Tu aimes le chevalier, ma pauvre fille ; je l'ai deviné sans peine. Mais as-tu pensé à la distance qui te sépare, toi pauvre orpheline, du neveu de Mgr Plessis ? Ne vois-tu pas que cette affection, quelque pure qu'elle puisse être, ne saurait aboutir qu'à remplir ton âme de douleurs, à l'abreuver de plus cruelles déceptions.

— Père, répondit la jeune fille, tu ne sais pas encore jusqu'où s'étend mon bonheur. Le chevalier Louis aime ta fille, il lui a dit...

— Comment ! fit tout à coup le vieillard d'une voix sévère, il aurait osé !... Ah ! mon Dieu, serait-il donc aussi un de ces misérables qui ne sont occupés qu'à faire le mal ?

— Tais-toi, tais-toi, cher père ! s'écria Nélida, ne soupçonne pas imprudemment le cœur des autres. Le chevalier Louis est le plus noble, le meilleur des hommes. Nélida, m'a-t-il dit, me désa-

voueriez-vous près de votre père, si j'allais le trouver pour lui demander votre main ? Consentiriez-vous à devenir ma femme ? Si vous m'accordez une telle faveur, ma vie entière sera consacrée à vous protéger et à faire votre bonheur. Pouvais-je ne pas être heureuse de l'entendre parler ainsi, moi qui l'aime ? Je lui ai dit de venir à toi, que tu ne le repousserais pas. Ai-je donc mal fait ?

A mesure que Nélida parlait, la colère faisait place, sur le beau visage du vieillard, à une douce et tendre quiétude. Il serre sa fille sur son cœur avec un redoublement de tendresse. Des larmes de bonheur tombent de ses yeux, il lui dit :

— Rendons grâce au Ciel de t'avoir envoyé un pareil époux. Oh ! non, ma fille, je ne le repousserai pas. Depuis que je t'ai adoptée, une grande inquiétude rongeait mon cœur. Je tremblais de te laisser seule au monde, sans soutien et sans appui. Et voilà que le Ciel vient au devant de mes désirs et comble mes vœux les plus chers. Oh ! nous ne pouvons trop le remercier et le bénir, chère enfant. Puisses-tu être heureuse !

En ce moment, le chevalier descendait aussi dans le jardin du séminaire, où on lui avait dit que se promènait le bon vieillard. Il croyait l'y trouver seul. Quelle ne fut pas sa surprise en l'apercevant serrant sa fille en larmes sur sa poitrine. Il se doute bien qu'on vient de parler de lui, mais ne sachant si son sort est décidé, il s'avance incertain et tremblant. Le vieillard l'aperçoit, lui ouvre les bras et le serre avec sa fille sur son cœur, en disant, la voix pleine de sanglots :

— Qu'elle soit votre femme ! puissiez-vous la rendre aussi heureuse qu'elle le mérite ! Ma fille a été bonne pour tous. Mais elle a surtout été bonne pour moi. Le plus grand malheur qui pourrait m'arriver en ce monde serait d'apprendre qu'elle n'est point heureuse.

— Par l'âme de mon père, par la sainte vénération que j'éprouve pour ma mère, par le Dieu que nous adorons tous trois, je jure de faire tout ce qui dépendra de moi pour assurer son bonheur.

Le supérieur de Saint-Sulpice voulut lui-même célébrer les fiançailles, mais on convint que le mariage n'aurait lieu qu'après la fin de la guerre dans laquelle le chevalier devait prendre une part si active. Les cérémonies terminées, on se remit en marche, non plus sur le brick du capitaine, car à partir de Montréal il est impossible de remonter le fleuve sur un navire de quelque force, mais sur un simple canot. En quelques heures, on atteignit l'Ottawa, rivière tortueuse qui prend son cours dans le lac Témiscaming, coule dans un lit dont les bords sont embellis par tous les charmes de la nature et qui, se divisant en deux bras, forme à son embouchure une grande île qui porte le nom de Montréal.

Ils arrivèrent en deux jours au lac Ontario, après avoir visité la fontaine ardente, une des plus curieuses merveilles du pays. Située dans un ravin d'environ quarante pieds de profondeur et de trois cents de large, elle était taillée entre des bancs d'ardoises et se terminait, à deux cents pas de son embouchure, par un rocher perpendiculaire couvert de mousse, à travers lequel sourdait une faible source. Vers le milieu de son cours, l'eau paraissait stagnante et n'avait que quelque pouces de profondeur. Une légère auréole de flamme rouge brillait incessamment au-dessus. Le chevalier en approcha un petit morceau de bois qui s'embrasa aussitôt.

On pénétra dans le lac Ontario par une belle matinée de juillet. La brillante lumière d'un soleil étincelant tombait du ciel en infiltrant ses rayons d'or dans cette mer bleuâtre. On sentait encore une légère brise matinale qui semble la respiration de la nature se réveillant après une nuit silencieuse, souffle délicieux qui porte de rivage en rivage le parfum des arbres mêlé à l'âcre senteur des grands lacs. L'Ontario a soixante-quatre lieues de longueur sur douze de large. Ses eaux profondes peuvent supporter les plus gros navires. Elles sont parsemées d'îles et nourrissent d'excellents poissons. Jadis les Indiens recueillaient autour du lac le baume dans le baumier, le sucre dans l'érable, le noyer et le mérisier, la teinture rouge dans l'écorce de la pérousse, le toit de leurs chaumières dans l'écorce du bois blanc : ils trouvaient le vinaigre dans le vinaigrier, le miel et le coton dans les fleurs de l'asperge sauvage, l'huile pour les cheveux dans le tournesol et une panacée pour les blessures dans la plante universelle. Les Européens ont remplacé ces bienfaits de la nature par les productions de l'art. Les Sauvages ont disparu de ces bords.

Cependant le léger canot glissait sur les flots limpides, comme un cygne qui ouvre ses ailes au vent. Il s'avançait avec une gracieuse coquetterie, laissant derrière lui une trace phosphorescente. Debout sur la proue, le capitaine Robert jetait un coup d'œil ardent sur le lac et sur les côtes, mais ne partageait pas l'exaltation du chevalier que cette admirable nature ne cessait d'émerveiller. Près d'eux se tenaient le père Mesnard qui lisait son bréviaire, et Nélida qui, rêveuse et pensive, jetait de temps à autre un coup d'œil du côté du chevalier qu'elle enveloppait de sa chaude admiration, en se laissant pénétrer du doux bonheur de le voir si près d'elle, de l'écouter parler, de l'aimer de la plus pure affection. Bientôt on aperçut la terre qui se détachait comme un sombre nuage à l'autre extrémité du lac, et l'on entendit un bruit sourd semblable aux mugissements des vagues agitées d'une mer lointaine.

— D'où vient ce bruit étrange ? dit le chevalier au capitaine en prêtant une oreille attentive.

— C'est la fameuse cataracte de Niagara, la plus merveilleuse qui soit au monde, répondit le capitaine. Elle sert de ligne de démarcation entre les Etats-Unis et le Haut-Canada et, forme en ce lieu un des plus majestueux et des plus effrayants tableaux de la nature.

Le bruit croissant de la chute et l'épais nuage de vapeur allant sens cesse en augmentant annonçaient qu'on n'en était guère éloigné. Lorsqu'on n'en fut plus qu'à une demi-lieue, on aperçut une masse énorme d'écume qui rejaillissait du fleuve et se dessinait de toutes les couleurs du prisme.

— Nous allons jeter l'ancre dans cette petite baie, dit le capitaine, et nous nous rendrons au saut en continuant notre route à pied, car nous ne saurions l'aborder contre le courant.

Tous y consentirent avec empressement. Six rames retombèrent dans les flots d'un seul coup, sans faire jaillir une goutte d'eau, et le canot, cédant à l'impulsion, glissa rapidement. Un instant après, on entrait dans une petite baie formée par une échancrure naturelle, et tandis que les matelots emportaient l'embarcation sur leurs épaules jusqu'au lac Erié, le capitaine, le chevalier, le missionnaire et Nélida se dirigèrent vers la cataracte. Nélida donnait le bras au chevalier Louis et se sentait tout heureuse de s'appuyer sur celui qui bientôt devait être son époux.

La rivière Niagara, qui coule du lac Erié dans le lac Ontario ne ressemble à aucune autre rivière du monde. Elle forme un énorme courant d'eau d'un mille euviron de largeur à son embouchure et à sa naissance ; seulement elle s'élargit de quinze kilomètres vers le milieu et se divise en deux bras puissants pour former l'Ile-Grande. Sa longueur est d'environ douze lieues, que cette île divise en deux parties. Pendant la première, elle coule fort tranquillement, presque de niveau avec la contrée plate qu'elle traverse ; ses bords sont mêmes tellement bas que si, par une des causes qui gonflent les autres fleuves, mais qui n'ont aucune influence sur elle, elle venait à s'élever de cinq ou six pieds, les portions adjacentes du Canada supérieur à gauche, de l'Etat de New-York à droite, seraient inondées. Quand, au contraire, elle a dépassé l'île, changeant subitement de niveau, elle roule ses eaux avec fureur au fond d'une vallée dont les versants ressemblent à des murs, car elle paraît avoir été peu à peu creusée dans le roc par l'action séculaire du courant. En beaucoup d'endroits, les deux rives sont à pic, sans le moindre espace entre le parement et les flots, sans le moindre arrondissement à l'angle de leur som-

met Le lit est tellement encaissé que le voyageur qui ne s'attend point à ces bizarreries de la nature, ne peut s'imaginer qu'il y ait interruption dans la surface du sol, avant d'être arrivé à quelques mètres du bord même du précipice. Un sentier étroit, passant au milieu d'une prairie marécageuse, et s'enfonçant sous un imposant rocher de pierre calcaire, conduisit nos voyageurs très-près de la vaste table d'où le Niagara précipite sa longue et large nappe d'eau. Arrivés sur cette esplanade, ils se trouvèrent subitement transportés au milieu des brouillards, d'un vent violent et d'une pluie fine et continue. Mais, de ce lieu, on pouvait embrasser dans tout son ensemble un des plus admirables spectacles de l'univers.

Nous n'essaierons pas de décrire la puissante impression que ce magnifique tableau produisit sur le chevalier, qui le contemplait pour la première fois. Il sentit que jamais rien ne saurait effacer de sa mémoire le souvenir d'une semblable merveille. La scène qui s'offrait à ses yeux était si surprenante, si variée, si sublime, que, muet, ébahi, immobile, il ne savait sur quel point arrêter ses regards. Les chutes sont divisées en deux parties par l'île d'Iris ou des Chèvres qui, au temps de nos visiteurs, était encore creusée en dessous et semblait pendre avec tous ses arbres sur le chaos des autres. A droite, s'écoulent les parties torrentueuses du fleuve qu'on appelle les *rapides*. S'arrondissant d'abord en un vaste cylindre, l'onde se déroule ensuite en nappe éclatante et rejaillit en écume aussi blanche que la neige. A gauche, du côté du Canada, tombe la véritable cataracte, connue sous le nom de *fer-à-cheval*. C'est moins un fleuve qu'une mer de six cents pieds de large et roulant sur un roc de forme conique, puis bondissant dans un gouffre d'une hauteur perpendiculaire de cent soixante quatre pieds, pour prendre sous l'abîme, sans doute à cause de sa profondeur, une couleur verte très-foncée.

En se précipitant dans cette ombre effrayante, l'onde frappe le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume et s'élève en vapeurs au-dessus des forêts, comme la fumée d'un vaste embrasement. Les rayons du soleil, tombant d'aplomb sur cette masse diaphane, la colorent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Le bruit de toutes ces chutes en tombant, forme un son continu, ronflant, profond, monotone, accompagné du tremblement que l'on remarque aux moulins où plusieurs meules sont en jeu. Ces secousses uniformes sont sensibles jusqu'à plusieurs centaines de pieds de la rivière, mais surtout dans l'île qui est placée au centre des deux chutes. Celles-ci s'éloignent de plus en plus de l'île ; car, depuis une trentaine d'années, le roc s'est miné sous elles de manière à le faire

reculer de plus de quarante verges. En retour, un pont extrêmement remarquable a été jeté du rivage à l'île des Chèvres. Ce chef-d'œuvre, exécuté avec autant de hardiesse que de talent, est construit en poutres soutenues par sept arches placées en lignes droites et n'a pas moins de sept cents pieds de long. C'est sous ces arches que tourbillonnent les *rapides*, toujours blancs d'écume et ne parcourant pas moins de sept milles à l'heure. On peut ainsi se rendre sans peine à l'île, qui offre, d'une multitude de points, d'admirables vues de la cataracte et des autres chutes.

Nos voyageurs visitèrent aussi la profonde caverne qui s'enfonce derrière la cataracte, et y pénétrèrent jusqu'à une profondeur considérable. Il y avait dans l'intérieur de cet antre singulier une espèce de lueur verdâtre, assez grande pour les aider à se diriger. Mais un vent impétueux les poussant, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, sembla plusieurs fois devoir les emporter sur la pente rapide, pour les précipiter dans le gouffre aboyant qui rugissait au-dessus d'eux, tant était grande l'espèce de fureur de cet ouragan. Néanmoins, il ne les incommodait peut-être pas encore autant que le déluge continuel d'eau dont ils étaient inondés, car ces bouffées d'air sont moins dangereuses qu'elles ne le paraissent. Produites par l'action de la cascade sur l'air, le courant souffle presque parallèlement au roc dans lequel la caverne est creusée, au lieu de s'y engouffrer ; autrement il faudrait regarder comme le comble de la témérité d'entreprendre une pareille expédition. Nélida, qui en connaissait le peu de danger, par une de ces fantaisies de jeune fille un peu sauvage, résolut d'éprouver jusqu'où pourrait aller le dévouement du chevalier pour elle.

Simulant une chute, elle se laissa volontairement glisser sur le gravier qui couvre de haut en bas la pente du roc dans lequel se trouve pratiqué le chemin qui conduit à la caverne. Un cri terrible s'échappa de la poitrine du chevalier, et fut aussitôt répété par le capitaine, le missionnaire et le guide. La jeune fille, qui d'abord n'avait fait qu'en rire, pâlit à son tour en voyant le chevailer, non plus se laisser glisser sur la pente pour courir à son secours, mais se précipiter en courant sur cette déclivité au bout de laquelle était la mort, une mort horrible, qui brise le corps et ne laisse pas un membre intact. Elle se releva d'un bond, tendit les bras avec épouvante, et d'une voix qui parvint à peine à dominer la tempête, lui cria :

— Arrête ! arrête ! ou tu es mort !

Mais lancé sur cette pente raide et escarpée, le chevalier ne pouvait plus s'arrêter. Il se sentait entraîné par son propre poids avec une violence irrésistible. Ses efforts pour s'arrêter, n'abou-

tissaient qu'à lui faire perdre l'équilibre. Chacun comprit alors qu'il était perdu. On se sentait dans un de ces moments d'anxiété inexprimable qui semble broyer le cœur et mettre un siècle dans une minute.

— C'est moi qui le perds ! s'écria Nélida, je dois mourir avec lui !

Et bondissant de roc en roc comme elle se plaisait à faire dans les rochers où elle avait été élevée, elle s'élança jusqu'en face du lieu où descendait le chevalier comme un quartier de roche roulant du sommet d'une montagne. Elle le reçut dans ses bras, fut renversée par la violence du choc, mais ne le quitta point. Et tous deux, spectacle horrible ! continuèrent à glisser, roulant l'un sur l'autre, jusqu'au gouffre qui allait dévorer tant de jeunesse, de beauté, de bonheur en espérance. A cette vue, le missionnaire tomba à genoux et pria ; le capitaine poussa dans la caverne un cri formidable et se laissa, à son tour, glisser sur la pente rapide pour arriver à leur secours, s'il en était temps encore ; mais le guide avait déjà attaché à une anfractuosité du roc une legère corde de soie qu'il portait toujours autour de lui en guise de ceinture, et se laissait aussi suivre la pente qu'il descendit comme une avalanche.

Pendant ce temps, Nélida et le chevalier étaient arrivés jusqu'au rebord du gouffre. Ils ne percevaient plus rien, ne pensaient plus à rien, fermaient les yeux, et attendaient le moment fatal où ils bondiraient dans le torrent mugissant. Soudain, ils ne sentirent plus le sol sous leurs corps et tombèrent dans l'espace béant devant eux. Un second cri sortit de toutes les poitrines, cri d'angoisse impossible à exprimer. Chacun crut que c'en était fait des deux jeunes gens, lorsque le guide, s'approchant du rebord, les aperçut comme suspendus au-dessus du gouffre au milieu d'un bouquet de quelques branchages croissant sur la saillie du roc. Dans cette situation, le moindre mouvement pouvait les perdre.

— A moi ! à moi ! criait le guide au capitaine ; ils vivent ! nous pouvons encore les sauver !

Le chevalier recouvra le premier la présence d'esprit. Apercevant l'abîme béant au-dessous de lui, il fut pris de vertige et faillit se laisser aller à la fascination du gouffre qui l'attirait ; mais relevant les yeux, il les reporta sur Nélida évanouie dans ses bras et retenue faiblement par une branche sèche à laquelle sa robe s'était accrochée. Par une impulsion instinctive, il la saisit d'une main convulsive, et l'aspect du péril qu'elle courait lui fit soudainement oublier son propre danger, l'abîme entr'ouvert au-dessous d'eux, le vertige que lui causait le gouffre, pour ne plus songer qu'au moyen

de la sauver. En ce moment, il entendit au-dessus de lui une voix qui l'appelait.

Il releva la tête et vit le guide toujours cramponné à la corde qu'il lui tendait.

— Liez-vous-la autour des reins, lui criait-il, prenez Nélida dans vos bras et nous vous hisserons jusqu'à ce roc.

En ce moment, le capitaine, qui se retenait aussi à la corde, arriva et s'accouda, comme le guide, à une anfractuosité du rocher. Se retenant d'une main à la branche, tenant la robe de Nélida dans ses dents serrées, le chevalier se passa autour des reins la corde libératrice, la noua solidement, et bientôt se sentit enlever avec la jeune fille au milieu des airs par les efforts réunis du capitaine et du guide. Parfois des coups de vent semblables à un ouragan les faisaient flotter dans l'espace au-dessus de l'abîme. Le chevalier fermait alors les yeux pour ne rien voir et tremblait de s'évanouir et de laisser échapper son fardeau. Ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'on les ramena sur la pente de gravier, que l'on remonta sans trop de fatigues, aidé par le vent qui soufflait contre eux avec une grande violence.

Nélida ne revint de son évanouissement que dans une auberge de Queenstown, où l'on s'était hâté de la transporter. Son premier mot, à son réveil, fut de demander où était le chevalier.

— Me voici, répondit le jeune officier, qui se tenait immobile derrière le fauteuil de la jeune fille, pendant qu'on la rappelait à la vie.

— Ah ! j'ai failli causer votre mort par ma fatale imprudence ! s'écria-t-elle. Pourrez-vous me le pardonner jamais ?

— Vous pardonner ! mais sans vous, sans votre dévouement qui m'a arrêté dans mon fol élan, j'allais me briser au fond du gouffre. C'est à vous que je dois la vie !

Ei tous deux, généreux et nobles, s'accusaient seuls d'une imprudence qui avait failli leur coûter si cher. Le missionnaire, assis aux côtés de Nélida, tenait une de ses mains dans les siennes, et les yeux pleins de larmes, lui disait, en souriant du bonheur de la retrouver enfin vivante et hors de tout danger :

— Chère enfant ! quelle douleur tu m'as causée ! Je crois que je serais mort de chagrin, pauvre vieillard infirme, si je ne t'avais plus sentie auprès de moi, ô mon doux ange !

— Pardonne-moi, vieux père, lui disait la jeune fille, en baisant ses cheveux blancs, j'ai été bien folle. je le sais ; mais maintenant nous serons deux pour te mieux aimer.

— Allons ! allons ! disait le capitaine en s'éloignant et essuyant

du revers de sa main, une larme qui perlait dans son œil. Vous pouvez vous flatter que vous l'avez échappé belle.

Les deux jeunes gens s'approchèrent d'une des croisées de l'auberge-ferme et de là purent contempler encore la cataracte qui n'était éloignée que de quelques centaines de verges. On ne saurait dire combien de jouissances ils éprouvèrent à admirer ainsi, tranquillement assis loin de tout danger, la plus surprenante merveille de la nature. L'idée du péril qu'ils avaient couru doublait leur plaisir par le sentiment de la profonde sécurité qui lui avait succédé. Ils sentaient aussi qu'ils s'aimaient bien plus encore depuis qu'ils avaient couru les mêmes dangers. L'air qu'ils respiraient leur semblait plus pur, le ciel plus riant, la terre plus belle ; tout, autour d'eux, présentait un autre aspect, et ils admiraient les chutes qui leur valaient un tel changement dans leur manière de voir et sentir, sans pouvoir se lasser jamais de les contempler ensemble.

Après être demeurés quelques jours à Queenstown, pour que Nélida eût le temps de se rétablir entièrement, on prit la route de terre jusqu'au lac Erié, où les attendait le léger canot qu'on y avait transporté. Ce lac immense a plus de deux cent cinquante lieues de circonférence et a trois cent trente-quatre pieds au-dessus du lac Ontario, dans lequel il se jette. De vastes forêts de tulipiers et de cyprès se mirent dans ses eaux limpides et profondes. A l'ouest de ce lac, depuis les îles aux Serpents jusqu'aux rivages du continent, dans un espace de plus de trente lieues, s'étendent de larges nénuphars dont les feuilles sont entrelacées de serpents qui rendent ce lac si célèbre. Lorsque les reptiles viennent se mouvoir aux rayons du soleil, on les voit rouler leurs anneaux d'azur, de pourpre, d'or et d'émeraude ; on ne distingue dans ces horribles nœuds, doublement, triplement formés, que des yeux étincelants, des langues à triple dard, des gueules de feu, des queues armées d'aiguillons ou de sonnettes, qui s'agitent en l'air comme des fouets. Un sifflement continuel, un bruit semblable au froissement de feuilles mortes dans une forêt, sortent de cet impur Cocyte.

Le lac était couvert d'une innombrable multitude de petites barques indiennes qui le parcouraient pour se rendre à Amherstbourg, où se concentraient les troupes qui devaient tenir en respect les forces américaines réunies à Détroit. C'est une chose effrayante à voir que la hardiesse insoucieuse des Indiens, qui n'hésitent pas à s'aventurer dans ces nacelles d'écorce sur ce lac où les tempêtes sont si fréquentes et si terribles. Ils suspendent leurs manitous à la poupe des canots et s'élancent, en hiver, au milieu des tourbillons

de neige, entre les vagues soulevées ; en été, entre ces flots étincelants de foudre et bondissant, gros comme des montagnes. Les chiens des chasseurs, les pattes appuyées sur les bords, poussent des cris lamentables, tandis que leurs maîtres, gardant un profond silence, frappent les flots en mesure avec leurs pagaies. Les canots s'avancent à la file : à la proue du premier se tient debout un chef qui répète le monosyllable *Oah*, en descendant d'une note élevée à un son sourd et traînant. Dans le dernier canot, se trouve un autre chef manœuvrant une grande rame en forme de gouvernail. Les autres guerriers sont assis, les jambes croisées, au fond des canots. A travers le brouillard, les vagues ou la neige, on n'aperçoit que les plumes dont la tête de ces Indiens est ornée, le cou allongé des dogues hurlant, et les épaules des deux Sachems, pilote et augure, que l'on dirait les dieux de ces eaux.

Sur les bords de ce lac, comme sur ceux de l'Ontario, tout annonçait combien devait être terrible la guerre qui se préparait. Les Anglais du Canada et les Américains des Etats-Unis avaient amené de loin sur leurs rivages un nombre prodigieux de vaisseaux et de frégates démontées, car au milieu de ces immenses solitudes les matériaux, comme les ouvriers, auraient manqué pour la construction. On avait rapporté les unes aux autres, sur les bords mêmes des lacs, les pièces de ces vaisseaux, qui, une fois remontés, avaient été lancés tout armés dans ces vastes mers intérieures.

Le canot ne tarda pas à aborder le vaisseau destiné au capitaine Robert et déjà muni de toute son armature et de son équipage. On cingla vers le Détroit et trois jours après le départ du fort Erié, on amarra dans la baie d'Amherstbourg ou Malden. A leur arrivée, ils apprirent que les Américains avaient déjà livré plusieurs combats peu considérables, mais assez meurtriers, aux Indiens du Canada, Iroquois, Algonquins, Hurons, qui se déclaraient hostiles aux invasions du Sud. Des routes avaient été ouvertes à travers d'épaisses forets, pour faciliter l'arrivée des Indiens et surtout des milices nationales de volontaires dans le Haut-Canada, où se concentrait une puissante armée. Les Américains en avaient fait autant pour toutes les contrées du Sud, et vers les commencements du mois d'août, tout annonçait qu'un prochain engagement était devenu imminent.

Sir George Prevost avait confié le gouvernement du Haut-Canada au général Brock, officier non moins distingué dans l'administration que dans la direction d'une armée. Il prorogea le parlement de la province qui se tenait alors à Toronto, arma les habitants de cette localité, confia la ville à leur héroïsme et à leur bravoure, puis, partant avec les derniers corps d'armée, il se dirigea vers

Amhersburg. Le sept août, les Américains, qui avaient envahi le Haut-Canada, reculèrent jusqu'au Détroit à son approche ; le onze, il contraignait le général américain Hull à se rendre, avec toute son armée, consistant en un millier de troupes régulières ou de milice et six cents Indiens alliés. Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis le commencement de la guerre, que Québec et Montréal voyaient avec étonnement entrer dans leurs murs les Américains captifs avec leur général.

Brock ne jouit pas longtemps de son triomphe. S'étant replié sur le fort George que menaçait la flotte américaine de l'Ontario, il voulut lutter jusqu'à la mort contre des forces beaucoup supérieures aux siennes, et fut tué dans une action qui eut lieu sous les murs de la forteresse. Le capitaine Robert et le chevalier Louis avaient combattu comme des lions à ses côtés. Ils parvinrent à l'enlever du champ de bataille pour le soustraire au scalpe des Indiens, et quelques jours après se replièrent sur Toronto. Le chevalier Louis avait reçu une grave blessure dans cette action, qui fut la dernière de cette année, entre les deux nations rivales

IV

LA MÈRE DE NÉLIDA.

Pendant l'action qui avait eu lieu au fort George, une balle avait frappé le chevalier Louis un peu au-dessous de l'oreille et avait traversé le cou entre la gorge et les vertèbres du cerveau. Il fut transporté évanoui jusqu'à Toronto, où le vieux missionnaire, qui s'était un peu adonné à la médecine pour soulager ses pauvres sauvages, lui fit l'extraction de la balle demeurée entre la chair et la peau, du côté du cou opposé à celui par lequel elle était entrée. Il le pansa ensuite, le fit déposer sur un lit et ne le quitta plus que rarement, lui prodiguant les soins les plus affectueux.

La première fois que le chevalier rouvrit les yeux, ses impressions furent délicieuses. Il se sentit ressuscité, tant son évanouissement avait été profond et privé de toute lueur d'existence. Mais ce bien-être physique fut bien vite remplacé par une fièvre effrayante, accompagnée de difficultés d'avaler allant presque jusqu'à l'impossibilité. Bientôt le délire survint ; son imagination surexcitée battit les champs ; il ne parlait plus que de coups de feu,

de morts, de mourants, d'ennemis acharnés à sa perte, d'abandon, de sang et de scalpe.

Pendant qu'il souffrait ainsi sur sa couche de douleur, délirant, dans une longue agonie, du délire de la mort, la pauvre Nélida se tenait assise au chevet de son lit, avec le dévouement et la patience d'un ange, ne s'éloignant de lui, quand elle le voyait s'agiter dans les convulsions de la fièvre, que pour aller pleurer loin des regards du vieux missionnaire et lui cacher ses larmes. La douce jeune fille se sentait frappée au cœur. Elle avait suivi le corps de son malheureux fiancé, quand on l'emportait du fort George à Toronto, sans verser une seule larme ; mais elle étouffait à les concentrer dans sa poitrine. Elle eût voulu être à la place de celui qu'elle ne croyait plus revoir vivant. Jamais désolation plus grande n'avait bouleversé un cœur de femme ; mais sans éclater en sanglots et en démonstration de désespoir, avec une pudeur céleste, elle n'en laissait rien paraître.

Quand le chevalier, après l'extraction de la balle, rouvrit les yeux souriant et presque heureux, elle éprouva un immense soulagement. Il lui sembla qu'une montagne venait d'être enlevée de sa poitrine. Elle respira plus facilement, son cœur se dilata, un sentiment d'espérance rayonna de nouveau au fond de son âme, elle crut elle-même renaître à la vie. Ah ! si on pouvait le sauver encore ! Si celui dans lequel la pauvre orpheline avait espéré trouver un protecteur et un appui, pouvait recouvrer la santé, et vivre pour elle qui avait mis en lui tous ses doux rêves de bonheur et d'avenir ! Bien douce est au prisonnier qui sort du fond des cachots, la vue de la lumière qui lui est rendue avec la liberté ; doux est à la tendre mère, l'embrassement d'un fils qu'elle n'avait point revu depuis longues années ; doux est au cœur d'un père, le retour d'un fils, qui, sur le champ de bataille, vient de conquérir la croix des braves ; mais plus doux encore fut pour la pauvre jeune fille, l'espoir que l'on pourrait sauver celui qui, pour elle, avait déjà bravé tant de périls.

Cependant, quand elle vit la fièvre brûler le sang dans ses veines et lui faire courir de nouveaux dangers, d'amères angoisses recommencèrent à la torturer. Elle se remit à trembler de nouveau pour les jours du chevalier, et ne le quitta plus un seul instant. Elle se fit sœur de charité, et s'aidant des conseils du vieux prêtre, elle l'entoura de toutes sortes de soins. Le malade ne la reconnaissait plus. Parfois il l'appelait en prononçant son nom ; la jeune fille alors s'approchait, mais il la repoussait avec égarement, en s'écriant : " Ce n'est pas vous que j'appelle, c'est Nélida ! " L'or-

pheline se retirait alors, et, tombant sur une chaise, fondait en larmes.

Le bon vieux prêtre cherchait dans son cœur de bonnes paroles pour la charmer, et sa sagesse faisait doucement descendre la résignation et l'abnégation dans cette belle âme de jeune fille, sensible comme la sensitive, pure et blanche comme l'hermine, et parfumée de ses vertus comme une rose, qui vient d'éclore, l'est des plus suaves senteurs de la terre

Insensiblement la fièvre se calma ; mais le chevalier se trouva si abattu, si épuisé, si dépourvu de vie qu'il crut toucher à sa dernière heure. Il fit appeler le vieux prêtre et lui demanda d'écrire en son nom à sa mère, et d'envoyer la lettre à son oncle, l'évêque de Québec, pour qu'il la fît parvenir en France. Le vieux prêtre sourit et l'assura que cet affaiblissement, effet d'une longue diète, destinée à tuer la fièvre, n'avait rien d'alarmant ; mais il condescendit aux vœux du malade, afin de le tranquilliser. Il écrivit, sous la dictée du chevalier, cette lettre que Nélida ne put entendre sans sentir vingt fois ses yeux s'inonder de larmes. La bonne jeune fille pensait à sa propre mère qu'elle n'avait jamais connue, et que cependant elle eût tant aimée !

" Ma mère, je te fais écrire des bords des grands lacs du Canada, par un bon prêtre que j'ai rencontré chez mon oncle, et avec lequel j'ai fait route au milieu de cet admirable pays, si bien peint par le prince de la littérature de ce siècle, le vicomte de Châteaubriand.

" Nous sommes ici en pleine guerre, comme en Europe, et j'ai pris les armes pour défendre la nationalité canadienne, contre l'envahissement des Etats-Unis. Je suis officier, j'ai vu le feu ; nous avons remporté une première victoire et fait de nombreux prisonniers. Blessé grièvement durant l'action, j'ai pu croire un instant que tu ne reverrais pas ton fils ; mais on m'assure maintenant que je suis hors de tout danger ; cependant, je suis trop faible encore pour t'écrire moi-même ; voilà pourquoi je me sers de la plume du bon prêtre dont je t'ai parlé.

" C'est lui et un brave capitaine, nommé Robert, qui a bien voulu m'honorer de sa vive et sincère amitié, qui m'ont sauvé la vie. Puisse le Ciel les en récompenser !

" Grâce à eux, je pourrai probablement, un jour, te conter mes aventures dans ce merveilleux pays, le plus beau, le plus pittoresque de toute l'Amérique. Oh ! qu'il me sera doux, mère bien-aimée, assis près de toi, au coin d'un feu pétillant, de te redire tout ce que j'ai fait, vu et admiré loin de ma chère patrie dans cette belle colonie américaine, appelée à jouer un jour un rôle immense, dans une des contrées les plus libres du monde ! Qu'il est dur de

penser que la France a pu renoncer à ce beau joyau et l'abandonner à ses plus cruels ennemis ! Mais tôt ou tard l'heure de l'émancipation sonnera aussi pour les Canadiens, et un grand peuple vivra de sa vie propre, dans cette libre Amérique du Nord, appelée par la Providence à de si glorieuses destinées !

" Ah ! ce pays me sera cher à plus d'un titre, mère sainte et vénérée ! C'est sur cette terre, fécondée de la sueur de la France, que je crois avoir trouvé la compagne qui partagera mes douleurs et mes joies, durant le reste de ma vie. Pauvre orpheline, tu lui serviras de mère, car la sienne elle ne l'a jamais connue ! Que de fois je lui ai parlé de toi, mère chérie, et comme je l'ai vue souvent pleurer d'attendrissement, quand je faisais ton éloge ! Jamais mère n'aura été aimée comme tu le seras par elle, ô ma bonne mère, et sa douceur, sa bonté, ses bienfaisantes vertus te captiveront. Sans son dévouement et celui du bon prêtre qui l'a élevée, peut-être, à cette heure, n'aurais-tu plus de fils. Nous irons ensemble te demander de vouloir bénir notre union. Ah ! ce retour sera plus joyeux pour moi et pour toi, après une aussi douloureuse et cruelle séparation !

" Je ne te dirai pas combien, après t'avoir quittée, j'ai senti que tu me faisais continuellement défaut. J'ai été si étourdi et si affecté du chagrin de notre séparation que je n'ai pu que bien faiblement t'exprimer tout ce que je sentais de tendresse et de reconnaissance pour toi. Mais j'ose espérer que ton cœur généreux, indulgent et bon, a bien compris tout ce qui se passait dans le mien. Mère, tu sais bien avec quelle profonde tendresse, quelle sincère vénération je t'aime ?

" C'est à toi, que je dois tout ce que je suis. Si j'ai quelques bonnes qualités, quelques légers talents, c'est à toi, chère et vertueuse mère, que je les dois. Oh ! sois bénie pour tout le bien que tu m'as fait, sois à jamais bénie ! Puisse-t-il arriver bientôt, le jour où nous te reverrons et où tu pourras presser tes deux enfants sur ce cœur qui m'a tant aimé."

Pendant que le missionnaire écrivait, Nélida s'était détournée et pleurait cachée derrière les rideaux de la croisée. Ces paroles la faisaient tressaillir dans tout son être, et elle se disait en retenant à peine ses sanglots :

— Oh ! oui, je vous aimerai bien tous deux, car tous deux vous êtes bons et bienfaisants.

Cependant, comme l'avait prévu le vieux prêtre, la faiblesse du chevalier dura peu, la convalescence commença bientôt, et fut rapide. Après quelques semaines, le malade put se lever, s'approcher de sa fenêtre, contempler le lac immense, les forêts lointaines,

toute cette splendide nature qu'il ne pouvait se lasser d'admirer. Parfois il sortait suspendu au bras de Nélida, et d'un pas débile, se promenait dans les jardins de la demeure qu'ils habitaient.

Le vieux prêtre les suivait en souriant, car lui aussi était bienheureux. Tous trois, assis sous une tonnelle, commençaient une de ces conversations douces et sérieuses, pleines d'admiration pour les œuvres de Dieu étalées devant eux, remplies de sincères épanchements qui mettaient leur cœur à nu, tout imprégnées de science ou de brillant enthousiasme. Nélida les écoutait, parfois, jetant dans ces entretiens, un mot tendre ou spirituel, naïf ou joyeux, qui leur communiquait un charme ineffable. Quelquefois aussi, le capitaine Robert quittait son navire qui continuait à cingler le long des côtes, accourait en passant, serrer la main à ses amis, avec sa rude franchise de marin, puis repartait pour courir capturer quelque vaisseau ennemi, ou couler à fond les canots des sauvages hostiles aux Canadiens. Sans cesse, le lac retentissait des coups de feu et des détonations du canon. Mais l'automne approchait, ou plutôt l'hiver, et pendant quelques mois, les deux nations allaient être réduites, dans ces rudes climats, à une inaction forcée.

Plusieurs fois le père Mesnard, depuis que le chevalier commençait à se rétablir, avait songé au moyen de se rendre dans la jeune chrétienté, qu'il avait fondée dans les rochers qui dominent le lac Supérieur. Mais les bandes d'Indiens ennemis, qui parcouraient les forêts en tous sens, toujours prêts à massacrer les partisans de la nationalité canadienne, pour venger leur dernière défaite, l'en avaient empêché.

Il se consolait des peines qu'il en éprouvait, en visitant les prisonniers qui avaient été laissés à Toronto, et en les encourageant dans leur détresse. Il avait déjà obtenu pour eux, surtout pour les femmes prises dans la ville de Détroit et appartenant aux principaux chefs, des faveurs considérables qui allégeaient leur position et le faisaient aimer et vénérer par ces pauvres créatures, comme une divinité bienfaisante.

Une d'entre ces malheureuses, surtout, l'avait profondément frappé. Elle n'était point de race indienne, comme les autres prisonnières, car son teint avait la blancheur du lis des champs, et son accent était français. Cependant, soit instinct, soit dessein, elle avait toujours évité de s'exprimer dans cette dernière langue, et parlait le Huron des contrées du Sud, dans toute sa pureté. Le père Mesnard la vit souvent, lui apporta de nombreux secours, car sa misère était complète, et lui prodigua les consolations, car les douleurs morales paraissaient la briser encore plus que la misère physique. Rien ne put empêcher la maladie de venir habiter ses

os. C'était une femme usée par le chagrin, minée par une vie abreuvée d'infortunes de tout genre. Dès qu'elle éprouva les atteintes de la maladie, elle sentit qu'elle n'en reviendrait pas. Le mal, en effet, empira avec une rapidité foudrayante et, bientôt, elle fut sur le point d'expirer. Elle fit alors appeler le père Mesnard et lui dit :

— Mon père, je suis chrétienne.

— Je m'en étais aperçu, répondit le père avec simplicité.

— Si je ne vous en ai parlé, mon père, c'est que celui qui m'a forcée de l'épouser, m'a menacée de me tuer, si je le révélais jamais ! Il abhorre les chrétiens.

— Il n'est donc pas de race blanche ?

— C'est un puissant chef ; il est sang-mêlé.

Le missionnaire tressaillit à cette révélation et considéra la femme qu'il avait devant lui avec une attention anxieuse. La malade continua :

— Mon père, je suis française ; lors de la cession du Canada à l'Angleterre, je fus enlevée par un parti de sauvages, avec un jeune frère ; j'avais vingt ans. Le chef d'une des puissantes tribus huronnes, né d'une mère européenne et d'un père indien, voulut m'avoir pour épouse. D'abord, je refusai une alliance qui me paraissait monstrueuse et impossible ; mais les mauvais traitements infligés à mon frère, et la peine de mort dont on le menaça, si je ne consentais à cette odieuse union, vainquirent mes répugnances. Je me dévouai au malheur de toute une vie d'angoisse et de désespoir, pour sauver mon pauvre frère.

— Ah ! Dieu vous récompensera d'un tel martyre dans une vie meilleure ! dit le prêtre ému et frémissant.

— Mon père, on venait de m'arracher au fiancé que j'aimais, auquel j'allais être unie, quand je fus forcée de consentir à cet affreux mariage que pas un chrétien ne bénit, car Oskouï, chef de la tribu du Serpent, déteste les chrétiens. Toujours il me défendit de l'entretenir de notre culte, et plusieurs fois il menaça de me tuer, si j'osais encore lui en parler. Le jongleur de la tribu nous maria seul en présence des principaux guerriers.

— Dieu n'a pas donné à tous l'héroïsme des martyrs, dit le prêtre avec une douce compassion ; pour n'avoir pas été béni par l'église, votre mariage, je l'espère, n'en fut pas moins exempt de faute, et si vous avez péché, vos souffrances ont tout racheté aux yeux de celui qui a dit : " Bienheureux ceux qui pleurent, car dans le royaume de mon père, ils seront consolés ! " Pauvre infortunée, que je vous plains, votre vie a été bien dure et bien cruelle !

— D'autant plus que mon sacrifice fut inutile. Mon frère que

mes larmes irritaient, ayant un jour osé reprocher à mon mari sa conduite à mon égard, vit celui-ci s'élancer sur lui avec fureur, et, malgré mes larmes et mes cris, lui fendre le crâne d'un coup de hache.

— Oh ! horreur ! horreur ! s'écria le missionnaire en cachant dans ses mains son visage qui commençait à se baigner de larmes.

— Cependant tous ces malheurs n'étaient rien encore, en comparaison de ceux qui m'étaient réservés. Ayant reçu du Ciel deux enfants, beaux comme le jour, je vis leur père adoucir auprès d'eux son humeur farouche, et j'espérais, par l'influence de ces anges, l'amener un jour à des sentiments plus doux ; lorsqu'un matin, en m'éveillant au milieu d'un camp de notre tribu incendiée, je me les vis enlever par un chef iroquois, encore tout baigné du sang de ceux qu'il avait immolés. Mon mari, étourdi d'un coup de massue qu'il avait reçu en combattant pour les défendre, gisait étendu à mes pieds. Oh ! je ne puis encore penser à ces scènes horribles sans en éprouver un sentiment d'horreur. Je poussai des cri déchirants en m'élançant après mes pauvres petits. Je me sentais folle de douleur et de désespoir. Quand je vis le ravisseur s'élancer dans un canot et disparaître au milieu des brouillards du lac Supérieur, je tombai évanouïe. J'aurais béni Dieu de ne point me rappeler à la lumière ; mais je n'avais pas encore épuisé la coupe des souffrances, et je devais la vider jusqu'à la lie.

— Dieu vous destinait peut-être à goûter aussi de grandes joies, en compensation de tant de douloureuses angoisses.

— J'étais destinée à m'entendre reprocher, pendant seize ans, mon culte et mes croyances comme étant celles des ennemis de mon mari, car les Canadiens étaient les alliés des Iroquois. Oh ! que j'ai souffert pendant ces temps d'amertume et de deuil ! et tant de douleurs devaient être couronnées d'une douleur suprême, celle d'apprendre la mort de mon fils, tué de la propre main de son père dans une mêlée où ils se rencontrèrent sans se connaître. Ce ne fut que quand il eut teint son bras du sang de son enfant que le malheureux père, fou de désespoir et de rage, reconnut son fils !

T. L.

(A continuer.)

DE LA SATIRE CHEZ LES ANCIENS. [1]

Diomède, le grammairien, définit la satire, *un poëme audacieux et médisant* [2] *pour censurer les vices et les travers des hommes.*

Elle prit naissance chez les Grecs, sous la forme de fables appelées *Atellanes*, et inventées à Atella, ville du pays des Osques; petites pièces gaies, intermèdes réjouissants qui se représentaient sur le théâtre.

Chez les Grecs, on ne voit guère que la bonne satire ait jamais quitté la scène, dont s'emparèrent tour à tour Achus, Cratinus, Cratinas, Lycophron, Demetrius, Tarsicus, Xenocrates, Timon, Phlisiasius, Eupolis et Aristophanes, *lesquels censurèrent sans ménagement*, au dire du vieil Horace, *quiconque l'avait mérité*, *un fripon*, *un voleur*, *un assassin*, *enfin tout homme qui avait mauvaise réputation.* [3]

Des Grecs, le goût de la satire passa chez les Romains. Ce fut au milieu des délassements qui suspendaient leurs travaux champêtres, ou dans les fêtes qui se célébraient à l'occasion des noces, que les premiers habitants de Rome se livrèrent sans contrainte à leur penchant pour la raillerie et la libre gaieté des vers *fescennins*, *dialogues plaisants où ces poëtes rustiques se disaient leurs vérités toutes nues.* [4]

1 Des réminiscences de collége et la traduction de quelques satires de Perse, m'ayant seules inspiré d'écrire cette étude, on ne devra pas s'attendre à une histoire détaillée de la satire chez les anciens, ni à une analyse succincte de ces sortes d'ouvrages. Je me bornerai donc à quelques notions sur l'origine et l'histoire de la satire et à la citation des modèles en ce genre.

2 *Poema procax et maledicum.*

3 Sat. IV, liv. I.

4 Epîtres d'Horace, liv. II, *ad Augustum.*

Le plaisir innocent d'abord, ne laissa de place qu'à la bienveillance, *mais peu à peu le badinage devenu cruel, dégénéra en fureur; et se faisant partout redouter, attaqua les plus honnêtes maisons. Ceux qu'on mordait jusqu'au sang, s'en ressentirent; ceux qu'on ne mordait pas encore, comprirent qu'il y allait de l'intérêt commun.*

Il y eut même une loi qui défendit sous peine grave de faire des vers contre personne; on changea de style de peur du bâton; il fallut se contenter de bien dire et de plaire. [1]

Dès lors on laissa aux personnages sur le théâtre, le soin d'amuser le peuple par des farces grossières appelées satires (selon quelques auteurs) du nom d'un certain plat, dans lequel on offrait à Cérès toutes espèces de fruits, [2] et selon quelques autres, du nom des divinités champêtres qui présidaient à ce genre de divertissements. [3]

On attribue généralement à Lucilius l'invention de la satire proprement dite. [4]

Ce poëte naquit dans l'intervalle qui sépare la ruine de Carthage, de la défaite des Cimbres et des Teutons par Marius. Il parut à une époque où la routine était encore aux prises avec le progrès. Indigné de la licence et de la grossièreté qui régnaient sur la scène, il rejeta le vieux style, pour adopter dans ses écrits un genre libre de toute action dramatique et revêtue d'une forme plus polie, quoique franche et sans art.

Dès lors naquit la vraie satire, et on appela comédies les ouvrages destinés au théâtre, que Pacuvius et Varro avaient déjà tenté de perfectionner, et dans lesquels Plaute et Térence devaient exceller plus tard, en réveillant chez les Romains le même enthousiasme qu'Eupolis et Aristophanes chez les Grecs.

1 Epîtres d'Horace, liv. II.

2 La satire étant un assemblage de diverses plaisanteries.

3 Dans lesquels les acteurs se livraient à des mouvements lascifs et désordonnés, tels que ceux des *satyres*.

Ce dernier sentiment me paraît le plus acceptable; ces histrions paraissaient sur la scène sous la forme et avec la contenance de ces divinités; revêtus de tuniques en peau de bouc, ou de veau marin, et s'interpelant sous des noms qui convenaient à leur âge respectif; tels que: *Vieux satyre, satyre impubère, jeune satyre, vieux silène*, etc.

4 *Secuit Lucilius urbem.* (Perse, Sat. I.)

Lucile, le premier, osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de l'opulence altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

(Boileau, art. poét.)

L'intervalle, qui sépare Horace de ses prédécesseurs, est une époque de ruine et de sang ; la guerre civile, la longue dictature de César et le second triumvirat, ne laissèrent aucune place aux arts et à la littérature.

Le siècle d'Auguste devient celui de la renaissance de la satire chez les Romains, en même temps qu'il voit fleurir de nouveau les sciences et les arts, et malgré l'extension que donna le prince aux loix des Douze Tables, concernant les libelles, on vit un poëte audacieux satiriser impunément et la cour et la ville. [1]

Le talent d'Horace ne fit que s'accroître, grâce à cette tolérance qui avait sa source, soit dans les adroites flatteries du courtisan, soit dans la faveur dont il jouissait auprès du peuple qu'Auguste avait intérêt de ménager, ou dans la protection que ce prince avait juré d'accorder à tous les talents quelqu'ils fussent.

Par son caractère facile et porté au plaisir, Horace semblait être né tout exprès pour l'époque où il écrivait. Il avait été témoin des mauvais jours de la république, et il pouvait, sans faire trop soupçonner son intégrité, appartenir corps et âme à la monarchie naissante, mais déjà forte, paisible et heureuse ; outre que cette foule de parvenus aux prétentions outrées, tout ce cortège inséparable des cours naissantes, offrait un aliment facile à son génie pénétrant et satirique. S'il louangea le maître du monde, ce fut moins pour en obtenir des bienfaits, que par un attachement et une admiration sincère, et afin que son nom fut associé, dans les siècles futurs, à celui d'Auguste pour l'honneur des lettres.

La profondeur de son jugement, l'étendue et la variété de ses connaissances ont fait de ses écrits un vaste réservoir, une fontaine toujours vive, où sont venus puiser plus d'un satirique moderne. [2]

1 *On ne fut plus ni fat ni sot impunément,*
Et malheur à tout nom, qui propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure.

(Boileau, art. poét.)

2 Entre autres Boileau. Qui ne connait la satire III, contenant le récit d'un repas donné par un homme extravagant?

.....
Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large, assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cossagne ou de l'abbé Cotin.
.....

Et la IXe où le poëte s'adresse à son esprit, et sous prétexte de censurer ses propres défauts, tourne en ridicule une foule d'écrivains de son temps?

.....
Je ris quand je vous vois si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,

Toutes remplies d'enjouement et de vivacité, ses satires, à part quelques vers légèrement épicuriens, tendent généralement à propager la bienséance et le bon goût :

" Les troupes de charlatans, mendiants, bouffons et parasites, toute cette engeance est fort affligée de la mort de Tigellius ; c'était un homme si libéral !

Cet autre, au contraire, tant il a peur de passer pour prodigue, ne voudrait pas donner à son ami, dans le besoin, de quoi se garantir du froid et de la faim.

Demandez à celui-ci pourquoi, fils ingrat et dénaturé, il dévore gloutonnement la fortune immense de son père et de son aïeul ; c'est qu'il ne veut pas se faire regarder comme un lâdre et une âme de boue.

Fusidius craint qu'on ne l'accuse de dissipation, tout riche qu'il est en fonds de terre et en bonnes obligations, aussi retient-il d'avance cinq par cent par mois sur ses capitaux, et plus un homme est mal dans ses affaires, plus il se hâte de le ruiner. Il aime surtout à coucher sur ses livres ces jeunes novices qui viennent de prendre la robe virile et qui ont des pères un peu d

Qu'on me demande maintenant à quoi tend ce discours ; le voici ; quand les sots veulent éviter un excès, ils tombent dans l'excès contraire ; *Rufilius sent le musc, et Gargonnius le bouc.*" [1]

A la mort d'Auguste, le despotisme change de nature ; la chaîne, que la politique de ce prince avait dissimulée sous les fleurs, apparaît dans toute sa réalité. Le trouble et la crainte remplacent la paix et la sérénité du règne précédent.

Si, d'une part, les arts et les sciences sont négligés, d'autre part, le stoïcisme, que Cicéron accusait d'avoir infecté jusqu'à la poésie, commence à se répandre de nouveau avec plus de rapidité que jamais.

Ce fut à cette école, et sous les soins d'un de ses maîtres les plus éminents, [2] que Perse fut élevé.

La satire IIIe dans laquelle l'auteur reproche aux jeunes nobles leur inertie et leurs débauches, et les invite à l'étude de la philosophie, nous révèle la prédilection du poëte pour la maxime des Stoïciens : *Mens sana in corpore sano.*

Moins enjoué qu'Horace, Perse se rapproche par sa manière de

Dans vos discours malins plus aigre et plus mordant,
Qu'une femme en furie ou Gauthier en plaidant.
.....
Que vous ont fait Perrin, Pradon, Bardin, Hainault,
Cullatel, Pelletier, Titreville, Quinault,
Dont les noms en cent lieux placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?

Ces deux satires sont tout à fait dans le goût du poëte latin.

1 Sat. II, liv. I.

2 Cornutus.

Lucilius. S'il fut moins sévère que son grand prototype, ce n'est pas que l'état social des Romains offrit moins de prise à la censure ; ni qu'il eût moins de courage et de vertu ; un bouffon sanguinaire gouvernait le monde ; Néron ne cessait d'afficher le cynisme le plus révoltant et les prétentions littéraires les plus ridicules, et Perse n'en poursuit pas moins la guerre qu'il a déclaré au crime sans pudeur et au misérable pédantisme.

Citons ici un extrait de la satire Ie qui donnera une idée de sa manière :

" L'un en vers, l'autre en prose, on écrit chez soi des choses ampoulées, qu'on va ensuite à grands renforts de poumons débiter en public sur un siège élevé, les cheveux peignés avec soin, vêtu d'une robe neuve, tout brillant de joyaux de fête, en tournant avec langueur des yeux pleins de noblesse, et après avoir avalé un breuvage qui rend la voix flexible. Alors vous voyez les *grands Titans* trépigner d'une joie impudique, pendant que ces vers lascifs chatouillent leur âme et excitent leurs désirs.

" Et c'est ainsi, ô poëte flétri, que tu prépares un aliment corrompu pour les oreilles de ceux qui t'entourent, au point que, rassassié d'encens, tu t'écris, " c'est assez." Que sais-tu, dis-moi, si ce n'est cet esprit d'ostentation, qui, une fois inné, se fait nécessairement jour au dehors ? Car pour toi, savoir n'est rien, il faut encore qu'un autre sache que tu sais quelque chose ; et de là cette *pâleur et ces cheveux blancs !* O mœurs !

" N'est-il pas glorieux aussi, de se faire montrer au doigt et d'entendre dire " c'est lui ! " Estimez-vous peu de chose, des vers qu'on a débités devant je ne sais plus combien d'écoliers ?

" Les *Descendants de Romulus* rassassiés de vin, cherchent au fond de leur coupe le sens de ces vers admirables ! " [1]

Il dut cependant, afin d'éviter le courroux du despote, voiler les traits les plus mordants de la censure, sous un certain mystère, [2] et les passages où l'empereur devient nommément le point de mire de sa critique, furent supprimés du vivant de l'auteur, d'après les conseils de Cornutus son maître et son ami. [3]

1 Traduction de l'auteur.

2 Perse en ses vers obscurs mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer, moins de mots que de sens.
(Boileau, Art. Poët.)

3 Voici un de ces passages extrait de la satire II : " Un jugement sain, la justice, l'honneur, sont des biens qu'on demande tout haut ; mais on murmure bien bas : *Oh ! si je pouvais enfin ordonner un bel enterrement à mon cher oncle ; oh ! si je pouvais faire disparaître ce neveu dont je suis maintenant le seul héritier, il est déjà couvert de lépres et gonflé d'une bile noire. C'est la troisième femme que Néron épouse.*"

Juvenal apparaît à une époque non moins détestable que celle qui vit naître Perse ; Domitien, parvenu à l'empire, semble avoir hérité de tous les vices de ses prédécesseurs. Aussi hypocrite que Tibère, aussi sanguinaire que Caligula, aussi imbécile que Claude, aussi féroce que Nèron, il justifia pleinement l'épithète qu'un historien grec [1] appliqua à Tibère " une âme de boue pétrie de sang."

Sous son règne, Juvénal ouvrit sa carrière de satirique au point où d'autres la terminèrent ; c'est-à-dire qu'il tenta pour la morale et la liberté, ce qu'Horace n'avait fait que pour la bienséance et le bon goût. Comme Perse, il prend Lucilius pour modèle ; mais ce qui n'est chez le premier qu'une tentative d'imitation, devient chez le second une imitation complète et véritable. Comme Lucilius, il dédaigne tout artifice, et élève franchement la voix pour rappeler aux Romains, le souvenir de l'ère glorieuse de laquelle ils ont dégénéré, et ne leur reproche leur honteux esclavage et leurs débauches extrêmes, ni par un épigramme, ni par un bon mot.

Le caractère dominant de ses écrits est l'énergie et la passion, [2] et quand parfois il se relâche de sa rigueur, il n'est pas moins vigoureux et concis.

Si les peintures vraies et saisissantes qu'il fait des mœurs corrompues de ses concitoyens, si la liberté de son langage rendent ses écrits généralement dangereux pour la morale, on y rencontre cependant quelques passages qui peuvent être lus sans danger ; tel est celui qui concerne les *bas-bleus* de son temps :

" Est-il rien de plus redoutable qu'une femme, qui, dans une nombreuse compagnie, vante à tout propos Ovide et Marro ; qui cite tous les poëtes connus, met en parallèle Homère et Virgile et excuse le suicide de Didon. Tandis qu'elle réfute les rhéteurs et passe en revue tous les grammairiens, les assistants étonnés gardent le silence ; elle seule déclame, s'emporte et gesticule. Il n'y a ni crieur, ni avocat, ni même une autre femme qui puisse placer son mot ; telle est enfin sa volubilité, qu'on croirait entendre un carillon de cloches, ou des fanfares.

" De grâce mettez un frein à l'éloquence de votre épouse ; qu'il y ait quelque chose dans les livres qu'elle ignore ; ne la laissez pas absorbée dans la lecture d'un traité de Palmon, si vous ne voulez pas qu'elle vous reprenne à tout propos dans votre langage, et pèse

1 Théodore Gadareus.

2 Ses ouvrages tous pleins d'affreuses vérités,
Etincèlent partout de sublimes beautés.

(Boileau, Art. Poët.)

des expressions auxquelles personne n'a jamais pensé. Un mari doit avoir au moins le droit de faire un solécisme." [1].....

Nous avons vu Lucilius flétrir sans ménagement les vices et la corruption de son siècle ; et longtemps après lui, Horace tenter de polir les mœurs de ses concitoyens par une censure plaisante de leurs travers et de leurs ridicules, c'est maintenant au tour de Martial, dont le nom complète la liste des principaux satiriques Romains, à perfectionner la tâche de Perse et de Juvenal, en imitant Horace dans ses tentations pour propager la bienséance et le bon goût.

Ses épigrammes, et surtout celles du livre XII, nous révélent un esprit à la fois pénétrant, délicat et plein de candeur, semblant marquer la transition entre la satire des anciens et celle des modernes et nous faire pressentir chez l'auteur le génie facile des Reignier et des Boileau.

En voici quelques-unes traduites par M. de Talayrat :

" Pour avoir fait une satire,
Damis se croit homme d'esprit,
Il se trompe, personne ne la dit,
Autant valait ne pas écrire."

" J'ai vu les deux Valères et j'ai su les connaître,
L'un est sot et méchant, l'autre voudrait bien l'être."

" D'un habit de peu d'importance
Je me contente, il est à moi.
Tes riches vêtements et ta magnificence,
Peux-tu dire qu'ils sont à toi ? "

[1] Juvenal, Sat. VI, traduction de l'auteur.

OCTAVE PELLETIER.

DE QUEBEC A MEXICO.

VIII

CAMPAGNE ET SIÉGE D'OAJACA.

Un lambeau du paradis.—Le combat de San Antonio.—Débuts de la campagne.—Un jour de l'an en route.—Contre-ordre.—Seul en pays ennemi.—Tehuacan. A cheval !—Les lanciers de Carillo.— Le drapeau du troisième Zouave. — Incendie de Salomé.—Jacquot et Lafond.—Vie en route.—Paysages des Cordillières.—Le général de division d'Hurbal.—Son état-major.—Le maréchal Bazaine.—Combat du col de las Tres Cruces.—Qu'est-ce qu'un officier stagiaire ?—Le commandant d'Ornano.—Les Zephirs.—Un cheveu sur la soupe.—Reconnaissance d'Iscotelle.—Combat d'Aguilera.—Une tempête dans un verre d'eau.—San Félipe.—Far niente.—En avant !—Bombardement de l'hacienda d'Aguilera.—Le capitaine Chopin.—Blessé.—Avant l'assaut.—Reddition d'Oajaca.—Désolation et solitude.—Nos déserteurs.—Les forts.—Te Deum.—Ordre du jour du maréchal.—Proclamation de Chato Diaz.—Exploration de Mitos.—L'arbre de Humboldt.—Rétablissement de l'ordre.—Dîner chez le baron de Briand.—Départ.—Le lieutenant Cordier.—Les précipices de las Minas.—Villages de la route.—St. Jérôme en soutane.—Le St. Thomas de mon ordonnance.—Arrivée à Mexico.—Banquet de Chapultepec.—Le prix d'une bombe.

L'état d'Oajaca [1] où nous allions faire la guerre, est sans contredit le plus riche département de tout l'Empire Mexicain. Sur son terrain fertile poussent à qui mieux mieux la canne à sucre, le blé, le cacao, la vanille, l'arbre à caoutchouc, l'indigo, le cactus à cochenille, l'acajou, le palmier, le vernis-copal, toutes les plantes aimées du soleil, tous les fruits savoureux du tropique, pendant qu'un grand nombre de ruines historiques et de grottes sépulchrales, échappées à grande peine à l'avidité espagnole, se cachent sous son sol productif. C'était ce lambeau du paradis terrestre que nous allions délivrer des bandes de guérillas qui l'infectaient, et la campagne promettait d'être chaude, car de part et d'autre on avait contracté l'habitude de ne pas trop se faire quartier, et si d'un côté,

1 Oajaca est un des départements.

nous avions à lutter contre douze milles bandits et le plus capable des généraux Juaristes, don Porfirio Diaz, nos trois milles soldats étaient commandés par la bravoure personnifiée, le général de division le vicomte Courtois d'Hurbal.

L'expédition avait débutée par la brillante affaire du couvent de San Antonio, où cent vingt hommes du septième de ligne, sous les ordres de l'héroïque capitaine Noyers, avaient résistée une journée entière contre six milles hommes, et les avaient finalement repoussés. Cet échec avait rudement ébranlé la vantardise des terribles bandes. A l'approche du petit corps d'armée du général d'Hurbal, elles s'étaient repliées sur Oajaca. Là, bien sûrement à l'abri, derrière ses formidables fortifications, elles attendaient patiemment qu'on voulut bien en faire le siége, levant des impôts, pillant les églises et couvrant de leurs exactions les paisibles habitants, tout cela pour et au nom de la liberté. [1]

Le général d'Hurbal parti de Mexico à la tête de sa colonne expéditionnaire vers le milieu de novembre, était arrivé depuis quelques semaines au petit village d'Etla, à deux lieues de la ville, et après avoir été en reconnaître les environs et s'être bien persuadé qu'elle ne se rendrait qu'après une vigoureuse défense, avait mandé des munitions et des mortiers de siége, au maréchal Bazaine. C'était ce convoi attendu avec tant d'impatience,que nous escortions, et le 1er janvier 1865,nous nous mettions en route sur Tépéaca, pour de là nous enfoncer à travers les gorges sauvages de la Mistéca, haute chaîne de montagnes qui font du département d'Oajaca, un repaire inexpugnable, où bandits, voleurs, guérilleros, mènent joyeuse vie et se livrent à de profondes études sur les lois du communisme.

Bien que devant l'ennemi, j'aie contracté l'habitude de tenir un journal où j'enregistre soigneusement les événements les plus importants de la journée, suivant en cela le conseil que le général de Pimodan donnait à ses officiers, je ferai grâce au lecteur de tous ces détails de discipline, de toutes ces répétitions qui ne serviraient qu'à l'ennuyer, et je me contenterai d'en glaner les épisodes les plus intéressants. La page crayonnée en route, sur le pommeau de la selle ou sur le fond du képi, ne saurait trouver grâce aux yeux de l'homme ou de la femme habitué à ne lire que d'élegants feuilletons, que des vers bien musqués et bien parfumés. Comme leur peu d'indulgence pourrait froisser l'amour paternel

1 L'ennemi n'avait pas même le prétexte de la nécessité pour cacher ses vols et ses dégradations. Parfirio Diaz lui-même, fit enlever la riche couronne de diamants qui ornait la statue de la vierge de la Soledad, sous le simple plaisir d'en orner la toquille de son large *sombrero* Mexicain ! (NOTE DE L'AUTEUR.)

que je porte à ces pauvres enfants encore tous basanés par la poudre et par le soleil mexicains, je préfère les retenir dans l'intérieur de mon cabinet de travail, plutôt que de les exposer aux regards sarcastiques et railleurs de tous ces esprits forts, de tous ces fins critiques de salons, qui n'ont que de l'absinthe au cœur et le sourire du chat sur les lèvres.

Pour nous autres militaires s'il est un moment de l'année, où l'on se sent plus mélancolique que d'habitude, ou l'image si gaie et si tranquille de la famille s'en revient voltiger sous la laine blanche de notre burnous et nous apporter une émanation de nos joyeuses heures d'enfance, c'est bien certainement un jour de l'an passé en route. En vain, notre service nous appelle de la tête à la queue de la colonne, pendant que d'une oreille distraite nous écoutons le rapport du sous-officier de semaine, que nous parcourons la liste des punitions, ou que nous arrêtons l'ordre du jour du lendemain, la grande voix du bonheur envolé est là, qui nous murmure doucement ses naïves paroles d'amour et de tendresse.

Sous l'influence de cette sainte vision, plus d'un vieux sabreur, plus d'un grognard se prend à comparer la triste réalité à cette vie qu'insouciant enfant, il n'entrevoyait qu'à travers les yeux aimants et affectueux de sa mère. Son front hâlé devient tout-à-coup soucieux et rêveur, et si la poudre et le salpêtre n'ont pas trop pénétré avant dans cet âme rude mais bonne, son cœur s'agenouille encore pour demander une bénédiction à ce souvenir d'une félicité morte pour toujours. Cette douce image de la vie de famille, que le soldat aime tant à se retracer pendant ses longues heures de faction, qui réchauffe encore le cœur de l'officier lorsqu'il se sent ennuyé par la monotonie de son service ou de la vie qu'il mène, ne saurait s'effacer, même lorsqu'on a la chance de trouver ce jour là, comme moi au presbytère de Tépéaca, chez le R. P. Pélaëz de Leanos, bon gîte, bonne table et franche cordialité.

Ces douloureux retours sur soi-même que souvent nous fait faire l'oisiveté de la pensée où nous force de vivre notre métier, ont pourtant le bon côté de s'envoler aussi vite qu'ils s'en sont venus, devant les nombreuses contrariétés qui nous arrivent au moment le plus inattendu. A Tépéaca, un estafette du maréchal apportait au Colonel d'Outrelaine l'ordre de rebrousser chemin pour prendre la route de Tépéji. Elle était meilleure, disait il, pour le passage des lourdes pièces de siége que nous escortions.

Quand à moi je devais franchir vingt-deux lieues à marche forcée, et me rendre à Téhuacan, pour y joindre une colonne légère formée d'un bataillon du 3eme Zouave et de deux pièces de montagnes, sous les ordres du commandant Delloy. C'était explicite,

mais très peu sûr. Les brigands du bandit Figueroa infestaient le chemin, et il me fallait le parcourir seul, en uniforme et sans escorte. Un ancien sous-officier au 1er Zouave, blessé en Crimée et chevalier de la Légion d'honneur, qui s'en allait agir comme fournisseur au corps expéditionnaire, voulut bien se joindre à moi, et le deux janvier nous laissions Tépéaca, pour aller coucher à treize lieues de là, à Tlacotepec, chez l'Alcade du village. Le lendemain soir, à quatre heures, nous faisions notre entrée à Téhuacan sans avoir été molestés le moins du monde.

Il est vrai qu'en galopant à travers certains bourgs, en passant par les rues de certains villages, plus d'un regard haineux et féroce nous suivait au passage. Mais personne n'osait nous toucher, car tous étaient sous l'impression que deux hommes n'auraient jamais la hardiesse de s'aventurer seuls comme cela en pays ennemi, et que nous devions précéder que de quelques heures seulement, un fort détachement de troupes françaises. Notre audace nous sauva.

En arrivant à Téhuacan, le Commandant Supérieur, le sous-lieutenant Miquel du 2ème bataillon d'Afrique, nous fit prévenir que le 3ème zouave que nous devions y rencontrer, était parti la veille en toute hâte pour aller au secours d'un poste de neuf soldats français, attaqués à deux lieues de là par quatre cent-cinquante guérillas et deux pièces de canon. Force nous fut de séjourner dans cette ville pendant vingt-quatre heures. La bonne fortune avait voulu que nous fussions logés chez un brave Normand, M. Olivier, millionnaire de l'endroit, qui essaya autant que possible de nous faire oublier les fatigues et la mauvaise nourriture que nous avions digérées depuis plusieurs jours, en nous comblant de prévenances et de petits soins.

Cette journée de repos nous permit de visiter la ville, assez petite, mais dont les rues sont fort propres ; comme le temps était aux révolutions elle était pivelée de barricades et ne présentait partout que des ouvrages de fortifications passagères. [1] Par sa position elle est continuellement exposée aux déprédations des nombreuses bandes qui en infestent les alentours, et que l'espoir des grasses rançons prélevées sur des riches habitants, y attirent sans cesse.

Le soir en nous couchant nous nous promettions le luxe d'un long et rafraichissant sommeil, mais, hélas ! nous comptions encore sans les ordres supérieurs, car à deux heures de la nuit nous fûmes éveillés par les trompettes d'un escadron de lanciers mexicains, sous

1 Au temps des Aztèques c'était un des lieux sacrés de l'Empire.
(Note de l'auteur.)

les ordres du Colonel Carrillo, et bientôt un courrier de la subdivision vint nous prévenir que nous devions monter à cheval immédiatement pour nous remettre en route, les Zouaves s'étant lancés à la poursuite des guerilleros, qui détalaient devant eux le plus lestement possible. Les lanciers qui nous escortaient avaient une tenue remarquablement belle pour des troupes indigènes, et leur Commandant était un officier qui n'aurait pas même été déplacé dans les rangs français : néanmoins, pour un chef de partisans, il avait l'énorme défaut de ne pas connaître le pays où il guerroyait. Nous n'en eûmes une preuve que trop tôt, car ce ne fut qu'après avoir marché jusqu'à une heure après minuit, et fait près de trente et une lieue à cheval, en détours et en zig-zags, que nous parvinmes à opérer notre jonction avec le commandant Delloy, bivouaqué au pieds même des ruines encore toutes noircies de l'église de San Antonio.

Les Zouaves, avec lesquels le hazard me permettait de faire une partie de la campagne, étaient pour la plupart les mêmes qui, au combat de Palaestro, en Italie, étaient venus sabrer les artilleurs autrichiens sur leurs pièces. Cette héroïque conduite avait valu à leur drapeau l'insigne honneur d'être décoré des Croix de chevalier de la Légion d'Honneur, de St. Maurice et de St. Lazarre. Comme on se sentait électrisé en voyant se déployer et flotter sous les caresses de la brise des montagnes, ce vieux lambeau de soie tout lacéré par les balles, troué d'éclats d'obus, sale et noirci de poudre et de sang, mais dont chaque déchirure indiquait fièrement une victoire ou un triomphe éclatant! Plus d'une fois, l'ennemi l'avait vu de près, ce glorieux chiffon, à côté duquel notre drapeau de Carillon eût été intact. Il connaissait par cœur toutes les fissures de sa hampe ; il savait quels étaient les terribles jeux de muscles de toutes ces figures basannées, postées par la France pour veiller autour de son aigle, et nous le pourchassions devant nous, sans qu'il osât nous faire la plus petite résistance, le forçant d'abandonner à tout moment des positions formidables où une poignée d'hommes résolus auraient pu nous écraser jusqu'au dernier.

Une fois notre avant-garde put échanger avec lui quelques balles perdues qui n'eurent pour résultat que de faire incendier par nos troupes exaspérées, le petit village de Salomé, et de donner à la colonne l'occasion de *chaparder* un approvisionnement complet de cochons, de poules et de Bananes.

Pendant trois jours, ce fut une bombance à en perdre la tête. C'était curieux de voir comment nos gaillards de Zouaves faisaient le *frichti*, et se tiraient des vastes problèmes culinaires où les plongeaient un gigot de mouton, une poule au riz, ou des pommes

de terre cuites en robe de chambre. De ma vie je n'ai fait de meilleurs dîners, et, m'accusera qui voudra de sensualisme, je me rappellerai longtemps les études gastronomiques auxquelles je me suis livré pendant les quelques jours que je fus en *popote* avec les officiers de ce bataillon. [1]

Lorsque je ne mangeais pas à la tienda avec mon camarade de route, j'avais pour compagnons d'ordinaire le Lieutenant Jacquot et le sous-lieutenant Lafond, deux braves et excellents officiers, causeurs spirituels et enjoués, prenant la vie comme elle venait, et ne se faisant de la bile que les jours où l'ennemi semblait nous attendre de pied ferme pour ne s'en sauver que plus vite. M. Jacquot était parent du célèbre Eugène de Mirécourt, et la verve caustique de son cousin avait un tant soit peu déteinte sur ses fines reparties et ses anecdotes piquantes. Quand à M. Lafond il ne regrettait qu'une seule chose, c'était d'avoir laissé aux Autrichiens, sur le champ de battaille de Solférino, la plus belle moitié de son nez. Encore s'en consolait-il lestement lorsqu'il apercevait dans son petit miroir de camp ses six glorieuses décorations, et il disait alors en se passant le main sous le menton :

— Trente quatre millions d'entrailles de démons ! quel dommage je n'aie pas de médaille commémorative de l'expédition de Chine, j'aurais la collection numismatique toute entière.

En route, la vie lorsqu'elle n'est pas semée des émotions d'un jour de combat est excessivement monotone par elle-même. Presque toujours, c'est la même chose ; devoir de service, et distance d'une étape à l'autre franchie à cheval, avec un soleil vertical sur la tête et un sommeil de plomb sur les yeux. Puis, quand nous sommes arrivés, pour distraction une sieste sous la tente, si par bonheur, il ne prend pas au commandant de la colonne la malencontreuse idée de nous faire séjourner dans un village quelconque, et de nous donner un billet de logement chez une sale famille Indienne sous la méchante hutte de laquelle , nous réfléchissons tout à notre aise à ces vers de Théophile Gauthier :

La limace boueuse argente la muraille
Dont la pierre se gerce et dont l'enduit s'éraille.
Les lézards verts et gris se logent dans les trous ;
Et l'on entend, le soir, sur une note haute,
Coasser tout auprès la grenouille qui saute,
Et râler aigrement les crapeaux à l'œil roux.

1 Le *mess* dans l'armée française n'existe qu'en garnison. Les capitaines ont leurs tables à part, et les lieutenants et sous-lieutenants mangent séparément. En campagne, les officiers d'une même compagnie *forment popote*, c'est-à-dire qu'ils vivent au même ordinaire. (NOTE DE L'AUTEUR.)

Néanmoins le paysage que nous avions sous les yeux depuis notre départ de San Antonio, était bien propre à nous faire oublier tous ces légers désagréments de la vie militaire. Les précipices et les montagnes sur la crête desquels nous expéditionnions, avaient une ressemblance frappante avec ces lieux maudits du Liban dont Lamartine fait une description si poétique, dans son Itinéraire :

" Ces masses étaient posées d'aplomb comme des cubes solides et éternels. Suspendues sur leurs angles et soutenues par la pression d'autres roches invisibles, elles semblaient tomber encore, rouler toujours et présentaient l'image d'une ruine en action, d'une chute incessante, d'un chaos de pierre, d'une avalanche intarissable de rochers ; rochers de couleur funèbre, gris, noirs, marbrés de feu et de blanc, opaques ; vagues pétrifiées d'un fleuve de granit : pas une goutte d'eau dans les profonds insterstices de ce lit calciné par un soleil brûlant ; pas une herbe, pas une tige, pas une plante grimpante ni dans ce torrent, ni sur les pentes crénelées et ardues des deux côtés de l'abîme. C'était un océan de pierres, une cataracte de rochers à laquelle la diversité de leurs formes, la variété de leurs poses, la bizarrerie de leurs chûtes, le jeu des ombres ou de la lumière sur leurs flancs ou sur leur surface, semblaient prêter le mouvement et la fluidité. Si le Dante eût voulu peindre dans un des cercles de son enfer, l'enfer des pierres, l'enfer de l'aridité, de la ruine, de la chûte des choses, de la dégradation des mondes, de la caducité des âges, voilà la scène qu'il aurait du simplement copier. C'est un fleuve des dernières heures du monde, quand le feu aura tout consumé et que la terre dévoilant ses entrailles ne sera plus qu'un bloc inutile de pierres calcinées sous les pas du terrible Juge qui viendra la visiter."

Rien n'est forcé, rien n'est trop accentué dans ce sombre tableau, et bien souvent par ces chemins dangereux et terribles, nous mettions huit heures à franchir des étapes de deux lieues. La plupart du temps, les soldats étaient obligés de grimper sur les saillies de rochers et de retenir par des cordes passées sous les essieux, les roues de nos pièces de montagne dont la moitié se balançait sur l'abîme. Aussi était-ce vraiment un bonheur que l'ordre fût arrivé à temps pour faire retourner le convoi du colonel d'Outrelaine : une fois engagé dans ces précipices, les chevaux, les fourgons du train et nos pièces de siége auraient été infailliblement abandonnés par nos hommes, harcelés sans cesse par un ennemi invisible.

Nonobstant toutes ces difficultés, notre colonne ne mit que huit jours à franchir les soixante-deux lieues qui séparent Téhuacan de la ville d'Oajaca. Le 11 janvier à dix heures et un quart du matin,

nous faisions notre entrée, clairons et tambours en tête dans le petit village d'Etla, point où s'étaient concentrées les forces du corps expéditionnaire. Le général d'Hurbal avait transporté de la veille son quartier général à six kilomètres en avant, à l'endroit nommé la Casa Blanca. Ici je dûs me séparer de mes amis les zouaves, après avoir partagé quelques heures la bienveillante hospitalité d'un charmant écrivain, M. Nolf, correspondant de l'*Estafette*, et je profitai d'un convoi de gabions qui portait sous l'escorte d'un escadron du 5ème hussard, pour me rendre en toute hâte à l'Etat-Major.

J'y trouvai le général en petite tenue, se promenant modestement à pied, avec un de ses aides-de-camp, au milieu des tentes des soldats et causant avec quelques sous-officiers. J'étais encore très-peu familiarisé avec les broderies indiquant les différents grades de l'armée française, et bien qu'en passant au galop, j'eusse remarqué ce groupe formé autour d'un vieil officier, je crus que c'était le médecin en chef de l'armée, et je continuai ma course vers le quartier général, me contentant de lui tirer le salut d'inférieur à supérieur. Le général, de son côté, voyant passer à fond de train un officier tout couvert de poussière, s'imagina qu'il y avait quelque anguille sous roche du côté d'Etla, et dépêcha de suite le capitaine Laugereau à ma recherche. Bientôt nous revînmes tous deux de notre méprise, et quand il eut pris connaissance des dépêches que je lui apportais, et qu'il eut été informé du retard mis dans la marche du convoi d'Outrelaine, il se mit à rire aux éclats en apprenant ma gaucherie, et continua son inspection toute paternelle, en me faisant l'honneur de m'inviter à dîner pour le soir même.

Le général de division le vicomte Courtois Roussel d'Hurbal est un des plus vieux officiers d'Artillerie de l'Europe, et le soir même, il me disait que de tous ses camarades de promotion à l'Ecole Polytechnique, ils n'y en avait plus que cinq vivants : deux généraux de division et trois généraux de brigade. Malgré son âge, sa figure fine et aristocratique est peu ridée ; ses cheveux commencent à peine à grisonner, et l'on sent qu'il y a du fer et de l'acier sous cette petite stature, tenant à la fois de gandin de boulevard et de l'homme brisé à toutes les fatigues de la guerre. Une partie de sa vie s'est passée à être officier d'ordonnance de Louis-Philippe et des princes du sang ; et dans ces fréquents contacts avec la cour il a appris à mettre jusque dans ses rapports avec ses plus infimes subalternes, ce tact et cette délicatesse dont le secret se perd de jour en jour avec les traditions de famille qui s'en vont Pourtant, malgré sa bravoure personnelle et ses talents de théoricien célèbre, je n'ai

jamais pu m'expliquer le peu de confiance que ses subordonnés mettaient en ses qualités de practicien. Je ne sais si les fréquentes promenades militaires qu'il s'amusait à commander, faisaient un peu rager le troupier, mais dans l'armée on l'accusait de temporiser, et même quelques officiers supérieurs jaloux de son commandement, allèrent jusqu'à prononcer le mot incapacité, lorsque Raoul de Ulluard, jeune et brillant sous-lieutenant de hussards, paya de sa vie sa bravoure chevaleresque, dans une reconnaissance où le général commandait en personne. Quant à moi, il est peut-être encore trop tôt pour porter un jugement impartial, mais puisque j'écris une page de l'histoire contemporaine, le général d'Hurbal, suivant l'opinion de plus d'une célébrité militaire, restera dans l'armée française comme le type parfait du brave, du bon et du savant général.

Parmi les officiers de son Etat-Major se trouvaient MM. les capitaines Bidot, Laugereau, de Roëncé et Magnan, fils du maréchal de ce nom ; M. le comte de Milson, officier stagiaire au titre prussien, et le marquis de Vaudrimez-Davoust, petit fils du grand général d'artillerie. Ces messieurs m'accueillirent avec la plus franche camaraderie, et comme j'avais été forcé de laisser tous mes bagages sur les fourgons du convoi d'Outrelaine, mirent à ma disposition tout leur matériel de campagne, tente, lit de camp et batterie de cuisine.

Nos journées s'employaient à reconnaître les environs de la place où à accompagner le général dans ses excursions qui avaient pour but, l'étude topographique des terrains, où nous devions nous installer, quand s'ouvriraient définitivement les opérations du siége si désiré. Quant à nos soirées, elles étaient des plus pacifiques. Lorsque personne n'était de service de nuit, on organisait un whist, auquel venaient prendre part le général Mangin des zouaves, le colonel Petit des Chasseurs d'Afrique, fils du général de la vieille garde qui reçut les touchants adieux de Fontainebleau, et le commandant de Queen des Hussards. Comme mes fréquentes distractions m'avaient donné la réputation d'exécrable joueur, aussitôt que j'entendais la grosse voix du général Mangin qui criait :

— Allons messieurs ! à moi de faire les cartes !

Je m'esquivais furtivement pour me glisser tout doucement entre mes couvertures de camp, et là, prenant la position la plus paresseuse possible, je me livrais à cette grave occupation que les zouaves appellent *pioncer dans son pieux*, ce qui veut dire en langage chrétien dormir dans son lit.

Le 13 janvier, deux jours après mon arrivée, une estafette accourut de grand matin annoncer au général d'Hurbal, que le maréchal

Bazaine venait le relever du commandement de l'expédition, et qu'il serait très-probable que le soir même, il fût à la Maison Blanche. En effet, à 4 heures, tous les tambours battaient, les clairons sonnaient au champ, et malgré une forte fièvre dont je souffrais depuis quelque temps, je ne pus résister à la tentation d'assister à l'imposant spectacle de la réception d'un maréchal de France par tout son corps d'armée.

Les troupes étaient rangées en haie le long de la route qui menait au quartier-général, et présentaient les armes à mesure que le maréchal, entouré de son Etat-Major et de son escorte, défilait en remerciant de la main les cris de Vive l'Empereur ! poussés sur son passage. Le soleil et la route avaient légèrement bruni cette mâle figure, que je n'avais fait qu'entrevoir, lors de mon séjour à Mexico, mais rien n'y paraissait de toutes les fatigues qu'il avait eu à endurer, pour rejoindre si vite le corps expéditionnaire. On n'y lisait que le plaisir de se revoir au milieu des braves troupes, qu'il avait conduit si souvent au triomphe et à la victoire. Des douze maréchaux de France, le maréchal Bazaine est peut-être, après le duc de Magenta, celui qui s'est rendu le plus populaire parmi les troupes sans distinction de rangs et de galons. Tous l'ont vu à l'œuvre, en Algérie, en Crimée, en Italie et au Mexique, et pas un qui ne soit convaincu de son bonheur impossible et de son imperméabilité aux balles.

La présence du maréchal parmi nous inquiétait vivement l'ennemi, qui s'attendait à quelques coups de main de notre part, et de fortes patrouilles ne cessaient de sillonner les alentours de la ville. Le 15 janvier, nous fûmes mis en émoi par le bruit d'une forte fusillade sur notre gauche, en avant, et le commandant de Ximénès, fut dépêché avec moi pour voir ce dont il s'agissait.

En pratiquant une reconnaissance, le deuxième bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique était tombé dans une grosse embuscade ennemie, cachée derrière l'hacienda de la Guillera, et après l'avoir refoulée jusque dans le col de las tres Cruces, l'avait mise en déroute. Il s'emparait en ce moment du village de San Félipe. Ces renseignements nous furent donnés par le commandant le baron de Briand, qui était venu se poster avec un bataillon de la Légion Etrangère, sur la crète de la montagne, pour surveiller les mouvements de l'ennemi, et se préparer à toute éventualité.

Nous continuâmes notre course dans la direction de San Félipe, à travers un fouillis inextricable de broussailles, de lianes et de palmiers nains, à qui nous fîmes l'hommage d'une bonne moitié de nos pantalons, et nous arrivâmes à temps, pour voir l'ennemi déguerpir de sa formidable position, et assister aux derniers coups

de feu. Cette escarmouche leur coûta onze morts dont un colonel, et vingt-huit blessés. De notre côté nous n'eûmes que deux contusionnés, mais en revanche pas un homme dont la capote ne fut trouée par une balle indiscrète.

Le village, dont le bataillon d'Afrique venait de se rendre maître, avait une importance exceptionnelle aux yeux de la garnison ennemie. Il était traversé par l'aqueduc, qui fournissait l'eau à la ville. En détourner le cours, c'était les prendre par la soif, et immédiatement, une compagnie de génie, sous les ordres du capitaine Dombres se mit en œuvre de couper le tunnel en pierre qui la déversait dans Oajaca. Quant aux soldats du bataillon, ils se mirent en frais de créneler et de fortifier le réduit de l'église, en cas d'attaque imprévue de la part des assiégés, ou mieux encore des troupes que nous avions battues le matin même, et que nous avions forcées de chercher refuge dans la montagne en arrière de nous, en leur barrant le chemin de la ville.

Le soir même nous retournions porter au maréchal les dépêches de la journée. Il était à table quand nous arrivâmes à son quartier général, et j'ai encore dans l'oreille l'énergique juron qu'il lança, lorsqu'il eut fini de lire à haute voix la phrase suivante : " L'ennemi que nous avons devant nous a du moins le mérite de persévérer toujours dans le chemin franc et loyal, où il s'est engagé : un enfant vient de me prévenir de ne pas laisser nos troupes boire aux citernes particulières, Porfirio Diaz y ayant fait jeter du poison ! "

Voilà les seules armes que le parti Juariste trouvait efficaces contre nous, car il savait que jamais nous ne le suivrions dans l'infâme sentier de l'hypocrisie et de la haine cachée.

En sortant de la salle à dîner, le colonel Osmont me fit passer dans son cabinet particulier, et là, m'apprit que le lendemain matin je devais retourner à San Félipe, pour y joindre les cadres du deuxième bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique, en qualité d'officier stagiaire au titre étranger.

On attache au mot stagiaire dans l'armée française une double signification. Peut être stagiaire tout officier étranger détaché officiellement par son gouvernement pour étudier l'organisation, la discipline ou l'administration de l'armée en campagne. Plusieurs généraux ont ainsi commencé leur célébrité. McClennan fit comme stagiaire au Génie Français, la campagne de Crimée, et le baron de Vandermissen, commandant aujourd'hui la Garde Impériale Belge au Mexique, gagna la croix de la Légion d'Honneur en Algérie. Peuvent encore être stagiaires, mais seulement devant l'ennemi, ceux qui n'étant pas sujets Français, sont recommandés

par un maréchal de France et admis à subir un examen militaire, devant un comité d'officiers supérieurs.[1] Suivant l'heureuse ou la malheureuse issue de cette épreuve, quand ils n'entrent pas à la Légion Etrangère, ils sont internés dans un régiment désigné par le commandant en chef, et y font fonction d'officiers sans troupes pendant la durée de la campagne.

L'influence du marquis de Montholon, m'avait fait classer dans cette dernière catégorie, et je n'eus qu'à me louer de l'heureux hazard qui m'avait placé auprès du commandant d'Ornano, en qualité d'officier d'ordonnance. J'avais déjà eu le plaisir de faire sa connaissance, lors de mon passage à Orizaba, et je savais que sa réputation d'excellent militaire était répandue dans toute la terre chaude.

Agé de quarante-cinq ans, cet officier avait commencé à porter le havresac, avant de mettre la contre-épaulette de commandant. Les vieux grognards qui avaient connu Lamoricière, disaient qu'il avait avec le général une ressemblance frappante, et par la trempe énergique de son caractère — il était Corse d'origine — il savait en imposer toujours à propos, aux rudes troupes qu'il avait sous ses ordres.

Le commandement qui lui était dévolu, était peut-être un des plus difficiles de toute l'armée française. Le premier officier venu ne saurait imposer l'amour de la discipline et de l'obéissance passive, premier point du règlement militaire, à des têtes de pipes comme en contient le deuxième bataillon d'Afrique. Ces bataillons — ils sont quatre — ne sont recrutés que parmi les têtes chaudes des autres corps de l'armée, auxquels une forte contravention à l'ordonnance, un délit ou un larcin ont value les honneurs d'un

1 Voici la partie des " Ordonnances du roi sur le service intérieur des troupes d'Infanterie," concernant les " officiers à la suite."

CHAPITRE XII.

OFFICIERS A LA SUITE.

Rang et fonctions.

107.—Les officiers à la suite, au titre étranger, quelle que soit leur ancienneté, prennent rang après les titulaires de leur grade, ceux-ci les commandent toujours à grade égal dans le service intérieur, et dans les services qui se font par fractions constitutives du régiment.

Les officiers à la suite concourent avec les titulaires pour le service de semaine ; ils roulent avec eux selon leur ancienneté, pour les différents tours du service de place, ainsi que pour le commandement des détachements composés d'hommes de diverses compagnies.

Ils sont employés, 1° au remplacement des officiers titulaires de leurs grades absents ; 2° à des fonctions spéciales d'administration ou d'instruction ; 3° au service d'officiers d'ordonnance près des officiers supérieurs.

conseil de guerre. Tant que dure leur punition, elles sont internées aux régiments d'Infanterie Légère d'Afrique, mieux connus sous le nom de Zéphirs. Bien entendu, s'il est un endroit où l'on s'attend à avoir du tabac, ce sont eux, les *joyeux*, comme les appellent les Zouaves, que l'on lance en avant, et toujours lorsqu'ils ne sont pas trop surmenés par l'officier qui les commande, ces braves enfants perdus font plus que le devoir. A preuve, l'héroïque combat de Mazagran, livré en février 1840, ou cent vingt-trois Zéphirs se défendirent pendant une journée contre douze milles Arabes, et finirent par les mettre en déroute.

Sachant se tenir dans un juste milieu de douceur et de sévérité, le commandant d'Ornano était sinon le chéri de ses officiers, avec qui il ne transigeait jamais, du moins l'idole de ses troupes. Le soldat savait parfaitement, que si une fois son devoir accompli, la double ration d'eau-de-vie l'attendait, il n'ignorait pas non plus qu'il s'exposait au silos ou à quelque chose de pis, en contrevenant au service. Alors le commandant n'entendait pas badinage. Un soir, pendant le siége, un soldat trouvant son potage mauvais avait jugé à propos de le faire passer de son écuelle, sur la barbe touffue de son fourier. Le supérieur goûtant fort peu cet échaudement, alla se plaindre au commandant. J'entendis celui-ci, donner l'ordre d'attacher le farceur à un arbre, placé dans la ligne de projection des bombes de l'ennemi, et le malheureux passa toute une nuit, dans cette position critique, réfléchissant aux inconvénients que peuvent procurer la présence de plusieurs cheveux sur la soupe. Tout le monde savait donc, qu'on ne gagnait rien à ne pas bien faire son métier, et chacun tâchait de mériter son approbation en se conformant strictement aux ordres donnés. [1]

1 Les officiers suivants faisaient partie du détachement de siége, placés sous les ordres du commandant de notre régiment dans le village de San Félipe de l'Agua. Les noms en italiques sont ceux des officiers qui furent blessés.

Deuxième Bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique. — Commandant : Colonne d'Ornano.—Capitaines : Chopin, Cajard, (adjudant-major), *Algan*, (commandant la compagnie montée), Joucaviel, Dupont. *Faucher de Saint-Maurice*, détaché à l'Etat-major du Commandant.—Lieutenants : de Chèdeville, officier d'ordonnance du commandant, de Groulard, Dost, commandant la compagnie franche, *Carrère*, compagnie montée, Koll, payeur du bataillon, Pomet. — Sous-lieutenants : de Linières, à la compagnie montée, Vaucher, Dupoux, *Angers*, à la compagnie franche, Miquel Giudicelli, adjudant.—Chirurgiens : Eychène, Baldi.

Génie.—Le capitaine Dembres.

Artillerie.—Capitaine : Malesherbes.—Lieutenants : Tissier, Daniélou.

Cavalerie.—Bolognos, commandant, (lanciers indigènes).

Légion Etrangère.—Commandant, le baron de Briand.—Capitaines : Rambert, adjudant-major, Bourkart, Legant, de Pontécoulant, Sauvestre, Girard, *Duboasq*, *Poncelet*.—Lieutenants : Campion, Cordier, Giovaninelli, Juge, McGoughin de Hane, *Tamisier*, Sandard, Ragoot.—Sous-lieutenants : Glacier, Cicaldi, *Blanc*, Fargeot, Martos, Farnéd, *Eychène*.—Chirurgiens : de Compigny, Rustégo.

Intendance Militaire.—Briguet.

Le jour de mon arrivée au bataillon, fera époque dans mes souvenirs, car peu s'en fallut qu'elle ne fût suivie d'une longue promenade dans l'autre monde. L'ordre du jour consistait à pratiquer une reconnaissance du côté d'Iscotelle, petit village situé à quatre kilomètres sur la gauche de San Félipe, mais éloigné de la ville d'une portée de canon seulement. Rendus là, nous devions opérer notre jonction avec la brigade de cavalerie du général de Lascours, pendant que le troisième Zouave sous les ordres du colonel Tourre, devait occuper le village et s'y maintenir. Pendant deux heures, nous suivîmes une *barranca* ou lit de torrent desséché, croyant notre mouvement entièrement ignoré de la ville. Déjà, nous avions réussi à faire notre entrée dans le village, et à nous masser près du portail de l'église, en laissant notre cavalerie et nos tirailleurs escarmoucher avec les avant-postes Juaristes, lorsqu'en débouchant par une allée de cactus, l'état-major du bataillon fut salué par deux obusiers de montagne que l'ennemi avait réussi à masquer parfaitement derriére un bouquet d'arbres, à portée de carabine. J'étais à quelques pas en arrière du commandant, et mon cheval, pur sang Mexicain très-ombrageux, entendant le ronflement de l'obus, qui arrivait sur nous, fit un écart subit et me força de vider les arçons. Ce fut heureux, car le projectile passa en faisant un tapage infernal à la hauteur de ma tête, siffla près de l'oreille de M. de Chédeville, et alla éclater à cinq mètres plus loin, désarticulant l'épaule d'un soldat et brisant le pied d'une malheureuse femme qui lui donnait à boire. En me voyant mordre la poussière, la plupart des officiers crurent que j'avais été frappé en plein front ; aussi poussèrent-ils un joyeux éclat de rire lorsqu'ils ne virent que la fourrure de mon dolman légèrement endommagée. Nous tournâmes bride, et le commandant fit alors avancer la batterie du lieutenant Tissier. Dès les premiers coups, nos mortiers leur démontèrent une pièce, et mirent dix artilleurs hors de combat Ces messieurs jugèrent alors à propos de rentrer en ville, et nous retournâmes à San Félipe, après nous être emparés de deux espions que je reçus ordre de conduire avec une escorte de lanciers, au quartier général.

Tout y était bien tranquille. Le maréchal ne voulait rien entreprendre de sérieux avant l'arrivée du convoi d'Outrelaine, sur lequel on commençait déjà à avoir des craintes, car par une nuit obscure, Chato Diaz, frère du général juariste avait réussi à se glisser entre nos avant-postes avec mille cavaliers mexicains, et il battait précisément la campagne dans la direction où marchait le colonel.

Le 22, le commandant en chef expédia à M. d'Ornano, l'ordre de

s'emparer de l'hacienda d'Aguiléra, poste ennemi, placé à un kilomètre et demi en avant de San Felipe. La cour de cette hacienda renfermait une citerne, où la garnison de la ville venait puiser de l'eau et faire boire ses chevaux, car la privation s'en faisait tellement ressentir parmi les assiégés, qu'elle était rendue à six sous le verre, dans Oajaca.

Pendant six longues heures, nous nous battîmes contre trois cents hommes, et, l'acharnement avec lequel l'ennemi défendit sa position, prouva toute l'importance qu'il attachait à sa conservation. Cette chaude journée leur coûta cent onze morts. Pour notre part, malgré que nous fussions pris entre les feux croisés de trois forts, nous n'eûmes que deux tués et vingt-sept blessés ; dont trois officiers, le capitaine Algan, le lieutenant Carrère et le sous-lieutenant Angers. M. Carrère, à cette occasion, fut créé chevalier de l'ordre de la Guadeloupe et M. Angers décoré de la croix de la Légion d'Honneur. [1]

Malgré nos pertes légères, le maréchal s'en émut et écrivit au commandant une lettre dans laquelle il lui disait que ses ordres avaient été mal interprétés. C'était une surprise de nuit et non une attaque de jour qu'il voulait faire exécuter sur ce point. En recevant cette étrange missive, M. d'Ornano entra dans une colère terrible, et séance tenant, redigea en réponse, une note qu'il lut à tout le bataillon formé en carré. Elle commençait en ces termes : " M. le Maréchal, la rougeur de la honte m'est montée au front, ainsi qu'à celui de mes officiers, en lisant votre dépêche du 22 courant." Le reste était sur le même diapason, et pendant quelques jours, nous nous attendions à voir notre commandant recevoir une invitation à rentrer en France, ou pour le moins, une mise sous arrêts ; mais il n'en fût rien, et cette tempête dans un verre d'eau, s'en alla comme elle était venue.

Le village de San Felipe, où se trouvait notre quartier général, était un des sites les plus charmants et les plus pittoresques que j'aie trouvé dans mes courses sous le tropique. Les riches habitants

1 Parmi les péripéties de ce combat, il se passa un trait d'héroïsme qui ne saurait être gardé sous silence. Au plus fort de l'action, au moment où les forts ouvrirent leurs feux sur nous, le bataillon fut forcé de rétrograder un instant sous ces masses de mitraille qui l'écrasaient. Une panique se déclara alors sur notre droite, et, un de nos blessés fut abandonné sur le terrain, sans que personne ne le vit.

Au moment où le sergent-major Marginédès restait en arrière, pour rallier son escouade, il aperçut un soldat Mexicain qui achevait le malheureux à coup de talon de bottes. L'indignation l'emporta, et sans se soucier du terrible feu de peloton que tenait ouvert sur nous les trois bataillons Juaristes, il marcha droit à ce monstre, l'abattit d'un coup de baïonnette, et chargeant le moribond sur ses épaules, vint reprendre tranquillement sa place de bataille, au milieu des cris de " Vive l'Empereur ! " poussés par les Zéphirs électrisés.

Cet acte de bravoure valut à son auteur, la médaille du mérite militaire.

d'Oajaca y avaient construit leurs élégantes villas de campagne, et nous y étions logés comme de véritables nababs. Pianos, salons éblouissants de dorures, jardins de lauriers-roses, d'orangers, de citronniers en fleurs, rien ne nous manquait pour nous faire regretter vivement les scènes de sang et de carnage, qui se passaient à deux pas de ce petit coin du ciel.

Les soirs où nous n'étions pas de service, nous faisions de longues promenades, sous ces bosquets embaumés pendant que la musique du régiment nous jouait des morceaux de grands maîtres, et bien des regrets, bien des soupirs, bien des élans de cœur vers le passé ou vers l'avenir, furent confiés à ces ramées toutes miroitantes sous les rayons mélancoliques du plus beau clair de lune qu'il soit possible d'imaginer. Mon compagnon ordinaire de causerie était un officier d'artillerie distingué, bas-breton de tête comme de cœur, M. Daniélou. Bien souvent lorsque nous nous rencontrâmes plus tard à Mexico, au retour de la campagne, nous revenions avec plaisir sur ces flâneries poétiques, oubliées sur le sable doré des jardins tout parfumés de San Felipe, et nous regrettions bien souvent, ces belles nuits, qui devaient avoir un peu de cette sérénité planant sur la soirée, où Scudo composa son esquise romance " le fil de la vierge."

Ces douces flâneries durèrent depuis le 22 jusqu'au 27 janvier, jour de l'arrivée si attendue du convoi du colonel d'Outrelaine. Alors nous recûmes l'ordre de nous tenir sur le qui-vive, car on devait commencer à tracer la ligne de circonvallation et à ouvrir la tranchée. Cela n'empêcha pas le *statu quo* de durer jusqu'au 1er février. Jusqu'à ce jour, il ne se passa rien d'extraordinaire, si ce n'est une fausse alerte que nous eûmes pendant la nuit du 29 janvier, et le saisissant spectacle d'une partie de la ville incendiée par les troupes de Porfirio Diaz, pour circonscrire leur ligne de défense, et que nous apercevions tout à notre aise, du haut du beffroi de l'église de San Félipe.

Le 1er février, à quatre heures et un quart de l'après-midi, une estafette nous apporta à toute bride, l'ordre de nous porter en avant, dans le but de protéger des soldats du génie, qui devaient travailler à ouvrir une rampe destinée à relier l'hacienda d'Aguillera à un ravin, situé au pied d'un des forts de l'ennemi, le Dominante. C'était là que, nous devions asseoir notre camp, pendant la durée du siége. Tandis que nous opérions ce mouvement, le 3ème zouave devait faire diversion et attirer sur lui l'attention des assiégés, en simulant une fausse attaque sur le Panthéon, vaste édifice situé au Sud de la ville, où l'ennemi avait construit de fortes batteries.

Une demi heure après avoir reçu communication de cette dé-

pêche, nous nous ébranlions en ligne de bataille. Ce spectacle d'une poignée d'hommes, s'exposant à tout moment à être anéantis sous l'ouragan de mitraille que chaque seconde pouvait précipiter du haut des trois forts sous lesquels elle marchait insouciante, tambours battants et drapeau au vent, était bien fait pour donner une idée sublime du courage que sait déployer la France, " lorsque son heure est venue", comme disait dernièrement au sénat, M. Troplong. Cette intrépidité à toute épreuve, étonna même jusqu'à l'ennemi, car plusieurs officiers prisonniers nous l'avouèrent plus tard. Croyant à une mystification, il se tint coi derrière ses mortiers, pendant qu'à la faveur de l'obscurité nous parvenions à nous masser près du tunnel de l'aqueduc, où nous restâmes embusqués l'arme au bras, jusqu'à une heure du matin, prêt à ouvrir un feu de tirailleurs au moindre mouvement hostile. La rampe étant alors achevée sans accident, le commandant fit prendre le pas accéléré à son bataillon, et disparut du côté du ravin où était son poste de combat, me laissant avec une compagnie sous le commandement du capitaine Chopin, pour occuper l'hacienda, la consigne étant de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

D'après l'avis même de Chopin, l'officier le plus flegmatique qu'il soit donné de rencontrer, nous devions avoir du fort tabac pour le lendemain. Le reste de la nuit s'employa à créneler l'hacienda, à creuser autour deux larges fossés, et à élever, sous la poterne, un terre-plein, où nous plaçâmes en batterie les deux obusiers de montagne du lieutenant Tissier.

Jusqu'à dix heures du matin, tout fut d'une tranquilité désespérante ; mais au moment où nous déjeunions, le bal commença. Toute la journée, ce ne fut que le cri lugubre : " Gare à la bombe !" poussé par le factionnaire, au milieu des déchirements des morceaux d'obus qui éclataient, le sifflement des boulets en plomb qui allaient couper les arbres du jardin et le ronflement des pots à feu qu'on envoyait sur notre forteresse improvisée, pour essayer de la réduire en cendres. Malgré tout ce brouhaha impossible à décrire, et tous ces débris de fer qui semaient autour d'eux la consternation et le bruit, nous n'eûmes que deux artilleurs légèrement blessés, et en fait de pertes, que la fontaine de la cour, réduite en atômes par une bombe qui vint éclater précisément sur le ventre tout oxydé de son vieux Cupidon. [1]

Cet incident procura à Chopin l'occasion de nous raconter un

1 L'ennemi manquait de munitions. Pour y suppléer il avait fondu les cloches de tous les villages environnants, et en avait confectionné des obus et des bombes. Ces projectiles en très-beau bronze éclataient mal et donnaient un tir défectueux.
[NOTE DE L'AUTEUR]

léger désagrément qu'il avait éprouvé à l'assaut de Malakoff. Un indiscret éclat d'obus s'était permis de lui pratiquer un ventilateur, au même endroit que le malheureux Cupidon, et comme nous n'avions rien de mieux à faire qu'à se tenir sur l'éveil, nos soldats vinrent faire cercle autour du jovial causeur, et écouter ses récits avec autant d'attention que le permettaient les fréquents déplacements, que nous obligeaient de faire nos terribles visiteurs.

Le capitaine Chopin, aujourd'hui commandant du bataillon d'Afrique, par suite de la promotion de M. d'Ornano au grade de lieutenant-colonel au 5ème bataillon de la légion étrangère, représentait pour moi le type le plus parfait de l'officier français. Insouciant de caractère, paresseux même à l'occasion, au feu, il était superbe d'audace et d'intrépidité. On aurait dit qu'il y avait deux incarnations cachées sous cette enveloppe osseuse, mais souple et pleine de force et de vigueur. C'était la coqueluche de sa compagnie; pour l'amour de lui, les soldats auraient fait des prodiges de bravoure et d'abnégation, car pas un n'ignorait qu'au besoin, le capitaine se serait fait hacher pour ses enfants, comme il les appelait. Pendant une nuit toute entière, au plus fort du bombardement, il ne voulut pas exposer inutilement le Zéphir qui devait être de faction sur la terrasse. Il prit lui-même sa place, se contentant de se faire apporter sa pipe bien bourrée, et une timbale d'argent remplie d'eau coupée de Jamaïque.

Cinq jours, le bombardement continua sans désemparer sur notre hacienda, en dentelant le toit comme la rosace de la cathédrale de Strasbourg. Quand à nos soldats ils n'eurent à souffrir que des *chiques*, petits insectes du genre des aptères, qui leur pénétraient entre les doigts des pieds et des mains, et leur causaient des douleurs insupportables. On ne parvenait à s'en défaire qu'en les extrayant avec la pointe d'un canif, amusement d'autant plus désagréable, qu'il n'existait qu'un seul de ces instruments dans la compagnie.

Pendant ce temps-là, le Maréchal avait ouvert la tranchée, et les travaux de siège avançaient avec une rapidité inconcevable. Le 4 février, nous commencions à ouvrir le feu de nos mortiers sur la ville; notre tir, ce jour-là, fit sauter une poudrière et incendia un magasin de fourrage. Le 5 nous passâmes la journée à bombarder les forts, et plusieurs de nos projectiles firent embrasure. Une bombe entre autres, de la batterie du Capitaine Comeau, tapa dans une masse de sacs de terre, les dispersant en atômes, et causant une telle panique parmi les artilleurs ennemis, qu'un capitaine fou de terreur, enjamba lestement le parapet du Dominante, et

faisant fi des railleries et des coups de feu de ses hommes, courut se rendre à notre tranchée.

Ce jour-là, je reçus l'ordre d'aller au camp du commandant pour lui communiquer une dépêche et prendre ses dispositions pour le lendemain. Un sergent du bataillon, Rouffia, un fourrier, Maignac, et un maréchal des logis du quatrième régiment d'artillerie, Quesnel m'accompagnaient. Déjà, nous étions parvenus, grâce à la rampe, à une bonne distance de l'hacienda ; lorsqu'un malencontreux obus éclata à peine à un mètre de notre groupe. Un de ses débris alla frapper en ricochet un tronc d'arbre, et revenant sur lui-même broya le dessus de ma botte à l'écuyère, et me blessa au pied gauche, me mettant dans l'impossibilité de faire un pas. Le commandant prévenu en toute hâte, pendant que je me faisais porter à l'ambulance de San Félipé, me dépêcha le chirurgien major du régiment, le docteur Eychêne. Après avoir eu toutes les peines du monde à taillader ma botte raidie sur l'enflure de la plaie, il en prononça le peu de gravité, et dressant mon certificat attesté, me recommanda de fréquents pansements et un repos absolu. [1]

1 Comme tout ce qui touche à l'économie interne de l'armée française peut renfermer quelque sujet de curiosité pour le lecteur, je lui transcris la teneure de ce certificat d'origine de blessure, qui est à peu près la même pour tous les autres. Il verra combien tout y est relaté soigneusement et avec minutie. Une copie est faite de ce document, et est remise au colonel du régiment qui l'insère aux archives du corps, l'original appartenant de droit à la partie intéressée. Si plus tard de nouvelles copies étaient requises par le ministère de la guerre, l'officier s'il est au régiment, n'a pour se le procurer qu'à remettre son certificat entre les mains de son commandant, ou s'il est à l'étranger entre celles du ministre résidant, comme j'ai été obligé de le faire, moi-même deux fois ici à M. le Consul Général Gauthier.

DEUXIÈME BATAILLON D'INFANTERIE LÉGÈRE D'AFRIQUE.

CERTIFICAT D'ORIGINE DE BLESSURE.

Nous, soussignés, Quesnel, Victor-François, numéro matricule 182, maréchal des Logis à la première batterie du quatrième régiment d'Artillerie, Maignac, Osmin, sergent fourrier, Rouffia, Eugène, numéro matricule 8725, sergent à la quatrième compagnie du deuxième bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique, certifions qu'il est à notre connaissance personnelle, que le 5 février 1865, en se rendant à l'hacienda d'Aguilera, le sieur Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Edouard, capitaine faisant stage au deuxième bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique a été atteint d'un éclat d'obus.

En foi de quoi, nous lui avons délivré le présent certificat.

Au camp d'Aguilera, ce 6 février 1865.

Premier témoin.	Deuxième témoin.	Troisième témoin.
Quesnel.	O. Maignac.	E. Rouffia.

Nous, soussigné, Médecin-major de première classe au deuxième bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique, certifions avoir visité M. Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Edouard, capitaine, et constaté sur le dos du pied, une contusion

Je me conformai à cette ordonnance, passant la nuit du six février à contempler le bombardement de la ville, du haut de la lunette, que Daniélou avait construite pour garder San Félipe d'un coup de main.

Le 8 à trois heures du matin, le commandant me fit prévenir que s'il y avait possibilité pour moi de reprendre mon poste, de ne pas tarder à le faire, l'assaut devant se livrer au coup de canon du jour. Une demi heure après avoir reçu cette communication, j'avais rejoint le bataillon, et, couchée à plat ventre au fond de la tranchée, nous n'attendions plus que le signal pour enlever la formidable forteresse de l'église de Xochimileo, pendant que les quatre bataillons de la légion étrangère, s'emparait des trois forts, le Dominante, la Soledad et le Zaragossa. Une fois ces trois points importants entre nos mains, la ville restait sans défense, et l'ennemi était pris comme dans un traquenard.

Déjà une heure s'était écoulée dans cette position. Le temps s'envolait, ne laissant derrière lui qu'un silence solennel et terrible, pénétrant jusqu'à la moëlle des os, lorsqu'un formidable cri de " Vive l'Empereur ! " retentit sur notre droite et un aide-de-camp du maréchal tout couvert de sueur et de poussière, passa en galoppant sur le front de notre ligne, nous montrant de la main le drapeau tricolore qui flottait sur le Dominante.

Porfirio Diaz ne s'était pas senti la force de tenir jusqu'au bout, sous nos baïonnettes. A deux heures du matin, il se présentait à un sous-lieutenant de zouaves, M. Lebourre, commandant une de nos grandes gardes, le priant de le conduire au quartier général du maréchal. Là, il s'était rendu sans conditions, remettant entre ses mains, avec les clefs de la ville, le sort de sa population de 40,000 âmes, une garnison de 10,000 soldats, 19,000 fusils et carabines, 53 pièces de canon et la pacification assurée pour quelque temps des vastes départements de Oajaca et de Téhuantepoc.

La journée s'employa à caserner les troupes dans Oajacca, à diriger immédiatement les prisonniers sur Puebla, et à prévenir le pillage qui avait déjà commencé sur plusieurs points. Quant à moi, je la passai à visiter la ville, et jamais je ne pourrai peindre

avec déchirure des téguments, qui a été occasionnée par un éclat d'obus, reçue en se rendant à l'hacienda d'Aguilera.

HIPP. HYCHENNE, D. M.

Le sous-Intendant militaire,
MAUGEAN.

Vu
Le chef de bataillon commandant,
E. COLONNA D'ORNANO.

(*Sceau de l'Intendant miliaire.*)

les scènes de désolation qu'il m'a été donné d'entrevoir pendant les quelques heures, que dura ma promenade. Partout dans les rues ce n'était que ruines, décombres à moitié brûlés, barricades, crênaux, fossés, uniformes épars ça et là, fourreaux de baïonnettes, bidons défoncés et défroques abandonnées. Pas un cri, pas une figure quelconque n'était là, pour rompre le silence de mort régnant sur la cité désolée ; et c'était quelque chose de si poignant à voir, que je ne me sentis pas le courage d'aller jusqu'aux bout, et je tournai bride au pied d'une barricade, dessous le terre-plein de laquelle sortait une jambe de cadavre à moitié putrifiée.

En prenant le chemin qui conduisait au fort, je passai à côté d'un groupe de zouaves qui venaient de tuer à coups de baïonnette un de nos déserteurs trouvé déguisé en femme au fond d'une armoire. Ce malheureux appartenait aux chasseurs d'Afrique, et n'était pas le seul qui se fût laissé prendre aux trompeuses promesses de l'ennemi. Une dixaine nous avaient quittés pendant la durée du siége. Tous avaient été faits officiers et placés sous les ordres d'un ex-sergent-major du 1er zouave, qui avait trahi son drapeau, le lendemain du jour où il avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur. Nous ne pûmes mettre la main dessus car ils s'esquivèrent à temps. Mais plus tard la plupart finirent par être passés par les armes. [1]

A mesure que les chemins souterrains, les mines, les couvents fortifiés, les batteries sur les toits des maisons et les immenses moyens de défense que Porfirio Diaz avait accumulés se déroulaient sous mes yeux, il me paraissait impossible qu'il n'eut pas attendu notre assaut. Pour arriver aux forts, il fallait traverser une ligne serrée de mines, de fougasses chargées de bombes, de pierres et de projectiles, dont l'explosion devait être produite à l'aide de fils conducteurs aboutissants au Dominante. Jamais nous n'aurions pu franchir cette funèbre palissade sans y laisser au

1 Un des grands moyens employé par les Juaristes pour semer la trahison dans nos rangs, c'était de jeter sur les routes que nous parcourions, les discours que MM. Thiers, Jules Favre, Guérault et Berryer avaient prononcés au Sénat, contre l'Intervention Française au Mexique.

J'ai moi-même, en ma possession, un de ces exemplaires en langue espagnole, sorti des presses de la *Victoria*, journal Juariste publié à Oajaca, qui fut trouvé par le capitaine Cajard du bataillon, tout maculé de sang et roulé dans la plaie béante du crâne défoncé d'une de nos sentinelles avancées, assassinée par ces brèves au milieu de la nuit ! L'éloquence et le génie sont des dons sublimes, devant lesquels toute âme bien née doit se courber, mais lorsqu'ils tournent leur prestige et leur puissance contre une chose sainte et sacrée—le drapeau de la patrie—ils deviennent des armes de sicaires et d'assassins.

Plus d'un pauvre malheureux a été condamné à mort et fusillé — là-bas — qui bien certainement ne nous avait pas fait tout le mal que nous a attiré ces morceaux choisis de rhétorique. (Note de l'auteur.)

moins la moitié de notre monde, et bien qu'il y eût des mécontents que cette reddition inattendue avaient forcés, pour le moment, de dire adieu à un nouveau galon ou à une décoration quelconque, à tout prendre, il était fort heureux que nous fussions parvenus à éviter la douloureuse effusion de sang que cela nous aurait coûté. [1]

Le lendemain matin, à neuf heures, les joyeuses fanfares de nos trompettes et de nos clairons, annonçaient à la cathédrale de Oajaca, que ses vieux murs étaient de nouveau rouverts au culte, et un *Te Deum* solennel, accompagné d'une salve de cent un coups de canon, disait au vents de la vallée, que le doigt de Dieu sous le nom de la France, était passé par là, signant une nouvelle page de sa rayonnante histoire. Au sortir de la messe, le maréchal Bazaine adressa aux troupes, rangées en bataille sur la place, son ordre du jour.

" Nul doute, y disait-il, que nous eussions triomphé des nombreux obstacles qu'un ennemi rusé avait amoncelés sur nos pas. Nul doute, que notre drapeau eût flotté triomphant sur ces remparts formidables. Mais cette victoire n'aurait été remportée qu'au prix du sang d'un grand nombre de braves officiers, sous-officiers et soldats qui m'entourent maintenant. Je préfère leur dire à tous, qu'ils ont fait leur devoir; qu'ils se sont conduits en dignes fils de la France, et que notre empereur comme celui qui guide le Mexique vers ses nouvelles destinées, n'oubliera pas ceux qui sont venus de si loin, par amour du devoir et de l'ordre. Officiers, sous officiers et soldats, tout en donnant une parole de regret au nombre de victimes trop grand encore, que la guerre a fauchées dans cette expédition, au nom de l'histoire et de l'empereur, je vous répète à tous, que vous avez bien mérité de la France reconnaissante."

Ces nobles paroles furent accueillies avec enthousiasme par le corps d'armée, et curieusement écoutées par quelques craintifs habitants, rentrés en ville à leurs risque et péril, malgré une terrible proclamation répandue dans tous les districts avoisinants, par Chato Diaz, assurant que les Français étaient des cannibales

2 J'ai compté cinquante-deux cloches de couvents métamorphosées en machines infernales. Elles n'aboutissaient pas toutes au même conducteur, et pour tenter la bonne foi de nos soldats, on avait caché le fatal fil sous terre, ne laissant exposée à la vue qu'une pièce d'argent, qui y était soudée et semblait perdue là. Trois malheureux soldats de la Légion Etrangère se laissèrent prendre à ce cruel stratagème, et payèrent leur cupidité, de la vie.

MM. Vadon et Colin, officiers de Zouaves, l'échappèrent belle aussi ; car le premier ayant eu besoin d'une corde pour sa tente, s'avisa de couper celle qui mettait en jeu la batterie galvanique du dépôt de poudre. Par un hazard providentiel, l'explosion n'eût pas lieu. (NOTE DE L'AUTEUR).

et des antropaphages, *venus au Mexique pour se livrer plus librement à leur passion pour les ragoûts d'enfants.* (sic.)

Quelques officiers profitèrent du moment de répit que leur laissait le service peu pénible de garnison, pour s'adjoindre à une colonne scientifique, organisée sous la surveillance du colonel d'Outrelaine, dans le but d'explorer les ruines célèbres de l'ancienne Mitla, située à vingt-cinq lieues de la ville. Malheureusement, bien que désigné pour en faire partie, je ne pus quitter, un contre-ordre me chargeant de la surveillance d'un dépôt d'armes et de munitions. Des nombreuses curiosités que renferment les environs de Oajaca, je ne vis que le fameux arbre de Santa Maria del Tule, mieux connu dans le monde savant, sous le nom d'arbre de Humbolt. Il a trente-huit verges de circonférence, et il fallut vingt chasseurs d'Afrique de notre escorte pour entourer son tronc de leurs bras étendus.

Pendant les douze jours que je restai dans Oajaca, l'ordre se rétablissait avec une rapidité inconcevable, et au bout d'une semaine, à voir les élégantes créoles se promener sur les places publiques, un étranger n'aurait jamais pu dire que cette ville venait de subir un siége de deux mois et demi, et dix jours de bombardement. Les barricades et les ouvrages de fortifications avaient disparu, comme par enchantement; il n'y avait guère que les traces d'incendie pour attester le règne éphèmère de l'anarchie et de la révolution. Les habitants étaient tout-à-fait revenus de leur puérile terreur, sur notre compte. On ne s'étonnait plus de nous voir déjeunant et dinant comme le reste des mortels, et on trouvait aux zouaves une tournure de chrétien un peu leste et dégagée, il est vrai, mais on les savait bons enfants au fond, car déjà plus d'une patrouille les avait surpris, fraternisant brusquement le verre en mains, avec l'ennemi de la veille. La paix revenait au pas gymnastique, et le 19 février, nous recûmes l'ordre de nous acheminer de nouveau sur Puebla, en laissant derrière nous comme garnison, trois bataillons de la légion étrangère, sous les ordres du lieutenant-colonel Cartere.

Avant notre départ, le commandant, le Baron de Briand, nous donna un dîner d'adieu. [1] Par un singulier hasard, mon voisin de

1 Dans la journée du 4 mars 1866, le baron de Briand parti avec cent hommes pour faire une reconnaissance autour du petit village de Parras, état du Nouveau-Léon, tomba au milieu d'une embuscade de trois cents hommes, et fut massacré sans pitié par un ennemi qui ne connaissant pas même l'honneur de nom, ne saurait respecter le courage malheureux. Cet officier supérieur, que j'ai connu intimement,

table était M. de Montagnac de Chauvances, payeur en chef de notre corps d'armée, et frère de l'ancien commandant de la station navale française de Terreneuve, venu il y a quelques années à Québec, où je l'avais rencontré dans nos salons canadiens. Le dessert nous surprit encore en Canada, et il ne tarissait pas en éloges sur l'hospitalité, l'esprit religieux et les mœurs toutes françaises de mes compatriotes. Lorsqu'en se levant, il porta un toast à mon pays, cet avant-garde de la France en Amérique, comme il l'appela, je ne répondis que quelques mots à ce témoignage sympathique donné à ma nationalité. Mon émotion prouva mieux que mes paroles, à toutes ces rudes figures de soldats, combien le souvenir de la mère-patrie nous était encore cher.

Le 20 février à quatre heures du matin, nous nous remettions en route par le chemin d'Acatlan, escortant plus de deux cents fourgons du train, et tout notre matériel de siège, augmenté de celui que nous avions pris à Porfirio Diaz. En passant sur la grande place encore toute endormie de Oajaca, j'aperçus une petite lumière à la fenêtre d'un de mes amis les plus dévoués, le lieutenant Joseph Eugène Cordier des grenadiers de la légion étrangère. Je ne sûs résister au plaisir d'aller lui serrer la main, et j'étais bien loin de soupçonner que ce serait là, le dernier quart d'heure de causerie que nous devions passer ensemble. [1]

Atteint d'une maladie du foie, mon pauvre ami se sentait défaillir, et lors de son retour à Puebla s'endormit pour toujours, deux heures après avoir reçu son brevet si mérité de capitaine, loin de ses amis, sans même pouvoir confier ses dernières paroles aux Autrichiens, entourant son lit de mort, et qui ne comprenaient pas le langage du moribond. En quittant le Mexique, je

laisse derrière lui plusieurs manuscrits précieux sur la tactique et l'histoire militaire, qui seront probablement publiés un jour.

Un officier Mexicain fait prisonnier à ce massacre, et qui réussit à s'échapper écrivait au *Constitutionel*, une correspondance dont voici le résumé :

" Personne ne saurait décrire l'affreuse misère dans laquelle sont tenus les soixante-trois malheureux que les Juaristes ont fait prisonniers au combat de Santa Isabel. A peine leur donne-t-on une misérable nourriture, leurs uniformes sont plus que des haillons, ils vont pieds nus, et sont menés à coups de crosse de fusil, comme un vil troupeau. Tout cela ne les a pas empêchés de tenir leur destinée en leurs mains.

" Un jour, un général Mexicain les fit former en ligne de bataille, et là, il leur annonça que s'ils voulaient prendre du service dans la République, ils seraient nourris, habillés et soldés libéralement. Sinon, qu'ils seraient fusillés dans les vingt-quatre heures. Tous refusèrent d'une seule voix, et ce courage héroïque fit une telle impression sur Cortina, qu'il donna l'ordre de les épargner."—F. DE ST. M.

1 Je conserve précieusement une pipe en caoutchouc que me donna M. Cordier le matin même de mon départ d'Oajaca. Peut-être un jour viendrai-je confier aux lecteurs de la *Revue Canadienne*, l'histoire de ce modeste souvenir.

suis allé voir la modeste croix qui indique la place où repose ce cœur si franc, si pieux et si loyal, entre un caporal de lanciers français et un sous-lieutenant de Ulans Serbes. Là, sur cette tombe déserte et solitaire, je me suis demandé si le dévouement et l'abnégation ne menait qu'à l'abandon et à l'oubli des hommes ici-bas. A genoux sur cette fosse perdue, j'ai eu presque la pensée de Châteaubriand, et avec lui je me suis convaincu une fois de plus " qu'ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, ver-" tueux, sensible! Homme, tu n'est qu'un songe rapide, qu'un rêve " douloureux. Tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelque " chose que par la tristesse de ton âme, et l'éternelle mélancolie " de ta pensée."

Jusqu'au 22 février, il ne se passa rien d'important, mais nous mîmes quatre jours à faire franchir à nos fourgons les pentes escarpées de Las Minas. Par un miraculeux hasard, nous ne perdîmes que onze mulets et deux voitures dans ces horribles précipices. Les étapes de Huiglio, de Nochistlan, San Juanito, Yanhuitlan, Tutla, Tamasulapa, Huajapam, Chila, Pedlacingo, Acatlan, le Bouquéron, Santa Inés et Tepeji furent franchies successivement sans encombre. Bien que Chato Diaz fût dans ces parages et y commit des barbaries atroces, il n'osait pas nous attaquer, et notre marche se continua sans que nous eûmes d'autre poudre à brûler, que sur les lièvres et les faisans de la route. Ils foisonnaient par milliers, et mes camarades de popote, le capitaine Dubosq et le lieutenant Tamisey en faisaient journellement un massacre suffisant pour approvisioner non seulement notre table mais encore celle de tous nos sous-officiers. [1]

Les églises de la plupart des villages que nous traversions, offraient de jolies sculptures en bois et quelques tableaux de grands maîtres. A Tepeji, j'ai vu une petite vierge de Murillo dont le curé avait percé la main pour y glisser une rose, et dans le sanctuaire de Tlascalap, un Saint-Jérôme de l'école espagnole, sur les épaules du quel un capucin amateur d'habits plus chauds, avait jeté un affreux barbouillage, sensé représentant une soutane.

Dans les environs de Nochistlan, je fis acquisition pour la minime somme de quatre piastres, d'un magnifique Saint-Thomas, signé par le célèbre peintre espagnol, Josè Ribeira, mieux connu sous le nom de l'*Espagnolet*. Plus tard j'en fis cadeau au directeur de la télégraphie mexicaine, M. Keefer, qui m'assura que ce tableau ne serait pas dépareillé dans une collection d'Europe. Ce don parut

1 Les Mexicains ne mangent pas le lièvre; aussi, partout où pousse le palmier nain, ce gibier pullule (NOTE DE L'AUTEUR).

ne plaire que très-médiocrement à M. Witmer, vieux réître du moyen-âge tombé, je ne sais trop comment parmi les Zéphirs, et qui me servait de domestique. En effet chaque matin en se livrant à la grave occupation de brosser ma tunique, il ne pouvait plus me rappeler que ce brave saint avait voyagé sur ses épaules l'espace de cent huit lieues. Cela lui avait permis de compter toujours, en compagnie des *zouzous* du génie de la Martinique, parmi les traînards de l'arrière-garde, à tel point qu'en apercevant au loin, sa silhouette barbue et poussièreuse, les soldats de la colonne avaient l'habitude de dire :

— Voilà le Saint-Thomas du p'tit capitaine qui arrive, personne ne manque à l'appel.

Le 14 mars, nous arrivions sans encombre à Amozoc, village à deux lieues de Puebla. Là, l'ordre de traverser la ville sans nous y arrêter nous attendait, car on craignait un conflit entre nos troupes et la garnison autrichienne. Six jours plus tard nous faisions notre entrée triomphale dans les rues de Mexico, au bruit des fanfares de la musique de la Garde Impériale Belge, venue à notre rencontre, et au milieu des acclamations de la foule nous saluant des cris de : " Vive Maximilien ! Vive Napoléon ! Vive le maréchal Bazaine."

A quatre heures de l'après-midi, notre glorieuse campagne se terminait joyeusement autour d'immenses tables dressées aux frais de l'empereur du Mexique, sous les ombrages du Parc de Chapultepec. Tous les officiers disponibles du corps expéditionnaire assistaient à ce banquet monstre, et entre le choc de deux verres, j'entendis un officier d'artillerie, le capitaine de Kermarec, qui avait entrepris une discussion sur l'axiome du maréchal de Saxe : " Pour faire la guerre, il faut : 1° de l'argent ; 2° de l'argent ; 3° de l'argent ;" dire à son voisin que le prix d'une de nos bombes, le voyage aller et retour compris, revenait à quatre cents vingt-cinq francs pour la campagne.

Ceci prouve une fois de plus que la menace et la vantardise n'atteignent jamais la France, et qu'une fois décidée à marcher à son heure, rien ne sait plus l'arrêter.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(*A continuer.*)

ENTRETIEN SUR NAPLES.

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE.

XII

FERDINAND II.—M. GLADSTONE.—LORD PALMERSTON.

A.—Vous nous avez parlé de quelques unes des institutions de Naples, et vous nous avez dit aussi, au commencement de cet entretien, quelques paroles qui semblent montrer en vous des admirateurs du Roi Ferdinand II et de l'ancien régime du royaume des Deux-Siciles. Ceci me paraît être opposé à l'opinion commune sur ce gouvernement, et la facilité avec laquelle la révolution l'a renversé ne prouve pas en sa faveur. Vous devez connaître, d'ailleurs, les accusations dont la police, les prisons, le système pénal et politique de Naples ont été l'objet de la part de M. Gladstone et de Lord Palmerston, dans le parlement anglais. J'aimerais à entendre les observations que vous auriez à présenter à ce sujet.

G. — Notre voyage a précédé de plusieurs années la révolution napolitaine. A l'époque où nous l'avons fait, rien n'annonçait l'insurrection ; un calme parfait régnait partout. Je ne prétends nullement me faire en tout le panégyriste du gouvernement de Ferdinand II. Je ne l'ai pas assez étudié pour cela, mais je sais qu'on peut répondre de la manière la plus facile aux accusations que vous rappelez.

La révolution napolitaine, ainsi que cela a déjà été dit dans cet entretien, est due à l'action des sociétés secrètes, ennemies jurées de toute autorité quelle qu'elle soit, et aux intrigues d'une puissance étrangère, dont partout les agents et l'or attaquent les insti-

tutions religieuses et politiques qui ne sont pas en harmonie avec les siennes. L'énergie héroïque de la réaction et le départ précipité de Victor Emmanuel de la ville de Naples, malgré les ovations soudoyées, n'indiquent pas que la révolution soit accomplie chez le peuple napolitain. Les accusations de M. Gladstone ont été démenties de la manière la plus explicite. Je ne ferai que des observations bien rapides sur quelques uns des reproches faits à Ferdinand II.

On l'a accusé d'avoir défendu l'exportation des grains en 1854 et on a qualifié cette mesure de politique à vues rétrécies et d'injustice pour le peuple.

Une disette s'était fait sentir à Naples en 1853 ; la prohibition de l'exportation des grains était une mesure nécessaire. Quoique l'année suivante, la récolte eut été plus abondante, il y avait cependant des précautions à prendre pour ne pas exposer le pays aux effets d'un autre manque de moisson. L'expédition de Crimée demandait de grands approvisionnements ; si l'exportation eut été libre, les grains eussent bientôt disparu du royaume. Ferdinand II redoutait ce résultat ; il comprenait que la politique de ses adversaires était que ses états fussent affamés, afin que la révolution trouvât dans la disette un grief qui la favorisât. Il a pourvu avec sagesse aux besoins de son peuple. D'ailleurs ce n'est pas aux partisans du libre échange à faire entendre aujourd'hui une voix contre les mesures prohibitives de Ferdinand II. Une grande nation commence à ouvrir les yeux sur ce système d'économie politique ; les appréhensions que ses conséquences lui donnent doivent lui faire apprécier la prudence des gouvernements qui ne l'ont pas embrassé avec un engouement irréfléchi en lui-même et fatal dans ses effets.

On a incriminé beaucoup la police napolitaine. Je crois que les honnêtes gens n'ont aucune raison de s'en plaindre. Mais qui pourrait lui faire un reproche d'avoir été défiante, à une époque où les menaces d'une insurrection s'exprimaient partout ? Ferdinand avait vu le soulèvement de 1848 ; il voulait en prévenir le retour. Est-ce qu'immédiatement après la lutte de 1837, il n'y eut pas dans notre pays un système de délation, de perquisition, de détention arbitraire ? Je n'ose blâmer un gouvernement qui cherche à pourvoir à sa sûreté ; mais je connais plusieurs honorables citoyens, qui incarcérés sans aucune démarche déloyale de leur part, seraient peut-être plus sévères que moi dans l'appréciation des actes de l'autorité d'alors. Veut-on un autre exemple de la jalouse défiance des gouvernements ? Que l'on songe à la sévérité et à l'esprit d'inquisition de la police impériale en France, qui va

jusqu'à faire entourer de ses agents les palais de certains évêques, parce qu'ils se sont montrés les fermes défenseurs du pouvoir pontifical ?

Quel cri d'indignation n'a-t-on pas poussé, lorsqu'on a dit qu'en plein dix-neuvième siècle il existait à Naples un tribunal condamnant à la bastonnade les délinquants politiques ! Voici maintenant la vérité à ce sujet.—Il y a plus d'un demi-siècle, il y avait une école de *Lazzaroni*, à Naples, qui s'exerçaient à l'art de lancer des pierres ; ils étaient arrivés à une telle précision, qu'à de grandes distances ils pouvaient frapper un homme de mort : des rencontres meurtrières avaient eu lieu entre des *lazzaroni* habitués à cet exercice. Après avoir essayé tout autre moyen de répression, la police menaça du bâton ceux qui continueraient à enseigner l'art de lancer les pierres. Peut-être la menace a-t-elle été mise à exécution dans le temps ; mais on a jamais employé la bastonnade pour un délit politique ? L'assertion contraire est tout simplement un mensonge. Qu'on me permette encore une récrimination—cette accusation ne devrait pas venir d'un pays ou la peine si humiliante du fouet est décernée contre ceux qui portent les armes pour la défense de la patrie, contre les soldats délinquants.

Et les tortures infligées aux accusés politiques, ce grand thème des incriminations de M. Gladstone ! Eh bien ! ce sont des fables qu'on a fait adopter à la crédulité de l'honorable gentleman : il s'est, au reste, du moins en grande partie, rétracté lui-même à ce sujet.

Le *Times* a dit sous l'impression, plutôt feinte que réelle, de ces prétendues tortures : " Heureuses les Deux-Siciles, le jour où elles seront délivrées d'un régime qui rappelle les jours infâmes de Néron et de Dioclétien ! " Mais voici que presqu'au même moment, il a été forcé de parler de tortures réelles et du caractère le plus atroce. Un rapport officiel venait de faire connaître que par l'autorité légale, les tortures corporelles étaient employées dans la présidence de Madras, non comme répression de crime, mais comme moyen de percevoir les impôts. Le *Times* sentit la honte, et il avoua que c'était une profonde humiliation pour sa nation.—Voilà les accusateurs du gouvernement napolitain.

Les prisons de Naples, ont été, aussi, dénoncées à l'indignation publique comme étant des lieux de supplices affreux, non-seulement pour les condamnés, mais aussi pour les accusés.—Il se peut que la propreté n'y soit pas aussi bien entretenue qu'en Angleterre ; cela tient aux caractères des pays méridionaux ; mais à tout autre égard, toute accusation serait mal fondée d'après les rapports les plus dignes de foi, entre autres celui de M. Cerfbeer, au gouver-

nement français. Il dit en termes formels : Les prétendues tortures auxquelles on a souvent dit que les détenus étaient soumis dans les prisons de l'Italie n'existent pas : les précautions prises par l'autorité les rendent impossibles. Les diverses administrations de l'Italie, ajoute-t-il, conciliant l'économie avec la charité, ont parfaitement saisi le point précis où cessent les droits de l'humanité et où commencent ceux de la justice.—Et, il y a d'ailleurs, à Naples, dans ces prisons, une attention pour la moralité qu'on est loin de trouver dans les pays d'où partent les accusations portées contre elles.

La moralité en général !—Oh ! si je voulais en parler—quel contraste je pourrais établir entre le peuple napolitain et d'autres peuples à la haine desquels il est en lutte. Je dirai seulement que l'infanticide, le suicide, si connus ailleurs, sont des attentats dont les annales criminelles de Naples n'offrent pas d'exemple et que ce n'est pas dans ce royaume que l'on trouve un marché où l'on vend des enfants et encore moins cet épouvantable crime de meurtre d'enfants pour recevoir une somme d'argent de la part des sociétés de sépulture, *burial clubs*, crime si fréquent qu'il a été présenté un projet de loi pour en arrêter le développement, et qu'à ce sujet le *Times* a été obligé de dire : Les plus hideux scandales des temps barbares sont surpassés par ceux d'une certaine civilisation.

Il a été question des hôpitaux et hospices de Naples. Bien entendu il s'agissait de ceux de l'ancien régime, tels que nous les avons visités et non tels qu'ils sont aujourd'hui sous le gouvernement du roi galant-homme. Vous avez lu, sans doute, sur les journaux, il y a à peine deux mois, ce trait qui exprime si bien le résultat du changement de régime. Victor Emmanuel étant allé visiter le grand hospice des pauvres dont nous avons parlé, les orphelins renfermés dans cet asile lui ont exposé qu'on les laissait manquer de tout et mourir de faim, et relevant le vêtement qu'on leur avait donné pour la circonstance, ils montrèrent la vermine dont ils étaient remplis. Une requête fut présentée au roi, par un certain nombre d'entre eux pour demander un soulagement à leur misère. Quelques jours après, des délégués de la police vinrent saisir ceux qui avaient osé réclamer les droits sacrés de l'humanité, les chassèrent de l'asile en les jetant sur le pavé des rues et défendant aux autres d'avoir aucune relation avec eux.

C—Les accusations de M. Gladstone me rappellent celles que vient d'articuler Lord Palmerston contre la réaction napolitaine et contre le gouvernement du Pape. Il a oublié qu'il était le ministre d'une Reine qui compte parmi ses sujets, tant dans les Iles Britanniques que dans les Colonies, au moins un tiers de

catholiques, dont la loyauté à leur gouvernement, le respectueux dévouement à l'égard de leur Souveraine, et la gloire qu'ils se font de porter le noble titre de sujets britanniques, ne le cèdent en rien à ceux qui professent une autre croyance. Et il s'est permis de les outrager en ce qu'ils ont de plus cher en parlant des prétendues cruautés commises, a-t-il dit, en termes exprès, par ceux qui ont été envoyés de Rome, sous la sanction du chef de la religion catholique, atrocités, ajoute-t-il, qui doivent détourner tout homme de bonne foi de se faire l'avocat d'une cause aussi abominablement souillée. Il a dit encore que le pouvoir spirituel s'évanouissait sous l'influence de la diffusion des lumières et que quand Rome ne sera plus au pouvoir du Pape, elle fera des progrès dans les arts, les sciences, et dans les améliorations de toutes sortes.

Voilà ce que le noble Lord nous dit crûment à nous catholiques. Je ne veux pas lui répondre en démontrant la thèse irréfutablement établie que toute civilisation émane du siége apostolique : je veux seulement faire une observation snr une prophétie par laquelle il a terminé cette incroyable invective contre le chef de deux cent millions de catholiques. Il a dit que l'heure où le pouvoir du Pape cesserait, allait bientôt sonner, et il en a appelé à une postérité toute prochaine pour la confirmation de ses paroles.

Eh bien ! moi j'en appellerai non à l'avenir, mais au passé pour savoir si l'illustre homme d'Etat a reçu le don de prophétie. Lord Palmerston est incomparablement plus vieux qu'on ne pense [1] ; il existe depuis plusieurs siécles. Toujours le même sous divers noms, il a passé par la métempsycose jusqu'au personnage sous lequel il se montre aujourd'hui.

Du temps de Néron, il assistait aux supplices des chrétiens brûlés tout vifs, et après le crucifiement de Saint-Pierre, il disait : C'en est fait de cette secte : son chef n'est plus : elle va tomber.

Au commencement du quatrième siècle, après les persécutions de Diocletien et de Galérius, il faisait élever ces fameuses colonnes sur lesquelles on proclamait la gloire de ces Empereurs, parce qu'ils avaient détruit pour toujours la superstition chrétienne. Il se nommait alors, je crois, Hiéroclès.

Au moyen âge, se faisant appeler Arnaud de Bresse, il chassait de Rome le Vicaire du Christ et disait : Le pouvoir du Pape est fini ; la glorieuse république romaine est à jamais rétablie.

Un peu plus tard, c'était lui sous le nom de Pierre des Vignes disait à Frédéric II : Il faut en finir avec cette papauté, ennemie du pouvoir impérial ; allez à Rome, montrez-vous et sans coup

1 Cet entretien a eu lieu plusieurs années avant la mort de Lord Palmerston.

férir, vous ferez fuir le Pape ; vous serez alors le véritable empereur romain.

Au seizième siècle, ne l'entendez-vous pas marchant à côté de Luther, s'écrier : " Le Pape est mille fois pire que le Grand Turc. C'est un âne, qui entretient les autres dans sa propre ignorance, mais il ne saurait subsister longtemps ; la Papauté est toute décrépite, elle se meurt, nous irons à son enterrement."

Ce n'est pas la première fois que Lord Palmerston est premier ministre en Angleterre ; il l'a déjà été sous le nom de Thomas Cromwell et vous savez quel peu de cas il faisait alors de la Papauté et les espérances qu'il entretenait de sa ruine prochaine.

Ne le voyez-vous pas reparaître à côté du Général Berthier en 1798, alors que celui-ci, acheminant Pie VI vers l'exil décrétait la déchéance de la Papauté. Je l'entends s'écrier : " C'en est fait du Pape ; vive la république romaine ! "

Et bien ! que dites-vous maintenant de votre Prophète ? Vous riez ? Je crois pourtant qu'un jour sa prédication se vérifiera. Oui, la Papauté cessera de régner à Rome..... Mais à la fin du monde. Le noble Lord doit vivre encore longtemps. Peut-être devenu ministre de cet homme puissant qui doit faire la dernière guerre à l'Eglise, il prédira encore une fois la ruine prochaine de l'autorité pontificale. Il ne la verra pas néanmoins s'accomplir ; il aura succombé avant la Papauté, mais celle-ci ne tardera pas à disparaître de la terre, qui sera détruite au dernier jour.

Au reste, le parlement britannique a entendu un autre prophète dont le nom pour l'éloquence et le génie ne sera pas éclipsé par celui de Lord Palmerston, quoique ses prédictions soient tout à fait opposées à celles que nous avons entendues de la bouche de celui-ci. Ecoutons les paroles de Macaulay : on croit y saisir un accent d'inspiration, tout étranger qu'il fut à la croyance catholique : " Nous ne voyons encore aucun signe qui indique que le terme de la longue domination de la Papauté approche. Elle a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques qui existent maintenant dans le monde et rien ne nous assure qu'elle ne soit destinée à voir la fin de tous. Elle était grande et respectée avant que le Saxon n'eut mis le pied sur le sol de la Bretagne, avant que le Franc n'eut passé le Rhin, lorsque l'éloquence grecque florissait encore adorée dans le temple de le Mecque. Et elle pourra subsister encore dans toute sa vigueur, lorsque quelque voyageur, venu de la Nouvelle-Zélande, aura pris possession d'une vaste solitude, sur une arche brisée du pont de Londres pour y esquisser les ruines de Saint Paul."

G.— De Rome, retournons à Naples. Je voudrais qu'il fut en-

tendu que la justification de Ferdinand II relativement à certains actes qu'on lui a reprochés, n'entraînât pas, pour ma part du moins, la conséquence que la monarchie absolue soit le plus parfait des gouvernements. Vivant, pour répéter une parole fameuse (amère dérison en Italie, mais heureuse réalité en Canada), vivant dans un état libre où l'Eglise est libre, je ne voudrais pas changer la liberté civile et politique dont je jouis, pour la soumission à un gouvernement arbitraire qui pourrait être un puissant protecteur de ma foi et de mes droits, mais qui pourrait aussi en devenir un redoutable oppresseur.[1] Toutefois, en bénissant le régime sous lequel je vis, et en le regardant en thèse générale comme celui qui met un peuple le plus à l'abri de ces deux grands fléaux : la tyrannie et la révolution, je conçois les inconvénients qu'il peut avoir ; j'y entends élever bien souvent les reproches de corruption et j'y vois des intrigues où la moralité ne trouve pas toujours son compte. D'ailleurs, je ne suis pas prêt à soutenir qu'il doive être adopté par tous les pays. Après tout, le meilleur gouvernement de fait est celui qui s'adapte au caractère d'un peuple, tel que l'ont formé sa race originelle, le cours de son existence nationale, le climat sous lequel il vit, et bien d'autres causes encore. Le régime parlementaire qui convient à la grave et persévérante Albion est-il convenable à la mobilité passionnée de l'effervescence Italienne ? Ce que nous voyons aujourd'hui permètrait d'en douter. M. Gladstone a dit lui-même. " Quand je considère l'histoire des innovations napolitaines de 1848 et de la réaction qui les a suivies, il n'est impossible de douter que le Roi eut rencontré de grandes difficultés à mettre en œuvre la machine du gouvernement constitutionnel. Les circonstances ont démontré la nécessité d'une volonté résolue et d'une main vigoureuse pour imprimer une direction."

C.—A propos de gouvernement, encore un mot de Rome ; car, pour la question politique, cette ville et Naples sont associées dans un grand nombre d'esprits. Elles ne doivent nullement l'être, toutefois. Une constitution, dite libérale, dût-elle ou pût-elle s'établir à Naples, il n'en serait pas ainsi à l'égard de Rome. Capitale du monde chrétien, elle doit avoir un gouvernement d'un caractère tout spécial : le Chef de l'Église doit être souverain dans toute la force du terme, autrement il ne pourrait exercer librement son pouvoir spirituel. Voilà une vérité qui n'est plus contestée par aucun esprit sérieux. Eh ! bien, en admettant que les

1 L'auteur tient à faire observer que ceci était dit en 1862, à la distribution des prix au séminaire de St. Hyacinthe.

Romains fussent privés d'une certaine liberté politique, cet inconvénient, subi par un petit peuple, balancerait-il l'immense danger qu'aurait à craindre la liberté des institutions qui régissent la société catholique ? Si l'autorité spirituelle n'est pas libre nulle part, l'autorité temporelle la dominera partout. Or, suivant le mot célèbre de M. Odilon Barrot, à l'assemblée nationale de 1849, il faut que ces deux pouvoirs soient unis à Rome, afin qu'ils soient séparés ailleurs, et que le despotisme politique ne soumette pas la conscience elle-même.

D'ailleurs, si l'on admet l'institution divine de la Papauté et que l'autorité temporelle, sans être un dogme de foi, soit, dans l'ordre providentiel, le moyen pour le chef de l'Église d'exercer librement son action spirituelle, peut-on croire qu'un peuple soumis à un pouvoir établi de Dieu soit, par la nature même de ce pouvoir mal administré. Le ciel a dû vouloir que ceux qu'il chargeait de le gouverner, le fissent à son avantage et à sa prospérité. Le pouvoir en qui se trouve la justice, la vertu au plus haut degré ne saurait être oppresseur des droits de l'humanité. Et l'histoire étudiée avec bonne foi, montre le fait confirmant en tout temps ce principe. Le pouvoir en question peut sans doute commettre certaines fautes d'administration, car comme gouvernement politique, il n'a pas la promesse de l'infaillibité, mais je répète qu'il n'est pas de soi, comme le disent si souvent les ennemis de l'Église, tyrannique et incompatible avec la vraie liberté et la prospérité du peuple qui lui est soumis. Les accusations portées contre le gouvernement romain sont, cela a été victorieusement établi, complètement fausses, ou ne tombent que sur certains points d'une importance bien mineure, et à l'égard desquels une réforme, si toutefois elle est à faire, s'accomplirait sans difficulté dès lors que la sécurité serait acquise aux États Pontificaux. Ainsi le Pape doit être souverain indépendant à Rome pour le bien commun de la société catholique et le gouvernement du Vicaire du Christ ne saurait être par lui-même oppresseur et injuste ; voilà pour moi deux vérités qui doivent être évidentes à tout esprit catholique, et qu'en principe et en fait, je suis prêt à soutenir contre toute l'armée des sophistes et de menteurs de Victor-Emmanuel et de Garibaldi.

C.—Nous devons avouer que lorsque nous étions à Naples, nous ne nous occupions guère de toutes ces questions. La politique n'attirait nullement notre attention. Nous n'avons été que peu de jours en cette ville, et l'expérience nous a appris qu'il n'y a rien de plus téméraire que l'appréciation d'un peuple à la première vue. Nous savons ce qu'il nous a fallu réformer de nos jugements

portés à la hâte après un séjour prolongé à Paris et à Rome. Et d'ailleurs quand on est pour peu de temps à Naples, peut-on penser à s'occuper d'observations profondes, d'études, de recherches ? A t'on trop de moments pour voir, pour jouir, pour se laisser aller à ce charme dont cette situation magique enivre ? Il faut monter et remonter sur ces collines, parcourir ces promenades enchantées, aller rêver sur les bords de cette mer, et passer là des heures entières à se repaître de merveilles qui semblent toujours nouvelles.

On ne parcourt pas Naples avec la *Politique* d'Aristote, la *République* de Platon, l'*Esprit des Lois* de Montesquieu ; les livres qu'on tient dans sa main, ce sont ceux des poètes. Avec Virgile, on visite les lieux qu'il a chantés, le Lac Averne, la grotte de la Sybille, les champs Elyséens. Après dix-huit siècles, on retrouve les noms qu'a immortalisés, dans ses chants mélodieux, le Cygne de l'Ausonie. C'est le Cap Misène qui garde un nom éternel.

> " Monte sub aerio, qui nunc Misenus ab illo
> " Dicitur, æternumque tenet per sœcula nomen."

C'est à quelque distance de Naples, Gaëte, si célèbre autrefois, si célèbre aujourd'hui par la retraite de Pie IX et la défense de François II.

> " Tu quoque littoribus nostris Eneia nutrix,
> " Æternam moriens famam, Caieta dedisti."

On aime à éprouver à Naples les impressions qu'y ressentait l'auteur des Georgiques, se livrant à l'étude dans un repos que le poète appelle ignoble, mais qui devait être si glorieux.

> " Illo Virgilium me tempore dulcis alebat,
> " Parthenope, studiis florentem ignobilis oti."

Qui ne se rappelle l'autre mot : *Tenet nunc Parthenope.* Le tombeau du grand poète est sur cette colline d'un aspect si riant, par la riche verdure et les maisons de plaisance dont elle est couverte, je veux dire le Pausilippe. On traverse cette hauteur pour aller au Golfe de Baies par un chemin de fer souterrain de neuf cents pas de longueur. C'est au-dessus de l'entrée de ce chemin qu'est ce qu'on appelle le tombeau de Virgile. Depuis longtemps le laurier planté au-dessus par Pétrasque n'existe plus ; mais un chêne vert y étend ses rameaux, et l'on pourrait dire à l'ombre du poète :

> .....Tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

Du Pausilippe, tombeau de Virgile, j'aimais à porter mes regards

vers le rivage opposé où s'élève Sorrente, le berceau du Tasse. Quels rayons de splendeur jaillissent sur Naples de l'auréole qui couronne ces deux grands poètes !

D.—Il est un autre poète avec qui, si je puis parler ainsi, j'ai été encore plus en relation à Naples. Cette ville ne l'a pas vu naître, il n'a fait qu'y passer. Mais il a jeté sur ses beautés un regard dont il a dépeint l'impression avec une magie de style que n'a point connue le poète né à Sorrente, ni même celui dont Parthénope a gardé les restes. Je veux parler de cet immortel écrivain dont cette autre grande gloire littéraire de notre siècle, Lacordaire, a dit : " Dieu lui a donné pour charmer les hommes " la lyre d'Orphée et celle de David. Dans aucune autre âme le " monde ne s'est exprimé avec plus d'éclat, et la religion avec tant " de charme."

Les grandes scènes de la nature et les lieux célèbres par l'éclat des sites, des monuments ou des souvenirs, qu'il a parcourus, ont trouvé dans ses descriptions une expression digne de leur beauté et qui en fait refléter la splendeur dans les imaginations qu'ont frappées les tableaux de sa plume, tout à la fois, si poétique et si exacte. Qui, comme lui, a décrit la perspective de la nature sur la mer et redit les rêveries qu'inspirent la pâle lueur de l'astre des nuits, les profondeurs mystérieuses des forêts, et les fleuves coulant solitaires au milieu de rives inconnues ? Qui a fait entendre un aussi sublime chant de désolation sur la triste Jérusalem, sur cette terre sacrée travaillée par les miracles, et sur ce désert qui n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Eternel ? Qui a pu passer à Sparte sans entendre ce cri de Léonidas qu'il élève sur ces ruines ? Qui, à Rome, n'a rêvé avec lui dans le Colysée en face du palmier solitaire du Palatin, ou n'est monté en sa compagnie sur les sept collines pour y admirer les lignes de cet horizon romain, le plus grandiose du monde ? Qui, à Tivoli, ne s'est empressé d'aller dans cette chapelle de la Vierge où il a élevé vers Dieu une prière qui charme tant les hommes ?

Eh bien ! on ne peut aller à Naples sans y retrouver le grand poète ou, si vous voulez, le grand peintre. Le tableau qu'on a sous les yeux, l'imagination l'avait déjà gravée en elle-même. On avait vu dans le 5ème livre des Martyrs, le soleil se levant sur le Vésuve, l'azur de la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, le passage de Naples sortant de la nuit avec tous ses enchantements.

Quelle description ravissante des aspects de la belle cité et de ses environs ! Quels souvenirs de l'antiquité payenne et chrétienne le grand écrivain y a rappelés ! A côté des plaisirs de la cour des Césars, dans ces climats dangereux à la vertu par leur extrême

volupté, viennent se montrer par un contraste sublime les souffrances des chrétiens plongés, pour la foi, dans des cachots, ou le triomphe des martyres montant glorieux dans les rayons du soleil éternel. Quel poète a jamais fait se succéder pour les mêmes personnages deux scènes si différentes en elles-mêmes, mais d'une égale beauté de style, d'une égale perfection, que celle des égarements d'Eudore, d'Augustin et de Jérôme goûtant, sans pouvoir trouver le repos du cœur, toutes les jouissances de l'opulence et de la volupté aux rives enchantées de Naples, et celle de l'entretien avec le solitaire du Vésuve, redisant les grandeurs et les attraits de la religion et préparant dans trois jeunes voluptueux un martyr et deux des plus grands docteurs de l'Eglise.

Vous vous rappelez, messieurs, avec quel charme nous avons lu et relu aux bords de la mer de Naples cette admirable lettre d'Augustin à Eudore dans *Les Martyrs :*

" Je ne sais si nous nous reverrons jamais. Hélas ! mon ami, telle est la vie ; elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons commencées et rompues ! Par une étrange fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient devenir durables ; on rencontre l'ami avec qui on voudrait passer ses jours au moment où le sort va le fixer loin de nous ; on découvre le cœur que l'on cherchait, la veille du jour où ce cœur va cesser de battre. Mille choses, mille accidents séparent les hommes qui s'aiment pendant la vie ; puis vient cette séparation de la mort, qui renverse tous nos projets. Vous souvenez-vous de ce que nous disions un jour, en regardant le golfe de Naples ? Nous comparions la vie à un port de mer, où l'on voit aborder et d'où l'on voit sortir des hommes de tous les langages et de tous les pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent ; les uns versent des larmes en revoyant des amis ; les autres, en se quittant, se disent un éternel adieu : car une fois sorti du port de la vie, on n'y rentre plus. Supportons donc, sans trop nous plaindre, mon cher Eudore, une séparation que les années auraient nécessairement produite, et à laquelle l'absence ne nous eût pas préparés."

Puisqu'il a été question de Chateaubriand à propos de ce qu'il a écrit sur Naples, monsieur me permettra une digression qui vient tout naturellement et qui, peut-être, ne lui sera pas désagréable à entendre. [1]

1 Tout ce que je mets dans le récit de cet interlocuteur, est la reproduction exacte de l'entrevue que j'ai eu l'honneur d'avoir moi-même avec l'auteur du *Génie du Christianisme*. Mgr de Montréal, qui avait cherché en vain de le voir à Paris l'année précédente, m'avait chargé de lui offrir ses hommages. Il me

A mon retour à Paris, j'ai eu la bonne fortune d'être introduit auprès de l'illustre écrivain. Quelque chose de cette émotion que l'on éprouve en arrivant à un lieu fameux se retrouve dans le cœur, au moment où l'on va voir un de ces hommes dont le nom doit briller dans les siècles comme une gloire de l'humanité ; surtout quand cet homme est un écrivain dont les ouvrages ont enchanté notre âme dès notre adolescence et dont les sentiments sont devenus les nôtres. " Admirable puissance du poète," a dit Chateaubriand lui-même, " de reproduire son âme dans les autres, et de faire battre des millions de cœurs, pendant le cours des âges, des émotions du sien."

C'était avec un vif saisissement de respect, d'admiration, et j'ajouterai d'affection, que je me trouvai en présence de l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*. Chateaubriand me parut d'une taille un peu au-dessous de la moyenne. Je fus frappé de l'expression intelligente, douloureuse et bienveillante de sa physionomie. On sentait encore la jeunesse de l'âme sur cette figure où avaient passé les impressions de soixante-quinze années; l'œil surtout avait conservé quelque chose du regard rêveur de René ; il pouvait exercer encore une certaine fascination. L'ameublement

fut facile de me faire présenter à l'illustre écrivain. Je lui répétai la parole que j'avais entendu dire à Monseigneur Bourget à son retour d'Europe : " Je connaissais le génie de M. Chateaubriand par ses magnifiques ouvrages ; mais l'hospice de Marie-Thérèse qu'il a fondé pour les prêtres infirmes m'a aussi fait connaître son cœur."—C'est l'œuvre de ma femme, et non la mienne, me répondit-il. Il me parut très-sensible à cette expression des sentiments de Mgr. de Montréal que je lui présentais. Dans cette première entrevue, je ne pus demeurer que quelques minutes avec le grand écrivain : des visiteurs plus importants que moi venaient le saluer dans ce moment même. Quand je le quittai, M. de Chateaubriand voulut bien me dire : " Vous allez à Rome, Monsieur l'Abbé, vous êtes bienheureux de pouvoir aller dans cette ville qui m'est si chère : vous verrez le Pape ; je l'ai connu intimement dans mon dernier séjour à Rome. Veuillez lui rappeler mon souvenir et lui offrir l'hommage de ma plus profonde vénération." On pense bien que je m'acquittai de l'honorable commission devant le Souverain-Pontife Grégoire XVI. Le Pape en prit occasion d'exprimer son admiration pour M. de Chateaubriand. Il loua beaucoup surtout son *Génie du Christianisme*, et il parla avec un accent ému de son chapitre sur les *Missions Chrétiennes*. *Bello ! bello !* répétait-il avec un geste expressif. Il me dit qu'il aimait beaucoup M. de Chateaubriand, et il ajouta en riant que ses lettres n'étaient pas comme ses paroles : celles-ci coulaient avec abondance et rapidité comme un fleuve ; mais ses lettres écrites avec une grosse écriture et en lignes peu serrées ne disaient presque rien. Le Pape me chargea d'aller à mon retour à Paris saluer pour lui M. de Chateaubriand. Celui-ci fut extrêmement sensible à ce que je lui dis de la part de Sa Sainteté, et parut très-flatté de l'admiration que j'avais entendu exprimer au Pape à son égard. Pour moi je le remerciai lui-même vivement de l'insigne honneur qu'il m'avait fait en me fournissant l'occasion d'avoir été l'organe des sentiments réciproques du chef de l'Eglise et de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Le reste de l'entretien fut exactement tel que le rapporte l'interlocuteur que je fais parler. On reconnaîtra dans ce que M. de Chateaubriaud me dit de Rome et de Naples quelques idées déjà énoncées dans ses œuvres ; mais il ne m'en a pas été moins agréable de les entendre exprimer de sa bouche même.

de son salon était très-simple. On sait qu'il a dit lui-même qu'il *goûtait de la pauvreté*. Je remarquai la statue d'Atala sur sa cheminée, et celle de Louis XVIII dans une partie du salon. M. de Chateaubriand écrivait alors une page de ses *Mémoires* d'outre-tombe que transcrivait son secrétaire placé à côté de lui.

Après les formules de l'introduction nous parlâmes de Rome.

—Je voudrais, me dit-il, jouir encore du bonheur que vous venez de goûter. Rome m'appelle toujours; il y a un attrait magique dans la ville éternelle; mon plus grand regret est de ne pouvoir mourir à Rome; là on trouve son lit tout fait, les tombeaux sont creusés; on n'a qu'à s'y coucher. Que de choses dans Rome pour l'esprit et le cœur de tout homme qui pense et qui sent, au souvenir de l'antiquité et à l'aspect des monuments de l'art! Et le chrétien! Ah! Rome, c'est sa patrie — il doit désirer y vivre; il est là chez lui; et il doit surtout lui être doux d'y mourir, pour dormir avec les saints dans les catacombes sous l'œil du Père commun des fidèles.

Il m'interrogea lui-même sur mon voyage en Italie. En lui parlant de Naples, je lui ai exprimé l'émotion et l'admiration que m'avait causées sa lettre d'Augustin à Eudore, lue sur les bords de la mer. Il me remercia avec un sourire plein de charmes. Je sentais que j'avais touché en lui une corde sensible. Puis il me dit:

— J'aurais aimé à revoir encore ces lieux si beaux et si riches en souvenirs. Mais il est temps que je dépose le bâton et le manteau du voyageur, du moins pour les plages terrestres. Je vois qu'il me faut entreprendre bientôt un voyage au-delà des limites de notre globe; il me faut songer aux apprêts.

Il me parla ensuite du Canada, me demanda divers renseignements;

— Le Canada, dit-il, ne peut m'être indifférent, c'est encore une France.

—Nous regrettons vivement, lui dis-je, que le Bas-Canada n'ait pas eu votre visite; notre beau pays, ses admirables sites, la situation ravissante de Québec eussent eu, décrits par votre plume, une renommée immortelle, comme les forêts et les fleuves des Etats-Unis, et la cataracte de Niagara. Notre Saint-Laurent est jaloux de la gloire que vous avez donnée au Meschacébé; il se prétend bien plus beau.

—Tout est bien changé, me dit-il, dans le Canada; des villes sont à la place des forêts.

—Il a toujours cette riche nature qui vous aurait inspiré.

Comme il me paraissait souffrant, je lui exprimai ma condo-

léance sur l'état de sa santé.—Oui, dit-il, je souffre sans cesse beaucoup; j'ai peine à me tenir sur mes jambes. Je vais aller aux eaux des Pyrénées :—Je n'irai pas de moi-même; car, dit-il en riant, je ne sais si j'y trouverai de bonnes jambes. Je crois qu'il n'y en a pas là... Mais, ma femme et mes amis me pressent de faire ce voyage—il faut bien céder.

Je me levai en le saluant et en lui exprimant avec émotion qu'un des souvenirs les plus précieux de ma vie serait celui du bonheur de l'avoir vu, et de l'honneur de m'être entretenu avec le plus grand écrivain de mon siècle. Il me remercia en termes très flatteurs, et il me pria d'offrir ses hommages à l'Evêque de Montréal qui lui avait fait présenter l'expression de ses sentiments à son égard. Et il ajouta : Veuillez dire à Sa Grandeur, aux membres de votre clergé, et à ceux qui dans votre pays songeraient à moi que le souvenir que je leur demande, le témoignage d'intérêt qui me plairait le plus, ce seraient leurs prières.

Il voulut me reconduire à la porte; je le priai de ne pas se donner cette peine. Je veux avoir le plaisir, me dit-il gracieusement, de faire malgré mes mauvaises jambes quelques pas avec vous et de vous dire encore quelques mots. Puis, s'appuyant sur les chaises et sur les meubles, il me conduisit jusqu'à la porte de sa chambre en me disant : Je vous remercie beaucoup de l'intérêt que vous m'avez témoigné et de la visite que vous m'avez faite. Je le remerciai à mon tour de la condescendance qu'il avait eue de m'accorder une entrevue si honorable pour moi et du bonheur qu'il me donnait de rapporter dans ma patrie l'expression de sa sympathie pour le Canada; et les saluts et demandes de prières dont il m'avait chargé.—Puis, je jetai un dernier regard sur l'écrivain dont le génie a été inspiré pour ramener un siècle perverti à l'admiration du Christianisme, et sur l'homme que je pouvais appeler le plus illustre de mes contemporains.

D.—M. de Chateaubriand a dit que c'était sur les lieux mêmes qu'il faisait la description des aspects qu'ils présentaient, et écrivait les impressions qu'il en recevait. On voit en effet en lisant le cinquième livre des *Martyrs* que ces pages, les plus belles peut-être que l'on doit à sa plume, ont été écrites à cette magique *Villa Reale*, dont nous avons dit quelques mots. C'est une longue promenade sur le bord de la mer ornée de belles plantations. Quelles jouissances nous y avons goûtées nous-mêmes la veille de notre départ! Tout y était réuni dans ce moment pour nous charmer. La place si magnifique par elle-même, la côte si gracieuse du Pausilippe, les collines qui dominent la ville, une partie de Naples s'élevant en amphithéâtre, le Vésuve fumant, la côte adjacente

avec ses villes et ses villages, le golfe de Castellamare, au fond du tableau, l'île de Caprée, la mer s'étendant au loin et venant battre auprès de cette place enchantée et couverte d'arbres et de fleurs, des pêcheurs tirant des filets, de la famille peut-être de Masaniello ; une foule de frêles embarcations aux voiles blanches et aux pavillons à mille couleurs se laissant emporter et balloter sur les vagues ; de gros navires cinglant au loin à pleines voiles ; des vaisseaux à vapeur laissant une longue traînée de fumée sur les flots ; tout à côté de moi, le tombeau de Virgile, de l'autre côté en face, le berceau du Tasse, les souvenirs les plus riants et les plus tragiques ; là où j'étais les plaisirs des anciens, les voluptés chantées par les poètes ; maintenant encore le rendez-vous des promenades modernes, et tout vis-à-vis le bouleversement d'Herculanum et de Pompéi ; et à ce spectacle, à ces souvenirs, joignez une inexprimable harmonie apportée à l'oreille et au cœur, le bruit lointain des clameurs de la grande cité, le chant si gai des pêcheurs napolitains s'accompagnant de la mandoline dans leurs barques légères, le bruit mélancolique des rames sillonnant des flots éloignés, le murmure des ondes qui venaient se briser à mes pieds, enfin tous ces sons indicibles, épars au loin dans les cieux, sur les flots, sur la terre, tout cela formant comme la respiration mélodieuse de cette nature enchantée... Oh ! à ce charme des yeux et des oreilles, je ne puis dire ce qui se passait en moi : un sentiment inconnu de bonheur se revélait à mon âme... je ne pouvais concevoir comment l'antiquité avait fait de cette ravissante scène de la nature un théâtre de voluptés sensuelles ! Oh ! ce lieu, ce doit être un temple où se chante un hymne d'amour et d'admiration au créateur de ces merveilles. Tout ce qui est beau doit exalter, purifier l'âme, et l'élancer vers Dieu... Et je sentis alors pourquoi l'auteur des *Martyrs* avait dit : " En extase devant ce tableau, sans pensée, sans désir, sans projet, je restais des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme était si profond qu'il me semblait que cet air divin transformait ma propre substance et qu'avec un plaisir indicible, je m'élevais vers le firmament comme un pur esprit."

B.—Il y a à l'égard de Naples, un proverbe populaire qui étonne au premier abord, mais dont le sens est profondément vrai. *Veder Napoli e poi morire.* Voir Naples et puis mourir. Qui de nous ne s'est écrié en certaines circonstances : obtenir ce bonheur et mourir ! Il nous semble qu'en arrivant à la possession d'un objet vivement désiré, nous recevions une trop grande part de félicité. Nous tremblons de perdre ce que nous avons tant rêvé. Nous sentons que nous usurpons, pour ainsi dire, le bonheur d'une

autre vie. Quoiqu'il en soit, nous avions vu Naples, la plus belle scène de la nature : là nous avions posé le terme de notre course lointaine : il nous fallut partir. Le départ d'un lieu fameux, l'adieu à ce qu'on n'espère plus revoir a toujours de la tristesse : mais à Naples notre départ eut aussi son enchantement. Des enfants vinrent sur notre vaisseau prêt à partir, ils y jouèrent de la musique et y firent entendre quelques uns des beaux chants du pays.

Enfin, nous partons. Tous les passagers étaient là sur le pont, les yeux attachés sur les merveilles de la baie, que le soleil couchant couvrait des plus magiques lueurs. Nous étions immobiles, nous parlions à peine : les beautés nouvelles, qu'à chaque instant nous admirions en traversant le golfe, occupaient toute notre attention. Comme le regard se prolongeait le plus possible sur chacun de ces sites qui disparaissaient à nos yeux ! Adieu, Naples, adieu, Vésuve, dont la fumée s'élance dans les airs ; adieu, charmantes villes que baignent ces flots ; nous passons devant le Pausilippe ; Baïes et son golfe se déroulent à nos regards : nous touchons au cap Misène : nous passons entre la côte et la charmante île d'Ischia, derrière laquelle s'élève la pittoresque Procida : devant nous est toute cette terre des Elysées, chantée par Virgile. Adieu, le plus beau pays du monde : adieu, ciel si pur de l'Italie, adieu, région du soleil et de la chaleur ; je retourne aux contrées où règnent les nuages et les frimas.

E.—Oui, chaque fois qu'en quittant un lieu remarquable par la magnificence de sa situation, par les souvenirs qu'il rappelle, par les monuments de l'art qu'on y admire, on jette sur ce lieu un dernier regard et qu'on dit : Adieu, jamais je ne te reverrai !—il y a toujours alors de la tristesse dans l'âme, et quelquefois des larmes dans les yeux.—Aussi, quelle peine j'ai éprouvée quand il m'a fallu quitter la ville éternelle. Je sentais se resserrer de plus en plus les liens qui m'attachaient à la grande et sainte cité. A Rome on est dans une atmosphère où l'âme se sent épurée, agrandie ; on ne vit que de nobles idées, de sublimes émotions. Tous les jours mon intelligence, mon cœur, mes sens trouvaient à Rome de nouveaux attraits. Le charme de sa situation, les graves pensées que ses ruines font naître, la jouissance que donnent à l'âme les merveilles de l'art qu'on y admire en tout genre ; les émotions religieuses que produisent ses sanctuaires, ses cloîtres, ses solennités ; ses magnifiques institutions de bienfaisance, et l'accueil cordial qu'on y reçoit, tout cela enchaine, fixe dans cette cité. On voudrait y prolonger son séjour, que dis-je, on voudrait y vivre, y mourir. On se prend à regretter que la nécessité, des

liens étroits, des devoirs à remplir, obligent à vivre loin de cette terre de grands souvenirs, d'étonnantes merveilles. C'est ce que nombre d'étrangers ont éprouvé à Rome. Aussi, c'est avec une grande tristesse qu'on voit arriver le moment où il faut partir. On s'arrache avec peine de ce sol fameux. Oh ! ce fut un jour amer pour moi, que la veille du départ. J'allai voir pour la dernière fois tant de lieux, tant de monuments qui m'avaient charmés. Chaque pierre, chaque ruine semblait me dire : Regarde-moi bien pour savoir comment je suis faite, pour emporter et conserver longtemps l'impression que je te donne. Qu'il m'en coûtait surtout de quitter Saint-Pierre ! Je saluai avec amour la sublime basilique, je descendis avec lenteur ses vingt-et-un degrés ; arrivé à l'extrémité de la place, je m'arrêtai pour la contempler encore une fois. Et enfin, faisant un effort pour en arracher mes regards, je m'écriai tout ému : Adieu, adieu, chef-d'œuvre de l'art, monument triomphal de la religion ..... Le lendemain, au lever du soleil, je quittais la ville éternelle. En roulant sur la voie appienne, au milieu des ruines et des tombeaux, je détournais souvent la tête pour porter mes regards vers ce qui pouvait encore m'apparaître de la cité, ruine du monde que je quittais pour toujours.

B.—Et moi aussi, je quittai Rome avec un serrement de cœur ; mais je n'ai pas désiré y fixer mes jours. C'est qu'une autre patrie était toujours présente à mes souvenirs. Elle attirait mon cœur par un instinct secret, et j'entendais sans cesse sa douce voix me répétant : reviens, reviens au sol que tes premiers pas ont foulé. O terre du Canada, en proie aux rigueurs d'un climat glacial, les frimas de l'hiver te couvrent six mois de l'année, la douce verdure qui sourit sans cesse à la belle Italie n'étend ses charmes sur ton sol que pendant quelques jours rapides ! Les fleurs ne t'envoient qu'un parfum fugitif, et puis la gloire n'a pas encore fait briller sur toi ces rayons dont elle illumine les pays fameux que j'ai visités. Et cependant dans des climats plus favorisés, sous le beau ciel de l'Ausonie, dans ces cités où tant de pompe, tant de grandeur, tant de souvenirs attachent l'imagination et le cœur, dans la ville des Césars et des Pontifes, dans la ville éternelle, à Rome, pour tout dire en un mot, oui, à Rome même, le souvenir de ma terre natale était toujours présent à mon âme. La vie ne m'était pas agréable loin de la terre où fut mon berceau, loin des nuages sous lesquels coule mon printemps. Les voix bruyantes des siècles dont les clameurs semblaient s'élever avec tant de force en ce jour, ne m'empêchaient pas d'entendre les voix lointaines de tout ce qui m'était cher là-bas, par de là les hautes montagnes, par delà les terres étendues, par delà l'immense océan.

Au milieu des ruines gigantesques du Colysée, les humbles édifices de mon village demeuraient tout entiers dans mon imagination. En vain Rome m'étalait ses charmes, en vain cet aimant secret que possède la reine des cités attirait mon cœur, je me disais : Je retournerai à la terre de la patrie, j'irai avec joie souffrir à son air glacial. Je quitterai ces lieux où le pied ne peut fouler le sol sans remuer une poussière brillante, où chaque pierre a un nom qui depuis vingt à trente siècles retentit à la mémoire des hommes et j'irai mêler mon obscurité personnelle à celle de mon pays, qui, jeune encore, n'a pas fait de bruit qui ait son écho parmi le monde.

Mais après tout, ce pays n'a-t-il pas sa beauté propre que l'étranger lui aussi pourrait admirer ! En est-il beaucoup parmi ceux que nous avons parcourus qui l'emportent sur le nôtre, pour la variété des sites, tour à tour si gracieux, si pittoresques, si majestueux dans le Canada ? Ah ! sur les bords de ces fleuves de l'Europe, qui dans un lit étroit, ne traînent que des eaux limoneuses, combien de fois j'ai regretté le cours limpide, les belles ondes de ces rivières, qui traversent en tous sens notre patrie, formant çà et là de jolies cascades, ou de sublimes cataractes. Et où avez-vous vu quelque chose ressemblant à ce roi des fleuves, qui, fier de rouler dans son cours les eaux de cinq lacs, ou plutôt de cinq mers, étend d'abord majestueusement ses ondes entre des rives ornées de grandes villes ou de beaux villages, et plus loin n'a pour bords que de hautes montagnes aux flancs escarpés et aux formes pittoresques ?

Et la patrie pour nous n'a-t-elle de charmes que dans ses beautés naturelles ? Oh ! lorsqu'on passe au milieu des peuples chez lesquels le sens moral a été affaibli dans plusieurs classes de la société, on se prend alors à regretter la simplicité et l'honnêteté des mœurs de son pays. Les étrangers mêmes les admirent et les vantent. J'en ai reçu un témoignage dans une occasion que je ne pourai jamais oublier. Nous quittions Naples ; nous traversions la baie la plus belle de l'univers ; nous avions sous les yeux ces rivages enchantés, bordés de villes fameuses ; nous contemplons le Vésuve dont la fumée s'élevait dans les airs ; nos regards étaient ravis de cette terre, de cette mer, de ce ciel chantés par les poëtes. Quand cette espèce d'extase, où nous plongeait ce tableau magique, fut passée, la conversation s'engagea entre les nombreux passagers du vaisseau, sur le caractère du peuple que nous venions de quitter ; et elle amena par comparaison, divers jugements sur les mœurs des principales nations européennes, sous le rapport de l'hospitalité surtout. " J'ai vu bien des peuples, dit un gentilhomme Anglais, chez qui tout annonçait une position élevée dans la société, j'ai vu bien des peuples, mais dans mes longs voyages en plusieurs parties

du monde, je n'ai trouvé nulle part une hospitalité aussi cordiale, aussi bienveillante, des mœurs aussi simples, aussi honnêtes que chez le peuple du Bas-Canada." A ces mots, je sentis mon cœur canadien battre d'un noble orgueil, et il me semblait que ces lieux que nos regards contemplaient, si fameux, par la puissance, les exploits et le génie, enviaient la belle et pure gloire que ce témoignage venait de donner à mon humble patrie.

Eh bien ! Messieurs, il m'était doux de retourner dans un pays où j'allais retrouver ce peuple dont au loin on vante les belles qualités. Oh ! quand la terre de la patrie frappa mes regards au retour, je la saluai avec une vive émotion de bonheur. Avec quel amour mon pied toucha ce sol chéri ! Qu'ils sont doux au voyageur les aspects de ces lieux qui dès le berceau frappèrent ses regards, qui furent les témoins des joies naïves de son enfance, des émotions et des espérances de sa jeunesse ! Comme elle parle au cœur la terre qu'habitent ceux que l'on aime, la terre qui recouvre les restes de parents et d'amis dont le souvenir est toujours vivant au fond de l'âme.

En revoyant les beautés de nos rivières, les charmes de nos campagnes, en me retrouvant avec tout ce qui avait excité mon affection, je remerciai la Providence de ce qu'elle avait fixé mon séjour terrestre sur le sol du Canada. Souvent, sans doute, le souvenir de ce que j'ai vu au delà des mers vient charmer mon imagination, mais je ne m'en trouve pas moins heureux de vivre sur cette terre chérie. Et nul autre désir ne s'allume en moi que celui de contribuer selon mes forces à ce qui peut faire son bonheur. Oh ! que luttant contre des vices étrangers, elle conserve toujours cette franchise, cette simplicité, cette honnêteté de mœurs qui font son bonheur et sa félicité, et que l'éducation, s'y développant de jour en jour, lui prépare cet éclat des lettres et des arts dont, elle aussi, elle est appelée à briller, afin que la renommée publie son nom partout où elle va répandant la gloire.

J. S. Raymond, Ptre.

FIN.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS.

Le projet de confédération adopté à la conférence de Québec n'attend plus, pour passer définitivement dans l'ordre des faits accomplis, que les communes anglaises votent la garantie de l'emprunt projeté par les provinces intéressées pour la construction d'une ligne de chemin de fer intercolonial. Cette garantie sera facilement accordée.

Du moment que l'union politique des provinces est adoptée en principe par le parlement anglais, il est naturel qu'il prenne les moyens de créer ou compléter les liens matériels entre ces diverses colonies. Qui veut la fin veut les moyens.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent le texte du nouvel acte constitutionnel : tous les journaux l'ont publié. Ils savent également que la grande et importante question des écoles est réglée par cette loi de façon à rendre en principe justice aux réclamations si raisonnables des deux minorités religieuses du Bas et du Haut-Canada.

***

Ce réglement ne s'est pas fait sans soulever de légitimes appréhensions dans l'esprit de beaucoup de personnes. Mais si on se rappelle que c'est la première fois, depuis trois quarts de siècle de luttes, que les droits de l'élément catholique et français de ce pays sont reconnus dans un acte constitutionnel, on n'en ressentira pas moins une immense joie.

Quand on réfléchit au chemin qu'a dû faire ce grand principe de " droits égaux et justice égale " avant que de devenir article organique d'un nouveau régime politique ; quand on songe aux souvenirs qu'il a terrassés, aux méfiances qu'il a vaincues, aux haînes qu'il a écartées, aux intérêts qu'il a diminués, on n'est pas surpris de le voir suivi de certaines dispositions pleines de soupçons injurieux et de précautions malveillantes.

Il en coûte souvent aux majorités de reconnaître les droits du petit nombre ; mais ces droits finissent toujours par triompher dans les sociétés où règne encore l'influence toute puissante du principe religieux : *Ubi spiritus Dei ibi libertas.*

L'Acte de la Confédération est donc à ce point de vue un grand fait dans notre histoire ; c'est une liberté nouvelle et essentielle qui se lève parmi nous dans toute sa grandeur et sa vérité.

***

Le mois de mars est en train de se faire une réputation guerrière en Canada ; car nous voici, dans le même temps que l'année dernière, menacés d'une nouvelle incursion fénienne. Déjà, depuis quelques temps, les bureaux militaires déploient la plus grande activité et les troupes commencent à s'ébranler dans la direction des points exposés de la frontière.

Cette mesure est sage : elle ne doit point cependant pas nous porter à exagérer le péril. Les bandes d'invasion de la république irlandaise, ni une, ni indivisible, étaient peu nombreuses en 1866 ; elles le seront encore moins cette année. Les rangs féniens s'éclaircissent tous les jours, et les gens de bonne foi en se retirant ne laissent plus derrière eux qu'une masse turbulente d'hommes déclassés, d'aventuriers sans vergogne, noyau constant de toutes les révolutions.

Tant que la confrérie fénienne comptera quelque argent dans sa caisse, elle est sûre d'avoir à ses ordres un certain nombre de ces soudards, toujours prêts à crier : Vive le Roi ! ou vive la Ligue ! suivant qu'ils sont mieux payés.

D'ailleurs, le signe le moins équivoque du peu de frayeur créée par cette menace d'invasion c'est que le monde des affaires semble presque l'ignorer. De toutes parts, on se remue, on va, on vient en toute confiance, et la saison, disent les compétents, sera une des plus actives et des plus besogneuses de longtemps.

***

Nos concitoyens d'origine irlandaise ont dignement célébré en cette ville la fête du saint patron de la verte Erin. Leurs rangs étaient pressés et l'enthousiasme se lisait sur toutes ces figures si impressionnables. La première partie de la journée a été consacrée, comme de droit, à la prière ; il y a eu, dans l'après-midi, bénédiction et pose solennelle de la première pierre de la Salle St. Patrice. Cet édifice, qui doit être l'un des plus beaux en ce genre à Montréal, occupera l'encoignure de la rue Craig et de la rue McGill jusqu'à la ruelle des Fortifications.

La célébration de la St. Patrice a été marquée, à New York, à Ottawa et à Québec, par des désordres plus ou moins sérieux ; un fait d'une autre nature a caractérisé celle de Burlington. Sa Grandeur, Mgr de Goesbriand, avait fait inviter l'un de nos concitoyens, M. Henry J. Clarke, à venir porter la parole aux sociétés nationales, et l'excellente idée du prélat distingué a pleinement réussi. M. Clarke, bien connu à Montréal par une éloquence entraînante, a parlé aux Irlandais de Burlington comme il le devait. Entouré de féniens qui se préparent peut-être à une nouvelle invasion, il leur a dit les bienfaits et la liberté dont jouit le colon irlandais en Canada, la part légitime que son influence exerce dans les affaires et qui fait qu'il n'a rien à envier à son compatriote des Etats-Unis ; puis, il a ter-

miné en exhortant ses auditeurs à la pratique envers les autres de cette tolérance politique et religieuse qu'ils réclament si énergiquement pour leur nationalité sur le sol natal.

M. Clarke a été vivement applaudi chaque fois qu'il a pris la parole, et le *Daily News* de Montréal, en rendant compte de la fête de Burlington, ajoute que la conduite de M. Clarke en cette circonstance a plus fait que tout ce que l'on pourrait écrire, pendant des mois, pour désabuser les Irlandais de la République voisine sur le sort de leurs compatriotes en Canada. S'il en est ainsi, les Canadiens seront heureux de faire remonter une bonne part du mérite à l'initiative si intelligente de Monseigneur de Burlington.

Les journaux de New-York font également mention d'un discours plein de sens et d'élévation que vient de prononcer un deputé irlandais du Parlement anglais, M. Maguire, dans une grande assemblée de féniens. Cet orateur, quoique stigmatisant la confrérie de toutes ses forces, a été vivement applaudi et ses paroles devront porter des fruits de paix et d'ordre. Ainsi démasqué et battu en brêche, le fénianisme, espérons-le, n'en a pas pour longtemps à vivre.

***

Les journaux *yankies* regardent l'insurrection fénienne en Irlande comme tellement formidable, qu'ils pressent le Congrès des Etats-Unis de reconnaître les insurgés comme belligérants et leur organisation comme gouvernement *de facto*. Cependant, au milieu de leurs folles divagations, ils font une observation bien importante: " Tel est, disent-ils, le respect du gouvernement anglais pour les immunités du citoyen, tel est son scrupule pour tout ce qui pourrait, sans raison, attenter à la liberté individuelle, qu'il n'a pas encore osé proclamer le régime de la loi martiale dans les districts insurgés."

En effet, cette conduite contraste singulièrement avec celle que leur gouvernement, soi-disant si libéral, tient à l'égard du Sud, et les journaux *yankies* ont raison de s'étonner.

La liberté est morte aux Etats-Unis depuis qu'une majorité sans principes ni vertus a foulé la loi aux pieds, pour y substituer la règle tyrannique de ses caprices et de ses instincts grossiers. C'est cette majorité omnipotente qui vient de décréter l'asservissement de la minorité du pays au moyen d'une organisation de préfets et de commandements militaires, qui éteint toute vie sociale dans les Etats du Sud. C'est elle qui, en pleine paix, proclame la loi martiale au sein d'une population soumise et qui n'aspire qu'à rentrer dans le cours normal de son existence politique.

Ces deux faits ne sont-ils pas propres à démontrer la supériorité d'un régime vigoureux, où l'autorité trouve son intérêt à protéger l'individu, sur les systèmes où le citoyen est tout et le gouvernement n'est rien. Il ne faut donc jamais que le sujet perde en protection ce qu'il gagne en liberté.

***

La question des classiques païens et des auteurs chrétiens dans l'enseignement, qui a fait tant de bruit en France il y a quelque quinze ans, et qu'on agitait en petit comité dans les hautes sphères du clergé canadien depuis un certain temps, vient d'être décidée par une lettre (14 mars 1867) de Mgr. de Tloa, administrateur, aux curés du diocèse de Québec.

Je cite les parties principales de ce document important :

" Ayant lieu de craindre, dit Sa Grandeur, que les auteurs de ces publications et leurs approbateurs fussent peu disposés à s'en rapporter à mon opinion et à céder à mon autorité, j'ai cru devoir consulter l'autorité suprême, celle qui fait taire toutes les opinions particulières ; qui est chargée de constater le véritable sens des traditions catholiques, et devant laquelle chacun doit s'incliner avec respect, sous peine de s'exposer à tomber dans le schisme et l'hérésie. J'ai donc exposé à la S. Congrégation de l'Inquisition et du Saint-Office, le triste état où se trouvaient les esprits dans le diocèse, et je lui ai demandé si l'usage presque exclusif des auteurs payens, tel qu'il se pratique dans les Institutions de Rome, dans la plupart des Séminaires et des Colléges du monde catholique, et en particulier dans notre Séminaire diocésain, dont j'envoyais en même temps le programme d'études, si cet usage, dis-je, n'est que *toléré* par l'Eglise, et si elle ne le souffre qu'à cause de la grande difficulté de le faire disparaître ; si, dans les Conciles de Latran et de Trente, dans l'Encyclique *Inter multiplices*, et autres documents authentiques, l'Eglise a voulu que les écrits des Saints Pères eussent la plus large part dans les études classiques, et si, en particulier, l'on doit entendre la seconde partie de la septième règle de l'Index, en ce sens qu'elle défende aux enfants la lecture des auteurs payens, quels qu'ils soient ; si l'étude des classiques payens, telle que pratiquée dans nos colléges, est de nature à inculquer le paganisme dans l'esprit des jeunes gens, à mettre en danger leur foi et leurs mœurs, à en faire des sceptiques et des incrédules, et si enfin cette étude est bien réellement une des causes de tous les maux qui menacent aujourd'hui la société, comme on a voulu le prétendre, de sorte qu'un des moyens de salut pour la société chrétienne serait de cesser d'enseigner les auteurs payens, au moins dans les basses classes."

Ci-suit la Réponse du Cardinal Patrizi, préfet de la S. Congrégation de l'Inquisition et du St. Office :

" Après avoir lu, continue S. G., cette lettre remarquable du Préfet de la S. Congrégation, je ne doute pas que tous ceux qu'elle concerne ne s'empressent de dire sans arrière pensée : *Roma locuta est, causa finita est.*

" Toutefois, Messieurs, comme la S. Congrégation me fait une espèce de devoir, *maximopere cohortatur*, de travailler à ramener tous les esprits à un même sentiment, je crois devoir appeler votre attention sur quelques

passages de sa décision qui ont rapport à certaines doctrines émises au sujet des Classiques, et sur lesquelles il ne doit plus y avoir de discussion à l'avenir.

" On a prétendu 1° qu'il y avait grande importance à discuter la question des Classiques, et cela malgré l'autorité diocésaine. Réponse : *Non est profecto, cur qui hujusmodi libros amandandos existimant, hac in re vehementer sollicitos anxiosque se præbeant. Explorata enim res est....*

" On a prétendu 2° qu'une expérience de trois siècles avait prouvé le danger qu'il y a de faire usage des auteurs payens. Réponse :—*Explorata res est, et antiqua constantique consuetudine comprobata, adolescentes etiam clericos germanam dicendi scribendique elegantiam et eloquentiam, sive ex SS Patrum operibus, sive ex ethnicis scriptoribus ab omni labe purgatis, absque ullo periculo addiscere optimo jure posse.*

" On a prétendu 3° que l'Eglise n'avait fait que *tolérer* l'usage des auteurs payens. Réponse :—*Id ab Ecclesia non toleratur modo, sed omnino permittitur.*

" On a prétendu 4°, et pour cela on s'est appuyé sur l'Encyclique *Inter multiplices*, que les auteurs payens étaient condamnés, ou du moins n'étaient que tolérés. Réponse :—La S. Congrégation dit que N. S. Père le Pape Pie IX déclare nettement dans cette encyclique, *a SSmo Domino nostro Pio Papa nono perspicue declaratum fuit*, que l'usage des auteurs payens n'est pas seulement toléré, mais tout-à-fait permis.

" On a prétendu 5° que la seconde partie de la septième règle de l'Index prohibait absolument tous les livres écrits par les payens. Réponse :—A Rome, on distingue parmi les ouvrages payens, ceux qui traitent *ex professo* de choses lascives ou obscènes, ou qui les racontent ou les enseignent ; ce sont ceux-là seuls qui tombent sous la défense de la septième règle de l'Index. Quant aux autres : *Cum antiqui libri ab ethnicis conscripti, qui in Seminario adhibentur non ii nimirum sint, qui res lascivas seu obscœnas tractant, narrant aut docent, idcirco nihil est, quod in usu hujusmodi librorum, jure possit reprehendi.*

" On a prétendu 6° que l'étude des classiques payens, telle que pratiquée, dans nos Colléges, est de nature à inculquer le paganisme dans l'esprit de nos jeunes gens, à mettre en danger leur foi et leurs mœurs, etc. Réponse.—Ce que l'Eglise déclare " approuvé par une coutume ancienne et constante, et être non-seulement toléré, mais tout-à-fait permis et d'un usage en rien repréhensible," ne saurait exposer la jeunesse à ce prétendu danger.

" Le Cardinal suppose dans sa lettre que nos classiques payens sont suffisamment expurgés. Là-dessus vous ne pouvez douter que je me sois assuré d'avance qu'il n'y a rien à désirer à ce sujet ; c'est un point important qui n'a jamais manqué d'exercer la sollicitude du premier Pasteur."

***

Il nous arrive d'outremer un témoignage bien flatteur des sympathies distinguées que l'honorable Surintendant de l'Instruction publique du Bas-Canada a recueillies durant le court séjour qu'il a fait en France.

L'esprit délicat et brillant, les formes littéraires de M. Chauveau n'ont pu manquer d'être appréciés dans les cercles éminents où sa mission officielle l'a conduit. C'est par ses chefs qu'un pays donne surtout la mesure de sa civilisation à l'étranger, et les Canadiens doivent se féliciter d'être aussi brillamment représentés qu'ils le sont en ce moment en Europe par M. le Surintendant.

Voici quelques remarques du *Journal de l'Instruction publique*, de Paris, qui accompagnent le toast que M. Chauveau a porté à la France.

" La visite que M. le Ministre de l'Instruction Publique a faite le mardi, 5 février, à l'établissement de Cluny, a été marquée par un incident d'un intérêt particulier. M. Duruy était accompagné d'un étranger, venu de très-loin et qui a porté dans un français excellent, un toast à la France. Cet étranger, car il nous faut bien le qualifier ainsi, en dépit de son nom très-français de *Chauveau* et de ses sentiments presque aussi français que son nom, est le Surintendant de l'Instruction publique du Bas-Canada, venu en Europe avec une mission de ses concitoyens. M. Chauveau s'est expliqué en ces termes :

" Nous servons l'Angleterre avec fidélité, sa gracieuse souveraine a con-
" quis chez nous les sympathies de tous ; il y a plus : nos compatriotes,
" d'origine française, sont sincèrement attachés à la Constitution britan-
" nique ; ils ont grandi à son ombre et la considèrent comme la sauvegarde
" de leur nationalité sur notre continent d'Amérique ; mais notre cœur bat
" toujours au nom de la France. Nous avons conservé les trois liens qui
" rappellent aux hommes une même origine : la langue, les mœurs et la reli-
" gion. Ce n'est pas nous (et l'accent de l'orateur émut ici toute l'assis-
" tance), ce n'est pas nous qui nous sommes détachés de la belle France :
" on nous a arrachés de son sein, comme ces enfants qu'on arrache des bras
" de leur mère. Aussi le Français est reçu parmi nous comme un frère et
" je me sens ici au milieu de ma famille. Vive la France ! "

J.—R.

NÉLIDA

OU LES GUERRES CANADIENNES DE 1812.

IV

LA MÈRE DE NÉLIDA.

(*Suite*).

Le missionnaire ne disait plus rien. Une sueur froide coulait de ses tempes, et des larmes silencieuses tombaient de ses yeux. Un instant, il considéra cette pauvre femme avec des regards remplis d'une indicible compassion. Il était haletant, et n'osait encore espérer ce que son esprit croyait entrevoir. Cette femme si malheureuse, mourante de douleurs et de regrets, belle encore dans l'agonie, malgré tous les chagrins qui l'avaient flétrie et consumée, n'était-elle pas la mère de Nélida ? De quelle joie ne pouvait-il pas combler la pauvre femme, s'il en était ainsi ? Cependant il comprit qu'il devait agir avec une extrême prudence, de crainte de la tuer par la révélation soudaine d'un bonheur si inattendu. Il reprit donc la parole avec hésitation et d'une voix tremblante :

— Pauvre mère, dit-il, croyez que personne au monde ne vous plaint plus que je le fais, ne compatit à vos douleurs d'un cœur plus ému, plus attendri. Combien je voudrais pouvoir touver au fond de mon âme, des consolations égales à tout ce que vous avez souffert. Mais hélas ! je ne sens que trop ma faiblesse, mon impuissance. Dieu seul peut verser le baume dans votre sein endolori, et en cicatriser toutes les douleurs. Cet enfant, ce frère que vous pleurez,

vous les retrouverez dans les cieux, au milieu des félicités et des embrassements ineffables d'une vie meilleure.

— Ah ! puisse ce jour venir bientôt, et me réunir à tous ceux que j'ai tant aimés en ce monde !

— Mais vous m'avez parlé de deux enfants ; l'un d'eux ne vit-il pas encore, ne pouvez-vous le revoir ici-bas ?

— Ah ! si Dieu m'accordait une telle faveur, je me croirais récompensée au centuple de toutes les peines que j'ai souffertes. Mais je n'ai plus d'espérance.

— Et pourquoi donc désespérer ? Qui sait si Dieu ne vous réserve pas cette consolation suprême ?

— Oh ! mon père, ne cherchez pas à faire renaître en moi de semblables illusions ; le désenchantement est trop cruel.

— Répondez, cependant, aux questions que je vais vous faire. Votre fils n'avait-il pas la figure d'un aigle gravée sur la poitrine.

— Oh ! grand Dieu ! comment le savez-vous ?

— Ce sont ces mains mutilées par les ennemis de ma religion qui lui ont donné la sépulture.

La malheureuse femme fit un grand effort, se dressa sur sa couche, et saisissant les mains du vieillard, les porta à ses lèvres et les baigna d'un torrent de larmes. Un seul soupir sortit de sa poitrine :

— Mon pauvre enfant ! Mon père, recevez les bénédictions d'une malheureuse mère pour le service que vous avez rendu à son fils.

Et de nouveau, couvrant de baisers ces mains vénérables, elle sanglota amèrement. Puis, après un instant de silence :

— Comment donc l'avez-vous pu faire ? Oh ! parlez-moi de mon fils, cela me fera du bien.

— Celui qui vous avait enlevé vos enfants, ne voulut pas que ses parents eussent la consolation de pleurer sur lui, et, l'enlevant au milieu de la bataille où il était tombé, en combattant en héros un père qu'il ne connaissait pas, il me l'apporta en m'ordonnant de l'inhumer.

— Vous connaissez donc le misérable qui m'a ravi mes enfants ?

— Je le connais.

— Son nom ! son nom ! mon père ; que je le maudisse avant de descendre au tombeau !

— Le Christ en croix pardonnait à ses bourreaux.

— Oh ! le Christ n'était pas une mère ! eût-il pu pardonner au meurtrier de ses enfants ?

Et laissant retomber sa tête sur sa poitrine, elle s'abandonna au

larmes et à l'amertume de la douleur qui noyait son âme sous ses flots amoncelés. Après avoir pleuré de tout son cœur, elle releva tout à coup la tête et dit :

— Puisque vous connaissez le ravisseur de mes enfants, vous savez peut-être aussi ce que l'autre est devenu ?

— Peut-être ! C'était une fille, n'est-ce pas, madame ?

— Oh ! vous le savez donc ?

— N'avait-elle point une fleur de nénuphar gravée sur le bras ?

A ces mots, la malade ouvrit de grands yeux ébahis sur le missionnaire, qu'elle contempla un instant frémissante et comme saisie d'un tremblement nerveux.

— Oh ! je vous en supplie, dit le prêtre, calmez-vous, vous allez vous tuer !

— Oh ! mon père, parlez ! parlez ! ma fille vit-elle encore ?

— Elle vit, répondit le père, mais, au nom de Dieu, n'espérez pas trop.

— Elle vit ! pourrai-je la revoir avant de mourir ?

— Peut-être !

— Où est-elle ? mon père, où est-elle ?

— Nous pourrions peut-être la faire venir jusqu'ici en quelques jours, si vous étiez assez calme pour vivre jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de la mander et de la préparer à vous revoir.

— Oh ! je serai calme, mon père ; je vivrai, car je veux revoir mon enfant. Vous allez voir.

Et, par un immense effort de volonté, elle s'efforça de calmer les mouvements de son cœur qui battait à se rompre dans sa poitrine Mais ses regards restaient ardents, ses membres continuaient à trembler ; la fièvre, plus brûlante que jamais, la dévorait. Cependant, après un instant d'émotion inexprimable, croisant les mains sur sa poitrine, elle reprit :

— Ils étaient encore tout petits quand ils me furent enlevés. Je les trouvais si beaux, mes deux anges adorés, dans leur léger berceau d'osier ! J'étais alors si heureuse de les aimer ! On eût dit qu'ils ne tenaient la vie que de moi, ils n'avaient rien des traits et de la couleur de leur père. C'était mon unique consolation. Mon Dieu, que j'ai été malheureuse ! lorsqu'ils me furent ravis, je les avais secrètement baptisés, mon père ; c'étaient comme deux petits chevreaux que je mangeais de mes baisers. Leur père avait gravé deux noms autour de l'aigle et de la fleur de nénuphar destinés à les faire reconnaître. Les avez-vous vu ces noms, mon père ?

— Ottanis et Nélida, répondit le missionnaire.

— Ah ! ce sont eux, ce sont bien eux, reprit la malade ; mais, hélas ! mon pauvre Ottanis, ta mère ne te reverra plus !

Et elle se remit à pleurer, car les larmes paraissaient intarissables, dans ce cœur de mère percé du glaive de toutes les douleurs.

Mais comment avez-vous pu savoir que ma fille avait au bras cette fleur de nénuphar entourée de son nom? dit tout à coup la mère anxieuse.

— C'est à moi que le ravisseur confia vos enfants pour les élever; ils ont grandi sous mes yeux, nourris, instruits, guidés par moi.

Ce fut alors comme une explosion dans le cœur de cette mère infortunée. Elle resaisit les mains du vieillard qu'elle couvrit de nouveaux baisers, puis d'une voix pleine d'ineffable envie :

—Oh! que vous avez dû être heureux de pouvoir vous consacrer à eux!

Le vieillard sourit de cette adorable naïveté de la mère qui croyait que tout le monde devait éprouver, à élever ses enfants, le bonheur qu'elle en eût ressenti elle-même; mais reprenant tout à coup sa physionomie sérieuse et grave, il ajouta :

— J'ai été bien heureux, car je les aimais comme s'ils eussent été mes propres enfants. Tous deux étaient soumis, obéissants, reconnaissants et bons.

— Comment donc avez vous laissé partir mon fils, pour qu'il s'exposât aux terribles dangers qui devaient lui enlever la vie?

— Madame, il m'abandonna pour aller à la recherche de son père et de sa mère, deux biens qui manquaient à son noble cœur, car, sans vous connaître, il adorait sa mère.

— Cher et malheureux enfant! combien cette mère ne t'aimait-elle pas, et qu'elle eût été heureuse de te serrer sur sa poitrine, ne fût-ce qu'une minute! mais le Ciel ne l'a pas permis

— Il vous rendra une fille qui ne vous aime pas moins, reprit le prêtre.

— Est-elle belle! dit la mère. Comme elle doit avoir grandi!

— Vous deviez lui ressembler, il y a vingt ans, madame, reprit le vieillard.

— Mais où est-elle donc? Vous savez où elle est, puisque c'est votre fille adoptive?

— Elle est ici, à Toronto même.

—Ici! ah! je veux la voir, à l'instant même! reprit la mère dont le cœur battit de nouveau avec une force terrible, tandis que ses joues s'enflammaient et que ses regards étincelaient.

— Si vous me jurez d'être bien calme, je vous promets de vous l'amener, aujourd'hui même; il faut que nous la préparions à cette entrevue. je ne veux pas la tuer par trop de bonheur. Elle vous aime tant?

— O mon père, elle est jeune et forte! à cet âge, on supporte tout;

mais moi, si vous ne vous hâtez, je sens que je serai morte avant d'avoir revu mon enfant.

— Il ne faut pas mourir, il faut vivre pour elle !

— Oh ! je ne demanderais pas mieux, mais je sens que le Ciel en a ordonné autrement. Peut-être ne me reste-t-il plus que quelques heures à vivre ? Hâtez-vous, mon père, si vous ne voulez que je meure sans la revoir,

— Alors faites un effort, tâchez de vous faire à cette idée, à ce bonheur, je vais vous la chercher. Au nom de Dieu, que cette joie ne cause pas votre mort !

— Oh ! que je meure dans les bras de mon enfant, et je bénirai Dieu, au contraire ! murmura tout bas la malade en voyant le prêtre s'éloigner.

Celui-ci trouva Nélida rêveuse et pensive. S'approchant d'elle le sourire aux lèvres, il lui dit :

— Nélida, mon enfant chérie, à quoi penses-tu en ce moment ?

— Père, je songeais à la lettre du chevalier Louis, et je me disais que je serais bien heureuse, si ma mère, à moi pouvait aussi bénir notre union.

— Toujours cette idée de ta mère ! L'affection même du chevalier, n'a donc put en détourner ta pensée ?

— Au contraire, depuis que je dois l'épouser, je sens davantage encore le besoin d'une mère, pour lui dire mille choses dont je ne pourrais parler qu'à elle.

— Et si je te faisais retrouver cette mère, m'aimerais-tu bien, mon enfant ?

La jeune fille le regarda avec ses deux grands yeux si brillants, pour voir s'il ne plaisantait pas. La figure du missionnaire était grave et pâle ; une légère tristesse la voilait.

— Serait-ce possible ? s'écria-t-elle, haletante.

— Chère enfant, dit le prêtre d'une voix grave et lente, votre mère vit, mais je doute que Dieu daigne lui conserver longtemps encore la santé.

— Ah ! mon Dieu ! vous l'avez donc vue, vous ne me trompez pas ?

— Je l'ai vue, mais je tremble à la seule pensée de ce que vous aller éprouver, en la revoyant.

— Père, ne pensons pas à moi, courons embrasser ma mère.

— Mon enfant, un peu plus de calme, trop de précipitation pourrait la tuer. Votre mère est bien malade, Nélida !

— Et je ne suis point encore près d'elle pour la secourir ! Mais viens donc, viens, père ! hâtons-nous !

Et elle s'élança au bras du vieillard pour l'entraîner ; mais elle

s'aperçut alors que de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Elle tomba dans ses bras et dit en le couvrant de baisers :

— Pourquoi donc pleures-tu ? Serais-tu triste de me voir retrouver ma mère ?

— O ma fille !

— Pour qui donc pleures-tu ainsi ?

— Nélida, mon enfant, je vous l'ai dit, votre mère est bien mal.

— Ah ! mon Dieu ! ma mère se meurt et je ne suis point encore à ses côtés ! s'écria la jeune fille.

Une pâleur mate couvrit aussitôt son visage, elle regarda de nouveau le vieillard qui ne répondait pas et s'évanouit.

En ce moment, le chevalier, qui avait entendu son cri, accourut. Le vieillard lui expliqua en quelques mots ce qui s'était passé. On s'empressa de rappeler la jeune fille au sentiment de l'existence. Dès qu'elle revint à elle, elle s'écria :

— Ma mère ! ma mère ! où est ma mère ?

— Nous allons auprès d'elle, dit le chevalier dont la voix tremblait d'une émotion extraordinaire.

— Oh ! depuis longtemps nous devrions y être, dit la jeune fille en s'appuyant à son bras.

Bientôt tous trois arrivèrent auprès du lit de la mourante. La pauvre femme avait voulu se lever pour recevoir sa fille. Elle s'était fait asseoir sur un fauteuil que lui avait prêté une dame compatissante qui secondait le zèle du père Mesnard. Quand elle vit la porte s'ouvrir, elle éprouva un tressaillement dans tous son être. Elle était plus pâle que la mort. Elle étendit les bras et vit une grande et belle jeune fille s'y précipiter.

— Ma fille ! dit-elle en la serrant sur son cœur et collant ses lèvres sur sont front.

— Ma mère ! fit la jeune fille agenouillée devant elle et la serrant dans ses bras.

Et longtemps toutes deux demeurèrent embrassées sans proférer une seule parole. Ces deux âmes se fondaient dans un seul sentiment d'amour. Il y avait si longtemps qu'elles s'aimaient sans avoir pu se le dire ! Cette longue étreinte avait pour elles une félicité ineffable. Le vieux prêtre détournait la tête pour essuyer une larme. Le chevalier contemplait la jeune fille dans les bras de la mère, l'âme émue et profondément attendrie. Tout à coup, la malade éloigna lentement la belle tête de la jeune fille pour la contempler tout à son aise, pour se rassasier de la vue de son enfant qu'elle n'avait pas vue depuis tant d'années !

— Oh ! qu'elle est belle ! dit-elle, et que j'aurais voulu pouvoir l'aimer longtemps !

— Mère ! nous ne nous quitterons plus, et ma vie tout entière sera consacrée à te rendre heureuse.

— Hélas ! mon enfant, je vais mourir !

La jeune fille fut comme frappée au cœur par ce mot terrible et s'évanouit de nouveau. Le chevalier s'élança pour la recevoir dans ses bras, et la fit asseoir auprès de sa mère, tandis que le missionnaire s'efforçait de la rappeler à la vie.

— Oh ! malheureuse que je suis, disait la pauvre mère, c'est moi qui l'ai tuée !

— Madame, votre voix seule la rappelle à la vie, dit le chevalier, voyez, la voilà, qui se ranime !

Un instant après, la jeune fille se levant, pour s'élancer de nouveau aux genoux de sa mère. Alors ces deux femmes s'accablèrent des caresses les plus tendres, de toutes les marques de la plus touchante affection.

— Oh ! je ne veux pas que tu meures, vois-tu, disait Nélida en couvrant sa mère de baisers, car je mourrais aussi.

Dans un mouvement qu'elle fit, une des agrafes de son corsage s'étant défaite, découvrit légèrement son épaule. La mère, d'une main frémissante, acheva de mettre le bras à nu et vit la fleur de nénuphar entourée de son nom. Couvrant de baisers cette marque qui l'assurait complétement de la possession de son enfant, elle disait :

— Ah ! tu es bien ma fille, ma Nélida chérie !

Mais la jeune fille rougissante, ramenant sa robe sur son épaule, lui dit :

— Mère, pensez donc qu'il est là.

— Qui ?

— Mais lui ! mon fiancé !

Pour la première fois, la mère tout absorbée dans sa tendresse pour sa fille, fit attention au chevalier. Cette belle et noble figure, tout inondée de larmes, cet habit militaire qu'il portait si bien, tout dans sa personne parut faire sur la malade une impression extraordinaire.

— Grand Dieu ! qui êtes-vous ? s'écria-t-elle, en vous voyant, j'ai cru retrouver mon frère ; mais il n'est plus ; il y a vingt ans, il vous ressemblait.

— Et moi, dit le chevalier, en vous revoyant, j'ai cru apercevoir ma mère, mais vieillie de vingt ans.

— Votre mère !

— Mais oui, ma mère, Anne Plessis, sœur de Mgr. Plessis, évêque de Québec.

— Il y a un évêque à Québec ?

— Mais oui, le frère de ma mère.

— Il s'appelle Joseph-Octave.

— Comment le savez vous?

— C'est mon frère.

— Ah ! Dieu ! vous seriez ma tante.

Et le chevalier tomba, à son tour, aux pieds de celle qu'il était venu chercher au péril de tant de dangers, en lui racontant ce qui l'avait déterminé à se rendre en Amérique.

La malade tira de son sein un médaillon qu'elle remit au chevalier, en lui disant:

— Voilà le portrait de ma sœur et le mien.

— C'est bien cela, dit le jeune homme en l'embrassant avec amour.

La pauvre mère serra dans ses bras les deux jeunes gens, qui lui racontèrent comment ils s'étaient connus et aimés dès leur première entrevue.

Cependant la malade, se sentant de plus en plus affaiblir, demanda et reçut les secours de la religion au milieu de ses deux enfants qui sanglottaient. Quand les cérémonies saintes furent terminées, elles les fit de nouveau agenouiller auprès d'elle et leur dit:

— Enfants, ne pleurez pas, je suis trop heureuse de pouvoir mourir comme je meurs. Si ma vie a été dure, ma fin aura été douce et remplie de consolations. Donnez-moi vos mains, chers enfants, afin que je meure en les serrant, en les sentant près de moi ! Je vais vous attendre tous deux dans une vie meilleure. Vous prierez pour moi quand je ne serai plus. Laisse-moi t'embrasser encore, ma Nélida chérie, ajouta-t-elle en lui passant le bras autour de la tête et l'appuyant sur son sein. Ne pleure pas ma fille, tu trouveras dans ma sœur une autre mère, dans ton cousin, un mari qui sera pour toi plein de bontés et d'indulgence. Dieu te réserve peut-être une vie heureuse et douce, en dédommagement de tout ce que j'ai souffert. Surtout aimez-vous bien, mes enfants ; il n'y a pas de malheur qui tienne devant une affection pure et sincère. Je vais vous bénir, vous et vos enfants, et prier Dieu d'exaucer les vœux ardents que je fais pour vous. Soyez bon pour tous, patients et généreux dans votre famille ; partagez entre vous le fardeau de la vie, et vous verrez comme il est facile d'en alléger le poids. Pensez quelquefois à moi, non pour me pleurer, mais pour vous rappeler combien votre mère vous aimait et pour vous porter à tout ce qui est bon, beau et grand. Votre père n'a pas été l'homme de mon choix, comme sera pour vous votre époux. Ne cherchez pas à le connaître, retournez en Europe le plus tôt que vous le pourrez, ne cessez de prier pour lui. Adieu, mes enfants, nous nous retrouverons au-delà

du tombeau, dans le sein du Seigneur. Embrassez-moi tous deux une dernière fois. Je vous aime.

Et en disant ces mots, elle laissa son visage s'affaisser doucement sur le front de ses enfants, leur donna un dernier baiser, poussa un soupir, et sa tête tomba sur leur épaule pour ne plus se relever. Elle n'était plus.

Le missionnaire fit donner à la mère de Nélida une sépulture digne de la sœur de l'évêque, et envoya au prélat la funeste nouvelle de cette découverte et de cette mort.

Il courut ensuite, au cœur même de l'hiver, visiter sa chrétienté des bords du lac Supérieur. Hélas ! pendant son absence, elle avait été dispersée : toutes les cabanes étaient détruites et ceux qui avaient survécu au massacre fait par les sauvages du midi, s'étaient retirés fort avant dans les terres, sans avoir laissé de trace de leur émigration. Le vieux prêtre revint triste et désolé à Toronto, résolu, pendant cette guerre, à se dévouer aux blessés et aux mourants qui devaient succomber dans la lutte.

V

LES REVERS.

Au printemps de 1813, dès que les chaudes effluves du soleil renaissant eurent fait fondre les glaces qui recouvraient le lac Ontario, les Américains des Etats-Unis sortirent de Sackett's Harbour avec une force navale considérable, et cinglèrent vers le Haut-Canada. Arrivés en face de Toronto le 27 Avril, ils résolurent de s'emparer de ce chef lieu de province, dont le port ne renfermait qu'un petit nombre de bâtiments légers, incapables de leur résister. Le capitaine Robert ordonna de les abandonner, et se retira avec ses matelots dans l'intérieur de la ville qu'il était résolu de défendre jusqu'à la mort. Mais le général Sheaffe, qui y commandait, n'était pas un de ces hommes qui aiment mieux s'ensevelir sous des ruines que de se retirer honteusement en face d'un ennemi. Il réunit un conseil de guerre où les délibérations furent des plus violentes, car, au mépris des avis de ses officiers, il voulait qu'on se retirât immédiatement sur Kingston, en abandonnant la ville à l'ennemi. Ses adversaires prétendaient qu'on devait se défendre jusqu'à la dernière heure, en tuant aux Américains le plus de monde possible. C'est au milieu de ces orages qu'un parlementaire américain, se présentant tout à coup, ordonna au général de rendre la ville im-

médiatement, s'il ne voulait la voir réduite en cendres après l'avoir vue livrée au pillage, au viol et au massacre. Un cri d'horreur souleva toutes les poitrines. Sheaffe lui demanda combien la flotte portait de guerriers, et, trompé par une assertion exagérée, il pâlit lâchement et pencha pour la reddition de la place. Le capitaine Robert, se levant alors, déclara qu'il était prêt à se faire tuer avec les hommes de bonne volonté, plutôt que de se rendre, sans même avoir brûlé une amorce. Le général résolut donc, pour ne pas compromettre sa réputation, de faire une sorte de résistance et de ne paraître céder qu'à la nécessité.

Les Américains débarquèrent aussitôt et s'approchèrent de la ville. Les habitants, qui craignaient le plus les Américains, s'enfuirent par la porte du Nord ; mais le général ennemi fit aussitôt sonner les clairons et occuper toutes les avenues, pour arrêter les fuyards et les forcer à rentrer dans la ville assiégée. Immédiatement après, une colonne s'avança jusqu'à la porte du Sud au bruit des tambours, et déclara qu'on n'accordait plus qu'un moment de répit avant d'engager la lutte.

Le capitaine Robert fit braquer le canon sur la colonne et ordonna une décharge meurtrière. Ce fut le signal de la bataille. Les Américains sonnèrent l'assaut et atteignirent la porte, qui fut à l'instant entourée de matières inflammables et dévorée par les flammes. Comme le feu n'allait pas assez vite, on acheva de l'enfoncer avec un mât de vaisseau. Partout on commençait à escalader les fortifications, et, pour en finir plus vite, on eut recours à la mine et l'on fit sauter la porte. Quelques hommes seulement la défendaient avec le capitaine, qui plein de rage et de désespoir, luttait presque seul contre toute une armée et ne reculait que pas à pas. Le chevalier combattait à ses côtés. Quand il vit que tout était perdu, il supplia le capitaine de ne point disputer inutilement à l'ennemi une victoire impossible et de rejoindre les troupes du général, en se réservant pour une meilleure occasion. N'éprouvant plus de résistance, les Américains laissèrent l'armée se retirer et se bornèrent à incendier les édifices publics et à s'emparer des deniers du gouvernement.

Sheaffe se replia sur Kingston avec ceux des habitants de Toronto qui redoutaient le plus les violences de l'ennemi. Mais celui-ci, au lieu de s'amuser à Toronto, y laissa quelques troupes pour la garder, et remettant aussitôt à la voile, se retira sur Niagara forçant les Canadiens à battre en retraite le long du lac vers la baie de Burlington. Toute la ligne du Niagara fut ainsi abandonnée aux Etats-Unis. Un tel désastre fut loin d'être vengé par

les succès du général Proctor, qui, par une action d'éclat, parvint à capturer un nombreux parti d'Américains sur les eaux rapides du Miami.

Le général Vincent finit cependant par arrêter le succès des armées de l'Union en se cantonnant sur les hauteurs voisines de Burlington. C'est là que vint le rejoindre le colonel Hervey, avec un renfort détaché de l'armée de Sheaffe. Ces braves, qui comptaient dans leurs rangs le capitaine Robert et le chevalier Louis, désiraient laver par une action d'éclat la honte de la retraite dont leur général les avait couverts.

On tint aussitôt un conseil de guerre. Le colonel, qui était un homme intrépide, ami des coups d'audace, proposa de marcher droit à l'ennemi. Le capitaine, qui avait puisé chez les sauvages quelque chose de leur astuce, préférait recourir à la ruse. " Rien de plus facile, disait-il, que de s'avancer pendant une nuit profondément obscure, jusqu'à une portée de boulet du camp des ennemis et de les foudroyer au moment où ils s'y attendraient le moins. Pendant que l'artillerie les écraserait d'un côté, l'armée, s'avançant dans le sens opposé, achèverait de les remplir de consternation et de terreur. Profitant de l'effroi général, nous fondrions alors sur ces hommes fous de désespoir, nous les exterminerions et tout ce qui échapperait aux mains de nos soldats, serait fait prisonnier." Le colonel Hervey se range aussitôt à cet avis. Le général Vincent lui permet de tenter ce hardi coup de main, et le capitaine se dispose à faire toutes les choses nécessaires pour assurer sa réussite.

Des éclaireurs envoyés vers le camp des Américains, rapportèrent les renseignements les plus favorables. Les ennemis, gonflés de leurs succès, se livraient à de grandes réjouissances et paraissaient plongés dans la plus parfaite sécurité. Il fallait donc saisir l'occasion aux cheveux, et renouveler l'audacieux exploit par lequel le général Brock avait commencé les hostilités. Les officiers et les soldats, brûlant de venger leurs défaites antérieures, ne demandaient qu'à marcher. On résolut de ne pas les faire languir et de profiter de leur enthousiasme pour assurer la victoire.

Le capitaine Robert fut chargé du commandement des quelques artilleurs qui se trouvaient au camp, car il connaissait également la guerre de terre et de mer. Il fit entourer les roues des canons, de verdure et de cordes destinées à amortir le bruit qu'elles pourraient faire en roulant sur les cailloux. Des hommes, au lieu de chevaux, devaient les traîner à force de bras jusqu'au lieu d'où elles devaient foudroyer l'ennemi. On part en silence, par une

nuit ténébreuse, et l'on fait un grand détour pour tourner le camp sans avoir été ni vu, ni entendu. Bientôt on arrive à portée du camp dont on entend des rumeurs lointaines et bruyantes. Les pièces sont disposés sur un circuit de collines, qui entoure le camp américain comme un vaste demi-cercle. Elles sont placées de distance en distance, à la faveur de l'obscurité, de manière à cerner la moitié du camp. Pendant ce temps, le colonel s'approchait dans le sens opposé avec sa petite troupe. Laissant la cavalerie à un quart de lieue, afin de ne pas donner l'alarme par le hennissement des chevaux, il s'avança lentement, avec l'infanterie, jusqu'à deux portées de fusil des Américains.

Ceux-ci ne se doutant pas du péril qui les menaçait, se livraient à la joie. On avait allumé des feux dans les diverses parties du camp, qui reposait dans la plus parfaite sécurité. Les soldats de l'Union riaient, buvaient, mangeaient, jouaient autour de ces feux. Les troupes des sauvages poussaient des cris aigus et se livraient à des danses qui ressemblaient à des bondissements de jaguars. Par-ci, par-là, criaient des groupes isolés. Les vieillards réunis sous de grands arbres devisaient entre eux sans se douter du péril qui les menaçait.

Soudain un éclair effrayant entoure la moitié du camp, illuminant le vaste demi-cercle formé par la colline, comme si celle-ci se fût transformée en un volcan. Une effroyable détonation suivit l'éclair et une grêle de mitraille inonda le camp, tuant, blessant, détruisant, renversant tout. Un atroce cri de douleur suivit cette décharge et s'éleva dans la nuit, anxieux et déchirant.

Une affreuse consternation s'empare de tous les cœurs; on s'élance, on court, on bondit en tous sens sans savoir ni ce qu'on fait, ni ce qu'on veut. Un pêle-mêle horrible en résulte. Une seconde décharge tombe au milieu de ce chaos et couche sur le sol une multitude de ces malheureux qui ne devaient plus se relever. Le désordre ne fait que redoubler. Les décharges succèdent aux décharges. Partout on court, on se heurte, on crie, on se presse, c'est un délire, une frénésie de terreur inouïe. Alors, dans la nuit, retentit de tous les points de la colline une clameur immense, terrible, formidable. Une autre clameur non moins terrifiante lui répondit de l'autre extrémité du camp, et dans le lointain s'élevèrent les bruits des pas de chevaux et des hennissements. Le camp était entouré, tout était perdu.

— Croisez la baïonnette ! cria le capitaine Robert d'une voix tonnante qui domina les mille cris du camp américain.

Un bruit d'armes se fit entendre, sec et mat.

— Enfants en avant ! chargez à fond !

Et semblables à des spectres, ses terribles compagnons descendirent la montagne au pas de course, se précipitant sur les Américains, comme un ouragan déchaîné. Le colonel Hervey faisait, en ce moment, faire le même mouvement à ses troupes dans la direction opposée. On tomba sur l'ennemi, hébété, terrifié, vaincu sans combat, dans tous les sens à la fois, et, à la clarté des feux allumés pour la joie, on fit une horrible boucherie de tous les misérables qui se trouvèrent à la portée d'une baïonnette canadienne. Un sauve qui peut général retentit dans le camp de l'Union, qui, bientôt, n'offrit plus que l'aspect d'une immense débandade. Les sauvages bondissaient comme des spectres fantastiques à la lumière des feux qui éclairaient d'étranges reflets leur poitrine nue et ruisselante du sang des blessures qu'ils avaient reçues. Le camp et deux généraux, avec une quantité de prisonniers, restèrent au pouvoir du colonel Hervey. La cavalerie fut chargée de poursuivre ceux qui étaient parvenus à s'échapper et ne les abandonna que quand ils eurent regagné le fort George, où ils se mirent à l'abri. Par cet éclatant succès, toute la frontière du Niagara rentrait au pouvoir des Canadiens.

Sir Georges Prévost, gouverneur général du Canada, se trouvait en ce moment avec le gros de l'armée dans le Haut-Canada. A la nouvelle de ce brillant fait d'armes, il envoya des félicitations au colonel Hervey, et résolut de profiter d'un tel succès pour s'emparer de Sackett's Harbour, l'entrepôt général de la flotte américaine. Il fit donc bloquer ce poste avec tous les vaisseaux anglais qui se trouvaient sur le lac Erié ; mais le commodore américain Perry, qui le défendait, après avoir résisté longtemps à toutes les attaques, prenant tout à coup l'offensive, sortit du port avec la flotte de l'Union, et entourant à l'improviste la flotte ennemie, lui livra un combat terrible dont elle ne devait pas se relever pendant le reste de cette guerre.

La flotte canadienne toute entière fut capturée dans ce jour de mémorable détresse et, par ce grand coup, coupa complétement les vivres à Proctor, qui ne réussit qu'avec des difficultés inouïes à se créer de nouvelles communications à travers l'épaisseur des forêts. Le feu et la hache à la main, il fait tomber des arbres aussi vieux que le monde, incendie des régions entières et, à travers des périls innombrables, parvient à concentrer sa petite armée sur les bords pittoresques de la Tranche, à trois journées seulement de la ville de Détroit, et presque sur les lieux où, le général américain Hull avait subi une si terrible défaite, un an auparavant. Maintenant, c'était au tour de l'Union à venger sa

honte et à triompher dans les parages où elle avait été deux fois vaincue, pour ainsi dire, de la même manière.

Cependant Proctor avait un avantage sur le général Hull, celui de compter dans les Iroquois qui habitaient la contrée des alliés fidèles et dévoués ; mais toute son armée se montait à peine à un corps de mille hommes et à douze cents sauvages. C'est dans ces conditions inférieures et défavorables que l'armée américaine, composée de plus de trois mille hommes, vint lui présenter la bataille. Les régiments américains, armés de carabines dont ils se servent avec une si merveilleuse habileté, remportèrent ce jour-là toute la gloire de cette action. Placés vis-à-vis du bataillon composé des troupes anglaises, ils le chargèrent avec une telle furie qu'ils le rompirent sur toute la ligne, pénétrèrent dans les rangs et se mirent à égorger ces troupes ennemies avec une fureur implacable. Pendant ce temps, le reste de l'armée attaquait les Iroquois. Alléwémi les commandait et par sa bravoure, son audace, sa vaillance, leur communiquait un courage surhumain. Vingt fois les Américains les chargèrent, et vingt fois ils furent forcés de reculer, sans pouvoir les entamer.

D'un autre côté, le sang coulait à flots, les coups de feu retentissaient avec une rapidité foudroyante, les rifles embrasés fumaient, les baïonnettes fonctionnaient avec fureur, et les cadavres sur les cadavres s'entassaient. La mêlée tourbillonnait comme l'ouragan déchaîné qui renverse sur son passage les demeures des hommes, déracine les forêts et bouleverse les mers jusqu'au fond de leurs abîmes.

L'arrivée soudaine des Hurons du Sud et des Ottawais sur le lieu du carnage put seule changer la face du combat. Oskouï était à leur tête. Farouche comme un démon, terrible comme Areskouï, le dieu des batailles. Tout dégoutant de sang, il semblait s'enivrer de la volupté du meurtre, de l'odeur de la poudre, de la vue des cadavres. Il brandissait sa terrible hache d'armes avec une force qui tenait du prodige. Jamais elle ne s'abaissait sans qu'un ennemi tombât ! Il s'ouvrit un sanglant passage, là où le gros de la mêlée était plus ardent, à travers des colonnes entières. Sa chevelure dénouée s'agitait sur sa tête comme des poils de chacal. Ses yeux sanglants semblaient rouler des flammes. De sa poitrine sortaient des espèces de rugissements. Bientôt les Iroquois se débandèrent comme fait un troupeau de moutons à l'aspect du loup dévorant. Mais il n'en est que plus acharné au carnage. Il bondit au milieu de ces guerriers épars, tuant, écrasant, scalpant, se baignant dans le sang. Ce n'est plus un homme, c'est un géant ; ce n'est plus un géant, c'est un démon. Devant

lui tout tremble, tout fuit, tout tombe. Son bras vole comme l'éclair, frappe comme la foudre.

Un instant Alléwémi s'était efforcé de rallier ses troupes ; mais apercevant l'auteur de ce désordre, il rougit de lui devoir sa première défaite et marche droit à lui. A sa vue, Oskouï pousse un cri formidable qui retentit au-dessus des bataillons comme un bruit de tonnerre. Il avait sous ses yeux, son plus mortel ennemi, l'homme qui lui avait ravi ses enfants, l'infâme qui lui avait fait tuer son fils. Sa poitrine se gonfle de colère comme pour éclater. Ses lèvres s'agitent frémissantes et se couvrent d'une sorte d'écume blanchâtre. Il grince des dents comme le jaguar en face d'un serpent, puis, d'un seul bond, terrible, formidable, effrayant, il tombe devant son ennemi en poussant un nouveau rugissement de rage. Egalement redoutables tous deux, tous deux n'ont plus d'autres armes que leurs sanglants tomahawks. Les jambes en arrêt, la poitrine en avant, le bras levé, un instant ils se mesurent des yeux avec une horrible contraction de haine. Jamais avant eux, jamais depuis, deux hommes condamnés à la mort, ne se lancèrent deux plus terribles regards.

— Ta femme est morte, le sais-tu ? dit Alléwémi avec un sourire d'atroce ironie.

— Où ?

— C'est moi qui l'avais faite prisonnière. La misère l'a dévorée à Toronto, je me vengeais comme quand je t'ai fait tuer ton fils.

— Puisse le grand esprit te plonger dans le lac de feu pour y souffrir éternellement, comme ce tomahawk va te plonger dans la mort.

Et il en frappa un coup terrible ; mais sa hache rencontra la hache d'Alléwémi et toutes deux firent entendre un son formidable. Alors commença un de ces combats qu'aucune plume ne saurait décrire, que nul pinceau ne saurait peindre. Leurs bras se tordent comme des serpents, leurs haches se heurtent comme la foudre heurtant la foudre. Ils bondissent l'un autour de l'autre avec l'agilité des lions acharnés à s'entre déchirer. Ils cherchent à se surprendre, se courbent, se redressent, offrent leur flanc à droite, frappent à gauche en évitant le coup mortel. Leurs yeux roulent dans leurs orbites sanglants comme des charbons de feu.

De leurs poitrines essoufflées sort une haleine courte, saccadée, grondante. La sueur coule de leur front et de tous leurs membres, pour se mêler, comme un poison à leurs blessures. C'est un spectacle merveilleux et terrible tout ensemble. Les deux armées de sauvages demeurent immobiles à contempler cette lutte qui doit décider du sort de la bataille. Tout à coup, dans un suprême

effort, leurs haches se rencontrent avec une telle violence qu'elles se brisent et volent au loin, ne laissant dans leurs mains qu'un tronçon informe. Ils s'élancent l'un sur l'autre, se saisissent corps à corps, se pressent poitrine contre poitrine, pieds contre pieds, bouche contre bouche. Leurs bras entrelacés enveloppent leurs corps robustes comme des tenailles d'airain. Ils poussent tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, se penchent, se redressent, tentent de s'enlever mutuellement de terre, se donnent des crocs-en-jambes d'une violence inouïe. Sous eux, le sol tremble, le sang piétiné change la verdure en boue, la terre gémit. Mais rien ne peut les dompter, et le combat aurait, sans doute, duré longtemps encore, si, dans leurs mouvements convulsifs, ils n'eussent tous deux rencontré un cadavre. Trébuchant sur les membres du mort, ils roulèrent dans un flot de sang, Oskouï sous Alléwémi Celui-ci s'étant dégagé, tint un instant son ennemi sous son genou, puis riant d'un rire horrible, il lui dit :

— Il ne te reste plus que ta fille, sais-tu ce que j'en ferai ?

— Ah ! ma fille, ma fille, ma Nélida vit donc encore ?

— Elle vit, mais mieux vaudrait qu'elle fût morte.

— Oh ! tue-moi, mais épargne mon enfant !

— Je te tuerai, mais après !...

— Après ?

— Je l'enlèverai, puis je l'abreuverai des plus horribles traitements, en la forçant à me servir, comme la dernière des misérables.

— Oh ! démon !

— Sais-tu qu'elle est chrétienne ?

— Tue-moi ! tue-moi !

— Tiens donc ! répondit Alléwémi en assénant sur sa tête un horrible coup de sa hache d'armes qui lui brisa le crâne.

Alléwémi se releva souriant ; Oskouï fit encore quelques convulsions, puis expira ; mais sa mort inspira une sorte de rage à son armée. Cette horrible fin poussa les Hurons et les Ottawais, comme un ouragan, sur les Iroquois. Ceux-ci furent presque tous massacrés ou faits prisonniers ; mais Alléwémi s'ouvrit un passage à travers ses ennemis et disparut.

Proctor, défait dans cette rencontre, battit en retraite, avec quelques fuyards, jusqu'à Ancoster, tandis que les Américains emmenaient leurs prisonniers à Détroit. Redevenus maîtres de toutes les eaux, les Américains réunirent leurs forces à l'extrémité du lac Ontario et du lac Champlain, sous les ordres des généraux Wilkinson et Hampton, dans l'intention d'attaquer simultanément

Montréal avant de donner le temps aux troupes renfermées dans le Haut-Canada de descendre au secours de cette ville.

La réussite de ce plan leur assurait la possession de toute cette province depuis Montréal jusqu'à Détroit, et forçait l'armée anglaise toute entière, à mettre bas les armes, ou à se frayer un chemin au travers des forêts jusqu'à Québec. Rien ne pouvait empêcher Wilkinson de trouver des bateaux et des pilotes pour passer son armée sur l'île de Montréal, trois ou quatre jours après avoir quitté le lac Ontario, et Hampton n'était qu'à deux journées de marche du Saint-Laurent.

Dans cette extrémité, sir Georges Prévost fit un second appel à la loyauté du peuple canadien. Monseigneur Plessis comprit que du succès de l'Angleterre dépendait, pour le moment, la future nationalité du Canada appelé à former dans l'avenir une des premières puissances de l'Amérique, mais qui serait toujours sacrifié aux intérêts des Etats-Unis, si ceux-ci parvenaient à consommer son annexion.

Il appuya donc l'appel du gouverneur général par un mandement énergique, et ordonna partout des prières pour le succès des armes britanniques, et pour qu'une heureuse paix vînt bientôt couronner leur victoire. Jamais, peut-être, depuis la domination anglaise, les paroles de l'évêque de Québec n'avaient eu autant de retentissement. Toutes les populations du Canada semblèrent pressentir, comme leur évêque, que la nationalité de cet immense pays allait dépendre de leur attitude dans cette guerre.

Avant tout, il fallait conserver ce pays à l'Angleterre qui pouvait le protéger, le soutenir, le développer maintenant qu'il était encore faible, car plus tard, lorsque des millions d'hommes peupleraient ces immenses régions, il serait plus facile de secouer le joug d'une puissance éloignée, si celle-ci devenait oppressive, que celui des Etats-Unis qui, par les forces réunies vers leur frontière, auraient toujours mille moyens de l'écraser. Aussi les milices des campagnes se levèrent-elles comme un seul homme, accourant se ranger sous la bannière de Saint-Georges avec un empressement qu'on n'avait jamais vu auparavant. La citadelle de Québec avait été fortifiée avec le plus grand soin ; mais il fallait la dégarnir de ses troupes pour les porter vers Montréal et exposer ainsi la capitale à se voir capturer par un coup de main. Le dévouement de l'évêque prévint un tel malheur. Faisant un appel à tous les élèves de son séminaire en état de porter les armes, il leur demanda, au nom de la patrie menacée, de se faire les défenseurs de la capitale du Canada. Tous ces jeunes gens s'armèrent avec un enthousiasme extraordinaire et les remparts se virent, comme par enchantement,

garnis d'une milice nouvelle, intelligente et dévouée, prête à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang plutôt que de faillir à son devoir.

Le gouverneur, qui s'était retiré au château Saint-Louis, vit ces jeunes gens monter la garde à sa porte et veiller nuit et jour à sa sûreté. Il en fût tellement touché, qu'il vint lui-même leur témoigner combien il était pénétré d'admiration pour leur belle conduite et quel espoir il fondait sur leur vaillance en cas d'attaque.

Mais ce fut surtout à Monseigneur Plessis qu'il se plut à rapporter toute la gloire des mesures qui allaient sauver le Canada. Il se hâta d'écrire au prince régnant d'Angleterre, depuis George IV, tout ce que venait de faire l'évêque résidant de Québec, et ce prince s'empressa de lui en témoigner sa gratitude, en lui accordant une place au conseil législatif de la province. Ce fut comme la reconnaissance officielle de son titre d'évêque catholique de Québec, qu'on lui avait encore refusée l'année précédente. Une pension, qui l'aidait à soutenir son rang, et l'autorisation d'ériger dans son diocèse toutes les paroisses nouvelles qu'il désirait établir, achevèrent de lui prouver la haute estime de l'Angleterre. Cependant, celle-ci ne sut pas se montrer véritablement reconnaissante et généreuse dans de semblables circonstances, ni récompenser de tels services, avec toute la magnanimité voulue.

L'influence du prélat, en effet, était alors la seule puissance réelle qui fût capable de contenir les peuples canadiens dans le devoir et on n'aurait rien pu lui refuser, si, moins modeste, il avait voulu exiger les plus grandes choses.

Le capitaine Robert et le chevalier avaient reçu l'ordre de se replier sur Montréal. Le fleuve étant occupé par les troupes américaines, on ne pouvait songer à faire le trajet par eau, et l'on prit par les forêts. Nélida les accompagnait. Elle se sentait heureuse et rayonnante de se retrouver au millieu de tous ceux qui l'aimaient, sous la garde de ses amis et du vieux prêtre qui la chérissait comme si elle eût été sa fille. Ce n'était pas sans un vif sentiment d'admiration que le chevalier traversait ces immenses forêts du Nouveau Monde, toutes couvertes de fleurs et de lianes, pleines d'oiseaux et d'animaux de toute espèce.

Tandis que Nélida s'appuyait sur son bras il lui faisait partager le ravissement que lui causaient tous les objets dont il était entouré. Ici l'aigle s'élançait du sommet des rochers d'un vol hardi et rapide, comme la flèche qui part et va frapper le but. Là, le ravissant colibri aux chatoyantes couleurs, au bec qui plonge

dans les fleurs pour y boire la rosée, voltigeait dans les tulipiers ou papillonnait au milieu des noyers noirs et des cèdres blancs ou rouges.

Parfois on apercevait des bisons, isolés du troupeau par les chasseurs qui leur faisaient une guerre acharnée, des bœufs musqués se vautraient dans les herbes qui leur montaient jusqu'au dos, des caribous ou rennes sauvages qui se désaltéraient aux bords des cours d'eau, et différentes espèces d'élans à têtes couronnées de bois comme le cerf. Parmi ces derniers, ils admirèrent surtout l'orignal, qui atteint la grandeur du cheval, et que les sauvages regardent comme un animal de bonne augure. Sa chair est légère, nourrissante et d'un goût excellent; sa peau forte, douce et moelleuse; aussi les chasseurs les poursuivent-ils à outrance.

Mais il a encore un autre ennemi bien plus implacable, le carcajou, espèce de chat sauvage, qui s'en approche en traître, lui saute sur le dos à l'improviste, s'attache à son cou, l'entoure de sa longue queue pour faire jaillir les veines et lui coupant la jugulaire le laisse saigner jusqu'au moment où il tombe mort d'épuisement. L'orignal n'a qu'un moyen de se garantir de ce terrible adversaire, c'est de se jeter à l'eau que son ennemi ne peut souffrir. Ils remarquèrent aussi un grand nombre de porcs-épics dont la chair est estimée, et une foule de ces lièvres qui changent de couleur et qui deviennent blancs en hiver.

Le soir, on fit halte au milieu d'une vaste clairière, où l'on bâtit des huttes et on alluma des bûchers de nuit à la manière indienne. De ce point on apercevait les feux de quelques sauvages qui étaient campés un peu plus bas sur le ruisseau qui traversait l'éclaircie. Ayant aperçu la troupe du capitaine, ils vinrent à lui et lui demandèrent la permission de passer la nuit avec les siens, redoutant une surprise des Américains.

Elle leur fut accordée sur-le-champ et ces sauvages, qui étaient Iroquois, s'empressèrent de les aider, coupant des branches, plantant des jalons, arrachant des écorces pour couvrir ce palais rustique. En retour de ces bons services, le capitaine Robert leur fit distribuer un baril d'eau-de-vie qui ne contribua pas peu à les mettre en belle humeur. Ils allumèrent un feu d'une étendue extraordinaire et s'assirent tout autour, les jambes croisées à la manière des tailleurs, faisant rôtir leurs quenouilles de maïs, nettoyant leurs jambons d'ours et se préparant à commencer un festin royal. Pendant le repas, les femmes tenaient leurs petits enfants suspendus à leurs mamelles. Bientôt ils s'endormirent à la douce chaleur du feu et elles les déposèrent doucement sur des peaux avec ces soins

de mères si délicieux chez ces tribus, tandis que parmi les hommes la conversation devenait générale.

Un seul de ces guerriers gardait un silence obstiné ; il semblait être le chef de la bande et se tenait un peu à l'écart. Déjà vieux, il paraissait encore d'une force et d'une énergie extraordinaire. Malgré les raies noires, rouges, bleues, dont son visage était tatoué, en dépit de ses oreilles fendues et de la perle pendante au nez dont il était défiguré, il y avait en lui je ne sais quelle grandeur farouche et sombre qui en imposait. Il jetait souvent les yeux du côté où s'élevait la hutte destinée à Nélida, et chaque fois ses regards brillaient d'un éclat étrange. C'était Alléwémi. Il avait suivi le détachement dans l'espoir de trouver une occasion d'enlever la jeune fille et de l'immoler à son implacable vengeance.

La douce et belle enfant était loin de se douter, en ce moment, des affreux malheurs qui la menaçaient. Elle était si heureuse ! Sa main dans la main du chevalier, elle était assise sur un tas de feuilles à l'entrée de la hutte qui lui était destinée. A quelques pas de là, le vieux missionnaire et le brave capitaine devisaient gravement de voyage, de batailles et de politique. Nos deux jeunes gens ne disaient rien, car leurs cœurs exaltés par leur affection que grandissait encore le spectacle des magnificences qu'ils avaient sous les yeux, semblaient se recueillir pour savourer le bonheur de sentir Dieu présent en eux et dans la nature environnante. Il faisait un de ces splendides clairs de lune qui donnent aux nuits américaines une sérénité, une grandeur et une beauté que le pinceau ne rendra jamais. Mille étoiles scintillaient dans l'espace azuré du firmament. Des nuages floconneux découpaient çà et là la pureté de cet azur d'un velouté doux à l'œil qui errait sur ces dômes immenses avec un indicible plaisir. Tantôt la lune se reposait sur un groupe de nuages qui s'entassaient les uns sur les autres, comme des montagnes couronnées de rochers éternellement recouverts de neiges. Tantôt elle paraissait voiler ses charmes rougissants derrière d'immenses rideaux de lin et de pourpre qui s'allongeaient et se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses.

Ici des nuages plus blancs que la ouate, se transformaient en légers flocons d'écume ; là, ils rougissaient comme une immense fournaise ; plus loin, ils se déployaient en formes bizarres où l'imagination se figurait tout ce qu'elle voulait. La scène sur la terre n'avait ni moins de charmes, ni moins de magnificence. Le rayon de l'astre des nuits descendant dans les intervalles des arbres, envoyait des gerbes d'une lumière tendre et veloutée, qui enveloppait, comme un voile éclatant, la verdure et les fleurs. Le ruisseau qui coulait à leurs pieds, s'enfonçait tour à tour sous des

fourrures de chênes-saules et d'érables, où il disparaissait pour reparaître bientôt étincelant, au milieu de la clairière, de toutes les constellations de la nuit. Une brise légère faisait, par instants, flotter dans les airs la longue chevelure des bouleaux répandus dans la savane, et dont les ombres, s'agitant sur le gazon où dormait la clarté de l'astre étendue comme un voile d'argent, donnaient le mouvement et la vie aux figures les plus étranges et les plus fantastiques.

Près du campement, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalles, on entendait les rugissements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient au fond des forêts.

L'étonnante mélancolie de ce tableau, plein de grandeur et de charme, remplissait nos deux jeunes gens d'une émotion indéfinissable. Leur imagination se trouvait dans la situation la plus propre à se laisser fortement impressionner par la beauté de ce magnifique spectacle. Elle s'abandonnait à le rêverie où la jetaient ces merveilles, errait au fond de ces forêts sans limite, s'égarait à la clarté des étoiles aux bords des lacs immenses, planait sur le gouffre mugissant des cataractes, tombait avec la masse des ondes jusqu'au fond d'insondables abîmes, pour rejaillir en flots bouillonnants et remonter jusqu'aux cieux sur la vapeur écumeuse qui allait se disperser et s'évanouir dans l'étendue de l'espace infini. Insensiblement leur admiration devint telle, que ni l'un ni l'autre ne purent plus la renfermer en eux. Elle s'exhala d'abord en cris d'admiration, en phrases vagues et entrecoupées, en observations qu'un mot caractérise, qu'un geste fait comprendre. Puis, comme si tout cet enthousiasme devait se condenser en un seul mot, le chevalier s'écria :

— Ne trouves-tu pas qu'il est doux de s'aimer comme nous le faisons, au milieu de ces belles contrées, ô ma Nélida chérie ?

— Dieu est alors si près de nous, qu'aucune haine ne saurait tenir dans un cœur humain ; comment donc, ami, pourrions-nous ne pas être heureux de nous chérir comme nous le faisons sous les regards du ciel ?

En ce moment, un bruit se fit entendre dans la feuillée voisine ; les branches parurent s'écarter, et une tête apparut, jetant sur la jeune fille des regards tellement farouches qu'elle en frissonna de la tête aux pieds.

— Qu'as-tu ? dit le chevalier qui sentit ce frisson circuler dans la main qu'il tenait dans la sienne.

Pour toute réponse, elle étendit la main vers l'endroit où elle avait vu paraître le fantôme sinistre et cruel; mais déjà la terrible apparition s'était évanouie.

— Je ne vois rien, dit le chevalier.

— Oh ! tout mon corps tremble encore de terreur ; il n'y a qu'un instant, un être horrible était là me regardant avec des yeux si farouches, que j'ai cru qu'il allait me tuer.

Le chevalier mit l'épée à la main et courut vers le lieu indiqué. On vit comme une ombre ramper à terre, bondir deux ou trois fois et disparaître. Le chevalier fouilla les abords du bois voisin, mais ne peut rien découvrir. Il se rapprocha du champ des sauvages, et trouva Allêwémi qui allumait son calumait au braisier, en souriant d'une façon cruelle. Comme il ne connaissait pas ce chef, il s'en approcha, et lui dit ce qui venait de se passer.

— Bah ! répondit le rusé sauvage, c'était quelque caribou qui, à votre approche, se sera sauvé à la faveur des ténèbres.

Le chevalier parut satisfait de cette réponse et s'éloigna ; mais alors le sauvage se retourna tout à coup, le couvrant d'un regard de haine et murmurant entre ses dents :

— Malheur à qui ose se mettre entre moi et l'objet de ma vengeance !

Le chevalier retrouva Nélida entre le capitaine et le missionnaire qui était accourus auprès d'elle, en voyant le chevalier s'éloigner comme un trait, l'épée au poignet. On délibéra, et après avoir décidé que cette apparition n'était qu'un effet de l'imagination impressionnée de la jeune fille, on décida que les trois hommes coucheraient dans leur manteaux autour de sa hutte, pendant qu'elle reposerait à l'intérieur, afin d'éloigner de son esprit toute folle terreur. Celle-ci se retira alors sur son lit de mousse, le capitaine Robert fit sonner la retraite, et bientôt tout parut dormir du plus profond sommeil. Nélida et le chevalier seuls ne dormaient pas. Enveloppé dans son manteau, celui-ci s'était étendu à l'entrée de la hutte, l'épée au côté. Vers minuit, il se sentit légèrement tirer par son habit, et entendit une voix douce et craintive qui lui disait :

— Chevalier Louis ?

— Qu'y a-t-il ? dit celui-ci en se redressant en sursaut.

— Dormiez-vous ?

— Non, Nélida ! mais pourquoi me faire cette demande ? vous m'avez épouvanté

— C'est que je mourais de peur dans la crainte que vous ne dormiez ? Il me semble avoir entendu du bruit ; tenez, voilà que je l'entends encore.

Tous deux retinrent leur respiration, et crurent effectivement entendre comme un bruit de pas froissant des branches sèches. Le chevalier se redressa, s'assit après s'être débarrassé de son manteau et attendit en silence, en se confondant dans le feuillage de la hutte. Bientôt une ombre parut sortir de l'épaisseur de la forêt, jeta sur la clairière des regards perçants, écouta immobile et muette et n'entendant rien, se coucha et se mit à ramper vers la tente cemme un serpent, s'arrêtant de temps à autre pour s'assurer que rien n'avait bougé. A la vue de cet être fantastique qui se tenait ainsi, Nélida se serra près du chevalier dont elle saisit le bras, en disant :

— J'ai peur.

— Quittez-moi et ne craignez rien, répondit le chevalier.

L'ombre continua donc à s'avancer à pas de loup, puis, arrivée à quelques mètres de la hutte, elle bondit pour s'élancer à l'intérieur ; mais le chevalier se redressant subitement, la heurta avec une telle violence, qu'elle alla rouler à quelques pas de là, se releva, voulut fondre sur le jeune homme le poignard à la main, mais au cri poussé par la jeune fille, à la vue du capitaine et du vieux prêtre qui se levèrent en sursaut, elle recula et disparut comme la première fois.

Un instant après l'alarme était dans le champ tout entier. On parla beaucoup de cet événement ; mais on ne découvrit rien. Au lever du jour, les sauvages disparurent ; ce n'était qu'une ruse d'Alléwémi, qui voulut se mettre sur les traces de la troupe, comme il avait déjà fait, sans qu'elle s'en doutât, et arriver à ses fins par d'autres moyens. Mais l'éveil était donné ; le chevalier ne douta plus que Nélida ne courût quelque danger, et redoubla de vigilance pour veiller sur elle.

On se remit en marche pour Montréal, et la beauté du jour sembla dissiper toutes les craintes de la nuit. Cependant le chevalier ne quittait pas Nélida, allégeant par une conversation spirituelle et les plus fines observations, l'ennui du voyage, Tout en cheminant, ils rencontrèrent un étang où s'était établie toute une tribu de castors, dont ils se mirent à contempler l'ingénieuse industrie. Le vieux prêtre leur en peignit les mœurs de la manière suivante :

— Vous savez, leur dit-il, que cet animal est rangé parmi les quadrupèdes amphibies, bien qu'il lui soit possible de vivre sans aller dans l'eau, et qu'il ne puisse même y demeurer, n'en ayant besoin que pour se laver et se baigner. Les plus grands, comme vous le voyez, ont un peu moins de quatre pieds, et peuvent peser une soixantaine de livres. Leur couleur variant selon les

climats, est noire dans le nord, brune dans les pays tempérés, tirant sur le blanc vers le sud. Les muscles de cet animal, qui peut vivre jusqu'à vingt ans, sont extrêmement forts et d'une grosseur qui n'est pas proportionnée à sa taille. Les intestins sont, au contraire, fort délicats. Il possède deux mâchoires d'une grosseur extraordinaire, chacune garnie de dix dents, dont huit molaires et deux incisives qui lui permettent de ronger les arbres. Sa tête offre à peu près la figure d'un rat des montagnes. Il a le museau allongé, les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, velues en dehors, sans poils en dedans ; ses jambes son courtes, surtout celle de devant, et n'ont pas plus de quatre pouces de long ; ses pieds de derrière sont plats, garnis de membranes entre les doigts : il peut ainsi marcher avec lenteur, mais nage aussi facilement que tout autre animal aquatique, et par sa queue, il est tout à fait poisson.

Généralement, ils se réunissent en tribu formant une bourgade de trois à quatre cents membres. Ils choisissent toujours un lieu d'habitation où l'eau et les vivres se trouvent en abondance. S'ils ne trouvent pas de lac ou d'étang, ils en forment un en arrêtant le cours d'un ruisseau ou d'une petite rivière, par une digue qu'ils construisent avec une admirable industrie. Leur premier soin est de couper quelques gros arbres qu'ils attaquent à coups de dents, et savent toujours faire tomber du côté de l'eau. Ils les font ensuite rouler jusqu'à l'endroit où ils doivent être placés, ou même les portent à la place. Quelquefois cependant, les pièces dont ils forment leur digue, n'ont que la grosseur de la cuisse, mais alors elles sont soutenues par des piquets solides et entrelacées d'un ombre infini de petites branches. Les vides sont remplis d'une terre grasse si bien appliquée, qu'il n'y passe pas une seule goutte d'eau. Ils la préparent avec leurs pattes, et leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais elle leur sert encore d'auge pour voiturer ce mortier qu'ils transportent en se traînant sur leurs pattes de derrière. Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, ils prennent leur mortier avec les dents, et, pour l'employer, se servent alternativement de leurs pattes et de leur queue. Les fondements des digues que construisent ainsi les castors, ont ordinairement dix à douze pieds d'épaisseur, et vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. L'exactitude avec laquelle toutes les proportions y sont gardées est admirable. Le côté du courant de l'eau est toujours en talus et l'autre côté parfaitement d'aplomb. Nos meilleurs ouvriers ne feraient rien de plus solide ni de plus régulier.

Le même art est observé dans la construction des cabanes des castors. Elles sont ordinairement posées sur pilotis sur les digues

dont nous venons de parler, ou sur le bord des lacs et des étangs, à l'extrémité des pointes qui s'avancent dans l'eau. Leur aspect est rond ou ovale ; elles sont voûtées en anses de panier, et leurs parois ont deux pieds d'épaisseur. Leurs matériaux ne sont pas différents de ceux des digues, mais ils sont moins gros, et l'enduit intérieur de terre glaise n'y laisse pas pénétrer l'air extérieur. Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau. C'est dans cette partie que chaque castor a sa place marqué. Il prend soin de la revêtir de feuillages ou de petites branches de sapin, et jamais on n'y voit d'ordures.

Les cabanes ordinaires, qui ont une porte d'entrée et une de sortie, servent de logement à huit ou dix castors. Il s'en trouve, mais rarement, qui en contiennent jusqu'à trente. Elles sont toujours assez près les unes des autres, pour que les castors y entretiennent une communication facile. Tous ces ouvrages sont achevés à la fin de septembre, et jamais l'hiver ne les surprend dans leur travail.

C'est aussi dans ce mois que chacun fait ses provisions. Pendant le printemps et l'été, vivant dans la campagne ou dans les bois, ils se nourrissent de fruits, d'écorces et de feuilles d'arbres ; ils pêchent aussi des écrevisses et quelques poissons. Mais quand approche la saison d'hiver, ils se mettent à récolter une abondante provision de bois tendre, telles que les faibles tiges du peuplier, du tremble, du coudrier et les disposent en piles, de manière à ce qu'ils puissent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau.

On observe constamment que ces piles sont plus ou moins grandes selon que l'hiver doit être plus ou moins long : c'est, pour les sauvages, un indice de la durée du froid, qui ne trompe jamais. Pour manger le bois, un castor le coupe en pièces fort menues et les apporte dans sa loge. Comme la fonte des neiges cause de grandes inondations dans ce pays, dès qu'elle commence, ces animaux quittent leurs cabanes, mais les femelles y reviennent aussitôt que les eaux sont écoulées, et c'est alors qu'elles font leurs petits. Les mâles continuent à tenir la campagne jusqu'aux mois de juillet, temps auquel ils se rassemblent tous pour réparer les brèches faites par l'eau à leurs édifices, ou en élever d'autres, s'ils ont été détruits par les chasseurs. Les ravages de ceux-ci, la guerre plus terrible encore que font les gloutons, le manque de vivres leur font parfois changer de demeure ; mais il est des endroits pour lesquels ils éprouvent tant d'affection, que malgré tout le mal qu'on leur fait, ils ne peuvent se résoudre à les quitter.

La chasse du castor ne parait pas difficile. L'industrie qu'il fait paraître dans la construction de son logement et dans le soin de sa subsistance, semble l'abandonner lorsqu'il est question de sa

sûreté. C'est pendant l'hiver qu'il est exposé aux persécutions des chasseurs, parce qu'alors, comme tous les animaux à fourrures, il a le poil plus beau et la peau plus fine ; mais il a les yeux si perçants et l'oreille si bonne, qu'il est difficile de s'en approcher avant qu'il ait gagné l'eau. On le perdrait, quand bien même il aurait été percé d'une flèche ou d'une balle, avant de s'être jeté à l'eau, parce qu'il ne surnage point lorsqu'il meurt d'une blessure. Aussi n'emploie-t-on guère d'autres méthodes pour le prendre que la trappe et la tranchée.

Les Canadiens dressent des trappes sur le chemin de castors, lorsque, durant l'hiver, ils se laissent aller à des expéditions dans les bois, pour y chercher une nouriture plus fraiche et plus tendre. On les amorce avec de petits morceaux de bois tendre et nouvellement coupé. Si le castor y touche, il fait tomber sur lui un gros arbre qui lui brise les reins. Le chasseur qui survient l'achève aussitôt sans peine. La tranchée demande plus de précautions. Lorsque l'épaisseur de la glace est d'un demi-pied, on y fait une ouverture avec la hache. Les castors ne manquent point de s'y présenter pour respirer avec plus de liberté, et on les assomme, au moment où ils montrent la tête pour aspirer l'air, on les saisit alors par une patte et on les jette sur la glace, avant que, revenus de leur étourdissement, ils aient eu le temps de plonger. Si la cabane est près de quelque ruisseau, on coupe la glace en travers pour y tendre un grand filet et on court briser la cabane. Tous les castors qu'elle contient ne manquent pas de se sauver dans le ruisseau et se trouvent pris dans le filet ; mais on les y laisse peu de temps, parce qu'ils s'échapperaient en le coupant.

Ceux qui bâtissent leurs cabanes dans les lacs ont une autre retraite, qui leur tient lieu de maison de campagne. Alors les chasseurs se divisent en deux bandes, l'une pour abattre la cabane des champs, l'autre pour marcher en même temps contre la cabane du lac. Les castors, en voulant se réfugier d'une cabane dans l'autre, sont tués dans le trajet. S'ils découvrent les chasseurs ou quelques-unes des bêtes carnassières qui leur font la guerre, ils plongent avec un si grand bruit, en battant l'eau de leur queue, qu'on les entend à une très-grande distance. On croit qu'ils font ce bruit pour avertir les autres du péril qui les menace. Ils ont l'odorat si fin, que, même dans l'eau, ils sentent les canots de fort loin. En retour, ils ne voient que d'un côté et cette disparition de leur vue les livre souvent au chasseur qu'ils veulent éviter.

Les plus terribles ennemis des castors sont les loutres, autre espèce d'amphibie, qui leur font une guerre continuelle. Vers le mois de mai, les loutres se réunissant en troupes, vont attaquer

les castors jusque dans leurs cabanes ; mais ordinairement elles sont repoussées avec perte ; car un seul castor, à coups de dents et de queue, peut se défendre contre trois loutres.

Ainsi parlait le vieillard, qui avait beaucoup observé, comme tous les vieux missionnaires qui n'étaient pas seulement des théologiens, mais aussi des historiens, des astronomes, des mathématiciens, et surtout des naturalistes, nous peignant, dans leurs lettres, les mœurs, les usages, les coutumes des peuples au milieu desquels ils vivaient, et décrivant avec une grâce et un charme souvent exquis, ce qu'ils apercevaient de plus remarquable dans la nature animale et végétale. C'est en l'écoutant deviser de la sorte sur mille sujets variés, que le chevalier et Nélida arrivèrent à Montréal.

D'immenses préparatifs de résistance s'y faisaient de toutes parts. On fourbissait les armes, on aiguisait les glaives, on créait la défense en élevant des murailles nouvelles ou restaurant les anciennes. Partout régnait une activité extraordinaire, une exaltation inexprimable. Les jeunes milices se livraient au tir et aux exercices militaires avec un incroyable enthousiasme. Tout respirait la guerre, tout annonçait que si les ennemis arrivaient jusque-là, ce ne serait pas sans livrer de terribles assauts, sans éprouver une résistance acharnée, désespérée, qui ne leur abandonnerait la ville que réduite en cendres sur les cadavres de ses défenseurs.

T. L.

(*A continuer.*)

DES DOCTRINES SOCIALES.[1]

MESSIEURS,

Dans une première lecture sur la loi du travail, nous avons dû dire quelques mots des doctrines sociales qui prétendent, par une nouvelle organisation, ôter au travail son caractère de peine et en faire un plaisir ou un attrait passionnel. C'était presque un engagement d'exposer, dans une étude spéciale, ce que nous n'avons pu qu'indiquer en passant. Quand on condamne publiquement des doctrines, la loyauté semble demander que l'on prouve la justice de la condamnation. C'est ce que nous allons tâcher de faire.

Ces doctrines qui, dans ces derniers temps, ont agité la vieille Europe, ont moins ému le Nouveau Monde. Cependant elles y ont eu des échos. C'est même dans les jeunes sociétés de l'Amérique qu'elles ont essayé et qu'elles poursuivent leurs expériences. Il ne sera donc pas inutile de les connaître et de les apprécier.

Les doctrines sociales-communistes sont nombreuses ; mais toutes s'accordent sur un point ; toutes font la guerre à la propriété individuelle, et prétendent élever sur ses ruines la propriété commune. C'est aussi sous ce point de vue que je veux les considérer. Je montrerai d'abord que ces systèmes de communisme, tels qu'on les présente sont irréalisables ; que si par impossible, on parvenait à les réaliser, ils seraient la plus effroyable des servitudes. Nous verrons enfin ce que la doctrine catholique fait pour

1 Conférence lue dans la séance hebdomadaire de l'Union Catholique du 3 mars 1867.

répondre à tous les besoins de notre nature, et comment la vie commune, dans toutes ses formes, peut s'épanouir dans sa lumière et sous son influence.

I

Les doctrines sociales-communistes varient leur forme et leur nom, d'après le nom et le génie de leur auteur. Je n'indique ici que les principales.

Il y a d'abord le communisme brutal, qui n'est pas même une doctrine; vient ensuite la communauté de St. Simon qui proportionne le travail et la récompense aux aptitudes intellectuelles et physiques de ses membres; c'est en troisième lieu l'association par attraction, ou le phalanstère de Fourrier; et enfin c'est la république de Cabet, formulée dans son voyage en Icarie.

Le communisme brutal est un système de spoliation qui consisterait à niveler toutes les fortunes, ou plutôt, à prendre à ceux qui possèdent, pour donner à ceux qui ne possèdent pas, à faire descendre ceux qui sont en haut pour faire monter ceux qui sont en bas; et commeceux qui sont en haut et possèdent, ne cèderaient sans doute pas leurs droits avec la courtoisie d'un maître qui fait, à des amis, les honneurs de sa maison, le monde ne serait plus qu'une proie que toutes les convoitises s'arracheraient en lambeaux sanglants.

Bien des hommes nourrissent et caressent ces idées de spoliation comme des espérances; mais on les renie au grand jour: on les cache sous le voile d'un communisme plus honnête et c'est de celui-là seulement que nous nous occupons.

Les théories saint-Simoniennes prétendent s'appuyer sur l'Evangile. Jésus-Christ, dit-on, en prêchant l'égalité et la fraternité humaine instituait par là même la propriété commune; les apôtres l'avaient établie dès l'origine; c'est l'Eglise qui s'est écartée de cette doctrine, et a substitué à la propriété commune la propriété individuelle.

Eh bien! nous dit-on, qu'a produit ce changement, et cette doctrine ainsi mutilée? Ah! regardez en face la société qui est son ouvrage! Partout ne rencontrez-vous pas, d'un côté, l'opulence oisive avec son luxe effréné, de l'autre, l'indigence avec ses haillons, sa faim et sa misère? Est-ce là l'égalité et la fraternité inaugurée par le Christ?

Le retour à la doctrine primitive, la propriété commune avec la

communauté de travail et de vie, ne ferait-elle pas disparaître ces contrastes et ces excès de l'opulence et de la misère ?

Les autres théories ne cherchent pas un appui dans l'Évangile qu'elles renient, mais toutes prétendent trouver dans la vie commune le remède à tous les maux qui dévorent la société.

Sans doute la vie commune a d'immenses avantages : elle diminue les besoins, augmente les ressources dans des proportions presque fabuleuses, tout le monde en convient ; c'est une question jugée.

Quelle économie de dépenses ne procurerait pas en effet la vie commune : une seule habitation et une seule table pour deux mille hommes, un seul foyer de chaleur et de lumière pour éclairer et chauffer une immense phalanstère ?

Que de travaux n'épargnerait pas à l'homme l'exploitation en grand, aujourd'hui surtout que la vapeur se charge de suppléer les bras de l'ouvrier et d'exécuter presque toutes les grandes opérations rurales ?

Quel charme dans ce travail libre et varié, où chacun, avec une noble émulation, rivalise d'ardeur pour mieux remplir sa tâche, et mérite le prix, aux applaudissements de la communauté !

Que de délices dans cette société de frères et d'amis, réunis sous un même toit, pressés autour d'un même foyer, assis à une même table, confondus dans une même vie !

Qui ne serait ému de ces tableaux féériques du bonheur d'une nation de cinquante millions d'hommes, partagés en communautés ou phalanstères, où tous vivent en chacun et pour chacun, et où chacun vit en tous et pour tous ? .

Voilà certes qui est beau ! très beau ! Il n'y a qu'un petit malheur ; c'est que cette ravissante société n'existe et ne peut exister que sur le papier.

Il est aisé d'imaginer dans un beau rêve une société où tous les membres s'engrainent comme des rouages, restent à la place que vous leur assignez, et suivent, sans se plaindre, le mouvement que vous leur imprimez. Mais descendez dans les réalités de la vie : est-ce là le rôle que l'homme est appelé à remplir dans nos sociétés ? Dieu qui dirige, sans travail, ces myriades de soleils et de mondes sur nos têtes, est moins absolu à l'endroit de nos sociétés ! Il ne lui plaît pas de nous traiter comme des rouages ; il laisse une large sphère à notre liberté. Prenons donc l'homme tel qu'il est : avec sa liberté, ses caprices et ses passions !

On prétend que l'homme est naturellement bon, que seul le milieu social, où il vit, est mauvais et le déprave ! Ah ! sans doute, au fond de notre nature vit encore le principe de tout bien : il y a

là encore de nobles sentiments et de généreux dévouements pour nos frères et pour Dieu ! Mais, la main sur le cœur, ne sentons-nous pas aussi le mal qui lutte contre le bien, et trop souvent, hélas ! remporte la victoire ? Le monde exerce sur les mœurs une funeste influence ! Oui, et Jésus-Christ a dit : *malheur au monde, à cause de ses scandales !* Mais en dehors même de son influence, le mal ne se fait-il pas jour dans nos âmes ? Si l'on rejette la foi de tous les peuples et de tous les siècles, avec les enseignements de la raison et de la science sur le dogme de la déchéance de l'humanité, l'expérience ne se chargera-t-elle pas de nous donner de douloureuses leçons ? Oh ! oui ; nous le connaissons, nous le sentons en nous-mêmes ce mal, cet ennemi avec lequel nous sommes toujours aux prises ! Et malheur à qui ne le sent pas ! c'est qu'il n'a jamais lutté pour le bien, pour la vertu.

Si donc, pour fonder ces sociétés nouvelles, on compte sur des éléments toujours souples ; sur des hommes et des passions toujours engrenées pour le bien, l'expérience n'apportera-t-elle pas à toutes ces tentatives, de cruelles déceptions ?

Quoi, ce pauvre ouvrier qui, à la vue du salaire des travaux et des sueurs de la semaine ne sait plus se contenir, et va dévorer, en un jour, dans l'ivrognerie et la débauche, ce qui est sa vie et la vie de sa famillle ; il sera tout à coup sobre, dévoué aux siens, lorsqu'on l'aura placé dans l'abondance ! Quoi ! cet homme qui n'a pour sa famille d'autre sentiment que la haine et la colère, d'autre expression d'amour que le jurement et le blasphême ! cet homme qui, sans être ému par les prières et par les larmes, fait le désespoir d'une femme et d'enfants malheureux ! cet homme violent sera doux comme un agneau, lorsqu'on l'aura mis aux prises avec des caractères également emportés !

C'est l'excès de la misère, dit-on, qui abrutit le pauvre ! Mais si l'éducation parvient à jeter un voile ou un vernis sur la passion et le vice, en étouffe-t-elle le principe ? Et dans les hauts rangs de la société ne retrouve-t-on pas souvent les mêmes violences et les mêmes débauches ? Non, ce n'est ni la pauvreté, ni la richesse qui fait le vice ou la vertu ; mais la direction plus ou moins forte vers le ciel ou vers la terre. Dans ces sociétés nouvelles on ne parle, on ne s'occupe que du bien-être matériel ; les passions n'en seront que plus basses et plus ardentes. Eh bien ! figurez-vous quatre cents familles de nos sociétés réunies sous un même toit, dans un même phalanstère ; condensez toutes ces passions dans un même foyer, laissez-les s'échauffer par ce contact mutuel, et jugez de la liberté et du bonheur harmonien que l'on doit y goûter !

Du reste l'expérience s'est faite. Dans les vastes cloîtres de

Cîteaux où St. Bernard tenait mille religieux suspendus à ses lèvres, mille vies mêlées à sa vie, et goûtait les divines harmonies qui sortaient de l'accord de tant de cœurs, de tant d'âmes unies ; des disciples de Fourrier ont tenté d'inaugurer une communauté phalanstérienne. On prit, pour premiers fondateurs des hommes de choix, des civilisés de la capitale ! Eh bien ! Messieurs, le mécanisme social fut plus qu'embarrassé ! Ces rouages intelligents étaient rebelles au travail, et sourds au commandement ; on n'avait d'attrait bien prononcé que pour les quatre grands repas que Fourrier promet à ses élus ! Souvent même on fut obligé d'appeler la gendarmerie pour rétablir les séries harmoniennes. En peu de temps l'expérience réussit à ruiner le lord anglais qui s'était donné la fantaisie de cet essai. L'Amérique a retentit des accusations portées contre le fondateur de la communauté Icarienne, des guerres intestines qui ont déchiré, des malheurs qui ont anéanti la nouvelle société !

Quand en société on part d'un principe faux, on arrive à des conséquences désastreuses, à des conséquences pratiques, qui se formulent avec des larmes et du sang !

Et ce ne sont encore là que de petits inconvénients auprès de ceux que j'ai à vous signaler ! Cette communauté, si par impossible elle venait à se réaliser, serait la plus affreuse de toutes les servitudes.

II

Dans toute société, il faut une autorité : autorité administrative dans chaque communauté ou phalanstère : autorité plus étendue dans chaque province : autorité universelle dans la nation. Or, quelle sera cette autorité ? C'est le peuple qui se gouvernera lui-même par ses délégués ! Je le veux bien : les élections seront pures ; les mandataires ne vendront pas leurs convictions au poids de l'or. Mais quoi ! ces hommes, une fois marqués du sceau de l'élection, seront sans passions, sans sympathies et sans haine !

Au jeune âge on peut avoir ces illusions d'un noble cœur ; mais les années apportent avec elles l'expérience des hommes et des choses. Et c'est à quelques hommes que l'on remet, non plus seulement, comme dans les autres sociétés, l'administration des intérêts nationaux, mais la propriété, la terre, l'habitation, le travail, les bras, les sueurs, la vie, le corps, l'âme de toute une nation !

Or, comprenez-vous, Messieurs, l'étendue de la servitude qui va peser sur tous les membres de cette société ? Sous peine de la vie,

tous doivent travailler, quel sera le travail de chacun ? L'attrait, dit-on, en fera le choix ! Oui ! mais dans toute société, il y a des travaux pénibles, et des travaux agréables : tous auront-ils la même puissance d'attraction ? La plupart ne se sentiront-ils pas des dispositions pour tenir la plume ou le pinceau, pour monter à cheval et inspecter le travail des autres ? Eh ! Messieurs, quel est l'ouvrier sachant lire et écrire qui n'ait dit quelquefois en sa vie : "Ah! si j'étais le gouvernement, les choses iraient bien autrement!" Il est des ambitions à tous les degrés.

Il faudra donc distribuer les emplois et c'est le gouvernement de chaque phalanstère ou communauté, c'est-à-dire quelques hommes qui en feront le partage ! A celui qui joint à quelque peu d'imagination beaucoup de jactance, on confiera la plume de Molière ou le pinceau de Raphaël ; à Corneille et à Racine la truelle ou le marteau !

Dans l'état actuel de nos sociétés, si pesant que soit un sceptre, si tracassière que soit une administration, elle n'atteint pas tous les instants de votre vie. Retiré dans vos domaines et dans votre domicile, vous y respirez à l'aise. La constitution vous couvre de son inviolable majesté. N'eussiez-vous que vingt pieds carrés de terre, la loi élève autour de vous une barrière inviolable. Vous avez, sous vos pieds un sol, sur votre tête un ciel que nulle puissance ne peut vous ravir. Et si vous n'avez pas même ces quelques pieds de terre, vous avez du moins la propriété de vos deux bras, que vous pouvez emporter où il vous plaît, et, avec eux les moyens d'une vie indépendante !

Mais dans la communauté, le sol manque, se dérobe sous vos pieds, et vos deux bras ne vous appartiennent plus ; chaque jour une administration, peut-être tracassière, vous mesure votre tâche : on fait de votre vie une longue corvée !

D'ailleurs, on travaille pour vivre ; le travail doit avoir sa récompense. Quoi de plus équitable que le principe : à chacun selon son mérite, selon sa capacité, selon son travail ? Mais qui évaluera votre travail ? Qui estimera votre mérite ? Quelle main pèsera le génie et ses œuvres ?

Le génie ! Il est de sa nature de n'être pas apprécié par ses contemporains. Placé sur les hauteurs, il découvre dans la profondeur des choses, ou sur les horizons de l'avenir, des objets que n'aperçoivent pas encore les esprits placés dans des régions inférieures. Il saisit des idées que l'usage n'a pas encore vulgarisées : longtemps il est incompris. C'est le plus souvent sur sa tombe que se lève pour lui le jour de la justice. Et ce sont quelques hommes, peut-être vulgaires, peut-être rivaux, qui vont prononcer sur ses

découvertes et sur ses œuvres ! Ah ! ils l'arrêteront dès le premier pas ; ils l'étoufferont à sa première inspiration ! Ils enverront Descartes à la meule, Bossuet à la charrue !

Supposez même que tous les jugements soient toujours équitables ; qu'adviendra-t-il de tant d'êtres faibles d'esprit ou de corps ?

Ah ! si un tyran vous jetait, comme les premiers chrétiens dans les entrailles de la terre, pour en extraire l'or ou le fer, le monde saurait, et vous sauriez vous-même que vous êtes une victime ; vous pourriez vous renfermer dans votre dignité personnelle. En creusant la terre, en mangeant votre morceau de pain noir, vous pourriez encore vous estimer et vous consoler, en attendant l'heure de la réparation.

Mais dans la communauté phalanstérienne ou sociale, on vous dit : " Nous t'avons pesé ; nous avons mesuré ton intelligence et ta capacité, nous avons estimé ton travail, ton corps, ton âme : tu n'es bon que pour creuser la terre ! encore ton travail est-il de peu de valeur ! Tiens, il ne vaut que cela !" Et vous, en face de vos juges, vous recevez, avec votre emploi et votre morceau de pain, votre brevet d'incapacité et d'idiotisme ; et, en mangeant ce pain noir, vous devrez vous dire : " Je ne vaux que cela ! "

Messieurs, est-il une servitude plus écrasante que celle du travail commun ? est-il une servitude plus humiliante que celle des capacités ?

Et vous êtes désarmé, sans ressources contre le despotisme qui s'impose à votre corps, à votre intelligence, à votre vie ! Dans nos sociétés vous pouvez en appeler de vos juges à un autre tribunal, et même de vos contemporains au tribunal plus impartial de la postérité. La presse est à vos ordres ; vous pouvez défendre vos théories ; et, si la vérité est avec vous, elle finira par triompher ! Mais dans le phalanstère ou le socialisme, la presse n'est pas en votre pouvoir. Sans propriété vous ne pouvez graver votre pensée sur l'airain de l'avenir. Les œuvres de votre génie ont été examinées, pesées : le gouvernement, c'est-à-dire quelques hommes, vos rivaux, vos ennemis, ont prononcé un arrêt sans appel ; votre pensée ne marche pas avec leur pensée, votre cœur ne bat pas avec leur cœur ; on condamne vos bras à cultiver la terre, et votre intelligence à dévorer en silence ses idées captives !

Encore, s'il ne s'agissait que d'une pensée, d'une théorie humaine, on pourrait après tout en faire le sacrifice. Mais il est des pensées et des sentiments qui sont notre vie, notre espérance, notre bonheur ; des pensées et des sentiments qui veulent s'exprimer par une manifestation de foi, par un culte ! et ce sont ces pensées et ces sentiments ; c'est votre foi, votre culte, votre religion, votre vie

qui seront soumises au caprice de la majorité ou des quelques hommes qui la dirigent !

L'administration sera religieuse ou irréligieuse ; religieuse, luthérienne, calviniste ou protestante, ne sera-t-elle pas tentée de proscrire toute doctrine opposée à sa croyance ? Irréligieuse et impie ! Ah ! Messieurs, vous connaissez la douce tolérance de l'incrédulité ! Aujourd'hui nous la voyons à l'œuvre partout où elle est maîtresse !

Que deviendrait donc dans une société communiste, la première de toutes les libertés, la liberté de l'âme, la liberté de la conscience ? Ce n'est pas ici une simple supposition. Dans un ouvrage, où l'un des chefs de cette école étale les tableaux féériques du bonheur de la société nouvelle, on déclare que l'on n'a ni foi, ni culte religieux ; on a prononcé à la majorité qu'on n'en a pas besoin, vu qu'on est parfaitement heureux sans religion !

Eh bien ! nous en avons besoin, nous ! et sans elle, que nous font à nous tous les biens de la terre ? Nous aurons toujours assez de pain pour cette vie, et, s'il devait nous manquer, nous en aurions encore assez peu de souci : en regardant le ciel, nous pourrions nous consoler ! L'important pour nous, c'est notre avenir, notre éternité ! Nous y croyons : notre âme n'est pas assez misérable pour se renfermer dans un monde et dans une vie de toutes parts bornés par une tombe ! Il nous faut quelque chose de plus, il nous faut le ciel, et, en attendant, l'espérance qui soutient, et la religion qui nous y conduit. Et cette religion la majorité la proscrit ; ces aspirations qui soulèvent notre poitrine, ces désirs qui nous attirent en haut on les refoule sans pitié ! On nous donne le pain du corps, et on nous refuse l'air, la lumière, le pain et la vie de l'âme ! Mais, Messieurs, un paradis sur la terre serait encore un enfer, s'il ne devait nous mener au ciel de l'éternité !

Voilà cependant ce que les doctrines humaines nous présentent comme l'idéal, comme le rêve du bonheur ! Mais ce bonheur, c'est l'esclavage du travail, c'est l'esclavage de la pensée, c'est l'esclavage de la conscience ! Et contre cette triple tyrannie, la communauté ne vous laisse aucune ressource ! Elle possède vos biens, elle commande votre travail, elle étouffe votre pensée, elle éteint votre vie !

Cependant l'on fait un crime à l'Eglise de n'avoir pas proclamé la communauté des biens, d'avoir maintenu le droit de propriété qui seul protége toutes nos libertés contre toutes les servitudes ! Ah ! bénissons-là plutôt d'avoir consacré ce droit tutélaire qui sauvegarde tous les autres, et d'avoir tracé les lois qui en règlent l'usage, en préviennent, ou du moins, en diminuent les abus !

III

Mais qu'ai-je fait, Messieurs ? Etablir l'impossibilité de la communauté phalanstérienne ou sociale, n'est-ce pas attaquer la loi de la nature et la loi de l'Evangile ? L'association n'est-elle pas un vœu et un besoin de notre nature ? Son principe n'est-il pas le droit sacré qui protége les petites existences contre la misère, la liberté individuelle contre la servitude ? L'Evangile n'a-t-il pas aussi consacré ce principe ? et n'est-ce pas sous son inspiration que se sont formées tant d'associations, qu'ont fleuri tant de communautés de tout nom et de toute forme ? N'est-ce pas cette communauté de vie que l'Eglise créa dès son origine en face de l'empire romain, et qu'elle fit refleurir quinze siècles plus tard dans le nouveau monde ? N'est-ce pas cette communauté de vie que, sous tous les soleils et dans tous les siècles, elle n'a cessé de développer dans ses institutions religieuses et monastiques? Pourquoi donc l'humanité, plus avancée aujourd'hui dans les sciences sociales, ne pourrait-elle pas réaliser ce qu'ont fait avec succès les institutions religieuses de toutes les époques, les premiers enfants de l'Eglise et les tribus sauvages de l'Amérique ? Les fils de la civilisation moderne sont-ils de pire condition que les fils du paganisme, ou que les hordes sauvages du Paraguay ?

Oui, il est très-vrai, la communauté de vie, impossible sans la religion, devient possible avec elle et aux conditions qu'elle a posées. L'expérience le prouve..

Dès sa naissance l'Eglise enfante une société qui n'est qu'une grande communauté, où personne n'appelle sien ce qui est à tous, où personne n'est dans le besoin, parceque tous, riches ou pauvres, vivent du fonds inépuisable de la fraternité.

Seize siècles plus tard, poussés par le même esprit, par le souffle de la charité, quelques pauvres missionnaires remontent le cours des rivieres, en faisant retentir leurs rives de chants, que leurs échos n'avaient pas encore redits. Ils chantent, et leur voix, comme un écho des mélodies célestes, attire, du creux de leurs rochers et du fond de leurs forêts, les tribus sauvages, remuent, éveillent dans ces âmes un sentiment qu'elles ne se connaissaient pas. Sous le charme de cette céleste harmonie, les sauvages laissent tomber leurs flèches et leur casse-tête, et suivent à la nage la pirogue qui leur apporte le salut. Bientôt à la voix de ces orphées chrétiens s'élèvent comme par enchantement, les républiques fameuses du Paraguay, qui laissent à mille lieues en arrière notre

civilisation de dix-neuf siècles, et confondent tous leurs enfants dans une même fraternité, dans une même vie et dans un même bonheur !

Les auteurs de ces merveilleuses sociétés auraient, mieux que personne, mérité des statues : ils n'ont recueilli que la persécution ! C'est l'héritage que le maître a promis à ses disciples, qu'Ignace, leur père, a demandé pour sa compagnie ; heureux encore de mourir pour des ennemis qui les méconnaissent !

L'état religieux est également une parfaite communauté de biens, de travail et de vie. Jamais, même dans ses plus beaux rêves, le socialisme n'eut l'idée d'une société et d'une union si parfaites !

Là celui qui apporte beaucoup n'est pas plus que celui qui n'apporte rien. Celui qui porte sur son front l'auréole du génie, et dans son sang l'illustration de la naissance, ne se distingue pas de celui qui n'a pour tout bien que sa bonne volonté ; celui qui exerce aujourd'hui l'autorité sera, demain, confondu dans les rangs de ses frères. L'autorité n'est qu'une servitude plus étendue. Tous vivent sous un même toit, habitent les mêmes cellules, s'asseoient à la même table, sont couverts des mêmes vêtements. Tous, enfants de princes ou enfants du peuple, se servent de leurs mains et passent sous le niveau de l'égalité religieuse. Il n'y a qu'une rivalité et qu'une distinction permise : que tous rivalisent de vertu, d'abnégation, d'humilité ; que tous aspirent à se faire les serviteurs de leurs frères ! Ces distinctions et ces rivalités de la charité ne servent qu'à mieux fondre toutes les âmes, tous les cœurs, toutes les vies dans l'unité fraternelle !

Voilà, Messieurs, les merveilles qu'a réalisées, que réalise encore, à la face du soleil, la doctrine catholique. Si l'Evangile vivait dans tous les cœurs, si tous se soumettaient à son empire, le monde entier ne formerait qu'une société de frères. Si donc les novateurs modernes acceptent, dans sa perfection, cet esprit évangélique, ses lois, ses conditions, la communauté de vie sera facile et douce. Loin de la repousser, tous l'accueilleront avec amour, tous voudront partager ce bonheur.

Mais quelles sont les conditions qui seules rendraient possible cette transformation sociale ? Je vais le dire en peu de mots.

La première condition de la communauté de vie, c'est qu'elle soit et reste libre. Jésus-Christ n'est pas venu faire une révolution violente dans le monde ; il n'a déclaré la guerre à aucune institution, à aucun gouvernement ; il ne substitue pas un droit nouveau à un droit ancien, la propriété commune à la propriété individuelle ; il n'est l'ennemi d'aucune forme sociale ; il respecte tous les droits. Il offre à tous les bienfaits de sa doctrine, de sa

loi, de sa vie, mais il ne violente personne pour les faire accepter. Il établit son Eglise, et, dans son Eglise, des communautés : voulez-vous jouir de leurs avantages ? vous le pouvez, mais vous êtes libres. La liberté rend doux et léger le joug de son choix. La vie commune a des charmes ineffables quand on en accepte librement les devoirs.

Mais si l'on prétendait ravir aux autres ce qu'ils possèdent ; si, en croisant le fer sur leur poitrine, on leur disait : " La vie commune ou la mort !" La vie commune, même matériellement la plus avantageuse, serait la plus intolérable des servitudes !

Chose étrange ! Jésus-Christ respecte toutes les libertés, et le monde ne veut pas respecter la liberté de Jésus-Christ ! Son Eglise offre à nos sociétés les institutions fécondes qu'appellent tous les vœux et qui répondent à tous les besoins ; et parce que ce sont des institutions religieuses, on les repousse ! Et, cependant, que demandent-elles ? la liberté d'unir leurs voix dans une même prière, leurs cœurs dans un même amour, leur activité dans une vie commune. Leur unique ambition est, après s'être données à Dieu, de se sacrifier pour les hommes, leurs frères ! Et parce que ce dévouement vient du ciel, on le proscrit ! N'y a-t-il donc pas assez de souffrances dans le monde pour qu'on laisse aux âmes que Dieu a touchées la liberté de s'unir, la liberté de prier, la liberté de se dévouer ?

La seconde condition de la vie commune, c'est d'être un état de pauvreté, d'abnégation, de sacrifice.

Oui, Messieurs, ce qui fait la force, la vie des communautés religieuses, c'est la pauvreté. L'âme qui vit, volontairement, dans les privations et le dépouillement, se fortifie contre l'orgueil et le sensualisme ; elle entretient le feu sacré, nourrit la vertu, l'humilité, le dévouement, la charité. Tant que les maisons religieuses conservent la pauvreté dans la vie commune, toutes les vertus austères de l'Evangile fleurissent sous sa garde. Si les biens se multiplient entre les mains du travail et du dévouement, c'est pour nourrir de nombreuses familles de pauvres, et, au jour des grands besoins, des populations entières, groupées autour du monastère. Si, quelquefois, les révolutions emportent ces institutions religieuses, comme on l'a vu en Allemagne, en Angleterre, en France, en Espagne, et, aujourd'hui encore, en Italie, vous les voyez se relever, après l'orage, avec une énergie nouvelle, retrempées dans les vertus du Calvaire ! C'est là de l'histoire ancienne et moderne.

La liberté, la pauvreté et le dévouement, voilà les grandes forces de l'Eglise ! Eh ! que n'a-t-elle pas fait avec cette toute puissance ? Que d'institutions n'a-t-elle pas enfantées ? Est-il une seule souf-

france, physique ou morale qui n'ait vu s'élever, à ses côtés, une communauté religieuse pour la guérir ou la consoler? est-il un besoin de l'âme, qui ne trouve là un asile et un repos? Toujours sa charité se multiplie dans l'Eglise, comme les misères dans les sociétés. Toujours elle prend la forme, le caractère qui répond aux souffrances de chaque époque.

Non seulement l'Eglise a créé les monastères pour recueillir les âmes religieuses dans leur enceinte, et pour venir au secours des classes délaissées : mais elle a suscité, selon les besoins, des ordres de chevalerie pour défendre la chrétienté contre l'invasion de l'Islamisme ou de la barbarie, elle a même, au sein de nos cités, formé des sociétés qui tiennent le milieu entre la vie religieuse et la vie libre du monde ; dans certaines ville d'Europe, on trouve encore de ces phalanstères chrétiens où trois, quatre et cinq cents ménages groupés autour d'une église, peuvent goûter, selon leur attrait, les avantages de la vie commune avec la liberté de la vie privée.

Si, au moyen âge, et dans tous les siècles, l'Eglise a su répondre à tous les besoins, pourquoi ne pourrait-elle pas comprendre aussi les aspirations et les besoins de notre époque ?

Ah ! que le monde la laisse agir avec liberté, elle relèvera ses institutions séculaires et pourra les approprier à l'état des sociétés modernes. Il est surtout un premier service qu'elle leur offre et qui suffirait pour guérir une plaie profonde.

Aujourd'hui les familles redoutent ce que les patriarches et nos ancêtres attendaient comme une bénédiction. Dominés par l'égoïsme, rongés par le luxe, elles reculent devant les sacrifices qu'imposent l'éducation et l'établissement d'une nombreuse postérité. C'est là le mal de notre époque. Eh bien ! qu'on laisse partout à l'Eglise la liberté d'ouvrir des asiles nouveaux à ce trop plein de la société : elle prélèvera les prémices sur les enfants de la famille ; et ceux qui seront choisis s'estimeront les plus heureux : et la terre fécondée par le travail de la charité sera toujours assez riche pour nourrir ses enfants.

Si les doctrines sociales, agitées de nos jours, sont l'expression d'un véritable besoin, la religion entendra ces aspirations elle distinguera ce qui est réalisable de ce qui ne l'est pas. Toujours elle eut l'insigne bonheur de pressentir, dans chaque siècle, le besoin des peuples et d'apporter le secours attendu. Confions-nous à ses lumières et à son amour. A l'heure marquée par la providence, apparaîtra l'un de ces hommes que Dieu prépare aux grandes choses, qui sera l'homme de son époque comme les François d'Assise, les Dominique, les Ignace, les Vincent de Paul, furent

les initiateurs de leur siècle. Il créera, s'il en est besoin des phalanstères chrétiens, qui offriront à leurs heureux habitants l'abondance dans le travail, l'union dans la charité, avec l'espérance d'un bonheur plus complet dans une patrie meilleure.

IV.

De tous les pays le Canada est peut-être celui qui se trouve dans les conditions les plus favorables pour prendre l'initiative des grandes œuvres et des colonies chrétiennes.

Comme les anciens pays, il a reçu de ses fondateurs, et il a conservé dans sa vigueur l'esprit catholique sans lequel on ne fonde rien de solide. Il a de plus les avantages d'un pays nouveau où la terre ne peut manquer à ses habitants et se prête à toutes les tentatives du dévouement.

Permettez-moi, Messieurs, de jeter un coup d'œil rapide sur les institutions que la religion a fondées sur cette terre nouvelle. L'expérience du passé, l'activité féconde du présent, nous feront pressentir ce qu'elle peut préparer à l'avenir.

Permettez-moi, pour ne pas trop m'étendre, de ne considérer ici que les œuvres de Montréal : ce que j'en dirai peut s'appliquer à tout le Canada.

Les grandes institutions qui ont formé le Canada datent des premiers temps de la colonisation. L'Hôtel-Dieu et l'Hôpital Général pour toutes les souffrances des classes pauvres ; les Dames de la Congrégation pour l'instruction des jeunes personnes, le Séminaire de St. Sulpice pour l'éducation, pour tous les besoins paroissiaux, culte, églises, écoles, secours aux pauvres ; les Jésuites pour le ministère apostolique et l'éducation de la jeunesse ; toutes ces grandes institutions empruntées à la mère-patrie, ou créées dans la colonie par des personnes venue de France, furent grandement fondées en terres et en Seigneuries pour faire face à toutes les exigeances.

Ces fondations en terres étaient sans doute de peu de valeur dans les commencements, mais à mesure que s'est multipliée la population les ressources se sont développées dans la même proportion. Depuis deux siècles elles remplissent noblement leur mission. Leur développement et leur durée révèlent les avantages de la vie commune.

Mais dans ces derniers temps la population du Canada a pris d'immenses développements ; Montréal devient une des grandes cités du monde ; la petite colonie se fait nation.

Placé à la tête de ce beau diocèse Monseigneur Bourget a compris que de nouveaux besoins demandaient des institutions nouvelles. L'évêché de Montréal, n'est pas dans les conditions des premières fondations il ne possède rien ; il est plus pauvre que la plus petite cure du diocèse. Mais Dieu a des ressources que le monde ne connaît pas. Plein de confiance dans la divine Providence Monseigneur appelle de la France les Révérends Pères Oblats pour le ministère apostolique dans Montréal et les missions des campagnes ; il invite les Révérends Pères Jésuites à reprendre dans le ministère apostolique et dans l'éducation, la mission que leur suppression avait un moment interrompue ; il prie les religieuses du Sacré Cœur d'apporter en Canada leur expérience dans l'éducation des jeunes personnes ; sous l'inspiration de son zèle, et au souffle de l'Esprit saint, d'autres institutions religieuses naissent et se développent sur ce sol fécond ; les religieuses des SS. CC. de Jésus et Marie à Longueil et à Hochelaga ; les sœurs de Ste. Anne à Lachine se multiplient avec une merveilleuse fécondité. Qui ne sent aujourd'hui l'à-propos de cette initiative ? qui n'apprécie les résultats obtenus et les progrès provoqués partout par une noble et sainte émulation !

Dans l'éducation élevée et dans l'instruction primaire, dans les œuvres de zèle apostolique et dans les œuvres de charité l'émulation est partout et souverainement utile. Si parfois de mesquines passions viennent se mêler au zèle, c'est un malheur pour l'âme étroite qui se laisse dominer par ce sentiment, mais un malheur qui tourne toujours au bien de la religion et de l'humanité.

C'est pour cela que l'Église féconde dans son sein et répand partout tant d'institutions diverses, qui s'animent et s'inspirent mutuellement un zèle toujours croissant, un dévouement toujours nouveau !

A mesure qu'une grande cité se développe, de nouveaux besoins se révèlent, et le zèle doit à tous secours et consolations. Monseigneur l'Evêque aperçoit dans sa ville épiscopale des misères physiques et morales que les premières fondations ne peuvent toutes embrasser. Il demande à l'Europe les PP. de Ste. Croix, les FF. de St. Viateur, et les FF. Hospitaliers de St. Antoine pour former des écoles commerciales et agricoles, pour instruire les aveugles et les sourds-muets, et pour recueillir sur la rue ces êtres abandonnés qui n'ont ni feu ni lieu.

Les Dames du Bon Pasteur viennent à son invitation ouvrir un asile aux tristes victimes du libertinage ; les sœurs de la Miséricorde naissent sous la même inspiration de zèle, pour relever et

régénérer les personnes malheureuses dont le monde a compromis l'honneur et l'avenir.

Les sœurs de la Providence se multiplient par la charité et répondent à l'appel de toutes les misères et de toutes les souffrances : Prêtres infirmes, sourdes-muettes, filles de service sans place, orphelins, malades à domicile ou dans des hospices, toutes les douleurs viennent s'abriter à l'ombre de cette charitable Providence. On est étonné de la multitude de ces œuvres, et pourtant il n'en est aucune qui ne comble un vide, qui ne réponde à un besoin créé par la misère ou les passions.

Ces œuvres si nécessaires ne sont pas fondées comme l'ont été celles qui datent du commencement de la colonisation ; la plupart sont même grevées de dettes. Créées par Monseigneur et par quelques familles catholiques, elles s'entretiennent par le zèle de personnes généreuses et de réunions de charité.

Dieu se plaît sans doute dans ces œuvres qui reposent sur la Providence, et développent tant de vertus dans les âmes. C'est une des gloires de la religion, et c'est une bénédiction pour la cité.

Cependant les œuvres utiles doivent assurer leur avenir, et laisser à la charité le soin de créer successivement les institutions nouvelles, qu'exigent, à chaque époque, de nouveaux besoins.

Mais comment fonder ces œuvres si nombreuses, si étendues ?

Dans les pays peuplés, les fondations ne se font qu'au prix d'immenses sacrifices : mais en Canada ne peut-on faire aujourd'hui ce qu'ont fait les premiers fondateurs de la Colonie ?

Le gouvernement possède un immense territoire qui attend le défrichement : ne pourrait-il pas concéder à chacune de ces œuvres un domaine de quelques milliers d'arpents ? Loin d'appauvrir le gouvernement, ces concessions provoqueraient et hâteraient la colonisation qui seule fait la richesse et la puissance d'une nation. Autour de chaque établissement se formerait rapidement une paroisse. Les hommes d'Etat qui prendraient cette initiative laisseraient une mémoire bénie dans les immortelles annales de la charité, et des œuvres qui grandiraient comme les premières fondations.

Supposons que les œuvres nombreuses des orphelins, des enfants abandonnés, des vieillards, des jeunes détenus, des vagabonds de l'hospice St. Antoine, s'établissent, chacune dans un vaste domaine, et ne conservent en ville qu'un simple dépôt qui déverserait son trop plein dans l'établissement de la campagne, ne verrait-on pas ces domaines se défricher graduellement selon les besoins et assurer des ressources croissantes pour l'avenir ?

Ce n'est pas ici le lieu de tracer le plan et l'organisation de ces établissements agricoles et charitables. Les institutions religieuses n'ont jamais manqué de l'intelligence pratique nécessaire à leurs œuvres. Stimulées par le besoin de développer leurs ressources avec leur population, elles imprimeront le mouvement à l'agriculture, et donneront l'exemple d'une exploitation bien entendue.

L'expérience d'ailleurs est un grand maître : d'heureux essais ont été faits dans cette voie. On a fondé en Algérie deux grands orphelinats qui sont en pleine prospérité ; on a même proposé au gouvernement d'étendre ce système de colonisation à tous les enfants abandonnés de la France.

On a également créé pour les jeunes détenus des colonies agricoles pénitencières. Celles qui sont placées sous l'influence religieuse ont un plein succès. Sur l'initiative de l'Empereur, la ville de Paris a formé à la campagne des établissements de convalescence, où les malades en état d'être transportés, recouvrent rapidement la santé et les forces pour le travail. Les hôpitaux des villes verront ainsi diminuer leur population qui refluera vers la campagne.

Mais comment doter à la fois le présent et l'avenir ? Les hommes d'Etat du Canada se feront gloire sans doute d'inaugurer la Confédération par une grande concession de terrains à des œuvres si populaires. S'ils refusaient cette gloire, ce serait alors à la charité de la recueillir. N'oublions pas que dans les *townships* (cantons), les terres se vendent à un chelin l'arpent ; un milllier de piastres représenterait donc un domaine de cinq mille arpents. Cette fondation ne serait-elle pas une ressource plutôt qu'une charge ?

Dans la ville de Montréal le terrain nécessaire à un grand établissement de charité coûtera de dix à vingt mille piastres, et encore sera-t-il bien resserré : le bâtiment exigera une somme pour le moins égale. Supposons qu'on ne fonde en ville qu'un dépôt ; on applique la moitié ou les deux tiers de cette mise de fonds à un établissement agricole qui se développera selon ses besoins ; et c'est une œuvre fondée pour des siècles.

Les œuvres des jeunes détenus, des orphelins et des enfants abandonnés seraient parfaitement placées à la campagne, avec dépôt en ville.

Les enfants abandonnés sont aujourd'hui recueillis avec une tendresse maternelle par les sœurs grises ; mais il existe dans cette œuvre une lacune qui pèserait comme un reproche et un remords sur le gouvernement qui ne chercherait pas à y remédier. Dans tout le Canada il n'existe qu'un seul asile pour recevoir ces malheureux enfants : on les apporte à Montréal de Québec, de St.

Hyacinthe, de Toronto et des campagnes : ils arrivent mourants. D'après l'annuaire de 1863, 637 enfants ont été apportés et 602 sont morts. Ce chiffre a son éloquence, et malheur au chrétien qui n'en serait pas ému !

Ne pourrait-on pas établir dans tous les hôpitaux du Canada des dépôts où ces tristes victimes seraient reçues et soignées jusqu'à ce qu'elles puissent être dirigées sur l'établissement de la campagne ?

La vue de ces œuvres pour ainsi dire miraculeuses qui, depuis trente ans, ont été créées à Montréal permet de compter sur l'avenir. Dieu sait susciter des âmes dévouées quand il en est besoin ? Avec quel zèle de nombreuses et honorables familles ont secondé les vues et les œuvres dont Monseigneur a toujours eu l'inspiration et l'initiative ?

Les honorables familles d'Youville, Cotté, Gamelin, Viger, Quesnel, Cherrier ont une large part dans ces fondations et laissent une mémoire bénie dans les annales de la charité.

L'honorable famille de Monsieur Valois s'est fait une place à part par la magnifique fondation d'Hochelaga.

Il est surtout un nom qui se trouve dans toutes les œuvres de charité, et à chaque page de l'annuaire. Ce nom, il n'est pas besoin de le prononcer, toute la cité le connait, tous les pauvres le bénissent !

L'asile de la Providence, l'hospice St. Joseph, le Bon Pasteur, les sœurs de la Miséricorde, l'Hospice St. Antoine le nomment comme leur principal ou leur unique fondateur. L'église du Gésu lui doit le terrain sur lequel elle est bâtie. Le collége et le noviciat lui sont également redevables. Beaucoup d'autres œuvres sont soutenues par ses largesses : Dieu seul en a le secret.

Ce grand citoyen ne se révèle pas à la cité comme l'un de ses plus riches habitants. Il n'éblouit pas le monde par l'éclat de son luxe et de ses fêtes : et cependant il donne avec une munificence princière. Quel est donc le secret de cette grandeur dans la charité ?

Il a tiré du spectacle qu'il a sous les yeux un enseignement qui est devenu la règle de sa conduite. Il a vu que les jeunes gens de familles opulentes, trouvant leur place faite sur la terre et au soleil, trainent le plus souvent une vie stérile dans l'oisiveté les plaisirs et le vice, et préparent ainsi la ruine de leur fortune et l'opprobre de leur nom : et il s'est dit que ses petits-fils seront toujours assez riches s'ils sont vertueux ; qu'au lieu de travailler à leur léguer de colossales richesses, mieux valait leur assurer un solide héritage de foi, avec une fortune bénie de Dieu et de ses pauvres. Il a éprouvé la vérité de cette parole de l'éternelle

sagesse : *Cherchez d'abord le royaume des cieux et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroit.* Dieu a béni ses entreprises parce que la charité est intéressée dans ses succès. Il a vu tomber à ses côtés cent familles plus opulentes que la sienne, et à cette vue il peut se rendre le témoignage, qu'en plaçant une partie de ses biens dans les œuvres de charité, il a pris la meilleure assurance contre les événements et les revers de la fortune.

Dans une vie simple et occupée, il a trouvé le bonheur de la famille promis à la vertu : Dieu ajoute ce que, dans son humilité, il ne cherchait pas, la gloire la plus pure qui puisse récompenser un cœur chrétien,—la gloire d'avoir fondé et de laisser après lui des œuvres qui le loueront, et un nom que béniront tous les malheureux sauvés et consolés par ses soins.

Telles sont les grandes œuvres qu'a su réaliser, en peu d'années, la charité catholique, soutenue par le dévouement de quelques familles honorables de Montréal.

Si ces institutions parviennent à se fonder solidement sur de vastes domaines, elles présenteront l'image de la vraie communauté chrétienne. D'autres, suscitées par de nouveaux besoins, se fonderont à leur côté. Toutes les misères, toutes les souffrances y trouveront asile et remède.

Sous l'inspiration de la foi, des associations agricoles pourront un jour se former et réaliser d'une manière plus parfaite le phalanstère vainement rêvé par des utopistes incroyants. Mais qu'on n'oublie jamais le principe qui domine le monde moral. Si, au milieu des passions qui agitent le monde et vicient notre nature, rien n'est possible par les seules forces de l'homme, tout devient possible par la religion !

P. Bertrand, S. J.

IL FAUT CHANTER!

COUPLETS DÉDIÉS A L. PAMPHILE LEMAY.

Oui! tu l'as dit, barde de la souffrance,
Il faut chanter pour adoucir nos pleurs!
Sur tous les maux, fille de l'Espérance,
La Poésie aime à semer ses fleurs.
C'est qu'au delà des bornes de ce monde
Les cœurs souffrants voudraient se rejeter :
Écho des cieux, toi qui n'a rien d'immonde,
Pour le malheur, poëte, il faut chanter!

***

Un souffle avide a passé sur nos têtes,
Il va prêchant le culte du veau d'or ;
L'homme s'épuise en de vaines conquêtes,
L'autel du siècle est un lourd coffre-fort.
Mais dans la foule où grandit l'égoïsme
Que de vertus s'efforcent de lutter!
Ah! tend la main à ce noble héroïsme :
Pour ceux qui croient, poëte, il faut chanter!

***

Des jours fameux qui marquent notre histoire
Dis-nous encore les grandes actions!
Enfant du peuple enrichis sa mémoire,
Donne-lui part à tes émotions!
Le souvenir des travaux d'un autre âge
N'est plus au sol qu'il ose déserter!
Que tes leçons réveillent son courage :
Pour ton pays, poëte, il faut chanter!

***

Je n'irais pas couper tes ailes d'ange
Pauvre inspiré qui tremble au moindre vent—
Rien ici-bas n'est exempt de mélange
Mais l'art divin y triomphe souvent.
L'âme enivrée aux accords de la lyre
Rêve du ciel et cesse de douter :
Suis dans son vol le muse qui t'inspire
Toujours ! pour tous, poëte, il faut chanter !

***

Oui, mêle aux voix qui partent de la terre
Ton chant d'espoir, d'amour et de pudeur !
Du feu sacré garde l'empreinte austère,
Seul il possède et donne la grandeur—
Vers l'Eternel laissant monter la flamme,
Du vrai, du beau, tu ne peux t'écarter.
Ton idéal abreuve et ravit l'âme :
Il faut chanter, poëte, il faut chanter !

Montréal, Février 1867.

BENJAMIN SULTE.

LA DÉBACLE DU ST. LAURENT

PRINTEMPS DE 1865.

I

" Avril ! aimable avril, que ton haleine est pure !
" Que de charmes nouveaux je trouve en ton murmure
" Quand elle enfle ma voile et berce mon esquif,
" Quand elle fait frémir le ruisseau fugitif,
" Quand elle vient jouer dans la chauve ramure,
" Secouer sur mon cou ma longue chevelure
" Ou rafraîchir mon front mouillé par le travail !
" Que ton soleil est chaud ! Il consume l'émail
" Dont l'hiver recouvrait nos champs et notre fleuve,
" Et promet à nos prés une parure neuve !
" Il ramène l'amour et l'oiseau sous nos cieux !
" Il rend à nos forêts leurs chœurs mélodieux !
" Il emplit les rameaux d'une sève abondante,
" Le cœur des jeunes gens d'une vigueur ardente !
" Avril ! avril ! ton souffle est plein de volupté !
" Tes matins et tes soirs, ô beau mois enchanté,
" Naissent dans l'harmonie et les flots de lumière !
" Avril, c'est toi qui viens égayer la chaumière
" Dont la bise d'hiver attristait le foyer !
" Avril, c'est toi qui fais sous ton souffle ondoyer
" Les flots du Saint Laurent redevenus dociles
" Quand tes feux ont fondu leurs cristaux immobiles.
" Hâte toi, mois d'amour, que je cueille une fleur,
" La première des bois, la plus fraîche en couleur,
" Pour orner les cheveux de ma jeune Henriette !
" Hâte toi que je berce en ma barque coquette,
" Sur les vagues d'azur du fleuve merveilleux,
" Celle qu'ont fait rougir mes pudiques aveux ! "

II

Ainsi chantait jadis, d'une voix douce et fière,
Sur les tranquilles bords du joli lac Saint Pierre,
Un fils du Saint Laurent, un barde jeune et bon
Doué du plus fatal mais du plus noble don ;
Et pendant qu'il chantait, son œil mélancolique
Suivait avec ivresse une scène magique :
C'était le Saint Laurent qui, las d'être captif,
S'agitait sur son lit comme un coursier rétif,
Secouait le fardeau de ses glaces massives,
En éclats scintillants les poussait sur ses rives,
Les broyait sur son sein avec un bruit affreux
Comme un bruit de volcan par un soir ténébreux,
Ou les trainait au loin dans sa fuite rapide,
Comme au fond des forêts un lion intrépide
Emporte les lambeaux de ces liens honteux
Qu'un dompteur osa mettre à son pied généreux.

III

Les heureux paysans, pour mieux voir le spectacle
Qu'offrait en ce moment la soudaine débâcle,
Sur la rive des eaux venaient de toute part,
Et, par des cris joyeux saluaient le départ
De ces bancs de cristal dont l'attitude altière
Avait semblé braver la saison printanière.
Et des troupes d'enfants hardis aventuriers,
Intrépides marins ou valeureux guerriers,
S'élançaient à l'assaut des glaces menaçantes,
Qui venaient se heurter aux rives gémissantes,
Comme de vrais héros assaillent des remparts
Où de leurs ennemis flottent les étendards.
En voyant aux glaçons les enfants se suspendre,
En les voyant glisser, monter et redescendre,
Les mères pâlissaient, poussaient des cris de peur
Et rappelant leurs fils, les pressaient sur leur cœur.
On voyait accourir, riantes et gentilles.
Les cheveux enchaînés sous de molles résilles,
Les filles d'alentour aux regards ingénus.
Les beaux bras potelés tombaient à demi-nus,
Sur les replis moelleux de leurs larges jupons,
Sur leurs bouches jouaient des sourires fripons,
Leurs voix remplissaient l'air de notes argentines :
Elles semblaient ainsi de joyeuses ondines
Que le printemps rendait à leurs limpides eaux
Et qui cherchaient leurs nids au milieu des roseaux.

IV

Mais, quelle est cette vierge à l'air doux et candide
Qui laisse sa compagne et va d'un pas timide

S'asseoir sur le vieux tronc d'un orme renversé ?
De quel touchant espoir son cœur est-il bercé ?
Quelle peine nouvelle ou quelle inquiétude
Lui font, quand tout est gai, chercher la solitude ?
La joie ou la douleur n'aiment guère le bruit.
Son regard attaché sur la glace qui fuit
De temps en temps se lève et se porte à la rive
Plein d'un trouble charmant et d'une ardeur craintive.
Quel est l'objet aimé dont le charme puissant
Peut enchaîner ainsi son regard ravissant ?
Est-ce toi, ô Léon ! toi, rustique poète ?
Et celle qui t'attend est-ce ton Henriette ?
Ah ! oui car je te vois le front tout radieux,
Diriger moins rêveur, ta course vers les lieux
Où la fille des champs est assise plaintive !
En te voyant venir ton amante attentive
A baissé son beau front où montait la rougeur,
A baissé ses cils d'or et son grand œil songeur !

V

Pendant que jusqu'au loin les glaces ébranlées
S'agitaient, se tordaient sur les ondes gonflées :
Pendant que sur les bords les timides échos
Sortaient de leur silence au bruit des gais propos,
Au bruit des chants de joie et des éclats de rire
De tous ces paysans qui semblaient en délire ;
Pendant que mugissaient les glaces et les eaux,
Et que la tiède brise agaçait les rameaux,
Les amants épanchaient les secrets de leurs âme
Comme de jeunes fleurs épanchent leurs dictame.
Ils disaient en riant leurs soins un peu jaloux,
Se faisaient de nouveaux les serments les plus doux
Et se sentaient plus forts pour l'heure de l'épreuve.
Les parfums de la brise et l'aspect du grand fleuve :
La pureté des airs, les murmures, les chants
Les rayons du soleil irrisant sur les champs
Les lambeaux argentés que l'hiver dans sa fuite,
Semblait n'avoir pas pu retenir à sa suite ;
Ce réveil vigoureux du monde tout entier
Qui semble un voyageur remontant son sentier
Après avoir dormi longtemps sur l'herbe dense,
Cette étrange vigueur et cette effervescence,
Qui circulaient partout venant tout ranimer,
Redoublaient dans leurs cœurs la puissance d'aimer,
Et la terre à leurs yeux paraissait retrécie !
Ils n'avaient pas assez pour s'aimer de la vie !
Ils sentaient quelque chose au fond de tant d'amour
Que ne pouvait donner le terreste séjour !
La peur de voir finir une si pure ivresse
La tempérait déjà par un air de tristesse.

Elevés en chrétiens ils savaient que le ciel
Donne seul un bonheur dont la coupe est sans fiel.
Leurs yeux se rencontraient et s'emplissaient de larmes ;
Leurs lèvres souriaient et des mots pleins de charmes
S'échappaient de leur bouche avec de longs soupirs.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'au milieu des plaisirs
Il se glisse souvent une pensée amère ?
Est-ce pour avertir que tout est éphémère ?
Que rien ne doit durer dans ces mondes flottants ?
Que tout passe bien vite et nous en même temps ?

—Henriette, disait le sensible poète,
Ton amour est ma vie, et pourtant je regrette
De t'avoir inspiré de si suaves feux :
Je regrette le jour où mes chastes aveux
Ont fait naître soudain des roses sur ta joue ;
Je t'aime comme alors, et plus je te l'avoue,
Mais que sert de s'aimer si l'on ne peut s'unir,
Si le prêtre de Dieu ne doit pas nous bénir ?
Je suis bien pauvre, hélas ! et mon cœur désespère
De te voir volontiers partager ma misère.
Mon luth, ô mon amie, est mon unique bien ;
Le monde aime mes chants mais ne me donne rien:
Je ne ramperais pas d'ailleurs devant un trône,
Je ne chanterais point pour une vile aumône,
Et j'aime mieux rester à jamais indigent
Que de vendre ma lyre une pièce d'argent !"

—Par quel chagrin, Léon, ton âme est-elle étreinte ?
Pourquoi me blesses-tu par une injuste crainte ?
Partager ton destin, être pauvre avec toi
N'est-ce pas, ô Léon, mon seul désir à moi ?
L'or ne donne souvent qu'un bonheur bien futile :
L'amour et la vertu le donnent moins fragile.

—Mais pourrai-je chanter si je te vois souffrir ?
Mes accords désolés devront bientôt mourir.

—Oh ! j'unirai ma voix à ton accent suprême,
Et le monde dira qu'on pleure mais qu'on aime.

—Qui parle par ta bouche, ô charme de mon cœur ?
De tous mes vains discours ton amour est vainqueur
Je craignais de trouver ton âme résignée
Et par un autre amour peut-être dominée.

—Tu me blesses, Léon, par ce cruel soupçon.
Tribul est riche est fier, mais un méchant garçon.
Il insulte l'église et méprise le prêtre :
Son cœur est plein de fiel et son bras est bien traître :
La vengeance a pour lui les attraits les plus doux
Et s'il aime quelqu'un il est sombre et jaloux.

—Pardonne à ton ami ma sensible Henriette
Tu m'aimes, je le sais, d'une amitié parfaite.
.....
Mais regarde là-bas cet énorme rempart
Que forment les glaçons emportés au hasard ;
On dirait qu'un géant les entasse avec rage
Pour détourner le fleuve et noyer son rivage
Quels bruits ! quelles clameurs et quels mugissements !
Quels chocs et quels éclats ! quels vifs scintillements
Le soleil fait pleuvoir de ces informes glaces !
Comme on voit se dresser leurs immenses surfaces !
Et le fleuve profond s'arrête épouvanté ;
On dirait qu'à sa source il remonte irrité !
Son flot sombre et grondeur jusqu'à nos pieds s'élance !
Il couvre le rivage ! Il s'avance ! Il s'avance !.....
Adieu, mon Henriette, adieu, pardonne moi ;
Je vais joindre ma mère et calmer son effroi.

VI

Saint-Laurent ! Saint-Laurent ! ô superbe rivière,
N'as-tu donc plus assez pour ton onde si fière
Du lit que Dieu lui-même a voulu te creuser ?
Pourquoi, fleuve orgueilleux, sur ton rivage oser
Jeter comme un linceul l'écume de ta lame ?
Es-tu donc aussi toi pris du désir infâme
D'agrandir ton royaume en volant tes voisins ?
Depuis quand ces verts prés et ces riants jardins
Sont-ils donc devenus comme une urne profonde
Où doive insolemment se dérouler ton onde ?
Pourquoi ta voix grossie a-t-elle tant d'horreur ?
Et pourquoi ton aspect répand-il la terreur ?

VII

Cet air de paix profonde et d'allégresse pure
Qu'on voyait rayonner sur la brune figure
De tous ces paysans réunis près des eaux
S'effaca tout à coup au penser des fléaux.
Que pouvaient apporter ces ondes déchainées ;
La gaité déserta leurs âmes consternées ;
Ils laissèrent en foule et précipitamment
Le rivage où montait le terrible élément.

VIII

Quand Léon pour aller vers sa mère inquiète
Eut laissé sur l'ormeau la gentille Henriette,
Elle resta pensive en face du tableau
Qui s'ouvrait devant elle étrange autant que beau :
Elle entendait encor dans son âme attendrie
Vibrer de son amant la voix noble et chérie.

IX

Bien vite cependant le tumulte et les cris
Que poussent jusqu'au ciel les paysans surpris
L'arrachent aux douceurs de son aimable rêve :
En voyant que tout fuit, honteuse elle se lève
Et tourne promptement ses pas vers la maison
Mais voici que soudain à travers un buisson
Jeté comme un rideau derriere le tronc d'orme,
Elle voit s'avancer une face difforme
Dont les yeux dilatés flambent d'un feu jaloux.
Elle n'entend qu'un mot : " malheur ! malheur à vous ! "
Que lui jette au hasard une bouche en grimace
Pendant qu'un poing crispé se lève et la menace.
—" Tribul ! Tribul ! dit-elle, ô monstre, laisse-moi !"
Et rapide elle fuit toute pâle d'effroi.

X

Quel spectacle inouï ! quel désordre ! quel trouble !
Tout s'agite partout ; le tumulte redouble !
Les braves paysans, émus, épouvantés,
Echangeant une plainte errent de tous côtés.
Les uns laissent déjà leur maison peu solide,
Emportant avec eux dans leur fuite rapide
Tous les objects divers qu'ils ont d'abord trouvés,
Et cherchent un refuge aux lieux plus élevés ;
Les autres, moins craintifs, à cette heure suprême
Attendent leur destin dans leur demeure même.
La mansarde leur offre un gîte bien étroit,
Et dont ils ne pourront sortir que par le toit,
Mais plutôt que de fuir ils en font leur asile.
De leur étable en sort la génisse docile,
La timide brebis et son agneau gentil,
Pour les faire monter sur le plus haut fenil
Avec le fier coursier qui hennit et piétine
Et le bœuf paresseux qui beugle et se mutine.
Les coqs battent de l'aile et chantent plus gaiment ;
Les chiens flairant le sol hurlent sinistrement ;
La jeune fille en pleurs jette une plainte amère
Et l'enfant étonné se cramponne à sa mère.
Au loin des bancs de glace étincelants et lourds
Avec un sourd fracas s'accumulent toujours.
Et le fleuve gonflé sur ses rives fécondes
Rejette avec fureur ses mugissantes ondes.
Les champs sont balayés par des torrents nouveaux ;
Les arbres sans feuillage élevant leurs rameaux
Au-dessus de ce lac au flot rapide et sombre
Ressemblent au vaisseau qui perd sa voile et sombre.
Comme après un naufrage, étendus sur les mers
Flottent au gré des vents mille débris divers.

Ainsi flottent partout dans l'immense prairie
Mille objets emportés par le fleuve en furie.
Et le soleil couchant jette en signe d'adieu
Sur ce tableau lugubre un long sillon de feu.

XI

Quel silence étonnant règne dans la nature !
Pas un seul chant d'oiseau, pas un léger murmure !
Au loin les bancs de glace, immobiles, pressés.
Semblent de blancs rochers l'un sur l'autre e ntassés.
Les eaux ne montent plus, le fleuve se repose,
Est-il donc effrayé par les malheurs qu'il cause,
Ou, reposé longtemps par un profond sommeil,
Veut-il recommencer la lutte à son réveil ?
Dans les prés, au-dessus de ces vagues étranges,
On ne voit s'élever que les combles des granges
Où se mêlent les cris de divers animaux ;
Que les faîtes pelés des pommiers, des ormeaux,
Et que les gais pignons des maisonnettes blanches.
Des canots effilés ou des radeaux de planches
Aux fenêtres des toits demeurent amarrés :
C'est le dernier asile où viendront éplorés
Les pauvres paysans chassés de leur demeure
Et sur la nappe humide on voit fuir à tout heure,
Au bruit de l'aviron qui plonge dans les flots,
D'une maison à l'autre un de ces longs canots.

XII

Mais quelle est donc là-bas cette fière nacelle
Qui semble se cambrer sur l'onde qui ruisselle ?
Quel est ce couple heureux qui se parle d'amour
Sur l'élément perfide et sous les feux du jour ?
O poète, c'est toi ! C'est toi, tendre Henriette !
Aimez-vous ! aimez-vous ! nulle voix indiscrète
Au vent ne jettera pas vos propos amoureux !
En face du malheur, enfants, soyez heureux !
L'amour est plus puissant entouré de ruines !
La souffrance et l'amour font les âmes divines !...
Aimez vous ! aimez-vous ! Le bonheur, doux enfants,
Est infidèle, hélas ! comme les flots mouvants !

XIII

O soleil paresseux, tu caches ta lumière
Et tu n'as pas fini ta course journalière !
Vas-tu donc te coucher comme un vieux pélerin
Qui ne peut sans dormir achever son chemin ?
Pourquoi ce voile noir dont tu couvres ta face ?
Ce regard qui languit ? ce rayon qui s'efface ?

Pourquoi ton front brillant s'est-il donc obscurci ?
Et ton orbe orgueilleux tout à coup retréci ?
Naguère en descendant derrière nos montagnes
Tu souriais encore à nos fraiches campagnes ;
Tu ranimais nos bois par ta douce chaleur
Et rendais à nos prés leur charmante couleur !
O soleil paresseux, la terre est belle encore
Quand ton joyeux reflet l'illumine et la dore
Ne te hâte pas tant de prendre ton sommeil ;
Verse-lui jusqu'au soir ton feu pur et vermeil,
Chasse au loin devant toi cette nue au flanc sombre
Qui monte à l'horizon comme un spectre dans l'ombre
Et toi ne souffle pas, fraiche brise du soir !
Si les flots à ta voix venaient à s'émouvoir,
Si ton souffle agitait cette nappe mobile
Qui recouvre partout notre rive fertile,
Quels seraient nos malheurs ! quel serait notre deuil !...
Ah ! nos champs deviendraient un immense cercueil !

XIV

Le soleil, dérobé par un épais nuage,
A laissé sur les eaux qui couvrent le rivage
S'étendre par degrés de ténébreux sillons ;
Dans les cieux grisonnants, quelques pâles rayons
Qui semblent en faisceau s'échapper de la nue,
Présagent que bientôt sur la campagne nue,
Un vent va s'élever violent, furieux.
Le front des paysans devient plus soucieux ;
Leur cœur saisi d'effroi bat avec violence ;
Les époux consternés échangent en silence
Un regard où la crainte est mêlée à l'amour ;
Les mères, les enfants s'en viennent tour à tour
S'agenouiller en pleurs devant la sainte image
De celle dont la voix dissipe tout orage :
O vierge, disent-ils, nous espérons en vous ;
Nous sommes vos enfants, Vierge, secourez-nous ! "

XV

Déjà l'ombre au ciel plane et le jour baisse vite ;
Sous l'haleine du vent déjà l'onde s'agite.
Les flots après les flots s'avancent menaçants,
Déracinent le tronc des arbres frémissants
Emportent au hazard les débris des clôtures
Et se heurtent aux toits avec de longs murmures.
O rivages aimés, naguère si joyeux,
Quel aspect désolant vous offrez à nos yeux !
Vous avez dépouillé vos vêtements de fête,
Et le printemps n'a pas couronné votre tête !
Vous êtes devenus pareils au lit profond
Où s'élance, écumeux, un fleuve vagabond.

XVI

La nuit ! voici la nuit, le front ceint de ténèbres !
La nuit avec des voix, des murmures funèbres !
J'entends de longs soupirs, de rauques hurlements !
J'entends d'étranges bruits, d'affreux gémissements !
Des plaintes, des clameurs qui montent jusqu'aux nues !
Désespoirs inouïs, angoisses inconnues !
Voix d'hommes effrayés appelant aux secours !
Voix de femmes pleurant les fruits de leurs amours !
Jeunes filles qu'étouffe une terreur amère !
Petits enfants en pleurs qui demandent leur mère !
Cris divers d'animaux qui pressentent la mort !
Vent qui souffle toujours et de plus en plus fort !
Sourds murmures des flots qui s'agitent et roulent !
Lugubres craquements des maisons qui s'écroulent !
Tout se plaint, tout gémit dans les ombres du soir !
Ce n'est partout, hélas ! que mort ou désespoir !

XVII

O nuit pleine d'horreur ! O nuit épouvantable !
Lève ton voile noir et ton ombre implacable !
Laisse-nous contempler avec des yeux en pleurs
Ces désastres nouveaux, ces immenses douleurs ?
Qui te font tressaillir sur ton trône d'ébène
Et font pâlir le front de l'étoile sereine
Qui se cache d'effroi dans un ciel attristé !
Dieu ! que vois-je à travers la froide obscurité ?
Quels flots tumultueux au souffle des tempêtes
Agitent en hurlant leurs écumes crêtes
Comme des pins altiers tourmentés par le vent
Agitent les rameaux de leur faîte mouvant ?
Ils mordent les lambris des maisons et des granges !
A leurs chocs répétés des voix, des cris étranges
Comme de sourds échos répondent tristement !
Voyez-vous ! voyez-vous sur le sombre élément
Ce toit démantelé qui s'ébranle et vacille ?
Il berce sur l'abîme une pauvre famille
Qui demande à grands cris un secours trop tardif.
Entendez-vous là-bas cet autre accent plaintif ?
C'est le suprême adieu d'une mère éplorée
A son fidèle époux, à sa fille adorée !
Trop faible pour laisser sa couche de douleur
Elle commande aux siens d'échapper au malheur
Qu'elle ne peut, hélas ! éviter elle-même.
Rien ne peut la sauver de ce danger extrême ;
Elle voit devant elle une effroyable mort,
Mais s'occupe d'eux seuls et tremble pour leur sort.
L'eau s'élève avec bruit vers son lit solitaire
Comme le sable autour d'un tombeau qu'on enterre !

Déja le toit frémit, s'incline, et sur les flots
S'écroule en étouffant ses suprêmes sanglots !

XVIII

Là-bas ! là-bas ! O ciel qui luttent dans les ombres ?
Quels sont de tous côtés, quels sont ces groupes sombres
Qui se tiennent noués au faîte des ormeaux ?
Qui noyés à demi, cramponnés aux rameaux,
Se ballottent au gré de la bise et des lames ?
Des vieillards décrépits et d'adorables femmes,
Des vierges à l'œil pur et de faibles enfants
Ont confié leurs jours à ces gites mouvants !
Ici l'arbre chargé d'une masse trop lourde
S'incline lentement, pousse une plainte sourde
Et rend les malheureux à l'abîme obscurci :
Là c'est un faible enfant que de son sein transi
Laisse tomber, hélas ! une mère épuisée !
Et plus loin un vieillard dont la main s'est brisée
En serrant les rameaux d'un cénellier noueux,
Replonge dans les flots son crâne sans cheveux !
Où vont-ils ? où vont-ils sur la mer furibonde
Ces canots vacillants et tout remplis de monde ?
Ce n'est plus au refrain des joyeuses chansons
Que dans les flots obscurs plonge les avirons,
C'est au bruit des sanglots et des plaintes funèbres !
Où vont ces malheureux au milieu des ténèbres ?
Ne vont-ils pas tout droit se heurter à l'écueil ?
N'auront-ils pas aussi les ondes pour cerceuil ?
O ciel ! protége-les ! c'est assez de victimes !
Referme, Dieu puissant, ces horribles abîmes
Que ton bras redoutable a laissés s'entrouvrir,
Et que l'on voie encor ces rives refleurir !

XIX

O prière inutile ! en vain ma voix implore,
Il faut une victime ! une victime encore !
O Léon ! ô Léon ! réponds, où donc es-tu ?
Que devient ton amour ? Que devient ta vertu ?
Ton esprit égaré rêve-t-il d'harmonie ?
Léon, n'entends-tu pas un râle d'agonie,
Une plaintive voix qui va s'affaiblissant ?
N'entends-tu pas Léon, un adieu saisissant
Que l'orage qui passe emporte sur son aile ?
Que berce sur son sein la vague solennelle ?
Ne vois-tu point ces bras qui se lèvent vers toi ?
Ces regards suppliants pleins d'amour et d'effroi
Que plongent dans la nuit une vierge mourante ?
Pauvre Léon, c'est-elle ! elle ta tendre amante
Qui se débat en vain, et, par un long effort
S'épuise à repousser l'étreinte de la mort ?

Mais si tu n'entends pas sa douloureuse plainte,
Un autre la comprend : seul il vogue sans crainte
Au milieu des débris qui nagent sur les eaux,
Il aime la tempête, il rit de ces fléaux
Qui vont anéantir ces paysans superbes
Dont les lèvres pour lui n'avaient que mots acerbes.
Au bord de son canot il allume un fanal
Et s'avance en chantant un couplet infernal.

XX

En face de la mort la vierge malheureuse
A saisi fortement d'une main vigoureuse
La branche d'un pommier qu'elle-même a planté;
Elle soutient ainsi sur le gouffre irrité
Son visage souffrant, sa chevelure blonde
Que chaque brise incline et chaque flot inonde
De temps en temps sa voix s'élève dans les airs :
Mais aucun ne répond à ses sanglots amers.

XXI

Est ce une illusion ? une barque s'avance !
A son humide proue un fanal se balance !
La vierge sent l'espoir remonter dans son cœur ;
Elle s'attache à l'arbre avec plus de vigueur
De crainte de périr tout près d'être sauvée.
La voilà ! la voilà ! la barque est arrivée !
Mais quel démon la guide ! il ouvre un œil brutal
Et sa bouche sourit d'un rire qui fait mal !
Alors dans sa terreur Henriette s'écrie :

—" O Tribul, sauve-moi ! sauve-moi, je t'en prie ! "
Et Tribul la regarde avec un air moqueur;
Et son œil se remplit d'une fauve lueur
A la pâle clarté du fanal qui vacille.

—" Par pitié ! sauve-moi ! " reprend la jeune fille !
Et son bras fatigué glisse sur le rameau.
Toujours silencieux, son infâme bourreau
Voit sur l'arbre agité sa main blanche qui glisse,
Et dans son cœur pervers jouit de son supplice.

—" Tribul ! Tribul ! pour Dieu ! je péris ! je péris ! "
Et le monstre est muet : un étrange souris
Qui fait épanouir sa figure damnée
Répond seul aux sanglots de cette infortunée.
Il voit les flots émus soulever ses cheveux ;
Il voit se tordre en vain ses bras blancs et nerveux,
Sa main crispée étreindre avec douleur et force
La branche qui frémit et dont la rude écorce

Déchire à chaque instant et fait saigner ses doigts !
Déjà son front s'incline et sa bouche est sans voix :
Ses regards ébahis se couvrent de nuages :
Son esprit voit flotter de sinistres images ;
Et le monstre impassible est là qui rit toujours,
Et pouvant la sauver, la laisse sans secours.
Il la regarde encor d'un œil sinistre et fauve :

—" Jure d'être à moi seul, dit-il, et je te sauve ; "
La vierge qui se noie en entendant ces mots,
Par un suprême effort élève sur les flots
Son front pâle et glacé d'où la vague ruisselle.
On voit se ranimer une vive étincelle
Dans ce regard mourant qui semblait ne plus voir,
Elle est charmante encor malgré le désespoir
Qui contracte et flétrit sa figure étonnée :

—" Misérable ! " dit-elle, et sa voix indignée
Dans l'écume des flots va se perdre et mourir.
Ses doigts endoloris commencent à s'ouvrir ;
Sa main n'a plus de force, elle glisse ! elle glisse !...

—" Jure, dit le démon, je finis ton supplice ! "
Tout est sourd à sa voix hors le vent qui gémit !
Mais la main de la vierge étreint l'arbre et frémit :
C'est le terme fatal d'une lutte effrayante !...
Une forme légère, indécise, ondoyante
Se berce dans les flots soulevés par le vent.
Par moment le bourreau voit un bras suppliant
Qui s'élève vers lui du milieu de l'abîme ;
Mais bientôt tout s'efface, il ne reste qu'un crime !
Le barbare ribul sans bruit s'éloigne alors
Et vogue poursuivi par un sombre remords.

XXII

O Léon ! O Léon ! laisse pleurer ton âme !
Elle n'est plus déjà cette adorable femme
Dont la vertu touchante et le naissant amour
Payaient tes chastes feux d'un si tendre retour !
La mort a moissonné dès l'aube de son âge
La plus charmante fleur de ton joli village !
N'éveille plus les bois par tes chants réjouis !
Tes projets de bonheur se sont évanouis
Comme un songe au réveil et comme une fumée !
Ne la demande plus ta jeune bien-aimée !
Son corps charmant et pur gît au fond du torrent !
Elle a tourné vers toi son regard expirant !
Elle t'a demandé dans une humble prière !
Et seul un homme impur, un monstre au cœur de pierre,
Est venu souriant pour la voir expirer !
Le lâche ! le pervers ! il pouvait espérer,

En lui portant secours à cette heure suprême,
Te ravir à jamais celle que ton cœur aime;
Mais détestant l'infâme et fidèle à sa foi,
Elle aima mieux mourir que de vivre sans toi!

XXIII

.....
.....
.....
" Juin répand sur nos bords les fleurs de sa corbeille,
" De suaves accents, dès que le jour s'éveille,
" Font retentir au loin nos bois mystérieux;
" Sur les sillons fumants les insectes joyeux
" Se hâtent à poursuivre une facile proie;
" Le papillon doré tend ses ailes de soie
" Et danse tout le jour dans un rayon de feu;
" Le vaste Saint Laurent déroule son flot bleu
" Qui vient mourir sans bruit sur le bord du rivage;
" L'air est plein de parfums, le ciel est sans orage,
" Mais mon cœur est plongé dans un amer chagrin!
" Je voudrais que le jour n'eut plus de lendemain!
" Ceux qui m'aimaient le plus m'ont laissé sur la terre
" Achever triste et seul mon chemin solitaire!
" Je cherche autour de moi les êtres regrettés.
" Que le ciel en un jour, hélas! m'a tous ôtés!
" Partout je n'aperçois que ruines, désastres!
" La nuit est dans mon âme et mon ciel est sans astres!
" O rivage chéris, où sont ces toits riants
" Qui naguère brillaient au milieu de vos champs
" Pareils à des rubis au bord d'un diadème?
" Pourquoi vois-je partout la face morne et blême
" De quelques malheureux qui pleurent comme moi?
" L'aspect de l'avenir me fait trembler d'effroi,
" Roule, ô beau Saint-Laurent, roule calme et tranquille!
" Viens caresser nos bords de ta lame docile!
" Ta vengeance est parfaite, ô fleuve souverain!
" Mais réponds à ma plainte, et redis mon chagrin!
" Murmure comme moi dans ma douleur amère
" Le nom de mon amie et le nom de ma mère!
" Et quand je vais prier sur leurs humbles tombeaux
" Unis à mes accents le doux bruit de tes eaux!"

XXIV

Ainsi chantait Léon, et sa muse plaintive
Attendrissait l'écho de cette vaste rive
Bouleversée au loin par les flots du torrent.
Son œil se promenait, hagard, morne et souffrant
Sur les débris nombreux qui jonchaient les prairies,
Et cherchaient les lambeaux des demeures chéries

Où s'étaient, dans l'espoir, levés ses premiers jours,
Où ceux de son amie avaient été si courts !
Ensuite il regardait, le feu sous la paupière,
Le grand fleuve endormi dans un lit de lumière,
Et semblait demander à ses flots empourprés
Ce qu'étaient devenus les êtres adorés
Qui naguère habitaient près de lui ses rivages.
Il cueillait dans les prés de jeunes fleurs sauvages.
Ou, courant au jardin maintenant abimé
Où la jeune Henriette avait accoutumé
De cultiver des fleurs à la plus douce teinte,
Il cherchait au milieu de cette triste enceinte
Celles qui s'entrouvraient aux caresses du jour,
Et venait les répandre, avec des pleurs d'amour,
Sur deux cercueils voisins dans l'humble cimetière ;
Et tombant à genoux, une ardente prière
Où se mêlaient deux noms, deux noms mélodieux,
S'échappait de son cœur et montait vers les cieux.

L. Pamphile Lemay.

Ste. Émélie de Lotbinière, août 1866.

A MA SŒUR.

Pourquoi le ciel met-il mes jours si loin des vôtres.
VICTOR HUGO.

***

O ma sœur, chaque jour mon âme te désire ;
Au fond de ma pensée en tous lieux je te vois.—
L'enfant au baiser pur, l'épouse au doux sourire,
Ne font pas oublier les anges d'autrefois.

Hélas ! nos jours troublés ne coulent plus ensemble :
Les miens sont emportés vers un but indécis.
Mais, comme un frais rayon plonge dans l'eau qui tremble,
Ton souvenir charmant traverse mes soucis.

De tes plus jeunes ans je garde souvenance.
J'avais, quand tu naquis, vu sept printemps fleurir :
Enfant, je t'ai montré les plaisirs de l'enfance,
Et quels êtres bénis il nous fallait chérir.

Tu grandis : la raison à ton front déjà pâle
Alors donna sa grave et calme expression....
Ah ! trop tôt la douleur sur ce beau front d'opale
Cruellement devait labourer son sillon !

Une sœur est un don du ciel comme l'épouse ;
Dieu les met dans nos jours pour qu'ils nous soient plus doux.
L'une de consoler les peines est jalouse,
L'autre est l'ange d'amour qu'on adore à genoux.

Toi, toi, dans ton cœur d'or, toi, ma sœur, la première,
Tu reçus de mon cœur les confiants aveux,
Et parfois tu voulus, colombe-messagère,
Porter mes chers secrets, mes soupirs et mes vœux.

O doux ressouvenir d'anciens jours pleins de charmes !
Pleins de charmes pour moi, car ta jeune âme encor,
Redoutant de l'amour et l'ivresse et les larmes,
Dans un monde inconnu n'osait prendre l'essor.....

***

Mais tombe, tombe, Oubli, sur ces scènes heureuses !
Le passé ne peut plus me sourire à présent.
La Mort, qui se repaît de larmes douloureuses,
A dans les pleurs noyé mon cœur en le brisant.

Oui, la Mort, la Mort sourde, aveugle, sans entrailles,
Un jour, heurtant le seuil, s'écria : Me voilà !
Et, jetant tout à coup sa grêle ombre aux murailles,
Fit fuir notre bonheur, fidèle jusque-là.

Hélas ! nous entourions à genoux notre père ;
Ses yeux près de s'éteindre à ses côtés cherchaient,
Sans rien voir ils cherchaient, toi, sans doute, ma mère,
Et nous, ses quatre enfants ; ses lèvres remuaient.

Pour mieux rasseréner sa paisible agonie,
On faisait à voix haute une prière à Dieu.
C'était une suprême et lente litanie.....
Soudain un grand sanglot la rompit au milieu.....

Au bruit des tristes pleurs et des saintes paroles
La chère âme défit ses liens doucement.....
Ah ! là-haut les martyrs, aux vives auréoles,
Ont conduit cette sœur au Christ, le Dieu clément.

***

Maintenant la tristesse est dans nos deux demeures.
Si du moins nous avions pour nous tous un seul toit !
Si je pouvais sécher tes larmes quand tu pleures !
Si tu pouvais encor me presser contre toi !

Tu dis : " Seules ainsi, nos jours sont bien arides.
" Mais béni soit le ciel qui nous veut séparer !
" A tout foyer sans doute il est des places vides ;
" Chacun a ses absents et ses morts à pleurer....."

—Oui, ma sœur, une peine est de peines suivie,
Comme un flot par des flots, c'est la loi d'ici-bas ;
Oui, tôt ou tard, le sort, désenchantant la vie,
Sème tombes, débris et ronces sous nos pas.

Pourtant, si vous vouliez, ô ma sœur, ô ma mère,
Dans l'ombre où nous pleurons les rayons renaîtraient ;
Même au flot débordant de notre coupe amère
Quelques gouttes de baume aussi se mêleraient.

A vous, à moi, l'absence allonge les semaines ;
Vous gémissez, mon cœur soupire incessamment ;
Mille inquiets pensers ajoutent à vos peines,
Je sens partout le deuil de votre éloignement.

Eh bien ! mettons un terme à ce long ennui sombre !
Venez à mon foyer vous asseoir toutes deux.
Des anges du logis vous doublerez le nombre ;
Et nous redeviendrons ensemble presque heureux.

Le liseron charmant suspend ainsi ses branches
Quelquefois au-dessus d'un vieux seuil sans beauté,
Et, le couvrant soudain de ses larges fleurs blanches,
L'embellit pour le don de l'hospitalité.

ALFRED GARNEAU.

Terrebonne, mars 1867.

LES RÉCOLLETS EN CANADA.[1]

I

On est à démolir en ce moment l'église des Récollets et les restes du monastère y attenant. Avec ce vieux monument qui s'en va, notre ville perd un des derniers traits de sa physionomie d'autrefois, avec lui aussi va disparaître, croyons-nous, la dernière trace matérielle qui reste en ce pays de ces pieux enfants de St. François qui ont été les premiers apôtres de la colonie, et qui furent pendant un temps si activement mêlés à l'œuvre religieuse et civilisatrice que nos pères étaient venus accomplir dans la Nouvelle-France. Nous n'avons pas voulu laisser tomber les dernières pierres de leur asile, sans leur consacrer ici un pieux souvenir. Il conviendrait sans doute d'en conserver la mémoire dans des pages moins légères, mais d'autres s'en chargeront, je le sais ; pour moi je ne veux retracer que quelques traits de la modeste histoire de ces pieux missionnaires et de leur vieux couvent que l'on était habitué de voir vers l'extrémité sud-ouest de la rue Notre-Dame, et que l'on n'y verra plus.

Ils sont plus nombreux qu'on ne pense, ceux à qui les belles constructions qui vont s'élever là ne feront pas oublier de suite le vieux clocher de l'église, les toits à pic, les longues cheminées de l'antique monastère. Il y a d'abord tous ceux qui avaient l'habitude d'aller prier dans ce sanctuaire entouré de bruit et pourtant si recueilli ; puis, il y a ceux qui ont peine à se détacher du passé, ceux qui aiment mieux les vieux édifices que les neufs, ceux qui détestent l'uniformité des villes américaines, et enfin toutes les natures rebelles aux empiétements du positivisme. C'est à eux tous

1 J'avais commencé ce travail avec l'intention de l'intercaler dans les Evénements du mois ; mais il a pris, presque sans que je m'en sois aperçu, des proportions telles qu'il a absorbé à lui seul tout l'espace disponible. C'est pourquoi je le donne sous le titre qui lui convient, espérant que, vu son actualité, il ne remplacera pas trop désavantageusement les Evénements du mois.

C'est le même travail qui vient d'être donné en Lecture à l'Institut Canadien-Français. (NOTE DE L'AUTEUR).

que nous dédions ce qui va suivre, afin que n'en voyant plus rien, on se rappelle au moins ce que c'était que l'église et le couvent des Récollets, et les titres qu'avaient à notre reconnaissance ceux qui y dormaient de l'éternel repos.

II

C'était un ordre de moines très-puissant et très-répandu en Amérique, au commencement du dix-septième siècle, que celui des religieux mendiants de l'ordre de St. François d'Assise, surnommés Récollets, du mot latin *recollecti*, qui signifie recueillis. En 1612, fut formée en France la province de St. Denis de cet Ordre, qui a fourni au Canada ses premiers missionnaires. C'est dans l'Amérique espagnole qu'ils ont été le plus répandus. Dès 1621 il a été constaté qu'ils y avaient cinq cents couvents, distribués en vingt-deux provinces.

Chaque province était administrée par un supérieur appelé Commissaire, et l'on faisajt choix en dehors de la communauté d'un protecteur important, soit laïque, soit ecclésiastique, auquel on donnait le nom de Syndic : M. de Frontenac fut longtemps le Syndic du monastère de Québec.

C'est en l'année 1615, au mois de mai, que les premiers Récollets au nombre de quatre arrivèrent en Canada. Il y avait déjà sept ans que Québec était fondé, et grâce à l'indifférence de la compagnie de marchands qui administrait alors la colonie, plutôt au point de vue de son intérêt commercial, que dans le but de répandre la foi catholique parmi les sauvages, aucun prêtre catholique n'y avait encore été vu. Champlain persuadé que l'établissement de Québec ne pourrait prospérer et se maintenir sans lui donner la religion pour base, alarmé d'ailleurs des querelles entre huguenots et catholiques, dont il était chaque jour le témoin, et attristé par le relâchement des mœurs qui avait fini par être la suite du défaut d'exercice public d'aucune religion, avait résolu de procurer des missionnaires à sa colonie. Sans se mettre en peine des obstacles que plusieurs des membres de la compagnie qui étaient Hugnenots, pouvaient lui opposer, Champlain fort de ses propres convictions et des obligations formelles imposées à la compagnie relativement à la conversion des sauvages avait profité de son voyage en France, pour engager les Récollets à venir en Canada.

A en juger par la première impression que fit sur eux la nouvelle colonie, à leur arrivée à Québec, il était temps que les ouvriers évangéliques y fissent leur apparition. Le Frère Sagard nous en

donne une idée dans son joli et naïf langage : " C'était dit-il, un spectacle digne de compassion d'y voir tant de désordres, et point du tout de conversion, ni d'envie de se convertir ; et néanmoins à ouïr les marchands, vous eussiez dit qu'ils n'ambitionnaient rien tant que la gloire de Dieu, le bien du pays et la conversion des sauvages." Les messieurs de la compagnie firent d'abord quelques difficultés pour admettre les Récollets, mais elles furent bientôt applanies par le zèle et la fermeté de Champlain. On se mit de suite en frais de bâtir à l'endroit où se trouve aujourd'hui la basse-ville de Québec, une chapelle en bois. Deux des missionnaires restèrent là pour surveiller la construction de la chapelle, et les deux autres se rendirent de suite avec Champlain jusqu'au Sault St. Louis, résolus d'y passer l'hiver, pour se vouer le plus vite possible à la conversion des sauvages, en apprenant leur langue.

Le 25 juin 1615, la chapelle de Québec était terminée, et le Père Jean d'Olbeau y offrit ce jour là le saint sacrifice de la messe. C'était la première fois que nos saints mystères étaient célébrées en cet endroit. Aussi, dit le P. Leclerq : [1] " Rien ne manqua pour rendre cette action solennelle autant que la simplicité de cette petite troupe d'une colonie naissante pouvait le permettre... s'étant préparés par la confession, ils reçurent le Sauveur par la communion eucharistique. Le *Te Deum* y fut chanté au son de leur petite artillerie, et parmi les acclamations de joie dont cette solitude retentissait de toutes parts, l'on eût dit qu'elle s'était changée en un paradis, tous y invoquant le roi du Ciel, et appelant à leur secours les anges tutélaires de ces vastes provinces."

Ce passage des relations du bon missionnaire m'a paru exprimer d'une manière tellement saisissante les sentiments qui animaient les pieux fondateurs de Québec, lorsqu'ils y ont fait l'inauguration du culte catholique, que je n'ai pu résister au plaisir de le citer après l'avoir lu avec émotion.

Le Père Commissaire Denis Jamay et le Père Joseph LeCaron qui avaient accompagné Champlain au Sault St. Louis, chantèrent, eux, leur première messe à l'extrémité Est de l'Isle de Montréal, au bord de l'eau, à l'entrée de la Rivière des Prairies, [2] en présence d'un grand rassemblement de Sauvages " avec toute dévotion, dit Champlain, devant ces peuples qui étaient en admiration de voir les cérémonies dont on usait et des ornements qui leur semblaient si beaux, comme étant choses qu'ils n'avaient jamais vues, car ces religieux sont les premiers qui y aient célébré la sainte messe."

1 *Premier Etablissement de la Foi*, tome Ier.

2 Histoire de la Colonie Française, tome 1er.

Pour être scrupuleusement exact nous devons dire ici cependant qu'avant l'établissement de la colonie, la messe avait déjà été célébrée en Canada. Lors de son second voyage en 1535, Jacques Cartier avait à bord de ses vaisseaux deux chapelains, Dom Guillaume le Breton et Dom Antoine, et il constate dans la relation de ce voyage, que le saint sacrifice de la messe fut offert par eux dans l'Ile-aux-Coudres, le 7 septembre 1535, jour de la fête de la Nativité de la sainte Vierge, qui tombait alors à ce quantième du mois. Le pieux historien de la Colonie Française en Canada, en rendant compte de ce fait, ajoute : " Et l'on dirait qu'en répendant alors les premices des grâces qu'il destinait à ce pays, le Sauveur ait voulu donner une bénédiction particulière à cette île privilégiée, où l'on sait par une heureuse et constante expérience que la piété et la foi se sont conservées plus vives que partout ailleurs dans les environs."

III

Dès la même année 1615, deux des missionnaires Récollets allèrent hiverner avec les Sauvages; l'un le Père Jean D'Olbeau à Tadoussac, pays des Montagnais, et le Père Joseph LeCaron suivit les Hurons dans leur pays. Le Père Commissaire Denis Jamay revint à Québec pour y administrer les sacrements aux catholiques, et le Frère Duplessis alla suivre la mission des Trois-Rivières, où le Père LeCaron avait déjà improvisé une maison et une chapelle, et célébré la sainte messe pour la première fois le 15 juillet 1615. Le poste des Trois-Rivières était alors très fréquenté par les Sauvages qui s'y rendaient en grand nombre, pour y faire la traite des pelleteries avec les Français; le Frère Duplessis crut l'endroit favorable pour travailler à l'éducation des enfants sauvages; dès l'année 1616 il y tenait une école. Le Père LeCaron en ouvrit une aussi à sa mission de Tadoussac. Nous ne croyons pas qu'on nous taxe de hardiesse, si nous avançons que ce sont là les premières écoles qui aient été établies dans la Colonie.

Au moyen d'aumônes qui leur furent envoyées de France, ils parvinrent à se construire un monastère et une chapelle en pierre, près de la rivière St. Charles, avec fortifications suffisantes pour être à l'abri des Sauvages, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui l'Hôpital-Général de Québec. Ce fut là qu'ils établirent en 1621 le siège de leur communauté.

En leur qualité de curés du pays ils y faisaient les fonctions du culte catholique et administraient les sacrements aux fidèles. Ils ouvrirent dans la même année les régistres de baptêmes, mariages

et sépultures de la Colonie. [1] La première entrée sur le régistre de Notre-Dame de Québec est celle du mariage de Guillaume Couillard avec Guillemette Hébert, et le premier baptême est celui d'Eustache Martin, fils d'Abraham Martin dit l'*Ecossais*, Pilote, et de Marie Langlois, en date du 24 octobre 1621. Ce Martin souvent nommé *Maistre* Abraham, avait obtenu concession d'une terre située en arrière du Fort, et c'est son nom qui est resté à la plaine où devaient se jouer plus tard avec tant d'éclat les destinées de cette contrée.

La chapelle fut dédiée d'abord à Notre-Dame des Anges, et à quelque temps de là ils la vouèrent à St. Joseph qu'ils choisirent en même temps pour patron de tout le pays.

Nous aimerions à suivre nos zélés Missionnaires chez les principales tribus sauvages qu'ils visitèrent, durant les dix années qu'ils furent seuls à promener à travers des obstacles de tout genre la croix et l'évangile parmi ces peuplades errantes; à faire voir de quelle utilité ils furent pour nous concilier les nations Sauvages, et pour nous ménager ces alliances qui plus d'une fois ont servi de rempart à la petite colonie ; mais le cadre de cet écrit s'y oppose.

D'ailleurs, parfois impuissants à vaincre les préventions des Sauvages que les Français avaient déjà fort scandalisés, incapables faute de moyens de se les attacher et de les rendre sédentaires en leur faisant quelques largesses, sans cesse contrecarrés par les Huguenots qui s'ingéniaient à les harceler, les pauvres Pères ne réussissaient pas au gré de leurs désirs. Le Père Sagard s'en plaint sans détours :

" Quelques bons français, dit-il, nous édifiaient beaucoup par leur conduite sage et honnête, mais les autres vivant comme des bêtes brutes et des athées empêchaient la conversion de ce pauvre peuple, et ainsi ceux qui devaient nous seconder dans son instruction étaient ceux-là même qui empèchaient et détruisaient le bien que nous nous efforcions d'établir.....

" Il arriva même que pendant qu'un de nos religieux disait la sainte messe, à la traite, les Huguenots en vinrent jusqu'à chanter leurs marottes, ce qui avait l'air d'être fait pour l'interrompre et le contrarier. Ce n'était pas le moyen de planter la foi catholique dans ce pays, les chefs et les principaux étant contraires à cette même foi, mais plutot d'établir parmi les sauvages une confusion de croyance. Si les catholiques avaient un prêtre les Huguenots

1 Il est probable néanmoins qu'on avait dû en tenir avant cette date, mais comme ils furent détruits par un incendie en 1640, on fut obligé de les recomposer d'après les souvenirs conservés dans les familles, c'est ce premier régistre qui existe encore et qui ne va pas au-delà de 1621.—Cours d'Histoire de l'abbé Ferland.

avaient un ministre, et pendant qu'ils s'échauffaient à la dispute, les sauvages de leur côté, scandalisés par ces querelles, restaient confirmés dans leur irreligion."

IV

Sans se laisser abattre par les difficultés de la tâche qu'ils avaient acceptée, les Récollets firent appel à la Compagnie de Jésus, plus en position que la leur par son crédit à la Cour de tenir en échec la Compagnie des Associées, et aussi plus en état de suffire aux dépenses des missions chez les sauvages. En 1625, les Pères Lalemant, de Brébeuf et Masse, membres de la Compagnie de Jésus arrivaient à Québec pour partager avec les Récollets le fardeau et la gloire de leur apostolat.

Peu de temps après l'arrivée des Jésuites, il fut décidé d'envoyer du renfort au Père Récollet Nicolas Viel, qui était depuis deux ans en mission dans le pays des Hurons. Le Père de Brébeuf de la Compagnie de Jésus et le Père de LaRoche Daillon Récollet se mirent en route pour cette contrée éloignée, qui n'était autre que le Haut-Canada. Rendus aux Trois-Rivières, ils rencontrèrent des Hurons qui s'offrirent de les conduire dans leur pays. Ils allaient accepter cette offre, lorsqu'ils apprirent la mort du Père Viel. L'infortuné missionnaire ayant été prié par quelques Hurons de les accompagner au lieu de la traite, avait cru devoir profiter de l'occasion pour aller faire une retraite auprès de ses supérieurs. Il prit donc avec lui un jeune néophyte, s'embarqua dans un des canots hurons et la petite flotte se mit en marche. A l'extrémité Ouest de l'Ile de Montréal, le canot qui portait le Père Viel, au lieu de suivre la route ordinaire, entra dans la rivière des Prairies, et au lieu de faire *portage* pour éviter le rapide qui s'y rencontre, les Sauvages qui le montaient s'obstinèrent à sauter avec le canot; le canot chavira dans le courant, le Père Viel et le jeune néophyte qui l'accompagnait s'y noyèrent. C'est de là que vient le nom de Sault-au-Récollet qui est resté depuis à l'endroit témoin de ce sinistre. Le Père Charlevoix qui le raconte attribue ce naufrage plutôt aux préventions des canotiers hurons contre le saint missionnaire et sa doctrine, qu'à une maladresse de leur part; car il remarque qu'ils réussirent tous à se sauver et s'approprièrent tout ce qu'apportait avec lui le Père Viel, sans vouloir le rendre plus tard.[1]

Les Pères de Brébeuf et de LaRoche Daillon ne purent se rendre chez les Hurons que l'année suivante.

Les préventions avec lesquelles on accueillit les Pères Jésuites

1 Histoire de la Nouvelle-France, tome Ier.

dans la Colonie furent telles que, malgré l'appui de Champlain, ils ne purent, pendant quelque temps, obtenir l'autorisation des Associés de fonder un établissement à Québec, et furent obligés d'accepter pendant deux ans l'hospitalité des Récollets.[1] Sans cesse en butte aux tracasseries des Associés et de leurs employés, le zèle et les efforts des missionnaires réunis étaient loin d'opérer tout le bien qu'ils ambitionnaient de faire. La colonie se mit à languir, les sauvages commencèrent à la harceler : la guerre ayant éclaté sur ces entrefaites entre la France et l'Angleterre, les frères Kertk, Huguenots nés en France d'un père Ecossais, vinrent mettre le siége devant Québec, et s'en emparèrent au nom du roi d'Angleterre en 1629.

V

Après ce désastre précurseur de tant d'autres, la petite colonie fut transportée en France et les missionnaires avec elle. Ce ne fut que trois ans plus tard, par la paix de St. Germain en Laye, que le Canada fut restitué à la France. La Compagnie de la Nouvelle-France, avait succédé dans l'intervalle à celle des Marchands. Le Cardinal Richelieu qui en avait la direction, entreprit de rétablir la colonie sur des bases exclusivement catholiques ; et les Pères Jésuites y furent cette fois seuls chargés du culte et des missions. Les Récollets qui avaient grandement à cœur de donner suite à leur œuvre du Canada, firen tous leurs efforts pour se faire agréer par la Compagnie. Soit que l'on craignît qu'astreints par leurs vœux à vivre d'aumônes ils ne fussent à charge à la Colonie, où que l'on jugeât plus commode de n'y avoir qu'un seul ordre de religieux, toujours est-il qu'ils ne purent y réussir alors. Le Père LeCaron en éprouva un regret tel que ses jours en furent sensiblement abrégés ; il mourut peu de temps après. Ce ne fut qu'en 1670 que les Récollets revinrent à Québec, ils y furent réintégrés dans la plus grande partie de leurs biens. Vers 1692, Monseigneur de Laval désirant établir l'hopital général, acheta leur Couvent de la rivière St. Charles, ils acquirent en échange le terrain de la Place d'Armes de Québec, et c'est là que l'année suivante ils jetaient les fondations de leur monastère et de leur église.

VI

Devenus plus nombreux et favorisés par un don considérable qu'un particulier leur avait fait pour leur mission du Canada, ils

1 L'abbé Ferland.

vinrent en 1680 fonder un établissement à Montréal. Ils firent en 1692 l'acquisition du spacieux terrain de la rue Notre-Dame, qui se trouve aujourd'hui compris entre les rues St. Pierre, Lemoine et McGill. C'est là qu'ils commencèrent de suite à bâtir leur couvent, et en 1706 ils jetèrent les fondations de leur église.

Ici, comme à Québec, les Pères Récollets exerçaient le saint ministère avec un zèle et un désintéressement qui ne se sont jamais démentis : les Frères Récollets, eux, recueillaient les aumônes, enseignaient le cathéchisme aux enfants, et tenaient dans la ville et les environs des écoles primaires où les jeunes gens du temps venaient puiser les élémens des connaissances utiles, et se former à ces vertus solides qui en ont fait des citoyens modèles et utiles, des gens heureux et contents de leur état. Ils répandaient parmi les pauvres, le produit des aumônes qu'ils recueillaient par la ville et les campagnes, ils visitaient les malades, veillaient auprès d'eux, ensevelissaient les morts, en un mot ils étaient partout où la charité le dévouement pouvaient trouver une occasion de s'exercer. Et, chose que ne contribuait pas peu à rehausser leur mérite, c'est qu'ils accomplissaient toutes leurs bonnes œuvres avec cette douceur et cette bonhomie qui sont les compagnes inséparables de la véritable humilité et de la charité sanctifiée. Aussi étaient-ils chéris et respectés par toute la population. On ne se contentait pas, dit M. de Gaspé dans ses Mémoires, de leur donner à pleines mains ; dans les campagnes les habitants les transportaient d'une paroisse à l'autre, et apportaient ainsi en se relayant, les produits de leurs quêtes jusqu'à leur couvent même.

Ils cultivaient ici, à côté de leur couvent, un vaste jardin dont les produits contribuaient pour une bonne partie à leur alimentation. Ce jardin était bordé du côté de la rue McGill, où s'élevaient alors les fortifications, par un magnifique verger ; une belle rangée d'ormes ornait la devanture de leur propriété, et projetait son feuillage et son ombre au-dessus de la rue Notre-Dame. C'est dans cette retraite, qu'ils s'étaient plus à embellir par leur industrie, et en y développant par leur travail les richesses de la nature, que les bons moines vaquaient aux exercices de leur ordre, et partageaient leur temps entre l'oraison, la récitation des offices et leur travail quotidien.

Ainsi vivaient les Récollets, se recrutant tantôt en France, tantôt dans la Colonie, et croissant en nombre à mesure que la population allait se développant. Leur communauté prospérait sans bruit, et sans secousse en faisant le bien.

Plus de soixante ans s'étaient écoulés de la sorte quand éclata la désastreuse guerre qui mit fin à la domination française en

Canada. Les Récollets durant cette guerre suivirent l'armée française en qualité d'aumôniers, et furent les témoins émus de ses misères, de ses prodiges de valeur et de ses revers. Un peu plus tard ils apprirent que les nouveaux maîtres leur défendaient de se recruter en Canada et de s'y perpétuer, et que ces biens qu'ils avaient légitimement acquis des deniers de leur communauté, et sur lesquels ils avaient appliqué les aumônes de leurs concitoyens reconnaissants, allaient devenir la proie du vainqueur, à la mort du dernier survivant de leur Ordre.

Impuissants à changer l'arrêt qui décrétait leur extinction en Canada, les pauvres Récollets durent s'y soumettre à leur grand chagrin, et au grand regret de toute la population française, qui allait perdre en eux des bienfaiteurs signalés, et dans leurs importantes propriétés, des biens qu'elle considérait à bon droit comme siens.

VII

Une fois le calme rétabli plusieurs des Pères furent pourvus de cures, et les Frères reprirent leurs occupations d'auparavant ; ils s'adonnèrent de plus en plus à l'éducation des enfants pauvres, et établirent des écoles dans plusieurs campagnes. Les dernières écoles tenues par les Frères Récollets, dont il soit fait mention, sont celles de Montréal, Québec, Trois-Rivières et Verchères.

Quelques années après la cession du pays nos malheureux moines de Montréal eurent la douleur de voir leur couvent occupé en partie comme caserne, et leur église servir aux offices protestants des troupes.[1] Les membres de l'église presbytérienne-écossaise, se trouvant sans église pour l'exercice de leur culte, obtinrent aussi du Gouvernement la permission de s'en servir, avec réserve en faveur des pauvres Pères d'y célébrer leurs offices quand elle ne serait pas occupée.

En vertu de cette permission les membres de l'église presbytérienne-écossaise de cette ville s'y sont réunis pour leurs offices religieux jusqu'à la complétion de leur église de la rue St. Gabriel, qu'ils ont commencée d'occuper en 1692.[2] Les anciens de cette congrégation rapportent à ce sujet, que pour témoigner aux Pères Récollets leur reconnaissance des bons procédés dont ils avaient été l'objet de leur part, il leur donnèrent en abandonnant leur église une pipe de vin d'Espagne valant £6.5.0. et une boîte de chandelle du poids de 56 livres.

1 *Le Mémorial de l'Education.*

2 Hochelaga Depicta.

Petit à petit, un à un les Récollets disparurent, et le 2 septembre 1813 le dernier de ces Pères en Canada, le Père Louis-Jean, né Demers,[1] mieux connu sous le nom de Père Louis, mourut en cette ville dans la maison adjacente à son église, qui était encore tout dernièrement l'Asile des Orphelins. Il avait été relégué là depuis plusieurs années, et il y demeurait avec son frère, Récollet comme lui, appelé le Frère Alexis, et une de leurs nièces qui prenait soin d'eux depuis qu'ils étaient devenus vieux et infirmes.

Le Père Louis, à force de visiter les malades, avait acquis dit-on beaucoup d'expérience en médecine ; comme il donnait ses remèdes gratis, et qu'il avait toujours soin de les assaisonner de bonnes paroles et des consolations de la religion, il était en grand crédit auprès des malades. On parle encore de ses onguents et de ses emplâtres, comme possédant une vertu miraculeuse. Homme de talents solides, d'un heureux naturel et d'un cœur compatissant, le Père Louis fut universellement regretté dans la ville.

Le Frère Paul, né Fournier, qui passe généralement pour le dernier Frère Récollet de Montréal, avait servi de bedeau au Père Louis dans ses dernières années. Il a tenu l'école dans la maison qui a servi depuis d'asile pour les orphelins pendant plusieurs années après la mort de son Supérieur c'était un fort mathématicien ; quelques-uns de nos bons chantres d'aujourd'hui ont appris de lui le chant grégorien. Il est mort subitement le 15 septembre 1848, sacristain de la cathédrale de Montréal, à l'âge de soixante-et-dix-huit ans.[2] On a de lui à l'Evêché un portrait en pied dans son costume de Frère Récollet ; c'est une belle peinture et en même temps une relique précieuse pour les amateurs des choses passées.

VIII

Le monastère des Récollets de Québec a eu une fin plus tragique, mais cependant moins pénible à contempler que celle de son frère cadet de Montréal, il a été complètement détruit par un incendie le 6 septembre 1796.

" Pendant quelques jours, à la suite de ce désastre, dit M. de Gaspé qui en fut témoin, on vit errer les pauvres moines près des ruines du monastère dans lequel ils avaient trouvé un asile contre la tourmente de la vie. Ils se promenaient tristes et pensifs près des voûtes où ils avaient espéré que leurs cendres seraient mêlées avec celles de leurs devanciers, qui avaient rendu tant de services à la Nouvelle-France.

1 Natif de la paroisse St. Laurent, Ile de Montréal.

2 *Le Mémorial.*

" Un mois après on voyait à peine trois capuchons dans toute la ville de Québec ; les fils de St. François, dispersés dans toute la colonie, gagnaient paisiblement leur vie comme les autres citoyens. Ceux des moines qui avaient fait des études, comme le frère Lyonnais, prirent la soutane et furent ordonnés prêtres ; ceux qui avaient une instruction suffisante dirigèrent des écoles et les autres s'occupèrent de travaux mécaniques ou d'agriculture. Chose assez extraordinaire la langue empoisonnée de la calomnie ne chercha jamais à ternir la réputation de ces hommes vertueux."

La cathédrale Anglicane et le Palais de Justice ont été construits depuis sur l'emplacement du monastère incendié. Le Père Berey, dernier Commissaire de l'Ordre reconnu par le gouvernement anglais, est décédé à Québec le 18 mai 1800.

Le Frère Louis, né Bonamy et originaire de l'Assomption, dernier survivant des Frères Récollets de Québec a fait jusqu'en 1840 l'école au faubourg St. Valier. Pendant plus de quarante ans, il a formé lui aussi parmi la classe ouvrière de Québec quantité d'hommes religieux, paisibles, industrieux et contents de leur sort, toute une pépinière de bons citoyens et de braves familles. Sentant sa fin approcher, il voulut revoir avant de mourir ce qui restait du couvent de Montréal et son vieux et seul confrère le Frère Paul de l'Evêché. Ils versèrent d'abondantes larmes en se revoyant, passèrent quelques jours ensemble à l'Evêché à s'entretenir de leurs anciens confrères, des malheurs de leur chère communauté, de leur fin prochaine. Puis vint le moment du départ ; les adieux qu'ils se firent furent si touchants que c'était peine disent ceux qui en furent témoins de voir se séparer pour toujours ces deux bons vieillards. Le Frère Louis reprit tout pensif la route de Québec et mourut à quelques temps de là comblé d'années, aimé et regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

Le couvent des Récollets des Trois-Rivières, tombé comme ceux de Québec et de Montréal aux mains du gouvernement après la conquête, a d'abord servi de cour de justice et de prison pour ce district jusqu'en 1810, époque à laquelle l'église passa aux Anglicans qui l'ont toujours conservée depuis pour les exercices de leur culte, et le monastère proprement dit est devenu le presbytère anglican.

Ainsi s'éteignit l'Ordre des Récollets en Canada, deux siècles après y avoir inauguré le culte catholique et l'enseignement primaire. Notre population, en perdant ces bons religieux, a perdu une de ses classes d'hommes les plus utiles, et notre type national un de ses traits saillants. Je m'estimerai heureux si, par ce petit

travail, je puis contribuer un peu à leur assigner la place qui leur convient dans notre histoire.

Soit que les archives de leur communauté aient été brulées lors de l'incendie du couvent de Québec, en 1796, ainsi que la plupart des antiquaires le croient, ou qu'elles aient été expédiées en Europe à la communauté-mère, comme cela paraît être l'impression des Messieurs de l'Evêché ; toujours est-il qu'elles n'ont pas encore été retrouvées en ce pays. Cela devra servir à faire excuser bien des lacunes inévitables qui se rencontrent dans ce travail.

Néanmoins pour ceux qui seraient curieux de savoir où j'ai puisé les renseignements qui m'ont servi pour écrire ce qui précède, et aussi pour en garantir autant que possible l'exactitude, je dois dire d'abord que c'est à M. le Principal de l'Ecole Normale, l'Abbé Verreau, dont la réputation et l'autorité en histoire sont bien connues, que je suis redevable des renseignements qui concernent la fondation de l'établissement des Récollets à Montréal ; je lui en suis d'autant plus reconnaissant que ce sont ces renseignements même qui ont stimulé mon courage et m'ont fait élargir le cadre primitif de mon travail.

Pour les commencements de la Colonie, l'*Histoire de la Colonie Française* de l'Abbé Faillon, le *Cours d'Histoire* de l'Abbé Ferland, Garneau, Charlevoix et les auteurs précédemment cités m'ont servi de guides. C'est après la conquête surtout que le manque de renseignements se fait sentir, j'ai été assez longtemps arrêté à cette époque dans un brouillard impénétrable, et c'est le *Mémorial de l'Education* du Dr. Meilleur qui m'en a tiré. Dans ce livre précieux, l'ex-Surintendant de l'Education, en faisant l'histoire de l'enseignement en Canada relate à peu près tout ce qui se rattache aux Récollets comme Ordre enseignant ; et c'est là que j'ai trouvé la source la plus riche pour la période de leur histoire la plus rapprochée de nous. *Hawkins' Picture of Quebec* et *Hochelaga Depicta* par M. Bosworth m'ont été aussi d'un grand secours. Les *Mémoires de M. de Gaspé*, les notes du Commandeur Viger dans les *Serviteurs de Dieu en Canada*, les *Tablettes Historiques* du Professeur Bibaud m'ont fourni encore d'importantes lumières. Enfin je suis redevable aux anciens de plusieurs détails conservés par la tradition. A tous ceux qui m'ont aidé et éclairé, j'offre mes plus sincères remerciements.

Loin de moi la prétention de m'ériger en historien, je reconnais volontiers que ce n'est pas là ma vocation. Ce que j'ai voulu faire ici c'est simplement de la chronique, et j'aime mieux renoncer d'avance à toutes les gloires du Panthéon des historiens que de m'exposer une seule fois à en subir les épreuves.

IX

Pour revenir au monastère et à l'église des Récollets de cette ville, dont la disparition prochaine a été la cause de ce travail, il est bon de rappeler que nous en étions rendus au 2 septembre 1813, date de la mort du Père Louis. Comme ce Père était le dernier survivant de son Ordre, le gouvernement, en vertu du droit de confiscation qu'il s'était arrogé par la conquête sur les biens des Ordres Religieux dont il avait décrété l'extinction, devint dès lors le maître de l'établissement des Récollets de Montréal. Les troupes occupaient déjà, comme nous l'avons vu, une partie du monastère, elles continuèrent à l'occuper jusqu'à la fin de la guerre.

En 1818, le gouvernement désirant acquérir l'Ile Ste. Hélène pour y ériger des fortifications, proposa à l'honorable M. Grant qui en était propriétaire, de l'échanger contre l'établissement des Récollets et cette offre fut acceptée. Pour tirer plus avantageusement parti de ce vaste terrain, M. Grant y fit tracer la rue Ste. Hélène ainsi appelée du nom de l'Ile qu'il avait donnée en échange, la rue Lemoine du nom de la baronne de Longueuil, son épouse, et la rue des Récollets, en mémoire des anciens propriétaires du sol, puis disposa des emplacements qui faisaient face sur ces différentes rues. Restaient encore l'église et les bâtisses contigues qui n'avaient pas été entaméees : les catholiques de la paroisse de Montréal à qui cette vieille relique rappelait encore alors ses anciens possesseurs, et tant de pieuses cérémonies dont ils avaient été les témoins, dans ce sanctuaire auquel étaient attachées une foule de grâces et de dévotions particulières, exprimèrent un vif désir d'en faire l'acquisition, et la Fabrique l'acheta de M. Grant moyennant la somme de £4,500. C'était pour le temps une somme considérable, mais on y tenait tellement, que le prix ne diminua en rien dans la paroisse la satisfaction d'avoir sauvé le vénérable monument de la destruction.

On trouve à ce propos dans la fameuse *Sabredache* du Commandeur Viger, le passage suivant qu'on me saura gré, j'espère, de citer en entier. Extrait de la Sabredache :

" *Les RR. PP. Récollets.*—J'aime à placer ici, dit-il, quelques souvenirs sur ces bons Pères qu'une plume sentimentale et patriotique traçait en 1818 dans une feuille périodique de Montréal qui n'a eu que six mois d'existence."

(Extrait de l'*Abeille Canadienne*, septembre 1818, page 160.)

" *Eglise des Récollets.*—Une des circonstanees les plus favorables

au développement de notre cité, est sans contredit l'échange que le gouvernement vient de faire du vaste et précieux terrain dit des Récollets contre l'Ile de Ste. Hélène. Déjà il en a été formé plusieurs lots, dont quelques-uns sont vendus et sur lesquels s'éleveront de beaux édifices avant le court intervalle de deux années. Ainsi va se trouver utilisée, au profit de la société, une étendue considérable de terrain, que l'on regrettait de voir sans emploi.

" L'église des Récollets est néanmoins conservée au culte catholique. Plusieurs motifs nous le faisaient désirer. Celui que l'on paraît avoir eu principalement en vue, a été de faciliter aux habitants de l'ouest de la ville le moyen de vaquer à leurs devoirs religieux les dimanches et fêtes d'obligation. On sait que l'église paroissiale ne suffit plus aujourd'hui à l'affluence des fidèles, et peut-être s'est-on proposé de faire par la suite, de celle des Récollets une autre paroisse, ou du moins une succursale de l'église-mère. A ces considérations majeures se sont jointes quelques réminiscences auxquelles nous devons aussi la conservation de ce monument religieux.

" L'ordre des ci-devant religieux de St. François, connus sous la dénomination vulgaire des Récollets, a fourni à cette colonie, dans le principe, des sujets également recommandables par leurs talents et leur piété. Cet ordre était alors plus utile qu'onéreux à la société. Tandis que les révérends Pères partageaient en certaines occasions, les travaux spirituels de nos prêtres, et qu'ils fournissaient des apôtres aux missions, les Frères veillaient auprès des malades indigents; ils ensevelissaient les morts; ils cultivaient cette terre demeurée oisive depuis l'extinction de l'ordre, et les produits étaient versés en grande partie chez les pauvres honteux; enfin ils se dévouaient les premiers pour arrêter les progrès d'un incendie ou d'un débordement; et la part de pain que leur faisaient nos pères, pour l'utilité de leurs services, ils prenaient du plaisir à ne la pas manger seuls. Or les cendres de ces bons religieux, confondues avec celles de quelques uns de nos ancêtres, reposent en paix dans l'église des Récollets: nous devons donc, à tous égards, attacher de l'importance à sa conservation. Nous en sommes redevables aux marguilliers de la paroisse de Montréal, qui, en achetant cette église et la maison adjacente, ont agi en bons citoyens et en hommes religieux; ils acquèreront un nouveau titre à nos sincères hommages; s'ils veulent bien prendre sous leur protection ces arbres plus que centenaires, échappés dernièrement à la hache destructive, et dont l'existence s'identifie avec tant de souvenirs plus ou moins mélancoliques, et qui par cela même ne nous en sont que plus chers.—Henri Mezière."

X

Les beaux grands arbres pour lesquels M. Mezière implorait dans un langage si bien senti la protection des marguilliers sont tous tombés les uns après les autres comme tombent, hélas ! bien des choses en ce monde, sans qu'on en puisse accuser personne. Le dernier de ces représentants de la forêt primitive n'a été abattu que lorsque la maison voisine des Récollets à l'Est, a été construite il y a cinq ou six ans.

Ceci me fournit l'occasion de parler de l'*Orme* des Récollets de Québec, disparu il n'y a pas longtemps. Il y avait toute une légende sur cet arbre majestueux. On allait jusqu'à dire que Jacques Cartier, lors de son premier débarquement à Québec, s'était établi dessous avec ses compagnons de voyage ; nombre de relations du moins en faisaient remonter l'existence à plus de deux cents ans, ce que nous croyons sans peine, car il avait quatorze pieds et un pouce de circonférence.[1] Aussi tous les antiquaires de Québec, et ils y sont nombreux, protégeaient-ils avec amour ce vieux contemporain du fondateur de leur ville. Le 6 septembre 1845, pendant un fort coup de vent de nord-est, l'un des trois troncs dans lesquels se divisait le bel et mémorable *Orme* se rompit à l'endroit de sa bifurcation avec le tronc principal, à quelques pieds de terre, et il fallut abattre ce qui en restait de peur de quelque accident. Un fragment du tronc de trois pieds de hauteur avait été déposé à cette époque dans une des salles de la Société Littéraire et Historique de Québec où il a péri dans un incendie en 1854. Il y avait à Québec une autre relique de la forêt, c'était le *Frêne* des Ursulines conservé dans l'enclos du couvent de ces Dames depuis leur arrivée en 1639 ; il est tombé de vieillesse le 19 juin 1850. On disait alors à Québec en plaisentant, que le vieux *Frêne* des Ursulines était mort *catholique*, tandis que son contemporain, l'*Orme* des Récollets, devenu la propriété de la cathédrale anglicane, était mort *protestant*.

Une fois en possession de l'église des Récollets, la Fabrique de Montréal y fit faire les réparations nécessaires, car elle était, dit-on, en très-mauvais ordre, et l'on y continua les cérémonies religieuses auxquelles la population des environs était habituée.

En 1830, l'année d'après la bénédiction de l'église actuelle de Notre-Dame, l'ancienne église paroissiale qui existait depuis 1672, ayant été démolie, on en adapta le portail à l'église des Récollets qui fut en conséquence allongée d'une vingtaine de pieds. Ce

1 *Le Canadien* du 10 septembre 1845.

portail en pierre de taille qui, comme plusieurs ont dû le remarquer, porte la date de 1725, avait été substitué à cette époque à la façade en pierre brute de la vieille église, par M. le Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, Messire François Vachon de Belmont, qui avait fait lui-même les frais de cet embellissement.

Les Irlandais catholiques l'occupèrent par la suite jusqu'au 1er juin 1847, date de l'inauguration de leur église de St. Patrice.

En 1845, l'intérieur de l'église des Récollets fut réparé à neuf par la Congrégation des hommes qui en a joui depuis jusqu'à la veille de sa démolition. Les appartements du couvent, depuis 1818, ont servi de salles d'école et d'orphelinat.

La Fabrique de Montréal, qui est fort endettée comme chacun sait, et qui ne tirait aucun revenu ni de l'église ni du couvent, avait résolu depuis un an de vendre le tout ; et cette vente a été effectuée au mois dernier pour la jolie somme de $85,000. [1]

Nous n'avons qu'un vœu à former en terminant, c'est que cette somme suffise pour longtemps à dégager la Fabrique de ses embarras financiers, et que la propriété des Récollets assouvisse pour plus longtemps encore les exigences que le commerce et la fureur des embellissements ont déchaînées dans notre ville. Déjà plusieurs églises en sont disparues, en voici encore une qui s'en va : deux autres, et des plus chères à notre population, sont menacées. En vérité, c'est aller trop vite.

Une ville sans églises me paraîtrait une ville bien à plaindre, et je la croirais bien exposée aux orages de la colère céleste ; conservons au cœur de la nôtre le peu de clochers qui lui restent, ce sont autant de flèches aimantées qui attirent sur elle les bénédictions du ciel et qui en éloignent la foudre.

S. Lesage.

1 Avant de livrer possession de l'église, la Fabrique s'est réservé le droit d'en faire enlever la façade et l'intérieur ; on a fait procéder à l'exhumation des corps. Les restes mortels des Récollets, faciles à distinguer de ceux des laïques, vû que suivant leurs règlements, on les enterrait sans cercueils, enveloppés seulement du long froc de leur ordre, doivent être transportés dans la nouvelle église des Congréganistes, dédiée, comme celle des Récollets, à Notre-Dame des Anges.—S. L.

CHARLES ET EVA.

ÉPISODE DES HOSTILITÉS ENTRE LE CANADA ET LES COLONIES ANGLAISES EN 1690

CHAPITRE IV.

LE LENDEMAIN DU COMBAT.

Le soleil se lève radieux à l'Orient, et jette mille rayons de lumière à travers les arbres dont les branches, chargées de neige nouvellement tombée, s'inclinent vers le sol. Le froid est devenu un peu plus intense, depuis que le souffle de la tempête s'est évanoui avec les dernières clameurs du combat de la nuit. Tout dans la nature annonce un beau jour.

A part quelques officiers, Canadiens et Hurons dorment dans le camp. La nature a repris ses droits sur ces hommes au cœur d'airain, et le sommeil a vaincu ceux que l'ennemi a trouvés inébranlables.

Le camp et ses abords présentent un spectacle navrant et rendu plus triste encore par la lumière du soleil levant. A chaque pas, des traces de sang sur la neige ; ici, des débris d'armes, là des membres humains et des morceaux de chair sanglante que l'explosion du baril de poudre a fait se séparer des corps qui les animaient quelques heures auparavant : et, au milieu de ces affreux débris, des hommes endormis, et qu'à leur pâleur on prendrait aussi pour des cadavres, si leur respiration régulière n'indiquait le sommeil.

En dehors du camp, la scène est plus repoussante encore. Les loups ont passé par là, et ont achevé l'œuvre commencée par les hommes. De tous les cadavres aguiers, que les Canadiens ont jetés hors des limites du camp, il ne reste plus qu'un amas sans nom de lambeaux sanglants, d'os à demi rongés, de squelettes incomplets et dépouillés de leur chair.

Cependant, les dormeurs se réveillent et chacun s'étirant les bras et les jambes engourdis par le sommeil en plein air, se remet sur pieds. Les figures sont mornes et peu de paroles sont échangées ; car la faim, ce hideux vampire qui ronge impitoyablement sa proie et la consume peu à peu avec des tiraillements insupportables, commence à tourmenter ces hommes héroïques.

Il est affreux, il est vrai, de sentir ce feu dévorant qu'on nomme la faim, déchirer ses entrailles lorsque, privé de tout secours, on se trouve séparé de ses semblables par une distance qui ne laisse aucun espoir à en attendre. Mais quel nom donner aux tortures que doit éprouver le malheureux qui promène son indigence méprisée dans les rues d'une cité riche et populeuse. Ses haillons, qui laissent incessamment pénétrer jusqu'à ses membres grelottants, le souffle glacial d'un vent d'hiver, frôlent à chaque pas les vêtements confortables et les riches fourrures dans lesquels se drape l'insoucieuse opulence. En vain, il tend la main ; la foule indifférente passe et repasse sans le regarder. Et cet infortuné n'a pas mangé depuis la veille, depuis deux jours peut-être ! Puis, lorsqu'après une course infructueuse il regagne son logis, il trouve pour accueillir sa misère une femme, de petits êtres transis de froid dont il est le père, et qui lui demandent à grands cris du pain qu'il ne peut leur donner. A quelques pas de cette demeure, des gens *vivent*, s'amusent et sont heureux.....

La souffrance qu'éprouve l'homme dévoré silencieusement par la faim dans la solitude des forêts, c'est la rage qui s'épuise en vains efforts, et ne voit autour d'elle rien qui puisse la soulager ; la torture de celui qui se meurt d'inanition au milieu de ses semblables pouvant lui venir en aide, c'est plus que la rage, c'est le désespoir, c'est la furie de ne pouvoir atteindre des aliments qu'il voit non loin de lui ; c'est le supplice de Tantale, un avant-goût des fureurs infernales !

Après cette digression (qui peut certes avoir son utilité) reprenons notre récit.

Lorsque chacun fut debout dans le camp des alliés, on procéda au repas du matin qui était on ne peut plus frugal. Cependant chaque soldat mangeait sa faible ration sans murmure ; car il

savait et voyait que les officiers eux-mêmes n'avaient rien de plus que lui à mettre sous la dent.

Lorsque tous eurent consommé leur maigre pitance, M. de Mantet fit rassembler les officiers, afin de prendre conseil sur les mesures à prendre pour le salut de tous.

Comme les questions qui s'y agitent, et les discussions qu'elles soulèvent pourraient ennuyer le lecteur, nous lui en ferons bientôt connaître le résultat, en le priant de vouloir bien nous suivre pour le moment à un autre endroit du camp.

Sous une espèce de hutte construite à la hâte avec des branches, un Huron, que ses insignes font reconnaître pour chef, est couché sur quelques fourrures. La neige qui est couverte de sang à ses côtés, ses mains qui tour-à-tour pressent convulsivement sa poitrine, et les plaintes que la douleur arrache de temps à autre à cette nature de bronze, montrent de suite que cet homme est blessé.

Assise à côté de lui, est une jeune fille qui prodigue les soins les plus touchants au pauvre blessé.

Les yeux de cette femme, aussi jeune que belle, ont une vague expression de peur, de répulsion que contredit pourtant l'attention toute chrétienne qu'elle a pour ce malheureux. Il est presqu'inutile de dire, que cet infortuné est l'Aigle-Noir, et que sa garde-malade est Eva.

La pauvre enfant avait dû faire appel à toute son énergie pour vaincre la répugnance que lui inspira le chef Huron. Mais voyant qu'il était blessé à mort, et n'avait que peu d'heures à vivre, elle s'était sentie émue de compassion, et avait passé une partie de la nuit avec lui, assistée de quelques Hurons et Canadiens.

Jusqu'au moment où nous amenons le lecteur auprès du mourant, celui-ci, bien qu'ayant toute sa connaissance, n'avait point adressé la parole à la jeune fille. Il s'était renfermé dans un mutisme absolu, paraissant aussi indifférent à ceux qui l'entouraient, qu'insensible à la mort dont l'haleine glacée faisait déjà frisonner ses membres.

Levant enfin les yeux sur Eva :

— Ma sœur, la vierge pâle est bonne, dit-il d'une voix faible L'Aigle-Noir croyait qu'elle le haïssait.

— Ma religion me défend de haïr, répondit celle-ci ; et si mon frère connaissait et pratiquait cette religion, il ne parlerait pas ainsi.

— L'Aigle-Noir a été instruit dans la *prière des robes noires* [1] ; mais il est bien méchant, et il a oublié la prière des visages pâles.

1 Nom par lequel les Sauvages désignent les prêtres. (NOTE DE L'AUTEUR.)

—Croyez-vous que cette religion soit bonne ?

—Le Grand-Esprit parle par la bouche des robes noires, et la prière qu'ils enseignent est la véritable, répondit le blessé d'une voix qui allait toujours s'affaiblissant. Mais la méchanceté du chef a été telle, que le Grand-Esprit doit-être irrité contre lui, et il a peur d'en être repoussé lorsqu'il lui faudra paraître devant lui.

—Dieu ne repousse point ceux qui se repentent, et si vous lui demandez pardon de vos fautes, il vous sourira en vous voyant. Priez-le donc, chef, ce Dieu qui ne vous demande que le regret de l'avoir offensé.

Ici, le Huron, affaibli par l'effort qu'il venait de faire, resta quelques moments sans voix. Puis la dernière étincelle de sa vie se ranimant :

—Que la vierge pâle prie le Grand-Esprit pour le pauvre sauvage, dit-il

Alors Eva s'agenouilla et commença à prier. Il devait être saisissant le spectacle de cette frêle enfant de la civilisation priant à côté d'un pauvre homme des bois à l'agonie. Elle était belle ainsi cette chaste jeune fille, dont la prière ardente montait vers le ciel, portée sans doute par les anges ses frères. Tandis que ses lèvres exhalaient l'encens de la prière, son regard, où brillaient la charité, l'espérance et la foi, sembait chercher aux cieux celui qui a toujours pour agréable, la prière d'un cœur pur.

Subjugués par cette scène, les Canadiens et les Hurons, qui en étaient temoins s'agenouillèrent aussi : tous étaient émus et éprouvaient le besoin de prier.

Il faut être homme du peuple, il faut être Indien pour se laisser aller ainsi sans fausse honte à ces élans pieux. L'homme gâté par la civilisation peut prier lui aussi, mais il le fait le plus souvent avec contrainte et il semble fuir les regards de ses semblables pour parler à son Dieu. Aussi sont-elles différemment accueillies les prières du pauvre chasseur et de l'enfant de la nature, qui s'agenouillent sur la neige froide, et sous les arbres d'une forêt vierge, et celle de l'*homme du monde* qui prie avec distraction sous les voûtes dorées du temple !

Cependant cette étincelle de vie qui s'était ranimée pour quelques instants chez l'Aigle-Noir, s'éteignit rapidement.

Il fit signe à Eva de se rapprocher et lui dit :

—Ma sœur me pardonne-t-elle tout le mal que j'aurais voulu.....

Et sa voix n'était plus qu'un souffle.

—Que Dieu vous pardonne comme je l'ai fait, dit-elle et vous le verrez bientôt.

Puis, comme si l'Indien n'eut attendu que le pardon de cet ange de candeur, il leva une dernière fois les yeux sur elle et les ferma pour toujours.....

.....

Le conseil convoqué par M. de Mantet s'était terminé après que les résolutions suivantes eurent été adoptées.

MM. de Mantet et de Sainte-Hélène devaient prendre le devant avec le plus grand nombre des hommes valides de la troupe. Charles Dupuis avait à commander le second détachement, composé des blessés et de quelques autres hommes, pour protéger les invalides s'ils venaient à être attaqués.

Le premier détachement devait partir d'abord, et, comme il était probable qu'il atteindrait Montréal avant l'autre, M. de Mantet engageait sa parole d'envoyer des secours à ceux qui restaient en arrière.

Comme les vivres manquaient, on espérait, en se séparant ainsi, s'en procurer plus facilement. On rencontrerait bien, de part et d'autre, quelques pièces de gibier qui suffiraient à calmer les premiers besoins de la faim.

Quand M. de Mantet eut fait connaître ces résolutions aux alliés, il y eut bien quelques murmures de la part de ceux qui devaient rester en arrière. Mais l'observation leur ayant été faite que s'ils faisaient tous route ensemble, les blessés retarderaient la marche des autres et qu'on mettrait un temps considérable à atteindre Montréal ; tandis que si les hommes les plus forts devançaient les autres, ils arriveraient à la ville en moins de temps et enverraient des gens avec des provisions au devant des retardataires, chacun finit par se conformer à la volonté de M. de Mantet et, celui-ci profitant des bonnes dispositions de tous, ordonna à ceux qui devaient le suivre d'avoir à se préparer à partir dans une heure.

Lorsque le moment de la séparation fut arrivé, on échangea de chaleureuses poignées de main des deux côtés. Plusieurs de ceux qui restaient pressentaient que c'était pour la dernière fois qu'ils pressaient la main des amis qui les laissaient ; et, ils les suivirent du regard jusqu'à ce que le dernier d'entre eux eût disparu derrière les arbres de la forêt.

Nous laisserons M. de Mantet et sa troupe pour nous occuper de celle à la tête de laquelle se trouve Charles Dupuis, le héros de ce récit.

Comme plusieurs des blessés avaient besoin d'un repos immédiat, et que quelques-uns même n'avaient que peu d'heures à vivre, le départ du second détachement fut remis au jour suivant.

Deux Canadiens et un Huron blessés moururent dans la journée.

Quand la nuit fut venue, on inhuma l'Aigle-Noir et les trois autres morts.

Il n'était guère attrayant pour les pauvres invalides d'assister à ces lugubres funérailles accomplies à la pâle clarté de la lune, qui se faisait jour à travers les branches des arbres. Comme on n'échangeait pas un seul mot, celui qui, placé à quelque distance, aurait entrevu tout-à-coup cette scène nocturne, aurait cru avoir devant les yeux une légion d'esprits des ténèbres occupés à quelque machination infernale.

Eva, qui était restée avec le détachement de Charles, contemplait ce tableau d'un air empreint d'une profonde tristesse. Charles respectant son silence, était adossé à un arbre ; les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur la jeune fille ; il avait l'air bien attristé lui aussi. A quoi songeait-il ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne fut tiré de sa rêverie que lorsque la triste cérémonie terminée, on vint lui demander quelles devaient être les sentinelles pour la nuit.

Ayant alors donné ses ordres à ce sujet, et vu qu'Eva se retirait sous une hutte préparée pour elle, il jeta quelques brassées de bois dans un feu allumé à une dizaine de pieds du nid de colombe de la jeune fille, se roula dans une peau de bison et se coucha non loin du brasier. Longtemps il regarda la flamme consumer le bois ; longtemps il suivit des yeux les parcelles lumineuses qui s'en échappaient pour aller s'éteindre dans l'air. Bientôt, le pétillement du feu et les brillantes étincelles (images du bonheur qui passe aussi vite qu'elles) tout se confondit pour lui ; et il tomba insensiblement en cet état qui fait oublier au malheureux ses peines et à l'heureux son bonheur.

CHAPITRE V.

LA FAIM.

Nous prions le lecteur de vouloir bien supposer qu'il s'est écoulé huit jours depuis l'accomplissement des évènements du dernier chapitre

Voyez-vous là-bas, quelques milles à l'ouest du lieu où est maintenant Plattsburgh, cette fumée qui monte en spirales bleuâtres et va s'évanouir dans l'air au-dessus des géants de la forêt. Si vous vous sentez quelqu'envie de savoir d'où elle provient, suivez-moi.

Oh! n'ayez point peur: il n'y a point d'ennemis cachés derrière ces pins énormes qui semblent entre eux rivaliser en hauteur. Aucun œil indien ne nous épie et nul trait empoisonné n'arrêtera notre paisible exploration.

D'abord, cette fumée, qui indique nécessairement un feu, ne doit pas provenir d'un campement de sauvages. Car le Sauvage est trop rusé pour trahir ainsi sa présence par une aussi belle après-midi. Mais à propos, j'ai oublié de vous dire encore, cher lecteur, qu'il fait une belle journée et que le soleil est assez conciliant, eu égard à la saison. Donc, puisque ce n'est point un campement indien, approchons sans crainte.

Regardez: autour d'un grand feu sont couchés trente à quarante hommes que l'on prendrait pour des cadavres tant ils sont pâles, décharnés et paraissent insensibles à tout, s'ils ne laissaient échapper de temps à autre quelques gémissements. C'est à peine si quelqu'un d'entre eux élève de temps en temps la tête, pour la laisser retomber sans force ensuite sur la neige durcie à la suite de la pluie de la veille et de la gelée de la nuit.

A quelques pas de ce groupe de spectres vivants, deux personnes éveillent tout aussitôt notre attention. La première, une jeune fille, est à demi couchée sur la neige, tandis que, la main dans celle d'un jeune homme assis à ses côtés, elle appuie sur l'épaule de ce dernier sa tête défaillante.

Une pâleur extrême décolore ce visage de dix-huit ans; ses lèvres livides et entrouvertes laissent voir une double rangée de perles que serre la souffrance. Ses yeux bleus à peine animés d'une étincelle de vie s'ouvrent à demi sous un front aussi poli mais de même couleur que l'ivoire. Ses cheveux tombent en désordre sur ses épaules et glissent jusque sur la neige où se confondent leurs boucles soyeuses. On la croirait morte si l'on n'entendait l'haleine embarrassée qui sort péniblement de sa poitrine, et soulève son sein à intervalles inégaux.

Le jeune homme sur l'épaule duquel repose la tête inerte de la jeune personne est aussi insensible que sa compagne de souffrance. Sa tête renversée en arrière s'appuie sur son bras gauche arrêté sur le tronc d'un arbre renversé. Ses joues sont livides, décharnées, et, ses yeux noirs, qui doivent lancer des éclairs lorsqu'ils sont animés par une émotion forte, ont maintenant quelque chose de hagard qui fait peur à voir.

Quelles vapeurs pestilentielles, quel souffle de mort ont donc passé au dessus de ces êtres humains? C'est la faim qui cause toutes ces souffrances, cet anéantissement presqu'entier des forces physiques et morales; la faim, cet hôte terrible, ce spectre hideux

qu'il est pourtant moins surprenant de rencontrer dans la solitude des forêts que dans nos villes où s'agite en tous sens une population nombreuse.

Il y a quatre jours qu'aucun d'entre eux n'a rien mangé. Mais, je me trompe en disant " aucun" ; car la jeune fille, dont nous venons d'essayer à peindre l'état désespéré avait eu le dernier morceau que les infortunés possédaient et avait souffert une journée de moins que les pauvres gens qui s'en étaient privés volontiers pour elle.

Il nous faut faire quelques pas en arrière pour mieux faire comprendre la cause de l'abattement des Canadiens, de Charles et d'Eva, que l'auteur doit reconnaître.

On sait que lorsque les deux détachements (celui de M. de Mantet et celui de Charles) s'étaient séparés, le manque de vivre s'était déjà fait sentir. Aussi après quatre jours de marche, Charles et ses compagnons s'étaient-ils trouvés sans provisions. Pour surcroît de malheur, eux que leurs blessures ou la fatigue n'empêchaient point de chasser, eurent beau faire une battue dans les bois, il n'y eut pas une seule pièce de gibier à trouver. Le passage du détachement de M. de Mantet, avait sans doute effrayé les bêtes fauves dont on ne voyait plus que les pistes, qui se perdaient dans les dédales de la forêt.

Le premier jour où les vivres avaient complètement fait défaut, on avait marché, la tête basse, il est vrai, mais sans rien dire. Le second jour, on avait continué ; mais une hésitation manifeste perçait dans tous les mouvements de chacun. Le matin de la troisième journée (trois blessés étaient mort dans la nuit de fatigue et de faim) on s'était remis en marche, mais en murmurant. Puis, dans l'après-midi, le mécontentement était devenu de plus en plus évident et les plaintes de plus en plus ouvertes ; et, pour mettre le comble à la misère et aux souffrances de ces pauvres gens, il faisait une pluie battante qui les trempait jusqu'aux os. Enfin, les hommes s'étaient arrêtés, déclarant qu'ils n'iraient pas plus loin et qu'autant valait mourir où ils étaient, qu'à quelques pas en avant. La discipline, si sévère qu'elle soit, doit plier et retraiter devant un ennemi comme la faim. Force fut donc à Charles Dupuis d'acquiescer au désir ou plutôt à la volonté de ses gens.

Quatre d'entre eux battirent les bois et revinrent les mains vides, comme la nuit étendait son voile sur toutes ces souffrances. Il est impossible de décrire le désappointement, le désespoir de tous, lorsqu'on vit les quatre chasseurs rentrer au camp la consternation sur la figure, jeter à terre leurs armes devenues inutiles et se coucher à côté sans rien dire.

Il fallait pourtant faire du feu pour la nuit, mais personne ne paraissait s'en occuper, Charles était à bout de forces comme les autres; mais la responsabilité du commandement lui donnant plus d'énergie, il s'en fut trouver l'un des plus robustes qui était couché sur la neige, en lui demandant de l'aider à ramasser du bois pour la nuit. Ce dernier se leva sur son séant et le regardant d'un œil vitreux:

— Monsieur Dupuis, lui dit il, laissez-moi donc mourir tranquille ?

— Vous souffrez, mon ami ?

— Ça n'est pas difficile à voir !

— Et moi, reprit Charles d'une voix plutôt triste que sévère, pensez-vous que je n'éprouve rien et que la faim n'a aucune prise sur moi.....?

Celui auquel il s'adressait ne répondit rien, mais se levant comme une automate, il suivit machinalement son officier. Et tous deux, après bien des fatigues, sans prononcer un seul mot, firent la provision de bois et allumèrent le feu pour la nuit, ce qui apporta quelque soulagement aux pauvres malheureux dont déjà les habits commençaient à se geler sur eux; car la pluie avait cessé et le froid prenait sa place.

Quelle triste nuit !

Le lendemain, Charles était debout avec l'aurore. Le jeune homme avait une énergie incroyable, prit un fusil, alla chasser et revint deux heures après..... les mains vides.

Il ne pensa pas même à donner l'ordre de se remettre en marche : cela aurait été de la folie. Sans se débarrasser de ses raquettes (circonstance que je prie le lecteur de vouloir bien remarquer et dont l'utilité aura plus tard son explication) il s'assit auprès d'Eva, dont les regards égarés suivaient tous ses mouvements. Elle était digne de l'amour de Charles, digne de lui en tous points; elle souffrait, mais, sans se plaindre.

Le jeune homme eut froid au cœur, en la voyant si belle, si jeune, si souffrante et si résignée. Il se reprocha amèrement, il s'accusa, sans penser aux raisons qui l'en avaient forcé, de l'avoir amenée. Et des larmes commencèrent à sillonner ses joues amaigries. Cette nature d'acier, sur laquelle la souffrance personnelle ne pouvait rien, se fondait devant celle des autres.

Saisissant aiors la main de la jeune personne.

— Me pardonnez-vous, Eva ? lui dit-il.

— Je vous aime, répondit celle-ci qui pressa la main de Charles avec force.

Puis, comme si cet aveu suprême eût ôté à la pauvre enfant le

peu de forces qui lui restait, sa tête s'inclina sur l'épaule de Charles. Celui-ci de son côté, épuisé par la marche qu'il venait de faire se sentit aussi défaillir, et tous deux s'évanouirent dans la position où nous les avons trouvés au commencement de ce chapitre.

Vers trois heures de l'après-midi, Charles se réveilla, ou pour mieux dire, revint de ce long évanouissement. Ses idées, d'abord confuses, ne s'éclaircirent que trop vite, et, la terrible, la poignante réalité ne tarda pas à lui apparaître dans toute son horreur.

Tous les Canadiens étaient couchés ; il ne s'échappait plus qu'une fumée légère des feux qui allaient s'éteignant faute d'aliments, comme les infortunés qui les entouraient ; la mort planait déjà au-dessus du camp et s'apprêtait à compter ses victimes.

Charles sentit un frisson étrange passer par tous ses membres ; la fièvre l'agitait. Il crut que sa tête se fendait ; les objets prenaient une teinte bizarre à ses yeux, c'était le délire qui commençait.

Déposant alors le plus chaste des baisers sur le front glacé d'Eva, il la laissa doucement glisser sur la neige, se leva d'un bond, saisit un fusil sans savoir ce qu'il faisait et s'élança au plus épais du bois : " Du moins, je ne la verrai pas mourir."

Ceux de ses compagnons qui avaient encore conscience de ce qui se passait, levèrent un peu la tête, le virent disparaître avec indifférence, puis se recouchèrent de même. Et tout retomba dans le silence.

CHAPITRE VI.

OU LA FAIM ENGENDRE LA COURSE ET LA COURSE DEUX RENCONTRES.

Comme le lecteur se sent peut-être quelque disposition à connaître immédiatement ce que devient Charles dont la fièvre menace de tourner en démence, suivons-le.

Une activité fébrile l'anime, et il marche ou plutôt il court avec une ardeur dont on ne croirait pas capable un homme qui a passé quatre jours sans manger. Mais il se heurte à chaque instant contre les arbres, se déchire sur les branches les plus basses dont quelques unes le frappent dans la figure, et tout cela sans plus s'en occuper qu'une statue que l'on battrait de verges.

Cependant, une forte branche qui est à la hauteur de son visage l'oblige à s'arrêter, puis à lever la tête pour changer sa course. Mais le voilà immobile, ses yeux se raniment et brillent d'un nouvel éclat.

Il est là, un pied en avant, le corps incliné, l'œil anxieux, l'oreille au guet. Qu'a-t-il donc?

Eh ! bien, devant lui, à trente ou quarante pas, entre deux pins énormes, la tête élevée au-dessus de quelques broussailles dont les branches chargées de verglas brillent au soleil comme des diamants, est un jeune orignal qui semble regarder ces cristaux de glace avec une curiosité toute féminine.

Soit dit en passant, il n'y a rien de plus curieux qu'un orignal.

Charles reste quelques secondes sans mouvements, ne paraissant pas comprendre qu'à la porté de son arme il a la vie d'Eva et de ses compagnons. Mais Dieu lui envoie un moment lucide, et, épaulant son fusil avec la rapidité de l'éclair, le chasseur fait feu sur l'animal qui bondit de surprise et de douleur en s'élançant au plus épais du bois.

Touché ! s'écrie Charles qui voit en poursuivant l'orignal une longue traînée de sang sur la neige. Quoique blessé, le pauvre animal court à quelques trente pas de lui et assez vite pour fatiguer un homme frais et dispos. Que va donc faire le chasseur affaibli qui se lance à sa poursuite ? Il s'est ranimé ; la fièvre, la joie, le délire, la vue de la proie qui va peut-être lui échapper et qui bondit en avant de lui, centuplent ses forces. Ce n'est plus un homme, c'est une furie. Il a jeté à terre son fusil déchargé, et, les cheveux au vent, brandissant son couteau de chasse, il poursuit sa victime. Mais l'orignal s'enfuit toujours et conserve la même distance entre lui et le poursuivant ; il ne peut aller bien loin cependant. Car outre sa blessure qui lui fait perdre sa vigueur avec le sang, la mince couche de verglas qui enfonce sous chacun de ses bonds lui déchire les pattes ; tandis que Charles qui, si l'on veut bien se le rappeler, n'a point quitté ses raquettes de la journée court encore assez facilement ; l'animal perd du terrain et l'homme en gagne. Mais tous deux perdent aussi leurs forces. Le jeune homme ne peut aller loin maintenant ; le sang lui bourdonne dans les oreilles, sa vue s'obscurcit, le délire le reprend. Qu'il trébuche et qu'il tombe et tout est fini !

Telle est son excitation, toutes les facultés de son être sont tellement concentrées sur un seul objet, sa proie, qu'il n'entend pas une détonation non loin de lui et une voix des plus mâles qui lui crie : " Mais, mille tonnerres, arrêtez donc, Monsieur Charles." Non, il n'entend rien, mais, il *voit* l'orignal s'abattre lourdement sur la neige. En trois sauts il rejoint l'animal qui se débat contre la mort, lui enfonce dans le flanc son couteau de chasse jusqu'au manche et s'affaisse sur ce corps tout palpitant.....

.....

Cependant l'individu, qui vient d'apostropher Charles et de tirer

le coup de feu que ce dernier n'a pas entendu, arrive en courant sur les lieux.

— Diable ! diable, s'écrie-t-il en voyant le jeune homme qui, les lèvres collées sur l'une des blessures faites à l'orignal, suce avidement le sang qui s'en échappe, il paraît que les vivres sont rares par ici et que la faim n'est pas loin. Monsieur Charles, regardez-moi donc un peu ; il me semble que j'en vaux bien la peine, car il y a déjà quelque temps que vous ne m'avez pas vu. Mais, mille tonnerres, c'est moi, c'est votre vieux Thomas, Monsieur Charles !

A ce nom de " Thomas," Charles lève un peu la tête et contemple le nouveau venu d'un air à la fois surpris, incrédule et hébété.

— Mais qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, mon jeune maître ? On dirait que vous me prenez pour un revenant ! Allons, n'ayez pas peur, c'est bien moi, Thomas Fournier en chair et en os. Il est vrai que guères ne s'en est manqué qu'il en fut autrement ; mais peu importe pour le quart-d'heure.

Charles, ravivé par les quelques gorgées de sang chaud qu'il vient d'avaler, peut enfin se relever, et ses idées reprenant peu-à-peu leur cours ordinaire, il s'écrie :

— Mais est-ce bien toi, Thomas ? D'où viens-tu ?

—On vous contera ça plus tard, car c'est un peu long. Mais vous, comment vous trouvez-vous ici, et en cet état ? Que sont devenus les autres ?

Alors, Charles lui expose en peu de mots comment la troupe s'est séparée en deux détachements et en quelle situation désespérée, il a laissé ses compagnons de misère.

—Dans ce cas là, dépêchons-nous, lui dit Thomas, *débitons* l'orignal, emportons avec nous, autant de viande que nous pourrons et allons rejoindre au plus vite, les amis qui se meurent de faim, comme des poissons à sec sur le rivage."

Ce qui fut dit fut fait, et il ne resta bientôt plus de l'animal que le squelette et les entrailles. Otant alors son par-dessus, Thomas le convertit en une espèce de sac qu'il remplit de venaison et chargea sur ses épaules. Charles l'imita et tous deux reprirent à la hâte le chemin du camp. Ils n'avaient qu'à suivre les pistes que Charles avait laisées sur la neige, en poursuivant sa proie, ce qui lui fit cependant faire beaucoup de détours inutiles. Thomas Fournier précédait son maître qui déchirait à belles dents un morceau de chair crue, et savourait avec délices ce repas sanglant.

Quand ils arrivèrent au camp, tout y était dans le même état que lorsque Charles s'en était éloigné, poussé sans doute par la

Providence qui avait décidé, que le dernier jour de tous ces braves n'était pas encore arrivé.

Lorsque ceux auxquels il restait encore quelque connaissance aperçurent les deux arrivants, le premier ployant sous le poids de son fardeau et le second achevant de dévorer un reste de chair sanglante, ils les prirent sans doute pour deux fantômes, et crurent être le jouet d'une nouvelle hallucination. C'était pour eux une des cents illusions, un des mille rêves qui avaient troublé leur cerveau malade, depuis qu'ils étaient en proie à cet engourdissement général qui accompagne ordinairement l'inanition.

En effet, rien de plus extraordinaire, de plus bizarre, de plus fantastique, que les visions sans nombre qui assiégent l'homme ainsi tourmenté par la misère et par la faim, portées à leur plus haut degré. Je connais moi-même un pauvre diable qui, surpris par un fort mauvais temps, s'égara pendant l'hiver dans les bois situés au sud du village de Montmagny. Après avoir marché à l'aventure toute une nuit et la moitié du jour suivant, changeant sans cesse de directions, décrivant mille circuits, il tomba enfin épuisé de fatigue et de faim, croyant bien que son heure était arrivé et que son *biscuit* était fait." Alors vint pour lui cet état de torpeur physique et morale que nous nous sommes efforcés de décrire plus haut. Tout ce que l'imagination peut se figurer de beau et d'effroyant, de sublime et de terrible, tout ce que le ciel, la terre et l'enfer peuvent produire de merveilles, de délices et d'horreur, passa devant ses yeux "bien ouverts" comme la suite non interrompue des images d'une lanterne magique. Il vit des anges, des hommes de toutes figures, des animaux de toute espèce, les mets les plus succulents et les vins les plus recherchés. Le malheureux passa ainsi une partie de la journée à-demi enseveli sous la neige, et fut ramassé vers le soir par des bucherons qui revenaient du bois sur leurs traîneaux ; il avait les deux pieds et une main gelés. Savez-vous à quelle distance des habitations sa course l'avait amené ? à un mille au plus ! Et le pauvre homme s'en croyait à plusieurs lieues !

Mais, revenons à notre sujet.

Quand Thomas vit les Canadiens en cet état, il se sentit d'abord ému jusqu'au fin fond de l'âme ; puis, son esprit joyeux et caustique reprenant le dessus :

—Allons ! camarades, s'écria-t-il, en jetant son fardeau sur la neige, qu'on se frotte les yeux et qu'on s'affile les dents, voici papa Thomas qui vous apporte de quoi faire du bouillon et des *grillades*. Ah ! mais, si vous faites les dédaigneux, c'est différent ;

on va aller restituer cette viande fraîche à son ancien possesseur que l'on soufflera ensuite pour le ressusciter.

Aces mots Thomas, tous de se remettre sur pieds en poussant des cris qui n'ont rien d'humain, et, de se précipiter pêle-mêle vers le bien-heureux par-dessus que Thomas avait converti en sac.

— Ah ! mais, doucement à présent, mes gars, s'écrie le vieux guide en bousculant les plus enragés qui veulent lui arracher la venaison des mains. C'est ça, faites-vous maintenant comme les sangsues que le *sérugien* (chirurgien) major mit un jour sur le ventre à mon pauvre cousin Fournier à bord du.....

Il fut ici interrompu par les cris frénétiques des affamés qui voulaient de la nourriture à tout prix.

Après bien des efforts, bien des cris et bon nombre de vigoureuses taloches distribuées à droite et à gauche, il parvint à faire entendre raison à ces pauvres gens, qui ressemblaient aux spectres des contes d'Hoffman. Il donna prudemment à chacun de légères portions de viandes qui furent en un moment dévorées toutes crues.

Les premiers besoins ainsi calmés, on alluma les feux pour procéder à un repas plus humain.

Pendant ce temps-là, Charles était occupé à ranimer Eva toujours évanouie. Il parvint à lui faire avaler, mais avec prudence et lentement, quelques bouchées d'un morceau de venaison qu'il avait précipitamment fait cuire à la broche. Alors le sang commençait à circuler plus librement dans les veines de la jeune fille ; elle put bientôt se mouvoir, parler, et remercier son sauveur. Elle était hors de danger.

Une heure plus tard, la nuit commençait à tomber, on pouvait voir les Canadiens joyeux entourer les feux, à la flamme desquels cuisait le repas du soir.

Lorsque les appétits furent satisfaits, et qu'on eût amassé la provision de bois pour la nuit, on forma cercle autour de Thomas Fournier que l'on pria de raconter ses aventures.

Ce dernier, qui aimait assez à parler, on l'a vu, ne se fit pas longtemps prier ; et bourrant de tabac son brûle-gueule, il mit le feu au contenu, croisa sa jambe droite sur sa gauche, lança en l'air quelques bouffées de fumée et narra ce qui va faire le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

A BON CHAT BON RAT.

Le lecteur connaissant déjà les particularités de la capture de Thomas Fournier, inutiles de les lui faire racconter ici ; mais écoutons-le continuer son récit et nous dire ce qui advint après qu'il eût été saisi par les Agniers.

— Il est bon de vous dire en passant, mes gars, poursuivit le narrateur, qu'il n'est pas agréable pour un homme de se sentir empoigné tout d'un-coup par bras et jambes, presque comme un veau que l'on mène à la boucherie (sur le respect que je vous dois), et emporté ainsi au pas de charge par des démons du genre de de ceux qui me voituraient de la sorte. Dire toutes les contorsions, tous les efforts que je fis, toutes les injures et les jurons que je leur jetai en pleine face pour me faire lâcher, impossible. Les diables n'en serraient que plus fort, et, je vous assure qu'ils en ont une *poignée*, ces b.....là. Je sentais leur griffes me rentrer dans la viande jusqu'au os ; ça m'allait jusqu'au cœur. Toujours est-il que je me décidai à faire le mouton pendant quelque temps. Remarquez bien qu'on avançait toujours, et, ma foi, ça filait. Tout-à-coup je jouai des bras et des jambes, comme un diable dans l'eau bénite et j'envoyai tomber les deux escogriffes qui s'étaient chargés de mes jambes, le nez dans la neige à quelques pieds de moi. Mais avant que j'eusse fait aucun mouvement pour me sauver, l'un de ceux qui me tenaient les bras me gratifia d'un certain coup de tête de hache sur la boule. Bon ! me voilà les yeux à l'envers et sans connaissance pour le quart-d'heure. Il y avait bien de quoi, allez : regardez plutôt.

Ici, Thomas ôta son bonnet de peau de renard, et montra à ses auditeurs une éminence, grosse comme la moitié du poing, qui embellissait son crâne chevelu. Cette bosse était entrouverte par le milieu où le sang était coagulé.

— Une chance que vous avez le coco dur, père Thomas, remarqua un jeune soldat sans quoi il y en avait assez pour vous envoyer *ad patres*.

— Tiens ! beau bec, voilà que tu fais le farceur, dit Thomas en se tournant vers ce dernier. Je t'assure que si tu avais reçu cette douceur sur le caisson, tu en aurais dix fois plus qu'il ne t'en faudrait pour virer l'œil. Mais suffit, assez causé.

Combien fus-je ainsi de temps sans connaissance, connais pas. Seulement, quand je pus ouvrir les yeux, il faisait petit jour, les Agniers s'étaient ralliés et arrêtés au milieu du bois et se reposaient un peu du fameux trot qu'ils venaient de faire. Je vis alors à côté de moi et garotté ainsi que j'étais, ce pauvre petit Pierre Mathurin qu'ils avaient aussi pris. Apparemment que les blessures dont il était criblé l'avaient fait évanouir car il ne répondit pas aux paroles que je lui adressai. Pour moi, la caboche me faisait un mal d'enfer : ça me cognait en dedans, toc, toc, ça me faisait si mal, si mal, que je tombai de nouveau en faiblesse, et bonjour la compagnie.

Quand je me réveillai, c'était le soir ; les quatre-vingt et quelques Agniers qui nous amenaient prisonniers venaient de camper et d'allumer les feux du soir. Pierre Mathurin et moi étions attachés à deux arbres, à sept ou huit pieds l'un de l'autre. Le pauvre Pierre (que Dieu ait pitié de son âme).....

— Quoi ! il est mort, interrompit l'un des auditeurs.

— Hélas ! oui, continua Thomas d'un air plus triste. Mais, je poursuis. Je disais donc que le pauvre Pierre était bien affaibli par le sang qu'il avait perdu et les douleurs qu'il éprouvait. J'allais lui parler quand l'un des Agniers vint nous apporter à chacun un morceau d'orignal pour notre souper. Je voyais bien que nos ennemis voulaient bien nous nourrir afin de nous maltraiter plus ensuite. J'avais les pieds et les jambes libres, n'étant lié à l'arbre que par les bras et le milieu du corps ; aussi quand l'Indien fut à portée, je lui lançai dans le ventre le coup de pied le mieux soigné du monde ; mon homme alla donner de la tête contre un arbre. Quand il se releva, il se tenait d'une main le crâne et de l'autre la bedaine où il paraissait avoir une fameuse colique ; ce qui fit rire aux éclats Messieurs ses confrères. Me montrant alors le poing et grimaçant comme tous les diables, il alla s'asseoir contre les autres.

Il était bien facile de deviner qu'ils machinaient contre nous quelque plan infernal ; car ils caquetaient comme des commères en nous regardant

Je demandai alors au pauvre Pierre s'il souffrait beaucoup. Il me répondit qu'il souffrait affreusement et qu'il sentait bien qu'il n'en avait pas pour longtemps.

J'enviai sont sort en pensant qu'il mourrait encore assez tranquillement, parce que les Agniers n'auraient pas de temps de le faire souffrir, tandis que moi.....

J'en étais à me dire ça, quand je vis tous nos ennemis se lever à la fois et se diriger vers nous. Là, ils se consultèrent encore

quelque temps et nous regardèrent avec attention ; puis, ils allèrent faire un demi-cercle à trente pieds devant nous. Alors, les uns après les autres, ils venaient se mettre en face de nous, à vingt pieds environ et nous lançaient leurs tomahawks aussi près du corps qu'ils pouvaient. Plus la hache s'enfonçait dans l'arbre, près de notre corps, et, plus ces démons incarnés riaient, sautaient et applaudissaient. Puis, ils venaient arracher de l'arbre leurs tomahawks et nous donnaient qui, un coup de poing, qui, un coup de pied.

Je vous avoue franchement que je me sentis plus d'une fois la chair de poule en voyant briller le fer de la hache, qui passait comme une flamme devant mes yeux, et s'enfonçait dans l'arbre en sifflant à quelques lignes de mes oreilles.

Malgré tout, je faisais bonne contenance, me contentant de leur faire par fois des yeux, mais des yeux !..... puis de leur dire les plus vilaines choses qui me passaient par la tête.

Quand le dernier m'eut jeté sa hache qui passa si près de ma tête, que je sentis le fer me brûler l'oreille (ce qui était le meilleur coup de la soirée à en juger par leurs contorsions et leurs hurlements), ils vinrent nous regarder encore de près, se consultèrent une minute, puis tournèrent toute leur rage contre Pierre Mathurin. Apparemment qu'ils me trouvaient plus fort que lui et qu'ils me gardaient pour plus tard.

Après l'avoir abîmé de coups et lui avoir arraché ses habits de dessus le corps, ils se mirent à lui déchirer la chair par lambeaux. Les uns lui coupaient les doigts avec leurs dents, d'autres faisaient rougir leur tomakawk au feu et le lui appliquaient sur l'estomac. J'entendais griller sa chair sous leurs haches rougies. J'écumais de rage, je grinçais des dents, je me débattais de toutes mes forces pour aller défendre Pierre ou me faire tuer avec lui ; j'étais trop bien amarré pour en venir about.

Mais, la chose la plus abominable, la plus exécrable de toutes, ce fut quand l'un de ces bourreaux lui enfonça ses doigts dans les yeux qui lui sortirent de tête et lui descendirent sur les joues ! Je lançai les plus terribles malédictions contre ces bêtes féroces, et je fermai les yeux ; je ne voulais plus voir ! Pas un cri, pas une plainte du brave Mathurin. Il priait avec ferveur. Lorsqu'il eut les deux yeux crevés, il me cria d'une voix déchirante : " Prends soin de ma pauvre vieille mère si tu en reviens, Thomas. —Je te le jure, que je lui dis.—Adieu, je meurs content, acheva-t-il.

Ce fut ses dernières paroles, car j'entendis le bruit d'un casse-tête qui lui broyait le crâne. Un rire infernal s'échappa de ces bouches maudites et quand je rouvris les yeux, tous se jetèrent avec

furie sur le corps du malheurex Pierre dont ils ne resta bientôt plus que les os."

Ici de grosses larmes coulèrent sur les joues hâlées du conteur. Plusieurs des auditeurs ne purent s'empêcher d'en faire autant. Eva surtout, cette sensible enfant, pleurait à chaudes larmes. Après quelques instants de silence, Thomas reprit :

" Inutile de vous parler au long de ce qui se passa les deux jours suivants. Je remarquai que les Indiens se dirigeaient vers le Nord-Ouest et regagnaient sans doute leur pays. A part quelques coups que l'on me donnait de temps en temps pour me faire marcher plus vite, je ne fus pas trop maltraité. Mais, voyez-vous, c'est qu'on me réservait pour m'expédier ensuite plus en grand à la fin du voyage. Jolie consolation pour le bonhomme Fournier ! Enfin, le soir de la troisième journée, les sauvages campèrent, comme de coutume, et m'attachèrent à un arbre, les mains derrière le dos avec des liens d'écorce de cèdre. Je ne sais pas s'il le fit par négligence, mais celui qui m'attacha ce soir là serra les liens moins qu'à l'ordinaire ; et je sentis que je pouvais remuer un peu les mains à droite et à gauche.

Pendant que les monstres étaient à hurler, à se faire des grimaces, à sauter comme des enragés, je parvins à tourner le dedans de la main en dehors, et à saisir les liens qui m'entouraient ; puis, je leur donnai un coup sec pour les cassser. Mais, je t'en fiche, ils étaient trop forts pour céder ainsi, et, j'étais dans une position un peu gênante pour les forcer à mon goût.

Alors il me vint une idée par la tête ; (elle était encore bonne ma boîte à cervelle malgré sa bosse surnaturelle) c'était de frotter mes liens contre la rude écorce de l'arbre et de leur ôter de la force en les usant petit à petit.

Aussitôt dit, aussitôt fait, à l'ouvrage, mon vieux ! Je me *patine* si bien que lorsque Messieurs les Agniers vont se coucher, je sens que mes liens sont sciés de moitié en épaisseur. Celui qui était chargé de me garder vint m'examiner sous le nez avant de se coucher à mes pieds. Comme je faisais semblant de dormir, il ne fit pas beaucoup d'attention pour voir si j'étais bien attaché. Alors, il se coucha comme les autres et ronfla bientôt comme un chien qui a bien soupé. Je pris bien garde de ne pas troubler ce lourd sommeil : mais je continuai de frotter mes liens contre l'arbre avec précaution. Vous dire si je fus content quand, une demi heure après je les sentis se casser après un petit coup que je leur donnai pour voir s'ils étaient encore solides. Pour comprendre ça, mes gars, il faut y avoir été comme moi. Mais suffit !

Il était à peu près onze heures : la nuit était noire comme dans un four, il ventait très fort et il neigeait beaucoup.

J'écoute, voir si tout le monde dort, puis je me baisse tout doucement vers mon gardien. Je le vois qui remue, mais avant qu'il jette un cri, je lui saute dessus et je l'empoigne à la gorge, puis, tirant son couteau de sa ceinture, je lui fais deux ou trois bonnes saignées qui lui vont jusqu'au cœur, car il ouvre deux fois de grands yeux puis les referme tout de suite pour la dernière fois. C'était celui qui avait crevé les yeux à Pierre ; pas mal payé, hein ! vous autres ?

Vite, je saisis le fusil qu'il avait ôté à Pierre, je prends le sac à balles, la corne à poudre et son couteau. Ensuite j'attache ses raquettes à mes pieds, et puis, bonsoir, je m'en vas, me voilà parti, sans adieux !

D'abord je marche comme un chat qui veut prendre une souris en sournois, arrêtant, regardant, écoutant et continuant d'avancer. Enfin je hâte le pas et je cours, je cours, je cours. Ah ! bien oui, quand j'arrêtai le jour paraissait. La neige qui tombait toujours comme une bénédiction couvrait les pistes de mes raquettes, ce qui fit sans doute que les Agniers ne purent pas les retrouver et que je pus me moquer d'eux tout à mon aise. Je marchai ainsi quatre jours vers l'Est, pensant bien vous rencontrer. Mais, je ne pouvais aller vite ; car jétais faible, faible comme un homme qui a pris médecine, je tuai quelques lièvres que je mangeai tout crus, craignant d'attirer l'ennemi si je faisais du feu.

Fin finale, je marchai si bien, que cette après midi je rencontrai Monsieur Dupuis qui se livrait au plaisir de la course et de la chasse. Et vous savez le reste comme moi. Il est ma foi temps que je finisse, car j'ai le gosier sec comme les semelles d'une vieille paire de bottes. Et, dire que je n'ai pas le moindre petit coup de n'importe quoi pour me le remettre en ordre. Bonsoir, mes gars, je me couche car mes échalas sont fatigués, je vous assure. Bonsoir, Monsieur Charles, bonne nuit Mam'selle ! "

— Est-il farceur notre Thomas, dit l'un des Canadiens en le voyant terminer si promptement son récit et se coucher de même.

— Ah ! ma foi, on peut bien faire le farceur tout de même, dit un autre, après qu'on a reçu un coup de tête de hache sur la caboche et qu'on a manqué mourir une centaine de fois ! "

L'exemple de Thomas Fournier fut bientôt suivi, et, une demi-heure plus tard, tous étaient plongés dans le sommeil, excepté les deux sentinelles qui veillaient pour les autres, fouillant des yeux les ténèbres et prêtant l'oreille au moindre des bruits.

CHAPITRE VIII.

OU IL EST PARLÉ DE DIFFÉRENTES CHOSES.

Les quatre jours de marche qui suivirent, n'offrirent aucun événement remarquable à Charles Dupuis et à ses hommes. Ils vécurent de la viande d'un ours qu'une balle de Thomas Fournier fit passer de vie à trépas. Quoique l'animal eût un âge respectable, à en juger par sa chair coriace, les Canadiens trouvèrent cependant succulante cette nourriture qui ranima et soutint leur vigueur.

Sur le matin de la cinquième journée, on aperçut en avant, à quelques milles de Montréal, une bande assez nombreuses d'hommes armés. C'était le gros de l'expédition que commandait M. de Mantet. Les deux troupes se reconnurent, se saluèrent par des acclamations multipliées et se rejoignirent animées des sentiments les plus joyeux.

La marche du détachement de M. M. de Mantet et de Sainte Hélène avait été retardée par la disparition de quelques Canadiens qui s'en étaient séparés et qu'on avait attendus en vain pendant quelques jours.

On ignora toujours quel fut le sort de ces infortunés qui, selon toute probabilité, furent surpris et massacrés par quelque bande d'Iroquois maraudeurs.

Après quelques moments de repos, les deux détachements, confondus en un seul, hâtèrent le pas vers le lieu qui leur promettait un repos si bien mérité.

Vers trois heures de l'après-midi, ils arrivèrent à Montréal. On les avait aperçus de loin dans la ville, et lorsqu'ils y firent leur entrée, tous les habitants, se pressant sur leur passage, les accompagnèrent de mille cris joyeux, tandis que les cloches carillonnaient à l'envie, et que les canons de la place mêlaient leur grosse voix à tout ce tapage.

Ces manifestations enthousiastes étouffaient cependant des sanglots et voilaient bien des larmes ; car plus d'une mère et d'un parent, plus d'une fiancée et d'un ami cherchaient en vain, dans les rangs éclaircis des hardis aventuriers, des êtres chéris que leurs regards n'y pouvaient rencontrer par ce que la mort les leur avait ravis.

C'était à qui logerait les nouveaux arrivés, qui n'avaient point

leur domicile à Montréal, pour apprendre d'eux quelle avait été l'issue de l'expédition et leur en faire raconter les détails.

Tout rentra bientôt dans l'ordre accoutumé, et le bruyant tumulte du dehors fit alors place aux scènes plus calmes mais expansives et plus touchantes de l'intérieur.

Ici vient naturellement la place de quelques réflexions sur les résultats de cette entreprise, aussi hardiment conçue que bien conduite, et sur ses effets relativement aux colonies anglaises et aux peuplades indiennes ennemies des Canadiens.

Grande fut la sensation qu'éprouvèrent les habitants de la Nouvelle-York et des tribus indiennes à la nouvelle de cet audacieux coup-de-main, et la destruction de Schenectady plongea dans la plus grande consternation les habitants de la capitale de cette province. La peur des citoyens d'Albany était telle, que l'on disait que les Français marchaient sur la ville au nombre de quatorze cents. " On tira le canon d'alarme, la ville fut mise en défense, et la milice appelée sous les armes jusqu'à une grande distance.[1] " Les rumeurs qui étaient parvenues aux oreilles de nos voisins, touchant l'organisation de l'expédition, s'étaient changées en faits trop positifs, ces bruits qu'ils avaient d'abord pris pour de vaines menaces étaient devenus de trop cruelles certitudes, pour que l'on refusât désormais de croire à l'audace, à l'intrépidité et au patriotisme de nos ancêtres.

Ni les éléments déchaînés, ni la distance, ni le nombre presque toujours supérieur de leurs ennemis, rien ne pouvait arrêter cette poignée de braves que la France transplanta sur les bords incultes et sauvages du Saint Laurent, qui y introduisirent la civilisation au prix de leur sang et qui y luttèrent avec succès, pendant plus de deux siècles, contre des ennemis sans nombre acharnés à leur perte.

Et pourtant, après tant de sacrifices, de valeur et de sang répandu, après avoir regardé longtemps à l'horizon où était la France, à l'horizon où étaient leur espoir et leur vie, après avoir acquis la triste certitude qu'on les avait oublié, là bas, sur les terres lointaines qu'ils avaient rendues éminemment françaises, et s'être assurés que leurs cris de détresse ne trouvaient plus d'écho dans le cœur de la mère-patrie, il leur fallut mourir ! Mais ils tombèrent en braves, et nos champs de bataille d'Abraham et de Sainte Foi ont bu un sang aussi généreux que celui que tant d'autres enfants de la France, nos frères, ont si souvent versé en maints endroits de la vieille Europe.

1 M. Garneau. Histoire du Canada.

Mais cette digression, me direz-vous, m'entraine loin du sujet de mon récit. Que voulez-vous, chers lecteurs et lectrices, c'est le cœur qui parle lorsque l'on parcourt les pages si bien remplies de l'histoire de nos aïeux ; on se sent ému, transporté, au souvenir de leur dévoûement et de leurs glorieux faits-d'armes, et l'on voudrait communiquer aux autres ce que l'on ressent soi-même. Il en est tant de Canadiens, dans notre pays, qui oublient ce qu'ils sont, ou ce qu'ils auraient dû être, qu'il faut bien que quelqu'un leur rappelle de temps à autres et leur redise, ce qu'ils semblent méconnaître ou avoir oublié, à savoir que nous n'avons pas à rougir de notre arbre généalogique, et que nous devons conserver, *sans honte*, la langue et les usages de nos pères

Nous disions donc tout-à-l'heure, que grande fut la sensation produite dans la Nouvelle York par le succès des armes françaises : cet effet ne se fit pas moins sentir chez les Indiens qui harcelaient le Canada de tous côtés. Car M. de Frontenac, qui savait aussi bien profiter de la victoire que l'assurer par des mesures à la fois sages et hardies, envoya, le printemps suivant, pour s'attacher les Indiens occidentaux, un convoi considérable de marchandises à Michilimakinac. Cet acte de bonne politique prouva à ces peuplades que les victoires des Français ne leur étaient pas inutiles, et qu'ils se pouvaient passer du commerce anglais. Ce convoi arriva au pied du lac supérieur, comme des envoyés des nations de ces contrées allaient se mettre en marche pour conclure la paix avec les cantons Iroquois. Mais la vue des Français victorieux et assez nombreux pour les défendre contre leurs ennemis, ainsi que de leurs articles de commerce, les fit changer de résolution et rompre complètement avec les Iroquois. Ces derniers, la rage et la soif de la vengeance dans le cœur, promirent l'assistance de leurs armes aux Anglais, et lancèrent contre le Canada plusieurs partis de guerre. Mais ils jouaient du malheur ; partout leurs guerriers furent repoussés : car les Canadiens, se brisant de plus en plus à ces guerres presque toutes de ruses et d'embûches, opposèrent, sur tous les points du pays, la plus vigoureuse résistance, et forcèrent les ennemis à retourner dans leurs cantons avec la honte de leurs défaites pour tout butin.

C'est ainsi que par les trois expéditions contre Schenectady, Casco et Salmon Falls, M. de Frontenac en imposa aux ennemis et raffermit la puissance de la colonie qui, sous M. de Denonville, avait été à deux doigts de sa perte.

Mais, revenons à mes personnages que nous avons laissés se reposant des émotions et des fatigues de leur pénible voyage à travers les bois.

Comme le printemps n'était pas loin, Charles et les autres Canadiens, qui demeuraient aux Trois-Rivières et à Québec résolurent d'attendre à Montréal jusqu'à ce que le fleuve redevenant libre de glaces, la communication par eau pût se retablir entre ces différentes villes. Leur retour dans leurs foyers serait alors plus rapide et offrirait moins de dangers.

La généreuse hospitalité qu'ils reçurent des habitants de Montréal, leur fit oublier les périls et les souffrances qu'ils avaient éprouvés et leur fit trouver bien courtes les quelques semaines qu'ils passèrent à la Ville Marie.

— Mais vous ne nous parlez point d'Eva ? allez-vous me dire.

— Eva avait demandé et reçu l'hospitalité des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame fondée, comme vous le savez, en 1653 par la sœur Bourgeois : là, dans le silence du monastère, elle se remit des émotions que sa frêle organisation avait éprouvées à la suite des lugubres événements qui s'étaient déroulés devant elle. Les bonnes sœurs du couvent auraient bien voulu prolonger..... indéfiniment le séjour de notre héroïne dans leur maison ; mais celle-ci, qui ne se sentait aucune disposition à s'ensevelir vivante dans le tombeau du cloître, où l'on va prier pleurer et mourir, les remercia gracieusement de leurs bonnes intentions.

Charles la voyait souvent, et à chaque visite qu'il lui faisait, il sentait grandir de plus en plus son amour pour la jeune personne, tandis que ce sentiment ne faisait pas moins de progrès chez la dernière.

Enfin, ils s'entendirent si bien, qu'ils étaient fiancés avant la fin d'Avril.

— Certes ! allez-vous vous écrier peut-être, vous y allez rondement en affaires de cœur, Monsieur le romancier.

— Je vous avouerai humblement que quant à ce qui m'est personnel, je procèderais *peut-être*, avec un peu plus de lenteur si..... mais, comme je ne racconte pas mon histoire, je vous prie seulement de vouloir bien écouter les quelques remarques qui vont suivre au sujet de mes deux principaux personnages.

La situation exceptionnelle dans laquelle Charles et Eva s'étaient trouvés, avait mis peu de temps à développer en eux et à leur faire avouer l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre. Toujours ensemble durant un voyage de plus de quinze jours à travers les bois, partageant les mêmes périls, l'une deux fois sauvée et toujours protégée par l'autre, découvrant chaque jour l'un dans l'autre par la force des circonstances, des qualités nouvelles, ils s'étaient connus et *compris* plus vite qu'on ne peut le faire de nos jours dans nos salons où il faut, la plupart du temps, s'aborder gantés et cravatés jusqu'aux

oreilles, et, où l'on est souvent obligé de reconquérir dans la prochaine visite le peu que l'on a obtenu dans la courte entrevue qui l'a précédée.

Outre cela, et ce qui certes valait quelque chose, ils n'avaient pas eu pour entraver leur amour, les cancans et commérages des voisins et surtout des voisines. Car, infailliblement, les choses n'auraient pas été aussi vites, si des tierces personnes aussi indiscrètes que trop officieuses, comme on en voit de nos jours, avaient pu s'immiscer dans leurs affaires. En effet, que de brouilles causées entre les jeunes amoureux d'aujourd'hui, par les inquisitions malveillantes, les insinuations hypocrites et les faux rapports de ces commères qui semblent n'avoir d'autre but et d'autres instincts que de semer la discorde dans leur quartier, et de troubler chez les autres un amour qu'elles m'ont jamais ressenti peut-être, qu'elles ont perdu sans retour ou qu'elles désespèrent de pouvoir jamais rencontrer pour elles-mêmes. Mais vous allez me dire que je fais de l'histoire par trop comtemporaine, et, que l'an dix-huit cent soixante et six, dont je parle, n'est pas le même que seize cent quatre vingt dix dont je devrais parler. C'est vrai !

Charles trouvait donc chez la jeune fille tout ce qu'il pouvait désirer en fait de qualités, et, celui-là de son côté, n'avait rien qui pût empêcher Eva de rendre amour pour amour à celui qui s'était fait son protecteur. Eva était Française d'origine, de cœur et de religion, elle était orpheline, aucun de ses parents n'avait été enveloppé dans le massacre des habitants de Schenectady puis qu'elle était seule de sa famille avant la prise et le sac du bourg où elle restait ; enfin Charles était un jeune et noble gentilhomme possédant toutes les qualités requises pour rendre une femme heureuse : pourquoi donc Eva aurait elle plus longtemps dissimulé ses sentiments.

Mais laissons les deux jeunes gens hâter de leurs vœux le jour qui les verra unis l'un à l'autre par les liens les plus sacrés et les plus chers, et terminons ce chapitre que le lecteur doit déjà trouver assez long.

— Mais Thomas Fournier ?

— Ah ! c'est vrai, nous allions l'oublier. Eh ! bien, Thomas, en attendant le printemps, mange, boit, fume et dort tantôt chez l'un tantôt chez l'autre des bons habitants de Montréal qui veulent lui entendre raconter son histoire, " comment il a été pris par les Indiens, comment est mort son compagnon le pauvre Pierre Mathurin, et comment enfin il est parvenu à s'échapper des griffes de ses démons qui l'emmenaient avec eux pour manger ses gigots rôtis à la broche." Voilà !

CONCLUSION.

La nature se réveillait du long engourdissement de l'hiver, et les eaux du St Laurent coulaient claires, limpides et débarrassées de leur lourd fardeau de glace, entre leurs rives où le soleil bienfaisant de Mai faisait croître et reverdir le feuillage des arbres qui déjà leur prêtait une douce ombrage. Les hôtes aîlés des forêts, joyeux de voir revenir les beaux jours, gazouillaient sous la feuillée et saluaient le printemps par de longs chants d'amour. Les colons laissaient leurs demeures pour ensemencer leurs champs si fertiles alors, et les arbres séculaires des vieilles forêts canadiennes s'abattaient sous les coups répétés de la hache du pionnier reculant ainsi, peu à peu, les limites de la nature inculte et sauvage des grands bois qui couvraient, presque partout encore, les bords silencieux du St. Laurent.

Le jour était sur son déclin comme plusieurs personnes étaient rassemblées sur le rivage de l'extrémité Nord-Est de l'île de Montréal. Une vingtaine de légers canots d'écorce se balançaient doucement près de la rive sur les eaux du fleuve, à peine ridées par les derniers souffles du vent de la journée.

Ces canots attendaient un parti de Canadiens et de Hurons qui s'embarquaient pour Québec.

— Vous nous laissez donc, Monsieur Dupuis, disaient plusieurs jeunes gentilhommes de Montréal avec lesquels nous avons fait connaissance durant le cours de ce récit.

— Il le faut, Messieurs, leur répondait Charles ; mais soyez convaincus que l'absence ne me fera pas oublier la généreuse hospitalité que j'ai reçue chez vous. Puissions-nous nous revoir bientôt pour combattre encore l'Anglais côte-à-côte, et verser en commun notre sang pour la France !

— Embarque, embarque, s'écria en ce moment Thomas Fournier qui venait d'aider Eva à se placer le plus commodement possible, au fond de la vacilante embarcation qui la devait conduire à Québec avec son fiancé Charles Dupuis.

Les adieux furent échangés et les voyageurs eurent bientôt pris place dans les pirogues indiennes.

" Pousse au large ! " fit Thomas, qui gouvernait le canot dans lequel étaient Charles et Eva, et qui maniant aussitôt son aviron avec vigueur, lança sa pirogue en avant des autres. En même temps, il entonna un de ces chants joyeux que nos pères apportèrent

de la France, et au refrain duquel s'empressèrent de répondre tous les autres Canadiens.

— Mon Dieu ! Charles, dit alors Eva à celui-ci, de quel œil va-t-on me voir dans votre famille ? Que dira-t-on de notre union ?

— N'ayez aucune crainte à ce sujet, ma douce Eva, répondit Charles en regardant sa jolie compagne d'un œil rayonnant de bonheur. Il ne vous faudra pas longtemps pour vous faire connaître et estimer, vous si bonne et si aimable ; et, mon père, qui m'a toujours laissé à entendre que je serais libre là-dessus, ne manquera pas d'approuver le plus judicieux des choix que je puisse faire.

Ces compliments firent rougir la modeste enfant qui détourna la tête, et se mit à contempler le paysage qui se déroulait devant ses yeux.

Magnifique était le spectacle qui frappait ses regards. Non loin était la jeune ville de Montréal, encore à moitié enfouie à cette époque derrière des bouquets d'arbres, et dont les maisons blanches et peu nombreuses contrastaient avec ce qu'avaient encore de sauvage les bois d'alentours ; plus loin les derniers rayons du soleil couchant illuminant au loin la cîme des monts de la rive occidentale, et colorant d'une dernière teinte argentée les eaux tranquilles du grand fleuve.

Cependant, les jeunes gens qui étaient venus reconduire Charles et ses compagnons jusqu'au rivage, voyaient la petite flottille disparaître peu à peu dans le lointain. Les chants de ceux qui la montaient allaient s'affaiblissant par degrés à leur oreilles. Puis ils les entendirent bientôt expirer comme le murmure du zéphyr mourant dans le feuillage, ou comme les doux accords d'une harpe éolienne, lorsque les derniers soupirs du vent du soir viennent mourir sur ses cordes plaintives.

Par une matinée radieuse du mois de Juin 1690, une grande agitation régnait parmi un nombreux rassemblement de commères qui se tenaient groupées près de la porte de la *grande église* de Québec.

— Qui y a-t-il donc, ce matin, la mère Bouchard ? demanda un petit vieillard tout grassouillet en s'approchant de l'une des femmes aux traits virils et au parler mâle, qui, les deux poings fermés sur les hanches, les cheveux tout ébouriffés, vêtue d'un mantelet d'indienne et d'un court jupon de droguet qui laissait voir une paire de mollets passablement musculeux pour le sexe de celle à qui ils appartenaient, babillait au moins dans deux tons plus haut que ses compagnes.

— Y a, y a, père Hébert, que le jeune M'sieu Dupuis s'marie à

matin avec une demoiselle qu'il a amené c'thiver des pays d'en haut oùs'qu'il a été faire la guerre aux Anglais avec mes gens.

— Mais, c'est y avec une Anglaise qu'il va se marier ?

— Non, père, continua la mère Bouchard en haussant la voix d'encore un ton, pour être entendue de tous et se donner de l'importance ; y parait q'son père et sa mère étaient français comme vous et moé.

— Elle est-y belle ? demanda une de ses voisines.

— Dame ! tu verras betôt. Mais, chut ! vous autres, les voilà qui arrivent.

En effet le cortége nuptial s'avançait.

En tête marchait le père de Charles, vieux gentilhomme à la mine martiale et sévère. Ensuite venaient les deux fiancés, Charles à l'air tout rayonnant, et donnant le bras à celle qui dans quelques instants serait Madame Dupuis, et cette dernière baissant chastement les yeux dont les longs cils ombrageaient ses joues colorées d'une pudique rougeur. Ensuite venaient les parents et amis de la famille Dupuis ; enfin Thomas Fournier, la barbe faite—ce qui ne lui arrivait que dans les grandes occasions—revêtu d'un habit de drap qui jadis avais été neuf et dont M. Dupuis père lui avait fait présent, regardant tous les curieux d'un air narquois et fermant la marche. Quand tous furent entrés et placés dans la cathédrale, Maître Thomas alla trouver le bedeau, un ami à lui, et le pria de lui laisser sonner la cloche à sa place ; ce qui lui fut accordé. Quand le moment d'agir fut venu, le vieux chasseur mit tant de bonne volonté dans son nouvel office que jamais cloches ne furent plus rudement secouées et ne sonnèrent avec plus d'entrain. Thomas était content du bonheur de son jeune maître.

Lorsque la cérémonie fut terminée, les nouveaux mariés, reprirent le chemin de la maison de M. Dupuis, tandisque Thomas Fournier marmottait entre ses dents :

— Une chance qu'il ne leur a pas pris fantaisie de se marier *un vendredi*, car malgré tout je dirais que la paix ne durerait pas longtemps dans le ménage. Mon pauvre oncle Jacques qui.....

Ses dernières paroles furent couvertes par le caquet des commères qui regagnaient leur logis en jasant à qui mieux mieux sur la bonne mine et la beauté de la mariée, et sur le bonheur qui rayonnait sur la figure des deux nouveaux époux.

Québec, ce 16 Novembre 1866.

JOSEPH E. E. MARMETTE.

(FIN.)

DE QUEBEC A MEXICO.

VII

LA VILLE SAINTE.

Rêve à dormir debout.—Un miroir de Sheffield.—Mon lecteur qui critique.—Histoire d'un pauvre serin.—Moi.—Le Popocatepete.—La Dame Blanche.—Un chemin de sang.—Chez un compatriote.—Le colonel Jeanningros.—Au club.—A travers la ville.—Les roses du Christ.—Une bien triste chose.—La cathédrale.—Deux premières bombes.—Les couvents.—Le coupe-gorge du 5 mai.—La Malinche.—Un déjeûner à Cholula.—La tour de Babel.—L'animal plante.—Vie de garnison.—Les oiseaux de la place.—Les soirées de ma tante Rose.—Son roman.—Un déclassé.—La nuit de Noël.—Au revoir!

Pendant que nos mules nous entraînaient du côté de Puebla, la ville des Anges, je surpris en flagrant délit de maraude autour de mon pauvre cerveau, la plus ridicule idée du monde. Je lisais les souvenirs d'un aveugle par Jacques Arago, livre où tout l'esprit qui restait sur terre, est venu se réfugier. Les étincelles qui jaillissaient de ce style de feu me donnaient des éblouissements, et la tête renversée sur le coussin en cuir de la voiture je me laissais aller à une de ces rêveries indéfinissables, qui s'était emparée un jour d'Alexandre de Tocqueville, lorsqu'il descendait le Mississipi.

Dans son rêve de Tocqueville avait cru un moment que le mot homme s'était enfuit à tout jamais du dictionnaire, pour y être remplacé par le nominatif frère. Un même cœur battait sous chaque âme : chacune de ses pulsations menaient aux mêmes amitiés, aux mêmes vertus, aux mêmes croyances et aux mêmes fins.

Moi, c'était différent. Toutes ces innombrables productions que la librairie a dégorgées depuis un siècle, sous les noms de romans, de nouvelles ou de bouquins, à raison de dix sous la série, s'étaient évanouies pour ne plus faire place qu'à des impressions de voyage à travers le monde, le cœur ou l'esprit. Chaque enfant, chaque homme, chaque vieillard venait tracer dans ce journal quotidien, les actes et les souvenirs les plus marquants de sa vie. La littérature moderne était devenue un interminable miroir de Sheffield, où les générations de l'avenir, moyennant finance—il en faut pour vivre et pour mourir—n'avaient qu'à venir se regarder pour trouver l'éternel *moi*, face à face avec cette fameuse pierre philosophale si vantée, si cherchée et mise en doute en fin de compte, l'expérience. Elle était là, telle que l'a rêvée Jules Sandeau, avec une âme, et se souvenant des larmes qu'elle avait coûtée. " Le soir n'insultait plus au milieu du jour, le milieu du jour ne blasphémait plus le matin. La foi, l'enthousiasme, le désintéressement, tous les sentiments élevés, toutes les nobles aspirations ces véritables présents du ciel, n'étaient plus condamnés à s'appeler éternellement les illusions de la jeunesse." Les bêtises de ses prédécesseurs avaient à jamais guéri l'homme de sa funeste passion d'en faire, et il n'avait plus besoin pour se convaincre de la vérité, d'agir comme ces marmots gâtés qui brisent leurs jouets, pour voir ce qu'il y a dedans.

J'en étais rendu à voir l'expérience une chose aussi tangible que la première manufacture de coton venue, lorsqu'une malencontreuse ornière se permit de me rappeler à une sensation des plus réelles. Tout disparut, et je me trouvai nez à nez avec l'ouvrage du spirituel aveugle, sur la couverture duquel mon journal de voyage, parti d'un des angles de la diligence, était venu s'abattre comme un aérolithe. Ma rêverie changea alors de direction, et je me mis à réfléchir au sort qui attendait ces modestes notes, intéressantes que pour celui qui les avait recueillies.

Vous l'avouerai-je, mon bon lecteur, votre figure sarcastique m'apparut, et il me sembla vous entendre murmurer, en mettant la main sur mes humbles souvenirs :

—Bah ! je parierais que ce bouquin est comme tous les autres ! Sous prétexte de nous parler de l'étranger, nous allons ne voir à chaque page, que le *moi*, prenant des poses à sensations ou délivrant des brevêts de reconnaissance à ceux qui lui auront donné à dîner. Tous ces messieurs et tous ces penseurs qui vont de Londres à Pékin, et de Naples en Australie, ne grimpent sur ces hauts tréteaux que pour y faire des effets de mollet, ou pour se donner les airs de grands hommes incompris.

Parfaitement touché, et parole d'honneur il ne me resterait plus qu'à jeter ces pages au feu, si je n'avais horreur de ce rôle de Norma. Donc vous êtes condamné à me feuilleter. Seulement, bien que nous apercevions depuis fort longtemps les cîmes neigeuses du Popocatepete et l'immense mausolée de la Dame Blanche, je vais prendre la liberté de vous montrer un tant soit peu ce moi, dont vous commencez à dire déjà du mal. J'aurai le temps de vous jeter un mot sur les deux géants qui font l'orgueil de la Cordillière, avant que la diligence ne s'engage dans les rues proprettes de Puebla.

D'après le catéchisme, le moi ne prendrait possession finale de l'homme que sept années après sa naissance. J'admets cette vérité comme toutes celles que renferme le modeste et fidèle ami de mon enfance. Néanmoins j'ose croire que la souffrance, la douleur ou les contrariétés peuvent développer quelques lueurs d'intelligence chez l'enfant, avant l'époque précitée. Or, il suffit bien souvent d'une mince étincelle pour allumer une incendie.

Je me rappelle encore de l'impression que laissa derrière elle la première douleur morale que j'aie ressentie. J'étais bambin de cinq ans, et j'aimais comme mes petits camarades le jeu et le bruit. Ma mère, comme toutes les mères, avait une peur affreuse des rhumes, des cathares, des grippes et des coqueluches. Elle ne me permettait que très-rarement de courir dans la prairie qui entourait notre humble manoir de Beaumont, et pour mieux me retenir à la maison, elle m'avait fait cadeau du plus gentil Canari, que l'imagination d'un naturaliste puisse rêver. Dès lors, plus de jeux, plus de courses, plus de promenades. Je passais mon temps à le soigner, à le regarder, à l'écouter siffler ses joyeuses chansons, et comme le dit si gracieusement Victor Hugo " longtemps nous nous aimâmes." Pourtant un soir—je venais de donner mon cœur au bon Dieu—je me sentis pris d'une subite inquiétude sur mon petit camarade. Il m'avait semblé tout triste, tout morose ce jour là, et je ne pus m'empêcher de sauter en bas de mon lit pour courir à sa cage. Hélas ! mon pauvre ami, mon gentil " Bijou " était mort ! et je regagnai la petite alcôve en sanglotant.

Là, tout peletonné entre mes deux draps, mon imagination d'enfant se mit à rouler sur une singulière pente. Jusqu'à ce jour, il n'y avait eu que la douleur physique pour me faire pleurer : je me demandai comment cela pouvait être que la mort de mon serin, sans me faire mal personnellement, pût m'arracher des larmes brûlantes et véritables. Pour la première fois, le moi se dressa alors ; il tressaillit avec terreur sous l'aiguillon de la douleur morale, et je compris pourquoi ses piqures étaient plus profondes et plus poi

gnantes, que celles infligées par sa sœur aînée, la souffrance physique.

Depuis, la leçon de philosophie enfantine que m'avait donnée la mort de " Bijou," m'a suivi partout, bien que je puisse dire avec un poète de ces derniers temps :

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres
Porté par Roméo.

A coté de ces sombres souvenirs tombées à travers les déchirures de la robe du temps, la tristesse que pourrait me causer les paroles amères de ceux qui croient n'avoir rien à apprendre de la bouche des autres, me paraîtra bien légère. Je trouve excessivement logique que l'ou puisse ne pas s'amuser à me lire, et mieux encore, ne pas m'aimer une fois que l'on m'a lu, puisque, je ne puis placer en tête-à-tête avec mon lecteur que le triste moi, mon seul et unique compagnon de dangers et de voyages. Il n'est pas très-gai, je vous l'assure avec connaissance de cause et bien que je ne tienne guère à la réputation de poser en Réné—qui, à ses heures de chagrins et de découragements, n'a pas aimé, au moins une fois, à se mirer dans cette mélancolique création de Châteaubriand ?—je ne puis m'empêcher de retrouver à son cœur une ressemblance frappante avec la funèbre route que nous parcourons depuis ce matin. Çà et là, des petites croix de bois indiquent le lieu où une de ses affections a été mise à mort, une de ses croyances assassinée. Seulement, la coutume espagnole n'a pas encore prévalu sur ceux qui les ont connues, car personne jusqu'à présent n'est venue y jeter une pierre en témoignage de deuil, y murmurer un *de profundis* en signe de souvenir.

Que j'en ai vu mourir de ces malheureuses illusions, effrayées par les éclats de rire de ceux qui doutent de tout ! Combien de fois, au milieu du bourdonnement et des lazzis de la caserne, dans le silence de ma tente ou de mon cabinet de travail, pendant le cours d'une patrouille de nuit, au front d'un joyeux quadrille, n'ai-je pas étouffé un long sanglot en contemplant furtivement toutes ces cendres blanchies, toutes ces feuilles jaunies qui jonchent mon pauvre moi. Alors on m'accusait d'avoir une figure de saule pleureur, et de me donner des faux airs de poète dans un siècle où ceux qui le sont, passent pour hypocondres, parceque

je laissais entrevoir le peu de foi que donnaient les joies factices du monde, et que je trouvais à ses bons mots, à ses sourires artificiels, à ses phrases apprises par cœur, la tristesse d'un amour perdu, la mélancolie d'une ballade d'Ossian et le son navrant de la voix étouffée de la Pologne. Pourtant, s'il m'était permis d'exprimer un vœu, à l'avenir le moi oublieux croirait encore peut-être en l'ombre du bonheur, si tout ce défilé de spectres glissant silencieusement sur la poussière de son cœur, s'évanouissait avec la réputation de ce livre.

Mais trève de confidences ; elles sont comme ces locomotives qui ont perdu leur conducteur et courent à toute vapeur, sans savoir où elles vont ni où elles s'arrêteront. Il fait meilleur de causer des choses du dehors que de s'amuser ainsi à déchiffrer les épitaphes du dedans, et puisque le Popocatepete se montre curieusement par le store de la voiture, je laisse le moi dormir tranquillement sur le rude oreiller de ses souvenirs, pour vous parler un peu de ce roi des Andes qui regarde depuis le commencement du monde, sa royale épouse—la Dame Blanche—agenouillée à ses pieds en signe de vassalité.

Schiller planait un peu trop haut, lorsqu'il griffonnait rapidement cette strophe célèbre qui commence par ces mots : "Sur la montagne est la liberté." Ces beaux vers devaient plus tard mériter l'approbation d'un grand savant, joignant à ce titre incontestable celui un peu plus vaporeux de poète—Alexandre de Humbolt—qui se les répétait bien souvent, comme il l'avoue lui-même dans son *Cosmos*, en gravissant les pentes escarpées des Andes. De même que tous ces fiers géants de la Cordillière, le Popocatepete a dû se les entendre adresser lorsque l'illustre explorateur arriva tout essoufflé sur cette cime sauvage, dont le givre et le frimas n'avaient gardé jusqu'à ce jour, que l'empreinte de la serre d'acier du condor et du pied craintif et prudent du chercheur de souffre. Pourtant le sceptique n'a rien cru aux rimes vibrantes du barde Allemand. Il avait vu passer un si grand nombre de rêves morts en naissant, tant de fleuves et de torrents charriant des monceaux de cadavres, et des débris d'empires sous son tuf immobile. Sa longue chevelure de pin avait eu le temps de grisonner bien des fois sous l'éternel baiser de son éternel hiver, sans que l'homme n'en fût devenu pour cela moins ambitieux, moins égoïste, moine orgueilleux et moins jaloux, et sa bise froide et glacée emporta comme tout le reste, la pensée Schiller. Son crâne chauve et blanchi continua à se pencher tout rêveur, du haut de ses 16,275 pieds sur le gigantesque tombeau, où dort depuis

la naissance des siècles la dame blanche [1], ne laissant au touriste tombé en arrêt devant ces deux colosses du règne minéral, que la conscience de son immense petitesse, et le forçant de se dire *in petto*, que si un jour la liberté avait dû chercher refuge aussi haut, il n'est guère possible qu'elle veuille bien se risquer à se tordre les reins, en redescendant parmi nous.

Les derniers rayons du soleil couchant commençaient à se décolorer et à mourir lentement sur le versant de la Malinché, lorsque la diligence fit son entrée dans la ville des Anges, passant à côté du trop célèbre Pénitentiaire, immense édifice quadrangulaire, tout noirci de fumée, criblé de balles de boulets et d'éclats de mitraille, et dont chaque lambeau de muraille, chaque pierre tombée cache une goutte de sang français. [2] Forcé de ployer sous la bravoure de nos soldats, Ortega en l'évacuant y fit mettre le feu, et ses détenus politiques trouvèrent dans cet épouvantable brasier, une mort horrible. Seule, une malheureuse femme put s'échapper, à moitié nue et couverte de brûlures, mais sa raison ne résista pas au choc terrible qu'elle avait subi. Elle mourût folle, et personne ne resta pour raconter les terribles angoisses de tous ces pauvres enchaînés, que la flamme venait lécher et faire mourir longuement. Les rues de la ville qui y conduisent portent partout, les traces des terribles assauts que lui donnèrent les troupes du Maréchal Forey, le 29 mars 1863. Elles sont bordées par ces fameux cadres qui offrirent une résistance si désespérée. Chaque grille, chaque gouttière, chaque fissure de pavé, était devenu une embrasure par où sortait une escopette, un tromblon, un canon de carabine, et les yeux terrifiés du voyageur ne peuvent s'arrêter sur un angle de maison, sur une corniche de toit qui ne soit éraflée par une grenade, dentelée par une balle miniée, écorchée par un boulet rayé ou par une éclat d'obus. La ville elle-même est ceinte d'un long ruban de modestes tombes, où généraux, colonels, officiers subalternes et pauvres soldats se sont assoupis, loin de leur belle France. A peine le froid suaire de gazon qui les recouvre, cache-t-il les abîmes de larmes et de sang, où se pose toujours sans y toucher, le talon léger de la gloire et du génie des batailles.

En quittant Mexico, un de mes amis, Monsieur Corriston, m'avait chargé d'une petite note pour un compatriote, un Montréaliste, Monsieur Kurkzyn, jeune négociant faisant d'excellentes affaires à

1 Vue de loin, la dame blanche ressemble à s'y tromper à une immense cercueil en fer. Sa hauteur est de 14,358 pieds. (NOTE DE L'AUTEUR).

2 Il y avait dans l'intérieur de cette énorme forteresse, une grille en fer qui, en sautant, écrasa sous son épouvantable masse, presqu'une compagnie entière de Mexicains. (NOTE DE L'AUTEUR).

Puebla. [1] Je ne sais qui de nous deux ressentit le plus vif plaisir, en échangeant la cordiale poignée de mains que nous nous donnâmes. Lui, apprenait, par ma bouche, les nouvelles les plus récentes du pays ; politique, changement de ministère, nécrologie, mariages, naissances, pour lui, tout était du nouveau. Moi, je comptais le tout avec un plaisir indicible. Il me semblait qu'à force de parler de la patrie, la distance diminuait, et l'imagination aidant, je croyais être tranquillement à Québec, passant joyeusement une bonne et longue soirée en tête-à-tête avec un vieil ami. Monsieur Kurkzyn avait emporté avec lui cette franche hospitalité canadienne qui fait reconnaître un de nos compatriotes partout à l'étranger ; et durant le mois de ma garnison à Puebla, il ne voulut pas me permettre de me servir du billet de logement que m'avait fait tenir le secrétaire de la subdivision militaire. Peut-être avait-il raison ? Où aurais-je pu trouver ailleurs la joie et le bonheur qui régnaient dans cette maison bénie ?

Il est d'usage dans l'armée française, pour un officier arrivant dans une place de guerre, de se rendre le lendemain matin, au rapport de neuf heures, chez le commandant supérieur, pour lui décliner son nom et ses titres et se mettre à sa disposition, pendant toute la durée de son séjour en ville. Toujours cette demarche a pour résultat une invitation à déjeûner de la part de l'officier supérieur—ce qui n'est pas absolument désagréable en route, et comme après tout, on a la conscience déchargée du plus léger péché véniel contre les "Ordonnances et Règlements," on n'en savoure qu'avec plus de plaisir le petit vin bleu de son amphitryon.

Lors de mon passage à Puebla, la ville était placée sous les ordres du Colonel Jeaningros, commandant de la Légion étrangère. [2] C'était à ce brave officier que s'adressait la lettre que le Colonel Baron de Briche m'avait donnée à Orizaba, et pendant le classique déjeuner, je le trouvai tel que me l'avait décrit son collègue. Parfait type de grenadier, son torse aurait donné à Canova des inspirations pour la coupe d'un Hercule. Parti enfant de troupe, il avait su parvenir à force d'énergie et d'intrépidité jusqu'au grade qu'il occupait, et cela sans autre protection que les muscles de fer de son poignet, sans autre influence que le rayonnement de sa bonne étoile. Aussi, possédait-il les plus beaux états de service d'une armée où l'on ne les compte plus, et ses vingt-trois blessures l'avaient fait surnommer par ses soldats le père *Balafre*.

1 Ce Monsieur est beau-frère de M. John Lovell, Imprimeur, de Montréal.

2 Lors de la promotion du 15 Août 1865, le colonel Jeaningros a été nommé Général de Brigade. (NOTE DE L'AUTEUR.)

C'était là le petit nom de bonne humeur qu'il recevait lorsqu'il ne les envoyait pas trop souvent au clou. Mais si par malheur le violon ou le silos [1] pendaient au bout du nez d'un récalcitrant, ce n'était plus que le colonel *carrrément*. Par ce sobriquet, le conscrit croyait avoir tiré une éclatante vengeance du père Balafre qui, se défiant de son éloquence et de sa réthorique, avait pris le parti d'apprendre par cœur cette phrase énergique qu'il adressait invariablement au régiment dans les jours difficiles.

—" Mes enfants ! l'ennemi est devant nous, mais ce sont des *asperrrités* que nous *enfoncerrrons carrrément!* en avant ! charrrge !"

A ses qualités de rude soldat et de terrible sabreur, le colonel Jeaningros joignait cette politesse exquise qui est l'apanage des âmes sensibles et des bons cœurs. Les officiers de la garnison avaient formés entre eux un club, sous la présidence du chef de bataillon Rolland, où soir et matin il y avait réunion pour lire les journaux de Mexico et de France, prendre son verre d'absinthe et faire un whist ou un lansquenet. Il le mit galamment à ma disposition pendant tout mon séjour—le général d'Hurbal ayant dépassé Puébla de plusieurs étapes, il me fallait attendre le passage d'une escorte—et il chargea son officier d'ordonnance M. Achili, de me présenter à la plupart de ses inférieurs et de ses subalternes.

Parmi ces derniers, se trouvaient MM. Masson, sous-lieutenant au Train, Péchoux vétérinaire au même corps, le vicomte de Montessuit [2] sous lieutenant à la légion et Luquet officier d'administration. Ils se firent complètement mes ciceroni à travers la

1 Le violon est tout simplement la salle de police. Le silos est plus sérieux. Il consiste en un trou d'une vingtaine de pieds de profondeur, sur sept à huit de largeur. On y descend le condamné, et dans ce souterrain, il n'a pour distraction que les bruits des pas du factionnaire veillant sur cette nouvelle fosse de Daniel, et qui lui jette ses rations deux fois le jour. Cette punition n'est en usage que parmi les corps d'Afrique. (NOTE DE L'AUTEUR).

2 Fils d'un ancien diplomate français, M. le Vicomte P. de Montessuit, n'était entré comme officier à la Légion Etrangère, qu'après avoir été tour à tour homme de lettres, élève en diplomatie, volontaire lors de la dernière guerre de Pologne, condamné à être fusillé par les autorités Russes, et retiré de leurs mains à force de mettre au jeu des influences de famille. Tout portait à croire que l'épaulette calmerait peu à peu cette rude soif d'aventures, lorsque de retour à Puébla, j'appris que M. de Montessuit venait de donner sa démission, pour aller prendre à la Havane la direction d'un journal Français. Je n'en ai plus entendu parler depuis : seulement en feuilletant dernièrement une liasse de journaux, je tombai par hasard sur l'entrefilet suivant du *Courrier de St. Hyacinthe :*

CURIEUSE INVENTION.—M. Paul Montessuy a exhibé et expliqué hier matin, au No. 161 Broadway, les plans d'un nouveau navire de son invention auquel il donne le nom de *self-mover ship*. Il n'y a dit-on d'autre moteur qu'un système basé sur l'attraction terrestre combinée avec la résistance offerte par la densité de l'eau. Un bâtiment de 300 pieds de long sur 120 pieds de large, construit d'après ce principe, ne coûterait que $8,000 et pourrait traverser l'océan avec une vitesse moyenne de 50 milles à l'heure, soit deux jours et demi.

ville, qui serait un véritable bijou de propreté et d'élégance, même ailleurs qu'au Mexique.

A peine m'y étais-je promené pendant quelques heures, que je compris bientôt, pourquoi les naïfs Indiens l'avaient surnommée la ville Sainte. Bien qu'elle soit de la grandeur de Montréal, elle renferme cinq églises paroissiales, soixante-et-un temples et chapelles catholiques, neuf couvents de moines, onze de religieuses et un oratoire en l'honneur de San Félipe de Néri.

Pendant ces longues promenades sans but, où chacun de nous oubliait à qui mieux mieux le Mexique, pour causer de ses souvenirs, de son cœur, de son pays, une des choses qui attira le plus ma curiosité, fût de voir certaines rues de la ville, presqu'entièrement jonchées de roses effeuillées. L'habitude mexicaine veut qu'il en soit ainsi, tout le long du parcours que fait le Saint-Viatique, lorsqu'on le porte à un mourant, et je ne connais rien de plus touchant que cette charmante coutume de jeter ainsi sous les pas du bon Dieu, ce qu'il a de plus suave dans sa création, les fleurs. C'est un peu murmurer à l'oreille de celui qui va mourir, que son âme doit partir sans regrets, car rien ne se perdra de cette poussière qu'elle oublie derrière elle, et involontairement en pensant à toutes ces pauvres roses hachées sans pitié par les mollettes de mes éperons, je songeais à ces navrantes strophes qu'exhalait la puissante muse d'Octave Crémazie, mourante elle aussi :

Sur le champ du repos, quand la brise sereine
Vient souffler dans l'ombre des nuits,
Elle emporte en passant cette poussière humaine
Qui doit se transformer en fruits.

Quand au pied de l'autel la douce fiancée,
Vient courber son front virginal,
C'est peut-être du cœur de sa sœur trépassée
Qu'est fait son bouquet nuptial.

En revanche, je ne me sens guère les dispositions d'admirer le stoïcisme d'un autre usage qui, m'assurait un officier d'Artillerie M. Anderer, prévaut dans certaines parties du Mexique. Du moment qu'un enfant expire dans une maison, le salon prend un air de fête inaccoutumé, le cadavre est enveloppé de nuages de mousseline et de guirlande, les meubles sont cirés, les parquets frottés, les amis affluent de toutes parts, et tout le monde, rit, babille, danse et se réjouit en l'honneur du petit ange—*angelito*—qui vient de déserter la terre pour les cieux. Peut être aux yeux des créoles, passerai-je pour avoir le cœur bizarrement confec-

tionné, mais pour moi—et bien des mères se rangeront de mon côté—Vicior Hugo aura raison, tant que dureront les siècles :

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires.
Hélas ! quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux ;

Quand on a vu longtemps, de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

La cathédrale de Puébla dans le style italien de la fin de XVIIme siècle est à l'avis de plus d'un connaisseur, un des plus purs monuments religieux de toute l'Amérique. Elle est bâtie en pierre brune, au milieu de la grande place, entourée de tous côtés par de gracieux portiques, et d'après une légende locale, ses beffrois élancés furent terminés dans une seule nuit, par des anges et des séraphins. Quelques jolis tableaux de Cabréra, le célèbre peintre mexicain, en ornent l'intérieur, mais M. Girard trouve la voûte et les murailles surchargés d'ornements, et je suis un peu de son avis.

" Du reste, dit-il, tout y est d'une grande magnificence. Le tabernacle est formé d'une seule pièce de *tecali*, espèce d'albâtre mexicain. Des marbres du pays de couleurs variées décorent l'autel, et il est surmonté d'un beau crucifix de bois noir, don royal de Charles-Quint. Le maître autel lui-même est un gigantesque ouvrage en orfévrerie, presque entièrement en argent, dans un style splendide mais tourmenté, et l'art de la sculpture en bois, qui a été porté si loin par les Espagnols, se révèle dans cette église par des demi-figures pleines d'expression et de vie."

Son péristyle porte encore les traces de cette terrible bombe connue par tous les habitants de Puebla, sous le nom de bombe de Forey, qui fut la première lancée, pendant le siége, et s'en vint éclater sur les marches du portique, exactement à l'heure où la population sortait de la grande messe, tuant et blessant 71 personnes. Celle qui la suivit fut moins malheureuse. Elle pénétra sournoisement dans l'officine d'un pharmacien en gros, et se paya

le malin plaisir d'envoyer toutes ses drogues et ses pilules *ad patres*, ne touchant cette fois-ci à personne, mais, en revanche, cassant, broyant et anéantissant pour près de cinq mille piastres de fioles, de clystères et de vases *ex professo*. Les bons habitants de la ville sainte, croyaient bien dévotement que la terre s'entr'ouvrirait, pour engloutir ces démons de pantalons rouges, qui se permettaient d'employer, un jour de dimanche, des arguments aussi forts et aussi positifs.

A part le magnifique couvent de San Francisco, transformé aujourd'hui en hôpital de cavalerie autrichienne, les autres monuments religieux de la ville n'offrent rien de très-saillant en fait d'architecture. Ils sont presque tous bâtis assez solidement, pour servir indistinctement de retraites religieuses en temps de paix, et de fortifications bonnes et valables, quand le ciel est aux *pronunciamentos*, ce qui arrive assez souvent. A quelque distance de l'enceinte de Puebla s'élève le fort de Guadeloupe, fameux par le coupe-gorge du cinq mai, 1862. Attiré par de faux amis et par de fausses promesses, le général de brigade de Laurencez, avec cinq mille hommes des 1er et 2ème Zouaves et du 99ème de ligne, vint s'y faire écraser sous le feux de batteries masquées, et sous les efforts combinés de la ville et des troupes du général Zaragossa. Cette victoire, si c'en est une, gonfla tellement d'orgueil le parti juariste, qu'il se garda bien d'y retourner depuis, crainte sans doute de subir le sort de la grenouille de Lafontaine.

Non loin du fort, commence la pente de la Malinche, montagne aride, dont la cime cache un volcan éteint, et qui récèle dans ses flancs des cavernes, où les dignes Cartouches et les braves Mandrins mexicains allaient avant l'intervention française, se reposer de leurs fatigues à la barbe des autorités, cacher leurs riches trésors et méditer de nouveaux vols et de nouveaux assassinats. La superstition populaire croyait ces lieux maudits, hantés par les démons et par les esprits: la police du Président se contentait de rire sous cape, en se partageant sa part de butin, et le cratère éteint enfouissait parmi ses débris et ses scories, ces tristes chauve-souris du crime et de la société. Aujourd'hui, elles se sont envolées devant la lumière de la force et de la loi mise en pratique : seule, la montagne reste là, avec sa masse grisâtre, tenant toujours suspendue au-dessus de la tête des Puéblains, la terrible épée de Damocles, qu'il ne tient qu'à eux de secouer du bout du doigt, pour faire retomber avec elle, sur leurs épaules, tous les maux de l'anarchie.

Dans les environs de Puébla, à quelques milles de distance, se trouvent les débris de l'ancienne ville sacrée du Mexique, de Cho-

ula, la demeure de Quetzalcoalt, l'homme blanc. Nous résolûmes d'aller y déjeuner un beau matin, et d'y faire sauter une bouteille de champagne frappé, en souvenir des bienfaits que le Dieu de l'air avait répandus sur l'Anahuac.

Jadis Cholula comptait une population de 40,000 âmes, ce qui la rendait une des villes les plus considérables de l'empire Aztèque. Aujourd'hui réduite aux dimensions d'un misérable faubourg, à peine abrite-t-elle 16,000 habitants qui ont joliment perdu des habitudes hospitalières de leurs ancêtres, si on en juge d'après l'éternel *quien sabe*,—je ne sais pas—qu'ils opposent aux questions de l'étranger.

Parmi les ruines attrayantes qu'elle renferme, la plus curieuse est son immense *téocali*, pyramide dont la longueur de la base a presque le double de celle de Chéops. L'intérieur servait de tombeaux, et sur sa plate-forme s'élevait l'autel de l'homme blanc. Un grand nombre de ces pyramides, comme je l'ai déjà remarqué, sont disséminées sur toute l'étendue du Mexique, sans que la science puisse préciser d'une manière positive l'époque de leur origine. Néanmoins une curieuse légende se rattache à celle de Cholula. Elle est rapportée par M. Ampère dans ses " *Promenades en Amérique.*"

" Lors de la grande inondation, le pays d'Anahuac était habité par des géants. Tous ceux qui ne périrent pas dans ce désastre furent changés en poissons, excepté sept géants, qui se réfugièrent dans les cavernes quand les eaux commencèrent à baisser. Un de ces géants, nommé Xelhua,—prononcez Chelhuha,—qui était architecte, éleva près de Cholula, en mémoire de la montagne de Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à ses frères, une colonne artificielle de forme pyramidale. Les dieux, voyant avec jalousie cet édifice dont la cime devait toucher les nuages, irrités de l'audace de Xelhua, lancèrent des feux célestes contre la pyramide, d'où il arriva que beaucoup de constructeurs périrent, et que l'œuvre ne put être achevée."

Cette singulière légende confirme de plus en plus l'analogie extraordinaire que l'on rencontre entre les traditions primitives de l'histoire du Mexique, et celles dont font mention les auteurs bibliques. Cela devient d'autant plus frappant, qu'à propos des *téocalis* mexicains, M. Girard fait remarquer que ce sont en général, des pyramides *à degrés*, ce qui leur donne une grande ressemblance " avec l'architecture du monument de Babylone, dans lequel on croit reconnaître la Tour de Babel, et qui d'après la savante description de M. Fresnel, se composait de huit parallélipipèdes rectangles en retrait l'un sur l'autre."

Comme nous retournions tranquillement au pas de nos chevaux à travers les immenses plantations d'agave qui entourent Puébla, un Indien occupé à extraire du pulque[1] se leva en nous prodiguant les fastueux titres de "Grandeurs et Illustrissimes Excellences," et nous proposa d'acheter la plus singulière curiosité que j'aie bien certainement rencontrée. C'était un insecte connu des Mexicains sous le nom d'animal plante—*el animal planta*—sur le dos duquel pousse un véritable petit arbuste, avec ses couches ligneuses, ses feuilles et ses fleurs. Il appartient au genre des hémiptères, et d'autant que j'ai pu en juger, doit être de la même espèce que la *cicada plebeia* de Linné. D'après M. Rio de la Loza, membre de la Société Mexicaine de Géographie et de Statistiques, ce phénomène s'expliquerait par des excroissances *animales* causées par l'altération organique que subirait la larve, morte pendant sa transition à l'état de nymphe. Plus tard, je me suis convaincu de l'inexactitude de ce fait; car pendant la campagne d'Oajaca, j'ai recueilli moi-même dix sept de ces petits insectes, *tous vivants* à quelques pouces sous la surface du sol, *avec* leurs arbustes en parfaite végétation. Le manque d'alcohol me força de les jeter les uns après les autres, et mon intéressante trouvaille ne servit qu'à me faire regretter une fois de plus, le peu de temps que j'avais à consacrer à mes études scientifiques, car j'avais là, entre les mains, une belle lacune de l'histoire naturelle à combler—déterminer exactement la liaison qui existe entre le règne animal et le règne végétal.

Si en campagne la vie des camps est ennuyeuse par suite de l'oisiveté et du désœuvrement qu'elle entraîne, en revanche la vie de garnison est agréable, car elle permet de bien employer ces heures perdues, surtout s'il existe de bonnes bibliothèques dans la ville où nous jette le hasard. Celle que j'avais à ma disposition n'était pas très-considérable, mais bien choisie, et pour en compléter l'éloge, appartenant au Génie Français, mot qui renferme à lui seul, les adjectifs sérieux et savant. Mes journées se passaient à feuilleter et à compulser ces anciens manuscrits, ces précieux in-folios que la main intelligente de quelques officiers avait arrachés aux griffes de la bande noire, et quand je m'étais fatigué à déchiffrer l'écriture jaunie de ces vieux moines, de ces bons Franciscains qui, lorsqu'ils n'étaient pas assez riches pour s'acheter des livres, les copiaient

[1] Au Mexique le pulque remplace le vin : on l'extrait de la tige de l'agave de la manière que l'on entaille l'érable au Canada. De la couleur du lait, cette boisson possède des propriétés enivrantes : elle est excessivement désagréable lorsqu'on y goûte une première fois, et ne peut-être conservée au-delà de trois jours.

Le bas peuple boit une espèce de genièvre nommée *mescal*, qui n'est pas absolument mauvais. (NOTE DE L'AUTEUR).

laborieusement, je n'avais pour me distraire qu'à regarder par la fenêtre entr'ouverte, la plaza mayor. Alors j'assistais à un curieux spectacle.

On était en décembre, époque où les oiseaux de nos climats du Nord désertent nos forêts, pleurant tristement leurs feuilles sous la brise d'automne, et s'en viennent demander au tropique un peu de verdure et de soleil. Tous les arbres de la place étaient couverts de ces bandes immigrantes : pas une branche qui ne ployât sous le poids de ces légers flocons de duvet ; pas une feuille qui n'abritât un de ces frileux réfractaires. Il fallait les entendre se raconter leurs périls et leurs aventures ! C'était, surtout au coucher du soleil , un bourdonnement et un caquetage à n'y rien pouvoir comprendre. A les voir faire un tapage infernal pour la possession du bout d'une branche, puis un instant après cesser leurs querelles pour se baiser amoureusement de leur petit bec rose et chanter joyeusement un refrain inconnu, avant de cacher leur tête espiègle sous le bout de leur aile, je me demandai si l'oiseau ne partageait pas avec l'homme, l'oubli et l'ingratitude ? Beaucoup allaient ne plus se souvenir sous ce ciel balsamique du rude climat de mon pays, et combien peu, parmi toute cette bande de bohémiens, retourneraient au printemps, réchauffer le nid désert et abandonné qui les avait vu naître.

Le temps s'enfuyait gaiement. Au commencement, nous n'avions pour l'oublier que les veillées ennuyeuses et beaucoup trop bruyantes du Club. Bientôt nous cessâmes tout à fait de fréquenter ces réunions, pour nous assembler une dizaine au café de ma tante Rose. Là, nous causions à notre aise littérature, histoire, philosophie, art militaire et controverse religieuse, le tout entortillé dans la blanche fumée de nos cigares. Quelquefois la discussion s'échauffait, mais toujours ma tante Rose arrivait à point pour remettre tout le monde d'accord.

C'était une singulière femme que ma tante Rose, et sa jolie personne vaut bien la peine d'une description.

Nul à la Légion Etrangère ne connaissait son âge, pour l'excellente raison que malgré son visage toujours frais et toujours coquet, elle comptait aux cadres depuis fort longtemps. Quant à son nom personne ne s'en occupait ; il suffisait qu'elle fût la tante de tout le monde. Sa carrière militaire s'était ouverte par le haut grade d'enfant de troupe, ce qui voulait dire que son père avait dû être un ancien officier, et jamais l'on ne pût savoir si c'était par modestie ou par déception, mais elle avait constamment refusé de se marier, et s'était toujours contentée de l'humble position de vivandière du régiment. Il ne faut pas conclure de toute cette

réserve que ma tante Rose, malgré sa blonde figure qui la faisait ressembler à une Anglaise, fût d'un sang tranquille et endormi. Au feu, elle tenait un peu de la bravoure de Jeanne Hachette et de l'intrépidité de Jeanne d'Arc. Sur les champs de bataille d'Algérie, elle avait versé à boire au soldat mourant de soif, sans prendre garde aux balles du Kabyle. En Crimée, elle gravissait au pas de course les pentes escarpées de l'Alma, son petit tonneau d'eau-de-vie sur l'épaule, et à Solférino, l'Empereur chevauchant au milieu d'un ouragan de mitraille, la trouva pansant des blessés et consolant des mourants au fort de la mêlée. Alors il s'était découvert devant la pauvre inconnue, et se penchant sur la crinière de son coursier Arabe, avait attaché sur cette loyale poitrine, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. Aussi, ma tante Rose était-elle le plus *chic* troupier de toute l'armée française, lorsqu'elle passait crânement sur les trottoirs de Puébla, dans son gai costume de vivandière, ses quatre décorations au vent, et portant militairement sa petite main à son chapeau lorsque les factionnaires lui portaient les armes.

Parmi les officiers qui assistaient à nos réunions, se trouvait un de ces caractères excentriques qui restent profondément gravés dans la mémoire, une fois qu'on les a rencontrés. Comme ma tante Rose, il appartenait à la Légion Etrangère, où il s'était engagé avant la guerre d'Orient. Soit fatalité, soit insouciance, il n'avait jusqu'à présent, tiré hors de cette loterie, où se gagnent indistinctement bâtons de maréchaux de France et chevrons de caporaux, que la contre-épaulette de Lieutenant. D'une rigidité excessive dans le service, il causait très rarement, passait son temps à lire une édition Allemande de Goëthe, ou à faire des vers, ne riait jamais, et quand il était de bonne humeur fredonnait entre ses dents cette strophe favorite :

Pauvre bouquet fleurs aujourd'hui fanées,
Nous vieillirons sans nous quitter jamais !
Ton souvenir après bien des années
Me redira le doux temps où j'aimais.

Au régiment comme partout ailleurs, quand on a rien à se dire, ce qui arrive assez souvent, on invente. Plusieurs histoires extraordinaires roulaient donc sur le compte du lieutenant allemand. Quand à moi, bien que je n'aie jamais provoqué ses confidences, j'ai toujours été sous l'impression que ses dehors austères cachaient une âme de poëte, déclassée et jetée d'un seul coup hors de ses gonds, par le réalisme de la vie. Plus tard, mes doutes furent confirmés jusqu'à un certain point. Notre malheureux camarade

fut tué dans une escarmouche près de San Luis de Potosi, et soldat qui l'ensevelit trouva dans son scapulaire, la poussière quelques fleurs desséchées. Comme le colonel Evrard, de Jules Sandeau, " il avait probablement vu se briser en un jour, l'espoir de sa jeunesse, s'évanouir à jamais tout un avenir de félicité, et se sentant seul il s'était jeté dans l'armée comme on entre à la trappe."

L'armée offre en effet, dit le spirituel romancier, plus d'un rapport avec le cloître. Elle bride les passions, règle les âmes et ouvre un refuge à bien des douleurs, à bien des mécomptes.

La fin de l'année 1864 approchait, et l'escorte attendue sous les ordres du commandant de Ximènes, n'arrivait pas encore. Déjà nous étions au jour de Noël, et je me rappellerai longtemps cette longue nuit qu'il nous fallut passer sabres nus, mèche allumée, canons chargés à mitraille, devant la porte de la cathédrale, car le commandant supérieur avait été prévenu qu'un soulèvement de *peros* se préparait. Enfin le colonel Jeanningros me détacha au convoi que le colonel d'Outrelaine devait conduire au corps expéditionnaire d'Oajaca.

Je ne fus pas long à rejoindre mon poste. Dans la nuit du 31 décembre, je galopais lestement sur la route d'Amazoque, non sans m'être retourné sur la croupe rebondie de mon mustang mexicain, pour regarder une fois encore, Puébla qui s'endormait sous les rayons satins de son clair de lune, et crier au revoir à cette joyeuse ville, aux cloches argentines et aux mystérieuses sérénades, que la main de l'homme a déposée sur le plus haut plateau de la Cordillière avec le même soin et la même coquetterie, qu'un mari heureux place un frais bouquet de violettes et de fleurs des champs sur le corsage de la femme aimée.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(*A continuer.*)

BLUETTE.

ALLONS SUR L'ONDE.

Voici l'heure où sur toute chose,—
Onde, herbe pâle ou rameau noir,—
La lumière tombe plus rose
De l'urne vermeille du soir.

Vois, vois les mésanges lassées
Frôler l'eau de l'aile en courant,
Et dans les branches balancées
Suspendre leur vol murmurant.

Allons, avant que l'ombre emplisse
Le lac, tout rougissant encor,
Allons errer sur l'onde lisse
Et cueillir des nénuphars d'or.

Entrons dans l'esquif, ô ma reine ;
La nappe des fleurs est là-bas ;
Que ton âme reste sereine
Souris, ne t'inquiète pas.

Quand la svelte nacelle penche
Plus vivement, l'on voit alors
Sur l'eau légère qui s'épanche
Des rides refluer aux bords.

Quels frais parfums ! voilà la brise,
Voilà la brise de la nuit !...
Le couchant est rouge cerise.
Jouissons de l'heure : elle fuit.

Un soir... t'en souvient-il, mon âme ?...
Nous rasions le bord du bassin...
Ah ! les joyeux reflets de flamme
Qui flottent au vent sur son sein !...

En tournant la liquide allée
Tu chantais : soudain, les échos
Partirent comme une volée
D'oiseaux chantants le long des eaux.

C'était une harmonie étrange,
Un lent et beau murmure clair ;
Je te dis : N'es-tu pas un ange
Menant quelque grand chœur dans l'air ?

Oh ! ce soir, que je puisse encore,
Aux sons d'un bel hymne alterné,
Côtoyer la rive sonore,
Rêveur, sur une rame incliné.

Terrebonne, août 1865.

ALFRED GARNEAU.

LE R. P. FELIX BEREY.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

La démolition de l'église des Récollets, l'un des plus vieux monuments que possédait notre ville, a été l'occasion de travaux intéressants et gracieux sur ces bons religieux, dont notre peuple, malgré une longue séparation, n'a pas cessé de conserver un tendre souvenir. J'ai cru que ces circonstances donneraient peut-être de l'à-propos à une petite esquisse de la vie du dernier supérieur des Récollets, que j'ai tracée il y a déjà assez longtemps, dans un but particulier.

De tous les apôtres qui sont venus apporter dans ce pays les lumières de l'Evangile, les Récollets sont les premiers ; ils arrivèrent dans la Nouvelle-France au mois de mai 1615, il y a deux cent cinquante deux ans ; c'est un père récollet qui a dit la première messe. Ils nous furent enlevés dans les plus mauvais temps de notre histoire, alors que le peuple canadien avait le plus besoin de consolations, d'encouragements et de foi. Celui dont je veux vous parler a été leur dernier supérieur ou commissaire général, le R. P. Félix Berey. En cette qualité, et aussi par ses talents, sa naissance et son mérite personnel, il a joui auprès des autorités du temps, d'une considération qu'augmentaient encore son esprit vif et pétillant, sa conversation enjouée, et ses bons mots dont quelques uns sont venus jusqu'à nous. Les relations amicales qu'il ne cessa d'entretenir avec les gouverneurs anglais, à Québec, lui ont créé des ennemis, comme nous le verrons plus tard ; on l'a accusé de servilisme, de bassesse même ; nous essayerons de faire voir

que ces reproches sont quelquefois complètement faux et qu'ils sont toujours exagérés. Il fut l'ami, il est vrai, de plusieurs personnages constitués en dignité ; mais, assurément, il n'y a rien de repréhensible dans ce fait : au contraire, ces rapports bienveillants pouvaient peut-être contribuer à améliorer la position de l'église canadienne qui, dans le temps, était loin de jouir de toute la liberté et de toute la sécurité désirables. Qui sait, même, si le P. Berey n'espérait pas, en se faisant des amis puissants, gagner l'esprit du gouvernement anglais et, par là, protéger l'existence de son ordre menacé de ruine dans le Canada ?

Le R. P. Berey naquit à Montréal le 10 juin 1720 et fut baptisé sous les noms de Claude Charles. Il était d'extraction noble et fils de François de Berey, sieur des Essarts, officier dans les troupes de la colonie. Les auteurs qui ont parlé du P. Berey ne s'accordent pas sur la manière d'écrire son nom. Les uns, comme M. Barthe,[1] l'appellent *Berry*; d'autres, comme Pierre du Calvet [2], le nomment *Félix Berré ;* quelques-uns *Félix de Berrey* [3] *;* plusieurs retranchent la particule *de* et disent *Félix Berrey ;* M. de Gaspé dans ses *Mémoires* l'appelle le Père *de Bérey ;* la plupart lui donnent le nom unique de *Félix.* Toutes ces différentes orthographes me semblent inexactes. Son vrai nom est Claude Charles Berey. C'est l'orthographe que M. Jacques Viger adopte ; c'est celle que j'ai trouvée moi-même dans les registres de la paroisse St. Eustache où ce religieux a été curé, et aussi à St. François du Lac, d'après ce que m'a écrit M. J. Paradis, le curé actuel. Des actes que l'on trouve dans les registres de Beauport s'accordent avec M. Viger pour le nom de Charles, mais ils omettent celui de Claude. Après son entrée au couvent, le P. Berey, suivant l'usage des franciscains, prit un nom de religion et fut surnommé *Félix.* C'est ce que nous dit une note dans les registres de Beauport : " Charles Berey surnommé Félix, religieux de St. François." C'est depuis ce moment qu'il porta le nom de Félix par lequel il est plus généralement connu. Il est certain qu'il abandonna la particule *de* avant son nom. J'ai vu à St. Eustache sa signature écrite au bas de plusieurs actes de l'état civil, et elle est toujours invariablement comme suit : *Félix Berey ptre. rec. mis.* On retrouve aussi la même signature à St. François du Lac où le révérend père a été curé, comme je le dirai plus bas.

Je n'ai pas pu avoir la date exacte de son ordination. La

1 Le Canada reconquis, etc., p. 69.

2 The case of Peter du Calvet, p. 250.

3 Dr. Meilleur, Mémorial de l'Education, p. 9.

Liste Chronologique de M. Noiseux dit bien qu'elle eut lieu le 21 décembre 1743; mais ce doit être là une erreur; car on voit par les registres de la paroisse de Beauport que le P. Berey a desservi momentanément cette paroisse avant la date donnée comme celle de son ordination par la *Liste Chronologique :* deux actes, l'un du 9 février 1743, et l'autre du 2 mai de la même année sont signés de son nom; il faut donc qu'il ait été fait prêtre en 1742 ou dans les premiers jours de l'année 1743. Cependant M. Jacques Viger, en disant dans son *Archéologie Religieuse*, que le P. Berey mourut le 18 mai 1800, ajoute qu'il avait alors 56 ans de prêtrise; cela placerait la date de son ordination en 1744, ce qui me paraît impossible.

Le Dr. Meilleur, dans le *Mémorial de l'Education* [1], dit que le P. Berey fut ordonné prêtre en 1713; cette date s'éloigne tellement de l'époque probable de cet événement que nous devons croire qu'il y a là une erreur typographique.

On retrouve encore le P. Berey à Beauport le 10 janvier 1744, le 7 septembre 1783, en 1790, et le 13 avril 1791.

Il fut aussi pendant quelque temps à la paroisse de St. François du Lac, non pas comme curé en titre, mais en qualité de desservant, pendant la dernière maladie du curé, M. Jean-Baptiste Dugast, et quelques mois après. M. Jean-Baptiste Dugast avait été curé de St. François du Lac pendant près de 45 ans, et s'étant trouvé malade au commencement de l'année 1763, le P. Berey lui fut envoyé comme desservant par le chapitre de la cathédrale de Québec, le siège épiscopal étant alors vacant. M. Jean-Baptiste Dugast mourut le onze de mai de la même année, et le P. Berey continua de desservir la paroisse jusqu'à l'époque où M. Parent vint le remplacer en qualité de curé en titre de St. François du Lac. En laissant cette dernière paroisse, le P. Berey se rendit à Chambly dont il fut le 22e curé, depuis le 28 août 1763 jusqu'au 4 octobre 1769. De Chambly il alla, au mois d'octobre 1769, à St. Eustache, dont il fut le second curé; il n'y resta que quelques mois; il quitta cette paroisse au mois de mai 1770.

Le presbytère de St. Eustache possède un portrait du vénérable récollet, que M. Pâquin, ancien curé de cette paroisse, a obtenu par des moyens assez ingénieux. Je ne saurais cependant garantir l'exactitude de la ressemblance. Voici les faits, qu'on en juge.

M. Pâquin conçut un jour l'idée patriotique d'orner son presbytère d'une galerie de portraits, qui contiendrait ceux de tous les curés ses prédécesseurs, et enfin sa propre image. Un peintre

1 P. 9.

de l'endroit, Vital Durocher, fut appelé, et ce travail considérable fut confié à son pinceau. Cependant, une difficulté assez grave menaçait d'arrêter la réalisation du projet : il n'existait pas de portrait du P. Berey et des plus anciens curés, sur lesquels le peintre put se guider pour exécuter son œuvre. Il était important cependant de connaître, d'une manière au moins un peu confuse, les traits des personnages que l'on voulait peindre. Comment faire ? L'imagination féconde de M. Pâquin fournit un moyen inattendu de surmonter cet embarras. C'était en 1841 ; le P. Berey florissait à St. Eustache en 1770, et il était mort en 1800. M. Pâquin réunit les anciens de la paroisse, et interrogea leurs souvenirs. Ils n'avaient pas oublié le costume du bon récollet ; quelques-uns prétendaient se rappeler parfaitement sa physionomie, les traits de son visage, jusqu'à la couleur de ses yeux. L'artiste, présent à ces délibérations sur le visage d'un homme mort, écoutait attentivement cette évocation du passé, prenait ses notes, esquissait sous l'inspiration des contemporains du P. Berey, et enfin, après bien des tâtonnements, bien des essais imparfaits, plusieurs ébauches qui furent déclarées peu ressemblantes, M. Durocher crut avoir saisi la pensée intime, le souvenir des anciens, et il fixa sur la toile une figure costumée en récollet, qu'avec un peu de bonne volonté on put admettre pour un portrait passable du P. Berey,— on en a souvent fait de plus mauvais. Les anciens de la paroisse déclarèrent que c'était là l'image de leur ancien curé ; qui oserait aujourd'hui les contredire ? On prit acte de cette déclaration et le portrait du P. Berey fut placé dans la galerie de M. Pâquin. Le voyageur qui porterait ses pas curieux vers St. Eustache pourrait encore voir ce tableau dans le presbytère de la paroisse.

Le P. Berey, pendant le peu de temps qu'il fut à St. Eustache, paraît avoir déployé une grande activité. Il a fait bâtir le premier presbytère en pierre qui se trouvait près de l'emplacement où est le presbytère actuel ; mais au lieu d'être en ligne avec l'église que l'on voit aujourd'hui, il formait un angle droit avec la ligne de cet édifice, qui n'a été construit que quelques années plus tard. Ce presbytère, d'après M. Viger, servait tout à la fois de chapelle et de résidence au curé. Jusqu'à cette époque, le service divin s'était fait dans une maison située sur la terre occupée depuis par la famille Charbonneau, à la *Grande Côte*, et actuellement par la famille Scott.

Suivant M. de Gaspé, [1] le Père Berey avait été aumônier d'un régiment et avait même été blessé en administrant les mourants

1 Les *Anciens Canadiens*, p. 403.

sur le champ de bataille. [1] Il fut le dernier supérieur et le commissaire général des Franciscains réformés en Canada. [2] Il avait cette qualité en 1782 pendant l'emprisonnement de Pierre du Calvet. [3]

M. Bibaud dit que le Père Berey était un homme de grands talents et doué d'une vaste éducation. [4] C'est aussi ce que nous assure M. de Gaspé. Il réclama contre la proposition de M. de Lacorne St. Luc d'exclure les communautés religieuses du bénéfice de l'*Habeas Corpus*, [5] ce qui aurait été assurément une injustice manifeste. Comme je l'ai déjà remarqué, il jouissait dans son temps d'une grande considération auprès des autorités anglaises de qui il recevait un traitement de £500. On lit dans le mémoire de Pierre du Calvet, [6] peu intéressé à le flatter, que le Père Berey allait souvent chez le gouverneur, le général Haldimand, non-seulement aux réceptions officielles, mais aussi à des réunions intimes :... " Having seen him (P. Berey) very often at the castle of St. Lewis, not only at the governour's public levees, but in his private parties, the said commissary (P. Berey) being one of his Excellency's creatures and favourites." [7]

On sait que le gouvernement anglais s'était emparé du couvent des Récollets à Québec et en avait fait une espèce de prison d'état, dans laquelle Pierre du Calvet, accusé de conspiration et de haute trahison, fut détenu pendant un certain temps. Des écrivains mal inspirés ont voulu rendre les Pères Récollets, et particulièrement le P. Berey, leur supérieur, responsable des actes du gouvernement d'alors. La conduite des autorités anglaises aurait été aussi blâmable que le huguenot Pierre du Calvet [8], témoin prévenu, et M. J. G. Barthe [9] veulent le faire croire, que, cependant, aucun homme impartial ne pourrait en accuser de pauvres religieux, sur le point d'être dépouillés de leurs biens et, après tout, soumis comme bien d'autres à ce qu'on a appelé la tyrannie du général Haldimand. Il faut toutefois remarquer que l'histoire est encore loin d'avoir complètement lavé la mémoire de Du Calvet des

1 *Foyer Canadien*, 1865, p. 288.
2 Bibaud, *Panthéon Canadien*, p. 30.
3 *The Case of Peter Du Calvet*, p. 250.
4 *Panthéon Canadien*, p. 30.
5 *Id.*, p. 30.
6 *The Case of Peter Du Calvet*, p. 250.
7 *Id.*, p. 250.
8 *The Case of Peter Du Calvet*, p. 250.
9 *Le Canada Reconquis*, etc., p. 69.

crimes dont il a été accusé et pour lesquels il a souffert l'emprisonnement. De plus, comme le remarque bien justement M. Bibaud [1], l'emploi de la maison de ces religieux comme prison par le gouverneur anglais n'était pas plus à leur gré que le service de leur église au culte protestant. M. Barthe n'avait assurément pas fait ces réflexions si simples et si justes, lorsqu'il a écrit les lignes qui suivent :

" Il (Du Calvet) fut tantôt plongé dans d'humides et obscurs dongeons, ayant le récollet Berry pour géolier, tantôt nuitamment soustrait du sein de sa famille et clandestinement enseveli dans les pontons où le père Berry, toujours limier de police, devait faire régner le secret de la tombe sur le sort de l'héritique patriote." [2]

Remarquons en passant que les humides et obscurs dongeons dont parle ici le sympathique auteur, étaient le couvent des Pères Récollets dans lequel ceux-ci continuaient à habiter même pendant l'emprisonnement de Du Calvet.

Le Père Berey a encore aujourd'hui un contemporain qui l'a vu et connu. C'est bien probablement le seul. Ce contemporain, c'est M. de Gaspé, l'auteur des *Anciens Canadiens.* Ce vénérable vieillard qui, presqu'au terme de sa carrière, s'est tout à coup révélé d'une manière si brillante à la littérature canadienne, mentionne à plusieurs reprises dans ses ouvrages le nom du Père Berey. Dans les *Anciens Canadiens*, il raconte de lui un trait à un dîner chez le gouverneur Haldimand, auquel assistait M. de LaCorne St. Luc. Dans ses *Mémoires*, M. de Gaspé parle plus longuement de lui et rapporte diverses anecdotes sur son sujet qui doivent naturellement trouver ici leur place.

Après avoir raconté la vie que menaient ces pauvres Pères Récollets lorsque l'incendie de leur couvent les eut dispersés, M. de Gaspé ajoute :

" Tout ce qui précède n'a rapport qu'aux *frères* récollets et non aux *pères* de cet ordre, dont je n'ai connu qu'un seul, le père de Bérey, leur supérieur, qui recevait du gouvernement anglais un traitement de cinq cents louis équivalents à quinze cents louis de nos jours. Aussi avait-il ses appartements séparés où il recevait ses amis, donnait des dîners aux gouverneurs, voire même au Duc de Kent. Je l'ai souvent entendu dire, et l'anecdote suivante semble le confirmer.

" Le Duc de Kent avait reçu une invitation du révérend père

1 *Panthéon Canadien*, p. 31.

2 *Le Canada Reconquis*, etc., p. 69.

pour midi, heure à laquelle finissait la parade qui avait lieu vis-à-vis le couvent des récollets, sur le terrain même où est maintenant notre petit *square* avec son jet d'eau. Le père de Bérey qui avait été aumônier d'un régiment, qui avait même été blessé en administrant les mourants sur un champ de bataille, avait des goûts et des allures tant soit peu soldatesques. Il ressemblait un peu à ce brave officier français, qui, dégouté de l'armée, après quelques années de service, avait échangé l'uniforme pour la soutane, et qui, lorsqu'il lui échappait un juron, ne manquait pas d'ajouter, en baissant les yeux : " Comme j'aurais dit lorsque j'étais colonel des dragons." Je ne prétends pas dire que le père de Bérey en faisait autant, mais seulement qu'il avait des allures et des goûts tant soit peu soldatesques. " Or donc, au jour convenu, voulant recevoir dignement le fils de son souverain, il avait fait disposer un petit parc d'artillerie, vrai chef-d'œuvre de mécanique qui devait faire feu à midi sonnant, au moment de l'arrivée du Prince et de ses aides de camp. Ces petits canons d'étain ou de plomb, montés sur de jolis affûts, étaient l'œuvre d'un des frères du couvent, et devaient tous tonner à la fois.

" Soit que le Prince, qui était un grand *martinet*, comme disent les anglais, (car il allait souvent pendant l'été, suivant l'expression des soldats de son régiment, faire la bacchanale dans leurs casernes dès trois heures du matin, pour activer les paresseux à grands renforts de coups de canne), soit que le Duc de Kent, dis-je, eût assez discipliné son régiment ce jour-là, ou pour un autre motif, il termina la parade vingt minutes plus tôt que de coutume, et enfila dans le couvent avec ses aides de camp. Le père de Bérey, pris à l'improviste et au désespoir de n'avoir pu faire jouer ses pièces d'artillerie au moment où le Prince faisait son entrée par la grande porte du couvent, le père de Bérey, qui était prompt comme la poudre, s'écria d'un ton assez bourru :

" — Monseigneur, on ne surprend que ses ennemis ; je pensais votre seigneurie trop stricte sur la discipline pour abréger une parade afin de monter à l'improviste à l'assaut d'un paisible couvent !

" Le Duc de Kent, après s'être fait expliquer la cause de la mauvaise humeur du fils de Saint-François, ne put s'empêcher d'en rire de bon cœur. Le père de Bérey, qui ne voulait pas s'être mis en frais de galanterie en pure perte, demanda au Prince à la fin du dessert la permission de boire à sa santé. Et comme il prononçait ces mots : " Messieurs, à Monseigneur le Duc de Kent, " une détonation formidable du parc d'artillerie, rapprochée près de la porte du réfectoire, fit vibrer les vitres de l'appartement.

" On reprochait au supérieur des récollets d'être par trop courtisan : on oubliait qu'issu d'une famille noble de France, il se trou-

vait à sa place dans la société qu'il avait fréquentée depuis son enfance, et que si, dans les salons anglais, son habit de moine et son capuchon lui faisaient prêter le flanc à la raillerie, d'un autre côté ses manières, ses connaissances étendues, son esprit fin, délié et sarcastique, en faisaient un jouteur que personne n'attaquait impunément. Il dinait même aux *mess* des officiers de l'armée anglaise où ses saillies, ses bons mots ses reparties vives, étaient très-appréciés.

" Je ne puis résister à la tentation de raconter deux des bons mots, entre mille, du père Berey, avant de prendre congé de lui. Il était très-vieux lors de la captivité de Notre-Saint-Père le Pape Pie VII, et il était bruit que Napoléon voulait obtenir une dispense de sa sainteté pour marier les prêtres du clergé catholique, et même que la chose était décidée. Un mauvais plaisant aborde le vieux père de Bérey dans un cercle nombreux, et lui dit :—Bonne nouvelle ! réjouissez-vous, mon révérend père ! Napoléon a obtenu du Pape une dispense de mariage pour tous les prêtres du clergé catholique.

" — Tu vois bien, gros sot, dit le vieux moine, que c'est de la moutarde après dîner.

" Un prêtre des environs de Québec passait pour avare et peu hospitalier, préférant dîner à la table d'autrui que de recevoir des convives à la sienne. Il venait fréquemment à Québec où il recevait bon accueil partout où il se présentait, et principalement au séminaire, à la cure de Québec, aux Jésuites et au couvent des récollets.

" Quelqu'un aborde le père de Bérey dans la rue et lui demande s'il a vu M. le curé X.— Oui, dit le moine, il m'a rappelé le lion de l'Ecriture : *circuit quærens quem devoret.*"

Le Père Berey mourut à Québec le 18 mai 1800, [1] à l'âge de 79 ans, 11 mois et 9 jours et fut inhumé le 20. [2] Quelques uns, parmi lesquels l'auteur de la *Liste Chronologique* [3], placent la date de sa mort au 22 du même mois ; mais c'est là une erreur.

Tels sont les renseignements qui nous sont parvenus sur la vie et les actions du R. P. Berey. Quelqu'incomplets qu'ils soient, ils nous font cependant assez connaître la personne et le caractère de ce vénérable religieux, pour nous faire regretter que l'histoire ne nous ait pas conservé plus de détails sur les événements de sa vie. Mêlé, comme il l'a été, aux hommes les plus importants de son temps, il a dû connaître bien des faits, bien des projets, bien des mesures d'un intérêt vraiment historique, et sur lesquels il existe

1 *Archéologie Religieuse*, etc., p. 11.—Langevin, *Notes* etc., p. 247.— Bibaud, *Panthéon Canadien*, p. 30.

2 *Archéologie Religieuse*, etc., p. 11.

3 *Liste Chronologique*, etc., p. 23.

aujourd'hui des lacunes regrettables. Sa vie aurait d'autant plus d'importance que le R. P. Berey a existé à une époque où le Canada possédait peu d'hommes remarquables ; la plupart des principales familles et un grand nombre des officiers civils et militaires avaient émigré en France après la conquête ; les hommes qui plus tard ont pris une part si proéminente dans les fastes de notre pays n'étaient pas encore formés. Le P. Berey a justement vécu dans cet intervalle un peu obscur de l'histoire canadienne. Regrettons l'ignorance dans laquelle ses contemporains nous ont laissés. Que ce soit là un juste motif pour engager nos écrivains, nos hommes constitués en autorité, à recueillir précieusement les faits qui se passent aujourd'hui sous nos yeux, qui souvent semblent peu importants, mais auxquels des événements subséquents, impossibles à prévoir, ou la curiosité des hommes donnent quelquefois un intérêt qu'on n'aurait jamais pu soupçonner.

C'est ce que Mgr. de Montréal a bien compris. Au milieu des travaux et des inquiétudes qui assiégent sans cesse son esprit, il n'a pas négligé les intérêts de l'histoire. Le 18 décembre 1862, il a adressé à ses curés une circulaire leur demandant de recueillir tous les renseignements possibles sur leur paroisse et sur la vie des curés leurs prédécesseurs. Déjà plusieurs se sont conformés à ce désir patriotique ; des travaux nombreux ont été déposés à l'Evêché ; d'autres bientôt viendront les rejoindre. Si l'on continue ainsi à amasser avec soin des noms, des faits, des dates, le récit des événements intéressants, l'on aura après quelques années une somme considérable de documents historiques qui formeront une source extrêmement précieuse à laquelle l'écrivain pourra toujours puiser avec confiance. [1]

E. Lef. de Bellefeuille.

1 Quelques-uns de ces travaux doivent être publiés prochainement par M. Huguet-Latour, dans une série de livraisons qui formeront la suite et la continuation de l'*Annuaire de Ville-Marie*. La première de ces livraisons, qui est actuellement sous presse, contiendra l'histoire de l'Isle Dupas, de St. Roch de l'Achigan, de St. Hermas, et de Ste. Philomène. La seconde, l'histoire de St. Eustache, de Varennes, de Repentigny, etc.

LA MÉSANGE A TÊTE NOIRE.[1]

LA PETITE CHARBONNIÈRE DE FRANCE.

(Chicadee.—Black Cap Titmouse.)

Je suis le compagnon
Du pauvre bû-heron.

Je le suis en automne
Au vent des premiers froids;
Et c'est moi qui lui donne
Le dernier chant des bois."

Amie du forestier, *Petite Charbonnière* qui ne te connaît, qui ne t'aime, qui ne t'admire ?

Il y a de cela dejà bien des lustres, que le plus enjoué, le plus jeune de nos chroniqueurs, l'octogénaire qui a écrit les *Anciens Canadiens*, t'avait remarquée, gambadant, furetant, sautillant dans les verts rameaux des vieux sapins de son manoir ; tu t'associas également à nos premières courses, par bois, par monts, par vallées. L'habitant du doux pays de nos aïeux, le paysan de la belle France, te reconnait, te réclame sous le nom familier de la *Petite Charbonnière*, et si tu fais acte de présence au vieux monde pendant la belle saison, tu ne dédaignes pas, pendant la froide température, les jours mauvais, de chanter pour nous consoler, nous, les hommes du monde nouveau. Oiseau de la patrie, nous t'aimons.

Qu'es-tu, répète l'enfant, à l'instar de son amie la mésange, dont

1 No. 290; *Parus atricapillus*.—Baird.
" " *atricapillus*.—Audubon.

le cri ressemble à ces mots : actif, alègre, querelleur, l'on dirait presque à l'épreuve du froid, cet oiseau n'est jamais plus gai, que lorsque le thermomètre indique à l'homme de regagner, sans délai son toit hospitalier. Son parcours s'étend jusqu'aux régions hyberboréennes à la vaste baie où l'intrépide Henrie Hudson, le premier en août 1610 déployait son pavilllon.

La chansonnette du mâle est plutôt un doux gazouillement, qu'un chant régulier. Le Mésange hante les alentours des maisons l'automne et l'hiver, époque où elle quitte les bois francs, pour se nourrir de la graine des pins. Les Pics minulles, les Grimpereaux, les Nuthachs, sont ses compagnons de voyage ; l'analogie des mœurs, établit des rapports d'amitié et crée une véritable *entente cordiale* entre ces volatiles. En avril et en mai, la mésange s'approprie la cavité creusée dans un arbre par un pic, ou par un écureuil : quelquefois avec une assiduité sans pareille, elle se prépare elle-même un réceptacle pour ses œufs, qui d'ordinaire sont au nombre de six, marqués de petits points roux. Pendant l'année qui vient de s'écouler nous avons eu la faculté d'observer deux nids et nous pouvons garantir l'exactitude de ce que l'on va lire.

Un jour, au printemps dernier, c'était le 26 avril 1866, grand émoi à Spencer Grange. A notre retour de la capitale, nos enfants annoncent avec un *crescendo* d'exclamations qu'ils avaient bien et duement remarqué un couple de mésanges, pendant la journée entière, creusant à coups de bec dans le tronc d'un hêtre sous le balcon. Et nous de nous récrier, de faire fi d'une nouvelle si étrange, de leur répondre que ce devait être un couple de petits pics, tant il nous semblait incroyable que des mésanges avec leur bec frêle, et leur petite taille pussent entreprendre une tâche aussi herculéenne pour leur force, que de perforer le tronc d'un hêtre. Mais en vain, notre aînée alla de suite quérir le fils du jardinier, oiseleur émérite, lequel corrobora le fait. Et nous, d'attendre avec impatience le lever de l'aurore du lendemain. A l'heure de la Diane, nous étions à notre poste ; il nous fut bientôt donné de nous assurer que ces diminutifs oiseaux avaient duement entrepris de se pratiquer un trou dans l'arbre, vraisemblablement pour la nidification. Un examen plus soigneux nous démontra que bien que l'enveloppe extérieure de l'arbre fut saine, nos excellents charpentiers avaient constaté que le cœur en était carié, l'intérieur creux. L'instinct leur avait révélé ce dont nos yeux nous avaient dérobé la connaissance. A force de becqueter pendant plusieurs jours, nos forestiers parvinrent à battre en brèche la muraille. L'entreprise dura trois semaines au moins, puis l'époux et l'épouse s'installèrent. Un spectacle aussi nouveau attira bien des curieux ;

quand l'on s'approchait trop de l'arbre pour plonger le regard dans la couche nuptiale, la maîtresse du logis hérissant ses plumes, bondissait vers l'ouverture, sans néanmoins sortir et manifestait, à ne pas s'y méprendre, tout ce qu'il y avait d'inconvenant, d'indiscret à vouloir ainsi surprendre les mystères de l'amour. Nous donnâmes ordre de ne pas troubler l'intéressant ménage et, vers la fin de juin, les enfants déclarés majeurs étaient prêts à quitter le toit paternel. Un matin, nous cognâmes à la porte de la pondeuse; silence absolu: les jeunes rois des airs avaient déjà pris l'essor vers le ciel. Nous primes occasion d'examiner avec soin le nid et nous le trouvâmes tapissé d'une substance molle, comme du *poil* de vache. Un autre nid de mésanges, dans le voisinage du précédent, nous offrit les mêmes caractères.

Pendant toute la durée de l'hiver nous avons vu plusieurs familles de mésanges, gazouillant, furetant, se béquetant dans le feuillage des sapins, autour du tronc des chênes dont une épaisse zône entoure notre résidence: sachant combien est vivace chez les oiseaux en général la mémoire des lieux où ils ont eu protection et bien-être, nous ne pouvons nous défendre de voir chez ces individus, les générations des saisons précédentes dont le berceau était à notre porte.

A diverses reprises nous avons été émerveillés de la rapidité avec laquelle les mésanges capturent des insectes pour leurs jeunes. Ces derniers ainsi que les adultes se tiennent ensemble en hiver, et scrutent en corps les troncs des arbres, commençant à la racine, pour s'y procurer les larves et les insectes qui cherchent un abri sous l'écorce. Ami sincère du cultivateur, la Mésange à tête noire n'oublie pas les vergers, dont les arbres reçoivent périodiquement sa visite épuratrice.

La Mésange à tête noire est un des derniers amis que le bûcheron du Canada rencontre dans la forêt. La peinture du Rouge Gorge de France lui convient sous bien des rapports. " Quand, par les premières brumes d'octobre, un peu avant l'hiver, le pauvre prolétaire vient chercher dans la forêt sa chétive provision de bois mort, un petit oiseau s'approche de lui, attiré par le bruit de la cognée ; il circule à ses côtés et s'ingénue à lui faire fête, en lui chantant tout bas ses plus douces chansonnettes. C'est le Rouge gorge qu'une fée charitable a député vers le travailleur solitaire pour lui dire qu'il y a encore quelqu'un dans la nature qui s'intéresse à lui.

" Quand le bûcheron a rapproché l'un de l'autre les tisons de la veille engourdis dans la cendre ; quand le copeau et la branche

sèche pétillent dans la flamme, le rouge gorge accourt en chantant, pour prendre sa part du feu et des joies du bûcheron.

" Quand la nature s'endort et s'enveloppe de son manteau de neige ; quand on n'entend plus d'autres voix que celles des oiseaux du Nord, qui dessinent dans l'air leurs triangles rapides, ou celle de la bise qui mugit et s'engouffre au chaume des cabanes, un petit chant fluté, modulé à voix basse, vient protester encore au nom du travail créateur contre l'atonie universelle, le deuil et le chomage."

Voilà bien les traits, croyons-nous, mais sous un autre nom, de l'ami du bûcheron canadien.

Le mâle a le cou, le sommet de la tête noirs, entrecoupé d'un espace triangulaire de blanc, qui se termine à la narine ; le bec est noir et court ; le reste des parties supérieures, couleur de plomb cendrées, tachetées d'un peu de brun ; les ailes sont frangées de blanc ; la poitrine, le ventre blanc jaunâtre, le pied d'un bleu clair ; les yeux couleur de noisette foncée. La femelle ressemble fort au mâle. Les Anglais l'appellent Chicadee à cause de la ressemblance de son cri *Chicadee-dee-dee* à ses mots.

Longueur, totale 5½ pouces ! Envergure, 8¼ pouces.

J. M. Lemoine.

Sillery, près Québec

NÉLIDA

OU LES GUERRES CANADIENNES DE 1812.

(SUITE.)

VI

LES ADIEUX, LE TRIOMPHE.

Le mois de septembre de l'année 1813 touchait à sa fin ; la guerre ne pouvant plus continuer que quelque temps, grâce à la clémence de la saison, moins violente cette année, tout annonçait que les coups dont les ennemis allaient s'accabler décideraient de la suite des hostilités.

Mais comme tous les efforts des Américains devraient se porter sur Montréal, si jamais ils étaient victorieux, on ne pouvait songer à laisser Nélida exposée au sac d'une ville qui serait livrée au pillage et à toutes les horreurs dont la souillerait une soldatesque impitoyable, en cas de réussite. On décida donc que le vieux missionnaire la conduirait immédiatement à Québec, auprès de son oncle, où elle trouverait un asile et une bienveillante hospitalité. Ce trajet même n'était pas sans danger, et, pour prévenir tout malheur, on résolut de leur donner une petite escorte.

La jeune fille ne put apprendre cette décision qui allait la séparer, peut-être pour jamais, de celui qu'elle aimait, sans en éprouver la

plus amère douleur. Quel autre appui lui resterait-il, si jamais le vieux prêtre venait à mourir? Des parents encore inconnus qui, peut-être, refuseraient de la reconnaître! Mais ce qui la troublait surtout, c'était la pensée des périls que le chevalier allait courir, loin d'elle, sans qu'elle pût lui porter secours, panser ses blessures s'il était atteint, le soigner s'il tombait malade.

Elle le revoyait pâle, défait, épuisé, comme elle l'avait déjà vu, alors que, sans elle et les secours du vieux prêtre, il eût succombé à une mort certaine. Ces images la remplissaient d'une amertume inexprimable. Seule, dans la chambre qu'elle habitait, elle pleurait silencieuse et muette, élevant parfois vers le ciel un regard plein d'angoisses et de prières. Tout à coup elle entendit des pas qui se rapprochaient. Le moment de la séparation était-il déjà venu? Elle tressaillit, essuya ses larmes et s'efforça de paraître calme et ferme. La porte s'ouvrit et l'on vit entrer le capitaine Robert, le vieux prêtre et le chevalier.

Celui-ci était pâle et triste. On eût dit qu'il appréhendait pour sa fiancée quelques malheurs imprévus et funestes. Quand il aperçut la jeune fille, les yeux encore tout rouges des larmes qu'elle avait versées, il plaça sa main sur son cœur pour en comprimer les battements. Il lui semblait que la douleur allait le briser dans sa poitrine. Nélida s'aperçut de la poignante émotion qui l'étreignait et dut faire d'incroyables efforts de volonté pour ne pas fondre en larmes, éclater en sanglots. Tous restaient silencieux, en présence de ces douleurs muettes qui n'attendaient peut-être qu'un mot pour se faire jour; et personne n'osait prendre la parole.

Le vieux prêtre, le premier se décida à rompre un silence plus poignant que la manifestation des plus amères douleurs. S'approchant de la jeune fille, il prit ses mains dans les siennes, la regarde un instant avec une tendre et sympathique compassion et lui dit d'une voix douce et pleine de bonté:

—Mon enfant, n'exagérons rien dans la vie, ni la joie, ni la douleur, et sachons toujours envisager toute chose à son véritable point de vue. Vous allez nous quitter, mais ce sera pour quelques jours seulement. Vous trouverez chez votre oncle un asile plein de sécurité, et nous avons pris toutes nos précautions pour que vous n'ayez aucun danger sérieux à courir.

—Ah! mon père, s'écria la jeune fille, avez-vous donc pu croire que ce soit de mes propres périls que je fusse préoccupée? Ce qui m'accable, c'est la pensée de m'éloigner de lui au moment où il doit aller affronter des dangers bien autrement grands que tous ceux dont il est jusqu'ici sorti victorieux, mais non pas toujours sans blessures! Pendant que je serai loin des lieux du combat, je

me le figurerai sans cesse au milieu des mêlées sanglantes, des coups de feu, des charges à l'arme blanche et mes cheveux s'en dresseront d'horreur sur ma tête, et mon sang s'en glacera d'effroi dans mes veines. Je croirai entendre le cri des blessés et des mourants tombant de toutes parts; il me semblera voir les prisonniers que l'on emmènera, les chevelures que l'on scalpera ; je me demanderai s'il n'est pas au nombre de ces malheureux et j'en sècherai de terreur. Quelle désolation ne sera pas la mienne ! Combien mes angoisses seront intolérables ! Je le revois encore, tel qu'il nous revint le jour funeste où une balle lui avait traversé le cou. On n'en revient pas toujours de pareilles atteintes, et, lui mort, que signifie ma vie ?

— Ma pauvre enfant, je comprends combien cette séparation doit te paraître cruelle et douloureuse ; mais le devoir parle et l'honneur doit rester sans tache. Le chevalier a consenti à servir le pays de ses pères ; un grade honorable lui a été conféré : il serait le plus vil des hommes, s'il hésitait à braver les périls qui peuvent menacer sa vie !

— Eh ! qui vous parle, père, de l'empêcher de faire son devoir ? Ne serais-je pas la première à le mépriser, s'il pouvait hésiter ? Mais pourquoi me séparer de lui ? Devant Dieu n'est-il pas véritablement mon époux par ses promesses et ses serments ? Ne serait-il pas plus digne de me permettre de l'accompagner ?

— De l'accompagner ? fit le missionnaire interdit.

— Eh ! mon Dieu, ne m'avez-vous pas répété cent fois qu'on avait vu des religieuses intrépides braver tous les périls, suivre les armées, panser les plaies des blessés, les servir dans leurs maladies et mériter la palme des martyrs par leur héroïque dévouement ? Ne puis-je donc faire ce qu'elles ont fait ? Père, votre place à vous et à moi, n'est-elle pas où quelqu'un souffre et pleure ? Accompagnons-les tous deux. Nous partagerons leurs craintes, leurs périls, leurs angoisses, nous vivrons ou nous mourrons ensemble.

— Chère enfant, reprit le prêtre fondant en larmes, ce que tu dis là est grand et beau, et j'accepterais, peut-être, si tu n'étais, comme autrefois, que l'humble fille du rocher. Mais aujourd'hui tu ne t'appartiens plus, tu te dois tout entière à celui qui t'a choisie pour la compagne de sa vie.

—Mais alors pourquoi me séparer de lui ? Crois-tu, père, que si je le priais de nous permettre de le suivre, il me le refuserait ? ajouta la jeune fille en jetant sur le chevalier un regard tout plein de larmes.

Et les sanglots trop longtemps comprimés éclatèrent enfin. Une pluie de larmes tomba de ses yeux. Le chevalier, que cette scène

remuait lui-même jusqu'au fond des éntrailles, n'avait osé dire une parole, de crainte de laisser deviner son trouble et sa douleur. N'en pouvant plus, il s'approcha, à son tour, de la jeune fille, saisit ses mains la regarda un instant, le cœur gros d'amertume, s'efforçant de calmer son émotion et d'une voix profondément altérée, mais pleine de douceur, lui dit avec effort :

— Nélida, n'insistez point pour obtenir une demande impossible. Devant Dieu et devant les hommes, je vous ai choisie pour devenir la compagne de ma vie. Je vous dois protection, conseil, dévouement et je ne faillirai point à mon devoir. Si nous n'avions à combattre que des hommes civilisés, pénétrés de sentiments d'humanité et d'honneur, je vous dirais peut-être : Restez-ici, dévouez-vous ! Mais il n'en est pas ainsi, ô ma Nélida ! Les troupes américaines ne sont composées que d'un ramassis de gens de tout pays et capables de tous les forfaits. Là se rencontrent la lie des avanturiers sortis d'Europe, des hordes de chasseurs licencieux et impitoyables qui ont passé toute leur vie au milieu des forêts, vivant avec les loups et les ours qu'ils pourchassent, des bandes de sauvages vicieux et dégradés. Comment pourrais-je vous exposer au péril de tomber dans les mains de ces hommes, pour devenir la victime de leurs vengeances cruelles, de leur haine sans frein ? Avez-vous réfléchi à toutes ces choses, ô ma Nélida bien-aimée, en implorant la faveur de nous accompagner ? Jusqu'ici, vous avez pu rester près de nous, parce que le péril de l'invasion n'était pas imminent ; mais le pouvez-vous encore, à cette heure où vont se livrer les combats suprêmes qui décideront de la nationalité canadienne ? Nous vaincus, tout est perdu. Que deviendrez-vous dans l'horreur d'une fuite générale ? Près de notre oncle, un vaisseau vous reçoit, nous volons vous rejoindre, nous partons pour notre belle France et je vous obtiens de ma mère qu'elle vous acceptera pour fille, comme la vôtre m'avait accepté pour son fils. Allez donc nous attendre à Québec, sans trop de crainte et d'angoisses. Nous combattons pour une cause juste et sainte et l'amour de la patrie donnera la victoire à ses vaillants défenseurs.

— Oh ! comment résister à de telles prières, surtout lorsqu'elles tombent d'une telle bouche ? s'écria Nélida, en se précipitant dans les bras du jeune homme. Mais ne t'offense pas, je t'en supplie, ô mon chevalier Louis, si je n'ai pas la force de me séparer de toi sans pleurer. Hélas ! je sais combien tu es vaillant et brave ! Plus est grand le péril, plus il a d'attrait pour ton cœur ! Cette balle qui a failli te ravir à moi pour jamais ne m'apprend que trop ce que je dois redouter de ton audace. Oh ! du moins, je t'en conjure,

ne t'expose pas trop au danger, conserve-toi pour ta mère et pour moi.

— Je te le promets, répondit le chevalier fondant en larmes.

— Maintenant, capitaine, je le remets entre vos mains, vous m'en répondrez. Veillez sur lui comme s'il était votre fils ; promettez-le-moi, vous aussi, ajouta la pauvre jeune fille.

— Ah ! je te le jure, ma belle enfant, dit le vieux marin, qui n'était pas moins ému que le missionnaire et le chevalier. Et maintenant embrassons-nous tous et séparons-nous, car prières de femmes font à l'homme des cœurs de lièvres.

Tous s'embrassèrent pour la dernière fois et le missionnaire s'éloigna, emmenant Nélida qui se retourna pour dire encore une fois au chevalier :

— Du moins ne va pas mourir.

Tandis que la belle jeune fille, s'éloignait de Montréal accompagnée du vieux prêtre et de l'escorte destinée à la protéger, le capitaine et le chevalier quittaient aussi cette ville pour se rendre au camp du colonel Salaberry. Ce brillant officier appartenait à l'une des familles françaises les plus distinguées et les plus anciennes du Canada. Depuis sa jeunesse, il avait toujours servi avec honneur dans les troupes britanniques, se signalant avec les armées de l'Angleterre dans toutes les parties du monde, en Europe, en Amérique, en Afrique, dans l'Indoustan. Peu d'hommes unissaient une intrépidité personnelle aussi dédaigneuse de tout danger à un talent militaire plus incontestable, et sa prodigieuse activité n'avait d'égale que sa rare expérience. Ce remarquable officier fut un des hommes les plus accomplis qu'ait possédés le Canada et sa fortune comme sa réputation sont toujours restées bien au-dessous de sa valeur et de son mérite réel. Comme à un autre Léonidas aux Thermopyles, on lui avait confié l'avant-garde de l'armée, composée de trois cents hommes ; mais plus heureux que son célèbre émule, il put non-seulement résister à des troupes vingt fois plus nombreuses, mais il les arrêta, il les refoula, les vainquit, revint triomphant dans sa patrie, qu'il avait sauvée, et qui ne lui a pas encore érigé le lion de bronze qu'il a si bien mérité.

Le général américain Hampton, après avoir réuni toutes ses troupes, était entré à la tête de quatre mille hommes dans le Bas-Canada, avec l'intention de s'emparer des rives du Saint-Laurent, par la rivière de Châteauguay. Après quelques marches et contre-marches tentées dans le but de forcer le colonel à changer ses positions, il s'approcha du détachement de ce dernier, nourrissant l'espoir de rapporter sur lui un facile mais important succès par l'habileté de ses manœuvres et les ravages que ferait dans ses

troupes, si peut nombreuses, un feu de peloton bien nourri et foudroyant. Mais le colonel, qui n'était pas un homme à se laisser donner le change, devina sans peine quelle tactique se proposait d'employer contre lui son adversaire, et ne doutant point que ses troupes n'y pourraient résister et se feraient écraser presque sans pouvoir combattre, il résolut aussitôt de les sauver, en profitant des accidents du terrain avec une habileté merveilleuse. Chaque arbre, chaque buisson devint un abri pour un de ses hommes qui furent disposés de manière à profiter des plis du sol pour se réunir en une masse compacte sur un point donné, à un signal convenu. C'était la guerre de tirailleurs que la Vendée venait d'inventer contre les soldats de la révolution et que Salaberry créait à son tour, dans les immenses déserts de l'Amérique septentrionale.

Le général Hampton, fier de ses quatre mille hommes, s'avançait en pleine sécurité contre les trois cents braves de Salaberry, ne doutant point qu'il les écraserait jusqu'au dernier homme. Bientôt il pénètre sur le lieu de la battaille qu'il parcourt étonné de n'y plus rencontrer l'ennemi. Plein d'orgueil, il s'imagine qu'il a fui devant lui et commande de s'élancer à sa poursuite, afin de ne pas le laisser échapper, quand une voix tonnant tout à coup au-dessus de la plaine, s'écrie :

—A l'œuvre, mes vaillants; feu !

Et de chaque arbre, de chaque buisson pleuvent les balles et l'inévitable mort. Un feu roulant crible les rangs des Américains. Chaque coup, bien visé, annonce qu'un homme vient de cesser de vivre. Une épouvantable terreur s'empare des assaillants. Ils cherchent partout cette ennemi qui envoie la mort de tous côtés et ne l'apperçoivent nulle part. Et les coups succèdent aux coups, les cadavres renversés aux cadavres.

Le désordre se met dans tous les rangs ; la confusion plane sur l'armée du général de l'Union qui, entendant siffler les balles et voyant s'abattre ses hommes, perd la tête et ne sait que faire. On se presse, on se mêle, on se heurte, on court à droite, on est repoussé à gauche; partout du feu, partout des balles, partout la mort, et cependant pas un homme qu'on puisse atteindre et contre lequel il soit possible de lutter. Bientôt la panique devint formidable. Des rugissements de bêtes fauves s'élevèrent de cette masse éperdue qu'on massacrait sans pitié. Alors, trois hommes semblèrent se détacher des arbres et du sol et apparurent tous grands debouts sur les hauteurs voisines, l'un au Nord, les deux autres à l'Est et à l'Ouest. C'était le colonel de Salaberry, le capitaine Robert et le chevalier Louis. Tous trois visèrent en même temps

et trois officiers tombèrent. Puis trois cris tonnèrent au-dessus de la mêlée, comme trois hourras sortis de la poitrine des géants :

—Victoire au Canada !

A ce cri, trois cents têtes surgirent de derrière les arbres, les buissons, les ravins, et l'on entendit sortir de trois cents poitrines comme un épouvantable rugissement de lion, ces trois mots redoutables :

—Victoire au Canada !

La terreur de l'ennemi est au comble.

Ce ne sont pas trois cents hommes qui les foudroient de tous les points de ces hauteurs, c'en sont dix mille, vingt mille, cent mille peut-être ! On bondit les uns sur les autres ; on fuit dans tous les sens. On ne voit plus que la mort, on n'entend plus que les coups de feu on ne sait plus que trembler et pâlir. Salaberry comprend que ces malheureux vont se laisser égorger comme des agneaux. Il s'écrie :

—Croisez la baïonnette, et chargez à fond !

Ces trois cents lions s'élancent, comme un ouragan, de tout les points à la fois. Ils massacrent, ils égorgent, ils tuent. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie. La plus grande partie des troupes Américaines reste sur le champ de bataille, tandis que Salaberry n'eut que deux hommes tués et seize blessés. Hampton découragé se retira à Plattsburgh sur le lac Champlain, où il demeura dans l'inactivité la plus absolue, voyant les restes de son armée diminuer à vue d'œil par les maladies et les désertions. Telle fut cette admirable bataille de Chateauguay qui rappela le célèbre combat de la Monongahala du 9 juillet 1755, où l'armée de Braddock fut détruite par une poignée de Canadiens et de sauvages, sous le commandement de M. de Beaujeu.

Pendant ce temps, Wilkinson, croyant que Hampton devait déjà toucher les environs de Montréal, s'avançait à la tête de ses dix mille hommes, pour faire avec lui sa jonction sous les murs de cette ville. Il s'était embarqué le 5 novembre dans l'île Grenadier et, dès la nuit du 6, il passait devant le fort anglais à Prescott. Il faisait un clair de lune magnifique ; la nuit suivante, il aurait pu faire débarquer ses troupes dans l'île de Montréal, avant même que Sir Georges Prévost eût pu être informé de son approche ; mais des obstacles imprévus et des inepties multipliées donnèrent au gouverneur général le temps de réunir toutes ses forces, qui montèrent bientôt à plus de vingt mille hommes.

On ne saurait accorder trop d'éloges au clergé canadien qui, dans ces circonstances, sut déployer tant de zèle et de patriotisme. Sous la direction et le patronage de leurs prêtres, tous les vilages colo-

niaux avaient répondu à l'appel du gouverneur et envoyé des défenseurs à la patrie menacée. Aussi sa mémoire est-elle désormais inséparable de l'histoire de ce peuple dont il est un des principaux fondateurs, et dont il a été incontestablement le sauveur et le soutien dans les temps modernes.

Commises aux soins des divers généraux, ces troupes furent bientôt disposées avec habileté, pour faire face à tous les mouvements des troupes envahissantes. Les rencontres se multiplièrent pendant tout le mois de décembre. Il y eut de part et d'autre des alternatives de revers et de succès au milieu desquels se distinguèrent nos deux héros, le capitaine et le chevalier. A la fin les Américains ne pouvant plus tenir contre des forces aussi supérieures prirent le parti de se retirer.

Pendant que ces événements se passaient aux environs de Montréal, Nélida suivie de son escorte se dirigeait vers Québec aux côtés du missionnaire. Comme ce dernier, elle montait un cheval du pays qui marchait d'un pas calme et doux. Elle était habillée de manière à pouvoir affronter un voyage à travers les bois. La brise du matin soulevait avec grâce le voile vert qui descendait de son chapeau de castor. Elle laissait voir ingénument son teint éblouissant, ses beaux cheveux dorés, et ses yeux pleins d'éclat. Les lignes empourprées qui coloraient encore à l'Orient, n'étaient ni plus brillantes ni plus délicates que l'incarnat de ses joues. La beauté de la nature qui se révaillait de son léger sommeil, paraissait avoir ramené quelque sérénité sur ses traits et, parfois, elle souriait aux observations du vieux prêtre avec une grâce si charmante que l'aurore elle-même en paraissait moins belle.

Tout à coup l'Indien qui servait de guide, se retournant, s'arrêta aux côtés du vieux prêtre, et lui dit d'une voix basse : " Bien que nous ne courions aucun danger, la prudence doit nous engager à traverser ce désert avec le moins de bruit posible." Le missionnaire se tut, jetant un coup d'œil rapide vers tous les fourrés voisins. Un instant, il crut reconnaître dans un d'eux un sauvage aux aguets ; mais s'étant avancé vers cet endroit, il n'aperçut plus rien, et sourit de son erreur qui lui avait sans doute fait prendre quelques baies de couleur éclatante pour les regards perçents d'un sauvage. Toutefois il ne s'était pas mépris. Quand la petite troupe fut passée, les branches du buisson s'écartèrent et laissèrent passer une forme humaine. L'aspect de cet être n'était pas sans une certaine grandeur ; mais les traces des passions sans frein que reflétait son visage contribuaient avec le tatouage à rendre cette apparition affrayante. Ce sauvage avait une expression sombre et farouche qui perçait dans tous ses traits malgré leur immobilité stoïque. Il portait,

comme les Indiens, un couteau à sa ceinture et une hache d'arme appelée tomahawk.

On remarquait dans toute sa personne un air de négligence qu'on aurait pu attribuer à des fatigues dont il n'était pas encore remis. Les couleurs dont il avait peint son visage étaient confusément mêlées et rendaient plus repoussants encore ses traits basanés. Le hasard avait produit sur cette féroce physionomie des effets que l'art aurait inutilement cherchés. Les yeux seuls, qui étincelaient comme des étoiles au milieu des nuées, avaient conservé toute leur sauvagerie première. Il suivit d'un regard ardent les voyageurs, qui s'éloignaient sans se douter de sa présence, et un rayon de joie éclaira son visage repoussant quand il leur vit prendre la route qui devait les livrer à sa fureur. C'était Alléwémi.

La petite troupe continua sa route à travers les bois dont les vastes dômes les couvraient d'ombres et de couleurs foncées. Les rayons du soleil faisaient resplendir le givre comme des rubis et des émeraudes Le silence plein de vagues harmonies qui caractérise les paysages de l'Amérique régnait autour d'eux. Il n'était interrompu que par les bonds des daims qui fuyaient à leur approche, les cris discordants des geais qui s'envolaient effrayés, les hurlements lointains et prolongés des loups, ou le mugissement de chutes d'eau que l'on entendait dans les immenses profondeurs de la solitude. On marcha jusqu'à l'heure de midi, sans qu'aucun événement vint faire diversion aux pensées de Nélida qui se reportaient sans cesse avec une sorte de triste amertume sur le chevalier dont elle s'éloignait, comme si elle ne devait plus le revoir. Vainement le missionnaire cherchait à faire diversion aux vagues pressentiments qui l'agitaient sans pouvoir y parvenir. Cette tristesse sans causes apparentes, unie à la fatigue du voyage, ne tardèrent pas à l'accabler. On fit une halte et l'on prit quelque nourriture à l'aide des provisions dont on s'était muni. Tandis que tous assis sur l'herbe, aux bords d'un ruisseau, cherchaient à se réconforter, l'Indien tressaillant tout à coup s'écria :

— Silence !

Tout le monde se tut et se mit à écouter ; mais les bois semblaient muets. Le guide n'en mit pas moins son oreille à terre et, après quelques minutes d'hésitation, il reprit :

— J'entends un bruit de pas.

— Ce sont peut-être des loups qui suivent notre piste, dit le missionnaire.

— Ce sont des pas de sauvages, répondit le guide, et, sur mon

âme, à leur seule manière de froisser les branches sous les talons de leurs pieds, je jurerais que ce sont des Iroquois.

— Peut-être la tribu d'Alléwémi, ajouta la jeune fille pâlissante, d'une voix qui tremblait sur ses lèvres décolorées.

— C'est possible, dit l'Indien. Pour le moment, l'essentiel est de changer de place de manière à dépister les Iroquois, sinon nos chevelures pourraient bien sécher demain suspendues à leurs ceintures.

L'Indien fit cette déclaration terrible avec la froide assurance d'un homme qui comprenait parfaitement le danger dont la petite troupe était menacée, mais ne craignait pas de l'affronter en face. Le père Mesnard pensa à la jeune fille et crut déjà la voir à la merci des ennemis.

— Ah ! je vous en supplie, dit-il à l'Indien, sauvez-nous du péril qui nous menace et vous recevrez de ses parents la récompense que vous voudrez.

— Offrez vos prières à Dieu ! il peut seul vous donner la sagesse nécessaire pour deviner les trames de ceux qui sont sur nos traces, si ce sont des ennemis. Quant aux offres d'argent, inutile de vous en occuper, car ni vous ni moi, ne vivrons peut-être plus ce soir. Je vais tenter tout ce que peut inventer la pensée humaine pour sauver cette tendre fleur, mais n'attendons d'autre récompense que celle d'une conscience satisfaite d'avoir fait une bonne action. D'abord il faut me promettre deux choses.

—Quelles sont-elles ?

— La première, c'est d'être silencieux comme ces bois ; la seconde, c'est de jurer ici que vous ne révélerez jamais la retraite où je vais vous conduire, si nous échappons au péril qui nous menace.

Tous jurèrent et on se remit en marche, plein de craintes et d'anxiété. Cependant on parut ne plus être poursuivi pendant le reste de la journée, et sans l'assurance de l'Indien qui affirma ne cesser d'entendre le pas des sauvages, on aurait pu se croire sauvé. Mais il y avait tant de sincérité dans les paroles du guide canadien, que bientôt on fut certain des intentions des ennemis et la certitude d'être poursuivi changea les craintes en terreur. Le missionnaire ne douta plus que les Iroquois, semblables à des bêtes féroces, n'attendissent que l'obscurité fût complète pour les attaquer plus sûrement. La jeune fille se sentit, dans l'âme, des angoisses intolérables. Son imagination surexcitée, trompée par la pénombre d'un vague crépuscule, transformait en figures humaines les buissons agités par le vent, les débris des arbres abattus, et, vingt fois, il lui sembla distinguer les horribles visages des Indiens embusqués pour surprendre la petite troupe. Cependant les nuages floconneux

dont les lignes d'un rose pâle teignaient le ciel bleu achevaient de disparaître, pour faire place aux ténèbres et redoubler la terreur générale.

Ce fut au milieu de ces angoisses qu'on arriva aux bords d'une rivière. On fit entrer les chevaux dans le courant que l'on remonta en amont. Par intervalle, l'Indien, faisait arrêter sa petite troupe, et, au milieu d'un calme profond que troublait seul le bruit d'une cataracte prochaine, il prêtait l'oreille pour étudier les sourds murmures de la forêt. Quand il s'était assuré que tout était calme et que ses sens, malgré leur expérience consommée, ne lui révélaient pas l'approche d'un ennemi, il reprenait sa marche avec lenteur et précaution. C'est ainsi qu'on atteignit un endroit où les hautes berges jetaient un ombre plus épaisse sur les eaux. En ce lieu, la rivière se resserrait entre deux murailles de rochers escarpés, surmontés de grands arbres qui avaient l'air d'être prêts à tomber dans le précipice. Elle formait un étroit et profond ravin enseveli dans une obscurité profonde. En avant, les sinuosités du courant bornaient la vue ; en amont, l'eau semblait descendre du ciel pour s'engouffrer avec fracas dans les cavernes.

On abandonna les chevaux, qui furent attachés à des arbrisseaux croissant dans les fissures des rochers, au milieu d'une sorte d'entonnoir dont on ferma l'entrée en y faisant rouler des quartiers de roche, puis par un sentier connu du guide qui les conduisait, on se mit à gravir les rochers qui devenaient offrir un asile à nos fugitifs. Ce sentier non foulé était, pour ainsi dire, creusé dans le roc nu et glissant, autour du cratère béant des abîmes où le moindre faux pas devait fatalement précipiter ceux qui le côtoyaient. L'Indien conduisit le vieux prêtre et la jeune femme au milieu des sinuosités du chemin et le reste de la troupe suivit comme elle put. On arriva bientôt à une grotte étroite et profonde à l'entrée de laquelle on s'assit en se préparent à tout événement.

L'Indien ayant pénétré à l'intérieur y ramassa quelques morceaux de bois sec, les frotta les uns contre les autres, en fit jaillir une flamme qu'il reçut sur des feuilles séches et prépara à l'entrée un feu couvert qu'il masqua avec des branches et des couvertures. Un quartier de daim fut bientôt approché du foyer où il ne tarda pas à prendre une belle couleur fauve qui, après tant de fatigues, fournit un repas succulent. En attendant que la cuisson fût complète, il s'assit et Nélida put l'examiner tout à son aise.

Les clartés du feu tombant sur ses traits halés donnaient une tournure étrange à sa physionomie simple et intelligente, à ses formes musculeuses, à son corps vigoureusement trempé. Sa taille droite et flexible, ses mouvements libres sans contrainte, et ses

yeux noirs que la crainte n'avait jamais fait baisser, brillaient d'un feu doux et terrible. Nul tatouage ne déshonorait sa figure, et sa tête qui conservait presque toute sa chevelure avait un caractère imposant de grandeur et de fierté.

Jusqu'alors la jeune fille n'avait prêté presqu'aucune attention à ce type des naturels du pays, dont la beauté excitait maintenant son admiration, bien qu'elle fut habituée à trouver chez les indigènes la pureté des lignes unie à la perfection des formes. Plus que jamais, en le voyant, elle sentit qu'il pouvait se fier à la loyauté empreinte sur son visage. Pendant qu'elle l'admirait et se rassurait, le bruit de la cataracte retentissait derrière elle comme les roulements d'un tonnerre lointain.

—Sommes-nous en sûreté dans cette grotte? demanda-t-elle au chasseur canadien. N'avons-nous pas à craindre, une surprise? Un seul homme armé, placé à l'entrée, nous tiendrait à sa merci.

Le sauvage sourit, se leva, et, arrachant un tison au foyer, illumina l'intérieur qui laissa voir une autre issue.

—Un renard comme moi, dit-il, ne se laisse pas prendre dans un terrier qui n'a qu'une issue

Quand le repas fut prêt, il servit la jeune fille avec un mélange de dignité, de grâce et d'embarras dont le missionnaire se divertit, car il savait que c'était une infraction formelle aux habitudes des sauvages qui défendent aux guerriers de s'abaisser à des fonctions domestiques, surtout en faveur des femmes. Si quelqu'un des convives eût eu l'esprit assez libre pour l'observer attentivement, il aurait remarqué qu'il avait pour Nélida des attentions singulières et que ce n'était pas sans la faire tressaillir que ces grands yeux noirs s'arrêtaient parfois sur le visage expressif de la jeune fille. Quand il était obligé de lui parler, il le faisait dans un anglais incorrect, auquels les accents de sa voix gutturale et profonde communiquaient une douceur qui la surprenait. Ses yeux vifs se reposaient rarement et parfois sa gourde ou sa tranche de venaison demeurait suspendue à ses lèvres, pendant qu'il tournait la tête de côté, pour écouter le moindres bruits de la forêt, car tout désormais lui paraissait suspect. Le mouvement ne manquait jamais de faire oublier à ses hôtes la piquante nouveauté de leur retraite pour leur rappeler les fâcheux incidents qui les avaient forcés à chercher un refuge sous les rochers de cette île autour de laquelle mugissait la grande voix de l'éternelle cataracte.

Tout à coup, on entendit des hurlements lointains, sinistres, multipliés, effrayants. C'était la voix des loups qui, attirés par l'odeur d'une proie à dévorer, remplissaient la forêt de leurs clameurs stridentes. Un instant après, des cris qui semblaient n'avoir rien

d'humain ni de terrestre, domimèrent tous ces bruits. Ces cris pénétrèrent non-seulement dans les cavités de la grotte, mais encore jusqu'au fond des cœurs de ceux qui les entendirent. Ils furent suivis d'un silence aussi profond, que si la cascade, troublée de cette affreuse interruption, se fût arrêtée dans sa course.

—Qu'est-ce ? murmura Nélida éperdue en jetant un regard d'une anxiété inexprimable sur le guide.

—Ce que c'est, ce que ce n'est pas, je ne saurais le dire, répondit le sauvage avec calme ; il y a vingt ans que je cours les bois en écoutant tous les bruits de la forêt avec l'attention d'un homme dont la vie ou la mort dépendent de la finesse de son ouïe, et jamais je n'ai rien entendu de semblable. Je connais le rugissement du jaguar, le sifflement du serpent, le gémissement de la forêt se plaignant comme ferait un homme affligé, le sifflement de la foudre embrassant les vieux arbres, mais ils n'ont rien de semblable à ces clameurs, qui ne peuvent avoir qu'une origine surnaturelle. Mais sortons d'ici et montons sur les rochers ; s'il y a quelque péril qui nous menace, il nous sera plus facile de le conjurer du sommet des rocs qu'au fond de la grotte, qui ne doit nous servir qu'en cas de péril suprême.

On obéit, et toute la société sortant de la grotte éprouva un plaisir subit à changer l'air vicié de cette retraite contre l'atmosphère fraîche et fortifiante qui environnait les tourbillons de la cataracte. Une forte brise semblait pousser le fracas des cascades jusqu'au fond des cavernes où elles s'élançaient avec un bruit pareil aux roulements du tonnerre derrière les collines lointaines. La lune, qui commençait à surgir au-dessus de l'horizon, drapait de ses voiles argentés le sommet des pitons, mais en laissant encore dans l'ombre les anfractuosités où il se cachèrent. Le bouillonnement des eaux, le bruit des rafales du torrent et les hurlements des loups, troublaient seuls le calme d'un paysage aussi tranquille que pouvaient le rendre la nuit et la solitude.

Tous les yeux se fixèrent en vain sur la rive opposée ; ils n'aperçurent que des rochers nus ou des arbres immobiles. C'eût été un plaisir d'admirer les charmes de cette belle nature dans toute autre circonstance ; mais les cris étranges, qui avaient d'abord effrayé la la petite troupe, s'élevèrent de nouveau répercutés par les échos d'une manière tellement sinistre que l'horreur glaça le sang dans les veines des plus intrépides. Nélida se sentait tellement terrifiée qu'elle allait s'évanouir, quand le vieux prêtre s'écria :

—Ne craignez rien, je reconnais maintenant ce bruit que je n'avais pu distinguer dans la grotte. C'est le cri d'angoise poussé par nos chevaux prêts à devenir la proie des loups. J'ai souvent

entendu ce cri sur le champ de bataille, au moment où la souffrance du cheval ou seulement sa terreur arrivent à sa plus haute intensité.

A ces mots, le guide rassuré alla prendre un tison dans le foyer de la grotte, descendit les rochers, et, jetant le brandon au milieu des loups, leur arracha un long hurlement de terreur et les vit s'éloigner rapidement dans la forêt. Mais, en ce moment même, d'autres hurlements, plus affreux encore que ceux des bêtes féroces, s'élevèrent sur les rives de la rivière et remplirent les bois, les grottes, les rochers. On eût dit qu'une bande de démons venait de se répandre de tous les côtés autour de l'île où se cachaient nos fugitifs. C'étaient les sauvages iroquois que les hurlements des loups avaient guidés jusqu'au lieu que nos fugitifs s'étaient choisi pour asile.

Le guide, se sentant découvert, répondit bravement à ces bruyantes clameurs par un cri de guerre et fit ranger sa petite troupe en bataille, derrière chaque angle des rochers. L'action s'engagea au point du jour contre les Iroquois, qui s'étaient eux-mêmes fait des abris des buissons, des arbres, des moindres plis de terrain. Pendant plus d'une heure, les coups de fusils se succédèrent sans relâche, sans amener de résultats, car, de part et d'autre, les combattants avaient trop d'expérience pour se démasquer. Cependant un des sauvages les plus intrépides ayant cherché à gagner le sentier en rampant entre tous les accidents du sol qui pourraient lui servir d'abri, le chasseur canadien abaissa son arme, fit feu, entendit un cri, et vit son homme tomber mort. Des clameurs confuses s'élevèrent aussitôt du milieu des assaillants que ce premier échec exaspéra car ils en tirèrent un mauvais augure. La colère leur ôta la prudence et tous se précipitèrent à l'assaut du sentier qui pouvait seul les conduire jusqu'au lieu où se tenaient les fugitifs. Dès qu'ils eurent atteint les rochers sur lesquels ils bondissaient en poussant des cris farouches, la carabine de l'Indien se leva lentement au milieu des broussailles où il s'était blotti et le plus aventureux de ces démons à peaux rouges tomba d'un roc et roula dans un des ravins de l'île. Pendant ce temps, un autre Iroquois s'était avancé jusqu'au saut de la cataracte et de là dominait toute l'île.

Un nouveau coup de feu partit, le sauvage chancela sur lui-même poussa une clameur de rage, tomba dans le courant, fit encore quelques efforts pour éviter d'être entrainé dans l'abîme, mais, saisi par le tourbillon, il fut enlevé en l'air, les bras étendus, les yeux hors de leur orbite, et, avec la rapidité d'un trait, roula dans le gouffre ouvert sous ses pieds. Une seule clameur de désespoir sortit de l'abîme béant et tout demeura mort comme la tombe.

— Maintenant, continua le guide, qui commençait à s'enflammer, vous autres, tenez-vous prêts à faire feu au commandement ; nous allons expédier bien des peaux rouges ou je ne suis point le fils de mon père.

Un instant de silence affreux suivit ces paroles. Aucune voix humaine ne se mêlait plus au mugissements des chutes ; mais les Iroquois se sentant maîtres du terrain bondissaient, comme des chats-tigres, de rocher en rocher, se rapprochant sans cesse de la grotte. Soudain vingt coups de feu retentirent et vingt sauvages roulèrent dans les gouffres ou dans les flots. Ce fut une consternation indicible. Plus un seul de ceux qui survivaient ne fit un pas en avant.

Il y eut dans la troupe des assaillants un moment d'indécision terrible ; mais la rage l'emportant, ils se remirent bientôt à pousser des cris aussi sauvages que la haine et la vengeance étaient susceptibles d'en inspirer, et dirigèrent des volées de mousqueterie contre les rochers, comme si leur furie impuissante eût voulu les punir d'avoir été témoins de cette catastrophe. Les pierres, les arbres, les buissons furent labourés des balles autour des assiégés. mais ceux-ci étaient si bien à l'abri qu'aucun d'eux ne fut atteint.

Pendant ce temps, le missionnaire avait reconduit Nélida, mourante de terreur, au fond de la grotte où la jeune fille, prévoyant l'affreuse destinée qui l'attendait, si la troupe qui lui servait d'escorte était vaincue, ne tarda pas à s'évanouir. Un instant le guide pénétra dans la caverne, jeta sur elle un regard inexprimable, puis dit au vieux prêtre :

— Il vaut mieux qu'elle soit ainsi que de trembler d'horreur en voyant ou en entendant tout ce qui va se passer.

Sortant aussitôt, l'œil en feu, le visage enflammé, il ajouta, en s'adressant à la petite troupe :

— Amis, laissons-les brûler leur poudre, on fera une belle récolte de plomb après la bataille.

Comme il achevait ces mots, une balle rebondit auprès de lui sur le roc et le fit invonlontairement reculer d'un pas. Mais la ramassant, il reprit, après l'avoir examinée :

— Cette balle ne peut avoir traversé le rocher ; le plomb qui serait tombé par-dessus n'aurait plus eu assez de force pour s'aplatir ; celle-ci viendrait-elle donc des nuages ?

Il leva les yeux et vit un sauvage niché au sommet d'un chêne tortueux, qui, cherchant à s'épanouir à l'air, avait allongé ses branches supérieures au-dessus de la rivière. Caché en partie par le tronc noueux de l'arbre, l'Iroquois se penchait en avant pour juger de l'effet de son coup.

— Ces enragés escaladraient le ciel pour nous viser, dit le chasseur canadien, et dirigeant son arme vers le malheureux, les feuilles et l'écorce du chêne ne tardèrent pas à voler en éclats; mais l'Indien répondit à l'attaque par un rire de défi, et envoya en échange un autre balle au chasseur qui l'entendit siffler à quelques ligne de son oreille. Au même instant tous les arbres voisins furent remplis des cris des sauvages qui venaient d'y grimper; une grêle de balles siffla autour des assiégés, et, cette fois, plusieurs tombèrent.

Un cri de fureur gronda dans la poitrine de l'Indien qui venait de rechercher son arme; il visa de nouveau l'imprudent qui avait enseigné aux siens ce nouveau moyen d'attaque; le feuillage s'agita, la carabine de l'Iroquois lui échappa, et lui même, après quelques instants d'efforts inutiles, demeura suspendu entre le ciel et l'eau, les mains crispées sur une branche tortueuse. A cette vue, les assaillants se turent et les yeux des deux partis demeurèrent un instant fixés sur le malheureux qui se balançait à la branche rugueuse. Il ne faisait entendre aucune plainte; mais, par intervalles, il lançait à ses ennemis des regards où se peignaient les tourments de l'impuissance et la résignation du désespoir.

Enfin une de ses mains se détacha de l'arbre et tomba sans force le long de sa hanche. Il essaya, par un effort désespéré, de ressaisir son point d'appui et, pendant une seconde, crispa cette main dans le vide. L'autre main eut bientôt des convulsions; les membres de la victime frémirent et se contractèrent, sa tête tomba sur son sein, et son corps, fendant l'air. tomba comme une masse dans les eaux écumantes, dont les flots se refermèrent sur lui et l'engloutirent à jamais. Des rugissements d'inexprimable fureur sortirent, à cet aspect, de toutes les poitrines des sauvages. Les coups de feu partant de tous les arbres voisins recommencèrent et, au bout d'une heure, le guide se trouva seul avec un homme de l'escorte qui accompagnait Nélida et le vieux missionnaire qui veillait sur elle au fond de l'antre. Plus une seule charge de poudre ne leur restait. Tous deux se précipitèrent alors à travers une grêle de balles qui ne purent les atteindre à cause de la rapidité de leur course. Ils trouvèrent le missionnaire qui accourait à l'entrée au bruit de leurs pas.

— Où en sommes-nous ? fit le vieillard, saisi, à leur aspect, d'une terreur involontaire.

Le sauvage ne répondit qu'en faisant tourner ses doigts autour de son crâne avec un geste si expressif qu'il était impossible au vieillard d'en méconnaître la signification. Ils allaient être scalpés.

— S'il en est ainsi, que la volonté de Dieu soit faite! s'écria-t-il.

Mon Dieu, prends ma vie ; mais si elle suffit à tes desseins, en retour de mon martyre, sauve au moins les jours de mon enfant chérie.

Nélida, qui depuis un instant était revenue de son long évanouissement, avait tout entendu. S'avançant d'un pas faible vers l'Indien, elle lui dit :

— Si nous devons mourir, pourquoi ce brave jeune homme partagerait-il notre destinée ? A quoi sa mort peut-elle nous servir ? Qu'il fuie ; il le peut encore...

— Pardon, tous les passages sont gardés, soyez-en sûre, ô noble demoiselle ! répondit le chasseur Canadien.

— Alors, jetez vous à la nage, et n'augmentez pas inutilement, par votre mort, le nombre des victimes.

— Il vaut mieux mourir en paix avec soi-même, que vivre avec des remords. J'ai répondu de vous, sur ma vie et mon honneur, au chevalier Louis et au capitaine Robert ; si vous mourez, je veux mourir, afin que jamais homme vivant ne puisse accuser Ulémas de forfaiture.

Ces paroles jetèrent un instant Nélida dans une profonde rêverie ; après quelques minutes de réflexion rapide, relevant tout à coup la tête, elle s'écria :

— Mais vous irez les trouver pour leur apprendre que la fiancée de l'un, l'amie de l'autre, est emmenée prisonnière par les Iroquois dans les forêts du Nord et, peut-être, avec de la promptitude et de la vigilence, ils pourront encore nous sauver.

— Votre avis est sage ; mais moins que jamais je ne puis vous abandonner. Que ce jeune homme se précipite dans les flots, qu'il aille annoncer votre malheur au chevalier ; moi, je veux mourir à vos côtés ou vous sauver. Ce sera cependant pour un autre, ajouta-t-il tout bas en détournant la tête et essuyant une larme. Comme elle l'aime, son chevalier Louis ! Ah ! pour une seule minute de sa tendresse, j'aurais cependant volontiers donné ma vie. Mais je ne suis qu'un Indien, moi !

Se retournant tout à coup vers le jeune homme :

— Consens-tu à remplir ce message, toi ? lui dit-il avec brusquerie

— Oui ! répondit simplement l'Anglais.

— Nous casserons des branches sur notre passage, partout où on nous conduira ; maintenant, fuis !

— Non pas ! s'écria une voix retentissante à l'entrée de la caverne.

Au son de cette voix, l'Indien tressaillit et détourna la tête. Une sorte de géant se tenait debout à l'entrée de la caverne, le tomahawk au poing, le couteau à scalper à la ceinture, un horrible sourire aux lèvres, et une joie foudroyante sur son affreuse figure et dans ses yeux de bête fauve. C'était Alléwémi.

— Le meurtrier de mon père Oskouï ! s'écria le jeune homme. Ah ! par le Dieu des batailles, ton dernier jour a lui.

— Renégat ! qui s'est vendu aux blancs, murmura le géant d'une voix méprisante.

— J'espérais te trouver parmi eux, reprit Ulémas et je ne me suis pas trompé.

Puis, se penchant vers le jeune Anglais :

— Fuis, lui dit-il dans la langue d'Albion, pendant que je vais l'attaquer.

Et fondant sur son antagoniste avec autant d'adresse que de célérité, il le saisit dans ses bras, pendant que son compagnon franchissait l'entrée de la grotte et tombait dans les flots où il disparut sans avoir été aperçu par les Iroquois. Alléwémi et Ulémas s'étaient entretemps saisis corps à corps, et, sous les yeux de la jeune fille éperdue et du vieux prêtre, se livraient un combat où la vie de l'un deux resterait sans doute. Longtemps cette lutte atroce se prolongea silencieuse. Le missionnaire, ayant voulu courir au secours du jeune homme, fut renversé au milieu de la caverne d'un coup de poing qui l'étourdit. Enfin les nerfs du fils d'Oskouï se détendirent, il roula sur le sol à demi suffoqué ; l'Iroquois lui appuya un genoù sur la poitrine, saisit la touffe de chevelure qui couvrait le sommet de sa tête d'une main et prenant le couteau à scalper qui pendait à sa ceinture de l'autre, il lui dit :

— Réjouis-toi, fils d'Oskouï, tu vas aller rejoindre ton père et ta mère dans le pays des âmes.

— Langue de vieille femme, agis comme un homme et ne prononce pas tant de paroles dénuées de sens, répondit Ulémas.

Nélida voyant briller l'arme fatale, poussa un cri affreux, et dit :

— Mais il était donc mon frère ?

— Un de tes frères, dit Alléwémi ricanant.

— Moi, son frère ? murmura Ulémas.

— Son frère ! et tu vas mourir.

— Que le grand Esprit me venge alors d'un monstre comme toi ! répondit le jeune homme qui ferma les yeux pour mourir.

Mais déjà Nélida était tombé aux pieds du bourreau et le suppliait de laisser la vie au fils de sa mère.

— M'accorderas-tu tout ce que j'exigerai de toi, fit Alléwémi avec un ricannement infernal, si je consens à ta prière ?

— Je le jure, fit Nélida, sans réfléchir.

— Qu'il soit donc libre, mais songe bien que sa vie va me répondre de l'exécution de ta promesse.

Il se releva, fit enchainer ses prisonniers, défendant de faire tomber un seul cheveu de leur tête, sous peine de mort ; puis, satisfait de lui-même, il se dit avec une effroyable joie :

— Quand je l'aurai rendue plus vile que la dernière des esclaves, j'acheverai d'assouvir ma vengeance, en les tuant tous trois.

T. L.

(A continuer.)

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Contes Populaires, par Paul Stevens. In-vo., 250 pages.—Ottawa, G. E. Desbarats, Imprimeur-Editeur, 1867. Prix $1.00 ; en vente chez tous les libraires.

La *Revue Canadienne* est un peu arriérée dans ses comptes avec les auteurs ou les éditeurs qui veulent bien croire aux petits services de sa publicité. Elle s'acquittera, nous l'espérons, sous peu et loyalement.

Dans le grand nombre de livres et brochures dispersés sur notre table, et dont la fraîche couverture et les feuilles non coupées provoquent le compte rendu, nous nous arrêtons aujourd'hui avec complaisance sur l'œuvre d'un écrivain qui s'est fait l'ami de tout le monde par le tour simple et charmant de son talent.

Quoique nous ne puissions aujourd'hui que saluer tout juste l'apparition de son livre, nous le fesons de grand cœur. C'est un ouvrage honnête, écrit avec verve et *humour* ; et si nous ajoutons qu'il sort de l'atelier qui a déjà publié *Les Voyages de Champlain*, les *Essais Poétiques*, la *Mère Marie de l'Incarnation*, les *Chansons Populaires*, les *Anciens Canadiens*, etc., etc., ce sera assez dire que la forme fait honneur au fond.

Nous détachons du livre la préface de l'auteur :

" Tous ceux qui font plus ou moins un livre, dit-il, ont coutume de faire plus ou moins une préface servant sinon de justification du moins d'explication —quant au but qu'ils se sont proposés d'atteindre.

" Assez souvent cette espèce de vestibule que l'architecte littéraire a construit avec tant de soins, disons même avec tant d'orgueil, ne répond guère aux étroites dimensions de son édifice, et l'on se demande, à bon droit, après avoir lu ces pages préliminaires qui promettaient tant, et ont tenu si peu, si l'auteur a voulu mystifier tout le monde sans même excepter sa propre individualité.

" Or donc, nous pensions à tout cela, et nous allions—nous aussi,—essayer de chanter notre

Arma virumque cano.....

lorsque nous nous sommes rappelé, fort à propos, une préface toute faite

que nous avions déjà eu l'honneur de lire en public, il y a quelques années, en guise d'introduction à notre premier conte.

" Pour couper au plus court, nous ne pourrions mieux faire que la répéter aujourd'hui, car,—quoiqu'elle ne soit pas de nous—elle reproduit de tout point, notre manière de voir, de penser et d'agir.

" D'ailleurs, modestie à part, nous ne l'écririons pas mieux.

" Eclairer les esprits, ennoblir les cœurs, tels doivent être les deux buts " de la littérature.

" Tous les charmes de l'art d'écrire, toutes les ressources d'une féconde " imagination, tous les ornements ingénieux du langage, qui ne voilent nos " pensées que pour les faire paraître plus belles, doivent être employés à " *rendre les hommes meilleurs.* Abuser de l'éclat du talent pour embellir " le vice et exciter de mauvaises passions, c'est se rendre coupable d'une " sorte de sacrilége. Bercer ses lecteurs sans les instruire, leur plaire sans " les toucher, c'est profaner le talent qui est un don du Ciel, c'est refuser " la noble mission que l'écrivain doit accomplir ici-bas. Sans doute, l'art " est un délassement. La littérature peut, comme la peinture et la musique, " servir à reposer l'esprit fatigué par des études difficiles, par les soucis de " la vie, par les travaux de chaque jour; mais la poésie serait bien frivole " si elle se contentait d'amuser, si, tout en récréant, elle ne donnait pas de " sages leçons que ses attraits rendent plus aimables. Le précepte d'Horace " sera éternellement vrai : " *Le parfait littérateur est celui qui est aussi* " *utile qu'agréable.*"

" La doctrine de l'art pour l'art, fausse et funeste, en tous temps, serait " aujourd'hui plus fâcheuse que jamais. Lorsque tant d'esprits sont pleins " de rêves absurdes et de chimériques systèmes, lorsque les principes qui " forment la base de l'ordre social sont ébranlés, lorsque la Religion perd " son influence, la famille sa beauté antique, l'honneur son prestige, " l'autorité le respect qu'on lui doit, ceux qui ont reçu de Dieu les dons " de l'intelligence et les talents littéraires, sont coupables s'ils ne travaillent " pas de tout leur pouvoir à faire connaître la vérité, à faire aimer la " vertu. Quand des barbares armés des sophismes les plus dangereux " menacent la société, il faut parler, il faut écrire dans un autre but que " celui d'arranger des mots, de pondérer des phrases, de dérouler des " images pour caresser l'oreille ou flatter l'imagination. Tout littérateur " qui a la conscience de sa dignité, doit se regarder comme un soldat. Son " devoir est de combattre le mensonge; qu'importe que ses armes ne " soient pas brillantes, pourvu qu'elles soient solides !

" Toute œuvre littéraire peut servir au triomphe des idées morales, la " poésie aussi bien que les travaux scientifiques, les fictions aussi bien que " les travaux d'histoire. Tel lecteur qu'un livre sérieux épouvante se " laissera gagner par une attachante fiction qui saura l'émouvoir. La " douce voix des poètes pourra toucher le cœur de ceux qui ne veulent pas " écouter la voix grave des historiens. S'ils se proposaient tous la même " fin, les littérateurs, animant d'une commune pensée leurs œuvres diverses, " atteindraient toutes les classes, tous les âges et tous les goûts, et de mille " manières exerceraient un magnifique apostolat."

" Nous n'avons rien à ajouter à cas nobles et éloquentes paroles, car le but de notre œuvre y est clairement expliqué, mais nous dirons simplement —pour excuser l'audace de l'avoir entreprise,—que Plutarque et César n'ont pas cru indigne de laisser un recueil d'anecdotes, et qu'un évêque

illustre, Saint François de Sales, conseillait jadis à Mgr. de Belley " de " composer un livre de contes attrayants qui fît moins rechercher de funestes " lectures."

" S'il faut en croire le savant Rivarol, " les contes sont l'esprit des " vieillards et le charme des enfants."

" Et qui ne se rappelle l'aveu si naïf, si plein de bonhomie de La Fontaine, ce conteur par excellence :

" Si Peau d'âne m'était conté,
" J'y prendrais un plaisir extrême."

" En voilà assez, croyons-nous, pour nous justifier.

" Si maintenant nos humbles récits peuvent fournir une agréable récréation à la jeunesse, et dérider même parfois l'homme le plus grave ; s'ils peuvent contribuer, dans nos campagnes, à faire s'écouler joyeuses et instructives les longues heures de nos veillés d'hiver, nous n'aurons pas entrepris une œuvre inutile, et notre livre aura sa raison d'être.

" Nous n'oserions point cependant nous flatter d'avoir réussi, encore moins de plaire à tout le monde. Peut-être même—le dirons-nous—ces contes, ces pauvres contes si inoffensifs et si timides, serviront-ils de prétexte aux piqûres malveillantes de certains méchants petits frelons aussi mal élevés que très peu littéraires.

" N'importe !..... Quel que soit le vent, ouvrez vos ailes, mes pauvres petits ! et partez gaîment. Tenez, pour adoucir les regrets du départ, et pour vous donner bon courage, écoutez bien ces belles strophes d'un frère en poésie de là-bas :

" Que le bon Dieu vous guide en votre itinéraire !
Plus d'un cuistre sournois, braconnier littéraire,
Par la neige mouillé,
Mais heureux de pouvoir faire une vilenie,
Derrière son buisson s'embusque en compagnie
De son fusil rouillé.

" Plus d'un chasseur aussi guette votre passage,
Plus d'un jeune écolier, plus d'un grimaud peu sage,
Qu'on vient de culotter,
Certain qu'on n'ira pas lui tailler des croupières,
Là-bas sur le chemin, a ramassé des pierres,
Il va vous les jeter.

" De tous les jeux cruels l'enfance est affolée.
Tout gamin fait la guerre à toute chose ailée,
Oiseaux ou papillons.
Evitez ces cailloux, petits, dans vos voyages,
Et prenez votre vol, là-haut où les nuages
Ouvrent leurs pavillons."

J.—R.

NÉLIDA

OU LES GUERRES CANADIENNES DE 1812.

(SUITE.)

VII

LES CAPTIFS.

Les Iroquois s'étaient emparés des chevaux dont la fatale panique les avait, la veille, mis sur la trace des voyageurs. Nélida, le missionnaire et Ulémas furent placés sur des montures et la caravane se mit silencieusement en route, sous la direction d'Alléwémi, plus farouche, plus sombre, plus sinistre que jamais. On prit la direction opposée à Québec et on s'enfonça vers le nord, au milieu de bois d'une étendue sans limite. Dès ce moment, les heures se succèdèrent au milieu de ces immenses forêts, sans que rien pût faire pressentir la fin d'un voyage plein de périls, de fatigue, de désespoir, car chaque pas éloignait les prisonniers de ceux qui auraient pu leur prêter secours. Une sombre inquiétude rongeait l'âme de Nélida. Elle sentait toute l'horreur de sa position. L'idée de la promesse qu'elle avait faite au chef Iroquois pour sauver son frère, lui étant revenue en mémoire, elle en comprit seulement alors toute l'étendue, refusa de croire aux appréhensions qu'elle ressentait sur ce qu'Alléwémi pouvait exiger d'elle, et, malgré tous ses

efforts, sentit d'incroyables angoisses torturer son sein. Dans ce moment, elle désirait être morte, car la vie lui faisait horreur.

Depuis qu'Ulémas avait reconnu sa sœur dans cette belle jeune fille, vers laquelle il s'était sentit porté tout d'abord, son cœur était en fête. Que lui importait-il de mourir, puisqu'il pouvait être aimé d'elle, puisqu'il était certain qu'elle l'aimerait jusqu'à son dernier souffle ?

Il pensait avec ravissement à la rencontre mystérieuse qui l'avait conduit sur les traces de la blonde jeune fille, et il remerciait le grand Esprit de cette faveur. Seulement il fallait l'arracher aux mains du meurtrier de son père et la vengeance, qui fait bouillonner de si terribles haines les poitrines des sauvages, activant ses résolutions, il cherchait le moyen de la délivrer en vengeant son père.

Absorbés par leurs émotions naturelles, ni l'un ni l'autre n'avaient pensé au seul moyen qui pût leur venir en aide ; mais le père Mesnard ne l'avait pas oublié, lui. Tous trois se trouvant séparés les uns des autres, il étendait de temps à autre la main pour briser les branches des buissons ou des arbres ; mais la vigilance des Indiens rendait difficile et dangereuse cette mesure de précaution. Surpris dans ces tentatives, il était souvent obligé de donner au mouvement de son bras un motif apparent qui ne lui réussissait pas toujours. Une fois étant parvenu à briser la tige d'un arbrisseau, un des conducteurs ravagea aussitôt toutes les autres branches, de manière à faire croire qu'elles avaient été froissées par un animal sauvage, puis, courant vers le père, il porta la main à son tomahawk d'une façon si expressive que le missionnaire en fut épouvanté et dut renoncer à laisser des traces de leur passage.

Ils étaient ainsi privés du seul moyen qu'ils eussent de guider leurs libérateurs, car, comme ils suivaient des sentiers déjà empreints de traces de pieds de chevaux , celles des leurs ne pouvaient donner d'indication positive. Cela devint plus difficile encore lorsqu'on parvint à rencontrer des cours d'eau qu'on remonta en suivant le lit du courant.

Quant au feroce Alléwémi, il marchait toujours en avant, sans remuer les lèvres, sans même regarder ses compagnons, absorbé dans ses monstreuses pensées. Toutes les passions d'un monstre cruel et implacable semblaient se réfléter sur son visage. N'ayant pour guide que le soleil et ces vagues indices qui ne sont perceptibles qu'à la sagacité des sauvages, il franchissait les vallées, remontait les ruisseaux, gravissait sur les feuilles sèches les collines onduleuses, avec la sûreté d'instinct et, pour ainsi dire, la rectitude d'un pigeon voyageur. Il n'hésitait jamais. Que la route fût visible ou perdue, praticable ou embarrassée, il marchait

toujours d'un pas également rapide, également assuré. Toutes les fois que les voyageurs fatigués détachaient leurs yeux du sol, ils le voyaient devant eux, la tête penchée en avant, savourant d'avance le plaisir des tortures qu'il allait faire endurer à ses prisonniers et les jouissances atroces dont il s'abreuverait en faisant couler des larmes.

Le soir, on arriva sur le plateau d'une colline de forme pyramidale, dont les pentes hautes et raides rendaient la défense facile et la surprise presqu'impossible. On permit aux chevaux de brouter les branches des arbrisseaux épars sur le sommet de la colline. Ce qui restait des provisions fut étalé à l'ombre d'un hêtre qui étendait audessus d'eux son dais de rameaux et de feuillage. Tandis que les sauvages se livraient à leur grossier repas, le missionnaire, Ulémas et Nélida étaient parvenus à se rapprocher. Nélida se sentait étonnée de se savoir un frère. Elle fit mille questions au jeune homme sur son père, sur sa mère, sur sa naissance.

Elle apprit qu'il était né deux années après son enlèvement et celui de son frère jumeau. Depuis sa naissance, il n'avait cessé d'être en butte aux embûches d'Alléwémi ; mais il était toujours parvenu à leur échapper. Il avait juré par Areskouï, le Dieu des combats, de le venger. Nélida lui raconta son histoire et la mort de sa mère. Ce récit touchant leur arracha des larmes, et, tombant dans les bras l'un de l'autre, ils pleurèrent longtemps.

Cependant le missionnaire s'étant levé, s'était rendu près d'Alléwémi, qui dédaignant le festin répugnant de ses compagnons, s'était assis à l'écart, comme s'il eût été absorbé dans de profondes pensées. Il chercha les moyens les plus propres à lui persuader de rendre Nélida à ses parents, lui faisant entrevoir de riches récompenses, en or, en vêtements, en eau-de-vie, cette liqueur de feu pour laquelle un Indien se vendrait, lui, sa femme et ses enfants. Mais Alléwémi demeura impassible et dit au prêtre d'avertir la jeune fille de venir le trouver, car il avait à lui parler. Le vieillard pensa que le sauvage voulait avoir des garanties des promesses qu'il venait de faire et vint prévenir Nélida de sa demande. Celle-ci frissonna de la tête aux pieds, frémissant à la seule idée de ce que ce misérable pouvait avoir à lui proposer. Ulémas voulut l'accompagner, jusqu'auprès de son bourreau ; mais, à sa vue, le puissant chef lui jetant un regard féroce, lui dit :

— Quand un Iroquois parle à des femmes, sa tribu se bouche les oreilles.

Ulémas ne parut pas avoir compris et se tint immobile en face du chef redoutable. Mais Nélida, tremblant d'irriter cet être sinistre, dit à son frère :

— Vous entendez, la délicatesse vous impose l'obligation de vous retirer ; allez !

Le frère obéit à la jeune fille, la mort au cœur, et se retira assez loin pour ne pouvoir comprendre, pas assez pour la perdre de vue et ne pouvoir s'élancer à son secours au moindre geste. Quand elle le vit à distance, elle dit au sauvage :

— Que me veut le grand chef Iroquois, de la tribu de l'Aigle ?

— Ecoutez ! dit l'Iroquois, d'un ton sinistre et lugubre comme un sépulcre. J'avais vu les soleils de vingt étés fondre les neiges de vingt hivers, quand Oskouï, le puissant chef des Hurons de la tribu du Serpent, me fit prisonnier dans une bataille. J'étais fort, j'étais vaillant, j'étais beau, et les femmes pleuraient quand j'entonnais ma chanson de mort. Une d'entre elles, une belle jeune fille de race blanche qu'il avait enlevée, lui demanda ma grâce. Oskouï en devint furieux et devant elle me fit passer entre les rangs de ses guerriers qui meurtrirent mes flancs nus de cent coups de roseau. Je me sentais mourir de honte ; la mort n'était rien ; mais ce n'était pas mon corps que l'on frappait de verges, c'était mon esprit que l'on fouettait comme un chien. Cette femme vit le supplice qui m'était infligé et tenta d'apaiser son mari ; mais, devenant furieux, Oskouï l'entraîna près de moi et lui ordonna de me cracher au visage. J'ai cru qu'elle se laisserait tuer plutôt que d'y consentir ; elle ne l'osa et me cracha en pleine figure. Regarde, jeune fille, cette poitrine toute labourée de coups de piques, de couteaux ou de balles ennemis. Aucun ne m'a fait la douleur que me causa ce crachat ; je jurai de me venger de lui d'abord, d'elle ensuite !

— Ah Dieu ! c'était ma mère !

— C'était ta mère.

— Mais elle n'était pas coupable, on la forçait à t'outrager ainsi ; mon père était jaloux ; il crut qu'elle t'aimait ; il l'aurait tuée.

— Il valait mieux se laisser tuer.

— Pauvre mère !

— Comme on me conduisait tout meurtri au bûcher où je devais être brûlé à petit feu, je ne sais quoi me disait que ma dernière heure n'était pas venue. Je méditais ma vengeance. J'enlèverais ses enfants, je les ferais souiller du signe immonde du baptême des chrétiens, je tuerais le père, le fils ; la femme mourrait de chagrin ; la fille suivrait le grand chef dans son camp, subirait ses caprices au milieu des douleurs, bêcherait son champ, irait chercher son eau, ferait cuire son gibier, laverait ses vêtements, serait plus malheureuse que les plus misérables esclaves des blancs de l'Union.

Cette nuit même, tu vas en passer le temps sous ma tente, et je t'épouserai selon les rites de ma nation.

— Infâme ! s'écria Nélida indignée. Un démon seul a pu t'inspirer une telle vengeance ; mais, sache-le bien, il ne sera jamais en ton pouvoir de l'accomplir. Je saurai mourir !

— Nous allons voir, répondit l'Indien avec un affreux sourire ; retourne près des tiens. Le vieux va mourir, si tu ne consens à mes vœux.

Nélida éperdue retourna près du vieux prêtre et lui rapporta tout ce qui venait d'avoir lieu. Le missionnaire indigné répondit :

— Ma fille, vous avez juré fidélité au chevalier Louis ; vous ne vous appartenez plus ; même pour me sauver, vous ne pouvez devenir la femme d'un tel monstre. Du reste, ma pauvre enfant, tu serais trop malheureuse. La mort ne m'effraie pas, chère fille ; après la ruine de mes travaux, il ne me reste plus qu'à retourner au sein de Dieu qui me récompensera de mes bonnes intentions. Le plus tôt sera le mieux.

Pendant qu'il parlait ainsi, Nélida tenait le vieillard serré sur son sein et répandait sur ses cheveux blancs une pluie de larmes. La pauvre enfant ne pouvait se faire à l'idée de le voir mourir, sans frissonner d'horreur.

Alléwémi ayant dit quelques mots à ses féroces Iroquois, les remplit d'une joie farouche, en leur apprenant qu'il leur livrait le prêtre chrétien pour en faire l'objet de leurs féroces plaisirs.

La bande hideuse se prépara aussitôt à mettre en œuvre ces raffinements de barbarie avec lesquels ils étaient familiarisés par une pratique traditionnelle. Les uns se hâtèrent de rassembler de vieilles souches pour élever un bûcher ; les autres arrachaient des éclats de sapin, pour en percer la chair du captif.

Le missionnaire fut d'abord dépouillé de ses vêtements, et, le corps nu, les mains liées sur la poitrine, il dut traverser toute la bande des sauvages rangés sur deux lignes et tenant une longue verge de coudrier dans leurs mains. A chaque pas que faisait le malheureux, on entendait dans l'air un affreux sifflement, puis un coup éclatant comme un coup de fouet retentissait sur les flancs du vieux prêtre. Bientôt de larges lignes noires marbrèrent son corps, puis le sang jaillit et l'inonda tout entier.

A chaque coup, une convulsion atroce contractait les membres du vieillard. Des larmes involontaires jaillissaient, malgré lui, de ses yeux. Parfois un léger gémissement de douleur sortait de son sein. Des rires horribles remplissaient la bouche des sauvages, et l'ironie se mêlait à leurs tortures :

— Le vieux chrétien n'est qu'une femme revêtue du jupon de

l'esclave ; il ne sait pas rire à la mort ; il pleure, il souffre ; c'est un lâche !

Nélida avait été placée de manière à pouvoir contempler cet horrible spectacle Quand le vieillard passa près d'elle, elle voulut détourner la vue ; mais Alléwémi présentant le poignard à sa joue la força de regarder le vieux prêtre et poussant un rire grossier : " Voilà le commencement, dit-il, juge par là de ce que sera la fin, si tu persistes dans tes refus. Pense aussi que bientôt tu traverseras ainsi, nue et fouettée, les rangs de ces hommes avides de contempler ta honte et de s'abreuver du sang d'une chrétienne."

Le prêtre leva sur cet homme affreux un regard doux et suppliant, sans proférer un seul mot de plainte ; puis, abaissant sur sa fille ce même regard inondé d'une ineffable compassion, il lui dit :

— Courage, enfant ; que l'aspect de mes douleurs ne t'effraie pas, le ciel sera la récompense de notre courage. Qui meurt martyr de la fidélité conjugale sera sauvé.

Un rugissement féroce poussé par Alléwémi fut la seule réponse qu'eurent ces paroles. Il fit un geste, et aussitôt le vieillard fut étendu à terre, tenu par cinq vigoureux sauvages, tandis que d'autres s'amusèrent à lui enfoncer des éclisses de pin brûlantes sous les ongles des pieds et des mains. Supplice effroyable qui contractait, à chaque douleur, le corps du malheureux, comme s'il eût reçu une secousse électrique. Alléwémi le montrait en cet état à la jeune fille, en lui disant :

— C'est ton père ; d'un seul mot tu pourrais le sauver. Parle !

— Tue moi ! répondit-elle ; la vue du meurtrier de tous ceux que j'aimais me remplit d'horreur ; jamais la fille des victimes n'épousera leur bourreau.

Allewémi lui jeta un regard horrible. Plus la résistance de cette pauvre enfant était grande, plus croissait sa rage inassouvie.

— Pense que si tu n'es à moi volontairement, je saurai toujours te contraindre par la force ; mais, entre-temps, le vieillard et le jeune homme seront morts dans les plus effroyables tourments.

— Tais-toi ! scélérat ! fit la jeune fille.

— J'aime mieux mourir, dit Ulémas, que vivre sur une terre souillée par ta présence.

Alléwémi jeta au fils d'Oskoui un de ces regards qui ne sauraient avoir de nom qu'au fond des gouffres infernaux ; il fit placer sur le bûcher le corps ensanglanté du missionnaire, et quand la flamme monta brillante dans les cieux, tirant son couteau à scalper, il enleva d'un tour de main la peau du crâne avec la chevelure et mit à nu la tête sanglante du malheureux vieillard. Saisissant alors une poignée de cendre brûlante, il l'appliqua sur la plaie vive ; le prêtre

poussa un léger cri, baissa sa tête dénudée et horrible à voir, tressaillit, jeta un dernier regard sur Nélida, un autre vers le ciel, puis expira. Ulémas restait glacé d'horreur ; Nélida venait de s'évanouir ; les sauvages dansaient autour du bûcher qui achevait de consumer le cadavre en poussant des clameurs infernales.

Tout à coup un guerrier brisant les branches s'élance au milieu de la clairière et pousse un cri sec et alarmé. Toutes les clameurs cessent aussitôt. On s'assemble autour du nouveau venu, les chefs les premiers, la foule un peu plus loin, et tous demeurent silencieux et dans l'attente, ne faisant pas une question, ne proférant pas une parole, de crainte de paraître curieux ou impatients. Le jeune guerrier, de son côté, attendait un interrogatoire de la part des anciens avant d'oser prendre la parole. Après une pose assez longue, Alléwémi dit enfin :

— Les chiens auraient-ils dépisté l'élan rapide ?

— Les blancs ont levé la hache de guerre contre les Iroquois ; j'ai rencontré leurs traces sur vos pas.

— Combien sont-ils ?

— J'étais seul poursuivant la proie rapide, quand j'ai recontré les pas des éclaireurs et je suis venu prévenir les chefs qui commanderont ce qu'il faut faire pour le salut de tous.

— C'est bien.

Le jeune homme se retira ; les anciens délibérèrent, parlant tour à tour, avec cette imagination brillante, ces vives couleurs, ces traits heureux dans leur simplicité, qui rappelle la forte et patriotique naïveté des héros d'Homère. On aurait peine à se figurer la variété des sujets que ces sauvages savent traiter dans leur conseil, l'ordre qu'ils mettent dans ces délibérations, les détails infinis dans lesquels ils entrent.

Leur narration est nette et précise, remplie d'allégories et de coloris qui ajoute à l'originalité. Jamais ces discussions ne dégénèrent en disputes personnelles ; ils écoutent avec une inaltérable patience, répondent vivement après un silence destiné à calmer le feu de l'emportement, et jamais ne s'adressent de ces invectives si communes aux Européens, encore moins de ces expressions grossières et de ces jurements familiers à ceux qui se disent les maîtres de la civilisation. Chacun se fait un ami à peu près du même âge, auquel il s'attache par des engagements indissolubles. Deux Indiens unis de cette manière doivent tout entreprendre et tout risquer, pour s'aider et se secourir mutuellement. La mort même ne doit les séparer que pour un temps, car ils espèrent être réunis dans un autre monde où jamais ils ne doivent se quitter. Après quelque temps de délibération, Alléwémi fit décréter qu'on n'attendrait pas

les Blancs pour risquer un nouveau combat, vu qu'on ignorait leur nombre et leurs intentions. Il proposa de se remettre en route immédiatement, les rayons de la lune à son lever illuminant la forêt comme un soleil.

On marcha de nouveau à travers les bois, pendant deux jours et deux nuits, ne prenant de temps à autre qu'un peu de repos après un grossier repas. Rien ne saurait peindre les souffrances de la jeune fille pendant cette longue course. Pâle, accablée, meurtrie, elle pouvait à peine se soutenir. Parfois une larme de douleur tombait de ses yeux ; mais son cœur avait au-dedans des larmes de sang. Plus on s'éloignait, plus croissait son désespoir. Qu'allait-elle devenir au milieu de ces hordes grossières, vouant à leur chef une admiration fanatique, et l'abandonnant à sa merci. Elle pensait au vieillard qu'elle avait vu mourir sur le bûcher, et son sein se soulevait d'horreur.

Elle se figurait Ulémas torturé de la même façon par les implacables ennemis de sa race, et la force d'une plus longue résistance l'abandonnait. Elle avait horreur d'Alléwémi, mais elle ne pouvait supporter l'idée d'être la cause involontaire de si cruels supplices, pour s'épargner une douleur et des opprobres qu'elle devrait toujours subir ensuite, car elle ne comptait plus sur le chevalier Louis, ni sur le vieux capitaine Son féroce bourreau, l'horrible Alléwémi, était toujours là, rôdant autour d'elle, la glaçant d'horreur par ses regards et ses menaces, et prétendant recevoir de plein gré la main de la jeune fille qu'il ne manquerait pas d'obtenir dans la suite par la violence, si on s'obstinait à lui refuser. A ces déchirantes pensées, la malheureuse enfant pleurait à chaudes larmes, cachant son visage dans ses mains et disant tout bas :

— Louis ! ô mon chevalier Louis, tu m'as donc abandonnée ? Si tu savais combien je suis malheureuse !

Un soir, on arriva au milieu d'une clairière immense, dont la nudité ou les rares défrichements formaient un contraste frappant avec les teintes grisâtres et la sombre horreur de la forêt. Un ruisseau limpide avait rempli de ses eaux un vaste bassin, s'étendant entre deux collines, et formant un lac qui semblait moins l'œuvre de la nature que celle des hommes. Quelques centaines de huttes en terre était construites à l'une de ses extrémités. Leur toiture de roseaux, arrondie et admirablement façonnée pour résister aux intempéries de la mauvaise saison, dénotait plus de prévoyance que n'en montrent la plupart des autres peuplades indigènes.

Dès que les habitants furent avertis du retour du Soleil, comme ils appellent les chefs de leurs petites républiques, ils accoururent à eux en poussant de grands cris. En un instant, toute la peuplade

fut sur la clairière qui entourait le village. Ils demeurèrent d'abord silencieux, écoutèrent les paroles des chefs, s'assurèrent que tous ceux qui étaient partis pour l'expédition revenaient sains et saufs, puis, s'abandonnant enfin à une joie sauvage, poussèrent des clameurs bruyantes. Bientôt leurs regards tombèrent sur les deux captifs et leurs cris firent place à l'étonnement. Elle était si belle, elle paraissait si douce, la douleur semblait l'accabler si fort ! Le premier mouvement de cette foule fut celui d'une immense compassion pour elle, tandis qu'Ulémas, par sa mine fière, hautaine, méprisante, excitait l'admiration. Tous deux furent conduits dans une grande cabane, où on leur jeta de la mousse pour se faire une couche, et un peu de nourriture pour réparer leurs forces. Comme ils avaient été jusqu'alors séparés l'un de l'autre, dans leur misère même, ils furent heureux de se retrouver ensemble. Ils s'efforçaient l'un l'autre de se raffermir contre l'adversité.

— Non, disait Ulémas, le guerrier blanc ne t'a pas abandonnée ; et moi j'espère pouvoir te sauver encore.

— Comment ?

— Je l'ignore ; mais tant que je vivrai je veux espérer.

— Ah ! comme il t'aurait aimé !

— J'en aurais fait mon frère d'armes et je lui serais resté fidèle jusqu'à la mort.

Tous deux étaient nuit et jour étroitement gardés. Parfois Allé-wémi venait au milieu d'eux. Alors les regards d'Ulémas brillaient d'un feu sombre ; le mépris avait sur ses lèvres l'héroïsme qui brave le danger. Nélida, au contraire, pâle, frémissante, mais indignée, détournait la tête et pleurait. L'aspect de ces deux jeunes gens si beaux, si souffrants, qui méprisaient sa férocité, exaspérait Allé-wémi. Plus il désirait l'épouser, plus elle éprouvait pour lui de dégoût et d'horreur. Cependant il trouvait dans ce désir même le plus horrible châtiment à tous ses crimes. Il se reprochait maintenant ces atroces vengeances qui avaient mis entre lui et cette incomparable créature un abîme d'aversion infranchissable.

Il en rugissait de rage, il s'abhorrait lui-même, il se maudissait. Il tenta d'essayer de la bonté pour la fléchir, et, quoiqu'il fît toujours surveiller étroitement le frère et la sœur, il leur accorda une certaine liberté, leur permettant de sortir ensemble de leur prison et de faire une promenade sur la clairière qu'il avait soin de faire entourer de guerriers agiles et vigoureux, de crainte qu'ils ne lui échappassent.

Souvent on les voyait alors traverser ensemble le village des sauvages. Les matrones étaient sur leurs portes fabriquant des nattes ou polissant les armes des guerriers. De petits enfants se

roulaient autour d'elles sur leurs pieds et sur leur mains. D'autres un peu plus grands, couraient, sans autre guide que leur caprice, dans l'eau, dans les bois, dans la boue, dans la neige. C'est ainsi qu'ils acquéraient cette vigueur et cette souplesse qui étonnent les Européens. En été, dès la pointe du jour, on les voit courir se baigner comme les animaux dont l'eau est l'élément. Ils passent une partie du jour à jouer dans les lacs et les rivières. On leur met l'arc au bras et la flèche à la main, et l'émulation, plus sûre que tous les maîtres, leur fait acquérir une habileté surprenante à se servir de ces armes. Il n'en a pas coûté davantage aux chasseurs canadiens, pour s'accoutumer à l'usage du fusil et devenir les meilleurs tireurs du continent.

L'éducation de la jeunesse consiste à lui inculquer certains principes d'honneur qui se trouvent établis dans chaque nation et qu'on exalte par le récit de la gloire et des exploits des ancêtres. Les jeunes gens écoutent avec enthousiasme ces hauts faits qui rendent, parmi eux, certains noms immortels et n'attendent que l'occasion d'imiter ce qu'ils admirent. Pour les corriger de leurs défauts, on emploie les exhortations, jamais les châtiments. La trahison, la lâcheté, le manque de foi à la parole jurée, sont immédiatement expiés par le dernier supplice. Une mère qui voit tenir une mauvaise conduite à sa fille se met à pleurer eu lui disant : " Tu me déshonores, " et ces reproches restent rarement sans effet. La plus sévère punition que les Indiens emploient, à l'égard de leurs enfants, est de leur jeter un peu d'eau au visage, car l'usage leur a rendu ce châtiment fort sensible.

Les Iroquois habitent un pays fort rude et très-peu cultivé ; mais il est encore moins inhospitalier que celui qu'ils choisissent pour leurs chasses. On marche longtemps pour y arriver et il faut porter sur le dos toutes les provisions nécessaires à un voyage de cinq ou six mois, par des chemins où les bêtes fauves peuvent à peine passer. Les Iroquois ont toujours un grand nombre de chiens qui les suivent, et qui, quoique peu caressants, leur sont très-attachés. Dressés de bonne heure pour les différentes chasses, ils sont habiles et hardis chasseurs. Le soin de leur nourriture n'occupe jamais leurs maîtres, car ils ne vivent que de la proie qu'il peuvent prendre pour eux-mêmes ; aussi sont-ils fort maigres, presque dépourvus de poils et très-sensibles au froid. Comme on les chasse loin du feu où ils ne pourraient tenir tous, ils se couchent sur les premiers lits qu'ils rencontrent et souvent on se réveille la nuit presque étouffés par une troupe de chiens. La faim ne poursuit pas seulement les animaux des Indiens, elle devient souvent, pour les Iroquois, le père de tous les maux. Si la chasse ne donne

pas, les autres provisions trop peu abondantes s'épuisent rapidement, et la famine les enlève par centaines.

Un jour qu'Ulémas et Nélida se promenaient sur la clairière, une scène des plus attendrissantes vint raviver au fond de son cœur tous ses regrets. Une mère emportait dans ses bras son petit enfant, qui paraissait dormir, et qu'elle couvrait de ses baisers mêlés de larmes. De temps à autre, elle tournait ses regards longs et tristes sur les campagnes environnantes, comme si elle eût cherché un lieu convenable pour s'y arrêter. Arrivée à une petite éminence que surmontaient deux beaux lauriers à fleur de tulipe que les rayons d'un soleil couchant caressaient encore de leurs teintes douces et mélancoliques, elle s'arrêta ; puis, déposant un moment son cher fardeau sur la mousse, elle prit un filet et l'attacha, en forme de berceau, aux deux tulipiers. Reprenant alors le berceau, en lui donnant un baiser comme font toutes les mères, quand, le soir, elles viennent de coucher leurs enfants.

Cependant celui-ci ne répondait aux témoignages d'amour de sa mère ni par un cri, ni par un sourire. Longtemps elle demeura muette à le contempler, agitant lentement le berceau, puis elle s'éloigna, les bras vides, et pleurant beaucoup. L'innocente créature n'était plus. Nélida, qui connaissait ces touchants usages, s'approcha du berceau dès que la mère fut partie, baisa l'enfant, murmura un nom cher à son cœur et s'éloigna de même en pleurant. Elle revint le lendemain de grand matin ; mais la mère l'avait devancée depuis l'aurore. Sa tête était penchée sur son enfant ; ses bras entouraient le berceau aérien et, comme la vieille, les yeux de la pauvre mère versaient un torent de larmes. Hélas ! ce qu'elle embrassait c'était la mort, et les mêmes brises qui caressaient les grands tulipiers devaient aussi caresser ce cercueil ouvert où reposaient les restes de son enfant. Une colombe vint, par hasard, se percher sur les rameaux de l'un des deux arbres. La pauvre mère jeta sur elle le plus céleste de ses regards et dit dans sa langue natale :

— Colombe bien-aimée, serais-tu l'âme de mon enfant ? Oh ! qu'alors la rosée remplisse la corolle des fleurs odorantes dans lesquelles tu t'abreuves ! Que ton nid parfumé soit à l'abri des traits du chasseur au sommet des arbres les plus beaux ! Puisses-tu ne jamais rencontrer le vautour en fendant l'air de ton aile rapide !

" Mais voilà que ma voix t'a fait peur, ô colombe bien-aimée ! Ame de mon enfant, tu t'envoles loin de moi, toi qui naguère encore étais si heureuse sur mon sein. Bientôt mes yeux ne te verront plus ! Ah ! sois heureuse dans la forêt immense. Puisses-tu n'y rencontrer que des graines douces, et jamais de graines amères.

Puissent tous les périls qui te menacent s'écarter de toi, pauvre oiseau !

" Douce colombe, reviendras-tu quelquefois me visiter ? Ame de mon enfant, si tu m'oublies, moi je ne t'oublierai jamais. Chaque jour, je reviendrai contempler les restes chéris de mon enfant et quand il ne me restera plus rien de ses traits bien-aimés, faisant ma parure de ses os adorés, je les suspendrai en collier sur mon cœur, pour les pouvoir arroser de mes larmes à chaque heure du jour et de la nuit."

A ces scènes d'amour filial, Nélida vit succéder les fêtes des morts pendant lesquelles toute espèce d'exécution demeure suspendue. A la mort d'un parent ou d'un ami, ceux qui l'ont aimé se dépouillent de tout ce qu'ils ont de plus précieux pour le parer. De temps en temps, on découvre le cercueil pour revêtir le cadavre d'habits nouveaux. On se prive aussi d'une partie de ses aliments, pour les porter au lieu de la sépulture et dans les endroits où l'on s'imagine que l'âme du défunt se promène. Des gémissements retentissent continuellemet autour du cadavre, et ces scènes durent aussi longtemps que la famille est en état de fournir à la dépense de la table qui ne cesse d'être ouverte à tout le monde. Le cadavre, paré de sa plus belle robe, le visage peint, est exposé à la porte de sa cabane dans la posture qu'il doit avoir au tombeau. Les armes et tous les objets qu'il possédait sont auprès de lui.

Au moment de le déposer auprès de ses pères, un orateur célèbre les qualités et fait l'éloge du mort. On le porte ensuite sans cérémonie au lieu de la sépulture. Mais lorsqu'il y est déposé, on le recouvre avec précaution, de manière à ce que la terre ne puisse le toucher, après avoir tapissé sa cellule de fourrures, de nattes et en avoir fait un asile bien plus riche que sa cabane.

On dresse ensuite, sur sa fosse, un pilier de bois auquel on suspend des témoignages d'estime pour le défunt. Quelquefois on y grave son portrait et d'autres figures qui représentent les plus belles actions de sa vie. Le mari cache les larmes que lui arrache la mort d'une femme aimée, car les larmes ne conviennent pas aux hommes ; mais les femmes pleurent leur mari pendant une année entière, l'appelant sans cesse, remplissant le village de cris, surtout au lever et au coucher du soleil, lorsqu'elles vont au travail ou qu'elles en reviennent. Les mères portent aussi, pendant un an, le deuil de leurs enfants.

La fête des morts, que par une interpellation touchante ils désignent sous le nom de festin des âmes, constitue l'une des cérémonies les plus remarquables de la religion des Indiens et la solennité avec laquelle ils la célèbrent dénote le profond respect

qu'ils ont pour les morts et l'espèce de culte avec lequel ils les vénèrent. On commence par fixer le lieu de l'assemblée. Un chef choisi parmi les vieillards les plus religieux, est chargé de régler toutes les cérémonies et de faire les invitations aux villages voisins.

Au jour désigné, les Indiens qui ont répondu à l'appel s'assemblent deux à deux et se rendent en procession au cimetière du village. Les derniers restes de ceux qui jadis remplirent la localité de leur vie, de leurs vertus ou de leurs fautes sont découverts au milieu d'un grand silence et, à cet aspect, cette foule recueillie demeure immobile, absorbée dans la contemplation de ce lugubre spectacle. Les femmes seules interrompent ce recueillement pieux en poussant des cris lamentables.

Cependant des membres de chaque famille descendant dans les fosses ramassent les ossements des ancêtres, les renferment dans des peaux de castor, et chargés de ce précieux fardeau, se mettent en marche vers la bourgade. Toute la procession les suit en se rangeant dans l'ordre qu'elle avait à son arrivée. Pendant la marche, les femmes continuent leurs gémissements, versent des larmes et poussent des cris aigus et plaintifs. A l'entrée de chaque cabane, les parents reçoivent des porteurs les restes vénérés de leurs ancêtres et invitent les membres de leur famille et les étrangers à un festin en l'honneur des morts aimés. Après le repas, tous se réunissent sous les grands arbres où se tiennent les assemblées des vieillards et qui forment la place publique et le forum de ces populations primitives. Sous les regards des anciens et des matrones, les jeunes guerriers se livrent à des danses mortuaires avec les jeunes filles, puis commencent les grands jeux de la course, du tir et des combats singuliers, pour chacun desquels des prix sont décernés par des juges désignés.

Pour rappeler à la jeunesse oublieuse et légère la gravité qui sied au milieu de pareilles fêtes, des personnes sont chargées de de pousser d'intervalle en intervalle, des cris perçants que l'on appelle les *cris des âmes*. Aussi tout se passe-t-il, dans ces jours solennels, avec beaucoup d'ordre, et jusqu'aux danses des jeunes gens, tout semble respirer quelque chose de triste et de douloureux. Les jours suivants, le repos particulier est remplacé par des festins publics accompagnés des mêmes jeux et des mêmes combats que le premier jour. C'est durant ces jours, qu'en plusieurs endroits, les morts sont promenés d'une bourgade à l'autre et partout sont reçus avec de grandes démonstrations de douleurs et de tendresse. Toutes ces marches et processions se font en cadence, au son des instruments, accompagnés des chants des voix les plus belles et les plus fraîches.

Ces imposantes cérémonies se terminent par la visite à la salle du conseil. Cette salle immense où se sont débattus les grands intérêts de la patrie, qui a retenti des accents des orateurs qui ont cessé de vivre, est ornée avec un soin tout particulier. On y arrive en procession avec une gravité plus imposante encore que dans les précédentes. Les ossements des morts sont suspendus aux murs dans leurs peaux de castors, et au-dessus, chacun place les présents qui sont destinés à les rejoindre dans le tombeau où bientôt ils seront de nouveau déposés jusqu'à l'année suivante.

Lorsque tout le monde s'est rangé à la place assignée à chacun, le chef de la tribu se levant, chante la chanson de son prédécesseur, retrace sa vie, ses hauts faits, ses vertus, dans un discours imagé, souvent plein d'élévation, toujours parfumé de cette poésie qui caractérise les paroles des héros de l'Iliade. Ce chef donne ensuite un repas en son nom, après lequel les ossements des défunts sont reconduits à leur sépulture. Avant de les y déposer, on tapisse la fosse commune des pelleteries les plus belles et les plus rares, et chaque famille y dépose ce qu'elle a de plus précieux. Les présents sont placés à part. Pendant que les ossements sont rangés dans leur niche, les parents se tiennent sur des échafauds dressés autour de la fosse et les femmes recommencent leurs gémissements et leurs sanglots. Tous les assistants descendent ensuite dans la fosse, où chacun prend un peu de terre, pour la conserver précieusement. Sur les pauvres planches qui recouvrent les morts, on entasse des écorces sèches, puis on étend d'épaisses couches de charmille qui sont, à leur tour, recouvertes de terre et de pierres. Ce pieux devoir rempli, l'assemblée se retire silencieuse et pensive, pour retourner à ses occupations ordinaires.

Pendant ces fêtes, Alléwémi n'avait cessé de renouveler ses importunités auprès de Nélida qui, toujours, l'avait repoussé avec dédain. Cette obstination, en augmentant encore la haine d'Alléwémi, le remplit d'une sombre fureur. Il résolut d'en finir et dit à la jeune fille :

— Tu ne veux pas devenir volontairement ma femme, eh bien ! ton frère va mourir, tu n'en seras pas moins mon épouse, mais alors je te traiterai comme la plus vile des esclaves.

— Le fils d'Oskoun brave tes vaines menaces, s'écria Ulémas, il a un cœur d'aigle, toi tu n'as que l'âme vile d'un loup ! Il saura mourir et tu n'épouseras pas sa sœur.

Alléwémi fit parcourir le village par un crieur qui annonça la mort prochaine d'Ulémas. Toute la peuplade fut bientôt sur la clairière : hommes, femmes, enfants, tous ceux qui venaient de se signaler par des usages si touchants, se réjouissaientt maintenant

de voir mourir un jeune homme, beau comme un blanc, plein de vie et fait pour le bonheur. Les uns faisaient retentir l'air de clameurs désordonnées, d'autres joignaient les mains avec frénésie, tous exprimaient la joie féroce que leur causait cet événement. Bientôt on vit déboucher sur la clairière une troupe de guerriers dont le chef portait une perche à laquelle étaient suspendues plusieurs chevelures humaines.

Aussitôt tous les spectateurs furent en proie à la plus tumultueuse agitation. Les guerriers tirèrent leurs couteaux et se rangèrent sur deux lignes entre lesquelles devaient passer les victimes. Les femmes, pour prendre part au cruel divertissement qu'on leur offrait, saisirent des massues, des haches, des perches et autres instruments de supplice qui leur tombaient sous la main. Les enfants eux-mêmes arrachaient des tomahawks de la ceinture de leurs pères et se glissaient dans les rangs. Une vieille femme hideuse et repoussante, abrutie par le vice et les passions, alluma des monceaux de broussailles épars autour de la clairière, et les clartés qui s'élevèrent des brasiers continuèrent à rendre plus hideux et plus saisissant ce tableau encadré d'une simple bordure de pins gigantesques. Ulémas s'avançait le premier, droit, impassible, contemplant d'un œil ferme les préparatifs du supplice. Nélida le suivait les yeux baissés, le visage pâle, brisée, et plus morte que vive. Quand elle passa près d'Alléwémi, celui-ci lui dit encore :

— D'un mot, tu peux le sauver !

— Laisse-moi, monstre, lui répondit-elle, je veux mourir.

Comme elle achevait ces mots, un cri terrible s'éleva du milieu de toute cette foule surexcitée. Elle releva la tête et vit un spectacle qui la fit palpiter de joie. Au moment de passer entre les lignes des guerriers qui devaient commencer son supplice par la torture des verges, Ulémas, bondissant comme un daim, tourna court, sauta par-dessus la tête de quelques enfants, brisa par un effort surhumain les liens d'écorce qui l'enchaînaient, et s'enfuit avant qu'on eût le temps de lui porter un seul coup. La multitude furieuse se répandit en imprécations et se mit à courir dans tous les sens. La clairière, illuminée de flammes rougeâtres, semblait le rendez-vous d'une horde de démons. Les clartés faisaient ressortir la fureur peinte sur le visage des uns ; l'obscurité qui enveloppait les plus éloignés donnait un aspect fantastique à leurs gestes désordonnés.

Ulémas bondissant comme un cerf, cherchait une issue par laquelle il pût s'échapper. Arrivé à l'une des extrémités de la clairière, il y aperçut tout à coup un groupe d'ennemis qui l'attendaient au passage. Se rejetant en arrière, il traversa un des feux et s'é-

lança vers l'extrémité opposée ; mais les plus vieux des Iroquois levaient déjà leurs tomahawks pour le frapper. Il se rejeta dans la mêlée dont le désordre lui présentait plus de chances de salut. Armes, massues, couteaux sont de toutes parts dirigés contre lui par la multitude furieuse que la rage égarait. Les cris perçants des femmes, les féroces hurlements des guerriers retentissaient autour du fuyard ; mais toujours celui-ci échappait à ses ennemis par des bonds qui dépassaient la force et l'activité humaines.

Cerné dans tous les sens, il sembla faire un effort desespéré pour atteindre le bois, fendit l'air comme un trait, renversa sa sœur dans son élan, en lui disant : " Fais la morte et, à la fureur du désordre, glisse-toi vers la forêt ! " Puis il continua sa course furieuse, renversant tout dans son impétuosité et finit par atteindre le poteau peint qui était placé devant la porte de la cabane principale et dont le simple contact le rendait désormais sacré et inviolable jusqu'au moment où le conseil entier de la tribu convoqué pour prononcer sur son sort, aurait rendu une décision de mort. Hors d'haleine, respirant péniblement, Ulémas entourait d'un bras le poteau protecteur, sans laisser échapper le moindre signe de terreur ou de faiblesse, bien que la sentence qui l'attendait ne fût pas difficile à prévoir, s'il fallait en juger par les sentiments de la multitude. Il semblait, au contraire, rayonner d'une joie sereine, promenait un regard ardent, sur la foule, souriait d'un air triomphant, quoique personne ne pût se rendre compte d'un pareil changement dans un jeune homme qui paraissait n'avoir eu d'autre but que celui d'éviter la mort. C'est qu'Ulémas, parmi cette foule, n'apercevait plus sa sœur ; elle avait disparu.

Cependant les femmes désapointées de voir leur victime leur échapper, épuisaient sur lui tous les termes les plus injurieux de leur langue. Elles le raillaient de ses tentatives d'évasion ; elles lui disaient que ses pieds valaient mieux que ses mains, qu'il était digne d'avoir des ailes, mais qu'il ne savait se servir ni d'un arc, ni d'un couteau.

Le prisonnier ne répondait à ces injures que par son attitude pleine de hauteur et de mépris. Plus croissait l'outrage, plus il semblait s'élever en fierté, en héroïque contenance. Exaspérés par ce maintien dédaigneux, les sauvages firent succéder des cris perçants à leurs murmures confus et inintelligibles. La vieille femme qui avait allumé les feux, s'avançant alors jusqu'en face du vaincu, se campa devant lui, sale, ridée, couverte à peine de haillons et faisant claquer ses doigts en étendant vers lui son bras décharné, elle s'écria : " Fils d'Oskout, tu proviens d'une nation de femmes ; nos filles te feront des jupons ; nous te trouverons un

mari." Cette saillie fut accueillie par un éclat de rire sauvage, dans lequel la voix douce et musicale des jeunes femmes se mêlait étrangement aux glapissements des plus vieilles. Mais l'étranger bravait toutes les insultes comme s'il ne les eût pas entendues ; il avait l'air de se croire seul, défiait tous les outrages par la noblesse de son maintien plein d'une fierté majestueuse, et lançait des regards de superbe défi aux guerriers qui restaient à l'écart, muets et sombres spectateurs de cette scène. La vieille, que cette conduite exaspérait, se mit les mains sur les hanches et vomit de nouvelles insultes avec tant d'emportement que l'écume lui en venait à la bouche ; mais le prisonnier demeura inébranlable. Un jeune guerrier vint alors à l'aide de la noire et hideuse virago, agita son tomahawk au-dessus de la tête d'Ulémas avec des gestes furieux, mais celui-ci se contenta d'abaisser sur l'adolescent un regard de pitié qui le couvrit de confusion.

Un cri subit vint mettre fin à toutes ces provocations : " La prisonnière ! la prisonnière ! qu'on l'attache près de lui au poteau et qu'ils meurent ensemble ! " La foule exaspérée répète aussitôt : " La prisonnière ! la prisonnière ! " On cherche autour de soi, on fouille la foule pressée autour du poteau, mais on ne découvre rien. Alléwémi, obligé de présider le conseil qui venait de se réunir, entend répéter ces mots : " Elle a disparu ; " il accourt sur les lieux, examine tout, ne découvre rien. Une agitation nouvelle fait aussitôt fluctuer cette masse impressionnable. On se répand dans tous les sens ; on interroge les moindres plis du terrain ; toutes les recherches sont vaines : Nélida a disparu. L'œil en feu, la bouche écumante, le corps frémissant, Alléwémi revient vers le prisonnier et le voit sourire d'un air de triomphe insultant.

— Où est ta sœur ? hurle-t-il avec emportement.

— N'ai-je pas dit au puissant chef Iroquois que le fils d'Oskouï saurait mourir, mais que lui n'épouserait jamais sa sœur ?

— Meurs donc ! s'écria Alléwémi exaspéré, car tu n'es qu'un chien et tu ne vaux pas le bûcher !

En disant ces mots, le chef Iroquois grinça des dents de fureur et brandissant son tomahawk, il le lança violement sur Ulémas en le visant au front. Le jeune homme impassible se baissa et la hache homicide alla s'enfoncer dans le poteau où elle resta suspendue. Se redressant alors, le mépris aux lèvres, Ulémas lui dit en souriant :

— Je savais qu'Alléwémi, le meurtrier d'Oskouï, ne pouvait avoir tué le plus vaillant des guerriers que par l'assassinat.

— Tu mens ! s'écria l'Iroquois ivre de fureur.

— Le lâche seul peut mentir ; Alléwémi vient de prouver qu'il n'était qu'un lâche.

Alléwémi, arrivé au dernier degré de la fureur, tira son couteau et courut vers Ulémas pour l'en frapper au cœur ; mais d'un bond le jeune homme se jeta sur son ennemi, lui saisit le poing, le força à lâcher l'arme qu'il tenait à la main et saisissant le sauvage à bras le corps, commença une lutte acharnée. La foule des Iroquois accourut aussitôt, mais à l'aspect de ce combat, pas un ne crut devoir intervenir et tous se bornèrent à demeurer spectateurs de cette lutte formidable. Le silence s'était fait autour des deux joûteurs. Ulémas, calme, souriant, impassible, brave comme un héros, profitait de toutes les fautes de son ennemi qu'il épuisait par son immobilité. Celui-ci, soufflant, écumant, rugissant, faisait d'incroyables efforts pour renverser son adversaire, mais ne réussissait qu'à s'épuiser inutilement. La honte de pouvoir être vaincu commençait à colorer son front et redoublait sa rage.

La sueur découlait à grosses gouttes de tous ses membres, brouillant les figures peintes sur son visage et sur sa poitrine, et lui donnant un aspect horrible à voir. Les vieillards admiraient la vaillance du jeune chef et les femmes ne songeaient plus à l'outrager. " Le jeune renard nous a jouées, disaient les unes avec dépit ; il ne s'est enfui que pour nous enlever sa sœur. Qu'il est beau ! disaient les autres ; quels muscles d'acier, quel poignet de fer, quel jarret de roc ! " Les anciens s'étonnaient que le jeune buffle pût si longtemps soutenir une pareille lutte contre leur chef le plus redouté, le plus terrible. Ce fut bien pis encore, lorqu'Ulémas sentant son adversaire épuisé en vains efforts, s'anima à son tour, fit craquer les membres de son rival dans ses étreintes meurtrières, le plia sur lui-même comme un roseau et tout à coup, l'enlevant de terre avec une force surhumaine, le jeta sur le sol, lui plaça un genou sur la poitrine, tordit autour de sa main la touffe de cheveux qui surmontait son crâne, et chercha son couteau pour le scalper ; mais le prisonnier n'en portait point à sa ceinture.

— Iroquois ! ce lâche m'appartient ! s'écria-t il, l'assassin de mon père doit périr de mes mains.

Tous les vieillards avaient poussé une exclamation de douleur en voyant tomber leur redoutable chef. Ils cachèrent leurs têtes dans leurs mains et ne répondirent point.

Un jeune guerrier, sur un signe d'Alléwémi, s'avança alors pour frapper en traître le vaillant Ulémas. Mais au moment où il levait le fatal coutelas au-dessus de la tête du vainqueur, un sifflement aigu, aussitôt suivi de la détonation d'un rifle, se fit entendre et l'assassin roula foudroyé au côté d'Ulémas. Celui-ci, étonné de ce

coup de feu imprévu, sentit Alléwémi se dérober sous lui et lui échapper. Une confusion impossible à dépeindre se répandit parmi les Iroquois à cetts soudaine apparition de la mort au milieu d'eux. Mais Alléwémi ne voyait rien, n'entendait rien que la honte qui rugissait en lui et la soif de vengeance qui le dévorait. Ayant ramassé son coutelas, il revint sur Ulémas avec la fureur d'un taureau et deux fois le frappa traîtreusement en pleine poitrine. Ulémas chancela sur lui-même et roula sur le sol.

Un cri terrible de jeune fille retentit en ce moment et vingt coups de feu envoyèrent la consternation et la mort parmi les Iroquois. Alors apparurent deux hommes qui, à la tête d'une petite troupe, se ruèrent avec un irrésistible élan sur les Indiens pris à l'improviste et en firent un épouvantable carnage. C'était le capitaine Robert suivi du chevalier Louis. Le premier ne cessait de crier aux siens : " Exterminez les coquins ! point de quartier aux maudits Iroquois ! " Et sa main faisait pleuvoir la mort autour de lui. Alléwémi l'aperçut terrible, formidable, jouant de la crosse de son rifle et fracassant les crânes avec acharnement. Il comprit que tout était perdu, s'il ne parvenait à rallier les siens en les arrachant à leur terreur panique. Il marcha droit au capitaine, et un combat acharné recommença entre ces deux hommes. Alléwémi brandissait sa terrible hache d'armes ; le capitaine jouait de la crosse de son rifle. Les deux armes se brisèrent dans la lutte. Ils se saisirent corps à corps et disparurent au milieu du nuage de poussière qui tourbillonnait sur la plate-forme comme un ouragan. Couverts de poussière et de sang, les deux corps, dans leurs évolutions rapides, paraissaient ne plus en former qu'un seul. Les yeux d'Alléwémi étincelaient comme ceux d'un basilic.

Le combat commencé au centre du village se termina à son extrémité. Plus vigoureux, plus jeune, moins épuisé, le capitaine Robert étant, en un instant, parvenu à se débarrasser des étreintes de son adversaire, saisit un tomahawk à la ceinture d'un indien qui fuyait, lui en asséna un coup qui l'étendit raide mort et levant en l'air l'arme fatale, il revint droit à son adversaire. Celui-ci comprit alors que c'en était fait de lui, croisa les bras et demeura immobile en commençant sa chanson de mort.

— Je fus vaillant entre les plus braves. Les daims ne connurent jamais chasseur plus agile et plus adroit. Les armées tremblaient au seul bruit de mon nom. J'ai scalpé les chevelures par centaines.

" Ma vie fut consacrée à venger un outrage. Un jour les verges touchèrent le dos d'un prisonnier. Il tua son meurtrier après lui avoir porté à tuer son propre fils. Le second de ses enfants tomba frappé de mon couteau. Sa fille seule échappe à ma fureur ; mais

Areskouï est maître des destinées. Je vais rejoindre mes pères au pays des âmes. Je souris à la mort ; mes vainqueurs ne se vanteront pas de m'avoir vu regretter la vie."

Pendant qu'il chantait, le capitaine, terrible, l'œil fulgurant, les narines dilatées, le bras frémissant, tenait la hache terrible suspendue au-dessus du crâne de la victime, mais il n'y put surprendre la moindre contraction.

Quand il eut achevé son chant funèbre, l'arme s'abaissa comme la foudre, son crâne vola en éclats, des deux côtés retombèrent sur ses épaules deux lambeaux sanglants. Un instant encore Alléwémi resta debout horrible à voir, puis chancela et tomba sur la terre. Dans le village incendié, tout avait fui ou tombait frappé de mort.

Dès le commencement du combat, Nélida s'était précipitée du côté où se trouvait son frère. A la vue du jeune homme frappé à mort, elle le saisit dans ses bras et se répandit en pleurs. Ulémas appuya doucement sa tête alanguie sur la poitrine de la jeune fille lui sourit d'un air ineffable et mourut heureux d'avoir contribué à la sauver. Le chevalier Louis l'arracha évanouie à cette dernière étreinte de la mort.

La guerre canadienne était terminée. La paix fut signée à Gand au mois de décembre 1814, ratifié à Washington, le 18 février 1815 et publiée à Québec au mois de mars suivant.

Le jour même de sa publication à Québec, Monseigneur Plessis unissait dans la cathédrale avec une grande pompe un jeune couple dont on enviait le bonheur. Un vieux capitaine et une femme déjà sur le retour servait de père et de mère aux deux mariés qui rayonnaient de bonheur. C'était le capitaine Robert ; c'était la mère du chevalier Louis qu'on avait remise en possession de tous les biens de son père, en récompense des services qu'il avait rendus pendant la guerre de l'Indépendance.

T. L.

FIN.

DE QUÉBEC A MEXICO.

IX

LES CORPS EXPÉDITIONNAIRES DU MEXIQUE. [1]

La bravoure et l'intrépidité. — Les morts d'hier et les morts d'aujourd'hui. — Le corps expéditionnaire. — Son service. — Un secret. — Anglais et Français.— Dans un banc de neige.—Le crucifix et le sabre.—Deux voisins Normands.— Le soldat d'Afrique et le troupier de France.—Les Zouaves.—Les Bouchers bleus.—Turcos et tirailleurs Algériens. — Les bohêmes du drapeau. — Les Zéphirs. — Le Chasseur de Vincennes. — L'école du Mexique. — Tringlot. — L'enseigne de Sadowa.—La contreguérille Dupin.—Les Egyptiens.—Le contingent Autrichien.—La Garde Impériale Belge.—Troupes Mexicaines.—La Cour Martiale.

Napoléon Ier avait l'habitude de s'inquiéter fort peu de la bravoure de ses soldats, car, disait-il, tous les français sont braves ; ce qu'il prisait par dessus tout, c'était cette intrépidité et ce sang froid à toute épreuve, que rien ne saurait émouvoir, et dont il donnait lui-même à ses troupiers un si sublime exemple. Portées à un degré assez élevé par les armées de la République et de l'Empire, ces suprêmes vertus du bon militaire sont parvenues de nos jours à leur apogée, grâce aux guerres d'Algérie, de Cochinchine et du

1 Pour nous autres, Canadiens-Français, qui aimons à connaître tout ce qui touche à la mère-patrie et principalement à sa personnification la plus exacte et la plus frappante, son armée, j'ai cru que ces quelques notes prises à la hâte entre deux bivouacs, quelquefois entre deux combats, seraient lues avec plaisir, beaucoup par considération pour le sujet traité, un peu pour la raison très-simple que leur auteur est le troisième Canadien, qui, après M. le Lieutenant Adolphe Casault du 100ème régiment, aujourd'hui député-assistant adjudant-général pour le Bas-

Mexique. En effet, quand le conscrit tombait sous les grappes de mitraille d'Eylau, d'Austerlitz, d'Iéna ou de Lodi, il mourait au moins avec la satisfaction de pouvoir se dire : — " Ma mère lira mon nom dans les bulletins de la Grande Armée ; tout le village redira, dans ses soirées, au coin du feu : Il était là ! " La gloire venait baiser la plaie par où l'âme du sublime enfant allait s'échapper, et du bout de son aile voilait au moribond les tristesses et les angoisses de l'agonie.

Dans les gorges et les ravins des Portes de Fer, de Mouzaïa, de la Mistéca, de la Sierra-Madre, on ne meurt pas comme cela. Après avoir passé toute une journée, sac au dos, fusil sur l'épaule, de la boue ou de la poussière jusqu'au genoux, bien souvent le troupier exténué de chaleur ou de froid, tout perclus d'humidité, les pieds endoloris par les pierres du chemin, n'arrive au bivouac du soir que pour y recevoir une balle perdue, venant Dieu sait d'où, et le lendemain matin deux petits bâtons grossièrement façonnés en forme de croix, indiquent au passant qu'un fils de la France s'est endormi là. Pour mourir ainsi, seul, martyr de son devoir, sans être entouré ni du bruit ni des cris de triomphe de la mêlée, sans pouvoir même distinguer la figure hypocrite et doucereuse du bandit qui vous tue, il faut plus que de la bravoure, il faut de l'intrépidité, c'est-à-dire de l'amour de la justice et de la confiance en Dieu. Aussi, que de croix de bois semées depuis Algers jusqu'à Sebastopol, depuis Milan jusqu'à Pékin, depuis Saïgon jusqu'en Sonora, se dressent comme autant de jalons, pour montrer à ceux qui se sont engagés dans ce long sentier à la suite de l'histoire, tous les prodiges de dévouement que peut accomplir l'amour du devoir dans une âme fortement trempée !

Canada, et M. le Major Charles Lefebvre de Bellefeuille, ait combattu dans les rangs français depuis 1760.

Quelques fragments de ce chapitre forme parti d'un mémoire communiqué au ministère de la guerre, et qui m'a valu la courtoise lettre suivante :

MINISTÈRE DE LA GUERRE.
CABINET DU MINISTRE.
Paris, le 10 Septembre 1865.

Monsieur le Capitaine,

M. le Maréchal Ministre de la Guerre a reçu l'ouvrage que vous lui avez fait l'honneur de lui adresser et la lettre qui l'accompagne.

Son Excellence y a trouvé avec plaisir, l'expression des sentiments de sympathie que vous a inspiré votre séjour dans les rangs Français, et me charge d'avoir l'honneur de vous en remercier pour ceux de nos militaires, qui en sont l'objet.

Recevez, monsieur le Capitaine, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Le Colonel, Chef du Cabinet,

E. COLSON.

M. le Capitaine FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

Faire la lutte contre un ennemi qui fuit et se cache sans cesse, le poursuivre tout en se disant qu'à l'étranger, en France même, on essaye de jeter le voile de l'oubli sur ses combats comme sur ses victoires, demandait le choix d'une élite, parmi toute cette élite de braves et de valeureux qui a nom l'armée française. Aussi, fallait-il voir à l'œuvre le corps expéditionnaire du Mexique pour se faire une idée exacte de l'abnégation qu'à un moment donné, peuvent déployer Zouaves, Zéphirs, Turcos, Chasseurs d'Afrique, Fantassins et Tringlots. N'ayant tous qu'un même but, le rétablissement de l'ordre et l'amour de leur drapeau, ils ont marché droit devant eux, sans demander si dans dix ans l'on se souviendra des prodiges qu'ils ont accomplis sur cette terre lointaine : de Caméron et de ses cent vingt hommes tombés sous les coups de sept mille ; de San-Antonio ; du Cerro Borrégo, ou mieux encore, des trois boulangers de l'administration militaire, qui, dans le réduit de Hujuapam, luttèrent toute une journée contre cinq cents hommes et les repoussèrent. Ne se confiant que sur la souplesse de leur jarret et la fine trempe de leur sabre-bayonnette, ils ont continué, sans rompre d'une semelle, leur tâche civilisatrice, et sont tombés les uns après les autres, n'emportant pour linceul que l'oubli et leur héroïsme connu de Dieu seul et de leur caporal d'escouade.

C'est une vieille habitude contractée en Afrique et qu'ils ont importée sur le sol étonné du Mexique, de savoir mourir comme ils ont vécu, en héros, et le genre de guerre qu'ils ont fait dans ces plaines sans horizons, dans ces montagnes rudes et escarpées, n'a pas peu contribué à l'enraciner chez eux. Ce n'était plus ces combats de Kabylie, ces luttes terribles contre les Bédouins et les Goums du désert, braves comme les lions de leur Atlas, défendant pied à pied le terrain de leurs smalas et les gourbis de leurs pères. Ici, ils n'ont eu pour adversaire que le brigand de grand chemin, se cachant indifféremment derrière le costume du muletier, les haillons du mendiant ou le rosaire du religieux, embrassant tous les partis, et mettant son escopette au service du premier venu, pourvu que son escarcelle soit grassement remplie et que sa vie ne soit pas trop exposée.

Nuit et jour, c'étaient des marches et des contremarches, par la pluie, par le vent, par le soleil : des alertes, des combats disproportionnés, des victoires impossibles et des chasses échevelées livrées à un ennemi qui fait la guerre comme le jaguar de ses forêts, en se glissant en tapinois derrière un quartier de rocher, y attendant à l'affût le moment de bondir sur sa victime et de promener bien doucement sa patte sur ses chaires sanglantes, pour ne

pas trop user ses griffes. Voilà la guerre à laquelle se sont brisées pendant six ans les troupes françaises au Mexique. Les diplomates ont appelé cela l'intervention, l'étranger un coup de main, l'Europe une vie de guerilleros, et le soldat qui tire son coup de carabine, tombe et meurt silencieusement, l'appelait son service tout simplement.

Bien souvent l'étranger, qui le matin en déployant les colonnes de son journal, arrive sur les nouvelles du jour et se met à suivre au pas gymnastique ces pantalons garance, qui s'élancent lestement dix contre une batterie, se couchent à plat ventre pour laisser passer au-dessus de leurs képis l'ouragan de mitraille, puis se lèvent rapides comme l'éclair, et quelques secondes après, foudroient l'ennemi atterré sous ses propres projectiles, s'arrête tout essoufflé pour se demander où la France peut puiser son irrésistible élan, et toute cette confiance en ses propres forces. Ce mystérieux secret qui fera toujours de l'armée française la première armée du monde, gît tout modestement, selon moi, dans son mode de conscription. Faire du soldat une force motrice intelligente et non pas une machine, était un beau rêve qui une fois devenu à l'état de réalité, devait donner à celui qui aurait fait et utilisé cette précieuse découverte, force, énergie, puissance et invincibilité.

En effet, courons à la première armée qui nous tombe sous la main. En Angleterre qui dit soldat, dit un homme qui ne trouvant plus moyen de gagner son pain et de se vêtir, vient au dépôt de recrutement chercher sa part d'uniforme, de logement et de pain de munition. C'est bien différent en France. Soldat y est le synonime de l'homme qui court payer au jour de l'échéance, sa dette de sang à la patrie, et ce n'est véritablement que sous le drapeau tricolore qu'on peut trouver le mot égalité, dans toute la pureté de son acception. Un curieux, pénétrant soudainement dans une chambrée de caserne, où sous une tente-abri du corps expéditionnaire du Mexique, y aurait trouvé parmi tous ces blonds Alsaciens, confondus dans la foule des fils de paysans de la Savoie ou de l'Auvergne, le prince Murat, le prince Bernadotte et bien d'autres illustrations, vêtus de la tunique de simple soldat, cassant gaiement une croute, faisant leur café en fredonnant une bribe d'opéra, ou cirant leurs souliers Godillot comme un simple portier du quartier Latin. Noblesse oblige, et le soldat qui s'appelle M. le Marquis, M. le Vicomte, craindrait de faire rire à ses dépens le camarade d'en face, qui s'appelle Pierrot ou Louison, s'il ne se pliait pas comme lui à toutes les exigences, à toutes les minuties du service. De son côté, le plébéien, le prolétaire, l'homme de peine se sent tout fier de voir sur la carte d'appel, son nom si

modeste et si obscur, marcher l'égal de tous ces hauts titres. L'émulation s'en mêle petit à petit : le désir d'en porter un semblable, vénéré des amis, respecté des ennemis, se glisse insensiblement à travers les battements de ces cœurs loyaux, et quand le clairon sonne, quand la voix de la France a parlé, les échos du champ de bataille jettent à la postérité et à l'histoire les noms de Trochu, de Castagny, d'Hurbal, de Douay, de Laurencez, de Brincourt, Berthier, Nègre, Aymard, de Maussion, d'Osmont, l'Hérillier, Mangin, de Lascours, d'Outrelaine, Margueritte, Jeanningros et de Laumière. [1]

Puisque j'ai parlé de l'armée anglaise, je continue le parallèle, et je remets de nouveau en présence ces deux joyeux camarades de Crimée ; l'officier Anglais et l'officier Français. Milord n'a guère changé depuis ses prodigieuses consommations de champagne frappé, à Traktir. Toujours son fils ne sort du boudoir de Milady sa mère, ou des haras de sa Seigneurie, que pour passer au comptoir d'un agent, et y payer espèces sonnantes, son brevet de sous-lieutenant. A peine arrivé au régiment on lui met entre les mains un " Queen's Regulations," et le voilà qui mène ses soldats comme le jockey de monsieur son père domptait ses nobles pur sang. Si par malheur, le pauvre diable fait mine d'être récalcitrant, il le fait cravacher de par le code, puis une fois le *cat o'nine tails* appliqué, il ne pense plus qu'au prochain bal, qu'au prochain raôut, croyant en savoir assez de son métier, du moment qu'il ne montre jamais le flanc à l'ennemi et qu'il lui apprend à mourir. Quant au soldat, il sait n'avoir rien ou presque rien à attendre du coté de l'avancement et du grade ; aussi s'habitue-t-il sous ce régime du knout à considérer son devoir comme une chose machinale, qui doit se faire tous les jours. Devant l'ennemi, si ses officiers viennent à être blessés ou à perdre la mémoire, il ne prendra jamais de lui-même l'initiative, et restera comme une masse inerte sur ce terrain mouvant de bombes et de boulets, serrant flegmativement ses files à mesure que la mitraille passe, et ne se souciant que d'une chose, conserver son alignement.

Comme tout est différent chez l'officier français. Pour avoir le droit de ceindre son épée il a dû passer par l'école des tambours, ou porter le sac à l'école militaire de Saint-Cyr, pendant un laps de quelques années. Là, à ses heures de corvées, de factions, ou de service, il a appris à obéir avant de commander, à faire de la pratique avant d'être théoricien. Il sait quel est tout le poids du havresac et des biblots de campagne, avant de connaître celui de

1 Le général d'artillerie, Verhnet de Laumière, fut tué au siége de Puébla.

la contre-épaulette de sous-lieutenant. Il a appris, une fois l'étape franchie, à dresser lui-même sa tente, à couper ses fagôts pour faire la soupe du soir, le café du matin, avant de trouver toute dressée par ses domestiques la somptueuse table du *mess*. Pour lui, le soldat est plutôt un vieux camarade qu'un homme dont les services sont achetés par l'Etat; un ami des bons comme des mauvais jours, à qui l'on ne rougit pas d'ôter son képi et de serrer la main au milieu de la rue, au lieu de reconnaître dédaigneusement son salut du bout d'un élégant *stick*. Aussi voyez la démarche leste et pimpante du troupier; quand il rencontre son officier, cela lui rappelle que l'avenir est là devant lui, et que ses épaulettes de laine verte, jaune ou rouge, peuvent le mener aux marches du trône aussi bien qu'à la fosse commune du champ de bataille. L'histoire est là pour lui prouver que la France ne regarde jamais au nom mais toujours au cœur, et dans les jours de l'épreuve et du danger il décuple ses forces, il bondit, frappe et n'offre partout que la pointe acérée de sa bayonnette. Ses supérieurs succombent; il dirige lui-même la manœuvre, sait faire à propos une retraite ou une attaque, saisit le moment opportun pour fixer la victoire, puis d'humble paysan devient héros, de héros maréchal de France, et une fois là, sait toujours se souvenir du pot-au-feu, de la marmite et des joyeux lazzis de sa tribu. [1]

Si l'on pénètre plus avant pour examiner à loisir le mécanisme secret qui met en mouvement toutes ces batteries, tous ces escadrons, tous ces bataillons, on découvre une administration merveilleuse qui fait l'admiration de tous ceux qui ont pu l'étudier de près. Le grand art de bien savoir faire la guerre, consiste beaucoup à faire retrouver en campagne, au troupier, un peu du comfort de la vie de garnison. Partout où il va, le soldat français touche toujours son riz, son tabac, son sucre, son eau-de-vie et son café. Rien ne saurait l'en priver, et plus d'un héros d'Inkermann doit se souvenir encore du goût de son pain de munition. Si par un hasard extraordinaire, ces rations venaient à lui manquer, son imagination sait toujours suppléer à propos au vide de son estomac, de sa *place d'armes* comme il l'appelle, et bien souvent, quand cela devient urgent, il invente pour deux, comme le prouve l'anecdote suivante, que me racontait à bord de l'*Allier*, le capitaine Boyé du 81ème de ligne.

Par une tempête de neige, un soir de la campagne de Crimée, un zouave s'en revenait de Kamiesh en faisant force variations sur

1 On désigne sous ce nom, dans les troupes d'Afrique, les escouades qui mangent à la même gamelle. (NOTE DE L'AUTEUR).

la ligne croche. Déjà il avait réussi à esquiver plusieurs postes avancés, lorsque tout à coup la salle de police, le cachot peut-être, se présente à ses yeux stupéfaits, sous la forme d'un convoi du train militaire anglais, embourbé dans la neige. Il était trop tard pour l'éviter, et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il se dirige vers un grand lieutenant qui commandait le détachement naufragé. A sa surprise, il est accueilli par un—" Hao!" tout à fait de bon augure. Le fait est que les chevaux étaient exténués de froid, les hommes tous perclus, et que la perspective de passer la nuit dans ce banc de glace ne souriait à tous, que très-médiocrement. Mon zouave arrivait comme l'ange d'Agar, et l'officier se hâta de lui demander en français invalide quelle était la direction du camp, ce que l'autre ignorait totalement pour le quart d'heure. A sa réponse évasive, la tristesse se répandit de nouveau sur toutes ces figures flegmatiques. On n'avait pas mangé depuis le matin, et comme il était onze heures du soir, cela prêtait à la réflexion, d'autant plus qu'on n'avait pas le plus petit fagot pour se réchauffer. Tout à coup une idée lumineuse traverse le cerveau du zou-zou. Il demande au lieutenant la permission de faire à sa guise pour le moment, lui promettant sur l'honneur, de le tirer sain et sauf, lui et tout son peloton, de ce mauvais pas. Le gaillard avait flairé dans un des fourgons une caisse de biscuits, et comme ses fréquentes libations l'avaient mis en appetit, il se sentait l'irrésistible envie de croquer quelqu'un ou quelque chose. Sur permission accordée, la boîte est défoncée, son contenu distribué aux hommes tout ébahis de ce vol fait à leur Commissariat, et deux minutes s'étaient à peine écoulées, que les débris de la caisse pétillaient à plaisir dans un magnifique brasier. Comme une fois engagé sur la pente, on se laisse glisser sans jamais trop savoir où elle nous mènera, l'officier de bonne humeur prit sur lui la responsabilité de faire mettre en perce—toujours sans signature de bons—un petit tonneau d'eau-de-vie qui flânait mélancoliquement dans un des coins du wagon. Tout le reste de la nuit on but joyeusement à l'éternelle union de la France et de l'Angleterre, et quelques jours après, le héros de cette fête improvisée, était promu au grade de caporal, sur demande de Lord Cardigan, qui dans son rapport au Commandant en Chef, reconnaissait que ses hommes n'avaient été sauvés, que par la présence d'esprit du zouave.

Le zouave, c'était le Capitaine Boyé, qui me racontait lui-même l'anecdote.

Derrière sa conscription et cette bonne administration qui font de l'armée française une armée sans rivale, se cache aussi une

première cause, source du bien et de la justice ici bas, et que comme Canadien-Français et comme catholique, je ne saurais laisser inconnue. Ce soldat qui retrousse les manches de sa chemise pour mieux frapper et mieux sabrer, qui s'inquiète fort peu des sueurs de sang et de poudre qui coulent le long de ses joues brunies, sait aussi s'agenouiller et prier aux heures du repos et du bivouac. Quand un homme au sortir d'une lutte terrible, où bien souvent il a cassé les reins à la mort même, sait reconnaître le doigt de Dieu sous les lambeaux de son drapeau, sait se dire que sans sa confiance aveugle en son éternelle justice, son sabre bayonnette se serait tordu jusqu'à la douille, sa mitraille se serait pulvérisée, cet homme est invincible. Il peut marcher tête haute de par l'univers, sans craindre de voir relever son gant.

On y regarde à deux fois, lorsque le sabre s'appuie sur le crucifix, lorsque l'on a affaire à des soldats qui enlèvent tout au pas de course, sans se soucier de ce que l'on peut dire ou penser, pourvu qu'au bout de leur sentier ils trouvent un opprimé à consoler, un malheureux à défendre, une larme à effacer de leur sang. Pour bien des gens, " Dieu, la morale, la justice, la faiblesse sont des choses abstraites, invisibles, muettes : " on les supprimerait d'un seul trait de plume, s'écriait en présence du cercueil de La-Moricière, la grande parole de Mgr. Dupanloup, s'il n'y avait des vivants prêts à crier et d'autres prêts à mourir pour elles. Mais la voix se fait entendre, le sang tache, les pierres de la tombe barrent le chemin et l'iniquité n'a pas toute sa puissance.

Cet esprit religieux qui souffle dans les rangs français, qui fait qu'à la même heure, sur le pont de la frégate, comme autour des feux éteints du bivouac, la prière du soir remonte vers la source de toutes choses, à la voix de l'aumônier, fortifie le soldat, lui donne l'amour de la discipline, du dévouement et de la gloire. Il force l'étranger à admirer, à applaudir, et à respecter celui qui ne sait fléchir que devant le Dieu des armées ; et combien souvent les Anglais eux-mêmes, n'ont-ils pas fait sortir leurs postes en Crimée, pour escorter le viatique qui s'en allait trouver un soldat mourant. A l'Alma, les Highlanders se sont arrêtés au milieu d'une charge pour acclamer le Père Parabère, grimpé sur un canon et passant dans un tourbillon de poussière, sous la mitraille russe ; et, au début de l'expédition du Mexique, leur infanterie de Marine ne cessait de s'extasier devant le dévouement chaste et héroïque de ces braves sœurs de la charité, leur servant de garde-malades lorsqu'ils se roulaient sous les griffes du vomito, et trouvant ces modestes filles de la France, partout où il y avait un malade à con-

soler, un blessé à soulager, une angoisse morale ou physique à effacer, une heure d'agonie à adoucir.

Mais, je sens que mon sujet m'entraîne et que sous prétexte de donner à mon lecteur une idée de la guerre qu'a faite là-bas, le corps expéditionnaire du Mexique, et de le lui montrer à l'œuvre, je fais un cours de philosophie sur une profession qui m'a été chère, et que je parle peut-être trop en enthousiaste, d'un drapeau qui ne flotte plus sur nos remparts. Un instant, pendant que j'écrivais rapidement les lignes précédentes, je me suis crû de nouveau au milieu de mes braves camarades : mon sang a reflué violemment vers mon cœur, et j'ai dit ouvertement, franchement, ce que je pensais de l'armée française comparée aux forces des autres puissances. Ce n'est pas de ma faute si le mot Anglais est tombé sous ma plume. Dieu et la nature les ont faits voisins sur le champ de la lutte, comme au coin du foyer. En leur qualité respective de Normands, ils plaidront longtemps pour s'y maintenir à la première place, et en attendant que cette grave question se décide, je retourne à mon poste de combat, pour faire manœuvrer devant vous toutes ces têtes de pipe de l'intervention.

Pour mener à bonne fin cette lutte de ravins à ravins, de torrents à torrents, d'abîmes à abîmes, désignée par le " manuel du soldat" sous le nom de petite guerre, de guerre d'escarmouche, de guerre de montagne, il fallait prendre un nombre beaucoup plus grand de troupes d'Afrique que de celles de France, formant chacune dans l'armée une catégorie bien tranchée.

Le soldat d'Afrique c'est le troupier français par excellence ; c'est le type qui a relevé de faction le grognard de la vieille garde, celui dont la moustache s'est grisée sous tous les soleils de la terre, lorsqu'il inscrivait sur la hampe hachée de son drapeau, les noms glorieux d'Algérie, de Crimée, d'Italie, de Cochinchine et du Mexique. Il est par droit d'aînesse comme par droit de conquête le premier soldat du monde ; son cadet, c'est le conscrit de France. Ce dernier il est vrai, l'a suivi sur tous les champs de bataille, souvent il l'y a égalé, mais ce n'est pas ce vieux troupier dans toute l'acception du mot, qui se fait une patrie de son drapeau, une famille de son régiment. Fréquemment dans les corps de France, le soldat s'engage volontairement, mais rarement il fait plus que ses sept années de service, tandis qu'il arrive tous les jours de rencontrer parmi les régiments d'Afrique, de vieilles cartouches qui ont leurs trois chevrons, équivalant à vingt-et-un ans de pain de munition. L'un se fait soldat pour dire ; j'ai servi, l'autre ; je sers. D'où il n'est pas malin de conclure, que la silhouette du troupier d'Afrique demeurera comme est resté le type des vieux de la vieille.

Les troupes d'Afrique sont divisées en zouaves, turcos, tirailleurs Algériens, Zèphirs, Légion Etrangère, Spahis et Chasseurs d'Afrique. Tous ces corps ont été plus ou moins représentés dans l'armée d'occupation, mais à leur tête brillaient toujours comme partout, les zouaves, ces nobles enfants de La Moricière, dignes en tous points du magnifique éloge qu'en faisait dernièrement Mgr. Dupanloup, sous les voutes en deuil de la Cathédrale de Nantes. " Vrais lions dans les combats ; toujours au feu au premier rang ; n'attendant jamais l'ennemi, l'abordant à la pointe de leur bayonnette ; dans ces guerres étranges, usant de toutes les manœuvres et de tous les stratagèmes ; tantôt se couchant à plat ventre, grimpant dans les broussailles et sur les pentes escarpées ; tantôt bondissant comme des panthères ; non moins ingénieux dans le camp que braves et intelligents sur le terrain, pleins d'entrain, de verve, de gaieté militaire ; chansonnant volontiers dans leurs refrains du bivouac la casquette du maréchal ; trouvant partout moyen de vivre et de chanter ; rachetant par tant de qualités héroïques et guerrières leur amour un peu trop vif de la razzia et leur humeur plus faite pour la poésie des batailles que pour les travaux des quartiers d'hiver et des campements ; préférant encore au chant du bivouac les sons de la charge et du clairon ; sachant pourtant manier la pioche comme la baïonnette et se couvrir de boue comme se couvrir de sang ; construire des redoutes, porter au besoin dans leurs mâles poitrines un cœur tendre et bon comme en ont les héros." [1]

A côté de ce saisissant tableau qu'Horace Vernet n'aurait eu qu'à décalquer sur une toile, pour ajouter un nouveau chef d'œuvre à sa galerie, vient se placer une figure pour le moins aussi bronzée et aussi energique, dont la vaillance et la bravoure ont fait, sur l'armée juariste, le même effet que l'ombre du roi Richard sur les Sarrasins, et à laquelle son audace et ses terribles moulinets, ont fait mériter l'épithète lugubre de bouchers bleus. Beaux cavaliers, infatigables sabreurs, les chasseurs d'Afrique, malheureusement pour un grand nombre, n'ont bien que trop mérité ce surnom sanglant. Autant l'azur et les précieuses fourrures de leur dolman font de jaloux et de caprices sur un champ de parade, sur le terrain de manœuvre, autant leurs formidables coups de pointe fauchent et clairsèment les rangs de l'ennemi, lorsque le sol s'ébranle sous le galop de charge de leurs escadrons. Il faut alors voir les

1 A mesure que l'armée suit la marche du siècle et se matérialise, la figure mâle du zouave tend à disparaître pour ne plus faire place qu'au soudard, imbu des principes révolutionnaires du jour. Jamais au temps de Bedeau, de La Moricière et de Changarnier ne se serait présenté un aussi terrible exemple d'insubordination, comme en ont été témoins dernièrement les rivages de la Martinique. [NOTE DE L'AUTEUR.]

bras se disloquer, les têtes s'entr'ouvrir, les chevaux se cabrer sous la pression de cette avalanche, de cette trombe humaine. Leurs premiers maîtres d'escrime ont été les Bédouins, les Kabyles et les Arabes ; dans ces rencontres de yatagans à yatagans ils ont appris de terribles tierces, des quartes à couper en deux une lame de Damas, et contre eux le poignard et le *machete* mexicain sont impuissants. Aussi, le savent-ils depuis longtemps, et de l'Etat de la Vera-Cruz jusque dans le Sinaloa, le shako d'un simple chasseur d'Afrique entrevu en bas d'un sentier ou du haut d'une morne, était plus que suffisant pour donner la chaire de poule au bandit qui guettait et attendait dans un taillis ou au fond d'un hallier. A ce corps revient une partie des plus beaux engagements de cavalerie qui aient eu lieu pendant toute la campagne, et l'armée s'est tellement habituée à ses prouesses, à ses incroyables faits de guerre, que lorsqu'arriva à Mexico la nouvelle de l'éclatante défaite que le lieutenant Achille Cibot avait infligée, avec vingt-cinq cavaliers, à Corona et à sa bande forte de plusieurs centaines d'hommes, au combat de las Narangas, cela passa dans nos cercles militaires comme la chose la plus naturelle du monde.

Avec les spahis, les chasseur d'Afrique forment les escadrons de cavalerie stationnés par la France dans les garnisons d'Algérie. Au dire de tous les militaires Français que j'ai rencontrés, ces premiers sont dignes en tout point de la funèbre réputation de leurs camarades. Néanmoins, le ministère de la guerre n'avait pas jugé à propos d'en faire entrer dans la formation du corps expéditionnaire, et je n'ai pu juger que de l'élégance de leur uniforme, un lieutenant de cet arme, M. Tascher de la Pagerie, formant partie de l'Etat-Major du maréchal Bazaine.

On ne peut véritablement bien se faire une idée de l'armée d'Afrique sans avoir vu sa plus grande curiosité, son noyau, sa quintessence, le turco et le tirailleur Algérien. Arabe jusqu'au bout des ongles, portant avec lui partout où il va son Coran et son kouscoussou, dans une vieille estampe de la guerre, il représenterait facilement la figure toute bouleversée de plaisir ou de vengeance du Gaulois ou du Franc, ayant du sang depuis le taillant de sa framée jusqu'au bout de ses sandales.

C'est une doublure du zouave, mais du zouave sectateur de Mahomet, du zouave qui ne fait jamais de quartier, qui ne connait qu'une chose : donner ou recevoir la mort. Aussi, malheur à l'ennemi dont le pied glisse dans la mêlée, dont le sabre saute sous un coup de crosse de turco ; il est tombé pour mourir. Les Autrichiens ne pouvaient revoir sans frémir cet uniforme bleu, qui leur avait fait tant de mal en Italie, et entre nous soit dit, les chasses sans

merci qu'ils ont faités aux guerilleros, n'ont pas peu contribué à donner à l'ennemi une tranquilité rassurante sur leurs dispositions pacifiques. Pourtant, en garnison cela ne les empêche pas d'être aimés de tous, grâce à leur sobriété et à la sévérité de leur discipline.

— Toi, trouves muy curieux, mon Capitaine, me disait un jour un de leurs sous-officiers, en patois moitié français, moitié arabe, que le Turco beseff aimé, macash mauvais garçon, kiff kiff que le zouzou : taper dur dans la bataille et pionçer bono dans la caserne. [1]

Une fois lancé, le zouave ne s'arrête que lorsque son ennemi lui crie " grâce " à deux genoux ; le Turco, lui, se ferme les yeux et frappe jusqu'au moment où le clairon sonne la retraite. Alors il essuie soigneusement ses armes toutes maculées de cheveux et de sang, et rentre tranquillement au quartier ou sous sa tente, pour aller y pratiquer ses ablutions ou écouter un verset du livre sacré que lui explique gravement son marabout. L'un a l'intrépidité et la magnanimité de son pays et de son Christ, l'autre la bravoure, l'audace et l'implacable esprit de vengeance de son Prophête.

Ces grandes figures du zouave, du turco et du chasseur d'Afrique ne sauraient effacer ou reculer à l'arrière plan des hommes dont le dévouement à toute épreuve à une patrie d'adoption, a fait mériter le surnom de bohêmes du drapeau, la Légion Etrangère. [2] Recrutée parmi les proscrits, les déclassés et les esprits enthousiastes des armées Européennes, elle a produite plus d'un bon général à la France, à part le maréchal Bazaine. Sous son drapeau se sont donné rendez-vous les représentants de toutes les nations du globe. Dans les rangs des simples soldats, entre le fils d'un sénateur français, M. Barthe, et un cousin de la Reine Victoria, le prince de Leinengen, j'y ai vu le petit fils d'un mandarin chinois et un duc Italien. Il est vrai qu'à la porte du dépot ils avaient laissé leurs titres sonores avec leurs défroques de pékin, pour ne plus faire qu'un rude apprentissage de leur métier, en promenant par monts et par vaux, *tra los montes*, leurs pieds aristocratiques dans les souliers de l'administration ; mais tous paraissaient heureux de cette vie au grand air, et ils n'auraient pas troqué les étoiles de leur chambre à coucher contre les tentures des salons de la vieille Europe. Dans ce régiment, plus que partout ailleurs, se rencontrent

1 Tu dois trouver bien curieux, mon capitaine, que le Turco soit beaucoup aimé ; il n'est pas mauvais garçon ; il est la même chose que le zouave, il tape dur au jour de la bataille et dort bien dans la caserne.

2 Portée à six bataillons, la Légion Etrangère formait, au Mexique, une brigade sous les ordres du Général Jeanningros.

ces hommes aux cœurs froissés, aux âmes désillusionnées qui ont semé leur jeunesse à poursuivre de vains rêves, à nouer de folles intrigues, à creuser une fosse profonde où se sont engloutis, amour, amitiés, espérances, et qui sont venus demander à l'excitation des batailles, aux acres émanations du sang et de la poudre, la volupté de l'oubli. N'ayant pas le courage de s'ensevelir dans la cellule du cloître, pour prier et pardonner, ils ont eu l'énergie de se faire soldats pour mourir. Aussi dans plus d'un mauvais pas, à plus d'une heure difficile, la Légion Etrangère a prouvé que sous sa longue capote bleue se cachaient des intelligences supérieures, des poitrines reconnaissantes ; et bien souvent dans ses annales, depuis sa formation, le sublime sacrifice du Caméron s'est renouvelé.

A l'arrière-garde de ces valeureux bataillons, formés et dressés à l'école des combats meurtriers, des brillantes fantasias des beys et des émirs de l'Algérie, marche modestement le Zéphir, ce héros du conseil de guerre, des razzias interminables et de la lutte de Mazagran toujours renouvelée, partout où il dresse les bâtons de sa tente, où le sable, la terre détrempée garde l'empreinte de son pas gymnastique. Destiné par sa position exceptionnelle de bataillon disciplinaire, à ne faire que de la chaire à canon, à n'être qu'une cible quelconque qu'on lance en avant pour juger de la position de l'ennemi, de la justesse de son tir ou de la portée de sa mitraille, le Zéphir n'en fait pas moins son devoir et son service. Son insouciance au feu, sa vaillance et ses immenses travaux d'assainissement sur les routes d'Algérie et du Mexique, lui ont fait une place enviée dans l'histoire militaire de ce siècle, et plus d'un brave officier se dispute l'honneur de commander à ces pauvres parias, qui expient un moment d'erreur et d'indépendance mal comprise, sous les inflexibilités draconiennes du code militaire.

Derrière le Zéphir, marche l'avant-garde de l'armée de France, le petit Chasseur de Vincennes. Souple, bien découplé, dévorant en se promenant des marches et des contremarches incroyables, faisant mouche là où un Tyrolien manquerait son chamois, un trappeur Canadien son caribou, il se dispute avec le Zouave l'honneur d'être le premier soldat du monde. Par son éducation militaire il a su se plier et se briser bien vite au genre de guerre que faisait la France au Mexique. Pour lui, l'embuscade, l'affût au pied d'une vieille ruine, au détour d'un sentier, la guerre de tirailleur, voilà son élément. Il a de l'étoffe du guérillero sans en avoir la lâcheté, et son exemple n'a pas tardé à inculquer à ses camarades les premiers principes, les premières données qui ont créé dans l'armée française une rivale à l'école d'Afrique, l'école du Mexique. De son sein sortiront plus tard des généraux et des maréchaux illustres

par leurs faits de guerre comme par leurs connaissances, et le 7ème, le 51ème, le 62ème, le 81ème, le 95ème, le 99ème de ligne, les hussards, les chasseurs de France, la Gendarmerie, le Génie et l'Artillerie, n'auront pas peu contribué par leur énergie et leur dévouement chevaleresque à jeter leurs noms à la postérité.

A mesure que ces héroïques régiments défilent sous ma plume, je sens naître en moi le regret de ne pouvoir élargir le cadre de cet ouvrage pour pouvoir mieux les faire connaître à mon lecteur, mais l'espace me manque, et d'ailleurs la plupart de ces choses ont été dites avant moi, et mieux que par moi, par Louis Noir et Jules Noriac. [1] Mais avant de reprendre le fil de ces souvenirs et de vous ramener autour de nouveaux bivouacs, je ne saurais fermer ce chapitre sans dire un mot de la contreguérille, des troupes égyptiennes, autrichiennes, belges et mexicaines, et surtout sans réhabiliter une arme dont le troupier français fait peu de cas, et qu'il désigne sous le nom dérisoire de Tringlots.

Faisant plutôt un métier de charretier que de soldat, le train militaire a rendu des services tellement importants au Corps Expéditionnaire, que sans lui, il est très-probable que vingt-cinq mille hommes n'auraient jamais réussi à faire flotter sur les pics des Andes, leur drapeau triomphant. Service pénible s'il en fût un, nuits et jours par chemin, obligé de se suspendre à la crête des précipices pour ne pas être entraîné avec ses chevaux et ses fourgons au fond de l'abîme, de se jeter dans la boue jusqu'au menton pour retirer ses équipages qui se noient, de rester inactif devant les boulets de l'ennemi, et de maintenir, dos tourné, ses animaux qui se câbrent de terreur sous les rafales terribles de la mitraille: voilà la vie du Tringlot. Si sa carrière n'a pas tout le brillant et le vernis éclatant qu'a celle de ses camarades, il a du moins sa part plus large de fatigues et d'ennuis. Chez lui, le courage de se sacrifier tient lieu de la gloire de combattre, et si sa croix d'honneur n'a pas été gagnée dans le sang de l'ennemi, il peut se dire qu'elle n'en a pas moins été honorablement acquise, car il l'a ramassée dans les sueurs de son travail et de son dévoument.

Le trait d'union qui relie ensemble le corps expéditionnaire et les contingents étrangers était la contreguérille, dans l'organisation de laquelle entraient pêle-mêle, Français, soldats congédiés, aventuriers de toutes les religions et de tous les drapeaux, vrais démons rouges, *demonios colorados*, qui ont mérité, à coup sûr, cette énergique épithète. Grassement payés — un dollar par jour — vivant

1 M. le Général de division Trochu, vient de publier à son tour une magnifique étude militaire, intitulée "*l'armée française en* 1867." (NOTE DE L'AUTEUR.)

en vrais nababs dans les villages où ils sont stationnés, faisant le coup de feu avec autant d'insouciance qu'une bande de moutards jouant au soldat; ils ont été commandés par un homme dont la mémoire ne s'éteindra pas de sitôt au Mexique.

Ancien colonel d'état-major de l'armée française, mis en disponibilité pour une histoire trop longue à raconter ici, l'étranger qui entreverrait une première fois la belle tête du colonel Dupin, la prendrait pour le parfait modèle du buste d'un patriarche. La bonté et l'énergie semblent se donner la main sous son épaisse barbe blanche, et, à voir la douce expression de ses yeux mélancoliques, jamais on ne se douterait que les jolies veuves de l'Etat du Tamaulipas ont souscrit, entre elles, la somme de $200,000, payable au galant qui leur rapporterait dans un plat, le chef vénérable du colonel. Pendant bien longtemps, il a été le seul, avec le colonel du quatre-vingt-unième de ligne, le comte de Pothier, qui ait compris la manière de traiter ceux qui incendient les villages, volent et assassinent les citoyens paisibles, éventrent les femmes et massacrent sans pitié les vieillards et les femmes sans défense.[2] Plus d'un guérillero lui doit son coup de grâce, sa dernière cartouche, et comme on sait que le père Dupin n'est pas trop avare de ses munitions, ils ont pris le parti de faire leurs petits coups de mains dans les états limitrophes de son département, sachant bien que cette désespérante tranquillité causerait plus de mauvais sang au colonel que toutes leurs démonstrations hostiles.

Cette énergique résolution de ne jamais faire quartier aux ennemis de l'ordre et du droit des gens, que les turcos et les contre-guérilleros mettaient si minutieusement en pratique, a été aussi suivie à la lettre par les Egyptiens. Leur blanc costume oriental fait ressortir à merveille leur teint couleur de cirage anglais. Taillés en tambours-majors, ils sont de force à lutter contre un grenadier de la Garde, et, sur leur constitution robuste, le vomito et les maladies pestilentielles que font naître les marais de la terre chaude ont eu rarement prise. Leur présence seule était une panique, et bien souvent le chacal a du tressaillir de joie au fond de son terrier en entendant leur cri de combat: "Chouïa! chouïa!" répercutés par les échos des Chiquihuites et des Cumbres. Toujours il a été pour eux un signal de liesse et de festin, et partout où le *fellah* Egyptien a planté sa tente au Mexique, ces deux insatiables mangeurs de cadavres, le chacal et le zopilote, suivaient leurs fournisseurs. Leurs funèbres glapissements de joie allaient porter

2 Termes de la proclamation que Maximilien a lancée le 2 octobre 1865, décrétant la peine de mort contre tout bandit pris les armes à la main.

jusque dans les sombres repaires du brigand de la montagne, la nouvelle de l'entrée en campagne des implacables *negros*, et alors tout fuyait et se cachait devant ces terribles précurseurs de la mort et de la destruction.

Le contingent autrichien, composé de génie, d'artillerie, d'infanterie, de lanciers, de hussards et de uhlans, avait en partage le service de la zône tempérée. Il était placé sous les ordres du général le comte de Thun, et il serait difficile de rencontrer ailleurs un corps d'armée plus beau et mieux discipliné. Ressemblant à s'y méprendre au militaire anglais, le troupier autrichien est généralement plus grand et plus fortement bâti. Il manœuvre avec autant de précision que ces petits soldats de plomb que nos mères nous donnaient, lorsqu'enfants nous avions été bien sages ; mais il en a aussi la raideur de mécanisme, et, à Solferino, il avait déjà sur le ceinturon de sa giberne les bayonnettes françaises, qu'il en était encore à ses feux de peloton. Comme organisation interne, les régiments autrichiens sont sans rivaux, et la masse de rapports que, dans une année, chaque officier est obligé de transmettre aux quartiers généraux, effrairait à juste titre plus d'un employé de ministère. Non-seulement on y fait un compte-rendu du service de chaque heure, mais chaque homme à des notes secrètes sur sa vie et ses habitudes déposées dans un casier spécial, et ses troupes seraient-elles stationnées dans le village le plus insignifiant du monde, que leur commandant est forcé de tracer par écrit et d'envoyer au ministère de la guerre, les plans d'attaque et de défense de chaque ruelle, de chaque mâsure ; des détails minutieux sur la possibilité d'une surprise, et les moyens les plus expéditifs de s'y maintenir et de s'y fortifier. On comprend bien qu'au Mexique, ils ont dû se départir un peu de tout ce bagage de discipline, et dans cette chasse au banditisme, ils rivalisent d'ardeur et de sang froid sinon de bonheur avec les Zouaves et les Turcos.

Une rumeur généralement trop répandue, et que j'ai trouvée jusqu'ici, tendrait a attribuer le peu de succès qu'ont eu depuis si longtemps les armes autrichiennes, à l'ineptie et à l'incapacité du câdre de ses officiers. Partout où j'ai vu des officiers Autrichiens je me suis plu à admirer leurs vastes connaissances, leurs profondes études, et sous le rapport de l'érudition je n'hésiterais pas à les déclarer supérieurs à l'officier Français. La plupart de ces revers ont pris leur source dans cette roideur de mécanisme dont je parlais plus haut. Quant à son courage, des anecdotes comme celle ci, que je trouve dans la *Gazette Universelle*, en disent plus que des pages entières.

A la suite de la bataille de Sadowa, les officiers de l'ambulance

prussienne se rendirent sur le terrain de la lutte avec les cordiaux de la pharmacie, car il faut leur donner cette justice, qu'ils ont été admirables de vigilance et de dévouement et toujours et partout— dans cette tâche terrible. Sur le bord d'un fossé, ils trouvent un jeune enseigne de Croates, tout criblé de blessures et râlant son agonie. On s'empresse à lui porter secours, il résiste et supplie qu'on le laisse mourir en paix. On insiste : il jure que l'eau froide lui fait du bien. La courtoisie exigeait qu'on se retirât après de semblables protestations. On le laissa donc.

Une demi-heure plus tard, les médecins repassèrent et trouvèrent le jeune homme étendu raide mort.

En redressant le cadavre, on découvrit sous son manteau, au fond du fossé... le drapeau du régiment. Cet héroïque enfant sauvait l'honneur du drapeau au prix de sa vie.

Il était assez curieux de voir à côté l'un de l'autre ces ennemis de la veille, les uns décorés de la croix de fer de Magenta et de Solférino, les autres portant modestement la médaille commémorative de l'expédition d'Italie. Parfois encore pendant mon séjour, les vieilles haines de jadis se rallumaient, mais presque toujours elles finissaient par se noyer dans une double ration où par s'étouffer sous les cendres des bivouacs. [1]

1 Au retour du siége d'Oajaca, en passant par Puébla, une violente querelle eut lieu entre quelques artilleurs Français et un détachement de hussards Croates. Ils étaient attablés autour d'une énorme quantité de choppes de bierre, et plus d'une protestation d'amitié et d'inaltérable dévouement avait été échangée, lorsque tout à coup un sergent Autrichien en verve, eut la malencontreuse idée d'entonner la chanson de Becker :

" Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides ;

" Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte ; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

" Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu ;

" Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant ; aussi longtemps que les hautes cathédrales se reflèteront dans son miroir.

" Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

" Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues."

Ecoutées dans un morne silence par les artilleurs Français, la réponse à ces paroles ne se fit pas longuement attendre, et un brigadier Alsacien se mit à en tonner sur le même air, " le Rhin Allemand " d'Alfred de Musset :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Au commencement, les officiers Français eurent peine à s'habituer au tutoyement que le code autrichien exige entre les militaires du même grade, mais petit à petit ils s'accoutumèrent à cet excès de camaraderie. De fréquents échanges de courtoisie et de politesse resserrèrent peu a peu les liens de l'amitié et lorsque je quittai Mexico, il n'y avait plus que la musique du 81ème de ligne et les cent cinquante imprésarios du régiment autrichien pour se faire la guerre à coups d'ophicléïdes et de trombones. Guerre harmonieuse et poétique, où les notes de Glück et de Beethoven remplaçaient les grandes voix du canon et du mortier, où les seules armes à craindre étaient les yeux noirs et brûlants des créoles du Paséo et de l'Alaméda.

Groupés autour de la fille de leur vieux roi, les Belges forment e beau régiment de la Garde Impériale, et leur coquet costume rappelle à s'y méprendre celui des folâtres damoiseaux du moyen-âge. Néanmoins, en grande tenue, leur immense chapeau calabrais leur donne un aspect trop théâtrale. Ils sont disséminés dans

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Que faisaient vos vertus germaines,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines ?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Si vous oubliez votre histoire
Vos jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mômoire ;
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée ;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Etiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand ;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement ;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant !

A peine, les premières stances de ce morceau étaient-elles achevées, que déjà les baïonnettes brillaient hors du fourreau, et le sang aurait coulé à flot, si le général prévenu à temps, n'avait pas fait coffrer ces terribles amateurs du " libre Rhin Allemand." (NOTE DE L'AUTEUR)

l'Etat du Mexico et dans celui de Michoocan, et pour des conscrits qui ne savaient pas même charger leurs carabines lorsqu'ils sont débarqués à la Vera-Cruz, ils ont prouvé pendant quelque temps du moins, qu'ils connaissaient leur consigne — aller en avant et mourir. A Tacambaro, trois cents des leurs surpris dans une église par les forces de Regules, se battirent jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que de déshonorer leur nouveau drapeau par une capitulation honteuse. Pour une première étape, cela promettait, si par malheur, l'esprit d'insubordination ne s'en était mêlé.

A tout seigneur tout honneur, et je terminerai ce chapitre par où j'aurais peut-être dû le commencer, les troupes Mexicaines. Sur leur compte je serai bref, car ennemies ou amies, elles ne valent pas grande chose. Ivrogne et trainant derrière lui un sérail trop considérable de femmes pour être brave, le soldat indigène s'est trop habitué pendant le demi-siècle de révolution qui a pesé sur son pays, à suivre la loi du plus fort et du plus riche, pour s'attacher fermement à une cause qui n'a qu'un but, la justice, et qu'un drapeau l'honneur. La plupart des généraux ralliés à l'Empire—Mejia, Mendoza et quelques autres exceptés—sont des transfuges sur lesquels personne ne peut compter, et l'on est tellement convaincu de ce triste état de chose, que pendant toute la durée de mon séjour au Mexique, un simple sous-lieutenant français avait préséance et commandement sur un officier indigène, de quelque grade qu'il fût. Quant à cette fameuse armée de libéraux placée sous les ordres de M. Juarez, les prouesses de ces prétendus défenseurs de la nationalité Mexicaine, se bornent à massacrer des soldats inoffensifs comme ceux de Paso del Macho de San Luis de Potosi ; de San Jacinto ou de Puébla à faire dérailler des convois de chemin de fer ; à *lasser* nos sentinelles avancées ; à fuir devant nos bayonnettes pour aller s'enfermer dans quelques villes où ils font le simulacre de se défendre. Puis, une fois le siége ouvert, à déserter par compagnies, par bataillons entiers, comme durant le siége d'Oajaca, et lorsque la France couroucée les a fait tomber à ses genoux, donner leur parole d'honneur comme M. le Général Ortéga lors de la reddition de Puébla, et profiter de la confiance que l'on met en leur gentilhommerie, pour s'esquiver sous un déguisement quelconque à travers nos avant-postes, et recommencer de plus belle.

Aussi avec de pareils adversaires les Corps Expéditionnaires avaient-ils pris le parti de faire peu de prisonniers. La voix du sang a beau crier, la voix de la justice l'étouffe et ses derniers arguments ne triompheront que du jour ou le dernier guérilleros, le dernier bandit se sera affaissé pour toujours sous une balle

vengeresse. Cette dure nécessité a été comprise pendant quelque temps au moins, et tant que la loi martiale a poursuivi sa mission terrible, le pays est sorti de sa torpeur, la sécurité est revenue, les croix du chemin n'ont plus été aussi nombreuses, et les troupes fatiguées se sont reposées. Ses décrets sans appel, étaient rendus sur ce principe de logique incontestable, que Napoléon émettait dans une de ses proclamations : " Sans justice prompte il n'y a que des partis, des oppresseurs et des victimes." Malgré tout ce que peuvent dire à l'étranger les personnes toujours à l'affût d'un révolutionnaire ou d'un homme en rupture de ban, pour le grimper sur le piédestal des proscrits et des martyrs, elle doit continuer jusqu'à la fin sa tâche sans faiblir et sans broncher.

C'est sur sa mâle vigueur et sur son énergie que repose toute entière l'œuvre de pacificpation et de tranquillité pour laquelle le Corps Expéditionnaire Français est venu de si loin afin de l'y consolider. A mesure qu'elle frappera, cinquante-quatre années de guerre civile, d'anarchie, de pillage de grands chemins, de meurtre, d'intrigues scandaleuses, de malversations, de malhonnêteté s'effaceront, et le Mexique, reprenant la voie du progrès et de la civilisation, aura fini par trouver cet idéal qu'il cherche en tâtonnant depuis si longtemps, l'amour du beau, de la concorde, de la moralité, de la famille, quatre amours qui, lorsqu'ils se groupent ici-bas, les uns avec les autres, prennent—mais dans toute sa véritable acception parce que là ils découlent de Dieu et non du sensualisme—le nom de liberté.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(A continuer.)

DE L'EGLISE.[1]

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

SECOND CARACTÈRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, ELLE POSSÈDE LA PLÉNITUDE DE LA VÉRITÉ RÉVÉLÉE.

MESSIEURS,

En reprenant ce cours de conférences, que d'autres ministères, et les solemnités religieuses ont interrompu, permettez-moi de rappeler l'ordre et l'enchaînement des vérités que nous avons démontrées.

Dans les deux premières conférences, nous avons établi la constitution de l'Eglise comme société à la fois divine et humaine et, par là même, parfaitement distincte des autres sociétés; comme société des âmes, unies dans une même foi; lien d'unité qui suffit à l'Eglise pour maintenir les fidèles, et qui la rend indépendante des sociétés civiles.

Dans les trois conférences suivantes, nous avons démontré la nécessité d'une autorité souveraine pour gouverner cette société; d'une autorité divine et humaine, pour diriger une société divine et humaine; d'une autorité infaillible pour définir et imposer la foi.

Ces notions claires suffisent pour faire reconnaître la véritable Eglise de Jésus-Christ. Car, seule, l'Eglise catholique forme une société religieuse unie dans une même foi; seule, elle se présente avec une autorité divinement humaine et infaillible.

1 L'un des directeurs de ce recueil ayant entendu cette conférence dans l'Eglise du Gesù, a cru que sa publication pourrait être utile aux lecteurs qui ont besoin d'être éclairés sur les questions qu'elle traite. Il a, en conséquence, demandé le manuscrit à l'éloquent prédicateur, qui a bien voulu le prêter. (*Note de la Rédaction*).

Mais dans un pays où l'Eglise catholique est environnée de tant d'églises rivales qui, toutes, prétendent au titre de véritable épouse de Jésus-Christ, il importe de tracer d'une manière plus précise les caractères qui distinguent la véritable Eglise des églises séparées. Quels sont ces caractères ?

Jésus-Christ a fondé son Eglise pour continuer sa divine mission sur la terre, pour conserver et répandre, partout et toujours, les trois dons surnaturels que le péché nous avait ravis, et qu'il nous a rapportés du ciel. La vie divine ou la grâce, la vérité révélée, et la sainteté.

La véritable Eglise est donc celle qui conserve et répand partout ces trois fleuves de vie, de vérité et de sainteté.

Mais les églises séparées ne prétendent-elles pas posséder aussi ces trois dons, et ces trois caractères? N'ont-elles pas la vie, puisqu'elles existent? La vérité, puisqu'elles enseignent? La sainteté, puisqu'elles en possèdent la loi, l'évangile?

Il est vrai, toutes les églises sorties de la véritable, ont pu conserver quelque chose de ce qu'elles ont puisé à leur source commune: l'erreur, ce n'est pas le néant, c'est l'altération, c'est la corruption de la vérité. Mais entre l'erreur et la vérité, est-il difficile de distinguer?

Dans la dernière conférence nous avons étudié le premier caractère de la véritable Eglise, la vie. Les églises séparées ont une apparence de vie; mais, dans la réalité, n'est-ce pas la mort? nous l'avons constaté.

L'Eglise catholique au contraire a la vie, la plénitude de la vie; elle la communique aux nations civilisées et aux peuplades barbares ou sauvages; depuis dix-huit cents ans elle triomphe des persécutions du glaive ou de la parole, des révolutions et du temps.

Si, maintenant, nous pénétrons plus avant pour rechercher la raison de cette puissance, nous la trouverons surtout dans la vérité, qui est le second caractère distinctif de la véritable Eglise.

La vérité est la grande force de l'Eglise; c'est même par la prédication de la vérité qu'elle commence pour amener les peuples infidèles à sa foi.

Mais ici nous nous trouvons encore en face des églises séparées qui prétendent avoir aussi le caractère de la vérité. Elles possèdent, en effet, des vérités ou des portions de vérité; car l'erreur porte toujours sur une vérité dont elle abuse. Comment donc distinguerons-nous la véritable Eglise de celles qui ne le sont pas?

La véritable Eglise est celle qui possède non-seulement quelque

portion de vérité, mais toute la vérité révélée par Jésus-Christ, c'est-à-dire, la plénitude de la vérité religieuse.

Or, à quels traits, à quel caractère reconnaître cette vérité complète, entière ? Demandons-nous d'abord quels sont les caractères de la vérité ?

Dieu est un, universel et perpétuel ; la vérité religieuse est donc une, universelle et perpétuelle. La véritable Eglise est donc celle dont l'enseignement possède la plus haute puissance d'unité, la plus haute puissance d'universalité, la plus haute puissance de perpétuité.

I

L'unité est le grand caractère de la vérité religieuse ; elle est une dans son dogme, une dans sa morale, une dans son culte. Car, en tout et partout, l'unité se constitue par la trinité. C'est la grande loi de la création. Quelle est donc l'église dont l'enseignement présente la vérité avec ce triple caractère d'unité ?

Remarquez d'abord avec moi un phénomène étrange. L'homme est un être enseigné, il ne connaît la vérité religieuse que par l'enseignement. Et cependant, seule, l'Eglise catholique se pose dans le monde avec un véritable enseignement ! Créée, dans son action apostolique, par cette parole de Jésus-Christ : " *Allez, enseignez toutes les nations !* " Seule, elle accepte, seule, elle conserve cet héritage de l'enseignement !

Voyez l'impuissance doctrinale des religions payennes ! ont-elles jamais enseigné ? Est-ce qu'on aurait pu sérieusement discuter la divinité des trois cents Jupiters et des cent mille dieux ou déesses que l'imagination ou les passions avaient créées ? Est-ce qu'aujourd'hui encore les religions de la Chine ou des Indes se discutent ? Nos missionnaires pourraient-ils sans rire, mettre en question la divinité des cinq cents mille idoles du Bouddhisme ?

L'Islamisme a-t-il jamais discuté la personne de Mahomet, sa mission, son inspiration, ses prétendus miracles ? A-t-il jamais employé d'autre argument que le glaive ? d'autre moyen de persuasion que la victoire ?

L'Eglise grecque a trouvé mille subtilités pour attaquer l'Eglise catholique, dont elle se séparait ; mais a-t-elle pu, dans son schisme, conserver l'autorité de l'enseignement ?

Non, elle n'a su se soutenir qu'en se plaçant sous la protection de la loi civile qui défend la discussion et le prosélytisme ! Oui, dans la Grèce moderne comme dans la Russie ; sous le gouver-

nement constitutionnel d'Athènes comme sous le despotisme de Constantinople ou de St. Pétersbourg, le grand schisme d'Orient n'a trouvé d'autre moyen de défense et de conservation, que cette loi qui révèle une double peur, peur de sa propre impuissance, peur de la puissance de la vérité !

Le protestantisme s'est levé au cri de la liberté, mais c'est avec le glaive et en caractères de sang qu'il écrit le dogme du libre examen. Calvin fait brûler ceux qui ne pensent pas avec lui et comme lui ; l'anglicanisme ne s'est établi que par la spoliation, l'emprisonnement, l'échafaud ; et, pendant deux siècles, il ne s'est maintenu que par une persécution permanente. En Suède, en Norvège, l'oppression subsiste encore ; les catholiques sont hors la loi. En Prusse, et en d'autres contrées d'Allemagne, on commence à peine depuis quelques années à concéder un peu de liberté à l'Eglise catholique.

Partout le protestantisme dans son origine, et pendant deux siècles, s'est appuyé sur le sabre et non sur l'enseignement.

Là même où la liberté de conscience et d'examen a passé dans la loi, comme aujourd'hui en Angleterre, le protestantisme peut-il avoir un enseignement ?

Proclamer, en matière de foi religieuse, le sens privé, l'interprétation et l'inspiration privée, n'est-ce pas renverser l'enseignement par sa base ? Tout enseignement repose sur des principes certains et reconnus. Or, quels sont les principes certains et les vérités reconnues dans l'église anglicane ? Si, en vertu de son inspiration privée, chaque fidèle peut nier, comme il arrive si souvent de nos jours, ce qui fait le fond même de la religion chrétienne, l'inspiration des livres saints et la divinité de Jésus-Christ, quelle doctrine peut-on y enseigner ?

Le ministre protestant peut-il enseigner, comme certain, un dogme quelconque sans se mettre en contradiction flagrante avec le principe même du protestantisme ? Oui, Dieu a tellement constitué sa vérité qu'on ne peut s'établir à côté, où contre, sans tomber dans l'impuissance de la contradiction.

L'église anglicane est donc sans autorité pour enseigner : à chaque vérité qu'elle propose, tout fidèle peut répondre, que, d'après son sens et son inspiration, c'est une erreur profonde. Avec des hommes inspirés il n'y a pas de discussion possible !

Seule, l'Eglise catholique a un véritable enseignement ; seule, elle a cette confiance en elle-même et dans la vérité. Elle expose ses dogmes, établit la vérité de la révélation et de la tradition sur lesquelles ils reposent ; les convenances qui les rendent raisonnables. Elle ne cache pas son enseignement au fond des sanc-

tuaires ; elle a partout des écoles et des chaires où elle enseigne les savants et les ignorants : elle remplit le monde de sa parole, nos bibliothèques de ses livres. Aucune science n'a parlé, écrit, imprimé comme la science catholique. Sûre de la vérité, elle ne craint pas la lutte ; elle aborde toutes les difficultés que lui apporte la science de chaque siècle et le progrès de chaque jour. Nos ennemis, pour nous attaquer et se donner une érudition facile, vont chercher dans nos théologiens leurs plus fortes objections, et laissent la réponse qui en est la claire solution. Ainsi faisait Voltaire, après tant d'autres ; nos incrédules modernes n'ont ni plus de science, ni plus de loyauté.

Dans cet enseignement, tout se tient, tout s'enchaîne, tout s'explique, dogme, morale et culte : c'est l'unité parfaite, caractère essentiel de la vérité. Car la vérité est une, comme l'erreur est multiple. Pour aller d'un point donné à un autre, il ne peut y avoir qu'une ligne droite, mais des lignes courbes à l'infini !

Pour conduire l'homme à Dieu il n'y a qu'une seule religion vraie, mais des religions fausses à l'infini. L'Eglise catholique est cette ligne droite : elle possède la plus haute puissance d'unité.

Et, d'abord, la plus haute puissance d'unité dans le dogme. Nous arborons le drapeau de notre doctrine, sans crainte d'être pris en défaut. Notre symbole est net, précis, complet : il enseigne tout ce qu'il importe de savoir sur Dieu, sur l'homme et leurs rapports, sur le passé et l'avenir, sur le bien et le mal, sur la chûte et la réparation, sur l'origine et les destinées finales : il y a, sans doute, encore des mystères, comme dans toutes les sciences ; mais comme la science, et mieux que la science, nous répondons à toutes les difficultés, et, si nous ne pouvons lever tous les voiles, nous faisons tomber toutes les objections, et nous donnons à la raison toutes les garanties qui rendent notre foi souverainement raisonnable.

C'est, en second lieu, la plus haute puissance d'unité dans la morale. Manifestation de l'amour substantiel du Père et du Fils, la morale catholique, sort des deux lois génératrices de toute la législation évangélique, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. De ce double amour jaillissent, comme de leur source profonde, tous les devoirs, toutes les vertus capables de développer le cœur, de former les mœurs pures, d'élever les caractères, de retracer dans les âmes la ressemblance et la sainteté de Dieu, et de constituer sur des bases solides la société domestique, civile et religieuse.

C'est enfin la plus haute puissance d'unité dans le culte. Il n'est point de religion sans un culte qui exprime et manifeste, par un acte extérieur, la vérité dans le dogme, la sainteté dans la morale. Le culte unit le ciel et la terre ; il rend à Dieu l'honneur qui lui

est dû ; il en fait descendre les grâces qui, seules, développent la foi et la sainteté dans les cœurs. Le fondement de notre culte c'est Jésus-Christ connu, adoré, aimé, réalisé dans la société. Le sacrifice de nos autels est la source des sacrements et de toutes les grâces. Il est à la fois, entre nos mains, un sacrifice et un culte de louange, d'expiation, d'impétration, d'action de grâces et d'amour !

Nous avons donc cette triple unité ; nous tenons à notre symbole, et, au besoin, nous donnons notre sang, notre vie plutôt que de sacrifier une vérité de notre dogme, une vertu de notre morale, une cérémonie de notre culte ! Telle est l'Eglise catholique.

Les églises séparées vous présentent-elles cette unité qui est la forme essentielle de la vérité ?

Ont-elles l'unité dans le dogme ? Mais par sa nature, le protestantisme ne rend-il pas impossible tout enseignement dogmatique ? Le protestant, conséquent à son principe, n'a qu'un seul acte de foi : Je crois à moi-même, à mon inspiration, à mon interprétation privée, c'est-à-dire à ma raison ! Chaque temple, chaque ministre a sa foi particulière : les fidèles mêmes qui s'assemblent dans un temple et se groupent autour d'une chaire, ne peuvent former une église ; ils n'ont pas une même foi. Chacun accepte ou rejette l'enseignement d'après son sens privé.

Les sectes protestantes ne s'accordent que sur un point : Guerre à l'Eglise catholique ! Sur tout le reste elles sont divisées ! Cette vue ne suffit-elle pas pour montrer où est la vérité, où est l'erreur ? La vérité est une, l'erreur est multiple !

Dès son origine, le protestantisme subit la conséquence fatale de son principe. A la vue des divisions qui déchirent l'hérésie, Luther fait entendre ses plaintes, ses gémissements. Il prie, il gronde, il menace ; mais sa voix, toute-puissante naguère pour déchaîner les passions, a-t-elle la même vertu pour leur faire accepter un frein modérateur ? Son autorité, comme celle de l'Eglise, est méconnue. Pour retarder cette rapide dissolution de la Réforme, les chefs convoquent une espèce de concile protestant : on veut formuler et faire accepter un symbole : mais il est impossible de s'entendre ! On convient enfin d'une confession de foi, c'est-à-dire de quelques articles fondamentaux que tous devront reconnaître, sans pouvoir les discuter. Mais, comme cela devait être, les confessions se multiplièrent à l'infini ; on eut la confession d'Augsbourg, la confession de Worms, la confession de Strasbourg, la confession de Genève, de Belgique, de Hollande ! Et chacune accepte ce que les autres rejettent, nie ce que les autres affirment !

Depuis ces confessions de foi, l'œuvre de dissolution s'est poursuivie : de négation en négation, on en est arrivé à nier l'inspira-

tion divine de la Bible, le péché originel, la divinité de Jésus-Christ. A Genève, on traitait de mômiers, c'est-à-dire de gens surannés, à l'état de momies, les ministres qui croyaient encore à la divinité de Jésus-Christ.

Les protestants, qui tiennent aux traditions chrétiennes, font des efforts pour conserver du moins ce qui fait l'essence du christianisme. Deux fois, dans ces derniers temps, tous les évêques et les ministres protestants de France se sont réunis à Paris pour convenir de quelque article fondamental qui pût sauver la foi ; mais comment s'accorder lorsque la plupart nient le péché originel et la divinité de Jésus-Christ, c'est-à-dire le christianisme lui-même ? Ces réunions bruyantes n'ont fait que révéler au monde les divisions qui déchirent toutes ces sectes, et nous apprendre que le protestantisme n'est plus une religion, pas même une doctrine !

Sans doute, il est des protestants qui, grâce à une heureuse nature et à une éducation plus heureuse encore, ont conservé dans la famille les traditions chrétiennes, et, par le cœur restent catholiques au sein de l'hérésie. D'autres, livrés aux études religieuses, comme les docteurs d'Oxford, sont à la recherche de ces traditions perdues, et quand l'amour de la vérité les dirige, ils sont conduits, presque sans s'en douter, aux portes de l'Eglise catholique. De là, ces conversions nombreuses de docteurs et de ministres distingués dans le clergé anglican. Conversions d'autant plus glorieuses qu'elles emportent toujours le sacrifice d'un riche bénéfice et d'une haute position dans l'église anglicane et dans le monde.

A la suite de ces conversions et de ces conquêtes de la vérité catholique, un grand mouvement se prononce actuellement dans certaine église d'Angleterre. Effrayée du vide de ses temples et de ses offices dont on a chassé Dieu, elle essaie de ranimer son culte et de réchauffer les âmes en adoptant les cérémonies et les ornements, le sacrifice et les sacrements de l'Eglise catholique. Les fidèles de cette église prennent le nom de *Ritualistes*. Le gouvernement anglais effrayé de ce mouvement, vient de nommer une commission pour arrêter l'église anglicane sur une pente qui pourrait la conduire à Rome. Mais vains efforts ! Ce mouvement ressort des besoins impérieux de la nature religieuse de l'homme. Longtemps l'hérésie a vécu de sa haîne contre l'Eglise catholique ; aujourd'hui que ces haînes tombent, on sent le vide, l'inanité de l'église séparée de la source de la vie, et les âmes se tournent vers elle. Mais on ne peut s'arrêter là ! Que servent nos cérémonies extérieures, si Dieu n'est pas là pour les remplir et les animer ? Qu'est-ce que l'oblation du pain et du vin, si Dieu, à la parole du prêtre, ne vient révéler et, en même temps, cacher sa présence réelle sous ces

voiles eucharistiques ? Qu'est-ce que la confession, si la parole du prêtre n'a pas la puissance de remettre les péchés ? Or le ministre anglican peut-il se donner cette puissance de commander à Dieu et de parler en son nom ? Cette puissance n'appartient qu'à l'église à qui Jésus-Christ l'a confiée. Hors de son sein, les sacrements et les cérémonies ne sont plus que des signes vides de réalité.

Mais ce mouvement annonce que cette Angleterre, qui était autrefois appelée l'Ile des Saints, se rapproche et gravite vers le centre de l'unité et de la vérité. Saluons avec joie cette espérance de la voir bientôt reprendre sa place dans l'Eglise dont elle est sortie ! En revenant à nous, elle retrouvera ce que l'hérésie lui a ravi, la paix dans la vérité ! L'unité dans le dogme, dans la morale, dans le culte !

II

L'Eglise catholique a donc la plus haute puissance d'unité. J'ai ajouté que son enseignement possède aussi la plus haute puissance d'universalité, c'est-à-dire, qu'il est universel, parcequ'il possède toutes les vérités dont Jésus-Christ lui a confié le dépôt ; et, en second lieu, qu'il est universel, parcequ'il s'adresse à tous les peuples : *Euntes docete omnes gentes.*

Et, d'abord, la véritable église est celle dont l'enseignement contient toutes les vérités révélées.

La vérité religieuse ne se crée pas ; ni le talent, ni la science, ni la puissance n'y suffisent. La vérité religieuse vient du ciel. La gloire de l'Eglise, c'est de l'avoir recueillie sur les lèvres de l'homme-Dieu, et de l'avoir conservée sans en retrancher, et sans y ajouter un *iota.* Cette vérité est son trésor ; elle y tient comme à la vie. Toujours, elle l'a défendue contre les puissances de la terre, qui prétendaient l'asservir ou la réduire au silence ; elle a maintenu sa liberté au prix de son sang. On est toujours libre quand on sait mourir. Toujours, aussi, elle l'a défendu contre les erreurs de tous les siècles : elle a exposé, développé, défini la vérité catholique, mais elle n'a pas ajouté un dogme nouveau à son symbole.

Les autres religions ou églises n'ont que des vérités tronquées, incomplètes, souvent altérées par l'erreur ; et ce qu'elles ont de vérités, c'est de l'Eglise qu'elles le tiennent : ce sont des vérités catholiques ; et si ces religions ont conservé quelque vie, quelqu'efficacité dans les âmes, c'est à l'Eglise catholique qu'elles le

doivent. Ce qu'elles ont de vrai, de bon, nous pouvons le revendiquer comme un bien qui nous appartient, un bien catholique.

Lorsque Mahomet a pris pour dogme fondamental de sa religion, l'unité de Dieu, il n'a pas créé un dogme nouveau : c'est un dogme catholique, qui reste catholique et nous appartient. Si les vérités qu'il nous emprunte et qu'il altère par les erreurs de son invention, font des conquêtes sur l'idolâtrie, qui conservait moins de ces vertus religieuses, c'est à cette portion de vérité catholique qu'il doit ses succès.

Lorsque Luther prend la Bible pour en faire la base de la réforme, il n'ajoute pas aux vérités qu'elle renferme ; l'inspiration privée peut altérer et retrancher, et c'est ce qu'elle a fait. Mais toutes les vérités religieuses qu'a conservées le protestantisme, elles nous appartiennent, ce sont des vérités catholiques.

Dans toutes les religions fausses de l'idolâtrie, dans toutes les grandes hérésies qui ont déchiré l'Eglise, vous trouvez toujours le même caractère ; la vérité religieuse primitive ou chrétienne altérée, corrompue par l'alliage sacrilége de l'erreur et des passions !

Pour abréger cette étude, arrêtons-nous aux innombrables sectes du protestantisme ; ce que nous en dirons peut s'appliquer à toutes les sectes qui se sont formées depuis le commencement du monde

La réforme a pris la Bible comme unique fondement de la religion ; avec la Bible elle a pris toutes les vérités qu'elle contient. Mais qu'en a-t-elle fait ? Venez, sectes innombrables, venez apporter le fruit de vos labeurs ; qu'avez-vous à produire au grand jour ? Avez-vous ajouté une seule vérité à notre symbole ? une seule vertu à notre morale ? un seul acte efficace à notre culte ? qu'avez-vous fait ? Ah ! vous avez agité le monde, fait couler des torrents de sang, renversé les autels, profané les temples, brisé les images des saints ; mais enfin qu'avez-vous fait ? Avez-vous élargi l'enseignement religieux ? ouvert de nouveaux horizons ? fait luire une lumière nouvelle ? Je regarde.... je ne vois que le cahos des doctrines ! Je prête l'oreille, je n'entends que des voix de blasphème !

Si j'interroge votre histoire, je vois que vous protestez contre tout dogme catholique. Vous niez, mais quelle vérité avez-vous ajouté à notre symbole ? vous avez nié l'autorité de l'Eglise en secouant son joug, comme Satan a nié l'autorité de Dieu en se révoltant contre lui ; mais est-ce la conquête d'une vérité ? Vous avez nié la divine infaillibilité de cette autorité ; et, à sa place, vous avez mis l'infaillibilité du sens privé, c'est-à-dire le cahos ! Vous avez nié le mystère de l'amour infini, le sacrifice adorable de nos autels, qui est le centre et la vie de notre culte ; et vous n'avez

plus qu'un temple vide comme le palais dont a chassé la royauté. Mais faire le vide dans le temple, est-ce ajouter à l'efficacité du culte ? Vous avez nié la confession, ce moyen puissant de régénération, quel moyen plus efficace avez-vous trouvé pour réhabiliter les consciences ? Vous êtes-vous donc enrichi en vous dépouillant ?

Je ne demande pas ce que le protestantisme a fait à l'endroit de la vertu, de le sainteté. Nous en parlerons en montrant la sainteté de l'Eglise.

A toutes les sectes, à toutes les églises séparées, nous dirons donc : Vous avez beau faire : jamais vous ne créerez un dogme nouveau ; jamais, non plus, vous n'anéantirez un dogme ancien. La puissance de créer et d'anéantir, est une puissance réservée qui n'appartient qu'à Dieu. Un pouvoir vous est laissé : vous pouvez altérer, corrompre, nier la vérité, comme vous pouvez altérer, corrompre, nier la nature, le corps et l'âme humaine ! mais vous n'anéantirez rien. Lorsqu'après bien des efforts et des insultes, vous croirez avoir triomphé de la vérité et tenir l'église de Jésus-Christ dans le tombeau, vous la verrez, tout à coup, soulever la pierre du sépulcre, et, comme Jésus-Christ, sortir triomphante et couronnée de gloire ! L'Eglise est donc catholique, parce qu'elle possède la vérité, et toute la vérité révélée !

Elle est également universelle ou catholique comme la vérité, parce que son enseignement s'adresse à toutes les nations qu'elle doit réunir dans son sein, selon la parole du Sauveur : *Euntes docete omnes gentes.* Le commencement de toutes choses, dit un Père grec, c'est l'église catholique. Elle a été établie dès le commencement pour recueillir dans son sein tous les élus de Dieu. La vérité et la grâce lui ont été données pour conduire les hommes au salut.

Elle est, en second lieu, catholique et universelle : c'est le nom qu'elle se donne, que tout le monde lui accorde, et qui la distingue de toutes les autres églises.

Enfin, elle est, de fait, catholique ou universelle, parce qu'elle est partout, en Amérique comme en Europe, en Asie comme en Afrique ; elle réunit dans son sein plus de fidèles que toutes les églises séparées ensemble.

Le protestantisme est sans doute répandu dans toutes les parties du monde ; mais cette diffusion ne suffit pas pour établir la catholicité. L'universalité c'est l'unité dans l'espace. Or le protestantisme manque de cette unité qui unit les âmes dans une même foi. Il n'est pas une église ; il se compose d'innombrables églises qui se séparent, se divisent et s'anathématisent.

On a prétendu que ces églises divisées sont autant de branches

unies sur un même tronc. C'est une erreur. Ces branches sont sorties de l'église catholique, elles sont séparées du tronc. Elles ne lui appartiennent plus. Elles ne sont pas non plus unies entre elles. Peut-il y avoir union de foi, de sacrement, de grâce, entre des églises qui admettent, et des églises qui rejettent le péché originel, la divinité de Jésus-Christ, la rédemption, les sacrements, le ciel, l'enfer? Le nom commun de protestantisme, qui n'exprime qu'une négation, ne suffit pas pour unir ces églises opposées.

Pour nous, au contraire, nous formons une seule et même église. Parcourez le monde : à l'orient comme à l'occident, au midi comme au septentrion; partout, ne trouvez-vous pas le même autel, le même ministre, le même sacrifice, les mêmes cérémonies, les mêmes prières? N'est-ce pas le même symbole que tout le monde chante ou récite, le même enseignement qui descend de toutes les chaires catholiques, les mêmes sacrements qui s'administrent? Tous ne reconnaissent-ils pas une même autorité, soumis à leur évêque et avec l'évêque au Souverain Pontife de Rome?

Tel est le grand spectacle que présente au monde l'église catholique, son universalité, l'unité dans l'espace. Second caractère de la vérité.

III

Le troisième caractère de la vérité et de l'Eglise, c'est la perpétuité. Il ne faut ici qu'un regard pour distinguer la vérité de l'erreur.

L'Eglise enseignant toujours la même doctrine, n'est-elle pas aussi visible dans le monde, que la pyramide du désert l'est aux yeux du voyageur? Cet enseignement est d'un granit que le temps ne peut altérer. Il a son histoire qui date du commencement et que nous voyons se continuer sans changement.

Les églises séparées, au contraire, portent sur leur front la date de leur naissance et le signe de la nouveauté. Nous connaissons le jour de leur apparition dans le monde, nous indiquons l'heure où le père du protestantisme, Luther, doublement apostat, foulant aux pieds les vœux de la religion et du sacerdoce, vint sur la place de Wittemberg, brûler la bulle du Pape, et lever le drapeau de la révolte. A toutes les églises qui en sont sorties, nous disons : nous vous connaissons ; vous êtes nées d'hier ; nous vous devançons de quinze siècles ! Filles de la révolte, vous n'êtes pas une religion, vous n'êtes qu'une scission ! Votre histoire n'est qu'un perpétuel

changement, et pour vous réfuter et vous convaincre d'erreur, nous n'avons qu'à écrire, avec Bossuet, l'histoire de vos variations !

Pour nous, au contraire, nous venons en ligne directe des apôtres et de Jésus-Christ. Notre symbole est leur symbole, notre foi est leur foi ! Depuis deux mille ans bientôt écoulés, les évêques, leurs successeurs, et tous les prêtres, ont prêché au monde le même Dieu, la même foi, le même baptême ! Que serait-ce si nous évoquions ici toutes ces générations qui ont entendu leur enseignement ? Venez, oui, venez des quatre vents du ciel, peuples catholiques de tous les siècles ; faites nous entendre les accents de votre immortelle croyance ! Mais, c'est notre vieux symbole que redisent ces innombrables enfants de l'église ! Au milieu des variations et de la mobilité des doctrines humaines, cette unité dans tous les lieux et dans tous les siècles, n'est-elle pas un miracle permanent, un miracle visible qui atteste la divinité de cette église ? Voyez-là, cette église, toujours la même, avec son impérissable symbole, son inaltérable législation, et son culte éternellement un. Vingt siècles n'ont pas détaché une pierre de cet édifice de vérité ; et les générations, en passant devant son trône immuable, la saluent reine de l'éternité !

P. Bertrand, S. J.

LE RITUALISME EN ANGLETERRE.

La chambre des Lords en Angleterre s'est dernièrement constituée en concile pour débattre une question de rubriques et de cérémonies. Ici, on ne serait pas médiocrement étonné, s'il prenait fantaisie à nos législateurs de faire des réglements en ce qui touche à cette matière. En Angleterre, les choses se passent autrement. Le souverain, en son parlement, est le premier législateur de l'église établie par la loi. La suprématie royale, voilà le premier et le dernier mot de la constitution de cette église, le dogme générateur de son existence, le lien le plus fort de sa discipline. Le monarque n'est pas seulement " l'évêque du dehors " comme Constantin et Charlemagne se glorifiaient de l'être pour la vraie église ; mais il est vraiment juge en dernier ressort, le législateur suprême, le chef de l'église qu'il a lui-même formée, établie et organisée.

Le comte de Shaftesbury demandait donc, le 7 mai, permission à la chambre des Lords d'introduire un projet de loi pour arrêter les abus de ce qu'on est convenu d'appeler en Angleterre, " le Ritualisme." Plusieurs des seigneurs spirituels étaient en faveur de la loi projetée, et ils ne faisaient pas difficulté de reconnaître au monarque le droit de législation en cette matière purement spirituelle, comme on le verra. Le comte de Derby fut d'avis que l'on demandât à Sa Majesté de vouloir bien instituer et nommer une commission royale chargée de faire l'examen des abus dont on se plaint, et de suggérer les mesures qu'il conviendra dans la suite d'adopter. L'avis du premier ministre fut suivi. Nous verrons plus tard les résultats pratiques de cette décision. En attendant, il nous sera bien permis d'examiner pour notre compte quelle

est la signification de ce mouvement religieux qui agite les esprits depuis déjà plusieurs années. Sans être membre de la commission royale, rien ne nous empêche de dire en quoi consiste le ritualisme en Angleterre, de quels courants d'idées religieuses il est l'indice, où il semble devoir conduire ses adhérents et, en général, la société dite anglicane.

I

Nous ne craignons pas de dire que le ritualisme nous apparaît tout d'abord comme une protestation. A première vue, il n'y a là rien qui nous doive surprendre, et l'on serait tenté au plus de n'y voir que le développement d'une révolution religieuse qui, dans son exercice et de son aveu même, n'a toujours été qu'une suite malheureuse de protestations. Ici, toutefois, il y a autre chose : nous voyons dans une église dite réformée, dans une des parties innombrables en lesquelles s'est divisée l'œuvre des Luther et des Calvin, une fraction, un certain nombre d'hommes éclairés, pieux même, se lever pour protester contre ce qui se croit et se dit, contre ce qui se pratique ou plutôt ne se pratique pas dans leur église. Jusqu'à présent, ils sont encore membres de l'église établie, malgré ces sévères paroles d'un évêque anglican : " Nul enfant fidèle de notre mère, l'église d'Angleterre, nul homme aimant et respectant notre formulaire de prières..... ne peut en conscience et en honneur donner à ce mouvement religieux (le ritualisme) son consentement délibéré et son approbation." [1] L'évêque de Salisbury (anglican) ne partage pas l'opinion de son confrère. Il y donc division même parmi les dignitaires de l'anglicanisme.

Les Ritualistes se rattachent au grand parti auquel le docteur Pusey a donné son nom. Il y a déjà quinze ans et plus qu'ils ont commencé à introduire les rites et les cérémonies du culte catholique dans leurs églises. Les puséistes demandent un retour complet aux doctrines de l'antiquité, un moment oubliées, disent-ils, en Angleterre. Les ritualistes, de leur côté, veulent accorder la discipline extérieure avec le dogme ; de là, l'introduction dans les offices publics de tout un système de rites et de cérémonies dont l'Angleterre protestante avait perdu le souvenir, ou ne se rappelait que pour les mépriser. On verra, plus tard, par quels rapports

1 Ritualism. A sermon preached in Bristol Cathedral, Nov. 4, 1866. By Charles John, Bishop of Gloucester and Bristol.

intimes les dogmes de l'école d'Oxford tiennent à la liturgie des ritualistes.

Ceux-ci ne prétendent pas, au reste, s'écarter du sens des trente-neuf articles de la confession anglicane, lesquels sont en même temps la base de la constitution de cette église. Le XXe article dit : " L'église a le pouvoir de faire des réglements et d'établir des " cérémonies." Les rédacteurs des articles n'ont pas entièrement éliminé l'ancienne liturgie. Le livre de la Prière Commune, (Book of Common Prayer) qui est le rituel autorisé, a conservé quelques restes, en petit nombre, de l'ancienne discipline. Développer ces restes décharnés, perdus dans les formulaires, au point d'y faire entrer à peu près toute la liturgie catholique, telle est l'œuvre que se proposent d'accomplir les ritualistes anglais. Ils dépassent même le but. Nous voyons que dans un livre intitulé " Directorium Anglicanum," espèce de manuel des cérémonies, ils entrent dans des détails assez puérils. Toute réaction est exagérée, au moins dans ses détails.

Le ritualisme qui est, comme nous le ferons voir, une réaction contre l'esprit calviniste, n'a pas échappé à cet inconvénient. John Bull n'avait pas l'habitude de poser en rubriciste ; il ne faut donc pas s'étonner de le voir embrouiller un peu les choses et marcher un peu trop pesamment autour de l'autel qu'il vient de relever.

Au moins l'intention est excellente et, en général, dignement exécutée. On a donc vu, depuis plusieurs années, un grand nombre de ministres anglicans essayer de renouer la chaîne des glorieuses traditions catholiques. La réforme avait brisé cette chaîne, en dépouillant les temples d'une magnifique liturgie, qui remontait jusqu'aux temps anciens. Mais aujourd'hui, les autels, brisés par les disciples de Calvin, sont de nouveau érigés ; l'encens, qui fume, fait monter au ciel la prière du peuple : le lieu de la prière est orné de fleurs, on n'est plus en proie à la fureur iconoclaste qui bannissait les images saintes. Les vieux chants catholiques sont entendus, et aux yeux d'un peuple émerveillé se déroulent toutes les pompes d'un culte que trois siècles d'abandon avaient fait oublier. A cette renaissance de toute une liturgie viennent s'ajouter plusieurs des pratiques de l'ancienne religion des anglais ; le jeûne, la confession et le culte de la présence réelle.

Il y a telles églises en Angleterre où les cérémonies catholiques sont imitées avec une fidélité vraiment extraordinaire. Le catholique saura toujours remarquer la différence entre la réalité et l'imitation, mais la ressemblance n'en est pas moins frappante. Nous avons entendu rapporter une aventure, qui fut pour une bonne Irlandaise, récemment arrivée en ce pays, une cause de

très-violente indignation. La famille où elle était entrée en service fréquentait une église dont le pasteur, sans être ritualiste, a imité beaucoup de nos cérémonies. On y conduisit la nouvelle arrivée ; c'était pour l'office du soir. Elle remarqua bien que les chants étaient en langue anglaise et elle commença dès lors à avoir des doutes quant à l'orthodoxie de ses maîtres et de leur pasteur. Néanmoins, comme tout le reste se faisait très-régulièrement, qu'elle voyait l'autel, les surplis, la chape du célébrant, elle se tranquillisa. Tout en disant son chapelet, elle vit arriver la fin des vêpres. Jusque là rien n'avait manqué, pas même l'encens au magnificat. Mais quand elle entendit le célébrant chanter les oraisons en langue anglaise, tous ses soupçons se confirmèrent ; elle n'y put tenir, et sortit à la hâte en disant : " Que le bon Dieu ait pitié de mon âme, c'est le *vieux garçon*[1] lui-même transformé en ange de lumière."

Nous n'avons pas les moyens de constater l'étendue et les développements que le ritualisme a pu prendre en Angleterre. Nous savons seulement qu'il a fait des progrès considérables, surtout depuis quelques années. Ces progrès sont assez importants pour attirer l'attention des évêques assemblés en synode, ainsi que du gouvernement lui-même. Un journal de Londres disait en décembre 1865 : " C'est un fait que les plus splendides églises de Londres, celles où la prédication est le plus inspirée par l'esprit de la doctrine catholique, où nous trouvons la liturgie anglicane célébrée le plus pompeusement par des ministres revêtus de chasubles et de dalmatiques, et l'autel orné de cierges allumés ; où le chant grégorien et les nuées d'encens produisent une frappante imitation du culte extérieur de l'église catholique ; ne sont pas situées dans les quartiers aristocratiques..... mais dans les quartiers bourgeois et dans les régions ou habite l'artisan. Et dans tous ces endroits l'assistance se compose de la classe pauvre et de la classe moyenne."

On peut donc assurer qu'un nombre considérable [2] de ministres anglicans ont réussi à introduire dans leurs églises un cérémonial qui est un retour positif vers l'ancienne liturgie catholique. Nous avons dit qu'il y a là une protestation contre l'ordre de choses qui a été le résultat de la réforme en Angleterre.

Les auteurs des trente-neuf articles étaient évidemment imbus des principes calvinistes. Ils ont conséquemment introduit dans leur formulaire l'esprit iconoclaste de leur coryphée. C'est contre les doctrines anti-liturgiques des hérésiarques du seizième siècle

1 Old Boy, *alias* le diable.

2 Eux-mêmes disent 2,000.

que le concile de Trente a cru devoir protester par ces paroles : " Si quelqu'un ose dire que les cérémonies reçues et approuvées dans l'église catholique et qui sont en usage dans l'administration solennelle des sacrements, peuvent être sans péché, ou méprisées, ou omises, selon qu'il plaît aux ministres..... qu'il soit anathème." (Session VII. can. 13). Le ritualiste anglican est heureux de souscrire à cette doctrine et il cherche à la mettre en pratique. Il admet pleinement ce que dit le même concile, au chapitre V, de la session XXII : " La nature de l'homme étant telle qu'il ne peut " aisément, et sans quelque secours extérieur, s'élever à la médi- " tation des choses divines : pour cela l'Eglise, comme une bonne " mère, a établi certains usages, comme de prononcer à la messe " des choses à basse voix, d'autres, d'un ton plus haut ; et a intro- " duit des cérémonies, comme les bénédictions mystiques, les " lumières, les encensements, les ornements et plusieurs autres " choses pareilles, suivant la discipline et la tradition des Apôtres, " et pour rendre par là plus recommandable la majesté d'un si " grand sacrifice ; et pour exciter les esprits des fidèles, par ces " signes sensibles de piété et de religion, à la contemplation des " grandes choses qui sont cachées dans ce sacrifice."

Précisément parce que, sur la question liturgique, ils se rapprochent de la vraie église, les ritualistes nous paraissent s'éloigner de la communion religieuse à laquelle ils se font gloire d'appartenir. Bien plus, ils protestent contre elle. Henri VIII, à la vérité, n'avait pas touché à la liturgie. Mais sous son fils Edouard VI, on en fit une nouvelle qui consiste surtout à éliminer une grande partie des cérémonies anciennes. A cette époque, le calvinisme avait pénétré en Angleterre. Les rédacteurs du formulaire de " prière commune " et des trente-neuf articles étaient plus ou moins imbus de cet esprit froid, indifférent à ce qui est beau, profondément hostile à la tradition catholique, et se plaisant dans une croyance sans culte, ou dans un culte tout au plus morne et froid comme le sombre hérésiarque de Genève. Partout où les disciples de Calvin purent introduire leurs doctrines, les saintes majestés, les joyeuses solennités du vieux culte, qui avait charmé et sanctifié tant de générations, furent impitoyablement abolies. La chaire du prédicant, la bible qu'il lisait et expliquait, tels devinrent à peu près les seuls objets du culte réformé. En Angleterre, sous Edouard VI, et sous Elizabeth, on n'osa pas aller aussi loin. Le peuple anglais est trop profondément traditionnaliste, pour qu'on pût impunément et tout d'un seul coup faire table rase de ce que les siècles passés avaient aimé et pratiqué. On se contenta donc de retrancher une partie, de modifier et de défigurer

le reste. On s'attacha, tout en respectant en apparence certains rites très-importants, à les exprimer d'une manière ambigue.

Les questions de liturgie furent une des causes des troubles qui agitèrent le règne de Charles Ier. Les Puritains, les Têtes-Rondes de Cromwell étaient ennemis acharnés des rites et cérémonies ; en cela, ils se montraient disciples fidèles de Calvin. Sous Charles II, on retoucha encore la pauvre liturgie d'Edouard VI, et on acheva de la rendre aussi ambigue et aussi insignifiante que possible. Le Père Newman, dans un de ses ouvrages, [1] fait parler deux archéologues anglicans. Les trente-neuf articles les inquiètent bien un peu dans leurs innovations en fait de costume ecclésiastique, de cérémonies et même de doctrine. " Il faudrait examiner " quelle signification peut être donnée aux trente-neuf articles, dit " l'un. D'abord, répond l'autre, il faudrait savoir si ces articles ont " une signification quelconque." Quelque soit le sens des misérables débris liturgiques contenus dans les formulaires anglicans, le clergé et les autres membres de cette église n'attachèrent que peu de prix aux pratiques extérieures du culte. La communion anglicane devint une religion confortable, une religion comme il faut, avec un service ennuyeux au possible, ne disant rien au cœur, n'élevant pas l'esprit au-dessus de la terre, ne reflétant plus le beau, cette splendeur du vrai, et laissant tomber les hommes dans ce froid formalisme qui a été l'un des traits distinctifs de la religion d'état, jusqu'au moment où les puséistes sont venus sonner l'alarme. Le rationalisme des déistes, qui ne comprennent pas la nécessité d'un culte extérieur, est la production du protestantisme calviniste ennemi des pompes de la liturgie.

Le ritualisme, au contraire, qui veut que les églises retentissent encore des chants inspirés par la foi antique, et que, dans le sanctuaire, autour de l'autel et dans la nef, se déploient les cérémonies saintes, le ritualisme rend un service incontestable à la religion, dans un temps où la tendance des esprits est à l'indifférentisme, à l'oubli des intérêts surnaturels. Sans le culte extérieur, exprimé dans un système savant et harmonieux de rites liturgiques, l'esprit religieux va diminuant, s'obscurcit et finit par disparaître sous une couche de matérialisme, ou s'endort du sommeil léthargique de l'indifférence. L'homme est ainsi fait ; le créateur a voulu se faire connaître à sa créature humaine par le spectacle des choses visibles sur lesquelles il a répandu les rayons de sa beauté, pour que notre esprit sût les réunir et monter à l'aide de ce flambeau jusqu'à la lumière inaccessible où il a établi sa demeure. La création tout

1 Loss and Gain.

entière est pour l'homme un ensemble de signes sensibles, de sacrements naturels, qui excitent sa pensée et la portent vers les choses immatérielles et invisibles. Cette vérité, élémentaire pour nous, est méconnue par le très-grand nombre de ceux qui, oubliant que l'homme est composé d'esprit et de corps, ne conçoivent pas l'utilité et la nécessité d'un culte extérieur. En 1830, une grande partie des membres de l'église anglicane en étaient là, au moins pratiquement. On allait au temple, on écoutait le prédicateur, on récitait quelques prières, on chantait des hymnes et puis on s'en retournait. Tout cela ne disait rien au cœur, ne contribuait aucunement à développer le sentiment, les émotions religieuses. Voilà l'esprit contre lequel le ritualisme a protesté et proteste encore. Il affirme toute la théorie des sacrements : d'abord, des sacrements [1], qui ne sont que des signes pour exciter en nous les sentiments religieux et nous élever à la connaissance et à la contemplation des choses religieuses ; ensuite, des sacrements plus saints encore, qui sont des signes aussi, mais des signes produisant les effets admirables qu'ils signifient. Autour de cette théorie rejetée ou défigurée par le protestantisme, les réformateurs de la réforme, les ritualistes groupent le système si harmonieux et si beau des cérémonies religieuses que le peuple aimait tant autrefois et dont l'absence a été si préjudiciable à sa foi et à sa vie chrétienne.

En travaillant à rétablir cette théorie, on rend un service véritable dans l'ordre religieux, et même dans l'ordre naturel. On s'est trop accoutumé à ne voir, dans les choses sensibles, que des moyens de jouissances, à ne les considérer qu'au point de vue purement matériel. Le ritualisme veut rétablir la véritable notion des rapports existant entre l'esprit et le corps, entre le monde visible et le monde invisible. Cette notion tend à s'altérer de plus en plus sous l'influence du positivisme désolant qui nous paraît être un des fruits les plus amers de la réforme. Dans l'ordre religieux, la tendance du mouvement que nous examinons est également recommandable, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut.

Que ce soit là un des principes du ritualisme, c'est ce que le dignitaire anglican déjà cité a lui-même remarqué : " Quelles sont, " dit-il, les causes de ce mouvement ?..... Premièrement, nous " devons y voir une réaction contre la froideur et l'oubli du passé,

1 Le mot " sacrement" est pris ici dans un sens large, bien connu de l'antiquité. C'est un signe qui fait penser à une autre chose plus cachée ; à la grâce invisible. Aujourd'hui, par le mot " sacrement" on entend parmi les catholiques un " signe de la grâce invisible," mais un signe pratique, qui produit la grâce. Nous avons cru pouvoir employer ce mot dans ce double sens pour exprimer toute notre pensée, quoique nous n'ignorions pas que ce n'est plus l'usage de l'appliquer à un simple signe, comme le sont un grand nombre de rites religieux.

" et un antagonisme clairement exprimé aux influences du calvi-
" nisme orgueilleux qui subsistaient encore parmi nous." Et, certes, rien ne serait plus facile que de justifier, même en les rendant beaucoup plus fortes, les expressions du prélat anglican.

Le chapitre des cérémonies, inséré à la préface du livre de la commune prière, admet bien, sans doute, en thèse générale : " Qu'il est convenable d'avoir des cérémonies ; que sans l'observa-
" tion de certaines cérémonies, il n'est pas possible de conserver
" aucun ordre, aucune discipline, ni aucune paix dans l'Eglise." En vérité, on ne pourrait pas dire moins que cela pour annoncer un système nouveau destiné à régler toute une liturgie ; ce qui n'empêche pas les pères de l'église anglicane de répandre, dans ce chapitre, un esprit profondément imprégné de calvinisme. Ce sont partout des reproches adressés à l'église catholique sur " sa supers-
" tition et sa vanité " en matière de cérémonies.

Beaucoup de rites ont été introduits " par une dévotion indis-
" crète et un zéle sans connaissance." " De là, de nouveaux abus," qui prouvent " que ces cérémonies méritent d'être rejetées et
" entièrement abolies, non-seulement parce qu'elles sont inutiles,
" mais aussi parce qu'elles ont aveuglé le peuple et entièrement
" obscurci la gloire de Dieu." Et puis, " il y en a d'autres qu'on a jugé à propos de retenir, quoiqu'elles soient d'institution humaine, tant pour conserver toujours l'ordre et la bienséance dans l'église, *qui est le but qu'on se proposa en les instituant*, que parce qu'elles sont propres à édifier....."

La raison mystique de la liturgie est ici positivement mise de côté. Rien n'indique mieux la source où les auteurs ont puisé leurs inspirations. Les disciples de Cranmer, obligés de respecter au moins quelques lambeaux du corps de la liturgie chrétienne, se sont efforcés de leur arracher la vie, l'âme, le souffle mystérieux si fécond, dans les pays catholiques, en inspirations favorables aux beaux-arts, à la science et à toutes les merveilleuses tendances de l'esprit et du cœur de l'homme. Au fond, l'esprit qui les animait venait de Genève ; c'est le même qui, ces jours derniers, faisait douter si l'on devait permettre, dans les églises presbytériennes, la grave et solennelle voix de l'orgue. [1]

De tout temps, il s'est trouvé, dans l'église anglicane, bon nombre d'hommes plus fidèles à la tradition et à l'esprit chrétiens, lesquels ont protesté, même dans la pratique de la liturgie, contre ces principes ; s'efforçant de rendre leur " service religieux" aussi attrayant que possible. Mais, vraiment, si on excepte les ritualistes, le succès

1 Synode presbytérien tenu à Montréal au commencement de ce mois.

n'a pas répondu aux efforts d'un zèle louable. Les " services de la basse église " étaient peut-être mieux suivis, grâce à certaines circonstances indépendantes de l'office liturgique ; mais, pour la haute église, il n'était pas rare de l'entendre ainsi qualifier : " *High and dry.*" C'est, croyons-nous, l'année dernière qu'un noble pair anglais, Lord Ebury, se plaignait à la Chambre Haute, de la longueur des offices et de l'ennui incontrolable dont on y était saisi ; il proposait à leurs seigneuries, laïques et cléricales, de faire une loi pour abréger tout cela, et, en même temps, galvaniser un peu cet ensemble de rites devenus vieux avant que d'être anciens. Le noble lord et ceux qui lui ressemblent n'auront, désormais, qu'à fréquenter les églises ritualistes et ils y trouveront moyen de vaincre l'ennui dont ils se plaignent d'avoir tant eu à souffrir. Il se pourrait qu'indépendamment d'une victoire remportée sur le *spleen*, ce culte nouveau pour eux produisit la conviction qu'ils ont été élevés dans un système fatal au vrai sentiment religieux.

De ce que le ritualisme est une réaction contre l'esprit protestant de Genève, on ne doit pas s'étonner s'il rencontre tant de sympathies et d'adhésions parmi les esprits les plus distingués et les plus recommandables de la communion anglicane. Tous ceux dont l'âme soupirait après le mystérieux, le surnaturel, la beauté religieuse, ne peuvent s'empêcher de ressentir de l'attrait pour un système qui semble répondre à leurs aspirations les plus aimées. Mais c'est précisément à cause de toutes ces idées de mysticisme, de sacrements et d'idéalisme religieux que le mouvement ritualiste réveille dans une société presqu'entièrement absorbée dans la recherche des biens matériels, qu'il a rencontré de si nombreux et si violents adversaires. Les uns lui font la guerre parcequ'il suppose un ordre d'idées et de préceptes tout autres que ceux dont ils sont intéressés à voir le règne se perpétuer en Angleterre. L'hostilité des autres leur est inspirée par les préjugés haineux qu'ils nourrissent contre tout ce qui, de près ou de loin, ressemble aux pratiques de Rome. En Angleterre, les églises où l'on célèbre le " service anglican " avec les cérémonies nouvelles, ont été bien souvent les théâtres de scènes violentes et très-grossières. Les célébrants étaient insultés de la manière la plus brutale ; les sifflets, les cris, les trépignements venaient interrompre l'ordre de l'office public. Souvent les officiers de police ont été contraints d'intervenir pour empêcher les assistants de se porter aux dernières violences.

Les évêques en " convocation " ont protesté l'année dernière, et cette année encore dans la Chambre des Lords, contre toutes ces pratiques. L'un d'entr'eux, l'évêque d'Oxford, n'est pourtant pas

sans avoir lui-même donné jusqu'à un certain point dans le courant d'idées dont le ritualisme n'est que l'expression. Un autre, l'évêque de Salisbury, s'est prononcé ouvertement en faveur des pratiques incriminées. Les autres dignitaires de l'église établie peuvent jusqu'à un certain point partager ces sentiments ; mais ils n'oseraient les exprimer dans la crainte de se trouver en désaccord avec les tribunaux qui seront bientôt appelés à prononcer. Deux ou trois d'entr'eux, appartenant à la Basse Eglise, sont certainement très-hostiles au ritualisme.

Ce qui ressort surtout de leurs délibérations, c'est la triste idée qu'ils ont eux-mêmes de leur autorité. Ces dignitaires, ces prélats, ces chefs et pasteurs de la plus riche église du monde ne croient pas être juges de la légitimité de telle ou telle cérémonie. A eux de signaler les abus ; à eux de demander la condamnation des coupables ; mais c'est aux tribunaux nommés par la reine que réside le droit de décider " les causes temporelles et spirituelles."

Ce spectacle d'un juge laïque décidant en matière de doctrine, quand ceux qui prétendent appartenir à l'ordre dont l'Apôtre a dit : " Dieu vous à placés évêque, pour gouverner son Eglise, " n'osent pas prendre en main la balance du jugement, est une de ces anomalies comme on n'en voit guère ailleurs que dans l'église d'Angleterre, établie par la loi. Le cas s'est dejà présenté plusieurs fois, et notamment dans l'affaire Gorham pour la régénération baptismale ; dans celle de l'archidiacre Denison, au sujet de l'eucharistie : dans celle des *Essays & Reviews* qui révéla la plaie du rationalisme rongeant les entrailles de l'église établie ; et enfin dans le procès fameux de l'èvêque Colenso. Le tribunal appelé la " Cour des Arches " aura bientôt à se prononcer sur la légitimité des pratiques ritualistes ; car le Dr. Tait, évêque de Londres, a déféré à ce tribunal le Rev. A. H. Mackenockie, pasteur de la paroisse de St. Albans, Holborn, Londres La requête, présentée au Dr. Lushinton, président du tribunal, mentionne quatre chefs d'accusation.

1o L'élévation et l'adoration des espèces sacramentelles. 2o Avoir mis des cierges sur la table de communion. 3o L'usage de l'encens. 4o La pratique de mettre un peu d'eau dans le calice.

Un journal français, *Le Monde*, nous apprend que l'évêque pourrait bien perdre son procès à ce premier tribunal, mais il en appellera au conseil privé. Il ne tiendra pas les novateurs quitte de sitôt. Il a toujours été leur adversaire acharné, quoiqu'impuissant. Le trait suivant nous le fera mieux connaître sous ce rapport. Invité à dédier au culte anglican la nouvelle église de St. Michel, il se rendit sur les lieux avec son secrétaire. Il trouve l'église décorée avec

richesse, mais dans un goût qui n'est pas le sien. On remarquait, dit un journal protestant, au dessus de la " table de communion," quatre magnifiques bouquets de fleurs dans des vases placés entre les chandeliers contenant des cierges. Les hommes étaient assis à droite de l'autel, les femmes à gauche. L'évêque ne cacha pas son indignation à la vue de ces innovations ritualistes. Effectivement le pasteur, M. Lyford, appartient à cette école.

L'évêque ne fit pourtant aucune remarque au sujet des décorations insolites; il passa outre et se rendit à la sacristie où il fut reçu par les ecclésiastiques de la localité. S'adressant à M. Lyford, il dit :— Que signifient ces grands bouquets de fleurs sur la table de communion? La cérémonie ne commencera qu'après qu'ils auront disparu.

On lui obéit immédiatement. L'évêque jeta alors les yeux sur le clergé rangé autour de lui et il le vit revêtu du surplis, de l'étole, et des autres ornements propres au parti de la Haute Eglise. L'évêque dit alors tranquillement, mais avec détermination et sévérité : — Il faut que le clergé de mon diocèse paraisse dans la cérémonie de ce jour, avec l'habit simple et particulier aux ecclésiastiques de l'église d'Angleterre. Sur quoi les membres du clergé, alors présents, se regardaient les uns et les autres fort innocemment, comme s'ils ne comprenaient pas ce que sa seigneurie voulait dire.

Après quelques instants d'un silence assez embarassant, l'évêque se tourne vers son clergé et leur dit :—Messieurs, je me vois forcé de vous prier de vouloir bien vous dépouiller de tous ces rubans.

Le Rév. M. Lyford fit une révérence à l'évêque et ôta son étole; en quoi il fut imité par les autres. Le prélat remarquant une petite croix au dessus du vestiaire, demanda ce que cela signifiait. Rien, lui répondit-on. Il la fit ôter. La procession se forma pour entrer dans l'église. Le peuple n'avait encore rien vu. Au dessus de la table de communion, il y avait une gravure du crucifiement avec une madone de chaque côté. L'évêque parut vivement indigné en apercevant cette représentation et en demanda raison. Les explications qu'il reçut ne parurent pas le satisfaire et il voulut immédiatement faire tout disparaître. Comme personne ne se souciait d'entreprendre cette besogne devant l'assistance nombreuse qui encombrait l'église, le Dr. Tait se contenta d'une promesse que la chose se ferait aussitôt après la cérémonie; et la consécration eut lieu selon la forme prescrite. [1]

Le lendemain, un des plus puissants organes de l'opinion reli-

1 *Morning Star.*

gieuse en Angleterre[1] racontait cette scène et il ajoutait : " Lorsque Cromwell disait : Otez cette guenille, il avait une armée derrière lui. Quand l'évêque de Londres s'écrie : Otez-moi ces rubans, il peut avoir la populace (*mob*) derrière lui et pour lui ; mais il offense ceux qui voient dans l'étole, l'insigne de l'office sacerdotal ; et il rebute même les dissidents[2] qui chercheraient une liberté légitime dans l'Eglise." On nous pardonnera la longueur de ces extraits, si l'on considère qu'ils nous initient à un ordre de choses assez étrange aux yeux des catholiques, et nous font en même temps mieux apprécier la position des ritualistes.

Depuis cette scène disgracieuse, l'évêque de Londres s'est ravisé. Comme nous l'avons vu, il a eu recours aux tribunaux, et, au moment où nous écrivons, la nouvelle nous parvient que la cause est jugée. Selon toutes les apparences, les ritualistes sont sortis victorieux de la lutte.

II

Quand même la renaissance d'une liturgie pompeuse et ornée des richesses de toutes les cérémonies anciennes, n'impliquerait de la part des ritualistes qu'une protestation contre la nudité et la froideur calvinistes ; une affirmation solennelle du système des symbolismes naturels et surnaturels qui est une conséquence de notre nature spirituelle et corporelle à la fois ; ce mouvement, ne fût-il que cela, aurait encore un certain droit à notre sympathie, et nous pourrions augurer que son action produira d'excellents résultats religieux, moraux et même esthétiques. Il ne faudrait pas voir dans ce mouvement de renaissance, une simple exposition de " colifichets pieux," de " momeries anciennes," comme disent les puritains ; des " puérilités absurdes," des " folies et des abominations," comme s'exprime l'évêque[3] protestant de Cincinnati, avec beaucoup d'autres en Canada, aux Etats-Unis et en Angleterre. Il peut se rencontrer, et il y en a certainement, des excès, des puérilités, si l'on veut. Il y a même des erreurs très-malheureuses, comme nous le verrons ; mais le ritualisme n'en est pas moins l'expression d'un ordre d'idées infiniment au-dessus des conceptions froides, sèches et étroites de la réforme.

1 *The Guardian.*

2 On appelle dissidents ceux des anglais qui ne sont pas membres de l'église nationale.

3 Bishop McIlvaine to the Editor of the *Western Episcopalian.* December 1866.

Toutefois, il y a, dans ce déploiement extraordinaire de rites et de cérémonies, une autre pensée plus profonde, plus fondamentale, et dont les suites sont bien autrement graves. L'évêque américain que nous citions, il y a un instant, a bien saisi cette pensée. " Ce " mouvement liturgique, dit-il, indique une doctrine, une doctrine " avancée, telle que la simple liturgie de notre église n'en a jamais " enseignée."

Quelle est cette doctrine? L'évêque de Gloucester et Bristol, déjà cité, l'indique ainsi d'une manière générale. " On peut voir " dans le ritualisme une répugnance et une opposition de plus en " plus déterminée à cette négation, impliquée ou ouverte, de l'ordre " surnaturel, laquelle négation est, je le crains, le trait distinctif des " temps où nous vivons. Nous pouvons y voir aussi un antagonisme " loyal au socinianisme qui s'insinue secrètement de nos jours, " renie d'une manière cachée notre cher Maître, dispute sur son " Incarnation et doute même de sa divinité.....

" Ces cérémonies doivent donc être considérées, et on admet " qu'il en est ainsi, comme les expressions d'une croyance et d'une " doctrine."

Il ajoute que cette doctrine, " c'est la croyance au surnaturel et " spécialement à la présence réelle, non pas telle qu'enseignée par " les articles, [1] mais dans un sens absolu....."

Les adversaires modérés du ritualisme et même tous ses adversaires, le comprennent ainsi. Mais pour saisir toute la portée de ce mouvement, au point de vue dogmatique, il importe de connaître l'état de choses contre lequel il réagit et proteste.

Laissons parler sur ce sujet des protestants et des anglais. Ils ne seront probablement pas exposés à charger de couleurs sombres le tableau de l'état religieux où se trouve actuellement leur patrie. L'extrait suivant est de la *Pall Mall Gazette*, journal rédigé dans un esprit d'impartialité remarquable, et par des écrivains tout à fait distingués. Cet extrait est un peu long, mais c'est un tableau si frappant que l'on sera bien aise de le voir en entier. L'article fut écrit la veille de Pâques, à l'occasion des solennités de la semaine sainte. Après quelques mots d'introduction, l'écrivain remarque que le lendemain, jour de Pâques, il se débitera dans les églises

1 Les XXXIX articles admettent une présence réelle dans l'eucharistie, ils reconnaissent que c'est un *sacrement*. Quant à la présence définie par le concile de Trente et reconnue dans tous les temps, il est impossible de la reconnaître dans ces articles. C'est la présence par la foi, condamnée par le concile de Trente, que l'on a voulu y enseigner. Avouons toutefois que les paroles employées au " Communion service," sont plus ambigues et favorisent plus les ritualistes. Leur interprétation de l'art. XXVII donnée par l'évêque de Salisbury, a provoqué une protestation énergique en faveur du sens calviniste et sacramentaire dans lequel l'église nationale entend la présence réelle.

un grand nombre de lieux communs sur l'église et ses fêtes. " On " nous dira que la saison de tristesse et de pénitence est passée, " pour faire place à la joie ; et tous savent assez bien les divisions " de cette espèce de discours. Ils comprendront bien probablement " aussi combien ces discours sont lettre-morte, sans réalité, sans " application aucune à leur vie journalière et à l'état ordinaire de " leur esprit. A quelques exceptions près, le cours de la vie, de notre " temps, a cessé d'être réglé par les idées ecclésiastiques Nous ne " sommes pas tristes pendant le carême. Nous ne nous réjouissons " pas à Pâques. On s'interdit le travail à Noël et à Pâques comme " on le fait plus longtemps en automne ; mais il est bien petit le " nombre de ceux qui, s'ils voulaient travailler le Vendredi-Saint " ou le jour de Noël, en seraient empêchés par des scrupules de " conscience..... En un mot, il y a dans les classes les plus in " fluentes de la société, un relâchement général dans les obser- " vances religieuses."

Il montre ensuite par des exemples, combien la notion et le sentiment du surnaturel tendent à s'effacer et à perdre de plus en plus leur influence, sur les relations ordinaires de la société.

" Sans doute, ajoute l'auteur, il y a des exceptions ; mais ces " exceptions prouvent précisément la règle générale, en tant qu'elles " sont des réactions contre la tendance que nous signalons..... " Mais... les pensées des hommes sur tous les sujets importants, " sur la législation, les amusements, le langage même et sur la " manière de régler les habitudes de la vie, deviennent de jour en " jour moins influencées par des doctrines religieuses précises et " fixes."

Plus loin, il signale l'absence de convictions arrêtées sur la plupart des grandes questions religieuses ; un doute presqu'universel, dont le résultat doit être de conduire les esprits vers Rome, la capitale de la vieille religion ; ou bien vers les extrêmes limites de l'incrédulité. Mgr. Manning, archevêque de Westminster, faisait remarquer, dernièrement, que l'église d'Angleterre ne comprend dans son sein que la moitié du peuple anglais. L'autre moitié se compose de catholiques, de méthodistes, de presbytériens, d'unitariens, d'universalistes, et le reste. Dans ce grand nombre de personnes, qui vivent en dehors de l'église établie par la loi, les catholiques ont seuls " une déclaration de doctrine définie, précise et péremptoire." Les autres, partant du principe d'interprétation privée, n'ayant d'autre juge des controverses que leur jugement individuel, sont nécessairement livrés à tout vent de doctrine. Ce qui n'est malheureusement que trop visible, c'est que ces diverses

communions religieuses, ne possèdent pas un symbole dogmatique et qu'elles se combattent entre elles.

Quant à l'église anglicane, elle se divise et se subdivise de manière à rendre très-problématique la question de savoir si elle existe encore autrement que comme une institution de l'état, ayant ses lois, ses formulaires auxquels il importe de se conformer extérieurement, mais dont on n'est pas obligé de tenir compte dans le for intérieur. " Je tiens, a dit le juge qui a décidé la cause des " *Essays and Reviews* en 1861, que c'est un principe de la loi an- " glaise que, si l'on excepte les cas où l'examen doctrinal est spé- " cialement commandé par la législation, une personne dans les " ordres peut avoir les opinions qu'elle veut, pourvu qu'elle ne " les manifeste pas."

En 1862, le Dr. Tait, évêque anglican de Londres, lut un discours qui confirme pleinement les vues anti-dogmatiques du Dr. Lushington au sujet de la constitution de cette église. L'évêque, parlant aux jeunes membres de son clergé auxquels les fidèles demandent chaque jour quel est leur avis sur les points les plus délicats et les plus obscurs du dogme, ne " désire point qu'ils répondent par un " *Credo* tout fait, une confession de foi bien arrêtée ; il admet qu'ils " peuvent bien n'être pas clairs sur toutes les questions et remercie " Dieu de ce que la vie religieuse est indépendante de ces difficiles " problèmes.

" Après tout, dit encore l'évêque, nous sommes protestants et nous " avons été accoutumés à attacher un grand prix au droit et au " devoir du jugement individuel. C'est en exerçant ce droit, en " accomplissant ce devoir que nos ancêtres ont délivré leurs âmes " et les nôtres des erreurs longtemps respectées de l'église ro- " maine....."

Il est impossible de proclamer plus nettement que l'église anglicane, *qua talis*, comme telle, n'est attachée à aucune profession de foi. On lui demande de s'abstenir de condamner ce que la loi civile a sanctionné. Pour le reste, *unusquisque in suo sensu abundet.*

Ce caractère anti-dogmatique de l'église d'Angleterre devient de jour en jour plus évident. Les puséistes sont tolérés dans son sein, et pourtant, ils enseignent une foule de doctrines opposées à celles de la majorité des membres de l'établissement. Les auteurs des *Essays and Reviews* n'eurent à subir qu'une peine légère, et sans être soumis à aucune rétractation, ils sont encore membres, bénéficiers et docteurs de l'église ; or, ils revendiquaient pour le rationalisme une place dans l'église d'Angleterre : on allait jusqu'à demander si le christianisme était, ou non, un fait surnaturel ; la divinité de Notre-Seigneur n'était pas entièrement à l'abri de leurs coups.

Puis vint l'évêque Colenso, niant l'inspiration des écritures, condamné par ses collègues de l'épiscopat, victorieux devant l'opinion d'un très-grand nombre et évêque encore, après des paroles comme celles-ci : " Lorsque nous avons été admis dans le ministère, nous " croyions sincèrement..... et nous adhérions à la liturgie tout " entière. Mais pouvions-nous nous obliger à croire de la même " manière jusqu'à la fin de notre vie ?..... Serons-nous condamné " par le grand corps des laïques intelligents ? par le clergé tout " entier ? Combien de ministres qui ne lisent plus jamais aujour- " d'hui le symbole de St. Athanase ? " N'est-il pas piquant de trouver, parmi les pasteurs, un Renan épiscopal ! Il y a là, en effet, une insinuation transparente au sujet de l'Incarnation et de la divinité de Notre-Seigneur, si clairement et si abondamment enseignée et expliquée dans le symbole du grand adversaire des Ariens.

" Il est temps, dit encore M. Colenso, de *briser les chaînes du* " *dogme* qui font justement horreur à la jeunesse pleine d'avenir " de nos universités..... J'en appelle aux laïques avec confiance..... " N'avez-vous pas remarqué que vos ministres sérieux n'osaient " pas dire ouvertement au peuple ce qu'ils avaient reconnu pour " vrai." [1]

Toutes ces paroles, tous ces faits se produisant au grand jour et avec audace, assurés de rester impunis, ou, du moins, d'une victoire définitive, sont plus que suffisants pour faire naître la conviction qu'en Angleterre, en dehors de l'église catholique, la religion, l'institution dogmatique, n'existe pas. Les évêques, les puséistes et d'autres ministres, voudraient réclamer, décider quelquefois ; c'est en vain. Ils sont liés par la loi, ils sont liés surtout par l'opinion publique, qui peut bien, en certains cas, condamner telle ou telle doctrine, mais qui, en général, n'est plus qu'une aspiration de plus en plus forte et prononcée " vers un christianisme plus individuel, plus vivant que le traditionalisme sacerdotal et dogmatique."

Ne soyons donc pas surpris lorsque nous entendons parler de tentatives faites encore assez récemment pour réunir tous les protestants anglais dans une même communion. L'année dernière, les dissidents se sont présentés chez M. Gladstone dans ce dessein. Il y a, dans l'église d'Angleterre, une école très-nombreuse et qui ajoute chaque jour de nouvelles recrues à ses rangs serrés ; on l'appelle l'*Eglise large* (*Broad Church*). Large, en effet, puisqu'elle propose de réunir tous les protestants anglais sous un même drapeau, dans un même camp, pour en former comme un immense phalanstère religieux où tout le monde croira, dira et fera à sa fantaisie, tout

1 Préface, vol. 2.

en se réchauffant au soleil de la suprématie royale. Deux dogmes suffiront au *Crèdo* des anglais : la suprématie de la reine et la divinité du Christ. Le reste sera matière d'opinion et de discussion. Un journal anglais disait, en 1865 :

" *The Broad Church is the prevalent form of opinion among educated church of England men who are not still puseyites.*"

Le *Spectator*, organe de cette école, proposait alors, comme remède aux maux qui désolent l'église d'Angleterre, d'accepter toutes les formules qui existent autour des principaux dogmes. Au lieu de l'obligation de souscrire aux formules de foi, on substituerait simplement deux articles essentiels : 1° La foi en la divinité du Christ ; 2° Le droit de l'état (qui est le tout) à gouverner l'église (qui est la partie de la communauté). C'est l'infidélité. Comment, en effet, expliqueront-ils dans quel sens il faut entendre la divinité du Christ ? C'est le système des articles fondamentaux de Jurieu, réduit à sa formule la plus élémentaire ; et, disons-le sans crainte de nous tromper, c'est la position dont est menacée l'église d'Angleterre. Un très-grand nombre de ses enfants en sont là en pratique,[1] et ils demandent qu'on fasse de cette idée la constitution de l'église qu'ils rêvent pour le dix-neuvième siècle et pour l'avenir. Selon toutes les apparences, ils finiront par faire prévaloir leur système qui n'est, après tout, qu'une conséquence légitime du principe fondamental de la réformation du seizième siècle.

Nous l'avons indiqué déjà. Les membres de la haute église, les puséistes surtout, (on pourrait peut-être dire les puséistes seuls), protestent contre cette négation universelle du dogme. Ils affirment hautement, dans leurs écrits et leurs sermons, que l'église a droit d'enseigner, que le fidèle est tenu de croire et d'obéir. Nous aurons à examiner, dans la troisième partie de ce travail, si, et jusqu'à quel point, le puséisme est un solide rempart contre l'infidélité qui avance à grand pas à l'assaut des quelques dogmes que l'anglica-

1 L'idée universaliste, base de l'église large, existe au moins à l'état latent dans presque tous ceux qui ne font pas partie de l'école puséiste, la seule qui se dise dogmatique, excepté l'église catholique. La pratique est conforme à l'idée. " *When John Wesley founded his sect* (*Methodism*), *he disclaimed dissent. He and his followers always took the ' sacrament ' in the established church. Mr Morley Punshon is now the Chief Pontiff of Wesleyanism, but he and his co-religionists have become to all intents and purposes dissenters.*—Weekly Register, *June* 1, 1867.

Le synode anglican, assemblé le 11 du courant, 2e session, fait voir le même état de choses. Le Révd. M. Ardagh dit : " *There were in his parish a number of very excellent* Presbyterians *who partook of the communion in his church, though* not members *of it.*

Nous connaissons des unitairiens, des presbytériens, des *toute sorte de riens* qui vont *communier* à la table anglicane. Cela ne souffre aucune difficulté ; mais aussi cela prouve l'esprit anti-dogmatique de nos jours.

nisme espérait, au moins, conserver comme derniers et précieux restes de ce que fut autrefois la religion dans l'Isle des saints.

Ici, nous nous proposons de signaler, dans le ritualisme qui nous occupe, un second caractère. C'est encore une réaction ; une protestation énergique, sincère et éclatante contre cet abandon du dogme comme base de la religion. Il y a deux manières d'être anti-dogmatique en matières religieuses. On rejette les doctrines elles-mêmes, en tout ou en partie, on les explique naturellement, on repousse le surnaturel ; ou bien, l'on refuse de se soumettre à l'autorité qui les propose, les explique et, de la part de Dieu, demande l'assentiment de l'esprit et de la volonté. La tendance générale porte les esprits de nos jours à cette double négation, par la voix de l'incrédulité rationaliste et par celle non moins funeste de l'indifférence et de l'oubli. En Angleterre, le puséisme refuse de marcher pleinement dans cette voix. Au moins, il proteste vouloir s'en écarter. Le ritualisme, qui n'est qu'une des manifestations de l'école puséiste, proteste donc, par l'adoption d'un système de rites et de cérémonies, contre la tendance générale. Les adversaires l'ont reconnu.

Le Dr. Hamilton, évêque de Salisbury, le seul prélat anglican qui ait ouvertement donné son adhésion à la nouvelle école, s'est expliqué d'une manière non équivoque :

" Il a cherché à exposer la doctrine de l'église. Il a dit à son " clergé que Dieu a conféré à certains hommes, pour l'aider dans " son œuvre, des pouvoirs et des privilèges surnaturels ; qu'il lui " a plû de revêtir ces ministres de la puissance de bénir l'offrande " du pain et du vin, de telle sorte que ces éléments devinssent le " canal par lequel la force et la vertu réparatrice du corps et du " sang de Jésus-Christ pénétrassent dans les âmes ; que de même " que le Christ, dans le ciel, invoque sans cesse les mérites de son " propre sacrifice, ainsi les ministres du Christ, qui sont ses repré- " sentants et en communion intime avec lui, ont le pouvoir d'in- " voquer sur la terre ce qu'il invoque dans le ciel ; qu'enfin Dieu, " qui seul peut remettre les péchés, a délégué aux ministres de " l'Homme-Dieu,... la puissance et l'autorité d'accorder, à ceux " qui sont en état de le recevoir, le pardon de leurs péchés, selon " les paroles mêmes du livre de prières à l'usage de l'église angli- " cane." [1]

L'évêque, le docteur, proclame du haut de la chaire la doctrine que le monde protestant rejette ou ignore. L'ordre surnaturel ; le dogme générateur de la piété chrétienne, l'eucharistie ; le sacri-

1 Extrait du *Monde*, 28 mai.

fice eucharistique ; l'absolution sacramentelle ; ces dogmes fondamentaux du christianisme sont enseignés publiquement par un prélat de l'église d'Angleterre. Il s'agit de faire pénétrer ces dogmes dans l'esprit, le cœur, la vie habituelle du peuple. Ici commence l'action du ritualisme et se dessine le second caractère de ce mouvement liturgique.

La liturgie est essentiellement dogmatique. Elle proclame le dogme, et elle en est la démonstration. C'est ce qu'il convient de ne pas oublier, si l'on veut apprécier à sa juste valeur cette renaissance de rites et de cérémonies qui occupe toute l'Angleterre, et dont s'inquient actuellement les membres du synode anglican de Toronto. [1]

La liturgie n'étant, au fond, que l'ensemble du culte extérieur exprimé par telle ou telle forme dans une société, il s'en suit qu'elle est nécessairement dogmatique, puisque le culte extérieur, de sa nature, exprime ce que l'on croit intérieurement. C'est un acte de religion, nécessairement fondé sur la foi.

Ceci devient plus évident, quand on parcourt les parties dont se compose la liturgie, c'est-à-dire, les choses, les actions, les paroles. Quand les ritualistes placent le crucifix dans leurs églises, n'expriment-ils pas évidemment leur foi au mystère de la rédemption par le Christ ? Qu'ils élèvent sur un trône, au-dessus de l'autel, les espèces sacramentelles, cette action n'est-elle pas le commentaire de l'hymne de St. Thomas :

Adoro te supplex, latens Deitas,
Quœ sub his figuris vere latitas.

Puis, ces génuflexions, ces signes de croix, ces baisers de paix, toutes ces actions ont leurs significations dogmatiques ou morales. Quant aux paroles employées dans la liturgie, la chose est évidente par elle-même. Les unes ne sont rien autre chose que des symboles de la foi, comme celui de St. Athanase, celui de Nicée, celui des Apôtres ; d'autres sont des prières à Dieu, le Père, le Fils, le St. Esprit, à la Ste. Vierge, aux autres saints, autant d'actes de foi en des dogmes contestés ou oubliés. Le développement de cette idée nous entraînerait trop loin. Il suffira d'ajouter que les saints Pères ont souvent argumenté contre les hérétiques de leurs temps, avec les armes que leur fournissait la liturgie. St. Augustin (*De bono perseverantiæ*) renvoie les pélagiens aux formules employées

1 Le 12 Juin, deuxième session du Synode. L'on a demandé au synode un " Canon " pour détruire sans faute les ritualistes qui, à ce qu'il paraît, avaient osé lever la tête dans le Haut-Canada.

par l'Eglise dans ses oraisons, pour prouver la nécessité de la grâce de la persévérance finale.

Ailleurs, il prouve le dogme du péché originel par les rites du baptême. Il part toujours de l'autorité de l'église qui emploie ces rites divers : de là passant à leur signification, il en déduit la preuve du dogme. Aux pélagiens, qui nient le péché originel, il dit : " Je vous demanderais de m'apporter un enfant à baptiser ; à quoi bon l'exorcisme que je fais sur lui, si cet enfant n'est pas de la famille du diable ? Pourquoi renoncer au diable si, comme disent les pélagiens, celui-ci n'a aucun rapport avec lui ? "

St. Jérôme fait appel à la liturgie pour confondre Lucifer de Cagliari. Cet argument revient très-souvent dans les polémiques soutenues par les Pères. Enfin, le pape St. Célestin a prononcé cette parole : *Legem credendi statuat lex orandi.*

Une des plus magnifiques preuves de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge est fournie par les anciennes liturgies des églises orientales.

Personne ne s'est trompé sur la valeur dogmatique du mouvement ritualiste. Les ministres, qui y adhèrent, prétendent être au nombre de deux mille ; voilà presqu'autant d'églises où se déroulent les pompes du culte catholique. Les anglais apprennent à courber le front en présence des espèces et à mêler la prière de leur âme à la fumée de l'encens qui monte vers le tabernacle. Ils puisent dans ces pratiques la foi en la présence réelle, qu'ils blasphémaient naguère. Les ornements sacerdotaux, les bénédictions, etc., leur disent que le ministre prétend être un prêtre, c'est-à-dire, un sacrificateur ; et alors ils reçoivent l'idée du sacrifice adorable de la loi nouvelle. Il en est de même des autres dogmes de la religion surnaturelle, que ce déploiement extraordinaire de rites pompeux et touchants exprime naturellement et fait entrer dans les croyances populaires. Ces pompes du culte contribuent aussi à rendre le dogme moins odieux, même à ceux qui ne prennent aucune part à cette nouvelle phase de la vie anglicane.

Le ritualisme est donc emphatiquement une protestation et une réaction du surnaturel contre le naturalisme, du dogme contre le doute et la négation. Grâce à ce mouvement religieux, un grand nombre de personnes se sentiront plus portées à sortir souvent d'un milieu purement matériel, pour s'élever dans des sphères plus spirituelles.

Il est vrai que les ministres anglicans ne reçoivent pas, à leur ordination, le caractère sacerdotal, et, par conséquent, ne peuvent ni consacrer, ni être les sujets de la juridiction nécessaire pour absoudre. Mais ils se croient prêtres ; et ils agissent comme s'ils

l'étaient. Par là, ils font contracter au peuple, qui les suit, des habitudes catholiques. Il y a dans Londres même un couvent de femmes anglicanes qui font des vœux, observent les règles de la vie conventuelle, et passent de longues heures en adoration devant ce qu'elles croient pieusement le saint sacrement. La grâce, quand elle viendra frapper le coup efficace à la porte de ces cœurs purs et sincères, les trouvera prêts à s'ouvrir à ses douces influences.

Le ritualisme a aussi introduit une autre pratique qui est l'expression d'un dogme fondamental. La confession des péchés, prescrite et encouragée dans cette école, conduit à la croyance au pouvoir qu'a l'église de les remettre. La confession auriculaire est en honneur parmi les ritualistes. Seulement, ils donnent l'absolution en langue vulgaire. Au reste, les formules liturgiques qu'ils emploient ailleurs, ne sont pas, croyons-nous, prononcées en latin. C'est ce qui intriguait un irlandais entré récemment dans une église puséiste pour se confesser et se préparer au devoir pascal. Son confesseur lui dit de belles et bonnes choses, mais lui donna l'absolution en anglais. Le pénitent sortit, et, rencontrant un compatriote, il remarqua que les prêtres anglais ne valaient pas le prêtre irlandais. — Ils ne se servent pas de confessional, ils pardonnent en anglais, etc.—Mais, lui dit l'autre, où êtes-vous allé ? — Dans cette église et, par ma foi, que Dieu me pardonne, elle est fort jolie. L'autre lui apprit alors à sa grande stupéfaction qu'il s'était confessé à un protestant, qui n'est pas plus prêtre que vous et moi. Patrick était fort irrité et il avait raison. Il n'est pas moins vrai que nous devons nous réjouir de voir un des dogmes les plus difficiles à admettre, s'insinuer ainsi dans la pratique d'un grand nombre de personnes.

L'évêque protestant de Cincinnati [1] proteste que, s'il ne s'agissait dans le ritualisme, que de génuflexions, de bénédictions, d'ornements, etc., il dirait : Folies, puérilités, que tout cela ! Mais puisqu'il faut y voir quelque chose de plus, c'est-à-dire une doctrine, des dogmes, et au fond, les dogmes romains, il s'écriera : Abomination ! en face de toutes ces cérémonies scandaleuses. Hélas ! des membres de l'église anglicane nieront la régénération baptismale, l'inspiration des écritures, la divinité de notre Seigneur, l'existence même d'un ordre surnaturel : et votre église, arche aux mille compartiments, leur trouve un logement commode dans ses flancs élastiques. Pensez-vous qu'elle surnage longtemps au dessus des flots amoncelés qui la battent en tous sens ? On vous demande d'abandonner toutes les formules de foi ; de laisser à

1 Déjà cité.

chacun son individualisme qui le constitue protestant : et vous ne savez pas opposer un refus énergique à ces offres fatales. Mais que des hommes, issus d'une mère commune et paraissant vous aimer, ôsent défendre les principes qu'une église chrétienne devrait soutenir, vous leur en refusez la liberté, vous les repoussez avec indignation ! Ne proclamez-vous pas d'une voix éclatante que vous êtes indifférents à tout, excepté à ce qui donnerait un objet réel et positif à votre foi !

Il est parfaitement vrai que les ritualistes sont les seuls qui puissent empêcher l'église anglicane de demeurer tout simplement ce qu'elle paraît être devenue, un simple rouage dans la grande machine gouvernementale. Au moins, dans cette ruine presqu'universelle des croyances arrêtées et précises, ils se tiennent debout bravement, d'une main cherchant à renouer la chaîne des traditions brisées, de l'autre s'efforçant de ramener les peuples aux pieds des autels et des chaires, d'où sortiront, désormais, des enseignements précis et dogmatiques sur les grandes questions qui intéressent le genre humain. Réussiront-ils à refouler le flot qui tantôt bat avec furie les murs de l'église nationale, tantôt en mine les fondements mal assis ? Les ritualistes réformeront-ils leur église ? La préserveront-ils contre l'infidélité qui l'envahit de toutes parts ? La feront-ils prévaloir contre les mille espèces de croyances, d'opinions, de sectes issues de l'individualisme chrétien, qui tendent à la détruire violemment ou à l'effacer efficacement, en s'incorporant à elle, avec la suprématie royale pour dogme suprême et seul nécessaire ? Nous ne le croyons pas. La chose est impossible. Les jours de l'église d'Angleterre sont comptés. On peut le regretter, quand on songe à ce qui lui succédera probablement. Ce ritualisme pourra bien produire, et il a déjà produit, des effets partiels, admirables si l'on veut. Mais il n'a en lui qu'une vie factice. Il ne possède pas la réalité du " dogme générateur de la piété chrétienne." Les résultats bienfaisants ne sauraient donc être ni généraux, ni sérieux, ni surtout durables. Nous avons été, cependant, bien aise de constater sa noble attitude en face d'une double tendance destructive de toute religion. Mais si le ritualisme, digne de nos sympathies par son énergique protestation contre le calvinisme desséchant et contre le naturalisme plus fatal encore, est néanmoins impuissant à sauver sa mère, lui sera-t-il donné d'arriver à des destinées plus grandes ? Est-il un mouvement vers un but plus élevé que lui-même : en un mot, quels sont les rapports du ritualisme avec l'église catholique ?

C'est là sans contredit, pour un catholique, le point vraiment digne de remarque et d'étude. Qu'il y ait dans ce mouvement religieux

des motifs d'espérer que bon nombre d'entre les ritualistes seront un jour enfants de l'Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut, c'est ce que nous pouvons facilement prévoir. Tout le fait espérer. Leurs dogmes et leurs habitudes se rapprochent de tout ce que l'Eglise enseigne et pratique. Mais qu'ils préparent une réunion en masse des membres de l'église anglicane à la vraie église, à l'église dont le chef visible est à Rome ; c'est ce que nous ne croyons pas. Les limites qui nous sont imposées par un article de revue ne nous permettent pas de donner les raisons de cet avancé. Nous croyons que les ritualistes, comme société religieuse, sont encore très-loin de Rome. Ils sont catholiques en beaucoup de choses ; mais ils le sont par un principe protestant. Ils n'ont pas appris à se soumettre à l'autorité. Or, c'est par là seulement que l'on est catholique. C'est ce que l'archevêque Manning a magnifiquement développé et prouvé dans sa lettre pastorale sur la réunion de la chrétienté.

L'examen auquel il faudrait nous livrer, nous amènerait à mieux connaître cette école du puséisme, si savante et qui a donné à la vraie église de si nobles enfants. Malgré le caractère du protestantisme dont elle reste entachée, elle mérite encore tous nos respects et toute notre sympathie. Nous, catholiques, élevés au sein de la lumière, nous ne comprenons pas assez à travers quelles ombres il faut que ces hommes marchent pour arriver à voir et contempler le soleil de vérité. Le ritualisme ne les amènera pas tous dans le sein de notre mère, l'église catholique. Mais Dieu ne permettra pas que tant d'hommes à l'esprit droit, au cœur pur, aux aspirations nobles et déjà catholiques en partie, vivent et meurent sans comprendre enfin que Rome, et Rome seule, est le fondement visible sur lequel repose la colonne de la vérité.

Nous terminons en faisant des vœux pour que le travail seulement ébauché par nous, inspire à quelqu'un plus compétent, le dessein de développer dans un sens qui convienne à la situation des ritualistes, qu'il n'y a aujourd'hui comme toujours aucun espoir de "repos dans la vérité," à moins de soumettre le jugement individuel à l'enseignement infaillible de l'église fondée par Jésus-Christ. En dehors de là, les cérémonies les plus pompeuses ne pourront jamais être qu'une ombre trompeuse et vaine. Or, l'Eglise n'existe et ne peut exister qu'avec celui à qui Jésus a promis qu'il serait le fondement inébranlable de l'édifice bâti pour durer jusqu'à la fin des siècles. *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.* (St. Ambroise.)

R. Ouellet, Ptre.

LA MERE ET L'ENFANT.

Ah ! petite paupière,
Que le sommeil ami
    Clôt à demi,
Ferme-toi tout entière.

Il rit, le chérubin,
Aux lueurs de la lampe
    Baignant sa tempe
Et son cou de satin.

Un enfant qui repose
Dans le creux d'un berceau,
    Certe, est plus beau
Que la plus belle rose.

Dors, dors, ô mon amour,
C'est ta mère éveillée,
    Emerveillée,
Qui te berce à son tour....

Et toi, son petit lange,
Ah ! tiens bien mollement,
    Bien chaudement,
Les beaux pieds de mon ange.

L'air veut toucher à tout ;
Il faut que tu l'empêches :
    Les nuits sont fraîches
Souvent à la fin d'août.....

Mon époux—doux rebelle !—
Ferme ton livre ! il est
    Fatal et laid.
Sa beauté, quelle est-elle ?

Dis-moi, rêveur charmant,
Est-il plus frais poëme,
Plus grand problème,
Que ton petit enfant ?

Regarde : je le voile.....
Ah ! tu voudrais encor
Voir ton trésor,
Et tu lèves la toile.....

Contemple ce front-là,
L'ampleur de cette ligne,
Car c'est un signe
Souverain que cela.

Que fais-tu ? Tu te penches,
Puis tu trembles d'oser
Prendre un baiser,
Sans bruit, sur ces mains blanches !

Cueille donc, mon ami,
Ce bonheur dont tu sèvres
Ainsi tes lèvres :
L'enfant est endormi.....

— Où va la petite âme ?
— Elle va, loin du mal,
Au ciel natal.
Telle monte la flamme.....

Faisons silence enfin,
Car ces paupières closes
Ce sont des roses
Qui se rouvrent matin...

ALFRED GARNEAU.

Août 1862.

ERRATUM.—Une *coquille* s'est glissée dans la bluette en vers : *Allons sur l'onde*, que contenait la livraison de mai. La dernière strophe de cette petite pièce doit se lire comme suit :

Oh ! ce soir, que je puisse encore,
Aux sons d'un bel hymne alterné,
Côtoyer la rive sonore,
Rêveur, sur ma rame incliné !

A. G.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS.

Le journal officiel du premier juin nous a apporté le texte de la constitution nouvelle qui va nous régir dans peu de jours. Saluée avec enthousiasme par les uns, reçue par les autres avec défiance, elle renferme dans ses dispositions les destinées d'un peuple important par le nombre, par sa civilisation, par ses ressources et par l'étendue de son territoire. C'est l'acte de naissance d'une nation nouvelle qui vient de s'inscrire sans bruit dans le livre si souvent mutilé de la grande famille humaine.

Enveloppés dans ce mouvement ascensionnel de notre pays vers les destinées que la Providence lui a marquées, nous n'en pouvons mesurer aujourd'hui toute la portée, mais les choses vont vite en Amérique, et le temps ne peut être bien éloigné où cette révolution pacifique qui s'accomplit sous nos yeux laissera entrevoir l'avenir qui nous attend. A nous de travailler à rendre cet avenir prospère, en adaptant au fonctionnement et au perfectionnement de la nouvelle organisation dans laquelle nous allons entrer, toute l'énergie des vertus domestiques et sociales qui jusqu'ici ont fait notre force.

Nous avons échappé dans le passé à des dangers autrement grands que ceux auxquels nous avons maintenant à faire face ; il y aurait pusillanimité de notre part à désespérer de l'issue des rivalités nouvelles qui vont surgir à côté de nous. Moins nombreux que l'ensemble de nos concitoyens des autres origines, nous formons cependant au milieu des provinces confédérées le groupe de population le plus considérable, le plus homogène et le plus régulièrement constitué qui s'y puisse trouver ; c'est là une puissance avec laquelle il faudra toujours compter. Si nous avons assez de sagesse pour nous tenir unis quand nous nous sentirons menacés, nous réussirons à faire respecter nos droits particuliers, et la part d'influence que nous exercerons ainsi dans la Confédération, ne sera peut-être pas la moins salutaire ni la moins saillante.

***

Le mois presque tout entier a été consacré à l'éclosion et au lancement des candidatures parlementaires. Les noms nouveaux ont surgi en foule, mais nous regrettons de le dire, peu d'idées nouvelles se sont encore fait

jour jusqu'ici. La lutte qui est sur le point de s'engager menace de ressembler trait pour trait à celles qui l'ont précédée. D'un côté l'on dit que la Confédération est un immense bienfait, que ceux qui l'ont accomplie ont bien mérité de la patrie ; de l'autre côté, l'on soutient que la Confédération met le sceau à notre ruine nationale et politique, et que ses auteurs ainsi que ceux qui les appuient, sont des traîtres. A coup sûr, quand ces deux extrêmes-là se toucheront, ce ne sera point pour se donner le baiser de paix.

La plupart des candidats laissent percer le dessein de culmuler deux mandats, celui de membre de la chambre des communes dans le parlement fédéral, et celui de membre de l'assemblée législative dans les parlements locaux. On semble croire que dans la plupart des cas il serait à désirer qu'un seul député représentât le même comté dans la législature fédérale et dans la législature locale ; et comme la lettre de la nouvelle constitution ne paraît pas s'opposer à cette combinaison fort commode en apparence, elle a chance d'être adoptée dans bien des comtés. Nous croyons voir là une application sinon fausse, du moins dangereuse de la nouvelle constitution. Voici pourquoi.

De ce que le statut impérial qui décrète l'établissement d'une législature fédérale pour toutes les provinces confédérés, et de législatures locales pour chacune d'elles, n'a pas déclaré qu'il y aurait incompatibité entre les mandats conférant le droit de siéger dans chacun de ces parlements, on conclut qu'il est loisible à tous les candidats d'aspirer à la représentation fédérale en même temps qu'à la représentation locale. En effet, c'est une maxime reconnue, que la loi permet tout ce qu'elle ne défend pas ; et strictement parlant il est impossible de dire qu'il y ait littéralement incompatibilité entre les deux mandats. Mais de ce qu'une chose n'est pas défendue, s'en suit-il indifféremment qu'elle soit bonne ? Assurément, non. Même nous allons plus loin, nous disons qu'une chose non prohibée par une loi, et qui serait de nature à nuire au but que se serait proposé le législateur en portant telle loi, tomberait par là même sous le coup d'une prohibition implicite. Voyons si tel ne serait pas le cas pour ce qui nous occupe.

Chacun sait que l'une des fins principales que se sont proposés les partisans de la Confédération, et ceux qui ont agi en leur nom en revêtant cette mesure des formalités législatives, a été de centraliser dans le Parlement fédéral les intérêts généraux de toutes les provinces confédérées, en les mettant sous la garde des Chambres fédérales, et de localiser les intérêts particuliers de chaque province, en les confiant à leurs parlements respectifs. En un mot l'esprit de la nouvelle constitution tend à garantir à chaque province confédérée toute l'indépendance compatible avec la cohésion et l'uniformité qui doit régner entre elles pour leur bien être à l'intérieur et leur sécurité à l'extérieur. Les attributions du parlement fédéral sont donc parfaitement distinctes de celles des parlements locaux et dans la pratique il nous paraît impossible qu'un seul député puisse remplir avantageusement pour ses constituants les devoirs que lui imposeraient deux mandats si différents. Sans parler des aptitudes spéciales qui devraient être requises dans tous les aspirans au parlement fédéral et de la responsabilité qu'ils assumeraient en se chargeant des destinées nouvelles de ce grand pays, comment supposer qu'ils pourraient remplir simultanément les devoirs de leurs deux mandats, sans en négliger au moins un.

Pour accommoder ses membres à double mandat la Chambre des Communes serait obligée de régler l'époque et la durée de chacune de ses

sessions de manière à ne pas les faire coïncider avec celles des législatures locales, et *vice versâ*. On voit de suite quels tiraillements et quel malaise un pareil état de choses pourrait produire à la première circonstance imprévue, qui viendrait faire dérailler l'une ou l'autre des machines législatives.

Déjà l'on se plaignait du trop grand nombre de vocations parlementaires, trop souvent l'on voyait le mérite, le talent succomber sous les intrigues de candidats d'occasion ; avec un appat aussi considérable que celui d'une rètribution en partie double, il est facile d'imaginer dans quelles proportions s'accroitraient les candidatures nuisibles au bien public.

Mais ce ne sont là que quelques-unes des difficultés matérielles de ce système. Maintenant si l'on examine en théorie les inconséquences qui découleraient infailliblement de son application on se convaincra qu'il serait tout-à-fait dangereux pour nous d'en faire l'épreuve.

Dans certaines matières législatives définies par la constitution, la Chambre des Communes et les Chambres Locales, ont une jurisdiction concurrente ; qu'arrivera-t-il si tous ou presque tous les membres des législatures locales ont le droit de siéger dans les communes ? Il arrivera que dans les matières sujettes à la jurisdiction concurrente des deux parlemens pas une seule loi provinciale de quelque importance n'échappera à une discussion dans le Parlement fédéral. La minorité locale qui l'aura combattue sera trop heureuse de tenter fortune sur un plus vaste théâtre, et à l'aide de combinaisons et de compromis avec les députés des autres Provinces peut-être réussira-t-elle quelquefois à changer ses défaites en triomphes. Par ce moyen la minorité locale se trouverait en fin de compte à prévaloir sur la majorité, ce qui serait un non sens.

On nous objectera peut-être que la même chose pourrait arriver, quand même les députés n'auraient pas double mandat. Sans doute, mais alors l'inconvénient serait beaucoup moindre ; parce que les membres de la minorité locale ne pourraient pas s'attribuer à eux-mêmes le mérite d'une semblable victoire ; et que la majorité se soumettrait sans décheoir à l'arrêt prononcé par un tribunal plus imposant. En effet il importe que la Chambre des Communes s'impose au respect de tous, qu'elle soit sous tous les rapports le modèle, l'idéal que les assemblées de chaque province se proposent d'imiter, et pour cela il faut que ses décisions se rendent en dehors de leur participation même partielle. On aura beau hausser le ton, multiplier le cérémonial dans la Chambre des Communes, si les membres des assemblées locales sont admis à y siéger, on ne réussira jamais à lui donner l'ascendant qu'elle devrait posséder. Avant peu, on pourrait bien en venir aussi à se demander, à quoi bon les législatures locales, à quoi bon l'union fédérale et pourquoi pas l'union législative dans toute sa simplicité ; pourquoi législater séparément puisqu'en fin de compte il faudrait se réunir pour discuter à peu près tout en commun.

Enfin chacun à sa manière de comprendre les choses, mais sauf meilleur avis, nous croyons que le meilleur argument que l'on puisse donner en faveur de l'union législative, c'est de n'élire qu'un seul député pour les deux législatures.

S. Lesage.

DE QUEBEC A MEXICO.

X

DERNIERS BIVOUACS.—AU PAYS. [1]

Les délices de Capoue. — L'horizon se grise. — Chevalier de la Guadeloupe. — Des tombes. — L'incendie du 3 mai. — Le colonel Tourre. — Une consigne autrichienne.—Colonne de l'intérieur. — Marches forcées. — A vol d'oiseau. — La selle mexicaine.—Combat de la Vaquéria.—Une nuit dans le col de la Angostura.—Chez Negrete.—A l'ambulance.—San Luis de Potosi.—Une parenthèse. —En congé. — Retour à Mexico. — Le commodore Maury.—La St. Jean-Baptiste.—Volupté.—Paso del Macho. — Une dernière soirée. — Vers les rives de France.—L'*Allier*.—Ma gazelle. — Des voix désespérées. — En rade.--Seul. — Une extase sublime.—Encore des tombes!—Une découverte.—Aux bons cœurs.

La prise d'Oajaca, en frappant les bandes de stupeur, avait donné à nos troupes quelques moments de répit, et à Mexico nous profitions largement de notre *far niente*, pour ne plus nous souvenir, dans les délices de Capoue, des inconvénients de la vie militaire. Je fis comme les autres, je tâchai d'oublier le plus paresseusement possible les trois longs mois que j'avais passés à dormir, partout ailleurs que dans un lit. Mexico s'était apprivoisée pendant notre expédition, et plus d'un noble salon s'était ouvert devant nos épaulettes. De notre côté nous avions formé deux clubs militaires : les officiers Autrichiens avaient suivi notre exemple ; les Belges

1 La collaboration de la *Revue Canadienne*, croit devoir prévenir les lecteurs " DE QUÉBEC A MEXICO," qu'une importante erreur a été commise pendant la mise sous presse de ce travail. Le chapitre VIII " *Siége et campagne de l'Oajaca*" a precédé le VIIème " *la Ville Sainte*," qui devait tout naturellement prendre place avant ce premier. Lorsque cette transposition a été connue, il était trop tard pour pouvoir y rémédier.

n'étaient pas restés en arrière, et presque toutes les semaines des bals, des réceptions et des raôuts nous aidaient à tuer le temps.

L'exécution sommaire du bandit Romero avec soixante de ses complices, sur la place de Michcalco, contribuait pour beaucoup à faire croire à une tranquillité durable, et déjà l'on s'habituait quoique difficilement, au régime salutaire de la paix, lorsque les nouvelles de l'intérieur commencèrent à redevenir marécageuses, suivant l'expression favorite d'un officier de cavalerie, Masson. Un certain malaise régnait parmi la classe marchande. Des convois venant de Morélia avaient été arrêtés et pillés, deux préfets politiques assassinés à quelques lieues de Mexico, et les guerilleros se hazardaient à montrer le bout de leurs carabines dans le Michoacan, état voisin de la capitale. Vers la fin de mars, le colonel de Vandersmissen reçut l'ordre de marcher sur Morélia, avec une partie de la Garde Impériale Belge, et d'y faire le service de garnison. Les Zéphirs sous les ordres du commandant Chopin devaient s'embarquer pour Victoria le chef-lieu du Tamaulipas, et le commandant de Briand partait pour Matamoros, avec son bataillon de la Légion Etrangère. Ces préparatifs annonçaient un suprême effort de la part des Juaristes, et tous les officiers de la garnison se tenaient prêts à marcher au premier signal. Dans les arsenaux on déployait un surcroit d'activité : les ouvriers et les pontonniers étaient occupés à fabriquer des affûts légers et solides pour les obusiers de montagne, l'armée mexicaine se réorganisait, et le général de Brincourt à la tête d'une forte colonne, tenait déjà la campagne dans le Nouveau-Léon.

Sur ces entrefaites, la rumeur se répandit dans nos clubs, que l'Empereur Maximilien allait, sur la proposition du maréchal Bazaine, distribuer des récompenses aux militaires qui s'étaient distingués pendant le siége d'Oajaca. En effet, une proclamation parue dans le *Diario del Imperio*, décrétait la création d'un nouvel ordre mexicain — la croix de l'Aigle — frappait une médaille du mérite militaire, et reconstituait l'ordre de la Guadeloupe, fondé par l'Empereur Iturbide. Ces signes de bon augure excitaient au plus haut point notre curiosité, car presque tout le monde se sentait des droits ou des titres de service plus ou moins appuyés, pour rêver sur sa poitrine une des nouvelles décorations. Enfin le 10 avril, fête de l'Empereur, parurent les décrets de nominations attendus avec tant d'impatience. Mon nom figurait parmi celui des nouveaux chevaliers de l'ordre de la Guadeloupe, entre le major Tydgart, tué quelques jours après au combat de Tacambaro, et le lieutenant Carrère, de la compagnie franche du bataillon où j'étais stagiaire. Nos brevêts nous furent remis en présence du troi-

sième Zouave rangé en bataille sur la grande place du palais, par l'Empereur lui-même qui, me serra la main avec bonté, me demandant des nouvelles de ma blessure, et me disant quelques paroles d'encouragement qui me remplirent d'enthousiasme et de bonheur. Pour moi, ce jour là, je n'aurais pas échangé mon épée d'officier subalterne contre le siége d'un sénateur. Les dangers que j'avais courus, les fatigues que j'avais endurées, la maladie dont je commençais déjà à ressentir les sourdes atteintes, disparurent devant mon bout de ruban, et le soir, quand à la table du mess de l'état-major, le capitaine Huysmann de la Garde Impériale, me porta un toast en me complimentant sur l'insigne honneur dont je venais d'être l'objet, deux grosses larmes de joie et de reconnaissance, glissèrent à la dérobée dans mon verre de champagne, et pour toute réponse, je ne trouvai qu'un long sanglot. [1]

1 Tout ce qui a appartenu à l'Empire Mexicain est devenu aujourd'hui une relique, car il a été sacré par le sang d'un martyre. C'est donc avec un véritable sentiment de respect que je mets sous les yeux de mes lecteurs, le texte du brevet que l'Empereur me faisait remettre alors par le ministre des Affaires Etrangères M. Ramirez—un des nombreux qui l'ont trahi hélas!—et je n'ai pas besoin d'ajouter, que jusqu'au jour où à mon tour j'irai me coucher dans ma tombe, je serai fier d'avoir sû mériter un pareil témoignage d'approbation, de la part d'un homme qui a sû être grand et noble partout, dans sa vie de famille, dans sa vie d'Empereur, et surtout au milieu de l'abandon et des trahisons qui se heurtaient et se pressaient les unes contre les autres, pour assister au spectacle solennel de sa mort.

Secretaria
de Negocios Estrangeros.

El Emperador de Mejico, mi Augusto Soberano, se ha dignado nombrar a V. por decreto de esta fecha, Caballero de la Imperial y Distinguida Orden Mejicana de Guadeloupe, à cuyo honor se ha hecho V. acreedor por su merito y servicios.

De orden de S. M. I. lo participo à V. para su conocimiento, acompanandole el correspondiente Titulo Imperial.

Dios guarde a V, muchos anos.

Dado en Mexico à cuatro de Abril de mil ochocientos sesenta y cinco.

El Ministro de Negocios Estrangeros,

RAMIREZ.

MAXIMILIANO,

Emperador de Mejico.

Grand Maestre de la Imperial y Distinguida Orden Mexicana de Gudalupe:

Atendiendo à las circumstancias que concurren en vos D. Narciso Enrique Eduardo Faucher de Saint-Maurice, He tenido a bien nombraros Caballero de la Imperial, y Distinguida Orden Mexicana de Guadalupe, y persuadiendome de que por las cualidades que os hicieron digno de este honor os esmerareis en observar punctualmente los Estatutos de la propria Orden, os concedo los gracios y preeminencios que segun ellos os correspondan asi como el uso de los insignias conforme al tenor de los epresados Estatutos. Y mando al Vice-Presidente y Dignidades de la Orden, a los Gefes, Prefectos politicos y demas Autoridades del Imperio Mexicano, os guarden todos los fueros y distinciones de que debeis disfrutar como

N'est-il pas étrange que ce soit là le seul moyen que Dieu ait donné à l'homme pour exprimer les sensations intimes d'un grand bonheur où d'une immense douleur, ces deux frères jaloux qui naissent sous la gaze rose de notre berceau, et ne nous quittent plus qu'au froid contact du cimetière ? L'un essaie toujours de se venger des bénédictions que l'autre sème sur ses pas. C'est l'éternelle lutte de Caïn et d'Abel, et jamais je ne me suis senti joyeux, sans ressentir mon âme frisonner sous le pressentiment d'une pro-

Caballero de la Imperial y distinguida Orden de Guadelupe en virtud de este Imperial Diploma.

Dado en el Palacio de Mexico à cuatro de Abril de mil ochocientos sesenta y cinco.

MAXIMILIANO.

(Sceau de l'Empereur.)

El Vice Presidente TÉODOSIO LARES. — El 2° Vocal de la Assembla MARQUÉS DE RIVASCACHO. — El 6° Vocal JOSÉ R. MALO.

El Grand Conciller de la Orden, Por mandato de S. M. I.
El Secretario de la Assembla y de la Orden,
MANUEL MORENO Y JOVE.

(Grand sceau de l'Ordre.)

S. M. I. nombra Caballero de la Imperial y Distinguida Orden Mexicana de Guadelupe à D. Narciso Enrique Eduardo Faucher de Saint-Maurice, Capitan del 4° de Carabineros.

N° 1165.—Registrado a fojas 18 del libro respectivo, conforme al Decreto Imperial de 31 de Deciembre ultimo.

Mexico, Abril 10 de 1865.

(Le sceau du Ministre des Affaires Etrangères.) — El Gefe de la Seccion de Concilleria, T. H. MANERO.

(Traduction.)

Secretariât
des Affaires Etrangères.

L'Empereur du Mexique, mon Auguste Souverain, a daigné vous nommer, par décrèt de cette date, Chevalier de l'Ordre Mexicain, Impérial et distingué, de la Guadeloupe, honneur dont vous ont rendu digne, votre mérite et vos services.

D'après l'ordre de S. M. I. je porte ce fait à votre connaissance, et je vous inclus le Brevet Impérial.

Dieu vous conserve beaucoup d'années.

Donné à Mexico, ce quatrième jour d'Avril mil huit cent soixante et cinq.

Le Ministre des Affaires Etrangères,

RAMIREZ.

MAXIMILIEN,

Empereur du Mexique.

Grand Maître de l'Ordre Mexicain, Impérial et Distingué de la Guadeloupe.

Ayant pris connaissance des faits qui militent en votre faveur D. Narcisse Henri Edouard Faucher de Saint-Maurice, J'ai jugé à propos de vous nommer Chevalier de l'Ordre Mexicain, Impérial et Distingué de la Guadeloupe, et me persuadant par les qualités qui vous ont rendu digne de cet honneur, que vous vous efforcerez d'ob

chaine affliction. Pour cette fois, je ne m'étais pas trompé, et mon allégresse se brisa sur la pierre sépulchrale du deuil et d'une profonde douleur.

Très-souvent nous nous rencontrions chez un membre de la commission scientifique, M. Lami. Dans ces réunions nous causions d'art, de sciences et de philosophie. Chacun venait apporter le fruit de ses études et de ses observations. Les uns s'occupaient d'anatomie, d'histoire naturelle, les autres d'esthétique, de poésie, de littérature, et sur nos conversations intimes étaient tombées quelques gouttes de ce parfum, que prisait tant Horace, *utile dulci*. Les bals que nous oubliions n'avaient pas même l'honneur d'un regret, et une seule crainte venait parfois nous troubler, la perspective prochaine d'un ordre de départ, lorsqu'un septiéme convive vint s'attabler sans façon parmi nous, et nous éparpiller d'un revers de sa main.

En quatre jours, la mort enleva trois personnes de notre cercle, M. Harris atteint du vomito dans un voyage à la Vera-Cruz, M. Jules Gérard, cousin du célèbre tueur de lions et correspondant de l'*Epoque*, frappé d'apoplexie foudroyante dans un bain, et le vicomte Houeix de la Brousse, lieutenant à la Légion Etrangère, brûlé dans l'incendie du 3 mai 1865, en voulant se dévouer pour sauver

server ponctuellement les Statuts de l'Ordre, Je vous concède les privilèges et les droits qui en découlent, ainsi que l'usage des décorations en conformité de la teneur des susdits Statuts. J'ordonne au Vice-Président, aux Dignitaires de l'Ordre, aux Chefs, aux Préfets politiques, et de plus, aux Autorités de l'Empire Mexicain, qu'ils vous gardent tous les droits et les distinctions auxquels vous donne droit le titre de Chevalier de l'Ordre Impérial et Distingué de la Guadeloupe, en vertu de ce diplôme Impérial

Donné au Palais de Mexico, ce quatrième jour d'Avril mil huit cent soixante et cinq.

MAXIMILIEN.

(Sceau particulier de l'Empereur.)

Le Vice-Président TÉODOSIO LARÈS. Le 2ème. Auditeur de l'Assemblée LE MARQUIS DE RIVASCACHO. Le 6ème. Auditeur JOSÉ R. MALO.

Le grand Chancelier de l'Ordre, Par ordre de S. M. I.
Le Secrétaire de l'Assemblée et de l'Ordre,

MANUEL MORENO Y JOVE.

(Le grand sceau de l'Ordre.)

S. M. I. nomme Chevalier de l'Ordre Mexicain, Impérial et Distingué, de la Guadaloupe, D. Narcisse Henri Edouard Faucher de Saint-Maurice, Capitaine au 4ème. tirailleurs.

N° 1165.—Enrégistré à la page 18 du livre respectif, en conformité au Décret Impérial du 31 décembre dernier.

Mexico, ce 10 avril 1865.

Le Chef de la Section de Chancellerie,

T. H. MANERO.

(Le sceau du Ministère des Affaires Etrangères.)

le colonel du troisième Zouave.[1] Ce sinistre plongea la ville dans une consternation difficile à décrire, et de ma vie je n'ai vu pareille foule suivre un char funèbre. Le deuil était conduit par le maréchal Bazaine lui-même, qui marchait tête nue derrière les trois cerceuils des malheureuses victimes, le colonel Tourre, le lieutenant de la Brousse et le clairon Schlinker, mort à son poste de de combat, à côté de son supérieur. Toute la garnison de Mexico était sous les armes, les tambours voilés de crêpes, la cathédrale tendue en noir, et quand les trois fosses eurent reçu ces dépouilles carbonisées, plus d'un pleur déchirant s'échappa de ces poitrines de soldats, lorsque le général de Maussion et le capitaine le Couturier jetèrent une parole de souvenir et de regret, sur ce trou béant, lorsque le drapeau du troisième Zouave vint s'y incliner silencieusement, en signe d'adieu.

A peine âgé de trente-huit ans, le colonel Tourre avait au bout de la dragonne de son épée, les abeilles du bâton de maréchal. C'était l'enfant chéri de ses zouaves, qu'il avait mené depuis dix ans partout où la France avait déployé son drapeau. On savait comme il était beau, comme il était grand aux jours de l'épreuve et de la mêlée, et cette mort épouvantable au milieu d'un brasier ardent, écrasé sous des poutres en cendres, se débattant au milieu d'une mare de bitume liquéfié, crispait le cœur des plus braves :

Hélas! mourir ainsi, mourir à quarante ans,
Sans un mot de sa femme, un regard de sa mère,
Sans avoir rien pressé dans ses bras palpitants!
Pas même une agonie! une douleur dernière!
Dieu seul lut dans son cœur l'ineffable prière
Que les anges muets apprennent aux mourants.

Le 10 mai à cinq heures du soir, je reçus l'ordre de me tenir

1 Le vicomte de la Brousse était un de mes camarades les plus dévoués. Nous couchions dans la même chambre, et jamais nous ne sortions l'un sans l'autre. Lors de ce funeste accident, je communiquai à l'*Estafette* du 8 mai, cet article biographique.

« Le vicomte Houeix de la Brousse appartenait à une vieille famille de la Basse-Bretagne qui donna plusieurs illustrations à la marine française. Lui-même fut marin avant d'entrer à l'école Saint-Cyr, d'où il sortit avec une sous-lieutenance au quatre-vingt dix-neuvième de Ligne. C'est en qualité d'officier dans ce régiment, qu'il suivit avec distinction, depuis le commencement, les différentes phases du siège de Puebla et de la campagne du Mexique. M. le vicomte de la Brousse qui avait fait preuve de sang froid et d'énergie, lors de l'incendie de la maison Delanoé, avait déjà reçu en récompense de son courage trois médailles de sauvetage et sept jetons d'incendie.

« Lorsque le quatre-vingt dix-neuvième reçut l'ordre de rentrer en France, M. de la Brousse promu depuis quelque temps au grade de lieutenant, demanda et obtint la permission de continuer la campagne en cette qualité, au Régiment Etranger. Il relevait à peine d'une douloureuse maladie, et se proposait à prendre son service au régiment, lorsque la mort est venue enlever, à l'âge de vingt-trois ans, un brave officier à la France et un cœur d'or à sa famille et à ses camarades.» (NOTE DE L'AUTEUR.)

prêt à partir dès le lendemain matin, pour l'intérieur, avec le colonel Jeanningros qui devait marcher sur Saltillo, occupé par les troupes du général ennemi, Negrete. En me rendant chez moi dans le bût de dire à mon domestique de tout tenir prêt pour quatre heures du matin, je trouvai la sentinelle du poste autrichien, placé en face de mon logement, en train de se défendre contre deux chasseurs d'Afrique qui allaient probablement lui pratiquer une boutonnière quelconque, sans l'intervention du docteur Tourraine de l'artillerie, et du corps de garde accouru fort à propos. Un soldat congédié avait voulu forcer la consigne et passer outre, malgré les explications en langue Croate que lui donnait le fonctionnaire. A bout de logique, il avait eu recours à sa bayonnette, et le pauvre malheureux se tordait par terre en râlant déjà son agonie. Ce rigide observateur de la discipline fut traduit en cour martiale, et plus tard, j'appris qu'il fut acquitté par ses officiers qui, ne virent pas même un excès de zèle dans cet accident.

La colonne à laquelle j'étais détaché, se composait de deux escadrons, deux compagnies et deux obusiers rayés, formant une contre-guérille sous les ordres du capitaine le duc d'Elchingen, fils du maréchal Ney, des premiers et second bataillons de la légion étrangère, commandants Saussier et de la Hayrie, d'un escadron du 1er chasseur d'Afrique et de plusieurs pièces d'artillerie. Nos ordres étaient d'opérer jonction avec les troupes des généraux de Brincourt et Mejia, et de tomber ensemble sur l'ennemi, afin de l'écraser d'un seul coup.

Pour arriver à Saltillo, il nous fallait traverser une partie des Etats de Mexico et du Michoacan, tout celui du Guanajuato, de San Luis de Potosi et la moitié du Nouveau Léon. Nous franchîmes ces deux cent vingt-six lieues en vingt-un jours, passant sans nous y arrêter par les villes de Quérétaro, de San Luis de la Paz et de San Luiz de Potosi, endurant des privations inconcevables, buvant presque partout de l'eau salée, et malgré cela arrivant à San Juan de la Vacqueria, à quelque distance du repaire ennemi, dans un état sanitaire satisfaisant.

La plupart du temps le pays que nous traversions était morne et désolé ; les habitants pauvres et peu hospitaliers, et les routes couvertes d'une poussière fine qui nous suffoquait au moindre vent, à la moindre brise. Le contraste était frappant entre ces cactus rabougris, ces arbres desséchés, ces plaines brûlées, et les charmants paysages, les souvenirs riants et poétiques que nous avait laissés notre campagne dans l'Oajaca. Pourtant nos soldats n'en étaient ni moins gais, ni moins dispos Nos bivouacs retentissaient joyeusement des échos de leurs chansons. A défaut d'eau potable,

ils buvaient sans rancune leurs rations d'eau-de-vie coupées d'eau saumâtre, et malgré leurs souliers qui commençaient à manquer à l'appel par certains endroits, ils étaient toujours restés braves, alertes et français.

Pendant la courte durée de cette campagne, j'eus occasion d'apprécier la supériorité de la selle mexicaine sur la selle anglaise. Offrant un étrier aussi large que l'étrier arabe, dans lequel le pied s'emboîte sans être gêné, elle est un peu lourde, il est vrai, mais ne blesse jamais le cheval, et offre au cavalier une assiette commode, une position aisée et une liberté entière dans ses mouvements. Le devant se termine par un large pommeau autour duquel s'enroule le *lasso* et sur lequel il peut entraver ses rènes pendant le combat, s'appuyer en route, et même dormir s'il est assez fort équilibriste. La plupart des compagnies montées, formées dans les différents régiments du corps expéditionnaire, avaient été pourvues d'équipements mexicains ; cette sage précaution a eu l'avantage de rompre plus vite les nouveaux cavaliers aux difficultés du manège, et de permettre aux officiers de les utiliser plus promptement.

Le général Négrete occupait le col de la Angostura, un peu en avant de Saltillo, avec 4,000 hommes d'infanterie, 1500 chevaux, 20 pièces de canons, et paraissait résolu de défendre cette position formidable, dans laquelle il avait élevé des retranchements et des ouvrages d'une certaine importance. Le 1er juin, deux heures après notre arrivée, le colonel Jeanningros avec quatre compagnies, trois escadrons et deux pièces d'artillerie alla reconnaître le col. A portée de canon, l'ennemi démasqua deux batteries, laissa voir son infanterie massée et fit sortir une partie de sa cavalerie. Une escarmouche s'engagea avec nos tirailleurs, et au détour d'un quartier de rocher, un officier de la légion étrangère, M. le capitaine Fisher, fut tué d'une balle au front. Nous n'eûmes que la mort de ce brave officier à déplorer, et nous rentrâmes sains et saufs à la Vaqueria, après avoir levé le plan de la position de l'ennemi, le laissant tirer hors de portée et fatiguer inutilement ses escadrons, qui chevauchaient dans la plaine, en épuisant contre nous tout le vocabulaire mignon des épithètes espagnoles. Quelques projectiles perdus atteignirent quatre cheveaux et trois hommes, ces derniers peu grièvement.

Le soir même un estafette nous apporta la nouvelle du mouvement en avant du général Méjia, parti de Matamoros avec une colonne de 3000 hommes, renforcée par le bataillon du commandant de Briand. A 10 heures, un second courrier vint nous annoncer que le général de Brincourt venait de quitter les villages de Parras

et de Patos avec trois bataillons d'Infanterie, deux escadrons et huit pièces de différent calibre. Negrete allait donc se trouver pris entre trois colonnes, et nous étions à la veille d'une bataille dont l'issue ne pouvait être douteuse.

L'ennemi avait l'air de soupçonner le danger qui le menaçait. Une grande animation avait régné une partie de l'après-midi dans ses avant-postes, et à sept heures tous les feux de ses bivouacs s'étaient magiquement éteints. Cette tranquilité subite déplut au colonel Jeanningros. Il craignait quelque ruse : nos patrouilles fûrent doublées, et je reçus l'ordre de placer 60 hommes de piquet à la tête d'une baranca, qui débouchait dans le col de la Angostura.

Il était onze heures et quart du soir lorsque je décachetai cette note de service. Vingt minutes après, mon cheval était sellé, mes soixante hommes munis de 25 cartouches, de leurs capotes et de de leurs couvertures, et nous nous acheminions silencieusement vers le lit desséché du torrent. Il faisait un temps de loup, une vraie nuit de novembre en Canada, et de grosses rafales venant s'engouffrer dans les plis de nos cabans, nous empêchaient de percevoir le moindre son à quinze pas de distance. Déjà j'avais réussi à embusquer cinquante de mes tirailleurs, par groupe de dix, lorsqu'au détour subit que traçait un des coudes du ravin, mon dernier peloton tomba parmi deux cents *sierranos* ennemis. Il était trop tard pour se replier et au cri : " *Los cabrones de Francès* ! " que poussa le factionnaire juariste, je répondis par le commandement : " A la bayonnette ! les cartouches au dernier moment ! "

Adossés contre les parois du ravin, nous essuyâmes sans broncher leur feu de peloton, et alors une mêlée affreuse s'en suivit. Cachés par les anfractuosités du rochèr, et plus habitués à l'obscurité que nos antagonistes, qui venaient de quitter les clartés mourantes de leurs bivouacs, mes hommes ne tiraient qu'à bout portant, puis une fois leur cartouche brulée, se servaient de leurs carabines comme d'une massue. L'ennemi de son côté poussait des hurlements de joie et de triomphe, en se doutant de notre petit nombre, par nos rares coups de feu. A chaque homme qui tombait, dix démons venaient prendre sa place, et il me serait impossible de bien rendre sur cette page sans vie, tout le sang-froid et l'intrépidité que ces quelques hommes déployèrent pendant les quinze longues minutes que dura ce drame, encore tout palpitant sous mes yeux.

Sept de mes hommes étaient déjà blessés, et voyant que la résistance était inutile, j'allais donner l'ordre de mettre bas les armes, lorsqu'en piquant des deux pour prendre le front de mon peloton, un coup de feu partit dans le fond du ravin, et la balle me traversant la jambe droite, transperça d'outre en outre l'abdomen de mon

cheval. Fou de terreur et de douleur, mon pauvre animal m'emporta d'un bond au milieu d'un groupe ennemi, et là se renversant sur ma jambe meurtrie, me livra à la merci de ces brigands. Je tenais mon révolver à la main, et en me sentant enlacer par la tête et les épaules, je tirai quatre balles au hazard. Un vigoureux coup de crosse appliqué sur mon képi me fit perdre connaissance, et lorsque je repris mes sens, j'étais couché sur une botte de paille, au fond d'une infecte masure. Là, un aide-de-camp tout galonné, m'appris que j'étais installé au quartier général de Son Excellence M. le général de division Negrete.

Il pouvait être alors sept heures et demie du matin ; je n'avais pas mangé depuis la veille, et affaibli par la perte de mon sang, je demandai un morceau de pain et un peu d'eau fraîche, pour panser ma blessure qui commençait à me tirailler et à me faire souffrir. Mon interlocuteur me dit qu'il avait reçu ordre de ne me rien donner, avant que j'eûsse vu le général. Force me fut de passer trois longues heures à attendre le bon plaisir de mon vainqueur, et lorsqu'enfin il se fut décidé à venir me voir et qu'il se fût apperçu que j'étais nullement disposé à lui donner les informations requises sur nos opérations projetées, il me quitta brusquement en me donnant pour fiche de consolation, la nouvelle que des négociations avaient été entamées pour m'échanger avec mes dix hommes, contre le colonel Beceril et onze officiers juaristes condamnés à mort pour brigandage par le conseil de guerre de notre colonne, et que si l'échange n'avait pas eu lieu le lendemain matin même, nous serions tous fusillés " *comme des chiens que nous étions.*" [1] Avec cette riante perspective je passai tristement la journée, grelottant de fièvre, et n'ayant pour toute nourriture qu'un plat de fèves et deux gâteaux de maïs. Le lendemain, dès la pointe du jour, un caporal avec une escouade vint me chercher sur un brancard ; le sous-lieutenant Glacier était à un demi kilomètre de là, avec les prisonniers juaristes, et l'échange devait avoir lieu.

En route nous prîmes mes dix compagnons de combat ; tous avaient été blessés plus ou moins grièvement, et le caporal Bourgogne était mourant, un coup de lance lui ayant traversé le poumon droit. Chemin faisant, l'officier qui nous conduisait me raconta que notre capture leur avait coûté 13 morts et 7 blessés. Cela prouvait que nous avions fait notre devoir, et qu'il n'avait pas été de notre faute, si nous n'étions pas morts à notre poste.

1 Textuel. Ce général était pourtant un de ceux dont la réputation de militaire et de gentilhomme est restée la plus intacte. *Ab uno, disce omnes.* (NOTE DE L'AUTEUR).

Arrivés au lieu de l'échange, une difficulté imprévue s'éleva entre les deux plénipotentiaires. Notre commandant avait exigé des officiers juaristes, leur parole de ne pas porter les armes contre Maximilien pendant un an et un jour. Le chargé de pouvoir de Negrete exigeait de nous la même chose, et les négociations étaient sur le point de se rompre, lorsque le colonel prévenu, fit transmettre aux prisonniers la permission d'accéder au désir du général ennemi. Mes armes me fûrent alors rendues, nous échangeâmes un coup de képi en signe d'adieu, et quelques heures après j'étais couché comfortablement dans un des lits de notre ambulance, après avoir été douillettement pansé par une sœur de la Charité. Le soir même le colonel Jeanningros vint demander de mes nouvelles et m'annoncer qu'aussitôt que je serais capable de supporter la route, il mettait à ma disposition une escorte et un service de voitures Masson, pour ramener à Mexico mes blessés et les quelques malades de la colonne. Je m'endormis aux sons joyeux de la retraite, prisant à délices mon *changement de garnison*, et réfléchissant nonchalemment aux inconvénients qu'ils pouvaient occasionner, ce caprice de touriste, m'ayant coûté une magnifique montre en or que je tenais de ma mère, mon porte-manteau de selle, 227 piastres qu'il renfermait, et mon pauvre "Coco" portant le tout, et qui était mort bravement au champ d'honneur.

En apprenant par des espions, les marches forcés que les généraux de Brincourt et Méjia faisaient pour envelopper son corps d'armée, Negrete se sentit pris d'une terreur subite, et pendant la nuit qui suivit mon échange, il délogea "sans tambours ni trompettes," retraitant sur Monterey, enclouant les grosses pièces qu'il était forcé de laisser derrière lui, et abandonnant la ville de Saltillo, que le colonel fit occuper immédiatement. Cette fuite précipitée laissait la route libre, et il fût résolu que notre convoi de malades partirait le 4 juin au matin, sous les ordres d'un officier supérieur d'artillerie, M. le commandant Bonnet.

Les chemins étaient magnifiques, et neuf jours après notre départ de la Vaqueria, nous arrivions à San Luis de Potosi, capitale du département de ce nom, jolie petite ville, très propre, et qui fait un commerce considérable d'argent.

Quelques jours auparavant un de nos blessés était mort à Venado, bourg situé à quelque distance de San Luis. C'était un soldat du 5ème Hussard, qui avait eu les deux jambes emportées par un boulet de canon, à une légère escarmouche donnée le jour de ma capture, et les circonstances terribles qui entourèrent cette mort, méritent la peine d'ouvrir une parenthèse.

Bien que le colonel Jeanningros eût décrété la peine capitale

contre tout militaire de la colonne, surpris en flagrant délit de mauraudage, l'église d'un des petits villages de la route — las Animas—avait été forcée et un ciboire d'argent enlevé. Malgré les recherches les plus actives, le délinquant ne put être découvert, et ce sacrilége serait toujours resté un mystère, sans le boulet de Negrete. Au milieu des terreurs et des sueurs froides de l'agonie, le malheureux cavalier se roulait sur son étroite couche, brisant ses bandages, et demandant à grands cris qu'on lui ôtât le ciboire sur lequel on le forçait à chevaucher depuis son départ de Saltillo, en nous priant de vouloir bien aller le cacher à côté de celui qu'il avait enfoui, sous une grande pierre, près de l'église profanée. C'était à faire dresser les cheveux d'épouvante que de voir ce moribond se tordant sous le poids de son implacable vision, et quelques heures seulement avant que le râle suprême l'eût empoigné, un sergent d'hopital lui enleva un gros clou avec la pointe duquel, il essayait de se suicider. Cette fin tragique nous rendit moroses jusqu'à San Luis, et même encore, lorsque je reporte mes souvenirs vers cette épisode de ma vie militaire, je ne saurais m'y arrêter bien longtemps, sans revoir l'effrayable cauchemar défiler devant moi avec ses lèvres écumantes, sous les crispations de la douleur physique et des angoisses morales. Que les esprits forts entassent systême philosophique sur systême philosophique, hypothèses sur hypothèses, jamais ils ne réussiront à prouver avec leurs lois du hazard, que le crime n'est pas puni tôt ou tard.

Lors de mon retour de la campagne d'Oajaca, j'avais adressé au maréchal Bazaine une demande de congé temporaire, fondée sur l'impossibilité dans laquelle me mettait la maladie de cœur contractée sous l'air raréfié des hauts plateaux, de bien remplir les pénibles exigences du service. Une réponse favorable m'attendait à San Luis, et j'avais la permission de m'embarquer sur le transport de guerre Français l'*Allier*, qui devait partir de la Vera-Cruz, vers le commencement de juillet en destination de Brest, et relâcher à New-York pour y faire du charbon. Je n'avais donc pas une heure à perdre, si je voulais arriver à temps au port d'embarquement, et malgré les douleurs que me causait encore ma blessure à peine cicatrisée, le 14 juin je disais adieu aux officiers du convoi, pour prendre la diligence de San Luis à Mexico. Quatre jours après, j'étais de nouveau dans la cité impériale, et je m'occupais activement à faire mes préparatifs de départ.

Pendant mon absence, sur proposition du colonel d'artillerie M. le comte Lecarron de Fleury, et de MM. Duran et Fonséca, j'avais été élu membre correspondant de la société Mexicaine de géographie et de statistiques. A une des réunions de cette academie, je fis con-

naissance avec le célèbre commodore Maury, créé membre correspondant en même temps que moi. Quand il me fût présenté, il était entouré de MM. Newton, Williamson et du capitaine Lane, tous officiers à bord du croiseur confédéré le *Stonewall Jackson*, livré par eux, un mois auparavant, aux autorités militaires de l'Ile de Cuba.

Le célèbre commodore représente parfaitement le type du vieux loup de mer pur-sang. Petit de stature, carré d'épaules, légèrement boiteux par l'effet d'une chûte de voiture, un agent de la police le reconnaîtrait de suite, pour un " jack tar, " rien qu'à la manière dont il marche dans la rue. Pour nous autres *terriens*, ce serait rouler tout simplement, mais les marins sont plus expressifs, et en l'appercevant ils ne pourraient à peine retenir ce cri de cœur :

—Tiens ! un matelot qui bouline !

En apprenant mon prochain voyage aux Etats-Unis, M. Maury me demanda si j'aurais objection à me charger de quelques missives pour sa famille, restée sans nouvelles depuis son départ d'Angleterre. J'y consentis avec plaisir, et le lendemain il me remettait sa correspondance, ainsi que celle de ses officiers, à un diner que M. le consul Belge, Chaudoin, donnait pour chômer une fête nationale de son pays, fête qui fait battre bien des cœurs dans le nôtre—la saint Jean-Baptiste. A cette réunion de famille, je serrai une dernière fois la main à bien des amis, bien des camarades que je ne devais plus revoir—beaucoup sont morts depuis—et le 26 juin à trois heures du matin, une voiture spéciale mise à notre disposition par le service des messageries Mexicaines, m'emportait du côté de la terre chaude, en compagnie des capitaines Boyé, Gauthier et de Beauquesne, du lieutenant Braün de Dembach et du sous-lieutenant Bonningue.

S'il est un genre de volupté qui n'a pas été bien analysé et bien défini par les penseurs, c'est certainement cette sensation intime qu'éprouve toute personne séparée depuis longtemps des lieux et des cœurs chers à son souvenir, et qui tout à coup voit se dresser devant elle la certitude de les revoir. Alors fatigues, ravage physiques et moraux, contrariétés, tout cela disparait pour ne laisser place qu'à un contentement indéfinissable, dont les symptômes sont à peu près ceux de la mélancolie. L'âme se replie sur elle-même et devient peu expansive. On savoure avec énergie cette idée du retour au pays : la maison paternelle avec ses bois, ses allées sablées, ses fleurs et ses habitants repasse sous les yeux de votre cœur : le tableau de la vie de famille se déroule magnifiquement sur vos genoux, et la voix de votre mère, de votre sœur, de votre fiancée vous jette des

paroles d'amour et d'affection. Bien certainement si un étranger s'était mis en tête de venir chercher chez nous la gaieté et l'insouciance qu'on se plait à donner aux militaires, il n'aurait trouvé au fond du coupé de notre diligence, que des figures se livrant silencieusement à ce sentiment ineffable de volupté. Pour nous, les mules étaient trop lentes, les relais trop longs, et la végétation tropicale tristement fade et monotone, devant ce rêve ravissant de la patrie, que chaque tour de roue entrainait vers la réalité.

A Cordova, nous rencontrâmes le convoi de troupes que l'*Allier* devait repatrier ; cela ne nous empêcha pas de prendre les devants, et nous passâmes toute la journée du 30 juin à Paso del Macho, précisément à l'endroit où plus tard eût lieu l'horrible massacre d'un peloton de neuf soldats désarmés, par une centaine de lâches guerilleros. C'était la saison du vomito dans la terre chaude, et comme nos hommes étaient pour la plupart des convalescents qu'on envoyait en France humer un peu de l'air natal, un ordre exprès nous enjoignait de ne quitter ce point que pour traverser à toute vapeur les 20 lieues de chemin de fer qui nous séparaient encore de la Vera-Cruz, et de nous embarquer immédiatement. Cette dernière soirée, passée sous la vérendah du capitaine Berge, de l'infanterie de marine, me donna occasion d'admirer par moi même, la fidèle description que Humbolt fait, d'une nuit passée dans la *tierra caliente*. " A cette heure, les grands animaux se cachent dans les profondeurs de la forêt, les oiseaux sous le feuillage des arbres ou dans les crevasses des rochers ; mais si durant ce calme apparent de la nature, on prête l'oreille à des sons presqu'imperceptibles, on saisit à la surface du sol et dans les couches inférieurs de l'air un bruissement confus produit par le murmure et le bourdonnement des insectes. Tout annonce un monde de forces organiques en mouvement. Dans chaque broussaille, dans l'écorce fendue des arbres, dans la terre que fouille les Hyménoptères, la vie s'agite et se fait entendre : c'est comme une de ces mille voix que la nature adresse à l'âme pieuse et sensible de l'homme."

Le 1er juillet, à 3 heures de l'après-midi, le transbordement de nos troupes était terminé sur l'*Allier* ; tous les officiers consignés à bord, et le commandant Cuisinier de l'Isle, n'attendait plus qu'une dépêche télégraphique pour lever l'ancre et voguer. [1] La trompette

1 La liste suivante, contenant les noms des officiers qui se trouvaient à bord du transport l'*Allier*, fut communiquée de par ordre, lors de notre arrivée en rade à New-York, par M. le Commissaire de la Marine, Préaubert, au *Courrier des Etats-Unis* ; je l'extrais des colonnes de ce journal.

ETAT MAJOR DE L'ALLIER : Commandant, le capitaine de Frégate Cuisinier de l'Isle.—Lieutenant de vaisseau, Vernet.—Enseigne de vaisseau, Rumigny, Lon-

du diner venait de sonner, et nous étions tous attablés dans notre carré, lorsque tout à coup l'ancre se mit à crier sous les efforts du cabestan ; les toiles se déferlèrent et le vaisseau se penchant légèrement sur la crête d'une vague, salua une dernière fois cette terre mexicaine où tous nous avions souffert, où dormaient bien de nos souvenirs, plus d'une de nos affections, et commençant lentement le voyage du retour, nous emporta vers la haute mer. Un hosanna solennel retentit alors de la corne d'artimon au mat de misaine ; nos soldats venaient d'entonner en chœur, ce chant dont le thème est si beau et si mélancolique :

Vers les rives de France !

Des profondeurs de l'hélice aux vergues de la grande hune, le refrain touchant se faisait entendre, et dans le carré plus d'une larme silencieuse se cacha derrière le cliquetis des verres qui s'entrechoquaient. Un seul mot magique avait ramené l'enthousiasme et le bonheur sur toutes ces figures hâlées par l'âpre vent des Cordillières, bistrées par les fièvres et les fatigues du métier, celui de la patrie. Mot saint, mot sacré, que Dieu a donné à l'homme comme une première bénédiction, comme une dernière croyance, lorsque toutes les autres se sont étiolées et sont venues mourir sous le frisson glacial de l'égoïsme et de la méchanceté.

Le transport sur lequel nous étions, ramenait trente-neuf officiers et 1150 hommes de troupes. Malgré cet encombrement, le plus grand ordre régnait à bord, et le silence n'était guère troublé que par l'énorme quantité de perroquets, de perruches, d'écureuils noirs, de fourmilliers, de gazelles et de mille autre bêtes indigènes, que chaque militaire apportait en souvenir, qui, à une vieille tante, qui, à une sœur, qui à une mère. Le pont ressemblait à une véritable arche de Noë où chacun avait un favori, un préféré. Les

gueville, Laisné.—Chirurgiens, Pichot, Martiningue.—Commissaire, Préaubert.—Aspirant de Marine, Brault.

Officiers Passagers : CAPITAINE, de Merles, 81e de Ligne.—Boyé, 81e de ligne. Genarolli, 95e de ligne.—Saugé, 7e de ligne.—Dirat, 7e de ligne.—Gauthier, 1er Chasseur d'Afrique.—Faucher de Saint-Maurice, (stagiaire), 2e Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique.—de Beauquesne, Artillerie.— Thuillier, Légion Etrangère.—Espinet, Lieutenant de vaisseau sur la frégate le *Magellan*.—Laulhé, Lieutenant de vaisseau sur le transport le *Var*.—Régnault, Chirurgien de vaisseau sur la corvette l'*Adonis*.—Faron, aumonier de 2e classe.

Lieutenant : Braun de Dembach, 1er Chasseur d'Afrique.—de Trésac, 95e de ligne.—Guionic, 7e de ligne.—Jalabert, 99e de ligne.—Luquet, officier d'administration.—Croc, vétérinaire au 10e Dragon.—Devaux, Enseigne de vaisseau sur la fregate *Tisiphone*.

Sous-Lieutenants : Devaux, Artillerie.—Bonningue, 1er Chasseur d'Afrique.—Colpaërt, 1er Chasseur d'Afrique.—Freund, 7e de ligne.—Bouchard, train militaire. Henry, aspirant de marine.—Hubert, aspirant de marine.—Pacherotte, contreguérillas.—Olivier, contreguérillas. — Giudicelli, 2e bataillon d'Infanterie légère d'Afrique.

uns se quérellaient à propos de leurs aras, de leurs cacatoes, les autres sur le compte d'un tamanoir, mais presque tous tombaient d'accord pour admirer la gracieuse souplesse, la robe isabelle et les jarrets d'acier de ma gazelle " Presta," cadeau que m'avait donné le capitaine de frégate, de l'Isle.

Pauvre Presta! comme bien d'autres amitiés que j'ai semées derrière moi, je fus obligé de la léguer au Parc Central de New-York, faute de moyen de transport, la compagnie du Central Vermont ne voulant pas s'en charger.

La vie que nous menions sur l'*Allier* avait son côté agréable. Nos cabines étaient bien ventilées, les officiers du bord polis et complaisants, et nos camarades de traversée d'une joie et d'un entrain ravissants, car ils allaient tous revoir cette France, que nous autres Canadiens nous nous contentons de rêver. Notre service se bornait à bien peu de chose. La lecture et les flâneries se partageaient notre temps, et quand la brise du soir nous avait apporté un peu de fraicheur, un chœur composé d'Allemands de la légion étrangère et de quelques zouaves, se réunissait sur le gaillard d'arrière et chantait jusqu'à dix heures. Alors tout rentrait dans le silence. Des groupes de causeurs se formaient au pied du mat d'artimon, et si la soirée était belle, elle se passait presque blanche. Chacun venait apporter là ses aventures, ses souvenirs ou ses bons mots. Pendant ce temps les heures filaient, le navire aussi et la patrie se dessinait sur l'horizon.

Le ciel semblait jouir tacitement de notre bonheur. Tous les jours un vent favorable soufflait par tribord, et nous n'eûmes en fait d'émotions que deux légers incidents, dignes à peine d'être mentionnés. Nous rencontrâmes un lougre à la mine suspecte, que nous soupçonnâmes être un corsaire juariste, et le 13 juillet au soir nous crûmes apercevoir des brisants à bâbord.

En quittant la Vera-Cruz, toutes les précautions sanitaires possibles, recommandées par la prudence, pour empêcher l'apparition du vomito parmi nos passagers, avaient été prises. Malgré tous les soins énergiques, toute la propreté déployée dans nos faux ponts, l'affreuse fièvre jaune fit six victimes, parmi lesquelles se trouvait une pauvre femme accouchée de deux enfants. C'était quelque chose de poignant à contempler que ces enterrements clandestins faits au milieu de la nuit, crainte de démoraliser les troupiers. Les cadavres étaient enveloppés dans une grosse toile, lestés d'un boulet de douze attaché aux pieds, et confiés à la discrétion de l'Océan.

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant vos marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous. 1

Pourtant le terrible fléau arrêta là ses ravages, et le 15 juillet, à dix heures du matin, nous ancrions sains et saufs dans la rade de New-York, à quelques encâblures de la corvette le *Phlégéton*, sur le pont de laquelle je distinguais la figure joviale de l'officier de quart, M. le lieutenant Pouvreau. Une demi-heure après, tous les officiers du bord, à part l'état major, recevaient permission de descendre à terre. Mes malles furent portées au fond d'une des baleinières, et quand un par un, tous les passagers eurent disparu par l'ouverture de l'escalier d'honneur, le cœur gros, je serrai la loyale main de notre digne Commandant, et à mon tour je m'engageai dans l'étroite échelle, me retournant une fois encore pour saluer les officiers du transport, qui agitaient leurs mouchoirs en signe d'adieu. Je ne pouvais me séparer sans émotion, de ce drapeau tricolore que mes trois campagnes m'avaient appris à aimer, à défendre et à regarder comme un lambeau de mon pays ; chaque coup de rame qui m'en éloignait me frappait le cœur, et bien qu'en voyage l'on s'habitue à la longue à ces adieux continuels qu'il faut toujours avoir sur le bout des lèvres, je ne sais quoi de mystérieux me disait que je ne devais plus le revoir.

Pendant les cinq jours qui suivirent, je passai mon temps à jouer le rôle peu paresseux de cicerone, et je pilotai mes camarades à travers le labyrinthe de la cité impériale. La prodigieuse activité des Américains les émerveillait à tous moments, mais beaucoup en étudiant de près la civilisation yankee et en visitant les institutions publiques, revinrent sur leurs idées républicaines. Bien des choses qui leur avaient paru merveilleuses en Europe, étaient devenues fort ordinaires dans Broadway. La pilule à force d'être dorée avait perdu de sa saveur.

Malheureusement ces études, comme bien d'autres bonnes choses ici-bas, eurent un terme. Le 20 juillet, l'ordre de retourner à bord était émané, et debout sur la jetée de Castle Garden, j'embrassais mes braves amis, mes compagnons de plus d'un jour d'épreuve, s'en retournant sur l'*Allier*. Longtemps je restai triste à regarder le transport qui disparaissait petit à petit sous l'horizon. Sur ses blanches voiles s'enfuyaient plus d'un rêve de gloire et d'ambition. Ses batteries entraînaient avec elles quelques fragments d'amitié,

1 Victor Hugo.—Les Rayons et les Ombres.

ces parcelles de notre cœur que nous jetons au vent tant qu'il en reste, et quand je sortis de ma profonde rêverie, cette question que Lamartine se posait un jour en face d'un désespoir muet, me passa par la tête :

> Eternité, néant, passé, sombres abimes
> Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
> Parlez ; nous rendrez-vous ces extases sublimes
> Que vous nous ravissez ?

La réponse ne se fit pas longuement attendre. Dieu me réservait une de ces sublimes extases, le 28 juillet 1865, au sein de ma famille. Ma mère me pressait sur son cœur, mon père me bénissait et deux amis d'enfance pleuraient de joie en me revoyant.

J'arrivais au pays dans un jour de crise et d'épreuve. Une génération entière, génération forte et pleine de sève, venait de s'incliner vers la tombe au moment même où nous avions le plus besoin de ses conseils et de son expérience. Le baronet Sir L. H. LaFontaine, le colonel Sir E. P. Taché, le juge Morin, les honorables sénateurs Baby, F. Lemieux et le comte Saveuse de Beaujeu, le président de l'Assemblée Législative M. Turcotte, le vénérable archiprêtre Faucher de Saint-Maurice, nos historiens Ferland et Garneau défilaient lentement les uns après les autres, devant la patrie désolée, pour venir chercher le repos de leurs fatigues et de leurs services, sous cette terre,

> Où le père a son père, où la mère a sa mère,
> Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond :
> Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
> Où sans son père encore on retrouve des pères,
> Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond.

En face de toutes ces pierres sépulcrales—tombes de mes frères d'armes, de mes camarades tués là-bas ; tombes de ceux que ma jeunesse s'était habituée à aimer et à vénérer, creusées ici—j'ai appris un axiome qui renferme en lui seul bien des leçons d'expérience. Je me suis apperçu que le bonheur sur terre gisait au sein de la famille. Tous les jours, je savoure avec plaisir cette découverte faite sur les cheveux grisonnants de ma mère, entrevue dans la main franche et loyale de quelques amis dévoués.

Mais comme ici-bas, l'habitude même de la joie peut fatiguer, pour m'en distraire, je me suis amusé à réunir sous un même toit ces souvenirs épars de ma vie de voyages, de garnisons, de combats et de bivouacs. Aujourd'hui je les livre, non sans quelque crainte à la curiosité des personnes bienveillantes comme à celles qui cherchent partout matière à critiquer. Aux derniers je ne veux

rien dire par dignité et par convenance. Quand aux bons cœurs, aux âmes indulgentes, c'est pour eux qu'un jour Alfred de Musset écrivait rapidement ces beaux vers :

Vous qui m'adresserez une parole amie,
Qui l'écrirez peut-être et l'oublierez demain,
Souvenez-vous de moi qui vous en remercie.
J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai point son génie ;
Je ne puis ici-bas que donner en chemin.
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(FIN.)

ULTIMA VERBA.

Mon humble rôle de feuilletoniste a duré plus longtemps que celui de l'Empire Mexicain, et le noble, le chevaleresque, le grand Empereur, qui avait cru que le courage, l'énergie, l'abnégation, pourraient un jour effacer le sceau de réprobation qui pèse sur le front de ce pays maudit, est tombé le 19 juin 1867, sous la balle de ces voleurs de grands chemins, de ces héros de guet-apens et de carrefours. A force de vouloir porter une main sacrilége sur sa couronne impériale, bénie par le Souverain Pontife, les lâches ont réussi, sans s'en douter, à la surmonter de la couronne du martyre, et Dieu merci, Maximilien est entré le front haut et le pas ferme, dans ce sanglant et sombre couloir, par où Henri IV, Charles I, Marie Stuart, Louis XVI et le roi Murat, ont porté leurs noms à l'histoire et à la renommée des siècles.

En mourant, ses dernières paroles, fidèle reflet des dernières années de sa vie, ont été un poignant cri d'angoisse et de suprême amour pour sa : " *Pauvre Charlotte !* " rendue folle elle aussi par les menaces et par les ignobles machinations de ces braves tueurs de femmes et d'enfants.

" Combien ce dernier soupir de sa violente agonie, écrit un auteur qui ne l'aimait pas, le rédacteur du *New York Herald*, dépeint admirablement le caractère viril et généreux de l'Empereur tombé ! En tête-à tête avec des bourreaux sans pitié comme sans remords, n'attendant plus que le fatal commandement : " En joue ! " toute idée de sa grandeur déchue et des épouvantables trahisons qui avaient présidé à sa chute, s'enfuirent, pour ne faire

place qu'au souvenir béni de la délicate affection qui était venue se greffer à sa vie, à sa destinée, à ses rêves d'ambition et à son bonheur envolé—sa "*pauvre Charlotte!*" Comme devant un homme qui se noie, et qui revoit dans la seconde qui s'en va, se dérouler jusqu'aux événements les plus imperceptibles de sa vie passée, la douce souvenance de sa jeune, de sa belle, de sainte compagne est venue se poser sur les lèvres de Maximilien mourant: "*Pauvre Charlotte!*" Les courtes journées de tranquillité passées avec elle dans son oublieuse capitale, les monceaux de bouquets dont elle avait été couverte par son peuple menteur, ses charités inconnues, sa piété si catholique, et la grâce irrésistible avec laquelle elle savait faire toute chose, tous ces attraits qui le rattachaient au passé, étaient accourus se pencher sur sa fosse entr'ouverte. Derrière eux se coudoyaient les sombres certitudes que les nobles efforts qu'elle avait tentés par de là les mers, pour sauver l'Empire croulant n'avaient réussi qu'à la clouer sur le chevet de la folie, et ce long cri d'angoisse vint alors s'étouffer dans la gorge de l'Empereur: "*Pauvre Charlotte!*"

"Jamais l'histoire des temps ne rappellera quelque chose de plus poignant, de plus navrant, quelque chose qui puisse entrer plus avant les sentiments de pitié et d'affection, que ces deux mots si simples, mais si empreints de véritable amour et de saint dévouement: "*Pauvre Charlotte!*" Ils éclipseront à eux seuls, tout ce que sa trop courte carrière a renfermé d'héroïsme, et jamais discours quelqu'éloquent qu'il puisse être, n'atteindra le sublime accent de tendresse et de résignation caché sous ces paroles mourantes de l'Empereur: "*Pauvre Charlotte!*"

Qui pourra redire les trahisons, les amertumes, les bassesses, dont on n'a pas cessé depuis dix huit mois, d'abreuver ces malheureuses têtes couronnées, trop nobles pour reculer devant les sourdes menées de la révolution et du brigandage, trop bonnes pour recourir aux mesures sévères nécessitées par tous les repris de bagne qui les entouraient, trop fières pour mendier les secours de l'Europe occupée ailleurs? Rien n'a manqué à leur Calvaire; rien, depuis la France, cette fille de Pierre, qui est venue y renier l'œuvre qu'elle avait prêchée et qu'elle avait scellée de ses sueurs et de son sang: depuis les Etats-Unis qui ont joué jusqu'au bout l'infernal rôle de Pharisiens et d'hypocrites, fournissant des armes et de l'artillerie aux sicaires, faisant décacheter dans le *Post-Office de New-York* les dépêches privées de l'Empereur, et lui télégraphiant dès le commencement du siége de Quérétaro la mort supposée de l'Impératrice, pour le décourager et en finir plus vite, jusqu'à l'infâme trahison de Judas caché sous le nom de Lopez, jusqu'à la

moquerie d'un semblant de tribunal, jusqu'à la fourberie d'un Juarez qui, nouveau Ponce-Pilate, n'ose prendre sur lui la responsabilité du sang versé, et se lavant tranquillement les mains audessus des restes défigurés de sa royale victime, rejette sur le front abâtardi du peuple Mexicain, les goutelettes du sang, que Dieu lui à permis de faire jaillir, afin que son pays et sa race fussent éternellement marqués d'un stigmate de honte et d'opprobre.

La balle qui a frappé le cœur de l'Empereur a tué la nation Mexicaine. Son cadavre putréfié git maintenant par le 32º 13 latitude, et de longtemps, les peuples qui se sentent encore battre quelque chose de noble, passeront bien loin de cet épouvantable charnier, crainte d'y respirer les infectes miasmes d'anarchie, de démagogie et de meurtre que s'en élèvent de toutes parts.

Dévoré et déchiqueté par les chacals de la discorde, par les impitoyables vautours de l'immoralité et de la crapule, son squelette sera encore quelque temps l'effroi des honnêtes gens et des âmes sensibles, mais petit à petit le vent du ciel dispersera l'immonde poussière ; la paix, la civilisation et le respect des dons de Dieu reviendront peu à peu sur ce sol de la malédiction. La terrible, l'inexorable loi de l'expiation sera venue alors se briser sur la tombe de l'Empereur martyr. Son sang aura fait descendre sur la terre qui l'a bu la rosée de la sainte miséricorde, et l'histoire fermant pour jamais les sombres annales qu'elle a consacrées au Mexique, inscrira sur le premier feuillet de son œuvre sanglante, cet impitoyable axiôme qu'elle burine en face de chaque récit de révolution :—Quos vult perdere, Deus dementat prius.

Dieu aveugle toujours ceux qu'il veut perdre.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

CAUSERIE SUR QUEBEC.[1]

MONSEIGNEUR, MESSIEURS ET MESDAMES,

Le désastre qui vient de frapper Québec a excité dans le cœur de la population de Montréal, toujours ouvert aux nobles sentiments, une vive et profonde sympathie. Si la souscription qu'elle a versée jusqu'ici dans le fonds de secours n'a pas été aussi forte que l'émotion qu'elle a ressentie, il faut l'attribuer uniquement aux appels réitérés faits à sa générosité, dans ces derniers temps surtout, au nom d'infortunes augustes ou touchantes, de besoins pressants. Montréal est la patrie adoptive des souscriptions, elles y poussent en toute saison ; si quelques-unes n'arrivent pas au chiffre que l'on avait droit d'attendre, c'est que d'autres leur ont nui et que le terrain épuisé n'a pas eu le temps de se renouveler.

Je ne viens pas vous faire un nouveau récit de l'incendie dont les poignants détails vous sont connus. Ce qui était le plus propre à émouvoir vos cœurs, on vous l'a dit, et je n'y pourrais rien ajouter. Permettez-moi donc de vous présenter, en regard de cette sombre peinture de Québec désolé, un tableau de Québec dans ses beaux jours, lorsqu'aucun nuage ne l'assombrit, tel que le voient et le

1 Le cinq novembre dernier, le public charitable de Montréal était convié à une soirée musicale et littéraire organisée au profit des 18000 incendiés de Québec. Les RR. PP. Jésuites avaient généreusement prêté leur magnifique salle académique au comité d'organisation, et S. G. Monseigneur de Montréal avait daigné honorer l'œuvre de son patronage. Tout ce que la ville renferme de distingué assista à cette fête de la charité. La salle était comble.

Le partie musicale de la soirée comprit l'exécution par 150 artistes-amateurs du chef-d'œuvre de Félicien David, *le Désert :* Messieurs Hector Fabre et Joseph Royal firent chacun une courte Conférence littéraire ; la *Revue* publie aujourd'hui ces deux conférences.—*Note de la Direction.*

regrettent, du fond de leur exil lointain d'Ottawa, les employés du gouvernement. Ce sera une manière comme une autre, je m'en flatte, de vous le faire aimer, de vous intéresser à son sort.

C'était autrefois une affaire capitale, un événement dans la vie d'un homme qu'un voyage de Montréal à Québec. Il y pensait longtemps d'avance et avant de partir ajoutait un codicille à son testament. On se décide plus vite maintenant à aller en Europe et les malles sont plus tôt prêtes. La famille éplorée allait reconduire au port le hardi voyageur, on lui faisait des recommandations touchantes, des adieux émouvants; on se jetait à l'eau pour lui serrer une dernière fois la main.

Le voyage se faisait en goëlette. Parfois, au bout de huit jours de vents contraires et de navigation en arrière, on apercevait encore le toit de la maison paternelle et le mouchoir agité en signe d'adieu par une main infatigable; heureux si la barque ne fesait pas naufrage sur l'Ile Ste. Hélène ou n'allait pas se perdre dans les Iles de Boucherville.

Le lac St. Pierre était redouté à l'égal de la mer. On lui prêtait une humeur d'Océan, on lui attribuait des naufrages dont il était innocent. Régulièrement, en le traversant les estomacs sensibles avaient le mal de mer.

Le voyage durait parfois quinze jours. Les gens qui fesaient le trajet à pied vous dépassaient sans allonger le pas.

Aux goëlettes succédèrent des bateaux à vapeur, qui n'allaient guère mieux. Il fallait les faire remorquer par des chevaux pour qu'ils pussent remonter le Pied-du-Courant. Ils arrivaient péniblement et essoufflés.

Plus tard, les bateaux devinrent meilleurs, mais il fallut par patriotisme continuer à voyager dans ceux qui n'allaient pas. Les bons appartenaient à des Anglais, les mauvais à des Canadiens et le prix de passage sur ceux-ci n'en était pas plus cher. N'importe ! on n'hésitait pas, on laissait les bureaucrates voyager à l'aise et l'on montait, le cœur joyeux, le corps résigné, à bord du *Charlevoix*, du *Patriote* ou du *Trois-Rivières*.

J'en ai bien peur, il ne faudrait pas recommencer l'épreuve. De ce temps-ci, le *Patriote* voyagerait à peu près vide. Parmi ceux qui m'écoutent cependant, il y en a qui se souviennent avec bonheur du temps que je rappelle et qui recommenceraient volontiers à voyager dans le *Charlevoix*, si on leur rendait la jeunesse qui leur fesait trouver les lits moins durs et le trajet trop court.

Québec avait à cette époque un renom d'hospitalité, d'amabilité qu'il a conservé, quoique nos mœurs aient perdu de leur entrain. Aussitôt qu'on signalait un étranger à l'horizon, une partie de la

population se portait à sa rencontre. Les uns s'occupaient de ses malles, les autres lui offraient leur voiture ou le débarassaient de sa canne de son chapeau, de ses enfants. C'était à qui l'aurait le premier. On l'invitait à dîner, à se promener, à se fixer dans nos murs, à prendre une femme sans dot. Et du premier jour au dernier, il s'amusait, il engraissait. De retour à Montréal, on lui trouvait dix livres de plus et un entrain, une gaieté qu'on ne lui avait pas connus. Il ne se fesait pas répéter deux fois une invitation et se plaignait du sérieux de ses concitoyens. Le printemps suivant, il reprenait à petit bruit la route de Québec et allait, dans la capitale, se dégourdir de son hiver.

L'hospitalité Québecquoise, de nos jours encore, a cela de particulier qu'elle n'attend pas pour s'offrir que le temps soit passé de l'accepter. Elle est spontanée, aimable, pressante. Dès l'arrivée, les invitations pleuvent, les portes s'ouvrent et les plats sont sur la table. En abordant les étrangers, on ne leur dit pas comme ailleurs :

— Tiens ! vous voilà, vous arrivez. Quand partez-vous ?

Il y a toujours un plaisir en train, une fête en voie de préparation. Si l'on ne se gaudit pas chez vous, c'est chez le voisin. Cela s'organise en un clin d'œil, le temps de faire aux invités habituels le signal convenu, pas de scène domestique, pas de complication de *réveillon.*

En revanche, l'on ignore le secret ou l'on n'a point le goût des grandes démonstrations, où d'infortunés orateurs sont mis au supplice du discours perpétuel, condamnés à réchauffer les mêmes harangues jusqu'à ce qu'elle perdent leur saveur ; où l'on élève aux nues dans un immense ballon omnibus le personnage qu'il s'agit d'honorer, l'affaire qu il faut louer, l'événement, le héros, la souscription du jour.

Québec, le vieux Québec, le Québec d'en dedans des murs, est avant tout une ville aristocratique. Il n'est pas permis de se loger dans les faubourgs saus sortir de ce qu'on appelle *la société ;* il faut ne pas franchir les fortifications, limites sociales aussi bien que militaires, ou aller hors barrières. Une fois qu'on a émigré dans le faubourg, on ne rentre jamais complètement en ville ; on repasse la porte, St. Jean, mais les portes des salons vous restent fermées. *Ne pas être de la société* ! châtiment terrible, peine infamante à laquelle une femme bien née préfèrera toujours la gêne, le pain sec.

Le premier luxe à Montréal, c'est de s'acheter de beaux meubles, puis de se bâtir une belle résidence. Depuis quinze ans, chacun a renouvelé son mobilier et reconstruit le toit de ses pères. L'entraînement a été tel, qu'il y en a qui ont élevé des monuments

superbes qu'ils n'habitent qu'à moitié ; ils demeurent au rez-de-chaussée et les chambres du premier étage restent fermées à clef. Lorsqu'arrivent quelques amis de la campagne, on tire le paquet de clefs et on ouvre le salon, la salle à dîner, la chambre à coucher, le boudoir.

En entrant, cela sent le vernis et tous les meubles roides et enveloppés d'indienne à ramage, sans la plus légère égratignure, sont rangés dans un ordre sévère. Le visiteur admire et est prié de ne pas s'asseoir.

A Québec, le premier luxe est d'avoir chevaux et voiture. Il y a tant de côtes que l'on se lasse d'aller à pied toute sa vie, et puis les promenades hors de la ville sont si belles ! Cependant, autant que possible, le monde élégant se promène dans la rue St. Jean. Il se forme parfois, l'hiver, un long cortége d'équipages qui stationne à la porte St. Jean, pendant que le défilé se fait lentement. C'est un grand embarras de voitures, mais un gracieux spectacle. Les piétons seuls en souffrent : ceux d'entre eux que l'on écrase reçoivent de prompts secours dans les excellentes pharmacies qui abondent sur le parcours ordinaire du *Tandem Club.*

C'est donc commettre une injustice envers Québec que de le juger par ses maisons, il faut le juger par ses voitures et par l'usage constant que l'on en fait. On ne les garde pas sous remise et par conséquent l'on n'attend pas le bon plaisir des domestiques pour les en tirer. Vous en connaissez de ces braves gens que l'on ne voit jamais dans leur voiture, tant ils ont peur de l'user ; qui ne sortent point le soir, de crainte d'enrhumer leurs chevaux ? A Québec, je n'en connais point.

Quant aux meubles, on les garde tant qu'ils se tiennent debout, jusqu'à ce qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes. Les salons où l'on s'amuse ne sont pas les salons garnis de meubles élégants et fragiles qui inspirent le respect et commandent la circonspection. Vivent les salons qui ont de l'usage, dont les fauteuils ont vieilli sous les causeurs ! Le sans-gêne des meubles invite à l'intimité.

La population Québecquoise aime la vie au grand air. Autant que possible, elle passe les belles journées hors de chez elle. La rue St. Jean est trop étroite pour la contenir. Je commets peut-être une imprudence en disant que la rue St. Jean est étroite, car le faible d'un certain nombre de Quebecquois est de la croire large, un peu trop large même.

Il y a quelques années, j'avais osé insinuer le contraire dans une chronique. Un Québecquois fanatique, homme d'esprit d'ailleurs, blessé dans son amour-propre civique, prit la peine de mesurer la rue St. Jean, puis la rue Notre-Dame, et comme il avait eu soin de

choisir les endroits les plus larges de la première et les plus étroits de la seconde, il se prouva à lui-même que la principale rue de Québec était plus large que la principale rue de Montréal. Cette statistique à la main, il m'accabla.

La rue St. Jean a d'admirables succursales où les promeneurs sont à l'aise : la Plateforme, le Jardin du Gouverneur, l'Esplanade.

La Plateforme est le rendez-vous habituel des flâneurs. C'est là que les gens vont s'ouvrir l'appétit et digérer les bons dîners. A toute heure de la journée, il y a quelqu'un, un oisif qui se chauffe au soleil ou un penseur qui rafraîchit son front brûlant. On s'y rencontre le matin, on s'y retrouve le soir ; les conversations s'ajournent de jour en jour, on reprend le lendemain le fil du dialogue interrompu la veille. Vous ne connaissez par l'adresse d'un avocat, employé, médecin ou journaliste à qui vous avez affaire, et vous dédaignez de demander au *Directory* un vil renseignement : allez sur la Plateforme, tôt ou tard il y viendra. Les avocats, dossier sous le bras, cravante blanche au vent, y font une courte et imposante apparition avant l'ouverture de la cour ; les médecins y envoient les convalescents, guérison garantie, et les maris leurs femmes quand elles s'ennuient, guérison également garantie ; les employés y oublient l'heure du bureau ; enfin les journalistes s'y félicitent de leurs articles, préparent en commun la polémique qui doit passionner leurs adhérents respectifs, s'entre aident fraternellement en se fournissaient des armes les uns contre les autres. C'est aussi sur la Plateforme que les veuves de trente ans retrouvent des maris, non pas ceux qu'elles ont perdus, d'autres, de meilleurs !

La vue de la Plateforme est incomparable. Le spectacle est si beau, que je lui rendrai l'hommage discret de ne point le décrire, après tant d'autres qui n'ont point réussi à le bien rendre. Au matin d'un beau jour, on se croirait à Naples, avant la venue de Garibaldi. Qui que vous soyez, amant de la nature ou secrétaire d'un bureau de commerce, vous ne vous lasserez jamais de contempler ce vaste horizon, de respirer ce grand air, non-seulement vous vous porterez mieux, à cause de l'exercice, mais encore vous sentirez la douce et puissante influence de la nature sur le cœur, sur l'esprit ; vous sentirez vos idées s'agrandir, vos sentiments s'élargir, un rayon dorer vos chiffres, et peu à peu vous glisserez sur la pente de la poésie, mais d'avance promettez-moi de ne point rouler jusqu'aux alexandrins.

Un soir d'été, lorsque la Plateforme est couverte de flaneurs, que Lévis se parsème de lumières, que la basse-ville illumine ses rues étroites, ses longues lucarnes, et laisse monter la vive rumeur que fait le mouvement des affaires, que l'on distingue sur les eaux les

grandes ombres des navires qui louvoient dans le port : la scène est d'une animation merveilleuse. C'est alors surtout que l'on est frappé de la ressemblance entre Québec et les villes européennes ; on dirait une ville de France ou d'Italie transplantée : la physionomie est la même, et il faut que le jour revienne pour que l'on remarque l'altération de trait produite par le passage en Amérique. Le vieil escalier de la rue de Lamontagne, bordé de magasins où le jour ne pénètre jamais, de boutiques que l'on ne saurait peindre, est un monument qui ne serait pas déplacé à Venise ou à Madrid. On rencontrerait sur ses marches ferrées *Figaro* en personne, que l'on ne songerait pas d'abord à s'en étonner et qu'on le saluerait comme une vieille connaissance, un joyeux ami ; on verrait sortir une *senora* au long voile d'une de ces petites boutiques, qu'on se rangerait machinalement sur son passage, sans songer ensuite à se retourner.

Les Québecquois tiennent à la Plateforme comme les Parisiens au Jardin des Tuileries. Sous Louis-Philippe, le peuple ébaucha quelques révolutions, parce que le roi-citoyen avait laissé percer le projet de se tailler un jardinet à même le grand jardin public. La presse de l'opposition fit de chaleureux appels aux principes de 89 et l'excellent père de famille qui régnait sur la France, fut forcé de renoncer au droit qu'a tout citoyen de planter des choux si cela lui plaît.

Dernièrement, à Québec, le Principal de l'Ecole Normale crut pouvoir, sans enfreindre les libertés publiques, sans porter atteinte à la sécurité nationale, ériger une clôture derrière l'Ecole Normale, qui, comme on sait, donne sur la Plateforme. Le terrain envahi n'était que de quelques pieds de largeur et n'entamait en rien la promenade publique ; la clôture avait pour unique effet de dérober à la vue les dépendances de l'Ecole, qui n'ont rien de pittoresque. Cette clôture prit sur les nerfs des flâneurs, les journaux se fâchèrent, une partie de la population s'emporta ; le bruit courut que l'on méditait de s'emparer de la Plateforme et de la réserver au service exclusif des élèves de l'Ecole Normale. Enfin, un jour, une bande d'élégants émeutiers mit le siége devant l'ancien château, arracha la clôture et, après l'avoir violemment secouée, la précipita en bas du Cap. Les habitants du quartier Champlain reçurent ce cadeau avec reconnaissance, et, durant une quinzaine, à l'heure du souper, on entendit pétiller le bois du gouvernement dans tous les poêles de la rue St. Pierre.

Le jour où il y a musique militaire, le Jardin du Gouvernement relègue la Plateforme dans l'ombre. La foule élégante se porte au Jardin. Les toilettes nouvelles s'y montrent pour la première

fois et y reçoivent les feux de la critique; celles qui restent maîtresses du terrain dictent les modes de la saison.

Le chapeau victorieux passe sur toutes les têtes. En vain, les maris détournent le regard pour ne pas voir ce point fascinateur; le lendemain, ils le trouvent au sommet de leurs femmes, avec une note de la modiste à la mode au bout des attaches. C'est au Jardin aussi que les jeunes clercs de l'élégance font leur début et marchent, en vêtement court, sur les traces des *dandys*.

Quant au monument de *Wolfe et Montcalm*, placé comme une sentinelle à la porte du Jardin, il menace ruine, et il pourrait bien un de ces jours, déserter son poste d'honneur.

L'Esplanade est réservée aux élèves de l'Ecole Militaire qui aiment à s'y asseoir sur les affuts de canon, afin de rêver à leur aise aux *victoires et conquêtes* de la future confédération canadienne.

Les côtes de Québec sont célèbres et redoutées des piétons. Dans cette ville à pic, on monte toujours et l'on arrive sûrement quand on a de bonnes jambes. Nous y avons vu, comme ici, des ascensions inattendues, tandis que des gens de mérite, très bien équippés pour la course, restaient en bas de la côte, enviant les mauvaises montures qui, bien menées, l'escaladaient en quelques traits.

Le grand événement de l'hiver, à Québec, c'est le pont de glace. Prendra-t-il ou ne prendra-t-il pas? Telle est la question qui s'agite dans tous les esprits durant le mois de décembre. Chacun a sa théorie pour faire prendre la glace, celui qui n'en a pas est suspect d'indifférence à l'égard de la prospérité de la ville. Chaque soir, les gens se quittent en se promettant que le pont prendra dans la nuit. En se retrouvant le matin, ils ont une excuse toute prête pour le pont qui n'a pas pris. Lorsqu'enfin il prend, c'est un cri de joie à le faire repartir, s'il avait les nerfs sensibles. Tous les gens en état de patiner se précipitent dessus et ne le quittent plus.

Il y a deux ans, un simple armateur, propriétaire d'un vapeur armé pour fendre la glace comme l'onde, conçut l'audacieux projet de ravir à Québec son pont. Un matin, comme le pont se formait, il lança l'*Artic* à toute vapeur pour en briser la *clef*. A l'instant, la nouvelle de cet attentat se répandit par la ville et une foule impétueuse accourut sur le rivage en redemandant à grands cris le pont qui s'en allait, et en poursuivant l'armateur qui s'en allait encore plus vite. Celui-ci échappa à grande peine à un bain glacé. Heureusement pour lui que le pont survécut à l'attentat et reprit le lendemain. La glace n'en fut que plus solide et plus belle, l'outrage fut oublié.

La maison du Parlement a perdu ses bruyants locataires. Elle

est à louer. Les députés ont passé la dernière session à regretter ce modeste logis, où ils s'entendaient parler.

Il y a quelque trente ans, quand la session avait lieu en été, les bons Députés du bas du fleuve venaient à Québec en goëlette. Ils amarraient leurs embarcations au rivage et y logeaient durant toute la session. Chaque soir, après la séance, ils redescendaient à la basse-ville en chantant la *claire fontaine*, et les principales lumières que l'on voyait briller sur le fleuve, durant la nuit, étaient des lumières parlementaires.

Un jour,—cette fois c'était l'hiver,—on vit s'arrêter à la porte du Parlement une grande *traîne* surchargés de *coffres*. Un brave homme et sa femme en descendirent, regardèrent longtemps chacune des vingt-quatre fenêtres de la façade de l'édifice et finirent par se décider à frapper à la porte. Un messager vint ouvrir.

Le voyageur lui présenta ses civilités et lui dit qu'il était le membre pour le comté de Berthier, qu'il venait avec sa femme prendre son siége et qu'il avait apporté ses provisions pour l'hiver.

Il ne lui manquait qu'un poêle de cuisine, et il espérait bien qu'il y en avait un dans sa chambre.

La vie politique est une école de scepticisme. Le messager, nourri dans la chambre, jugea son homme et le fit causer. Le membre pour Berthier comptait trouver une chambre toute prête dans la maison du Parlement pour lui et sa femme, s'y installer commodément, y vivre des provisions qu'il avait apportées, et, lorsque son approvisionnement serait épuisé, s'en retourner dans son village.

Le messager fut forcé de lui dévoiler l'âpre réalité, de lui avouer qu'il n'y avait pas de chambre pour lui en Parlement. Alors, enfonçant son casque sur ses yeux, le député tourna le dos pour toujours à l'arène parlementaire, et, d'un vigoureux coup de fouet, il fit reprendre à son cheval la route de Berthier.

En arrivant, on ne voit que la Basse et Haute-ville, et l'on croit que c'est tout Québec. On ne songe ni à St. Roch et St Sauveur, qui sont derrière, ni aux trois Lévis, qui sont vis à-vis. Il faut pourtant en tenir grand compte en assignant à Québec son rang parmi les autres villes. Tandis que Lévis voit approcher un avenir brillant, St. Roch grandit sans cesse. St. Sauveur, au moment où le désastre que nous déplorons est venu le renverser sur des ruines fumantes, s'étendait rapidement. Québec est donc comme un groupe de villes.

Cette population de St. Roch et de St. Sauveur, si douloureusement éprouvée, est pleine d'énergie et de vitalité. C'est peut-être la population la plus profondément, la plus exclusivement canadienne

de tout le pays. Gaie et ardente, elle a conservé et comme retrouvé le caractère français. Les jours de fêtes, elle sort de la ville et se répand dans la campagne. On se croirait dans les environs de Marseilles ou de Bordeaux, si la nature n'était ici bien plus belle que là-bas.

St. Roch et St. Sauveur, ainsi que Lévis, sont l'avenir de Québec. Si Montréal porte à sa glorieuse aînée une fraternelle sympathie, elle doit aider de toutes ses forces les quartiers décimés à se relever, à reprendre leur accroissement, leur progrès si soudainement interrompu. Notre amour-propre de race est intéressé à la prospérité, à la grandeur de la capitale nationale du pays, de la ville qui a le mieux conservé dans ses mœurs, et jusque dans sa forme extérieure, l'empreinte française, le cachet gaulois. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir, entre les deux villes, d'autres sentiments qu'une rivalité généreuse, qu'une émulation patriotique.

Montréal est la capitale commerciale du Canada, Québec est la ville des grands souvenirs de notre histoire. C'est là où notre nationalité a commencé, et, pendant un demi-siècle, la ville de Champlain a abrité dans ses murs le Parlement national du Bas-Canada, à qui nous devons la liberté. Ne jetons jamais sur ce passé un voile que la postérité lèverait pour nous condamner ; ne laissons s'effacer de notre mémoire aucun souvenir, ne laissons se lézarder aucun monument.

Le Canada a, en ce moment, une capitale de hazard, le Gouvernement est à la campagne. Espérons que lorsque, fatigué de solitude, las de la vie contemplative des bois, l'envie lui viendra de rentrer en ville, il retournera dans l'ancienne capitale. Montréal est assez indépendante de fortune, assez riche pour faire ce cadeau à Québec.

H. F.

LE SACRIFICE ET L'EGOISME.

MONSEIGNEUR, MESSIEURS ET MESDAMES,

Je n'ai pas mission de vous remercier ce soir de l'empressement avec lequel vous êtes accourus à la voix du malheur ; chacun trouvera dans son propre cœur le prix de l'obole qu'il apporte à l'affliction ; mais j'ai le droit de contempler ce qui se produit autour de moi et d'y trouver la preuve d'une vérité consolante pour les temps où nous vivons.

Entre toutes les plaies sociales, il en est une qui surpasse toutes les autres par sa constance, par ses succès et par l'espèce d'impunité apparente dont elle a toujours joui. Ce vice échappe aux tribunaux humains, et cependant il fait la ruine des nations; il s'attaque à la racine même de la société, et ses disciples sont très-souvent les puissants de la veille et du lendemain. Condamné de tout temps par la raison et par l'enseignement du christianisme, il est la cause permanente des désordres et des révolutions depuis que le monde existe. Cette plaie, cette laideur, ce vice, vous le nommez, MM., c'est l'égoïsme.

Chez les anciens, il régnait en souverain ; l'individu était déifié dans tout, jusque dans les tendances les plus abjectes de sa nature. L'idée de sacrifice était inconnue ; la loi du plus fort courbait le monde sous sa verge abrutissante ; philosophie, religion, droit des gens, économie sociale tout se limitait à l'homme et à la jouissance de ses appétits matériels. Dans la société, dans la famille, rien pour adoucir le joug du maître et les inégalités écrasantes de la fortune. Malheur au faible, malheur au vaincu dans la grande guerre de la vie : *Væ victis !*

Comme ils ne portaient point leurs aspirations au delà du monde sensible, l'homme et la société descendirent peu à peu tous les dégrés du matérialisme et tombèrent bientôt dans le plus épouvantable chaos.

L'égoïsme avait tout perdu, il fallait une force contraire pour tout sauver : ce fut l'œuvre du christianisme.

Dès lors, un nouveau principe fut jeté dans le monde pour pénétrer toutes choses de sa généreuse et sublime influence : un travail de réorganisation sociale commença, et bientôt l'humanité compta ses plus belles et ses plus glorieuses époques.

On ne voit plus guère de nations égoïstes dans le monde chrétien, c'est-à-dire des nations proclamant le droit de la force comme leur règle suprême : mais en revanche quel n'est pas le nombre des individus atteints de ce vice lamentable ! C'est à ce principe dissolvant qu'on doit tous les malheurs dont les sociétés sont aujourd'hui frappées.

Qu'est-ce que l'ambition, sinon un égoïsme sans bornes qui pousse l'individu à travailler sans relâche pour pouvoir un jour dominer ses semblables, dicter ses volontés et faire parler de lui Le repos des familles, les principes de la justice, l'enseignement chrétien, le respect des droits existants, rien n'arrête l'ambitieux. Son intérêt est de diffamer, il diffamera ; un ordre de choses le gênera, il le battra en brêche par tous les moyens possibles ; ses succès, car je l'ai dit, souvent l'égoïste est heureux, ses succès lui donneront des disciples, il s'en fera des instruments ; il lui faut des ruines, il démolira. Et notons bien qu'il n'y a pas que l'ordre politique qui compte des égoïstes de cette espèce : qui n'en rencontre tous les jours dans sa paroisse, dans son cercle, dans ses affaires, dans son parti, dans la moindre réunion d'hommes ?

Je l'ai connu, vous l'avez aussi connu, Messieurs, cet égoïste d'un autre genre qui s'est fait un Dieu de lui-même et qui règne en autocrate sur ceux qui sont dans sa dépendance. On l'appelle avare, mesquin : moi je dis que c'est tout simplement un égoïste. Voyez le : il ne pense qu'à lui. A table, il impose son goût et ses restes aux siens ; dans ses plaisirs, il se fâche s'il ne gagne pas les quelques sous qu'il joue ; à son foyer, il ne souffrira pas qu'on partage un autre avis que le sien ; en public, il affiche son nom sur toutes les listes de souscriptions ; en secret, il jette sur le pavé la pauvre femme, qui ira lui tendre la main et lui demander un sou pour " l'amour de Dieu." Ne lui parlez pas d'un mérite autre que celui de faire de l'argent ; il vous regardera par-dessus ses lunettes, et vous demandera ce que cela rapporte. Il possède

une formule bien connue s'il s'informe de quelqu'un : "Combien vaut-il?" Puis, tout est dit.

En voyage, l'égoïste de cette espèce fait du fracas dans les hôtels, il mène grand train, il veut éblouir : de retour chez lui, il cherchera à se refaire en rognant les gages de ses commis, en lésinant sur les quelques misérables piastres qu'il donnera à un ouvrier qu'il emploie. C'est le même qui, une fois que ses invités ont quitté ses salons splendides, s'informe avec anxiété du nombre des verres cassés.

Qui le croirait, Messieurs ? La littérature, le monde de la pensée compte aussi ses égoïstes. C'est un besoin de l'homme d'ériger en théories les tristes maximes de sa conduite : chaque vice a dans l'ordre immatériel une théorie qui s'y rapporte. Et pour ne parler que des anciens épicuriens, croyez-vous que nos matérialistes leur soient bien inférieurs en doctrine ? Quelle est la source de ces idées qu'on appelle utilitaires et qui font tant de ravages dans les temps modernes ? Pourquoi existe-t-il une science qui éloigne de Dieu ? Quel est le mobile de ce progrès matériel incessant qui fait affluer le bien-être dans une classe de la société et plonge dans la plus horrible misère la meilleure partie d'un pays ? Qu'est-ce que le paupérisme ?

Je me sens entrainé en ce moment vers l'un des plus redoutables problèmes sociaux de notre temps ; néanmoins, avant que d'en dire un mot, je prendrai la liberté de vous expliquer ce que j'entends par égoïsme en littérature.

L'égoïste littéraire n'est pas tellement un produit des pays de l'ancien monde que nous n'en comptions quelques échantillons dans notre petite société.

L'égoïste dans la littérature part du même principe que ses confrères en autres genres : l'orgueil est son mobile. Il s'étonne de ne pas s'appeler Cicéron ou Lamartine. Le lisez-vous dans un journal ? L'exclusivisme est sa devise. Il remplira ses colonnes de chiens noyés et d'insignifiances télégraphiques ; mais il ne dira pas un mot de tel livre, de telle revue, de telle réunion littéraire. Il semble cependant que tout cela pourrait plaire à ses lecteurs et les intéresser : oui, mais ne comprenez-vous pas que rendre compte de ce livre c'est faire connaître le travail d'un homme de talent et de principe, c'est donner de la vogue à un rival ou à un homme qui a le malheur d'avoir des idées ? Parler de cette revue ;—mais ne sentez-vous pas que l'égoïste littéraire qui rédige un journal de sa trempe se donnera bien de garde de laisser ses lecteurs croire qu'il y a d'autres écrivains que lui ? Faire le récit de cette réunion où des hommes de talent et d'étude ont parlé sérieusement de philo-

sophie et de littérature ; mais, non, c'est au contraire le voile le plus épais qu'il faut tirer, car ce serait essayer de persuader au public que, en dehors d'une certaine coterie, il y a autre chose que le déluge.

L'égoïsme en littérature est le résultat de la mesquinerie dans les idées ; c'est toujours la négation de l'idée de sacrifice. Tout ce qui ne l'éclipse point plait à l'égoïste littéraire.

On a vu qu'il avait un moyen de satisfaire sa personnalité jalouse par la conspiration de silence : il en possède un autre, c'est la critique. Les égoïstes littéraires qui ont quelque talent préfèrent cette dernière arme ; ils laissent la première aux infirmes. Mais qu'elle est puissante en leurs mains, cette critique ! Pour eux, elle est aisée et l'art en est facile. On a inventé un mot qui peint bien la façon d'agir de ces forts à bras de la litérature : un livre, un auteur ne leur plait pas, ils lui servent aussitôt ce qu'ils appellent un " éreintement." C'est là leur critique. Ils ont des mots à eux pour signifier tout le contraire de ce qu'ils semblent dire ; laissant de côté le mérite réel d'un ouvrage, ils iront avec une habileté méchante déterrer dans un coin une phrase malheureuse : ou bien encore s'ils connaissent intimement l'auteur ils l'accableront de compliment fades et communs en finissant par faire croire au lecteur que c'est par pure obligeance de leur part, et que leurs livres valent bien mieux que celui qui vient de paraître.

Je ne vous parlerai pas, Messieurs, de toutes les diverses espèces d'égoïstes qu'on trouve dans le monde de la littérature ; je passerai sous silence le philosophe à système, l'historien à thèses sociales, le savant à idées préconçues : je m'arrêterai cependant à une classe d'écrivains que notre siècle a vus naître et former bande à part dans les lettres, les économistes. Ils sont dignes de notre attention, parce que la prétendue science dont ils se disent les disciples a eu pour objet l'étude de la richesse.

Frappés de l'inégalité des conditions de l'homme, les premiers économistes se sont fait la question :—" Pourquoi des pauvres ? pourquoi des riches ? "—Puis, ils ont passé au problème suivant : " Comment faire disparaître la pauvreté et amener le bien être universel ? "

Bien que le problème ne fût pas nouveau et que la doctrine catholique l'eut résolu depuis bien longtemps, ces écrivains crurent avoir fait une précieuse découverte ; et, animés des plus nobles sentiments, ils se mirent résolument à l'œuvre. Travaillant en dehors des notions si claires du christianisme, on comprend qu'ils durent aboutir aux erreurs les plus absurdes, aux enseignements les plus erronés. C'est ce qui arriva.

Nulle, part vous le savez, la solidarité humaine, les devoirs sociaux ne sont aussi magnifiquement exposés et démontrés que dans la loi évangélique ; la charité y est un précepte, de même que le respect de tous les droits légitimes. Que celui qui possède donne à celui qui n'a rien ; que le puissant se serve de sa force pour protéger le faible et l'opprimé ; que l'homme sache que ses semblables et lui sont égaux devant Dieu, et qu'il n'y a que les œuvres de bien qui établissent des niveaux : voilà ce que la raison, illuminée des splendides clartés de la révélation, enseigne depuis des siècles. Ainsi l'égoïsme se trouve extirpé dans sa racine ; la charité chrétienne prend sa place et la misère disparait en raison de la pratique de cette belle vertu.

Les économistes ne purent s'élever si haut. Ils conçurent des systèmes dans lesquels l'homme ne fut considéré que comme une machine absorbante ou productrice ; ils essayèrent d'expliquer la richesse des uns et la pauvreté des autres de mille façons ingénieuses ; ils admirent l'obligation pour l'homme de secourir son semblable, mais ils firent remonter jusqu'à l'état le soin de s'en acquitter, sous prétexte qu'une simple obligation morale est lettre-morte pour la plupart des hommes. C'est alors qu'ils inventèrent la charité légale. Les païens n'eussent pas mieux fait ; et encore, je doute que les anciens philosophes eussent sciemment fermé les yeux sur la vérité toute simple et toute claire pour se donner le difficile plaisir de la chercher par des sentiers nouveaux. Laissant de côté la théorie chrétienne de la société, il était impossible aux économistes de ne pas aboutir à de tels résultats. Leur doctrine qui avait pour point de départ un noble sentiment, eut un immense succès auprès de tous ceux qui niaient à l'église sa sublime mission ; car on venait, suivant eux, de découvrir le moyen de se passer de ses préceptes pour pratiquer la plus belle de ses vertus ?

Ce succès eut quelque durée, mais les pauvres s'en ressentirent bien cruellement.

Parcourez aujourd'hui les pays où la charité s'exerce en vertu de la loi, par l'Etat, et en dehors par conséquent des notions catholiques de ce problème social : comparez le fonctionnement et les résultats matériels et moraux de cette loi, et des institutions publiques qu'elle régit avec le fonctionnement et les résultats des organisations charitables dues à l'initiative des particuliers et à la pratique du précepte de l'Evangile. Mettez en regard leur taxe des pauvres, son mode d'exécution infamant et égoïste, la moralité du système, leurs maisons de refuge, leurs dépôts de mendicité, en un mot, tous leurs moyens orgueilleux de faire de la charité la vertu de ceux-là seulement qui ont des écus, mettez dis-je, tout cela en regard

de nos hospices, de nos hopitaux, de nos miséricordes, de nos orphelinats, et de la charité collective et individuelle telle qu'elle s'exerce et telle qu'elle est enseignée dans l'Eglise, et dites-moi de quel côté se trouve le progrès, de quel côté l'humanité se trouve la plus secourue, la plus moralisée, et la plus pacifiée.

Toutes les plus belles phrases des économistes ont elles été capables de nous donner un seule de nos sœurs de charité ? tout l'or de l'état pourrait-il former un seul Vincent de Paul ? Pourquoi ce contraste ; pourquoi d'un côté la vie, le succès, le soulagement à la fois de l'âme et du corps, et de l'autre, les résultats douteux, et rien qui adoucisse la flétrissure de l'assistance ? C'est que dans le premier cas, l'idée de sacrifice et la pratique d'une vertu sont le mobile de l'acte, tandis que le second ne s'attache qu'à faire disparaître l'effet physique et tout matériel de la pauvreté sans chercher à en amoindrir la cause morale qui est l'égoïsme.

C'est ainsi, Messieurs, que se trouve prouvé, une fois de plus, l'accord éclatant des doctrines du christianisme avec les saines notions de la science humaine, et la communauté des principes de l'économie politique avec les préceptes de la morale évangélique.

Permettez-moi de vous féliciter de ce que le mal affreux de l'égoïsme ne nous a pas encore sérieusement atteint : les canadiens peuvent être fiers à bon droit du beau titre qu'on leur a donné de peuple charitable et généreux. Quoique pauvres, quoique peu nombreux c'est à nous qu'on s'adresse de toutes parts en Amérique chaque fois qu'il y a une grande détresse à secourir, une grande œuvre de dévouement à accomplir.

Tout dernièrement, notre ville de Montréal n'a-t-elle pas, toute proportion gardée, surpassé la riche et populeuse cité de New-York dans sa souscription en faveur des incendiés d'une ville américaine, de Portland ?

Ce qui prouve que la libéralité d'un peuple n'est jamais en proportion de sa richesse, mais bien en raison des idées de vertu et de morale chrétiennes qui y règnent.

Pendant que d'autres pays s'abandonnent de plus en plus au culte de la matière et aux enseignement de ses philosophes, consolons-nous d'avoir moins de fortune, moins de capitaux, moins de commerce, moins de productions qu'eux par le spectacle de notre médiocrité heureuse, et de leur richesse inquiète et avide. Si nos particuliers ont moins de revenus, en revanche nos classes ouvrières ne connaissent pas le chancre du paupérisme ; si nous manquons d'économistes besogneux pour discourir sur la production et la consommation, nous avons des prêtres qui nous enseignent les vrais principes de l'art d'être heureux ; si notre nom est ignoré de l'uni-

vers, il mériterait d'être connu des sages qui trouveraient ici le beau et rare spectacle d'une nation qui pratique la vertu, possède le culte de la famille, aime les beaux arts et respecte l'autorité.

Ne veuillez pas croire cependant, Messieurs, que je m'aveugle sur la perfection absolue de notre jeune société ; non, mais je prétends que la puissance du bien y est encore très grande et que le caractère public a résisté jusqu'ici à l'influence délétère et anti-civilisatrice de certaines fausses doctrines.

Non, tout n'est pas à désespérer d'un peuple qui oublie ses propres besoins pour se lever généreusement et tendre la main à ses membres qui souffrent et sont dans l'affliction la plus profonde. Il y a quelque chose de rassurant pour l'élévation des caractères dans ces sublimes exemples de dévouement que Québec, dans son immense malheur, vient de donner à notre société, au monde tout entier. Votre présence, votre affluence empressée, votre nombre, votre enthousiasme me prouvent que non-seulement les mêmes actes d'héroïsme se répèteraient ici au besoin, mais, encore, que vous savez apprécier le mérite et la grandeur d'âme de ceux qui les accomplissent. Le temps est passé d'élever des statues aux citoyens qui se distinguent par de nobles et éclatantes actions ; mais la mémoire publique gardera longtemps environnés d'une auréole de gloire impérissable les noms de ceux que l'on a vus se sacrifier dernièrement pour le salut de leurs semblables. Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire.

La société de Québec recevait, il y a peu d'années, dans ses cercles aimables, un jeune homme, un militaire qui sut bientôt par les charmes de son esprit, la culture de son intelligence et les délices de sa conversation s'attirer l'estime et l'admiration de tous. Sérieux dans ses goûts, amant de l'étude, poëte à ses heures, la plus belle carrière s'ouvrait à ses talents et à son courage lorsque s'offrit, tout-à-coup, l'occasion de révéler les grandes qualités de son cœur. C'était au plus fort de l'incendie du 14 octobre dernier, à Québec : soudain les cris : *Le feu gagne l'Hôpital-Général ! Le feu est à l'Hôpital !* vinrent glacer d'épouvante toute cette population qui semblait cependant n'avoir plus rien à perdre. On court, on se précipite vers les bâtiments du couvent où s'était déjà entassée la foule éplorée des femmes et des enfants : hélas ! l'élément terrible léchait déjà, de sa langue rouge et avide, cette proie magnifique ; il l'enserrait déjà dans un cercle horrible de brasiers immenses comme pour la mieux dévorer, lorsque paraît la lieutenant Baines, à la tête d'une compagnie d'artilleurs royaux tous noirs de fumée, ruisselants de sueurs et les vêtements en lambeaux. D'un coup-d'œil le jeune officier mesure l'imminence du danger où se trouve le

couvent qui avait, à une autre époque, abrité et soigné les siens : il n'hésite pas—" *Vite, de la poudre ! Des haches ! Faites éloigner tout le monde !* " telles sont ses paroles. Lui-même dirige l'opération ; il veut qu'elle réussisse ; il place un baril de poudre dans une maison, saisit une mèche, l'allume et au même instant une détonation immense éclate, emportant au loin dans un noir tourbillon les débris informe de tout un bloc de maisons. C'en est fait, le feu s'arrête ; il ne rencontre plus d'élément ; l'Hôpital-Général est sauvé. Mais, ô désolation, à quel prix ? — " *Le lieutenant Baines !—Le lieutenant Baines !* " s'écrie-t-on dans la foule. Pâles, désespérés, ses fidèles artilleurs se jettent au milieu des décombres fumants ; tout le monde les suit. L'attente est terrible ; mais aussitôt, s'élève une grande clameur de douleur lorsqu'on voit apparaître le corps de l'héroïque jeune homme porté par ses soldats. La pâleur de la mort est déjà sur ses traits : néanmoins, il respire encore..... Tout Québec espéra, pria et s'informa pendant les quinze longues journées que la vie mit à quitter ce corps illustre. Dans ce déluge d'afflictions, le sort de ce martyr du dévouement occupa toutes les âmes : on ne pouvait croire que tant de jeunesse, de talents et de brillantes qualités allaient finir du même coup. Hélas ! il en devait être ainsi.

Pleurons, Messieurs, cette victime du plus noble et du plus généreux des sentiments ; ou plutôt, non, que notre générosité soit encore plus grande que notre douleur, car des morts aussi glorieuses, de tels actes d'héroïsme font la force et l'honneur impérissable d'une nation.

J. R.

LEÇON D'HISTOIRE.

CAUSERIE D'UN VIEILLARD.

Quand on est vieux, quand le soir tombe
Sur notre jour qui va finir,
On rencontre au bord de la tombe
La grande ombre du souvenir.
Ce fantôme qu'on nomme aussi l'expérience,
Invisible à nos fils, m'attriste sur leur sort ;
Ignorant le passé, cœurs pleins de confiance,
Ils vont ! Dieu les conduise au port !

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :
Le passé vous instruirait mieux !

Ceux qui luttèrent à cet âge
Où vous n'étiez pas encore nés,
Ceux qui sauvèrent du naufrage
Les biens qui vous sont destinés,
Ils s'éteignent sans bruit, emportant leur histoire ;
Bientôt vous n'aurez plus de voix pour vous guider !
Plusieurs méconnaîtront les vieux refrains de gloire,
Le Devoir qui sait commander.

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :
Le passé vous instruirait mieux !

Si vous ne gardez souvenance
Des sacrifices d'autrefois,
Qui vous dira la provenance
Des droits que protègent nos lois ?
On estime à son prix un noble privilége :
Plus cher il a coûté, plus il nous semble doux.
Mais s'il reste couvert d'un oubli sacrilége,
Grands et petits, qu'en ferez-vous ?

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :
Le passé vous instruirait mieux !

Enseignez à la foule avide
Ce que furent les Canadiens.
L'ignorance fait le cœur vide :
Il faut guider la foi des siens.
Tandis qu'il en est temps, ressuscitez sans trêve
Des échos du passé l'expirante clameur.
Le peuple se souvient, mais comme d'un grand rêve :
Son patriotisme se meurt !

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :
Le passé vous instruirait mieux !

Il mourra le patriotisme
Si vous n'animez ses débris ;
Car l'aiguillon de l'héroïsme
C'est le Devoir qu'on a compris.
Déjà des déserteurs ont quitté la phalange !
Les rangs s'éclairciront ! Ces pauvres émigrés
Ne sauront-ils jamais ce qu'ils perdent au change ?
Que sont pour eux nos droits sacrés ?

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux !
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :
Le passé vous instruirait mieux !

Qui leur apprend dans la chaumière
De quel sang ils sont descendus ?
Songent-ils que la race entière
N'eût de remparts que ses vertus ?

Rattachez donc leur vie au courant électrique
Qui remonte à travers les générations.
Ah ! si vous ne voulez qu'un peuple prévarique
Ravivez les traditions !

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :
Le passé vous instruirait mieux !

Dites : l'amour de la patrie
Ne rend-il pas les peuples forts ?
Que vers cette mère chérie
Tendent sans fin tous vos efforts !
Enfants, bien des dangers sont loin des citadelles ;
Préparez les esprits pour ces combats nouveaux ;
Enrôlez, instruisez des bataillons fidèles :
Chaque rang produit ses héros !

Enfants, vous marchez sans boussole,
Qui vous indiquera la route des aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :
Le passé vous instruirait mieux.

BENJAMIN SULTE.

Ottawa, juillet 1867.

SCENES

DE LA

GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE DRAGON DE LA REINE.

CHAPITRE PREMIER.

LES DEUX VOYAGEURS.

Les idées révolutionnaires que la France avait jetées à l'Europe en 1789 ne devaient pas tarder à franchir les mers et à se répandre dans toute l'Amérique espagnole quand bien même l'exemple d'affranchissement antérieurement donné par les Etats-Unis n'eût pas fait songer les colonies de l'Espagne à proclamer à leur tour leur indépendance de la métropole.

En effet, au commencement de ce siècle, l'Amérique du Sud tout entière avait secoué le joug de la cour de Madrid, qui ne possédait déjà plus dans le Nouveau Monde, du moins sans combats, que l'Amérique centrale et le Mexique.

Cependant, pour prévenir toute tentative de soulèvement, le vice roi de la Nouvelle-Espagne, don José Iturrigaray, avait sage-

ment jugé nécessaire de faire au Mexique d'assez larges concessions politiques, et d'appeler les créoles mexicains à jouir des droits qu'on leur avait refusés jusqu'alors. Malheureusement les Espagnols établis dans le pays, considérant ces concessions comme la ruine de leurs antiques privilèges, se soulevèrent contre le vice-roi, s'emparèrent de sa personne et l'envoyèrent en Espagne pour y rendre compte de sa conduite. Toutes les franchises accordées par lui furent retirées, et le Mexique fut replongé dans l'ancien ordre de choses.

Ces événements avaient lieu en 1808, et, quoique d'un jour à l'autre l'on pût s'attendre à voir la colonie essayer de reconquérir les droits dont elle avait été frustrée, deux ans de tranquilité apparente avaient si complètement rassuré les esprits, que la conspiration d'Hidalgo et le soulèvement qu'il excita en septembre 1810 les jetèrent dans une stupéfaction profonde.

C'était par les prêtres que l'Espagne avait principalement dominé le Mexique pendant trois cents ans ; c'étaient les prêtres aussi qui, par un juste retour des choses d'ici-bas, devaient affranchir le Mexique du joug de l'Espagne. Au commencement du mois d'octobre suivant, le curé Hidalgo comptait déjà près de cent mille combattants, mal armés, il est vrai, mais que le nombre ne laissait pas de rendre redoutables. Cette masse d'insurgés, qui se répandait partout comme un torrent et menaçait de s'accroître encore, portait la consternation dans Mexico, siège du gouvernement colonial, et jetait quelques confusion dans les idées des créoles eux-mêmes. Tous fils d'espagnols, les uns, en considération des liens du sang, se croyaient tenus à combattre l'insurrection ; les autres, ne songeant qu'à l'affranchissement du pays qui les avait vus naître, croyaient de leur devoir de prendre fait et cause pour les insurgés. Cette dissidence d'opinion ne se rencontrait du reste que dans les familles créoles riches ou puissantes ; le peuple, blanc, métis ou indien, n'hésitait pas à se ranger du côté d'Hidalgo.

Les Indiens surtout, plus asservis encore que les créoles, espéraient qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour eux, et quelques-uns déjà rêvaient le retour de leurs anciennes splendeurs.

Tel était l'état politique et moral de la Nouvelle-Espagne à l'époque où s'ouvre ce récit, c'est-à-dire au commencement du mois d'octobre 1810.

Un matin, à l'heure où sous les tropiques la chaleur du jour succède brusquement à la fraicheur des nuits vers neuf heures, un cavalier suivait solitairement non pas la route, car il n'y en a pas de bien distinctement tracée, mais les plaines sans fins qui conduisent des limites de l'Etat de Vera-Cruz à celui de Oajaca. Pour

traverser un pays en guerre civile et dans lequel, en ne comptant pas les rôdeurs de profession, toujours prêts à dépouiller les passants sans acception de parti, on est continuellement exposé à rencontrer un ennemi, le voyageur en question était assez pauvrement armé et encore plus pauvrement monté.

Un sabre courbe, à fourreau de fer aussi rouillé que s'il eut longtemps séjourné au fond de quelque rivière, était passé entre sa jambe et le cuir de sa selle, pour éviter ainsi les meurtrissures que le poids d'une arme semblable fait éprouver aux hanches du cavalier. Ce sabre était le seul moyen de défense dont celui-ci parut pouvoir disposer, en supposant toutefois que la rouille n'eut pas cloué la lame au fourreau.

Le cheval sur lequel le voyageur cheminait assez péniblement au pas, malgré les coups d'éperon dont il n'était pas avare, avait sans doute appartenu à quelque *picador de torei* (toréador à cheval), à en juger par les cicatrices nombreuses dont ses flancs et son poitrail étaient silonnés. C'était tout au moins une bête de rebut, maigre et rétive, et que celui qui l'eût achetée cinq piastres eût payée le double de sa valeur.

Le cavalier portait une veste d'étoffe blanchâtre, des calzoneras de velour de coton olive, des bottines de peau de chèvre imitant le cuir Cordoue. Il était petit, mince et chétif, paraissant tout au plus âgé de vingt-deux ans ; son chapeau de feuilles de palmier ombrageait de ses larges bords une figure d'une expression douce et prévenante et d'une naïveté excessive, si deux yeux vifs et spirituels, brillant dans des orbites enfoncés, n'en eussent singulièrement relevé l'expression. Il était évident que cette bonhomie ne prenait sa source que dans la mansuétude du caractère et non pas dans un défaut d'intelligence. Une bouche fine, parfois railleuse et en accord parfait avec la vivacité du regard, indiquait que le jeune voyageur pouvait au besoin mettre une repartie caustique au service d'une grande finesse d'observation.

Pour le moment, l'expression dominante de sa physionomie était celle d'un désappointement complet mêlé d'une forte dose d'inquiétude.

Le paysage était de nature à justifier cette appréhension de la part d'un cavalier solitaire comme celui-ci.

Des plaines sans fin s'étendaient devant lui ; un terrain calcaire hérissé d'alloès et de raquettes épineuses auxquels se mêlaient quelques herbes jaunies, présentait l'aspect le plus monotone et le plus triste. De distance en distance, de légers tourbillons d'une poussière blanchâtre se levaient et s'affaissaient tour à tour. Des cabanes disséminées de loin en loin étaient vides et abandonnées, et

l'ardeur du soleil, le manque d'eau, la solitude profonde de ces steppes poudreuses, portaient le découragement et la peur dans l'âme du jeune cavalier.

Quoiqu'il éperonnât son cheval le plus consciencieusement qu'il lui fût possible, l'animal fatigué ne quittait son pas que pour prendre, pendant une minute ou deux seulement, un petit trot désagréable qui paraissait être sa plus fougeuse allure. Les efforts du cavalier n'aboutissaient qu'à couvrir son front d'une sueur d'épuisement et d'angoisse, qu'il était à chaque instant forcé d'éponger avec son mouchoir.

" Maudite bête ! " s'écria-t-il parfois avec fureur. Mais le cheval restait insensible aux injures de son maître, comme aux sollicitations incessantes de ses éperons. Alors celui-ci comparait tristement, en se retournant sur sa selle, l'espace qu'il avait franchi avec celui qui lui restait à travers encore pour sortir de ses savanes désolées ; puis il s'abandonnait avec une sorte de désespoir à l'allure pacifique de sa monture.

Le jeune cavalier marcha encore longtemps dans cet état alternatif d'exaspération et d'oppression d'esprit, jusqu'au moment où le soleil, devenu presque perpendiculaire, annonça l'heure de midi. La chaleur croissait à mesnre que le soleil montait, et, pour comble de malheur, la brise tombée avait même cessé de soulever la poussière. Les tiges desséchées des herbes restaient dans une immobilité complète, et le cheval épuisé menaçait de rester immobile comme elles.

Consumé de soif, accablé de fatigue, le cavalier, mit pied à terre, et, laissant la bride sur le cou de sa monture incapable de trahir sa confiance en se sauvant, il s'avança vers un massif de nopals, espérant y trouver quelques fruits pour se désaltérer. Le hasard voulut que son espoir ne fût pas trompé, et, après avoir cueilli et dépouille de leur enveloppe épineuse une douzaine de figues de Barbarie, dont la pulpe fade mais juteuse rafraîchit sa bouche desséchée, le cavalier remonta sur la bête et reprit sa route interrompue.

Il était près de trois heures quand le voyageur isolé atteignit enfin un petit village, situé à quelques distance des plaines interminables qu'il achevait de parcourir. Mais, comme dans tous ceux qu'il avait rencontrés depuis un jour, les cabanes en étaient désertes et abandonnées ; sans pouvoir apprendre le motif de cette désertion générale, le voyageur continua son chemin.

Chose étrange ! loin de toute rivière ou de tout cours d'eau, il trouvait de temps à autre, et à son profond étonnement, des canots,

des pirogues hissés au sommet des arbres ou suspendus à leurs grosses branches, et personne pour lui expliquer ces bizarreries.

Enfin, à sa grande joie, le bruit des sabots d'un cheval vint tout à coup troubler le lugubre silence de ces solitudes. La terre desséchée résonnait derrière lui. C'était signe qu'un voyageur, encore invisible grâce aux détours d'un chemin qui tournait deux talus escarpés, allait bientôt le rejoindre.

Au bout de quelques instants, en effet, un cavalier se montra et ne tarda pas à prendre place à son côté le long de la route, tout juste assez large pour que deux chevaux pussent y cheminer de front.

—*Santos dias* ! dit le nouveau venu en portant la main à son chapeau.

—*Santos dias* !" répondit poliment le second en soulevant le sien à son tour.

La rencontre des deux voyageurs au milieu d'une solitude profonde est toujours un événement, et ceux-ci se considérèrent avec une curiosité mutuelle.

Le cavalier était un jeune homme qui paraissait âgé tout au plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et la conformité d'âge à peu près était la seule que les deux voyageurs enssent entre eux. La stature du dernier arrivé était élevée, robuste et pleine d'élégance à la fois. Ses traits réguliers et rigoureusement accentués, le feu de ses yeux noirs, la mobilité de ses épaisses moustaches et son teint bronzé, indiquaient de violentes passions et portaient l'empreinte énergique du sang arabe d'où sont sorties tant de familles espagnoles.

Il montait un cheval bai brun dont les formes élancées et nerveuses trahissaient la même origine orientale que celle de son cavalier. Celui-ci le maniait avec une aisance parfaite et paraissait inébranlable sur sa selle, au pommeau de laquelle était suspendu un mousqueton ; une rapière à deux tranchants et à fourreau de cuir pendait au crochet de son ceinturon, de cuir fauve comme les brodequins armés de longs éperons dont ses pieds étaient chaussés sous ses larges *calzoneras* de velours violet.

Une veste de batiste écrue approprié à la chaleur du climat et un chapeau de laine de vigne à gallons d'or complétaient un costume moitié militaire moitié bourgeois.

—Avez-vous une longue traite à fournir sur ce cheval ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil de côté sur la chétive monture du voyageur qu'il venait de joindre et en contenant l'ardeur de la sienne.

—Non, grâce à Dieu ! répondit celui-ci : car, si je ne me trompe,

je dois être à moins de six lieues de l'hacienda de San Salvador, qui est le but de mon voyage.

—N'est-elle pas voisine de celle de las Palmas ?

—Elle n'en est guère qu'à deux lieues.

—Alors nous suivons la même route dit le nouveau venu ; seulement je crains bien que nous ne la suivions à quelque distance l'un de l'autre, car votre cheval ne parait pas pressé d'arriver, ajouta-t-il en soúriant.

—C'est vrai répondit le jeune homme en souriant aussi, et pendant le voyage, j'ai plus d'une fois maudit l'économie avec laquelle monsieur mon père a jugé à propos de me pourvoir d'un cheval échappé aux cornes des taureaux du cirque de Valladolid, ce qui fait que le pauvre animal ne peut voir même une vache à l'horizon sans prendre aussitôt la fuite.

—Et vous venez de Valladolid sur cette triste bête ?

—En droite ligne, seigneur cavalier, mais en deux mois de route. "

En ce moment, le maigre cheval du jeune voyageur, animé par la présence d'un compagnon, sembla se piquer d'honneur et fit un effort qui, secondé par la complaisance du cavalier aux moustaches noires lui permit de se maintenir à son niveau. Les deux voyageurs eurent ainsi le loisir de continuer leur conversation commencée.

—A courtoisie, courtoisie et demie, reprit le nouvel arrivant ; vous avez bien voulu me dire que vous veniez de Valladolid, je vous dirai à mon tour que je viens de Mexico et que mon nom est don Raphaël Tres Villas, capitaine aux dragons de la reine.

—Et le mien, Cernelio Lantejas, étudiant de l'université de Valladolid.

—Eh bien ! seigneur Cornelio, pourriez-vous me donner le mot d'une énigme que je n'ai pu demander à personne, faute d'avoir depuis deux jour rencontré âme qui vive dans ce maudit pays ; Comment expliquez vous cette solitude complète, ces villages sans habitants et ces canots suspendus aux branches des arbres, dans une contrée où l'on peut faire dix lieues sans trouver une goutte d'eau ?

—Je ne l'explique pas du tout, seigneur don Raphaël, et je me contente d'avoir horriblement peur de cette inexplicable singularité répondit gravement l'étudiant.

—Peur ! s'écria le dragon, et de quoi ?

—J'ai la mauvaise habitude d'être effrayé des dangers que je ne connais pas, encore plus, s'il est possible, que de ceux que je connais. Je crains que l'insurrection n'ait aussi gagné cette province,

bien qu'on m'ait assuré qu'elle était tranquille, et que les habitants effrayés n'aient abandonné leurs demeures pour fuir quelque parti d'insurgés qui battent la campagne.

—De pauvres diables n'ont pas l'habitude de fuir les maraudeurs, reprit le capitaine ; puis les gens de la campagne n'ont pas à craindre ceux qui suivent la bannière de l'insurrection et, en tous cas, ce n'est pas pour naviguer au milieu de ces plaines sablonneuses que ces canots et ces pirogues sont accrochés aux branches des arbres ; il y a donc une autre cause à la panique générale qui semble avoir soufflé un esprit de vertige dans ce pays : j'avoue toutefois que je ne la devine pas. "

Les deux voyageurs continuèrent un instant leur route en silence, préoccupés l'un et l'autre du singulier mystère qui semblait les entourer et dont aucune explication ne s'offrait à leur esprit.

Le dragon reprit le premier la parole.

—Vous qui venez de Valladolid, seigneur don Cornelio, lui dit-il, pouvez-vous me donner quelque nouvelle plus récente que les miennes des progrès et de la marche d'Hidalgo et de son armée ?

—Aucune, reprit Lantejas. Vous oubliez que, grâce à la lenteur de mon cheval, il y a deux mois que je suis en route. A mon départ de Valladolid, on ne pensait pas plus à l'insurrection qu'au déluge, et je n'en sais que ce que m'ont appris les bruits publics, autant qu'on peut les divulguer ; maintenant, si nous devons en croire le mandement de Mgr l'évêque de Oajaca, l'insurrection ne doit pas trouver beaucoup de partisans.

—Et pourquoi cela ? dit le dragon avec une certaine hauteur, qui prouvait que, sans avoir fait connaître encore son opinion politique, la cause de l'émancipation du pays ne devait pas compter un ennemi dans sa personne.

—Pourqui cela ? reprit naïvement l'étudiant, parce que Mgr Bergosa y Jordan les excommunie et affirme qu'avant qu'il soit peu, chaque insurgé sera reconnaissable aux cornes et aux pieds fourchus qui ne manqueront pas de lui pousser. "

—Ainsi vous, seigneur Lantejas ajouta le jeune capitaine en riant de la crédulité feinte ou réelle de son compagnon, vous craindriez de vous enrôler dans les rangs des insurgés, pour ne pas porter ces ornements diaboliques ?

—Dieu m'en préserve ! et qui, d'ailleurs, doit mieux se connaître en ces sortes de choses qu'un respectable évêque comme Mgr de Ojacca ? Du reste, s'empressa-t-il de reprendre à l'aspect de l'éclair de colère qui brilla dans l'œil de son compagnon de route, je suis d'un caractère tout pacifique, prêt à entrer dans les saints ordres,

et, quelque parti que j'embrasse, ce sera par la prière seulement que j'essayerai de le faire triompher. L'Église a horreur du sang."

Tandis que l'étudiant parlait ainsi, l'officier jetait sur lui un regard qui semblait exprimer peu de regrets de ne pouvoir enrôler dans celui des deux partis qui avait gagné ses secrètes sympathies un maigre et chétif champion comme ce jeune homme.

—Est-ce pour passer votre thèse que vous vous rendez à Oajaca ? demanda le dragon.

—Non pas, répondit Lantejas ; si je vais à l'hacienda de San Salvador, c'est pour obéir à la volonté paternelle. Ce riche domaine appartient à un de mes oncles, un frère de monsieur mon père, qui m'envoie vers lui pour rappeler à son souvenir qu'il est veuf, riche et sans enfants, et qu'il a une demi-douzaine de neveux à pourvoir ? Qu'y faire ? Mon honoré père a la faiblesse d'être plus attaché aux biens de ce monde qu'il ne conviendrait peut-être, et j'ai dû me résigner à faire deux cents lieues pour aller sonder les dispositions de l'oncle en question à notre égard.

—Ainsi que la valeur de son domaine, sans doute ?

—Oh ! sur ce point, nous savons parfaitement à quoi nous en tenir, bien que nous n'y soyons jamais allés ni les uns ni les autres, répondit le jeune étudiant avec une franchise qui faisait plus d'honneur à son cœur qu'à sa discrétion. En attendant, continua-t-il, jamais neveu plus affamé ne se sera présenté chez un oncle ; car, grâce à cette désertion inexplicable des villages que j'ai traversés et au soin qu'ont pris leurs habitants d'enporter avec eux jusqu'au plus chétif poulet, il y a peu de chacals dans ces environs plus à jeun que je ne le suis moi-même."

Le dragon était dans le même cas que l'étudiant : comme lui depuis deux jours, tandis que sont cheval du moins pouvait se rassasier à l'aise de l'herbe des champs, des jeunes pousses de maïs ou, à leur défaut, de feuilles d'arbres, son cavalier, lui, n'avait pu se nourrir que des fruits sauvages de ces plaines désertées.

Ce retour sur leur situation présente chassa tout-à-coup jusqu'à la dernière idée de dissentiment politique, et la plus complète harmonie régna entre les deux voyageurs affamés.

De son côté, le dragon apprit à l'étudiant que, depuis l'emprisonnement du vice-roi, Iturrigary, son père, gentilhomme espagnol, s'était retiré dans son dommaine del Valle, où il allait le rejoindre, et que ce domaine lui était encore inconnu. Moins expansif toutefois que l'étudiant de Valladolid, le capitaine des dragons de la reine ne disait pas quels étaient, au fond, les véritables motifs de voyage, ainsi qu'on le verra par la suite.

Cependant l'ardeur momentanée du cheval de don Cornelio se calmait petit, et peu à peu aussi l'étudiant, occupé du soin incessant de jouer de la cravache et de l'éperon, laissa languir la conversation, à l'aide de laquelle on trompe les longues heures du voyage. Le soleil commençait à s'incliner à l'horison vers le couchant, et déjà les ombres des cavaliers s'allongeaient sur la route poudreuse, tandis qu'à la cime des palmiers les cardinaux au plumage écarlate et les perruches vertes commençaient à siffler leurs chansons du soir.

La soif, angoisses plus poignantes encore que celles de la faim, redoublait le malaise des deux voyageurs ; de temps à autre le dragon jetait un regard d'impatience sur le cheval de l'étudiant, et à chaque fois il s'apercevait que le pauvre animal, épuisé par le manque d'eau, ralentissait de plus en plus son allure.

De son côté, don Cornelio pensait que son compagnon de route résistait généreusement à l'envie de lâcher la bride à sa monture et de gagner, en quelque moments de galop, l'hacienda, dont trois lieues à peine le séparaient, et cette appréhension lui faisait redoubler ses efforts pour maintenir son cheval de *picador* au niveau du bai brun de l'officier des dragons de la reine.

Le voyage se poursuivit ainsi pendant une demi-heure encore à peu près, jusqu'à l'instant où il fut évident pour l'étudiant que sa bête devenait, de minute en minute, mois capable de suivre le trot de route le plus ordinaire.

—Seigneur étudiant, dit enfin le capitaine, avez-vous lu parfois de ces relations de naufrages dans lesquels de pauvres diables, tourmentés par la faim, tirent entre eux au sort pour décider quels seront ceux qui mangeront les autres ?

— Hélas ! oui, répondit Lanjetas avec un certain effroi ; mais je ne pense pas que nous en soyons arrivés encore à cette épouvantabls extrémité.

— Caramba ! répliqua très sérieusement Tres Villas, je me sens une faim à dévorer un proche parent très-riche, surtout si j'en héritais, comme vous, monsieur, de l'hacienna de San Salvador.

— Mais nous sommes pas en mer, seigneur capitaine, et dans un canot dont nul ne peut sortir."

Le capitaine avait cru pouvoir un instant s'amuser aux dépens du jeune homme ; mais il était loin de s'attendre à voir son naïf compagnon de voyage prendre aussi sérieusement une plaisanterie dont l'unique but était de lui faire comprendre la nécessité impérieuse de se séparer l'un de l'autre, dans l'intérêt même de celui qui restait en arrière. L'intention du dragon, en effet, était de prendre les devants et d'envoyer de la prochaine hacienda à l'étudiant un cheval de rechange avec quelques provisions et de l'eau.

Don Cornelio jeta autour de lui un regard d'angoisse, et à l'aspect de la solitude profonde qui l'environnait, comme aussi de la proportion de ses forces avec celles du robuste capitaine, il s'écria, sans pouvoir dissimuler un frémissement nerveux :

—J'espère, seigneur capitaine, que vous n'en êtes pas arrivé à ce point de perversité. Quant à moi, si j'étais à votre place, monté sur un cheval de la vigueur du vôtre, je piquerais des deux jusqu'à l'hacienda de las Palmas ou de San Salvador, sans m'arrêter, et de là j'enverrais du secours au compagnon de route que j'aurais laissé derrière moi.

- C'est votre avis ?

— Je n'en saurais avoir d'autre.

— Eh bien donc, s'écria le dragon, je vais suivre votre conseil, car, à dire vrai, je me faisais quelque scrupule de vous fausser sitôt compagnie."

Don Rafaël tendit la main à l'étudiant.

—Seigneur Lantejas, continua-t-il, nous nous quittons amis, puissions-nous ne nous rencontrer jamais comme ennemis ! qui peut prévoir l'avenir ? Vous semblez disposé à voir de mauvais œil les tentatives d'émancipation d'un pays asservi depuis trois cents ans, et moi peut-être lui offrai-je mon bras et au besoin ma vie, pour l'aider à conquérir sa liberté. Adieu, je n'oublirai pas de vous envoyer des secours."

En disant ces mots, l'officier serra vigoureusement les doigts frêles de l'étudiant en théologie, rendit la main à son cheval, sans avoir besoin de lui faire sentir l'éperon, et ne tarda pas à disparaître dans un nuage de poussière.

—Vive Dieu ! se dit Lantejas avec un soupir de soulagement, ce Lestrygon affamé eût été capable de me dévorer. Quant à me trouver jamais sur un champ de bataille en face de ce Goliath ou tout autre, j'en défie le diable et ses cornes, car bien fin celui qui fera de moi un soldat pour ou contre l'insurrection."

Et l'étudiant continua sa route solitaire, comparativement enchanté de se trouver seul, après le danger qu'il s'imaginait avoir couru, sans penser qu'à moins d'une fermeté d'âme à tout épreuve, l'homme ne sait jamais la veille ce qu'il sera forcé de faire le lendemain.

Des nuages rouges teignaient l'horizon vers le couchant, quand, à une assez longue distance devant lui, le voyageur aperçut un Indien, et dans l'espoir d'obtenir de lui quelques provisions, ou du moins des renseignements sur les particularités qu'il n'avait pu s'expliquer jusqu'alors, il essaya de pousser plus vigoureusement son cheval.

L'Indien chassait devant lui deux belles vaches laitières dont l'étudiant pouvait distinguer les mamelles gonflées, et ce spectacle ne faisait qu'accroître le désir qu'il éprouvait de le joindre.

" Holà ! José ! " cria don Cornelio de toute ses forces.

A ce nom de José, qui est celui auquel un Indien répond toujours, comme Irlandais à celui de *Paddy*, l'Indien tourna la tête d'un air épouvanté.

Malheureusement, et il était aisé de prévaloir le cas, d'après ce qui a été dit précédemment, le cheval n'eut pas plutôt aperçu les deux vaches, qu'avec une vigueur dont il ne paraissait plus susceptible, il se mit à trotter, de son trot le plus désagréable, dans une direction tout à fait contraire à celle vers laquelle on le poussait.

Don Cornelio n'en continuait pas moins ses efforts pour faire arrêter l'Indien. Mais, à l'aspect de ce cavalier qui lui criait de venir à lui tout en s'éloignant lui-même, l'Indien répondit par un hurlement de frayeur et s'enfuit à toutes jambes, escortéde ses deux vaches, qui prirent le grand trot. Lantejas les perdit bientôt de vue, et alors seulement il put remettre son cheval dans la bonne voie.

—Quel vertige a donc frappé les gens de ce pays ?" se dit-il en se retrouvant dans une solitude complète, plus affamé, plus inquiet que jamais ; et il reprit paisiblement sa marche.

Enfin, à la chute du jour, ll arriva vers une groupe de deux ou trois huttes désertées, comme toutes celles qu'il avait rencontrées jusqu'alors. Epuisé de fatigue, ainsi que son cheval, le voyageur résolut de faire halte dans cet endroit pour y attendre les renforts que l'officier avait promis de lui envoyer.

Un large hamac de fil d'aloès semblait tout exprès pour lui suspendu à sept ou huit pieds au-dessus du sol entre deux hauts tamariniers. Comme la chaleur était encore étouffante, au lieu de s'enfermer dans l'une des cabanes, Lantejas dessella son cheval pour qu'il pût paître en liberté ; puis, à l'aide du tronc de l'un des arbres, il grimpa dans le hamac, où il s'accommoda de son mieux.

La nuit était venue sur ces entrefaites, et, l'estomac tiraillé par la faim, l'étudiant se mit à prêter attentivement l'oreille aux bruits qui pouvaient lui annoncer l'approche du secours qu'il espérait.

Ce fut d'abord un silence profond, car la nature s'endormait autour de lui ; mais, au lieu des pas de cheval qu'il cherchait à entendre, le silence solennel du soir ne fut bientot troublé que par les plus étranges rumeurs.

C'etait une explosion continue, sourde comme le tonnerre encore lointain ; d'autres bruits s'y mêlaient, semblables aux grondements de la mer dans une tourmente. Parfois aussi, quoique l'air

fût calme, le voyageur croyait entendre mugir les vents déchainés et des hurlements rauques se joindre à ses concerts étranges. Saisi d'une terreur sans nom, il écoutait ces sifflements du vent, ces voix funèbres et ces rumeurs d'orage. Puis, la fatigue l'emportant sur l'inquiétude, il s'endormit d'un profond sommeil.

CHAPITRE II.

LE DESCENDANT DES CACIQUES.

A la même heure où l'étudiant en théologie se décidait à faire halte dans le hamac où nous l'avons laissé c'est-à-dire une heure avant le coucher du soleil, deux hommes venaient d'apparaître sur les bords d'une petite rivière.

C'était à mi-chemin entre l'endroit où le dragon avait pris congé de l'étudiant et l'hacienda de las Palmas, vers laquelle il se dirigeait.

Au milieu d'une étroite vallée, la rivière dont il est question, bordée de frênes et de saules aux branches desquels montaient en serpentant des faisceaux de lianes fleuries, roulait ses yeux limpides sur un sable fin, au niveau du gazon de ses rives A peu de distance de l'endroit où se tenaient les deux nouveaux personnages qui vont entrer en scène, la rivière ne semblait qu'un miroir calme fait pour répéter l'azur limpide du ciel ou quelque coin du manteau d'étoile de la nuit; mais plus loin elle prenait un aspect sauvage, entre deux bords relevés et recouverts d'une végétation pleine de vigueur.

De la rive gazonnée, où étaient parvenus ces deux hommes, le bruit imposant d'une cataracte de la rivière se faisait distinctement entendre comme le ressac de la mer.

Le teint et le costume de l'un des deux interlocuteurs, car ils semblaient continuer une conversation pleine d'intérêt, révélaient clairement qu'il était Indien. Il portait sur son épaule une grossière carabine à canon court et rouillé; deux nattes épaisses de cheveux noirs pendaient de sa tête sur une espèce de tunique de laine grisâtre, rayée de noir à manches courtes qui laissaient voir ses bras nerveux couleur de cuivre rouge; cette tunique descendant à mi-cuisses était serrée à la taille par un ceinturon de cuir. Les jambes nues de l'Indien sortaient d'une culotte de peau fauve à canon écourtés; ses pieds étaient chaussés d'une espèce de cothurnes de cuir, et un chapeau de jonc tressé couvrait sa tête.

L'Indien était de grande taille pour un homme de sa race, et ses traits fins et vifs n'avaient rien de cette expression de servilité comme aux Indiens soumis (*mansos*). Des moustaches assez épaisses et un bouquet de barbe qni ombrageait son menton donnaient même à sa physionomie un air de distinction sauvage.

Son compagnon était un nègre en haillons, qui n'avait pour le moment rien de remarquable, si ce n'est l'air de crédulité stupide avec lequel il écoutait les discours de l'Indien. De temps à autre aussi l'expression de ses traits dénotait une frayeur mal contenue.

Au moment où nous présentons dans ce récit l'Indien et le négre, le premier se penchait, en marchant avec précaution, sur un endroit de la rive dépouillé d'herbes et que tapissait une couche de terre glaïse.

—Quand je vous disais, s'écria-t-il, que je ne tarderais pas une demi-heure à trouver leurs traces, avais-je raison ? Tenez, regardez !

En prononçant ces mots d'un air de triomphe que son compagnon semblait ne pas partager, l'Indien montrait à celui-ci, sur le terrain humide, des vestiges tont récents, de nature à causer en effet une sensation désagréable à un homme qui ne faisait pas métier de chasseur de bêtes féroces.

C'étaient de larges empreintes, où chaque doigt montrait sa trace fortement marquée sur le sol glasieux. On en comptait une vingtaine de différentes dimensions. Puis, ce qui achevait de rendre cette découverte particulièrement terrible, c'est que l'eau d'une petite mare voisine de la rivière était encore jaunâtre, n'ayant pas eu le temps de reprendre sa limpidité première.

—Il ne doit pas y avoir une demi-heure qu'ils sont venus boire ici, continua l'Indien, car l'eau est trouble, comme vous pouvez le voir vous-même. Essayez de savoir combien il y en avait.

—J'aimerais mieux m'en aller, repartit le noir dont un brouillard obscurcissait la vue, et qui essayait en vain d'obéir à l'Indien en comptant les empreintes ; Jésus, Maria ! toute une procession de tigres !

—Oh ! vous exagérez. Voyons comptons ! comptons Un, deux, trois, quatre ; le mâle, la femelle et deux *cachorros* (petits). Il n'y a que cela et pas plus. Ah ! c'est un agréable aspect pour un *tigrero* !

—Vous trouvez ? dit le nègre d'un ton lamentable.

—Oui, et cependant je ne les chasserai pas aujourd'hui ; nous avons mieux à faire tous deux.

—Ne pourrions-nous prendre rendez-vous pour un autre jour et

retourner à l'hacienda ? Quelque curiosité que j'éprouve à voir les choses merveilleuses que vous m'avez promises.....

—Consentir à différer d'un jour ! Cela ne se peut ; car ce serait partie remise à un mois, je vous dirai tout à l'heure pourquoi, et dans un mois nous serons loin de ce pays. Asseyons-nous ici."

Joignant l'action à la parole, l'Indien s'assit à quelques pas de l'endroit où ce dialogue avait lieu, et bon gré mal gré le noir fut forcé de l'imiter. Cependant il semblait ne promettre qu'une attention si distraite, ses yeux erraient avec une anxiété si visible sur tous les points de l'horizon, que le *tigrero* crut devoir le rassurer de nouveau.

—Vous n'avez rien à craindre, Clara, je vous l'affirme, répéta l'Indien au nègre. Le tigre, la tigresse et ses deux *cachorros*, ayant pour se désaltérer tout le cours de cette rivière, ne s'aviseront nullament de venir boire auprès de nous, et encore moins de nous chercher noise ; puis ne viennent-ils pas de boire ?

—J'ai ouï dire qu'ils étaient très-friands de la chair des noirs, reprit le négre assez bizarrement appelé du nom féminin de Clara.

—C'est une préférence dont vous vous flattez vainement.

—Dites plutot dont j'ai une peur horrible.

—Eh bien ! soyez tranquille, il n'y a pas dans tout l'Etat un jaguar assez malavisé pour préférer une peau noire et dure comme la votre à la chair des jeunes génisses ou des poulains qu'il peut se procurer à discrétion et sans aucun danger. Les jaguars qui sont près d'ici riraient bien s'ils vous entendaient.

—C'est de vous plutot qu'ils riraient, repartit le nègre qui semblait vouloir exciter les passions de l'Indien et faire un mauvais parti aux animaux féroces qui l'effrayaient.

—Et pourquoi cela, s'il vous plait ? Sachez que ni hommes ni tigres ne riraient impunément de Costal.

—Pourquoi ? Eh ! parbleu ! parce qu'ils trouveraient fort drôle que vous, qui êtes *tigrero* de votre métier et payé par le seigneur don Mariano Silva pour chasser et détruire les jaguars qui dévorent ses jeunes bestiaux, vous ne vous mettiez pas à la poursuite de ce couple dont vous venez de me montrer les traces sur les bords de cette rivière.

Soyez certain qu'ils ne perdront rien pour attendre ; je saurai toujours retrouver leurs traces, et un jaguar dont je connais la tannière est un jaguar mort. Mais je ne me metterai pas en chasse avant demain. Aujourd'hui est jour de nouvelle lune, jour où, dans la nappe des cascades, sur la surface des lacs déserts, apparaît, à ceux qui osent l'invoquer d'un cœur ferme, la Sirène aux chevaux tordus.

—La Sirène aux chevaux tordus ? répéta le nègre.

—Celle qui révèle l'emplacement des gîtes d'or dans les plaines ou au milieu des montagnes, et qui indique des bancs de perles sur les côtes de la mer.

—En êtes-vous certain ? Qui vous a dit cela ? demanda Clara d'un ton où la crédulité le disputait au doute.

—Mes pères m'ont transmis ce secret, répondit l'indien avec solennité, et Costal croit plus à la parole de ses pères qu'à celle des prêtres chrétiens, quoiqu'il ait l'air d'ajouter foi à la croyance qu'ils lui enseignent. Pourquoi Tlaloc et Matlacuezc, les divinités des eaux et des montagnes, ne seraient-ils pas des dieux aussi puissants que le Christ des blancs ?

—Ne dites pas cela, dit vivement le nègre en se signant avec dévotion devant ce blasphème.

L'Indien baissa involontairement la voix. " Mes pères, reprit-il, m'ont enseigné que les divinités des eaux n'apparaissent jamais à un homme seul ; il faut être deux pour les appeler, deux hommes d'un courage égal car parfois leur colère est terrible. Voulez-vous être le compagnon dont j'ai besoin ?

—Hum ! fit Clara ; je puis me vanter de n'avoir pas trop peur des hommes ; je n'en dirai pas de même des tigres, et quant à vos divinités, qui pourraient bien n'être que le diable en personne je n'oserais pas affirmer.....

—Hommes, tigres ou diable, ne doivent pas faire peur à celui qui a le cœur vraiment fort, reprit Costal, surtout quand le prix de son courage doit être l'or, qui d'un pauvre Indien peut faire un seigneur.

—Et d'un noir aussi ?

—Sans doute.

—Dites plutôt que l'or ne servirait pas plus à un Indien qu'à un nègre, esclaves tous deux, et que leurs maîtres les en dépouilleraient l'un comme l'autre, dit le noir avec découragement.

—Je le sais ; mais l'esclavage des Indiens touche à sa fin. N'avez-vous pas ouï dire que dans *tierra adentro*, dans l'intérieur, un prêtre a proclamé l'émancipation de toutes les races, la liberté pour tous ?

— Non, répondit Clara en trahissant toute son ignorance des affaires politiques.

— Sachez donc que le moment approche où l'Indien sera l'égal du blanc, le créole de l'Espagnol, et où un Indien comme moi sera leur supérieur, ajouta Costal d'un air d'orgueil ; la splendeur de nos pères va renaître, et voilà pourquoi j'ai besoin d'être riche, et pourquoi je songe à présent, après l'avoir dédaigné jusqu'ici

comme une chose inutile entre les mains d'un esclaves, à chercher l'or qui, dans les mains d'un homme libre, lui servira à relever la gloire de ses ancêtres."

Clara ne put s'empêcher de jeter sur Costal un regard doublement étonné ; l'air de grandeur sauvage dont la physionomie du *tigrero*, vassal de l'hacienda de las Palmas, était empreinte ne le surprenait pas moins que la prétention qu'il avait de relever la splendeur de sa famille.

Ce regard n'échappa pas au chasseur de jaguars.

—Ami Clara, reprit-il aussitôt, écoutez un secret que dans l'humble condition où vous me voyez, j'ai gardé pendant un nombre d'années suffisant pour voir cinquante fois la saison des pluies succéder à la saison de la sécheresse, et que pourront au besoin vous confirmer tous ceux de ma caste et de ma couleur.

— Vous avez vu cinquante fois des pluies ! s'écria le nègre étonné en considérant attentivement l'Indien, dont le visage et les membres ne paraissaient pas accuser plus de trente ans.

— Pas encore, reprit Costal en souriant ; mais peu s'en faut, et j'en verrai cinquante autres encore : les présages m'ont dit que je vivrais l'âge des corbeaux.

Puis, tandis que le nègre, dont la curiosité se trouvait excitée par la révélation qu'il attendait, l'écoutait avec attention, le tigrero continua, en décrivant avec son bras étendu un cercle qui embrassait les quatre points cardinaux :

—Dans tout l'espace que pourrait parcourir un cavalier entre le soleil qui se lève et le soleil qui se couche, de l'est à l'ouest, du sud au nord, il ne sortirait pas du pays dans lequel, pendant de longues années, avant que les vaisseaux des blancs n'eussent abordé sur nos côtes, les caciques zapothèques régnaient en maîtres souverains. Les deux mers qui baignent les rivages opposés de l'isthme de Tehuantepec étaient les deux seules bornes de leurs domaines ; des milliers de guerriers suivaient leur bannière et se pressaient derrière les plumes de leur panache de guerre. De l'Océan du nord à l'Océan du sud, les bancs de perles et les gites d'or leur appartenaient ; le métal que convoitent les blancs brillait sur leur armure et sur les sandales dont ils étaient chaussés ; ils n'en savaient que faire, tant ils l'avaient en abondance ! Que sont devenus les caciques de Tehuantepec, si puissants jadis ? Leurs sujets ont été massacrés par le tonnerre des blancs ou enfouis dans les mines, et les conquérants se sont partagé ceux qui ont survécu. Cent aventuriers sont devenus de puissants seigneurs en prenant chacun un lambeau des vastes domaines par eux conquis, et aujourd'hui le dernier descendant

des caciques est réduit, pour subsister, à se faire l'esclave d'un maître, à exposer tous les jours sa vie pour détruire les tigres qui ravages les troupeaux dont sont couvertes les plaines et les montagnes, jadis la propriété de ses pères, et sur lesquelles l'emplacement de sa cabane seul est à lui."

L'indien aurait encore parlé longtemps que le noir n'eût pas songé à l'interrompre. L'étonnement et une sorte de respect involontaire le rendaient muet. Peut-être n'avait-il jamais su qu'une race puissante et civilisée avait été remplacée par les conquérants espagnols, et, en tous cas, il était loin de s'attendre à retrouver, dans le tigrero plus païen que chrétien qui lui inculquait ses superstitions indiennes, le descendant des anciens maîtres de l'isthme de Tehuantepec.

Quant à Costal lui-même, l'énumération à la fois pompeuse et vraie qu'il venait de faire de la puissance de ses ancêtres le plongeait dans un sombre silence. Les yeux baissés vers la terre, comme tous ceux qui font un retour profond sur le passé, il ne songeait pas à observer l'effet que pouvaient produire ses révélations sur son camarade d'aventures.

Le soleil s'inclinait de plus en plus vers l'horizon, quand un long miaulement, aigu d'abord, puis terminé par un rugissement caverneux qui semblait sortir des fourrés les plus éloignés, sur le bord de la rivière, vint retentir aux oreilles des deux interlocuteurs et faire passer le nègre de l'étonnement à la plus vive frayeur.

L'indien ne changea pas de position, ne fit pas un geste, tandis que le nègre bondit sur ses pieds en s'écriant :

—Jésus ! Marie ! le jaguar !

—Eh bien ! quoi ? dit tranquillement Costal.

—Le jaguar ! répéta Clara.

—Le jaguar ? vous faites erreur.

—Plût à Dieu ! s'écria le nègre, osant à peine espérer qu'il se fût trompé.

—Vous faites erreur dans le nombre ; il y en a quatre, y compris les deux cachorros."

Convaincu de sa méprise dans ce sens là, Clara, les yeux brillants de terreur, fit mine de s'enfuir vers l'hacienda.

—Prenez-garde ! dit Costal, qui paraissait s'amuser de l'effroi de son compagnon, on dit que les tigres sont très friands de chair noire.

—Vous m'avez prouvé le contraire.

—Peut-être ai-je de faux renseignements sur les mœurs de ces animaux ; mais ce que je sais positivement, pour en avoir fait cent fois l'expérience, c'est que lorsque le mâle et la femelle sont ensem-

ble, il est bien rare que près de l'homme ils hurlent ainsi : il y a des chances pour que ceux-ci soient séparés. Vous risqueriez de vous trouver entre deux feux, à moins toutefois que vous ne vouliez leur procurer le plaisir de vous donner la chasse.

—Dieu m'en préserve !

—Alors, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de rester auprès d'un homme qui n'a pas peur d'eux. "

Le nègre hésitait cependant, lorsqu'un second hurlement non moins caverneux que le premier, se fit entendre dans une direction contraire et confirma l'assertion du tigrero.

—Vous voyez qu'ils sont en expédition, qu'ils se sont partagé le terrain, et qu'ils donnent de la voix pour s'avertir. Maintenant, si le cœur vous en dit, ajouta Costal en faisant signe de la main au nègre qu'il pouvait s'enfuir, libre à vous !

Bien convaincu que le danger existait devant et derrière, Clara pâle à la façon des nègres, c'est-à-dire le visage passé du noir au gris foncé, se rapprocha tout tremblant de son imperturbable compagnon, dont la main n'avait pas fait même un geste vers la carabine déposée sur l'herbe à côté de lui.

—Cet associé ne me parait guère brave, se dit l'Indien ; mais je m'en contenterai jusqu'à ce que j'en trouve un plus intrépide.

Puis, reprenant le cours de ses pensées, interrompu par les hurlements des jaguars, il ajouta tout haut : Quel est l'Indien, quel est le noir qui n'offrira pas son bras au soulevé contre les oppresseurs, qui ont fait des Zapotèques, des Mexicains, des Aztèques, des esclaves pour les servir ? N'ont-ils pas été plus féroces envers nous que les tigres ?

—J'en aurai moins peur, du moins, murmura le nègre.

—Demain, je dirai au maître qu'il cherche un autre tigrero, reprit Costal et nous irons rejoindre les insurgés de l'ouest.

—Vous devriez, néanmoins, le débarrasser auparavant de ces deux animaux, dit Clara qui conservait rancune à ceux-ci.

Le nègre achevait à peine, que, comme si les jaguars dont il parlait eussent voulu mettre à une dernière épreuve la patience du tigrero zapotèque, un troisième miaulement plus flûté, plus prolongé que le premier, se fit entendre dans la même direction, c'est-à-dire en amont de la rivière qui coulait aux pieds des deux compagnons.

Aux terribles accents qui retentissaient à ses oreilles, semblables à un cri de défi, les yeux de l'Indien se dilatèrent et l'irrésistible ardeur de la chasse brilla dans ses prunelles.

—Par l'âme des caciques de Tehuantepec ! s'écria-t-il, c'est trop tenter la patience humaine, et je veux apprendre à ces deux bavards à ne plus causer dorénavant si haut de leurs affaires.

Venez, Clara, vous allez savoir ce que c'est qu'un jaguar vu de près.

—Mais je n'ai pas d'armes, s'écria le noir, effrayé plus encore peut-être d'aller chasser les tigres que de se laisser chasser par eux. Quand je vous ai parlé de purger les terres de l'hacienda de ces deux démons, je n'entendais pas vous accompagner ; je le jure par tous les saints du paradis.

—Ecoutez, Clara ; l'animal qui s'est fait entendre le premier est le mâle qui a appellé sa femelle. Il doit être assez loin d'ici en amont de la rivière et comme il n'y a pas un cours d'eau dans toute l'étendue de l'hacienda sur lequel je n'aie, pour les besoins de ma profession, ou une pirogue ou un cannot.....

—Vous en avez un ici, interrompit Clara.

—Précisément nous allons nous en servir pour remonter la rivière. J'ai mon idée à ce sujet ; vous verrez ; vous verrez ; mais, en attendant, vous ne courrez ainsi aucun danger,

—On prétend que les jaguars nagent comme des phoques, murmura le nègre.

—Je ne puis le nier. Allons, venez vite."

Le tigrero s'était élancé, en disant ces mots, vers l'endroit de la rive où était amarrée son embarcation, et Clara, préférant le danger d'accompagner le chasseur à celui de rester seul, le suivit au petit trot, en maudissant au fond de son âme l'imprudence qu'il avait commise en excitant Costal à se mettre en chasse.

Quelques instants après, l'Indien déliait les nœuds de la corde qui retenait sa pirogue aux racines d'un saule. C'était une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mais assez large pour contenir deux personnes au besoin.

Deux avirons courts servaient à la manier dans les passes les plus larges comme dans les plus étroites. Un petit mât garni d'une natte de roseaux pour faire l'office de voile, en cas de nécessité était déposé au fond de la petite embarcation. Costal la rejeta sur la rive comme inutile en cette occasion, prit place à l'avant tandis que le nègre s'assit à l'arrière, et, donnant à la pirogue une vigoureuse impulsion qui la fit glisser au milieu de la rivière, il commença d'en remonter le courant.

Les saules et les frênes allongaient déjà de grandes ombres sur ces eaux que le soleil allait bientôt éclairer de ses derniers rayons. Les roseaux des rives frémissaient sous la brise du désert, qui souffle en liberté comme le vent de la mer et semble apporter avec elle un enivrant parfum d'indépendance.

Indien et chasseur, Costal l'aspirait par tous les pores.

Quant à Clara, s'il frémissait comme des roseaux des rives la

peur y avait plus de part que l'enthousiasme, et ses traits empreints de frayeur contrastaient autant avec la contenance calme du tigrero, que les masses noires projetées par l'ombre des arbres avec les nuages de pourpre que répétait la rivière dans son cours.

L'embarcation suivit d'abord les sinuosités des rives qui bornaient la vue des deux navigateurs. Parfois des arbres inclinés courbaient leurs troncs sur les eaux et sur chacun d'eux le noir s'attendait à voir luire les yeux d'une bête féroce prête à s'élancer sur la pirogue.

—*Por Dios!* disait le noir en frissonnant, chaque fois que l'embarcation longeait de près ces arbres inclinés sur l'eau, ne passez pas si près ; qui sait si l'ennemi n'est pas caché derrière ces feuillages ?

—J'ai mon idée," répondait Costal.

Et l'Indien continuait à faire voguer son canot d'un bras vigoureux, sans paraître s'inquiéter des dangers que les fourrés de saules pouvaient receler.

"Quelle est donc votre idée ? demanda enfin Clara.

—Une idée bien simple et que vous allez approuver.

—Voyons !

—Il y a deux jaguars ; je ne parle pas des petits ; comme vous n'avez pas d'armes, ceux-là vous regardent ; vous en prendrez un de chaque main, par la peau du cou, puis vous leur briserez à tous deux le crâne en les frappant l'un contre l'autre. Rien n'est plus simple.

—Cela me paraît, au contraire, très-compliqué, et puis, d'ailleurs, comment pourrai-je courir assez vite pour les attraper ?

—Ils vous éviteront cette peine en se jetant sur vous ; car d'ici à un quart d'heure, sans doute, nous allons les avoir tous les quatre sur les bras.

—Tous les quatre ! s'écria le nègre en tressaillant si violemment qu'il imprima à la frêle embarcation un mouvement d'oscillation assez fort pour la faire chavirer.

—Sans doute, repartit Costal en se penchant vivement pour faire contre-poids. C'est là mon idée, comme la seule manière d'abréger les longueurs de la chasse. Que voulez-vous ? quand le temps presse, on fait de son mieux. Ainsi que je vous le disais lorsque vous m'avez interrompu, il y a deux jaguars, l'un à gauche, l'autre à droite. Or, ces animaux voulant absolument se rejoindre, leur voix l'indique, si nous nous mettons entre deux, il est évident qu'ils fondent à la fois sur nous. Je vous défie de me prouver le contraire."

A dire vrai, Clara n'y songeait guère ; une conviction profonde

de l'infaillibilité de la prédiction de Costal lui faisait garder un silence complet.

—Attention ? Clara, dit ce dernier, nous allons doubler cette pointe dont les arbres nous cachent la vue de la plaine ; vous me direz si vous voyez l'animal que nous cherchons."

En effet, dans la position qu'occupaient les deux compagnons dans la pirogue, le noir, assis à l'arrière, n'avait qu'à jeter les yeux devant lui, tandis qu'assis à l'avant, l'Indien était forcé de se retourner de temps à autre. Du reste, le visage du nègre était pour lui comme un miroir qui l'avertissait fidèlement de ce qu'il avait intérêt à savoir.

Jusque-là, les yeux du nègre n'avaient exprimé qu'une terreur vague, sans cause déterminée, quand, à l'instant où le canot eut franchi le dernier coude de la rivière, une angoisse profonde et subite se peignit sur tous ses traits.

L'Indien, mis sur ses gardes, retourna vivement la tête. Une plaine immense, au milieu de laquelle la rivière coulait à pleins bords entre deux rives dégarnies d'arbres, s'étendait à droite et à gauche, sans qu'aucun objet empêchât la vue de plonger dans un horizon illimité. Bien loin des deux chasseurs, la rivière se repliait sur elle même, formant un delta verdoyant à la pointe duquel passait le chemin qui conduisait à l'hacienda de las Palmas.

Les rayons du couchant emplissaient tout le paysage d'une brume dorée ; le bras de la rivière que remontaient l'Indien et le nègre roulait des eaux teintes de pourpre et d'or, et à deux portées de carabine environ, au milieu de ce brouillard lumineux, sur ces eaux radieuses, un objet brillant apparut aux yeux ravis de Costal.

—Voyez, Clara, dit-il en remettant les avirons aux mains du noir tandis qu'il s'agenouillait sur le fond de la pirogue, sa carabine à la main, jamais vos yeux n'ont-ils contemplé un plus noble spectacle ?

Clara prit machinalement les avirons et ne répondit rien ; les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte, il était muet à l'aspect du tableau qui frappait ses regards et semblait fasciné comme l'oiseau par le serpent à sonnettes.

Cramponné sur le cadavre flottant d'un buffle, qu'il dévorait, l'un des jaguars, celui dont la voix avait averti sa femelle, se laissait emporter doucement au cours de l'eau. La tête allongée, arc-bouté par les pattes de devant, celles de derrière repliées sous son ventre et le dos renflé en une ondulation à la fois puissante et souple, l'animal roi des plaines d'Amérique laissait miroiter aux derniers rayons du soleil sa robe d'un fauve vif, constellée de ses taches noirâtres.

C'était une des plus belles scènes sauvages que les sauvages déroulent journellement aux yeux du chasseur et de l'Idien, un magnifique épisode du poëme éternel que le désert chante à leurs oreilles

Un râlement profond, que termina un éclat de voix semblable aux sons les plus puissants de l'ophicléide, s'échappa de la poitrine du jaguar et glissa sur la face des eaux jusqu'aux deux navigateurs. Il avait aperçu ses ennemis et les défiait. Costal y répondit par un cri de défi, comme le limier qui vient d'entendre la trompe de chasse jeter ses fanfares à l'écho des bois.

—C'est le mâle, dit-il d'une voix frémissante.

— Tirez-le donc ! s'écria le nègre en retournant la parole.

— Le tirer ! répondit Costal ; ma carabine ne porte pas si loin et je ne suis adroit qu'à bout portant ; et la femelle, que je ne pourrais plus joindre ! tandis qu'en attendant une minute, vous allez la voir bondir de notre côté, escortée de ces deux cachorros.

—*Dios me ampare* [1] *!* " murmura le nègre, épouvanté du plan de Costal, qui se réalisait en partie, car un hurlement lointain ne fit que précéder d'une seconde l'apparition de l'autre jaguar à l'extrémité de la savane. Quelques bonds, faits par la femelle avec une superbe aisance, la transportèrent à deux cents pas de la rive et de la pirogue.

Là elle s'arrêta, le nez au vent, humant l'air, les jarrêts vibrants comme une flèche qui frémit encore après avoir frappé le but, tandis que ses deux petits venaient se grouper à ses côtés.

Cependant le canot, privé de ses avirons, dérivait tout doucement et commençait à tournoyer, gardant toujours ainsi la même distance avec le tigre accroupi sur le cadavre du buffle à moitié enfoncé dans l'eau.

" De par tous les diables ! s'écria l'Indien impatienté, maintenez donc la pirogue au fil de la rivière ; autrement il n'y a pas de raison pour que nous nous joignions jamais, ce jugar et moi. Là...c'est, à bien, à la bonne heure ; la main ferme, il ne faut pas déranger la mienne. Il est important que je tue l'animal du premier coup, sans quoi l'un de nous est perdu ; car nous aurions à lutter contre le mâle blessé et la femelle pleine de vie."

Le jaguar descendait tranquillement le cours de l'eau sur son piédestal flottant, et la distance se comblait petit à petit entre la pirogue et lui. Déjà on pouvait distinguer nettement ses yeux de feu roulant dans leurs orbites, et les ondulations de sa queue qui s'agitait en serpentant. L'Indien le visait au muffle et allait lâcher

1. Que Dieu me protège !

la détente de sa carabine, lorsque la pirogue commença de remuer si étrangement, qu'elle semblait soulevée par la houle de la mer.

—Que diantre faites-vous donc, Clara ? s'écria l'Indien avec colère ; il me serait impossible ainsi d'attraper tout un troupeau de tigres."

Mais, soit que Clara le fit à dessein, soit que la terreur troublât ses sens, les oscillations devenaient de plus en plus violentes sous son aviron convulsif.

—Le diable vous emporte ! s'écria de nouveau l'Indien avec rage ; je le tenais là, entre les deux yeux."

Et, déposant sa carabine, il arracha les rames des mains de Clara.

Ce ne fut pas toutefois sans qu'une longue minute s'écoulât qu'il put réparer la maladresse de son compagnon, et il allait reprendre son arme, quand le jaguar poussa un rugissement formidable, puis, enfonçant ses crocs aigus dans le cadavre du buffle, il en arracha un morceau sanglant, prit un élan terrible, et tandis que le corps flottant, repoussé par ses jarrets nerveux, enfonçait en tournoyant dans l'eau pour reparaître à dix pas plus loin, le tigre avait pris pied, d'un bond, sur la rive occupée par sa femelle.

L'Indien lâcha vainement un juron de païen ; il n'était plus temps : quelques autres bonds avaient jeté le tigre près de sa compagne, hors de portée de sa carabine.

Le couple féroce sembla hésiter un instant, et poussant un rugissement de menace, auquel se joignirent ceux des deux cachorros, tous les quatre s'élancèrent en bondissant vers les limites de l'horizon.

—Allez ! allez, coquins ! je vous retrouverai, s'écria Costal, sans pouvoir s'empêcher, malgré son désappointement, de suivre des yeux ces habitants du désert, qui, dans leur course rapide, semblaient à peine effleurer l'herbe de la savane.

—C'est égal ! reprit l'Indien en s'adressant à Clara, dont les yeux brillaient de plaisir, vous pouvez vous flatter de m'avoir fait manquer un beau couple de jaguars."

Et Costal fit force de rames pour regagner l'endroit de la rive où il s'était embarqué.

La rivière charriait encore le cadavre du buffle dans ses eaux plus assombries, et déjà depuis longtemps les deux jaguars avaient disparu au milieu de la brume rouge.

CHAPITRE III.

LE GÉNIE DE LA CASCADE.

La petite pirogue qui portait le nègre et l'Indien continuait à

descendre silencieusement le cours de la rivière, le premier se félicitant d'avoir échappé à la griffe des tigres, le second absorbé dans les pensées auxquelles sa chasse infructueuse avait apporté une trêve momentanée.

Un rêve d'appréhension se mêlait cependant à la satisfaction de Clara. Les jaguars avaient fui, il est vrai, mais de quel côté ? Il rompit le premier le silence pour exprimer cette question à Costal.

—Vous voulez savoir quelle direction ils ont dû prendre, répondit l'Indien ; un raisonnement bien simple vous le fera connaître. Un buffle mort ne se rencontre pas tous les jours, et ce n'est qu'à regret, soyez-en sûr, que le tigre a lâché sa proie ; il sait par instinct de quel côté la rivière entraîne le cadavre, et il ira l'attendre en aval, au-dessous de la cascade que vous entendez gronder d'ici."

Le murmure imposant des eaux, déjà entendu par Clara, devenait en effet plus distinct à mesure que la pirogue gagnait du chemin.

—Je ne dis pas cependant, reprit l'Indien, que la cascade le lui rendra en entier ; j'ai vu des troncs d'arbres brisés en morceaux en roulant du haut en bas."

Cette réponse péremptoire ne faisait qu'à demi le compte de Clara ; toutefois, comme la pirogue abordait au même instant, il n'en laissa rien paraître.

Les deux compagnons prirent terre, et quelques moments suffirent pour amarrer de nouveau la pirogue aux racines du saule dont elle avait été détachée.

—Ainsi, reprit le nègre, vous croyez que les jaguars.....

—Je suis à peu près certain de ce que je vous dis, et peut-être une demi-heure ne se passera-t-elle pas sans que vous entendiez de nouveau leur voix au fond du ravin, où nous aurons affaire tout à l'heure.

—Et vous ne craignez pas qu'ils ne cherchent à prendre leur revanche ?

—Je m'en soucie comme d'un fétu de paille de maïs ; mais nous n'avons que trop pensé à ces animaux ; heureusement qu'il n'y a pas de temps perdu. Je vous avais bien dit qu'une journée tout entière ne serait pas de trop pour leur donner la chasse, à moins qu'un hasard ne vînt abréger ma besogne ; vous ne l'avez pas voulu ; songeons à nous à présent, Clara. La nouvelle lune va se lever tout à l'heure : laissez-moi invoquer Tlaloc, le dieu des eaux pour qu'il envoie la richesse au fils des caciques de Tehuantepec."

En disant ces mots, l'Indien s'éloigna de quelques pas de Clara

—N'allez pas trop loin, s'écria celui-ci, à la pensée des redoutables voisins qui rôdaient près de là.

—Je vous laisse ma carabine.

—Belle avance ! caramba ! un coup pour quatre tigres," murmura le nègre.

Le Zapothèque s'avança lentement vers le bord de la rivière, monta sur le tronc d'un saule qui était incliné sur l'eau, et debout les bras étendus en avant, il commença à chanter sur une mélodie bizarre une espèce d'invocation indienne dont les mots arrivaient jusqu'au nègre, sans toutefois qu'il en pût comprendre le sens.

Clara écoutait avec une frayeur d'un autre genre cette invocation aux dieux du paganisme zapotèque, et son effroi ne tarda pas à redoubler quand un rugissement, quoique à peine perceptible, se fit entendre au loin, comme si la voix du démon répondait à son adorateur. C'était, ainsi que l'avait dit l'Indien, dans la direction de la cascade. Au milieu des ombres que l'approche de la nuit commençait déjà à repandre, la coïncidence des prières bizarres du païen et des cris lugubres du tigre, qui semblaient en être l'accompagnement infernal, devait en effet être effrayante pour un homme de la race ignorante et supertitieuse de Clara. Il crut voir des yeux de feu luire devant lui dans le fourré ; l'ombre indécise de la Sirène aux cheveux tordus lui parut s'élever lentement de la surface des eaux, et des voix mystérieuses lui semblèrent se mêler au grognement lointain de la chute d'eau.

Un double frisson passa sur sa peau noire, depuis la plante des pieds jusqu'aux racines de ses cheveux crépus.

—Etes-vous prêt ? dit Costal en le joignant.

—A quoi ?

—A m'accompagner jusqu'à la chute d'eau et à y invoquer, comme je vous le dirai tout à l'heure, la divinité qui s'y laissera voir.

—Là-bas, à la cascade, où les tigres rugissent ? dit le nègre effrayé.

—L'or est à ce prix, répliqua Costal.

—Allons ! s'écria le nègre après un moment de silence ; je suis dès aujourd'hui le serviteur du génie des *placers* d'or."

L'Indien ramassa sa carabine et son chapeau, et Clara, drapant autour de lui la pièce de calicot grossier qui lui servait de manteau, se mit sur les pas de Costal en le serant de près, partagé entre la crainte et la cupidité.

Tous deux commencèrent à suivre le cours de l'eau qui les conduisait vers l'endroit où grondait la cascade.

A mesure qu'ils avançaient, les berges de la rivière devenaient plus escarpées et se rapprochaient davantage l'une contre l'autre ; les arbres deux rives formaient, en croisant leurs cimes, une voûte épaisse et sombre. Les eaux resserrées dans un lit étroit, hérissé de rochers, et dont l'inclinaison devenait de plus en plus rapide, bouillonnaient à la surface. Le sol manquant tout à coup, le torrent tombait en cataracte de cent cinquante pieds de hauteur au fond d'un ravin profond, avec un fracas épouvantable, auprès duquel le bruit de l'Océan en fureur, qui brise sur nos falaises en roulant les galets du rivage, ne semble qu'un faible murmure.

Blanche et terrible comme une avalanche, le cataracte s'élançait d'un cintre formé par les cimes entrelacées de deux *ahuehuetes* [1]. Leurs rameaux noirs et flexibles, les longs flocons de *mousse espagnole* que la brise balançait à leurs extrémités, les lianes pendantes qui s'y enroulaient en festons, effleuraient de temps en temps la courbe écumeuse qne décrivait la cascade. Au milieu d'un nuage de vapeur, ces deux grands arbres aux barbes grises et flottantes étendaient leurs bras vigoureux et semblaient être des génies vieillis à la garde de ces eaux.

A cet endroit, les deux compagnons firent halte. Bien que ce fût de se côté à peu près que le dernier rugissement du jaguar s'était fait entendre, le nègre paraissait plus rassuré que quelques instants auparavant. La crainte des bêtes féroces et celle des esprits de l'autre monde s'étaient effacées devant la cupidité.

—Maintenant, dit Costal, écoutez attentivement les instructions que je vais vous donner ; mais, avant tout, rappelez-vous bien que, si la Sirène aux chevenx tordus vous apparaît, si, à son aspect, vous sentez une terreur réelle succéder à ce premier frisson que l'homme le plus brave ne peut empêcher de passer sur sa chair en présence d'un génie qui se rend visible, vous êtes perdu,

— Bon ! répliqua le nègre, la connaissance d'une mine d'or vaut bien le risque de se faire tordre le cou ; parlez, je vous écoute."

En disant ces mots, la contenance du nègre était, du moins en apparence, aussi ferme que celle de Costal lui-même. L'Indien et lui s'assirent sur l'un des bords du profond ravin au fond duquel la rivière reprend bientôt son cours paisible au milieu d'arbres touffus et presque impénétrables aux rayons du soleil.

Cependant, malgré l'abondante végétation des arbres et des lianes qui couvraient le ravin et y répandaient l'obscurité, si les deux chercheurs d'aventures n'eussent pas été si absorbés dans leur

1. Espèce de cèdre qui croit dans les lieux humides. En indien, *ahuehuel* veut dire seigneur des eaux.

conversation, ils auraient pu voir ce qui se passait au fond de ce ravin. Presque à leurs pieds venait s'asseoir un homme à l'endroit où les eaux de la rivière, naguère si furieuses, tranquilles maintenant, caraissaient mollement les longues tiges des plantes aquatiques qui bordaient la rive, et dont les feuilles larges et luisantes se dressaient en forme de parasols. Cet homme, qui semblait considérer curieusement le spectacle imposant de la cascade, n'était autre que le capitaine des dragons de la reine que nous connaissons déjà, et qu'un singulier hasard paraissait avoir conduit dans cet endroit sauvage.

Nous devons, en considération du rôle que joue l'officier dans ce récit, dire en deux mots, pendant que Costal donne ses instructions à Clara, comment il était arrivé à joindre les deux associés.

Lorsque le capitaine des dragons de la reine, don Rafaël Tres-Villas, se fut séparé du naïf étudiant en théologie qui l'avait pris un instant pour un mangeur de chair humaine, un Lestryon, ainsi qu'il l'appelait au souvenir clasique de son *Odyssée*, il ne perdit pas son temps à chercher à expliquer les bizarreries qui l'avaient frappé le long du chemin. Il poussa vigoureusement son cheval, que son instinct avertissait de la proximité d'une écurie, et qui répondit à l'empressement de son cavalier.

Malheureusement l'officier, quoique créole, n'était jamais venu dans cette partie du pays immense qui l'avait vu naître, et, arrivé à un endroit où le sentier qu'il avait suivi jusque-là se divisait en deux, quoique à peu près dans la même direction, il hésita sur celui des deux embranchements qu'il devait prendre.

La même solitude continuait à régner autour de lui ; personne n'était là pour fixer son incertude et, en l'absence de tout renseignement, il s'en rapporta au choix de son cheval.

L'animal avait sans doute plus soif que faim, et après avoir flairé l'air, ses naseaux avaient humé les fraîches émanations d'une rivière lointaine ; la bride sur le cou, il avait choisi l'embranchement de droite.

Ce choix fut heureux pour l'étudiant, resté dans son hamac, comme ce récit va le prouver tout à l'heure, mais il fourvoya l'officier.

En effet, l'embranchement de gauche l'eût conduit à doubler un des coudes de la rivière sans être obligé de la traverser, et à arriver à la route directe de l'hacienda de las Palmas, où, pour plus d'un motif, il avait grande hâte de se rendre.

Déjà depuis quelques instants le bruit sourd d'une chute d'eau parvenait à ses oreilles, quand, au bout d'une demi-heure d'un trot aussi rapide qu'un petit galop de chasse le sentier se termina brus-

quement devant d'inextricables taillis, derrière lesquels l'eau grondait avec le fracas du tonnerre.

Le lecteur connaît cet endroit maintenant, mais le voyageur était complétement dépaysé ; et, quoique quelques minutes de marche le séparassent à peine de l'endroit à peu près guéable de la rivière où Costal avait montré à Clara la trace d'un ménage de jaguars, telle était l'épaisseur des bois sur les deux rives, qu'il ne put supposer la rivière si près de lui.

Pour tourner cette difficulté, dont il fallait sortir, l'officier mit pied à terre ; il attacha son cheval par la bride et gagna la crête du ravin, quoique non sans peine.

Le voyageur ne sut d'abord par quel côté aborder ce ténébreux labyrinthe, que tapissait une couche épaisse de détritus amoncelée pendant de longues années par la chute des feuilles, et dans laquelle il enfonçait presque jusqu'aux genoux. Fatigué par les efforts inutiles qu'il faisait pour avancer, il allait retourner sur ses pas, lorsqu'il aperçut une espèce de sentier formé par les eaux des pluies ou peut-être par les bêtes fauves, et il s'y glissa dans l'espoir de trouver enfin quelque issue pour lui et son cheval.

La pente était rapide, mais le sol était ferme, et l'officier se mit en devoir de descendre. Des lianes qui serpentaient d'arbre en arbre assuraient ses pas, comme les cordes qui servent de rampes dans certains escaliers ; d'autres, retombant de la cime des arbes, pendaient autour de lui, semblables aux cordages des mâts d'un navire ; il put enfin arriver au fond du ravin.

Là, nous l'avons dit, les eaux impétueuses de la cascade reprenaient leurs cours tranquille et calme.

Quelque pressé que fût le dragon, la vue de cette magnifique cataracte, l'une des plus pittoresques et des plus imposantes qu'on puisse rencontrer en Amérique, lui arracha un cri de surprise et d'admiration.

Il s'assit sur l'un des fragments de roc autour desquels les eaux murmuraient gaiement, pour contempler un instant plus à l'aise la masse écumeuse qui se précipitait devant lui ; mais des nuées de maringouins altérés de sang ne tardèrent pas à troubler sa contemplation. L'officier allait fuir au plus vite pour éviter leurs cruelles piqûres, lorsqu'un spectacle imprévu captiva son attention et le fit rester à sa place.

Au milieu des flots de vapeur que lançait la cascade, la cime des deux *ahuehuetes* qui la couronnait n'apparaissait plus que vaguement, quand, sur le tronc incliné de l'un d'eux, il crut distinguer comme le masque de bronze florentin d'une figure indienne.

Cette apparition fut presque aussitôt suivie d'une seconde ; sur

la fourche formée par deux des mères branches de l'autre cèdre un deuxième visage se montra. Ce dernier était noir comme la nuit.

Ce n'était a n'en pas douter, un nègre et un Indien qui surgissaient tout à coup à ses yeux.

Par quel singulier hasard les trois principaux type de la race humaine se trouvaient-ils réunis dans ces lieux déserts ? Don Rafael y expliquait bien sa présence, mais nullement celle des deux autres.

Bientôt à la figure succéda le corps tout entier de l'Indien et celui du nègre.

L'audace de ces deux hommes était effrayante.

Tous deux, tantôt à tour de rôle, tantôt ensemble, s'avançaient au-dessus de la cascade mugissante, se suspendaient par les bras aux rameaux des cèdres et mouillaient leurs pieds dans l'écume, ou se penchaient au-dessus de la nappe d'eau avec une hardiesse qui causait à l'officier une sorte de vertige.

Les yeux fixés sur les eaux bouillonnantes de la cataracte, ces deux étranges personnages n'apercevaient point don Rafael. Celui-ci pensait qu'un objet invisible pour lui devait absorber leurs regards, et il aurait cru volontiers que c'était de quelque nymphe des eaux que le nègre essayait la conquête, à en juger du moins par le manège prétentieux de ses gestes et de sa physionomie. Sa large bouche, en s'ouvrant jusqu'aux oreilles avec une coquetterie grotesque, laissait voir la double rangée de ses dents, dont la blancheur contrastait avec l'ébène de sa figure. Il allongait son noir visage autant qu'il le pouvait sur la nappe de la cascade, comme si l'objet dont il voulait capter la bienveillance eût été caché sous la voûte écumeuse qu'elle formait.

L'Indien, de son côté, se livrait, mais avec plus de dignité, aux mêmes grimaces et aux mêmes attitudes que le noir, évidemment dans un but semblable. L'officier avait beau regarder la cascade de tous ses yeux, il ne voyait toujours que la masse blanche de son écume.

Bientôt le Zapothèque, tout en se penchant d'un main au-dessus de l'abîme, fit signe à son compagnon de cesser ses grimaces, et le nègre ne laissa plus voir que sa face noire, immobile et sérieuse.

L'Indien alors étendit le bras en avant et commença une espèce d'incantation solennelle, accompagnée de chants perdus dans le fracas des eaux. L'officier voyait distinctement, en effet, dans le jeu des muscles de la bouche de l'Indien, qu'il chantait à pleine poitrine.

Bien qu'il en coutât à la curiosité de don Rafael d'interrompre

cet étrange manége, le désir d'apprendre enfin où il était et quelle route il devait suivre le décida à élever la voix et à crier de toutes ses forces pour attirer l'attention de ces deux hommes. Mais quelle que fût la vigueur de ses poumons, le bruit assourdissant de la cataracte l'empêcha de se faire entendre. Alors il se résolut à gagner l'endroit où le nègre et l'Indien lui apparaissaient, et il reprit le chemin par lequel il était venu.

Don Rafael remonta péniblement jusqu'à l'arcade formée par les deux cèdres au-dessus de la chute d'eau ; mais les deux personnages avaient disparu. Il se hissa avec bien des précautions sur l'un des deux gros arbres et considéra la cascade avec une nouvelle attention, espérant y découvrir quelque opjet de nature à justifier les manœuvres du noir et de l'Indien. Il n'aperçut que ce qu'il avait vu déjà : la nappe d'écume et de longs filets d'eau qui serpentaient dans les fissures du rocher et venaient s'absorber dans la masse commune.

Cependant les lieux que l'officier venaient de quitter n'étaient plus déserts, à en juger par une ondulation bien marquée au milieu des taillis épais du ravin. Le feuillage, agité sur une ligne tortueuse, prouvait que, comme il avait fait tout à l'heure, quelqu'un s'appuyait sur le tronc des arbres pour descendre, mais du côté opposé à celui qu'il avait occupé.

Le soleil baissait sensiblement ; ses derniers reflets venaient de s'éteindre dans la nappe écumeuse de la chute d'eau, et, malgré la teinte crépusculaire qui avait subitement envahi le fond du ravin, le dragon reconnut facilement, dans les deux hommes qui sortirent tout à coup du couvert des bois, le nègre et son compagnon.

L'air de ces deux individus était grave et même solennel ; celui du noir surtout ne paraissait pas exempt de quelque secrète frayeur.

—Le diable soit de ces drôles, qui semblent fuir quand j'approche ! s'écria l'officier.

Sur un geste de son compagnon, le nègre disposa sur la plateforme de l'un des rochers éboulés dans le lit de la rivière, une provision de branches sèches ramassées sur l'un des bords, et ils ne tardèrent pas à y mettre le feu.

Bientôt une lueur éclatante empourpra l'eau qui coulait autour des rochers et lança des reflets rouges dont se teignit aussi la blanche écume de la cataracte.

Pendant que le nègre restait immobile à contempler les lueurs du brasier qui scintillaient sur l'eau, le Zapothèque ôta son chapeau de jonc, dénoua les tresses de sa chevelure et se dépouilla de l'espèce de sayon dont sa poitrine et ses épaules étaient couvertes.

Des flots de cheveux, noirs comme l'aile du corbeau dont il prétendait devoir atteindre la longévité, se répandirent sur son corps musculeux et bronzé et voilèrent en partie sa figure.

L'officier vit alors, pour la première fois, que l'Indien soufflait dans une trompe marine, dont les sons rauques et saccadés imitaient ceux que le jaguar fait entendre quand il a faim ou soif.

Lorsqu'il crut avoir suffisamment éveillé l'esprit de la cataracte, dont la réponse semblait se transmettre par la voix des échos qui répétaient cette lugubre et bruyante harmonie, l'Indien passa sa conque en bandoulière et commença, autour du rocher sur lequel continuait à brûler le brasier, une danse sauvage au milieu des eaux basses de la rivière, que ses jambes fouettaient avec force.

A mesure qne l'obscurité crépusculaire s'épaississait, la scène devenait plus bizarre ; l'Indien continuait à s'agiter frénétiquement, tandis que le nègre restait immobile comme une statue. Les lueurs du foyer réflétaient sur eux d'étranges teintes. La cataracte semblait rouler des flots de feu. C'était une scène bizarré et imposante tout à la fois.

—Vive Dieu ! se dit l'officier, je serais curieux de savoir en l'honneur de quelle divinité païenne ces deux sauvages se livrent à ces extravagances ; mais j'éprouve un plaisir plus vif encore de les prier de me remettre dans le bon chemin.

Alors, pour suppléer à la voix, dont la chute d'eau amortissait le bruit, don Rafael ramassa plusieurs poignées de petites pierres qu'il fit pleuvoir à côté des deux compagnons. Le moyen fut sans doute efficace, car tout à coup l'Indien balaya d'un revers de main les fascines enflammées du foyer, qui s'éteignirent subitement dans l'eau. Tout redevint obscur au fond du ravin ; le nègre et l'Indien (dans lesquels on a dû reconnaître Costal et Clara) disparurent dans le ténèbres au milieu desquelles grondait toujours la cascade, dont la voûte cessa d'être embrasée.

L. DE B.

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE.

Cours d'Histoire du Canada, par M. J. B. A. Ferland, prêtre, Professeur à l'Université Laval.—Seconde partie. 1663-1759, Québec. Augustin Côté, Editeur-Imprimeur, 1867.

C'est Montaigne qui écrivait en son langage si naïf et si original cette phrase d'une merveilleuse beauté: *Les lieux, les livres que je reveoy me rient toujours d'une fresche nouvelleté.* C'est le sentiment que je viens d'éprouver en feuilletant d'une main émue les six cent onze pages du deuxième tôme du Cours d'Histoire de feu M. l'abbé Ferland. J'ai beau relire l'odyssée des fondateurs de la nation canadienne, j'y reviens toujours avec un nouvel attrait. Histoire ancienne, histoire moderne, récits de grandes batailles, portrait d'hommes célèbres, génies fameux, bouleversements politiques, rien ne me touche, rien ne m'instruit autant que la légende de l'origine et des développements providentiels de la colonie française du Canada. On y voit moins l'action de l'homme et davantage la main de Dieu que partout ailleurs. Les personnages les plus marquants furent ou de pieux soldats ou d'héroïques missionnaires ou des politiques désintéressés. Ces derniers, dans leurs conceptions économiques, devancèrent même les ministres les plus en renom de l'époque, et tout le monde sait que Colbert ne refusait d'entrer pleinement dans les plans de colonisation de l'illustre intendant Talon, que parce que " le roi devait surtout empêcher que son royaume ne se dépeuplât à l'avantage du Canada." [1]

Cette mission toute particulière de groupe catholique et évangélisateur que Dieu semble avoir donnée aux établissements de nos aïeux en ce pays sauvage éclate à chaque page de nos annales; on y retrouve intact le trait distinctif de cette belle nation française, " nation privilégiée, dit de Maistre, parce qu'elle accomplit une mission dans ce monde."

Toute la philosophie de notre histoire est là.

Ces réflexions, qui m'assiégent chaque fois que j'ouvre un livre sur le Canada, se sont représentées avec plus de force à la lecture du Cours de

1 *Colbert à Talon*, 5 janvier 1666.

M. l'abbé Ferland, et j'ai pensé que la plus utile et la plus belle étude à faire en ce moment pour mes compatriotes était celle de leur histoire. C'est des profondeurs de notre passé que la lumière s'élance pour éclairer les profondeurs du présent.

Il me semble qu'en entrant dans le régime agrandi et fortifié qui fixe à jamais les destinées politiques de l'Amérique Britannique du Nord et des divers groupes nationaux qui l'habitent, il me semble, dis-je, qu'il y a profit à parcourir l'histoire particulière de chacun de ces groupes : ne serait-ce que pour apprendre à connaître celui dont le passé offre le plus d'unité, le plus de cohésion et de vigueur nationale.

On sort d'une telle lecture l'esprit content, le cœur édifié ; et quelque comparaison qu'on soit tenté d'établir entre le présent et le passé, on tourne avec espoir ses pensées vers l'avenir. Si les hommes sont faibles, on se souvient qu'ils ne sont que des instruments nullement nécessaires aux desseins de la Providence sur les peuples ; s'ils sont forts, rien n'indique qu'ils se soient révélés à nous comme les hommes de la vengeance divine. Toutes les constitutions, même les plus mauvaises, deviennent des règles de félicité parfaite avec des hommes bons, justes et craignant Dieu ; au contraire, imaginez les systèmes les mieux équilibrés de liberté et d'autorité, appliquez-les à une nation corrompue, viciée, matérialiste, et le monde aura le spectacle de la tyrannie la plus odieuse s'exerçant au nom de ce qu'il y a de plus saint et de plus inviolable. Car la liberté c'est la sainteté, et la sainteté c'est Dieu : *tu solus sanctus.*

L'histoire écrite par M. l'abbé Ferland offre un intérêt de style et de narration qu'on rencontre assez rarement dans les auteurs qui ont traité le même sujet. L'agencement des faits est clair, méthodique et naturel : on lit tout d'un trait et sans fatigue aucune. Ecrivain élégant, consciencieux et délicat, M. l'abbé Ferland porte toutes ces qualités dans la rédaction de son histoire. Son esprit est libre de tout préjugé ; sa préoccupation est d'écrire l'histoire de sa nation, et non de rappeler les services de tel ou tel homme, de tel ou tel nombre de personnes, au détriment des autres. C'est là un passe temps profitable aux littérateurs d'un peuple, dont l'origine se perd dans l'antiquité ; nos annales ne sont pas encore assez volumineuses pour être ainsi amoindries, et les deux siècles que nous avons parcourus sont encore trop près de nous pour qu'un bon Canadien puisse oublier dans ce qui s'est passé, ce qu'il doit à Dieu et la part qui revient aux hommes.

M. l'abbé Ferland n'a écrit pour glorifier ni un système ni une idée ; son but a été de raconter l'histoire de son pays.

On se rappelle encore que, lorsque la mort l'enleva, il y a deux ans, à l'estime, disons plus à la vénération de ses confrères et de ses compatriotes, M. l'abbé Ferland, se préparait à donner au public qui l'attendait avec impatience, le second volume de son *Cours d'Histoire du Canada.* Il fallait un homme dévoué, un autre historien pour continner l'œuvre commencée et rédiger les notes laissées par l'auteur ; les éditeurs du *Cours d'histoire* ont rencontré cet homme dévoué dans la personne de M. l'abbé Laverdière, prêtre du Séminaire de Québec et bibliothécaire de l'Université Laval. C'est lui qui a surveillé avec sollicitude l'impression de tout le volume, moins quatre-vingts pages préparées par l'abbé Ferland : c'est à lui que le pays est redevable de la continuation de cette œuvre entreprise dans un but tout patriotique.

Le second tôme du *Cours d'Histoire du Canada* est imprimé sur beau papier et avec une netteté qui fait honneur à l'éditeur, M. A. Côté.

L'ensemble des événements s'étend jusqu'à la fin de la domination française et fait des deux volumes un ouvrage complet.

J.—R.

Traité théorique et pratique d'analyse grammaticale, d'analyse logique et de ponctuation, par Napoléon Lacasse, Professeur à l'Ecole Normale-Laval.—Québec ; C. Darveau, Imprimeur-Editeur, rue de la Montagne. 1867.

M. Lacasse ne s'est décidé à publier l'ouvrage excellent que nous avons sous les yeux, que pour répondre aux pressantes sollicitations qui lui ont été faites chaque année, de la part des instituteurs et des institutrices, qui ont été formés à l'enseignement par l'Ecole Normale-Laval, et dont plus de quatre cents ont suivi le cours de grammaire française que l'auteur y donne depuis 1858. Sous de tels auspices, l'ouvrage de M. le professeur ne peut que recevoir un accueil aussi profitable pour lui qu'honorable pour la maison dont il est l'un des chefs.

Nous transcrivons ici une partie de la préface du livre afin d'en donner une idée plus complète :

" Nous espérons, dit l'auteur, que la forme théorique et pratique que nous avons suivie dans le *Traité*, saura le rendre presque indispensable dans l'enseignement raisonné de la Grammaire française ; d'autant plus qu'il est le seul publié dans ce pays, et qu'il est même plus gradué que tous les ouvrages de ce genre qui nous viennent d'Europe. Dans tous les cas, le résultat certain de ce livre, c'est qu'il contribuera puissamment à obtenir l'uniformité, si désirable, dans le mode de dire et d'exprimer par écrit les nombreux détails de l'analyse grammaticale ; qu'il pourra faire adopter un seul mode d'analyser logiquement, et qu'il prescrira les régles de la ponctuation, sur lesquelles il est bien difficile de se procurer un ouvrage suffisamment détaillé.

" Nous avons choisi, pour texte d'analyse et de ponctuation, des extraits d'écrits canadiens ; ils sont tous signés chacun du nom de l'auteur. Nous comptons que les personnes dont les noms seront cités dans cet ouvrage, nous pardonnneront d'avoir morcelé leurs écrits pour les soumettre aux préceptes d'analyse ou de ponctuation, ainsi que le réquérait le cadre étroit de ce *Traité*.

" Nous avons divisé notre travail d'*analyse grammaticale* en deux parties, savoir :

" 1o La *classification*, qui comprend l'analyse grammaticale des dix sortes de mots dans autant de chapitres, dont le premier ne s'occupe que du nom ; le second, de l'article, du nom et de l'actif ; et ainsi de suite, en insérant dans chaque chapitre une nouvelle partie du discours, jointe à celles dont l'analyse est déjà connue par les chapitres précédents.

" 2o La *construction*, qui fait connaître le sens et la valeur grammaticale de certaines façons de s'exprimer, connues sous le nom d'*Idiotismes*, ou *gallicismes* par rapport à la langue française ; elle comprend aussi les différentes figures de grammaire, telles que l'*inversion*, l'*ellipse*, le *pléonasme*, la *syllepse*.

" Ces deux parties sont suivies d'une *Récapitulation générale* sur tous les mots du discours, dont l'ensemble présente, pour l'analyse, des difficultés de toutes sortes, mais que la *classification* et la *construction* auront pu facilement faire comprendre.

" L'*analyse logique* elle-même forme un travail en quatre chapitres, dont l'intelligence devra faire connaître 1o le nombre de propositions dans une phrase et leur forme respective ; 2o les trois termes essentiels d'une proposition, les compléments et les subdivisions dans les compléments ; 3o les différentes espèces de propositions.

" Enfin, dans la troisième division, nous avons prescrit les règles de la ponctuation par autant de chapitres qu'il y a de signes pour indiquer les pauses que l'on fait en parlant ou en lisant."

J.—R.

Annuaire de Ville-Marie, suivi de recherches archéologiques et statistiques sur les institutions catholiques du Canada. Tome premier : Histoire des Paroisses du District de Montréal, Montréal.—Z. Chapleau, libraire-éditeur, rue Notre-Dame, 1867.

La *Revue* a déjà parlé avec grand éloge du travail excellent de M. Huguet-Latour sur les institutions catholiques de Montréal. C'était en effet une bonne et salutaire pensée que de faire l'historique du dévouement et de la Charité chrétienne parmi nous, et si l'encouragement pécuniaire a manqué à l'auteur les éloges et les hautes approbations ne lui ont point fait défaut.

M. H. Latour a des loisirs et possède un goût bien prononcé pour les sciences archéologiques ; aussi, le voit-on aujourd'hui élargir le cadre de ses premières recherches et commencer dans la livraison que nous avons sous les yeux l'histoire des paroisses du Diocèse de Montréal.

On a dit, écrit l'auteur : " Racontons au peuple ses légendes, avant qu'il ne les oublie." Nous croyons, nous, qu'il vaut mieux encore lui raconter son histoire locale, intime, pratique, qui est bien la sienne, cette histoire simple et fidèle qui met, sous ses yeux, l'origine, les progrès, les obstacles, les succès et les revers de ses institutions et de tout ce qu'il est appelé à continuer ou à créer à son tour. Telle est la tâche que nous entreprenons aujourd'hui. Le premier plan de chaque tableau mettra d'ordinaire en scène ces dignes missionnaires, qui furent, avec nos pères, les premiers pionniers de notre colonisation, et dont le souvenir comme les œuvres sont encore ce qui reste de plus vivant sur notre sol ; nous grouperons ensuite, sur une ligne plus ou moins serrée, les générations suivantes et les traces qu'elles ont laissées de leur passage ; enfin nous donnerons la statistique la plus complète et la plus exacte possible de l'état actuel des hommes et des choses. Les lacunes, que forcément, nous serons obligé de laisser quelquefois dans notre plan ainsi conçu, montreront, peut-être l'importance pour chaque paroisse, chaque mission, chaque collége ou communauté, pour chaque société et même, si l'on veut, pour chaque respectable famille d'avoir un livre distinct et séparé des régistres de comptabilité, pour y inscrire, en temps opportun, tout ce qui se rattache historiquement, et à son point de vue, à chaque corps ainsi contitué. Que de belles pages nous aurions aujourd'hui, avec cette méthode, dans cette histoire intime du Canada ?

L'idée, dont M. H. Latour livre aujourd'hui à la publicité les premiers

fruits, a d'abord été conçue par S. G. Mgr. l'Evêque de Montréal. Au milieu des soucis sans nombre de l'administration dont l'accable son vaste diocèse, l'auguste prélat ne néglige rien de ce qui peut contribuer à la gloire de la religion et à fortifier la foi du peuple. C'est ainsi que par une circulaire en date du 18 décembre 1862, adressée à ses curés, Sa Grandeur demande à chacun l'envoi de " tous les renseignements qu'il peut se procurer sur sa paroisse et qui pourraient plus tard servir de matériaux à l'histoire ecclésiastique du pays." Déjà un grand nombre se sont mis à l'œuvre, et c'est des écrits de quelques-uns que M. H. Latour a composé sa première livraison. L'auteur, s'il a choisi, a fait preuve de goût, et on reconnait dans les pages que je viens de parcourir une diction pure, élégante et facile. MM. Plinguet et P. Poulin, prêtres, qui ont rédigé la plus grande partie de cette livraison, sont des noms connus dans notre petite république des lettres. Ce sont deux hommes d'esprit qui, à leurs heures perdues, écrivent avec finesse et distinction.

La première livraison de l'Annuaire donne l'histoire des Paroisses de la Visitation de l'Isle Dupas, St. Roch l'Achigan, St. Hermas et de Ste. Philomène de Chateauguay, et comprend 128 pages. La seconde livraison, qui doit paraître incessamment, commencera par la paroisse de St. Eustache dont les premiers régistres remontent à 1769.

J.—R.

La *Revue Canadienne* donne le sommaire des publications qui veulent bien échanger et suivre le même procédé à son égard.

La *Revue Générale*, Bruxelles ; juin 1867.

La liberté des cultes en Espagne.—M. Mané J. Flaquer. — De l'éducation du peuple dans les anciens états à esclaves d'Amerique (1er article), par le chan. de Haërne.—Le paupérisme en Irlande.—*Derkatolik.*—Sainte Julienne et l'institution de la Fête-Dieu (suite), par M. André LePas.—La réorganisation de la garde civique, par le capitaine de Verre.—La famille d'Alvareda, nouvelle, (suite).—Chronique d'économie chrétienne et sociale, par M. J. Danby.—Revue des événements, par M. Paul Crombet.—Assemblée générale des catholiques en Belgique.

Le *Correspondant*, Paris ; mai 1867.

La question romaine à Rome, Cte de Carné.—Ingres, Léon Lagrange.—Excentricités sociales et religieuses de la Nouvelle-Amérique, Emile Jouveaux.—Les récents travaux sur Goëthe, Victor de Laprade.—La liberté d'enseignement en 1867, Henry de Riancey. — L'évêque de Mayence sur l'église et la politique, C. F. Audley. — Le libéralisme et l'encyclique du 8 déc. 1864, Mgr. de Ketteler. — Voyage à l'exposition, Victor Fournel.—Les événements du mois, Léon Lavedan.

Revue Britannique, Paris ; juin 1867.

De l'Algérie et des moyens de développer sa prospérité. — M. Alex. Clapier. — En Norvège, § V, par Xavier Marmier. — La campagne des Prussiens en 1866, par le prince Frédéric Charles. — Types de femmes, § VII, Miss Edgeworth.—Les grèves, par Lemesnel Marigny.—Romans : L'odyssée d'un Saltimbanque.—Réflexions d'un promeneur à l'exposition universelle, par M. A. Rondelet.—L'Espagne sous Philippe II. — Pensées diverses.—Correspondances d'Allemagne, d'Italie et de Londres de la *Revue Britannique.*—Chronique et bulletin bibliographique.

L'*Écho du Cabinet de Lecture Paroissial*, juillet 1867 ; Montréal.

L'histoire de la colonie française en Canada (suite). — De l'autorité en philosophie. — Circulaire de Mgr. de Tloa, touchant la Confédération des provinces de l'Amérique Britannique du Nord (suite et fin). — Discours prononcé par M. Thibault, curé de Chambly, au séminaire de Ste. Thérèse. — Deux orphelines (roman). — Notice sur M. J. B. Roupe, prêtre du séminaire de St. Sulpice. — Exposition universelle à Paris. — Chronique religieuse.

The Canadian Naturalist and Geologist ; Montreal, Canada.

Le *Journal de l'Instruction Publique*, juillet ; Montréal.

Littérature : Lally-Tolendal, par M. Théophile H. Barreau, (à continuer). —Architecture : le monde celtique, par S. V.— Pédagogie : Intuition des nombres et calcul de tête, (suite). — Avis officiels — Nominations : Louis Giard, Ecr., M. D., comme Surintendant de l'Education. — Messie A. Chandonnet, Principal de l'Ecole Normal Laval.—Commissaires et Syndics d'école.—Diplômes octroyés par l'Ecole Normal McGill.—Diplômes octroyés

par les Bureaux d'Examinateurs.—Avis.—Instituteurs demandés.—Instituteurs disponibles.—Partie éditoriale: Retour du Surintendant de l'Instruction publique.—Nomination d'un Principal à l'Ecole Normale Laval.—M. G. Tancrède Dostaler. — L'éducation dans la colonie anglaise de Victoria.—Adresse à Mgr. de Rimouski.—Trente-unième Conférence de l'Association des Instituteurs de l'Ecole Normale Laval. — Trente-unième et trente-deuxième Conférences de l'Association des Instituteurs de l'Ecole Normale Jacques-Cartier.—Extraits des rapports de MM. les Inspecteurs d'école, pour les années 1863 et 64; M. l'Inspecteur Crépault. — Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes: Canada, France.—Petite Revue Mensuelle.—Nouvelles et faits divers: Bulletin des Sciences.—Bulletin des Beaux-Arts.—Bulletin des Lettres.—Annonces: Œuvres de Champlain, par M. l'abbé Laverdière. — Calcul mental, par M. F. E. Juneau.

SCENES

DE LA

GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE DRAGON DE LA REINE.

(*Suite.*)

CHAPITRE IV.

L'INONDATION.

Pendant que les deux compagnons, l'Indien et le nègre, accomplissaient les cérémonies bizarres que nous n'avons décrites que sommairement, telles que les voyait le capitaine des dragons de la reine, la lune s'était levée radieuse, quoique nouvelle, comme cela arrive toujours dans ces beaux climats.

Don Rafael venait d'apprendre par sa propre expérience qu'un homme agile ne pouvait guère mettre moins d'un quart d'heure à gravir, à travers la végétation pressée qui les obstruait, les flancs du ravin au fond duquel s'étaient passées les scènes étranges dont le hasard l'avait rendu témoin ; il avait aussi remarqué que les deux acteurs qui y avaient figuré se tenaient du côté de la rivière opposé à celui qu'il occupait.

Quoique, grâce à la découverte qu'il avait faite de cette rivière, il lui fût plus facile, en la traversant à gué dans quelque endroit, de se remettre à peu près dans son chemin, et qu'il pût à la rigueur

se passer de renseignements, il ne se décida pas moins à tâcher d'en obtenir de ces deux personnages ; il résolut donc de profiter du temps qu'ils mettraient à remonter pour aller chercher son cheval, passer la rivière à la nage, s'il le fallait, et les attendre près de la cascade, où il supposait qu'ils allaient retourner.

La lune éclairait vivement la rivière et ses bords ; les fourrés n'étaient inextricables que sur la crête et les flancs du ravin. En faisant un léger détour, l'officier espérait trouver un passage plus facile ; il se mit donc sans perte de temps en mesure d'exécuter son projet.

Les choses se passèrent ainsi qu'il le pensait, et moins de dix minutes après, il était de retour avec le cheval, qu'il tirait par la bride, cherchant un endroit sur la rive où il pût faire descendre facilement sa monture et traverser l'eau.

Dans l'intervalle, et à travers le grondement de la cascade dont il s'éloignait, il crut entendre une sorte de cri funèbre retentir du côté de la rivière qu'il avait intention de gagner. Cette voix rauque, qu'il ne pouvait confondre avec les glapissements des chacals qui avaient maintes fois frappé ses oreilles dans le cours de ses voyages, ressemblait, par une certaine intonation caverneuse, aux mugissements des taureaux, et elle fit éprouver au voyageur une vague sensation de malaise : c'était la première fois qu'il entendait ces notes funèbres, et, sans savoir au juste quelle espèce de danger, il sentait instinctivement qu'un danger quelconque le menaçait. Son cheval semblait aussi partager ses appréhensions, à en juger par le frémissement de ses naseaux.

Pour être prêt à tout événement, don Raphael déboucla les courroies du mousqueton suspendu à ses arçons et continua sa recherche. Une pente douce, telle qu'il la désirait, ne tarda pas à se présenter à lui. Alors, sans s'inquiéter si la rivière était profonde ou non, il se mit en selle et poussa son cheval, qui, moitié à gué, moitié à la nage, eut bientôt gagné l'autre rive, tandis que le cavalier, les genoux relevés, tenait son mousqueton au-dessus de sa tête pour éviter de le mouiller.

Décidé à guetter pendant quelque temps encore la présence des deux seuls êtres vivants qu'il eût aperçus dans ces sollitudes depuis sa séparation d'avec l'étudiant, le dragon redescendit le cours de l'eau le mieux qu'il put jusqu'à la cascade.

Là, pour moins risquer d'échapper aux yeux de ceux qu'il cherchait à rencontrer, il battit le briquet, alluma un cigare, et, immobile comme une statue équestre entre deux des arbres qui inclinaient leurs branches sur la rivière, il attendit la venue du nègre et de l'Indien.

La lune jetait sur les roseaux, parmi les fourrés épais, ses lueurs blanches, dont s'argentait la surface des eaux et la courbe écumante de la cascade. Ces lueurs, brisées par le réseau serré des branchages, prêtaient un mystérieux aspect à cette solitude que la cataracte emplissait de son bruit de tonnerre, et parfois le souvenir des scènes étranges qui venaient de frapper ses yeux au fond du ravin, mêlé aux accents inconnus à son oreille et dont il croyait entendre encore le retentissement lugubre, faisait éprouver à l'officier un frémissement involontaire. Parfois aussi le dragon sentait son cheval frissonner sous la selle, et il ne pouvait s'empêcher de croire qu'il venait d'assister à quelque évocation du prince des ténèbres, dont ces notes funèbres étaient la voix.

Don Rafael était créole, élevé par conséquent dans l'ignorance et la supertition ; il se rappelait avoir ouï dire qu'en présence des esprits de l'autre monde les animaux éprouvaient un frémissement pareil à celui qui venait de s'emparer de son cheval. Mais don Rafael était peut-être de ces cœurs forts dont parlait l'Indien, que la crainte peut visiter sans le dominer jamais, et il restait au poste qu'il avait choisi, sans témoigner autrement ses appréhensions que par les aspirations précipitées de ses lèvres contre son cigare, dont le feu brillait dans les ténèbres.

Pendant ce temps, l'Indien et le nègre, troublés dans leurs invocations au génie de la cascade, remontaient l'escarpement du ravin en se faisant péniblement jour à travers la végétation qui l'obstruait.

L'Indien exhalait son dépit en menaces contre l'intrus dont la présence avait sans doute empêché l'apparition de l'esprit qu'il invoquait. Clara jurait aussi ; mais, au fond de son cœur, il était moins contrarié qu'il affectait de le paraître.

—C'est donc au seul moment où la lune nouvelle se lève qu'apparaît la Sirène aux cheveux tordus, dit le nègre en se tenant sur les talons de son compagnon.

—Sans doute, répondit Costal ; il n'y a qu'un instant, dont il faut se hâter de profiter ; mais s'il se trouve quelques profanes dans le voisinage, et par profane j'entends un blanc, l'esprit refuse de se montrer.

Costal haussa les épaules.

—Vous êtes un niais, ami Clara. Que diables voulez-vous que le puissant esprit des eaux ait peur de vos moines à longues robes ? Ce sont eux plutôt qui trembleraient en sa présence et se prosterneraient la face contre terre.

—Dame ! si l'esprit a peur d'un seul blanc, et qu'à cause de lui il n'ôse se montrer, à plus forte raison aurait-il crainte des moines.

—Puisse un carreau du ciel couper en deux le mécréant qui a empêché l'effet de mes conjurations ! s'écria l'Indien avec d'autant plus de colère qu'il se sentait battu par le raisonnement du nègre ; quelques minutes de plus et le génie des eaux se montrait à nos yeux.

—Vous avez eu tort d'éteindre le feu si vite, ami Costal.

—J'ai voulu dérober à la vue des profanes le mystère qui allait s'accomplir. Je savais que le génie de la cascade ne se rendrait pas visible.

—Ainsi vous persistez à croire que quelqu'un nous a vus ?

—J'en suis certain.

—Et que ce sont bien des pierres qu'on nous a lancés ?

—A coup sûr.

—Eh bien ! foi de nègre, je croirais tout autre chose.

—Que croiriez-vous ? demanda l'Indien en s'appuyant contre le tronc d'un sumac pour reprendre haleine.

—Je pense, répondit Clara en imitant son compagnon, qu'un peu plus de patience de votre part aurait fait réussir notre affaire. Je gagerais, ajouta-t-il avec un air de conviction profonde, qu'au moment où la nappe d'eau de la cascade renvoyait des lueurs éclatantes de tous côtés et jusqu'au tronc des deux *ahuehuettes* qui la couronnent, j'ai vu apparaître au milieu d'elles comme un diadème d'or étincelant. Or, je vous le demande, qui peut porter un diadème d'or au fond de ces bois, si ce n'est l'esprit des eaux ?

—Vous vous trompez, Clara, c'est impossible.

—Je suis certain que j'ai vu ce que je vous dis là, et je pense, en conséquence, que ce que vous prenez pour des pierres était, sans nul doute, tout simplement des *pepitas* que nous lançait la Sirène aux cheveux tordus.

—Et vous m'avez laissé quitter le fond du ravin sans vous y opposer ! s'écria vivement l'Indien, un instant ébranlé par les paroles du nègre.

—Nous avions usé notre dernier morceau d'amadou, nous ne pouvions donc plus rallumer notre feu.

—Nous aurions cherché à tâtons.

—Oui, répliqua le nègre avec ironie, c'était chose facile que de distinguer, dans l'obscurité de tous les diables qui règne au fond de cette *canada*, un morceau d'or d'un caillou.

—Au poids, c'était aisé.

—Sans compter, reprit Clara en laissant voir cette fois le fond de sa pensée, qu'en cherchant nos morceaux d'or nous courrions risque de nous rencontrer avec ces coquins de tigres cherchant de

leur côté leurs morceaux de buffle, et enchantés de nous trouver à leur place.

—Qui se soucie des jaguars ? dit le tigrero avec dédain.

—Moi, parbleu ! répondit Clara.

—Celui qui ose affronter l'esprit des eaux s'inquiète-t-il de deux jaguars vagabonds ?

—Si l'on court risque de se faire étrangler, repartit le noir, on a du moins la chance d'obtenir de lui la révélation d'un trésor, et c'est une compensation. Mais avec les tigres, il n'y en a aucune. Si donc je vous ai laissé partir, c'est que j'ai réfléchi que nous aurions le temps de revenir demain, au lever du soleil reprendre nos recherches."

L'Indien ne répondit rien et se remit en route. Le nègre, encore peu rassuré, le suivait toujours de près comme son ombre. Tout à coup il s'arrêta et s'écria en se frappant le front :

—Demain matin il ne sera plus temps ; et même ajouta-t il d'un air alarmé, nous ferions bien de quitter ces gorges au plus vite.

—Et pourquoi cela ? demanda vivement le noir, épouvanté outre mesure de l'inquiétude que décelait le ton de Costal, qui semblait ne s'effrayer de rien.

—C'est aujourd'hui nouvelle lune, et j'avais oublié que, dans cette saison, c'est toujours le moment où les fleuves de l'État se gonflent, se joignent et inondent chaque année nos campagnes. Vous savez que l'inondation arrive alors comme la foudre. N'entendez-vous pas déjà au loin ses grondements sourds ?

—Je n'entends, Dieu merci, que ceux de la cataracte, qui nous forcent à crier si haut tous deux pour nous comprendre : mais hâtons-nous.

—Oh ! continua Costal, une fois sortis de ce ravin, nous n'avons pas grand'chose à craindre ; le sommet d'un arbre nous servirait d'abri, si l'inondation venait à nous surprendre.

—D'accord, mais ici ?

—Ici, ce serait fait de nous."

Les deux aventuriers gravirent le talus escarpé en silence et avec une célérité redoublée par l'appréhension d'un péril auquel rien n'aurait pu les soustraire, soit au fond, soit sur les flancs du ravin, où le torrent devait s'engouffrer comme dans un canal, avec une violence à laquelle nulle force humaine n'était capable de résister.

Tous en s'aidant des pieds et des mains pour faciliter son ascension, Costal exhalait sa colère contre le mécréant qui avait fait avorter ses espérances, tandis que le nègre enregistrait dans sa

mémoire comme un des jours les plus néfastes de sa vie celui où il avait été forcé d'affronter les jaguars, les esprits de l'autre monde et les risques de l'inondation. Puis bientôt l'Indien atteignit la crête du talus, et Clara poussa un cri de soulagement en prenant pied à son tour sur le sommet de l'immense et profond ravin.

Tout à coup, saisissant le bras de Costal avec un tressaillement nerveux, il lui indiqua du doigt un objet qui lui paraissait étrange.

C'était une forme noire, immobile au milieu des arbres qui bordaient la rivière, et au-dessus de laquelle une vive lueur, en brillant un instant pour s'éteindre aussi, venait de lui montrer le même diadème d'or dont l'aspect l'avait déjà frappé.

—Le diadème de l'esprit ! dit-il en approchant ses lèvres de l'oreille de l'Indien, afin que le fracas de la cascade ne couvrit pas sa voix.

Costal suivit la direction indiquée par le nègre, et, à la lueur subite qui l'éclaira de nouveau, il vit en effet briller comme un cercle d'or au milieu des ténèbres.

Toutefois le nègre et l'Indien ne tardèrent pas à savoir à quoi s'en tenir sur cette apparition inattendue. A un mouvement que fit le cheval du dragon, un rayon de la lune tomba sur le cavalier, dont le buste parut tout à coup distinctement.

Un large galon d'or qui, selon la mode mexicaine, cerclait en dessous des larges bords de son chapeau de vigogne, avait, en s'éclairant d'une des lueurs successives de son cigare, provoqué pour la seconde fois la méprise de Clara.

—Quand je vous disais, s'écria Costal, qu'un mécréant de blanc empêchait l'esprit de se montrer, avais-je tort ?

—C'est vrai, répondit le nègre assez confus d'une méprise qui eût peut-être ébranlé sa récente croyance au génie des eaux sans l'excuse alléguée par l'Indien pour justifier son manque de succès.

—C'est un officier, sans doute, " reprit l'Indien à l'aspect de la tournure militaire de don Rafael, qui, son mousqueton d'une main et sa bride et son cigare de l'autre, continuait à rester immobile, sans se douter de l'entretien dont il fournissait l'objet.

Du reste, le dragon commençait à trouver le temps long, et un juron témoignait de son impatience, quand une voix, assez forte pour se faire entendre malgré le fracas de la chute d'eau, un peu amortie cependant par la brise qui l'emportait au loin, vint frapper son oreille et lui arracher un geste de surprise.

—Qui va là ? s'écriait la voix menaçante.

—Dites : Qui reste là ? répondit don Rafael en retrouvant toute son assurance devant des êtres humains, fussent-ils des ennemis.

En même temps deux hommes se montrèrent, dans lesquels le dragon reconnut ceux qu'il appelait ses sauvages.

—Enchanté de pouvoir vous parler enfin, mes braves, dit-il avec un sans-façon tout militaire et en faisant exécuter à son cheval une brusque manœuvre qui le mit face à face avec les deux inconnus qui débouchaient derrière lui sur la berge élevée de la rivière.

—Peut-être ne le sommes-nous pas, nous, repartit Costal d'un ton brusque et en faisant passer, non sans ostentation, sa carabine d'une épaule sur l'autre.

—Vive Dieu ! j'en serais fâché, reprit le dragon en laissant voir un franc sourire sous ses épaisses moustaches ; car je ne suis pas égoïste, et je n'aime pas à être content tout seul.

En disant ces mots avec un air de bonne humeur qui fit impression sur l'Indien, don Rafael rebouclait les courroies de son mousqueton comme une arme inutile, en dépit de l'attitude presque hostile de ses deux interlocuteurs.

—Peut-être, ajouta-t-il en fouillant dans la poche de son gilet, me gardez-vous rancune des pierres que je vous ai jetées au fond du ravin, où vous aviez l'air fort occupés de choses qui ne me regardent pas ; mais vous voudrez bien excuser un voyageur fourvoyé dont la cascade couvrait la voix, et qui ne savait comment attirer votre attention de son côté ; ensuite, vous renderez justice à la délicatesse et au soin avec lesquels j'ai visé à ne pas vous atteindre.

Comme il finissait cette apologie, le dragon tira de sa poche une piastre et l'offrit à l'Indien.

— Merci, dit celui-ci tandis que Clara prenait la pièce, qui ne brilla qu'un instant aux rayons de la lune ; où allez-vous ?

—A l'hacienda de las Palmas ; en suis-je éloigné ?

—C'est selon le chemin que vous voudrez prendre.

—Je veux le plus court, je suis pressé.

—Le chemin qui vous y conduirait le plus sûrement, c'est-dire sans crainte de vous égarer, est celui que vous trouverez en remontant le cours de cette rivière, dit Costal, qui, malgré sa rancune contre l'étranger, n'osait donner un faux renseignement à un voyageur en route pour l'hacienda dont il était un des serviteurs. Ce chemin coupe un des détours de ce cours d'eau ; maintenant, si vous en voulez un plus direct...

Un de ces accents rauques et saccadés qui, dans le cours de cette soirée, avaient déjà frappé l'oreille de l'officier, vint interrompre les renseignements de l'Indien.

—Qu'est cela ? demanda l'officier.

—C'est la voix d'un jaguar qui cherche une proie, reprit Costal.

— Ah ! dit le dragon, je craignais que... ce ne fût autre chose. Tout à l'heure j'ai déjà entendu ces rugissements.

— Votre chemin le plus court est par là, continua Costal en indiquant du canon de sa carabine le point de l'horizon d'où partait le rugissement du tigre.

— Et vous dites que c'est le plus court ?

— Oui.

— Eh bien ! merci ; j'en profite.

L'officier, à ces mots, rassemblait dans sa main gauche les rênes de son cheval, prêt à suivre la direction indiquée, lorsque l'Indien l'arrêta.

— Ecoutez, seigneur cavalier, dit-il avec plus de cordialité qu'il n'en avait encore montré, il ne s'agit pas toujours d'être brave comme vous le semblez pour échapper à toute espèce de danger ; il faut encore être averti de ceux qu'on peut courir.

Don Rafael Tres-Villas contint son cheval.

— Parlez, mon ami, dit-il ; je vous écoute et vous remercie d'avance.

— D'abord, continua Costal, pour gagner d'ici l'hacienda de las Palmas sans vous égarer, surtout sans vous amuser à faire des détours, ayez soin d'avoir toujours la lune à votre gauche, de façon que votre ombre se projette à votre droite un peu obliquement, juste comme vous vous trouvez dans ce moment-ci. Maintenant, ne vous arrêtez pour rien au monde avant d'être dans la maison de don Mariano Silva ; si vous rencontrez un ravin, un fossé, un ruisseau ou une colline, franchissez-les en ligne droite, sans chercher à les tourner.

Il y avait tant de solennité et de précision dans la voix et les recommandations de l'Indien, que le dragon en fut frappé.

— Quel est donc l'effroyable danger qui me menace ? demanda-t-il en plaisantant.

— Un danger auprès duquel celui de tous les tigres qui peuvent hurler ou rugir dans ces savanes n'est qu'un jeu d'enfant : l'inondation, qui, avant une heure peut-être, va les couvrir de flots mugissants, fera de ces plaines une mer furieuse, dans laquelle rouleront pêle-mêle ces tigres eux-mêmes, malgré leur légèreté, à moins qu'un arbre ne puisse les sauver L'*arriero* et ses mules, comme le pâtre et ses troupeaux, seront également engloutis, s'ils n'ont trouvé un asile à l'hacienda où vous vous rendez.

— J'aurai tout égard à vos recommandations, dit l'officier, qui se souvint de l'étudiant abandonné à deux lieues de là.

Il raconta en quelques mots son histoire à l'Indien.

— Soyez tranquille, nous le conduirons demain à l'hacienda, s'il

vit encore ; ne pensez donc qu'à vous seul et à ceux qui pourraient pleurer votre mort ; quant aux jaguars, ne vous en inquiétez pas ; si votre cheval s'effrayait et refusait d'avancer en droite ligne à leur aspect, faites-lui entendre votre voix ; si vous étiez serré de trop près par eux, parlez-leur aussi : la voix humaine est faite pour porter le respect chez tous les animaux, même les plus féroces. Les blancs ne savent pas cela, parce que leur métier n'est pas de les combattre, comme celui de l'homme rouge ou de l'homme noir, et je pourrais vous citer une de mes aventures en ce genre avec un jaguar.....Ah bah le voilà parti.

L'Indien s'arrêta, car en effet Tres Villas ne l'écoutait plus ; préoccupé seulement du soin d'échapper à l'inondation, il bondissait déjà sur la savane blanchie par la lune, dans la direction de l'hacienda et loin de Costal.

—Il est brave et franc, dit celui-ci ; c'eût été dommage qu'il lui fût arrivé malheur. Il est fâcheux qu'il ait été forcé de nous interrompre : c'est un contre-temps, et voilà tout ; à sa place, j'en aurais fait autant. Tout n'est pas encore perdu, d'ailleurs, et nous pourrons.....

—Hum ! interrompit Clara, je commence à trouver que c'est assez d'aventures pour un jour ; tant que je serai dans le voisinage de ces tigres.....

—Fi donc ! Clara, vous devriez avoir honte ; voyez ce brave jeune homme qui n'a jamais vu un tigre de sa vie, et qui ne s'en préoccupe pas plus que d'une bande de rats des champs!

—Soit ! eh bien que pourrions-nous faire encore ? répondit Clara d'un ton assez maussade.

—L'esprit des eaux, reprit l'Indien, ne daigne pas seulement se montrer dans l'écume des hautes cascades ; il apparaît aussi parfois à ceux qui l'invoquent aux sons de la conque marine, parmi les flots jaunis de l'inondation et dans le lit gonfle des torrents : demain nous le chercherons.

—Et ce jeune homme que nous a recommandé le voyageur ?

—Nous irons de son coté, reprit Costal ; en attendant, nous allons en un tour de main porter la pirogue au sommet du *cerro de la Mesa*, sur lequel nous passerons tranquillement la nuit, à l'abri des tigres et de l'inondation.

—Ce sera bien heureux, car j'ai grand besoin de sommeil, dit le noir, rasséréné par la perspective d'une nuit de repos.

Pendant ce temps, don Raphael galopait dans la direction de l'hacienda de las Palmas.

Durant la première demi-heure de route, la savane était si paisible sous les rayons de la lune, les palmiers se balançaient avec

tant de mollesse sous un ciel étincelant d'étoiles, tandis que la brise apportait les parfums pénétrants des goyaviers, qu'il put croire que l'Indien avait voulu se jouer de sa crédulité Alors il ralentit le pas de son cheval presque involontairement, se laissant aller à cette molle rêverie que suscite le charme de ces belles nuits des tropiques, où l'on se sent heureux de vivre en prêtant l'oreille aux harmonies nocturnes que se renvoient le ciel et la terre, comme un hyme que chacun d'eux chante à son tour.

Le voyageur se rappela cependant tout à coup les cabanes abandonnées le long de la route, les embarcations hissées au sommet des arbres, comme un dernier moyen de sauvetage pour ceux que l'inondation pourrait surprendre à l'improviste. Alors son extase tomba subitement, et il accéléra de nouveau la marche de sa monture.

Puis une seconde demi-heure s'écoula et, comme par enchantement, les cigales cessèrent de bruire sous l'herbe, la savane entière semhla faire silence, et la brise embaumée, régulière comme le souffle de la nature endormie sous le manteau étoilé de la nuit, succéda une autre brise imprégnée de senteurs marécageuses, saccadée, haletante comme un souffle de terreur.

Ce silence inquiétant fut de courte durée ; bientôt le voyageur crut entendre encore bourdonner à son oreille le bruit lointain et sourd de la cataracte qu'il venait de quitter. Seulement ce grondement éloigné semblait s'être déplacé : ce n'était plus derrière lui qu'il retentissait ; c'était vers l'horizon qu'il cherchait à gagner.

Il crut s'être trompé de route et revenir sur ses pas ; mais la lune à sa gauche, son ombre et de son cheval à sa droite, lui annonçaient qu'il était toujours dans la bonne voie. Alors son cœur battit plus rapidement, parce que, s'il devait en croire l'Indien, un danger s'avançait, contre lequel ni son mousqueton ni sa rapière de fine trempe, ni ce cœur fort que l'officier mettaient au service d'un bras vigoureux, ne pouvait lui être d'aucun usage. Le jarret nerveux de son cheval était son unique défense, son dernier moyen de salut.

Heureusement une longue route n'avait pas épuisé les forces de l'animal, qui, de son côté dressait les oreilles et aspirait de ses naseaux largement ouverts le vent humide qu'envoyaient les eaux au-devant d'elles, comme un message précurseur.

Ce devait âtre une lutte entre le cavalier et l'inondation, à qui gagnerait, le premier des deux, l'hacienda de las Palmas.

L'officier laissa mollir la bride ; les molettes sonores de ses éperons de fer retentirent contre les flancs de son cheval : la lutte de vitesse était commencée. La savane semblait couler comme un

fleuve rapide sous les jambes du dragon. A sa droite et à sa gauche, on eût cru voir fuir les buissons et les palmiers de la forêt.

L'inondation accourait de l'est vers l'ouest ; le cavalier s'élançait de l'ouest vers l'est, et la rapidité de leur course inverse devait les faire promptement se joindre ; mais à quel endroit ?

La distance entre eux diminuait de seconde en seconde. Le bruit, d'abord sourd et vague, se rapprochait de plus en plus et ressemblait à celui du tonnerre qui, après avoir grondé à l'horizon, vient, prêt à éclater, faire ses roulements au-dessus de nos têtes. La savane et les palmiers fuyaient sous le galop du cavalier, sans que le clocher de l'hacienda se dessinât au-dessus de la ligne droite qui bornait sa vue. Cependant la masse menaçante des eaux n'apparaissait pas encore.

Le cheval ne ralentissait pas son allure ; mais ses flancs se gonflaient, il était tout haletant, et l'air, qu'il fendait si rapidement, ne s'engouffrait plus qu'avec peine dans ses naseaux. Quelques secondes de plus, et ce même air allait manquer à ses poumons. Le dragon s'arrêta un instant ; la respiration de son cheval semblait obstruée, et le bruit rauque de son haleine accompagnait lugubrement, aux oreilles de l'officier, la voix de plus en plus terrible des eaux qui s'avançaient.

Don Rafael écouta cette triste harmonie en désespérant presque de son salut, quand il lui sembla entendre le son précipité d'une cloche lointaine. C'était celle de l'hacienda, sans doute, qui jetait dans la campagne l'avertissement suprême du danger, en sonnant le tocsin.

L'officier se rappela ces paroles de l'Indien : " Ne songez qu'a ceux qui pourraient pleurer votre mort." Y avait-il dans l'hacienda où il était attendu, quelqu'un qui dût plus amèrement le pleurer que les autres ? Toujours est-il qu'à ce souvenir le voyageur se roidit contre le sort qui le menaçait, et se résolut à faire un dernier effort pour y échapper.

Cependant, pour le tenter avec plus de chance de réussite, son cheval avait encore besoin de quelques seconde de repos, et l'officier, malgré le péril qu'il courait, avait conservé trop de sang-froid pour méconnaître cette impérieuse nécessité. Il mit pied à terre et relâcha quelque peu la sangle de la selle, pour laisser plus de liberté aux flancs de sa monture haletante.

Le voyageur comptait avec angoisse les minutes qui s'écoulaient quand l'écho lui apporta le bruit des pas d'un autre cavalier suivant la même route, courant le même danger que lui. Il se retourna ; un homme accourait, monté sur un vigoureux alezan

brûlé qui semblait dévorer l'espace. En un clin-d'œil, le cavalier l'eût joint, et maîtrisant brusquement l'ardeur de son cheval :

—Que faites-vous ? s'écria-t-il ; n'entendez-vous pas la cloche d'alarme ? Ne savez-vous pas que les eaux vont envahir la plaine ?

—Je le sais, répondit l'officier ; mais l'haleine manque à mon cheval, et j'attends...

L'inconnu jeta un regard rapide sur le bai brun de don Rafael, et s'élança de sa selle à terre.

—Tenez mon cheval, dit-il à l'officier en lui jetant sa bride ; puis, s'approchant de celui du dragon, il souleva la selle, appuya la main sar le garrot de l'animal, pour sentir la pulsation de ses poumons. Bien ! ajouta-t:il, comme un médecin satisfait de son malade.

Alors il ramassa un caillou de la grosseur du poing et se mit à en frictionner vigoureusement et tour à tour le poitrail et les jarrets fumants du cheval de Don Rafael.

Pendant ce temps, celui-ci examinait curieusement l'inconnu assez peu soucieux du soin de sa propre vie pour s'occuper avec tant de générosité et de sollicitude à donner des soins au cheval d'un voyageur qui lui était complètement étranger. Le nouveau venu portait le costume des muletiers : un humble chapeau du feutre le plus grossier, une espèce de souquenille en laine grisâtre à raies noires, par-dessus laquelle était passé un court tablier de cuir épais, des *calzoneras* flottantes de toile et des bottines de peau de chèvre à ses pieds nus, c'est-à-dire sans bas. Il était petit de taille ; son teint basané n'ôtait rien à la douceur de sa physionomie, et malgré la solennité terrible du moment, un grand calme brillait sur son front.

Don Rafael le regardait faire sans l'interrompre, mais avec un sentiment de profonde reconnaissance. Quand le muletier crut avoir suffisamment frictionné le cheval pour lui rendre une élasticité momentanée :

—L'animal a du fond, dit-il ; il n'est pas encore fourbu, car aucune pulsation ne se fait sentir au garrot, quoique les naseaux et les flancs aient un mouvement simultané. Il ne s'agit donc que d'ouvrir à sa respiration une plus large voie. Venez m'aider dans ce que je vais vous dire et dépêchons-nous, car des bruits sinistres grondent là-bas, et le tocsin d'alarme sonne à coups redoublés."

Ce n'était que trop vrai, et la brise apportait avec d'étranges rumeurs les tintements pricipités de la cloche lointaine, avant-coureurs du glas funèbre, pour dire à tous ceux qui erraient dans la campagne de se hâter pendant qu'il était temps encore.

—Bandez les yeux du cheval avec votre mouchoir," continua le muletier.

Et pendant que le dragon s'empressait d'obéir, il tirait de la poche de son tablier de cuir une corde dont il entoura fortement le nez de l'animal juste au-dessus des naseaux.

—"Tendez cette corde de toutes vos forces," dit-il à don Rafael. Puis le muletier dégaîna un couteau affilé, dont il enfonça la lame dans la cloison transparente de l'intérieur des naseaux du cheval."

Le sang jaillit : l'animal, malgré les efforts de son maître pour le maintenir, se cabra, enlevant avec lui le couteau resté dans la plaie, et retomba sur ses pieds. A peine ses sabots de devant touchèrent-ils la terre, que le muletier, saisissant la pointe sanglante du couteau, le tira violemment par la lame, entraînant le manche après elle. L'air sembla s'engouffrer dans les naseaux du cheval par l'ouverture béante qui venait d'y être faite.

—Maintenant, dit-il, votre cheval pourra du moins courrir tant que ses jarrets ne trahiront pas son ardeur ; si vous pouvez être sauvé, vous le serez.

—Votre nom ? s'écria don Rafael en tendant la main au muletier ; votre nom pour que je ne l'oublie jamais !

—Valerio Trujano, un pauvre *arriero* qui a bien du mal à faire honneur à ses affaires, mais qui s'en console en accomplissant son devoir et s'en rapportant à Dieu pour le reste. Mon devoir est de ne pas vous laisser périr ici faute d'un conseil ou d'un secours, ajouta-t-il simplement. A présent, que la volonté du Très-Haut soit bénie, notre vie est entre ses mains ; prions-le toutefois qu'il écarte loin de ses serviteurs le plus terrible danger qu'ils aient couru.

En disant ces derniers mots avec une effrayante solonnité, Trujano s'agenouilla sur le sable ôta son chapeau, qui laissa voir une forêt de cheveux noirs énergiquement bouclés ; puis, levant les yeux vers le ciel et d'une voix dont les mâles accents retentirent jusqu'au fond du cœur de l'officier, il prononça les paroles suivantes :

De profundis clamavi ad te, Domine ! Domine, exaudi vocem meam !

Quand il eut achevé le second verset du psaume funèbre, tandis que le dragon resserrait fortement la sangle de son cheval pour engager une course suprême, le muletier se jeta en selle ; don Rafael en fit autant, et, penchés sur la crinière flottante de leurs chevaux, ils s'élancèrent ensemble le long de la savane. Le vent humide qui renvoyait les eaux débordées sifflaient dans leurs cheveux, et, accompagné du son lugubre de la cloche, le bruit sinistre de la masse d'eau se rapprochait de minute en minute.

CHAPITRE V.

L'HACIENDA DE LAS PALMAS.

Quelques grands fleuves, tels que le *rio Blanco*, le *Playa Vicente*, le *Goazacoalcos* et le *Papaboapan*, pour ne citer que les principaux d'un immense réseau fluvial, sillonnent l'Etat de Vera Cruz à peu de distance les uns des autres. En outre, les versants de la Sierra Madre donnent naissance à une foule de cours d'eau qui rejoignent ou longent ces fleuves.

Libres comme les chevaux sauvages dans leurs savanes, ces fleuves et ces cours d'eaux, qu'aucune digue ne contient sur le sol plat qu'ils arrosent, roulent sans obstacles leurs flots pressés et rapides ; on sait avec quelle violence les eaux du ciel tombent, entre les tropiques, dans la saison qu'on appelle la *saison des pluies*. C'est l'hiver des pays d'Amérique situées sous ces latitudes ; il commence en juin et finit d'ordinaire en octobre. A cette époque de l'année, les eaux, grossies par les pluies torrentielles de chaque jour ou plutôt de chaque nuit, trop abondante désormais pour être contenues dans leurs lits, s'en échappent bientôt avec fureur et débordent de toutes parts. Franchissant l'espace avec la rapidité d'un cheval de course, comme si elles étaient poussées par le souffle d'un démon, elles engloutissent tout ce qui s'oppose à leur passage et portent partout l'épouvante et la désolation. Malheur aux êtres vivants qui n'ont pu fuir devant elles ! Bientôt cependant, étendues dans un vaste terrain, leur fureur s'apaise, et coulant paisiblement en tous sens elles finissent par se réunir en une seule nappe d'eau. La portion inondée du pays n'est plus alors qu'un lac immense couvert de débris épars et de cadavres d'animaux de toute espèce. Sa surface calme et tranquille présente désormais le spectacle le plus étrange : des villes prisonnières au milieu des eaux sur lesquelles elles dominent ; des arbres à moitié noyés dont on ne voit plus que le feuillage, et des barques pavoisées, bruyantes, tumultueuses, luttant ensemble de vitesse ou de luxe, et que conduisent en chantant au milieu des mandolines et des harpes, de jeunes filles couronnées de fleurs. Heureuse insouciance de la jeunesse ! après avoir répandu la terreur et la mort, l'inondation finit par n'être plus qu'un sujet de plaisir.

L'emplacement destiné à la construction de l'hacienda de las Palmas avait été choisi en prévision de ces inondations annuelles : la plaine dans laquelle elle s'élevait n'avait pas d'un côté de limite

bien distincte à l'œil, c'est-à-dire qu'elle s'étendait presque à perte de vue dans la direction de l'est à l'ouest et dans celle du sud ; mais, du côté du nord, elle était bornée par une chaine de collines assez élevées. A leurs pieds, d'autres collines plus basses s'étageaient en pente insensible jusqu'au niveau du sol inférieur. En faisant disparaître les inégalités de terrain, on avait fait du sommet de ces collines un amphithéâtre plus long que large dominé dans tout sa longueur par la chaine au pied de laquelle il s'élevait, et dominant lui-même la plaine.

Adossée aux collines, dont ses terrasses plates atteignaient presque la moitié de la hauteur, et dont son clocher quadrangulaire dépassait la crête, l'hacienda de las Palmas était bâtie à l'une des extrémités de l'amphithéâtre ; à l'extrémité opposée, on avait construit de vastes écuries et des communs spacieux pour les *peones* ou travailleurs de l'hacienda, y compris les *vaqueros* [1] et les serviteurs spécialement attachés au service des maîtres. Une haute et forte muraille, appuyée de solides contre forts de pierres de taille, joignait l'hacienda aux communs et bordait l'amphithéâtre tout le long de la plaine. Une porte épaisse et massive, pratiquée au milieu de cette muraille d'enceinte, servait d'entrée, à laquelle on arrivait par un talus en pente douce garni de garde-fous de maçonnerie.

Dans cette position, l'hacienda de las Palmas, ainsi nommée à cause des massifs de palmiers dont la plaine à ses pieds était parsemée, se trouvait à l'abri des inondations et formait en outre une sorte de forteresse presque imprenable.

Nous avons besoin de retourner une fois de plus en arrière et de nous reporter encore, dans cette même journée, à l'heure qui précède le coucher du soleil, c'est-à-dire à celle où le dragon et l'étudiant se séparaient sur la route, et où le nègre Clara se trouvait si fatalement transformé en chasseur de tigres, en compagnie de Costal l'Indien.

La cloche de l'hacienda sonnait l'*oracion* du soir, et à ces tintements de l'*Angelus*, qui donnaient le signal de la prière et marquaient la fin du travail de la journée, un mouvement inusité avait lieu dans la plaine et dans la cour du vaste bâtiment dont le seigneur don Mariano Silva était propriétaire.

Avec cette rigoureuse exactitude de gens qui ne veulent pas travailler une minute au delà du temps prescrit, les *peones* indiens, au premier coup de cloche, venaient de laisser retomber, comme si

1 Nom que l'on donne au Mexique aux garçons de ferme chargés du soin des animaux.

une paralysie subite avait frappé leurs bras, l'un sa pioche levée, l'autre l'aiguillon allongé pour piquer ses bœufs, qui eux-mêmes, formés aux habitudes de leurs conducteurs, arrêtaient tout à coup le soc frémissant dans le sillon inachevé.

Les *vaqueros* regagnaient au galop leurs écuries et leur gîte de la nuit et dessellaient leurs chevaux fumants ; les travailleurs rentraient de toutes parts, la campagne se vidait, les communs et les écuries se remplissaient, tandis que les ménagères étendaient sur les plaques chaudes du *comal* les *tortillas* ou galettes de maïs destinées à remplacer le pain, et préparaient le repas du soir ; et les *vaqueros*, les *peones* et les ménagères, en même temps qu'ils achevaient ou commençaient leurs travaux, murmuraient tous au son de la cloche les oraisons de l'*Angelus*.

Le soleil brillait encore cependant, et les derniers rayons dont il incendiait la plaine dardaient leurs clartés dorées à travers les épais barreaux et les losanges du treillis vert d'une fenêtre située au premier étage de l'hacienda. Un voyageur venant du côté de l'ouest eût pu, du milieu de la plaine et du haut de sa selle, voir les plis d'un rideau blanc frémir derrière les barreaux et les treillis.

Mais la plaine était déserte, ou du moins, à l'exception des *peones* attardés, nul voyageur ne s'y laissait distinguer au milieu du brouillard lumineux qui l'enveloppait.

Ce ne fut que quelques minutes plus tard, au moment où le soleil en s'abaissant graduellement, cessa d'éclairer les barreaux, que le rideau blanc s'écarta et laissa pénétrer un flot de lumière dans la chambre éclairée par cette fenêtre presque grillagée à l'orientale. Toutefois, quelque élevée qu'eût été la selle du voyageur venant de l'ouest, il n'aurait pu voir le tableau que présentait l'intérieur de la chambre dont il s'agit.

Trois femmes s'y trouvaient en ce moment. Deux d'entre elles étaient sœurs, à en juger par leur air de famille plutôt que par leur ressemblance proprement dite. C'étaient les filles de don Mariano ; la troisième n'était que la femme chargée de les servir.

On peut condamner, en Europe, l'indolence des créoles des pays chauds de l'Amérique ; mais celui qui les a vues, celui qui ne rêve pas la *réhabilitation* politique de la femme, qui pense que la femme est faite par Dieu pour délasser l'homme de ses travaux et non pour les partager, que le repos, le calme et l'ombre ne font qu'ajouter à sa beauté, parce qu'ils s'harmonient avec sa nature, celui-là, dis-je, ne saurait faire un crime aux créoles américaines de ne songer, de ne s'occuper qu'à être belles.

Les deux filles de don Mariano Silva offraient en ce moment,

mais à un degré différent, un exemple de cette indolence qui semblerait empruntée aux harems de l'Orient, sans la chasteté qui la rehausse et la purifie.

L'une d'elles, les jambes croisées à la mode orientale, était assise sur une natte de Chine ; de longs cheveux noirs, naguère façonnés en tresses, dont ils gardaient encore les grosses ondes, tombaient négligemment et formaient comme un voile qui la couvrait presque tout entière. La jeune fille semblait les livrer machinalement aux mains de sa femme de chambre.

Cette jeune fille était dona Gertrudis, l'aînée des deux sœurs. Quoique Marianita, sa sœur cadette, ne lui cédât en rien, sa beauté était d'un genre différent : pétulante et rieuse, son œil vif et brillant contrastait avec l'œil humide et calme de sa sœur aînée, et les impressions devaient glisser avec autant de facilité sur cette surface mobile, qu'elles devaient pénétrer profondément à travers la surface plus rigide de dona Gertrudis. Il en devait être de la dernière comme des volcans de son pays, que cache toujours un manteau de neige.

Enfin, quoique l'aînée n'eût que dix-sept ans et que la cadette n'en comptât que seize à peine, toutes deux avaient acquis ce développement de la beauté féminine, à laquelle le temps ne peut plus qu'enlever du charme en altérant l'harmonie des formes.

Au moment où la chevelure de Gertrudis était livrée par elle aux soins de la femme qui en lissait les ondes, Marianita arrangeait en gracieux contours, sur son bas de soie, les rubans de satin attachés au soulier qui renfermait son joli pied.

Les événements politiques étaient venus éclater au milieu de cette famille comme parmi tant d'autres, et cependant avec plus de chances d'y faire éclore des dissentiments d'opinion ; car, au moment où commence ce récit, un mariage était projeté entre un jeune Espagnol des environs et dona Marianita.

Avant la révolution mexicaine, le vœu le plus ardent d'une jeune créole était d'épouser quelque nouveau venu de la mère-patrie, et cependant Gertrudis avait refusé cet honneur. Repoussé par elle, le prétendant espagnol s'était rejeté du côté de Marianita, qui avait été fière de l'accepter. Pourquoi maintenant Gertrudis avait-elle ainsi fait exception à la règle générale ? La suite de ce récit le dira.

Disons, en attendant, que c'était en vue de l'arrivée de deux hôtes, attendus dans le courant de la soirée, que ces préparatifs de toilette avaient lieu à cette heure. De ces deux hôtes, l'un était le fiancé espagnol, le second était le capitaine des dragons de la reine, don Rafael Tres Villas. Le premier n'avait à franchir à cheval que deux lieues à peine, et d'un moment à l'autre il pouvait arriver ;

l'autre achevait d'en parcourir plus de deux cents, et, quoiqu'il eût positivement annoncé sa venue pour ce jour-là, il était raisonnable de supposer que, sur tant de journées de route, un incident quelconque avait déjoué ses calculs et retardé son arrivée d'un jour. Etait-ce par ce motif que Gertrudis n'avait pas commencé sa toilette quand Marianita terminait la sienne ? Don Rafael était-il le seul homme aux yeux duquel Gertrudis voulût paraître belle ? On le dira tout à l'heure aussi.

Parmi les soins quotidiens donnés par les créoles à leur abondante chevelure, un des principaux est d'en éparpiller sur leurs épaules les tresses dénattées, afin que l'air vivifiant puisse circuler parmi cette gerbe épaisse trop longtemps captivée par le peigne. Quand la femme chargée de cette tâche de chaque jour l'eut accomplie, elle sortit de la chambre et les deux sœurs restèrent seules.

Il est certains sujets de conversation que les jeunes filles de tout pays n'aiment à traiter qu'entre elles et dans le sanctuaire intérieur.

A peine la suivante fut-elle partie, que Marianita, qui achevait de glisser entre ses tresses noires et la conque d'écaille de son peigne des fleurs de grenadier d'un pourpre éclatant s'élança vers la fenêtre.

Ses yeux interrogèrent l'horizon de la plaine. Pendant ce temps, sa sœur s'était assise sur un fauteuil de cuir, et, rejetant sur chaque épaule, de sa main et d'un mouvement brusque de sa tête, le voile épars de ses cheveux, elle resta immobile et rêveuse.

—J'ai beau regarder de tous mes yeux, la plaine est déserte, s'écria Marianita, et je ne puis pas plus voir de don Fernando que de don Rafael. Ma pauvre Gertrudis, j'ai bien peur d'avoir fait d'inutiles frais de toilette. Dans une demi-heure le soleil sera couché.

—Don Fernando viendra, dit Gertrudis d'une voix douce et calme.

—On voit bien à ton accent tranquille que tu n'attends pas ton *novio*[1] comme moi ; et pourquoi ne dirais-je pas que c'est avec une impatience nerveuse qui me fait désespérer de le voir arriver ? Tu ne connais pas cela, toi, Gertrudis !

— A ta place, j'éprouverais plus de tristesse que d'impatience.

—De tristesse ! Oh non ! et si don Fernando ne vient pas ce soir, ce sera lui qui y perdra le plaisir de me voir avec cette robe blanche qu'il aime tant et ces fleurs de grenadier dans mes cheveux, que je n'y ai mises que pour lui plaire ; car, pour mon goût, j'y

1 Prétendu.

préfère les fleurs blanches de marjolaine. Mais j'ai ouï dire que la femme ne doit vivre que de sacrifices.

En disant ces mots, Marianita fit claquer ses doigts comme des castagnettes, sans la moindre apparence de mélancolie, et au contraire avec la satisfaction d'une âme tranquille.

Gertrudis ne répondit rien ; mais elle étouffa un soupir, tandis que la brise plus fraîche du soir faisait frisonner les grandes ondes de sa chevelure, et que son pied nu balançait son soulier de satin noir.

—C'est fort ennuyeux, cette vie de la campagne, reprit Marianita. La journée, il est vrai, n'est pas trop longue pour se peigner, pour faire la sieste : à peine même en a-t-on le temps ; mais le soir, prêter seules l'oreille à la brise de nuit, se promener seules dans les jardins, c'est triste, bien triste, au lieu de chanter et de danser en *tertulia.*[1] Nous sommes ici comme les princesses captives de ce roman de chevalerie que j'ai commencé l'année dernière et que je n'ai pas fini.... Ah ! j'aperçois là-bas à l'horizon un petit nuage de poussière.... Enfin, voici un cavalier ! *Qué dicha !*

—Un cavalier ! s'écria Gertrudis avec vivacité ; quelle est la couleur de son cheval ?

—Son cheval est une mule. Hélas ! ce n'est pas un chevalier errant. Je crois avoir entendu dire qu'il n'y en avait plus.

Gertrudis soupira de nouveau.

—Je le distingue à présent, c'est un prêtre, poursuivit Marianita. Cela vaut mieux que rien, surtout s'il chante et joue aussi bien de la *rihuela*[2] que le dernier qui a passé deux jours à l'hacienda. Il arrive au galop de sa mule, c'est bon signe ; mais non, il a la physionomie triste et sévère. Ah ! il m'a vue, car il fait un geste de la main. J'irai la lui baiser tout à l'heure.... j'ai le temps !

En disant ces mots, la jeune et belle créole, à qui son éducation prescrivait de baiser la main du prêtre, fronça les yeux d'un air boudeur.

—Mais viens donc le voir, Gertrudis, il se présente à la porte de l'hacienda, reprit-elle.

—J'ai le temps, comme tu le dis, Marianita ; mais dis moi ne vois-tu pas d'autres cavaliers ? Don Fernando ?... dit Gertrudis comme pour se tromper elle-même en trompant sa sœur ?

—Ah ! oui, don Fernando.... transformé par quelque enchantement en un *mozo de mulas*[3] qui pousse sa *recua*[4] comme s'il dispu-

1 Soirée.

2 Mandoline.

3 Garçon de mules.

4 Troupeau de mules de charge.

tait le prix d'une course.... C'est tout ce que je vois. Allons, il vient ici comme le prêtre. Mais qu'ont donc ces gens à galoper si étrangement? on dirait qu'un vertige les pousse.

Le bruit des portes de l'hacienda qui s'ouvraient et le tumulte qui montait de la cour jusqu'aux jeunes filles prouvaient que non-seulement le prêtre, mais encore le garçon muletier avec ses mules contre tout usage, recevait l'hospitalité de don Mariano Silva.

Le lecteur sait, ce qu'ignoraient les deux sœurs, tout le danger qui menaçait les voyageurs dans la plaine.

En même temps, un mouvement plus bruyant encore ne tarda pas à avoir lieu dans l'hacienda. Les escaliers retentissaient du bruit des pas des serviteurs qui allaient et venaient précipitamment, et que les deux sœurs entendirent bientôt raisonner sur les terrasses au-dessus de leur chambre.

—Jésus, Maria! qu'est ceci? s'écria Marianita en faisant un signe de croix; l'hacienda va-t-elle avoir un siége à soutenir? Les brigands insurgés dans l'ouest vont-ils venir nous attaquer?

—Pourquoi appeler brigands des hommes qui combattent pour être libres et dont les prêtres sont les chefs? répartit Gertrudis de sa voix harmonieuse et calme.

—Pourquoi? Parce que ce sont les ennemis des Espagnols, que le sang de nos veines est le leur, parce qu'enfin j'aime un Espagnol! s'écria Marianita, à qui ce mot aimer avait rendu la fougue impétueuse de son sang créole.

—Tu crois l'aimer, Marianita, repris doucement Gertrudis; dans mes idées, l'amour présente des symptômes que je ne retrouve pas en toi.

—Et quand cela serait, qu'importe, s'il m'aime, lui? Ne suis-je pas le bien qui va lui appartenir? Dois-je penser autrement que lui? ajouta la jeune fille, obéissant à cette voix de dévouement que les femmes de son pays prodiguent à qui les aime.

Les vibrations subites et précipitées de la cloche de l'hacienda sonnant l'alarme firent tressaillir les deux sœurs et mirent fin à cette conversation, qui menaçait de jeter entre elles deux ces germes funestes de dissention que les guerres civiles engendrent et qui brisent les liens les plus étroits du sang et de l'amitié.

Comme Marianita se disposait à sortir pour s'enquérir de la cause de tout ce tumulte, la femme de chambre ouvrit la porte, et sans attendre qu'on l'interrogeât:

—Ave Maria, *senoritas*! s'écria-t-elle; l'inondation arrive; un vaquero vient d'annoncer que les eaux ne sont plus qu'à trois ou quatre lieues d'ici.

—L'inondation! s'écrièrent les deux sœurs, Marianita en se

signant de nouveau et Gertrudis en se levant précipitamment et en faisant de ses cheveux épars une torsade que sa main tremblante essayait vainement de fixer à sa tête, et dans laquelle les dents du peigne refusaient de mordre.

—Jésus, senorita, dit la femme de chambre en s'adressant à la dernière, on dirait que vous voulez vous élancer dans la plaine au secours....

—Don Rafael ! ayez pitié de lui, mon Dieu ! s'écria Gertrudis éperdue.

—Don Fernando ! s'écria de son côté Marianita en frisonnant.

—La plaine ne va plus être qu'un vaste lac, cria la suivante, malheur à ceux que l'inondation va surprendre ! Mais vous pouvez être tranquille, dona Marianita ; le vaquero qui apporte la fatale nouvelle est envoyé par don Fernando pour annoncer à notre maître, don Mariano, qu'il ne viendra que demain dans un canot.

En achevant ces mots, la servante sortit.

—En canot ! s'écria Marianita, passant avec une égale rapidité de l'angoisse à la joie. C'est vrai, au fait, Gertrudis ; nous voguerons en canot sur la plaine, et nous nous couronnerons de fleurs dans notre barque pavoisée.

Mais Marianita se reprocha tout aussi vite cet accès d'égoïsme frivole à l'aspect de sa sœur, qui enveloppée de sa longe chevelure qu'elle ne prenait plus souci d'empêcher de flotter, s'était agenouillée et priait aux pieds d'une image de madone pour le salut de don Rafael.

Marianita s'agenouilla près de sa sœur et mêla ses prières aux siennes, tandis que les tintemens lugubres continuaient à jeter leur sinistre avertissement aux quatre points de l'horizon.

—Oh ! ma pauvre Gertrudis ! s'écria Marianita en pressant sa sœur dans ses bras et l'embrassant tendrement ; puis, se servant de sa chevelure pour effacer ses larmes : Pardonne-moi de n'avoir pas deviné que pendant que mon cœur se réjouissait, le tien se brisait. Don Rafael, tu l'aimes donc ?

—S'il meurt, je mourrai ! voilà tout ce que je sais, repartit Gertrudis.

—Dieu le protégera, sois tranquille ; peut-être lui enverra-t-il un de ses messagers pour le sauver ! s'écria Marianita dans l'élan de sa foi naïve.

Marianita mêla quelque temps encore ses consolations aux sanglots de sa sœur, ses prières aux siennes, et comme l'obscurité allait bientôt venir :

—Mets-toi à la fenêtre pendant que je prierai encore ! s'écria Gertrudis ; interroge la plaine, car les larmes troublent ma vue.

Marianita obéit, et Gertrudis s'agenouilla de nouveau sous l'image sainte.

Mais la brume dorée de la plaine se ternissait en un violet pâle, et aucun cavalier n'apparaissait à l'horizon désert.

—Le cheval qu'il monte doit être bai brun ! s'écria Gertrudis en interrompant ses prières ferventes. Don Rafael sait combien j'aimais ce noble cheval, son cheval de bataille dans les guerres indiennes. C'est celui qu'il aura voulu monter pour venir vers moi ; car il sait que bien souvent j'ai détaché les fleurs de mes cheveux pour les suspendre à son frontail. O sainte Vierge ! ô Jésus, mon doux maître !

La plaine s'assombrissait toujours, Gertrudis priait encore ; puis bientôt la lune laissa tomber du ciel ses pâles et sereines clartés, sans qu'un être vivant vint dessiner son ombre à côté de l'ombre des palmiers, projetée seule sur le terrain blanchi.

—Il aurait été prévenu à temps, il ne se sera pas mis en route, dit Marianita.

—Tu te trompes, tu te trompes, répondit Gertrudis en tordant ses mains crispées par l'angoisse. Je juge son cœur d'après le mien ; nn jour de plus lui aura paru trop long, et il aura bravé le danger pour me voir quelques heures plus tôt.

Le lecteur sait si le cœur de la jeune créole l'avertissait faussement.

Tout à coup, pendant que la cloche continuait à vibrer avec force, les grondements lointains qu'allaient bientôt entendre don Raphael lui-même se mêlèrent à la voix lugubre du bronze, et tout à coup aussi, pendant ce sinistre dialogue entre les vibrations frémissantes de la cloche d'alarme et le murmure sourd des eaux déchaînées, une lueur rougeâtre, faible d'abord, disputa le terrain de la plaine à la blanche clarté de la lune.

Bientôt après cette clarté sembla pâlir, des pétillements semblables à ceux du sarment qui s'enflamme se firent entendre à l'oreille attentive des deux sœurs, et la lueur rouge régna seule en maîtresse sur la face de la plaine, en jetant ses reflets de feu jusqu'aux cimes des palmiers.

Sur la crête des collines voisines de l'hacienda et sur les terrasses, de larges foyers venaient d'être allumés par ordre de don Mariano, comme un phare qui devait guider les voyageurs errants dans la plaine jusqu'au port de son hospitalière demeure.

L'œil et l'oreille étaient avertis à la fois pour apprendre le danger et pour aider à le fuir. Des ombres gigantesques, celles des hommes chargés d'entretenir les foyers, se projetaient sur la plaine, et ces silhouettes immenses, les clartés empourprées dans lesquelles elles

nageaient, le grondement des eaux, qui semblaient vouloir étouffer les cris d'appel de la cloche, frappaient l'esprit des deux jeunes filles d'une terreur plus profonde.

De longues minutes s'écoulèrent ainsi, et la lune continuait de monter lentement dans le ciel, et le murmure lointain, le bruit sourd, devenait plus aigu en se rapprochant, puis devint bientôt égal à celui du tonnerre. Encore quelques instants, et l'eau des fleuves débordés allait écumer au pied de l'amphithéâtre de l'hacienda. Gertrudis interrompit ses prières.

—Oh ! Marianita, dit-elle, puisses-tu ne rien voir maintenant ! car les eaux s'approchent et gagnent de minute.

Marianita ne répondit rien, mais ses regards erraient toujours, à l'horizon, essayant d'en percer les lointaines ténèbres à la limite où expirait la clarté des feux.

Un cri s'échappa de sa bouche.

—Oh ! malheur ! malheur ! s'écria-t-elle, j'aperçois deux cavaliers ! Sainte Vierge, faites que ce ne soient que des ombres ! Mais non.... les ombres deviennent plus distinctes.....Mère de Dieu ! ce sont bien deux cavaliers.....ils volent comme le vent.....mais, si vite qu'ils aillent, ils arriveront trop tard !

Une clameur de détresse partit de l'hacienda, sur lesquelles maîtres et serviteurs s'étaient groupés. C'était en effet un émouvant spectacle que celui de la lutte désespérée de deux hommes contre la masse effrayante des eaux, dont ils voyaient dans l'éloignement les vagues s'avancer et dont ils distinguaieut déjà les panaches d'écume empourprée par la lueur des brasiers.

D'autres, pendant ce temps, à cheval sur le chaperon du mur d'enceinte, s'étaient munis de longues cordes pour les jeter au besoin aux naufragés en détresse. Mais les deux sœurs, de la fenêtre de leur chambre, ne pouvaient voir ces apprêts de sauvetage.

Marianita, frémissant de cette avide curiosité qui nous pousse souvent malgré nous, et les femmes surtout, à contempler un déchirant spectacle, se collait avec une sorte de terreur aux grillages de la fenêtre.

—Jésus ! reprit Marianita glacée par l'épouvante, encore un bond de leurs chevaux et les voilà sauvés ! Ah ! il n'est plus temps ! ajouta-t-elle avec angoisse ; voici les eaux ! Vierge du paradis ! qu'elles sont effrayantes avec leur crête d'écume rouge et leurs rugissements ! Les voilà qui battent la muraille ! Mère de Dieu ! protégez ces deux hommes intrépides ! Ils se tiennent la main..... Ils enfoncent l'éperon dans le flanc de leurs chevaux....ils regardent la mort en face.....ils fondent sur les eaux le front haut, comme des chevaliers qui chargent l'ennemi.....Entends-tu, Ger-

trudis ? l'un d'eux, le plus petit, chante un cantique, comme les premiers chrétiens devant les lions du cirque romain.

Les deux sœurs entendirent en effet une voix mâle qui couvrit le tumulte des eaux en chantant : *In manus tuas, Domine, commendo animam meam.*

—Je ne les vois plus, reprit Marianita haletante ; les flots ont couverts les chevaux et les cavaliers.

Il y eut un moment de silence effrayant dans la chambre que les eaux emplissaient de leurs mugissements.

Toujours agenouillée, mais sans force pour continuer son ardente prière, Gertrudis était affaissée sous le flot de ses cheveux épars. La pauvre filie ne releva la tête qu'à la voix de Marianita qui reprenait :

—Ah ! je les vois encore, les voici qui reparaissent. Jésus Dieu ! il n'y en a plus qu'un en selle, c'est le plus grand Dieu du ciel ! quels bras vigoureux vous lui avez donnés ! Il se penche sur ses arçons, il tient le plus petit par ses vêtements.... il l'enlève comme un enfant.... il le jette en travers sur son cheval.... Quel souffle étrange s'échappe des naseaux de l'animal ! mais il semble aussi vigoureux que son maître.... le double poids qu'il porte ne l'empêche pas de fendre les eaux.... Gertrudis ! Gertudis ! les eaux vont être vaincues par cet homme, elles qui déracinent les arbres des forêts.... Vierge sainte ! laisserez-vous périr ce fort et courageux cavalier ?

—Oh ! oui, lui seul pourrait accomplir ce prodige de vigueur et de courage ! s'écria Gertrudis en retrouvant des forces dans un élan d'orgueil que lui inspiraient les paroles enthousiastes de sa jeune sœur.

Son cœur se brisa de nouveau quand celle-ci continua d'une voix pleine d'angoisse :

—Malheur ! malheur ! un arbre énorme s'avance contre eux en tournoyant, il va frapper le cheval et les cavaliers....

— Archange qui portez son nom, protégez le, dit Gertrudis. Vierge Marie, apaise la colère des eaux, et je te donne ma chevelure pour sa vie !

C'était la plus précieuse offrande dont elle pût disposer, et elle n'hésitait pas à faire le sacrifice qu'elle croyait le plus propre à désarmer le courroux du ciel.

Comme si ce vœux venait d'y être enregistré, Marianita, qui ne l'avait pas entendu sans frémir, poursuivit après une courte pause :

—Béni soit Dieu ! Gertrudis ; béni soit-il, celui qui sait convertir un instrument de perdition en un instrument de salut ! Dix *lazos* tiennent à la fois les racines et les branchages de l'arbre ; la fureur

des eaux ne peut plus rien sur lui, il est comme un radeau flottant. Le beau cavalier pourrait s'élancer sur son tronc, mais il ne veut abandonner ni le noble animal dont la vigueur l'a sauvé, ni l'homme qu'il tient dans ses bras. Le torrent gronde autour de lui, ses flots couvre sa tête.... il ne lâche pas prise....

—Achève, Marianita ! murmura Gertrudis.

—Un brouillard est sur mes yeux, reprit celle-ci, les eaux semblent rouler des flots de feu.... Sois fière de celui que tu aimes, Gertrudis, le noble cavalier n'a plus rien à craindre.... Ecoute ces cris de triomphe ! Tous sont sauvés, les cavaliers et le cheval qu'ils montent."

Une acclamation de joie dont retentit l'hacienda fit explosion à la fois sur les terrasses et le long du mur d'enceinte, et vint confirmer les paroles de Marianita.

Les deux sœurs se tinrent un moment embrassées ; puis Marianita, rassemblant dans sa main un soyeux faisceau des longs cheveux de Gertrudis et le pressant tendrement contre ses lèvres :

—Oh ! dit-elle en poussant un soupir de regret, tes pauvres beaux cheveux qui valaient un royaume !

—Ne vois-tu pas, repris Gertrudis avec un radieux sourire, que c'est lui du moins qui les coupera sur ma tête ?

CHAPITRE VI.

DON QUICHOTTE ET SANCHO PANÇA.

A un quart de lieue environ de la cascade dont il a été question s'élevait, comme on en rencontre souvent au Mexique, une petite colline dont le sommet, soit par un jeu de la nature, soit plus probablement par la main de l'homme, avait été aplati et nivelé.

Les antiquaires de la province prétendent que le *cerro de la Mesa*[1] n'était qu'un piédestal sur lequel on avait érigé jadis un temple à quelque divinité zapotèque.

C'était pour cette raison sans doute que Costal, fidèle au souvenir comme au culte de ses pères, tout chrétien qu'il était, avait fait de cet endroit élevé, l'un de ses rendez-vous de chasse.

Il s'y était construit une hutte à la façon du pays, c'est-à-dire dont les murs n'étaient qu'un double claie de bambous, dont l'intérieur était garni de terre glaise. Le toit, assez incliné pour

1 La colline de la Table.

faciliter l'écoulement des eaux pluviales, était couvert de ces larges écorces dont se compose le tronc du bananier, disposées en rigoles, à l'instar des tuiles romaines.

Dans ses chasses incessantes aux jaguars, car ils sont si nombreux dans la province de Oajaca que chaque *hacendero* entretient un ou deux tigreros pour les détruire et protéger ses jeunes bestiaux errants dans les savanes ; dans ses chasses, disons-nous, l'Indien passait souvent de longues heures au milieu de cette solitude.

Costal descendait en ligne directe ainsi qu'il l'avait dit à Clara, des anciens caciques de Tehuantepec, et le sujet de ses méditations était toujours la grandeur éclipsée de son antique et puissante famille. Profondément indifférent aux querelles politiques des blancs, s'il avait accueilli avec enthousiasme la nouvelle de l'insurrection d'Hidalgo, ce n'était que pour en profiter personnellement et essayer avec l'or dont il rêvait si follement la découverte, de faire revivre en sa personne et le titre de cacique et la domination qu'avaient exercée ses ancêtres. Les croyances païennes dans lesquelles il avait été nourri, les solitudes dans lesquelles il avait constamment vécu en exerçant son métier, la pratique et la vue de l'immense Océan, dont il avait exploré les profondeurs quand il était plongeur, avait contribué à donner à un caractère déjà bizarre une exaltation superstitieuse qui touchait à la manie.

Le visionnaire Indien avait fini par prendre un tel ascendant sur le nègre Clara, que le don Quichotte zapothèque, différent en cela du gentilhomme *manchego*, eût fait aussi facilement prendre à son noir écuyer des moulins à vent pour des géants, qu'un capitaine des dragons de la reine pour la Sirène aux cheveux tordus.

C'est au sommet du *cerro de la Mesa*, ou de la Table, que nous retrouvons les deux aventuriers, une heure environ après le départ de don Rafael Tres Villas.

Ils achevaient de transporter sans trop de peine la légère pirogue de Costal sur la plate-forme de la colline, et de la poser, la quille en haut, le long des parois de la hutte dont nous venons de parler.

—Ouf ! dit le noir en s'asseyant sur l'embarcation, je crois que nous avons bien gagné un instant de repos. Qu'en pensez-vous, Costal ?

—N'avez-vous pas longtemps parcouru la province de Valladolid ? demanda l'Indien sans faire de réponse à la question oiseuse du nègre.

—Sans doute, et celle d'Acapulco aussi, et je les connais toutes deux et bien d'autres, depuis le moindre sentier jusqu'à la plus fréquentée des routes, pour les avoir parcourues en qualité de *mozo de mulas*, avec mon maître don Valerio Trujano, que je n'ai quitté

que pour devenir propriétaire dans la province de Oajaca, ajouta-t-il en appuyant avec une certaine fatuité sur ce mot de propriétaire.

Clara faisait allusion à un *jacal* [1] en bambous qu'il avait bâti sur quelques pieds de terrain concédés par le propriétaire de l'hacienda de las Palmas, auquel il se louait pour les récoltes de la cochenille, ce qui explique l'état d'indépendance oisive dont il jouissait une partie de l'année.

—Pourquoi me faites-vous ces questions ? reprit-il.

—Parce qu'il ne me convient pas plus qu'à vous d'aller nous enrôler comme soldats dans l'armée du prêtre Hidalgo. Le descendant des caciques de Tehuantepec peut bien servir, en qualité de chasseur de tigres, un propriétaire de son pays ; mais il ne consentirait jamais à porter l'uniforme.

—C'est cependant bien beau d'avoir des pommes rouges, des habits verts et des pantalons jaunes comme le plus beau *juacamayo* [2] de ces bois. Je doute, du reste, que le seigneur curé généralissime et capitaine d'Amérique, ait assez d'uniformes à sa disposition pour vous chercher querelle à ce sujet. Mais, à moins de nous enrôler comme capitaines, je ne vois pas trop, si nous ne sommes pas soldats.....

—Ce que nous ferons ? interrompit Costal : nous nous présenterons comme guides, batteurs d'estrade, puisque vous connaissez par cœur une partie du royaume. De cette façon, nous irons et viendrons à notre guise, en quête de la déesse des eaux.

—La déesse des eaux est donc partout ?

—Sans doute ; elle peut apparaître à ses fidèles serviteurs partout où elle trouve une flaque d'eau pour se mirer, une rivière ou une cascade pour se baigner, ou la mer pour y chercher les perles qui ornent sa longue chevelure.

—Ne l'avez-vous jamais vue, quand vous faisiez la pêche des perles sur les bords du golfe de Tehuantepec ? demanda Clara en jetant un regard de côté sur la plaine éclairée par la lune, tandis que le sourd et lointain murmure de l'inondation ajoutait à cet aspect solennel.

Le nègre baissait involontairement la voix.

—Sans doute, répondit Costal ; plus d'une fois, la nuit, sur les rivages des placers de perles, j'ai vu la Sirène tordre, au clair de la lune, ses longs cheveux en chantant, et parer son cou de perles que nous cherchions en vain. Plus d'une fois aussi, sans que ma

1 Nom que les Indiens mexicains donnent à leurs huttes.

2 Perroquet.

chair tressaillit, sans que ma voix tremblât, je l'ai appelée pour qu'elle me révélât les gisements des riches bancs de perles ; mais on a beau ne pas sentir son cœur se troubler à son aspect, il faut être deux pour que la Sirène aux cheveux tordus vienne à vous.

A vrai dire, ami Clara, je n'espère guère réussir à la faire se montrer à nous avant que je n'aie atteint cinquante années révolues. Si j'explique bien des traditions un peu obscures que j'ai reçues de mes pères, jamais Tlaloc ni Matlacuezc ne se montreront pour révéler leurs secrets à l'homme qui n'a pas vécu un demi-siècle. Le ciel a voulu que, depuis les caciques jusqu'à moi, aucun de mes ancêtres ne vécût au délà de quarante-neuf ans. Seul je les ai dépassés, et en moi seul, de tous les membres de ma famille, peut se vérifier la tradition conservée chez nous de père en fils ; encore n'aurai-je pour cela qu'un jour : celui de la pleine lune qui suivra le solstice d'été de l'année où j'aurai complété mes cinquante ans. Cependant je veux tenter la fortune en attendant, et faire aussi aux Espagnols la guerre la plus acharnée, tout en me réservant mon indépendance pour le grand jour du solstice d'été.

—Ah ! s'écria le nègre, je m'explique à présent pourquoi ce soir nous avons fait d'inutiles efforts pour voir la déesse. Quand donc aurez-vous atteint la cinquantaine ?

—D'ici à quelques mois, répondit l'Indien, et, quoiqu'il en soit, il est convenu que nous partirons demain pour Valladolid ; nous nous servirons de la pirogue pour retourner à l'hacienda et prendre congé de don Mariano, comme doivent le faire deux serviteurs respectueux.

—C'est convenu ; mais nous oublions une chose essentielle.

—Laquelle !

—Ce pauvre diable d'étudiant que l'inondation va suprendre, et que cet officier a laissé près des *tamarindos*.

—Je ne l'avais pas oublié ; nous irons le prendre, s'il vit encore c'est-à-dire s'il a eu la présence d'esprit de monter sur un arbre pour se mettre à l'abri de l'inondation ; nous le conduirons à l'hacienda, où nous le laisserons.

—Oui, s'il vit encore. Entendez-vous avec quelle fureur les eaux grondent là-bas ? Qui sait si l'officier aura eu le temps d'y échapper ?

—Le fait est, répondit Costal, qu'il aurait mieux fait de passer la nuit ici avec nous ; mais il paraissait si pressé d'arriver à las Palmas ! Peut-être avait-il ses raisons pour cela ; aussi ne lui ai-je pas proposé de rester.

—Il est bon d'être en sûreté ici, dit le noir, et si, à propos de cela, vous aviez dans votre hutte un morceau de *tasajo* oublié

en quelque coin, je m'en accommoderais assez avec un verre d'eau.

—Soyez tranquille, j'ai là ce qu'il faut pour vous satisfaire.

La réponse de l'Indien mit fin à la conversation. Il entra dans la hutte suivi de Clara.

Un feu clair de brouissailles ne tarda pas à pétiller sur la pierre du foyer; quand il ne resta plus que des braises, Costal y jeta quelques lambeaux de viande séchée au soleil, et bientôt au milieu du sentiment profond de la sécurité qu'ils goûtaient sur le sommet de la colline, les deux associés se mirent à savourer leur frugal repas.

Après, ils s'étendirent sur le sol et se laissèrent bercer au bruit toujours plus rapproché de l'inondation.

Ils dormaient déjà, et le grondement qui précédait les eaux quand elles envahirent la plaine de leurs fougueux tourbillons n'eut pas le pouvoir de les arracher, à leur sommeil. Cependant Clara s'agitait de temps en temps, en croyant entendre le rugissement des jaguars qui l'avaient si fort effrayé se mêler aux mugissements des eaux, dont il avait une perception confuse.

S'il eût été éveillé, il eût vu, en effet, la sauvage famille des tigres raser en bondissant le pied du *cerro de la Mesa.* Les quatre animaux rugirent en sentant que deux hommes en occupaient le sommet; mais, remplis d'une terreur profonde par les eaux qui les poursuivaient, et auxquelles leur légèreté seule pouvait les faire échapper, ils passèrent outre et ne tardèrent pas à disparaître en précédant la masse liquide, dont la course égalait presque la rapidité de la leur.

Nous profiterons du sommeil de l'Indien et du nègre pour retourner un instant vers le pauvre étudiant don Cornelio Lantejas, après l'avoir si longtemps négligé, et clore ainsi les événements de cette journée, qu'a ouverte le récit de ses aventures.

Nous l'avons laissé dans le hamas que sa bonne étoile lui avait fait rencontrer si à propos.

Tout à coup il s'éveilla en sursaut, les membres glacés par une fraîcheur soudaine, et se vit suspendu dans son hamac au-dessus d'une mer en furie, qui roulait des vagues énormes à un demi-pied de distance de son corps. L'étudiant poussa un cri terrible, auquel répondirent, comme du sommet des deux tamariniers, des grondements sourds et des sifflements aigus.

Cornelio promena un œil effrayé autour de lui et, aussi loin que ses regards purent atteindre, il ne vit qu'un lac immense aux vagues écumeuses. Dès lors tout lui fut expliqué : la fuite des habitants des campagnes et ces canots suspendus aux arbres. Les

bruits qu'il avait entendus n'avaient pour cause que l'approche d'une de ces inondations annuelles qui ont lieu presque à jour fixe dans la province de Oajaca, où il se trouvait, et qu'il aurait évitée dans la maison de son oncle, sans la lenteur désespérante de son cheval de picador.

Qu'allait devenir le voyageur ? à peine savait-il nager, et, eût-il pu rivaliser avec l'un des pêcheurs de perles de Tehuantepec, que toute son habileté ne lui eût servi à rien au milieu d'un lac à perte de vue, au-dessus duquel surgissaient seules les cimes des tamariniers entre lesquels il était suspendu.

Sa situation, déjà effrayante, ne tarda pas à le devenir davantage.

Des yeux de feu que l'étudiant vit briller comme des vers luisants ou, pour mieux dire, comme des charbons ardents, au milieu du feuillage des arbres, ne tardèrent pas à lui expliquer aussi la nature des grondements sourds qu'il venait d'entendre : quelques animaux féroces, des jaguars, sans doute, s'étaient réfugiés sur les tamariniers pour fuir l'inondation. Eux seuls pouvaient grimper ainsi au-dessus du sol. Nous ne ferons pas le récit de ses terreurs pendant cette nuit terrible où il se vit suspendu, au milieu d'un si effrayant voisinage, sur un océan qui pouvait grossir encore et l'emporter.

Nous dirons que le jour vint enfin, et que toute une nichée de jaguars, mâle, femelle et petits, lui apparut à la cime des arbres dont il occupait le milieu, et que, non loin d'eux, de longs et hideux serpents effrayés s'enroulaient aux branches.

Au-dessous de lui s'épandait une mer houleuse, aux flots jaunis, où tourbillonnaient des arbres déracinés, emportant avec eux des daims effarouchés, au-dessus desquels des oiseaux de proie planaient en poussant des cris perçants.

Partout un spectacle horrible de désolation et de mort ; à de fréquents intervalles, l'instinct féroce des jaguars affamés luttait contre leur frayeur à l'aspect d'une proie presque à leur portée ; mais la terreur l'emportait, et Lantejas les voyait refermer les yeux comme pour échapper à la tentation de le dévorer.

Puis les serpents, de leur côté, enroulaient et déroulaient sans cesse leurs corps visqueux au-dessus de lui, terrifiés par la présence de l'homme et des jaguars.

Plusieurs heures s'étaient bien longuement écoulées, pendant lesquelles le lac, sans cesser d'être gonflé, était devenu moins agité, lorsqu'il crut entendre sur la surface des eaux un bruit que cette fois il ne sut comment définir. C'était retentissant comme le son d'une trompette de guerre ou grave comme le rugissement que faisaient parfois entendre les deux formidables voisins de l'étudiant.

A cette étrange mélodie, on a reconnu le son de la conque marine de Costal, qui, chemin faisant, évoquait encore, à tout hasard, la présence de la déesse des eaux.

Bientôt l'étudiant distingua dans le lointain, et dansant sur la houle, la petite embarcation montée par les deux associés. De temps à autre l'Indien, accoutumé à cette dangereuse navigation, lâchait ses avirons pour emboucher l'instrument, dont Lantejas entendait l'inexplicable harmonie.

Absorbés par leur singulière préoccupation, ni Costal ni Clara n'avaient encore aperçu don Cornelio, tapi dans son hamac, où il n'osait faire un mouvement. Cependant, le cri étouffé d'une voix humaine venait de frapper leurs oreilles.

—Avez-vous entendu, Costal ? s'écria le noir.

— Oui, comme un cri ; c'est sans doute le pauvre diable d'étudiant qui nous appelle. Mais où donc est-il ? Je ne vois qu'un hamac suspendu entre ces deux tamariniers, là-bas... Eh ! il est dedans, parbleu !

Costal fit entendre un formidable éclat de rire, que l'étudiant accueillit comme une musique du ciel. On l'avait vu, sans doute, et il rendit à Dieu de ferventes actions de grâces.

Clara partageait l'hilarité de l'Indien, quand une musique d'un genre tout différent vint glacer le rire sur ses lèvres.

—Encore ! s'écria-t-il avec effroi en entendant gronder au-dessus de la surface des eaux un morceau d'ensemble modulé par les quatre jaguars postés au-dessus de la tête de l'étudiant.

Le cri poussé par lui avait excité les rugissements des tigres, auxqelles se mêlait aussi le sifflement des serpents enlacés aux branches des arbres.

—C'est étrange ! dit l'Indien, ces rugissements partent du même côté que la voix de cet homme ! Eh ! seigneur étudiant ! cria-t-il à Latejas, êtes-vous seul à faire votre sieste, à l'ombre de ces tamariniers ?

Mais l'étudiant ne répondit à Costal que par un cri inintelligible ; il était incapable de pronocer un seul mot, tant la terreur profonde qu'il éprouvait paralysait sa langue.

Son bras tremblant s'éleva seul au-dessus du hamac, pour indiquer à l'Indien les terribles hôtes de ses deux tamariniers. Toutefois l'épaisseur du feuillage, en dérobant les jaguars à l'œil de Costal, rendit le geste de l'étudiant aussi peu intelligible que son cri.

—Doucement, pour l'amour de Dieu ! s'écria Clara, que la peur rendait plus prudent que Costal : des tigres se sont peut-être réfugiés sur ces tamariniers !

—Raison de plus pour y aller voir. Devons-nous laisser ce jeune homme se morfondre dans ce hamac jusqu'à ce que les eaux se soient écoulées !

En disant ces mots, Costal reprit ses avirons et poussa vers l'étudiant, tandis que Clara répétait d'un ton lamentable :

—Si ce sont nos tigres d'hier, comme je crois les reconnaître aux miaulements des petits, songez combien ces animaux doivent être aigris contre nous.

—Croyez-vous donc que je ne le sois pas contre eux, moi ? reprit Costal en continuant à ramer.

Quelques coups d'aviron le mirent à une distance suffisante de l'étudiant pour qu'il pût se rendre compte de la position critique dans laquelle il se trouvait.

Il était environ sept heures du matin, et le malheureux théologien avait compté plus de huit mortelles heures dans ce hamac, où il paraissait indolemment couché comme un satrape sous ce dais de tigres et de serpents à sonnettes.

A travers les mailles du réseau, l'étudiant suivait d'un œil terne les mouvements de l'Indien. Il le vit montrer du doigt à son compagnon l'étrange tableau qu'offrait les tamariniers. Puis, tandis que le noir le contemplait d'un regard justement effrayé, don Cornelio entendit l'Indien, incapable de modérer les élans de sa gaieté, se livrer à d'intempestifs éclats de rire.

L'étudiant ne songeait guère pourtant à s'en formaliser, quoiqu'il ne vit pas précisément qu'il y eût si ample matière à rire de sa position et de l'effrayante étude de tigres à laquelle il se livrait si involontairement depuis le point du jour.

—Si nous nous écartions pour tenir conseil ? balbutia le nègre d'une voix mal affermie.

—Nous écarter pour tenir conseil ! s'écria l'Indien, en reprenant enfin son serieux ; il ne peut y avoir deux partis à prendre.

—C'est vrai, reprit Clara ; il n'y a qu'à pousser au large, ce ne sera que la besogne d'un moment.

Alors l'Indien, avec autant de sang-froid qu'il en avait peu montré depuis quelques instants, déposa ses avirons au fond de la pirogue et prit sa carabine, dont il renouvela promptement l'amorce.

—Qu'allez-vous faire ? s'écria le nègre.

—En viser un, parbleu ! répondit Costal ; vous allez le voir.

Et, reprenant ses avirons, il poussa droit au dessous de l'un des deux juquars.

—Tenez-vous tranquille, seigneur étudiant, dit-il à Lantejas, toujours aussi immobile que muet, effrayé.

L'un des jaguars lança un rugissement dont résonnèrent les échos et qui fit vibrer de terreur tous les muscles de Clara ; puis, déchirant de ses griffes acérées l'écorce du tamarinier, la gueule béante et les lèvres retroussées au-dessus de ses crocs aigus, l'animal fixait ses yeux sur l'homme. Un regard terrible jaillissait de ses prunelles dilatées ; mais le chasseur ne parut pas subir la fascination de l'œil du tigre. Il l'ajusta tranquillement au défaut de l'épaule et fit feu. La bête féroce tomba lourdement dans l'eau, dont le courant l'entraîna. C'était le mâle.

—Vite, Clara, s'écria Costal, un coup d'aviron pour nous éloigner.

En même temps il dégainait un poignard tranchant pour se mettre en défense.

Mais, quelque diligence que voulut faire Clara, dont la peur troublait les facultés, il n'était plus temps.

La femelle, furieuse de la mort de son compagnon et pleine de sollicitude pour ses petits, ne poussa qu'un court et affreux rugissement, et, oubliant son effroi, elle s'élança d'un bond par-dessus la tête de l'étudiant et vint tomber comme la foudre sur le canot.

L'embarcation chavira. Le chasseur, le nègre et le jaguar disparuent sous l'eau.

Au bout d'une seconde, tous trois reparurent à la surface. Clara éperdu de terreur et nageant avec toute l'énergie du désespoir. Heureusement pour le nègre, l'ancien pêcheur fendait l'eau comme un requin, et se mit en un clin d'œil entre le tigre et lui, son poignard aux dents.

Les deux ennemis se mesurent des yeux : l'homme, calme et résolu ; l'animal, rugissant de fureur.

Tout à coup le chasseur plongea, et le tigre, étonné de la disparition de son ennemi, nageait dans la direction de l'arbre sur lequel il avait laissé ses petits, quand on le vit se débattre comme si quelque tourbillon l'eût attiré, s'enfoncer à moitié, puis reparaît flottant sans vie, le ventre ouvert, tandis qu'une teinte de sang se mêlait autour de son cadavre à la couleur fangeuse des eaux.

Le chasseur reparut à son tour, jeta un regard autour de lui et nagea vers son canot, que le courant avait déjà entraîné ; il le rejoignit, et quelques minutes après il était remonté dans sa barque remise à flot, et se dirigeait vers l'étudiant. L'étudiant n'était pas encore revenu de sa surprise et de l'admiration que lui avaient causée l'audace et le sang-froid de cet inconnu, quand, du même couteau avec lequel il avait éventré le tigre, l'Indien ouvrit le fond du hamac pour livrer à l'étudiant plus facilement accès dans son canot.

—Et les peaux de jaguars que vous laissez échapper ! cria Clara. Voilà vingt piastres au moins qui s'en vont à vau-l'eau !

—Eh bien ! courez après, répondit l'Indien en retirant Lantejas, plus mort que vif, du fond de son réseau de cordes.

—*Dios me libre*[1] ! s'écria le nègre, les peaux n'auraient qu'à vivre encore. Qu'elles aillent au diable ! Et vous, Costal, faites-moi donc le plaisir de ramer vers moi ; je n'ai nul souci de remonter en canot sous ces festons de serpents à sonnettes.

—Voyez-vous la petite maîtresse, dit l'Indien en dirigeant la pirogue vers Clara, qui ne put y reprendre pied qu'avec grand risque de la faire chavirer

—Jésus Dieu ! soupira don Cornelio, qui retrouvait enfin la parole, mais qui, les sens encore troublés, ne se voyait pas sans quelque appréhension entre ces deux inconnus, l'un rouge, l'autre noir, tons deux ruisselants d'eau et les cheveux couverts d'une fange jaunâtre.

—Eh ! seigneur étudiant, reprit Clara d'un ton de bonne humeur c'est là tout ce que vous dites à Costal pour le remercier du service qu'il vient de vous rendre ?

—Excusez-moi. J'avais tellement peur ! répondit Lantejas, qui, sa tranquillité d'esprit une fois reconquise, commença par rendre avec une ferveur exemplaire des actions de grâces au tigrero, et finit en le complimentant sur le bonheur qu'il avait eu d'échapper aux dangers qu'il venait de courir.

—C'est ma foi vrai, répliqua l'Indien. J'étais tout en sueur, et cette eau qui vient des montagnes est si glaciale, que j'aurais fort bien pu y attrapper une pleurésie.

L'étudiant regarda avec un étonnement naïf l'homme assez intrépide pour penser que le seul danger qui le menaçât pendant sa lutte dans l'eau avec un animal furieux fût une fluxion de poitrine.

—Qui êtes-vous donc ? s'écria-t-il.

—Le tigrero du seigneur don Matias de la Zanca jadis, aujourd'hui celui du seigneur don Mariano Silva.

— Don Matias de la Zanca ? dit l'étudiant ; mais c'est mon oncle.

—J'en suis aise. Cependant, si vous le trouvez bon, je ne vous conduirai pas à son hacienda, située dans les montagnes, qu'on serait fort embarrassé d'atteindre avec une pirogue ; puis, vous n'avez plus de cheval.

1. Dieu m'en garde.

—Les eaux l'auront emporté ; mais j'ai de bonnes raisons pour ne pas le regretter.

—Je n'en dirai pas autant de ma carabine, une arme excellente qui ne rate pas plus d'une fois sur cinq. Vous concevez qu'on ne peut la laisser ainsi au fond de l'eau, et avec votre permission, seigneur étudiant, maintenant que je ne suis plus en sueur....

En disant ces mots, le tigrero se dépouillait de ses vêtements et, quand il eut quitté le dernier, l'ancien plongeur examina avec attention l'endroit où la pirogue avait chaviré, et pria le nègre de ramer jusque là. Quand Clara eut donné quelques coups d'aviron dans la direction convenable, l'Indien s'élança la tête la première et disparut de nouveau sous les eaux.

Un espace de temps, que les deux spectateurs trouvèrent prodigieusement long, s'écoula avant que l'Indien se remontrât. Le bouillonnement de l'eau au-dessus de lui prouvait seul qu'il se livrait à une recherche active de son incomparable carabine. Enfin sa tête dépassa la surface troublée du lac, et d'une main il nageait vers la pirogue, tandis que l'autre soutenait l'arme dont le Zapothèque faisait un si pompeux éloge, et un éloge si justement mérité.

Tout cela n'avait pas laissé de prendre du temps, et le soleil était déjà brûlant, quand le nègre, l'étudiant et l'Indien reprirent, dans leur frêle embarcation, le chemin ou plutôt la direction de l'hacienda de las Palmas.

Chemin faisant, don Cornelio interrogea ses deux libérateurs sur les motifs qui les avaient conduits vers lui.

—C'est un cavalier paraissant fort pressé de gagner la demeure de don Mariano, dit Costal, qui nous a envoyés vers vous aux Tamarindos. Reste à savoir s'il a été aussi heureux que vous et s'il a échappé à l'inondation. Ce serait dommage qu'il n'eût pas pu gagner à temps l'hacienda ; car c'est un vaillant jeune homme, et les braves sont si peu nombreux !

—Heureux ceux qui le sont ! dit l'étudiant.

—Tenez, voici Clara qui ne craint guère les hommes, et qui a peur des tigres comme un enfant.

Bien que la première fureur des eaux se fût apaisée, il n'était pas facile néanmoins d'en remonter le cours dans une petite pirogue comme celle qui portait les trois navigateurs. La houle était forte encore, et il fallait soigneusement éviter le choc des arbres en dérive comme de ceux que leurs racines tenaient immobiles sous l'eau.

Il était donc midi environ, quand, à travers la cime verdoyante des palmiers semblables à des bouquets de verdure dont la tige

baignait dans ce lac immense, apparut le clocher de l'hacienda de las Palmas ; puis peu à peu, le bâtiment lui-même sembla sortir du sein des eaux. Don Cornelio se réjouit à cette vue, car la faim le dévorait, et l'abondance était derrière ces murs.

Tout à coup le son clair d'une cloche, qui semblait inviter à passer au réfectoire, arriva jusqu'à ses oreilles par volées joyeuses comme le chant des oiseaux. C'était l'*Angelus* de midi.

En même temps deux barques, différemment chargées, apparurent aux regards de l'étudiant.

La première portait deux rameurs, un cavalier en habit de voyage et une mule sellée et bridée.

Dans la sdconde était assis don Mariano Silva, ses deux filles, dont d'épaisses couronnes d'œillets rouges et de grenadier couvraient la tête, et dont les mains délicates maniaient l'aviron, suivant l'usage du pays ; puis enfin, à côté de don Mariano, de Rafael Tres Villas.

Les deux barques se dirigeaient vers les montagnes qui bornaient la plaine noyée du côté du nord, et bientôt celle qui portait le cavalier et sa mule toucha le bord. La mule y sauta d'elle-même après le cavalier, qui salua de la main en signe d'adieu ceux qui étaient venus l'accompagner, se mit en selle et s'éloigna aux cris plusieurs fois répétés de :

—Adieu ! adieu ! seigneur Morelos.

Après quoi la barque reprit la direction de l'hacienda, et celle de Costal suivant la même route, l'étudiant en théologie put bientôt mieux apprécier le gracieux aspect de la seconde embarcation et la beauté de celles qui la montaient.

Les draperies de damas de soie ponceau qui couvraient les bancs de la petite chaloupe se repliaient sur les bords et frappaient de tons de pourpre la surface jaunâtre des eaux. En enfonçant dans le lac son aviron peint de divers couleurs, dona Marianita faisait tomber autour d'elle en riant une pluie d'œillets et de fleurs de grenades détachées de sa coiffure, tandis qu'à l'abri de sa couronne pourpre, dona Gertrudis jetait de temps en temps un humide regard sur l'officier assis à côté de son père.

—Seigneur don Mariano, voici un hôte que j'amène à votre seigneurie, dit Costal en désignant don Cornelio Lantejas.

—Qu'il soit le bienvenu, répondit don Mariano.

Et tous prirent bientôt pied en face de la porte de l'hacienda, sur le talus que battait la vague.

CHAPITRE VII.

L'AMOUR SOUS LES TROPIQUES.

Don Luis Tres Villas, père de don Rafael, quoique Espagnol, avait été un des premiers à comprendre la nécessité de faire aux créoles mexicains les concessions politiques que leur avait accordées don José Iturrigaray, dans l'intérêt même de l'Espagne. Il avait donc applaudi aux mesures libérales prises par le vice-roi, auquel il était tout dévoué, et quand l'exécution de ces mesures eut causé sa chute, don Luis, pensant avec raison que ce désastre venait de briser pour toujours les liens qui attachaient les créoles aux Espagnols, avait donné sa démission de capitaine de la garde d'Iturrigaray et s'était retiré dans son hacienda del Valle.

Cette hacienda était située sur le revers des collines à la base desquelles s'élevait celle de don Mariano Silva. Tous deux s'étaient connus à Mexico, et le voisinage avait resserré les liens d'une amitié passagère.

Aussitôt que l'insurrection d'Hidalgo eut éclaté, don Luis s'empressa d'envoyer un exprès à son fils pour le mander près de lui. Don Rafael avait obtenu un congé et se rendait à l'ordre de son père, quand il rencontra l'étudiant, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre. Toutefois, il ne pensait pas manquer à l'obéissance filiale en passant un jour ou deux à las Palmas, où il se dirigeait alors.

Pendant près de trois mois que don Mariano avait passés à Mexico, dans le courant de l'année précédente, le jeune officier avait ébauché avec dona Gertrudis (Marianita était restée à Oajaca, chez une de ses proches parentes) un de ces romans d'amour auxquels la conformité d'âge, la parité des positions sociales et des fortunes, les convenances, en un mot, ne tardent pas à faire succéder la réalité prosaïque du mariage. Une brusque absence, commandée par les exigences du service militaire, pendant laquelle don Mariano quitta aussi Mexico subitement, avait seule empêché un dénoûment semblable de s'accomplir.

Don Rafael n'avait pas, il est vrai, déclaré formellement sa passion à celle qui en était l'objet ; mais il avait osé espérer que la jeune fille l'avait suffisamment comprise et peut-être elle en accueillerait l'aveu sans colère. Il ne s'était pas ouvert davantage à son père, ne croyant devoir le faire qu'avec l'agrément de dona Gertrudis.

Peu à peu, quand il s'en trouva éloigné, le souvenir des indices favorables, qu'il avait cru remarquer chez elle, s'affaiblit à mesure que s'augmentait celui de sa beauté, dont l'impression lui arrivait parée des couleurs séduisantes du prisme de l'éloignement, et il se prit à trembler d'avoir été trop présomptieux. Bientôt il passa d'un doute cruel à une incertitude plus cruelle encore : celle de n'être pas aimé. Don Rafael voulut chasser le souvenir de Gertrudis, en se disant qu'il ne l'avait jamais aimée non plus. Ce fut alors qu'il s'aperçut de l'empire sans bornes que la jeune fille exerçait sur lui, en tombant loin d'elle dans une mélancolie profonde.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que le premier cri de l'indépendance mexicaine, poussé par Hidalgo, vint surprendre le jeune officier. Imbu des idées libérales que son père lui avait transmises, et les portant à un dégré plus élevé ; connaissant, d'autre part, l'ardeur passionnée avec laquelle don Mariano Silva et sa fille accueillaient l'espoir de l'émancipation même la plus lointaine, et bien sûr de l'approbation de tous trois, il résolut, dans son noir chagrin, d'aller hardiment se jeter sous la bannière de l'insurrection, et à la première rencontre qui aurait lieu entre les troupes royales et les indépendants, de se faire casser la tête et de se débarrasser ainsi d'une existence qui lui était à charge.

Heureusement pour lui, le messager envoyé par son père vint surprendre don Rafael au moment où il allait employer ce moyen très-détourné d'arriver à la possession de celle qu'il aimait si tendrement. Pour le dire en passant, ce message enjoignait tout simplement à l'officier de venir trouver son père, pour apprendre de lui des choses trop importantes pour être confiées au papier ou lui être transmises par la bouche d'un serviteur.

Don Rafael, d'après les antécédents politiques de son père, ne douta pas que, s'il le mandait près de lui, c'était pour l'engager à offrir son bras à la cause de l'indépendance mexicaine.

Ce message, d'une signification si mystérieuse, remit l'officier dans la voie du chemin commun, et il vit, dans le voyage qu'il allait être obligé d'entreprendre, un moyen tout naturel de sonder les dispositions du cœur de dona Gertrudis, en lui faisant connaître l'état du sien. Puis, renonçant à ces idées chevaleresques par suite desquelles il s'était interdit à Mexico de s'ouvrir à don Mariano sans le consentement de sa fille, il résolut de lui déclarer, avant tout, sa passion pour Gertrudis, aimant mieux, à tout prendre, devoir l'obéissance filiale la possession de la femme sans laquelle il ne pouvait plus vivre, que de renoncer à cette possession si ardemment désirée.

On conçoit maintenant avec quelle impatience fiévreuse don Rafael dévora les cent lieues qui séparent Mexico de Oajaca, et comment, de peur d'arriver un jour plus tard, il préféra de courir le risque de périr, en gagnant le soir même l'hacienda de las Palmas.

Avons-nous besoin de dire qu'il avait calculé d'avance toutes ses étapes, et qu'en renvoyant à son père le messager qui lui avait été expédié, il l'avait chargé de dire, en passant à l'hacienda de don Mariano, le jour et presque l'heure à laquelle il comptait venir lui demander l'hospitalité d'une nuit et d'un jour ? Sans savoir l'importance que don Rafael attachait à cette visite, don Mariano, l'agréa comme une politesse dont il ne pouvait qui savoir gré au fils de son voisin de campagne et de son ami.

Quant aux sentiments de dona Gertrudis, nous n'avons plus que faire d'en parler. Que n'eût pas donné don Rafael pour apprendre le plaisir secret avec lequel sa présence était attendue, et l'ardeur des vœux qu'avait arrachés en sa faveur le terrible danger auquel il venait d'échapper ?

A l'époque où il arrivait dans l'État de Oajaca, l'insurrection venait d'y pénétrer. Au moment de lever le masque, Hidalgo avait envoyé des agents dans toutes les provinces pour les soulever en même temps que celle de Valladolid. Ceux expédiés à Oajaca par le curé de Dolorés étaient deux campagnards du nom de Lopez et d'Armenta ; mais tous deux, pris par les autorités espagnoles, avaient été exécutés, et leurs têtes exposées, pour l'effroi des insurgés sur la grande route d'Oajaca.

Le mouvement d'insurrection n'en éclata pas moins, malgré ces mesures de rigueur, et un autre campagnard du nom d'Antonio Valdès venait de se mettre à sa tête avec tous les hommes qu'il avait pu recruter dans les campagnes : déjà le sang des Espagnols tombés entre ses mains avait coulé dans plusieurs occasions : Valdès les avait sacrifiés sans pitié.

Nous n'avons plus besoin maintenant de revenir sur le passé de nos divers personnages, et nous reprenons le récit des événements, à mesure qu'ils vont se dérouler sous nos yeux.

Ce même jour où don Cornelio Lantejas arrivait à l'hacienda de las Palmas, il était quatre heures de l'après-midi et le diner venait de se terminer.

Dans un salon du rez-de-chaussée, simplement garni de quelques meubles de fabrique espagnole, et dans lequel s'ouvraient deux grandes portes donnant sur un assez vaste jardin planté de grenadiers et d'assiminiers, les hôtes et les habitants de l'hacienda se trouvaient tous à peu près réunis.

L'étudiant en théologie et Marianita étaient seuls absents.

Le premier, en se rappelant, maintenant qu'il était complétement en sûreté, l'effroyable nuit passée sous une guirlande de tigres et de serpents à sonnettes, et les risques non moins terribles qu'il avait courus pendant que Costal travaillait à sa délivrance, s'était consciencieusement laissé aller à un accés de fièvre qui le retenait au lit.

La seconde, Marianita, sous prétexte de jeter un coup d'œil sur la vallée convertie en vaste lac, mais, en réalité, pour s'assurer si la barque de don Fernando n'apparaissait pas au loin sur ce lac, s'impatientait sur la terrasse, à la vue de l'immense plaine inondée et déserte sur laquelle les seuls oiseaux de proie volaient en criant.

Don Mariano, avec la double quiétude d'esprit des propriétaires dont la richesse assure l'avenir, du moins selon les chances ordinaires de la vie, et de l'homme que son âge affranchit du joug des passions de la jeunesse, fumait un cigare tout en se laissant aller aux oscillations de son fauteuil de cuir à bascule. A côté de lui se dressait une table sur laquelle, dans des tasses des Thilippines, fumait ce café que les Espagnols appellent café de sieste, par antiphrase sans doute, car il est habituellement d'une force à mettre le sommeil en fuite pendant vingt-quatre heures.

Debout à l'entrée du jardin, don Rafael la contenance calme et le cœur ému à l'idée de l'entretien qu'il allait provoquer, tour à tour confiant ou craintif, semblait contempler avec la persistance d'un naturaliste, les évolutions des ramiers à la cime des arbres.

Gertrudis, la tête baissée, le visage calme aussi, s'occupait à broder une de ces grandes écharpes de batiste blanche que les cavaliers mexicains laissent flotter sur leurs épaules, comme le burnous blanc des Arabes, pour amortir l'ardeur brûlante des rayons du soleil.

En dépit de la tranquillité apparente du maintien de l'hacendero un nuage sombre passait sur son front, et le visage de don Rafael, pâle et soucieux par intervalles, démentait aussi de temps à autre l'air distrait qu'il affectait.

Gertrudis n'était pas plus calme en réalité.

Un seul personnage présentait un maintien en harmonie avec ses pensées ; c'était Valério Trujano, le muletier.

Le chapeau à la main et debout devant l'hacendero, il venait prendre congé de lui et le remercier de l'hospitalité qu'il avait trouvée sous son toit.

A cette aisance de manière et de langage, particulière aux classes inférieures dans toute l'Amérique espagnole, se joignait

chez l'arriero, un air d'austérité imposante, dont ses yeux seuls, à sa volonté, tempéraient l'expression rigide. En dépit de sa position sociale), la Nouvelle-Espagne n'était pas republicaine, alors), Valerio Trujano n'était pas un hôte ordinaire, ni pour don Mariano ni pour sa fille. Indépendamment de la réputation de probité sans tache, de piété profonde dont il jouisait dans tout le pays, la générosité et le sang froid qu'il avait montrés en s'oubliant lui-même, dans un moment de danger terrible, pour aider don Rafael à s'y soustraire, lui avait gagné l'estime et la reconnaissance des habitants de l'hacienda.

Bien que l'officier de dragons eût payé sa dette en l'arrachant à son tour à une mort certaine, quand les eaux l'entrainaient, personne ne se croyait quitte envers l'arriero, et donna Gertrudis mêlait à ses pensées d'amour des prières pour celui qu'elle regardait à juste titre comme le sauveur de don Rafael.

L'homme que le siège de Huajapam devait immortaliser plus tard avait alors quarante ans ; mais. au moment où nous le retrouvons, la finesse de ses traits, sa noire et abondante chevelure lui donnaient un air beaucoup plus jeune encore.

— Seigneur don Mariano, dit Valerio, je viens vous prier de recevoir mes merciments et mes adieux.

— Eh quoi ! vous nous quittez si promptement ? s'écrièrent à la fois l'hacendero, Gertrudis et don Rafael.

— L'homme qui vit de son travail ne s'appartient pas, seigneur don Mariano ; quand son cœur le pousse à droite, les nécessités de la vie le poussant à gauche. L'homme endetté s'appartient moins encore.

— Vous devez donc une somme bien considérable, dit vivement don Rafael en s'avançant vers lui la main tendue, que vous ne puissiez m'en parler ? Dites, et quelle que soit la somme...

— Ce serait un mauvais moyen que d'emprunter à l'un pour le payer l'autre, reprit le muletier en souriant, car je n'accepterais aucun prêt. Ce n'est pas par fierté, c'est par devoir : ne vous offensez pas, Non, non, la somme n'est pas considérable... quelques centaines de piastres, et puisque Dieu a bien voulu que mes mules trouvassent chez don Mariano un asile contre l'inondation, je vais reprendre par les montagnes le chemin de Ojaca, où l'argent que je retirerai de la vente de ma *reeua* m'acquittera entièrement je l'espère.

—Quoi ! s'écria don Mariano, vous allez vendre votre gagne-pain pour vous libérer ?

—Oui, mais pour m'appartenir et pour aller ou ma vocation me pousse, répondit simplement le muletier ; je l'aurais déjà fait, si

jusqu'à présent ma vie n'eût été le bien de mes créanciers et non le mien. Je n'avais pas le droit de l'exposer.

—Exposer votre vie ! dit Gertrudis avec un doux accent d'intérêt.

—J'ai vu les têtes de Lopez et d'Armanta au haut de la côte de San Juan del Rey. Qui sait si la mienne ne sera pas bientôt avec les leurs ? Je parle ici à cœur ouvert, comme devant Dieu, car un hôte ne trahit pas plus que Dieu les secrets qu'on lui confie.

—Sans doute, reprit don Mariano avec l'hospitalière simplicité des premiers âges. Mais nous sommes ici tous dévoués à la liberté du pays, et nous faisons des vœux pour ceux qui veulent l'affranchir.

—Nous leur ferons mieux, nous leur prêterons nos bras pour se soutenir, dit Tres Villas à son tour ; c'est le devoir de tout homme qui peut manier une épée et monter un cheval de bataille.

—Que tous ceux qui lèveront le bras en faveur de l'Espagne, s'écria Gertrudis les yeux brillants d'un fougueux enthousiasme, soient notés de honte et d'infamie ! Qu'ils ne trouvent ni un toit qui les accueille ni une femme qui leur sourie ! Que le mépris de ceux qu'ils aiment soit le partage des traîtres à leur pays !

—Si toutes les jeunes filles belles comme vous l'êtes pensent ainsi, reprit Trujano, notre triomphe ne se fera pas attendre. Qui ne serait heureux de tirer l'épée pour un sourire de votre jolie bouche et un regard de vos beaux yeux ?

En disant ces mots, l'arriero jetait un coup d'œil vers le capitaine des dragons de la reine, comme pour lui faire savoir qu'il n'avait pas la hardiesse de marcher sur ses brisées. Gertrudis, de son côté, baissait la tête, toute heureuse de l'hommage qu'on rendait à sa beauté devant l'homme pour lequel il lui importait d'être belle.

Trojano reprit aussitôt :

—Dieu et liberté ! voilà ma devise. Si j'avais été libre d'embrasser plus tôt la cause de mon pays, je l'aurais fait, ne fût-ce que pour empêcher les excès qui commencent à en souiller la sainteté. Vous le savez, seigneur don Mariano.

—Oui, reprit l'hacendero, à qui ces mêmes excès causaient un profond déplaisir qui ne contribuait pas peu à amasser les nuages que nous avons signalés tout à l'heure sur son front.

—Le sang d'Espagnols inoffensifs a déjà coulé, continua le muletier, et le seul soutien jusqu'ici, dans la province, de la sainte cause de l'émancipation de la Nouvelle-Espagne, ce misérable Antonio Valdès.....

—Antonio Valdès ! s'écria don Raphael en interrompant Trajano ; quoi ! le vaquero de don Luis Tres-Villas, mon père ?

—Lui-même, reprit don Mariano tout soucieux ; plaise à Dieu

qu'il se souvienne que son maître a été toujours plein d'humanité pour lui !

—Croyez-vous donc que mon père, dont les opinions libérales ne sont ignorées de personne, puisse courir quelque danger ? s'écria l'officier d'un air alarmé.

—Non, sans doute.

—Don Valerio, combien cet homme, ce Valdès, a-t-il de combattants sous ses ordres ? reprit-il.

—Une cinquantaine, m'a-t-on dit ; mais, depuis, sa troupe doit s'être grossie de beaucoup de gens des campagnes, qui souffrent plus que les autres de l'oppression espagnole.

—Seigneur don Mariano, dit l'officier d'une voix émue, il ne fallait rien moins d'une semblable nouvelle pour me faire brusquement abréger les moments que j'étais si heureux de vous consacrer.

—Quand un père est menacé, reprit don Rafael, quand même il ne courrait le risque que de l'être, la place d'un fils est près de lui ! N'est-ce pas, dona Gertrudis ?

—Oui, répondit la jeune fille d'une vois basse, mais ferme.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel une sorte de pressentiment sinistres agita les quatre personnages réunis dans le salon. La guerre civile commençait déjà à faire sentir son souffle homicide.

Trajuno rompit le silence. Son œil brilla d'une flamme inspirée comme jadis celui des prophètes que l'esprit de Dieu venait visiter.

—Ce matin, dit-il, un humble serviteur du Très-Haut, un prêtre obscur d'une pauvre bourgade, vous a quittés pour aller offrir aux insurgés le secours de ses prières : à présent, un instrument non moins humble des volontés de l'Eternel prend congé de vous, pour leur aller offrir son bras et son sang. Priez pour eux, belle et sainte madone, continua-t-il en s'adressant à Gertrudis émue, avec cette exaltation religieuse et poétique qui faisait le fond de son caractère, et peut-être le Seigneur daignera-t-il encore montrer que c'est du sein de la poussière qu'il se plaît à susciter le bras qui dépose les puissants de leur trône.

En disant ces mots, Valerio Trujano pressa respectueusement les mains qu'on lui tendait, et sortit du salon accompagné de don Mariano Silva.

Peut-être celui-ci avait-il ses raisons pour laisser seuls, pendant quelques instants, sa fille et don Rafael, dont le départ devait aussi avoir lieu.

La voix des muletiers qui achevaient de bâter leurs bêtes de

somme pour le départ de l'arriero arrivait à peine aux oreilles de Gertrudis et de don Rafael, aussi émus l'un que l'autre de la solitude soudaine où ils se trouvaient pour la première fois depuis l'arrivée de l'officier de l'hacienda de las Palmas.

—Gertrudis ! s'écria don Rafael en imposant silence aux palpitations de son cœur, j'ai parlé à votre père ! Oh ! je vous en supplie, que ce dernier moment que je vais peut-être passer auprès de vous soit tout entier consacré à des explications sans réticence, sans ambages.

—Je vous le promets, don Raphael ; mais quel mystérieux secret avez-vous dit à mon père ? répondit la jeune fille avec un accent de douce raillerie.

—Je lui ai dit que j'apportais ici un cœur plein de vous ; que l'ordre de mon père, qui m'appelle près de lui, avait été pour moi comme un message qui me conviait au bonheur, car il me rapprochait de vous ; j'ai dit que j'avais dévoré avec une fiévreuse impatience la distance sans fin que je viens de parcourir, et que, pour vous voir une heure plus tôt, j'avais entendu sans m'émouvoir les hurlements des jaguars à mes côtés et les grondements des eaux devant moi.

Don Raphael se tut, et Gertrudis l'écoutait encore comme une mélodie qu'elle eût voulu entendre toujours.

—Et quand vous avez dit à mon père que vous.....m'aimiez, reprit-elle après un moment de silence, a-t-il manifesté son étonnement de cette révélation inattendue ?

—Non, dit l'officier.

—C'est ce que je le lui avais déjà dit, don Raphael, reprit la jeune fille avec un sourire non moins doux que sa voix ; et mon père, que vous a t-il répondu ?

—" Mon cher don Raphael, m'a-il dit, je verrais avec bonheur ma famille s'unir à la vôtre ; je dois avoir deux fils, et vous seriez le plus cher. Mais.....ce ne serait qu'avec l'agrément de Gertrudis, qu'avec le consentement de son cœur, et j'ai vu que ce cœur n'était pas ouvert pour vous. Voilà l'arrêt terrible que j'ai entendu de sa bouche. La vôtre, Gertrudis, va-t-elle le confirmer ?

La voix de don Rafael tremblait, et ce tremblement de l'homme énergique qui ne savait pas trembler devant la mort était délicieux eu cœur de Gertrudis pour qu'elle se hâtât de le faire cesser.

A la réponse faite par son père à don Rafael, la pourpre de ses lèvres devint plus vive, car elle les comprimait pour ne pas sourire ; mais elle prit bientôt un air de gravité dont l'officier s'effraya plus encore.

—Don Rafael, dit Gertrudis, vous avez fait appel à ma franchise,

et si je vous parle à cœur ouvert comme je parlerais à ma mère, jurez-vous de ne pas me faire un crime d'une sincérité qui risquera de vous sembler sans excuse ?

—Je le jure ! Gertrudis, parlez sans détour, dût votre franchise briser ce cœur si plein de vous, répondit Tres-Villas en fixant ses regards ardents sur la jeune fille.

—A une condition toutefois : c'est que, tandis que je parlerai, vous allez fixer les yeux sur les cimes de ces assiminiers, là-bas ; sans quoi, vous risqueriez de ne pas entendre des choses qui..... enfin, un aveu.....tel que vous le désirez.

—J'essayerai, répliqua don Rafael en levant les yeux vers le sommet des arbres, comme pour y étudier les mœurs domestiques des ramiers qui continuaient à voler au-dessus d'eux.

Gertrudis commença, d'une voix timide et tremblante à son tour :

—Un jour, dit-elle, il y a longtemps de cela, une jeune fille fit un vœu à la Vierge, pour sauver d'un péril pressant un homme dont elle avait raison de se croire aimée. A votre avis, cet homme était-il bien-aimé ?

—C'est selon la nature du vœu, répondit l'officier.

—Vous allez le voir. Cette jeune fille promit à la sainte Vierge que, si l'homme qui l'âimait échappait à ce pressant danger, elle ferait couper par lui, sur sa tête.....oh ! si vous me regardez ainsi, je ne pourrai plus continuer ; elle ferait couper par lui, sur sa tête, la longue chevelure qu'il aimait passionnément ; cet homme était-il bien-aimé, don Rafael ?

—Oh ! qui ne serait heureux de l'être ainsi ? s'écria don Rafael avec ardeur et en laissant tomber sur Gertrudis un regard qui la troubla jusqu'au fond de l'âme.

—Je n'ai pas fini, dit-elle en tremblant ; regardez encore là-haut, ou vous n'entendrez pas la fin de mon histoire, et peut-être en seriez-vous..... contrarié. Quand la jeune fille, qui n'avait pas hésité à sacrifier pour cette chevelure, l'objet de ses soins constants, ces longues tresses qui entouraient sa tête comme un diadème de reine, et qui.....peut-être l'embellissaient seules à ses yeux ; quand cette pauvre fille les aura.....les a eu coupées, veux-je dire, croyez-vous que son.....amant, regardez-moi maintenant, don Rafael, je vous le permets.....croyez-vous qu'il l'aimera toujours ?

Gertrudis laissa tomber son voile sur ses épaules ; ses doigts firent échapper du peigne la couronne que formaient ses deux longues tresses, orgueil de sa beauté. Elle prit sur sa table les ciseaux dont elle venait de se servir, puis, cachant dans l'une de ses mains

la rougeur enflammée de ses joues, tandis que l'autre élevait l'instrument fatal qui devait accomplir ce sacrifice :

—Rafael ! dit-elle, veillez accomplir mon vœu, en coupant ces deux tresses sur ma tête !

—Moi ! s'écria-t-il éperdu à l'aspect de la main qui lui tendait les ciseaux pour trancher cette chevelure, dont les tresses se repliaient sur le sol en noirs anneaux ; moi !

— Je les ai promises à la sainte Vierge pour vous sauver hier soir, reprit la jeune fille toujours inclinée ; comprenez-vous, maintenant, Rafael ?

Don Rafael les prit d'une main tremblante comme le bûcheron qui parfois, la cognée levée pour frapper, s'attendrit sur le sort du roi des forêts, qu'il est chargé d'abattre. Gertrudis voulut sourire pour l'encourager ; mais au moment de voir tomber sous le tranchant de l'acier cette opulente chevelure, et dont les gerbes éparses pouvaient la couvrir comme un voile, la pauvre enfant ne put empêcher une larme d'accompagner son pâle sourire.

— Jamais je n'aurai cet affreux courage ! s'écria-t-il en jetant avec force les ciseaux, qui se brisèrent en éclat sur les dalles.

— Il le faut, Rafael, il le faut ! Dieu me punirait.

— Plus tard, nous l'accomplirons, ce vœu fatal ! Je ne vous supplie que d'en ajourner l'accomplissement.

Les instances passionnées de don Rafael obtinrent un sursis dont le terme fut fixé au jour de son retour, qui devait avoir lieu le surlendemain, aussitôt qu'il aurait été rassuré sur le sort de son père.

Tout à coup Gertrudis se leva précipitamment.

— J'entends du bruit, s'écria-t-elle ; c'est mon père !

En un clin d'œil la jeune fille eut réparé le désordre de sa coiffure.

—Ah ! s'écria étourdiment Marianita, ma pauvre sœur a encore ses beaux cheveux enroulés sur sa tête !

— Comment ! dit l'hacendero effrayé et surpris à la fois, Gertrudis songeait à couper sa chevelure ?

— Ce n'est rien, mon père, reprit Gertrudis en courant se jeter dans les bras de don Mariano ; c'est cette folle de Marianita..... Puis elle ajouta entre deux baisers : qui fait allusion à ce que vous aviez si bien deviné.... Vous savez, mon père ?

— Mais, mon enfant, j'ai déviné bien des choses en ma vie, répliqua don Mariano qui ne devinait guère ; car je me pique d'une certaine perspicacité.

— Eh bien ! ce que dit Marianita, continua Gertudis en redou-

blant ses câlineries, se rapporte.... à la perspicacité avec laquelle vous.... avez déviné que je n'aimais pas don Rafael.

En disant ces mots, Gertrudis cachait son visage dans le sein de son père.

— C'est donc à dire, s'écria don Mariano avec joie, que Gertrudis....

L'hacendero n'acheva pas : un soubresaut de sa fille dans ses bras et un cri de Marianita l'interrompirent et vinrent retentir à ses oreilles en même temps que le bruit d'une fusillade sur le sommet des collines, derrière l'hacienda.

Tous écoutèrent, effrayés ; don Rafael plus encore que les deux femmes elles-mêmes, car le bonheur amollit le cœur d'un homme. Mais le plus profond silence succédait à cette détonation subite. Elle n'en jeta pas moins dans l'âme de tous les assistants le même effroi qu'eût produit le cri d'un milan sur les ramiers qui déjà, la tête sous leur aile, dormaient à la cime des assiminiers.

CHAPITRE VIII.

FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA.

Don Mariano, l'officier des dragons de la reine et les deux sœurs se précipitèrent hors du salon, poussés par un noir présentiment.

De la cour de l'hacienda, où se groupaient déjà les gens de la maison, la vue arrivait sans obstacle au sommet des collines, et un douloureux spectacle frappa les yeux de tous.

A l'extrémité supérieure du sentier qui conduisait de l'hacienda de las Palmas à celle del Valle, un cheval et son cavalier, tous deux en apparence mortellement blessés, étaient étendus à côté l'un de l'autre, l'homme cherchant à se relever sans pouvoir y parvenir, le cheval dans l'immobilité la plus complète.

— Vite ! s'écria don Mariano, qu'on aille chercher ce malheureux dans une litière, pour l'amener ici.

— Je voudrais être dupe de mes yeux, dit l'officier, dont le visage pâle dénotait une profonde inquiétude, et ne pas croire que ce pauvre homme est le vieux Rodriguez, le plus ancien des serviteurs de mon père.

La tête du blessé était couverte, en effet, de cheveux gris.

— Ce nom d'Antonio Valdès, continua don Rafael, me rappelle je ne sais quelle histoire, vieille déjà, d'une punition infligée à cet homme, et un affreux pressentiment naît pour moi de ce souvenir

confus. On se rappelle tant de choses en guerre civile ! Ah ! sei gneur don Mariano, ajouta-t-il en lui tendant la main, faudrait-il que tant de bonheur.....

Rafael n'osa pas achever ; puis, dévoré par cette impatience qui fait toujours courir au-devant du malheur, l'officier, sans pouvoir se maîtriser, s'élança verts la poterne qui s'ouvrait sur le chemin des montagnes, et précéda sur le sentier les gens de l'hacienda, qui s'étaient mis en route avec une litière.

Depuis quelque instants déjà, don Rafael ne doutait plus que ce ne fût l'homme qu'il appelait Rodriguez, et, quand il arriva près du blessé, il en acquit la certitude : mais quoique son cœur bondit d'impatience il lui fallut bien réprimer un moment son ardente curiosité.

Épuisé par la perte de son sang et par les efforts qu'il avait faits pour se relever, le vieux Rodriguez venait de perdre momentanément connaissance.

— Attendez, dit l'officier aux hommes qui s'apprêtaient à le placer dans la litière, ce pauvre diable ne pourrait supporter la fatigue de la route ; tout son sang s'écoule par cette blessure.

Couché sur le côté, l'homme laisait voir, dans la veste qui le couvrait, une déchirure souillée de sang, ouverte par une balle entre les deux épaules.

Don Rafael avait gagné ses deux éperons dans les guerres san glantes avec les Indiens sauvages du nord et de l'ouest. Il avait vu la mort du soldat sous toutes ses faces et les blessures les plus hideuses. Son expérience le mit à même de prodiguer les premiers soins au moribond.

Il tampona fortement, avec son mouchoir, l'orifice de la blessure, et le sang cessa de couler, quand elle fut bandée à l'aide de sa ceinture de crêpe de Chine ; mais il est presque évident que, malgre ses soins, si le blessé recouvrait un instant de connaissance, son sort n'en était pas moins fatalement décidé. C'est pourquoi avant de risquer le trajet jusqu'à l'hacienda pendant lequel le mourant pouvait expirer, don Rafael voulait essayer de le ranimer.

Cet homme portait un message sans doute, et, quelqu'il fût il était de la dernière importance que l'officier en eût connaissance.

Un assez long espace de temps s'écoula sans que le malheureux rouvrit les yeux. Enfin, un des gens de l'hacienda, qui se trouva muni d'une gourde remplie d'eau-de-vie de canne, lui en frotta légèrement les tempes et lui en introduisit quelques gouttes dans la bouche. Le mourant reprit alors connaissance pour quelques instants.

Rodriguez ouvrit les yeux, qu'il referma tout aussitôt, les ouvrit de nouveau, et son premier regard tomba sur son jeune maître.

—Rodriguez, dit l'officier à son oreille, parlez si vous en avez la force. Qu'y a-t-Il.

—Béni soit Dieu qui vous envoie sur ma route ! répondit le blessé quand il fut bien sûr qu'il parlait au fils de don Luis Tres-Villas : l'hacienda del Valle....

—Elle est brûlée ?

Le blessé fit un signe négatif.

—Elle est assiégée ?

—Oui, dit Rodriguez.

—Et mon père ? demanda l'officier avec un affreux serrement de cœur.

—Il vit. C'est lui..... qui m'envoyait là..... chez don Mariano..... demander du secours..... quand, poursuivi moi-même par les..... insurgés..... une balle..... Courez..... s'il vous arrive un malheur..... c'est Antonio Valdès.... Entendez-vous ? Antonio Valdès qui se venge !..... Adieu !..... vous demanderez des prières pour le pauvre vieux Rodriguez, qui vous a vu.... tout enfant.....

Le vieux messager se tut et retomba évanoui pour ne plus reprendre connaissance. On ne retira de la litière, en arrivant à l'hacienda, qu'un cadavre déjà presque froid.

—Ah ! si Costal était là ! s'écria don Mariano, quand don Rafael, tout en donnant ordre qu'on sellât promptement son cheval, lui eut communiqué le triste message. Mais, ce matin, il est venu avec Clara, un nègre que je ne regrette guère, prendre congé de moi, en se démettant de ses fonctions de tigrero, et m'annoncer qu'ils partaient tout deux pour aller offrir leurs services à Hidalgo, comme batteurs d'estrade. Holà, continua l'hacendero, qu'on mande le *mayordomo*.

Le majordome arriva peu d'instants après.

On se tromperait étrangement en supposant à ce *mayordomo* une cravate blanche, une perruque pourdrée et une baguette à la main L'homme chargé de la surveillance générale d'une hacienda, qui quelquefois a autant d'étendue qu'un de nos départements, doit être un cavalier infatigable, toujours en selle ou prêt à y sauter.

Le majordome descendait de cheval à l'instant où don Mariano le fit mander. C'était un grand gaillard, à la figure bronzée, botté et éperonné, et forcé, par l'énorme largeur des molettes de ses éperons, de marcher sur l'extrême pointe du pied. Sa chevelure en désordre descendait en longues mèches noires sur son cou, pareille à la crinière des chevaux à moitié sauvages sur lesquels il montait tout le jour.

—Donnez l'ordre à deux de mes vaqueros, Bocardo et Arroyo, de seller tout de suite leurs chevaux pour accompagner le seigneur don Rafael.

—Il y a huit jours que je n'ai vu ni Arroyo ni Bocardo, reprit le majordome.

—Vous leur infligerez quatre heures de *cepo*[1] à chacun, à leur retour.

—Je doute qu'il reviennent, seigneur don Mariano.

—Ont-ils donc été joindre Valdès ?

—Je soupçonne, reprit le majordome, que ces deux garnements, que vous ne devez pas regretter, ont été faire pour leur compte la *guerilla*, ou plutôt la maraude, et qu'ils ne reviendront jamais. Quant à Sanchez, Votre Seigneurie sait qu'il est au lit, encore à moitié brisé par le poids du cheval sauvage qui s'est renversé sur lui, la première fois qu'il l'a monté.

—De façon, dit l'hacendero de mauvaise humeur, que, sur six serviteurs que j'avais hier, je ne puis mettre à votre disposition que le majordome ; car je ne parle pas de ces brutes de *peons* indiens.

—Qu'il reste, dit l'officier. Aussi bien, j'aime mieux mourir seul au secours de mon père. Il doit y avoir assez de combattants ; mais peut-être leur manque-t-il un chef.

Le majordome fut congédié sur cette réponse.

Pendant qu'on sellait en toute hâte le cheval bai-brun du capitaine des dragons de la reine, les deux sœurs, Gertrudis et Marianita, s'étaient retirées dans la chambre où nous les avons trouvées pour la première fois.

Frappée du rapport qu'elle crut apercevoir entre le malheur qu'on venait d'annoncer à don Raphael et la transaction de conscience qu'elle avait faite pour lui plaire en reculant le moment de livrer sa chevelure au tranchant du ciseau, la jeune créole venait d'accomplir elle-même ce pieux et douloureux sacrifice.

La jeune fille priait encore, lorsque, précédé de Marianita, don Rafael entra dans le sanctuaire des deux jeunes sœurs, où, à l'exception de leur père, aucun homme n'avait encore pénétré.

Un rapide coup d'œil indiqua à don Rafael que le douloureux sacrifice était accompli. Le dragon de la reine était si pâle, qu'il ne pouvait plus pâlir.

Gertrudis se releva, s'assit sur un des fauteuils ; Marianita prit place sur un autre dans un coin de la chambre ; don Rafael restait seul debout.

—Venez ici, près de moi, don Rafael, dit Gertrudis ; mettez-vous

1. Cep.

à genoux devant moi..... Non..... sur un seul .....On ne se met à deux genoux que devant Dieu. Bien, ainsi.....vos mains dans mes mains.....vos yeux dans mes yeux !

Don Rafael obéissait passivement à ces douces injonctions.

—Vous rappelez-vous ce que vous me disiez tout à l'heure, Rafael ? Oh ! Gertrudis, il n'est pas d'amour qui payerait un tel sacrifice. Pensez-vous toujours.....? Bien, dit-elle avec un adorable sourire et en mettant la main sur les lèvres de don Rafael. Chut ! laissez-moi continuer. Vos yeux .....me disent assez que vous le pensez toujours, sans que votre bouche me l'affirme ?

Emportez une de ces tresses, que j'aurais eu tant de bonheur à parer pour vous ! elle vous rappellera..... quoiqu'il arrive..... que vous ne devez jamais cesser d'aimer une pauvre fille dont la tendresse n'a pu rien trouver de précieux à offrir à Dieu en échange de votre vie.....Je vous ai dit pourquoi je n'ai pas offert la mienne. Je garde l'autre tresse comme un talisman.....Oh ! c'est affreux ce que vais vous dire !.... Si un jour vous cessiez de m'aimer.....si je le savais à n'en pas douter, jurez-moi sur votre honneur que, en quelque endroit que vous soyez, en quelque position que vous vous trouviez, si je voulais vous voir une fois encore, vous obéirez au message mystérieux que vous portera cette tresse, quand je vous la ferai parvenir. Cet message voudra dire : " La femme qui vous envoie ce gage n'ignore pas que vous ne partagez plus son amour ; mais elle n'a pu, malgré tous ses efforts, chasser le sien de son cœur, et elle désire vous voir encore une fois à ses genoux comme aujourd'hui."

—Je le jure s'écria don Rafael, et, dussè-je avoir le poignard levé sur mon plus mortel ennemi ma main restera suspendue sans frapper, pour suivre votre messager.

—Votre serment est enregistré dans le ciel ! s'écria Gertrudis. Maintenant, le temps presse. Emportez aussi cette *écharpe de soleil*, que j'ai brodée pour vous. Chaque brin de soie qui en compose la broderie vous en rappellera une pensée, une prière ou un soupir dont vous avez été l'objet. Adieu, Rafael ; partez, les heures de votre père sont peut-être comptées ! Qu'est-ce qu'une amante auprès de son pére ?

—Oui, c'est vrai, je dois partir, répliqua l'officier.

Le dernier rayon du soleil dorait la cime des collines, lorsqu'il les franchit. Pour réparer le temps perdu, il poussa impétueusement son cheval, qui en descendit le versant opposé presque au galop, avec ce hennissement rauque devenu particulier chez lui depuis l'opération que le mulletier lui avait fait subir.

Arrivé au milieu de la plaine don Rafael prêta l'oreille. Il espé-

rait entendre les cris des combattants, le tumulte d'un siège ; mais le plus profond, le plus morne silence régnait dans la vallée.

Le front sombre et le cœur palpitant, l'officier continua sa course son mousqueton à la main. Toujours même silence : pas un cri dans la solitude, pas la lueur d'un fusil dans l'ombre crépusculaire.

Tout semblait dormir du sommeil de la mort.

Don Rafael n'était jamais venu au manoir paternel. Il espéra un instant s'être trompé de route, bien que l'aspect des lieux fut tel que l'on lui avait décrit : une allée bordée de frênes et de *suchilés*, puis l'hacienda del Valle à l'extrémité.

Son cheval franchit comme un trait toute la longueur de l'avenue.

Un vaste bâtiment s'élevait devant lui, désert et silencieux comme un tombeau ; la porte était moitié close.

Tout à coup le cheval fit un écart violent. Dans l'obscurité, ou plutôt dans le trouble de ses idées, don Rafael n'avait pas vu l'objet dont s'effrayait l'animal : c'était un cadavre.

La tête manquait à son corps inanimé.

A cet horrible spectacle, l'officier poussa un cri auquel l'écho seul répondit. Il arrivait trop tard, tout était consommé. La rage, le désespoir, toutes les passions furieuses qui déchirent le cœur de l'homme avaient passé dans ce cri terrible.

La tête du cadavre était suspendue par les cheveux à l'un des ventaux entr'ouverts de la porte, et ses traits n'étaient pas si défigurés que don Rafael ne pût reconnaître ceux de son père ; il força son cheval d'approcher malgré sa répugnance.

Les veines du front gonflées, les yeux ternes, il regarda de nouveau.

C'était bien l'affreuse vérité. L'Espagnol avait été victime des insurgés, qui n'avaient pas eu de respect pour son inoffensive vieillesse. Les auteurs mêmes du crime s'en vantaient. Au-dessous étaient écrits deux noms à la craie :

Arroyo, *Antonio Valdès*, lut l'officier d'une voix rauque.

Et sa tête tomba pensivement sur sa poitrine pendant un instant ; puis, en réponse à sa pensée secrète, il reprit tout haut d'une voix qu'étranglaient de poignantes émotions :

—Mais où les trouver, comment les avoir, ces deux têtes qu'il me faut clouer à la place de celle-ci ?

—En prenant fait et cause pour l'Espagne, répondit cette seconde voix intérieure que l'homme entend si souvent dialoguer avec la première.

—Vive donc l'Espagne ! s'écria le dragon d'une voix retentis-

sante. Un fils pourrait-il combattre sous la même bannière que les assassins de son père ?

Le Dragon descendit de cheval et s'agenouillant pieusement :

—Tête vénérable et chère, dit-il, je jure sur vos cheveux blancs, souillés de sang, de faire tous mes efforts pour étouffer au berceau, à l'aide du fer et de la flamme, cette *insurrection maudite*, dont un des premiers actes vous a coûté la vie. Dieu me soit en aide !

Que tous ceux qui lèveront le bras en faveur de l'Espagne soient notés de honte et d'infamie ; qu'ils ne trouvent ni un toit qui les accueille ni une femme qui leur sourie ! Que le mépris de celles qu'ils aiment soit le partage des traîtres à leur pays !

Un autre voix, celle du devoir, répondit :

—Fais ce que dois, advienne que pourra !

Près du cadavre mutilé de son père, le fils n'écouta que la dernière.....

La lune était levée depuis longtemps lorsque don Rafael acheva la pénible tâche de creuser une fosse. Il y étendit respectueusement le corps et la tête rapprochés l'un de l'autre.

Ensuite, tirant de son sein la longue tresse des cheveux de Gertrudis, et enlevant de ses épaules l'écharpe blanche brodée par ses mains, il déposa non moins pieusement ces deux gages d'amour à côté des restes vénérés de son père.

Alors, de ses mains convulsives, il rejeta sur la fosse la terre amoncelée autour de lui. Il venait d'ensevelir dans la même tombe ses plus chères espérances.

Ce ne fut pas sans peine qu'il s'arracha de ce lieu doublement consacré par la piété filiale et par l'amour. Enfin, se jetant brusquement en selle, le cœur brisé par la douleur, il s'élança au galop dans la direction d'Oajaca.

(FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.)

L. DE B.

(A continuer.)

I

LE GOUT.[1]

THÉORIE.

MONSEIGNEUR, MESSIEURS, MESDAMES,

La matière que nous avons choisie pour notre entretien de ce soir est le goût, sujet fécond et magnifique ! C'est ce sentiment qui nous fait apprécier les chefs-d'œuvre de littérature, de poësie, d'arts et de sciences. Sans le goût tout ce monde surnaturel, toutes ces jouissances de l'esprit seraient nulles pour nous. C'est encore le goût qui dirige les rapports sociaux, qui préside à la tenue d'une maison et prépare les décorations féériques de nos grandes solennités.

Aussi, de tous les sens naturels, c'est celui qui est le plus envié,

1 On a bien voulu nous laisser détacher des archives de l'Union Catholique de Montréal deux conférences littéraires faites par MM. Royal et C. C. de Lorimier dans la séance publique donnée par cette florissante et utile société le 26 décembre 1866, dans la salle académique du Collége des RR. PP. Jésuites.

La séance que nous rappelons ici était donnée sous le patronage de Sa Grandeur Mgr. de Montréal. Ce fut une belle fête au succès de laquelle concoururent et les artistes chargés de la partie musicale et les messieurs qui en fesaient les frais littéraires.

M. Royal, président de la société, ouvrit la séance par quelques paroles adressées à l'illustre prélat qui avait saisi avec empressement cette occasion de témoigner ses hautes et vives sympathies pour l'Union Catholique. Il remercia Sa Grandeur de son encouragement, proclama l'inviolable attachement des membres de l'Union à la doctrine catholique de l'autorité, rappela le but de leurs travaux et termina en exprimant aux RR. PP. la gratitude dont tous étaient pénétrés envers le collége dont la société était, sur un autre théâtre, la continuation et le prolongement.

Nous rappellerons que le sujet des conférences que l'on va lire avait été suggéré par le R. P. Bertrand alors chargé de la Direction de l'Union Catholique, et qui vient d'être rappelé en France pour occuper la chaire de la grande Cathédrale de Strasbourg. L'Union perd en lui un prêtre savant, la haute société de Montréal un homme qu'elle affectionnait et prisait singulièrement pour sa distinction, et le *Gesù* un des prédicateurs les plus éloquents qui aient passé à Montréal.—NOTE DE LA DIRECTION.

et après le titre d'homme vertueux je n'en connais pas de plus recherché que celui d'homme de goût.

* *
*

Qu'y a-t-il donc dans ce mot magique par lequel on juge d'une certaine qualité toute invisible et spirituelle d'une chose ? Ne semble-t-il pas que pour se prononcer ainsi il soit nécessaire d'une longue étude, et que la philosophie seule puisse en donner la connaissance ?

Non : de même que l'esprit juge spontanément et implicitement de la vérité et de la moralité d'une chose, il prononce de même de sa beauté sans réflexion ni étude préalables. C'est un sens intellectuel qui agit en l'homme à l'instar des sens physiques.

L'œil aperçoit un objet, l'oreille est frappée d'un son : de suite l'âme juge de la beauté de cet objet, de cette harmonie et se sent diversement émue suivant le degré de beauté qu'elle y trouve.

Cette opération de l'esprit ne dépend pas de l'homme ; personne n'est libre de s'y soustraire. Par cela seul que nous sommes doués de raison, nous sommes attirés vers le beau irrésistiblement, de même que la laideur nous repousse avec autant de force. Cette faculté est aussi naturelle à l'homme que la lumière l'est au soleil.

Gardons-nous cependant de conclure que cet acte sublime de la raison se produise avec autant d'éclat et de plénitude dans toutes les intelligences.

L'esprit est un instrument susceptible d'un développement merveilleux, et la sensation de la vérité et du beau n'existe toujours qu'en proportion de ce perfectionnement.

Plus l'âme possède de vérités premières, fondamentales, plus elle est en état de juger ; plus elle juge, plus elle jouit.

Si le beau, cette splendeur du vrai, ne produit pas la même sensation dans toutes les âmes, si le goût, sentiment du beau, est encore plus variable dans son action, il ne s'ensuit pas que tous les deux ne puissent être rapportés à des principes et à une définition certaine.

Prétendre le contraire, ce serait affirmer avec les phyrroniens que le beau et le goût étant relatifs, n'existent pas et que rien n'est absolument beau ni laid dans le monde.

Le goût est donc fondé sur des règles, tout le mal vient de ce que la plupart n'en tiennent pas assez compte.

Qu'est-ce donc que le goût ?

Notre langue française, si riche et si philosophique, renferme nombre d'expressions dans lesquelles ce mot comporte diverses significations ; ainsi on dira : *Avoir du goût*, au lieu de—sentir de

l'attrait pour une chose ; *goûter quelque chose* pour—jouir de quelque chose ; *le goût*—pour qualité différentielle d'une chose. Voilà, n'est-il pas vrai, trois interprétations différentes ? Cependant, l'analyse de ces expressions démontre qu'elles reposent toutes sur l'idée de jouissance, de sensation, de satisfaction intellectuelle.

J'ai recherché, d'un autre côté, les définitions qu'ont données du goût les littérateurs, et j'avoue qu'aucune ne m'a complètement satisfait. Je ne citerai que les principales.

La Harpe a écrit que "le goût était le sentiment des convenances" : cette définition est laconique et beaucoup citée, mais on conviendra qu'elle manque de clarté.

Selon Blair, le goût est "la faculté de recevoir du plaisir des beautés de la nature et de l'art" : sans doute, mais alors, quelle est la faculté qui nous fait éprouver des sentiments tout opposés à la vue des défauts de la nature et de l'art ?

D'après Montesquieu, "le goût n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse et avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes." Cette définition se rapproche assez de celle de J. J. Rousseau qui dit que "le goût n'est autre chose que la faculté de juger ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre." L'auteur d'Emile définit ici le bon goût plutôt que le goût.

Ecoutons maintenant un écrivain qui possédait cette faculté à un si haut degré quand la passion cessait de l'aveugler :

"Le goût, dit Voltaire, ce sens, ce don de discerner nos aliments a produit dans toutes les langues connues la métaphore exprimée par le mot goût—Le sentiment des beautés et des défauts dans les arts." Cette définition, admirable dans la lucidité de son rapprochement, omet les productions de la nature sur lesquelles pourtant le goût se croit si souvent en droit de prononcer.

Enfin, un philosophe moderne a cherché la nature du goût intellectuel en le comparant au goût physique. Je m'empare à mon tour de cette idée qui me semble lumineuse, car elle nous fait procéder du monde visible au monde invisible, du connu à l'inconnu ou au moins connu.

GOUT PHYSIQUE.	GOUT INTELLECTUEL.
Le goût physique, dit Brillat-Savarin, est celui de nos sens qui nous met en relation avec les corps sapides au moyen de la sensation qu'ils causent dans l'organe destiné à les apprécier.	Si le goût physique est le sens chargé d'apprécier la saveur des aliments, le goût intellectuel est le sentiment appréciateur des productions de la nature et de l'art.
L'anatomie nous apprend que toutes les langues ne sont pas munies de papilles qui sont le principal élément de la dégustation ; c'est que l'empire des saveurs a aussi ses aveugles et ses sourds.	L'observation démontre que le goût intellectuel comme le goût physique, n'est pas également donné à tous les hommes ; c'est que l'empire du goût a aussi ses sourds-muets et ses aveugles.

Le bon est le plaisir des sens physiques ; le beau la jouissance de l'esprit : le premier est une qualité toute matérielle et tout-à-fait indépendante de la condition et de la symétrie de l'objet ; le second au contraire est ce voile charmant de la forme à travers lequel l'âme consent pour ainsi dire à envisager la matière qui se trouve comme spiritualisée et transfigurée.

La brute apprécie dans les aliments qu'on lui porte et dans les traitements qu'on lui fait subir le bon du mauvais : l'a-t-on jamais vue manifester son admiration pour une certaine disposition extérieure des choses plutôt que pour une autre ?

L'homme au contraire oublie, faim, soif, malaise, santé, richesse, tout devant un tableau, un concert, une page de littérature, un morceau d'architecture, en un mot devant une beauté idéale. Ses yeux voient : mais ce n'est pas là que réside la jouissance ; sa langue frémit comme une lyre sous la pression feérique d'une main inconnue, mais ce ne sont pas ses lèvres qui goûtent ; son oreille est émue, mais la satisfaction franchit encore ce seuil du monde invisible. Il y a en lui quelque chose, âme, esprit, rayon de lumière divine qui est délicieusement affecté et fait taire la nature physique.

Dans cette communion intime de l'intelligence avec le beau extérieur où elle retrouve une manifestation de son principe, elle s'aperçoit elle-même créant ou voyant toute chose à l'image de Celui qui l'a créée elle-même à son image. N'est ce pas là la plus vive, la plus sublime, la plus parfaite jouissance qu'il soit donné à l'âme d'éprouver ? C'est le propre du goût.

Si nous analysons le goût physique, nous verrons qu'il renferme trois opérations : la sensation *directe*, la sensation *complète* et la sensation *réfléchie*. Le goût intellectuel a de même le sentiment direct, qui saisit par une impression soudaine la beauté d'un tableau, d'une mélodie ou d'une belle page, le sentiment complet qui est composé de cette première impression et est corroboré par un sentiment attentif des détails de l'ensemble de l'œuvre ; enfin le sentiment réfléchi qui devient le jugement que porte l'âme, non sur ses impressions mais sur le mérite intrinsèque de l'œuvre.

Saisissons cette triple opération dans le goût physique. Vous mangez une pêche : son odeur vous frappe agréablement ; vous la portez à votre bouche où une sensation de fraîcheur et d'acidité vous engage à continuer. Mais ce n'est qu'au moment où vous avalez que le parfum vous est révélé et que la sensation est complète. Enfin, ce n'est qu'après avoir avalé le fruit, que jugeant et résumant tout ce que vous venez d'éprouver, vous vous écriez : Quel fruit délicieux !

De même, pendant la lecture des beaux vers d'Athalie, on est agréablement impressionné ; mais ce n'est qu'après s'être arrêté qu'on savoure, la douceur ou la délicatesse de la pensée, le parfum du style particulier au Virgile français ; puis, quelques secondes d'un moment délicieux s'écoulent. C'est admirable ! c'est divin ! s'écrie-t-on involontairement.

Le goût physique est un sens et le goût intellectuel un sentiment ; nous avons vu que ce mot exprime l'idée de jouissance complète, particulière : nous pouvons donc définir le goût, le sentiment appréciateur des beautés et des défauts de la nature et de l'art.

Avec cette notion du goût, il semblerait qu'il n'y a maintenant rien de plus facile que d'indiquer les principes qui dirigeront avec certitude notre esprit dans ses jugements. Prenons-y garde.—Un axiôme célèbre—*De gustibus non est* &c., nous enseigne qu'il ne faut pas disputer des goûts. Comment établir, en effet, une doctrine aussi variable et qui échappe à toutes les appréciations ? Le goût ne change-t-il pas avec les époques ? Le goût est-il le même au siècle de Périclès, ou d'Auguste qu'au moyen-âge ? Le goût est-il le même chez tous les peuples ? Mais surtout quelle diversité dans le goût de chacun !

Autant de goûts que d'individus, autant de goûts que de nations, autant de goûts que d'âges du monde.

Vous avez du goût pour la carrière militaire, un autre a plus d'attrait pour les lettres ; la campagne vous ennuit, elle le charme ; la musique vous attriste, elle l'enlève ; la poésie a toutes vos prédilections, il lui préfère les délices secrètes de la philosophie ;—les réunions sociales, les fêtes, les brillantes dissipations sont pour vous le bonheur, la jouissance suprême : cet autre leur préfère le silence, le calme, la paix de la vie de famille : —vous vous contentez des faciles et douces joies du foyer domestique ; elles ne lui suffisent point ; il aime à les goûter après s'être enivré des bruits discordants et des âpres triomphes du forum ; les beaux dévouements laissent froide votre âme sceptique et dégoûtée, ils l'enthousiasment toujours ; le crime n'a pas pour vous les mêmes remuements d'horreur qu'il a pour lui ; vous n'avez qu'un œil indifférent ou railleur pour le spectacle d'une nation juste et policée, respectant l'autorité, honorant le travail du laboureur et récompensant les belles vertus : Or, Messieurs, est-il un spectacle plus beau et plus magnifique !

..... Mais, je vous demande mille pardons, Mesdames, de ne pas commencer la nomenclature des goûts de chacun en parlant de la variété des vôtres. Où pourrais-je trouver cette diversité plus

complète que dans ces domaines charmants où vous régnez par les grâces et l'amabilité ?

La femme de goût ne se ressemble nulle part ; et cependant quel concert d'admiration sincère s'élève autour d'elle ! Chaque nation, chaque époque a les siens,—mais les beaux types seuls sont restés. Les petites maîtresses ne vivent que leur temps. C'est la femme de goût qui dut jadis inventer, dans son admirable simplicité, la chlamyde, le toge, la tunique, ces beaux vêtements longs dont les plis chastes et généreux drapaient si bien les prêtres et les héros. Qu'est-il arrivé ? L'art a consacré et immortalisé cette mode antique dans mille chefs-d'œuvre.

Je ne suis pas de ceux qui croient que ce siècle soit plus deshérité que ses devanciers ; et, certes, la femme de goût au dix-neuvième siècle ne le cède guère à ses ancêtres du dix-huitième : mais quel autre artiste que le photographe sera jamais assez osé pour léguer à leurs arrières-nièces et petites filles la crinoline, la toque et le chapeau de leurs grand'mères d'aujourd'hui ?

Mais, trève de modes et de chiffons; j'aime mieux admirer la femme de goût chez elle que la femme de goût dans la rue. Car c'est chez elle que la femme de goût s'affirme dans toute sa chaste et attrayante splendeur. Son ameublement en rapport avec sa fortune plait par cette science profonde du détail, par cette entente parfaite de l'harmonie des teintes et des demi-jours qui font de sa maison un modeste ou magnifique sanctuaire. Et puis, que signifierait après tout cet arrangement s'il n'était pas le reflet du cœur et de l'esprit de la femme de goût ? Admirez les grâces parfaites qu'elle répand sur son entourage par son entente innée du decorum, son inépuisable bienveillance et sa douce réserve. Elle est l'auréole de son foyer domestique dont elle comprend et ne méprise aucun des nombreux devoirs, et on la cite partout dans les cercles pour l'élévation de ses sentiments et les grâces sérieuses de son commerce. Moins la draperie du moment, c'est toujours la Noémi de la Bible, l'Andromaque de l'antiquité, la mère spartiate, la Matrone des temps romains. Capable de tous les traits d'héroïsme, son âme est pétrie de foi religieuse, de sainte abnégation et de patriotisme.

Gardons-nous de croire cependant que le goût, ce précieux talent des âmes privilégiées, ne puisse s'acquérir jusqu'à un certain point. Montrez-moi l'homme qui en manque absolument, et ce sera un phénomène aussi rare que l'homme qui, ayant le goût naturel, n'aurait pu le perfectionner.

Suivez, si vous le voulez, cette incessante diversité du goût dans les âmes, dans l'individu, dans les monarchies et dans les républiques, dans les temps anciens et dans les temps modernes, chez

les français et les anglais, dans le citoyen des Etats-Unis et ses voisins, chez le sauvage et l'esquimeau, chez le hottentot et le nègre, partout et toujours vous verrez le sentiment du beau en raison directe de la somme de vérités dont se trouvent possesseur l'individu, le siècle et la nation à telle ou telle époque de son existence. Cela est si vrai que les époques de goût ont marqué dans l'histoire les âges les plus brillants de la littérature et des arts.

De même que le goût peut se perfectionner, de même il peut s'altérer et se corrompre. On voit, dans l'ordre physique, le malheureux adonné aux boissons fortes perdre toute la délicatesse de l'organe du palais : le même résultat se produit dans l'ordre moral. Rien n'altère, ne fausse, n'émousse le bon goût dans les arts que la lecture d'écrits prétentieux, grossiers, violents ou immoraux.

C'est là ce qui fait que les temps de bouleversement social sont d'ordinaire peu favorables à la formation du bon goût dans une génération ou dans une école d'écrivains. Mais lorsque les passions s'apaisent, lorsqu'un peuple se polit, le goût reprend le sceptre et son empire. Et alors on voit poindre des hommes comme Racine et Châteaubriand, des œuvres comme Athalie et le Génie du christianisme.

Dans chaque siècle, se produit tôt ou tard, un mouvement de rénovation. On ne veut pas se traîner sur les traces du siècle précédent ; on a besoin de nouveauté. Dans ces efforts, il y a toujours de l'exagération qui blesse le bon goût : mais, attendez un peu : voici que les exagérations disparaissent et le siècle se relève. Ainsi les premiers essais de Châteaubriand pouvaient avoir le défaut de ce besoin de renouvellement. L'école romantique ne fit qu'exagérer ces défauts, et en resta là. Victor Hugo, père de cette école, est celui qui a continué de tenter avec le plus de persévérance, de faire cette révolution dans les lettres et de créer une littérature démocrate, comme il y a une démocratie politique. Sans doute, cette tentative a quelque chose de légitime, car la littérature doit être l'expression de la société :—mais comme dans toute révolution il y a quelque chose de violent, d'outré jusqu'à l'absurde, jusqu'au ridicule, ces excès sont emportés. Il n'en reste que très-peu de chose, et il se forme de toutes ces forces, de tous ces courants une littérature honnête, qui est l'expression de la vraie société du dix-neuvième siècle.

Mais faudrait-il demander à la littérature d'un peuple ou d'une époque quelconque de l'histoire, la règle du beau, de l'idéal, du goût en un mot, règle que nous recherchons en vain dans la mobilité d'appréciations de l'individu ? Ici, encore, l'expérience nous indique la route à suivre, et nous pouvons nous convaincre que le

goût d'une nation est loin d'être celui d'une autre : il en est de même pour les époques. Où donc aller chercher la règle, le *criterium* du goût, c'est-à-dire du beau, du vrai et du bien ? Dans le sentiment universel ; c'est en effet le seul moyen de sortir du champ de l'arbitraire et de donner à la critique un fondement plus sûr que le goût d'un écrivain ou d'une nation. Nous ne devons donc jamais dire :—cela est bien parceque cela me plait : mais—cela est bien parceque cela plait à toutes les nations éclairées. Le goût en effet, de tous les pays et de tous les temps, voilà ce qui ne change pas.

" Il y a, dit un écrivain [1], dans toutes les âmes bien nées, des impressions que rien ne peut détruire et qu'on est toujours sûr de réveiller : ce sont, pour ainsi dire, des cordes toujours tendues, qui frémissent de siècle en siècle et de pays en pays ;—c'est elles qu'il faut toucher."

Si donc nous ne voulons pas nous écarter de la route du beau et faire preuve de goût, veillons à ce que cette précieuse harmonie des cœurs et de l'esprit, du fond et de la forme, cette alliance du sentiment qui remue et de la raison qui persuade, soit sans cesse le but de nos efforts.

Quelles sont les œuvres de l'esprit humain qui ont échappé aux ravages du temps, qui n'épargne rien de ce qu'il peut détruire ? Etudions-les, et nous nous apercevrons qu'elles ont été la plupart dessinées par un esprit juste et animé par un sentiment vrai.

Cependant reproduire le beau, le bon et le vrai ne suffit pas : il faut encore que cette vérité, qui illumine notre âme, serve aux autres âmes, car à mérite égal, soyons assurés que les œuvres les plus utiles sont les plus impérissables.

Caractère de vérité, caractère d'utilité, caractère de variété et de grandeur, tel est donc l'apanage du beau idéal de ce monde ; c'est aussi la règle suprême du goût, ce sentiment appréciateur des beautés et des défauts de l'art et de la nature.

1 Thomas.—*Essais sur les Eloges.*

J.—R.

II

LE GOUT.

APPLICATION.

L'exposé lucide que vient de vous présenter mon ami, M. Royal, me dispense d'une entrée en matière bien longue sur le sujet qui nous occupe. Il ne s'agit plus, Messieurs, que d'examiner sous quelques points de vue, les règles que nous devons suivre dans l'application que nous sommes appelés à faire de cette belle et noble faculté.

Je sens mieux que personne la difficulté de l'entreprise, je prévois, qu'en matière de bon goût je suis sur un terrain glissant où, un jugement hasardé de ma part pourrait m'attirer les reproches peut être les plus mérités. Présenter la voie que nous devons généralement suivre en matière de bon goût, rechercher le véritable flambeau qui doit éclairer nos pas dans ce sentier quelquefois obscur et difficile, être positif et juste, voilà donc la ligne qui m'est tracée d'avance et que j'essaierai de suivre si vous voulez bien m'accorder quelques instants votre bienveillance ordinaire.

Et d'abord, Mesdames, que la crainte de suivre dans tous ses détails les fils d'une longue dissertation philosophique ne vous effraie point : rassurez-vous ; au supplice d'entendre un mauvais orateur je n'ajouterai pas celui d'une interminable oraison. D'ailleurs, si le sujet que nous avons choisi pour matière d'entretien offre bien son côté sérieux et ses hautes données philosophiques et spéculatives, il a aussi l'avantage de pouvoir joindre l'utile à l'agréable. En effet, Mesdames, nous permettre de vous parler du bon goût, c'est nous autoriser à faire le juste éloge de cette faculté exquise que vous possédez si particulièrement, c'est nous permettre de vous présenter un tableau charmant, dont chaque trait, chaque nuance devra être un reflet des grâces qui vous distinguent ; ou du moins s'il n'en est pas ainsi, la faute n'en devra retomber que sur le pinceau d'un artiste aussi inhabile.

Ceci posé, nous nous demandons,— qu'entend-t-on généralement par bon goût ? Quelles régles faut-il suivre, pour bien juger du bon goût ? Qu'est-ce que le bon goût en fait de littérature, de musique, de peinture et de modes ?

*
* *

Le bon goût, répondons-nous, c'est quand à son objet, ce qui satisfait l'esprit ou l'intelligence, le cœur et la raison, c'est ce qui est beau, ce qui est bon et ce qui est vrai, et quant à son sujet, c'est la faculté que nous possédons d'apprécier justement les objets qui possèdent ces triples qualités. Il y a aussi le bon goût au point de vue physique et qui tend à satisfaire nos appétits matériels, mais dont il n'est pas ici question.

La vue du beau satisfait l'esprit, parce qu'il y a dans le beau, le cachet de l'unité, et de l'ordre, parceque c'est quant au beau physique ou la belle nature ou sa fidèle reproduction, et quant au beau moral, sa parfaite conformité avec les aspirations du cœur et de l'intelligence. Il y a dans tous les esprits une idée du beau, dit le Père André (*Du Beau*, p. 3. Edition 1864.)

Le bon contente le cœur, par ce que le cœur est le siége des affections et que notre âme étant un rayon d'amour émané de l'amour divin, tend sans cesse à converger vers son centre sublime et cherche naturellement dans tous les objets qui la frappent l'idéal qu'elle désire. Le cœur est naturellement aimant, il cherche et désire ce qui est moral. L'imagination, ce prisme trompeur, qui, à son gré, rend quelquefois les hommes heureux ou malheureux, doit ici céder le pas à la raison et à la vérité. C'est que la vérité est à la fois la vie et la nouriture de l'âme elle est son véritable flambeau et le guide le plus fidèle de nos vacillantes fantaisies. La raison, en juge sévère et impartial, prononce donc en dernier lieu, sur l'utilité de l'objet, sa raison d'être, et décide par le raisonnement que l'objet considéré étant beau, bon et utile est nécessairement doué de bon goût.

Or, c'est ce jugement universel et invariable, porté par tous les peuples sur un même objet, qui est la seule règle, le seul *criterium* par lequel nous puissions décider avec justesse que cet objet est doué de bon goût en autant qu'il plait universellement et qu'il est partout jugé beau, bon et vrai. Que l'on considère un instant, les objets sur lesquels nous sommes appelés à rendre un jugement, et à décider s'ils sont de bon goût, et l'on remarquera toujours que là où l'âme dans son triple désir du beau, du bon et du vrai n'est pas satisfaite, là aussi l'on ne saurait dire que cet objet est de bon goût. En effet, cet objet manque de goût, est-il dit, soit parce qu'il y manque de l'ordre ou de l'unité, c'est-à-dire qu'il est contraire à la beauté, soit parce qu'il est méchant ou immoral c'est-à-dire contraire à la bonté, soit enfin parce qu'il est le fruit d'une fausse imagination c'est-à dire contraire à la saine raison ou à la

vérité, et toujours, par le seul fait que l'un de ces attributs essentiels au goût, ne se rencontre pas dans l'objet considéré, nous en concluons que cet objet manque de bon goût. Voulons-nous parvenir sûrement à la connaissance des objets doués de bon goût, examinons donc soigneusement si ce qui nous frappe répond bien à toutes les exigences morales de notre être, et avant de prononcer voyons toujours d'avance que l'esprit, le cœur et la raison soient satisfaits.

*
* *

DU BON GOUT DANS LA LITTÉRATURE.

Pourquoi le goût se montrerait-il moins sévère, moins judicieux dans le choix des productions littéraires que dans celui des aliments? Je le demande, à tout homme de bon sens, dit M. Descurets, est-ce que la vie de l'intelligence n'est pas aussi précieuse que celle des organes? Il faut convenir, Messieurs, que c'est en effet dans la belle et saine littérature que nous rencontrons les aliments les plus propres à cultiver, à ennoblir le sentiment du bon goût. C'est donc surtout en étudiant les travaux modèles de ces écrivains et orateurs célèbres qui ont été universellement loués et approuvés que l'on peut recueillir les meilleures productions en fait de bon goût. Tout y est marqué au cachet de l'unité, de la moralité et de la raison. " Pour qu'un ouvrage d'éloquence ou de poësie soit vraiment beau, il ne suffit pas, dit le P. André, qu'il ait de beaux traits ; il faut qu'on y découvre une espèce d'unité qui en fasse un tout bien assorti..... En lisant un ouvrage on lit aussi l'auteur...on veut trouver un tableau dont la perspective soit un honnête homme."

Que l'on considère, un instant, cette foule de productions littéraires que nous offre l'esprit créateur de notre siècle. Il y en a de tous les genres et malheureusement pour tous les prix. Combien peu parmi ces œuvres diverses répondent de manière à satisfaire l'esprit, le cœur, et la raison ! Sous le prétexte spécieux de peindre avec fidélité les beautés de la nature ou les caractères de la société, tels écrivains ne craignent point de salir leurs plus belles pages de la boue infecte des rues. Ils font disparaître les quelques beautés que renferment leurs ouvrages sous des amas de descriptions ridicules et de hors d'œuvres qui choquent le bon goût. Ce sont des mines profondes, où gisent peut-être quelques fragments d'un précieux métal, mais dont l'exploitation coûte trop cher. La liberté de la raison dégénère pour eux en licence, le cœur manque de bonté pour les héros de leurs romans, et l'esprit chercherait en

vain dans leurs tableaux cet idéal d'unité et d'harmonie qui caractérise partout les productions de la belle littérature.

Avouons ici, cependant, bien que nous ne prétendions aucunement excuser les abus, que beaucoup de productions littéraires ne nous révoltent que précisément parce que les auteurs ont été trop fidèles dans la description des fautes et des travers du siècle. L'école réaliste a bien ses défauts, mais elle a aussi des productions vraies et fidèles, et il serait injuste de condamner toute la classe romantique pour la faute de quelques disciples égarés : " C'est bien, à ces corrupteurs de l'art, dit M. Descurets, que s'adressait Andrieux, quand il disait, avec sa malicieuse bonhomie : Sans doute rien n'est beau que le vrai, mais Boileau ne prétend pas que tout ce qui est vrai soit beau." Non, certes, tout ce qui est vrai n'est pas beau à voir ni bon à entendre ; il y a donc les limites du bon goût que le réalisme ne saurait outrepasser, et aussi quand l'art descend jusqu'à la reproduction des scènes les plus infimes de la vie, il doit toujours s'arrêter là où des peintures trop fidèles ne saurait que blesser ce sentiment.

Est-il besoin, ici, de présenter, par contraste, à ces écrivains par trop libres ces pages admirables que le génie et le bon goût de notre siècle légueront, comme monuments, à la postérité ? Ce qui distingue nos écrivains modernes est le but noble et élevé qu'ils se proposent dans leurs travaux. Ils dédaignent en général, ces ouvrages futiles, qui énervent les âmes et portent la corruption dans les mœurs des populations. L'expérience démontre, en effet, que les fades compositions, les romans à sensation n'ont pas un éclat bien durable ; ils disparaissent bientôt semblables à ces météores qui brillent pendant quelques instants à l'horizon pour rentrer ensuite dans une plus complète obscurité. Si l'on cherche à saisir et à développer les causes de ce fait, il est évident qu'il résulte de ce que la masse des populations dédaigne ces sortes de productions littéraires et qu'elle s'attache en général d'avantage aux œuvres essentiellement douées de bon goût. La cause en est peut-être aussi parce que la plupart de ces romans sont anti-religieux ; or, un ouvrage dont les principes sont contre la morale est un travail qui porte en soi les germes de sa destruction, c'est un ennemi commun. La religion, est en effet le grand pivot sur lequel roule toutes les choses humaines ; dès lors qu'elle est attaquée, le bien être de chaque individu mis en danger exige aussitôt la suppression de l'aggresseur.

Les œuvres qui resteront, celles que la postérité recueillera avec soin sont donc les œuvres utiles en tous genres qui auront su agrandir le domaine de l'intelligence, régler l'influence des passions en les faisant servir au bien-être de chaque individu, et per-

fectionner la raison en lui faisant connaître et aimer cette vérité suprême sans laquelle notre être tout entier s'étiole et languit. En d'autres termes, les œuvres littéraires, destinées à passer à la postérité sont celles marquées au coin du bon goût, celles qui sont belles, bonnes et vraies ou utiles.

*
* *

DU BON GOUT DANS LA MUSIQUE.

Si la nature m'eut doué du talent inappréciable, et que possède à un si haut degré la plus belle moitié de mon auditoire, d'être un bon musicien, il me serait ici facile de vous présenter cette partie de mon sujet sous ses traits et ses couleurs les plus saisissants.

Si le goût de l'art musical est chose assez commune, la vraie perfection artistique est rare. On se contente, d'ordinaire, de ce qui flatte l'oreille sans examiner les sources d'où provient le bon goût, l'exquise délicatesse de cet art divin. " Un ancien auteur de musique, dit le Père André, dont nous avons le traité dans la collection des musiciens grecs, entre dans son sujet par un enthousiasme digne de sa matière :

Profanes, fuyez de ces lieux,
Accourez, amateurs des beautés éthérées,
Ce n'est qu'aux âmes épurées
Que se doit adresser le langage des dieux."

Sans porter notre enthousiasme musical et lyrique aussi loin, qu'il suffise pour nous de constater qu'en fait de productions musicales comme en fait de productions littéraires, ce sont celles qui portent l'empreinte du bon goût, celles qui sont belles, bonnes et utiles, qui remportent les plus beaux succès.

Ce qui fait la beauté de la musique c'est son harmonie ; ce qui fait sa bonté, c'est, qu'à son gré, elle soulève ou apaise les passions, fait sourire ou pleurer, convertit un furieux en un homme doux et paisible ; ce qui fait son utilité, c'est qu'elle s'adapte à toutes les péripéties de la vie : elle traverse les airs au-dessus des fumées de la bataille, elle soupire comme la prière sous les voûtes du temple ; elle est joyeuse au milieu des fêtes et des plaisirs, elle est triste et sombre lorsqu'elle gémit sur les tombes qui se referment pour toujours. Nous rencontrons le musicien partout, et nous en avons sans cesse besoin. Ce qui fait le degré de bon goût d'une pièce de musique est donc le rapport, plus ou moins fidèle, qui existe entre

cette composition et le sujet auquel elle se rattache, c'est la beauté, la moralité et l'utilité de son objet particulier. A l'idée de beauté se lient celles d'ordre, d'ordonnance du dessein général de la pièce ; à l'idée de moralité et d'utilité celle d'éviter les contrastes ridicules, de porter, par exemple, à l'église, le ton des musiques d'opéra, ou de faire d'une marche funèbre une composition de théâtre. Un musicien qui chercherait trop à contenter l'oreille par des nombres sonores et des progressions harmoniques, sans être sûr de l'empire qu'il veut et qu'il doit exercer sur l'âme dans les circonstances particulières où se trouvent ses auditeurs, risquerait donc fort de voir assimiler au burlesque ses plus belles inspirations.

Or, comment ne pas voir que de ces quelques notions découle, pour le véritable musicien, la nécessité d'une étude sérieuse et approfondie de son art ? Qui ne comprend que la raison, en nous montrant l'influence qu'exerce la musique aux diverses phases de la vie, nous montre par là-même l'obligation pour le musicien de se rendre capable et digne d'exercer cette influence ? Or, ce n'est que par l'étude des meilleures productions et en s'appliquant, de bonne heure, à bien discerner les œuvres de bon goût, qu'il est donné d'atteindre ce résultat. Il ne faût pas croire que le caractère inventif du génie musical, plus que celui de la littérature, excluent l'imitation : " Je ne connais point de grands hommes qui n'aient adopté des modèles," dit Vauvenargues. [1] Imiter, d'ailleurs, n'est pas copier servilement, c'est se pénétrer d'une pensée et la rendre librement ; c'est étudier, se former, polir son esprit, assimiler ses inspirations et régler ses compositions sur un modèle pour lequel on sent quelque prédilection. C'est de là que naissent les écoles, et nous savons que chaque école est fière de ses célébrités, qui, tout en imitant leur maître, ont su conserver leur caractère propre, leur originalité naturelle.

Qu'il nous suffise donc, ici, d'avoir indiqué brièvement ou réside le bon goût en matière musicale et les précautions que doit nécessairement prendre celui qui veut être appelé à exercer un jour l'influence salutaire de cet art sublime et divin.

*
* *

DU BON GOUT DANS LA PEINTURE.

Ce que nous venons de remarquer au sujet de la musique peut ici, s'appliquer aussi pour ce qui a rapport à la peinture.

Tous les jours il n'y a personne d'entre nous qui n'ait à contem-

1 Introd. à la Connaissance de l'Esprit Humain. (1746).

pler et à juger quelque tableau. Or, le mode d'appréciation que nous suivons pour arriver à une conclusion certaine sur le mérite et le bon goût d'un ouvrage de ce genre est de nous demander intérieurement ce tableau, est il beau, bon et vrai? Nous nous plaçons d'abord au seul point indivisible qui soit le véritable endroit pour pouvoir bien juger de l'effet général du tableau, la perspective est notre guide et nous lui obéissons. Nous admirons alors avec quelle adresse l'artiste a su concentrer, en si peu d'espace, les couleurs les plus diverses en sorte que les teintes amies semblent se rechercher et s'embellir mutuellement et les couleurs ennemies, divisées par des ombres bien menagées, s'allier cependant les unes aux autres pour former un tout agréable et beau. L'ordonnance et la distribution des parties, la justesse des attitudes, la perspective des personnages, la gradation des nuances tout nous charme et nous l'exprimons en disant—ce tableau est beau. Satisfaits de la beauté du travail nous remarquons avec quel soin le génie de l'artiste a su trouver les vraies teintes du naturel, placer ici la riante gaieté de la verdure, là le bleu limpide du ciel, donner à ses personnages, à ses draperies les teintes et les nuances appropriées aux temps et aux lieux choisis, en sorte que tout y est si fidèle, si animé, que notre raison décide de plus que ce tableau est vrai et naturel. Mais si cette peinture n'était que belle et fidèle nous ne serions point encore tout-à-fait satisfaits, car nous savons qu'un tableau peut être beau, dans le fini du travail, vrai et fidèle dans sa reproduction et cependant n'être point bon ou moral dans son objet. Mais si, continuant notre appréciation, nous découvrons que ce tableau satisfait de plus les aspirations du cœur, en nous offrant un exemple de bonté et de moralité, alors nous décidons et tout le monde décide que cette peinture étant belle, bonne et vraie est aussi marquée au cachet du bon goût. Il y a de l'unité dans son ensemble, la colorisation est parfaite, l'objet fidèle et instructif, nous ne saurions lui refuser, ce qui la distingue, un caractère de bon goût indépendant de nos goûts passagers et de nos opinions individuelles.

*
* *

DU BON GOUT DANS LES MODES.

Il faut convenir que nous touchons ici au point le plus controversé de notre thèse. Et d'abord, qu'il nous soit permis, afin de mettre des bornes à un sujet qui n'en a pas, de restreindre ici le mot *mode* à la convenance universellement reconnue dans les vêtements et dans les parures adaptée aux temps, aux lieux et à toutes

les circonstances qui l'accompagnent. Le bon goût en fait de modes consiste donc, à notre point de vue, à bien juger de cette convenance telle que reconnue relativement à sa beauté, sa moralité et son utilité.

Il est juste d'abord, de constater ici, qne le luxe et le faux étalage tirent leurs forces premières de la variété infinie des modes et de leurs ridicules caprices. L'on a beaucoup écrit contre le luxe, et c'est avec raison que l'on a dit qu'il fallait, pour le combattre, s'attacher surtout à diminuer les exigences des modes. Mais c'est là un moyen difficile à mettre en pratique et nous craignons fort que les modes, même les plus dispendieuses, n'en subsistent pas moins, nonobstant le luxe qu'elles engendrent, et les belles théories que l'on débite contre elles. Il faudrait réformer le genre de vie et des habitudes prises et arrêter tout un torrent d'idées nouvelles.

Nous disions, il y a une certaine convenance en fait de modes, cette convenance peut être belle, bonne et utile, c'est-à-dire être de bon goût. Nous n'entreprendrons pas, Mesdames, de résoudre, ici, par des applications particulières, cette proposition délicate et difficile ; car outre que notre goût individuel n'est pas, sur un sujet aussi mobile, un juge irrécusable, nous craindrions fort de nous aliéner aussi les sentiments contraires, nombreux et respectables.

Un exemple : voudrions-nous, par hasard, discuter ici un moment et décider sur la beauté, la bonté et l'utilité de ce tout simple petit objet qui pour nous autres hommes, nous protégent la tête en été des rayons du soleil, en hiver des assauts de la neige et du froid—oui des chapeaux à la mode—un chapeau ! nous entendons déjà dire : le problème est facile—Pour nous, cependant, qui connaissons la force de l'esprit de parti, ou si on l'aime mieux la fermeté des convictions, nous n'entreprendrons pas de le discuter et de le résoudre. Qui pourrait en effet, sans trembler, condamner la forme ou la tournure de ces élégantes ailes de rubans et de velours qui, avec leurs plumages variés planent aujourd'hui, grâce aux faveurs de la mode, sur la tête de nos jeunes dames canadiennes. Les chapeaux avec rubans ou velours, guirlandes ou fourrures ont chacun leurs ferventes alliées et admiratrices, et malheur à qui prétendrait que le premier trop léger pour notre climat pourra occasionner des rhumes et des maux de têtes sérieux. La réponse serait déjà prête que, celui que l'on défend n'est plus *au goût* ni à la mode et que le velours ou une élégante fourrure avec les cheveux bien fixés sur une roue, à style tout-à-fait nouveau, décident sans appel que toutes les lois de l'hygiène sont en faveur du chapeau privilégié. Ainsi, Mesdames, de crainte de ne pouvoir décider une aussi importante question, nous la laissons, pour notre part, irrésolue, laissant

les frais de la contestation à payer à celui des deux chapeaux qui coûte le plus cher... Il en est de même, Mesdames, de cette infinité d'autres petits détails à la mode qui, en même temps qu'ils constituent un ornement indispensable aux élégantes toilettes de nos jours, portent aussi quelquefois malheureusement de rudes assauts aux bourses des généreux papas.

La mode a aussi exigé que chaque classe eût, pour ainsi dire, son costume particulier ; l'habit est souvent l'indice de la profession. Mais, laissons-là ces détails particuliers et disons que pour bien juger du bon goût d'une mode il suffit d'examiner si elle a les qualités requises, si elle est belle, bonne et utile.

La beauté d'une mode est facilement remarquée par l'empressement que le public met à s'en saisir, elle résulte du bon effet que produit l'ensemble et qui fait que l'œil aussi bien que l'esprit sont satisfaits. Le luxe et le faux étalage éblouissent plutôt qu'ils ne plaisent, c'est une étincelle qui jaillit, mais qui disparaît bientôt. La simplicité du costume est le signe d'un esprit sage et modéré ; le premier dénote l'orgueil, le second la prudence.

La bonté d'une mode se juge par sa moralité. C'est par la bienséance dans les costumes que l'on sauvegarde la morale publique, c'est à la fois la marque d'un bon esprit et d'une bonne éducation.

Enfin, tout le monde convient que l'utilité d'une mode est ce qui devrait être d'abord et en premier lieu considéré, cependant très-souvent il n'en est pas ainsi et nous voyons que la plupart du temps l'utilité est sacrifié aux caprices de la fantaisie. C'est ce qui explique le nombre infini des modes qui, chaque jour, vont, se renouvelant sans cesse, au gré et caprices des populations toujours avides de luxe et de nouveautés, nouveautés, avouons-le, quelquefois bien excentriques et ridicules.

Oui ! messieurs, les modes suivent l'impulsion que leur donne le souffle brûlant des multitudes, et semblables aux feuilles desséchées que le vent d'automne enlève et fait disparaître, elles ont-elles aussi leurs parures et leurs beautés qui passent et se fanent bien vite. Nous en parlons quelquefois avec regret tout comme à l'approche des frimas nous parlons avec regret des belles journées de l'été, mais il ne devrait pas en être ainsi car de nouvelles modes viendront qui enlèveront encore nos suffrages comme de douces températures reviendront bientôt nous faire oublier les ennuis de l'hiver. La mode est la reine du jour, elle sera l'exilée, la proscrite du lendemain et de gentilles petites mains signeront, sans trembler son arrêt de mort. Elle est le mobile emblème de la volonté turbulente des peuples, car comme l'a dit un grand homme, il faut tou-

jours quelque chose de nouveau pour satisfaire l'anxiété des populations.

*
* *

Nous venons, Messieurs, de jeter un rapide coup-d'œil sur diverses phases d'une matière qui, certainement mériterait d'être plus approfondie ; mais, comme le voyageur qui doit arriver à heure fixe, au terme de son voyage, nous n'avons pu, comme lui, que nous arrêter, un instant, aux différents points que nous avons rencontrés sur notre route, et nous nous hâtons de terminer ici ces quelques considérations de peur d'outrepasser les précieux instants que l'on a bien voulu nous accorder. En définitive, nous disons donc que si nous jetons un regard sur tout ce qui nous environne, sur ce brillant panorama de la société qui se déroule sans cesse devant nous, nous voyons que le sentiment du bon goût est constamment appelé à juger de tous les objets qui nous frappent. C'est une sentinelle placée par la main de Dieu, qui veille à la porte de notre cœur et en défend l'entrée à tout ce qui pourrait lui nuire et lui déplaire. Si nous voulons suivre, avec avantage les prudents avertissements que nous donne cet ami vigilant, rappelons-nous donc sans cesse que la règle la plus sûre, pour nous guider dans nos appréciations, est de consulter d'avance les exigences de l'esprit, du cœur et de la raison, en d'autres termes, voyons toujours que l'objet soit beau, bon et utile. De cette manière la morale et le bon sens seront toujours sauvegardés.

Chs. de Lorimier.

HISTOIRE DU CANADA.

OU EST MORT MONTCALM ?

Nous exprimions naguère, dans le *Journal de Québec*, le désir de voir certains points de notre histoire scrutés avec la rigoureuse précision que Nieghbur apportait dans ses investigations, et, au moment même où nous invitions nos archéologues et nos littérateurs à faire luire sur ces questions le flambeau de la critique, une importante découverte dévoilait au grand jour un mystère que deux siècles de méditations, en Europe et en Amérique, n'avaient pu éclaircir : *la tombe de Champlain*, le fondateur et le *premier gouverneur de Québec*. Osons donc croire que l'on ne s'arrêtera pas en si beau chemin, que de nouvelles tentatives, en pareille matière, préluderont à de nouveaux succès.

Les lettres canadiennes, il faut l'avouer, depuis quelques années, ont été douloureusement éprouvées. Que de brillants météores sont disparus de leur horison ! Illustre phalange ayant nom, Holmes, Viger, Garneau, Ferland, Faribault, seriez-vous descendue tout entière dans la tombe, sans postérité, sans successeur ? nous ne le saurions croire, tant s'en faut. Chaque jour voit éclore des écrits accusant des plumes exercées, habiles, — laborieuses. Plusieurs réclament, plusieurs ont déjà obtenu le droit de cité dans la république des lettres. A ceux d'entre eux qui sont engagés dans des

travaux historiques, et pour les distraire un moment de leurs utiles travaux, nous nous permettrons de poser la question suivante :

" Où est mort Montcalm ? "

En 1863, un de ces nombreux " jeune Napoléon " que la grande armée du Potomac a successivement comptés dans ses rangs, — le général McLellan, se trouvant, par hasard, sur les rives du lac George, pas bien loin de ce Carillon que le sang de nos victorieuses milices a consacré en 1758, jugea expédient, afin de distraire l'attention des désastres que lui avaient infligés les petites armées du Sud, de noircir gratuitement la mémoire d'un absent — un noble frère d'armes — le héros de Carillon, Louis Gozon de Montcalm. Le valeureux champion de la démocratie prit pour texte, la prise du Fort George par les troupes françaises et les milices canadiennes, commandées par Montcalm, en 1758.

Il est superflu maintenant de raconter les détails de cette regrettable affaire : les trente-six tribus d'indiens, alliés des Français, ayant, pendant la nuit, obtenu accès aux boissons fortes du camp anglais, sous l'effet de ce poison commirent, après la capitulation, d'horribles excès, sans égard aux ordres, aux prières même de Montcalm et de ses officiers : scalpant sans merci hommes, femmes et enfants. Il était facile, il était opportun de pulvériser les arguments du chevaleresque yankee ; c'était, de plus, une tache douce à un canadien que de réunir en un seul dossier les pièces justificatives de ce procès jugé il y a plus de cent ans. Afin de placer sous son vrai jour ce lamentable drame, nous publiâmes " *Le Massacre du Fort George*, ou *Mémoire de Montcalm vengée*," en français d'abord, puis en langue anglaise dans la seconde série des *Maple Leaves*. Le même sentiment qui nous faisait prendre la plume alors pour venger une mémoire si chère à tout Canadien-Français, nous pousse à nous enquérir du lieu où le héros rendit le dernier soupir : ce point, nonobstant l'aplomb de plusieurs historiens, nous paraît rien moins qu'éclairci.

Ouvrons nos annales.

Une des relations les plus complètes, les plus circonstanciées des incidents avant, pendant et après le siége de 1759, c'est le journal tenu par le Capitaine John Knox, officier servant sous Wolfe. Cette relation seule fournit les matériaux de deux *in-quartos* de près de 500 pages chaque. Knox est un témoin qui a *vu*, qui a *entendu*. Voyons l'entrée du 14 septembre 1759, 2e vol., p. 76 : " Hier soir," y est-il dit, " le Brigadier-Général Townshend alla, avec un détachement de deux cents hommes, à l'Hôpital-Général des Français, situé sur la rivière St. Charles, près d'un mille de la cité : c'est un couvent de religieuses de l'ordre de St. Augustin, les-

quelles, par esprit de charité et de piété, prennent soin des blessés et des infirmes, officiers et soldats. Cette maison se soutient par le revenu de certaines terres; en outre, le Roi de France lui accorde une subvention annuelle et y maintient, à ses frais, une table pour les officiers convalescents, directeurs, chirurgiens, apothicaires, etc. Le Brigadier (Townshend) y trouva un piquet commandé par un officier, mais il prit possession du couvent immédiatement, en y plaçant un capitaine et sa garde; l'infortuné marquis de Montcalm y était alors, blessé à mort, et auprès de lui, pour lui prêter secours, l'évêque et ses chapelains." Voilà un contemporain, un acteur de cette scène, comme l'on voit, très-positif, très-circonstancié dans ses détails, et selon toute apparence nullelement intéressé à travestir cet incident. D'après Knox, Montcalm, le 13 septembre 1759 au soir, gisait mourant à l'Hôpital-Général, quartier-général des blessés. L'extrait mortuaire du marquis corrobore quelques unes des particularités mentionnées par Knox; on y lit: " Muni des sacrements qu'il (Montcalm) a reçus avec beaucoup de piété et de religion." [1]

Il est aussi allégué dans la *Relation d'une Religieuse de l'Hôpital Général*, témoins oculaire, que l'Evêque de Québec se retira, pendant le siége, à Charlesbourg: s'il s'y trouvait encore, comme il est plus que probable, le 13 septembre, rien de plus facile pour lui que de se rendre, en traversant le pont de bateaux, de Charlesbourg à l'Hôpital-Général pour y administrer le général à son heure suprême, comme le dit Knox.

Il est de plus constaté que la presque totalité de l'armée française en fuite se dirigea des Buttes-à-Neveu sur le St. Charles et se retira, au moyen du pont de bateaux, dans ses retranchements à Beauport. Peu se hasardèrent à entrer en la ville de Québec, position presque intenable pendant le siége, puisque la cathédrale, l'évêché et près d'un tiers des résidences n'étaient plus que des décombres; position doublement exposée, avec une flotte ennemie

1 Extrait du Régistre des mariages, baptêmes et sépultures de la Cathédrale de Québec pour 1759.

L'an mil sept cent cinquante-neuf, le quatorzième du mois de septembre, a été inhumé dans l'église des Religieuses Ursulines de Québec, haut et puissant seigneur Louis-Joseph Marquis de Montcalm, Lieutenant Général des armées du Roy, Commandeur de l'ordre Royal et militaire de St Louis, Commandant en chef des troupes de terre en l'Amérique septentrionale, décédé le même jour de ses blessures du combat de la veille, muni des sacrements qu'il a reçus avec beaucoup de piété et de religion. Etoient présents à son inhumation, MM. Resche, Cugnet et Collet, Chanoines de la Cathédrale, M. de Ramezay, Commandant de la place, et tout le corps des officiers.

(Signé)

Resche, Pire Chan.,
Collet, Chan.

devant la ville et une armée victorieuse campée à quelques mètres des murs. Pourquoi alors aurait-on transporté le pauvre général, blessé à mort, dans la ville ?

Ouvrons la relation d'un autre témoin oculaire, le journal du chevalier Johnstone, l'aide-de-camp du général Lévi, présent à la bataille des Plaines d'Abraham. Traduisons :

" Le Marquis de Montcalm, s'efforçant de rallier les troupes dans leur fuite sans ordre, reçut une blessure dans le bas-ventre.[1] On le transporta de suite à Québec et on le déposa dans la maison de M. Arnoux, chirurgien du Roi, lequel se trouvait absent, ayant accompagné M. de Bourlamarque. Le frère cadet d'Arnoux ayant examiné la blessure, la déclara mortelle. Cet homme vraiment grand et estimable entendit Arnoux prononcer son arrêt de mort avec une âme pleine de fermeté ; son esprit était calme et serein ; sa figure douce et conciliante ; avec une indifférence parfaite s'il mourrait ou s'il en reviendrait. Il pria Arnoux de lui dire combien d'heures de vie il lui accordait : Arnoux lui dit qu'il pourrait vivre jusqu'à trois heures du matin .....

.....

Quand j'appris le malheur de M. de Montcalm, je lui envoyai de suite son domestique Joseph, le priant de me dire si je pouvais lui être d'aucune utilité, et que, dans ce cas, j'irais le voir à Québec immédiatement. Joseph me rejoignit en un instant à l'ouvrage à Corne.[2] Sa réponse m'émut jusqu'aux larmes : " Il était inutile de le rejoindre, attendu qu'il ne lui restait que quelques heures de vie ; il me conseillait de me tenir avec Poularier jusqu'au retour de M. de Lévi à l'armée."

D'après le Chevalier de Johnstone, Montcalm blessé aurait été transporté à Québec, à la maison d'Arnoux, père, chirurgien du roi. La maison du chirurgien Arnoux, nous dit-on, couvrait jadis le site où s'élève maintenant l'Hôtel-de-Ville.

Ouvrons maintenant l'*Histoire du Canada* par Bibaud, page 383, tôme 1er : " Le général Montcalm fut porté dans la ville après sa blessure, et mourut aussi le 14 au soir....." Son corps fut enterré dans un trou qu'une bombe avait fait dans l'église des Ursulines."

Voyons l'*Histoire du Canada* par Garneau, page 213, édition de 1848, tome III : " Il rendit le dernier soupir le lendemain matin de la bataille, au Château St. Louis, et fut enterré le même soir, à

1 On fit courir le bruit, en Canada, que la balle qui tua ce grand, cet excellent, cet honnête homme, ne fut pas tirée par un fusil anglais. Mais je n'ajouterai jamais foi à ce propos. (*Note du Chevalier Johnstone*).

2 L'ouvrage à Corne était derrière la villa de G. H. Parbe, écr., sur le chemin qui conduit à Charlesbourg.

la clarté des flambeaux, dans l'église conventuelle des Ursulines en présence de quelques officiers."

L'*Histoire des Ursulines de Québec*, travail, qui, par sa précieuse masse de renseignements, doit être considéré comme une autorité, dit, 2e vol., p. 331, que Montcalm expira au Château St. Louis.

Le manuscrit de Fraser ne dit mot ; nous ne nous rappelons pas d'avoir trouvé aucun détail sur cet incident dans Mante. Venons en maintenant, à une autorité des plus concluantes : le *Cours d'Histoire du Canada* de l'abbé Ferland — au deuxième volume qui vient de paraître, page 579, dit que Montcalm après avoir été blessé fut " enlevé et porté dans la maison du Sieur Arnoux, [1] médecin," page 582 — il est de plus allégué " que tous les blessés " étaient à l'hôpital général et l'on mentionne la sépulture de Montcalm aux Ursulines sans dire où il est mort—ce qui nous ramène à la version du chevalier Johnstone relativement au transport de Montcalm blessé à la maison du chirurgien Arnoux.

Le journal du siége par Jean Claude Panet, finit au 9 sept. 1759. L'opuscule intéressant : " *Notes on the Plains of Abraham* publié en 1858 à Gibraltar par le Lieut.-Col. Beatson, officier du génie, longtemps en garnison à Québec, et que nous avons connu — ouvrage enrichi des renseignements que feu M. Faribault et Messire Maguire lui avaient fournis, mentionne que Montcalm expira " au Château St. Louis et rapporte l'entrée de Montcalm dans la ville vraisemblablement par la porte St. Louis en les termes suivants : " " Supported by two grenadiers—one on each side of his horse—he re-entered the city : and in reply to some women who, on seeing blood flow from his wounds when he rode down St. Louis street, on his way to the Château, exclaimed :—*Oh mon Dieu ! mon Dieu ! le marquis est tué ?* —courteously assured them that he was not seriously hurt, and begged of them not to distress themselves, on his account.—*Ce n'est rien ! ce n'est rien ! Ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies.*" Ces particularités, nous informe le Col. Beatson, lui avaient été communiquées par son ami G. B. Faribault, qui les tenait de feu l'Hon. J. M. Fraser, petit fils d'un des officiers de Wolfe. M. Fraser pour sa part les tenait d'une des plus anciennes femmes de Québec, qui, à l'âge de dix huit ans, se rappelait l'entrée de Montcalm après la bataille des Plaines.

Nous nous rappelons bien que feu l'abbé Ferland était rien moins que positif sur l'endroit où le rival de Wolfe expira. Un an

1 Arnoux me donna cette version de ses derniers moments. (*Note du Chevalier Johnstone*).

avant sa mort, il répondait d'abord à une personne qui lui posa la question : "Où Montcalm est-il mort ?"—" au Château St. Louis,"—puis se ratrapant, il avança ingénuement qu'il ne le savait pas. Tout en laissant croire que Montcalm acheva sa carrière chez Arnoux, (page 579) il ne le dit pas positivement. S'il nous est permis d'invoquer la tradition, M. Lafleur, employé au bureau de la Trinité à Québec, nous permet de citer de son journal, l'entrée qui a trait à Montcalm. M. Lafleur, vieux milicien de 1812, et maintenant âgé de près de 75, a recueilli avec soin une foule de particularités, ayant trait au siége de 1759 et à l'invasion des Bostonnais en 1775-6. Il consigne donc en son journal une rumeur très-accréditée dans sa jeunesse. Une jeune fille, parente de M. Malouin, de cette ville, se rappelait avoir vu Montcalm entrer en ville vers 11 heures du matin de la fatale journée : " A cheval, haletant, blessé à mort, par la porte St. Jean, et non par la porte St. Louis, et se dirigeant vers la rue St. Louis ;" cette jeune fille semblait croire que Montcalm expira *en dedans* de la ville. Quoiqu'il en soit, le poids des autorités est contre Knox qui le fait expirer à l'Hôpital-Général. Nous n'avons jamais ouï dire que les registres de cette ancienne maison contenaient aucune *entrée* à l'appui de l'assertion de Knox.

Il paraît certain que Montcalm blessé fut d'abord déposé chez Arnoux. S'il quitta la maison du chirurgien, ce qui jusqu'ici n'appert pas, pourquoi n'aurait-il pas clos sa carrière dans *sa* maison sur les remparts, et sur le site de laquelle la résidence de R. W. Wurtele, courtier, a été depuis bâtie. En tous les cas, voilà une fort jolie question pour nos archéologues ; nous la leur laissons.

J. M. LeMoine.

Sillery, août 1867.

MADEMOISELLE PRENTICE ET LORD NELSON.

(*La scène se passe à Québec—au Chien-d'or, vers* 1786.)

Quelques mots sur les jolies femmes en général, et sur une jolie québecquoise du siècle passé, en particulier.

Les femmes jeunes et jolies, ont signalé leur présence parmi les enfants d'Adam par d'étranges bouleversements : qui en doute ? Leur règne, bien qu'éphémère de sa nature, a laissé des traces indélébiles. Vouloir nier que les plus grands hommes, les guerriers les plus farouches se sont sentis désarmés, faisaient piteuse figure, ont amené pavillon en présence de ces visages roses de dix-huit ans, ce serait vouloir supprimer de l'histoire Hélène, Aspasie, Cléopâtre, Louise La Vallière, Mlle. Lecouvreur, Ninon, Emma Hamilton, etc ; etc ; etc.

Un poëte français résumait cette irrévocable maxime en ces mots :

" C'est l'amour qui fait le tour de la ronde."

Un barde d'Albion :

" T'is love that makes the word go round."

Cherchez, si vous en avez le loisir, ce qu'en pensaient Goëthe et le Tasse.

Pour le quart-d'heure, écoutez ce qu'en dit le chantre des Harmonies, *Lamartine*, dans sa vie de Nelson, page 16. La scène se passe à Québec vers 1786.

Parmi ces traditions légendaires que le temps a groupées, autour de notre vieille forteresse, il en est une qui, pour n'avoir pas été suffisamment examinée, n'en est pas moins vivace ; un des premiers qui la mentionne est le capitaine John Knox, officier de Wolfe, dans son volumineux journal du siège de 1759. La mémoire de

Philibert, l'effroyable vengeance infligée au coupable, aussi bien que l'inscription au dessus de la porte, tout prête au *Chien d'or* un caractère particulier de mystère.

C'est également au *Chien d'or* que se tenait ce fameux *café*, fréquenté par nos grands pères pendant l'invasion d'Arnold et de Montgomery. Le Boniface y était un monsieur Prentice ; [1] Richard Montgomery vraisemblablement y séjourna vers l'époque du siège de 1759, alors qu'il servait dans le 17e régiment anglais ; il était connu des hôtes, puisque le 1er ou le 2 janvier 1776, on s'adressa à Madame Prentice pour identifier le cadavre du ci-devant officier britannique devenu chef des rebelles Yankees ; de fait, elle le reconnut par une ancienne blessure qu'il avait à la figure. Le café continua d'être achalandé. La fille de la maison, paraît-il, était douée d'une merveilleuse beauté. Comment autrement expliquer les sentiments qu'inspira cette Hébé à l'homme distingué qui avait, sans doute, déjà vu les plus belles femmes de l'Angleterre.

Le quartier, d'ailleurs, était fertile en aventures. Un an après, l'incident que nous allons relater, savoir en 1787, le fils du roi George III, le duc de Clarence, plus tard Guillaume IV, digne frère des ducs de York et de Sussex, dit une tradition, y fut étrillé d'importance. La frégate *Pegasus* où il servait comme midship-man était en rade : un jour qu'il était descendu du navire, il fut tellement frappé d'une jeune beauté de Québec (la chronique ne dit pas si c'était la Circée qui avait capturé Nelson) qu'il la poursuivit jusque sous le toit paternel ; mais le prince avait calculé sans le père de la demoiselle, qui, muni d'un vigoureux fouet à cheval, en caressa sans miséricorde les royales épaules du duc, qui criait comme un possédé : — *Ne frappez pas! Je suis le fils du roi! Je suis le fils du roi.* — Vous êtes le fils du roi, répliquait le père outragé, eh ! bien, voici comme l'on traite *le fils du roi.*—Et il lui administra une sarabande que le royal duc n'oublia pas de sitôt ; mais revenons à ce qui se passait vers 1786, au *chien d'or*. Le héros de cette aventure-ci devint, quelques années plus tard, le plus grand homme de mer de la Grande-Bretagne.

Nelson commandait alors le brick *l'Albermale* de vingt-six canons. "Ayant reçu ordre de venir en Amérique, il passa, dit Lamartine, quelques mois à Québec. Epris d'une ardente passion pour une belle canadienne d'une classe inférieure à son rang, il n'hésita pas à sacrifier son ambition à son amour et à quitter le

1 Le députê-commissaire, Jas. Thompson, contemporain de madame Prentice, a bien voulu nous fournir à notre demande, la note suivante sur cette dernière, sa parente. " Madame Prentice, la tante de ma mère, continua, après le décès de son époux, M. Miles Prentice, à tenir l'hôtel célèbre alors connu sous le nom de "Freemasons Hall" maintenant le bureau de poste. Elle avait une fille douée d'une grande beauté, qui épousa M. Sprowle, lequel avait un emploi public, au Nouveau-Brunswick (celui d'arpenteur général, je crois.) Madame Prentice a fini ses jours dans notre résidence, rue Sainte-Ursule vers l'année 1792. C'était une bien belle personne. Il est très-probale que Lord Nelson fut un des habitués de l'hôtel, et qu'il se soit amouraché de la belle demoiselle Prentice, mais je ne me rappelle pas l'avoir ouï dire."

JAS. THOMPSON.

service pour épouser celle qu'il aimait, au moment où l'escadre faisait voile pour l'Europe. Ses officiers inquiets de son délire, descendirent à terre pour l'arracher à son idole, et lui firent violence pour le ramener à son bord. On pressentit, dès cette époque, que l'amour, cette ambition insatiable des âmes tendres, serait l'écueil de sa vie."

Un ancien de Québec, le colonel John Sewell commandant les volontaires, nous donne le nom de l'héroïne de cette aventure. Ce serait Mlle. Prentice, la fille du propriétaire du célèbre café, mentionné plus haut. Le colonel Sewell tient ce fait de l'hon. Wm. Smith, greffier du conseil, un des contemporains du duc Clarence. L'hon. M. Smith ajoute une circonstance que Lamartine a omise, savoir que le duc abondonna l'idée de ce singulier mariage à l'instance de Mathew Lymburner, ancien négociant de Québec. Quoiqu'il en puisse être, cet incident, décrit en détail par Lamartine, fait naître bien des conjectures et d'utiles enseignements.

Il a son côté plaisant. L'imagination se rapporte à cette côte de la Montagne qui nous est si connue, à cette époque de 1786, pour y contempler le cortège des gais marins " faisant violence, " à leur capitaine pour le " ramener à son bord," loin du doux sourire de la belle canadienne. On se figure l'amoureux Horatio, le futur amant de la séduisante et sanguinaire Lady Hamilton, le boulevard de la Grande-Bretagne, le vainqueur d'Aboukir, de Trafalgar, de Copenhague, se débattant, se tordant de désespoir, sous l'étreinte de ses compagnons de gloire, pour se dérober, mais en vain, à sa brillante destinée. Voilà la partie burlesque de cette affaire.

Mais quelle perspective se présente, si le Titan de la mer eût réussi à se soustraire à la tendre sollicitude de ses officiers?

Que de changements dans la carte de l'Europe; que de nouveaux horizons dans l'histoire, si Nelson eût déserté le service naval de sa patrie en 1786! Napoléon eût sans doute dicté la loi au monde entier. Sa suprématie sur mer eût consolidé sa domination sur le continent européen; et cela, parce qu'un amoureux, jeune capitaine de frégate, s'était pris de passion pour une ravissante canadienne.

J. M. L.

Sillery, Juillet 1867.

COMMENT ON FAIT LA GUERRE AU MEXIQUE.

1862—1867.

Donoso Cortès avait bien raison lorsqu'il écrivait à ses amis, dans un jour suprême de découragement : " La société européenne se meurt ! les extrémités sont froides, le cœur le sera bientôt. " Ces paroles de sombre désespoir, tombées le 16 Juillet 1849 des lèvres du grand publiciste, se sont réalisées aujourd'hui. L'Europe a vu avec l'inertie d'un cadavre, rouler à ses pieds cette tête royale de Maximilien, que le démon de la révolution est venu lui lancer en signe de défi et de dédain. La presse seule s'est émue, mais ses accents d'indignation n'ont pu faire sortir le moindre sabre-bayonnette hors de son fourreau, et enivré par les âcres émanations du sang qui suinte le long des plis de son drapeau, le Mexique continue bravement à marcher le chemin du meurtre, sans broncher ni sourciller.

Si encore la civilisation s'était contentée de rester dans cet état de béante nonchalance, dans cette espèce de somnanbulisme navrant avec lesquels elle s'est habituée à percevoir maintenant, tout ce qui sort et tout ce qui vient de l'esprit du mal, il n'y aurait eu rien à redire. Je le sais, les temps ne sont plus où Pierre l'Hermite et St Bernard façonnaient les croisés, au souffle de leur parole. Le mercantilisme et l'égoisme, ces deux incarnations d'une seule et même chose, ont comprimé, sous le poids de leurs ballots et de leurs marchandises, les plus nobles battements du cœur humain, et l'on verrait de nos jours Godefroy de Bouillon agenouillé et priant aux

pieds du St. Sépulcre, qu'il se trouverait des gens pour venir crier sur tous les toits, qu'il n'a entrepris le long et chevaleresque pélérinage, que pour fractionner l'illustre relique en petits morceaux, et les revendre aux amateurs d'antiquités !

Il était donc dans l'ordre naturel, qu'après avoir vu ridiculiser sa grande mission, Maximilien tombé eut le sort de tout cequi est grand et noble ici-bas, qu'on eut fermé sa tombe, avec le sarcasme, l'indifférence et l'oubli. De l'immense foule qui a levé la tête au bruit de la fusillade qui tuait l'Empereur, beaucoup sont déjà occupés à ne plus se souvenir de ce crime inoui, un grand nombre rient encore du plaisir que leur a causé cette chûte annoncée depuis si longtemps ; d'autres plus soucieux du jugement que l'histoire leur réserve, s'efforcent de légitimer l'épouvantable assassinat, et invoquent en leur faveur la loi des représailles.

A tous, et principalement à ces derniers, s'adressent les lignes suivantes. Ancien officier de l'armée de l'Empereur, j'ai pu juger mieux que personne, le caractère atroce de la guerre qu'on nous faisait là-bas. Les terribles faits que je cite, ont été notés jour par jour par des personnes revêtues d'un caractère officiel, préfets politiques, cammandants supérieurs, ou chefs de colonne. Tous, ils sont consignés dans les rapports et les documents déposés aux archives militaires et dans les registres de l'ancien ministère de la guerre à Mexico, et comme ils sont appelés à jeter un jour nouveau sur les actes du gouvernement Juariste, et à faire connaître à l'étranger les crimes et les infamies qui ont forcé Maximilien à proclamer et mettre en vigueur le fameux décret du 2 octobre 1865, punissant de mort tout individu pris les armes à la main, décret sur lequel les juges de la Cour martiale de Quérétaro se sont appuyés pour sa mise en accusation et sa condamnation, je prends sur moi de les livrer à la publicité, bien persuadé que je rends service à la sainte cause pour laquelle j'ai combattu et que j'accomplis une bonne action.

I.

Les persones qui ont eu l'énergie de ne pas laisser séduire leur bonne foi par les éloquents discours de MM. Thiers, Berryer, Jules Favre et Guéroult, discours que l'ennemi semait là-bas dans nos tranchées et nos avant-postes, qu'il allait jusqu'à rouler dans les plaies béantes que présentaient les cadavres de nos sentinelles, assassinées au milieu des ténèbres de la nuit, savent à quoi s'en tenir sur les graves motifs qui ont amené l'intervention Française au

Mexique. Les consulats enfoncés et pillés, les nationaux insultés et menacés à chaque instant, le drapeau Français tout frémissant sous les huées et les mépris dont on les couvrait, réclamaient une vengeance prompte et une satisfaction éclatante. Un corps expéditionnaire reçut donc l'ordre de s'embarquer, et en mettant le pied sur le sol mexicain, il y arrivait avec ces traditions d'honneur et de magnanimité qui suivent partout l'armée de la France, cette personification sublime du droit, appuyée sur la valeur et sur le courage.

A peine les troupes d'occupation étaient-elles débarquées à Vera Cruz que des tentatives d'empoisonnement s'essayaient sur des artilleurs Français, par trois prostituées du nom de Dolorès.

Le brave général Roblés, dit M. Billault, " cet officier supérieur dont le caractère était entouré de respect, dans un pays ou si peu de gens ont droit au respect—soupçonné de venir causer avec le général Français, pendant cette espèce d'armistice qui succèda à la convention de la Soledad, était pris au lasso comme une bête féroce et fusillé immédiatement. "

Des attentats non moins odieux étaient commis contre des officiers et des sous-officiers ; plusieurs avaient déjà péri à Tampico sous le couteau des rôdeurs de nuits, et nonobstant ces terribles débuts, cette poignée de braves troupiers, habitués à faire le métier de soldat, jamais celui de bourreau, s'était mise, dès l'ouverture de la campagne, à traiter l'ennemi qu'elle avait devant elle, comme elle avait agi envers ses adversaires de Crimée et d'Italie. Au moment même où 1424 officiers faits prisonniers au siège de Puébla par le maréchal Forey, étaient logés, nourris et soldés au compte du trésor Français, le consul de France à Tampico, était arrêté et jeté en prison. Une noble femme soupçonnée de donner ses sympathies au nouvel état de chose, madame la comtesse de Perrez Galvez, se voyait obligée de s'enfuir par la terrasse de sa maison à Mexico, pour échapper aux hommes de police de Juarez, qui voulaient pour la troisième fois lui extorquer la somme de 40,000 piastres, et son amie, madame la maréchale Castilla, malade et alitée, était mise dans la pénible alternative où de recourir à la charité de son entourage, pour collecter la grosse somme que l'on exigeait d'elle, ou d'aller mourir au fond d'un cachot.

Pendant que les corps en garnison s'entretenaient la main en faisant cette guerre pacifique à un consul désarmé et à des femmes inoffensives, les troupes du président qui tenaient la grande route, dévalisaient les convois de marchandises, sous prétexte que leurs chargements étaient destinés à l'ennemi. Dans les haciendas, ils s'emparaient des troupeaux, des chevaux et des mules, en vertu de

la même fiction, mettant à mort leurs propriétaires, pour s'éviter l'ennui de toute réclamation, et même dans leurs patriotiques ardeurs, ils allaient jusqu'à jeter le grapin sur les créations de charité La fondation de 47,000 piastres donnée par la pieuse famille Monjardin, quoique déclarée non ecclésiastique, et consacrée à une classe spéciale de pauvres, se vendait 940 piastres à un acquéreur étranger, pour permettre à la république de donner un banquet à Juarez !

A la tête des 1424 officiers de Puébla, se trouvait un homme, un général de division, qui libre, sur sa parole d'honneur de ne pas tenter de s'échapper, avait la permission d'aller, de venir et de faire ce que bon lui semblerait dans le camp du Corps Expéditionnaire. Pour ne pas mécontenter le marechal Forey, qui avait pour mission de concilier les esprits par tous les moyens possibles, les officiers Français lui permettaient l'accès de leurs quartiers, le laissaient s'asseoir à leur table, et condescendaient même parfois à lui serrer la main. Pourtant une large tache de sang suppurait continuellement du creux de la main de cet homme; car un jour, forcé d'abandonner la position la plus fortifiée de Puébla, le Pénitentiaire, que battait en brèche l'artillerie française, il s'était rappelé que les oubliettes de ce formidable édifice, renfermaient 107 détenus politiques, presque tous des officiers distingués qui avaient osé ne pas être de son opinion. Une pensée infernale illumina alors son cerveau : des brandons furent allumés et quelques heures après, ses 107 antagonists n'étaient plus qu'une masse de chairs carbonisées. On savait cela dans le camp, et néanmoins on avait fermé les yeux sur la conduite de ce misérable, pour n'obéir qu'à l'ordre du maréchal, qui n'exigeait de lui qu'une promesse formelle de rester prisonnier, en échange du pardon qu'il lui donnait. Cette parole il l'avait jurée solennellement en face de son armée vaincue, de sa ville prise d'assaut; puis un soir qu'il faisait sombre, ce général de division traversait furtivement nos avant postes, sous un déguisement de femme, et le lendemain Jesus Gonzalès Ortega recommençait à piller et à faire assassiner ceux, chez qui la veille encore, il buvait le vin de l'hospitalité et recevait la solde d'officier supérieur, prisonnier de guerre.

Dès lors les atrocités ne connurent plus de bornes. A la Téjéria, petit village aux environs de Vera-Cruz, trois cents guerilleros tombent à l'improviste sur des ouvriers qui travaillaient à l'amélioration de la route. Douze de ces pauvres travailleurs sont massacrés sur le champ, quinze blessés grièvement et les deux cents qui restaient, traînés dans les montagnes pour être incorporés dans une bande. Trois mille piastres leur étaient en outre échues en partage.

Chemin faisant, un de ces vaillants soldats coupe le doigt à une malheureuse femme, pour s'approprier un anneau de peu de valeur qui avait sollicité son attention, et l'arrière garde s'occupe à assassiner le boulanger de leurs victimes, puis en guise de passe temps, mêlent sa tête et ses membres pantelants à la pâte qu'il était en train de préparer, pour confectionner le pain du jour.

Un curé, connu par sa charité et son esprit de dévouement, M. Saturnino Baldera, mourait à quelques jours de là, sous les balles d'un peloton d'exécution, pour avoir courageusement refusé de prêter serment aux lois dites de *réforme*, sanctionnant la spoliation des biens de l'église. Le décret de mort contre ce saint prêtre était signé par Juarez, oublieux qu'autrefois un moine dominicain, chez qui il avait été recueilli comme domestique, l'avait fait instruire à ses propres frais, et lui avait ainsi permis de venir signer son nom, sur la sanglante page que l'histoire lui consacrera un jour.[1]

Partout le clergé était traqué comme une bête fauve : les faibles et les désarmés ne trouvaient plus de pitié, et Buitron promenait ses bandits de villages en villages, saccageant tout ce qui se trouvait sur son passage, brûlant les haciendas, prenant de force les femmes, et ne laissant derrière lui que des victimes de sa brutalité et de sa passion pour le meurtre. Dans l'église, en feu, de Tepeji, on promettait la vie sauve à trente malheureux qui s'y étaient réfugiés, et une fois qu'ils s'étaient rendus, on les fusillait sur la grande place.

Porfirio Diaz, pour ne pas se laisser dépasser par ses collègues, mettait au pillage la ville de Tasco. Le 2 avril 1864, le commerce de la ville de Monterey était forcé de payer une somme fabuleuse au Président, qui fuyait devant le pas gymnastique de nos colonnes.

1. Le président avait déjà rendu le décret suivant contre le clergé de la République :

Art. I.— Les prêtres de tout culte qui, abusant de leur ministère, exciteraient à la haine ou au mépris des lois, ou du gouvernement ou de ses ordres, seront punis d'un an à trois ans d'emprisonnement ou de déportation.

Art. II— On supprime dans la crise actuelle, tous les chapitres ecclésiastiques dans toute la république, à l'exception de celui de Guadalajara, en raison de sa conduite patriotique. Tout accord des membres de ces corporations pour l'exercice de leurs fonctions, sera puni comme délit de conspiration.

Art. III— Il est interdit aussi prêtres de tous les cultes. de faire usage, hors des églises, de leurs habits sacerdotaux et de tout emblème distinctif de leur ministère.

Cette disposition aura son effet dans les dix jours de sa publication.

Les parties contrevenantes payeront des amandes de dix à cent piastres, et subiront un emprisonnement de quinze à soixante jours.

Mandons et ordonnons que le présent décrêt soit imprimé, publié et exécuté !

Délivré au palais du gouvernement fédéral à Mexico, le 30 août 1862.

BENITO JUAREZ.

D'après son ordre, dix-huit personnes refusant de se laisser taxer étaient emprisonnées ; on obligeait M. Patricio Milma, citoyen des Etats-Unis, malgré les réclamations de son consul, à payer $25,000, et Juarez non content de cette extorsion, faisait fouetter publiquement cet étranger, puis le mettait au secret. Vers cette même époque, Cortina commençait la série de ses épouvantables cruautés ; Porfirio Diaz sorti pendant quelques instants d'Oajaca, mais, forcé d'y rentrer tout aussitôt par le général de Brincourt, pillait et mettait à sac et à sang le bourg de Tepeji de la Seda, sans aucune provocation de la part de ses paisibles habitants ; Ortega abandonnait le Zacatécas pour se retirer dans le Durango, et signalait sa marche par toutes sortes d'exactions et de brigandages ; puis, enfin, Uraga faisait passer par les armes, à Santa Anna, trois officiers, El Chino, El Mocho et Rudecindo Valdez, avec cinq cents de leurs hommes, sous le simple prétexte qu'ils s'étaient ralliés à l'Intervention.

Au milieu de toutes ces scènes de meurtre et d'abomination, l'armée française, calme, intrépide, l'arme au bras, accomplissait noblement la mission que lui avait donnée son empereur : rendre ce pays déchu à la civilisation. A l'assassinat, elle ne répondait que par la douceur et les bons traitements envers les prisonniers qui lui tombaient sous la main ; aux vols et au pillage, elle opposait la plus stricte honnêteté dans ses transactions avec la population ; à la duplicité et à la couardise, elle offrait en spectacle son sang et son incroyable dévouement.

Mais à quoi pouvait servir tout cet étalage d'abnégation et de sublime sacrifice, en face de gens habitués à ne faire la guerre que comme but d'existence, à ne gagner leur pain quotidien qu'au moyen de *pronunciamentos ?* Au Mexique, faire un pronunciamento, c'est s'accrocher un sabre au côté, se mettre un pistolet au poing, un bandeau sur la figure pour ne pas être reconnu, puis aller attendre, au coin d'un bois, au fond d'un ravin, le voyageur et la diligence qui vont passer, et là lui voler tout ce qu'il possède, après l'avoir assassiné. Faire un pronunciamento, c'est se donner un brevêt de colonel ou de général, et profiter de l'obscurité de la nuit pour massacrer, jusqu'à ce que les bras tombent de lassitude, ses concitoyens, ses parents, ses amis, sous prétexte que le salut de l'Etat l'exige.[1] Faire un pronunciamento, c'est voler son pays, sa

1. En 1860, un partisan de Juarez s'étant querellé avec le commandant de Durango, parvient à l'aide d'un pronunciamento à le déloger de cette ville, et pour le taquiner, faisait fusiller une partie des notables de la cité. Trois jours après, son rival remet le pied dans son ancien commandement, et à son tour pour chagriner son adversaire, fait pendre un homme au balcon de chaque maison, dans les rues principales !—NOTE DE L'AUTEUR.

mère, sa femme, son église ; c'est de vice-royauté espagnole devenir, successivement, indépendant, empire, gouvernement provisoire, république fédérative, république centrale, dictature absolue, république centrale de nouveau, république fédérative encore une fois, dictature, république simple, gouvernement provisoire, empire une seconde fois, puis anarchie ; c'est, pendant cinquante-quatre ans, marcher jusqu'aux genoux dans le sang de la guerre civile, et regarder passer avec ce petit air de nonchalance créole qui sent la pointe d'un stylet, treize dictateurs, trente-un présidents et les cadavres de deux empereurs assassinés ! Faire un pronunciamento, c'est se rendre à l'histoire par le sentier du bagne.

C'était en face de cette vile crapule que le devoir avait placé le soldat français, accoutumé à ne lutter que contre un ennemi loyal et courageux, et qui après douze mois de pareille guerre ne pouvait encore s'habituer à se convaincre, que la nature eût fait du peuple mexicain une monstruosité morale. L'écorce était gangrennée, disait-il, mais le cœur devait être encore bon, le principal était de l'engager à suivre les exemples de grandeur d'âme qu'on lui montrait, et le troupier, avec cette sainte idée, allait toujours, courbant le dos sous l'exigence de la consigne que lui criaient ses supérieurs :

— Patientez ! patientez toujours !

II

Patientez ! patientez toujours ! et pendant ce temps-là une guérilla, sous les ordres de Herrera, s'emparait de Metepee, dans le Sinaloa, et en massacrait tous les habitants. Juarez traversait le Chihuahua en y levant un impôt forcé de $100,000. Dans le Yucatan, 900 personnes étaient assassinées par les deux chefs indiens Crescentio Poot et Barnabé Cen. Rozjas et Romero parcouraient, avec leurs bandes l'Etat du Michoacan, garnissant les arbres de la route de grappes de pendus, volant les églises, dévalisant les voyageurs, violant les jeunes filles, éventrant les femmes enceintes et tuant des vieillards et des enfants. [1]

Patientez ! patientez toujours ! et le 18 janvier 1865, Corona faisait boucherie des malheureux chasseurs à pied qui s'étaient constitués ses prisonniers de guerre, à Veranos. Avant de quitter cette position, il avait déjà fait achever les blessés : en route on tuait à coup de lance, après s'en être servi comme de jouets, ceux

1. Ces crimes sans noms ont tous été prouvés devant Cour martiale : je n'écris rien sans preuves.

qui étaient invalides et que l'on avait forcés de suivre la colonne ; puis, après avoir trainé les quelques-uns qui restaient, de bourgs en bourgs et d'étapes en étapes, le propriétaire ennuyé s'en débarrassait à Jacobo au moyen du *machete* de ses bandits.

Patientez toujours ! et Negrete, pendant son séjour à Monterey, plantait la hampe de son drapeau au milieu du sang, du vol et de la terreur : dans cette malheureuse ville, déjà si éprouvée, il prélevait $500,000, à Patos $20.000, et à Saltille $60,000. A Chalco, un brave négociant français, M. Audifret, était pris, menacé des plus affreuses tortures et finalement relâché moyennant une rançon de $10,000. Quelques centaines de prisonniers mis en liberté sur parole, après le siége d'Oajaca, s'enfuyaient et allaient grossir de nouvelles bandes dans la *Sierra*.[1] Cinquante-cinq Autrichiens surpris à Ahuacatran par des forces dix fois supérieures, se voyaient forcés de capituler. Immédiatement après cette reddition, leur chef, le capitaine Kurzcok, était tué de sang froid par le commandant juariste, un nommé Perez, et un officier et 17 soldats partageaient son sort, quelques heures après.

Patientez toujours ! et à mesure que le soldat, la rage au cœur, la main tremblante d'indignation retenait la gâchette de sa carabine prête à fusiller elle aussi, sans pitié et sans relâche, le flot du meurtre et de la plus épouvantable barbarie montait sans cesse autour de lui. On tuait sans repos, on volait partout, et jamais l'histoire n'enregistrera des scènes plus navrantes et plus désolantes que celles consignées dans les documents officiels de cette guerre.

Ne dirait-on pas, par exemple, qu'on lit un roman travaillé à plaisir en parcourant le rapport suivant, fait à S. E. M. le Maréchal Bazaine, par le préfet supérieur politique du département d'Oajaca, M. Franco ?[2]

" *Relation des excès commis dans la Misteca par la force régulière de cavalerie sortie d'Oajaca, sous les ordres de Félix Diaz, frère de Porfirio Diaz, général en chef de l'armée d'Oajaca.*

" PARTIDO DE NOCHISTLAN.

" *Tamasula* — Le 9 du courant, ce village fut saccagé, l'église dépouillée du Saint-Sacrement, des vases sacrés ainsi que de tout ce

1. Après le siége d'Oajaca, l'Empereur faisait mettre en liberté 22 généraux et 214 officiers. NOTE DE L'AUTEUR.

2. Ce rapport publié par le *Moniteur*, était transmis à M. le ministre de la guerre, par M. le maréchal Bazaine, qui ajoutait dans la note qui l'accompagnait :
" J'ai pu m'assurer par moi-même que ce rapport n'est point exagéré. Il donne des détails qui déshonorent non-seulement les chefs qui commandent, mais encore le parti qui les avoue et les emploie."

qui existait en argent. Le commissaire de l'endroit, qui priait qu'on lui rendit ces objets sacrés, offrant de l'argent pour les racheter, fut fusillé à une lieue et demie de distance par ordre de Félix Diaz, qui avait accepté l'offre et reçu une bonne somme d'argent sans néanmoins rendre ce qu'il avait volé, sous le prétexte que le chemin par lequel les conduisait le commissaire, n'était pas le meilleur qu'ils devaient suivre.

" Pour se sauver de la mort, ce commissaire fit observer que le village avait toujours obéi aux ordres de Felipe Silva, chef politique de Toxacoalco, nommé par les libéraux. Ce commandant avait reçu beaucoup d'argent pour satisfaire aux contributions qu'il avait imposées, lesquelles, bien souvent, il faisait payer deux fois par mois ; on lui avait aussi fourni des chevaux et donné deux cents piastres en remplacement de l'impôt d'armes qu'il exigeait. Mais rien ne put apaiser leur soif de sang, et cette victime innocente fut tuée et son cadavre jeté dans un précipice.

" *Saltepec.*—Ce village fut envahi le 10, à sept heures du soir ; le commissaire fut fait prisonnier avec vingt-six individus du village qui conduisaient les fourrages demandés par les envahisseurs. Après trois heures de prison, les particuliers furent mis en liberté, mais le commissaire fut conduit sur une hauteur qui est près de l'église, où il resta toute la nuit, les pieds et les mains liés, et surveillé par une garde. Pour se sauver de ce supplice, il offrit 20 piastres et deux chevaux, qui furent remis le 11 au matin ; néanmoins, Félix Diaz ordonna de le conduire derrière l'église du Calvaire, où il fut fusillé.

Le pillage fut si grand dans ce village que la majeure partie des habitants restèrent nus. On prit le Saint-Sacrement, le calice, les chandeliers, la grande croix et d'autres vases sacrés, le tout en argent, ainsi que les ornements du culte. Quelques tableaux furent réduits en cendres et le presbytère brûlé.

Tecomatlan.—Sachant que les forces ennemies s'approchaient, le commissaire et tous les habitants s'enfuirent dans la montagne, en emportant tout ce qu'ils purent ; l'ennemi vola seulement ce que renfermait le presbytère et deux chevaux.

Jaltepetongo.— Le même jour, 11, le commissaire Elijio Ximenes, pour éviter à son village les maux qu'il savait avoir été infligés aux précédents, vint recevoir Félix Diaz hors du village. Il lui offrit deux moutons cuits, une grande quantité de tortillas, un baril de pûlque, deux bouteilles de mescal et 40 piastres qu'il dit être le produit de la capitation, et qu'il avait conservées pour le gouvernement libéral. Diaz reçut le tout, et en récompense, il lui fit tirer un coup de fusil, déclarant que c'était le sort réservé à toute auto-

rité nommée par l'intervention. Il passa, laissant sa victime mourante et baignee dans son sang.

Yacanduchi.— Le même jour, 11, l'ennemi entra dans ce village ; le commissaire se présenta pour saluer Félix Diaz, qui, pour réponse, lui fit tirer un coup de fusil qui suffit pour le tuer, en présence de son père, dont la troupe se moquait de la douleur. Le village fut saccagé, sans en excepter la demeure de l'épouse de M. Gomez, propriétaire de l'hacienda du Rosaire, à laquelle ils volèrent tout l'argent qu'elle possédait et jusqu'à ses bagues. L'ennemi se saisit aussi du régisseur de l'hacienda, exigeant qu'il donnât de l'argent, ce qu'il ne fut pas obligé de faire, car il s'enfuit en chemin.

Nochistlan.— L'ennemi se dirigea ensuite sur cet endroit ; mais, apprenant qu'il y avait une force française qui y gardait un convoi, il s'en retourna.

Partido de Yanhuitlan.

Sachistlan.—Le même jour, à midi, ils entrèrent dans ce village ; ils volèrent dans l'église, le saint-sacrement, trois couronnes d'argent et d'autres objets de même métal, les chapes, les étoles et tous les ornements en soie qu'il y avait, valeur qu'on estime à 136 piastres : plus 230 piastres 2 réaux, pour la valeur des objets volés dans les maisons. Au sortir du village, ils tuèrent le commissaire Marcial Hernandez d'un coup de feu, au front.

Tillo.—Une autre bande de la même force, se présenta le même jour et à la même heure, dans le village ; elle y vola, tant en argent qu'en objets, pour une somme évaluée à 951 piastres.

A midi et demi, le même jour, elle prit dans le rancho de la Luna quatre chevaux, une selle garnié d'argent et 350 piastres en argent. La selle appartenait à don Manuel Gomez et le reste à MM. Lunas.

PARTIDO DE TEPOSCOLULA.

Sieneguilla.— Ce rancho, où ils arrivèrent à trois heures et demie du soir, le 11 du courant, fut volé complétement. Son propriétaire fut maltraité ; il reçut d'un nommé Monterinos un coup de sabre qui lui fut une blessure grave, parce qu'il se refusa à donner un zarape.

Ranchos de los Marteles.— Le rancho de M. Montennos et celui de las Ferias furent volés dans la même soirée ; outre les objets et l'argent, ils prirent tout le bétail qu'ils y rencontrèrent.

San Francisco Teposcolúla.— A quatre heures du soir, ce village fut envahi ; on y vola argent, objets, vêtements et animaux. On prit dans l'église tout ce qu'il y avait en or et argent, et jusqu'aux vêtements des saints.

Le commissaire Nueles Garcia fut fusillé, et le représentant du président dut pour éviter la mort, donner 30 piastres provenant de la capitation et 30 autres de sa poche.

Cabezera de Teposcolula.—Cet endroit fut pillé le même jour depuis sept heures du soir jusqu'à onze heures ; les portes des maisons qui étaient fermées furent brisées ; beaucoup d'hommes et de femmes qui se refusaient à donner leur vêtements, reçurent des blessures légères ; quelques-uns restèrent entièrement nus ; beaucoup de femmes et de filles furent violées, entre'autres une très honorable et vertueuse femme, qui, après avoir été forcée, fut frappée de coups d'épée et jetée dans une mare, d'où elle échappa miraculeusement.

Tous les objets des Tiendas et ce qu'ils ne purent enlever fut brisé et le butin chargé sur des animaux qu'ils prirent également ; ils rompirent le tabernacle de l'église, prirent des vases sacrés et les étoles. Ils donnèrent quatre coups de fusil au regidor, Miguel Reventeria, parce que, avec quelques habitants, il faisait feu sur les envahisseurs.

San Andres de la Laguna.—Le 12, à trois heures du matin, l'ennemi entra dans le village, l'église et la population furent volées ; il exigea la capitation du commissaire.

Magdalena Canadalteque.— Là, ils volèrent également le saint-sacrement de l'église et tous les objets d'argent ; ils exigèrent du commissaire la capitation depuis le mois d'août jusqu'au mois de décembre, et comme il ne pouvait se procurer cet argent de suite, ils l'emmenèrent prisonnier à Chilapilla, où ils lui rendirent la liberté parce que les habitants de son village apportèrent la capitation mentionnée.

Tamazulapa.—Les cavaliers répandus dans le village depuis trois heures de l'après-midi, le même jour, volèrent avec tant d'acharnement, que la maison où était logé Diaz lui-même ne fut pas respectée, malgré ses efforts. Outre les animaux de la population, ils prirent des bêtes que des commerçants avaient amenées sur la place, et qu'ils emmenaient chargées à Huajuapam ; ils blessèrent quelques personnes qui refusaient de les suivre, après leur avoir ôté jusqu'aux vêtements qui les couvraient. Ils fusillèrent le commandant du détachement de la troupe de Trujeque, et ils emmenèrent prisonniers les quatorze hommes qui le composaient.

Chilapila.—Bien qu'ils eussent été logés dans ce village, ils le volèrent et violèrent des femmes mariées et des filles. De là, on envoya 100 cavaliers, sous le commandement de Avalos, au village de.

Jucusaca.—Où ils pénétrèrent dans la nuit du 13 ; ils y commirent quelques vols et de là allèrent à Tlajiaca.

Tlajiaca.—Dans cet endroit, où ils sont encore, ils furent reçus par les habitants avec beaucoup d'enthousiasme, et retrouvèrent beaucoup d'effets de leur troupe.

Huajuapam—Le gros de la force attaqua le 15, à sept heures du soir, cette ville ; ils incendièrent 230 maisons des limites de la population, après les avoir saccagées; mais comme ils furent repoussés le 16, à deux heures du matin, après avoir souffert une légère déroute, la plus grande partie de la force ennemie se dirigea sur Silacayopan, passant par Jucatan, où ils volèrent comme d'habitude.

Yanhuitlan, 22 janvier 1865.

Le préfet du district,

ANTONIO HÉRRERA.

Vu et transmis.

Le préfet suprieur politique du département,

J. P. FRANCO.

Les rapports qui affluaient au ministère de la guerre étaient presque aussi pleins de sombres détails. Quelques honnêtes gens en témoignaient leur profonde horreur, entre autres, le géneral Juariste de Léon, qui le 14 août 1864, dans une conversation avec le correspondant de la *Tribune* de New-York, après avoir énuméré les forces dont disposait son parti, et en avoir nommé les principaux chefs, lui avouait candidement :

—Tous les généraux de ces bandes, Negrété, Garcia, Escobedo, Riva Palacio, Hijinoza, devraient être pendus ! "

Mais à part ces quelques nobles exceptions, personne ne s'étonnait, et quand le 12 août 1865, la nouvelle se répandit que ce même Félix Diaz, cité plus haut, s'était emparé par surprise de la ville de Téhuacan, avec l'aide de son collègue en banditisme, Figueroa, et qu'il avait fait passer par les armes une partie de ses prisonniers après avoir prélevé $100,000 sur la malheureuse cité, tout le monde trouva que cette singulière manière de mettre en pratique les notions qu'un militaire doit avoir du droit des gens, était la chose la plus naturelle du monde.

Seule l'armée Française, rongeait son frein en silence, et tâchait de se faire illusion et d'oublier ce qui se passait autour d'elle, en accomplissant des faits d'armes incroyables. Le 28 mai 1865, 70 Chasseurs d'Afrique traversaient à deux reprises différentes les camps de Pesquiera et de Morales, mettant en déroute 2500 hommes, et plus tard le 81ème de ligne dévorait une marche de 70 lieues en quatre jours et quatre nuits. Mais tous ces miracles de

stratégie et de courage n'atteignaient pas encore l'énergie qu'il fallait au soldat, pour se ployer à la terrible exigence de la discipline, car la consigne se dressait encore là, sévère et implacable :

— Patientez, patientez toujours !

III.

Pourtant, elle devait sonner l'heure où ce vase trop plein allait déborder. Depuis trois ans le sang de la France était là qui coulait inutilement, pour la régénération de cette race maudite. Bien de nobles intelligences, bien des officiers pleins de jeunessse et d'avenir étaient tombés le long de ses étapes sans haltes, qui se faisaient à la poursuite d'un ennemi insaisissable. Les croix de bois du chemin commençaient à se grouper trop nombreuses, et autour du feu de chaque bivouac, dans la chambrée de chaque caserne s'élévaient des murmures contre la politique de l'Empereur Maximilien, toujours inclinant vers la douceur et la clémence, et faisant avec ce système philantropique, des amnistiés de la veille les bandits du lendemain.

Durant les six mois que ces réclamations durèrent, l'Empereur pressé et entouré par les clameurs de l'armée résista toujours, et essaya d'éluder par tous les moyens possibles, la terrible mesure de rigueur que les circonstances exigeaient de sa fermeté. Son bon cœur se révoltait rien qu'à l'idée de la promulgation d'une mise hors la loi, et pourtant il fallait obéir. C'était la voix de la France qui parlait, et comment refuser cette France qui, elle, n'avait pas marchandé son sang lorsqu'il s'était agit de le faire jaillir au milieu des ravins arides, des gorges sauvages, de cet Empire fondé par elle ? Comment refuser la France, lorsque chaque crête des Andes gardait encore le souvenir des ondulations de son drapeau, lorsque 20,000 de ses soldats avaient suffi pour chasser de leurs repaires les bandits de Juarez, qui fuyaient sans cesse de cimes en cimes, de défilés en défilés, sous les coups de plat de sabre et la cravache de nos chasseurs d'Afrique ? N'était ce pas à la France qu'appartenaient toutes ces croix perdues au milieu des broussailles, ces humbles croix de la route qui arrachaient un jour à Lamoricière cette sublime pensée :

—Un pauvre enfant du peuple, un frère est mort là en combattant pour son devoir : il s'est sacrifié tout entier, pour que vous puissiez un jour, sans même savoir son nom, cueillir le fruit de son courage et de son dévouement.

Il fallait donc se décider à frapper un coup suprême, et le décrêt

du trois octobre 1865, mettant hors la loi les brigands et les voleurs qui entouraient Juarez, fut promulgué, à la satisfaction de tout le monde, qui voyait dans cette mesure sévère le seul remède aux atrocités que commettait l'ennemi.

D'ailleurs, les temps ne pouvaient être mieux choisi pour la publication de cet édit. L'époque légale de la présidence de Juarez venait d'échoir, et la nouvelle s'accréditait à Mexico, que le chef dissident se préparait à quitter le territoire de l'Empire. La proclamation suivante, dans laquelle la situation était parfaitement définie, précédait le décrêt :

Mexico, 2 octobre 1865.

Mexicains,

La cause qu'a soutenue avec tant de courage et de constance, don Benito Juarez, avait déjà succombé, non-seulement devant la volonté nationale, mais aussi devant la loi même que ce chef invoquait à l'appui de ses titres. Cette cause avait dégénéré en guerre de bandes. Aujourd'hui cette guerre même est abandonnée par le fait que son chef est sorti du territoire de la patrie.

Le gouvernement national a été longtemps indulgent ; il a prodigué sa clémence, pour laisser aux égarés, à ceux qui ne connaissent pas les faits, la possibilité de s'unir à la majorité de la nation et de rentrer dans le chemin du devoir. Il a atteint son but : les honnêtes gens se sont groupés sous sa bannière et ont accepté les principes justes et libéraux qui guident sa politique. Le désordre n'est maintenu que par quelques chefs égarés par des passions qui n'ont rien de patriotique, et, avec eux, par des hommes démoralisés qui ne sont pas à la hauteur des principes politiques, ainsi que par la soldatesque sans frein, qui reste toujours comme dernier et triste vestige des guerres civiles.

Désormais, la lutte ne sera plus qu'entre les hommes honorables de la nation et les bandes de criminels et d'aventuriers. L'indulgence cesse dès aujourd'hui, car elle ne profiterait qu'au despotisme des bandes, à ceux qui incendient les villages, à ceux qui volent et qui assassinent des citoyens pacifiques, de malheureux vieillards et des femmes sans défense.

Le gouvernement, fort dans sa puissance, sera désormais inflexible pour le châtiment, ainsi que le réclament les droits de la civilisation, ceux de l'humanité et les exigences de la morale.

MAXIMILIEN

Toute la bonté, toute la grandeur d'âme de l'empereur se révèlent dans les deux lignes, où il traite celui qui devait l'assassiner vingt mois plus tard, avec tant de courtoisie et de délicatesse. Du reste en se prêtant à la pénible exigence de la position où le plaçait l'opinion publique, surrexcitée par les cruautés et la barbarie des guérillas, il avait essayé autant que possible à en pallier les tristes résultats, et une porte de salut était ouverte à ceux que l'amour du pillage et de la guerre civile n'avait pas encore rendus maniaques. L'article du pardon était conçu en ces termes :

" Art. 14. Amnistie est accordée à tous ceux qui ont appartenu ou appartiennent à des bandes armées, s'ils se présentent à l'autorité avant le 15 novembre prochain, pourvu qu'ils n'aient commis aucun autre délit, à compter de la date de la présente loi.

" L'autorité recueillera les armes de ceux qui se présenteront pour jouir des bénéfices de l'amnistie."

Cet empereur que son extrême indulgence allait placer sous les balles de ses féroces antagonistes ; cet empereur que la presse étrangère allait désormais insulter et calomnier à son aise ; ce Hapsbourg auprès duquel Caligula, Néron, Commode n'auraient posé qu'en tourterelles, avait poussé la complaisance jusqu'à battre un sentier de retour " à ceux qui incendient des villages, à ceux qui volent et qui assassinent des citoyens pacifiques, de malheureux vieillards et des femmes sans défense !"

Qu'il y avait loin entre cette magnanimité et l'implacable animosité que déployait dès les débuts de l'expédition—pendant que les correspondances s'échangeaient entre les plénipotentiaires Français, Espagnols et Anglais—le gouvernement de Juarez. " Au lieu de répondre, disait au Sénat l'honorable M. Billault, aux espérances que ces négociations pouvaient donner, Juarez prenait avec l'énergie d'une tyrannie qui ne recule devant rien, les mesures les plus violentes pour étouffer à l'intérieur toute manifestation de l'opinion qui pouvait lui créer des difficultés. Il rendait dans ce but un décrêt qui restera comme un monument de la tyrannie la plus sanguinaire. La peine de mort y était écrite dix-sept ou dix-huit fois. Tout étranger détenteur d'une arme était puni de dix ans de galère, tout Mexicain entre les mains duquel une arme était trouvée, était condamné à mort !"

Et celui dont il avait à se venger contre un gouvernement antérieur, Juarez ; n'avait plus, comme ici l'Empereur, à invoquer la révolte, la résistance et le pillage contre l'autorité établie. Le seul fait de ne pas avoir partagé les idées libérales, étaient puni de mort. Ce document qui date du 12 juillet 1866, c'est-à-dire quatre mois *avant* le départ d'Europe de l'intervention française,

est trop précieux pour que je ne me permette pas de le citer aux admirateurs du républicanisme en Amérique : Il est signe par un homme qui occupe aujourd'hui la position de Juge à la Cour Supérieure de Mexico !

" *Le citoyen Pedro Ogazon, gouverneur constitutionnel de l'Etat libre et souverain de Jalisco, à ses habitants fait savoir que :*

" En vertu des amples facultés dont je suis investi, j'ai décrété ce qui suit :

" Art. 1.—*Tous les individus* qui, sous le titre de chefs, officiers et soldats volontaires auront servi la réaction, et qui resteront sur le territoire de l'Etat, sans une permission expresse de ce gouvernement, huit jours après la publication de cette loi, seront réputés conspirateurs récidivistes et *passés irrémissiblement par les armes*, avec les seules formalités exigées par les articles 5 et 6 de la loi du 6 décembre 1856.

" Art. 2.—Les *employés civils* qui, en raison de leur rang auraient encouru quelque responsabilité en servant la réaction, et qui auront continué à se mettre en hostilité, de quelque manière que ce soit, avec le gouvernement, sont compris dans l'article antérieur.

" Art. 3.—Les conspirateurs contre l'ordre constitutionnel seront jugés selon l'ordonnance générale de l'armée et punis conformément à la loi du 6 décembre 1856.

" Art. 4.—Ce decret sera appliqué dans cette capitale par l'état-major général de la division, et dans les chefs-lieux de canton, par les commandants militaires.

" Art. 5.—Les autorités auront à répondre de la non exécution de cette loi, dont l'application leur est confiée.

" Et pour que tous les habitants de l'Etat n'en ignorent et que cette loi reçoive son plus ponctuel accomplissement, j'ordonne qu'elle soit imprimée et expédiée à qui de droit."

Donné à Guadalajara, le 12 juillet 1861.

Signé : Pedro Ogazon."

Comme on le voit, dès les commencements de son avènement au fauteuil présidentiel, Juarez avait fait augurer par ses serviles satellites, l'ère du meurtre que devait clore si consciencieusement son ami Escobedo. Néanmoins, jusqu'au 3 octobre on ne s'était étudié parait-il, qu'à se façonner la main, car l'apparition du décret de de l'Empereur, fut le signal d'une recrudescence de cruautés jusqu'alors inconnues, dans les annales des révolutions mexicaines.

On se cachait autrefois derrière un semblant d'autorité quelconque, pour mieux piller et assassiner. Maintenant on faisait tout

simplement le mal pour le mal. Ces hideux visages de guerilleros s'étaient remis à promener leur métier au grand air, et partout où leurs figures démasquées passaient elles suaient le sang et semaient le long de leur route des crimes sans noms.

IV.

Le 7 octobre 1865, quatre jours après la promulgation de l'édit de l'Empereur, un convoi de chemin de fer allant de Vera Cruz à Passo del Macho était jeté hors des lisses par une troupe de 100 cavaliers et 300 fantassins. Quarante coups de feu allaient cribler le mécanicien, le chauffeur et un passager, puis après cette prouesse, écrit le chevalier Masseras, au *Courrier des Etats-Unis*, la bande fit descendre tout le monde des wagons, et s'achemina vers les montagnes en compagnie de sa capture.

" Après une marche d'une demi-heure, le chef ordonna la mise en liberté des femmes et des enfants, puis continua avec le reste des passagers. Au bout de trois heures d'une course pénible, la bande fit encore halte, et là on procéda au *triage* par nationalité. Les hommes furent placés sur un rang, et selon qu'ils appartenaient à telle ou telle nation, classés de telle ou telle façon. Le dépouillement terminé, tous furent renvoyés, à l'exception des Français, retenus prisonniers."

Ils étaient au nombre de 14, cinq officiers, sept sergents et deux particuliers, et pendant deux heures, ils ne s'occupèrent plus qu'a inventer toutes sortes de tortures pour lasser le courage de ces malheureux. " La plume se refuse, à décrire les horreurs barbares commises sur ces militaires désarmés. La décence même impose le silence, et ce ne fut qu'après avoir subi le sort d'Abélard, et être restés dans cette situation quelques heures, qu'ils fûrent achevés à coup de hachette et mis en pièces. Leurs cadavres honteusement mutilés étaient retrouvés à quelques jours de là au fond d'un ravin."

Voilà, continue M. Masseras, les brigands pour lesquels la presse étrangère réclame notre pitié.

Faire dérailler un convoi, semer la mort parmi des voyageurs inoffensifs, c'était là un acte de guerre d'un nouveau genre. Et pourquoi cet atroce expédient ? Avait-on au moins l'excuse d'avoir voulu empêcher un grand mouvement statégique ? Rien de pareil. Le convoi portait à peine une douzaine de soldats, qu'on s'était donné l'infâme plaisir de massacrer. Il est vrai que, pardessus le marché, on avait pillé et rançonné le plus possible. Voilà comment les pré-

tendus défenseurs de la nationalité mexicaine entendaient le progrès et la guerre loyale !

Les philantropistes sont bien venus à réclamer les prérogatives des belligérants pour de pareils misérables, et dire que c'était encore sous l'influence de l'horreur profonde que lui avait causé la nouvelle de cette tuerie, que l'Empereur dépêchait au genéral Mendez l'ordre d'épargner les chefs de bandes Orteaga et Salazar, qui n'auraient jamais été exécutés, sans un retard de l'estafette apportant l'ordre de faire grâce.

La mort de ces deux généraux faisait écrire à un officier Belge au service du Mexique, les lignes suivantes :

" Pour en finir une fois pour toutes avec le principal grief imputé à l'empereur Maximilien (je veux parler de l'exécution d'Orteaga, de Salazar, de Villagomez et de Diaz Paracho), je me permettrai de faire remarquer que six semaines avant d'être fait prisonnier à Santa-Anna-Amatlan par le général Mendez, le général Orteaga avait emporté la pille d'Uruapan et en avait fait la garnison impériale prisonnière. Le commandant de la garnison, le colonel Lemus, vieillard de 63 ans ans, et le préfet politique Paz Gutierrez furent fusillés, non-seulement *sans jugement*, mais il ne leur fut pas accordé une demi-heure de répit pour écrire à leur famille.

Orteaga et ses principaux officiers furent conduits à Uruapan et fusillés au même endroit où six semaines auparavant étaient tombés le colonel Lemus et le préfet politique Paz Gutierrez. Ils ont donc été exécutés par *voie de représailles* et non d'*après les ordres de l'empereur.* [1]

La justice de Dieu avait ici dévancé la clémence de Maximilien, sans pourtant ralentir un seul instant l'inondation de lâchetés qui grondait de toutes parts.

Quelque temps après le coup de main de Paso del Macho, au mois de décembre 1865, le village de San Juan de Guadeloupe, dans l'état du Durango, était pillé par 300 guerilleros sous les ordres de Jesus Herrera, qui non content de cela, faisait massacrer une grande portion des habitants de ce bourg. A Mexico, le 18 du même mois, on découvrait un complot tramé dans le but d'attenter à la vie du ministre de la guerre. Dans le Sinaloa, Corona battait les environs de Mazatlan, et arrivé à Noria, petite ville forte d'une population de 6.000 âmes, la rasait jusqu'à sa cathédrale, après avoir

1 M. Walton qui a assisté au combat de Tacambaro ajoutait encore : " A Tacambaro, dans la nuit du 11 avril 1865, les premières paroles d'Orteaga, après avoir entendu du général Regules les détails du combat, furent celles-ci : *Pues bien, que los fusillan manana por las siete.* (C'est bien, qu'on les fusille (les officiers) demain à sept heures du matin). C'est grâce à la généreuse énergie de Regules que nous eûmes la vie sauve. (NOTE DE L'AUTEUR.)

tout réduit en cendres. Carbajal allait de villes en villes, de villages en villages, traînant partout avec lui la terreur, le viol et la torche de l'incendie. Au village de Paredon, entrant dans l'église au moment où l'on y baptisait le fils de l'alcade, nommé par le gouvernement impérial, il demandait la permission de lui servir de parrain, puis une fois la céremonie accomplie, brisait le front de son filleul sur le marbre des fonts baptismaux.—Canalès en compagnie de ce monstre s'amusait à prélever à Monterey de l'argent et des impôts au nom de Juarez, puis après eux passait Escobedo qui, au grand ébahissement des prêteurs, déclarait les emprunts nuls, au nom des pouvoirs discrétionnaires que lui conférait la république. La rage du mal était devenue si grande que les misérables allaient jusqu'à se condamner entre eux, et choisissant le moment ou Canalès était occupé à faire fusiller les habitants de Camargo, son frère le colonel Modesto Canalès, était pendu pour brigandage par le trop susceptible Escobedo. Juarez lui-même, ce président modèle, qui dans sa soif de lucre, n'avait pas eu honte de penser à démembrer son pays, et à offrir en vente aux Etats-Unis deux de ses plus belles provinces, ne voulait guère rester en arrière pendant cette course au clocher de banditisme ; il passait les vingt premiers jours de janvier 1866, à lever impôts sur impôts dans le Chihuahua. Le 4 mars 1866, un brave officier de la Légion Etrangère, M. le baron de Briand, attiré au milieu d'une embuscade de 300 hommes,se faisait tuer, au moment où soixante-et-trois de ses soldats étaient fait prisonniers. On les épargna il est vrai, mais ils n'avaient que la plus vile des nourritures, leurs uniformes n'étaient plus que des haillons, ils allaient pieds nus, et leurs gardiens les menaient à coups de crosse de fusils comme un vil troupeau.—Un jour Cortina fatigué de les tourmenter, les fit former en ligne de bataille et leur annonça qu'ils seraient nourris, habillés et soldés libéralement, s'ils voulaient servir la République, qu'autrement ils allaient être fusillés dans les vingt-quatre heures. Tous refusaient d'une seule voix, et ce courage faisait une telle impression sur leur bourreau, que pour la première fois de sa vie, il devenait clément et donnait l'ordre de les épargner.

Les dignitaires étrangers n'étaient plus même à l'abri du poignard. Le quatre mars 1866, la légation Belge se voyait attaqué dans la montagne du Rio Fio, et l'un de ses attachés, M. le baron d'Huart tombait frappé d'une balle au front. Quelques mois auparavant, un officier suédois le grandes espérances, M. Borgenstroll, qui venait de terminer son stage dans l'armée Française, avait eu le même sort sur la route de Queretaro à Mexico.

De la Sonora au Michoacan, le Mexique n'était devenu qu'une

vaste mare de sang. La tranquillité n'était plus trouvée que dans les rares endroits protégés encore par les plis du drapeau de la France, de ce drapeau qui venait de recevoir l'ordre de s'en retourner flotter sur le sol de la patrie. A mesure qu'il se retirait, on voyait les familles entières, s'asseoir auprès des ruines fumantes de leurs habitations, puis sangloter amèrement sur les cadavres de leurs enfants assassinés. Les lueurs rougeâtres de l'incendie annonçaient partout les progrès que faisaient les terribles bandes ; la mare de sang allait grandissait toujours, et quand le dernier peloton d'arrière-garde fut embarqué, quand le dernier clairon eût jeté sa dernière fanfare à l'écho des Cordillières, une immense clameur s'éleva des ruines de ce pays de la malédiction.

La révolution venait de lutter avec les principes du droit et la sainteté de la justice. A force d'ignominies et de lâchetés elle avait réussi à les navrer de dégoût, et maintenant qu'ils partaient, elle riait aux éclats, en contemplant l'immense champ qui allait être ouvert à ses appétits sanguinaires.

V.

Tant que la France avait été là, les ombres sanglantes projetées par le stylet du brigand embusqué, étaient venues se confondre et s'éteindre sous les reflets de gloire que jetaient au loin les incroyables faits de guerre qu'elle y accomplissait. Nonobstant cela, la presse étrangère s'était tellement efforcée de défigurer nos moindres actions, qu'il se pouvait trouver encore de par le monde, quelques bonnes âmes croyant toujours à la générosité républicaine. On ne courait plus aucun danger de les en désabuser, puisque nos transports glissaient rapidement sur l'Atlantique, et comme le Mexique était assez indépendant pour se passer de la sympathie des honnêtes gens, il se remit donc au plus vite à son œuvre de prédilection. Cent soldats Français faits prisonniers à San Jacinto étaient massacrés de la manière la plus barbare possible. Formés par peloton de quinze, chaque escouade marchait au supplice, trouvant sous ses pieds les corps mutilés des quinze camarades précédents ! Porfirio Diaz se ployait aux idées du jour en faisant exécuter à Puebla 63 prisonniers de guerre. A San Louis de Potosi on en faisait autant, et petit à petit le chemin de sang se dirigeait vers ces illustres victimes de Quérétaro, qui devaient tomber bientôt, en expiation pourtant de monstruosités et de crimes épouvantables.

Mais à quoi cela servirait-il d'épuiser l'immense torrent d'infamies qui est descendu pendant six ans le long du flanc des Cordil-

lières ! Depuis longtemps les cœurs droits sont convaincus de la sainteté de la mission que nous avions à remplir là-bas, sans qu'il y ait besoin de fouiller plus avant, au milieu de toutes ces poitrines trouées de balles, de toutes ces chairs sanglantes.

Les défenseurs même du juarisme ont dû sentir leurs nerfs se crisper d'indignation, en voyant quels auxiliaires l'histoire leur donnait pour faire pencher en leur faveur la balance de l'iniquité.

Le général Mendez vendu pour six dollars par une prostituée, Méjia fusillé par Escobedo à qui il avait sauvé la vie, le cadavre de Vidaurri tout bleui de coups de pied, et les cheveux blancs maculés d'immondices, le général O'Haran déchiré et mutilé par une populace animée, Miramon exécuté, malgré une blessure mortelle ; les illustrations et les respectabilités d'un parti, trop grand pour exister au milieu d'un atmosphère aussi empesté, fusillées au coin des bornes et des carrefours, seront autant d'obstacles qui un jour ou l'autre feront trébucher le Mexique dans sa tombe.

Seulement avant de s'y coucher, il a tenu à laisser aux peuples de la terre un souvenir inaltérable. Pendant longtemps il a tâtonné autour de lui pour se choisir une victime qui fût aussi noble que ses aspirations étaient fangeuses et ravalées. N'en trouvant pas près de lui, et craignant que sa réputation de lâcheté ne parvint pas au-delà des mers, il est venu en Europe, au centre de la civilisation se choisir un Empereur au milieu des princes les plus éclairés et les plus intelligents de l'époque. Il l'a acclamé sur ses rives, lui a mis une couronne sur la tête et un sceptre à la main ; il l'a flatté et adulé, puis voyant que ses idées de progrès et de morale chrétienne commençaient à se propager parmi les masses, il a jugé le moment favorable. Alors, il s'est trouvé là, un Lopez pour soupeser ce que le poids de cet empereur valait en onces d'or ; un Escobedo était debout à la porte de cette tente désertée pour recevoir l'épée et quand on n'eût plus rien à craindre de lui, quand tout le monde fût bien persuadé qu'il avait été désarmé, quand il eût été jugé par les membres d'un soit disant conseil de guerre, dont le plus âgé avait vingt-trois ans, Juarez se leva au nom du libéralisme démocratique, et ne pouvant encore se décider à regarder bien en face le roi martyre, de peur qu'il ne vit une parcelle de la noirceur de son âme se réfléchir dans la sérénité de cet œil bleu qui allait s'éteindre, dépêcha froidement cinq bourreaux sur le berro de la Campano, puis là, le fit lentement assassiner.

Ainsi se fait la guerre au Mexique.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

SCENES

DE LA

GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

CHAPITRE PREMIER.

LE CURÉ DE CARACUARO

Plus d'un an après sa première explosion, c'est-à-dire à la fin de l'année 1811, il en était de l'insurrection mexicaine comme d'un de ces incendies qui éclatent tout à coup au milieu des immenses savanes ou des vastes forêts d'Amérique, et dont la main de l'homme est parvenue à isoler le foyer. En vain les flammes jaillissent de tous côtés et cherchent un aliment à dévorer, le vide s'étend autour d'elles ; bientôt le craquement des grands arbres ou le pétillement des hautes herbes cesse de se faire entendre, et tout s'abîme sous un nuage de fumée qui s'élève d'un monceau de cendres noires.

Telle avait été l'insurrection suscitée par le prêtre Hidalgo. Du petit bourg de Dolorès, elle s'était propagée avec rapidité d'un bout à l'autre du royaume de la Nouvelle-Espagne ; mais bientôt les chefs, Hidalgo lui-même en tête, avaient été pris et fusillés. Graduellement resserrée par les armes espagnoles et par les efforts du

général don Félix Calleja, elle se trouvait concentrée sur un seul point, la place de Zitacuaro, où commandait le général mexicain don Ygnacio Rayon. Là s'était établie une junte qui organisait un simulacre de gouvernement indépendant de la métropole, et lançait des proclamations aussi impuissantes que les lueurs de l'incendie maîtrisé.

Mais si cet incendie est l'œuvre des passions de l'homme, s'il est le résultat d'une volonté ferme et bien arrêtée, et non celui d'un cas fortuit, on doit s'attendre à le voir éclater de nouveau sur un autre point de la forêt ou de la savane. Ce fut ce qui ne manqua pas d'arriver. Un autre champion de l'indépendance, plus obscur, s'il est possible, à son début, que ses prédécesseurs, allait apparaître sur le théâtre ouvert par eux, avec un éclat qui devait éclipser celui dont ils n'avaient brillé qu'un instant.

C'était le curé de Caracuaro, celui que les historiens n'appellent aujourd'hui que l'illustre Morelos (*el insigne Morelos.*)

Les historiens mexicains ne précisent pas la date de la naissance de don Maria Morelos y Pavon. Je ne crois pas cependant me tromper en affirmant, d'après les portraits que j'ai vus de lui et en rapprochant les dates les unes des autres, qu'il devait avoir de trente-huit à quarante ans lorsque la révolution éclata dans le village de Dolorès. Il serait donc né de l'année 1773 à 1775, dans un endroit appelé Trahuejo, près du bourg d'Apatzingam, dans l'Intendance, aujourd'hui Etat de Valladolid, ou, pour mieux dire, de *Morelia*, nom dérivé de celui du plus illustre de ses enfants.

L'unique héritage du héros futur de l'indépendance mexicaine consistait en quelques mules de charge que lui avait laissées son père. Muletier comme lui, il s'était longtemps contenté de cet humble et pénible métier, quand il lui vint à l'idée d'entrer dans les ordres sacrés. Quelle put être la cause d'une semblable résolution ? l'histoire ne le dit pas ; toujours est-il que Morelos, avec la persévérence qui le caractérisait, finit par mettre son projet à exécution.

Après avoir vendu ses mules, il se consacra tout entier, dans un collége de Valladolid, aux études rigoureusement indispensables pour atteindre le but de son ambition, c'est-à-dire quelque teinture de latin et de théologie. Quand il eut acquis ce degré d'instruction, on lui conféra les ordres ; mais Valladolid était encore un trop vaste théâtre pour le nouveau prêtre, et il se retira dans le village d'Urnapam, où il subsista péniblement à l'aide de quelques leçons de latin qu'il donnait. Sur ces entrefaites, la cure du village de Caracuaro vint à se trouver vacante.

Caracuaro était un village aussi malsain que pauvre ; personne

ne voulait d'une semblable résidence, et cependant Morelos ne l'obtint pas sans difficulté.

Ce fut dans cet exil qu'il vécut pauvre et ignoré jusqu'au moment ou nous n'avons fait que l'entrevoir à l'hacienda de las Palmas.

Sous prétexte de rendre visite à l'évêque de Oajaca, mais en réalité pour fomenter l'insurrection, Morelos avait été dans la province lointaine de ce nom, et il venait de la quitter pour aller solliciter, auprès d'Hidalgo, la place de chapelain de son armée, quand nous l'avons vu prendre congé de don Mariano Silva.

Le capitaine Castanos nous a déjà fait connaître le résultat de sa démarche, dans le chapitre qui sert d'introduction à ce récit, dont le théâtre se trouve transporté, de la province de Oajaca, dans celle d'Acapulco, sur les bords de l'Océan Pacifique. Quinze mois séparent aussi les derniers événements que nous avons racontés de ceux qui vont suivre ; mais les lacunes laissées entre la première et la second partie se trouveront petit à petit comblées.

Dans les premiers jours de janvier 1812, quinze mois après que l'officier des dragons de la reine, le capitaine Tres-Vilas, eut quitté l'hacienda de las Palmas, deux hommes se trouvaient en face l'un de l'autre : le premier assis devant une table boîteuse, couverte de papiers et de cartes géographiques ; le second, respectueusement debout, son chapeau militaire à la main.

C'était sous la moins mauvaise et la plus vaste tente d'un camp retranché sur les bords de la rivière Sabana, à une petite distance d'Acapulco, quelques heures avant le coucher du soleil.

Le personnage assis, dont nous ne ferons pas le portrait, car on le connait déjà, avait la tête couverte d'un mouchoir de coton à carreaux et une jaquette de batiste blanche sur les épaules : c'était le général don José-Maria Morelos, qu'on ne retrouvera pas, sans quelque surprise, commandant des troupes insurgées et assiégeant cette ville d'Acapulco, qu'on l'avait ironiquement chargé de prendre.

Toutefois, malgré les brusques changements qu'apportent les guerres civiles dans la position de certains hommes, ce n'est pas sans un grand étonnement que, dans le personnage debout et assez élégamment emprisonné dans un uniforme de lieutenant de cavalerie, nous retrouverons le timide étudiant en théologie, don Cornelio Lantejas.

Il tenait une lettre à la main et sa contenance était fort embarrassée.

" Eh quoi ! ami don Cornelio, vous songez à nous quitter ? lui

dit le général avec un sourire de bonté qui lui fit monter le rouge au visage.

—C'est la nécessité qui m'y force, mon général ; sans quoi... Lanjetas n'acheva pas, car il mentait, et il avait honte de son mensonge : il reprit : Je ferais bon marché des intérêts de famille ; mais, je dois l'avouer à Votre Excellence, je n'ai pas de goût pour le métier de soldat ; j'étais né pour être curé, et, à présent que le succès couronne vos armes, j'ai hâte de reprendre mes études et d'entrer dans la carrière vers laquelle me poussent mes inclinations.

— *Viva Cristo !* s'écria Morelos, vous êtes un trop vaillant champion de l'église militante pour que je vous laisse ainsi partir. Comme ce brave d'un roi de France, dont je ne me rappelle plus bien le nom, vous seriez homme à vouloir vous pendre, si je prenais Acapulco sans vous. Je refuse. Cela vous contrarie, je le vois, ajouta le général pour alléger le désappointement de l'officier. Je refuse, parce que je suis trop satisfait de vos services ; vous êtes le premier soldat qui se soit joint à moi. Savez-vous ce qu'on dit? que les trois plus braves de notre petite armée sont don Hermenejelo Galeana, Manuel Costal et vous. Et tenez, ce qui vous rend encore plus digne de mon affection et de mon estime, c'est que vous choisissiez précisément pour me quitter le moment où la fortune semble me combler, de plus de faveurs, tout à l'opposé de ceux qui ne quittent que des amis malheureux. Le capitaine don Francisco Gonzalez a été tué a l'affaire de Tonaltepec, vous le remplacerez ; allez, capitaine !! "

Le nouveau capitaine s'inclina en silence.

Nous dirons tout à l'heure quelle fatalité avait jeté l'étudiant sous la bannière de l'insurrection, et comment, par suite d'apparences dont tant d'autres se trouvent si fréquemment victimes, et qu'il trouvait d'une partialité désespérante à son égard, le pacifique Lanjetas se voyait transformé en un guerrier d'importance, dont l'insurrection et le vice-roi se disputaient le bras. Il allait sortir, quand Morelos se ravisa.

—Restez, capitaine, lui dit-il ; j'ai encore à vous parler. Vous avez, m'a-t-on dit, des relations de famille à Tehuantepec ; j'ai besoin, pour remplir une mission là-bas, d'un homme d'action et de bon conseil ; j'ai pensé à vous pour vous y envoyer, toutefois quand j'aurai pris Acapulco, ce qui, j'espère, ne tardera pas.

Au moment où le capitaine allait apprendre de la bouche du général quel était le but de cette mission de confiance dont il avait commencé à s'ouvrir à lui, un troisième personnage de notre connaissance entra dans la tente ; c'était l'Indien Manuel Costal. Il

était accompagné d'un inconnu. Don Cornelio voulut se retirer de nouveau.

— Vous n'êtes pas de trop et vous pouvez tout entendre, lui dit Morelos.

— Voici le général ! dit Costal en montrant le curé à l'Espagnol, car c'en était un.

Celui-ci considéra un instant, non sans surprise, le personnage si simplement vêtu, qui cependant n'en était pas moins le général dont la renommée commençait à s'occuper.

Bien que cet inconnu parût doué d'nne aisance impertubable et presque voisine de l'effronterie, il attendit, après avoir salué Morelos, que celui-ci lui permit de parler.

—Qui êtes-vous, mon ami ? et que me voulez-vous ? dit le général.

—Puis-je parler en toute confiance ? reprit l'Espagnol. Cet homme, et il désignait l'Indien, que j'ai trouvé philosophant sur la grève, m'a dit que sa parole valait, près de Votre Seigneurie, un sauf-conduit de parlementaire, et je me suis décidé à le suivre.

—Costal a été le premier clairon qui, avec la trompe marine que vous lui voyez, a sonné le boute-selle des vingt cavaliers qui composaient jadis mon armée. Parlez ; ma parole confirme la sienne.

— Avec l'agrément de Votre Seigneurie, je me nomme Pépé Gago ; je suis Galicien, et de plus, commandant d'une batterie dans la citadelle d'Acapulco, qu'il vous plairait de prendre, si je ne me trompe.

—C'est un plaisir que je compte me donner d'ici à peu de temps.

—Votre Seigneurie confond peut-être, reprit l'artilleur ; vous prendrez la ville d'Acapulco quand vous voudrez.

—Je le sais.

—Mais vous ne la garderez pas, tant que nous serons maîtres de la citadelle.

—Je le sais.

—Alors, nous sommes près de nous entendre.

—C'est pourquoi je dédaigne de prendre la ville et veux m'emparer de la forteresse ; nous entendons-nous toujours ?

—Plus que jamais, car c'est précisément le fort, que vous ne dédaignez pas, que je veux vous donner ; je n'ose pas dire vous vendre, puisque, à vrai dire, mon prix sera si modéré que c'est un véritable cadeau. Et, à ce propos, Votre Seigneurie est-elle en fonds ?

—Vous devez en savoir quelque chose ; mais, au cas contraire, je veux bien vous dire qu'outre les sept cents fusils, les cinq pièces de canon, je ne parle pas des huit cents prisonniers que je lui ai faits, j'ai pris au commandant espagnol Paris la somme de dix mille

piastres, c'est-à-dire de quoi payer dix fois le prix d'une citadelle que j'aurai pour rien.

—N'y comptez pas ; les vivres ne nous manqueront jamais. L'île de la Roqueta...

—Je la prendrai d'abord !

—Nous sert de port de débarquement pour les provisions que nous apportent les navires qui, au besoin, viendraient décharger leurs sacs de farine, sous vergues, dans le fort. Cependant, pour en finir, Votre Seigneurie vient de fixer elle-même le prix à mille piastres. N'avez vous pas dit que vous avez pris dix mille piastres, c'est-à-dire dix fois le prix de la citadelle ? Malheureusement, je ne puis avoir l'honneur de vous la vendre qu'une fois.

— Mille piastres comptant ? dit le général en fronçant le sourcil.

—Non ; quel gage auriez-vous alors de ma parole ? trois cents piastres à présent, et le reste à la livraison.

—C'est entendu ; et quels sont vos moyens ?

—Je suis de garde à la porte, demain, de trois à cinq heures du matin. Un falot sur le pont d'Hornos, en face du fort, pour m'avertir, un mot d'ordre et votre présence ; ce sera l'affaire d'un instant. Je présume que Votre Seigneurie ne cédera à personne l'avantage de s'emparer du fort ?

—J'y serai en personne, dit Morelos ; quant au mot d'ordre, le voici.

Le général passa au Galicien un papier sur lequel il écrivit deux mots que ni Costal ni Lantejas ne purent lire.

Puis, après une assez longue conférence à voix basse, Pépé Gago allait se retirer, lorsque Costal s'avança vers lui et lui mettant la main sur l'épaule :

— Ecoutez, Pépé Gago ! dit-il avec force, c'est moi qui réponds ici de vous ; mais je jure par l'âme de ce cacique de Tehuantepec, dont j'ai l'honneur incontesté de descendre, que, si vous nous trahissez, dussiez-vous comme le requin vous cacher au fond de la mer, vous retirer comme le jaguar au fond des bois, vous n'échapperez pas plus que le jaguar ou le requin à ma carabine ou à mon couteau. Tenez-le-vous pour dit.

L'artilleur protesta de nouveau de sa bonne foi et se retira ; quand il fut parti :

— Je verrai, acheva Morelos en s'adressant à don Cornelio, à vous signer un congé de la forteresse d'Acapulco, mais pour quelques jours seulement. Là aussi, nous reparlerons de la mission pour laquelle je compte sur vous. Allez, en attendant, vous reposer, et la nuit prochaine, à quatre heures du matin, je conduirai moi-même un détachement de nos hommes vers le fort. Comme

il est bon que personne que nous ne sache nos conventions avec Gago, vous et Costal placerez sur le pont d'Hornos le falot dont la lumière est le signal convenu de l'approche de nos troupes.

Le château fort d'Acapulco est situé sur le bord de la mer, à quelque distance de la ville.

Des précipices profonds, à la base desquels on entend gronder l'océan, s'ouvre autour de la forteresse. L'un de ces *voladeros* [1], à la droite de la citadelle, s'appelle le *voladero de nos Hornos* ; un pont étroit, le pont d'Hornos, joint les deux bords du précipice.

Dès le matin, pendant que le camp, mis sur pied à l'improviste par ordre du général, était encore dans la confusion du réveil et qu'un fort détachement prenait les armes, sans que les soldats qui le composaient sussent où on allait les conduire, le capitaine Lantejas et Costal prirent le chemin de la mer. Il y avait encore au moins deux heures à attendre le lever du soleil, et c'était plus qu'il ne fallait pour exécuter le coup de main concerté à l'avance.

La nuit était sombre ; le fort et la ville semblaient ensevelis dans le plus profond sommeil, à en juger par le silence qui permettait d'entendre au loin le murmure sourd de la mer sur la grève.

Les deux hommes longèrent avec précaution les murailles noircies du fort, puis, après un quart d'heure de marche environ, ils commencèrent à gravir les hauteurs en s'éloignant de la plage. Costal marchait devant don Cornelio, et ce ne fut pas sans peine, ni sans danger de rouler des flancs du précipice dans la mer, qu'ils atteignirent enfin le pont d'Hornos.

L'Indien battit le briquet et alluma une torche de résine qu'il enferma dans un falot ; puis il le suspendit, la lumière tournée vers le fort, à un poteau qui se trouvait au milieu du pont : c'était, on l'a dit, le signal convenu avec l'artilleur galicien. Comme leur rôle se bornait là, tous attendirent que la lueur du falot fit savoir à Morelos et à Gago que tout était prêt.

De la hauteur où ils se trouvaient, le capitaine et l'Indien dominaient une vue immense ; le fort, la ville et l'océan. A l'exception de la mer, tout était silencieux, et Lantejas cessa de regarder, malgré lui, la ville et le fort, pour promener ses regards sur la majestueuse étendue de la mer. Manuel Costal fit comme lui ; sur la mer aussi tout eût semblé dormir, si, de temps à autre, une traînée étincelante n'eût brillé sur la nappe noire des eaux.

— Il y a de l'orage dans l'air, dit l'Indien à voix basse, car la solennité de la scène paraissait ne pas permettre d'élever la voix.

1 Précipices.

Voyez comme les requins de la rade brillent d'une lueur phosphorique sur la surface.

En effet, une demi-douzaine de ces voraces animaux croisaient comme des pirates en quête d'une proie, en décrivant des cercles lumineux semblables à ceux des mouches à feu dans les herbes des savanes.

— Quel sort, croyez-vous, serait réservé, poursuivit le Zapotèque, à l'homme qui tomberait à présent au milieu de ces nageurs silencieux ? Combien de fois, cependant, quand j'étais pêcheur de perles, n'ai-je pas bravé ce danger, en plongeant en leur présence !

Don Cornelio ne répondit rien ; mais cette idée le fit tressaillir d'effroi.

L'Indien continua :

— C'est que j'étais jeune alors, et que les requins, non plus que les tigres, que j'ai chassés par profession plus tard, ne pouvaient rien contre celui qui doit vivre l'âge des corbeaux ; je vais avoir vécu bientôt un demi-siècle, et moi seul peut-être pourrais, à l'heure qu'il est, plonger parmi ces animaux carnassiers sans courir le moindre danger.

— Est-ce là le secret de votre intrépité qui ne se dément jamais ?

— Oui et non. Cependant, le danger m'attire, comme votre corps attirerait ces requins : c'est un goût que je satisfais et non une bravade ; c'est mieux encore, je cherche à venger dans le sang espagnol le meurtre de mes ancêtres. Que m'importe, en effet, à moi, l'émancipation politique, objet de vos désirs ? Mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler, quoique cela s'y rapporte.... Avant tout, regardez-là, au-dessous de vous.

Un objet étrange frappa tout à coup la vue de Lantejas et lui arracha un mouvement de terreur superstitieuse.

Costal sourit en le regardant.

Un corps noir, dont une espèce de chevelure couvrait la tête, sortait de l'eau à moitié et semblait appuyer sur la grève deux bras humains ; un instant Cornelio crut voir une baigneuse qui allait prendre pied sur le rivage.

— Quel est cet être étrange ? demanda-t-il à Costal avec un certain malaise, en entendant comme une plainte douloureuse s'échapper de la bouche de cet objet dont il ne pouvait définir la nature ; car, si la forme de son corps rappelait celle de la femme, sa voix n'avait rien d'humain.

— C'est un lamentin, répondit l'Indien ; c'est l'animal amphibie que nous appelons le *pejemuller* [1] qui vous fait peur. Vous n'oseriez

1 Le poisson-femme.

donc pas soutenir la vue d'un être plus étrange et plus parfait surtout, plus parfait même que la plus belle créature humaine ?

— Que voulez-vous dire ?

— Seigneur capitaine don Cornelio, reprit l'Indien, vous qui êtes si brave en face de l'ennemi...

— Hum ! interrompit Lantejas avec quelque embarras, le plus brave a ses jours, voyez-vous !

L'aveu de sa poltronnerie (toutefois l'ancien étudiant en théologie pouvait, en un cas donné, ne pas manquer de courage) fut sur le point d'échapper aux lèvres du capitaine. Costal ne lui en laissa pas le temps.

— Oui, oui, vous êtes comme Clara, quoique plus vaillant encore que lui, et il lui faudra du temps pour se familiariser avec les tigres ; mais, tenez ! si là-bas, sur cette belle grève unie, vous voyiez tout à coup, au lieu d'un lamentin, une belle créature, une femme, tordre, en chantant, ses longs cheveux ruisselants d'eau, et que cette femme, quoique visible à votre œil, ne fût qu'un esprit impalpable, que feriez-vous ?

— Une chose bien simple, j'aurais une peur horrible ! dit naïvement don Cornelio.

— Alors, je n'ai plus rien à vous dire. Je cherchais pour une certaine course un compagnon plus brave que Clara ; je me contenterai du nègre. J'avais espéré que vous... enfin n'en parlons plus.

L'Indien n'ajouta pas un mot ; sous l'influence d'une terreur vague suscité par les demi-confidences de Costal, l'officier se tut aussi, et tous deux, dans l'attente de prise de la citadelle, continuèrent à regarder silencieusement l'immense et mystérieux océan, dont la présence du lamentin animait seule la vaste solitude.

CHAPITRE II.

OU L'ÉTUDIANT EN THÉOLOGIE VEUT MARCHER SUR MADRID.

Nous avons un peu négligé le récit des aventures de don Cornélio Lanjetas, pour ne pas interrompre le cours d'autres événements. Pendant qu'il attend avec Costal le résultat de la trahison de l'artilleur galicien, c'est le moment de faire connaître comment l'économie paternelle, dont nous l'avons entendu se plaindre déjà, non sans quelque raison, l'avait jeté de nouveau dans une série de dangers auprès desquels ceux que lui avaient fait courir les

tigres et les serpents à sonnettes enlacés au-dessus de son hamac n'étaient, comme dit Sancho, que *tortas y pan pintado*[1]

L'étudiant, muni d'un bon cheval, don de la munificence de don Mariano Silva, n'avait pas tardé à regagner la maison de son père, trop rapidement même ; car si, cette fois comme la première, son voyage eût duré deux mois, les circonstances eussent été tout autres pour lui.

Ses études était depuis longtemps terminées, et, comme il se disposait à aller à Valladolid pour y soutenir sa thèse et se faire conférer les ordres, son père jugea à propos de mettre à sa disposition une mule ombrageuse et rétive, qu'il avait troquée, avec un bon retour, contre le cheval donné par don Mariano.

L'étudiant se mit en route, emportant la bénédiction paternelle et une foule de recommandations de ménager sa mule et de se bien garder de la souillure de l'insurrection.

Les rares maisons du bourg de Caracuaro se dessinaient dans l'éloignement devant lui, lorsque, de détour en détour, il se trouva en face d'une cavalcade composée de trois cavaliers. C'était deux jours après son départ. L'étudiant était occupé à repasser dans sa mémoire les éléments de théologie qu'il s'était fourrés dans la tête à grand renfort de livres, et qu'il lui semblait avoir complétement oubliés depuis qu'il était en voyage.

Dans le moment où il songeait le moins à maintenir sa mule, l'animal, effrayé par la vue soudaine des cavaliers, se cabra et le jeta si violemment à terre, que, sa tête donnant contre un caillou du chemin, il perdit complétement connaisssance.

Quand il reprit ses sens, il se trouva assis sur le revers de la route, le crâne à moitié fendu, et, par-dessus tout, sans sa mule, qui, profitant du moment où les cavaliers mettaient pied à terre pour ne s'occuper que de lui, avait jugé à propos de rebrousser chemin au grand galop.

Des trois cavaliers, l'un paraissait être le maître et les deux autres les serviteurs. Le premier, adressant la parole à l'étudiant.

—Ecoutez, mon fils, lui dit-il ; votre état, sans être grave, exige des soins que vous ne sauriez trouver dans le village pauvre et malsain de Caracuaro, dont, sans vous en douter, vous êtes encore à plus de deux lieues. Ce que vous avez de mieux à faire, faute de monture, est de vous mettre en croupe derrière l'un de mes domestiques et de nous accompagner à l'hacienda de San-Diego, à une heure de marche d'ici. C'est la direction qu'a prise votre mule, que je chargerai un des vaqueros de rattraper ; puis, de là,

1 Ce qui peut se traduire par : n'étaient que des roses.

vous pourrez, au bout de trois jours, reprendre votre route. Où alliez-vous ?

—A Valladolid, me faire conférer les saints ordres.

— Eh bien ! nous sommes de la même robe, dit le cavalier en souriant ; tel que vous me voyez, je suis le curé indigne de Caracuaro, Jose-Maria Morelos, dont vous n'aurez certes pas entendu parler.

Le grand nom de Morelos, en effet, était parfaitement inconnu à cette époque. L'étudiant toutefois ne put s'empêcher de s'étonner du singulier accoutrement du cavalier. Son costume était tout fripé. A l'arçon de sa selle étaient attachés une escopette à deux coups, dont une batterie seule paraissait en état, et, dans un fourreau de cuir, un sabre dont la garde en fer était toute rouillée.

Ses deux domestiques étaient dans un équipement plus piètre encore que le sien, et étaient armés chacun d'un tromblon à canon de cuivre.

—Et vous, seigneur Padre, demanda Lanjetas à son tour, où dirigez-vous vos pas ?

—Moi, répondit le curé en souriant encore, je vais d'abord, comme je vous l'ai dit, à l'hacienda de San Diego, puis, de là, m'emparer de la citadelle d'Acapulco, en exécution de l'ordre que j'ai reçu.

Tel était l'équipement du général dont le nom a depuis jeté tant d'éclat. Telles étaient ses ressources guerrières, que l'histoire, du reste, s'est chargée de consigner dans ses pages. Quant à Cornelio, pour le moment, cette réponse lui fit démesurément ouvrir les yeux ; mais il aima mieux croire que son cerveau fêlé l'avait mal comprise, que de supposer le respectable curé atteint d'aliénation mentale.

— Mais alors, vous êtes insurgé ? s'écria-t-il non sans effroi.

—Sans doute et depuis longtemps.

Lanjetas monta derrière un des domestiques et n'ajouta plus rien ; puis, comme, au bout d'une demi-heure de route il ne vit poindre sur le front du curé, non plus que sur celui de ses deux écuyers, aucun des terribles ornements dont faisait mention le mandement de monseigneur don Antonion Bergosa, il commença à croire que les insurgés pouvaient bien n'être pas toujours la proie du démon ; néanmoins il se promit de ne pas prolonger son voyage avec le curé de Caracuaro plus loin que l'hacienda de San-Diego, comme aussi de n'y faire que le plus court séjour possible en compagnie si suspecte.

L'étudiant venait de faire un arrangement avec sa conscience, quand, sous les rayons brûlants du soleil, il sentit tout à coup fer-

menter ses idées d'une façon si étrange, que non-seulement cette insurrection commencée par des prêtres lui parut toute naturelle, mais qu'il se mit à entonner à pleins poumons, s'en pouvoir s'en empêcher, une chanson guerrière qu'il improvisa, et dans laquelle le belliqueux champion traitait fort mal le roi d'Espagne.

Il ne sut que plus tard en quel état il arriva à l'hacienda de San-Diégo, et combien de jours il y resta sous l'influence d'une fièvre chaude, fruit des fatigues de la route et de sa blessure. Il avait seulement un vague souvenir de rêves douloureux pendant lesquels il entendait constamment un bruit d'armes, et, par-dessus tout, se sentait ballotté comme sur une mer orageuse.

Un jour, il s'éveilla tout étonné, dans une chambre assez pauvrement meublée, puis se rappela sa chute et sa rencontre avec le curé de Caracuaro. Enfin, se sentant assez de forces pour sortir de son lit, il se traîna jusqu'à la fenêtre de sa chambre, afin de se rendre compte d'un grand tumulte qu'il entendait.

La cour sous sa fenêtre était remplie d'hommes armés, les uns à pied, les autres à cheval. Des lances ornées de banderoles de diverses couleurs, des épées, des fusils, des sabres, brillaient au soleil de tous côtés. Les chevaux piaffaient, hennissaient sous leurs cavaliers; bref, c'était comme la halte d'un corps d'armée.

La faiblesse obligea bientôt le blessé à se recoucher, et il attendit avec impatience, et surtout avec une faim dévorante, que quelqu'un pût venir lui donner des explications sur sa position.

Au bout d'une demi-heure environ, un homme entra dans la chambre du malade, qui reconnut l'un des deux serviteurs de Morelos. Cet homme venait de la part de son maître s'enquérir de l'état de sa santé.

—Où suis-je, mon ami, je vous prie ? lui demanda-t-il après avoir satisfait à ses questions.

—A l'hacienda de San-Luis.

L'étudiant rappela ses souvenirs, qui se reportèrent à l'hacienda de San-Diego.

—Vous vous trompez, c'est l'hacienda de San-Diego, reprit-il.

—Nous l'avons quittée depuis hier ; nous n'y étions plus en sûreté...Que diantre ! on n'est pas tenu, quelque patriote qu'on soit, de crier son opinion sur les toits...

—Je ne vous comprends pas, mon cher, interrompit Lanjetas : c'est peut-être encore l'effet de la fièvre.

—Ce que je dis là est cependant bien clair, reprit le domestique. Nous avons été obligés de quitter l'hacienda, où les troupes royales allaient venir nous arrêter, à cause de la fougueuse exaltation des opinions politiques d'un certain don Cornelio Lantejas.

—Cornelio Lantejas ! s'écria l'étudiant avec angoisse : mais c'est moi !

—Je le sais parbleu bien ! Votre Seigneurie ne s'est pas fait faute de le crier par la fenêtre en proclamant de toutes vos forces mon maître généralissime de toutes les troupes insurgées, et nous avons eu toutes les peines du monde à vous empêcher de marcher sur Madrid.

—Madrid en Espagne !

—Bah ! deux milles lieues de mer n'étaient rien pour vous à traverser. " C'est moi, moi Cornelio Lantejas, qui " me charge de renverser le tyran ! " disiez-vous. Alors nous fûmes obligés de déguerpir sans tarder en vous transportant dans une litière, mon maître n'ayant pas voulu abandonner un si chaud partisan qui se compromettait par amour pour lui. Nous sommes arrivés ici, où, ma foi ! grâce aux hommes qui se sont joints à nous, vous pourrez vous livrer à toute l'ardeur de votre patriotisme, bien que votre tête soit mise à prix, je n'en doute pas."

Le jeune homme avait écouté avec horreur et dans une stupéfaction complète le récit de ses prouesses. Puis le domestique ajouta :

—En outre, mon maître, pour ne pas demeurer en reste avec celui qui l'a proclamé généralissime, a nommé Votre Seigneurie *alferez* et son aide-de-camp ; vous en trouverez le brevet sous votre oreiller."

Le domestique sortit à ces mots, laissant Cornelio atterré sous le poids de ces révélations foudroyantes.

Quand il eut quitté la chambre, l'étudiant porta précipitamment la main sous son traversin. Le fatal brevet était bien là.

Il le froissa avec rage, et s'élança de nouveau vers la fenêtre pour désavouer bien haut toute participation à l'insurrection, mais son mauvais génie veillait.

Au moment où il allait ouvrir la bouche pour crier qu'il repoussait toute complicité avec les ennemis de l'Espagne, ses sens se troublèrent de nouveau, sans que toutefois il pût méconnaître que sa bouche criait : *Vive Mexico et mort au tyran* ! Il n'eut que le temps de retomber sans force sur son lit.

Cette fois, sa syncope fut de courte durée, et il ne tarda pas à reprendre suffisamment ses sens pour s'apercevoir que son lit était entouré de gens armés qui semblaient, à en juger par quelques phrases échangées entre eux, épier avec intérêt l'état dans lequel il se trouvait.

Parmi ces voix il reconnut celle de Morelos lui-même, qui disait :

— Comment expliquer cette sympathie subite pour notre cause ? Ce jeune homme est sous l'empire d'une hallucination fiévreuse.

— Si le plus ardent patriotisme ne bouillonnait pas au fond de son âme, l'écume ne remonterait pas à la surface, reprit un autre personnage du nom de don Rafael Valdovinos.

— Qu'importe ? répliqua Morelos ; je ne puis croire que mon ascendant...

Un nouveau venu interrompit le curé de Caracuaro, au moment où l'étudiant ouvrit les yeux sans oser démentir l'opinion qu'on exprimait sur son compte, car tous ces regards l'intimidèrent extrêmement. Ce nouveau personnage était un homme vigoureusement taillé, à la mine martiale, et dont la barbe et les cheveux grisonnaient. Son aspect accusait une cinquantaine d'années.

— Et pourquoi, mon général, dit l'inconnu en prenant la main que lui tendait Morelos, ce brave jeune homme n'aurait-il pas subi comme moi l'ascendant de votre personne à la première vue ? Ce n'est que d'aujourd'hui que je vous connais, et cependant vous n'aurez jamais de serviteur plus ardemment dévoué que moi. Je réponds de ce jeune garçon. Il est des nôtres et sans retour.

En disant ces mots, l'inconnu enveloppait don Cornelio d'un regard si doux et si formidable à la fois, qu'en même temps que le jeune homme se sentait frémir des pieds à la tête, un charme invincible le subjuguait, et qu'il ne put s'empêcher de confirmer du geste l'engagement qu'on prenait en son nom.

Cet homme était celui que les historiens appellent le terrible, le grand, l'invincible don Hermenegildo *Galeana*, le Murat mexicain, que bientôt on allait voir dans cent rencontres mettre sa lance en arrêt et fondre sur l'ennemi comme l'archange des batailles, en poussant son formidable cri de guerre : *Aqui esta Galeana* [1] ! Redoutable ennemi et ami tendre et dévoué, il faisait subir à tous son irrésistible ascendant.

Plus heureux que Murat, Galeana devait tomber sur un champ de bataille, entouré de cadavres amoncelés par sa main, et, plus heureux encore que le guerrier français, il devait mourir fidèle à l'homme à qui il avait juré de consacrer sa vie.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Valdovinos, je sais que le général Calleja a mis la tête de ce jeune homme à prix comme les nôtres.

— Eh bien, *alferez* don Cornelio, ajouta Galeana, préparez-vous à partir demain et à vous rendre digne du poste auquel vous avez été élevé ; les occasions ne vous manqueront pas.

1 Voici Galeana.

En même temps, la détonnation d'une pièce de canon gronda sous la fenêtre, et, comme Morelos s'étonnait en plaisantant d'avoir déjà de l'artillerie sous ses ordres, Galeana reprit la parole et dit :

— Seigneur général, ce canon faisait partie de notre héritage paternel. Quand chez nous il naissait un fils ou qu'un Galeana cessait de vivre, il servait à signaler notre allégresse ou notre deuil. Aujourd'hui nous le consacrons au service de la famille mexicaine. Il est à vous comme nos personnes.

Puis, s'avançant vers la fenêtre, il s'écria de cette voix devant laquelle les Espagnols allaient bientôt apprendre à fuir :

— Vive le général Morelos !

Des cris partis de la cour répondirent aux siens ; un cliquetis de sabres qui sortaient du fourreau, le bruit des fusils retentissant sur le sol pierreux et des hennissements des chevaux se mêlèrent aux clameurs de l'enthousiasme. La chambre du malade fut vide en un instant ; le curé de Caracuaro descendait pour presser la main de ses nouveaux soldats. Loin de partager cette ardeur belliqueuse, l'étudiant éprouva un affreux serrement de cœur. Il pensa avec tristesse à ses études théologiques qu'il allait négliger au milieu des camps, et, par-dessus tout, à sa tête mise à prix comme celle d'un rebelle. Tout cela, grâces encore à la parcimonie de son père dans l'achat de cette maudite mule, comme jadis dans celui du cheval de *picador*. Lantejas s'habilla tristement et jeta un regard morne dans la cour, au milieu des gens armés qui s'y pressaient de toutes parts. Un nègre rechargeait la pièce de canon qu'il venait d'entendre donner le signal de la guerre civile. Ce nègre était Clara, qui de sa propre autorité venait de prendre le commandement de la première pièce d'artillerie que Morelos eût à sa disposition, laquelle, sous le nom de *el Nino,* que l'histoire du Mexique lui a conservé, devait plus tard devenir si célèbre.

Avant de passer outre, nous devons dire en deux mots ce qui avait eu lieu depuis que l'étudiant, monté en croupe derrière le domestique de Morelos, était arrivé à l'hacienda de San-Diego, jusqu'au moment où, toujours privé de connaissance et transporté en litière à l'hacienda de San-Luis, il venait d'y trouver ce terrible réveil.

A peu de distance de San-Diego, Morelos avait fait la rencontre d'un partisan insurgé, don Rafael Valdovinos, qui battait la campagne avec quelques hommes qu'il s'empressa de mettre à la disposition du curé de Caracuaro.

Celui-ci, ayant appris que le gouvernement espagnol avait envoyé à Petatlan, petite ville des environs, les armes nécessaires pour équiper un corps de milice, pensa que ces armes feraient bien

mieux l'affaire de ses futurs soldats ; il résolut donc de s'en emparer avec les hommes de Valdovinos ; ce ne fut que l'affaire d'un instant, et elles furent transportées à l'hacienda de San-Luis.

Le bruit de cet heureux et hardi coup de main y avait précédé Morelos, et, quand il arriva lui-même, il y fut presque aussitôt joint par don Juan-José et don Hermenegildo Galeana, l'oncle et le neveu, qui lui amenaient sept cents hommes mal armés de vingts fusils et le canon *el Nino* dont nous venons de parler.

C'était au moment où Morelos achevait de distribuer les armes des miliciens de Petatlan qu'avaient eu lieu les scènes dont venait d'être témoin le pacifique Lantejas, transformé, par une suite de circonstances toujours bizarres, en l'alferez le plus contristé qu'il fût possible de trouver dans les deux camps des espagnols et des insurgés.

Il passa une nuit fort agitée, comme on peut le penser. Il avait eu l'honneur de souper à la table du général, avec son état-major improvisé, et c'est peut-être à la quantité de nourriture qu'il avait prise avec toute la voracité d'un convalescent, qu'il faut attribuer les rêves affreux dont il fut tourmenté. Il faut aussi ajouter à ces causes son aversion pour les combats. Toujours est-il qu'il ne rêva que batailles, et qu'il se voyait en qualité d'insurgé, transformé d'une manière étrange et enrôlé dans une légion de démons.

Quand les premiers rayons du jour pénétrèrent dans sa chambre, il ouvrit les yeux avec un transport de joie pour secouer l'influence du cauchemar qui l'obsédait ; mais il lui sembla continuer son rêve tout éveillé. Il entendit un grand tumulte dans la cour, dominé toutefois par les sons tantôt rauques, tantôt aigus et toujours si déchirants d'un instrument sans nom, qu'il crut pendant un moment entendre le boute-selle sonné par Satan lui-même à ses escadrons infernaux.

Baigné d'une sueur froide, l'alferez acheva de s'éveiller, sans toutefois échapper entièrement à la terreur que lui causait cette musique, qui était bien le boute-selle, mais qu'il se rappelait avoir entendue déjà dans une circonstance effrayante ; car celui qui faisait ce tapage infernal n'était autre que l'Indien Costal, que Lantejas retrouvait, à sa grande surprise, dans les rangs de l'insurrection. Costal avait été le premier trompette de Morelos avec sa conque marine, comme le nègre Clara en était le premier artilleur.

Cornelio néanmoins l'ignorait au moment où il entendait les sons guerriers de la trompe de l'Indien. Il s'arma de tout le courage qu'il put réveiller en lui-même, et descendit prendre son rang pour le départ.

La première personne qu'il rencontra fut le terrible Galeana, et

il trembla qu'un de ses regards perçants ne découvrit le cœur du lièvre sous la peau du lion ; heureusement le vaillant guerrier avait bien autre chose à faire qu'à scruter la pensée d'un obscur alferez, et tout le monde fut dupe de la contenance martiale que Lantejas sut se donner. L'unique pièce d'artillerie tonna une dernière fois, et tous quittèrent en bon ordre l'hacienda de San-Luis.

D'autres partisans, à peu près au nombre de mille, complétement armés, étaient venus se joindre à Morelos pendant la nuit ; tous furent bientôt, grâce à l'instinct guerrier qui s'éveillait chez le curé de Caracuaro, disciplinés comme jamais troupe d'insurgés ne l'avait été jusqu'alors.

Déjà la prise d'Acapulco paraissait ne plus être le rêve d'un esprit malade, et, après de longs jours d'une marche pénible, nous trouvons Morelos sur les bords de l'océan Pacifique, en vue de la ville qu'il avait été chargé de prendre.

Deux mois de combats, dont Morelos sortit toujours vainqueur, avaient un peu aguerri Cornelio. Il s'était acquis la réputation d'un brave, bien que souvent le cœur eût été sur le point de lui faillir.

La première fois qu'il avait vu le feu, il était côte à côte avec don Hermenegildo Galeana. Celui-ci avait pris sur lui un ascendant tel, que les éclairs de ses yeux l'effrayaient plus que la présence de l'ennemi. Son formidable argus combattait au premier rang, et sa lance et son *machete* [1] faisaient un tel vide autour du poitrail de son cheval, qu'un cercle infranchissable au fer des Espagnols semblait être tracé autour de lui, et qu'il ne laissait rien à faire à l'épée que Lantejas brandissait d'une main tremblante.

Il fut si satisfait de cette première épreuve, que, par la suite, il choisissait toujours cette même place. Il y avait aussi avec Galeana un autre homme qui combattait d'habitude à côté de lui : c'était Costal. Mais celui-là du moins, en courage de bon aloi et en force physique, ne le cédait qu'à peine à Galeana lui-même.

Galeana et Costal étaient pour l'alferez deux anges tutélaires dans les batailles. Entre eux, il assistait au combat presque en sûreté, car on ne peut guère dire qu'il y prit part.

Il portait néanmoins sa gloire comme un fardeau trop pesant pour ses épaules. Déserter était impossible ; sa tête était mise à prix, et, d'un autre côté, Morelos avait donné à l'endroit de la rivière Sabana où il avait établi son quartier général le surnom inquiétant de *paso a la eternidad* [2], voulant dire par là que ceux

1 Petit sabre courbe.

2 Le passage à l'éternité.

qui abandonneraient sa cause ou attaqueraient son camp s'embarqueraient pour le grand voyage.

Sur ces entrefaites, Lantejas reçut une réponse à plusieurs lettres qu'il avait écrites à son père pour l'avertir que, grâce à la mule rétive qu'il avait payée si bon marché, il avait pris les ordres en qualité de sous-lieutenant dans l'armée insurgée et qu'il soutenait sa thèse à coups de sabre, ce qui lui avait procuré l'insigne honneur de savoir sa tête menacée d'être coupée au lieu d'être tonsurée.

Après de grands compliments sur son intrépidité, qu'il avait si soigneusement dissimulée jusque-là, et pour cause, la réponse portait qu'on avait obtenu sa grâce du vice-roi, à la condition qu'il abandonnerait le parti de Morelos pour porter le poids de son bras au service de l'Espagne.

Cette dernière clause n'était guère de son goût. Aurait-il trouvé dans les rangs des Espagnols deux protecteurs comme les siens ? Puis, outre l'affection mêlée d'admiration que lui inspirait son brave et habile général et sa reconnaissance profonde pour don Hermenegildo, il frissonnait à l'idée de se trouver quelque jour, comme ennemi, à portée de la lance ou du *machete* du formidable Galeana.

Il prit un moyen terme. Il résolut de ne rien dire au général de la lettre de son père et de se borner à lui demander un congé, qu'il comptait bien, une fois obtenu, prolonger à l'infini. On vient de voir comment il réussit.

Telles avaient été, en somme, les nouvelles aventures de l'étudiant en théologie, depuis son départ de l'hacienda de las Palmas jusqu'au moment où nous l'avons retrouvé sous la tente du général Morelos et l'avons accompagné au pont d'Hornos.

Là, Costal et lui, les yeux encore fixés sur l'Océan, dont la nappe d'azur sombre s'étendait au-dessous d'eux, continuaient à garder le silence, quand le lamentin plongea tout à coup sous l'eau avec un cri lugubre qu'une forte détonation vint couvrir.

— La citadelle est prise ! s'écria Lantejas.

— Pépé Gago nous a trahis, dit l'Indien ; je m'en doutais.

De fréquentes décharges se faisaient entendre et prouvaient que Costal ne se trompait pas. Les troupes mexicaines étaient en déroute complète. Les deux hommes se hâtèrent de quitter leur poste, et, arrivés à un petit défilé qu'on appelle *Ojo de Agua*, un terrible spectacle frappa leurs yeux.

Un homme couché en travers de l'étroit passage s'écriait au même instant :

— *Vive Cristo !* lâches que vous êtes, vous passerez alors sur le corps de votre général.

C'était bien la voix et là personne de Morelos, qui ne pouvait arrêter la fuite de ses soldats qu'en interceptant avec son corps l'unique endroit où ils pouvaient passer pour fuir. Les fuyards s'arrêtèrent, il est vrai ; mais, après un assaut infructueux, le général dut décidément battre en retraite. C'était son premier échec depuis trois mois.

Voici ce qui s'était passé. Le détachement, soutenu par une forte réserve, s'était approché de la porte que gardait et que devait livrer le sergent d'artillerie, après avoir échangé les mots de reconnaissance convenus.

La voix du sergent n'avait pas tardé à se faire entendre à travers la porte, demandant si, conformément aux conventions, le général en chef était présent. Morelos, dans la crainte de quelque trahison contre sa personne, avait fait répondre qu'il était à l'arrière-garde. Le sergnt n'avait rien répliqué, désappointé sans doute de ce contretemps ; mais les soldats espagnols, prévenus à l'avance, n'en avaient pas moins fait sur les insurgés, à travers les meurtrières, une décharge imprévue qui leur tua beaucoup de monde et les mit en fuite.

Le jour n'avait pas encore paru, lorsque deux hommes se trouvaient de nouveau sur le pont d'Hornos. L'un d'eux était Costal, mais cette fois-ci Clara l'accompagnait.

La chandelle de résine brûlait toujours dans le falot, répandant déjà une lueur plus pâle, car les teintes grises du crépuscule commençaient à succéder à l'obscurité de la nuit.

— Vous voyez ce falot, Clara, dit l'Indien ; vous savez à quoi il devait servir, puisque je viens de vous le conter : mais vous ignorez le serment que j'ai fait contre le traître qui s'est joué de nous.

— Le diable m'emporte si je sais comment vous viendrez à bout de tenir ce serment ! reprit le nègre en réponse à ce que l'Indien venait de lui dire.

— Ni moi non plus, dit Costal ; mais enfin, comme j'ai promis à Gago qu'il se souviendrait du falot du pont d'Hornos et que je serais bien aise de pouvoir le lui mettre sous les yeux au besoin, je ne dois pas le laisser exposé ici au caprice du premier venu. En tout cas, ce signal est à présent inutile.

En disant ces mots, Costal détacha la lanterne de son poteau et l'éteignit.

— Aidez-moi à creuser un trou assez grand pour l'y enterrer et le retrouver quand il me conviendra, continua le Zapotèque.

Les deux associés ne tardèrent pas à ouvrir dans la terre, à l'aide de leurs couteaux, la cavité nécessaire pour y enfouir le falot, que

Costal y empaqueta soigneusement avec la chandelle de résigne qu'il contenait.

Puis, l'opération terminée :

— Or çà, Clara, mon ami, dit l'Indien, asseyez-vous ici, et tenons conseil sur les moyens de nous emparer de la forteresse et du coquin qu'elle contient.

— Volontiers, répondit le noir.

Tous deux s'assirent gravement et la délibération commença.

CHAPITRE III.

UNE EXPÉDITION NOCTURNE.

Le nègre regardait fixement Costal; puis, voyant que celui-ci semblait attendre qu'il donnât le premier son avis :

— Il y a sans doute plusieurs moyens de prendre ce fort, dit-il, et, si j'étais général d'armée....

— Eh bien, que feriez-vous? reprit l'Indien.

— Je ne serais pas embarrassé de les trouver ; mais j'avoue qu'en ma qualité de simple artilleur je n'en trouve aucun : c'est tout naturel. Voilà mon avis ; maintenant, j'écoute le vôtre.

— Je vous prédis, Clara, que vous ne serez pas général de sitôt, avec tant de ressources dans l'imagination. Oui, sans doute, il y a plusieurs moyens de prendre un fort : par famine ou par escalade. Nous ne sommes pas assez nombreux pour prendre celui-ci par escalade.

— Prenons-le donc par la famine, dit le nègre, je le veux bien, et pour cela le moyen est bien simple ; il n'y a qu'à lui couper les vivres.

— Comment ?

— C'est l'affaire du général et pas la nôtre. La nôtre serait de mettre la main sur la Sirène aux cheveux tordus, après laquelle nous courons depuis quinze mois.

— Encore quelques mois, reprit Costal, au prochain solstice d'été, à la pleine lune... j'aurais dépassé cinquante ans.

Sous l'influence de leur idée fixe, la délibération des deux associés allait indubitablement changer d'objet, quand le retentissement lointain d'un coup de canon vint interrompre Costal et le ramener à son point de départ.

— C'est le canon du fort, dit-il.

— Non, répondit le nègre, c'est de l'île de la Roqueta.

Un second coup de canon, et cette fois tiré du fort, confirma l'assertion de Clara, car la détonation en était moins sourde.

—C'est quelque signal échangé avec la garnison de l'île, dit Costal ; et dans quel but ?

En même temps, sur la voûte encore sombre du ciel, une fusée traça une courbe lumineuse en jaillissant du sommet de la forteresse, et quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une lumière semblable se dessina dans l'air du côté de l'île de la Roqueta.

— C'est quelque navire de ravitaillement pour les assiégés, poursuivit l'Indien. Attendons ici que le jour se fasse, et nous aurons le cœur net de ce qui se passe entre le fort et l'île ; et, si c'est ce que je pense, ce pourrait bien être un moyen de couper les vivres aux assiégés.

— En attendant, ils en reçoivent, dit Clara.

— Oui, mais ce serait la dernière fois.

Le jour n'allait pas tarder à paraître. Déjà du côté de l'orient, à travers les déchirures des nuages, apparaissaient comme les lueurs lointaines d'un incendie. Bientôt le soleil perça de ses rayons les blocs d'épaisses vapeurs amoncelées à l'horizon.

—Voyez vous, là-bas, près de l'île ? dit Costal.

Sur un fond lumineux, et au-dessus des massifs verdâtres des arbres qui bordaient l'île, se dessinaient en légers réseaux la mâture et les agrès d'un navire

—C'est le bâtiment qui vient d'arriver, continua l'Indien ; il n'y était pas hier. Eh bien ! Clara, cette vue ne vous dit rien ?

—Mais oui ; elle m'apprend qu'un navire est là-bas à l'anse, et que les assiégés vont recevoir de nouvelles provisions.

—Eh bien ! moi, j'ai mon idée, reprit l'Indien. Allons communiquer notre plan au général.

Pendant que Costal et Clara délibéraient sur les moyens de prendre la forteresse, deux personnages d'une toute autre importance tenaient conseil sur le même sujet dans la tente du général en chef.

C'était Morelos et le mariscal don Hermenegildo Galeana. Le premier portait encore sur ses traits l'empreinte des passions violentes qui venaient de l'agiter, et il avait dédaigné même de faire disparaître la poussière qui souillait ses habits.

Le mariscal était sombre, parce qu'il voyait de sombres nuages sur le front de son général bien-aimé ; car, pour son compte, nul souci n'eût pu assombrir sa figure martiale.

Un plan du port et de la rade d'Acapulco était déplié devant eux à la lumière de deux bougies dont la lueur s'affaiblissait petit à petit, car le jour arrivait.

—Comme ce drôle de Gago nous le disait, bien que nous puissions prendre Acapulco en un tour de main, notre conquête ne sera définitive que lorsque nous serons maîtres de la forteresse. Quoique créole, le commandant Pedro Velez affecte de se considérer comme Espagnol ; il veut, dit-il, rester fidèle à la foi politique de ses pères, et vous savez, don Hermenegildo, ce qu'il répond à mes sommations comme à mes offres ?

—Non, et toujours non ! dit Galeana à ces paroles de Morelos. Mais prenons toujours la ville, nous verrons ensuite.

—Mais ce fort ! répétait Morelos en lui montrant le plan sur la carte.

Nous avons dit que le fort bâti sur le bord de la mer, à peu de distance de la ville, au milieu de gouffres profonds qui s'ouvraient autour de lui. Il commandait à la fois la mer et la ville ; à deux lieues de là s'élevait une île appelée la Roqueta, confiée à la garde d'une faible garnison. Au moyen de ses communications avec cette petite île, le château pouvait être facilement ravitaillé.

Morello continua :

—Velez sent la force et les avantages d'une position qui, dans un cas désespéré, lui permet la retraite par mer ; le fort abonde en munitions, et il espère que sa résistance donnera aux troupes royaliste le temps de venir à son secours. Il faudrait donc faire un siége par terre et par mer ; mais l'issue en serait aussi douteuse que l'entreprise difficile. Les jours, les semaines et les mois s'écoulent en tentatives de toute espèce, et, au moment où nous espérons que les vivres et les munitions vont manquer au château, nous avons la douleur de voir s'approcher, protégé par le double feu de l'île de la Roqueta et du fort, quelque navire espagnol qui jette dans la citadelle de nouveaux éléments de résistance.

—Prenons toujours la ville, seigneur général, répéta Galeana ; la ville au moins nous offrira des ressources sanitaires qui nous sont refusées ici sur ces plages embrasées. Un soleil meurtrier, et la réverbération brûlante des sables au milieu desquels nous sommes forcés de camper, ont engendré des fièvres mortelles dans notre armée. Nos convois de vivres n'arrivent que péniblement, et les assiégeants, par une anomalie, souffrent plus de la disette que les assiégés eux-mêmes ; la maladie, le manque de nourriture saine et le feu du fort, éclaircissent nos rangs d'une manière effrayante ; il faut donc songer à s'emparer d'abord de l'île de la Roqueta, pour affamer l'ennemi et le forcer à se rendre. L'entreprise est périlleuse, je le sais ; à peine avons-nous assez d'embarcations pour contenir une soixantaine d'hommes, et il faut tra-

verser deux lieues de mer à une époque où les coups de vents commencent à devenir fréquents, puis aborder en très-petit nombre une île fortifiée, et défendue par une garnison pleine de vigueur. Cependant, quelque danger que présente cette expédition, moi je l'entreprendrai pour la gloire de votre nom, acheva l'intrépide Galeana.

—Bien que vous m'ayez appris à ne jamais douter du succès d'une entreprise qu'on vous confie, ami Galeana, répondit le général en souriant, il en est d'une nature telle, que la prudence doit en repousser la pensée.

—J'ose néanmoins compter sur votre agrément pour exécuter celle-là, seigneur général, à une condition toutefois.....

—Laquelle ?

—Si mes signaux vous apprennent que l'île de la Roqueta est prise, comme je serai obligé d'y tenir garnison, Votre Excellence prendra la ville.

Morelos demeura un instant pensif, et il allait répondre peut-être par un autre refus plus formel, quand l'aide-de-camp Lantejas, demeuré dans une espèce d'antichambre de la tente, sachant que le général était en conférence avec Galeana, vint demander la permission d'introduire Costal pour une communication d'importance qu'il disait avoir à faire.

—Que Votre Excellence daigne le laisser entrer, dit le mariscal ; cet Indien a presque toujours de bonnes idées.

Morelos fit un signe d'assentiment, et le Zapotèque entra dans la tente. Quand il eut obtenu la permission de parler :

—Seigneur général, dit-il, j'étais tout à l'heure sur les hauteurs d'Hornos, et, au point du jour, j'ai vu distinctement une goëlette ancrée près de la Roqueta.

—Eh bien ?

—Eh bien ! Il serait très-simple et très-facile, ce soir, à la nuit, de se glisser jusque-là, de s'emparer, à la faveur des ténèbres, de cette goëlette, et, quand nous en serons maîtres.....

—Nous intercepterons tous les convois destinés pour le fort, s'écria impétueusement Galeana, et nous le prendrons par famine. Seigneur général, c'est Dieu qui parle par la bouche de cet Indien ! Votre Excellence ne peut refuser à présent la permission que je sollicite.

Les dangers énumérés par Galeana n'en subsistaient pas moins Cependant, vaincu par les instances du mariscal, séduit par la perspective du résultat qu'amènerait sans nul doute la prise d'un bâtiment. Morelos consentit à accorder la permission qu'on lui demandait.

—Si j'ai bien appris à connaître l'aspect des nuages, dit Costal, le

lever du soleil annonce précisément pour ce soir une nuit sombre et une mer calme.....au moins jusqu'à minuit.

—Et après minuit ? demanda le général.

—Une tempête et une mer houleuse ; mais, avant minuit, la goëlette et l'île seront prises, reprit l'Indien.

—Je ne dirais pas mieux ! s'écria le mariscal.

Il fut arrêté, séance tenante, que l'expédition serait commandée par les deux Galeana, l'oncle et le neveu. C'était une faveur que sollicitait le mariscal pour ce dernier. Puis le capitaine Lantejas commmanderait une baleinière avec Costal sous ses ordres.

—Le brave don Cornelio ne nous pardonnerait pas de prendre l'île sans lui, dit Galeana.

Le capitaine sourit d'un air martial, quoiqu'il n'eût pas trouvé mauvais le moins du monde qu'on l'eût exclu des dangers de cette expédition ; mais selon son habitude, et conformement à l'énergique diction espagnol : *sacar de tripas corazon* [1], il affecta de paraître enchanté qu'on songeât à lui faire cet honneur.

Les pronostics de Costal semblèrent devoir se vérifier de tous points : le temps fut sombre pendant toute la journée, qu'on employa en préparatifs pour le soir. Le soleil s'était couché au milieu d'épaisses vapeurs.

A huit heurs environ, chacun prit place dans les embarcations, qui purent contenir, en s'y pressant beaucoup, environ quatre-vingts hommes.

Ces embarcations, se composaient de trois grandes baleinières et d'un petit canot, le tout en assez mauvais état ; mais, comme c'était à cette époque la seule marine militaire que possédât l'insurrection, il fallait bien s'en contenter.

On poussa au large, les avirons soigneusement enveloppés de linges, pour faire moins de bruit dans l'eau. La nuit était si obscure, en effet qu'on ne tarda pas à perdre de vue les hautes falaises du rivage et la silhouette noire du château.

Outre Costal et quatre rameurs, il y avait, dans le petit canot commandé par don Cornelio, cinq des *costenos* (habitants de la côte) de Galeana, onze hommes en tout.

Cette embarcation était la moins chargée, et, en cette qualité, elle marchait en tête et servait d'aviso à la modeste flottille. L'Indien zapotèque était à la barre, et, tout en gouvernant, il faisait remarquer au capitaine un spectacle que celui-ci voyait du reste fort bien tout seul : trois ou quatre grands requins qui apparaissaient

1. Mot à mot : " Tirer du cœur de ses boyaux ; " ce qui répond à notre proverbe : " Faire contre fortune bon cœur.

de temps à autre dans le sillage lumineux tracé par la quille du canot.

" Tenez, dit Costal, vous voyez bien ces animaux, qui nous suivent avec tant d'obstination qu'ils semblent se douter que le canot qui nous porte est à moitié pourri, eh bien ! je voudrais que mon ami Pépé Gago fût l'un d'eux, et j'irais le poignarder à la face des autres.

— Vous pensez encore à ce drôle ? reprit don Cornelio.

— Plus que jamais, et je ne quitterais pas l'armée de Morelos, même à l'expiration de mon engagement, dans l'espoir seul qu'il prendra un jour ou l'autre le fort d'Acapulco, où est enfermé ce misérable traître.

Lanjetas ne prêtait pas pour le moment beaucoup d'attention à ce qui disait l'Indien ; la crainte qu'il avait exprimée sur la solidité du canot le préoccupait plus que les projets de vengeance de Costal, et il désirait, malgré le danger de l'attérissage, aborder au plus vite dans l'île de la Roqueta.

— Ce canot marche bien lentement, répéta-t-il à plusieurs reprises.

— Vous êtes toujours pressé de vous battre, dit Costal en riant, et cependant nous devons aller moins vite à présent, car nous approchons de l'île.

Un point noir semblait en effet flotter sur l'eau comme un oiseau de mer qui se repose un instant sur la vague avant de reprendre son vol ; c'était l'île en question, sombre, silencieuse et fans feux.

— Je crois qu'avec votre permission, seigneur capitaine, reprit Costal, nous feront sagement de laisser les baleinières nous rejoindre pour demander au mariscal la permission de le devancer. Notre canot est assez petit pour nous aventurer à pousser seuls une reconnaissance près de l'île, d'où l'on découvriroit bien vite ces grandes embarcations.

— Volontiers.

Et, sur l'ordre du capitaine, les rameurs laissèrent reposer leurs avirons. La première baleinière rejoint promptement le canot ; c'était celle de Galeana.

— Qu'est-ce ? s'écria le mariscal ; avez-vous aperçu quelque chose ?

Don Cornelio lui communiqua l'avis de Costal, qu'il trouva bon, et, pendant qu'à leur tour les trois barques faisaient halte, le canot reprit sa course vers l'île. Elle surgissait peu à peu au-dessus de la surface de la mer ; il était cependant imposssble de rien distinguer encore à terre, au milieu de l'obscurité, si ce n'est la pointe aiguë des mats et les vergues en croix d'un petit navire à l'ancre. C'était la goëlette déjà signalée.

Les avirons dont la garniture de linges mouillés amortissait le son, ne faisaient entendre contre leurs *tollets* qu'un faible grincement, aigu comme le sifflement du *satanite* 1, avant-coureur de l'orage, et ne troublaient même pas, en s'enfonçant dans l'eau, le léger murmure de la houle qui se soulevait comme une draperie d'un bleu noirâtre. Les requins, en continuant à suivre le canot, illuminaient de traînées de feu les ondulations de la mer. Partout, au large, les *galères* aux clartés phosphoriques brillaient sur la face de l'eau ; on eût dit que le ciel, dont les nuages cachaient l'azur, avait laissé tomber l'Océan son manteau pailleté d'étoiles.

Au bout de quelques instants de navigation silencieuse, la coque de la goëlette se dessina sur la grève sablonneuse de la Roqueta, puis on distingua bientôt la clarté que laissaient échapper les vitres de ses sabords d'arrière. Le bâtiment apparaissait dans la nuit comme quelque gigantesque cétacé qui ouvrait ses larges yeux pour épier ce qui se passait au loin.

— Ce serait un beau coup à faire que de s'emparer de cette goëlette d'abord, dit le capitaine ; cela simplifierait beaucoup notre débarquement dans l'île.

— J'y pensais, reprit l'Indien ; le tout est que quelque matelot de quart ne nous aperçoive pas. Avançons encore en faisant un détour, car le temps presse ; il est bientôt minuit, et cette écume blanchâtre, qui s'agite sur l'eau, indique le retour du vent, et du vent d'orage.

En disant ces mots, Costal porta de côté la barre du gouvernail, et le canot décrivit rapidement une courbe que le mit bientôt hors des rayons de clarté que laissait échapper la goëlette.

Quelques légères *risées* commençaient à souffler par intervalles ; l'eau devenait plus lumineuse et annonçait la présence de l'électricité dans les nuages. L'embarcation ne tarda pas à approcher de la partie de l'île la plus éloignée du petit bâtiment à l'ancre, et, pendant ce temps, les trois baleinières, restées immobiles, avaient disparues derrière les ondulations grossissantes de la houle.

Quelques instants encore, et les dangers prochains de la terre allaient s'ajouter à ceux de la mer, dont trois des redoutables habitants continuaient a suivre obstinément le sillage du canot. Ils paraissaient, comme l'avait dit Costal, pressentir l'approche de la curée.

Bien que l'on entendit le rassac contre les brisants de l'île, Costal et le capitaine pensaient être trop éloignés encore pour que les sentinelles pussent les apercevoir au milieu des ténèbres. Tout à coup

1. Nom donné pas les marins à l'hirondelle de mer.

une nappe immense de lumière enveloppa la goëlette, dont on ne distinguait plus que l'avant, et les hommes du canot étaient encore éblouis de cet éclair soudain, lorsqu'un sifflement terrible se fit entendre dans l'eau.

Le canot reçut un choc violent sous une pluie d'écume, et, au même instant, une effroyable détonation vint frapper les oreilles de ceux qui le montaient. Un cri de terreur leur échappa : deux soldats, qui semblaient emportés par un tourbillon, disparurent dans la mer, à dix pas du bord.

Deux des requins avaient également disparu ; un seul restait, qui semblait à son tour attendre sa proie.

Don Cornelio était à l'arrière avec Costal, quand, après le choc du boulet qui avait emporté les deux soldats, il lui sembla que l'avant du canot était de beaucoup plus bas que l'arrière, et Costal s'écria :

— Par Dieu et par le diable ! le canot ne gouverne plus !

— Qu'est-ce à dire ? lui demanda Lantejas, effrayé de ce nouveau malheur.

— Peu de chose, si ce n'est que ce boulet maudit a emporté un morceau de la proue de l'embarcation, sous l'étrave, et que le canot s'enfonce, la pointe en bas

Un cri de détresse, arraché aux deux malheureux qui étaient sur l'avant et qui plongeaient déjà dans l'eau à mi-corps, révéla au capitaine l'inexorable précision des paroles de Costal.

— Grand Dieu ! s'écriait-il, nous sommes perdus !

— Eux, je ne dis pas, répondit Costal avec un sang-froid terrible ; mais non pas nous. Tenez-vous bien là et ne me perdez pas de vue. Oh ! là ! doucement, continua-t-il, repoussant un des *costenos* placés au centre du canot, qui, à son tour, gagné par l'eau, s'accrochait aux vêtements de l'Indien ; ici, chacun pour soi !

Et, comme le malheureux cherchait à l'enlacer de ses bras crispés, Costal l'envoya, d'un coup de couteau, rouler par-dessus le bord du canot : cette fois, le troisième requin disparut ; un cri horrible sortit d'un tronçon d'homme qui bientôt s'abîma sous l'eau.

— C'est lui qui l'a voulu, dit le Zapotèque toujours impassible ; que son exemple serve de leçon aux autres !

Chacun se le tint pour dit et ne s'occupa plus que du soin de se cramponner de son mieux aux parties non encore submergées de l'embarcation.

Des voix lugubres semblaient monter du fond de l'abîme à la surface de l'Océan, ou arriver aux oreilles des naufragés sur les ailes du vent d'orage. Le ciel s'assombrissait de plus en plus, et la mer devenait noire comme le ciel. Des éclairs éblouissants ne tardèrent

pas à déchirer le voile épais des nuages et à découvrir l'immensité sur laquelle la brise déchaînée commençait à tordre la cime des vagues.

L'effrayant cortége de marins apparut de nouveau ; alourdis par leur récente pâture, ils nageaient pesamment le long du canot à moitié submergé. Leurs ailerons lançaient des lueurs électriques. L'embarcation devenait de plus en plus perpendiculaire. Un homme s'enfonça pour ne plus reparaître, puis un autre le suivit, violemment arraché par un des monstres à une planche, son dernier moyen de salut, qu'il étreignait convulsivement entre ses bras.

A cet horrible spectacle, don Cornelio, plus mort que vif, invoquait Dieu et tous les saints avec une ferveur dont il est facile de se faire une juste idée.

— Fiez-vous plutôt à votre courage.

Costal n'acheva pas ; il regardait autour de lui d'un air plus soucieux. Un autre homme venait de s'engloutir ; car les progrès de l'eau, à l'avant de l'embarcation, avaient encore augmenté son inclinaison, et déjà sur l'arrière, où se tenaient Lantejas, l'Indien et un *troisième*, il fallait redoubler d'efforts pour ne pas glisser sur la pente rapide. Néanmoins, à mesure que ceux de l'avant disparaissaient, le canot, allégé de leur poids, semblait reprendre une position plus horizontale.

— Vous savez nager, capitaine ? dit Costal.

— Oui, assez pour me soutenir quelques instants sur l'eau.

— Bon ! dit laconiquement l'Indien ; et, avant que don Cornelio eût le temps de pénétrer son intention, Costal, profitant du moment où la houle faisait pencher le canot sur l'un de ses plats-bords, lui donna dans le même sens une si violente impulsion qu'il le fit complètement chavirer.

Le capitaine fut englouti avec une telle rapidité, qu'il ne put pousser un seul cri, et une seconde après, il se sentit si fortement saisir par ses vêtements, qu'il se crut dévoré. Il revint à la surface complètement étourdi ; Costal le tenait d'une main et de l'autre s'accrochait au canot, qui flottait la quille en l'air.

— Ne craignez rien, dit l'Indien ; je suis avec vous.

Et ses efforts, joints à ceux que faisait machinalement l'infortuné capitaine, parvinrent à placer ce dernier à cheval sur la quille du canot. L'Indien s'y plaça près de lui.

De onze qu'ils étaient un moment auparavant, eux seuls restaient.

Les regards éperdus de Cornelio erraient sur le vaste océan, qui déjà commençait à rugir sous son manteau d'écume que fouettait le vent !

— J'ai sacrifié pour vous tous ces pauvres diables, dit Costal ;

un quart d'heure de plus, le canot s'enfonçait sous l'eau. A présent, du moins, nous flotterons à sa surface, et les baleinières arriveront pour nous sauver.

Il ne vint pas à l'idée du capitaine de reprocher au fidèle et dévoué Costal une cruauté toute à son profit, mais qu'il croyait néanmoins inutile.

Pendant le temps qu'il entremêlait ses sincères remercîments à l'Indien et ses ardentes prières au ciel, Costal, avec le sang-froid d'un calfat à l'œuvre sur un chantier solide, s'occupait à l'aide de son couteau, à ouvrir le long de la quille vermoulue de l'embarcation des entailles assez profondes pour y accrocher les mains, tout en répétant de sa voix calme et ironique :

— Tenez-vous toujours bien !

Bientôt il eut pratiqué d'assez larges ouvertures pour y passer leurs doigts et se cramponner de façon à n'être pas enlevés par les lames qui grossissaient à vue d'œil.

Quand tous deux furent ainsi établis sur cette frêle machine, les yeux de Costal essayèrent de percer le voile de ténèbres qui les environnait ; mais les éclairs plus fréquents déjà ne lui laissaient voir qu'une mer noire et menaçante, et, dans le lointain, l'île et la masse imposante de la forteresse assiegée.

Les baleinières étaient invisibles, et nul écho ne répétait les cris que poussaient les deux naufragés pour appeler leurs compagnons.

CHAPITRE IV.

LA GUADALUPE.

Le malheureux qui flotte au gré de la vague et du vent sur une vergue ou sur le moindre débris de son navire brisé se trouve à peine dans une position plus désespérée que l'Indien et le capitaine don Cornelio, à cheval tous deux sur la quille d'un canot qu'un coup de mer pouvait faire chavirer de nouveau et couler bas. Que le vent vînt à fraîchir ou que la houle augmentât, la perte des deux aventuriers était inévitable.

Un espoir vague que l'Indien le délivrerait de ce danger, comme de plusieurs autres dont l'intrépidité de Costal l'avait déjà tiré, soutenait seul le ci-devant étudiant en théologie. Ainsi examinait-il avec une attention profonde les moindres symptômes qui pouvaient lui faire juger de la situation d'esprit du Zapotèque.

Jusque-là, son inaltérable sang-froid ne s'était pas démenti ; cependant, à mesure que le temps s'écoulait sans qu'on aperçut les

baleinières, les traits de Costal s'assombrissaient et don Cornelio se sentait frémir. Il y a encore loin néanmoins de l'inquiétude au découragement, et Costal n'en était en apparence qu'à la première de ces deux phases.

— Eh bien ! Costal ? demanda Cornelio pour faire rompre au Zapotèque le silence de mauvais augure qu'il gardait.

— Eh bien ! je m'étonne que les baleinières ne se soient pas émues à ce coup de canon. Le mariscal, d'ordinaire, n'a pas besoin d'en entendre deux pour...

Une rafale de vent, qui passa en sifflant, emporta les derniers mots de l'Indien.

Costal retomba dans un silence effrayant. Une nuance plus foncée d'inquiétude se peignit dans sa contenance. C'était presque de la crainte que trahissait son masque bronzé, jusque-là si impassible.

Lantejas savait que, lorsque Costal manifestait la moindre émotion, le péril devait être bien terrible : non pas que l'effrayante évidence de celui qu'il courait eût besoin de quelque preuve ; mais don Cornelio comptait toujours sur quelque ressource imprévue que le courage invincible du Zapotèque lui fournirait.

Il se crut presque sauvé quand il entendit l'Indien lui dire :

— Seigneur don Cornelio, que ne donneriez-vous pas pour vous trouver encore couché dans un hamac avec des enlacements de serpents à sonnettes et des groupes de tigres pour ciel de lit ?

Costal plaisantait, c'était bon signe ; cependant il reprit bientôt d'un ton inquiet :

— Nos compagnons seraient-ils par hasard retournés sur leurs pas ?

Dans une position affreuse comme celle-là, les moindres soupçons fâcheux deviennent une certitude, et le capitaine ne douta pas un instant que les baleinières n'eussent regagné le rivage qu'elles avaient quitté deux heures auparavant. Une pareille crainte était cependant absurde ; il était plus naturel de supposer qu'en entendant les nouvelles que le canot devait rapporter, les embarcations étaient restées au même endroit, à présent surtout que la défiance de ceux qui les montaient se trouvait sans doute éveillée par une détonation qu'ils n'avaient pu manquer d'entendre. Cette dernière probabilité ne tarda pas à frapper Costal, qui parut réfléchir plus profondément.

Cependant les lames étaient assez grosses déjà pour faire éprouver de violentes secousses au canot, et, d'après les sifflements du vent, il était facile de voir qu'elles allaient grossir encore.

— Ecoutez, seigneur don Cornelio Lantejas (nous aurions dû dire plus tôt que, depuis qu'il était proscrit sous le nom de Lantejas, ce

nom paraissait toujours fâcheux à don Cornelio ; cette fois, il lui parut de mauvais augure plus que jamais) ; écoutez : je sais que la mort ne vous effraye pas ; eh bien ! je ne dois pas vous cacher que d'ici à une heure les lames nous auront coulés bas, si nous attendons qu'elles grossissent encore.

— Que faire ? s'écria le capitaine avec désespoir.

— De deux choses l'une, reprit Costal : ou les baleinières nous attendent,, ou elles se dirigent vers l'île ; supposer qu'elles aient rétrogradé est absurde en y pensant bien. Quand on reçoit d'un général l'ordre d'attaquer un point quelconque, on ne revient pas sans l'avoir tenté. Donc, comme il m'est facile de nager encore jusqu'aux embarcations...

— Nager jusqu'aux embarcations ! y pensez-vous ?

— Et pourquoi pas ?

— Et nos compagnons dévorés devant nos yeux ?

Un éclair, qui vint à briller au même moment, laissa voir l'air de profond dédain dont la physionomie de Costal était empreinte.

— Ne vous ai-je pas dit que, moi seul peut-être, je pouvais nager sans crainte parmi les requins ? Je l'ai fait cent fois par bravade, je le ferai aujourd'hui pour conserver notre vie.

L'idée de rester seul épouvantait le capitaine ; celle d'une mort inévitable et prochaine à deux n'était pas moins terrible. Il hésita un instant à répondre, et Costal, prenant son silence pour un consentement, s'écria :

— Dès que j'arriverai à bord de l'une des baleinières, je ferai partir une des fusées de signaux que nous y avons embarquées ; alors vous saurez qu'il faut espérer et crier de toutes vos forces.

Don Cornelio n'avait pas eu le temps de répondre un mot que l'intrépide plongeur s'élança la tête la première dans l'eau, sous laquelle le capitaine put le suivre à la raie lumineuse qu'il y traça et, comme si les hôtes féroces qu'elle abritait eussent reconnu une puissance supérieure, il vit les requins s'enfuir devant celui qui les bravait. Il est vrai, du reste, qu'ils étaient largement repus. Le capitaine vit Costal remonter assez loin à la surface de l'eau, puis le perdit de vue derrière la crête noire des lames, mais il lui sembla que le vent lui apportait de vagues paroles d'encouragement, et il n'entendit bientôt plus que les hurlements encore lointains de la rafale et le frappement lugubre des vagues sur les planches tremblantes du canot.

Quelque repu que soit un requin, il est bien rare que sa voracité naturelle s'apaise jamais, et quand l'Indien, qui n'avait pas oublié son ancien métier de plongeur, revint sur l'eau ; quand, son couteau entre les dents, il eut jeté à son compagnon d'infortune les

mots d'encouragement dont la brise n'avait apporté à ce dernier que des fragments épars, le Zapotèque regarda autour de lui.

Ce n'était point peur, c'était prudence.

Deux de ces tigres de l'océan, plus redoutables mille fois que ceux que nourrissent les savanes, nageaient dans le même sens que lui, l'un à droite, l'autre à gauche, à une distance d'environ vingt pieds. Quelque terrible que fût un pareille voisinage, l'habitude qu'il en avait contractée sur les bancs de perles, son imperturbable croyance au fatalisme, la préoccupation, en outre, que devait naturellement lui causer la crainte de ne pas retrouver les baleinières sur une mer immense et au milieu de profondes ténèbres, tous ces motifs réunis empêchaient l'Indien de porter une bien grande attention à ces dangereux compagnons de voyage.

Costal, toutefois, par prudence et non par crainte, nous le répétons, tournait la tête de temps à autre pour s'assurer de la position de ses deux ennemis, et chaque fois leurs ailerons lui semblaient plus rapprochés.

Puis aussi, tout en fendant l'eau d'une coupe rapide et vigoureuse, le nageur essayait de percer à travers l'obscurité pour découvrir l'objet auquel sa vie était attachée, mais partout ses yeux ne voyaient qu'un horizon sombre, vide, et que bornait à peu de distance la crête écumeuse des lames.

Un coup d'œil jeté de côté lui fit bientôt apercevoir les deux ailerons sinistres toujours se rapprochant de lui ; il n'en était plus séparé que par une distance de dix pieds.

Costal continuait à n'avoir pas peur des requins : l'immense solitude de l'océan commençait seule à l'effrayer.

Quelque intrépide que soit un homme, il lui est sans doute permis de faiblir un moment, lorsque livré à la merci des flots sur une mer sans limites, escorté par des requins voraces au milieu d'une nuit obscure et sans indication précise, il cherche comme dernier moyen de salut un point aussi imperceptible qu'une baleinière.

Quelque vigoureux que puisse être un nageur, son haleine s'épuise à la suite de longs et pénibles efforts, quand un couteau entre les dents l'empêche d'ouvrir la bouche pour aspirer à longs traits l'air dont ses poumons ont besoin, et Costal, pour rien au monde, n'eût voulu lâcher son arme à la lame aiguë et tranchante, sa seule ressource contre les requins en cas d'attaque.

Depuis quelques instants, l'Indien sentait battre son cœur avec plus de force ; il attribua cette circonstance aux efforts qu'il faisait, et prit son couteau dans l'une de ses mains.

Les pulsations de son cœur n'en furent pas moins rapides ; di-

sons-le sans honte pour lui, Costal avait peur. Puis, en nageant avec un poing fermé, l'autre main restée libre devait redoubler ses efforts.

La précaution d'avoir son couteau prêt à tout événement ne paraissait du reste pas inutile. Les deux requins commençaient à le devancer en convergeant tous deux vers le point par lequel il devait passer.

A cet aspect nouveau que prenait la chasse persévérante et silencieuse dont il était le but, l'Indien obliqua rapidement à droite. Les deux requins changèrent leur direction et continuèrent à nager de conserve.

De longs et terribles moments s'écoulèrent, pendant lesquels, obligé à forcer sa route sur la droite, il fut ainsi mis malgré lui dans la bonne voie. Il allait devoir son salut à deux terribles ennemis acharnés contre lui.

Un cri de joie s'échappa de sa poitrine haletante à la vue des trois baleinières, qui tout à coup s'élevèrent devant lui en dansant sur la houle.

L'Indien poussa un second cri, un cri lui répondit. Alors, il ramassa ses forces défaillantes pour gagner les baleinières ; car, bien qu'on l'y eût entendu, on ne le voyait pas.

Malheureusement, les deux requins gardaient l'un la droite, l'autre la gauche de l'étroit chemin qu'il devait suivre pour arriver à la plus rapprochée des trois embarcations, et Costal eût épuisé à faire un détour ce qui lui restait de force. Il suivit son chemin tout droit.

Le couteau à la main, le cœur palpitant, Costal, prêt à enfoncer son arme dans la gueule du premier requin qui l'ouvrirait, effrayant ses voraces ennemis du geste et de la voix, longea, comme fait un navire en perdition à travers des récifs aigus, les deux masses noires aux ouïes phosphorescentes. Des yeux ternes et glauques laissèrent tomber sur lui des regards vitreux, puis les deux masses noires s'écartèrent.

Costal n'eut que la force de s'accrocher à l'une des baleinières, et quand les bras tendus vers lui l'y eurent halé épuisé, le cœur sans battement, il demeura évanoui.

Sa présence racontait assez évidemment la triste histoire du canot. Costal, eût-il eu sa connaissance, n'eût pu rien ajouter à l'évidence ; voilà ce que pensa le mariscal à son aspect.

— Ne cherchons plus le canot, messieurs, dit-il ; allons droit sur l'île.

Puis ôtant son chapeau.

— Prions, continua-t-il, pour l'âme de nos malheureux cama-

rades, pour le capitaine Lantejas surtout ; nous perdons en lui un vaillant officier.

Les baleinières suivirent leur route silencieuse après cette laconique oraison funèbre de don Cornelio, qui attendait toujours

Revenons vers lui, vers le canot où le malheureux officier, seul au milieu des dangers qui l'entouraient, contemplait l'océan, livide comme la mort en l'absence des éclairs, et flamboyant comme une fournaise quand les nues se fendaient en sillons de feu. Il écoutait le vent qui sifflait en fouettant l'onde, comme le cavalier qui excite sa monture de l'éperon et de la voix ; il entendait la vague rugir comme le coursier sauvage qui se révolte contre son cavalier. Heureusement, l'orage n'en était qu'à son prologue, et il pouvait se tenir encore sur son frêle support. Il cria à plusieurs reprises, mais le vent lui rejetait ses cris inutiles à la face avec l'écume des lames.

Le secours n'arrivait pas ; Costal était sans doute noyé ou dévoré, et le malheureux capitaine pensait qu'il n'avait plus qu'à se résigner au même sort. Soudain, à la lueur d'un éclair, il lui sembla voir apparaître au sommet d'une lame et sur un flot d'écume la forme longue d'une barque et des figures humaines. Il tressaillit d'espoir ; mais, quand l'éclair se fut éteint, il ne vit plus que des vagues noires frissonner et danser à la place de la vision. Il cria encore, et le son rauque qui déchira son gosier se perdit au milieu des hurlements de la mer et du vent. Il était sûr néanmoins de ne pas s'être trompé, et les lames que le vent soulevait pouvaient seules le cacher à ses compagnons et les lui rendre également invisibles.

Mais bientôt sa certitude ne fut plus qu'un doute ; le rayon d'espoir qu'il avait eu s'évanouit, et il vit de nouveau dans toute sa nudité l'horreur de sa position.

Tout à coup, au moment où, soulevé jusqu'à la crête d'une lame il put dominer un instant au-dessus de son court horizon, il aperçut encore bien distinctement, à la lueur d'un second éclair, la même barque, les mêmes figures, mais dans une direction opposée. Les chaloupes l'avaient dépassé sans le voir. La vague s'affaissa sous lui ; il perdait de vue les sauveurs qui le cherchaient où il n'était pas. Peu s'en fallut que dans l'accès de désespoir insensé qui s'empara de lui, il ne se laissât volontairement entraîner par un de ces flots dont il était le triste jouet.

L. DE B.

(*A continuer.*)

DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA TOMBE DE M. F. X. GARNEAU.[1]

EXCELLENCE,

Nous voici réunis près de la tombe d'un ami, d'un compatriote, d'un écrivain dont tout pays aurait droit de s'énorgueillir, d'un homme enfin tout dévoué à notre beau Canada. En disant un dernier adieu à ses restes mortels, il semble que nous remplissons un pieux devoir non seulement pour nous-mêmes, mais pour le pays tout entier.

Ce fut une belle et patriotique pensée à l'exécution de laquelle il vous fut donné de présider avant même d'être appelé à la première dignité de notre nouvelle province, que de s'occuper de la renommée de celui qui avait songé avant tout à la gloire de sa patrie.

Le nom de François-Xavier Garneau est célébré partout où le Canada lui-même est connu ; il est inséparable de la renommée de notre pays : il eût donc été bien pénible que celui qui a élevé à notre patrie le plus beau des monuments, n'eût pas lui-même une pierre tumulaire sur le sol dont, poëte, il avait chanté les beautés, historien, célébré les héros.

Poëte, voyageur, historien, François-Xavier Garneau a été en même temps un homme d'initiative, de courage, d'héroïque persé-

1 C'est un sentiment de reconnaissance et de vénération pour la mémoire de l'illustre historien du Canada, collaborateur de ce recueil, qui nous engage à reproduire dans nos pages le remarquable discours de M. Chauveau. Ce discours a été prononcé par l'honorable premier ministre le 15 de septembre, lors de l'inauguration du monument élevé par les citoyens de Québec à la mémoire de M. Garneau. Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, Sir Narcisse Fortunat Belleau, et une foule de personnes distinguées de la capitale assistaient à la cérémonie.—NOTE DE LA DIRECTION.

vérance, d'indomptable volonté, de désintéressement et de sacrifice. Une idée fixe, ou mieux que cela, une grande mission à remplir s'était emparé de tout son être ; il lui a tout donné ; cœur, intelligence, repos, fortune, santé : sa grande tâche, son œuvre, un monument national à élever, à compléter, à retoucher, à embellir une fois qu'il fut terminé ; voilà à ses yeux toute sa vie.

Et cela, Messieurs, cela fut accompli aux dépens de ses veilles, sans nuire à de plus humbles travaux. Il y avait, pour bien dire, en lui deux hommes, celui qui s'était voué aux fonctions modestes, sérieuses, et difficiles, nécessaires à l'existence de sa famille, et l'homme voué à la patrie, au culte des lettres, aux muses, à la poësie, à l'histoire. Et, chose rare parmi les plus rares, ces deux hommes étaient formés en quelque sorte à l'envie l'un de l'autre et presque sans secours étranger. Muni seulement des plus simples rudiments de l'instruction primaire, il avait su acquérir, conserver et perfectionner à la fois l'éducation pratique nécessaire au commis de banque, au notaire, au fonctionnaire municipal, et l'éducation littéraire et philosophique qui fait le penseur et l'écrivain.

Quel plus grand exemple de la puissance de la volonté humaine ! Quelle plus belle leçon ! Quel plus grand enseignement pour la jeunesse de notre pays ! M. Garneau n'a pu, bien qu'il le désirât vivement, suivre un cours d'étude dans un collége ; et cependant, combien y en a-t-il qui, avec ce puissant secours, ont entrepris et accompli une tâche égale à la sienne ? Sans doute, il avait un rare talent, un rare génie ; mais n'y a-t-il pas lieu de craindre que beaucoup d'intelligences égales à la sienne et soutenues par les forces vives que donne une instruction régulière et acquise à l'heure voulue, n'aient été perdues pour la société par l'absence de volonté, par cette lâche condescendance à de vulgaires passions si communes et si dévastatrices tout autour de nous ?

Sur ce rapport, l'œuvre à laquelle Votre Excellence a bien voulu présider, est non-seulement une bonne action, elle est un bel exemple. Nous oserons dire à la jeunesse : le Canada, comme les autres pays, commence à apprécier les travaux de l'esprit, et bientôt, espérons-le, comme l'a dit notre historien lui-même dans une de ses pages éloquentes, *un temps viendra où pleine justice sera rendue à ceux qui auront fait des sacrifices pour la plus belle des causes qui puisse occuper l'attention des sociétés.*

En attendant, ne demandons point à chacun d'entreprendre une aussi grande œuvre ; disons seulement à tous : rendez-lui du moins justice en lisant et en méditant son livre admirable.

Vous y verrez et la naissance et le développement de cette nation nouvelle qui, pas à pas, va s'asseoir au banquet de l'humanité. Vous

y verrez Cartier plantant la croix semée de fleurs de lys sur le bord de cette rivière qui coule là-bas à nos pieds ; vous y verrez passer, semblables à une grande troupe de sanglants et terribles fantômes, ces nations errantes qui devaient nous céder la place. Vous y verrez Champlain planter sa tente sous les arbres dont quelques-uns naguère ombrageaient encore plusieurs parties de la grande ville que nous venons de quitter ; Laval jeter dans cette enceinte cette précieuse semence qui s'est développée en tant de bienfaits ; Marie de l'Incarnation et ses compagnes chanter leurs pieux cantiques au milieu de leurs jeunes néophytes sous cette double et auguste voûte d'une forêt primitive et d'un beau ciel canadien ; Maisonneuve et ses intrépides compagnons fonder au sein du pays iroquois cette prodigieuse colonie de Montréal ; Melle Mance et la Sœur Bourgeois pénétrer avec une égale intrépidité dans ces régions inhospitalières ; Frontenac imprimer enfin la terreur aux hordes barbares et repousser avec un si grand courage la flotte de l'amiral Phipps. Puis, vous verrez défiler devant vous cette longue suite de gentilshommes et de paysans français qui furent nos pères, ces hardis pionniers toujours prêts à quitter la bêche et la charrue pour le sabre et le fusil, ces gais et braves aventuriers se faisant sauvages avec les sauvages, glissant comme eux dans leurs rapides esquifs, et luttant avec eux de courage et d'adresse ; ces missionnaires intrépides, ces héroïques martyrs, ces femmes pieuses, et aussi ces héroïnes de notre histoire, ces Jeanne d'Arc canadiennes, les Verchères et les Drucourt.

Vous écouterez le récit de toutes ces grandes expéditions de nos pères : Lasalle et Joliette découvrant le Mississipi ; Bienville, à l'autre extrémité de ce continent, fondant la Nouvelle-Orléans ; Rouville et ses bandes saccageant la Nouvelle-Angleterre ; Nicolet et la Veyranderie découvrant les vastes régions de l'Ouest ; de Beaujeu succombant avec Braddock sur le champ de bataille de la Monongahéla, comme devaient périr plus tard Wolfe et Montcalm sous nos remparts ; Iberville promenant notre drapeau victorieux du Mexique à la Baie d'Hudson, et vous pourrez vous écrier : ce continent tout entier ne fut que le vaste théâtre des exploits de nos pères. Et puis, après toutes ces longues luttes, ces guerres sans cesse renaissantes, cette longue succession d'épreuves de tout genre, famines, épidémies, incendies, massacres, mauvaise administration, immigration insuffisante, secours promis et refusés, échecs endurés avec patience, mais trop souvent renouvelés pour l'honneur de la France et pour le succès de la colonie, arrivera le grand jour, le jour de la dernière catastrophe, lorsque la Nouvelle-France, épuisée d'hommes, de vivres et de munitions, envahie de tous côtés par

terre et par mer, par des armées et des flottes toujours vaincues et toujours renaissantes, tendra en vain les bras vers la vieille France ; c'est alors que l'historien grandissant avec sa tâche saura vous dire avec les derniers malheurs, les dernières gloires du vieux drapeau blanc aux fleurs de lys d'or sur les bords du St. Laurent. Il vous racontera les courageux efforts des Acadiens luttant jusqu'à la dernière heure, et dispersés sur le vieux continent ; Louisbourg, ce Québec du golfe, résistant fortement aux forces supérieures de Wolfe et succombant victime d'une faute assez semblable à celle qui fit tomber notre forteresse ; ensuite Montcalm si glorieusement vainqueur à Carillon avec des forces inférieures, et quelques semaines seulement avant la prise de Québec, sur ces hautes falaises de Beauport où Lévis, Juchereau et Bourlamarque secondèrent son courage. Puis, enfin, après la grande bataille où les deux héros, le Français et l'Anglais, tombèrent également, lorsque Québec bombardé ne sera plus qu'une vaste ruine, il vous dira avec un légitime orgueil le dernier triomphe des Français et de nos aïeux, cette dernière victoire emportée par le chevalier de Lévis sur le général Murray, sur le sol même que nous foulons, tableau final de la conquête qu'il a su le premier mettre en relief et consacrer pour la postérité.

S'inclinant respectueusement, comme le firent nos ancêtres eux-mêmes, devant les décrets de la Providence, il reprendra ensuite avec courage, presqu'avec sérénité, le récit d'une nouvelle lutte moins sanglante et non moins intéressante. Il vous montrera Murray et Carleton pratiquant le noble conseil de Virgile *parcere subjectis et debellare superbos*, reconnaissant le mérite des vaincus et les protégeant contre d'ignobles persécuteurs, l'Angleterre hésitant souvent entre les conseils de la partialité et ceux de la justice ; Dambourgès et les Canadiens sauvant Québec en 1774 ; Salaberry repoussant Hampton en 1814, à la suite de la longue tyrannie de Craig ; la fidélité de nos compatriotes mise à l'abri même du soupçon ; le grand évêque Plessis enseignant aux vainqueurs à respecter les droits de la religion, et disant au pouvoir civil : *tu n'iras pas plus loin* ; enfin les libertés constitutionnelles accordées en 1791, se développant lentement à travers les entraves de l'oligarchie. Avec quel amour, mêlé de vénération, n'a-t-il point sculpté les grandes figures de cette lutte parlementaire ; De Lotbinière, Panet, Bédard, Taschereau, les deux Papineau, les deux Stuart, Nelson, Villières, Viger, Bourdages, LaFontaine, Morin et les autres défenseurs de nos libertés !

Puis, arrivant à de nouvelles catastrophes, à la fin d'un autre régime, avec quelle verve patriotique n'a-t-il pas raconté le san-

glant dénouement de cette résistance à la suite de laquelle la véritable constitution britannique devait nous être octroyée, dans des conditions pourtant si dangereuses et si difficiles pour nous? Aussi à l'époque contemporaine, quels regards anxieux et jaloux pour notre nationalité n'a-t-il point jetés sur notre avenir !

Ce magnifique ouvrage où, pour emprunter à son élégant biographe une expression qui m'a frappé, " le frisson patriotique court dans toutes les pages," est, dans ses premiers volumes surtout, voisin de la plus haute inspiration. Cela s'explique facilement. Notre histoire est digne d'une épopée et notre premier historien était poëte avant tout.

Oui, il fut poëte, ce fut le poëte qui poussa le voyageur, et le poëte et le voyageur qui créèrent l'historien. Ce fut le poëte qui rêvant d'autres cieux, d'autres rivages que ceux qu'il avait tant admirés, se sentit épris du désir de parcourir l'Amérique, et de voir un peu cette vieille Europe qui alors était si loin de nous. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'intéressant récit qu'il en a fait lui-même pour s'assurer qu'il vit avec une noble jalousie la gloire des deux grandes nations auxquels les habitants du Canada doivent leur existence, qu'il admira leurs monuments, tout en songeant à notre passé et à notre avenir, et qu'il se dit à lui-même : si je ne puis, comme on l'a fait ici, buriner sur l'airain les combats de nos aïeux, du moins je les inscrirai au livre de l'histoire. Les inspirations littéraires et patriotiques qu'il éprouvait déjà devinrent des réalités au contact des grands hommes et des grandes choses du vieux monde ; l'amour rempli de crainte qu'il éprouvait pour sa patrie, amour empreint de tristesse, enveloppé de sombres prévisions, reçut une impulsion nouvelle lorsqu'il entendit Nemcewiez chanter les malheurs de la Pologne, O'Connel tonner contre les injustices dont l'Irlande était victime.

Son livre ne fut pas écrit, comme tant d'autres livres, pour contenter une fantaisie, pour se faire une réputation, pour acquérir la fortune, ce fut une grande entreprise : la réhabilitation d'une race à ses propres yeux et aux yeux des autres races. Il voulut avant tout effacer ces injurieuses expressions de race conquise, de peuple vaincu. Il voulut faire voir que, dans les conditions de la lutte, notre défaite fut moralement l'équivalent d'une victoire. Les hommes des autres races destinés à habiter avec nous, à partager en frères avec nous cette vaste et magnifique contrée, le remercieront un jour d'avoir mis la vérité en pleine lumière, d'avoir fait disparaître d'injustes préjugés, de nous avoir fait leurs égaux à nos yeux et aux leurs, d'avoir donné par là un gage de plus à la concorde si nécessaire à l'accomplissement de nos communes destinées.

Lié d'amitié avec d'habiles et patriotiques écrivains qui l'avaient dévancé, avec d'infatigables chercheurs, amis de notre histoire et de nos antiquités, il posa avec eux les bases de notre littérature naissante ; il se vit bientot entouré d'émules et même de rivaux ; à lui cependant le mérite de l'initiative, la palme du premier triomphe !

Au prix de ses veilles et de son repos, de sa santé, de la fortune qu'il aurait pu si facilement acquérir, il nous a donné de bien grandes choses dont les moins grandes ne sont point le respect de nous-mêmes, l'amour exalté de notre pays, la foi dans notre avenir. Certes, nous lui aurions donné fort peu de choses en retour, notre reconnaissance se bornait à ce monument simple et touchant, il est vrai, mais encore si insuffisant, s'il ne s'en élevait pas un autre plus grand, plus beau, plus impérissable dans la mémoire de tout un peuple !

Nous pleurons la mort des grands hommes, mais pour eux plus que pour les autres, n'est-il pas bon après tout que cette pauvre vie, avec ses agitations, ses revers, ses injustices, ses caprices du moins apparents, que cette pauvre vie finisse un jour ? Car ce jour-là commence la grande réparation !

Leur gloire s'éléve et va toujours grandissant comme ces merveilleux édifices que le voyageur voit s'élever et grandir au-dessus des villes en les quittant et en perdant de vue tout ce qui les entoure.

Les générations nouvelles apprennent leurs noms, et les redisent avec amour, et de tous les fracas, de toutes les ambitions, et les prétentions et les intrigues d'une société, tout ce qui reste, ce sont quelques modestes et sereines réputations aussi dédaignées pendant la vie que belles après la mort !

Mais, encore, ce n'est là que de la justice humaine ; la postérité a ses caprices, ses oublis, ses injustes dédains ! A certaines époques il fait nuit dans la mémoire des peuples comme dans celle des hommes ; sur le vaste océan des âges, le temps promène le sombre oubli, comme une brume épaisse, impénétrable.....

Ah ! messieurs, si une voix plus autorisée, si celle d'un ministre de la religion se faisait entendre, elle vous parlerait d'une immortalité, elle nous dirait que celle-là est au-dessus de toute notre gloire humaine de toute la hauteur qui sépare le ciel de la terre !

Nous ne pouvons pénétrer, il est vrai, les mystères de l'autre vie ; mais nos croyances nous enseignent que nous y pouvons encore quelque chose, que ce n'est pas en vain que la sainte prière se répand avec l'encens et les larmes sur la tombe de nos amis, que la grande solidarité humaine ne finit pas avec la mort. Cette admirable trilogie de l'église militante, de l'église souffrante et de l'église triomphante qui, si elle n'était pas un dogme, serait encore la plus

belle des conceptions philosophiques, reliant un monde à l'autre, bannit les sombres terreurs, et fait briller sur le terrible passage la douce lumière de l'espérance qu'allume la foi, qui nourrit la charité.

Notre ami fut bon, modeste, intègre, dévoué ; il mourut en chrétien ; nous pouvons donc en toute confiance dans cette autre patrie, lui adresser nos adieux.

Adieu, mon ami, adieu, au nom d'abord de notre longue amitié, au souvenir de ses douces causeries où vous aimiez tant à nous parler de l'avenir de notre cher Canada. Adieu et merci ! Merci des beaux sentiments que vous avez fait germer dans les âmes, merci du bien que vous avez fait à notre jeunesse, merci de vos grands, de vos sublimes exemples !

Adieu, au nom de votre famille, à qui vous léguez un si beau nom, adieu au nom de ceux que vous avez tant aimés !

Adieu, au nom de votre pays. Jouissez en paix, jouissez de votre double immortalité. Dans ces grandes destinées qui s'ouvrent devant lui, le Canada ne vous oubliera pas ; les peuples rivaux qui nous entourent, apprendront dans vos œuvres à aimer nos ancêtres, ils réclameront leur part de notre glorieux héritage.

Soyez tranquille. Quelque chose qui arrive, notre pays, notre nationalité chérie ne manqueront point de défenseurs. Nous vous le promettons, au nom de cette jeunesse, de cette foule recueillie qui entoure votre tombe. Et puis, le ciel n'est pas une prison ! Ces hommages rendus à votre mémoire, vous les voyez, n'est-ce pas ? Ces beaux sentiments que vous avez semés, vous les verrez germer, grandir, se développer. Du sein de l'immortalité, vous planerez, esprit bienfaisant, sur notre avenir. Car déjà vous avez été, ou, grâce à la sainte prière, bientôt vous serez reçu là-haut par votre aïeul, ce bon vieux canadien qui, *de sa main tremblante*, nous disiez-vous, *vous montrait le théâtre des derniers exploits de nos ancêtres*, par votre père qui vous donna l'exemple du courage et du travail, par votre mère qui vous fit si bon, si sage, si vertueux ; par cette autre mère à nous tous catholiques, dont la vôtre vous apprit à balbutier le nom, nom qui revenait si souvent sur vos lèvres dans les épreuves de votre cruelle maladie ; par tous les héros canadiens que vous avez tirés de l'oubli. Vous ne connûtes que les saintes joies de la famille, que les austères plaisirs de l'étude, que les paisibles triomphes des lettres ; votre bonheur, votre gloire doivent être proportionnés à vos sacrifices.

Ici, vos restes mortels reposeront sous cette pierre tumulaire, sur ce champ de bataille que vous avez célébré, non loin de cet autre monument que vous avez eu la joie de voir élever à nos héros, au

milieu de cette grande nature que vous avez si bien appréciée. Ces grands pins qui vous entourent conserveront en votre honneur leur sombre verdure, et les oiseaux d'hiver, sujet d'une de vos poésies, viendront y gazouiller sur votre tombe. Ces lumières errantes de notre ciel boréal, que vous avez aussi chantées, se réuniront au-dessus de vous en couronne aux mille couleurs. Les restes des héros, qui vous entourent, tressailleront peut-être auprès des vôtres, les derniers indigènes dont vous avez reproduit la plainte erreront autour de cette enceinte,et vous direz encore comme en vos vers harmonieux :

> Perfide illusion, au pied de la colline,
> C'est l'acier du faucheur !

Cette foule religieusement émue va s'écouler ; le silence va se faire en ces lieux ; la nuit va descendre ; mais à votre égard le silence et la nuit ne se feront jamais dans nos âmes !

Adieu, encore une fois, adieu !

P. J. O. Chauveau.

LE CANADA FRANCAIS A L'ANGLETERRE.

Ce n'est rien de ton sang qui coule dans mes veines,
Albion, je n'ai point ta langue ni ta foi ;
Pour vaincre ma fierté tes luttes furent vaines
Et sous ton étendard je dicte seul ma loi.

A l'heure où tes soldats déroulaient sur mon fleuve
Ton drapeau si souvent refoulé de ses bords,
Le mien sombrait au loin ! Et pour doubler l'épreuve
Ma détresse enviait le repos de mes morts.

Dans le mot des traités j'avais mis confiance,
A toi, loyalement, mon cœur s'était offert :
L'orgueil me répondit avec la défiance.—
Qui fera le récit de ce que j'ai souffert !

Des chaînes qu'en tremblant l'esclave seul soulève
Tu chargeas le guerrier ; vaincu mais non soumis,
J'ai rompu les anneaux pour me forger un glaive
Et je l'ai fait servir... contre tes ennemis !

Depuis, j'eus cent motifs à ta reconnaissance.
Pourtant tu persistas dans ton aveuglement.
Ce n'est qu'au dernier jour, quand trembla ta puissance,
Que tu m'ouvris tes bras pour un rapprochement.

.....

Ces vers furent écrits à la suite d'une courte conversation avec un anglais qui occupe dans notre pays un poste assez marquant. Egaré par des prejugés comme il en existe malheureusement encore trop, il niait à " la race conquise la faculté de réclamer, au titre de ses droits, les priviléges qui constituent la vie propre de la nation française du Canada, et que les derniers événements viennent de rendre à jamais indéniables. Blessés par des opinions aussi injustes, j'allais répondre avec Isidore Bédard : " nous n'avons pour maîtres que nos lois ! " Mais je crus qu'il valait mieux renvoyer cet homme à l'étude de l'histoire.

Sans secours, j'ai groupé sur ce sol d'Amérique
Ma tribu dispersée au souffle du malheur :
C'est plus qu'un rejeton d'une race héroïque,
C'est un peuple ! il est libre, il défend son honheur !

Oui, reconnais-moi bien !— Tu brisas par le monde
Tant de sceptres, de lois, de vieilles royautés,
Que ton œil, contemplant ma ruine féconde,
S'étonne d'un échec devant mes libertés.

Car tu n'as jamais pu les faire entrer sous terre !
Le jour où je tombai sans implorer merci,—
Elles m'ont conseillé la fierté salutaire
Qui plait même au vainqueur, quand il est noble aussi.

Mon fer croisa le tien au feu de cent batailles ;
Le sort m'a terrassé plus que tes généraux ;
Tu convoitas mon sol, mon foyer, mes murailles,
Mais pour te résister j'eus toujours des héros.

Enfin, lorsqu'abattu je te rendis les armes,
César, ton prisonnier fut Vercingétorix :
J'acceptai mon destin en méprisant les larmes,
Le sang des vieux Gaulois n'est pas encore tari !

Je puis ceindre l'épée autrefois vengeresse
Des griefs qu'amassaient contre toi mes aïeux,—
Mais avec tes enfants partageant ma tendresse
J'embellis de la paix le temple glorieux.

Je marche à tes côtés sans incliner la tête :
Je crois en ma valeur ;—j'aime à me souvenir ; —
J'espère dans mon droit pour braver la tempête ;
Et, scrutant mon passé, j'entrevois l'avenir !

Vois donc sur quel pilier pose ici ton empire
Et tu respecteras mes efforts courageux.
Tandis qu'ouvertement dans tes murs on conspire,
Moi, grandi l'arme au bras, je serai généreux :

En échange des maux dont j'ai gardé mémoire,
Tiens ! prends ce don royal : un trône est là pour toi !
Vainement tu voulus m'effacer de l'histoire,—
Dis lequel est de nous plus digne d'être roi !

Par les chemins ombreux ;— au seuil de nos villages ;
Sur mon beau St. Laurent,—au fond des ateliers,
Bondissent à ma voix les cœurs, les vrais courages :
Mes fils savent m'aimer et comptent par milliers !

Heureux des droits auxquels l'héritier peut prétendre,
Ils ont gardé l'espoir de les voir maintenir,
C'est un dépôt sacré, qu'intact il faudra rendre,
Et leurs regards jaloux plongent dans l'avenir.

Ma main bien-aimée a su tracer la route,
Ils veulent la poursuivre à pas sûrs, quoique lents ;
Il n'est point de labeur, si pénible, qui coûte
Quand il est tempéré par des fruits consolants.

La foi qui les conduit, c'est la foi des ancêtres ;
Leur bravoure est le lot des enfants du soldat ;
Leur génie isolé n'a pas connu de maîtres,
Mais il place au soleil le nom du Canada !

Albion ! si l'outrage est né de l'ignorance,
Nous avons malgré lui des gloires à chanter !
Et je dis pour calmer la frivole arrogance:
Mes bardes n'auront pas de taches à compter !

Donc, il ne faut rougir du serment qui nous lie
L'érable et le rosier sont nobles tous les deux,
Nul n'abdique ses droits, nul ne se mésallie,
L'estime est digne et belle,—et le mépris hideux.

BENJAMIN SULTE.

Ottawa, Juin 1867.

LA POLOGNE.

APRÈS L'INSURRECTION DE 1863. — SON ÉTAT POLITIQUE ET RELIGIEUX.

Parmi tous les siècles écoulés, il n'en est pas de plus fécond en événements étranges, en résultats inattendus que le nôtre ; et parmi ces événements, il n'en est aucun qui soit plus digne de l'attention de l'historien et du philosophe que les péripéties religieuses et sociales subies par la Pologne à la suite de sa dernière et malheureuse insurrection de 1863.

Etrange spectacle, en effet, que le socialisme encouragé par l'autocrate de toutes les Russies et l'anarchie tolérée par un gouvernement qui puise toute sa force dans l'aveugle soumission des masses ! invraisemblable pour quiconque n'a pas suivi pas à pas les oukazes successivement promulgués par le czar, et les moyens adoptés par son gouvernement pour pacifier ou plutôt pour écraser la nation polonaise. Les extrêmes se touchent, comme dit un ancien et véridique proverbe ; et de même que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, de même aussi un odieux despotisme, en ravalant tout ce qu'il y a de grand, de noble, et d'intelligent dans une nation, rabaisse tout au niveau d'une obéissance passive et produit ainsi un état de choses qu'on pourrait qualifier de " socialisme dans la servitude."

I

Coup d'œil général. — Caractère de l'insurrection de 1863. — Indifférence des paysans.—Oukaze de mars 1864.—Sa mise en exécution.—Indemnité accordée aux seigneurs.—Effet funeste produit par l'oukaze sur les populations.—Persécution systématique de la noblesse.—Régime militaire.—Ecoles rurales.

L'insurrection qui éclata en Pologne au mois de février 1863 et qui a duré jusqu'au printemps de 1864, a été commencée par la bourgeoisie, dirigée et soutenue par la noblesse. Le clergé même, partisan de l'autorité tant qu'il ne s'agissait que de droits politiques, se rangea du côté des patriotes aussitôt qu'il vit cette même autorité viser à la destruction de l'Eglise catholique en Pologne. Toute la partie intelligente et éclairée de la nation, c'est-à-dire la grande majorité, y a pris une part énergique et active ; et c'est aussi sur eux qu'est retombé tout le poids de la persécution et de la vengeance du gouvernement russe. Seul, le paysan des campagnes, ignorant et grossier, conserva pendant toute la durée de la lutte une neutralité absolue, une indifférence profonde à l'égard des deux partis. Récemment affranchi du travail obligatoire par le vœu unanime de la noblesse, qui sacrifiait ainsi ses intérêts matériels à l'intérêt général du pays, il estimait trop les bienfaits de sa nouvelle condition pour s'exposer à les perdre par l'issue incertaine des événements qui s'accomplissaient autour de lui. Les généraux et les fonctionnaires russes chargés par le czar d'étouffer dans le sang l'insurrection polonaise, se trompèrent ou feignirent de se tromper sur cette indifférence des paysans ; et toujours attentifs à persuader à leur maître que tout allait pour le mieux en Pologne, ils accréditèrent à St. Petersbourg l'opinion que les paysans polonais étaient animés d'une affection profonde et d'un dévouement à toute épreuve pour leur gracieux souverain ; et que, seule, la crainte des bandes insurgées les empêchait de proclamer hautement leurs sentiments de fidélité et d'amour. Un si beau dévouement, de si louables sentiments ne pouvaient manquer d'être récompensés ; les autocrates russes ont de tout temps donné un salaire magnifique à la servilité ; bien entendu qu'ils le font au dépens d'autrui, c'est-à-dire en spoliant ceux qui ne trouvent pas que leur autorité soit la seule sainte, la seule juste, la seule digne d'être subie par des hommes de cœur. L'empereur Alexandre n'a pas agi autrement que ses prédécesseurs ; et c'est ce qui a donné lieu au fameux oukaze lancé au mois de mars 1864.

Il faudrait remonter aux temps de Marius et de Sylla pour trouver un exemple de violation aussi manifeste du droit de pro-

priété que celle sanctionnée par l'oukaze ci-dessus mentionné. Prendre aux uns pour donner aux autres, spolier les seigneurs sans leur accorder aucune indemnité sérieuse, et distribuer leurs dépouilles aux paysans, c'est là mettre en pratique les maximes du socialisme le plus effréné ; et ce forfait politique, cet odieux abus d'un pouvoir illimité a été enfanté, discuté et décidé dans le conseil privé de l'empereur, sans que les parties intéressées fussent, je ne dis pas consultées, (une telle proposition serait considérée en Russie comme un blasphème à la *divine* autorité du czar) mais même informées de l'arrêt irrévocable qui les menaçait et qui devait bouleverser de fond en comble l'économie sociale de la Pologne.

En effet, un beau matin le *Dziennik Warszawski*, journal officiel de Varsovie, publia dans ses colonnes l'oukase dont voici quelques extraits :

" 1. Il sera distribué aux paysans du royaume de Pologne un lot de terre correspondant au tiers de la totalité des biens fonds possédés par leurs seigneurs respectifs, en récompense de leur loyauté et en dédommagement du travail obligatoire qu'ils ont pendant longtemps acquitté au profit des dits seigneurs.

" 2. Une commission nommée par le gouvernement sera chargée de décider dans chaque seigneurie de l'étendue et de la valeur des terres devant être retranchées du domaine et distribuées aux paysans.

" 3. Une indemnité sera donnée aux seigneurs en bons sur l'état, sous le nom de *lettres de liquidation* (listy likwidacyjne) ; le cours des dits bons sera hypothéqué sur les terres appartenant à la couronne."

Cette mesure quoique essentiellement arbitraire aurait pu cependant être justifiée par la nécessité d'en finir une bonne fois avec les institutions fédérales qui, malheureusement, s'étaient perpétuées en Pologne jusqu'à ces dernières années. [1] Mais pour cela il aurait fallu indemniser équitablement les seigneurs de leurs pertes ; et on verra par la suite comment dans le cas présent le gouvernement russe a procédé à l'exécution de ses engagements envers les Polonais.

Aussitôt l'oukaze publié on s'occupa de le mettre en vigueur ; dans chaque arrondissement on nomma des commissions composées de quatre à cinq membres auxquelles on donna le nom de *commissions rurales* (kommissye rotoscianskie). Les commissaires

1 La constitution du 3 mai 1791, dernier acte de la Pologne indépendante, avait aboli les droits seigneuriaux et le travail obligatoire ; mais ces réformes libérales furent annulées lors de l'invasion moscovite, et l'ancien système fut rétabli malgré les protestations des Polonais.

furent choisis parmi des officiers de grades inférieurs dans l'armée russe, c'est-à-dire parmi les hommes les moins capables de remplir des fonctions où il fallait une grande impartialité, unie à une connaissance exacte des relations de seigneur à paysan et des coutumes polonaises. Ce qui les avait désignés au choix de leur gouvernement c'était une haine profonde pour la Pologne, un dévouement servile pour le czar, et une espèce de penchant pour la démagogie qui les portait à haïr tous ceux que l'intelligence et l'éducation avaient élevé au-dessus du niveau de leur brutale ignorance. Il y a en Pologne un proverbe qui dit : grossier comme un officier russe, et pendant l'exercice de leurs fonctions les commissaires le justifièrent pleinement. Ces messieurs allaient de village en village s'installant toujours dans la maison du seigneur qu'ils allaient spolier, avec un sans-gêne et une impudence admirables ; ils mangeaient ses poulardes, buvaient son vin, fumaient ses cigares et se prélassaient dans ses fauteuils ; puis quand ils en venaient à la distribution des terres, ils ne manquaient jamais de spolier leur amphitryon le plus qu'il était en leur pouvoir, en interprétant les différents points de l'oukaze de la manière qui lui était la plus défavorable, et en lui adjugeant une indemnité aussi restreinte que possible.

En annonçant dans l'oukaze qu'une indemnité serait accordée aux seigneurs en échange de leurs terres, le cabinet de St. Petersbourg avait voulu jeter de la poudre aux yeux de l'Europe ; c'était là une manière tout-à-fait chinoise de détourner l'attention des censeurs importuns. En effet, l'oukaze dit que le cours des *lettres de liquidation* sera hypothéqué sur les biens possédés par la couronne dans l'étendue du royaume de Pologne ; et si cette clause avait été fidèlement observée la valeur de ces papiers ne serait pas tombée au-dessous de 70 0/0. Mais le gouvernement russe semble avoir hérité de la mauvaise foi des anciens Carthaginois ; et l'expression de *foi punique* pourrait être avantageusement remplacée de nos jours par celle de *foi moscovite.* Peu de temps après la mise en vigueur de l'oukaze, plusieurs terres de la couronne furent données à titre de récompense pour les services rendus pendant l'insurrection polonaise à des généraux et à des fonctionnaires qui s'étaient distingués par leur zèle Dès lors, le paiement des *lettres de liquidation* n'offrant aucune garantie sérieuse, leur cours déclina rapidement et tomba successivement jusqu'à 40 0/0, chiffre auquel il s'arrêta au printemps de 1867. Comme l'indemnité adjugée n'était que de 15 roubles ($10) par arpent, c'est-à-dire le quart de sa valeur réelle, si on veut retrancher de cette somme la perte de 60 0/0 sur les *lettres de liquidation*, on trouvera que l'indemnité

accordée pour les terres distribuées aux paysans ne montait qu'au dixième de leur valeur effective. C'est ainsi qu'en agit le gouvernement russe dans toutes ses transactions intérieures avec la Pologne, et c'est là ce que cette malheureuse nation est obligée de souffrir sans avoir même la liberté de se plaindre.

Des mesures aussi iniques et aussi arbitraires ne pouvaient manquer de produire un funeste effet sur l'esprit des populations. Les paysans s'étaient trouvés enrichis, presque à leur insu, des dépouilles de leurs seigneurs ; cette spoliation ordonnée par l'autorité suprême avait complètement bouleversé les notions de la proprieté à peine ébauchées dans leur intelligence grossière. Comme le bien-être leur était venu tout d'un coup sans qu'ils eussent eu la moindre peine à l'acquérir, ils ne songèrent plus qu'à en jouir et professèrent dès lors un grand éloignement pour le travail ; car rien ne démoralise autant les masses que de leur donner la fortune sans travail ; c'est un encouragement à la paresse. Les paysans refusèrent de travailler pour leurs seigneurs, à quelque prix que ce fut ; de là, la ruine des grandes propriétés et des vastes exploitations agricoles, qui étaient la principale richesse du pays. Le crédit foncier, qui seul aurait pu relever la fortune croulante des seigneurs, fut également ruiné ; en effet, quelle garantie pouvait désormais offrir la propriété territoriale ? Un caprice de l'autocrate de toutes les Russies avait enlevé aux nobles une partie de leurs terres, un autre caprice pouvait leur en enlever la totalité. On conçoit aisément que la propriété n'étant pas assurée, le commerce et l'industrie languirent également ; et tout le pays tomba dans une léthargie profonde, de laquelle il lui faudra bien des années pour se relever.

Certes, toute la nation polonaise a souffert et souffrira longtemps encore des suites de la malheureuse insurrection de 1863 ; mais aucune classe n'a été persécutée avec un acharnement aussi systématique que la noblesse. Nous avons vu plus haut quelle part active elle avait pris à la dernière lutte ; mais ce n'est pas là la seule cause de la haine dont elle est l'objet de la part du gouvernement russe. Les hommes d'état russes, qui ont entrepris d'étouffer la nationalité polonaise, ont compris avec leur diabolique sagacité qu'il leur serait bien plus facile de russifier (si je puis me servir de ce terme) de grossiers paysans ne sachant ni lire ni écrire, qu'une noblesse intelligente et éclairée, en qui les souvenirs d'un glorieux passé ravivaient sans cesse d'ardentes aspirations vers un avenir plus heureux. Dès lors, il fut décidé qu'on emploierait tous les moyens pour ruiner la prospérité matérielle de la noblesse et

détruire le prestige moral dont elle était environnée aux yeux du peuple.

De ces deux buts proposés, le premier fut atteint tout de suite par la confiscation des terres, décrétée comme nous l'avons vu plus haut ; la plupart des familles nobles ayant sacrifié leurs dernières ressources à soutenir l'insurrection, ne purent supporter une telle atteinte faite à leur fortune, et elles furent ruinées. Le second résultat était plus difficile à obtenir et demandait du temps ainsi que des mesures spéciales ; voici comment ils s'y prirent pour arriver à leurs fins. Jusqu'alors la dignité de maire dans chaque commune avait appartenu au seigneur, comme étant le personnage principal et le seul assez éclairé pour juger impartialement les différends qui s'élevaient entre ses subordonnés. Mais, tout-à-coup, un oukaze du czar vint décréter que désormais un paysan seul pouvait devenir maire dans chaque village, et que sa nomination serait laissée à l'officier commandant militaire du district. Naturellement on ne choisit pour maires que des gens qu'on savait entièrement dévoués au gouvernement et prêts à servir ses desseins les plus iniques ; mais comme les nouveaux maires ne savaient ni lire ni écrire, ainsi que la généralité des paysans en Pologne, on leur adjoignit en qualité de secrétaires des sous-officiers de l'armée russe, démissionnés du service. Naturellement toute l'autorité tomba de fait entre les mains des secrétaires ; et ce furent eux qui excitèrent clandestinement les paysans à taquiner leurs anciens seigneurs, en faisant, pendant la nuit, des dégâts dans leurs récoltes, en tenant des propos insultants en leur présence, et en laissant de toute manière leur longanimité. De toutes ces tracasseries, il résulta nécessairement une foule de différends qui furent jugés par le maire ; c'était là ce qu'on voulait. En effet, le seigneur était ainsi amené à comparaître devant le tribunal de son ancien subordonné : humiliation à laquelle se joignaient des interpellations grossières et souvent des insultes. Si, se laissant dominer par son indignation, il se portait à quelque acte de violence, il était arrêté sous prévention d'avoir manqué de respect à un magistrat institué par un mandat du czar ; et alors un emportement momentané était puni de plusieurs années d'exil en Sibérie. S'il portait plainte à un tribunal supérieur, on n'y faisait aucune attention ; car les autorités russes avaient ordre d'en haut de ne jamais faire droit à la requête d'un seigneur contre un paysan, et de donner tort au premier dans toutes les querelles qui pourraient s'elever entre eux. Ainsi, un seigneur ne pouvait jamais obtenir justice, et il ne lui restait qu'à dévorer en silence son chagrin et son humiliation, en appelant la vengeance du ciel sur ses injustes oppresseurs.

Si peu croyables que paraissent les faits ci-dessus mentionnés aux personnes qui ne sont pas familiarisées avec toutes les iniquités et tous les abus que comporte un pouvoir despotique, ils ne sont que le résultat naturel de l'organisation militaire et administrative adoptée en Pologne par le gouvernement russe. Le pouvoir absolu est aux mains de l'empereur Alexandre ; mais celui-ci trop faible, trop négligent, trop paresseux (disons le mot) pour s'occuper lui-même des affaires de son immense empire, en abandonne le soin à ses ministres ; de manière que ceux-ci, dépositaires de l'autorité sans bornes de leur maître, peuvent la conférer de droit à leurs subordonnés. Ce système a été adopté pour la Pologne, parce que, dans un pays agité par la guerre, il donnait un pouvoir illimité aux officiers commandants de chaque district, pouvoir qui s'étendait également sur les autorités civiles du pays ainsi que sur les tribunaux, pouvoir absolu en un mot. Cette mesure pouvait être jusqu'à un certain point justifiée tant que dura l'insurrection ; on comprend qu'en temps de guerre on laisse à un officier une liberté d'action indispensable à la réussite de toute expédition militaire. Mais une fois l'insurrection vaincue, les chefs militaires se mêlèrent de l'administration intérieure ; et n'étant pas arrêtés par la crainte d'une responsabilité sérieuse, ils se permirent les plus odieux abus. Véritables satrapes, ils ne s'arrêtaient à aucune considération, quand il s'agissait de satisfaire un caprice ou une fantaisie ; et malheur à ceux qui en appelaient à l'autorité supérieure ; neuf fois sur dix on refusait d'examiner leur plainte ; et alors ils étaient exposés à la haine et aux persécutions d'un tyranneau vindicatif, sans aucun moyen de s'y soustraire.

Un des exemples les plus saillants du mauvais vouloir des autorités russes, quand il s'agit de mettre à exécution une mesure qui favorise directement ou indirectement la nation polonaise, c'est la lenteur calculée avec laquelle on procède à l'établissement des écoles rurales. C'est encore en 1861, deux ans avant l'insurrection, que ces écoles furent décrétées par un oukaze de l'empereur ; et, cependant, dans la plupart des communes, on en est encore à discuter sur l'emplacement que devra occuper la future maison d'école. La raison en est toute simple ; l'empereur Alexandre, jaloux de conserver le titre de libéral que lui valurent au début de son règne quelques velléités d'entrer dans la voie du progrès, avait décrété qu'on établirait, tant en Russie qu'en Pologne, des écoles primaires pour l'instruction du peuple des campagnes. Cette nouvelle fut annoncée à grand bruit dans tous les journaux de l'Europe, et tout le monde d'exalter jusqu'aux nues le libéralisme de l'empereur Alexandre qui s'occupe d'une manière si

efficace du bonheur de son peuple. Rarement les hommes étudient le fond des choses ; et dans le cas présent il n'en fut point autrement. Il est vrai que la suite des événements vint démentir les belles promesses faites au début ; néanmoins on trouve encore en France des gens qui aiment mieux vivre dans une illusion optimiste à l'égard de l'empereur Alexandre, plutôt que d'avouer de bonne foi qu'ils ont été dupes d'une politique astucieuse. Nous ne savons pas jusqu'à quel point l'oukaze des écoles a été mis en vigueur en Russie ; mais, quant à la Pologne, nous pouvons assurer de la manière la plus positive qu'il se passera bien des années avant qu'on s'en occupe sérieusement. Les hommes d'état russes savent bien que le seul soutien de leur domination en Pologne est l'ignorance des masses ; et que du jour où l'instruction sera répandue dans les campagnes, l'heure de la délivrance aura sonné. Quand le paysan polonais saurais lire et écrire, il ne se laissera pas guider par le premier venu qui lui promettra monts et merveilles en échange de sa fidélité au czar ; il aura conscience de son abaissement sous la férule d'un pouvoir despotique ; et, en lisant l'histoire de son pays, il puisera dans les grands exemples du passé l'énergie nécessaire pour rompre ses chaînes, et entrer à pleines voiles dans un avenir de gloire et de liberté.

II

Part prise par le clergé pendant l'insurrection.—Persécutions religieuses.—Abolition des couvents et confiscation de leurs biens.—Introduction forcée de la religion schismatique en Lithuanie.—Tentatives du même genre en Pologne. —État malheureux du pays à la suite des derniers événements.—Espérances lointaines pour l'avenir.

Le caractère dominant de l'insurrection polonaise de 1863 c'est l'esprit religieux, l'esprit d'abnégation et de sacrifice qui animait les insurgés. Cette disposition qui élevait les plus obscurs combattants au rang de martyrs et leur en communiquait le courage et le dévoûment, était due aux exhortations patriotiques du clergé et à la part active qu'il a prise au mouvement national. En agissant ainsi le clergé avait rempli un devoir sacré ; car si la nationalité polonaise était menacée par les empiètements successifs de la barbarie russo-asiatique, la religion ne l'était pas moins par les efforts de la propagande shismatique, propagande énergiquement secondée par le sabre des Cosaques et la déportation en Sibérie.

Dès le début de la lutte les prêtres annoncèrent de toute part la guerre sainte, la guerre contre les oppresseurs, la guerre contre les

barbares qui avaient profané les églises de Varsovie en y entrant à cheval et en brisant à coups de sabre une croix de Notre-Seigneur.[1] Enflammés par leur parole éloquente les jeunes gens allaient en foule rejoindre les bandes de patriotes qui commençaient à se former au fond des bois ; les femmes et les jeunes filles s'occupaient à faire de la charpie et à préparer leurs maisons à recevoir les blessés qui ne tardèrent pas à arriver aussitôt après les premières batailles. Les prêtres, ne trouvant plus de sécurité dans leurs presbytères où ils avaient tout à redouter de la vengeance des Russes, allèrent rejoindre leurs ouailles dans les bois ; là ils consolaient les blessés, assistaient les mourants ; et en célébrant le saint sacrifice au milieu des camps, en adressant des paroles fortes à ceux qui survivaient, il les excitaient à vaincre ou à mourir pour leur foi et leur patrie, *za wiare i ojczyzne*, comme dit l'ancien cri de guerre des Polonais. Nous avons nous-mêmes eu l'occasion d'assister à une de ces cérémonies si émouvantes ; c'était en août 1863. Au milieu d'une des vastes forêts du gouvernement de Radom, 1500 insurgés assistaient au saint sacrifice ; le chant de l'hymne à la fois religieux et national *Boze cos Polske* se perdait au loin dans la profondeur des bois. A la dernière bénédiction, le prêtre leur adressa une courte allocution, les exhortant à mourir avec courage ; et quand toutes ces figures bronzées par la fatigue et encore tachées du sang des combats de la veille, s'inclinèrent pour recevoir sa bénédiction, nous ne pûmes retenir nos larmes ; aujourd'hui encore, après tant d'événements et de vicissitudes, cette scène est toujours présente à notre esprit.

Au commencement de 1864, quand le gouvernement russe commença pour tout de bon l'œuvre de la destruction de la nationalité polonaise, la religion catholique fut attaquée avec une violence jusqu'alors inouïe. On commença par défendre au clergé polonais toute relation officielle avec le Souverain Pontife ; et comme il fallait absolument une autorité quelconque pour régler en dernier ressort les affaires religieuses, on chargea le prince Tcherkaskoy, un shismatique, du département des affaires spirituelles. Ce pape d'un nouveau genre, gouverna pendant trois ans l'église polonaise, faisant et défaisant les évêques, se mêlant de choses qu'il était incapable de comprendre, et envoyant en Sibérie les récalcitrants ; et Dieu sait quel fut leur nombre ! Son premier acte fut l'abolition

1 Historique. Le 8 avril 1861, lors d'un massacre de 500 personnes sur la place de Sigismond à Varsovie, des Cosaques se précipitèrent à cheval jusque dans l'église des Bernardins à la poursuite de quelques malheureux qui s'y étaient refugiés, et brisèrent à coups de sabre un crucifix en bois qui se trouvait au-dessus du bénitier.

des monastères et des couvents, et la confiscation de leurs biens au profit de la Couronne ; ces biens étaient de la valeur de plusieurs millions : les courtisans et les favoris de la cour de St. Petersbourg en firent leur proie et en absorbèrent presque la totalité. Les moines et les religieuses furent brutalement chassés hors de leurs retraites, et ne dûrent qu'à la charité des fidèles de ne pas mourir de faim. Les églises furent abandonnées ; les couvents furent changés en casernes, et les lieux, où naguère retentissaient les louanges du Seigneur, étaient maintenant profanés par la présence et les blasphêmes d'une soldatesque adonnée à tous les vices. Pour comble d'indignité, on signifia aux religieux et aux religieuses qu'ils avaient à quitter leur habit dans l'espace de quelques jours ; sinon, ils seraient poursuivis et incarcérés. Presque tous refusèrent, aimant mieux souffrir la persécution que de rompre leurs vœux ; de là des scènes de violence dont nous ne citerons que deux exemples entre mille, parce que nous les avons vus de nos yeux et que nous pouvons attester leur authenticité.

La comtesse Leduchowska, du château de Gorki, dans le district de Sandomir, dame universellement respectée pour sa piété et ses bonnes œuvres, avait donné asile à trois religieuses Visitandines chassées de leur couvent de Sandomir. Le colonel Gotubow, commandant militaire du district, ayant appris que les religieuses avaient gardé leur habit au fond de leur retraite, les menaça de la prison ainsi que la comtesse, si elles ne le quittaient pas à l'instant même. Pour échapper aux persécutions de ce monstre les trois Visitandines durent se réfugier en Autriche, trop heureuses d'en avoir obtenu la permission.

Encore un exemple des vexations du colonel Gotubow, satrape ignorant et brutal, dont le nom sera pendant longtemps l'objet des malédictions de ses administrés. Les Dominicains du monastère de Sandomir, ayant unanimement et énergiquement refusé de quitter leur habit, on les conduisit à pied sous escorte dans la petite ville de Klimontow située dans le même district ; là on les interna, ou plutôt on les parqua dans une vieille maison sans portes ni fenêtres dont il leur fut défendu de sortir, sous peine des traitements les plus grossiers. C'est là que ces infortunés martyrs de leur constance ont souffert et souffrent encore toutes les privations physiques et morales ; sans nourriture suffisante, sans abri contre les intempéries de l'air dans leur vieille masure, et même sans la consolation de pouvoir dire la sainte messe, ils attendent l'heure de la délivrance qui pour eux sera l'heure de la mort.

Telles furent les persécutions ordonnées par Tcherkoskoy. Heureusement pour la Pologne, il fut tout dernièrement entraîné dans

la disgrâce de ses amis, à la cour de St. Petersbourg, et reçut sa démission. Cependant le système de persécution inauguré par lui ne fut pas abandonné ; et Dieu seul sait combien de temps encore il va peser sur la malheureuse Pologne !

Mais toutes ces persécutions n'étaient rien encore en comparaison de ce qui se passait en Lithuanie. Cette province avait été incorporée à l'empire Russe après l'insurrection de 1831 ; quoique la religion catholique soit défendue de droit dans toute l'étendue de l'empire, de fait on l'avait tolérée en Lithuanie jusqu'à ces dernières années. Quand Mowravieff prit en main l'administration de cette province, les choses changèrent d'aspect ; ce monstre, dont le nom sera placé dans l'histoire à côté de Néron et de Caligula, entreprit d'extirper la religion, la langue, et les coutumes polonaises, en un mot, tout ce qui pouvait témoigner de la nationalité de ses administrés. Comme il n'aimait pas à faire les choses à demi, il commença par fermer toutes les églises catholiques et grecques unies ; il se débarassa des prêtres en les envoyant en Sibérie ; il publia une ordonnance par laquelle toute personne convaincue de pratiquer la religion catholique serait fouettée et emprisonnée. La langue polonaise fut absolument défendue non-seulement dans les colléges et les réunions publiques, mais même dans les cercles de la vie privée. Des délateurs payés par le gouvernement s'insinuaient partout ; une personne dénoncée comme ayant parlé polonais, était passible d'une amende, pour la première fois ; d'un emprisonnement de quelques semaines, pour la seconde ; de la confiscation de ses biens et d'un exil plus ou moins long en Sibérie, pour la troisième fois. En 1865, le czar promulgua un oukase par lequel tous les seigneurs ou grands propriétaires fonciers de la Lithuanie devaient embrasser la religion schismatique ; sinon, ils devaient vendre leurs terres dans l'espace d'une année et aller s'établir dans la Pologne proprement dite. On comprend qu'une pareille mesure n'était qu'une spoliation mal déguisée ; presque tous les seigneurs aimèrent mieux perdre leur fortune que de renoncer à leur religion ; et n'ayant qu'un espace de temps limité pour la vente de leurs terres, ils devinrent la proie des spéculateurs juifs qui, profitant de leur détresse, achetèrent leurs biens au quart de la valeur réelle.

Enfin, toute cette série de persécutions fut terminée par une cérémonie qui serait grotesque si elle n'état pas odieuse et sacrilége. Il existe à Wilno, la capitale de Lithuanie, une statue de la Sainte Vierge, célèbre par ses miracles ; elle est placée sur l'ancienne porte gothique d'Ostrobrama, située au nord de la ville, et de là on l'appelle Notre-Dame de l'Ostrobrama. La vénération profonde

du peuple pour cette statue étaient un des liens qui l'attachaient le plus à la foi de ses pères ; Mouravieff le comprit, et voici comment il s'y prit pour faire servir cette vénération à ses intérêts. Il ordonna à un pauvre diable de pope, ou prêtre shismatique, de déclarer qu'il avait eu une vision dans laquelle Notre-Dame de l'Ostrobrama lui avait apparu et lui avait dit, qu'étant profondément convaincue de l'excellence de la religion shismatique, elle désirait embrasser cette religion par le moyen d'une consécration publique faite à son image. Le pope, qui, après tout, n'était pas un impie, refusa de prendre part à cette supercherie ; mais des menaces de coups de bâton, avec la perspective d'une bonne récompense s'il obéissait, finirent par triompher de ses scrupules. Il raconta sa vision telle que l'avait ordonnée Mouravieff ; et aussitôt tout le clergé schismatique, tous les employés et les créatures du gouvernement de crier au miracle, à la divine révélation. Quelques jours après, l'évêque russe se rendit en procession avec tous les shismatiques de la ville, à la statue de Notre-Dame d'Ostrobrama ; il la baptisa solennellement selon le rite grec shismatique, et depuis ce jour, la miraculeuse statue fut acquise à la religion du czar et de ses acolytes.

Ainsi, l'autocrate de toutes les Russies, non content d'avoir ravi par la force à la malheureuse Pologne le rang qu'elle occupait parmi les nations, emploie tous les moyens pour détruire sa religion et sa langue. Dernièrement un oukase a statué que dans toute église catholique polonaise, il y aurait au moins un autel réservé pour la célébration des cérémonies schismatiques ; la profanation des églises est donc devenue un fait ordinaire et inhérent à l'ordre de choses établie ; la religion, dernier boulevard de la nationalité polonaise, a été violée. Le pays, déjà épuisé par une insurrection qui a duré dix-huit mois, a été complètement désorganisé par des mesures iniques, par des changements socialistes accomplis par un despote. En un mot, l'avenir de la Pologne n'a jamais été menacé d'horizons aussi sombres que dans les circonstances présentes ; Dieu seul peut la tirer de l'abîme où l'ont précipité ses infâmes persécuteurs.

Oui, certes, si on considère les choses à un point de vue purement humain, l'état de la Pologne est désespéré ; mais au-dessus des hommes il y a Dieu, et Dieu ne laisse pas périr ainsi ceux qui lui sont fidèles. Au milieu de leur plus grande détresse, les Polonais ont toujours été fermement attachés à la foi de leur pères, et l'apostasie est un crime jusqu'à présent inconnu parmi eux. Leur religion est le paladium de leur nationalité, le plus puissant antidote contre l'invasion moscovite qui les déborde de toute part.

Tandis que les autres puissances de l'Europe s'abîmeront dans l'égoïsme, qui est maintenant l'essence et la base de leur politique extérieure, la Pologne puisera de nouvelles forces dans la vitalité puissante de son sentiment national et religieux ; et il viendra un jour où sans le secours de la France, son ancienne et infidèle alliée, elle brisera ses fers et fera triompher ces deux principes si nécessaires à l'existence et au bonheur de l'humanité : la religion et la liberté.

Ce jour là est-il éloigné ? Dieu seul le sait ; mais, comme Polonais et catholique, nous espérons qu'il ne laissera pas longtemps languir dans la servitude ceux qui, à l'époque de leur grandeur passée, ont dans une diète générale adopté sa Sainte Mère pour reine et pour protectrice de leur empire, *patronam tutelamque regni.*

CASIMIR HEMPEL.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Les Lois de la Procédure Civile, savoir : texte du Code, rapport des codificateurs, autorités par eux citées, lois de faillite, règles de pratique des différents tribunaux, principes et formules de procédure, etc, etc., par Gonzalve Doutre, B. C. L., avocat et secrétaire du Barreau de la Province de Québec. Tome premier. Eusèbe Senécal, imprimeur. 1 vol. in-12 ; prix, $2.

Tout le monde convient que faciliter et simplifier l'étude du droit, c'est rendre un grand service non-seulement aux hommes appartenant à la profession légale, mais encore à toute la société. Une foule de procès, en effet, seraient évités si les citoyens connaissaient les lois, comme ils sont supposés les connaître. L'ignorance de droit n'excuse pas, c'est vrai ; mais, au moins, explique-t-elle bien des actes que leur auteur ne croyait pas être contre la légalité, parce qu'ils n'étaient pas contre la justice, et qu'il n'aurait peut-être pas commis s'il eut été plus instruit.

Avant la codification, il fallait être avocat, à tout le moins notaire, pour avoir une connaissance satisfaisante du corps de droit canadien ; encore, bien des notaires, voir même des avocats, en ignoraient-ils tout ce qui dépassait les premiers rudiments de la législation ; car, ainsi que le remarque M. G. Doutre, le Canada se trouvait alors dans une position exceptionnelle.

La codification aura, avec un peu de temps, l'effet de rendre moins générale cette science superficielle et dangereuse. En effet, le *Code Civil* et le *Code de Procédure Civile* vont grandement faciliter l'étude de nos lois ; les travaux de commentaires, d'explications et de développements auxquels ces deux livres donneront naissance, débarrasseront aussi cette étude aride de ses plus grandes difficultés, et surtout de ses plus décourageantes obscurités. Parmi tous les ouvrages qui produiront des résultats aussi désirables, le livre que nous signalons aujourd'hui à l'attention publique mérite une place honorable, d'abord parce qu'il est le premier qu'ait suggéré le *Code de Procédure Civile*, et ensuite à cause de son mérite réel et de sa profonde utilité.

Les *Lois de la Procédure Civile*, lorsqu'elles seront complétées par un second volume, qui doit paraître deux mois après le premier, formeront une espèce de bibliothèque portative qui remplacera, avec avantage, plusieurs livres devenus rares et coûteux.

Ce second volume comprendra, si nous sommes bien informés, un traité complet de la procédure avec toutes les formules en usage auprès des tribunaux, le nouveau tarif des avocats actuellement en contemplation, etc. Comme l'on voit, ce second volume ne le cèdera guère en utilité au premier ; et tous deux ne peuvent manquer d'avoir le succès dont les ont rendus dignes le travail et la persévérance de leur auteur.

E. Lef. de Bellefeuille.

SCENES

DE LA

GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

CHAPITRE IV.

LA GUADALUPE

(*Suite.*)

Le malheureux se sentait perdu sans retour. Fasciné par le gouffre qui l'attirait, exalté jusqu'à la folie par les intonations funèbres de la mer et du vent, il allait cesser de lutter, lorsque, du sein de l'onde et à peu de distance de lui, il vit jaillir une vive lueur et une courbe d'un azur étincelant se dessiner sur le ciel sombre. C'était la fusée de signal tant désirée. Alors don Cornelio rassembla ce qui lui restait de forces, et poussa un cri auquel le désespoir et la joie, mêlés ensemble, donnèrent un retentissement surhumain. Il l'entendit porté par le vent, bondir pour ainsi dire sur le dos des lames et mourir au loin. Après un moment pendant lequel il concentra tout ce qui lui restait de vie à écouter la réponse à son appel, il entendit un autre cri lutter contre les hurlements de la rafale : c'était la voix de l'Indien.

Cornelio cria de nouveau sans répit, sans relâche, jusqu'à ce que sa gorge déchirée refusât de produire aucun son. A chaque fois, il entendait comme l'écho affaibli de cris lointains, et pourtant la lueur des éclairs ne lui montrait toujours qu'un espace immense, noir et vide... Enfin une des baleinières arriva en bondissant jusqu'à lui. Les mains de Costal et de Galeana se tendirent et saisirent les siennes, et il se sentit enlevé de la quille du canot ; il était temps : comme Costal, il tomba évanoui dans le fond de l'embarcation.

On devine facilement ce qui s'était passé. Au moment où les baleinières venaient de s'éloigner de don Cornelio sans l'avoir aperçu, sans que personne eût entendu ses cris, l'Indien avait déjà repris ses sens et raconté en peu de mots la catastrophe dont l'équipage du canot avait été victime.

On s'empressa alors de faire le signal convenu en s'orientant à la lueur des éclairs par la position de l'île et par celle de la goëlette et du château. Costal, avec la double sagacité du marin et de l'Indien, avait à peu près reconnu l'endroit où il avait laissé son compagnon d'infortune. Un instant après, le premier cri poussé par Lantejas parvint jusqu'aux oreilles attentives de Costal et confirma ses conjectures. Le capitaine était sauvé !

Malgré l'alerte donnée par *la Guadalupe*, les trois baleinières purent facilement aborder du côté de l'île opposé à la goëlette, par une nuit d'orage pendant laquelle la garnison n'était pas sur ses gardes. Lantejas était toujours évanoui, et, quand il revint à lui, il se trouva dans l'île de la Roqueta sans savoir comment il y était arrivé. Le bruit des arbres, dont les cimes se choquaient au-dessus de sa tête sous l'effort de l'orage arrivé à son plus haut point de violence, le fracas du tonnerre, qui semblait ébranler l'île jusque dans ses fondements, tout cela à son réveil lui parut la plus douce mélodie qu'il eût jamais entendue. Avant d'appeler Costal, qu'il reconnut dormant près de lui, il examina ce qui l'entourait. Disséminés par petits groupes, les gens de l'expédition, leurs armes à la main, étaient debout et silencieux comme dans une embuscade.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il à Costal en le secouant.

— Dans l'île de la Roqueta, parbleu ! répondit l'Indien.

— Comment avons-nous pu y parvenir ?

— De la manière la plus simple. Qui pourrait croire que soixante hommes vont s'aventurer sur la mer par un temps semblable ? Personne, assurément. Aussi nul d'entre les Espagnols de l'île n'a songé à nous, et nous avons débarqué sans obstacle.

— Qu'attend le mariscal pour attaquer ?

— Que nous sachions où nous sommes et où est l'ennemi. La

nuit est noire comme la gueule d'un canon, et le ciel et la mer sont en fureur.

L'orage, du reste, faisait la sécurité des Mexicains jusqu'au jour ; car, ignorants comme ils l'étaient des localités et de la force de la garnison espagnole, une attaque imprévue dirigée contre eux leur eût été funeste. Grâce à la tempête, on ne soupçonnait pas leur présence.

Il était environ quatre heures du matin lorsque Costal donnait ces détails au capitaine. L'orage continuait à gronder, et la mer, qui brisait avec violence contre la grève, menaçait de rompre les câbles des embarcations, seul espoir de salut en cas de défaite. Don Cornelio jetait des regards effrayés sur cet océan qui avait manqué de l'engloutir quelques heures auparavant. Il vit un homme descendre vers le rivage, et pensa qu'il y allait avec l'intention de resserrer les nœuds des câbles. En effet, l'homme se baissa ; mais, au bout d'une minute, Lantejas crut entendre le grincement de la lame d'un couteau sur un objet qu'on cherchait à couper.

— Que fait-il donc ? dit-il à Costal en lui montrant l'homme occupé à sa mystérieuse besogne.

— Il coupe les câbles, parbleu ! répondit l'Indien ; et, s'élançant tout de suite vers lui, suivi du capitaine, il reconnut, au pâle reflet de l'écume blanchâtre des vagues, le mariscal lui-même, don Hermenegildo Galeana.

— Ah ! c'est vous, capitaine, dit Galeana ; venez donc m'aider à trancher ces câbles, qui sont durs comme des chaînes de fer.

— Trancher ces câbles ! et si nous sommes contraints de battre en retraite devant des forces trop supérieures ?

— C'est précisement ce que je veux éviter, répondit Galeana en souriant. On se bat mal quand on peut se sauver, et je veux que nos hommes se battent bien.

Il n'y avait rien à répliquer à l'ordre du chevaleresque mariscal, et tous trois eurent bientôt défait ou tranché les nœuds des câbles.

— C'est bien, reprit Galeana ; nous n'avons plus maintenant qu'à retirer des embarcations les fusées de signaux.

Ils obéirent et larguèrent les amarres, et les vagues en se retirant eurent bientôt emporté les trois baleinières.

— Allez dormir jusqu'au moment où je vous ferai réveiller, dit Galeana ; vous avez besoin de sommeil, capitaine. Pendant ce temps, Costal ira pousser une reconnaissance dans l'île pour savoir où est l'ennemi. Il faut qu'aux premiers rayons du soleil l'île et la goëlette soient à nous.

Le mariscal, en disant ces mots, rejeta sur sa figure le pan de

son manteau et s'éloigna. Costal et le capitaine reprirent leur place sans se communiquer leurs réflexions, et, quand l'Indien eut achevé de se dépouiller du peu de vêtements qu'il avait conservés, il s'éloigna à son tour en se glissant à travers les mangliers du rivage, comme le jaguar quand il s'avance dans les roseaux pour surprendre l'alligator sur le bord des lagunes.

Quant à don Cornelio, il resta sans pouvoir dormir. Bien qu'un peu blasé sur le danger des batailles par une habitude de plus d'un an, l'obligation où Galeana avait mis ses soldats de vaincre ou de mourir le tenait éveillé. Son temps se passait à réfléchir sur les bizarreries de la destinée qui l'avait jeté malgré lui au milieu de la carrière périlleuse du soldat. Il ne formait plus qu'un vœu : c'était celui de voir prendre le plus tôt possible cette forteresse d'Acapulco, de laquelle Morelos lui avait promis de signer son congé. Au bout d'une heure environ, Costal était de retour et lui fit connaître en substance le résultat de son exploration, dont il allait communiquer les détails à Galeana.

Suivant le rapport de l'Idien, la garnison espagnole, qu'il supposait être d'environ deux cents hommes, était retranchée dans une espèce de fortin de terre à la pointe méridionale de l'île, à une portée de canon du camp mexicain. Deux pièces de campagne la défendaient, et, dans une petite anse, la goëlette dont le feu avait brisé l'avant du canot était à l'ancre, à quelque distance du fortin.

Galeana savait maintenant où était l'ennemi ; il connaissait sa force et ses moyens de défense. Le crépuscule commençait à paraître. Don Hermenegildo fit silencieusement former les rangs à sa troupe, et, montant sur une petite éminence qui se trouvait tout près, il se fit apporter les fusées de signaux.

—*Muchachos*, dit-il alors à demi-voix, un point que nous attaquons est toujours pris ; nous sommes au moment de charger l'ennemi, nous avons les pieds dans l'île. Nous pouvons donc annoncer au général en chef, sans crainte de le tromper, que l'île est prise et que l'ennemi est en déroute.

Sans attendre une réponse, le mariscal approcha son cigare allumé de la première fusée qu'on lui présenta. La fusée s'éleva en sifflant et décrivit sur le ciel sombre une ellipse d'un rouge vif ; une seconde lui succéda en traçant une courbe blanchâtre ; une troisième s'élança en laissant après elle une longue traînée d'un vert éblouissant.

— Rouge, blanc et vert, c'est le drapeau mexicain, reprit Galeana ; c'est le signal convenu avec notre bien-aimé général pour lui annoncer la prise de l'île. On sait à présent la nouvelle au camp, et nous ne pourrions plus la démentir. En avant !

Galeana s'élança aussitôt, et d'un seul bond se mit à la tête de ses gens, qui s'élancèrent à leur tour au pas de charge, guidés par Costal. Comme ils approchaient du petit fort qui abritait la garnison espagnole, un cri de détresse parvint jusqu'à eux. Ils ne furent pas longtemps sans en connaître la cause. A travers une échappée d'arbres, la goëlette se montra couronnée de monde, roulant et tanguant sous la lame à peu de distance des rochers, et ses matelots cherchaient en vain à la préserver d'un naufrage inévitable. Ses câbles étaient rompus et le vent d'orage la poussait sur un lit de rochers aigus.

— Moi qui comptais sur cette goëlette, s'écria Galeana ; nous n'en aurons que les débris.

Ce désastre, bientôt connu dans le camp espagnol, y jeta la confusion ; Galeana l'augmenta encore par son terrible cri de guerre, qui fut suivi de hurlements forcenés poussés par ses soldats, dont l'obscurité cachait le petit nombre. Leur brusque attaque, leurs clameurs, jointes aux éclats du tonnerre et aux cris de détresse des matelots de la goëlette, portèrent l'effroi des Espagnols à son comble. Les assaillants enfoncèrent à coups de hache les portes du fort. Sans presque éprouver de résistance, et après un court combat corps à corps, une partie de la garnison s'enfuit et l'autre se rendit sans conditions.

A peine le dernier coup de fusil venait-il d'être tiré, que la goëlette, touchant violemment sur les rochers, s'inclina comme un cheval éventré par un taureau, et ses flancs s'ouvrirent. Les vainqueurs n'eurent plus alors qu'à s'emparer des hommes de l'équipage de *la Guadelupe* (c'est ainsi que s'appelait la goëlette), à mesure qu'ils échapaient au naufrage.

Le soleil vint bientôt jeter quelques pâles rayons à travers les nuages gonflés qui semblaient flotter sur l'océan ; mais l'orage ne s'apaisa pas tout à fait à la naissance du jour.

Au moment où le dernier des hommes de la goëlette touchait le rivage de l'île, le fort signala une voile, puis bientôt, de la plage même, on put apercevoir au loin entre deux lames un navire fuyant *à sec* avec la rapidité de l'éclair.

L'ouragan semblait le pousser contre la terre, et il arriva bientôt à une distance assez rapprochée pour que, de la grève, on distinguât l'équipage et les officiers sur le pont.

Costal, Clara et le capitaine don Cornelio observaient comme les autres les manœuvres du brick, quand les yeux perçants de l'Indien se dirigèrent avec plus d'attention sur un officier appuyé sur la lisse du navire avec un air de mélancolie profonde.

Se taille haute et élégante annonçait la vigueur. Sa chevelure

noire flottait au gré de la brise sur sa tête découverte, et il semblait peu préoccupé du danger que courait le navire.

— Reconnaissez-vous cet officier ? demanda Costal en le désignant du doigt à don Cornelio et à Clara.

— Je ne puis distinguer ses traits, répondit Lantejas.

— C'est celui que nous avons connu tous trois jadis capitaine des dragons de la reine ; aujourd'hui c'est le colonel Tres Villas.

— Celui qui, à la bataille de Galderon, a failli s'emparer du généralissime Hidalgo ? dit un soldat.

— Lui-même, répondit Costal.

— L'officier qui a cloué la tête d'Antonio Valdès à la porte de son hacienda ? ajouta un volontaire de la province de Oajaca.

— Lui-même, répliqua l'Indien.

— Est-ce lui encore qui s'est emparé de la ville d'Aguas Calientes et a fait couper la chevelure de quatre cents femmes prisonnières ? demanda un troisième.

— On dit qu'il avait ses raisons pour cela, repartit Costal.

— Eh bien ! s'il échoue ici, son affaire est claire.

Mais, au moment où le soldat finissait, un petit foc s'éleva sur le beaupré du brick, une voile glissa le long d'un des étais, et le navire, obéissant en même temps au gouvernail, ne tarda pas à virer de bord et à se perdre dans le lointain.

Costal ne s'était pas trompé. L'officier passager était bien don Rafael Tres Villas, qui, après un an d'absence, allait porter sur les bords du golfe de Tehuantepec une incurable mélancolie.

CHAPITRE V.

L'HOMME AU CABAN.

Pendant qu'échappant à la fois au double danger de sa brise sur l'île de la Roqueta ou d'y tomber entre les mains de l'ennemi, le brick espagnol emportait don Rafael dans la province de Oajaca, où nous tarderons pas à le retrouver, le vent apportait le bruit d'une canonnade incessante mêlée aux sifflements de l'ouragan.

Ces détonations semblaient partir du fort, du moins autant que on pouvait juger au milieu de la brume qui le couvrait.

Les groupes d'insurgés formés sur le bord de la mer cherchaient en vain à en deviner la cause.

Nous le dirons en un peu de mots.

Les vedettes postées sur la plage par ordre de Morelos, après le

départ du mariscal et des baleinières, avaient aperçu les fusées de signaux tirées par don Hermenegildo pour annoncer la prise de l'île de la Roqueta, bien que, comme on se le rappelle, elle ne fût pas encore complétement conquise.

D'après ce qui avait été convenu entre le général en chef et le mariscal, Morelos avait dirigé contre Acapulco une si brusque attaque, qu'il s'en était emparé presque sans coup férir.

Quoique le fort tint toujours, la possession de l'île de la Roqueta rendait moins illusoire la conquête d'une ville ouverte comme celle qu'on venait de prendre. De l'île, en effet, soit que la goëlette convoitée par Galeana lui eût échappé ou non, il était possible, sinon facile, d'intercepter les navires chargés de vivres pour le fort.

Maître d'Acapulco, Morelos s'était rappelé le *curé de Caracuaro*, dérisoirement chargé de conquérir une riche province qui aujourd'hui appartenait presque tout entière au *général Morelos*. Il s'était rappelé ses humbles débuts et sa puissance actuelle. Alors, dans un élan de reconnaissance pour le Dieu des armées dont il avait été jadis le plus modeste des serviteurs, il résolut de dire une messe.

C'était sur la ville, sur la cathédrale elle-même que le fort faisait pleuvoir une grêle de boulets ; là, sous les voûtes du temple, par une de ces singularités de la guerre de l'indépendance, dont les premiers généraux furent des prêtres, Morelos, venait de déposer l'uniforme pour revêtir l'étole.

Les batteries des insurgés répondaient au feu de la citadelle, et c'était au milieu de l'épouvantable fracas de l'artillerie que Morelos, redevenu prêtre, célébrait encore une fois l'office divin.

La cause de ces détonations n'avait pas tout à fait échappé à Galeana.

— Enfants ! dit-il en s'approchant des groupes formés sur le rivage, nous sommes maîtres de l'île ; notre bien-aimé général l'a su par nos signaux, et à son tour il attaque Acapulco. Dans deux heures, le ville sera prise, si elle ne l'est déjà ; ses canons chantent le *Te Deum*. Vive Morelos !

— Vive Morelos ! répétèrent les insurgés en chœur.

— Eh ! seigneur Lantejas, dit Costal en se frottant les mains, ne vous semble-t il point que je viens de faire un bon pas vers le traître Gago ?

Les embarcations de la goëlette, dont une put être sauvée, et celles qui avaient transporté la garnison espagnole de la côte dans dans l'île, remplaçaient complétement les baleinières sacrifiés par le mariscal, et les surpassaient en solidité.

Quand, au bout du second jour, l'orage eut cessé, la mer recouvra son calme habituel. Ces embarcations servirent alors à établir les

communications entre le camp de Morelos et la Roqueta, et à expédier au général en chef, sous bonne escorte envoyée par lui, ceux des prisonniers qui ne voulurent pas embrasser la cause mexicaine ; ce fut le grand nombre. Du reste, l'occupation de la petite île demeura confiée à ceux qui l'avaient conquise.

Parmi les transfuges européens qui avaient grossi les rangs des insurgés, il y en avait un qu'il était facile de reconnaître pour Galicien à son rude accent montagnard. C'était par conséquent un compatriote de Pépé Gago, qu'il connaissait d'autant mieux, qu'avant d'être envoyé tenir garnison à la Roqueta, il faisait partie avec lui de celle de la citadelle d'Acapulco. Costal n'avait pas tardé à se lier avec le Galicien et à obtenir de lui, sur le sergent d'artillerie, des renseignements dont il espérait faire son profit plus tard.

Ce n'étaient pas toutefois les seuls services que l'Indien attendait des nouvelles recrues. Il pensait à utiliser la connaissance qu'il leur supposait des signaux espagnols convenus avec les navires chargés du ravitaillement du fort, et à en attirer pour le moins un ou deux dans l'île afin de s'en emparer.

Trois jours après la prise de l'île, Costal fut encore le premier à signaler une voile qui faisait route de San-Blas pour Acapulco. Comme ce ne pouvait être qu'un navire espagnol, on s'empressa de hisser le pavillon d'Espagne au sommet du fortin, et le navire en vue arbora bientôt en effet un pavillon. Ce fut avec une joie bien vive que la garnison vit le brick s'approcher et grossir jusqu'à ce que l'on pût lire dans une de ses évolutions de grandes lettre blanches peintes sur son arrière.

C'était le *San-Carlos*, et les Espagnols tranfuges le reconnurent pour être l'un des bâtiments dont on attendait l'arrivée dans la forteresse avec d'autant plus d'anxiété, qu'il était chargé de vivres et de munitions. Les insurgés avaient amplement de ces dernières, et étaient sur le point de manquer des premières.

Le navire s'approchait en apparence sans défiance aucune ; mais le capitaine était un vieux loup de mer qui savait que le sort des armes est variable, et qu'en guerre, si les places ne changent pas de position, elles peuvent souvent changer du moins d'occupants.

Lors donc que tous se félicitaient dans l'île d'une capture prochaine, le *San-Carlos*, mit brusquement en panne, et on le vit hisser à côté de la bannière espagnole un second pavillion bleu de ciel avec trois étoiles d'or. Cela fait, on parut attendre à bord que l'on fit de l'île le signal correspondant.

Ce mystérieux signal du brick était de l'hébreu pour les insurgés, et malheureusement leurs nouveaux soldats ne le comprenaient pas davantage. Leur seule ressource fut de hisser à leur tour un

second pavillon espagnol a côté du premier ; ils en eussent eu dix, qu'ils les auraient tous fait flotter à la pointe du mât de signaux, tant ils avaient à cœur de prouver qu'ils étaient bien véritablement Espagnols ; mais ils n'en avaient que deux. Cependant, à force de chercher, on trouva, dans un coin du fortin, un débris d'étamine rouge avec un lambeau de ce qui avait dû être jadis un soleil d'or, et qui parut merveilleusement correspondre aux étoiles du *San-Carlos*

Avant toutefois de risquer une réponse faite au hazard, Galeana crut prudent de faire avancer sur la grève le Galicien dont il a été question. Celui-ci obéit, et, faisant de ses deux mains un porte-voix, cria avec l'énergie de son rude accent montagnard :

— Le commandant de l'île fait dire au capitaine du brick qu'il serait heureux de le voir venir à terre pour lui confier un message de la plus haute importance.

Le capitaine du brick se montra sur le pont. C'était un marin à tête grise et à l'air circonspect ; son porte-voix envoya en grondant la réponse suivante :

— Je désirerais d'abord deux choses : la première que le seigneur commandant me fit l'honneur de me répéter son invitation lui-même ; la seconde, qu'il voulût bien répondre à mon signal autrement qu'en arborant un second pavillon national.

Le Galicien passa la main dans son épaisse chevelure.

— Seigneur capitaine, dit-il, dans ces temps de trouble on ne saurait se montrer trop bon patriote.

— C'est vrai, reprit le capitaine.

— Le commandant de l'île serait heureux de vous souhaiter la bienvenue, reprit le Galicien ; mais, à la suite d'une indisposition fort grave, les médecins lui défendent le grand air et le soleil. Quant aux signaux, bien que le tonnerre soit tombé pendant le dernier orage sur la caisse où ils étaient enfermés, et qu'il ne nous reste plus que les débris d'un seul...

— Vous voudrez bien faire mes compliments de condoléance au commandant, reprit le capitaine du brick d'un ton railleur, et, s'il avait des commissions pour don Pedro Velez, je m'en chargerais volontiers.

— Attendez donc ; le pavillon qui nous reste est précisément le bon, et vous ne l'aurez pas plutôt vu flotter que tout le malentendu cessera entre nous. Tentons la chance, ajouta-t-il à demi-voix, s'adressant à ses compagnons.

En achevant cette réponse d'un air d'assurance parfaite, le Galicien cria d'une voix de stentor de hisser le pavillon au soleil

d'or, et peu de secondes après, le drapeau mutilé flottait à côté des deux bannières espagnoles.

Le capitaine du *San-Carlos* braqua sa longue-vue sur le haillon d'étamine bleue et jaune qui se déployait sous la brise avec tout l'orgueil d'un mandiant castillan, et tous attendirent avec anxiété le résultat de son examen. Le Galicien ne s'était pas trompé en assurant que tout malentendu se dissiperait à l'aspect de son signal : car, ainsi que les étoiles disparaissent devant le soleil, le pavillon étoilé fut brusquement amené ; puis, pour prouver qu'en effet le capitaine ne conservait plus aucun doute, le brick tourna le flanc et lâcha sur l'île une bordée de boulets, dont l'un coupa en deux le malheureux Galicien.

Un cri unanime de désappointement et de vengeance, poussé par tous les hommes, répondit à ce brutal procédé du capitaine espagnol, qui leur échappait, et la voix de Galeana domina le tumulte en criant :

—A l'abordage !.

Joignant l'action à la parole, don Hermenegildo sauta dans l'une des barques amarrées au rivage, et toutes furent en un instant remplies de soldats animés de l'esprit du chasseur affamé qui voit sa proie lui échapper.

Costal, en compagnie de son fidèle Clara, s'était tout de suite jeté dans la yole du mariscal. C'était une embarcation longue, étroite et légère, dont l'Indien avait pu déjà reconnaître la marche supérieure et la solidité. Lantejas voulut, mais vainement, prendre place à côté de ses compagnons d'habitude ; la yole était déjà trop chargée, et il fut obligé de se mettre dans la première embarcation qui se présenta.

Cette manœuvre ne s'était pas accomplie sans quelque lenteur occasionnée par la précipitation même, de sorte que déja le brick espagnol, ses voiles gonflées par une bonne brise, était à quelque distance quand le signal du départ fut donné.

Don Cornelio ne se voyait pas sans une vive répugnance exposé encore une fois sur l'élément dangereux qui avait manqué de lui être si fatal, et de plus un combat naval était complètement en dehors de ses habitudes ; cependant l'enthousiasme général le gagna, et il se laissa aller avec quelque plaisir à contempler le spectacle que présentait la petite flottille.

Le soleil presque à son déclin, commençait à teindre de pourpre et d'or le vaste bassin sur lequel volaient à l'envi l'une de l'autre, six embarcations chargées de soixante hommes brûlants du désir de se venger.

Devant elles *le San-Carlos* poursuivait sa marche rapide. Les

rayons obliques du soleil se réflétaient en lames de feu sur le cuivre de son doublage, tandis que ses mâts étaient couverts d'un nuage de voiles blanches. On eût dit un cygne aux pieds rouges et au plumage de neige, fendant l'eau des lagunes. Des hourras partaient de toutes les barques, comme ceux que font entendre les chasseurs qui suivent le daim de la plaine. La quille des embarcations jetait, en sillonnant la mer, des réseaux d'écume sur sa surface d'azur ; c'était à qui arriverait le premier pour s'accrocher au flanc du brick espagnol. Les uns recourbaient leurs baïonnettes pour les transformer en grappins d'abordage ; les autres, c'étaient les costenos de Galeana, qui ne savaient jamais se séparer de leurs lazos, les faisaient tournoyer au-dessus de leur tête, prêts à les lancer dans les cordages pour grimper à bord.

Cependant la distance qui séparait les insurgés du *San-Carlos* diminuait petit à petit. Il venait de lâcher une bordée contre les barques ; mais ses canons, moins bien dirigés que la première fois, n'avaient lancé que des boulets inoffensifs, qui, sifflant au-dessus des têtes des Mexicains, avaient été se perdre dans l'eau. Obligé de présenter le flanc pour décharger son artillerie, cette manœuvre, en suspendant sa marche pour quelques instants, avait fait gagner du terrain aux barques. D'innombrables coups de sifflets et d'outrageuses moqueries accueillirent, avec une dédaigneuse ironie, l'inutile décharge du brick.

Déjà les bastions du fort commençaient à paraître dans le lointain, lorsque, de l'embarcation du mariscal, qui se trouvait en avant de toutes les autres, Costal poussa un cri et signala un incident imprévu qui bientôt fut à la connaissance de tout le monde.

Pendant que *le San-Carlos* fuyait ou pour mieux dire tâchait d'arriver le plus promptement possible au but de sa course, les hauteurs du château s'étaient couronnées de spectateurs ; au loin, la plage voisine du camp de Morelos s'étaient également couverte de soldats, qui, faute de moyens de transport, ne pouvaient faire que des vœux pour leurs camarades. Tout à coup six canots espagnols parurent et doublèrent la pointe du fort, se dirigeant vers le brick pour lui porter secours.

C'était l'apparition de ces barques ennemies qu'annonçait le cri de Costal ; la lutte qui allait s'engager était le spectacle auquel venaient assister les soldats de la citadelle et ceux de Morelos. A l'aspect du renfort inattendu que recevait le brick, toutes les barques mexicaines, sur un signal du mariscal, s'empressèrent de rallier la yole qui le portait, pour recevoir ses ordres.

De légères embarcations sans artillerie attaquant un navire de guerre sous voiles, par qui elles pouvaient facilement être coulées

à fond, c'était une entreprise déjà bien téméraire. Les auxiliaires qui venaient à l'aide du brick rendaient l'entreprise plus téméraire encore.

On tint néanmoins conseil aussi rapidement que le permettaient les circonstances.

—Capitaine Lantejas, quel est votre avis ? demanda le mariscal.

—Si la témérité est souvent une cause de victoire, répondit le capitaine avec quelque hésitation.....

—Bien ! votre avis est d'attaquer, je le sais, s'écria Galeana en interrompant don Cornelio, qui, n'osant pas démentir le mariscal, fit un signe de tête affirmatif. Et vous, don Amador ? demanda-t-il à un second officier.

—Je suis d'avis que la plus vulgaire prudence conseille la retraite, répondit don Amador.

Galeana fronça le sourcil.

—Votre avis, capitaine Salas ? reprit-il.

—Battre en retraite, s'écria Salas, c'est-à-dire fuir ! Que penserait notre général, qui s'étonne sans doute que nous délibérions quand des hommes de cœur ne sauraient qu'agir ? Attaquons.

De nombreux vivats accueillirent les paroles de Salas.

—Mon avis compte pour deux, dit le mariscal. Attaquons donc ; nous sommes quatre sur six. En avant, et vive Morelos !

Le mariscal tranchait souvent avec aussi peu de cérémonie les questions de ce genre, et personne ne songea à protester contre sa décision. Les barques ennemies s'avançaient d'ailleurs si rapidement, que leur réunion au brick rendait désormais le combat inévitable, en supposant même que les Mexicains eussent eu l'idée de le fuir.

—Attention, messieurs ! s'écria Galeana ; présentez la proue, et dispersons-nous. Le brick s'apprête à nous lancer une volée de boulets de canons.

Le San-Carlos présentait le flanc ; un nuage de fumée s'élança de ses sabords, une forte détonation se fit entendre, et les boulets sillonnèrent l'eau en sifflant. Tout à coup don Cornelio poussa un cri.

—Vous êtes blessé, Lantejas ? cria Galeano.

Avant que don Cornelio eût le temps de répondre, un coup d'œil du mariscal lui fit voir que l'ex-étudiant était sain et sauf.

Un corps mutilé s'affaissait à côté de lui ; c'était celui du capitaine Salas, dont un boulet venait d'emporter la tête. Don Cornelio ne faisait qu'essuyer le sang qui avait rejailli sur lui.

—Capitaine du diable ! dit le mariscal en désignant *le San-Carlos*. Mes amis, vengeons le brave Salas. En avant !

La yole qui portait le mariscal, l'Indien zapothèque et le nègre, s'élança en tête des autres embarcations au milieu d'un cri universel de douleur pour un officier que sa bravoure faisait aimer, et qui portait la peine de la témérité qu'il avait conseillé. La fatale décharge du brick espagnol, qui avait repris sa route, ne fit qu'animer les insurgés. Les rameurs se courbèrent sur leurs avirons, et les barques, rangées sur la même ligne, luttèrent à qui arriverait la première, comme dans une joute sur un lac.

Quoique le capitaine Lantejas n'eût pas l'humeur guerrière, l'enthousiasme général l'avait gagné, nous l'avons déjà dit. Animé par l'idée qu'il allait combattre sous les yeux de la foule nombreuse et amie qui se pressait sur la plage, excité par les fanfares qu'envoyaient à l'écho les cors et les trompettes du rivage et du fort, une noble émulation s'empara de lui, et, pour la promière et seule fois de sa vie, il conçut l'âpre et sauvage volupté du soldat qui ne se plaît qu'au sein du carnage. C'était aussi au bruit de ces fanfares et au milieu de clameurs guerrières que les barques mexicaines bondissaient sur l'eau. Elles poursuivaient leur course rapide, lorsqu'on vit les six barques espagnoles se placer sur une seule ligne le long du brick, comme pour le protéger contre l'attaque de ses ennemies.

Tout à coup de la yole amirale (nous appelons ainsi celle que montait le mariscal), les cris de : "l'homme à la *bayeta*[1] !" attirèrent l'attention de don Cornelio sur la barque où se trouvait l'homme ainsi désigné. Mais le caban bleu foncé dont il était couvert empêchait qu'on put distinguer ses traits.

Ce mystérieux combattant devint aussitôt l'objet des suppositions les plus absurdes. Les uns prétendaient que les précautions qu'il prenait pour cacher sa figure étaient une pénitence infligée par son confesseur ; les autres soutenaient que c'était un personnage distingué de la cour de Madrid, et quelques-uns allaient jusqu'à soupçonner que c'était le roi d'Espagne lui-même.

Quoiqu'il en fût, la yole de Galeana quitta brusquement la ligne pour s'avancer en diagonale vers la barque ou apparaissait l'homme à la *bayeta*, comme si, en réalité, c'eut été un ennemi de plus d'importance que les autres. Ce fut le signal de l'attaque.

De nouvelles fanfares du fort et de la plage saluèrent le disque rouge du soleil qui disparaissait dans la mer, dont les yeux prirent tout d'un coup une teinte livide. Le fracas d'une vive fusillage couvrit bientôt le bruit de la musique guerrière, et, sous un dais

1. Espèce de caban d'un usage universel sur les côtes des deux océans mexicains.

de fumée blanche, au milieu des cris de ceux que la mousquetade rejetait blessés ou sans vie au fond des canots, les embarcations s'élancèrent l'une contre l'autre et les combattants se prirent corps à corps. Le combat fut court mais acharné.

Pour la première fois, on vit des *costenos* se servir de leur inévitable lazo dans une affaire navale, et, si les insurgés en eussent compté parmi eux un plus grand nombre, tout l'avantage eût été de leur côté ; car, avant que la barque que montait Cornelio eût touché la barque contraire, trois ennemis avaient été précipités dans la mer.

De part et d'autre, chaque homme, étreignant son ennemi, ne combattait plus qu'à l'arme blanche, qui faisait une silencieuse et terrible besogne. Tout à coup, des cris partis de la foule qui garnissait le sommet du fort, auxquels répondirent les cris des soldats de Morelos réunis sur la plage, annoncèrent un incident nouveau. La fureur au même instant fit place à l'étonnement ; comme par enchantement, le combat fut suspendu, les barques se décrochèrent les unes des autres et s'éloignèrent. C'était une trève tacite. Haletants de fatigue, les combattants se reposèrent, et, autant que le permettait un reste de la clarté du jour, purent reconnaître le sujet des cris qui les avaient séparés.

Embossé sous les murailles de la forteresse, le brick espagnol, ayant mis en panne, hissait de son bord le dernier sac de farine dont il venait d'approvisionner les assiégés. Pendant que les insurgés versaient inutilement leur sang, et que leurs ennemis du moins combattaient pour se procurer les moyens de pourvoir à leur nourriture, *le San-Carlos* avait tranquillement opéré son déchargement, et les Mexicains eurent le désappointement de le voir s'éloigner à toutes voiles et bientôt disparaître au milieu de la brume du soir.

Cependant, des six barques qui composaient la flottille, une seule n'avait pas cessé le combat : c'était la yole amirale. Cette embarcation portait Galeana et Costal, compagnons de Lantejas, et qui lui étaient chers à plus d'un titre ; l'Indien surtout, son sauveur d'habitude. Légèrement blessé à la tête, don Cornelio ne pensait qu'à sa blessure, et ses regards suivaient avec anxiété la barque du mariscal.

L'obscurité n'était pas encore assez épaisse vour l'empêcher de distinguer pleins de vie Galeana, Costal et le nègre à la poursuite de leur ennemi, qui fuyait de toute la vitesse de ses rames. Lantejas reconnut parfaitement aussi l'homme au caban.

Au même moment, les cinq barques espagnoles, dont les hommes avaient atteint le but qu'ils s'étaient proposé (le ravitaillement du

fort), firent également force de rames pour s'éloigner. Des huées accompagnèrent les fuyards, et plusieurs voulaient les poursuivre ; mais la mort du capitaine Salas laissait le commandement à Lantejas en l'absence du mariscal, et il donna l'ordre de marcher au secours de ce dernier.

L'ardeur des rameurs à voler à l'aide de leur général les rapprocha promptement de sa yole. Galeana venait d'atteindre et d'aborder la barque ennemie, et don Cornelio put être témoin d'une courte et sanglante lutte. Il vit don Hermenegildo abattant, selon son habitude, tout ennemi qu'il touchait ; il vit aussi Costal un instant enlacé avec l'homme au caban, puis ce dernier s'élancer à la mer et gagner le rivage. Costal, saisi alors par les rameurs, eut à lutter en désespéré contre eux, et Lantejas le vit, parvenant enfin à se dégager de leur étreinte, bondir dans l'eau comme un furieux à la poursuite du mystérieux personnage.

— Ah ! s'écria l'un des insurgés, ce païen de Costal tient à savoir qui est l'homme à la *bayeta*.

— Il veut la rançon du roi d'Espagne, dit un autre.

Les Mexicains n'étaient plus qu'à une courte distance de Galeana, quand ils l'aperçurent sautant avec les siens dans le canot ennemi, et, au moment où ils l'accostaient, le dernier Espagnol tombait poignardé dans la mer. Le mariscal regagna sa yole, poussa d'un pied dédaigneux la barque vide et la laissa flotter à l'aventure.

— Et Costal ! s'écria don Cornelio, où est-il ?

— Ah ! c'est vous, capitaine ? répliqua le mariscal lorsque l'enivrement du combat lui permit de reconnaître Lantejas. Eh bien ! Costal est en chasse ; il est semblable à ces limiers mal dressés que leur ardeur emporte toujours. Voyez-le !

Comme Galeana parlait encore, on put vaguement distinguer une ombre confuse prenant pied sur la plage, puis une autre forme aussi indécise s'élever sur la grève et s'élancer après la première.

CHAPITRE VI.

LE PONT D'HORNOS.

L'ardeur avec laquelle l'Indien se mettait à la poursuite de l'homme au caban semblait justifier les suppositions que les insurgés s'étaient plu à faire sur ce mystérieux personnage.

— L'avez-vous vu de près ? demandait-on de tous côtés à ceux qui avaient accompagné le mariscal.

— Un instant son capuchon s'est rabattu sur ses épaules, répondit un des soldats; mais il l'a si promptement relevé, qu'à peine a-t-on pu distinguer ses traits.

— Quelle figure a-t-il ?

— Une figure comme tout le monde.

— Et Costal, qui le poursuit, ne vous a pas dit ce qu'il pensait de l'homme à la *bayeta* ? reprit un autre soldat.

— Non ; mais ses yeux ont brillé d'une joie qui me fait croire que c'est un prince du sang de la famille royale.

— Ce païen de Costal gagnera une belle rançon, ajouta un troisième.

Seuls, parmi tous, Galeana et le capitaine Lantejas ne partageaient pas cette curiosité. Le premier interrompit les conversations particulières en donnant l'ordre de regagner l'île, et le second se préoccupait exclusivement du risque que pouvait courir l'Indien sur la côte, où les royalistes étaient encore maîtres, grâce au fort, et ne songeait guère à demander qui pouvait être l'homme au caban. Les yeux fixés sur le rivage, il suivait les évolutions d'une troisième ombre, plus noire que les deux premières.

Si Clara n'était ni mort, ni blessé, c'était lui sans doute.

— Quelqu'un peut il me donner des nouvelles de Clara? s'écria le capitaine ; est-il mort ?

— Pas même blessé, répondit-on ; il était tout à l'heure encore avec nous.

C'était bien, en effet, le nègre, qui, avec le dévouement silencieux et sans bornes du chien pour son maître, s'était élancé, sans dire un mot, à la suite de l'homme qu'il avait choisi pour frère d'armes. Don Cornelio n'avait pas besoin que l'exemple du noir lui traçât la conduite qu'il avait à tenir.

— Je ne saurais, dit-il au mariscal, passer toute une nuit dans l'incertitude sur le sort de Costal. Si vous le trouvez bon je prendrai deux hommes avec moi, je monterai dans cette barque vide et je gagnerai la plage. Peut-être le pauvre diable attend-il ma venue, comme j'attendais la sienne il y a trois nuits.

Le mariscal, avec sa bonté accoutumée, accorda au capitaine la permission qu'il sollicitait, et l'on eut bientôt rattrapé la barque espagnole, qui déjà flottait en dérive à quelque distance.

— Soyeux prudent, Lantejas, dit affectueusement le mariscal ; tâchez de ne pas vous éloigner de votre canot quand vous serez à terre ; j'ai cru remarquer quelques rôdeurs battant la campagne et les rochers.

— Je serai prudent, soyez tranquille, seigneur mariscal, répliqua don Cornelio.

En disant ces mots, il sauta dans la barque avec deux rameurs et fit pousser vers la plage.

Il va sans dire que depuis longtemps l'homme à la *bayeta*, l'Indien et le nègre avaient disparu dans l'ombre de la nuit. La grève était déserte et silencieuse quand le canot de Lantejas y aborda ; c'était au milieu d'une petite anse fermée des deux côtés par des rochers assez élevés, à l'endroit même où Costal avait pris pied.

Don Cornelio prêta l'oreille sans que le moindre bruit parvînt jusqu'à lui ; puis, supposant cependant que Costal ne pouvait être bien éloigné, il l'appela de toutes ses forces.

Personne ne répondit à ses cris.

Deux longues heures se passèrent ainsi dans une vaine attente, pendant lesquelles il espérait, à chaque instant, voir revenir Costal de sa poursuite. Plein d'inquiétude alors sur le sort de l'Indien, il résolut de se mettre à sa recherche.

Don Cornelio mit deux pistolets à sa ceinture, et, son sabre à la main, il descendit sur la plage en recommandant à ses deux rameurs de se maintenir dans le canot à une dizaine de pas de la terre, et d'avoir l'œil au guet.

Les deux soldats le promirent, et l'officier s'éloigna avec précaution.

La lune n'était pas levée ; d'innombrables étoiles brillaient au firmament. Leur clarté, toutefois, n'ôtait pas à la nuit son obscurité, qui permettait à don Cornelio de dissimuler sa présence. Il put néanmoins assez facilement, et malgré son inexpérience dans la science du *rastreador* [1], reconnaître les traces de ceux qu'il cherchait, tant qu'elles furent empreintes sur le sable. Mais lorsque le sol devint plus dur, il n'y vit plus aucun vestige. Il écouta alors attentivement, sans qu'aucune révélation arrivât à son oreille. Tout était muet autour de lui, à l'exception du bruit sourd de la mer.

Avant de s'engager dans un étroit chemin creux, par où il supposa que le fugitif avait dû chercher à s'échapper, Lantejas jeta un regard sur son canot. Indolemment couchés sur leur banc et la cigarette à la bouche, les deux gardiens se laissaient balancer par la houle comme dans un hamac. Il n'y avait donc rien de nouveau de ce côté, et le capitaine s'enfonça dans le sentier creux que laissaient entre elles les deux blanches falaises.

C'est bien le même chemin qu'avait suivi Costal en poursuivant l'homme au caban. Celui-ci s'était enfui avec la rapidité d'un Basque, et jamais le nègre ne fût parvenu à rejoindre l'Indien,

1 Chercheur de traces.

lancé à toute course après lui, s'il ne l'eût entendu s'écrier plusieurs fois :

— Par l'âme des caciques de Tehuantepec ! arrêtez-vous donc, lâche ! Ne suis-je pas seul comme vous ?

Ces cris avaient guidé Clara sur les pas de Costal, et cette course à perte d'haleine se soutenait, de part et d'autre, avec une égale ardeur, lorsque Costal s'était tout à coup arrêté.

Derrière un coude du sentier, l'homme à la *bayeta*, qui le précédait, venait de disparaître. Pendant qu'il essayait de deviner par où il avait pu passer, le nègre l'avait rejoint.

— Par les cornes du diable ! s'écria l'Indien, vous arrivez on ne peut plus à propos pour m'aider à retrouver une trace que j'ai perdue ; vite fouillez avec moi tous ces buissons ; vous ne sauriez croire quel prix j'attache à saisir cet homme.

— Est-ce qu'il sait le secret de quelque gîte d'or ou d'un banc de perles ? demanda Clara.

— Eh non ! pour Dieu ! venez donc...c'est...Tenez ! le voyez-vous, là-bas, sur une des berges du chemin creux ?

Le noir et l'Indien se remirent, cette fois à la poursuite du fugitif, en quittant le chemin pour se perdre bientôt tous trois dans la campagne. Comme on verra tout à l'heure le résultat de la chasse que donnaient les deux associés à l'homme au caban, nous en supprimerons les détails pour retourner auprès des deux hommes laissés à la garde du canot.

Tandis que le capitaine Lantejas s'avançait dans le chemin creux avec toute la circonspection dont il avait promis d'user, et avec une lenteur qui ne devait pas lui permettre de rejoindre de sitôt ceux qu'il cherchait, ses deux rameurs étaient bien loin d'observer la consigne qu'il leur avait donnée.

Le sommeil les gagnait l'un et l'autre, car tous deux avaient passé sur pied le nuit précédente.

— Si nous dormions à tour de rôle ? dit le premier.

— J'aimerais mieux dormir en même temps, dit le second ; séparés de la terre par la distance où nous sommes, je ne vois pas trop quel risque nous pourrons courir, le capitaine en sera quitte pour nous éveiller.

Et, au lieu d'avoir l'œil au guet, comme il leur avait été enjoint, tous deux, avec un surprenant ensemble, s'endormirent profondément.

Ce sommeil intempestif fut cause qu'ils n'aperçurent ni l'un ni l'autre, deux hommes qui s'avançaient avec précaution, le long des rochers, sur la grève, et les pieds presque baignés par la mer.

Ces deux individus ne portaient pas d'uniforme ; mais ils étaient

armés de fusils. Quant à leur présence, quelques cadavres, que la mer repoussait vers la terre, en justifiaient facilement la cause.

C'étaient de ces maraudeurs à la suite des armées, pour qui toute proie est bonne, qui pillent les vivants et dépouillent les morts. Ceux-ci appartenaient à l'armée royaliste, et, chassés d'Acapulco comme les loups d'un bois après une battue, n'osant demander asile dans le fort et craignant de tomber entre les mains des insurgés, la vue d'un canot les séduisait.

Les deux rameurs continuaient à dormir sur leur banc, l'un à bâbord, l'autre à tribord.

Les deux rôdeurs eurent une même idée : celle de s'emparer d'un canot si mal gardé, et de deux vivants de faire deux morts.

Leurs fusils se levèrent en même temps, et après avoir pris leurs points de mire aussi à l'aise qu'ils purent le désirer, ils firent feu à la fois. La double détonation n'éveilla pas les dormeurs : leur sommeil devait être éternel. Les deux coups avaient porté la mort.

Le capitaine Lantejas entendit seul l'explosion. Depuis une une heure environ, il marchait au hasard, sans connaître les lieux qu'il parcourait, se demandant de quelle utilité il pouvait être pour le nègre et l'Indien qu'il continuât plus longtemps une recherche si obstinée..

Evidement, il ne pouvait rien pour eux, au milieu de ces solitudes inconnues, et il résolut en conséquence de retourner sur ses pas. Il reprit la route qu'il venait de parcourir ; mais à peine commençait-it à marcher vers la mer, à la quelle il avait jusqu'àlors tourné le dos, qu'il entendit retentir les deux coups de feu dans cette direction.

Au premier moment, il ne put se défendre de l'appréhension fort vive de quelque malheur ; il pensa ensuite que Costal et Clara, de retour sur la grève, avaient tiré deux coups de pistolet pour avertir de leur présence et demander un canot afin de regagner l'île de la Roqueta.

Cependant, en réfléchissant, il se dit que, si sa conjecture était vraie, l'Indien et le nègre avaient dû trouver les deux hommes à qui il avait confié le soin de son embarcation. Cette idée le frappa comme un éclair ; l'appréhension reprit le dessus dans son esprit, et, au lieu de marcher, il courut. Il résulta de là qu'il franchit en moins d'une demi-heure la distance qu'il venait de mettre près d'une heure à parcourir.

En arrivant au bout du sentier creux, ses regards embrassèrent avidement tout l'horizon devant lui : son canot avait disparu ; il s'avança et ne vit que la mer houleuse. Il crut s'être trompé de route ; mais l'aspect du chemin creux ouvert au milieu des falaises

lui rappelait parfaitement l'endroit de son débarquement. C'était bien le même, et le canot ne devait pas être éloigné. Enfin, un examen plus attentif lui fit découvrir une masse noire balancé au loin par la houle : don Cornelio espéra.

La marée, quoique presque insensible sur ces rivages, avait sans doute, en se retirant, emporté le canot au large, pendant le sommeil de ses deux gardiens.

Le capitaine appela à voix assez basse d'abord; puis, ne recevant pas de réponse, il haussa la voix, mais inutilement. Le canot continuait à rouler d'un bord à l'autre, sans que rien indiquât qu'on l'y eût entendu. Il cria de toutes ses forces, ce fut en vain ; l'écho seul répéta ses cris. La masse noire continuait à osciller de droite et de gauche avec une monotonie lugubre.

Il écouta et n'entendit que le bruit de la mer qui clapotait en étendant sur la grève une légère frange d'écume ; les intermittences de profond silence et de soupirs plaintifs de chaque flot mourant sur le sable portaient dans l'âme du capitaine une terreur vague d'abord, mais qui bientôt se précisa d'une manière terrible.

Deux hommes parurent tout à coup dans le canot, qui semblait vide et abandonné, et quatre bras le frappèrent à la fois de l'aviron ; puis, au lieu de revenir vers le rivage, il s'en éloigna rapidement.

— Drôles ! s'écria don Cornelio, surpris et alarmé de la manœuvre incompréhensible qu'il voyait faire à ces deux hommes : c'est moi, le capitaine Lantejas !

Un éclat de rire moqueur répondit aux paroles du capitaine, et, presque en même temps, il vit avec horreur profonde s'avancer vers lui, portés par les flots, les cadavres de ceux qu'il croyait voir encore au loin faire force de rames pour gagner le large.

Les deux rôdeurs nocturnes avaient perdu quelques temps à dépouiller les cadavres gisants sur la grève et dans le canot, et ils avaient à peine achevé leur besogne quand l'aspect du capitaine les avait frappés d'effroi.

Tous deux s'étaient couchés au fond de la barque, ignorant si le personnage qui s'avançait était accompagné. Quand ils eurent acquis la certitude qu'il était seul, ils reprirent alors tranquillement leurs avirons pour s'éloigner, non sans avoir éprouvé la tentation de revenir attaquer don Cornelio.

Les appréhensions manifestées par le mariscal étaient évidemment bien fondées, et cependant il fallait, faute de pouvoir faire autrement, prendre la résolution de regagner, en tournant le fort, le camp de Morelos en dépit des rôdeurs.

Le capitaine avait déjà fait, l'avant-veille, un chemin à peu près semblable avec Costal, et, à tout prendre, il avait encore la chance

de le rencontrer. Il s'orienta de son mieux pour se retracer la position du *voladero de los Hornos*, et, son sabre d'une main, un pistolet de l'autre, il s'engagea de nouveau et assez résolûment dans le chemin creux d'où il sortait.

— Pourquoi le nègre et l'Indien n'auraient-ils pas pris ce même parti ? se demandait-il en marchant. Cette réflexion, dont il aurait dû être frappé d'abord, le rassura sur le compte de celui à qui il devait au moins deux fois la vie et dissipa une de ses plus tristes appréhensions ; alors il chemina plus gaiement, quoique à l'aventure.

La lune se leva claire et brillante, et, si sa clarté exposait le capitaine à être vu, elle lui laissait aussi la faculté d'apercevoir les ennemis et les pas dangereux de ces montagnes. Il arriva en effet sans accident au sommet d'un plateau fort élevé, du haut duquel il aperçut autour de lui la mer, la ville, la silhouette noire du fort et les feux lointains du camp de Morelos.

Le capitaine, dès lors, put préciser d'une manière certaine la situation du pont qui lui servirait à franchir le précipice d'Hornos ; il continua à marcher avec une nouvelle ardeur vers le but qu'il désirait tant d'atteindre ; car, une fois sur le pont, il n'avait plus à parcourir qu'un chemin déjà connu.

Le plateau qu'il traversait était sillonné çà et là de ravins peu profonds ; quelques monticules s'y élevaient aussi de distance en distance. Le vent qui soufflait avec beaucoup de force, quoique la mer fût calme comme un lac, soulevait des tourbillons de poussière blanchâtre qui, joints aux inégalités du terrains, contribuaient à cacher le pont et le *voladero*. Don Cornelio marchait avec quelque précaution, lorsque, en doublant la dernière de ces petites collines, il aperçut dans le lointain, au clair de la lune, les poutres et la maçonnerie qui servaient à traverser le précipice ; à l'instant même il se blottit précipitamment derrière un buisson, car il venait de distinguer une forme humaine qui se dessinait sur le pont d'Hornos.

Vivement contrarié d'échouer ainsi au port, le capitaine tâcha, à travers les tiges des buisson, de se rendre compte du nombre des hommes qui interceptaient son chemin. Il n'y en avait qu'un seul, bien qu'il lui parût d'une taille gigantesque, sa tête atteignant le haut du poteau au sommet duquel Costal avait suspendu son falot pour avertir le sergent d'artillerie Pépé Gago. Il ne put s'empêcher de sourire un instant de sa méprise ; il était évident que ce personnage s'était hissé à cette hauteur pour dominer plus au loin la plaine au-dessous de lui. Puis bientôt le capitaine reconnut à n'en plus douter, et à son extrême surprise, celui qu'avait poursuivi Costal avec tant d'acharnement et de témérité, en un mot l'homme

au caban. C'était bien sa *bayeta* de couleur foncée et rabattue sur son visage. Il était absorbé sans doute dans quelque contemplation bien profonde ; car, depuis près d'une demi-heure que, livré aux plus tristes conjectures sur le sort de Costal, don Cornelio guettait le départ du mystérieux personnage, il n'avait pas changé de position. Son manteau seulement, gonflé par le vent, vint tout à coup à s'entr'ouvrir, et le capitaine put voir pour la première fois le sergent se mouvoir, mais de la manière la plus étrange.

Au milieu de ce silence nocturne, sur cette hauteur déserte, la présence de cet homme dans une attitude si bizarre avait jeté l'épouvante dans le cœur de don Cornelio. Cependant son isolement et le danger qu'il courait à prolonger plus longtemps son inutile attente lui firent prendre une résolution désespérée : celle de surprendre son ennemi distrait, de le tuer et de passer outre.

Il quitta l'abri de son buisson et s'avança sans bruit pour faire feu sur l'individu qui lui barrait le passage.

Il n'en était plus qu'à une courte distance, et l'homme au caban n'avait pas remué, lorsqu'une violente bouffée de vent s'engouffra dans son capuchon, le rejeta sur ses épaules, et à la clarté de la lune, qui donnait en plein sur son visage, don Cornelio frémit en distinguant des traits défigurés par la plus hideuse contorsion. Dès lors il n'eût plus de doute : l'homme à la *bayeta* était pendu par le cou au poteau du pont d'Hornos.

Partagé entre la curiosité de voir de plus près ce singulier personnage et la répugnance que lui causait son aspect dégoûtant, le capitaine hésitait à avancer ; puis, comme il lui fallait absolument passer par là, il s'arma de courage et parvint sur le pont. Il examina la figure contournée du supplicié avec un vague souvenir de l'avoir vue quelque part, et il allait passer outre lorsque son manteau, entr'ouvert une seconde fois par le vent, lui laissa voir un falot suspendu à son cou.

A cette vue, tout lui fut révélé, le nom de l'homme et celui de son bourreau. Lantejas allait fuir épouvanté, mais des voix qu'il entendit résonner distinctement dans le fond du ravin le retinrent immobile.

Au delà et en deça du pont, la lune jetait sur les deux sommets du *voladero*, dépouillés de végétation, de si brillantes clartés, qu'il n'aurait pu les traverser sans être aperçu. Dissimuler sa présence n'était pas possible ; mais il pouvait, caché derrière le parapet de maçonnerie, disputer l'entrée du pont à dix hommes, et, malgré l'horreur que lui inspirait son effrayant voisin, il se blottit au-dessous de lui et attendit de nouveau. Son attente ne fut que d'un moment, mais d'un moment bien pénible, pendant lequel le cadavre

se balançait au-dessus de lui en faisant craquer sous son poids, avec un bruit funèbre, la corde autour du poteau, tandis que le falot rouillé, secoué sur sa poitrine, rendait un son non moins lugubre. Ce moment, disons-nous, fut court; car presque aussitôt deux voix connues appelèrent le capitaine par son nom, et Costal et Clara se montrèrent, sortant du fond du ravin à peu de distance de lui.

Après les premières félicitations adressées à Costal, qu'il retrouvait à son grand bonheur plein de force et de vie :

— Vous saviez donc, lui dit le capitaine, qui était le mystérieux personnage au capuchon bleu ?

— Non, répondit Costal, mais cette particularité m'avait donné des soupçons. Je concevais cette précaution de la part de Gago ; le coupable déguise toujours ses traits autant qu'il le peut. Aussi, quand j'eus aperçu sur l'un des canots espagnols un homme ainsi encapuchonné, je m'attachai à lui : un coup de vent rabattit sa *bayeta*, et je reconnus le traître. J'ai fait des efforts prodigieux pour qu'il ne m'échappât pas ; j'y ai réussi, et lorsqu'il s'est jeté à la mer...

— Je vous ai vu vous y jeter aussi, répliqua le capitaine en interrompant Costal, et c'est pourquoi, inquiet sur votre sort, je me suis engagé seul dans ces montagnes à votre recherche, après la mort de deux hommes que j'avais avec moi et qu'on a tués à coups de fusil dans le canot où ils m'attendaient.

— Et nous, reprit Costal, pendant que nous étions cachés à l'écart pour empêcher qu'on ne décrochât la victime de la justice indienne, nous vous avons vu et nous sommes accourus. J'avais bien dit à Clara que le vieux falot que j'enterrais avant-hier me servirait encore.

— Laissons là ce malheureux pour que ses compatriotes lui rendent à leur gré les derniers devoirs, dit le capitaine ; la vengeance ne doit pas survivre à la mort.

— Soit, si vous y tenez absolument ; d'ailleurs, ma besogne est faite et mon serment accompli.

Peu de temps après, le capitaine Lantejas se reposait de ses fatigues sur son lit, où il dormit quatorze heures de suite.

Nous l'y laisserons goûter ce sommeil réparateur pendant que nous allons ouvrir le chapitre suivant, à une époque plus reculée de quelques mois.

Dans le récit qui précède nous avons présenté au lecteur, avec quelque complaisance, le curé de Caracuaro depuis son origine, humble comme celle d'un fleuve naissant, jusqu'au moment où il

rend à Dieu des actions de grâces pour le succès de ses armes victorieuses.

N'y a-t-il pas quelque charme à suivre un fleuve dans son cours et à en contempler les progrès? Un mince filet d'eau cherche d'abord à se frayer un passage à travers les glaïeuls et les touffes de roseaux qui bordent sa source. A peine échappé de son berceau, il serpente déjà dans la plaine et caresse mollement l'herbe sur laquelle il coule en murmurant. Plus tard, son lit se creuse et s'élargit, sa course devient plus rapide. Bientôt, grossi par vingt rivières qui viennent à l'envi verser dans son sein le tribut de leurs eaux, le fleuve roule majestueusement ses flots, et, après avoir fécondé et enrichi les contrées qu'il à parcourues, il va à son tour porter triomphalement son tribut à l'océan. Triste et fidèle image du néant des grandeurs de ce monde !

Un charme plus grand encore ne s'attache-t-il pas aux diverses phases de la vie des hommes dont le nom a glorieusement retenti dans le monde, et que le burin de l'histoire a gravé en traits ineffaçables pour le léguer aux générations suivantes ?

Retournons maintenant à nos héros de prédilection.

CHAPITRE VII.

OU LE DEVOIR EST PLUS FORT QUE L'AMOUR.

L'occupation de l'île de la Roqueta avait entraîné la reddition du fort d'Acapulco, et, depuis le jour où, accompagné de ses deux domestiques, le curé de Caracuaro avait quitté son village, vingt-deux batailles qu'il avait gagnées lui avaient soumis tout le sud de la province de Mexico, depuis l'océan Pacifique jusqu'à seize lieues de la capitale de la Nouvelle-Espagne.

Pendant que le général mexicain se prépare à étendre ses conquêtes jusque dans cette même province de Oajaca, où nous l'avons vu pour la première fois, nous devons l'y précéder et lever le rideau sur d'autres scènes qui s'y passaient en cette même année, 1812.

C'était par une ardente matinée du mois de juin ; la saison des pluies n'avait pas encore commencé, et le soleil incendiait de ses rayons la plaine poudreuse de Huajapam. Une ceinture de collines lointaines, dont l'azur se confondait presque avec l'immuable azur du ciel mexicain, servait de cadre à l'un de ces tableaux de désolation et de deuil que le génie destructeur de l'homme se plait quelquefois à composer avec un art infernal.

Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on voyait d'un côté de nombreux cavaliers battre la plaine déserte au milieu d'habitations saccagées ou fumantes encore du feu de l'incendie. Leurs chevaux, lancés avec rapidité au milieu des champs, broyaient sous leurs pieds de riches épis qui n'attendaient que la main du moissonneur épouvanté et mis en fuite. Le sol, foulé en tous sens, n'offrait plus qu'un amas confus de tiges brisées et éparses, que le cavalier eût dédaigné de donner en pâture à son cheval.

Des groupes serrés de noirs vautours, planant de tous côtés, indiquaient la place où des cadavres d'hommes et d'animaux étaient abandonnés à leur voracité.

D'un autre côté de la plaine, le drapeau espagnol flottait au-dessus des tentes d'un camp de l'armée royaliste, où achevaient de s'éteindre les feux des bivouacs de nuit, où les hennissements des chevaux se mêlaient au retentissement sourd des tambours et aux notes aiguës des clairons.

Plus loin encore, au delà du camp espagnol et à deux portées de fusil de la ligne extérieure de ses retranchements, s'élevaient, au-dessus des maisons basses et plates d'une petite ville, les dômes et les clochers des églises, ébréchés par la bombe. Cette ville, ou plutôt ce bourg, était au pouvoir des insurgés.

De grossiers parapets de terre joignaient entre elles les maisons éparses, la plupart écroulées sous le canon, et formaient un front de fortifications incomplètes en face de celles du camp des royalistes. Enfin, l'espace de la plaine resté vide entre le camp espagnol et le bourg était jonché de cadavres presque tous mutilés.

Guajapam, c'est le nom du bourg, était défendu depuis cent jours par le colonel don Valerio Trujano avec trois cents soldats contre les quinze cents hommes d'une division espagnole commandée par le brigadier Bonavia, gouverneur de Oajaca, et les commandants Caldelas et Regules.

On a entendu le muletier Trujano entonner d'une voix ferme devant l'inondation, et quand il luttait contre sa violence, son *De profundis* et son *In manus* il avait sans doute imposé son esprit religieux aux assiégés : car, de temps à autre, du sein de la ville morne et désolée, le son grave d'un chant religieux proféré par trois cents bouches arrivait jusqu'au camp royaliste.

Dans un moment où les prêtres quittaient l'autel pour le champ de bataille, où rien dans leurs actions, dans leurs paroles, ne rappelait leur première profession, don Valerio Trujano reproduisait l'un des personnages les plus austères de nos guerres religieuses. Peut-être même ressemblait-il mieux à l'un des héroïques templiers, alors que, fidèles encore à leur humble règle sans se soucier d'un

vain renom, ils s'agenouillaient, avant le combat, en face de l'ennemi, et chargeaient les Sarrasins en entonnant le célèbre psaume de l'ordre : *Quare fremuerunt gentes*, eux qui ne savaient frémir de rien.

Tel était, ce matin-là, le tableau que présentait la plaine de Huajapam : des champs dévastés, des ruines, des cadavres partout, et la bannière royaliste en face du drapeau de l'insurrection.

Maintenant, avant de pénétrer dans la ville assiégée, nous jetterons un coup d'œil dans l'intérieur du camp des assiégeants.

Au commencement de cette matinée, deux des cavaliers qui battaient la plaine amenèrent avec eux un homme et entrèrent dans le camp par la côte opposé à la ville de Huajapam.

Cet homme, qui était à cheval, portait le costume de *vaquero*, c'est-à-dire le grand *sombrero* couvert d'une toile cirée, la veste et les *calzoneras* de peau de daim d'un rouge de brique, le *zarape* attaché au troussequin de la selle, et les longs éperons de fer. Il se disait porteur d'un message pour le colonel don Rafael Tres Villas. De plus, il menait en laisse un beau cheval bai brun.

Encore effrayé de la vue et de l'odeur des cadavres disséminés sur la partie de la plaiue qu'il venait de traverser, ce cheval faisait entendre de temps à autre une sorte de ronflement d'une nature particulière.

Les deux cavaliers, vêtus de l'uniforme de dragon, et le vaquero traversèrent une partie du camp et s'arrêtèrent devant une tente assez vaste, auprès de laquelle un des *asistentes* [1] du colonel achevait d'étriller un autre cheval non moins beau ni moins vigoureux que celui qu'on amenait au même instant.

— Quel est votre nom, l'ami ? demanda l'asistente au vaquero.

—Julian, répondit celui-ci. Je suis un des serviteurs de l'hacienda del Valle, et j'apporte au colonel, qui en est le propriétaire, un message fort important pour lui.

— Bien ! dit l'asistente ; je vais avertir le colonel.

On s'apprêtait au camp à livrer un quinzième assaut à la ville défendue par le colonel Trujana, et don Rafael Tres Villas achevait de s'habiller en grand uniforme pour assister au conseil de guerre qui devait précéder l'assaut, lorsque l'asistente pénétra sous sa tente.

Au mot de message prononcé par le domestique militaire du colonel, celui-ci ne put maîtriser un tressaillement subit ni empêcher qu'une pâleur mortelle ne couvrit ses traits.

— C'est bien ! répondit-il d'une voix qui trahissait son émotion ;

1 Soldats, domestiques d'un officier.

je connais cet homme, j'en réponds ; qu'on le laisse libre.... Dans un instant, vous le ferez entrer.

L'asistente sortit pour transmettre cette réponse du colonel ; les dragons qui avaient amené le vaquero s'éloignèrent, et le laissèrent seul attendre le moment où il pourrait délivrer son message.

Nous profiterons de cet instant d'attente pour dire de l'histoire de don Rafael, depuis son départ au galop pour Oajaca jusqu'à ce jour, ce qu'il est bon qu'on n'ignore pas.

Quand la douleur causée par le meurtre de son père se fut un peu apaisée, quand le trouble mortel qu'il éprouvait depuis le terrible engagement qu'il avait pris envers lui-même commença à se calmer, une seule ligne de conduite s'offrit à sa pensée : ce fut d'aller trouver à Oajaca le commandant de la province, le brigadier don Bernardino Bonavia, et d'obtenir de lui un détachement pour se mettre à la poursuite des insurgés assassins de son père.

Malheureusement, malgré l'accueil distingué que lui fit le général, l'esprit de fermentation était tel dans la ville de Oajaca, que les quinze cents hommes qu'il avait sous ses ordres suffisaient à peine pour la contenir. Don Rafael ne put, en conséquence, décider Bonavia à affaiblir des forces déjà trop peu nombreuses.

Sur ces entrefaites, un capitaine espagnol, don Juan Antonio Caldelas, craignant les dangers auxquels étaient exposés ses compatriotes, s'occupait à former à ses frais, dans un petit endroit à peu de distance de Oajaca, une *guerilla* en faveur de la cause espagnole. Don Rafael, altéré de vengeance, n'hésita pas à se joindre au capitaine Caldelas, qui, de son côté, faisait aussi ses préparatifs pour marcher contre Antonio Valdès.

Caldelas n'avait pas, comme don Rafael, de motifs d'animosité personnelle contre le guerillo ; mais il voulait en détruisant sa troupe, anéantir l'esprit de révolte dont il s'était fait le propagateur et le soutien. Ce fut de grand cœur qu'il mit au service de la vengeance de don Rafael la poignée d'hommes réunis sous ses ordres. Tous deux marchèrent contre l'insurgé, et le joignirent au *corro* (colline) de Chacahua, où l'ancien vaquero s'était retranché, et, malgré la résistance qu'ils trouvèrent, ils parvinrent à le déloger de cette position, mais sans pouvoir réussir à s'emparer de sa personne.

Une quinzaine de jours s'écoulèrent en vaines poursuites, jusqu'à ce qu'enfin, après une action acharnée, les gens de Valdès, mis en fuite, ne le virent plus revenir à l'endroit assigné d'avance pour se rejoindre en cas de malheur.

Ils n'entendirent plus parler de leur chef, qui, dès ce moment, venait de disparaître pour ne plus se montrer. Valdès fuyait lors-

qu'il entendit sur ses pas le souffle ardent et rauque d'un cheval lancé à fond de train après lui. C'était le bai brun du capitaine Tres-Villas, qui, en quelques bonds, l'eut bientôt atteint.

Une courte lutte s'engagea entre les deux cavaliers, et, en dépit de son habilité équestre, le vaquero, enlevé de ses arçons par une main vigoureuse, fut jeté si rudement à terre, qu'il n'eut pas la force d'empêcher le lazo du capitaine, aussi bon cavalier, aussi adroit qu'aucun des dompteurs de chevaux de son père, de s'abattre sur lui, de l'étreindre et de l'entraîner attaché à son cheval.

Au bout de quelques minutes d'une course rapide, Valdès était mort, et ses plus dévoués partisans n'eussent jamais reconnu les traits défigurés de leur chef, si une main n'eut écrit au-dessus de sa tête, clouée à la porte de l'hacienda del Valle, et le nom du bandit et celui de l'homme qui avait tranché cette tête.

Cependant, quand les passions fougueuses du capitaine furent un peu calmées par la mort de la première victime offerte aux mânes de son père, des sentiments qu'avait refoulés au fond de son cœur la soif de la vengeance reprirent peu à peu le dessus. Don Rafael sentit le besoin de justifier sa conduite, inexplicable en apparence, aux yeux des habitants de l'hacienda de las Palmas; mais un juste orgueil l'en empêcha: un fils qui avait vengé son père devait-il être tenu d'excuser l'accomplissement d'un saint devoir? Fallait-il qu'il se fît pardonner d'être devenu l'ennemi d'une cause qui ne pouvait plus désormais être la sienne?

Le fier silence du capitaine devait achever de ruiner ses espérances, et rendre plus infranchissable encore la barrière élevée tout à coup entre son amour et son devoir.

La nouvelle de la mort de Valdès, apportée par un voyageur passant par l'hacienda, avec la teneur de l'inscription qui en révélait l'auteur, y tomba comme un coup de foudre. Par malheur, ce même voyageur n'avait pu apprendre à ses hôtes ce qu'il ignorait: le meurtre de don Luis Tres Villas, cause de cette sanglante représaille.

De ce moment, les habitants de l'hacienda ne considérèrent plus le capitaine que comme un traître qui, sous les dehors du plus pur patriotisme, avait caché ses ardentes sympathies pour les oppresseurs du pays qui l'avait vu naître.

Toutefois l'amour de Gertrudis avait entrepris la justification que dédaignait la fierté de don Rafael.

— Oh! mon père! disait-elle au milieu de la douleur profonde qui la frappait, il est impossible que d'un jour à l'autre un message de don Rafael ne nous explique pas sa conduite.

— Eh! quand il l'expliquerait, répondait don Mariano, serait-il

moins un traître à son pays? Non! Il sait que rien ne peut l'absoudre, et il n'osera même pas essayer de se faire pardonner son indigne conduite.

Le message, en effet, ne venait pas, et Gertrudis fut contrainte de dévorer ses larmes en silence. Cependant l'audacieux défi à l'insurrection que sa main avait inscrit sur la porte du domaine del Valle avait quelque chose de trop chevaleresque pour qu'il ne plaidât pas quelque temps encore la cause de l'absent. Un moment même elle fut gagnée ; car on venait d'apprendre enfin que la tête du chef insurgé n'avait fait que remplacer celle du père de don Rafael, et que le sang avait payé le sang.

Si, en cet instant, le capitaine se fût présenté, don Mariano, il est vrai, n'eût sans doute pas consenti à contracter une alliance avec un transfuge de la cause de l'émancipation mexicaine ; mais une explication franche et sincère eût du moins écarté de l'esprit de l'hacendero et de celui de sa fille toute idée de déloyauté et de trahison de la part de don Rafael. Celui-ci, de son côté, ignorant que la mort de son père n'avait été connue à l'hâcienda que postérieurement à celle d'Antonio Valdès, négligea tout naturellement la chance favorable qui s'offrait à son insu.

Combien d'irréparables malheurs n'ont eu pour point de départ que ce motif : faute de s'entendre !

Les deux capitaines royalistes, Caldelas et don Rafael, avaient fait de l'hacienda del Valle, qu'ils avaient fortifiée avec du canon fourni par le commandant de la province, une espèce de citadelle qui pouvait défier toutes les forces de l'insurrection dans le pays.

Pendant ces courses acharnées à la poursuite des deux autres assassins de son père, Arroyo et Bocardo, don Rafael laissait à Caldelas le soin de garder leur forteresse. Le capitaine Tres-Villas, n'écoutant plus que la voix de son cœur, avait fini par une transaction entre son amour et sa fierté. Repoussant l'idée d'un message, il avait résolu de se présenter personnellement à l'hacienna ; mais, emporté par l'ardeur de sa vengeance, le capitaine, pour ne pas s'exposer à faiblir en revoyant Gertrudis, avait remis néanmoins toute explication avec elle et son père jusqu'à l'accomplissement d'une partie du vœu téméraire que lui avait inspiré sa douleur filiale.

On n'oublie pas, en effet, qu'il avait fait serment, sur la tête de son père, d'arracher la vie à ses meurtriers et de chercher à noyer dans le sang cette insurrection cause de sa mort.

Mais ses efforts désespérés n'avaient abouti qu'à détruire homme à homme la troupe des deux assassins, ceux-ci échappant sans cesse à sa poursuite. Enfin, après plus de deux mois depuis la mort de

Valdès, le bruit se répandit qu'Arroyo et Bocardo avaient quitté la province pour aller grossir l'armée d'Hidalgo avec les débris de leur guerilla.

Don Rafael regagna l'hacienda del Valle, gardée par Caldelas. Pendant son absence, un ordre du général commandant l'armée du vice-roi lui avait été expédié pour lui enjoindre d'aller reprendre son poste au régiment des dragons de la reine.

Avant d'obéir, quoique déjà il fût en retard, don Rafael résolut de s'occuper un seul jour de ses affaires de cœur et de se rendre à las Palmas pour y courber son orgueil devant son amour.

Une justification devenait plus difficile alors qu'elle ne l'eût été deux mois auparavant aux yeux de don Mariano Silva. Les apparences s'étaient converties en réalités, les soupçons en certitudes, et don Rafael n'était plus pour lui qu'un renégat vulgaire. Quelques mots formulaient et résumaient l'opinion de l'hacendero à l'égard de don Rafael et ces mots retentissaient à chaque instant du jour aux oreilles de dona Gertrudis comme un triste présage désormais accompli :

— Ne pleure pas la défection de don Rafael, disait don Mariano en essayant de tarir la source des larmes de sa fille ; il mentait à sa maîtresse comme il mentait à son pays.

Et, chose étrange aux yeux du père! les larmes de sa fille n'en coulaient que plus abondantes et plus amères.

Cependant, telle était l'affection que don Mariano avait jadis vouée à ce jeune officier, tels étaient les trésors de tendresse entassés dans le cœur de Gertrudis, que sans doute, en se présentant à l'hacienda le front haut et resplendissant de l'orgueil du devoir accompli, la franchise de son regard et la loyauté de ses paroles eussent dissipé bien des nuages.

Malheureusement le sort avait décidé que don Rafael ne franchirait plus, du moins comme ami, le seuil hospitalier de las Palmas.

Le capitaine avait été signalé dans la contrée comme un des ennemis les plus acharnés de l'insurrection, et, quoiqu'il n'y eût pas plus d'une lieue de distance entre les deux domaines del Valle et de las Palmas, don Rafael avait jugé prudent de se faire accompagner dans le trajet par une demi-douzaine de ses cavaliers.

La précaution n'était pas inutile, comme on va voir.

Après avoir franchi la chaine de collines dont le sommet, nous le rappelons, dominait les terrasses du bâtiment, don Rafael et son escorte se présentèrent à la porte qui servait jadis de sortie sur ce côté. Cette porte était récemment murée, et don Rafael se mit en devoir de faire le tour de l'hacienda pour se présenter devant la

grande entrée de l'esplanade ; mais à peine avait-il doublé l'un des angles du bâtiment que sa petite troupe se vit tout à coup cernée par une dizaine de cavaliers à figures féroces.

— Mort au traître ! mort au *coyote*[1] !

En même temps que ces cris retentissaient aux oreilles de don Rafael surpris, l'un des agresseurs poussait si violemment du poitrail de son cheval le flanc de celui de l'officier, que, pris du fort au faible, l'animal s'abattit avec son cavalier.

C'était fait de don Rafael si, avec l'agilité qui accompagnait chez lui la force herculéenne dont il était doué, il ne se fût dégagé des étriers, puis élancé d'un bond sur le cheval de l'un des hommes de de son escorte, qui, au même instant, tombait de sa selle poignardé par l'un des assaillants.

Ranimés par la voix de leur chef qu'ils avaient cru mort, les cinq hommes qui restaient avec don Rafael s'étaient fait jour malgré l'inégalité du nombre, puis s'étaient jetés dans les montagnes, où les insurgés n'avaient pas osé les suivre.

Un homme tué et son cheval bai brun perdu, tel avait été le résultat matériel de la tentative du capitaine pour se justifier après deux mois de silence. Il reprit la route de l'hacienda del Valle.

Le fiel et la douleur gonflaient son cœur. Cette hacienda de las Palmas, dont il avait été l'hôte bien aimé, ne renfermait plus à présent que des ennemis qui avaient soif de son sang.

— C'est étrange, dit l'un des cavaliers de l'escorte qui le suivait à distance ; on prétendait qu'Arroyo et Bocardo avaient quitté le pays, et si je ne me trompe...

—Ce sont bien eux, répondit le second cavalier ; je les ai reconnus, mais je me suis bien gardé de le dire au capitaine. Il est si enragé contre eux, que, s'il eût appris à quels hommes il venait d'échapper, nous n'aurions pu le décider à fuir devant eux.

Pendant ce temps, les agresseurs, désappointés, rentraient à l'hacienda.

— Triple sot, disait à l'un de ses compagnons un homme à la figure féroce et brutale et aux membres épais comme une encolure de taureau, au lieu de le laisser pénétrer dans l'hacienda, où, quand nous l'aurions tenu...

Arroyo, car c'était lui-même, acheva sa phrase par un formidable geste.

— Don Mariano ne l'aurait pas permis, reprit son compagnon au corps grêle et à la figure astucieuse et féroce à la fois, comme celle de la fouine.

1. Chacal. C'est ainsi que les insurgés désignaient les Espagnols.

Ce personnage était Bocardo, l'associé d'Arroyo.

— Nous nous serions passés de sa permission, reprit Arroyo avec un regard farouche ; aussi bien nous ne sommes plus au service de don Mariano. Le temps est venu où les serviteurs doivent être les maîtres de leurs maîtres. Que m'importe à moi l'émancipation du pays ? ce que je veux, c'est le sang et le pillage !

A ces mots, qui trahissaient les véritables sentiments du féroce insurgé, un éclair de rage brilla dans ses yeux.

— Il va nous falloir fuir, maintenant, ajouta-t-il ; car, si cet enragé capitaine apprend que nous sommes ici, il n'est pas de motif au monde qui l'empêche de venir mettre le feu au quatre coins de cette hacienda pour nous y brûler tout vif ! Triple sot que je suis moi-même de t'avoir écouté !

— Qui eût pu prévoir qu'il nous échappât ? répondit Bocardo, épouvanté de l'expression du visage de son associé.

— Toi ! s'écria le bandit.

Et, dominé par la fureur d'avoir laissé échapper son plus mortel ennemi, Arroyo tira son poignard et en frappa du manche un coup si violent dans la poitrine de Bocardo, que celui-ci tomba comme une masse de son cheval, avec un hurlement de douleur

Laissant son compagnon se relever comme il pourrait, le guerillero sembla se raviser, et, précipitant son cheval par la porte de l'hacienda, il mit pied à terre dans la cour et disparut dans le bâtiment, sa carabine à la main.

Quelques minutes après, don Rafael, toujours pensif, montait la côte inclinée qui conduisait au sommet des collines, quand un coup de feu, tiré de la terrasse de l'hacienda, vint frapper mortellement celui des cavaliers de l'escorte qui était le plus près de lui.

Un sourire d'amère tristesse effleura les lèvres de don Rafael, et une douleur aiguë pénétra jusqu'au fond de son cœur, en comparant ce dernier adieu qu'il recevait des habitants de l'hacienda à celui qui avait accompagné son départ deux mois auparavant. La balle venait de frapper précisément le cavalier qui avait jugé prudent de cacher à son capitaine le nom de deux de ses agresseurs.

— C'est Arroyo qui a fait le coup ! s'écria involontairement celui qui avait cru reconnaître le bandit.

— Arroyo est dans cette hacienda et vous ne me le disiez pas ! s'écria le capitaine avec un accent de fureur, tandis que ses moustaches se hérissaient comme celle du lion qui va fondre sur sa proie.

— Je ne savais... je n'en étais pas certain... balbutia le cavalier.

Peu s'en fallut que, dans l'impétuosité de sa colère, don Rafael ne le traitât plus rudement encore qu'Arroyo n'avait traité son

associé. Il se contint cependant ; mais, sans réfléchir aux conséquences qui allaient en résulter, le fougueux capitaine dépêcha le mieux monté de sa troupe avec l'ordre de lui ramener, sans perdre une seule minute, cinquante hommes bien armés avec quelques pétards, pour faire sauter la porte de l'hacienda.

Le cavalier partit au galop, et don Raphaël, se postant avec les trois hommes qui lui restaient derrière un pli de terrain qui les mettait à l'abri des balles, attendit le retour de son messager.

La chaleur de son sang ne tarda pas à se calmer, et il entrevit alors avec une douleur profonde l'acte d'hostilité qu'il allait accomplir contre le père de Gertrudis.

Un violent combat se livrait chez lui entre des sentiments contraires et d'une puissance presque égale. Qu'il persistât ou qu'il faiblit, c'était un sacrilége qu'il lui semblait commettre ; et cependant, la voix du devoir et celle de la passion parlaient aussi haut l'une que l'autre au fond de son cœur. Laquelle des deux allait être écoutée ?

La lutte, aussi longue que violente entre ces deux antagonistes, n'était pas encore terminée quand le détachement arriva. Quoi qu'il en pût advenir, don Rafael ne pouvait désormais reculer. Le devoir cette fois encore l'emporta.

L'officier tira son épée, se mit à la tête du détachement, et, sur un signe de lui, le clairon sonna la marche et apprit aux habitants de l'hacienda qu'un corps de cavalerie franchissait la chaîne des collines.

Quelques minutes plus tard, le détachement se mit en rangs devant l'esplanade : un cavalier s'avança, sonna de nouveau du clairon, et, au nom du capitaine de l'armée royale, don Rafael Tres-Villas somma don Mariano Silva d'avoir à livrer, morts ou vifs, deux bandits insurgés, Arroyo et Bocardo.

Cette sommation faite, don Rafael, immobile sur sa selle, mais le front pâle et le cœur bondissant, attendit la réponse de don Mariano à sa demande.

Le plus profond silence y répondit seul.

L. DE B.

(*A continuer.*)

ETUDE SUR LE MOYEN-AGE.[1]

DISCOURS D'INTRODUCTION.

Reporter sa pensée vers les âges antiques et la ramener jusqu'aux temps actuels à la suite des générations qui ont passé sur la terre ; voir se dérouler à ses yeux le spectacle des événements qui, en scènes successives, forment le drame du monde ; vivre en idée avec les hommes célèbres de tous les temps, admirant leurs vertus ou détestant leurs crimes ; assister à la formation des empires, en suivre les développements, entendre pour ainsi dire les secousses qui ont fini par les faire tomber en ruines ; voilà ce que fait celui qui livre son esprit à l'étude de cette science qui raconte les événements passés, c'est-à-dire, à l'étude de l'histoire.

Source de connaissances aussi agréables qu'utiles, bâse nécessaire de toutes les sciences sociales, leçon de préceptes ou d'enseignements salutaires, matière féconde ouverte aux observations du philosophe, aux travaux du littérateur, aliment de la science et de l'art, l'histoire est l'un des plus importants objets offert à l'étude de l'homme. Quiconque ne connait pas le passé doit comprendre peu le présent et ne rien voir dans l'avenir. L'histoire répand partout une vive lumière qui éclaire tous les domaines de la science et se reflète sur les divers objets des connaissances humaines.

Oui, l'histoire embrasse toutes les sciences. Elle fait connaître l'homme, la famille, la société. Touchant au berceau du monde, elle voit naître la créature, entend Dieu conversant avec

1 Cette dissertation a eu lieu dans la forme d'une séance académique aux exercices littéraires du Collége de St. Hyacinthe le 9 juillet dernier.

l'homme et recueille les premiers accidents de la vie humaine. Elle a le secret des misères qui couvrent la terre, elle garde la mémoire des crimes et des expiations. Rien ne lui est voilé, et par elle l'homme peut toujours avoir, jusqu'à un certain point, la révélation des mystères qui l'enveloppent, et l'explication des doutes qui le désolent. Je serais tenté de dire que l'histoire est une science où vont se résoudre toutes les questions qui ont l'homme et le monde pour objet. Et comment en serait-il autrement ? La pure théorie ne saurait être propre à l'humanité. Tout pour elle se réduit en faits constatés.

Voyez d'abord la première de toutes les sciences, la religion. Ses dogmes les plus essentiels sont des questions historiques. L'homme a-t-il été créé, et l'a-t il été au temps fixé par Moïse ? Consultons pour cela les souvenirs de la terre : ces souvenirs remontent-ils au-delà de six à sept mille ans ? Et que rappelle sur l'origine du monde la mémoire de l'humanité ? Ce qu'elle dira sera la solution du problème. L'homme est-il un être déchu ? La philosophie discute ; l'histoire prononce. Toutes les traditions pleurent la chûte de l'homme, et les annales de l'humanité, faisant si souvent paraître le malheur et le crime, ne semblent-elles pas dire : Non, tel n'est point l'homme qu'avait créé l'Etre infiniment bon et puissant. Y a-t-il eu un Réparateur ? Les nations l'ont-elles attendu ? Sa mission divine a-t-elle été constatée... Et cette doctrine, qu'il enseigna au monde et dont il voulait qu'on reconnut l'origine céleste aux fruits qu'elle porterait, a-t-elle donné sa preuve ? Tout cela, comme on le voit, ce n'est que de l'histoire. Ainsi le christianisme, c'est un fait ; c'est à l'histoire de le constater et de l'apprécier.

La philosophie doit aussi en appeler à son tribunal pour la décision de quelques-uns des plus hauts débats qui s'agitent dans son sein. L'homme est-il un être qui se suffise à lui-même ? Trouve-t-il dans son énergie individuelle le développement de toutes ses facultés, dans sa propre raison la lumière qui l'éclaire sur toutes les questions qui l'intéressent ? Ou bien, créé pour la société, ne reçoit-il qu'en elle son perfectionnement ? L'homme a-t-il inventé la parole ? A-t-il dû aux investigations, aux conceptions de son esprit, tout ce qui est aujourd'hui du domaine de la science ? Où est-il un être nécessairement enseigné ? A-t-il besoin d'une autorité suprême pour appuyer ses croyances les plus importantes ? Voilà bien la question fondamentale de la philosophie. L'histoire n'en serait-elle pas le juge ? C'est à elle de dire, si les peuples ont des monuments, des souvenirs, une succession de siècles telle, qu'on y voie l'homme créer le langage, d'abord, et, par des travaux continuels de sa raison, découvrir toutes les vérités, tout devoir, en un mot, à lui-

même ; ou si les traditions de l'humanité et sa vie intellectuelle et morale présentent une conséquence opposée.

Toute théorie sociale n'a-t-elle pas nécessairement son *criterium* dans l'histoire ? La politique, la jurisprudence, la législation ne peuvent avoir un guide plus sûr que l'expérience des siècles passés. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, a dit le plus sage des hommes. Qu'est-ce qui a été ? Ce qui sera. *Nihil sub sole novum. Quid est quod fuit ? Ipsum quod futurum est*, (*Eccle.* 1. 10.) Oui, à cette période avancée de la vie de l'humanité, on peut dire que des faits semblables à ceux qui se produiront dans l'avenir, ont eu lieu dans le passé. Dans cette longue existence, le genre humain a éprouvé toutes les doctrines, mis en pratique toutes les théories, il a essayé toutes les formes de gouvernements, et s'il est susceptible d'une amélioration morale, ce ne peut guère être par des éléments nouveaux ; mais l'expérience des doctrines diverses qu'il a subies doit lui faire connaître quelles sont celles qui donnent la force et la santé sociales, et celles qui renferment un germe de destruction et de mort ; de sorte que l'espérance d'une vie plus heureuse se trouve précisément dans les leçons que lui donnent les jours d'un autre âge. L'histoire n'est donc pas seulement la connaissance du passé, elle est encore la science de l'avenir. Et quiconque aujourd'hui, philosophe, publiciste, législateur, a un enseignement, une théorie quelconque à présenter à la société, doit remonter par l'histoire le cours des siècles passés, et voir si leurs flots ont coulé troublés ou limpides sous l'influence de doctrines ou d'institutions semblables.

Messieurs, l'importance des études historiques n'a jamais été aussi vivement appréciée qu'aujourd'hui. Aussi que de recherches la science laborieuse de notre époque n'a-t-elle pas faites sur le passé ? Combien de nos jours l'histoire ne compte-t-elle pas de magnifiques monuments élevés par des intelligences d'élite ? Lingard, Hallam, Roscoe, en Angleterre : Muller, Niehbur, Raumer, Leo, Ranke et Hurter en Allemagne : Guizot, Thierry, St. Victor, Rorhbacher en France ont attaché leurs noms à des œuvres savantes et profondes. Leurs travaux ont fait une grande révolution dans les études historiques, et les âges passés ont apparu souvent dans leurs livres avec des traits différents de ceux sous lesquels les avait apperçus la science des deux derniers siècles.

C'est pour nous initier aux travaux des historiens que j'ai nommés, et pour rechercher nous mêmes dans les âges antiques ce qu'a été la vie de l'humanité, que nous avons formé une Académie de sciences historiques. Nous avons voulu nous éclairer mutuellement par nos études particulières, afin de pénétrer à fond dans les

questions importantes si débattues de nos jours. Souvent, dans nos réunions, des discussions, soutenues de documents dûs à de laborieuses recherches, viennent faire jaillir la lumière sur des points historiques d'un intérêt majeur. Aujourd'hui, c'est une immense question, embrassant une longue époque, qui fait l'objet de notre réunion.

Dans notre dernière séance, un des membres de notre société, faisant l'histoire de la littérature, passa du cinquième siècle à celui de la renaissance. Entre ces deux époques, répétait-il, avec LaHarpe, il n'y a qu'un désert et la nuit : c'est, ajouta-t-il, le temps de l'ignorance, de la barbarie, de la servitude. Ces paroles ont provoqué de vives et nombreuses réclamations. Notre confrère soutint sa thèse par une sombre peinture de l'etat social de cette époque. Un de vous, Messieurs, demanda qu'à la prochaine séance, il lui fût permis de défendre cette période de huit à dix siècles des fortes inculpations dont elle venait d'être l'objet. D'autres académiciens ont demandé à aider de leurs voix la réhabilitation du moyen-âge. Eh bien ! Messieurs, voici le jour fixé pour le soutien de votre opinion. La lice vous est ouverte. L'Académie entendra avec intérêt tout ce que vous pouvez dire sur cette question. Le moyen-âge est-il une époque de barbarie, de corruption, de malheur et d'ignorance ? Jusqu'à ces derniers temps la science historique a dit : Oui. Avec des historiens récents, vous dites : Non. Nul ne saurait entendre avec indifférence ce qu'a été l'humanité pendant un si long espace de temps.

ÉTAT POLITIQUE DU MOYEN AGE.

C'est cet intérêt que nous devons tous porter à l'humanité qui m'a fait élever la voix pour protester contre les inculpations qu'on adresse à une partie de son histoire. On dit que le genre humain a été stationnaire ou plutôt rétrograde pendant une période de dix siècles, que dans ce long intervalle un affreux despotisme pesa sur les peuples, en même temps que la nuit obscure de l'ignorance tenait les esprits dans les ténèbres de l'erreur et des préjugés. Et cet âge n'est nommé par un mépris insultant que celui de la barbarie. Tout a conspiré à dénigrer ces siècles qui, pourtant, sous bien des rapports, n'ont point été surpassés par ceux qui se sont écoulés depuis. Tous les ennemis de la foi catholique se sont plu à déprécier ces âges, parcequ'elle y avait eu un grand empire. Mais, de plus, les grandes forces sociales, celles-là même dont les racines plongeaient le plus souvent dans le moyen-âge catholique, ont été

unanimes à désavouer toute sympathie comme toute solidarité avec leur passé. La royauté égarée par des légistes et des historiographes serviles, reniait l'humilité chrétienne des rois du moyen-âge ; la noblesse, infidèle aux traditions de ses aïeux les plus reculés et les plus illustres ne cherchait plus que dans la faveur royale sa gloire et sa vie ; le clergé lui-même rougissait de ces siècles que ses propres écrivains qualifiaient de barbares, et où, cependant, l'Eglise avait été si forte et si florissante, si libre et si respectée, si obéie et si aimée.

Il est vrai, depuis trente ans, une réaction tout-à-fait favorable à l'égard du moyen-âge a eu lieu. Les plus grands écrivains de notre époque et les savants les plus érudits ont travaillé à sa réhabilitation. Mais, dans ces derniers temps, le cri de guerre contre cette époque a retenti dans les rangs anti-catholiques ; on a senti que les travaux qui avaient été faits en faveur du moyen-âge, avaient servi grandement la cause de l'Eglise, seule principe de tout ce qui a été, dans ces siècles, digne d'admiration. On a donc recommencé l'attaque. Tout récemment un journal français, qui a la plus grande vogue, le *Journal des Débats* disait : " Cet abominable moyen-âge, la honte de la civilisation et le déshonneur de l'esprit humain. " La *Revue de l'Instruction Publique* a osé dire : " Tout ce qui se nourrit de fiel et de haîne contre la liberté, contre le progrès, contre la tolérance, se met sous le couvert de ce bon vieux temps." Ces dernières paroles ont eu dans ce pays un écho qui a retenti à nos oreilles.

Eh bien ! il faut élever la voix contre cette mauvaise foi et cette ignorance, ces deux grandes propagatrices de l'erreur en tout ordre de choses. Il faut affirmer hautement ce qui est nié. Je le dis donc : à l'époque dont je me suis constitué le défenseur, l'intelligence a exercé son domaine sur la société : dans les sciences, les lettres, les arts ont brillé de belles conceptions de l'esprit humain. Dans ces jours il y a eu, et constamment, de nobles luttes contre l'oppression Les cœurs battaient aussi alors au nom de liberté, et ce mot puissant brillait inscrit sur des drapeaux nombreux. Une grande force morale, plus grande peut-être qu'à aucun autre âge, animait la société, et si des maux, comme il s'en trouve dans toutes les annales, font souvent gémir l'historien de cette époque, celui-ci a souvent aussi à se féliciter d'avoir à décrire des scènes de bonheur et de prospérité.

Voilà, Messieurs, la thèse que nous nous sommes engagés de soutenir. A l'appui de notre opinion, nous venons présenter un ensemble de faits, qui nous paraissent propres à donner du moyen-âge une idée différente de celle que l'on a entretenu à son égard.

Messieurs, une exposition de faits est bien sèche par elle-même : elle ne se prête guère aux ornements de l'art oratoire : mais nous croyons qu'une déclamation, toute éloquente qu'elle fût, nuirait à notre thèse ; ce n'est pas, au reste, ce que nous cherchons ; le but de nos réunions, c'est la science. Et, la vérité, dont nous croyons être les organes, la vérité, tout simple que soit son langage, a toujours droit d'être entendue.

Rien de plus opposé à la vérité que l'opinion qui nous représente le moyen-âge, comme une période où le despotisme pesait de tout son poids sur les peuples infortunés, et où les idées de la liberté civile et politique étaient entièrement méconnues. Loin de là, la liberté fut, à certaines époques, sous quelques rapports, plus respectée qu'elle ne l'est peut-être aujourd'hui. Les nations germaniques qui ont peuplé l'Europe avaient apporté des idées d'indépendance naturelle auxquelles le christianisme joignit ses maximes sur la justice, qui, appliquée à l'ordre politique, n'est que la liberté. Les conquérants barbares se sont moins immiscés dans les affaires des peuples conquis que cela ne se fait aujourd'hui même dans les cas de cession pacifique. Les provinces soumises continuèrent de se gouverner d'après leurs lois et coutumes : le droit municipal romain subsista toujours dans le midi de la France. Le gouvernement absolu n'exista nulle part. A cette époque, dit un célèbre publiciste, M. Hurter, la puissance suprême n'était pas jalouse des droits des rangs inférieurs, et ne cherchait pas à les opprimer au moyen d'une organisation sociale, construite sur une théorie artificielle qui n'admet qu'un assemblage d'individus isolés. Le système féodal fut une nécessité des temps, et, d'ailleurs, une sauvegarde souvent très-utile contre les invasions. Au reste, il ne fut guère en usage dans toute son extension que pendant l'espace de deux siècles : l'Italie, l'Espagne, la France méridionale le connurent à peine. Ses terribles effets en Angleterre lors de la conquête furent bientôt paralysés.

Heureusement, dit Lord John Russell, il ne fut pas permis au système de pousser ses racines à une grande profondeur ; et le même écrivain fait observer nombre de causes diverses qui promptement firent revivre la liberté. L'ancien axiôme était : le sire ne doit pas moins au vassal que le vassal au sire. Et il fallait que le serf ne fut pas dans un état bien malheureux pour que Chateaubriand ait pu dire : " Le paysan serf demi-laboureur, demi-soldat, demi-berger, du moyen-âge était peut-être moins opprimé, moins ignorant, moins grossier que le paysan déchu des derniers temps de la monarchie absolue, c'est-à-dire, sous Louis XIV et Louis XV." On connait l'ordonnance de Louis-le-Hutin, proclamant la liberté naturelle de

tous les hommes, et abolissant le sauvage dans ses états. L'empereur de Russie a attendu jusqu'à ces jours derniers pour porter un ukase dans ce sens.

Cette puissance des princes et des barons, qu'on nous représente comme si tyranique et si violente, et qui le fut quelquefois, en effet, eut un contrepoids puissant dans la religion. Vous connaissez la trève de Dieu, qui mit le peuple à l'abri de toute violence depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin. Le clergé, si puissant alors, opposa un obstacle continuel à l'oppression. L'histoire du moyen-âge est remplie de faits qui ont mis cette vérité au-dessus de toute contestation. Le corps du clergé, dit Chateaubriand, dans ses *Etudes Historiques*, était constitué de manière à favoriser le mouvement progresseur, La loi romaine qu'il opposait aux coutumes absurdes et arbitraires, les affranchissements qu'il ne cessait de commander, les immunités dont ses vassaux jouissaient, les excommunications locales dont il frappait certains usages et certains tyrans, étaient en harmonie avec les besoins de la foule. Le clergé régulier était encore plus démocratique que le clergé séculier. Les ordres mendiants avaient des relations de sympathie et de famille avec les classes inférieures. Vous les trouvez partout à la tête des mouvements populaires. En chaire, ils exaltaient les petits devant les grands et rabaissaient les grands devant les petits. Le peuple travesti en moine, put braver la puissance de la terre, et aller faire faire la leçon aux terribles châtelains. La liberté eut toujours dans le religion un ardent défenseur, dont la parole ne fut presque jamais méprisée. St. Romuald forçant le doge Urséolo d'abdiquer la dignité qu'il avait usurpée, et obligeant l'empereur Othon III à faire, pieds nus, un long pélérinage, en punition de ses injustices ; St. Bernard domptant par sa parole foudroyante le féroce Guillaume, duc d'Aquitaine ; St. Antoine de Padoue allant reprocher sa cruauté au tyran Esselino, et le faisant trembler de tout son corps, voilà quelques traits de l'opposition du clergé aux vexations des princes. Mais des faits de cette nature se lisent à toutes les pages de l'histoire du moyen-âge, et montrent que rien ne fut moins libre que la tyrannie à cette époque.

Le clergé, en général, montra une indépendance admirable à résister à l'autorité perverse. Au concile de Poitiers, un anathème était lancé contre Philippe 1er, roi de France ; à peine la sentence fût-elle prononcée, que des hommes apostés lancèrent, du haut du jubé, une grèle de traits contre les evêques. Un clerc eut la tête brisée a côté des légats. Presque tous les pères demeurent immobiles : seulement ils ôtent leurs mitres : la vue de ces têtes vénérables et nues s'offrant à la mort, arrêta les pierres dans les mains des assas-

sins. Ce même Guillaume, que dompta depuis St. Bernard, avait été excommunié par l'évêque de Poitiers. Comme le pontife commençait la formule, le duc tire son épée ; il allait le frapper. L'évêque demande un moment de répit, se recueille et achève l'anathème : Frappe, dit-il ensuite, maintenant je suis prêt. Non, dit Guillaume, je vous enverrais en paradis. Cette défense du droit contre la force, qui caractérise le clergé du moyen-âge, se montre jusqu'au quinzième siècle, dans le dominicain Savonarole, qui, appelé par Laurent de Médicis sur son lit de mort, refusa de le confesser, à moins qu'il n'eût rendu la liberté à Florence.

Au reste, le clergé ne fut pas le seul à élever la voix contre la despotisme. La noblesse, et plus tard les communes, lui adressèrent d'énergiques remontrances. Et puis, la conscience des souverains faisait souvent entendre des reproches à leurs passions, et y mettait un frein solutaire. Henri II faisant pénitence au tombeau de sa victime, St. Thomas de Contorbéry : Philippe-Auguste ordonnant de distribuer 50,000 livres parisis pour dédommager ceux auxquels il aurait pu faire quelque injustice ; Richard-Cœur-de-lion demandant publiquement pardon de ses vices, et nombre d'autres traits de ce genre montrent que la tyrannie trouvait sous toutes les formes de puissantes digues. Le souverain n'exerçait son pouvoir qu'après avoir été sacré par l'Eglise. Là, il lui fallait faire, comme condition essentielle de l'obéissance qu'il pourrait exiger, un serment solennel d'observer les droits de la justice et de la religion ; serment qui lui était souvent rappélé et qui devait le ramener au devoir.

D'ailleurs les souverains se liaient souvent eux-mêmes par leurs déclarations. Charles-le-Téméraire déclare par un acte formel que les grands de son royaume pouvaient résister au roi par la force des armes, s'il requérait quelque chose d'injuste. Henri I, roi d'Angleterre, André II, roi de Hongrie, Suénon, roi de Danemark, Alphonse III, roi d'Aragon, reconnurent le même droit à leurs sujets. St. Louis rendant la justice à tout le peuple sous le chêne de Vincennes, St. Ferdinand qui ne voulant pas charger ses sujets d'impôts, disait : Je crains plus la malédiction d'une seule pauvre femme que toute l'armée des Maures ; Rodolphe de Hapsbourg qui, ne pouvant souffrir qu'on fermât l'entrée de son palais à qui que ce fût, disait : Je ne suis pas empereur pour être enfermé dans une cage. Ce ne sont pas des exemples uniques dans ces siècles, il s'en faut de beaucoup.

On parle de la tyrannie des princes du moyen-âge, mais combien de rois, d'empereurs, jouissent encore aujourd'hui d'une renommée de justice, de vertu, d'amour pour leur peuple. Et remarquez-le,

si le prince à cette époque était borné pour le mal, il était tout puissant pour le bien. Dans la longue suite des rois de France, combien de tyrans dignes de ce nom ?—Un seul, Louis XI. Que de sages et glorieux monarques l'Espagne offre en compensation de Pierre-le-Cruel ? Si l'Angleterre et l'Allemagne nous présentent plus souvent des princes violents et oppresseurs, ces pays nous font voir aussi la dignité des peuples qui se soulevaient contre une autorité tyrannique. Jamais, au moyen-âge, on n'aurait pu supporter ces monstres sous lesquels Rome se courba si servilement. Tibère, Caligula, Néron sont des princes impossibles sur une terre chrétienne. Et il a fallu cet affaiblissement moral qui signale l'époque de transition du moyen-âge aux temps modernes, pour qu'une grande nation ait pu se soumettre à la brutalité des mœurs, à la cruelle tyrannie, aux caprices religieux de Henri VIII. La fierté énergique du moyen-âge n'aurait jamais consenti à se laisser flétrir par un tranquille asservissement à un si ignoble tyran. Ainsi, pour résumer : au moyen-âge les abus du despotisme ne furent pas, à beaucoup près, aussi étendus qu'on l'a voulu soutenir, et l'autorité trouva un frein puissant dans la religion et les mœurs.

Non-seulement le despotisme était réprimé par les mœurs ; il l'était encore par les lois. Les constitutions des divers états, et le droit public resserraient dans des bornes étroites l'exercice de l'autorité souveraine, et lui montraient partout la déposition comme punition de ses fautes contre la religion et les priviléges des peuples.

Jetons un coup-d'œil sur les constitutions des principaux états de l'Europe. En Angleterre, le quatorzième article des lois de St. Edouard, publiées par Guillaume-le-Conquérant, portait que le roi était établi pour gouverner le royaume terrestre et le peuple du Seigneur, défendre l'Eglise contre ses ennemis, détruire et perdre entièrement les malfaiteurs, et que s'il ne le faisait, il devait perdre le titre de *roi.* Dans le serment qu'ils prêtaient, les seigneurs ne juraient fidélité qu'en ajoutant ces paroles : " Pourvu que tu reçoives mon service selon mes moyens, et que tu remplisses les conditions dont nous sommes convenus." On connait les conseils des *Witena gemat.* Tout acte législatif du roi devait obtenir l'assentiment de cette assemblée. Les libertés civiles et politiques que l'Angleterre obtint de bonne heure sont trop connues pour être rappelées. Et tout le monde sait aussi la résistance qui fut toujours apportée à l'exercice du despotisme dans cette contrée. Il suffit de mentionner les règnes de Jean-Sans-Terre, de Henri III, d'Edouard II et de Richard II.

Le pouvoir souverain avait été encore plus limité en France pendant longtemps. On connait les assemblées désignées sous le nom de Champ-de-Mars et de Champ-de-Mai, dans lesquelles se

décidaient tous les affaires d'intérêt national. Sous la seconde race, les lois après avoir été préparées par le conseil des clercs, étaient portées dans l'assemblé générale des Francs. Tout homme libre devait paraître dans ces assemblées où la loi était reçue et sanctionnée en quelque sorte par l'assentiment populaire. De là la maxime célèbre : *Lex ex constitutione regis et consensu populi.*

Aucun souverain ne fut plus libéral que celui qu'on appelait de son temps, le roi de l'Europe. Charlemagne convoqua plus de trente assemblées générales. Un capitulaire de 803 porte ces expressions remarquables : " Que le peuple soit interrogé sur les additions faites à la loi, et quand tous auront consenti, qu'ils les souscrivent et les confirment." On avait trouvé le moyen de faire participer la nation entière au vote des lois, c'était de les soumettre à l'adoption des assemblées que faisaient les comtes dans leurs domaines respectifs. Charlemagne fit signer par la nation l'acte qui réglait sa succession ; Louis-le-Débonnaire convoqua la généralité de son peuple, suivant son expression, à la fin de partager l'empire entre ses enfants. Le suffrage universel s'étant porté sur Lothaire pour la dignité impériale, cette unanimité fut regardée comme un signe manifeste de la volonté divine ; Lothairè fut reconnu empereur. Les deux frères, Louis et Pepin furent faits, l'un roi de Bavière, l'autre roi d'Aquitaine. Louis porta une espèce de charte dans laquelle il dit, en parlant des rois, ses successeurs : Si quelqu'un devient oppresseur des Eglises et des pauvres, ou exerce la tyrannie, et qu'il résiste aux avis qu'il lui seront donnés, la sentence commune de tous décidera ce qu'il faut faire de lui. Le droit de déposer les souverains fut exercé plusieurs fois sous les Carlovingiens qui n'élevèrent pas de réclamations.

Si nous considérons la liberté sous un autre rapport, nous la voyons faire des progrès rapides par l'affranchissement des communes. Celles-ci s'acquirent peu à peu les plus importants priviléges. Les villes se gouvernaient elles-mêmes, comme autant de petites républiques. La centralisation, cet instrument puissant du despotisme, ne fut pas connue du moyen âge. Chaque localité avait ses lois, ses priviléges, son administration particulière où le gouvernement avait peu d'influence. Et le roi était obligé de jurer la conservation de ces immunités. A la Rochelle, il faisait ce serment à genoux devant la corporation de la ville. Puis vinrent les Etats-Généraux, sans la convocation desquels les rois ne firent rien d'important. Point d'impôt sans le consentement de la nation. Ce principe était généralement admis dès lors. Nulle loi n'est légitime, si elle n'est consentie par celui qui doit payer ; nul n'est tenu d'obéir aux lois qu'il n'a pas consenties. Ces principes appar-

tiennent, dit M. Guizot, à l'école féodale. Au treizième et au quatorzième siècle, les maximes les plus libérales se trouvaient partout sur la nature du pouvoir politique. Le plus grand docteur au moyen-âge, St. Thomas d'Aquin, dont les écrits ont eu une si grande influence, a dit en termes formels : " La meilleure forme politique, est le gouvernement mixte, où il y a la monarchie, parcequ'il y a un roi qui préside ; l'aristocratie, parcequ'il y en a beaucoup qui participent au pouvoir à raison de leur mérite ; et la démocratie, parceque les hommes du peuple peuvent être élevés aux charges, et parceque l'élection de ceux qui gouvernent appartient au peuple ; et c'est, ajoute-t-il, le gouvernement qui a été établi par la loi de Dieu."

Entre les pays distingués par leur opposition à l'absolutisme, on remarque surtout l'Espagne, qui avait pour ainsi dire ses Etats-Généraux permanents dans ses conciles, assemblées mixtes où les seigneurs siégeaient avec les évêques pour les affaires politiques, et qui formaient un tribunal auquel le roi était soumis, et par qui il pouvait être déposé. Les Cortès héritèrent ensuite d'une partie de ces pouvoirs. En Espagne, tout le peuple se tenait pour noble ; ils n'avait pas payé ses franchises, il les avait toujours possédées. Le paysan sentait sa dignité. Le tribunal du grand justicier jugeait les causes qui s'élevaient entre le roi et les particuliers. Rien de plus indépendant que le serment d'obéissance des Arogonais ; " Nous qui, séparément, sommes autant que toi, et qui, réunis, pouvons davantage, nous te faisons notre roi, à condition que tu gardes nos droits ; sinon, non." On vit en Espagne des souverains déposés non-seulement à cause de leurs injustices, mais à raison du scandale de leurs mœurs, comme cela arriva à Henri IV, roi de Castille ; tant les peuples de cette contrée, si héroïques dans ces temps, avaient un haut sentiment de leur dignité. Au reste, les insurrections d'alors, faites souvent sans effusion de sang, n'avaient pas le caractère d'anarchie et de bouleversement social qu'ont présenté certaines révolutions modernes. On déposait le prince administrateur du pouvoir, qui l'exerçait contrairement aux lois de la justice et aux droits jurés ; mais la source divine de l'autorité était respectée, et l'ordre social était conservé.

Quant à l'Allemagne, le principe électif y eut toute sa force. Les droits écrits de Saxe et de Souabe nous montrent les bornes mises à l'autorité, et le cas où l'empereur pouvait être déposé. Le souverain s'obligeait par serment à observer ce que l'on appelait les capitulations impériales, qui assuraient les droits de l'Eglise et de la nation, et il déclarait formellement ses sujets déliés du serment de fidélité par leur inobservation. On voit ces capitulations jurées par Charles-Quint lui-même. Au reste, au moyen-âge et dans

l'Empire surtout, la déposition des souverains n'était pas laissée généralement aux sujets. Il y avait un tribunal suprême. C'était le Souverain-Pontife qui était le juge en dernier ressort, formellement reconnu comme tel par le droit public de tous les états de l'Europe à cette époque. Regardé comme le père commun des chrétiens et le vicaire du Christ,son autorité inspirait la plus extrême confiance. Ce recours à une autorité sacrée, placée au-dessus de tous les intérêts, pour vider les grandes querelles de la société, a été estimée par les esprits les plus élévés, chez les catholiques et chez les protestants, comme le plus haut degré où pouvait atteindre la théorie sociale et le chef-d'œuvre du droit politique. Je cite parmi les publicistes protestants : Leibnitz, Eichorn, Aneillon, Voigt, Ranke, et la plupart de ces savants historiens que l'Allemagne de nos jours nous fait admirer.

Permettez que je m'arrête sur un fait qui nous montre l'application du droit public dont je viens de vous parler La Germanie avait vu une suite de magnanimes souverains qui avaient fait sa gloire et son bonheur : Conrad I, Henri I, Othon-le-Grand, Henri-le-Saint. Mais, plus tard, monte sur le trône impérial le cruel et dissolu Henri IV. Les peuples gémissent de ses odieuses vexations. Ils jettent un regard sur le siége de St. Pierre. Là était assis le réformateur de la discipline ecclésiastique, l'immortel Grégoire VII. Il entend la voix des peuples souffrants, et au nom du droit qui le fait défenseur de la justice et de la liberté, il anathématise, après l'avoir inutilement averti, il anathématise le tyran. En vain Henri résiste : ses peuples révoltés le forcent à s'humilier. Il arrive à Canossa, passe trois jours devant l'Eglise de la ville dans les humiliations et la pénitence, et demande sa réconciliation avec Dieu et les hommes, promettant la paix et la liberté. Jamais le triomphe de la puissance morale sur la force matérielle n'avait été aussi éclatant qu'en ce jour, où le plus puissant prince du monde vint, à genoux, demander pardon au chef de la chrétienté de sa tyrannie envers ses sujets. Il oublia bientôt, il est vrai, ses promesses. Mais les plus grands malheurs fondent sur lui. Dépossédé du trône par son propre fils, il erre de ville en ville, demandant son pain. Il meurt et cinq ans entiers, son corps demeure sans sépulture chrétienne, tant était grande chez les peuples l'horreur pour le tyran qu'avait frappé la foudre de l'Eglise. Quelle leçon donnée aux Souverains ?

Que dire maintenant de l'Italie ? Ce fut le pays de la liberté, du moins de la république. Jamais celle-ci n'a eu un plus long règne qu'au moyen-âge. Les villes lombardes soutinrent un long et glorieux combat contre l'envahissement impérial. Et nommer Florence, Pise, Gènes, Vénise, c'est rappeler des états où la liberté ré-

publicaine fut mieux pratiquée qu'à Athènes et à Rome. Les annales de ces puissantes villes offrent à chaque instant les plus beaux traits de patriotisme; les droits du citoyen n'ont jamais été mieux counus que dans cette contrée. On peut lui reprocher même de les avoir exagérés, et d'avoir eu contre l'autorité une jalousie qui, en la rendant trop faible, ne lui permit pas de maintenir l'ordre et la tranquillité dans ces villes, qui détruisirent leur liberté par de fréquentes dissentions. A Milan, les hommes des dernières classes de la société venaient donner leur avis dans les délibérations publiques. A Bologne, le grand Conseil était de deux mille quatre cents membres, et le Conseil secret de six cents personnes, ce qui offrait un contraste assez frappant avec sa qualification. La durée des magistratures n'était pas ordinairement de plus de six mois. Le podestat, ou chef de la république, devait tous les mois entendre lire, en présence du Conseil, les clauses du serment qu'il avait prêté, et deux conseillers devaient se porter garants qu'il les remplirait fidèlement. Après l'expiration de sa charge, il devait répondre, devant un syndicat, à toutes les plaintes qui pouvaient s'élever contre son administration. Il y avait des villes qui ne le soldaient qu'après sa sortie de charge, lorsqu'il était prouvé qu'il n'avait manqué à aucun de ses devoirs, et qu'il ne devait d'indemnité à personne.

Après ces faits et nombre d'autres que je pourrais citer, qui peut encore appeler le moyen-âge une époque de despotisme et d'esclavage ? Qui donc pourrait encore sontenir que ce sont les philosophes du dix-huitième siècle qui ont révélé aux peuples leurs droits, et instruit les hommes sur la nature des gouvernements ? Non, les doctrines anarchiques de ceux-ci n'ont produit que le bouleversement des sociétés ,et par réaction, créé le despotisme sous une autre forme. " La liberté est ancienne, a dit Madame de Staël ; c'est le despotisme qui est nouveau." L'histoire entière est la confirmation de cette parole profonde.

Un mot encore sur un autre caractère social de cette époque. Non-seulement les peuples ne souffraient pas l'oppression chez eux ; ils la combattaient aussi chez les autres. Voyez le mouvement des nations occidentales au cri des chrétiens d'Orient. L'Europe entière quitte ses intérêts particuliers pour se dévouer à la délivrance des lieux saints. Les Croisades, c'est le plus sublime élan qui soit sorti du cœur des peuples. Mais indépendamment de ce grand fait qui, heureusement aujourd'hui, ne trouve plus d'esprits étroits pour le déprécier, combien d'autres traits montrent cette haîne de l'injustice et ce courage qui faisait voler au secours des peuples opprimés. " Comme un chasseur debout et armé, dit

le P. Lacordaire, écoute au pied d'un arbre de quel côté vient le vent, l'Europe en ces temps-là la lance au poing et le pied dans l'étrier, écoutait attentivement de quel côté venait le bruit de l'injure. Qu'elle tombât du trône ou de la tour d'un simple château, qu'il fallut passer les mers pour l'atteindre ou ne fournir que la course d'un cheval ; le temps, le lieu, le péril, la dignité n'arrêtaient personne. On ne calculait pas s'il y avait profit ou perte : le sang se donne pour rien, ou ne se donne pas. La conscience le paye ici-bas, et Dieu là-haut."

Je ferai maintenant une autre observation. [1] La liberté n'existait pas alors à l'état de théorie, de principe abstrait revendiqué pour l'humaniqué en bloc, pour tous les peuples, même pour ceux qui n'en sauront ou n'en voudront jamais user. Mais elle était un fait et un droit pour beaucoup d'hommes, pour un plus grand nombre qu'aujourd'hui. Elle était surtout beaucoup plus facile à conquérir et à conserver pour tous ceux qui savaient l'apprécier et la désirer.

A qui la liberté est-elle surtout nécessaire ? aux individus et aux minorités. Les uns et les autres la trouvaient dans les limites imposées par le contrôle réciproque des forces naturelles ou traditionnelles à toute autorité, à toute souveraineté quelconque. Ils la trouvaient encore et surtout dans l'heureuse multiplicité de ces états restreints, de ces souverainetés indépendantes, de ces républiques provinciales et municipales qui ont toujours été le boulevard de la dignité de l'homme, le théâtre de sa plus salutaire activité ; où le citoyen capable et courageux trouve bien plus de chances pour sa légitime ambition ; où il est bien moins effacé, moins courbé sous le niveau que dans les grands états.

Au moyen-âge, sans se préoccuper de l'égalité que personne alors ne rêvait ni ne réclamait, on avait le sentiment et l'usage de la liberté ; on avait su plus au moins la concilier avec l'autorité, tout comme la variété avec l'unité, tout comme le respect profond du droit individuel avec la force et la fécondité de l'esprit d'association. Aujourd'hui, le niveau du despotisme ou de la démocratie tend à abaisser toutes les têtes, et à avilir tous les cœurs. Autrefois les têtes se tenaient plus haut, et les cœurs possédaient cette liberté inviolable que donne l'honneur.

[1] Cette considération est empruntée à M. de Montalembert, *Moines d'occident*.

LA SCIENCE AU MOYEN-AGE.

Assurément personne ne prétendra que les connaissances fussent répandues dans le moyen-âge, même à ses plus belles époques, aussi généralement qu'elles le sont aujourd'hui ; mais il s'en faut de beaucoup que cet âge ait été celui de la barbarie et que la civilisation s'y soit perdue. Commençons, d'abord, par observer que les connaissances n'étaient pas générales dans la société antique. Elles ne se rencontraient guère que dans les premières classes. Je ne crois pas que les derniers rangs de l'ordre social, chez les anciens, aient été plus instruits que le peuple du moyen-âge ; on ne pourrait donc pas plus appeler celui-ci barbare que le peuple de l'antiquité. Les connaissances qui auraient pu se perdre sont celles que cultivaient les classes supérieures : c'étaient particulièrement les connaissances littéraires ; or, quelque belle qu'on prétende avoir été la littérature païenne, on avouera qu'elle n'a guère influé sur le bonheur des peuples ; la preuve s'en trouve dans l'affreux ordre moral et politique de la société ancienne.

Quoi qu'il en soit, ces connaissances et la culture des beaux arts disparurent en partie à l'invasion des barbares. Cela se conçoit. Des peuples ignorants et grossiers, armés d'une fureur incroyable de destruction, couvrent la surface de l'Europe ; toutes les institutions périssent ; les sources d'instruction ne coulent plus, elles sont taries. La société d'alors n'eut guère le loisir de se livrer aux lettres. Le premier soin de toutes les classes et de tous les individus, c'était de se mettre à l'abri des plus terribles ravages de l'invasion. Et celle-ci était-elle disposée à écouter les accents des lettres ? L'esprit de ces barbares ne connaissait d'autre beauté que la sauvage horreur des forêts, berceau de leur empire : leur cœur ne se ravissait qu'à l'aspect du sang, qui, inondant les plaines, rendait témoignage de leur valeur ; leur oreille ne s'ouvrait que pour frémir au retentissement de leurs armes, ou au bruit des empires tombant sous leurs coups.

Ce qu'il fallait leur enseigner d'abord, c'était la religion qui, seule, civilise. C'est ce que fit le clergé, seul corps de la société romaine qui fut resté debout ; et par l'aide de la Providence, qui voulait christianiser ces peuples, il y réussit facilement. Le clergé avait conservé les connaissances anciennes, et, de plus, il avait toutes celles que les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, les Pères de l'Eglise, si savants et si éloquents, lui avaient léguées. Il ne perdit ni les unes, ni les autres ; il conserva tout dans les monastères. Là, tout ce qui pouvait servir à perfectionner l'esprit hu-

main fut gardé avec le soin le plus scrupuleux. Un grand nombre de maisons religieuses furent occupées à transcrire les manuscrits des anciens Les règles monastiques de cette époque prescrivaient avec des détails minutieux le soin et la transcription des livres ; et, ce qui paraît supposer une quantité assez considérable de volumes, elles voulaient que deux religieux fussent chargés du soin de la bibliothèque. On voit par les ouvrages qui nous restent des sixième et septième siècle, que de grandes connaissances se trouvaient dans les écrivains nombreux de ces époques, et particulièrement dans St. Fulgence, Cassiodore, Grégoire de Tours, Fortunat, St. Isidore, St. Adhelme, le vénérable Bède, et Paul, diacre d'Aquilée. Du temps de Grégoire de Tours, à cause des relations commerciales de la France avec l'Asie, les langues orientales étaient enseignées dans les écoles de Paris. Au sixième siècle, quand le roi Gontran entra à Orléans, la jeunesse de cette ville le complimenta en vers syriaques, hébraïques et latins. Les connaissances, renfermées d'abord dans les monastères et propagées par les écrivains du temps, durent se répandre surtout dans les contrées qui furent plus tranquilles. C'est ce qui se vit particulièrement en Irlande qui, pendant plusieurs siècles, fut exempte d'invasion. Aussi cette île offre à cette époque un état scientifique que j'oserais appeler brillant. De toutes les parties de l'Europe, on venait s'instruire aux célèbres écoles qu'elle renfermait. C'est à l'Irlande que l'Angleterre doit, en grande partie, sa science et sa civilisation ; dette de douze siècles, que l'oppression n'a point acquittée. Oh ! n'a-t-il pas à regretter, le noble fils d'Erin ces jours où sa patrie, reine de la science, voyait les diverses nations accourir dans son sein pour recevoir la lumière et y apporter des richesses. Des jours différents sont venus ; mais, du moins, le génie et le cœur n'ont jamais abandonné la plus belle fleur de la terre, la plus belle perle de la mer, et naguère l'Irlande, sur son lit de tortures, pouvait encore sentir son noble cœur tressaillir de gloire aux accents de la lyre de Moore, et aux paroles magiques du plus puissant orateur populaire qui fut jamais.

A l'époque dont je parle, les sciences ecclésiastiques, l'histoire profane, la poésie se cultivaient partout. Les écoles savantes des monastères étaient fréquentées par une nombreuse jeunesse. On voit par les écrits de St. Boniface et de St. Adhelme, que les religieuses étudiaient le latin, et il y a un certain nombre d'ouvrages écrits par elles dans cette langue avec élégance.

Tout le monde connait les efforts couronnés de succès que Charlemagne fit pour répandre les lettres dans son vaste empire. Le célèbre Alcuin, qu'il fit venir de l'Angleterre, pour lui aider dans cette grande œuvre, était un prodige de science. Par ses soins une

instruction élevée se répandit bientôt rapidement. Est-il rien de plus beau que de voir le puissant empereur, faisant rassembler des enfants de toutes les classes de la nation, et, avant de partir pour ses conquêtes, leur assignant ce qui devait être la matière de leurs études, puis, au retour, allant les examiner, faisant passer à sa droite ceux qu'il trouvait instruits, et à sa gauche ceux qui ne l'étaient pas, promettant aux premiers les charges, les dignités de l'empire, et menaçant les autres, quelque nobles qu'ils fussent, de ne jamais rien leur accorder, s'ils ne se hâtaient par leur application de réparer leur négligence.

Les papes Eugène II et Léon IV secondèrent le mouvement imprimé aux études par Charlemagne. Dans le concile de Rome, en 846, il est ordonné à tous les évêques et à tous les curés d'instituer des maîtres qui puissent enseigner les arts libéraux et la doctrine du salut.

Partout on voit, à cette époque, les monastères, si nombreux alors, remplis de bibliothèques. D'après les écrivains du temps, le couvent qui n'en aurait pas possédé une, aurait été une monstruosité. On disait proverbialement, qu'un arsenal n'est pas plus nécessaire aux gens de guerre, que ne l'est à des religieux une bibliothèque. Ces bibliothèques étaient quelquefois fort considérables pour ces temps où l'on ne connaissait pas l'imprimerie : 3,000 volumes furent brûlés à l'abbaye de Croyland ; celle de Novalaire avait 6,000 manuscrits, et celle de St. Vincent, à Lyon, passait pour en avoir 11,000. Qu'on se souvienne toujours que les monastères étaient des écoles et qu'ils répandaient aussi au dehors la science qu'ils possédaient. Le célèbre écrivain allemand Schlegel a fait voir que depuis le temps de Charlemagne, les manuscrits furent multipliés dans l'occident avec plus de profusion qu'ils ne l'avaient été dans les temps les plus reculés de l'antiquité.

Au reste, les écrivains judicieux ne manquaient pas à cette époque du dizième et du onzième siècle, si décriés ; on peut nommer entr'autres Loup de Fervières, Hincmar de Rheims, Flodoard, Fulbert, Ives de Chartres, Lanfranc, St. Pierre Damien, et Gerbert, plus tard Sylvestre II si célèbre par ses connaissances en tout genre, à qui on a attribué l'introduction du chiffre arabe en France, et l'invention de l'horloge à balancier. Les écoles de ces temps sont célèbres ; il suffit de mentionner celles de Fulde, de S. Gall, du Bec, de Corbie, de Trèves, d'Autun, de Laon, de Strasbourg. Dans ces écoles et dans mille autres, moins renommées, toutes les classes étaient admises : on enseignait les sept arts libéraux que l'on classait ainsi : la grammaire, la dialectique, la rhétorique, l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie : l'enseignement se

couronnait par la théologie. Guibert de Nogent, auteur du célèbre ouvrage, *Gesta Dei per Francos*, qui vivait à la fin du onzième siècle, assure que de son temps, il n'y avait pas en France une ville, ou même un bourg, qui ne possédât une école où les personnes, même de basse extraction, pouvaient se faire instruire.

Mais voici que s'élèvent avec le douzième et le treizième siècle ces universités qui répandent partout la science avec éclat, et impriment aux esprits une activité extraordinaire. Les papes créent à chaque instant quelque nouveau foyer d'instruction de cette espèce, et pour ne rappeler que les plus célèbres, je nomme les universités de Paris, d'Oxford, de Salamanque, de Bologne, d'Upsal, de Lisbonne dont la gloire fut si grande dès cette époque. Cette période du moyen-âge est une de celles où l'esprit humain s'est élevé à une plus grande hauteur, et où la vie intellectuelle eut une plus grande énergie. Rien n'égale l'ardeur de ces discussions qui s'élèvent alors sur les plus importants points de la religion, de la métaphysique et de l'ordre social, et qui furent toutes traitées avec une grande profondeur de vues et une merveilleuse subtilité. Non, certes, ils n'étaient pas barbares et incultes ces siècles, où, malgré les obstacles qu'elle devait rencontrer avant la découverte de l'imprimerie, la science fut recherchée et trouvée par tant d'intelligences. Non, ils ne furent pas barbares ces temps, où parurent un St. Anselme dont la dialectique rappelle Aristote et le style Platon, et un St. Bernard, qui confondit avec tant de force et de science toutes les erreurs de son temps, et qui, pour l'éloquence et l'onction du style, n'a, je le dis hautement, aucun écrivain à redouter parmi ceux des plus beaux siècles littéraires anciens et modernes.

Et quel siècle que celui de St. Louis! pour la science, les hautes productions de l'esprit humain, les merveilles de l'art, il peut réclamer une place brillante à côté des siècles de Périclès et d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV. Pour ne parler ici que des génies philosophiques, alors paraissait St. Bonaventure, dont les contemplations sublimes sur les rapports entre l'ordre naturel et surnaturel, montre un génie si élevé, dans cette science si belle, la philosophie mystique. Alors Vincent de Beauvais donnait son *Speculum*, encyclopédie dans la force du terme, qui forme quatre-vingt deux livres, divisés en plus de neuf mille chapitres, équivalant à soixante-et-dix volumes in-8° ordinaires. C'est le résumé de toutes les connaissances du moyen-âge, et si l'on y voit beaucoup d'erreurs que le temps a relevées, ce recueil montre néanmoins combien alors les connaissances étaient variées, et comme l'on cherchait à pénétrer tous les secrets de la nature morale et

physique. Alors Roger Bacon réhabilitait et sanctifiait les sciences naturelles, classifiait toutes les connaissances, proposait la réforme du calendrier, accomplie trois siècles plus tard; ce puissant génie renouvelait les miroirs ardents d'Archimède, et prédisait, s'il n'accomplissait pas, les grandes découvertes des temps modernes, la poudre à canon, le télescope, le microscope, les aérostats, l'emploi de la vapeur appliquée à la navigation. Le nom de cet homme, dont l'esprit de découverte excitait la vive admiration de Cuvier, doit briller de la gloire de ceux de Newton et de Leibnitz. Alors Albert-le-Grand, étonnait tellement par les prodiges de sa science et ses inventions merveilleuses, qu'on l'appelait le miracle de la nature et la stupeur de son siècle. Ses leçons attiraient un si grand nombre d'auditeurs, qu'il était obligé de professer en plein air. Le nom d'Albert-le-Grand, revêtu de je ne sais quoi de magique, s'est conservé jusque dans le peuple de nos jours.

Et, maintenant, que notre admiration s'incline devant ce disciple d'Albert, dont les mugissements, suivant l'expression de son maître, devaient être entendus par tout le monde. Quelle plus vaste intelligence a donc brillé pour éclairer la terre que celle de cet ange de l'école, esprit en quelque sorte infaillible, dont la parole est la plus haute autorité humaine qu'on invoque aujourd'hui encore, dans toutes les questions de la métaphysique, de la morale et de l'ordre social; oracle suprême de la théologie, qui a fait dire au pape Jean XXII qu'il a plus éclairé l'Eglise que tous les docteurs ensemble, et que l'on profite plus en une année avec ses livres que pendant toute une vie avec les livres des autres, et dont un des plus forts esprits de ce siècle, Lacordaire, a dit: "Quand on a étudié une question même dans de grands hommes, et qu'on recourt ensuite à cet homme-là, on sent qu'on a franchi plusieurs orbes d'un seul coup, et que la pensée ne pèse plus." A l'âge de quarante-un ans, après avoir tout embrassé dans ses vastes études, et avoir publié divers ouvrages, il conçut le projet d'une grandiose synthèse des sciences morales, où serait dit tout ce qui peut se savoir de Dieu, de l'homme, et de leurs rapports: neuf ans après avoir conçu cette pensée, la mort le surprenait; mais il avait écrit la *Somme Théologique*, œuvre surhumaine, où le génie d'un seul homme a pénétré dans les profondeurs des questions les plus difficiles et les plus importantes. Ce livre à la main, le treizième siècle appelle les intelligences les plus fortes des siècles modernes, et leur demande de venir apporter un monument qui puisse être mis à côté de celui de Thomas d'Aquin.

Que de noms, quoique moins célèbres, ont illustré par des écrits, cette époque de science et de génie. Les écrivains du treizième et

du quatorzième siècles sont très-nombreux. Dans cette collection connue sous le nom d'*Histoire littéraire de la France*, les notions sur les écrivains de ces deux siècles remplissent, à elles seules, six volumes in-4°. On est surpris, dit le savant Hurter, de la richesse étonnante d'ouvrages de tout genre et du grand nombre de génies remarquables que présente cette époque. Ce n'était pas seulement la théologie et la philosophie qu'on étudiait alors : le droit avait aussi d'illustres docteurs ; l'enseignement de la jurisprudence attirait à Bologne, à Padoue, à Pise, à Orléans, une jeunesse nombreuse. La législation n'eut peut-être jamais une plus belle période. D'un côté, les papes, organes suprêmes de la foi et du droit, donnaient au code canonique tous les développements que comportaient les progrès toujours croissants de la civilisation. De l'autre, on voyaient naître ces belles législations civiles, les *Miroirs* de Saxe et de Souabe, les *Etablissements* de St. Louis, les *Assises* de Jérusalem. En même temps, la médecine florissait dans les métropoles de Montpellier et de Salerne. Guillaume de Tyr et Jacques de Vitry écrivaient l'histoire comme les anciens, et un autre genre historique apparaissait dans l'idiôme moderne, sous la plume naïve et charmante de Ville-Hardouin, de Joinville, et, plus tard, sous celle plus attrayante encore de Froissart.

Et ne croyez pas que le travail scientifique, dont je vous ai donné une esquisse si imparfaite, ne fut qu'à la sommité de la société : il était chez tous les peuples, dans toutes les classes. Je vous ai dit que des écoles étaient ouvertes dans tous les couvents, qu'il y en avait d'attachées à toutes les églises paroissiales. Le couvent de St. Benoit sur Loire avait cinq mille écoliers ; les deux universités de Bologne et d'Oxford contenaient, l'une, douze mille élèves, l'autre, trente mille ; et la plus fameuse qui fut jamais, celle qui attirait les élèves de toutes les parties de l'Europe, qui vit étudier et professer dans son sein Albert-le-Grand, St. Bonaventure et St. Thomas, l'université de Paris, a eu une gloire bien supérieure à celle de l'école d'Athènes et d'Alexandrie, et même à celle qu'elle possède aujourd'hui. Au quatorzième siècle, elle avait dans la ville vingt-deux colléges, sans compter les écoles des ordres religieux.

Voulez-vous avoir une idée du nombre de ceux qui puisaient l'instruction dans cette capitale des sciences et des lettres, écoutez ce que rapportent les écrivains du temps. Les maîtres et les étudiants de Paris étaient si nombreux que, lorsqu'ils allaient en procession à St. Denis, les premiers étaient rentrés dans l'église de l'abbaye, quand les derniers étaient encore dans l'église des Mathurins à Paris, c'est-à-dire, à la distance de deux lieues et

demie environ. Il y eut jusqu'à cinq mille gradués à la fois dans l'université ; dans une occasion, celle-ci promit d'envoyer vingt-cinq mille écoliers pour augmenter la pompe d'un convoi ; dans un temps elle compta quarante mille élèves.

Laissant de côté une multitude d'autres faits, je m'arrête; mais quand on a étudié un peu l'histoire du moyen-âge et qu'on entend appeler cette époque l'âge de l'ignorance, on sourit de pitié, et l'on voit qu'une telle inculpation ne s'explique que par la profonde ignorance de ceux qui la font.

Il ne me reste plus qu'à dire que non-seulement les connaissances étaient très-répandues au moyen-âge, mais que, de plus, la science était saine et profonde. Elle s'appuyait sur la doctrine sacrée, qui donnait une base certaine à ses principes, et la préservait de ces écarts qui entraînent la société dans les plus funestes erreurs. En même temps, la religion lui ouvrait de vastes horizons où son regard découvrait les plus magnifiques aspects dans les diverses sphères de l'ordre intellectuel.

Aujourd'hui, les théories, qui font abstraction de la vérité révélée, n'ayant aucun fondement solide, sont toujours à recommencer. Aussi chaque phoilosophe, chaque publiciste a la sienne. La science est arrêtée dans sa marche vers la vérité, par cette variété de doctrines qui souvent se combattent sur les points les plus essentiels, et elle tombe dans les excès les plus déplorables. Jamais au moyen-âge on n'aurait vu surgir ces systèmes extravagants sur le monde, l'homme et la société, qui sont la honte de notre siècle. A l'époque dont je parle, l'esprit humain, par suite de l'éducation qu'il recevait, était plus fort, plus sain, plus élevé : l'atmosphère intellectuelle, dans laquelle vivait la société, était plus pure, plus lumineuse, plus céleste. Quand on compare les écrivains qui ont traité au moyen-âge les questions métaphysiques, morales, sociales, avec ceux de notre époque qui ne se sont pas inspirés du même esprit religieux, on se rappelle les paroles du plus grand génie littéraire de notre siècle : " De petits hommes se promènent comme des pygmées sous les hauts portiques des monuments d'un autre âge : on les prendrait, non pour les fils, mais pour les baladins de la grande race qui les a précédés." [1]

J. S. Raymond, Ptre.

(*A continuer*).

1 Châteaubriand. *Génie du Christianisme.*

LE CONCOURS DE POESIE

A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

Les vingt années qui viennent de s'écouler nous ont donné les prémices d'une littérature nationale. Ce doit être pour tous un sujet de joie et de légitime orgueil ; car, quelles que soient les destinées de la race française en Amérique, qu'elle ait pour mission, ainsi qu'on l'a écrit, de diriger le mouvement général des idées, ou quelle demeure sans influence, isolée et comme perdue au milieu des autres races, toujours il sera glorieux pour nous, Canadiens, de n'avoir pas laissé dégénérer, sur les bords du St. Laurent, ce noble esprit français, que l'histoire nous présente voué, dès l'origine, au culte de la poésie et de l'éloquence.

D'ailleurs, la création d'une littérature nationale répondait à un besoin de notre société. Séparés de la France à une époque où la France elle-même se séparait de Dieu, nous avons grandi loin d'elle et sans passer par ses révolutions, en suivant les lois de développement que la Providence nous avait marquées, en gardant les vieilles traditions, l'esprit de foi et les vertus sociales de nos pères. La France, qui a perdu ces biens, ne peut donc nous fournir tout l'aliment de notre vie intellectuelle. Il nous faut aussi une littérature propre, qui soit l'expression de nos idées et de nos mœurs, et qui puisse à son tour réagir sur elles. Aujourd'hui que tout le monde sait lire et veut lire, on voit de suite quelle peut être la force d'une telle littérature, pour défendre le peuple canadien contre l'influence des idées nouvelles, et pour lui conserver son caractère primitif de simplicité et de grandeur.

Mais bien des obstacles s'opposent au progrès des lettres en Canada ; et le moindre n'est pas, sans doute, cette répugnance que l'on éprouve généralement pour le travail sérieux de l'écrivain. On lit beaucoup parmi nous, mais on écrit le moins possible ; sauf, une vocation toute spéciale et bien rare, il n'y a guère que le devoir ou le besoin impérieux qui puisse déterminer à prendre la plume. Il résulte de là, qu'une foule de talents se perdent ignorés, ou du moins ne vont jamais jusqu'au bout d'eux-mêmes. La cause du mal est facile à savoir : c'est qu'il est plus paresseux et plus doux de lire que d'écrire, selon l'expression de Talleyrand ; l'un n'est qu'un plaisir sans fatigue, l'autre demande un effort qui coûte à la nature ; et cet effort est plus pénible encore dans un pays comme le nôtre, où le plus souvent on est obligé de prendre sur ses loisirs le temps que l'on consacre à la culture des lettres.

Il faut donc stimuler l'écrivain. Mais quels seront les mobiles assez puissants pour éveiller ou rappeler à eux mêmes des talents qui s'ignorent ou s'oublient ? Il n'en est pas d'autres que l'intérêt et la gloire. La gloire peut suffire, mais du moins faut-il la donner assez grande, assez belle pour qu'elle puisse tenter et satisfaire une légitime ambition.

C'est dans cette pensée que nos compatriotes d'origine britannique fondaient, en 1864, un concours annuel de littérature anglaise, à l'Université McGill.

Il était réservé à l'Université Laval de réaliser pour nous cette heureuse idée.[1] C'est la gloire de cette institution de comprendre les besoins du pays, et de travailler à les satisfaire dans toute la mesure de ses ressources. A son origine, pour conjurer un grave danger social, la déchéance des professions libérales, elle s'était proposé de relever le niveau des études et de protéger la moralité des étudiants : et ce double but elle l'a poursuivi, depuis quinze ans, à travers les obstacles et en dépit de tous les sacrifices, avec une persévérance digne de tout succès. Aujourd'hui elle étend son action, elle complète, pour ainsi dire, son œuvre première, en accordant ses hautes faveurs à la littérature canadienne. Ainsi, elle prouve une fois de plus que rien de ce qui intéresse l'honneur national ne saurait lui être étranger, et elle nous habitue à tout attendre de sa magnificence, et de son dévouement à la patrie.

Le nouveau concours est un appel au travail sérieux, partant, un gage de succès et de gloire pour notre littérature. Il est vrai qu'il

1 Les journaux ont fait connaître le concours de poésie française et ces conditions. Les premiers lauréats ont été couronnés en septembre dernier ; le sujet du concours était : *La découverte du Canada*. Le sujet de l'année courante a pour titre : *Les Martyrs de la foi en Canada*.

n'embrasse encore qu'une branche des lettres, mais il s'étendra sans doute aux autres, pour stimuler tous les talents, pour couronner tous les nobles efforts. La poésie reçoit les premiers honneurs, c'est justice ; mais il est juste aussi qu'en montant sur le trône, elle tende la main à ses sœurs, l'éloquence et l'histoire, pour les placer à côté d'elles.

Je dirai même une autre espérance, un rêve, si l'on veut, car je suis de ceux qui aiment à rêver pour l'Université Laval un glorieux avenir. Cette Faculté des Arts qui devient aujourd'hui un foyer d'émulation littéraire, ne pourrait-elle pas, un jour, rallier autour d'elle l'élite de nos écrivains, et nous donner, sur les rives du St. Laurent, comme le spectacle d'une autre académie française ?...

Je ne reconnais à personne, pas même à une académie, le privilége de former des poètes et des orateurs ; mais j'aime à croire à l'influence heureuse d'une société d'hommes distingués, unis dans les mêmes principes catholiques, aspirant à un même but, la gloire des lettres, et capables de diriger le goût par le précepte et l'exemple à la fois. Si un pareil corps se formait jamais parmi nous, voici les trois grandes choses qu'il pourrait accomplir, pour assurer à notre littérature un développement complet, régulier et constant : consacrer en ce pays l'alliance de la religion et des lettres, alliance nécessaire, surtout pour cette terre de foi où presque toutes les grandes œuvres ont été le fruit d'une pensée religieuse ; veiller au dépôt des traditions littéraires que nous a léguées le dix-septième siècle, et préserver nos écrivains d'un funeste entraînement vers les nouveautés romantiques ; purifier notre langue de tout alliage étranger, et nous rendre le bel idiome français de nos pères, la langue de Racine, de Fénélon, de Bossuet !

Quoiqu'il en soit de ces rêves chimériques ou de ce légitime espoir, quand l'Université Laval fonde parmi nous un concours de poésie nationale, elle mérite bien de son pays ; car elle fait une belle œuvre, j'oserai dire, une bonne œuvre. La poésie, disait Fénélon, est plus utile et plus sérieuse que le vulgaire ne le croit. On la confond souvent avec l'art d'aligner des phrases et d'entrelacer des rimes ; mais c'est lui faire injure. Autant l'ombre s'éloigne du corps, autant la poésie diffère de la versification. De ces deux choses, l'une est presque un jeu de mots, stérile par lui-même ; l'autre est la fleur la plus exquise de l'esprit, avec la forme la plus belle du langage humain. Le froid rimeur se morfond sur des mots, mais le poète a des ailes : il vole jusqu'aux plus hautes régions de la pensée et du sentiment.

La poésie véritable est digne de notre respect ; car elle est chose sacrée, elle vient de Dieu. Les anciens l'avaient pensé. Les

chantres épiques, dit Platon, [1] ne doivent pas à l'art ; mais à une flamme céleste, à un dieu, les belles créations de leur génie. Ciceron dit de même des poètes qu'un souffle divin les inspire : *divino spiritu afflari.* [2] C'est ainsi que les maîtres de la sagesse antique confirmaient les gracieuses fictions qui représentaient les Muses, pendant le sommeil du poète, touchant son front d'une baguette d'or et déposant sur ses lèvres des gouttes de miel pur comme l'ambroisie. La vérité, cachée sous ces fleurs, a été proclamée par l'Esprit-Saint lui-même, quand il a dit par la bouche d'un apôtre : *Omne datum optimum et omne donum perfectum, de sursum est, descendens a Patre luminum ;* Jacob, I. 17.

Oui, le doux parler, ce don ravissant qui distingue le poète, vient de Dieu. En effet, comment se produit le phénomène de l'inspiration poétique ? Il naît d'un vif sentiment du beau qui exalte et transporte l'âme. Or, toute beauté physique ou morale n'est qu'un rayon de la beaute incréée, une ombre de la gloire divine. Le Verbe, qui illumine par la raison tout homme venant en ce monde, reflète aussi ses splendeurs dans les merveilles de la nature et les beautés de l'ordre moral ; et quand la présence divine se fait sentir à l'homme de quelque manière, il éprouve un tressaillement que la créature seule serait incapable de produire. C'est alors que l'âme tendre et délicate du poète, agitée en ses fibres les plus intimes, frémit et vibre comme sous un souffle mystérieux, en même temps qu'elle est toute pénétrée de lumière et de chaleur : le cœur se dilate, l'imagination s'échauffe et s'élève ; tout objet qui frappe le regard, s'illumine, se transfigure ; un monde nouveau se découvre, où clartés, harmonies, parfums ravissent l'âme et font déborder le chant des lèvres. Tel est le poète ; il ressemble à la Sybille antique, qui n'avait de voix et d'oracles que sous le souffle de son dieu : *Deus, ecce deus.* [3]

La poésie vient de Dieu et va à Dieu. Il y a, au fond de toute âme, un ressort secret qui élève l'esprit et le cœur : de là, les aspirations vers le vrai, les élans vers le beau, les généreuses ardeurs pour tout ce qui est grand et sublime. Plus que tout autre, le poète est travaillé par une force d'en haut. Toutes ses facultés, vive intelligence, sensibilité exquise, ardente imagination, voilà comme des ailes qui le soulèvent sans cesse et le portent vers l'idéal. Pour lui, les beautés les plus vives de la nature et de

1 Dialogues de Platon : *Ion*, ou *De la poésie.*

2 Ciceron : *Pro Archiâ.*

3 Virgile Enéide, VI.

l'âme humaine ne sont qu'un point d'appui pour s'élancer plus haut... Où tend ce continuel essor ? Vers le ciel, vers Dieu, vers le Soleil—*ardens et lucens*—qui luit dans le lointain de l'infini, mais dont un seul rayon, si faible qu'il soit, suffit pour allumer la flamme sacrée de l'inspiration. On se plaint que le poète est volage ; mais ne voit-on pas que, s'il voltige ici-bas de fleur en fleur, sans pouvoir s'arrêter sur aucune, c'est qu'une force irrésistible l'attire au ciel vers le meilleur et le plus parfait : il tend vers Dieu, même à son insu. Sans doute, il est faible ; il peut se laisser séduire par de fausses lueurs, allumées sur l'écueil. Il est libre aussi : il peut se détourner de la lumière pour diriger son essor vers les sombres rayons du mal ; mais, a dit un poète :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Victor Hugo, Lamartine, et tant d'autres ! Anges tombés, vous marchez dans la région des ténèbres, mais vous vous souvenez parfois des cieux ! à travers l'ombre épaisse, votre poésie donne encore quelques rayons de sa splendeur d'autrefois. Vous souffrez dans le mal, et vous avez la colère au cœur, le blasphème à la bouche : mais ces douleurs, mais ces blasphèmes, ces efforts contre Dieu, sont encore le témoignage du poète naturellement religieux !

Ainsi, comme l'a dit un philosophe, la poésie est chaste et pieuse par essence : elle est donc utile aux hommes et peut servir à les rendre meilleurs. Ce n'est pas en vain que les anciens désignaient sous un même nom, *vates*, le poète et le prophète ; car, l'un et l'autre ont une même mission à remplir : faire connaître et aimer la sagesse, la vertu, la religion. Oui, tel est le privilége du vrai poète : quand il revêt de ses fleurs les vérités morales, il leur donne un charme qui captive les esprits et les cœurs. Les peuples mêmes les plus barbares n'y sont pas insensibles, dit Fénélon. La poésie peut adoucir leurs mœurs et parfois, comme la musique, les amener à la vertu par un attrait doux et puissant. C'est cette influence que les poètes eux-mêmes ont chantée, quand ils représentaient Orphée apprivoisant les lions et les tigres, Amphion remuant les pierres aux doux sons de la lyre. Ces riantes fictions ne sont pas des mensonges, mais bien d'ingénieuses allégories pour faire comprendre quel est le pouvoir de la parole animée par les vives images, par les grandes figures et par le charme de l'harmonie. [1]

1 Fénélon.

Quand le poète chante Dieu et la vertu, il ajoute à la religion des peuples ; quand il chante les souvenirs glorieux, les belles actions et les grands hommes, il allume dans les cœurs comme un foyer d'héroïsme, qui promet de nouvelles gloires à la patrie.

Laissons donc chanter le poète ! le vrai poète, qui garde sa muse chaste, sans l'asservir à l'erreur ni au mal. Avec le prêtre qui parle de l'autel ou de la chaire sacrée, c'est au poète de protester contre les faux prophètes qui prêchent le matérialisme, qui voudraient nous ravir notre âme, notre Dieu, notre ciel ; effacer tous nos titres de gloire, et la noblesse de notre origine et la grandeur de notre destinée !

C'est au poète de rappeler aux hommes qu'ils ne vivent pas seulement de pain, mais de toute parole divine. Notre siècle, esclave du confortable, voudrait mettre au service du corps toutes les intelligences et tous les bras qui travaillent. Il semble, à voir le monde, qu'il n'y ait pour l'art d'autre besoins à satisfaire que les exigences toujours croissantes du luxe et de la volupté... Pourtant il faut un peu de poésie à l'homme !... Sur cette terre d'exil, dans la prison du corps, l'âme, le meilleur de nous-même ! l'âme soupire après le bonheur ; elle l'appelle avec une force indicible, une ardeur incessante et toujours nouvelle ! Mais le cœur humain est si grand, que tous les biens terrestres ne sauraient le remplir. En vain demande-t-on le bonheur aux plaisirs, aux honneurs, à la science : les plaisirs ne laissent après eux que le dégoût et l'amertume, quand ce n'est pas le remords ; les honneurs fatiguent de leur éclat même ; la science ne peut dissiper toutes les ombres de l'esprit, et moins encore, combler le vide du cœur. Toujours trompé dans son espoir, alors l'homme se plait à chercher dans ses rêves ce que la réalité ne saurait lui offrir. Il voudrait au moins saisir une ombre de cette félicité qui le fuit toujours ; et si parfois il lui semble l'entrevoir, comme il s'y repose avec amour, comme il met toutes ses délices à la contempler ! La poésie procure cette jouissance ; elle donne ce bien idéal *qui attire toute âme et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !* C'est vraiment une musique intérieure, et comme un écho du ciel pour reposer, consoler, réjouir cette pauvre âme fatiguée des vains bruits de la terre... Voilà le secret du charme impérissable qui s'attache à la grande poésie et lui assure une fraîcheur éternelle.

Laissons chanter le poète. Du moins gardons-nous d'étouffer sa voix sous les rires et les sarcasmes d'une critique impitoyable. Si la muse est timide et faible encore, il faut lui tendre la main pour affermir ses pas, et lui aplanir le chemin si difficile qui conduit à la gloire. La gloire, récompense des nobles travaux, ah ! ne

l'envions pas au poète, car il la partage avec nous ; il n'est pas un rayon de son auréole qui ne rejaillisse sur la patrie et n'ajoute un reflet nouveau à l'honneur national.

D'ailleurs, ne faut-il pas des poètes à cette terre du Canada, si privilégiée pour la poésie ? Quelle nature se déroule partout au regard ! voyez seulement notre grand fleuve, avec son cours majestueux, ses cascades murmurantes, ses îlots, frais oasis, ses lacs vastes comme des mers ; puis, tout le long de ses bords, des rocs sauvages ou de riants côteaux, des bois touffus, ou des champs fertiles, où règne, sinon l'âge d'or, du moins *laurea mediocritas*. Heureuses campagnes ! plus heureuses encore, si le luxe n'y venait pas corrompre la simplicité des mœurs anciennes... Et ce grand théâtre, où se passe notre vie, voyez comme la Providence a soin d'en varier les décors ! Aujourd'hui ce sont les fleurs, la verdure, l'or des moissons ; puis les épis disparaissent, les fleurs s'effacent, les feuilles tombent, comme vos rêves de jeunesse : c'est l'hiver qui s'avance avec ses flocons de neige, ses miroirs de glace étincelante, ses cristaux pendants aux arbres et scintillant au soleil ; puis tout s'en va au bruit sourd et majestueux de la débâcle qui annonce le retour du printemps...

Spectacle de la nature, toujours nouveau ! toujours beau..... mais plus beaux encore sont les souvenirs du passé. Autrefois, à la place des épis qui ondulent dans les plaines, se dressaient, serrés et touffus, des arbres séculaires. Voyez passer à travers ces bois sombres, la bête fauve courant sa proie, puis le sauvage à l'arc tendu .....puis l'homme blanc, armé de la croix ou de la hache, missionnaire ou colon. Soldat de Dieu, il faut combattre. Entendez-vous les rugissements de l'Iroquois ? les couteaux s'aiguisent, les torches s'allument, les haches rougissent, l'eau bout dans la chaudière..... c'est l'heure des martyrs !

Echos de nos montagnes, échos de notre grand fleuve, répétez encore le bruit du canon qui grondait aux Plaines d'Abraham et à Carillon. Voici l'ennemi qui s'avance menaçant, terrible par la force et le nombre. Soldat de la patrie, il faut combattre : c'est l'heure des héros !

Voilà notre patrie telle que Dieu nous l'a donnée ; voilà notre histoire telle que nos pères l'ont faite. Est-ce une source d'inspirations assez pure et assez féconde ?.... Au milieu de ces merveilles, notre poète a la garantie certaine que l'intérêt et l'originalité ne manqueront jamais à ses œuvres, et il a ce privilége, de trouver sans effort, sous ses yeux ou dans sa mémoire, ce que d'autres sont réduits peut-être à chercher dans des créations forcées ou dans les rêves d'une imagination délirante.

Aussi notre poésie promet-elle une glorieuse destinée. Déjà, née à peine, elle forme le plus beau fleuron de notre littérature ; et celui qui réunirait en un volume les inspirations les plus remarquables de nos poëtes, ferait un livre court, il est vrai, mais exquis et délicieux. Un souffle nouveau anime cette poésie de la Nouvelle-France, un parfum particulier s'en exhale, que j'appellerai volontiers, comme un autre écrivain : *la senteur du terroir laurentien.* Poésie canadienne veut dire : poésie religieuse, où la pensée de Dieu rayonne à travers tous les sujets comme un feu doux, pour les éclairer et les purifier ; poésie originale, tantôt male et guerrière, forte et vibrante comme l'airain, tantôt aussi fraîche qu'une rose épanouie, mais toujours simple, toujours usant de l'art pour vêtir la pensée de formes élégantes, non pour la parer d'oripeaux bizarres. C'est là, si je ne me trompe, l'expression des qualités qui distinguent particulièrement notre caractère national, le respect et le bon sens : le respect de Dieu, de la vertu, de toute chose vraie et bonne ; le bon sens qui distingue le clinquant de l'or pur, qui sait découvrir le mensonge sous les couleurs spécieuses du sophisme, le loup sous la peau de la brebis.

Voilà donc ouverte à nos poëtes la voie où ils doivent marcher : la suivront-ils toujours d'un pas sûr et ferme, comme le seul chemin qui puisse les conduire à la gloire ? Le passé nous permet de l'espérer et l'Université Laval nous en donne une garantie nouvelle ; car le concours, fondé sous ses auspices et dirigé par elle, tout en allumant au cœur du poëte le feu doux et sacré, ne lui permettra pas de profaner un don du ciel : il tiendra les regards de la Muse fixés vers les objets de notre amour et de nos respects : Dieu, les souvenirs glorieux de la patrie, les pures jouissances du foyer domestique !

Pour assurer davantage cet heureux résultat, il est désirable de voir s'ajouter au prix de poésie un prestige qui lui manque encore. Quelque brillante que soit une médaille, qu'elle soit d'or ou d'argent, elle ressemble toujours aux lauriers que décernait la Grèce, ce n'est qu'un souvenir pour réjouir le cœur avec la vue. Or, le poète ne vit pas seulement d'ambroisie ; il a aussi des besoins vulgaires. Mais, pour les satisfaire, faut-il compromettre la dignité de l'art qu'il importe tant de sauver, surtout en ce siècle d'égoïsme et de froid calcul, où toute intelligence qui travaille semble occupée à battre monnaie ? Faut-il enlever au poète une partie de sa gloire, en attachant à sa récompense le seul appat d'un gain sordide ? Non, sans doute ; mais que cette récompense ait une double valeur, l'une principale, l'autre accessoire ; alors le laurier ou la médaille est pour le souvenir, pour la vie idéale : *l'autre chose* est pour le besoin

de la vie positive ; si le profit est plus grand, la gloire n'est pas moindre, et tout le poète est satisfait.

Un jour viendra, qui n'est pas loin peut-être, où les Mécènes ne manqueront pas à nos Virgiles : alors il sera donné au prix de poésie de réaliser toutes les espérances qu'il fait concevoir pour l'heureux essor de notre littérature.

A. Nantel Ptre.

6 Octobre, 1867.

RAPPORT DU JURY

nommé par la Faculté des Arts de l'Université Laval pour l'examen des pièces de poésie française présentées au concours de l'année 1866-67, *lu en séance solennelle le* 11 *Septembre* 1867.

La Faculté des Arts, en choisissant *La Découverte du Canada* pour premier sujet de concours de poésie qu'elle a établi l'an dernier, n'a pas voulu seulement former entre l'origine du concours et l'origine de notre patrie une sorte de lien poétique ; moins encore a-t-elle voulu arracher à l'oubli un nom qui brillera toujours au frontispice de notre histoire, un de ces hardis navigateurs que le quinzième et le seizième siècle ont vus promener leurs voiles aventureuses sur des mers lointaines et inconnues, fonder des empires plus vastes que l'Europe et mourir, souvent ignorés, après avoir comblé de gloire et de richesses leur pays et leur souverain. La Faculté a vu dans ce sujet un thème fécond d'inspirations poétiques qui, par l'époque pleine d'enseignement à laquelle il reporte les esprits, par ces circonstances naturelles, et surtout par l'intérêt qui s'attache pour tout homme bien né aux origines de sa patrie, semblait offrir aux jeunes talents, avec une entreprise héroïque, des caractères heureux à tracer une nature riche à peindre, le contraste frappant de mœurs rudes, d'une sauvage simplicité avec une civilisation, sinon parfaite, du moins fort avancée.

La découverte du Canada remonte, en effet, à cette époque pleine de trouble et de grandeur, où des esprits hardis et quelquefois téméraires, épris de l'inconnu et de la nouveauté, tentèrent des voies nouvelles dans les lettres comme dans les sciences, dans la religion comme dans la navigation. Mais, par une erreur fatale, tandis que la boussole guidait les vaisseaux vers de nouveaux continents, assurait leur marche au milieu des écueils, les esprits

flottaient sur la mer du doute au gré d'une raison déréglée, et, dans un triste naufrage, sans boussole et sans pilote, s'attachaient aux débris épars du vaisseau dont ils avaient eux mêmes rompu les liens. L'Allemagne, agitée comme une bacchante dans l'ivresse, sombrait dans l'abîme de l'erreur ; l'Angleterre devait bientôt suivre ses pas. La foi, ce flambeau destiné à guider la raison sur les mers inconnues de l'infini, n'attirait plus les regards. L'Eglise voyait la perte de ses enfants et s'efforçait de conjurer leur malheur ; mais Dieu avait tourné son cœur vers des plages nouvelles ; l'Amérique devait ouvrir les yeux à la lumière et ses enfants allaient entrer dans l'héritage abandonné par des fils prodigues et égarés.

Déjà quelques nations de l'Europe s'étaient partagé le Nouveau-Monde ; déjà la civilisation chrétienne avait brillé aux yeux des populations idolâtres de l'Amérique ; déjà de l'Occident à l'Orient voguaient des vaisseaux chargés d'or et de pierreries. Eblouis de ces riches dépouilles, les peuples à l'envi s'élancèrent vers ces contrées fortunées qui promettaient de satisfaire toutes les ambitions, d'assouvir toute cupudité. Le désir de partager tant de richesses, de prendre part au pillage d'un immense continent pris comme d'assaut, avait succédé aux intentions plus pures des premiers navigateurs, et l'Amérique devenait une proie que déchirait cruellement de hardis et barbares aventuriers, au lieu d'être un nouveau champ cultivé par les arts de la paix, fécondé par la civilisation chrétienne.

Seule, la France, la fille ainée de l'Eglise semblait étrangère à tout ce mouvement. Ses vaisseaux n'avaient point encore quitté ses rivages pour voguer vers les pays du couchant ; elle voyait sans envie ses opulents voisins s'enrichir des dépouilles de l'Amérique, et semblait ne pas trouver dans ces biens passagers et méprisables un motif suffisant pour exciter sa grande âme éprise de la véritable gloire. Mais Dieu avait marqué son heure. Fidèle à sa mission, elle entreprit de faire en Amérique ce qu'elle a fait en Europe : l'œuvre de Dieu, *gesta Dei per Francos*, cette œuvre négligée peut-être par la catholique Espagne, ou du moins entravée par l'ambition de quelques-uns de ses enfants. C'est dans ce but que le roi très-chrétien, François Ier, envoyait un hardi navigateur breton, vers les contrées encore inexplorées de l'Amérique, pour y planter la croix et y établir un empire chrétien au milieu des peuplades barbares asservies au joug de leurs manitous.

Décrire cette expédition, les hasards d'une navigation lointaine dont les progrès de l'industrie ont fait un jeu, une sorte de promenade agréable ; peindre cette nature grandiose, ces fleuves immenses, ces forêts séculaires que Châteaubriand a célébrés dans une prose si poétique ; reproduire, par le cœur encore plus que par

l'imagination, les sentiments que durent éprouver, au milieu des périls d'un long voyage, à la vue de toutes les merveilles qui frappaient leurs regards et de ces spectacles si nouveaux pour eux, des hommes au cœur pur et fortement trempés ; retracer le caractère et les mœurs d'hommes sauvages, leur naïf étonnement, leur défiance, leur susceptibilité native, leurs feintes et leur amitié perfide, voilà une partie des richesses que présentait au talent le sujet proposé au concours par la faculté des arts ; sujet vaste et poétique, dont les anciens eussent fait une épopée plus merveilleuse que les voyages de l'ingénieux Ulysse, plus touchante que les malheurs du pieux Enée ; mais que les concurrents devaient circonscrire pour demeurer dans les bornes du concours et céder à l'impérieuse nécessité du temps, qui ne leur permettait pas de parcourir une aussi longue carrière, d'entreprendre un ouvrage qui demande des années, un talent mûri par l'étude et l'expérience, toutes les ressources d'un génie fécond et sublime.

Les concurrents n'avaient donc point à redouter la stérilité d'un sujet qui offrait à leur imagination les plus beaux tableaux, à leur cœur les plus beaux sentiments, à leur émulation les plus beaux modèles de l'antiquité. Le choix du cadre, du genre de poésie, que la Faculté laisse au goût du poëte, pouvait seul susciter quelque embarras. Le sujet lui-même semblait naturellement indiquer le genre épique, le tableau d'une entreprise héroïque ; et, si le poëte ne pouvait entreprendre une épopée, il pouvait au moins composer un fragment d'épopée, un essai épique où le récit, se mêlant à l'action, aux descriptions brillantes, aux tableaux de mœurs, formerait un ensemble harmonieux, une chaîne non interrompue, un tout varié. Un écueil cependant était à craindre : la précision de l'histoire pouvait gêner l'essor du poëte, refroidir son imagination, bannir de ses vers la fiction, sans laquelle les anciens ne concevaient pas de poésie. Aussi presque tous les concurrents ont-ils choisi le genre lyrique, plus flexible, plus indépendant, plus propre aux évolutions de la pensée par l'étonnante variété du rythme, mais aussi moins adapté au récit, aux descriptions, aux détails que semblait demander le sujet. Peut-être aussi ont-ils été effrayés du titre seul de poëme épique, ce genre solennel dont les anciens semblent avoir conservé le monopole avec quelques rares génies parmi les modernes, et ont-ils mieux aimé s'élever plus haut à la suite de de Pindare, et planer sur les sommets de l'histoire que de tendre leur voile sur une mer sans rivage, à la suite d'Homère et de Virgile.

Quoiqu'il en soit, douze pièces de poésie ont été présentées au concours. C'est plus que la Faculté n'avait osé espérer. De ce

nombre, une pièce anglaise se trouve éliminée par les règles mêmes du concours, qui est un concours de poésie française. Quant à celles dont la Faculté a dû s'occuper, si toutes ne peuvent pas prétendre à une distinction, le jury est heureux de remarquer que toutes témoignent d'une bonne volonté digne d'éloges, soutenue par un travail sérieux et un désir sincère de célébrer nos gloires nationales. Plusieurs, je dirais, révèlent un talent remarquable pour la poésie, si quelques-uns des poëtes qui les ont écrites n'étaient déjà avantageusement connus du public dont les suffrages ont prévenu ceux de la Faculté. Sans méconnaître des traces d'un talent véritable dans les essais que la Faculté n'admet pas aujourd'hui au partage de ses couronnes, le jury a cru devoir honorer d'une distinction quatre pièces qui lui ont paru mériter une estime toute particulière. Ce sont celles qui sont inscrites sous les nos. 3, 10, 9 et 2.

Le no. 3, dans un cadre vaste et bien rempli, a paru au jury renfermer des qualités précieuses. L'auteur a choisi pour épigraphe ces vers d'un de nos poëtes contemporains, dont les lettres canadiennes déplorent l'absence et qui manque à l'ornement de ce concours :

" Ils pliaient les genoux en touchant ton rivage ;
" Puis, au maître du ciel adressant leur hommage,
" Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

(O. Cremazie.)

Le sujet, dans ce travail, peut-être un peu morcelé dans les vingt-quatre chants qui le composent, a été touché dans toutes ses parties, souvent avec bonheur, toujours avec cette variété qui plait et soutient l'attention. Le style imagé, coloré, d'une hardiesse quelque peu téméraire, descend quelque fois dans les régions voisines de la prose et semble accuser encore un peu d'indécision dans le goût, quelque inexpérience de la langue et de l'harmonie. Ces légers défauts disparaissent presque complètement dans les chants intitulés : *La voix de l'Agouhanna*, *La voix du Chasseur*, *La voix du Pêcheur*, *La voix d'une jeune indienne*, que le jury a jugés la partie la plus recommandable du poëme, et qui prouvent que l'auteur, avec un peu plus de soin de l'harmonie, une diction plus pure et une distinction plus soutenue, pourra prétendre, dans un prochain concours, à un rang plus distingué. La Faculté des Arts a néanmoins jugé digne d'une mention très-honorable ce travail dû à la plume de M. Eustache Prud'homme, étudiant en droit à Montréal.

Le no. 10, qui a pour épigraphe ces paroles de la Genèse *Egredere de terrâ tuâ... et veni in terram quam monstrabo tibi, faciamque te in gentem magnam*, aurait, sans doute, déterminé les suffrages du jury, si l'auteur eût joint à un sujet bien entendu, à un goût déjà

formé, à une versification généralement bonne, à l'entrain de sa poésie, des tableaux plus complets et plus larges, une plus grande variété de détails poétiques. Tel qu'il est cependant ce travail, par la sagesse et le bon goût qui le caractérisent, a paru mériter une distinction spéciale, et la Faculté des Arts a décerné à son auteur, M. Basile Routier, avocat au barreau de Kamouraska, la médaille de bronze.

La médaille d'argent a été décernée au travail no. 9 qui a pour devise ce vers d'Alfred Musset

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Une grande élévation dans les idées et dans le style, une heureuse variété de rhythme, adapté avec art aux différentes parties du sujet, du mouvement, de l'éclat, un véritable souffle lyrique, qui se soutient presque d'un bout à l'autre du poëme : tant de si belles et de si précieuses qualités ont voilé aux yeux du jury un peu d'indécision dans le plan, quelques lenteurs dans le début, d'ailleurs bien versifié, quelques taches dans le style et dans l'expression. Les deux premiers chants ont paru mériter une mention toute particulière pour la grandeur des idées et la beauté soutenue de la versification. L'auteur de ce poëme est M. Louis Fiset, protonotaire, et la Faculté espère qu'un si beau talent, cultivé avec amour, continuera pendant de longues années à faire l'ornement du concours annuel de poésie française.

Il me reste à parler du no. 2, le seul essai de poésie épique qui ait été présenté au concours. L'auteur, habitué aux vastes horizons, n'a pas craint d'entreprendre un travail dont l'étendue dépasse les exigences de ce concours. C'est moins une pièce de poésie, qu'un long poëme de près de trois mille vers, où le sujet, dans un plan vaste et bien ordonné, se déroule majestueusement comme les ondes du grand fleuve qui baigne nos rivages. Fidèle a l'épigraphe qu'il a choisie : *A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini : De l'aurore au couchant le nom du Seigneur est digne de louanges*, l'auteur a embrassé dans son cadre le Ciel, la Terre et les Enfers. Il monte jusqu'aux Cieux, à la suite de l'ange du Canada, pour y dérober les secrets desseins de l'Eternel : il descend jusque dans les profondeurs de l'abîme pour y surprendre les sinistres complots des démons, toujours acharnés à disputer à Dieu ses conquêtes, à entraver ses miséricordieux projets, et la terre est le champ de bataille où se livre ce mystérieux et perpétuel combat du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, de Dieu et du démon. De là cet emploi du merveilleux chrétien qui souvent élève le poëme à des hauteurs

inconnues des anciens, et ajoute au tableau déjà si riche des horizons lointains qui en augmentent singulièrement l'effet.

Je ne veux pas mêler à l'appréciation de ce poëme de minutieux détails d'analyse. Je dirai seulement que le jury a été heureux de rencontrer parmi les pièces de poésie présentées au concours, un essai de poésie épique où les règles du genre sont fidèlement observées, les ressources du sujet habilement mises en œuvre, le style toujours pur et quelquefois d'une précision remarquable. Nourri de la lecture des grands modèles, l'auteur a su les imiter en conservant une large part d'invention et d'originalité. Il manie le style épique avec bonheur, il en connaît les secrets, les grands mouvements. Les comparaisons heureuses qui abondent partout ne sont pas une des moindres séductions du poëme. A toutes ces qualités, vient se joindre un charmant épisode placé à propos au neuvième chant, comme pour reposer le lecteur et les matelots des agitations de la tempête qui a dispersé les vaisseaux de Cartier et et poussé la grande *Hermine* sur une île déserte.

Les plus beaux chants de cet essai sont incontestablement le premier, le deuxième, le sixième, le neuvième et le dixième chants, où le poëte se soutient à une plus grande hauteur. La chaleur, une sorte d'entraînement, naissent de l'invention et de la fiction ; la poésie y est plus facile, le vers mieux rempli, les idées mieux enchaînées, le tableau plus coloré et plus varié que dans les autres parties du poëme. Le jury a parfaitement compris qu'un poëme d'une aussi grande étendue, composé dans un si court espace de temps ne pouvait manquer de fléchir par quelque endroit. Aussi n'a-t-il pas été surpris d'y trouver quelques taches. Il est demeuré persuadé que l'auteur, si le temps l'eût permis, eût pu resserrer certaines parties de son ouvrage qui languit parfois, donner à d'autres un développement plus complet, tracer le caractère de son héros d'une manière plus nette et plus précise, multiplier les caractères secondaires presque effacés dans le poëme, et marcher à travers les données de l'histoire d'un pas plus libre et plus dégagé.

La dernière partie du poëme a surtout paru porter des traces d'un travail rapide : on dirait que l'auteur, fatigué d'une longue course, aspire au repos. En quittant la mer pour entrer à la suite de son héros, dans le fleuve Saint-Laurent, il quitte avec elle les grands horizons, et les rives du fleuve, comme celles de l'histoire, semblent resserrer le cours de son imagination. Quelle qu'en soit la cause, la marche du poëte est évidemment gênée. Ce n'est pas cependant que cette partie même soit sans mérite : le poëte est toujours poëte, même quand il paraît sommeiller ; ce sont des ombres au tableau dont l'effet est de lui donner plus de relief, de

petites taches qu'Horace pardonnait volontiers aux grands maîtres, quand il disait : *Ubi plura nitent in carmine non ego paucis offendar maculis.* Le jury n'a pas cru devoir pousser la sévérité plus loin qu'Horace lui-même, et l'ouvrage, malgré des imperfections qu'un travail plus paisible fera disparaître, lui a paru renfermer des beautés si pittoresques, une imitation si heureuse des grands modèles, une diction si pure, un goût si classique, tant de facilité dans le style et une disposition du sujet si bien entendue, que tous les suffrages se sont réunis pour lui décerner le premier prix. L'auteur, dont le public a déjà admiré plus d'une fois les poésies si gracieuses et si morales, est M. Pamphile Lemay, avocat.

La Faculté se félicite d'avoir, en proposant la *Découverte du Canada* comme sujet du concours de poésie, suscité de remarquables travaux, et elle prie M. Lemay de vouloir bien retoucher, compléter et perfectionner un ouvrage qui assurera à son auteur les suffrages du public et contribuera glorieusement à l'éclat des lettres et du pays.

Me sera-t-il permis, en terminant ce rapport, déjà trop long, d'exprimer au nom de la faculté des Arts de l'Université Laval, le regret de n'avoir pas à présenter aux poëtes lauréats des couronnes qui portent avec elles un précieux encouragement, en assurant au talent un loisir dont il a besoin pour la gloire des lettres et du pays.

Les Muses ne sont pas financières, et, si l'on a vu des poëtes arriver par le culte de la poésie à une honnête aisance, à cette *aurea mediocritas* que vante Horace, ils ont dû à leurs contemporains, à quelque puissant Mécène, aux libéralités d'un gouvernement protecteur des lettres, bien plus qu'à leurs calculs, de n'avoir pas senti l'aiguillon de la faim.

Il me serait facile de citer des noms ; l'histoire de la poésie en est pleine. Mais j'aime mieux, dans un pays où il suffit d'appeler l'attention sur les œuvres généreuses et patriotiques, pour les voir bientôt se réaliser, me borner à exprimer l'espoir que quelque riche Mécène, épris de l'amour des vers et du désir de promouvoir la gloire littéraire de notre pays, fera pour le Canada ce que le sage Montyon a fait pour la France, et que nous verrons encore se vérifier ce vers que Martial écrivait à un de ses amis :

Sint Mecenates, non deerunt, Flacce, Marones.

LOUIS BEAUDET, Ptre.

CAUSERIE ARTISTIQUE.

I

Un jour de l'été dernier, je remontais la rue St. Denis, sans autre but que celui d'aller goûter le frais sur les côteaux vers lesquels se dirige cette rue de mes affections. En cheminant, comme tout homme seul qui n'a que faire de ses idées, je les laissais errer dans le champ de la fiction et dans celui de l'un des plus grands propriétaires de cette aimable rue. Elles finirent par se fixer dans le domaine de ce monsieur.

Le Créateur a dit une fois : " Il n'est pas bon que l'homme soit seul," même quand il va goûter le frais,—ce n'est pas le frais qui manquait à Adam. J'ai senti souvent la vérité de cette grande parole, et particulièrement ce jour-là. On ne laisse pas errer longtemps sa pensée et son regard sur une belle et bonne chose sans désirer qu'elle soit sienne. De là, à l'illusion qu'elle nous appartient réellement, quand on a l'imagination facile, il n'y a qu'un pas. Il vint donc un moment où je me crus l'heureux propriétaire de ce vaste terrain qui borde tout le parcours de cette belle rue. Le sentiment inusité que j'éprouvai dans ce moment fit chez moi une révolution facile à comprendre—grand propriétaire !..... J'oubliai l'air frais que je m'en allais respirer, j'enfonçai mes mains dans mes goussets, comme pour jouer avec des pièces de monnaie qui n'y étaient pas encore, je regardai autour de moi pour voir les maisons de *mes voisins* qui semblaient me jeter leur ombre avec complaisance, et, après m'être redressé comme un ressort tout neuf, de manière à prendre la pose de ce vieillot repeint que nous connaissons tous, je me tournai vers cette perspective de légumes prosaïques

qui croissent et se multiplient dans cette région digne d'un plus noble usage, et je fis le discours qui va suivre :

" Oignons infectes, choux nauséabonds, haricots perfides, ail abject, vous tous végétaux plus ou moins ignobles, qui n'avez d'autre mission que d'empoisonner l'haleine du soir et celle de mes compatriotes ; vos jours sont comptés. Vous aviez cru, parce que le plus bienveillant, le plus débonnaire des maîtres vous regardait fleurir avec satisfaction, vous aviez cru que votre règne serait sans fin. Eh bien, il est fini, allez ! je veux qu'à votre place s'élèvent le berceau et le temple de l'art canadien. Je ferai comme Deucalion, je vous jetterai en l'air, et vous retomberez en chefs-d'œuvre de l'intelligence.

" Ici, au centre, s'élèvera le palais des expositions annuelles, renfermant d'abord le musée de peinture et de sculpture, pour l'usage des élèves, la grande salle des concours et des prix, où l'on verra les œuvres couronnées, et les noms des concurrents heureux, puis le salon des bienfaiteurs et des conservateurs, destiné aux réunions du conseil d'administration et où seront placés les bustes en marbre du fondateur et de tous les grands patrons de l'établissement. Dans les annexes de l'édifice principal, se trouveront les grands ateliers des professeurs et les petits ateliers des élèves dont le mérite aura été récompensé. Tous les dix ans, il y aura une grande fête des arts, un grand concours des œuvres de l'esprit, une quasi-olympiade, à laquelle seront conviés tous les orateurs, tous les poëtes, tous les artistes du pays ; et tous devront donner une preuve de leur supériorité. On leur fournira un sujet d'avance, et pour leur ménager un plus grand succès, et préparer au peuple une plus grande jouissance, on fermera, pendant dix mois, toutes les institutions littéraires, les cabinets de lectures, les salles de concert, les salons d'exposition, etc. Tous les pianos seront mis sous clef, les chanteurs et les violonistes et tous ces joueurs de quelque chose, qui nous viennent d'Europe avec quelque réputation, devront faire quarantaine à la Grosse-Ile, comme les cholériques. Durant ce temps de jeûne des sens et de la pensée, on ne permettra l'usage du piano qu'aux demoiselles du Fort St. Jean-Baptiste, aux habitants des côtes du Labrador et des îles Manitoulines. Les beaux parleurs, les gens d'esprit devront garder le silence, et si les intérêts de la patrie ou de leur famille leur aiguillonnent trop la langue, avant de faire entendre leurs discours, ils seront obligés de les faire lire par un censeur, pris parmi la corporation des imbéciles de la nation, qui ne permettra pas que rien de trop saillant parvienne à la publicité.

" Cette charge de censeur sera très-lucrative et d'une haute impor-

tance ; il faudra, pour l'obtenir, avoir été maire au moins une fois, avoir hérité d'un oncle fortuné, avoir fait un peu d'usure, posséder déjà la faveur du gouvernement, être sur le chemin du conseil législatif et sentir un souverain mépris pour tout ce qui a quelque mérite littéraire. Or, comme pour obtenir cette charge, il pourra se présenter une surabondance de sujets bien doués, on mettra les noms à la loterie ; le premier qui sortira sera le seul bon, et comme les autres, en dehors de notre objet, ne vaudront pas grand'chose, on les gardera en réserve pour une autre période décennale,—la sottise ne se perd pas, cela tient mieux que l'esprit.

"J'oublie de dire que les parlements devront, durant cette époque sacrée, législater sans débat ; d'abord, le pays n'y perdra rien, vu que toute l'éloquence qui se fait là n'est pas pour lui ; le sens droit du peuple n'en souffrira pas non plus, puisque messieurs les orateurs parlementaires se croient inconstitutionnels s'ils disent ce qu'ils pensent, ou s'ils n'autorisent pas par leur vote ce qu'ils ont très-éloquemment déclaré être une chose très-mauvaise, très-injuste, très-désastreuse, un instant auparavant. Mes orateurs olympiques, eux, essairont de faire oublier cette façon d'agir du palais, ces souplesses rampantes du partisan esclave ; et ils feront voir qu'il n'y a de maître dans la parole, que ceux qui croient avant de parler, qui disent ce qu'ils croient et qui font ce qu'ils disent ; là où il y a mensonge, le beau n'existe pas, puisque le beau est la splendeur du vrai... l'art qui se trouve dans le faux, c'est de l'artifice, et l'artifice n'est que l'art du fourbe et du voleur.

" Voici ce que tolèreront les règlements du concours olympique : durant les dix mois préparatoires on permettra l'usage des thèses universitaires, à petite dose, comme on prend le *laudanum* ; il y aura pleine liberté de répondre à la santé des maires, et de proposer celle de la reine. Règle générale, tous les discours de dîners seront permis, de même que ceux des luttes électorales. Ainsi, cette superbe discussion qui a eu lieu dans le comté de Rouville, à propos de cette pauvre histoire de la Vendée et de la couleur des chouans ou de leurs adversaires, pourra se renouveler partout sans courir le risque de produire dans le pays un déluge de chefs-d'œuvre d'éloquence. La presse continuera d'être très libre ; seulement, on engagera de plus grands enfants encore pour rédiger les journaux : les quelques rédacteurs actuels de mérite, assez vieux pour être pères, laisseront le fauteuil éditorial, pour la période, entre les mains de l'aîné de leurs bambins ; il ne sera pas nécessaire qu'il soit très-bien élevé, une moustache cirée, du toupet, quelque mois de manège lui suffiront pour *éclairer l'opinion publique.*

" Les choristes de nos églises pourront continuer à nous faire la musique qu'ils nous font tous les dimanches, pourvu qu'ils n'aillent pas se perfectionner. Les orgues de Barbarie et les concerts de charité ne seront en rien entravés ; il est à souhaiter même qu'on les multiplie davantage, si c'est possible. L'église de Notre-Dame de Montréal sera autorisée à faire voir le plus possible ses objets d'art, entre autres son chemin de croix et sa *verroterie* du chœur ; la plupart des autres églises auront les mêmes priviléges, surtout celles qui possèdent cette collection si connue d'apôtres en plâtre qui menacent d'envahir tous les sanctuaires du pays. Je conseillerais même à celles qui possèdent ces objets de les voiler durant toute la période des dix ans qui séparera mes olympiades, et de ne retirer le rideau que durant les dix mois préparatoires ; leur effet serait plus puissant. Comme le but de ces jours de privation est surtout de faire désirer les jouissances du beau, on ne peut trop utiliser tout ce que nous avons de laid pour activer cette ardeur."

J'avais dit, et ce discours produisit sur mon auditoire végétal une sensation profonde. Je vis parmi les choux de fortes têtes se courber, les haricots firent entendre des gémissements comme ils en produisent rarement, et les pommes de terre se demandaient si je n'étais pas un *fénien*.

II

J'en étais à ce point de mes rêveries, quand j'aperçus un grand monsieur qui passait, non, qui courait comme une locomotive effrénée, fendant de son vigoureux profil l'air frais et les rayons du soleil couchant. On aurait dit qu'il voulait aspirer tous les parfums qui flottaient dans l'atmosphère.

— Qui est ce monsieur ? me dis-je.

Et il était déjà loin....

— C'est cet honorable conseiller législatif que quelques uns de mes amis ont fait élire dans un moment de ferveur patriotique ; je l'ai reconnu, c'est son profil, ses jambes, sa démarche... Mais où peut-il aller de ce train ?... Catilina n'est pas à nos portes ; nous sommes en paix avec l'univers ; d'ailleurs, Québec se fortifie, Fortin est dans le Golfe et M. Cartier est au ministère de la guerre...

Le monsieur allait toujours. Arrivé devant l'église St. Jacques, il y entra.

C'était un mystère, je voulus le pénétrer et j'entrai moi-même

dans l'église ; le monsieur venait de se pendre à la cloche et lui faisait redire ses plus pieux accents !...

— Comment, avec ce profil et cette mine de François 1er... ! et je restai ébahi. Je savais bien que l'honorable préopinant avait été élu pour défendre le trône et l'autel ; mais ces partisans dévoués ne poussent pas d'ordinaire le zèle jusqu'à sonner les cloches des églises qu'ils rencontrent.

Un instant après, je le vis franchir la nef, escalader les marches du chœur, puis celles de l'autel d'une façon de familier qui me fit dresser les cheveux sur la tête, puis... devinez.....

Il alluma les cierges..... Alors, mes cheveux se *deshérissèrent*, je venais de reconnaître le bedeau de St. Jacques. Ah ! ça ! monsieur l'honorable sénateur de la *Dominion* canadienne, n'allez pas vous offusquer de cette méprise que me fit faire le souvenir vague que j'avais conservé de votre noble figure. La ressemblence réelle qui vous unit au bedeau de St. Jacques vous fait beaucoup d'honneur. Vous avez fait, sans doute, de bien beaux discours dans votre carrière, celui que vous avez récité, lors des débats sur le projet de confédération, n'a pas manqué d'assurer les jours de notre nouvelle constitution ; mais je doute que toutes ces œuvres aient autant de durée et assurent plus solidement l'autel que ne le feront les travaux de votre confrère, en type. A tout prendre, je vous l'avoue, si l'on me donnait une figure à porter en commun avec l'un de vous deux, je crois que je lui donnerais la préférence.

Monsieur Ducharme, donc, bedeau de St. Jacques, est un ouvrier aussi habile qu'il est bon serviteur de son église. Dans ses heures libres, il emploie son intelligence, son goût et la dextérité de sa main à l'ornement du sanctuaire qui lui est confié et il réussit à merveille ; et il en a d'autant plus de mérite qu'il travaille sur un fond ingrat. C'est un intérieur d'église absurde. Quand j'y entre, je suppose toujours qu'on a proposé à l'architecte un problème à peu près semblable à celui que je donnerais à mon tailleur, —qui, entre parenthèse, à une prédilection pour les beaux arts :— " Etant donné un homme complet et régulièrement constitué, faites-lui un habillement comme s'il n'avait ni tête, ni bras, ni jambes, etc." Mon tailleur ferait un sac. L'architecte, qui est aussi un homme de goût et qui possède l'intelligence de son art, a fait de même.

Ce pauvre St. Jacques a eu des malheurs : bâti d'abord par un architecte anglais et protestant, il avait dans sa physionomie, très convenable d'ailleurs, un peu du caractère de l'architecture protestante et anglaise du jour, c'est-à-dire du guindé dans l'ensemble et de la lourdeur dans les détails. Au reste, l'harmonie des coupes

générales et de l'éclairage était bien entendu, et les voûtes avaient plus de jet qu'elles n'en ont en général, dans les constructions protestantes du jour.—L'ouvrier y avait mis de la bonne volonté.—L'église brûla, à peine terminée ; on voulut de suite la rebâtir, mais en l'améliorant. Ceux qui la trouvaient peu catholique tenaient à la convertir, les économes voulaient aussi faire à meilleur marché, sans pourtant renoncer à faire mieux. Toutes les *compétences* s'étant suffisamment consultées, entre-aidées, entre-concédé leurs petits caprices, entre-éclairées, mais enbrouillées en définitive ; voici à quelle conclusion on en vint : on alla chez un autre architecte, catholique cette fois, et comme je l'ai dit parfaitement apte à sa besogne, et on lui dit : " Voici les quatre murs de notre église, ils sont bons, nous voulons les conserver, faites-nous donc, là-dedans, une église différente de la première, plus petite à quelques endroits, avec des niches ici, des fenêtres là où l'autre n'en avait pas : évitant ici cette ligne courbe, ailleurs cet angle... Mais, surtout, pas une pierre de plus ou de moins ; il faut de l'économie ! "

L'architecte s'est mis à broder sur ce thème : les vieux murs décrivaient un vaste transept, il passa la colonnade de la grande nef en travers, accompagnée de deux rangs de petits piliers continuant le système des petites voûtes qui s'appuient aux murs. Deux absides semi-hexagones terminaient le transept, il éleva devant deux grands colombages, plats, à douze ou quinze pieds du fond des absides, avec trois ouvertures dont une seule laisse passer le faisceau lumineux que lui envoie, de sa distance, la fenêtre de l'enceinte extérieure. Arrivé au chœur, comme le plan nouveau avait quitté le vieux mur, il laissa celui ci continuer son chemin tout seul, et le colombage alla, de son côté, décrire un petit chœur à lui, sans se soucier de prendre la lumière que lui offrait l'ancien plan : l'architecte a rempli tout cet espace de niches, de bandes ogivales, de trouées ouvertes sur des galeries, etc., il fallait utiliser les coins et les recoins formés par ces deux enceintes en désaccord. C'est aussi la raison d'être de ce long couloir obscur qui court dans les greniers des petites nefs, où l'on entasse les enfants des écoles et les femmes qui ont le pied alpin, où la vue n'est pas des plus favorables, et où l'on consomme certains miasmes pendant les dimanches et les fêtes du mois de juillet.

Comme on n'avait qu'un jour caverneux dans le transept, et la nuit dans le chœur, on essaya d'attirer quelques rayons du ciel par le haut de la grande nef ; pour cela, on perça une série de fenêtres au-dessus du couloir que je viens de nommer. Mais il n'y a là, encore, qu'un colombage simulant le mur qui s'élève d'ordinaire dans de bonnes églises gothiques, sur les piliers de la grande nef.

Ces fenêtres donnèrent donc tête baissée sous les toits, attrapèrent ce qu'elles purent de lueur des écoutilles pratiquées dans le toît, et n'en rendirent jamais de compte à personne.

Voilà l'église St. Jacques actuelle, l'église de M. Ducharme. Parmi les *compétences* qui ont présidé à sa réédification, ceux qui aiment beaucoup la lumière ont eu leur part dans les nefs ; ceux qui aiment les demi-jours, et même l'obscurité, en ont à satiété dans le chœur et le transept ; seulement, il aurait mieux valu faire l'inverse, contenter les premiers dans le chœur et les seconds dans les nefs ; c'est plus dans les traditions de l'architecture chrétienne : ceux qui veulent des galeries en ont plus que leur compte ; et,—ce qui est un mérite — on a satisfait ceux-ci sans que cela paraisse trop ; enfin les gens minutieux, les gens de ménage, qui désirent toujours mille petites commodités, des armoires, des garde-robes, des magasins, des confessionnaux d'une certaine manière, des couloirs, de bons petits coins, pour mettre ceci, pour mettre cela, pour servir le plus pressé ; ceux-là, surtout, doivent rester satisfaits. Les économes seuls, je crois, ont manqué leur affaire. Sans ces derniers, le grand problème qu'un architecte doit résoudre, dans ce pays, quand on lui demande un plan, est admirablement résolu, toutes les *compétences* ont été satisfaites ; et il a fallu le talent de l'architecte pour que l'art n'en souffrit pas davantage. Le dessin de l'ensemble, quoique maigre, ne manque pas d'une certaine harmonie ; si une lumière convenable se jouait dans toutes ces voûtes et à travers ces files de piliers, l'effet ne serait pas mauvais, malgré les péchés commis contre les convenances et les bonnes traditions de l'art ogival chrétien, et les petits contre bon sens.

M. Bourgeau est de nos amis ; dans les conditions où il s'est formé, il fait preuve d'un talent et d'un goût remarquables, et on peut l'excuser, sur une terre aussi libre et aussi peu soucieuse du passé que l'est la nôtre, de ne pas connaître suffisamment l'archéologie, et de ne pas assez respecter certaines lois d'harmonie fondées sur le symbolisme chrétien et consacrées par les siècles et les grands maîtres. Ces lois, je doute que M. Bourgeau les ignore, et je sais qu'il en goûte les beautés ; mais les *compétenees* du corps des marguilliers et autres !... il y en a toujours assez pour faire sacrifier toutes les convenances et briser toutes les lois de l'art.

III

Aujourd'hui, M. Bourgeau, vous avez de l'autorité, *quand une compétence*, quelle que superbe qu'elle soit, vient à vous pour vous

faire commettre une ineptie, veuillez s'il vous plaît lui dire, avec tous les égards d'ailleurs dont vous êtes capable : je ne la ferai pas. Une ineptie simplement proposée passe, et celui qui l'a rêvée n'en souffre pas gravement dans sa réputation — il y en a tant qui en expriment quelques-unes ; dans un déluge on ne cherche pas les gouttes d'eau.—Mais une ineptie accomplie, une bévue monumentale, c'est le nom de l'ouvrier qui la porte toujours et le public qui l'endure.

Pardonnez-moi le mot *ineptie*, je sais bien qu'on peut vous proposer la chose, et je sais aussi que vous ne pouvez pas la faire, mais vous pouvez essayer de l'enjoliver, comme à St. Jacques. Les gens ingénieux aiment les tours de force. Cependant, veuillez m'en croire, sous le vernis de votre art, malgré les ressources de votre goût pour cacher les inventions ineffables de nos *compétences*, il y a des choses qui sont trop grosses pour être cachées entièrement.

On parle, je crois, de restaurer l'église de Notre-Dame ; on vous a déjà arraché cinq plans différents, paraît-il, pour rendre au domaine des choses sensées cet intérieur qui fit, dit-on, crever de dépit l'habile architecte de l'église, quand il vit ce noble monument si traîtreusement travesti.

Monsieur, je vous souhaite un meilleur sort : soyez armé comme une forteresse. Que d'assauts vous allez avoir à subir !... Je vois venir comme une légion tous les gens *experts*, les talents *universels*, ceux qui *ont vu*, ceux qui ont toujours *des idées*, les auteurs des églises Ste. Anne, de Notre-Dame de Toute-Grâce : (ils appellent cela Notre-Dame de Toute-Grâce !...) les inspirateurs de St. Jacques, les restaurateurs de St. Patrice, puis les amateurs de niches ; puis les gens à plâtres. Il y avait, aux Récollets, un tas de petits anges et de grands anges, et d'autres choses en plâtre, et cette énorme machine de bois peint représentant l'Assomption de la Ste. Vierge ; tout cela est en disponibilité, les économes voudront vous imposer la peine de nettoyer leurs greniers.

Je prie pour vous....

Mais non, je badine un peu, je suis persuadé qu'on vous fera la tâche plus belle. Monsieur le Curé de la paroisse de Notre-Dame est homme de goût, plein de bon vouloir, et ceux qui s'intéressent à notre église métropolitaine sont décidés de faire l'impossible pour éviter les misères passées. On sait maintenant, par expérience, quels résultats on obtient quand, après avoir permis une grande bévue, on laisse à chacun le soin d'apporter son remède. On n'a pas été longtemps, après la construction de ce vilain intérieur d'église, sans s'apercevoir que ce n'était qu'un disgracieux amphithéâtre d'hypodrome, et je dois l'avouer à l'honneur de nos curés

et même de nos marguilliers, tous ont désiré y répandre quelque charme. Mais si l'on eut donné à ces désirs un but unique, une direction constante et éclairée, que de peine et d'inutiles dépenses on eut épargnées !

Voyez plutôt : le grand châssis du chœur éblouissait tout le monde, on crut qu'une bonne couche de peinture, en calmant la lumière, laisserait paraître le reste avec avantage ; la verrerie fut peinte ; même laideur partout. On gratta le bleu, et l'on fit peindre des stores à la place ; puis les stores déchirés, on revint au bleu ; puis, enfin, on fit faire en verre peint les grands saints que vous connaissez.—Ce sont les patrons du pays, n'en disons pas trop de mal.—Ils posent un peu timidement pour des gens qui se montrent chez eux ; je trouve qu'il ne nous apportent pas leur meilleure figure de bienheureux : mais, encore une fois, je n'en suis pas aujourd'hui sur leur compte ; ils sortent, d'ailleurs, du premier atelier de peinture sur verre qui se soit ouvert dans le pays, il faut leur faire la révérence. Mais je dois noter, en passant, qu'eux aussi ont eu à souffrir de la part des *compétences.*

Ces saints une fois installés, quelques *autorités* trouvèrent qu'une certaine petite bordure uniforme et d'une couleur brillante, qui encadrait les divers tableaux du châssis, donnait trop dans les yeux, et ils demandèrent qu'on la remplaçât par du bleu, du gros bleu, toujours du bleu !... L'artiste mit du bleu. Or la plupart des fonds de tableau, sont du même bleu dur cassant ; et tous les petits ornements arabesques sont d'un jaune or, ce qui produit un ensemble foudroyant. Le premier effet valait certainement mieux. Il aurait fallu y revenir ; mais c'eût été recommencer l'histoire du tricot de Pénélope, et M. Spence l'aurait fait payer plus cher. Le bleu a donc triomphé, ce que l'on a fait pour le châssis du chœur, on l'a tenté dans la voûte. Cette voûte ressemble assez à un parapluie appuyé sur ses gouttières ; pour en déguiser la forme bourgeoise, on y a promené le pinceau de toute manière ; le parapluie a changé dix fois de couleur, mais il est toujours resté l'affreux riflard qu'il est.

Passons les mille autres petites tentatives d'embellissement qui n'ont rien embelli, et qui devront disparaître dans un plan général de restauration. Si, il y a vingt-cinq ans, ce plan eût été adopté et qu'on n'eût rien fait que de conforme à ses dispositions générales, la transformation se serait accomplie insensiblement et sans dépenses inutiles.

Maintenant, Monsieur Ducharme, je voudrais bien revenir à vous, mais je m'aperçois que je m'en suis trop éloigné. Certain de vous retrouver encore à St. Jacques, d'où Monsieur Bourgeau m'a enlevé, je vous promets une seconde visite. En attendant, permettez que je

tire moi-même une morale de cette causerie légère; un autre me l'arracherait peut-être par les cheveux.

C'est que, dans un pays novice, les hommes de l'art ont, plus que tout autre, la conscience de ce qui est bien et juste dans le domaine de l'art; que les limites du coût d'un édifice et son objet étant bien définis, on doit laisser à l'architecte d'en déterminer la forme; c'est son métier. Il est rare qu'un monument gagne aux retouches de tout le monde. L'artiste étant seul responsable du mérite de son œuvre est plus intéressé que tout autre à ce qu'elle soit irréprochable.

Et puis, il faut encore conclure que le beau ne réside ni dans la richesse des détails, ni dans le précieux des matières, mais essentiellement dans l'harmonie et la sage ordonnance de toutes ses parties nécessaires. On aura beau charger une femme de bijoux précieux, la couvrir de dentelles, si elle est ridicule et contrefaite rien de tout cela ne l'embellira.

Mais la morale la plus importante qui me reste à tirer est celle-ci : c'est que les artistes, dans notre pays devraient être grands propriétaires.

N. Bourassa.

SCENES

DE LA

GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

CHAPITRE VIII.

OU L'AMOUR EST PLUS FORT QUE LE DEVOIR.

(*Suite.*)

Outre les conséquences de sa résolution déjà prévues par le capitaine Tres-Villas, il en était une à laquelle il n'avait pas pu songer.

Un simple coup d'œil jeté dans l'hacienda la rendra palpable au lecteur.

Dans le salon, que nous connaissons déjà, se trouvaient réunis don Mariano et ses deux filles, et leur position était de nature à justifier parfaitement le silence qui avait accueilli la sommation de l'officier royaliste. Debout devant la porte et le poignard à la main, Arroyo et Bocardo traçaient à l'hacendero la ligne de conduite qu'il devait suivre.

—Ecoutez, seigneur don Mariano, disait le bandit du ton brutal qui lui était habituel, j'aime à croire que votre loyauté se refuserait à livrer les hôtes de votre toît.

— C'est vrai, répondit don Mariano ; et vous pouvez être certain.....

—Je le sais, vous refuserez de nous livrer ; mais ce capitaine du diable fera sauter la porte et nous prendra, malgré vos cris. Or, voilà ce que je veux éviter.

—Connaissez-vous un moyen pour l'empêcher ?

—Sans doute, il y en a un fort simple. Ce *coyote* de Belzébuth a été votre ami. Si, en ma qualité de serviteur de votre maison..... jadis..... je suis bien instruit de ce qui s'y passe, il a, en outre, un faible pour la charmante dona Gertrudis, et, en conséquence, il aura égard au terrible danger que vous courez.

—Un danger ! je ne vous comprends pas.

—Vous allez me comprendre : vous direz au capitaine que, s'il se décide à faire sauter la porte, il nous prendra en vie, sans aucun doute ; mais que, pour vous et vos deux filles, il ne trouvera que vos cadavres. Me comprenez-vous à présent !

Les paroles d'Arroyo eussent pu être moins explicites : l'air de férocité répandu sur tous ses traits indiquaient assez sa pensée. Les deux filles de l'hacendero se jetèrent avec effroi dans ses bras.

En ce moment, le son du clairon se fit entendre de nouveau, et la voix menaçante du soldat arriva jusqu'aux oreilles des hôtes de l'hacienda.

L'hacendero, tremblant sur le sort de ses deux filles livrées sans défense à ces deux anciens vaqueros, dont les compagnons obstruaient le corridor, laissa passer encore sans réponse la seconde sommation, déjà plus impérieuse que la première.

—*Con mil demonios !* s'écria le bandit, il n'y a pas tant à tergiverser ! Présentez-vous à la fenêtre, si vous craignez de vous montrer face à face avec cet enragé capitaine, et dites-lui rondement la chose, sinon.....

Le clairon qui, pour la troisième fois, jeta ses retentissantes menaces aux oreilles effrayées des deux jeunes filles, interrompit le bandit.

—A sac la maison des ennemis de l'Espagne ! cria une voix mâle dont l'intonation porta dans l'âme de Gertrudis un tressaillement de terreur et de joie tout ensemble.

C'était la voix de don Rafael.

—Encore un moment, s'écria don Mariano en se présentant sur le péristyle qui surmontait le perron et d'où son regard pénétrait jusqu'à la plaine, en même temps qu'il s'offrait lui-même à la vue de ceux du dehors ; j'ai deux mots à dire au capitaine. Où est-il ?

—Je suis ici ; ne me voyez-vous pas ?

—Ah ! pardon, dit l'hacendero avec un sourire d'amertume ; je

n'avais connu jusqu'ici le capitaine Tres Villas que comme un ami, et je ne le reconnaissais pas dans l'homme qui menace de ruine le toit de celui dont il a été l'hôte.

A cette phrase imprudente, dont l'hacendero n'avait pu retenir l'ironie, une vive rougeur remplaça sur le front de l'officier la pâleur dont il était couvert.

—Et moi, reprit-il, je ne vois plus en vous aujourd'hui qu'un fauteur de l'insurrection impie que j'ai juré d'étouffer, et que le maitre d'une maison dont des bandits sont les hôtes. N'avez-vous pas entendu qu'il faut me les livrer?

—En aucun cas je ne voudrais trahir ceux que j'ai promis de défendre, continua l'hacendero emporté malgré lui au delà des bornes qu'il s'était prescrites; mais, dans celui-ci, je ne suis pas libre de ma volonté, et je suis chargé de vous dire, de la part de ceux que vous poursuivez, qu'ils poignarderont mes deux enfants et moi avant de tomber entre vos mains. Notre vie répond de la leur maintenant, capitaine ; c'est à vous de savoir si vous persistez toujours à vouloir qu'ils vous soient livrés.

L'amertume avait disparu du langage de l'hacendero, et ces derniers mots furent prononcés avec une fermeté digne et triste, dont l'accent retentit douloureusement au cœur du capitaine.

Un nuage obscurcit les yeux de don Rafael, à la pensée de Gertrudis tombant sous le poignard des guerilleros, qu'il savait bien capables d'accomplir leur menace, et il fut presque heureux qu'un devoir d'humanité à remplir se présentât non moins impérieux que celui auquel il avait obéi jusqu'alors.

—Bien ! dit-il après un court silence, car cette fois sa fermeté se trouvait vaincue à l'avance ; portez au bandit qu'on nomme Arroyo la promesse solennelle qu'il n'aura rien à craindre, s'il se montre ; je mets cette condition non pas au pardon, mais au sursis que l'humanité me fait un devoir de lui accorder.

—Oh ! je n'ai pas besoin de votre parole ! s'écria impudemment le bandit en se montrant à côté de don Mariano ; n'ai-je pas là dedans des otages qui répondent mieux de ma vie ? Eh bien ! que voulez-vous à Arroyo, seigneur capitaine ?

Les veines du front gonflées, la lèvre frémissante et l'œil enflammé à la vue de l'un des assassins de son père, de l'homme qu'il avait si longtemps et si vainement poursuivi, du bandit enfin qu'il pouvait saisir vivant et qu'il devait laisser échapper, le capitaine eut besoin d'un moment pour apaiser les passions impétueuses qui grondaient au fond de son cœur.

Mais, sans qu'il s'en aperçût, sa main crispée contenait violemment la bride de son cheval, ses éperons tourmentaient ses flancs,

et l'animal, se dressant droit sur ses pieds de derrière, fut retomber d'un bond presque contre la porte de l'hacienda.

On eût dit que son cavalier voulait franchir l'obstacle qui le séparait du féroce guérillero. Le bandit ne put retenir un geste d'effroi.

—Ce que je veux à Arroyo, répondit enfin le capitaine, c'est de graver ses traits dans ma mémoire pour ne plus les méconnaître quand je le poursuivrai pour l'attacher vivant à la queue de mon cheval.

—Si c'est pour me dire de ces tendresses que vous m'appelez.....

Le bandit faisait mine de rentrer dans l'hacienda.

—Ecoute, s'écria don Rafael, tu auras la vie sauve, je l'ai promis ; l'humanité me fait un devoir de t'épargner.

—Aussi ne vous en sais-je pas gré, capitaine !

—Ta reconnaïssance serait un outrage ; mais si, dans le morceau de fange sanglante qui te sert de cœur il est quelque trace de bravoure, monte à cheval, prends les armes qu'il te plaira et sors seul de cette enceinte : je te défie à un combat à mort !

Le capitaine, en parlant ainsi, se dressait sur ses étriers, et la noblesse de sa contenance offrait un frappant contraste avec la contenance basse et féroce à la fois de l'homme qu'il défiait. L'outrage lancé par don Rafael le frappait en pleine face ; mais Arroyo ne se sentit que le courage de le dévorer.

— Bah ! vraiment ! dit-il en affectant de plaisanter, cinquante contre un !

— J'engage ici solennellement, devant mes soldats, devant Dieu, ma parole de gentilhomme que, quelle que soit l'issue du combat, c'est-à-dire, si je succombe, il ne te sera rien fait.

Un moment, le bandit demeura indécis et muet ; on aurait pu croire qu'il calculait les chances de ce combat ; mais, il avait trop de fois appris à connaître la valeur personnelle du capitaine, pour trouver qu'elles fussent en sa faveur. Il n'osa accepter.

— Je refuse ! dit-il.

— Garde ton cheval, je te combattrai à pied.

— *Demonio !* je refuse, vous dis-je.

— Je m'en doutais ; mais écoute encore : je te laisse ma parole qu'il ne te sera rien fait, si tu veux permettre aux habitants de cette maison, que je désignerai, de la quitter pour venir avec moi se mettre sous la sauvegarde d'un ennemi loyal.

— Je refuse encore, répondit Arroyo.

— Va, tu n'es pas un homme ! et, quand cette main te tiendra, au lieu de te traiter en homme, je te ferai mourir sous le fouet, comme un chien enragé.

Après avoir jeté cet adieu terrible, le capitaine fit faire une volte à son cheval et tourna le dos au bandit avec un geste du plus profond mépris.

Le clairon retentit de nouveau et le détachement reprit le chemin des montagnes. Don Rafael emportait de cette entrevue, dont le résultat était si douloureux pour lui, un ressentiment profond des paroles trop sincères de don Mariano, outre l'inquiétude mortelle qu'il éprouvait à l'idée de laisser ses deux filles au pouvoir d'un monstre tel qu'Arroyo.

Ses craintes, à ce sujet, ne se réalisèrent du moins qu'en partie : deux jours après, il apprit, par un de ses batteurs d'estrade, que cette fois Arroyo et Bocardo avait quitté la province après avoir pillé l'hacienda, et que les habitants de las Palmas n'avaient pas eu à subir d'autre malheur.

Le capitaine Tres-Villas se mit alors en devoir d'obéir aux ordres qu'il avait reçus de joindre son corps. Caldelas venait d'obtenir un commandement, et tous deux étaient partis en laissant la garnison del Valle aux ordres d'un lieutenant catalan du nom de Veraegui.

Don Rafael avait pris une part active à la bataille de Calderon, où, avec six mille hommes, le général Calleja dispersa les cent mille insurgés d'Hidalgo. Depuis il avait continuellement guerroyé sur divers points du royaume, et il revenait de San Blas à Oajaca, sur le navire où il n'a fait qu'apparaître un instant, lorsqu'à son arrivée de nouveaux ordres l'avait envoyé au siége de Huajapam.

Son ancien frère d'armes, Caldelas, s'y trouvait en qualité de maréchal de camp, tandis que, moins heureux que lui, don Rafael n'avait que le grade de colonel.

Revenons maintenant à Julian, qui vient de causer une si vive émotion au colonel en parlant d'un message important.

L'absence, dit un moraliste, dissipe un sentiment passager, tandis qu'elle enflamme une passion profonde, de même que le vent qui éteint une bougie augmente l'ardeur d'une incendie ; il espérait toujours que Gertrudis lui enverrait un message de pardon et d'amour.

On ne s'étonnera donc pas du trouble causé dans l'âme de don Rafael à l'annonce de l'arrivée d'un messager.

— Eh bien ! Julian, qu'avez-vous à m'apprendre ? dit le colonel en dissimulant de son mieux l'émotion qui l'avait gagné ; les insurgés se sont-ils emparés de notre forteresse ?

— Oh ! non, répondit Julian, les hommes de notre garnison ne se plaignent que de la tranquillité dont on les laisse jouir. Quelques courses dans la campagne, qui leur livreraient le pillage d'une

riche hacienda, ne leur feraient pas de peine. Du reste, les nouvelles que j'apporte à Votre Seigneurie sont de nature à leur procurer cette satisfaction.

— C'est donc un message de guerre que vous m'apportez ? dit le colonel avec un air de désappointement triste qui frappa Julian.

— Un message de vengeance ; mais, pour commencer par le moins important, je crois être agréable à Votre Seigneurie en lui apprenant que je ramène avec moi son bon cheval *el Roncador*.

— *Roncador ?*

— Oui, l'animal que vous aviez perdu à votre affaire de las Palmas. Il y a été recueilli, à ce qu'il paraît, et surtout soigné... oh ! soigné à merveille, et on nous l'a renvoyé à l'hacienda.

— Qui l'a renvoyé ? s'écria vivement don Rafael.

— Qui pourrait-ce être, sinon don Mariano Silva ? Un de ses gens l'a ramené, il y a trois jours, en disant que le maître auquel il avait appartenu reverrait peut-être ce cheval avec plaisir. Puis, comme vous l'aviez perdu sellé et bridé, on le renvoya avec la bride et la selle, à telles enseignes que le *Roncador* portait à son frontail un fort joli nœud de rubans rouges, ma foi !

— Et où est ce nœud ? demanda don Rafael avec d'autant plus d'empressement qu'il croyait deviner quelle main l'y avait attaché.

— Un de nos hommes, Felipe et Galan, s'en est fait une cocarde.

— Felipe est un drôle que je châtierai de son indiscrétion ! s'écria don Rafael avec colère.

— Je l'en ai prévenu, c'est son affaire. Je dois vous dire encore que le messager de don Mariano apportait une lettre pour vous.

— Et vous ne commenciez pas par m'en avertir !

— Je commençais par le commencement, reprit le flegtique Julian. Voici la lettre.

En disant ces mots, le messager tira de sa poche un petit paquet de feuilles de maïs dans lequel, par précaution, il avait enveloppé la lettre, et la remit à don Rafael, qui la prit d'une main dont il cherchait à dissimuler le tremblement nerveux.

— Bien ! dit-il froidement. Maintenant, que vous reste-t-il à me dire ?

Cette lettre pouvait être de Gertrudis, et le colonel, avec cet air de froideur affectée, n'avait d'autre but que de se réserver la volupté de la lire quand il allait être seul.

— Arroyo, Bocardo et leurs bandits ont paru dans la province, acheva Julian, et le lieutenant Varaegui m'envoie...

— Arroyo, Bocardo ! interrompit don Rafael, tout à coup ramené du pays des doux songes à des idées de vengeance ; dites de ma part au lieutenant Varaegui qu'il donne double ration à ses che-

vaux pour les préparer à entrer en campagne, que dans quelques jours je serai avec lui pour la commencer; car, après le dernier assaut que nous allons livrer, ou Huajapam sera pris, ou nous lèverons le siége. J'obtiendrai un congé du général en chef, et dussions-nous, pour saisir enfin ces deux bandits, mettre le feu aux quatre coins de la province, nous le ferons. Allez, Julian.

Le messager se disposait à partir, quand don Rafael, voyant sur une table où il l'avait déposée la lettre qui lui promettait un instant de bonheur, s'adressa de nouveau à Julian, et lui dit :

— Tenez ! vous avez été un messager de bonnes nouvelles, je veux vous en récompenser.

Et lui mit dans la main un quadruple d'or, que Julian reçut avec empressement, mais non pas sans être profondément surpris de se voir si généreusement payé pour avoir apporté la nouvelle de la réapparition d'Arroyo et de sa bande. Toutefots, son contentement dépassait encore sa surprise.

Quand il fut parti, don Rafael prit la lettre et la tint un instant dans sa main sans oser l'ouvrir Son cœur battait avec violence, car il ne doutait pas que cette lettre ne fût de Gertrudis, et c'était la première marque de souvenir qu'il recevait d'elle depuis près de deux ans qu'il avait embrassé la cause royaliste.

Il rompit enfin le cachet. La lettre, écrite d'une main de femme, qui pouvait tout aussi bien être celle de Marianita que celle de Gertrudis, ne contenait que ce peu de mots qui ne précisaient rien :

" Les habitants de las Palmas n'ont pas oublié qu'ils ont été les obligés de don Rafael dans une circonstance bien critique, et ils ont pensé que le colonel serait peut-être aise de rentrer en possession d'un cheval que le capitaine Tres-Villas avait eu quelque raison d'aimer."

— Les obligés ! s'écria don Rafael avec amertume ; quelle ingratitude ! Ne dirait-on pas qu'en trahissant pour eux un serment fait sur la tête d'un père, je n'ai fait que leur rendre un service de pure politesse ? Allons ! tachons de ne plus penser à ceux qui m'ont oublié.

Le colonel mit néanmoins, tout en soupirant, un papier qu'il supposait avoir touché les mains de Gertrudis dans une petite poche de son uniforme, pratiquée juste auprès du cœur.

Toutefois, pendant le trajet de sa tente à celle du général en chef, où le conseil de guerre allait s'assembler, un rayon d'espérance s'obtinait à se faire jour dans ce cœur froissé. Gertrudis savait quel prix il attachait à ce cheval souvent caressé par sa main. Voilà pourquoi sans doute elle le lui renvoyait avec ce

nœud de rubans rouges destiné à lui rappeler les fleurs que dans un temps plus heureux elle suspendait à son frontail.

Le brigadier Bonavia, les commandants Caldelas et Regules, étaient assis autour d'une table couverte d'un grossier tapis vert, quand le colonel entra dans la tente. Le conseil n'avait pas encore commencé.

" Eh bien ! colonel, dit le général de brigade, j'ai appris que vous veniez de recevoir un message. Est-il confidentiel ou sa teneur peut-elle intéresser la cause royaliste ?

— Le lieutenant qui commande pour le roi l'hacienda del Valle me fait savoir que ces deux guerilleros, que les deux partis devraient mettre hors la loi, Arroyo et Bacardo, ont reparu dans la province avec leur bande, et, après la prise de cette bicoque, j'aurai l'honneur de solliciter de Votre Excellence la mission d'aller moi-même les traquer comme des bêtes féroces.

— Cette mission vous sera donnée, colonel ; je ne saurais trouver personne qui fût plus digne de la remplir.

— Personne du moins n'y mettrait plus d'acharnement, ajouta Rafael.

Le conseil de guerre commença. Sans rendre compte en détail de ce qui s'y passa, nous nous bornerons à rapporter ce qui fera connaître la position respective des assiégeants et des assiégés.

— Messieurs, dit le général, il y aura demain cent quatorze jours que nous avons ouvert le siége de ce que le colonel Tres-Villas appelle avec raison une bicoque ; sans compter les escarmouches, nous avons livré quinze assauts, et cependant nous sommes encore aussi peu avancés que le premier jour.

— Moins avancés même, dit Regules quand le brigadier eut achevé ce court résumé, car la confiance des assiégés s'est accrue du succès de leur résistance. Ils n'avaient pas de canon, et le colonel Trujano possède aujourd'hui trois pièces qu'il a fondues avec les cloches des églises.

— C'est dire implicitement que le commandant Regules est d'avis de lever le siége ! s'écria Caldelas avec quelque ironie.

Depuis longtemps déjà une animosité secrète existait entre les deux maréchaux de camp, Caldelas et Regules, l'un d'une bravoure et d'une loyauté à toute épreuve, l'autre souvent cruel sans nécessité et d'un courage peut-être plus que contestable.

— C'est la question de lever ou de continuer le siége que nous avons à discuter, interrompit le général. C'est au colonel Tres-Villas, comme le plus jeune et le moins élevé en grade, à donner son avis. Parlez, colonel.

— Lorsque quinze cents hommes assiégent une place comme

Huajapam, à peine défendue par quatre cents, ils doivent la prendre ou se faire tuer jusqu'au dernier sous ses retranchements ; car, autrement, c'est compromettre à la fois leur honneur et le succès de la cause qu'ils soutiennent. Voilà l'opinion que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence.

— Et vous, commandant Caldelas, quel est votre avis ?

— Celui du colonel, repartit Caldelas. Lever le siége serait du plus pernicieux exemple pour les royalistes et un déplorable encouragement à l'insurrection. Que dirait le brave commandant en chef des troupes du roi, don Félix Calleja ? Pendant cent jours il a assiégé dans Cuautla un général plus habile, plus redoutable que Trujano, Morelos, et, au bout du centième, il était maître de la ville.

— Morelos l'avait évacuée, objecta Regules.

— Qu'importe ? il s'avouait vaincu, et la bannière d'Espagne a eu les honneurs du siége.

C'était au tour de Regules de parler.

Il énuméra longuement les lenteurs et les difficultés du siége, les assauts infructueux et sanglants qui avaient été livrés ; il chercha à démonter combien était nuisible à leur cause un vain point d'honneur qu'on faisait prévaloir sur les nécessités politiques, qui exigeaient impérieusement qu'on ne laissât pas se consumer devant un village sans importance le courage de mille braves soldats, tandis que Morelos se portait sur Oajaca. Et quand je dis mille soldats, ajouta-t-il, ce n'est pas sans raison ; car le colonel, en parlant de quinze cents, a fait entrer les morts en ligne de compte... Jusqu'à présent, continua-t-il, dans toutes nos rencontres avec l'ennemi sur divers points du royaume, nous n'avons eu affaire qu'à des soldats électrisés par ce qu'ils appellent l'amour du pays, tandis qu'en face de nous combattent des assiégés fanatisés par l'esprit religieux de Trujano, qui inspire aux habitants de sa petite ville un courage égal à celui de ses soldats. Ce ne sont donc pas trois cents ennemis seulement qne nous avons devant nous, mais bien mille fanatiques qui se battent en désespérés et meurent en chantant. Pendant que nous nous consumons en inutiles efforts, l'insurrection se propage dans la province, et nous perdons ici un temps qui serait plus utilement employé à l'étouffer. Mon avis est donc de lever un siége désastreux sous tous les rapports.

— Les assiégés se rappellent les exploits de Yanguitlan, dit Caldelas ; voilà pourquoi ils se défendent si bien.

A cette allusion, dont nous expliquerons le sens plus tard, Regules se mordit les lèvres de dépit, et répondit par un regard de haine concentrée au regard ironique de Caldelas.

Au point de vue d'un général en chef, responsable de la vie de ses soldats, par cela même moins accessible au point d'honneur qu'un officier d'un rang inférieur, les raisons alléguées par Regules ne manquaient pas d'une certaine solidité, et le général partageait son avis.

Cependant, sans vouloir user de la prépondérance que lui donnaient et son grade et l'autorité du commandement, il proposa un moyen terme.

C'était de livrer le lendemain un dernier et terrible assaut, et de lever le siége s'il était infructueux comme les précédents.

Le général en chef parlait encore, lorsqu'un bruit vague et lointain se fit entendre du côté de la ville assiégée. Ce bruit, du reste, semblait n'être produit que par les diverses intonations d'un chant solennel d'actions de grâces. Bientôt le son des clairons et l'explosion de nombreuses fusées, tirées en signe de joie, le dominèrent entièrement.

—Ces réjouissances publiques sont de mauvais présage pour nous ! s'écria Regules, quand on ne put douter plus longtemps de la nature de ce joyeux tumulte. Ce n'est pas demain qu'il faut lever le siége, c'est aujourd'hui.

— C'est-à-dire qu'il faut fuir devant des pétards ! répartit Caldelas.

—Tomber comme les murs de Jéricho devant des trompettes ! ajouta le colonel.

—Puissé-je n'avoir pas raison ! dit Regules.

Et, malgré son avis, la détermination de donner le lendemain un dernier assaut fut prise en conseil.

Cet assaut cependant ne devait pas avoir lieu. Nous dirons dans le chapitre suivant les raisons qui s'y opposèrent, et nous ferons connaitre la cause des signes de joie qui partaient de la ville assiégée.

Le conseil terminé, les officiers regagnèrent leurs tentes. Don Rafael avait hâte de se trouver seul pour réfléchir à l'aise au sens du message qu'il avait reçu, et surtout pour caresser ce doux rayon d'espoir qui venait de pénétrer dans son cœur, jusqu'alors si triste.

Il ne daigna même pas prêter l'oreille au bruit de la joie des assiégés, bien que le camp espagnol tout entier s'en préoccupât comme d'un sinistre augure.

CHAPITRE IX.

VALERIO TRAJUNO.

L'ancien muletier qu'on a vu ne pas vouloir s'exposer aux chances de la guerre avant d'avoir religieusement payé ses dettes, aujourd'hui le colonel don Valerio Trajuno, n'était qu'un guerillero comme il y en avait tant alors. Le renom dont il jouissait néanmoins dans les limites étroites de sa sphère était un sujet continuel d'inquiétudes pour les chefs royalistes de la ville de Oajaca. Ils pensèrent que le moment était venu d'écraser ce redoutable ennemi qui se trouvait privé de l'appui de deux de ses compagnons, don Miguel et don Nicolas Bravo, guerilleros comme lui, que Morelos venait de rappeler à Cuautla.

Telle était l'importance qu'on attachait à la défaite du religieux insurgé, que le gouvernement fit marcher contre lui presque toutes les forces de la province. Trajuno se trouvait alors dans le bourg de Huajapam, où nous l'avons déjà vu, et c'est là qu'il eut l'occasion de s'immortaliser par la belle défense qu'il fit de cette petite ville ouverte de tous côtés ; heureusement pour lui, Huajapam était abondamment pourvu de vivres.

La résistance ne devenait possible qu'en changeant les règles ordinaires ; c'est ce que fit Trajuno.

Il commença par faire emmagasiner toutes les vivres, dont il se réserva chaque matin la distribution exclusive à chaque soldat et à chaque famille ; puis il établit une sévère discipline monastique que, depuis le premier jusqu'au dernier jour, au milieu des péripéties sanglantes d'un siége de cent quatorze jours, la force de sa volonté, son ascendant irrésistible sur le soldat, comme sur le bourgeois, sut maintenir exempte de la plus légère infraction.

Le temps avait été distribué comme dans un couvent, et les oraisons absorbaient la plus grande partie de celui que laissaient libre les devoirs militaires et les attaques des assiégeants. Ces oraisons se faisaient en commun, et, dans cette bourgade privée de toute communication au dehors, au milieu d'une population ignorante des joies de la vie, toujours en face de la mort, elles s'accomplissaient avec cette ferveur du matelot qui implore la misericorde de Dieu, son seul refuge contre les fureurs de la tempête.

Grâce à ces dispositions étranges, mais sages, le découragement n'avait pas de prise sur des âmes continuellement occupées. Quand les vivres devinrent plus rares, aucun regard scrutateur ne pou-

vait sonder le vide des magasins, aucune bouche indiscrête ne pouvait annoncer une prochaine disette, et il était évident que l'entreprise des Espagnols sur Huajapam ne pouvaient avoir que deux issues : écraser jusqu'au dernier des assiégés ou abandonner le siége.

Depuis cent jours et plus, cet état de chose existait, et, pendant ce long espace de temps, une seule tentative de secours avait été faite par le colonel Sanchez et le padre Tapia ; elle avait échoué, mais la constance de Trujano n'était pas à bout. Le découragement était seulement du côté des Espagnols.

Parmi les assiégés, tout pliait sous l'ascendant sans bornes de cet homme vraiment extraordinaire, chez qui étaient réunis les plus brillantes qualités, même celles qui sont le plus faites pour s'exclure mutuellement.

Jamais la fougue de son esprit ne diminua la prudence de ses plans, et jamais elle ne chercha à devancer l'époque de leur maturité. Brave jusqu'à la témérité, il n'en était pas moins exact à calculer minutieusement toutes les chances du combat. Sa physionomie ouverte et prévenante commandait la franchise et forçait chacun à lui livrer son secret, tandis que personne ne pouvait pénétrer le sien ; sa bonté, sa douceur envers ses troupes, loin de dégénérer en faiblesse, le faisaient craindre autant qu'elles le faisaient aimer ; un charme indéfinissable enfin émanait de toute sa personne et excluait jusqu'à la pensée de lui désobéir.

Maintenant, si l'on réfléchit qu'en 1812 les Espagnols étaient encore maîtres de toutes les ressources de l'administration, des courriers, des voies de communications ; que l'insurrection était isolée, traquée de tous côtés, on ne trouvera pas étonnant que, à la même époque où Trajuno était bloqué dans le Huajapam, Morelos, assiégé à deux ou trois journées de là, dans Cuautla, ignorât la position de l'ancien muletier.

Depuis un mois déjà Morelos, retiré à Isucar, après avoir évacué Cuautla, n'était pas plus instruit qu'auparavant du sort des assiégés de Huajapam. Heureusement pour eux, Trujano connaissait le lieu de la retraite de Morelos, et il avait résolu de lui expédier un courrier pour lui demander du secours.

Cernée comme l'était la place, l'entreprise était presque impraticable, et, pour en assurer le succès, Trujano faisait une neuvaine afin d'implorer la protection du ciel.

Le jour où du camp espagnol nous pénétrons dans la ville assiégée, la neuvaine s'achevait, et c'était le soir de la surveille de la délibération du conseil de guerre dont nous venons de rendre compte.

Il était déjà nuit close. Toute la population de Huajapam se trouvait réunie pour l'heure de la prière sur une placc éclairée par la lueur de torches d'*ocole*, quoique la lune brillât au haut du ciel.

Une église dont les bombes avaient éventré le dôme et des maisons en ruines entouraient la place.

Le temple des assiégés était la place elle-même, la voûte étoilée du ciel servait de dais. Partout, à la rouge clarté des torches, on distinguait les assistants silencieux et recueillis : les femmes, les enfants et les vieillards sur le seuil des maisons ; au milieu de la place, les soldats avec leurs uniformes et leurs vêtements en lambeaux et leurs armes à leur côté. Plus loin, des blessés, aux linges ensanglantés, se traînaient pour prendre part à la prière commune.

A l'aspect d'un homme qui, le front calme, l'air inspiré, s'avançait au milieu de la place comme jadis les juges d'Israël, toutes les têtes se découvrirent ou s'inclinèrent.

Cet homme était le colonel Trujano. Il fit signe qu'il allait parler, et le silence devint plus profond encore.

—Enfants, cemmença t-il d'une voix sonore, l'Écriture a dit : " Ceux qui gardent la ville veilleront en vain si le Seigneur ne veille avec eux ; " supplions donc le Dieu des armées de veiller avec nous.

Tous s'agenouillèrent, et, dans l'espace resté vide autour de lui, Trajuno s'agenouilla aussi.

—C'est ce soir, reprit-il, que s'achève la neuvaine commencée pour l'heureux retour de notre messager ; prions aussi pour lui et chantons les louanges de Dieu, qui jusqu'ici a préservé ses enfants qui ont eu confiance en lui.

Alors il entonna le verset du psaume qui dit :

—Sa vérité vous servira de bouclier, vous ne craindrez ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, ni la contagion qui se glisse dans les ténèbres, ni les attaques du démon de midi.

Après chacun des versets du psaume, les assistants répétaient :

—Seigneur, ayez pitié de nous. Seigneur prenez-nous en miséricorde.

Les sentinelles espagnoles, veillant autour de la tranchée ouverte par les assiégeants, prêtaient mélancoliquement l'oreille à ces pieux cantiques, qui seuls troublaient le profond silence des ténèbres.

En face du factionnaire le plus rapproché de la ville, quelques cadavres mexicains, que leurs frères n'avaient pu emporter, gisaient à peu de distance.

La nuit ajoutait encore à l'horreur de ce lugubre spectacle.

Tous avaient été plus ou moins mutilés, nous l'avons dit, par des ennemis qui se vengeaient souvent sur les morts de leur impuissance contre les vivants.

Le soldat allait et venait dans un espace restreint, tournant alternativement le dos aux corps étendus sous ses yeux, et les comptant comme un homme désœuvré, tout en conservant, entre eux et lui, un espace raisonnable.

Puis, cherchant à se procurer une distraction un peu moins triste, la sentinelle essayait de distinguer les paroles qu'on chantait non loin d'elle.

La voix lointaine disait :

—Il en tombera mille à votre droite et dix mille à votre gauche, mais le mal n'approchera point de vous.

—Ah, diable ! serait-ce du latin ? se dit la sentinelle. Ce doit être quelque prière pour les morts.

Tout à coup il lui sembla qu'en parlant de morts le nombre s'en était augmenté sous ses yeux.

—Je me serai trompé, continua l'Espagnol dans son monologue.

Il compta de nouveau ses cadavres ; cette fois il se rappela bien qu'il y en avait dix.

Puis il continua à écouter le cantique et ce verset :

—Vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.

—Ah ! ils parlent de dragon, des dragons de la reine, peut-être ?

L'Espagnol s'interrompit. Il crut s'apercevoir que, bien que dans ses promenades, il mesurât très-exactement ses pas à la distance convenable qu'il voulait maintenir entre lui et les cadavres, cette distance s'amoindrissait à chaque tour.

Il se mit alors à compter ses pas, et, quoiqu'il en fit exactement le même nombre à chaque allée et venue, il se trouvait toujours plus près de l'un des cadavres qu'il ne croyait l'être. Il fallait que le cadavre eût marché ou que la sentinelle se trompât. Le dernier cas était le plus probable. Cependant l'Espagnol s'approcha du mort pour l'examiner. Il était étendu sur le côté, et une plaie sanglante marquait seule la place qu'avait occupé son oreille. Cet examen rassura le soldat devenu tout à fait certain que, puisque le mort (c'était un Indien) n'avait pu s'avancer tout seul, il devait s'être trompé lui-même. Il avait bien eu la tentation de lui passer sa baïonnette à travers le corps ; mais un cadavre acquiert dans l'ombre de la nuit une certaine solennité imposante qui repousse la profanation, et la sentinelle reprit sa promenade dans le même sens qu'auparavant, sans avoir cédé à sa tentation.

— Si des cadavres pouvaient aller, pensa l'Espagnol, je dirais presque que ceux-ci ont des allures suspectes : j'en avais compté neuf, j'en trouve dix, et on penserait, le diable m'emporte ! que ce gaillard-là, le factionnaire faisait allusion au mort suspect, a envie de causer avec moi pour se distraire. Corbleu ! les chansons de ces vivants là-bas ne sont pas gaies ; mais je les préfère encore au silence de ces carcasses. Ecoutons.

Le cantique continuait :

— Élevez vos mains pendant la nuit vers le sanctuaire et bénissez le Seigneur. Sa vérité sera votre bouclier, vous ne craindrez pas les terreurs de la nuit.

Quoique ces psaumes parussent au factionnaire plus joyeux que des chansons à boire, comparativement au silence des morts, ces chants mélancoliques des assiégés, cette compagnie de cadavres étranges lui rendaient le temps bien long, et il tourna le visage vers le camp où il regrettait sa tente ; puis il reprit sa promenade.

Cette fois il faisait si exactement le même nombre de pas, que la distance entre l'Indien et lui se conserva constamment la même jusqu'au moment où il s'aperçut que le cadavre un instant suspect avait disparu.

Le premier moment de terreur passé, la sentinelle espagnole comprit qu'il avait été dupe d'une ruse indienne, et, pour ne pas se laisser accuser de négligence, il s'abstint prudemment de donner l'alarme et laissa l'Indien bien vivant courir à son but.

Pour expliquer la méprise du soldat entretenue par l'absence des oreilles du cadavre vivant, il est nécessaire de dire qu'avant de venir mettre le siège devant Huajapam, le commandant Regules s'était donné la triste satisfaction d'*essoriller* près de Yanguitlan une vingtaine de pauvres Indiens faits prisonniers. Nous rappelons à dessein ce vieux mot pour flétrir l'usage, tombé en désuétude comme lui, de couper les oreilles aux prisonniers. Ceux d'entre eux à qui on ne les avait pas tranchées de trop près, car plusieurs étaient morts d'une hémorragie, s'étaient réfugiés à Huajapam.

L'Indien était un de ces derniers, et il ne lui avait couté, pour donner à la cicatrice l'aspect d'une blessure fraîche, que la peine de la teindre du sang de l'un des cadavres voisins.

C'était à cet exploit du commandant Regules qu'avait fait allusion son collègue Caldelas dans la séance du conseil de guerre que nous avons rapportée.

— *Mil rayos !* s'écria le soldat espagnol dans un accès de rage, dans le cas où ces chiens-là ne soient pas plus morts que celui qui court si bien, ils ne courront plus.

En disant ces mots, la fureur l'emportant sur l'espèce de terreur religieuse à laquelle l'Indien avait dû la vie, le factionnaire ne laissa pas un cadavre sans le percer de deux ou trois coups de baïonnette.

Aucun de ces corps insensibles ne fit un mouvement, et les seuls bruits qui troublèrent la tranquillité de la nuit ne furent plus que les soupirs de fureur du soldat et la voix lointaine qui chantait les psaumes aux assiégés.

— Oui, oui, chantez maintenant, coquins, dit l'Espagnol, vous avez raison, ne fût-ce que pour vous moquer de ceux qui font si bonne garde autour de vous.

Pendant ce temps, l'Indien se faisait reconnaître aux sentinelles de Trujano.

Au moment où il arrivait sur la place, la population et la garnison, agenouillés à la clarté des torches, continuaient leurs ferventes oraisons.

Le religieux colonel, comme s'il eût pensé que le Dieu qu'il invoquait voulait lui donner une marque éclatante de sa protection, chantait le verset :

— Je le délivrerai parce qu'il a mis en moi toute sa confiance :

— Je le protégerai parce qu'il a invoqué mon nom.

Quand la dernière prière de cette neuvaine si efficace fut terminée, l'Indien rendit compte de son message.

Il avait vu Morelos et il apportait la promesse du général de se mettre à l'instant en marche pour venir au secours des assiégés.

Alors Trujano, levant les yeux au ciel, s'écria :

— Bénissez maintenant le Seigneur, ô vous tous qui êtes ses serviteurs !

Puis, après la distribution du souper faite par le colonel lui-même, les torches s'éteignirent et les assiégés se livrèrent au sommeil, pleins de confiance dans celui qui ne dort jamais et dont la protection leur servait de bouclier.

Le lendemain soir, à la même heure, pendant que les assiégés étaient réunis sur la place pour la prière en commun qui terminait invariablement chaque journée, d'autres scènes se passaient à quelques lieues, du camp des assiégeants.

Fidèle à sa promesse, Morelos s'était mis en marche pour Huajapam ; il n'avait pu disposer que de mille hommes de troupes régulières pour ne pas dégarnir la ville de Chilapa, qu'il venait de prendre ; mais, pour faire nombre, il y avait joint un millier d'Indiens, armés de flèches et de frondes.

A quelque distance derrière le général en chef, le mariscal Galeana et le capitaine Lantejas chevauchaient de compagnie.

Le front de l'ex-étudiant était soucieux.

— Le général a raison de vous refuser votre congé, disait Galeana ; un officier instruit et brave comme vous l'êtes est toujours précieux ; et, quant au mécontentement que lui cause votre insistance et qu'il vous a un peu brusquement témoigné, ne vous en affligez pas trop, mon cher Lantejas, comptez sur moi ; je serai bien malheureux si je ne vous fournis pas l'occasion de quelque bon coup de lance pour vous réhabiliter dans son opinion. Pourvu que vous tuiez de votre main trois ou quatre Espagnols, ou un seul officier supérieur.

— J'aime mieux un officier supérieur ; j'y penserai, répondit le capitaine avec distraction.

Il pensait si bien, que cette obligation de se distinguer avec préméditation, lui qui jusqu'alors n'avait été qu'un héros de hasard, amassait ces nuages sur son front.

Pendant que la troupe insurgée faisait halte pour ce jour-là, on s'occupa des moyens de porter un coup décisif aux assiégeants, et, pour y parvenir, il fut résolu qu'on les prendrait entre deux feux, c'est-à-dire, qu'on les attaquerait en même temps que les assiégés feraient une sortie contre eux.

Le plus difficile était de leur faire connaître cette résolution, tant l'armée espagnole faisait bonne garde autour de la place.

Les Indiens étaient sous les ordres du capitaine Lantejas, et, quand il s'agit d'envoyer un exprès à Trujano, l'un d'eux assura qu'il connaissait, derrière le village, un passage secret, par lequel il se chargeait de parvenir jusqu'à lui. Don Cornelio en fit donner avis à Morelos, qui, en réponse, lui envoya l'ordre d'accompagner l'Indien avec quelques hommes de son choix. Cette commission était aussi dangereuse qu'honorable, et Lantejas aurait bien décliné l'honneur qui lui en revenait, s'il avait été libre de la refuser ; mais comme, à tout prendre, elle pouvait lui éviter le plus dangereux honneur de tuer encore trois ou quatre Espagnols, ou tout au moins un officier supérieur, et qu'il n'était pas libre de se soustraire à un ordre du général en chef, il accepta.

Il choisit pour compagnons d'aventures Clara et Costal, outre une douzaine de soldats sur lesquels il pouvait compter, et, la nuit venue, on se mit en route.

Au bout de deux heures environ, le détachement aperçut les feux des bivouacs espagnols ; puis, bientôt après, les maisons silencieuses de Huajapam, où les assiégés calculaient les heures et les minutes, en attendant le secours promis.

De l'emplacement où le guide indien fit faire halte aux hommes du capitaine (c'était derrière les murs de clôture d'un champ), un

chemin creux conduisait jusqu'à l'endroit où la sentinelle espagnole allait et venait avec une certaine inquiétude, comme si elle eût senti les dangers de son poste.

C'était le même que celui qu'occupait la veille le factionnaire qui s'était embrouillé dans le compte de ses cadavres, et c'était encore par ce chemin creux que le premier Indien était venu en augmenter le nombre.

Plusieurs causes semblaient se réunir pour donner à la sentinelle ces allures inquiètes qui menaçaient de tout gâter ; à la fraîcheur désagréable de la nuit se joignait l'odeur infecte des cadavres qui blessait horriblement son odorat ; puis, l'aspect de ces mornes compagnons de faction n'était pas moins lugubre pour lui que pour son prédécesseur de la veille, et l'image de la mort, constamment sous ses yeux ne laissait pas que de lui inspirer une certaine terreur secrète.

La sentinelle allait et venait avec une rapidité de marche indispensable pour chasser le double frisson qui l'agitait. D'ailleurs, soit qu'on eût eu vent de la résurrection de l'Indien de la veille, soit par tout autre motif, la surveillance était devenue plus active et les sentinelles avaient été plus rapprochées entre elles et devaient s'observer réciproquement.

Les seuls moments où le factionnaire s'arrêtait ne duraient que le temps nécessaire pour répéter le cri :

—*Alerta ! centinela* !

—J'en suis fâché pour lui, dit Costal ; mais il faut l'envoyer monter la garde chez le Père éternel.

—Chut, païen ! s'écria don Cornelio scandalisé.

Le mur de clôture qui servait de halte au capitaine, quoique presqu'entièrement abattu, présentait encore, derrière ses décombres entassés, un abri passable contre la curiosité de la sentinelle ; puis il y avait dans la campagne, en grand nombre, de hauts aloès et des absinthes touffues.

—Expédions la sentinelle, dit Costal ; cela fait, vous vous disséminerez derrière ces buissons et vous me laisserez faire.

Le Zapotèque emprunta la fronde de l'un des Indiens, dans laquelle il mit un cailloux de choix, et ordonna à deux autres Indiens d'encocher leurs flèches, et tous trois se tinrent prêts.

—Vous allez frapper deux cailloux, l'un contre l'autre et à deux reprises, dit Costal au capitaine ; vous autres vous lâcherez votre flèche à la seconde.

C'était une des rares occasions où l'arc et la fronde sont supérieurs à la carabine.

Lanjetas frappa ses deux cailloux avec bruit.

Ce bruit sec arriva aux oreilles de l'Espagnol. Il s'arrêta, prêta l'oreille et fit résonner son fusil dans sa main.

Le capitaine frappa pour la seconde fois. La pierre et les flèches sifflèrent dans l'air, et, atteint d'un triple coup, le factionnaire tomba sans jeter un soupir.

—Allons ! dispersez-vous, dit vivement Costal ; le reste me regarde.

Le capitaine et les deux Indiens se glissèrent de leur mieux derrière les absinthes et les aloès ; puis, tout à coup, don Cornelio tressaillit d'effroi.

La sentinelle qu'il avait vue tomber se promenait comme auparavant ; c'était sa même allure, et Lantejas ne nota aucune différence dans la voix qui cria d'un ton formidable :

— *Alerta ! centinela !*

— Où diable est Costal ? se dit don Cornelio en cherchant vainement le Zapotèque.

Pendant ce temps, les deux autres Indiens, blottis d'abord à quelque distance du capitaine, s'avançaient vers la ville, sans paraitre prendre beaucoup de souci de la sentinelle.

Ce fut un trait de lumière pour le naïf don Cornelio.

— Ce factionnaire, c'est Costal, parbleu ! se dit-il.

En effet, le mort avait été remplacé par le vivant, et, de cette façon, le factionnaire étant toujours au même poste et répétant les mêmes cris que lui, les autres sentinelles ne pouvaient avoir aucun soupçon de ce qui venait de se passer.

Don Cornelio s'élança le plus rapidement qu'il put vers la ville assiégée.

Déjà les deux autres Indiens avaient disparu, et quand Costal vit que le capitaine allait bientôt en faire autant, il s'empressa de jeter loin de lui le shako et le fusil du factionnaire.

— Plus vite ! plus vite ! s'écria Costal ; les drôles vont donner l'alerte en ne voyant plus leur camarade.

En disant ces mots, il rejoignit le capitaine qu'il prit par la main, et l'entraîna si rapidement que don Cornelio en perdait haleine.

Ils ne tardèrent pas l'un et l'autre à gagner la place, où les sentinelles mexicaines, prévenues d'avance par les deux Indiens arrivés sains ou saufs, les laissèrent entrer sans difficulté.

— Entendez-vous ? dit Costal, les drôles là-bas se sont aperçus de l'accident arrivé à leur camarade et ils donnent l'alarme : mais il n'est plus temps.

Des cris et des coups de fusil retentissaient en effet dans la direction du camp royaliste.

Trujano, le flanc ceint de son épée, inspectait la place de Huaja-

pam, devenue déserte, avant de se retirer à son tour, quand le capitaine et Costal arrivèrent.

Pendant que don Cornelio lui rendait compte de sa mission, le colonel l'axaminait attentivement ainsi que l'Indien. Un vague ressouvenir lui rappelait ces deux figures un instant entrevues, et, quand le capitaine eut achevé :

— Je cherche dans quel songe j'ai déjà vu vos traits, dit Trujano. Ah ! n'êtes-vous pas ce jeune étudiant si croyant au mandement de l'évêque de Oajaca et qui anathématisait, à las Palmas, l'insurrection comme un péché mortel ?

— Précisément, répondit Lantejas en soupirant.

— Et vous, continua Trujano, n'êtes-vous pas le tigrero de don Mariano Silva ?

— Le descendant des caciques de Tehuantepec, répondit fièrement Costal.

— Dieu est grand et ses voies sont impénétrables ! s'écria le colonel de l'air inspiré d'un prophète de Juda.

Et il emmena le capitaine avec lui.

Après s'être acquitté de son message et avoir écouté avec admiration, lui qui avait assisté au siège de Cuautla, le récit de celui de Huajapam, il ne restait plus au capitaine qu'à aller se reposer pendant le peu d'heures qui devaient s'écouler avant la bataille décisive du lendemain. Il se jeta, enveloppé de son manteau, sur un banc, où il ne put trouver le sommeil qu'en se promettant bien de ne faire de prouesses que celles qu'il serait rigoureusement forcé d'accomplir à son corps défendant.

Ce ne fut qu'au jour, après la messe qu'il fit célébrer, que Trujano apprit aux assiégés que le lendemain au lever du soleil ils devaient faire une sortie pour attaquer les Espagnols d'un côté, tandis que Morelos les combattrait de l'autre.

Puis, après avoir chanté le *Te Deum* avec sa religieuse ferveur, le colonel permit à la garnison de se réjouir au son des trompettes, au bruit des fusées, de cette marque signalée de la protection divine, et le tumulte des réjouissances venait d'arriver jusqu'au camp des royalistes.

CHAPITRE X.

ENTRE DEUX FEUX.

Quelques heures après l'heureuse arrivée de Cornelio Lantejas dans Huajapam, pendant que les ténèbres couvraient encore la ville et le camp royaliste, le grincement des crécelles qui avaient rem-

placé les cloches converties en canons appelait la garnison et les habitants à matines.

Selon la règle claustrale imposée aux assiégés par Trujano, ils étaient ainsi convoqués chaque jour à la prière du matin ; cette fois, cependant, cette réunion nocturne avait aussi pour but de les disposer à la journée solennelle qui allait décider du dénoûment d'un long et cruel siége.

Au même instant, le camp espagnol s'éveillait au bruit de la diane, et, derrière la chaîne de collines qui terminait la plaine, Morelos mettait déjà son armée en mouvement.

Peu à peu la place de Huajapam se remplit de bourgeois et de soldats silencieux, tous armés pour la lutte et venant demander à la prière la force et l'énergie dont ils avaient besoin. Les cavaliers tiraient par la bride leurs chevaux sellés et se rangeaient comme des ombres dans l'ordre qu'ils avaient coutume de prendre.

Trujano apparut à son tour, grave et souriant à la fois, avec la confiance dans le cœur comme sur les lèvres. Le religieux insurgé était armé, selon son habitude, de la longue épée à deux tranchants si souvent éprouvée dans sa main.

A ses côtés marchait le capitaine don Cornelio Lantejas comme aide de camp momentané du colonel, et, derrière eux, un soldat tenait en main deux chevaux prêts à être montés, l'un par Trujano, l'autre par le capitaine.

Sur le dos du cheval destiné à l'ex-étudiant en théologie se balançait une longue lance attachée à l'étrier et au pommeau de la selle.

Don Cornelio aurait été bien embarrassé de dire pourquoi il s'armait de cette façon. Le cheval qu'on lui avait prêté se trouvait harnaché de la sorte, et il prenait passivement la lance comme il se laissait conduire au combat, parce qu'il ne pouvait faire autrement.

La prière toutefois n'allait pas se prolonger longtemps ; car le ciel commençait à s'entrouvrir du côté de l'orient, et l'aube du jour ne devait pas tarder à répandre ses premiers rayons de lumière.

Le colonel Trujano était profondément versé dans la connaissance des saintes Ecritures, et les livres d'église, qui ne lui étaient pas moins familiers, s'étaient, pour ainsi dire, gravés dans sa mémoire. Il n'eut qu'à la consulter, et, d'une voix dont les moindres intonations arrivaient à la fois au cœur et à l'oreille les assistants les plus éloignés, il récita le verset suivant, que la circonstance rendait encore plus solennel :

"Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande

lumière. Le jour s'est levé sur ceux qui habitent dans la région de l'ombre de la mort.

" Seigneur, vous avez béni votre terre ; vous avez délivré Jacob de captivité. Gloire au Très-Haut ! "

Et mille bouches répétèrent : " Gloire au Très-Haut ! "

Peu à peu les ombres transparentes du crépuscule disparaissaient, et, au-dessus de ces têtes pieusement courbées, quelques nuages épars, légèrement teints de pourpre, annonçaient déjà le lever du soleil.

Ce n'était qu'après le repas de midi que devait être livré le dernier assaut, d'après la décision prise la veille par le conseil de guerre. On ne se préparait donc pas encore, dans le camp royaliste, et la double attaque de Morelos et de Trujano risquait d'y éclater comme un coup de foudre.

Le camp était divisé en trois parties bien distinctes, disons même en trois camps. Le premier, celui du commandant Regules, était le plus rapproché de la ville assiégée ; le deuxième, sous les ordres immédiats de Bonavia, occupait le centre ; et le troisième enfin, commandé par Caldelas, se trouvait situé à l'arrière-garde.

D'après ces dispositions, Trujano, en exécutant sa sortie, devait diriger ses premiers efforts contre Regules, et Morelos devait attaquer l'arrière-garde commandée par Caldelas. Bonavia, qui se trouvait au centre, aurait à se porter au secours de celui de ses deux collègues qui en aurait le plus besoin.

Don Rafael avait sa tente dans le camp de Caldelas ; il avait peu dormi cette nuit-là.

En vain, par un temps d'orage, le manteau d'épaisses vapeurs qui couvre le ciel laisse voir, en s'entr'ouvrant un moment, quelque pan presque impénétrable d'azur ; bientôt les nuages se referment et l'azur disparait.

Il en était de même du faible rayon d'espoir qui avait un instant brillé aux yeux du colonel ; sa sombre mélancolie avait repris le dessus, et le rayon d'espoir s'était évanoui.

L'homme qui aime à la passion, comme celui qui n'aime que médiocrement, sont l'un et l'autre également inhabiles à apprécier les preuves de l'amour qu'ils inspirent. La passion égare le jugement et trouble la vue de l'un ; l'indifférence rend l'autre inattentif et distrait, tout passe inaperçu devant ses yeux. Don Rafael était dans le premier cas, et, quelque éprise que se fut montrée Gertrudis, il ne se disait pas qu'elle ne l'aimait plus, mais qu'elle ne l'avait jamais aimé. Lui qui avait presque sacrifié son amour à sa fierté ne pensait pas que l'orgueil de la femme a aussi ses jours de révolte contre son cœur.

De là naissait le profond découragement qui s'était emparé de lui et avait éteint ses espérances un instant ravivées.

Las de se retourner sans sommeil sur la couche dure du soldat en campagne, il avait fait seller son cheval aux premiers sons de la diane, et il avait été chercher dans la promenade quelque distraction à sa mélancolie.

L'aspect de la plaine ravagée, où tout espoir de moisson était désormais perdu, lui rappelait ses douces illusions détruites à leur naissance comme le bouton d'une fleur qu'on enlève de sa tige avant qu'il soit épanoui. Sans s'en apercevoir, il était à plus d'une lieue du camp lorsqu'il entendit, au milieu du silence profond qui régnait autour de lui, le bruit, vague d'abord, puis ensuite plus distinct, d'une colonne d'armée en marche.

Cette réalité le ramenait du pays des chimères à la vie d'aventures des guerres civiles, et, faisant trêve tout à coup aux pensées qui l'avaient absorbé, il écouta plus attentivement.

Depuis près de deux ans que le colonel était entré en campagne, il savait se rendre compte de tous les bruits qui signalent ou accompagnent la marche d'une troupe armée. Les pas cadencés, le roulement lointain de l'artillerie et des caissons, devinrent aussi distincts pour lui que s'il avait aperçu la troupe elle-même.

C'était sans nul doute une division qui s'avançait au secours des assiégés : les coups de fusil d'alerte de la nuit précédente, la sentinelle égorgée, les hourras des assiégés au matin, ne laissaient aucune incertitude à cet égard ; ils avaient appris l'arrivée prochaine du corps d'armée dont on entendait la marche.

Sûr de son fait et ne voulant pas perdre une minute à écouter plus longtemps, don Rafael mit son cheval au galop et regagna le camp de Caldelas, où il donna l'alarme.

Le premier moment de confusion passé, les royalistes attendirent l'attaque en s'y préparant avec le sang froid de la discipline. Tout le monde était à son poste.

Le soleil lançait ses premiers rayons. Bientôt, de part et d'autre, les sentinelles avancées se replièrent sur leurs camps respectifs. Alors, vers la ville, on entendait retentir le psaume *Venite exsultemus Domino ;* des cris de : *Viva Morelos !* éclatèrent dans la direction opposée ; puis la voix du mariscal, dans un moment où le chant religieux mourait lentement et où les vivats se taisaient, jeta le cri de guerre bien connu : *Aqui està Galeana !* et une double fusillade entama un formidable dialogue des deux côtés du camp royaliste.

Trujano et Morelos se répondaient, l'un sur le front, l'autre à l'arrière de l'armée espagnole ; les assiégeants se trouvaient assiégés à leur tour.

Pendant ce temps Morelos, ayant donné ses ordres à Galeana, chargé de diriger l'attaque, se posta sur une hauteur voisine, et, sa lorgnette à la main, il examina le théâtre du combat.

Après avoir froidement combiné son plan d'attaque, Trujano, avec l'impétuosité qui lui était naturelle, s'élança contre le camp de Regules, tandis que le mariscal en faisait autant contre celui de Caldelas.

De part et d'autre, la fusillade avait cessé ; assiégeants et assiégés en étaient venus aux mains à l'arme blanche.

Bien qu'inférieurs en nombre à leurs ennemis, les soldats de Trujano avaient si brusquement attaqué ceux de Regules, que ces derniers n'avaient pu soutenir le premier choc en bon ordre et que la confusion s'était mise parmi eux.

Ils tenaient bon encore néanmoins, tout en reculant, et comme le camp où Caldelas se défendait tenait mieux encore, Trujano restait en échec avec sa poignée d'hommes.

Bonavia et Caldelas, pendant ce temps, réunissaient leurs efforts pour résister à l'attaque de Galeana, qui, malgré son impétueuse valeur, ne pouvait passer outre pour joindre Trujano ou prendre en flanc le camp espagnol, protégé des deux côtés par des terrains élevés impraticables à la cavalerie.

Il est certains hommes auprès desquels il est impossible de ne pas se sentir brave ou, du moins, de n'en avoir pas l'air, lorsqu'on est forcé de combattre à leur côté. Trujano était du nombre de ceux dont l'ardent courage est contagieux, et, près de lui, le capitaine Lantejas soutenait sa réputation de bravoure.

Cependant, le combat durait depuis longtemps déjà sans que la victoire, disputée avec acharnement, parût se décider pour ou contre les Espagnols, lorsque Trujano, s'adressant à don Cornelio, tout en essuyant la sueur qui ruisselait de son front :

— Nous ne viendrons jamais à bout d'enfoncer cette ligne avec si peu de monde, dit-il ; mettez votre cheval au galop, capitaine, et allez dire au général que le succès de la journée ne dépend que de deux ou trois bataillons de renfort dont j'ai besoin. Courez vite, et je tâcherai, pendant ce temps, de soutenir le courage et surtout la force de ma brave garnison.

Don Cornelio n'avait qu'à faire un détour le long des terrains élevés qui protégeaient le camp pour arriver jusqu'au général en chef et remplir sa commission.

L'aide de camp partit au galop, sa lance à la main.

Au même instant, par un côté opposé, un officier, sur l'ordre de Regules, allait remplir une mission semblable auprès du général

en chef espagnol. Seulement, il arriva plus promptement que don Cornelio.

Bonavia s'empressa, malgré les observations de Caldelas d'envoyer au commandant Regules le renfort qu'il demandait.

— Cet homme sera cause de notre perte, dit Caldelas, à don Rafael, qui, monté sur son bon cheval *el Rocandor*, faisait de prodigieux efforts pour arriver jusqu'au mariscal, dont le cri de guerre, souvent jeté comme un défi, commençait à porter le trouble dans l'esprit des soldats espagnols ; mais, vive Dieu ! continua Caldelas s'il arrive malheur par sa faute, je lui brûlerai la cervelle et je ferai sauter la mienne après.

Comme le commandant achevait ces mots, un mouvement violent s'opérait devant lui, et les soldats commençaient à céder le terrain devant les attaques redoublées de Galeana.

Ce que Caldelas avait prévu était sur le point de se réaliser : pour secourir Regules, le général avait affaibli son front de bataille ; le désordre se mit aussitôt dans les rangs ; la troupe se laissa entamer, puis bientôt se débanda.

Aveuglé par son animosité, Caldelas tourna bride, laissant à don Rafael le soin de rallier les soldats dispersés, et s'élança du côté de Regules.

Pendant ce temps, l'aide de camp de Trujano, ou, pour mieux dire, le capitaine don Cornelio, peu désireux de se trouver parmi les combattants, avait tourné un vaste champ de maïs croissant sur un plateau plus élevé que le terrain du reste de la plaine. De temps à autre, il avait essayé de juger du chemin qu'il faisait par là ; mais les tiges de maïs qui le cachaient l'empêchaient de voir s'il était encore loin du corps des troupes de Galeana.

Quand il crut cependant qu'il devait être en ligne parallèle avec le mariscal, don Cornelio n'hésita pas à s'engager au galop dans un sentier creux qui coupait le plateau.

Du côté des combattants, ce sentier était fermé par des buissons et quelques arbustes qui masquaient la vue. Don Cornelio n'eut pas plutôt dépassé cette barrière, qu'à son grand effroi il se trouva au milieu des troupes espagnoles formant un demi cercle d'épées, de fusils et de lances.

Au moment où, justement effrayé de son excès d'audace involontaire, le capitaine Lanjetas allait s'élancer en tournant bride, vers le sentier dont il sortait, un cavalier espagnol à la contenance furieuse, brandissant un pistolet à la main se trouva face à face avec lui.

Les yeux du cavalier lançaient des éclairs de rage en se promenant avidement sur les combattants, et, bien qu'il ne parut même

pas soupçonner la présence de don Cornelio, celui-ci ne douta pas que ce terrible officier ne le cherchât exprès pour le tuer, ou que tout au moins, il ne voulût lui couper la retraite vers le sentier creux où il eût tant aimé à se trouver en sûreté.

L'officier, toutefois, n'y pensait guère ; mais don Cornelio, avec l'énergie du désespoir, lui porta un si vigoureux coup de lance qu'il le jeta sans vie à bas de son cheval.

Un cri de douleur retentit aux oreilles de Lanjetas, qui s'élança vers le sentier resté libre, se promettant bien, cette fois, pour ne plus tomber dans une pareille méprise, de faire le tour du plateau, dût-il arriver à une prodigieuse distance en avant du champ de bataille.

Tout à coup, une voix formidable gronda derrière l'ex-étudiant, et les hennissements rauques d'un cheval, qui lui semblaient comme les rugissements d'un jaguar, vint le glacer de terreur.

Pour fuir plus à l'aise, don Cornelio jeta sa lance loin de lui ; mais les étranges ronflements du cheval, qui martelait le sol de ses quatre pieds dans sa course à outrance, se rapprochaient avec une effrayante rapidité.

— C'est le cheval de l'Apocalypse, bien sûr ! se disait Lanjetas éperdu.

Et le capitaine ne fuyait que plus vite.

Entouré de quelques officiers d'ordonnance, allant et venant autour de lui, Morelos, sa lorgnette à la main, continuait à examiner avec une profonde attention tous les incidents de l'action qui se passait dans la plaine.

Il avait vu le capitaine Lanjetas tourner à cheval le plateau couvert de maïs.

— Eh ! dit-il à l'un de ses officiers, si je ne me trompe, c'est bien le capitaine Lantejas qui galope là-bas.....Que va-t-il faire ? Quelqu'un de ces coups décisifs, imprévus, où il excelle, comme au siège de Cuautla, où, en poussant son cheval entre moi et ce géant espagnol, qui allait me fendre le crâne de sa rapière, il reçu le coup et me sauva. Heureusement que l'arme tourna dans la main du soldat, et que le capitaine frappé du plat de la lame, en fut quitte pour vider les arçons.

— Seigneur général, il y a des malintentionnés qui n'ont pas manqué de prétendre.....que.....que.....

L'officier d'ordonnance s'arrêta sans oser achever.

— Qu'a-t-on prétendu ?

— Que son cheval l'avait emporté, Excellence.

— Ce sont d'odieux propos ! répondit Morelos d'un ton sévère. Du reste, l'envie n'est que la consécration du mérite.

En ce moment, don Cornelio, engagé dans le chemin creux, venait de disparaître aux yeux de Morelos, dont la vue fut frappé de l'officier espagnol, qui par sa fureur allait si fort effrayer le capitaine Lantejas.

— Eh quoi ! s'écria-t-il tout à coup en reconnaissant l'officier, c'est le brave Caldelas qui semble ainsi frappé de vertige ?

C'était Caldelas, en effet, cherchant Regules pour accomplir la menace qu'il avait proférée contre lui.

— Tenez ! que disais-je de don Cornelio ? s'écria Morelos avec joie. Oh ! le beau coup de lance qui vient de jeter par terre le plus redoutable de tous ces ennemis là-bas. La victoire est à nous ! reprit-il. Voyez ! les Espagnols se débandent ; ils lâchent pied, et, tout cela, parce que le plus vaillant de leurs chefs vient d'être tué. Eh bien ! monsieur, ajouta le général, voici qui va fermer la bouche aux détracteurs de don Cornelio. A qui devrons-nous cette victoire, si ce n'est à lui ? Eh bien ! vous allez le voir venir, avec sa modestie ordinaire, nous dire qu'il n'a fait que son devoir. S'il vient, du reste, chercher des éloges, il ne trouvera qu'une réprimande : donc Cornelio est trop téméraire.

— Heureux ceux que réprimande ainsi Votre Seigneurie ! dit l'officier.

— Allons, l'affaire est finie ! poursuivit le général mexicain, le siège est levé, les ennemis sont en déroute complète. A Yanguitlan ! puis, de là, nous irons prendre nos quartiers d'hiver à Oajaca.

Morelos remonta sur son cheval, piqua des deux, et les officiers le suivirent.

Tout n'était pas encore terminé cependant, et Galeana s'acharnait sur quelques débris de l'armée espagnole qui résistait toujours.

Resté maître du champ de bataille, du côté où il avait combattu, Trujano cherchait en vain à savoir ce qu'était devenu l'officier qu'il avait expédié pour demander du renfort, et Costal s'inquiétait de ne pas voir revenir don Cornelio.

La situation du capitaine était du reste des plus critiques, à en juger par l'acharnement du cavalier qui le poursuivait ; jamais il ne s'était vu exposé à un plus grand danger qu'en ce moment.

Comme il allait sortir du chemin creux, il sentit derrière lui le souffle ardent du cavalier lancé à sa poursuite, et la tête du cheval, dont les ronflements lui paraissaient à la fois si étranges et si effrayants, se mit presque de niveau avec la tête du sien, et, tout aussitôt, une main le saisit par le collet de son habit.

Lanjetas, arraché en même temps à ses arçons, fut entrainé à la

renverse, et jeté sans cérémonie sur le dos, en travers de la selle de son adversaire.

Don Cornelio vit se lever pour le frapper, un bras armé d'un poignard aigu, étincelant comme l'épée de flamme d'un archange. Il fermait les yeux, croyant toucher à son heure dernière, quand tout à coup le bras s'arrêta, et il entendit une voix s'écrier :

— *Toma !* [1] c'est don Cornelio Lantejas !

Le capitaine ouvrit les yeux, et il reconnut à son tour le robuste officier avec lequel il avait cheminé vers l'hacienda de las Palmas, don Rafael Tres Villas.

Malgré le ressentiment profond du colonel contre celui dont la lance avait tué son ancien compagnon d'armes Caldelas, il y avait quelque chose de si étrangement comique dans l'expression de la figure de Lantejas, tant d'innocence dans son maintien, qu'il sentit sa fureur s'évanouir à l'instant.

Puis une pensée, rapide comme l'éclair, rappela à don Rafael cette journée terrible et délicieuse à la fois où, en se séparant de l'étudiant en théologie, il allait revoir Gertrudis après une longue absence, et recevoir l'aveu d'un amour, hélas ! trop tôt oublié.

Toutes ces causes réunies, le souvenir de la fille de don Mariano surtout, servirent d'égide à don Cornelio.

Un sourire amer se dessina sur les lèvres de don Rafael en pensant que, si ce frêle et pâle officier venait de donner la mort au vaillant Caldelas, dont peut-être il n'eût osé soutenir le regard, c'est que l'heure de l'Espagnol était venue.

— Rendez grâces au ciel, lui dit-il, qui vous fait tomber entre les mains d'un homme que d'anciens souvenirs empêchent de venger sur vous la mort du brave Caldelas, le plus brave des chefs espagnols !

— Ah ! le brave Caldelas est mort ! s'écria Lantejas ; serait-il possible ? Mais ce doit être vrai, puisque vous le dites. En tout cas, je lui pardonne, ajouta-t-il dans le trouble de ses sens, et à vous aussi.

— C'est généreux ! reprit don Rafael.

— Plus que vous ne pensez, répondit Lantejas un peu revenu de sa frayeur à la voix de l'ennemi qui lui pardonnait son exploit ; car cet officier et vous m'avez causé une horrible peur. Mais, seigneur don Rafael, je me trouve dans une position bien incommode pour causer.....

— Vous me pardonneriez encore de vous remettre sain et sauf sur vos pieds, reprit le colonel ; qu'il soit fait selon vos désirs.

1 Tiens !

En disant ces mots, don Rafael laissa glisser doucement don Cornelio sur ses pieds jusqu'à terre.

— Adieu, capitaine, dit le colonel ; je vous quitte avec le regret de n'avoir pas le temps d'apprendre comment il se fait que le très-pacifique étudiant qui semblait avoir puisé l'horreur de l'insurrection dans le mandement de Mgr. de Oajaca soit aujourd'hui transformé en capitaine insurgé.

— J'aurais été bien aise de savoir aussi par quelles vicissitudes le capitaine des dragons de la reine, qui ne me semblait pas voir de bon œil un mandement contre l'insurrection, se trouve aujourd'hui un des ennemis qui lui ont fait le plus de mal. S'il vous plaisait de vous asseoir ici, comme ces paladins qui interrompaient leur duel à mort pour causer sur la grande route, je l'aurais pour plus agréable que de retourner au combat.

Un nuage sombre couvrit les traits de don Rafael en entendant l'allusion faite par Lantejas au changement de ses opinions. Ces deux officiers offraient un exemple frappant de l'impuissance de l'homme à maîtriser le cours de sa vie et à se préserver d'être le jouet des événements. Tous deux en effet servaient, en dépit de leur volonté, la cause qu'ils n'avaient pas choisie.

Des cris de triomphe qui s'élevaient de tous côtés du champ de bataille, mais sans que ni l'un ni l'autre pût deviner quel parti avait la victoire vinrent interrompre leur entretien.

— Ah ! seigneur don Rafael ! s'écria l'ex-étudiant, si nous sommes vaincus, je suis votre prisonnier.

— Si vous êtes vainqueur, je ne suis pas le vôtre, reprit le colonel avec une nuance de dédain qu'il ne put cacher.

Il rassemblait la bride de son cheval en disant ces mots, quand, aux deux extrémités du sentier, apparurent tout à coup des groupes de cavaliers insurgés, et Costal s'écria d'une voix forte :

— Seigneur colonel ! don Cornelio est là... plein de vie...

Au même instant, don Rafael se trouva entouré d'ennemis.

La position du vainqueur de don Cornelio devenait aussi critique que l'était une minute auparavant celle du capitaine. Les pistolets de don Rafael étaient déchargés ; il avait jeté, dans la chaleur de l'action, un tronçon de son épée, qui s'était brisée dans sa main, et la seule arme dont il pût disposer se réduisait au poignard un instant levé sur Lantejas.

Dans ces guerres d'extermination, on faisait le moins de prisonniers possible, et il était rare que, par représailles des cruautés des Espagnols envers les leurs, les prisonniers royalistes fussent épargnés, même après s'être rendus.

Don Rafael s'apprêtait donc à vendre chèrement sa vie plutôt

que de tomber entre les mains d'ennemis impitoyables, quand une voix dont le son lui était connu cria au capitaine don Cornelio :

— Accourez donc, capitaine ! le général veut vous complimenter sur la victoire que vous venez de lui donner.

Don Rafael reconnut à l'instant le cavalier qui s'avançait au galop en prononçant ces paroles, et nous ne devons pas cacher que quelque brave qu'il fût, il ne pût se défendre d'éprouver un certain contentement en voyant que l'ennemi qu'il avait devant lui était le colonel Trujano, l'ancien muletier.

Trujano, de son côté, s'était aussi remis promptement l'officier royaliste.

Trop fier cependant pour invoquer le premier d'anciennes relations avec l'un des ennemis vainqueurs qui l'entouraient, avec l'homme dont il avait sauvé la vie en retour de l'immense service qu'il en avait reçu lui-même, don Rafael poussa si impétueusement son cheval dans la direction de celui de Trujano, qu'il l'aurait sans doute culbuté, si une main n'en eût violemment retenu la bride. C'était la main de don Cornelio.

Au risque de se faire écraser sous les pieds des deux chevaux, qui semblaient vouloir se précipiter l'un sur l'autre, don Cornelio, encore tout ému de la générosité du colonel à son égard, s'était élancé comme médiateur entre don Rafael et Trujano.

— Seigneur Trujano ! s'écria le capitaine, je ne sais ce que vous voulez dire en me parlant d'une victoire dont le général m'est redevable ; mais si j'ai droit à quelque récompense, je n'en veux pas d'autre que la vie et la liberté de don Rafael Tres Villas.

— Je n'implore de grâce de personne, interrompit le colonel avec fierté.

— M'accorderez-vous celle de me tendre la main, du moins ? reprit Trujano en présentant cordialement la sienne au colonel.

— Jamais à un vainqueur, répondit le colonel, touché néanmoins, malgré lui, des paroles de son ennemi.

— Il n'y a ici ni vainqueur ni vaincu, dit le colonel Trujano avec ce regard et ce sourire qui lui gagnaient tous les cœurs, lorsque l'austérité religieuse n'en effaçait pas l'expression de loyale douceur ; il n'y a qu'un homme qui se souvient.

— Et un autre qui n'a pas oublié ! s'écria chaleureusement don Rafael en saisissant la main toujours tendue devant lui.

Puis, rapprochant leurs chevaux, les cavaliers échangèrent une cordiale accolade. Trujano saisit cette occasion pour dire tout bas à l'oreille de son ennemi, avec une délicatesse qui toucha plus profondément encore le colonel, dont il ménageait la fierté :

— Partez, vous êtes libre ; seulement, ne faites plus raser la che-

velure des femmes, quiqu'il y en ait une dont le cœur a tressailli d'orgueil en devinant pourquoi le vainqueur d'Aquas Calientes lui envoyait ce terrible et lointain souvenir.

Et il ajouta, en se dégageant de l'étreinte tout à coup convulsive de don Rafael :

— Allez vous constituer prisonnier à l'hacienda de las Palmas seigneur colonel ; le chemin vous est ouvert. Allez-y, croyez-moi.

Alors, comme si c'eut été trop longtemps s'occuper de pensées mondaines, la figure de Trujano reprit son expression habituelle d'ascétique gravité, et, quand les yeux de don Rafael l'interrogèrent ardemment sur le véritable sens de ses quatre derniers mots, le colonel insurgé s'écria :

— Laissez passer le colonel Tres Villas, messieurs, et que tout le monde oublie ce qui vient de se passer.

Il salua profondément de son épée don Rafael, qui, encore tout troublé, ne put que lui adresser un regard empreint d'une vive reconnaissance. Le colonel pressa la main de don Cornelio, et, s'inclinant froidement devant les autres, s'élança au galop hors du chemin creux sans trop savoir où il allait.

Toutefois, quand il fut seul, il ralentit le pas de son cheval. Les dernières paroles de Trujano : " Allez-y, croyez-moi," étaient-elles un signe de l'accueil bienveillant qui l'attendait à las Palmas? Devait-il s'y arrêter avant de rejoindre le lieutenant Veraegui à l'hacienda del Valle pour entreprendre sa dernière campagne contre Arroyo ?

Cette fois encore l'amour entrait en lutte avec le devoir. Don Rafael n'eût pas hésité si longtemps à se rendre à l'hacienda del Valle, si une fée bienfaisante eût pu lui faire connaître qu'à cette même heure, et à trente lieues de lui, avait lieu un incident de nature à concilier pour la première fois son devoir avec son amour.

Un messager, le même qui, quelques jours auparavant, avait ramené le cheval de don Rafael à l'hacienda del Valle, s'y présentait de nouveau, mais cette fois avec un message purement personnel pour don Rafael Tres Villas. Ce fut le lieutenant Veraegui, Catalan assez peu cérémonieux, qui reçut le messager.

— D'où venez-vous ? lui demanda-t-il.

— De Oajaca.

— Qui vous envoie ?

— Don Mariano Silva.

— Que voulez-vous au colonel ?

— Je ne dois le dire qu'au colonel lui-même.

— Alors, allez le chercher à Huajapam, à moins que vous ne préfériez attendre son retour ici pendant quelques jours, dit le Catalan.

— J'aime mieux l'aller chercher ; le message que je porte ne souffre pas de retard.

Le messager était donc en marche pour Huajapam à l'instant même où don Rafael s'en éloignait, incertain, comme on vient de le voir, de la direction qu'il devait prendre.

Pendant ce temps d'hésitation, Trujano, de retour sur le champ de bataille jonché de morts et de débris, faisait agenouiller ses hommes pour rendre publiquement des actions de grâces au Dieu des armées qui venait de les délivrer des danger d'un siége si long et si pénible.

Morelos, de son côté, avait également fait prosterner ses troupes, et dont Rafael n'était pas encore assez éloigné pour que la voix des insurgés, qui, de part et d'autre, entonnaient des cantiques et des chants pieux, ne parvint pas jusqu'à lui.

A ces chants lointains qui résonnaient mélancoliquement à ses oreilles, des larmes de tristesse remplirent ses yeux. Se reportant tout à coup aux circonstances qui l'avaient forcé à changer sa ligne de conduite, il pensa que, s'il n'avait pu écouter que ses généreux instincts, et non être entrainé par un terrible devoir, sa voix se fût mêlée des premières à celles qui remerciaient Dieu du triomphe de la cause dont il s'était fait l'irréconciable ennemi.

Don Rafael repoussa bien vite ces pensées loin de lui, et se résolut à aller à l'hacienda del Valle pour y retremper son âme sur le tombeau de son père.

— Que Dieu protége celui qui fait son devoir ! se dit-il en mettant son cheval au galop pour ne plus entendre ces chants qui amollissaient son cœur par les douloureux souvenirs qu'ils réveillaient en lui.

L. de B.

(*A continuer*).

ETUDE SUR LE MOYEN-AGE.

(SUITE.)

L'ART AU MOYEN-AGE.

Dans l'aperçu que nous venons de donner de l'état scientifique du moyen-âge, nous n'avons déroulé que la moitié du tableau intellectuel de cette époque. Il faut voir maintenant quelle a été sa vie littéraire et artistique.

On a été tellement habitué à regarder le moyen-âge comme étranger aux lettres, qu'on sera peut-être surpris de m'entendre dire que le treizième siècle, surtout, fut une des plus belles périodes littéraires de l'humanité. " Jamais, dit Ozanam, aucun siècle ne fut salué, à son lever, de plus de voix mélodieuses que le treizième. Les ménestrels d'Angleterre, les *minnesanger* d'Allemagne, les trouvères de France et les troubadours du Midi formaient comme un chœur immense et se renvoyaient des chants lyriques. En même temps le génie épique se révélait dans de vastes compositions. C'étaiant des poêmes nationaux, comme ceux du Cid et des Niébélungen, comme les aventures d'Arthur et des chevaliers de la Table Ronde. De l'aveu des critiques, les Niébélungen sont une vaste composition épique, où se décèle un génie puissant de création et qui est remplie de peintures touchantes. Goëthe donne à cette époque germanique une valeur égale à celle de l'Ilyade. C'étaient encore des légendes de saints travaillées avec une complaisance infinie par des imaginations religieuses. C'étaient des récits chevaleresques, des chants d'amour qui étaient accompagnés

de la guitare par des hommes qui, tour à tour, attiraient autour d'eux la foule des places publiques, ou allaient charmer les seigneurs et les nobles dames dans l'isolement des châteaux."

Aussi le génie ne manquait-il ni de popularité ni de gloire. Les noms d'Arnauld Daniel, de Chrétien de Troyes, de Marie de France, de Thibault de Champagne furent célèbres dans les provinces de la langue d'Oil et de la langue d'Oc ; ceux de Wolfram d'Eschenbach, de Godefroy de Strasbourg, de Walther de Wogelweide retentissaient, comblés de louanges, des rives du Danube aux bords du Rhin. Plus de deux cents poëtes, dont les œuvres sont restées, florissaient dans ce siècle. " Il faut le savoir, dit M. de Montalembert, tous les sujets dignes d'un culte littéraire ont été chantés par ces génies méconnus, et glorifiés par eux devant leurs contemporains. Dieu et le ciel, la nature, l'amour, la gloire, la patrie, les grands hommes, rien ne leur a échappé. Il n'est pas un secret de l'âme qu'ils n'aient découvert, pas une mine de sentiment qu'ils n'aient exploitée, pas une fibre du cœur humain qu'ils n'aient fortement remuée, pas une corde de cette lyre immortelle dont ils n'aient tiré des accords délicieux."

Il y avait alors, dit M. Guizot, une grande activité intellectuelle, et l'on est étonné en voyant le nombre d'écrits qui attestent l'ardeur et la fécondité de ces âges et qui constituent, même aujourd'hui, une réelle et riche littérature. Il n'est rien de plus beau que le fameux chant du soleil de St. François d'Assise, qu'il composa dans une extase. A peine échappé de son cœur, il va le chanter sur la place publique où le podestât et l'évêque allaient en venir aux mains. Aux accents de cette lyre divine, la haine s'éteint dans les cœurs, les ennemis s'embrassent en pleurant et la concorde renaît, ranimée par la poésie. Enfin il faut nommer ce poëte sublime, dont le nom brille à côté de celui d'Homère. Dante, génie surhumain dont l'œuvre est la plus vaste conception poétique qui ait été formée. La *Divine Comédie* est à la poésie ce que la Somme de St Thomas est à la philosophie et à la théologie ; plus on la relit, plus on en admire la magnifique ordonnance et les beautés de détails.

Ce que je viens de vous dire de la poésie du moyen-âge, vous étonne, sans doute ; car tout cela a été méconnu par la critique ignorante de cette littérature mythologique et sensualiste qui régna trop longtemps chez les nations chrétiennes. D'ailleurs, si les œuvres littéraires du moyen-âge n'ont pas joui dans la postérité de la vogue qu'elles eurent dans le temps où elles ont paru, la cause en est due, du moins pour les principales, non au défaut de mérite intrinsèque, mais au changement et à l'imperfection de l'idiôme

dans lequel elles ont été écrites. Les écrivains de ces temps employaient des langues nouvelles dont les formes âpres et grossières ne pouvaient donner à la pensée l'élégante expression d'un idiôme exercé et poli ; langues qui, d'ailleurs, se transformant sans cesse, rendaient les productions d'un siècle inintelligibles au siècle suivant.

A présent, ce que je dois faire remarquer, c'est ce goût pour la poésie, pour tout ce qui charmait l'imagination, ce qui touchait l'âme, que l'on retrouvait dans toutes les classes de la société. Le Dante, Pétrarque, les autres grands poëtes que j'ai nommés ne vivaient point isolés dans leur siècle, dans leurs générations, comme des êtres d'un autre monde. Ce qu'ils possédaient de plus que les autres, c'était l'art et la puissance d'exprimer ce qu'ils sentaient en commun avec leurs contemporains, et de développer avec la clarté, la vigueur et le langage du génie les douces et profondes impressions que la multitude recevait aussi, mais en silence, des mystères de la foi et des charmes de la nature. Jamais les poëtes ne furent si populaires et ne reçurent de la foule une si grande sympathie qu'au moyen-âge. Quand Pétrarque vint à Arezzo tous les habitants allèrent au-devant de lui et lui rendirent les plus grands honneurs. L'admiration excitée par Bernardo Acotti était telle que, lorsque le bruit courait qu'il allait réciter des vers, les boutiques se fermaient aussitôt et les hommes les plus instruits accouraient pour l'entendre.

On sait avec quels honneurs étaient acceillis dans les châteaux les troubadours et les ménestrels.

Le titre de poëte était alors le plus glorieux et la plus recherché. Oui, du trône jusqu'à la chaumière, il y avait une sympathique tendance à recevoir l'inspiration poétique. Le poëte n'eut pu s'écrier alors : " *Odi profanum vulgus, et arceo ;* " le peuple n'était pas profane, il était initié aux mystères sacrés de la poésie ; l'égoïsme cupide, l'impiété froide, n'auraient pas alors glacé les âmes ; les cœurs naïfs étaient ouverts à toutes les émotions, à tous les sentiments, les impressions, les souvenirs, les espérances correspondaient avec les belles créations de la poésie ; le peuple de cet âge était une lyre immense ; la voix du poëte, c'était la main habile de l'artiste qui, en touchant les cordes, tirait de toutes des sons d'une touchante harmonie.

Au reste, cet enthousiasme que les poëtes excitaient, est la preuve démonstrative de leur talent et de la beauté de leurs œuvres ; pour émouvoir et exalter à un tel dégré, il fallait avoir quelque chose de cette inspiration d'en haut, qui s'appelle le génie. Et puis, on écrivait, on chantait alors, pour répondre aux besoins, aux sym-

pathies de la foule, pour redire en nobles accents, ce qui impressionnait fortement les âmes ; l'homme de talent se sentait pressé de donner une expression sublime à une pensée, à un sentiment général. Je doute qu'on ait pu dire de cette époque ce que, il y a quelques années, un savant illustre, Sir Humphrey Davy, a écrit : " Il est peu de personnes, aujourd'hui, qui cultivent les sciences et les lettres avec une vraie dignité ; on ne les suit qu'autant qu'elles sont liées avec le profit."

L'art n'avait pas moins d'éclat que la poésie dans les beaux siècles du moyen-âge. Alors la sculpture était si vivante que, suivant l'expression de M. de Montalembert, elle donnait du cœur à la prière. Assurément, elle ne saurait soutenir un parallèle avec les œuvres du ciseau antique, pour la beauté des formes et la pureté du goût ; mais pour la vie, la force et la variété de l'expression, on ne peut rien voir de mieux que ces innombrables bas-reliefs qui ornent les églises et les tombeaux. On connait le mot de Michel Ange sur les portes de la cathédrale de Florence : " Elles mériteraient d'être les portes du Paradis." Sans parler de cet art merveilleux de peindre sur verre, dont on admire aujourd'hui les étonnants effets, la peinture nous offre, dans ces siècles, non sans doute pour la perfection du dessin ni peut-être pour les coloris, mais pour la composition et l'inspiration des œuvres qui figurent avec avantage à côté des œuvres des siècles modernes. Elles font la gloire de Giunto de Pise, de Giunto de Sienne, de Giotto et plus tard d'Ange de Fiesole, ce peintre sublime dont on a dit qu'il avait atteint l'idéal de l'art chrétien.

Mais que dire de l'architecture ? Jamais le génie et le bras de l'homme ne furent aussi puissants pour élever la pierre vers le ciel. Rien de plus admirable que cette architecture ogivale qui décora la grande scène du moyen-âge, depuis les montagnes d'Ecosse jusqu'aux mers qui baignent la Sicile. Qu'y a-t-il au monde de comparable à ces cathédrales gigantesques qui semblent vouloir porter au sommet de leurs tours et de leurs flèches l'hommage universel de l'amour et de la foi des chrétiens ; à ces cathédrales de Strasbourg, d'Anvers, d'Amiens, de Chartres, de Salisbury, de Cologne, et une foule d'autres, défiant l'art et la richesse moderne de tenter quelques constructions qui en approchent.

Les cathédrales dites gothiques, voilà le monument du moyen-âge, voilà sa gloire écrite sur la pierre en caractères ineffaçables. Ces merveilles du génie et de la foi ne se décrivent pas, elles se chantent. La plus douce satisfaction dont puisse jouir l'œil humain, c'est d'en contempler une. Voyez d'abord cette façade grave et solennelle ; elle pose à terre, mais c'est pour prendre son essor vers

les régions supérieures. Mille ornements divers en recouvrent la surface ; aiguilles, pinacles, fleurons, guirlandes, statues, bas-reliefs, figures fantastiques, se développant selon les lois d'une symétrie pleine de goût. Bientôt, les ciselures et les broderies deviennent plus délicates ; cette pierre, c'est une dentelle qui semble flotter au souffle des vents. Et, voyez s'élancer au-dessus de l'immense édifice, ces clochers, ces flèches de toutes les hauteurs, de toutes les dimensions, qui luttent d'efforts pour atteindre le ciel. La ligne horizontale, ligne qui longe la terre, génératrice des formes de l'architecture payenne, est entièrement brisée ; à sa place, se dresse la ligne verticale qui tend toujours à monter ; symbole sublime des aspirations de l'humanité vers son divin auteur. Franchissons maintenant le seuil de la basilique. O merveille ! c'est comme une apparition des splendeurs célestes. Les voûtes semblent suspendues en l'air comme une tente magnifique soutenue par les anges ; les colonnes s'élancent avec grâce et s'unissent étroitement en gerbes légères ; les arcades se succèdent dans une perspective enchantée, et l'œil mesure avec étonnement les proportions des nefs qui se perdent dans une profondeur sans limite. L'enceinte est entourée d'un réseau transparent que les illusions de l'optique reculent à l'infini. La lumière glisse sous les courbes des voûtes et se répand dans tout l'édifice, teinte des mille nuances de l'iris en traversant les rosaces et les vitraux de couleur.—Mais il me faut arrêter l'enthousiasme que produit toujours en moi le souvenir de ces merveilles des âges de foi.

Et maintenant, voulez-vous savoir comment s'exécutaient ces travaux prodigieux ? Quand l'œuvre avait été annoncée et que l'Eglise l'avait bénie et encouragée de ses faveurs spirituelles, tous accouraient de toutes parts, de pays éloignés quelquefois, pour venir mettre la main au monument élevé à Dieu et à ses saints. Les voyages et les travaux ne s'entreprenaient que dans de saintes dispositions. On ne partait pas sans s'être réconcilié et maints procès se trouvaient ainsi assoupis. Les pélerins se nommaient un chef qui distribuait les travaux à chacun. Ces travaux s'exécutaient avec recueillement ; pendant la nuit, on travaillait encore. On plaçait des cierges sur des chariots disposés autour de l'église et l'on veillait en chantant des hymnes et des cantiques. Aussi, plusieurs de ces constructions, qui auraient, ce semble, demandé des siècles, étaient achevées en peu d'années. La dépense de ces édifices était énorme. On a calculé, dit M. Hurter, que celle de l'église de Rheims surpassait les ressources de la France actuelle. Mais un appel était fait à toute la chrétienté pour la construction d'une église, et de toutes parts on se cotisait pour un objet qui paraissait si grand, si

saint, si glorieux à Dieu et aux hommes. Tout ce qui servait à l'ornement des églises était d'une richesse et d'un goût qui excite aujourd'hui l'étonnement ; l'or, l'argent, les pierres précieuses, les étoffes les plus splendides, les mieux travaillées, décoraient les autels, les reliquaires, les châsses, ou servaient aux vêtements ecclésiastiques. Les châsses, surtout, présentent souvent une quantité de figures, une variété d'ornements, une délicatesse d'exécution qui semble porter un défi aux plus habiles artistes de tous les temps et de tous les pays. Les trésors des sacristies, c'est-à-dire la collection des objets précieux servant au culte sont célèbres. Erasme, parlant de l'église de Cantorbéry, dit que Crésus et Midas auraient été des mendiants auprès d'elle. On n'a pas d'idée du nombre de ces splendides églises élevées partout avec magnificence dans le moyen-âge, de ces milliers de monastères, de sanctuaires, de chapelles offrant la plus belle variété de formes.

Les édifices destinés aux usages de la vie civile avaient aussi leur grandeur et leur beauté. Les hôtels de ville, les palais, les châteaux se construisaient avec grâce et majesté. Partout s'élevaient, dans les airs, l'élégante tourelle et le beffroy pyramidal.

L'architecture comptait, en Espagne, plus de soixante et dix mille églises. M. de Châteaubriand, dans ses *Etudes Historiques*, présente un résumé montrant qu'on peut porter à un million huit cent soixante et douze mille le nombre des églises, châteaux, hôpitaux, monastères, qui couvraient alors le sol de la France. " Voilà, ajoute-t-il, un pays bien autrement orné qu'il ne l'est aujourd'hui. Les villes qui ont conservé des édifices nombreux du moyen-âge ont un aspect pittoresque et varié qu'on ne trouve pas dans nos cités modernes. L'architecture religieuse, civile et militaire, dit encore M. de Châteaubriand, pyramidait et attirait au loin les yeux, tandis que notre architecture moderne est plate et nivelée comme les rangs de notre état social. Maintenant, nous bâtissons des bazars, des bourses et des cafés, et nous ne savons élever que de petits tombeaux. Dans quelques siècles, quand la postérité comparera notre époque à celle du moyen-âge, de quel côté seront les plus belles œuvres, les plus grands souvenirs ? "

J'observerai qu'une époque qui a élevé des monuments tels que ceux dont je viens de parler, devait vivre d'une forte vie intellectuelle Les magnifiques proportions des églises prouvent une science avancée, et toutes les œuvres de l'art qui les décorent, une imagination vive et surtout un goût d'une admirable délicatesse. Mais une faculté de l'esprit ne se développe guère sans que les autres ne s'exercent. La connaissance d'une vérité conduit à

beaucoup d'autres notions. Un rayon lumineux qui perce l'obscurité fait bientôt découvrir le soleil.

Ces reflets si beaux de lumière que nous voyons resplendir sur les monuments du moyen-âge indiquent que le soleil intellectuel brillait alors d'un vif éclat sur la société. Avec les lumières que la science avait répandues et ce sentiment du vrai beau, du beau moral, que tant de belles œuvres avaient manifesté et qui éclairait le monde de rayons de plus en plus vifs, la civilisation était entrée dans une voie large où elle s'avançait à grands pas vers le perfectionnement auquel elle doit tendre, et dont elle se serait rapprochée de plus près qu'elle ne l'a fait, si elle eut toujours été guidée par les principes qui dominaient alors la société. Y avait-il besoin que ces Grecs lâches et efféminés, qui n'avaient pu se défendre contre la puissances ottomane, se repandissent en Europe avec ce goût de l'antiquité qui n'avait servi qu'à les rendre esclaves, et à leur ôter toute force morale? Y avait-il besoin de cet événemeni si mal appelé la Renaissance des lettres, qui amena le paganisme partout; dans la littérature, par l'étude exclusive des auteurs grecs et latins, et l'oubli de tout ce qu'avait produit le christianisme et de toutes les traditions nationales; dans l'art, par le culte de la mythologie et le sensualisme qui ne cherche que la beauté matérielle; dans la morale, par l'affreux débordement des mœurs payennes qui signale la fin du quinzième siècle et le seizième; dans la religion enfin, par le scepticisme des sophistes antiques qui disposa à rejeter le principe d'autorité et brisa l'unité de la société chrétienne.

Non, non, l'élan était donné, il n'y avait qu'à suivre l'impulsion reçue : on aurait eu une civilisation toute chrétienne, élevant la société à une hauteur que malheureusement elle n'a pas atteinte, parce qu'elle n'a pas toujours su marcher à la suite de la croix, qui a été appelée avec tant de justice l'Etendard de la civilisation.

J. S. Raymond, Ptre.

(*A continuer*).

UNE QUESTION DE MARIAGE.

Superior Court, Montreal, N° 902. John Connolly, Plaintiff, *vs.* Julia Woolrich, Defendant, and Thomas R. Johnson & al., Executors and Defendants *par Reprise d'instance.*—Present : The Hon. Mr. Justice Monk. Printed by the Montreal Printing and Publishing Company. Brochure in-8 de 86 p.

On nous a donné communication d'une brochure contenant les remarques de l'honorable Juge Monk en rendant jugement dans la cause de John Connolly *vs.* Julia Woolrich. Cette action, dans laquelle il s'agit de la validité d'un mariage, soulève des questions importantes de droit ecclésiastique, de droit international et de droit civil. Les affaires matrimoniales ont toujours le pouvoir d'exciter un vif interêt, à cause des résultats importants qu'elles entrainent sur les biens et sur les personnes; celle que nous nous proposons d'examiner n'a pas été dépourvue de ce succès ordinaire. Hâtons-nous d'ajouter que l'opinion publique, profondément intéressée dans le sujet de ce procès, a été satisfaite du jugement qui a été rendu, parce qu'il repose sur les considérations les plus hautes et les plus justes du droit. On a, sans doute, regretté pour les personnes qui y sont concernées, les conséquences fâcheuses d'un jugement qui, s'il ne compromet pas leur caractère et leur bonne foi, détruit cependant une position et un état personnel, *status*, qui semblaient s'appuyer sur les bases les plus solides. Mais, tout en se livrant à ce sentiment honorable pour ceux qui ont su l'exciter, on a aussi admiré l'indépendance de la Cour, la puissance de la loi, qui trouve dans son sein des considérations assez fortes pour refuser à la haute dame, soutenue et entourée de l'estime d'une foule d'amis puissants, du prestige d'une naissance distinguée

et de l'influence d'une grande fortune, le titre d'épouse légitime, et pour donner cette qualité glorieuse à une pauvre indienne, sans protection, sans autorité, venue des parties les plus reculées de l'Amérique du Nord. Cette équitable distribution de la justice indique, dans un pays, le respect du droit, et elle produit un résultat toujours désirable, celui de donner au peuple confiance dans ses juges et dans ses tribunaux.

Nous avons cru la cause dont il s'agit assez importante pour mériter, dans ce recueil, une étude spéciale qui nous permettra d'indiquer sommairement les considérations légales sur lesquelles repose le jugement prononcé par le juge Monk.

Feu William Connolly, le père du demandeur en cette cause, naquit à Lachine, vers l'année 1786. Il était catholique et il passa ses premières années en Bas-Canada. En 1801, il entra au service de la Compagnie du Nord-Ouest, et, en 1802, il fut envoyé à la Rivière-aux-Rats, dans le pays d'Athabaska, situé à environ 2000 milles de *York Factory*, et à plus de 1200 de la Rivière Rouge. En 1803, étant âgé de dix-sept ans, il épousa, suivant les coutumes du pays où il se trouvait, la fille d'un chef de la nation des *Cree*, nommée *Susanne Pas-de-nom*. Ces sauvages *Cree* occupent un territoire situé sur la rivière Elk ou Athabaska, près du lac du même nom, à environ 300 milles des Montagnes Rocheuses. Leurs usages concernant le mariage sont extrêmement primitifs, et les cérémonies dont ils accompagnent cet acte sont tout ce qu'il y a de plus simple, conformes, du reste, à celles de la plupart des nations voisines. Le prétendant offre des présents au père de la jeune fille qu'il recherche, et si les présents paraissent suffisants, le père accorde sa fille en mariage. Quelquefois le goût de celle-ci est consulté ; mais, dans tous les cas, le mariage ressemble beaucoup à une vente par laquelle le père cède sa fille pour valeur reçue. C'est ainsi que William Connolly se maria avec Susanne Pas-de-Nom ; il avait dix-sept ans, elle en avait quinze. Quoique catholique, il paraît qu'il lui fut impossible de contracter mariage d'une manière plus solennelle ; il n'y avait, à cette époque, dans ces lointaines contrées, ni prêtres, ni missionnaires pour les marier. Il dut donc se conformer aux circonstances dans lesquelles il se trouvait placé et suivre les usages du pays. C'est ce qu'il fit.

Depuis la date de son mariage, en 1803, jusqu'en 1831, c'est-à-dire pendant l'espace de vingt-huit ans, William Connolly ne cessa de cohabiter avec Susanne dans les différents postes où le poussèrent ses fonctions de traiteur ; partout, il la considéra et la présenta comme sa femme légitime, non-seulement auprès des sauvages, mais aussi auprès des employés et des bourgeois de la Compagnie

de la Baie d'Hudson. Il en eut une nombreuse famille, huit ou dix enfants, qu'il reconnut et traita toujours comme ses enfants légitimes. Il en fit baptiser quelques-uns à St. Eustache, près de Montréal, par un prêtre catholique, M. l'abbé Turcotte ; [1] dans cette circonstance il dit qu'ils étaient ses enfants légitimes, issus de son mariage avec Susanne, sa propre femme. En 1831, William Connolly, devenu membre du Conseil de la Baie d'Hudson et ayant réalisé une fortune assez considérable, laissa les pays sauvages où il était depuis 1802, et vint en Canada avec sa femme et ses enfants. Il alla d'abord résider avec eux à St. Eustache, où deux de ses filles furent baptisées, comme nous venons de le dire. Dans cette localité, William Connolly présenta Susanne comme sa femme légitime ; elle fut connue invariablement sous le nom de Madame Connolly, et fréquenta familièrement en cette qualité les meilleures maisons du village. Après être demeuré quatre ou cinq mois à St. Eustache, il vint à Montréal avec sa famille.

Le 16 mai 1832, sans en avoir parlé à Susanne, à ce qu'il paraît, il épousa sa cousine Julia Woolrich, personne d'une grande distinction et liée à d'excellentes familles. Ce mariage fut célébré à l'Assomption, par M. l'abbé Frs. Labelle. Susanne était à Montréal le jour que ce mariage eut lieu ; lorsqu'elle l'apprit, elle en fut vivement affectée, mais elle ne fit aucune démarche, soit pour faire reconnaître son mariage et prononcer la légitimité de ses enfants, soit pour faire annuler l'union contractée avec Julia Woolrich. Doit-on voir, dans cette passive soumission aux événements qui la frappaient, un trait du caractère indolent des sauvages, un résultat de la complète ignorance dans laquelle gisait cette pauvre indienne sur les lois et les exigences d'un pays civilisé, ou enfin une reconnaissance du droit que pouvait avoir son mari de la répudier, suivant les usages de la nation chez laquelle il l'avait prise pour sa femme, c'est ce que le tribunal ne pouvait pas décider. Il nous est permis, cependant, de penser que ces trois motifs ont pu engager Susanne à adopter la conduite soumise et paisible qu'elle n'a cessé

1 L'extrait de baptême de l'un de ces enfants possède pour moi un intérêt personnel, qui m'engage à le reproduire ici :

" Extrait du registre des actes de baptêmes, marriages et sépultures, faits dans la paroisse de St. Eustache de la Rivière du Chêne, pour l'année 1831.

" Le 16 décembre 1831, par nous vicaire soussigné a été baptisé Marguerite agée de dix-huit mois fille de Guillaume Connolly et de Suzanne Sauvagesse descendue des pays hauts et demeurante actuellement en cette paroisse, parrain Antoine de Bellefeuille, Ecuyer, seigneur, etc. etc., marraine Dame Marguerite MacGillis qui ont signé avec nous, ainsi que le père."

(Signé) MARGUERITE DE BELLEFEUILLE,
" E. A. LEF. de BELLEFEUILLE,
" WILLIAM CONNOLLY,
" J. M. TURCOTTE, Ptre.

(*Note de l'auteur.*)

de tenir : non-seulement elle ne réclama pas, ni en sa faveur, ni en faveur de ses enfants, contre l'acte que venait d'accomplir son mari ; mais elle accepta des secours de Julia Woolrich, devenue Madame Connolly, et enfin sembla, comme les défendeurs l'ont prétendu pour faire repousser l'action de John Connolly, reconnaître le second mariage de son ci-devant époux, et lui accorder le caractère de validité. Comme le juge l'a remarqué, cet acquiescement ne peut nullement affecter soit le mariage de Susanne et la légitimité de ses enfants, soit celui de Julia Woolrich.

Disons, en passant, qu'après ces derniers événements, Susanne fut envoyée à la Rivière-Rouge, et là entretenue dans un couvent jusqu'à sa mort arrivée en 1862, d'abord par William Connolly, et après le décès de ce dernier, en 1849, par Julia Woolrich. Cette dernière, après avoir donné le jour à deux enfants, mourut en 1865, faisant par son testament des legs peu considérables à Susanne et à ses enfants.

Tels sont les faits de la cause. La question de droit soumise à l'attention de la cour en ressort naturellement : lequel des deux mariages est valide ? Est-ce le mariage contracté avec Susanne Pas-de-Nom, ou bien l'union célébrée avec Julia Woolrich ?

Ils est certaines conditions importantes qui règlent la validité des mariages ; ces conditions regardent soit la célébration du mariage, soit la qualité et le caractère des personnes qui se marient. Apprécions à ce double point de vue le mariage de William Connolly.

Le mariage doit être célébré par un fonctionnaire compétent. Il n'y avait pas de tel fonctionnaire dans le lieu où se trouvait Connolly ; faut-il en conclure qu'il lui était impossible de s'y marier ? assurément non, et voici comment il pouvait le faire.

L'Eglise enseigne que le mariage est un sacrement auquel le prêtre assiste, non pas en qualité de ministre, suivant l'avis des meilleurs auteurs, mais seulement en qualité de témoin ; témoin important, si vous voulez, mais témoin qui n'est pas essentiel, puisque l'on peut dans certaines circonstances contracter un mariage valide hors de sa présence. Les parties sont elles-mêmes les ministres du sacrement ; la matière, c'est le consentement mutuel qu'elles se donnent, le contrat naturel qu'elles forment par ce consentement. C'est un principe qu'il ne peut pas y avoir de mariage entre chrétiens sans qu'en même temps le sacrement ne soit reçu. [1] Ce qu'il y a d'essentiel au mariage, quant à la célébration, c'est donc le consentement des parties, et un consentement qu'on puisse prouver. Aussi, dans les lieux où le concile de Trente n'a pas été publié,

1 Art. 73 du *Syllabus*.

le mariage peut être valide sans la présence du propre curé; or, dans le pays d'Athabaska, le concile de Trente n'avait pas été publié, on pouvait donc y contracter un mariage valide, sans le concours d'un prêtre autorisé, et par le simple consentement des parties. Mais quelles personnes pouvaient se marier de cette manière à Athabaska? Etaient-ce indifféremment tous ceux qui se trouvaient dans ce pays, même ceux qui ne faisaient qu'y passer, attirés par la chasse ou la pêche? Non, c'étaient ceux qui y avaient un domicile. Or, le domicile, pour ce qui concerne le mariage, est de deux espèces: il y a le domicile de droit et le domicile de fait.[1] Le domicile de droit est celui où une personne a d'abord demeuré, et qu'elle a laissé temporairement avec l'intention d'y retourner. Le domicile de fait est celui où une personne réside actuellement, depuis au moins six mois, mais *sine animo manendi.* Une personne peut se marier dans l'un ou l'autre. Pour ce qui concerne Connolly, son domicile de fait était dans les régions glacées où il faisait la traite avec les sauvages; son domicile de droit était le Bas-Canada, où il était né, où il conserva toujours le désir et l'intention de revenir et où il revint, en effet, après de longues années d'exil, jouir de la fortune acquise au prix de tant de travaux et de tant de misères. Il pouvait donc indifféremment se marier soit en Bas-Canada, soit en Athabaska. Ce fut dans ce dernier pays qu'il se maria, après y avoir fait un an de séjour.

Cependant, pour que ce mariage soit valide, une autre condition est encore requise: il faut qu'il ait été contracté suivant les lois du pays dans lequel a eu lieu la célébration; ou, dans le cas d'absence de lois positives, suivant les usages de la nation.

C'est la doctrine qui proclamait en 1858, Sir L. H. Lafontaine: "Le contrat de mariage, disait-il, est du droit des gens, et on doit l'admettre lorsqu'il est célébré suivant l'usage du lieu où il est célébré; c'est ainsi qu'on admet les mariages fait chez les sauvages quoique dépourvu des formalités prescrites par nos lois."

Il importe donc de savoir quelles étaient les lois qui régissaient le territoire d'Athabaska, à l'époque où William Connolly alla s'y établir. Etaient-ce les lois françaises, ou les lois anglaises? Le concile de Trente, au moins, y avait-il été publié?

Il n'y a pas de doute que le territoire de la Baie d'Hudson est soumis au droit commun anglais; mais le pays d'Athabaska, et particulièrement la *Rivière-aux-Rats*, sont-ils situés dans les limites de ce territoire? D'après les recherches assez étendues faites par M. le juge Monk, il semblerait que non. Les lettres-patentes de

1 Merlin, Rép. V° Domicile § IX N° I.

Charles II, octroyées à la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1670, ne paraissent avoir donné à cette puissante société que les contrées baignées par cette baie, ou par les rivières qui s'y déchargent, aussi haut qu'elles sont navigables. Athabaska ne se trouve pas inclus dans ces limites ; conséquemment, le droit anglais n'a pas pu y être introduit. De plus, ce pays appartenait en 1670 à la couronne de France ; des voyageurs français l'avaient exploré en partie, ils y avaient fait la traite, peut-être même quelques établissements ; enfin ils en avaient pris possession par droit de première occupation. Charles II n'avait donc pas pu le céder par sa charte à la Compagnie de la Baie d'Hudson. La cour ne conserve aucun doute que cette contrée était soumise à la domination des Français. Ceux-ci y introduisirent quelques-unes de leurs lois ; mais ils n'y apportèrent pas un code complet. Les usages du pays continuèrent d'y subsister ; et, particulièrement, leurs coutumes sur le mariage ne furent pas changées. Cent ans plus tard, en 1763, fut signé le traité de Versailles, par lequel la France céda à l'Angleterre toutes ses possessions sur le continent américain. Le pays d'Athabaska, s'il appartint jamais à la monarchie française, passa alors sous la domination des Anglais. Ceux-ci auraient pu, sans aucun doute, y introduire leur droit commun ; mais ils ne le firent pas. La proclamation royale du 7 octobre 1763 ne contient rien à cet effet. Tel est le point de vue adopté par le juge Monk. " *These countries*, dit-il, *were in the occupation of the French, and no change could take place in their laws, or in the Indian usages, except by the express will of the conqueror.*"

Le tribunal a ici appliqué ce principe de droit public, que les lois d'un pays conquis ou cédé ne sont pas nécessairement modifiées et remplacées par les lois des conquérants, simplement en vertu de la conquête. La conquête ou la cession ne change pas, par elle-même, les lois du peuple vaincu ; elle donne seulement au peuple vainqueur le pouvoir de les changer. Tant que celui-ci n'a pas introduit, par un acte impératif et une manifestation publique de sa volonté, sa propre législation, les anciennes lois continuent d'être en vigueur. C'est ce qui eut lieu dans le pays d'Athabaska : les quelques lois françaises introduites isolément par les premiers conquérants, les usages et les coutumes plus nombreuses de la nation aborigène demeurèrent donc en force ; et particulièrement leurs lois concernant le mariage. " *Their laws of marriage*, dit le juge Monk, *existed and exist under the sanction and protection of the crown of England, and Mr. Connolly might bind himself as well by that law, as by the common law of England.*"

Voilà donc un point établi : il n'y avait pas, dans le pays où

William Connolly épousa Susanne Pas-de-Nom, d'autre code matrimonial que les usages primitifs et les simples coutumes de la nation barbare qui l'habitait.

Les avocats du demandeur et le tribunal semblent avoir attaché relativement peu d'importance à cette partie de la discussion, qui nous paraît, pourtant, être la question capitale de toutes celles soulevées dans cette cause célèbre. L'avocat de Julia Woolrich, au contraire, a bien compris de quelle importance il était pour sa cliente, d'établir que le droit anglais sur le mariage était en vigueur au lieu où William Connolly épousa la fille indienne ; il n'y a pas réussi, parce que la chose était impossible. S'il eut pu établir que le droit commun anglais était en force à Athabaska, il lui aurait été aisé aussi de montrer que Connolly n'avait pas observé les formalités voulues par ces lois, et que, par conséquent, son prétendu mariage n'avait aucune qualité légale, et n'était au fond qu'un honteux concubinage prolongé pendant vingt-huit ou trente ans, mais incapable de donner un caractère de légitimité soit à Susanne, soit à ses enfants. Le principe qui doit régler la validité des mariages contractés à l'étranger, sans fraude, est maintenant parfaitement établi et universellement admis : ces mariages sont valides lorsqu'ils sont contractés conformément aux usages du pays où se trouvent les parties. C'est la loi du lieu du contrat, *lex loci contractus*, qui gouverne dans ce cas. " *Validity of marriage depends upon the* LEX LOCI *of place of solemnization*," dit un auteur anglais. " Les enfants, remarque Merlin, qu'une femme sauvage aurait eu d'un sauvage dans un pays où il n'y avait point de lois établies, seraient regardés comme légitimes, même parmi nous." Il suit de ces principes que William Connolly n'ayant pas observé les exigences des lois anglaises, son mariage aurait été nul, si celles-ci eussent été en force au pays d'Athabaska. Nous avons fait voir qu'elles étaient inconnues dans cette contrée. Donc ce mariage peut être valide sans que les lois anglaises aient été observées.

Ainsi, il ressort de ces réflexions que tout le code matrimonial du pays d'Athabaska se réduisait, en 1802, à quelques usages extrêmement simples, que William Connolly observa en épousant Susanne Pas-de-Nom. Il n'y avait pas de prêtre pour recevoir leur consentement ; ils durent donc se le donner mutuellement devant les chefs de la nation et devant leurs amis, se prenant l'un l'autre pour mari et femme et se promettant une inviolable fidélité. Nous trouvons dans ces primitives cérémonies tout ce qui est essentiel au mariage. Ce mariage est donc valide, à moins qu'il n'existe des empêchements, soit dans la personne de la femme, soit dans celle du mari. C'est ce qu'on a essayé de faire voir. On en a allégué

plusieurs ; quelques-unes de ces objections se réfutent d'elles-mêmes, d'autres paraissent plus sérieuses, et méritent d'attirer l'attention du lecteur.

On a d'abord dit qu'il y avait entre William Connolly et sa première femme empêchement de disparité de culte ; Connolly, en effet, était catholique, Susanne, au contraire, était infidèle. Voici comment le juge Monk répond à cette objection :

" *In deciding this point, I think I may take it for granted, and it will be admitted at once, that the difference of religion or of race, the fact of one party being a christian and the other pagan, cannot materially, if at all, affect the question. These parties were under the circumstances* sui juris *and they could, even according to the defendants view of the case, have been legally married by proper authority. I am not aware of any english law which prevents a British subject from marrying an infided, or which would render his marriage with a pagan illegal. If this be a marriage at all, it is quite true that it was a marriage without the intervention of any civil authority, and without any religious or ecclesiastical sanction. The Court has to decide with it as a matter of consent, an agreement to be hushand and wife, followed by concubitus and long cohabitation and general repute.*" [1]

Les lois ecclésiastiques sont plus sévères que ne semble l'être ici M. le juge Monk. " La différence de religion, dit Mgr. Gousset [2] est un empêchement dirimant entre les chrétiens et les infidèles. Celui qui est baptisé ne peut épouser validement un païen, un mahométan, un juif." Louis XIV, par son édit du mois de novembre 1680, qui n'a pas été enrégistré au Conseil Supérieur de Québec, frappa de nullité les mariages contractés avec des hérétiques ; nous ne connaissons aucune loi civile qui prohibe les mariages avec les infidèles. Il n'y avait donc rien dans nos lois pour faire de la diversité de culte un empêchement dirimant de mariage ; et si une telle loi eut existé, la liberté des cultes introduite dans ce pays par le droit public anglais, n'en aurait-elle pas rendu l'exécution impossible ? C'est ce que nous devons croire ; aussi notre *Code Civil* n'a pas mentionné la disparité de culte parmi les empêchements dirimants de mariage. Du reste, le premier mariage de Connolly contracté dans un pays barbare, suivant les coutumes du lieu, ne peut être soumis à toutes les dispositions des législations positives. Pourvu que le droit naturel ait été observé, nous devons être satisfaits.

L'avocat de Julia Woolrich continue ses objections. Vous vous

1 Page 64.

2 *Th. Morale*, t. II, No. 825.

appuyez, dit-il, pour proclamer la légitimité du mariage contracté avec la femme indienne, sur le fait qu'il a été contracté suivant les usages et les coutumes des nations sauvages. C'est bien, je consens à l'admettre avec vous, à condition que nous observions ces usages jusqu'au bout. Or la nation des Crees et les peuples voisins accordent aux maris le droit de répudier leurs femmes et d'en prendre d'autres. Donc, si vous voulez être logique, accordez aussi à Connolly, qui s'est marié suivant ces usages et ces coutumes, le droit de répudier la femme qu'il a prise soumise à ces lois. Ce mariage tire sa validité des usages sauvages ; il doit continuer à être régi par les mêmes règles. La femme, ajoute-on, ne saurait s'en plaindre, ni en être étonné ; ces divorces s'opèrent habituellèment dans son pays, elle s'est marié d'après les coutumes de son pays ; en se mariant, elle a prévu la possibilité d'être un jour répudiée et elle a dû admettre alors que ce ne serait aucunement violer ses droits d'épouse.

Cette objection soulève une question de droit et une question de fait, qui toutes deux sont équitablement vidées par le tribunal. Par la question de fait, nous devons rechercher si l'usage du divorce est aussi général qu'on le prétend dans la nation des Crees. La question de droit nous fera examiner si l'usage qu'on invoque, dans le cas même où il serait aussi répandu qu'on le prétend, n'est pas un abus, une violation du droit naturel sur le mariage, incapable de changer la nature intime de ce lien sacré, incapable surtout de le rompre quand il a été une fois légitimement contracté suivant les principes du droit naturel.

L'enquête de la cause a porté en partie sur cet usage du divorce qu'invoque l'avocat de Julia Woolrich. Les témoins les plus sérieux n'ont pas hésité à dire que le mariage contracté suivant les simples formalités indiquées plus haut, était considéré parmi les nations sauvages comme établissant un lien réel et durable, qui était ordinairement respecté.

" *The marriage according to the custom above described*, dit un témoin, M. Herriott, qui a vécu trente ans dans ces régions, *was considered a marriage for life. I considered it so. I know hundreds of people living and dying with the woman they took in that way and without other formalities.*" Un autre témoin, Amable Dupras, remarque, après avoir décrit les usages touchant le mariage : " Un homme qui était marié comme cela, était regardé comme étant bien marié, et le mariage était regardé comme les mariages d'ici."

Il résulte de cette preuve que dans les pays où Connolly épousa Susanne, le divorce n'était pas aussi général qu'on l'a prétendu. Les cas isolés qu'on peut citer, indiquent seulement la démoralisation

de quelques individus, mais non pas une coutume nationale. Du reste, on comprend facilement, sans qu'il nous soit nécessaire d'appuyer sur ce point, que quand même on prouverait que le divorce était d'un usage fréquent dans la nation des Crees, il n'en pourrait pas résulter cependant une loi capable de modifier ce principe, que le mariage validement contracté est indissoluble. Un tel usage, s'il existait, ne serait qu'un coupable abus incapable de rompre le lien matrimonial, incapable de modifier soit les droits, soit les devoirs des époux.

Comment, s'écrie l'avocat de Julia Woolrich, vous admettez comme valide et comme indissoluble un mariage dont la célébration n'est prouvé d'aucune manière, ni par registres, ni même par témoins!—A cette objection, le tribunal a répondu que la possession d'état suffit pour établir la preuve du mariage, et c'est là un principe de droit incontestable. Connolly a toujours dit, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, qu'il était marié avec Susanne, que celle-ci était *sa femme*, *sa propre femme*, suivant l'expression qu'il employa en faisant cet aveu à M. l'abbé Turcotte, appelé à baptiser ses enfants; il a toujours reconnu les enfants qu'elle lui a donnés comme ses enfants légitimes, il n'a cessé de leur porter l'intérêt qu'un bon père attache aux progrès et à l'éducation d'un enfant qu'il aime. On cite de M. Connolly une lettre qui indique bien les sentiments qui l'ont toujours animé à l'égard de sa famille.

"Le rapport que vous me donnez de John, écrivait-il à M. Reeves le 7 août 1817, est très-satisfaisant. Je suis tout-à-fait fier du petit et je prie Dieu de ne pas permettre qu'il détruise les espérances que je forme sur lui; quelle obligation ne vous ai-je pas, à vous ainsi qu'à votre digne tante, de vos soins et de votre attention pour mon enfant!" etc.

Quoi de plus formel; quel langage plus clair et en même temps plus affectueux peut-on exiger d'un père qui parle de son fils et qui s'intéresse avec sollicitude à ses progrès. Lorsque le magistrat, chargé de prononcer sur l'honneur des personnes, rencontre de telles déclarations, il peut se proclamer satisfait, car, comme le dit Toullier,[1] "deux personnes qui ont toujours vécu publiquement comme mari et femme, et qui ont passé pour tels, sans contradiction, ont la possession d'état de mari et de femme;" et les faits principaux nécessaires pour établir la légitimité d'un enfant, sont que l'individu a toujours porté le nom de son père, et que le père l'a traité comme son enfant, et a pourvu

1 t. I. No. 507.

en cette qualité à son éducation, à son entretien, à son établissement.[1] Toutes ces conditions se retrouvent chez Connolly ; elles suffisent pour faire présumer un mariage, sans qu'il soit nécessaire de produire des preuves juridiques de sa célébration.

Nous ne pouvons pas entrer dans la discussion de toutes les questions traitées par le tribunal ; nous avons indiqué les principales. Celles qui restent sont, ou d'un caractère technique et ne sauraient intéresser la majorité dè nos lecteurs, ou peu importantes de leur nature ; ou bien, enfin, les objections qu'elles dirigent contre la doctrine du tribunal trouvent leur solution dans celles que nous avons reproduites et réfutées dans cette étude.

Il résulte donc des faits et des considérations que nous venons de rappeler, que William Connolly, en se conformant aux usages simples et primitifs du peuple au milieu duquel il se trouvait, a contracté un mariage valide, contre lequel ne militait aucun empêchement, et auquel la volonté ou le consentement des parties ne pouvait mettre un terme, parce que tout mariage légitimement contracté est indissoluble. Conséquemment, les enfants qu'il a eus de sa première femme sont légitimes, et son second mariage avec Julia Woolrich, quoique contracté avec toute la solennité exigée par l'église catholique, est nul de plein droit, à cause de l'empêchement dirimant produit par le mariage préexistant. Ce sont aussi les conclusions adoptées par l'Hon. juge Monk, qui, dans les développements auxquels il s'est livré pour fortifier son opinion, a traité plusieurs questions historiques, philosophiques et légales avec une grande sûreté de jugement, une science considérable, et même, quelquefois, avec une distinction peu ordinaire dans les idées et dans le style. Nous ne saurions mieux clore cette étude qu'en reproduisant une page de ses remarques, qui donnera au lecteur une juste idée des qualités que nous venons de signaler.

" Il reste au tribunal peu de chose à dire sur cette partie de la cause, si ce n'est de déclarer que, suivant la manière dont je suis tenu d'envisager les faits et la loi, il existait un mariage légal entre feu William Connolly et la femme indienne. La preuve de ce mariage résulte de ses propres déclarations, si souvent et si solennellement répétées, qu'il l'avait épousée conformément aux usages de sa nation ; elle résulte d'une possession d'état de vingt-huit ans prouvée d'une manière concluante, d'une reconnaissance publique et d'une cohabitation prolongée comme mari et femme ; de ce qu'il a donné son nom à sa femme, à ses enfants, fruits de son union ; et enfin des soins et de l'éducation qu'il a procurés à ses

1 Id., No. 869.

enfants. Il est en dehors de tout doute, de toute question, de toute controverse, que dans le Nord-Ouest, parmi les Crees, parmi les autres tribus indiennes, parmi les Européens stationnés aux postes et aux établissements de la Baie d'Hudson, cette union, contractée sous de telles circonstances, maintenue pendant de si longues années, remarquable par une inviolable fidélité et un dévouement si inaltérable de part et d'autre, et rendue plus sacrée par la naissance et l'éducation d'une nombreuse famille ; cette union, dis-je, aurait été considérée comme étant un mariage légal ; elle était légale là où elle avait été contractée, et ce tribunal peut-il, après que Connolly a ramené sa femme et ses enfants en Canada, après qu'il l'a reconnue ici comme son épouse légitime, et qu'il l'a présentée comme telle au prêtre qui a baptisé ses enfants, aux personnes qu'il visitait, peut-il prononcer cette union illégale, nulle et de nul effet? Puis-je déclarer que ce mariage, contracté et continué dans de telles circonstances, n'est qu'un concubinage, et flétrir du titre de bâtarde toute une postérité, parce que M. Connolly a exercé son privilége sauvage de répudier sa femme et d'en épouser une autre, et qu'il a attendu, pour exercer ce droit, qu'il fut arrivé en Canada, où, heureusement pour la société, il n'existe aucun tel privilége ? Je ne le pense pas. Il n'y aurait dans un semblable jugement ni loi, ni justice, ni bon sens, ni moralité. Du reste, le tribunal lui-même pourrait rendre témoignage au caractère élevé, à l'esprit cultivé et aux vertus de la femme honorable dont le nom occupe une place si proéminente dans cette malheureuse cause. Elle passa auprès du plus grand nombre comme l'épouse légitime et respectée de William Connolly ; c'est ainsi qu'on la considéra. Elle fut estimée et aimée par ceux qui la connurent le mieux ; mais voici que tout-à-coup au-delà et derrière tout cet échafaudage, apparaissent d'autres réclamations et d'autres intérêts. Les descendants ignorés et méprisés de William Connolly et de sa femme indienne se présentent, après de longues années d'oubli, pour venger la mémoire et l'honneur de leur mère, et revendiquer leurs droits de légitimité. La loi est de leur côté. Je suis appelé à l'administrer, et je suis forcé de conclure que le mariage avec la femme Cree est légal, je suis obligé de le reconnaître comme tel, et de déclarer que le second mariage est d'une nullité absolue." [1]

E. Lef. de Bellefeuille.

1 P. 77 et 78.—Les avocats dans cette cause intéressante étaient MM. Perkins et Stevens, pour le demandeur, et Cross et Lunn pour les défendeurs par reprise d'instance. Ces derniers ont interjetté appel du jugement rendu par le juge Monk ; il n'y a pas encore eu de décision sur cet appel.—*Note de l'auteur.*

LE REGIMENT DES MONTAGNARDS ECOSSAIS

(*Fraser's Highlanders*, 78e *Ross-shire Buffs*)

DEVANT QUÉBEC EN 1759. [1]

Le retour à Québec, le 21 juillet dernier, du célèbre corps des *Fraser's Highlanders*, qui prodigua son sang pour assurer la suprématie de l'Angleterre dans l'Amérique du Nord, pendant la guerre de 1759, doit nécessairement évoquer quelques souvenirs. Une courte esquisse des exploits de ce régiment durant cette époque, sera propre, nous le pensons, à intéresser non seulement ce régiment, mais aussi le public en général.

Le 78e régiment, formé originairement en 1757, [2] fut licencié

1 La partie de cette notice historique qui a été publiée dernièrement dans le *Morning Chronicle*, de Québec, a été traduite par M. B. A. Testard de Montigny.—*Note de la direction.*

2 Liste des officiers des *Fraser's Highlanders* dont les commissions datent du 5 janvier 1757 :

Le lieut.-col. commandant, Hon. Simon Fraser, mort lieut.-gén. en 1782.

Majors.—James Clephane, John Campbell, de Dunoon, depuis lieut.-col. commandant les *Campbell Highlanders*, en Allemagne.

Capitaines.—John MacPherson, frère de Clunie ; John Campbell, de Ballimore ; Simon Fraser, d'Inverlock, tué sur les hauteurs d'Abraham en 1759 ; Donald MacDonald, frère de Clanronald, tué à Sillery en 1760 ; John MacDonell, de Lochgary, depuis lieut.-col. du soixante-seizième régiment ; MacDonald, mort colonel en 1789 ; Alexander Cameron, de Dungallon ; Thomas Ross, de Culrossie, tué sur les hauteurs d'Abraham ; Alexander Fraser, de Culduthel ; Sir Henry Seton, d'Abercorn, Baronet ; James Fraser, de Belladrum ; Simon Fraser, lieut.-capitaine, mort lieut.-général en 1812.

Lieutenants. — Alexander Macleod, Hugh Cameron, Ronald Macdonald, de Keppoch ; Charles Macdonell, de Glengarry, tué à St. Jean ; Roderick Macneil,

peu de temps après la reddition de Québec. Bon nombre de ses officiers obtinrent de vastes concessions de terres, à titre de seigneuries, qui sont encore possédées par leurs descendants. Une grande partie des soldats se marièrent et s'établirent d'une manière permanente dans la colonie. Le nombreux *clan* des Fraser, répandu par toute la province, remonte à cette source. Les Harvey, les MacLean, les McNicol, les Blackburn, les Nairn, les MacNeil, les Cameron, de la MalBaie, de l'Isle aux Coudres, etc., doivent aussi y recourir pour tracer leur généalogie.

Le régiment fut de nouveau recruté en Ecosse, pour faire face aux événements de l'insurrection américaine de 1778, par le comte de Seaforth, qui le leva dans ses domaines et en reconnaissance des bienfaits qu'il avait reçus de son souverain. Environ un millier d'hommes furent alors enrôlés dans le Ross-shire, parmi les MacKenzie et les Macraes, et les membres de ce dernier clan composaient une si grande partie de ce corps que, bientôt, il ne fut plus connu que par son nom. Il existe, relativement à l'enrôlement de ce régiment, une singulière histoire qui servira à nous faire connaître la sauvage indépendance de ces montagnards.

Les soldats enrégimentés ne s'étaient engagés à servir que pour trois ans seulement, avec la condition qu'on ne les enverrait pas hors de la Grande-Bretagne. " En un mot, dit Smibert, dans son *Histoire des Clans d'Ecosse*, les régiments montagnards, ayant d'ordinaire leurs chefs de *Clan* pour colonels, croyaient avoir plutôt pris l'engagement de suivre leurs supérieurs à la guerre pour un temps, que de s'enrégimenter pour le service du roi et du gouvernement. De là, l'excitation qui se manifesta parmi les montagnards de Seaforth, quand la rumeur se répandit que le régi-

de Barra, tué sur les hauteurs d'Abraham; William Macdonell, Archibald Campbell, fils de Glenlyon; John Fraser, de Balnaime; Hector Macdonald, frère de Boisdale, tué en 1759; Allan Stewart, fils de Innernahail; John Fraser, Alexander Macdonell, fils de Barrisdale, tué sur les hauteurs d'Abraham; Alexander Fraser, tué à Louisbourg; Alexander Campbell, d'Aross; John Douglass, John Nairn, Arthur Rose, de la famille des Kilravoch; Alexander Fraser, John Macdonell, de Leeks, mort à Berwick en 1818; Cosmo Gordon, tué à Sillery en 1760; David Baillie, tué à Louisbourg; Charles Stewart, fils du colonel John Roy Stewart; Ewen Cameron, de la famille des Glenevis; Allan Cameron, John Cuthbert, tué à Louisbourg; Simon Fraser, Archibald Macalister, de la famille des Loup; James Murray, tué à Louisbourg; Donald Cameron, fils de Fassafearn, mort à demi-pension en 1817.

Enseignes.—John Chisholm, John Fraser, d'Erroggie; Simon Fraser, James Mackenzie, Malcolm Fraser, depuis capitaine au 84e régiment ou *Royal Emigrants*; Donald Macneil, Henry Munro, Hugh Fraser, depuis capitaine au 84e régiment; Alexander Gregorson, Ardtornish; James Henderson, Robert Menzies, John Campbell.

Chapelain.—Le révérend Robert Macpherson.

Adjudant.—Hugh Fraser.

Quartier-maître.—John Fraser.

Chirurgien.—John MacLean.—*Note de l'auteur.*

ment était en destination pour les Indes orientales : bref, que leurs officiers et le gouvernement les avaient vendus et cédés à la compagnie des Indes. En conséquence, la majorité des soldats, à peu près six cents, se mutina, refusa de s'embarquer et requit un entier éclaircissement quant au lieu où ils devaient servir. Il était difficile de forcer une bande de soldats, pleins de courage, d'opiniatreté et portant des armes dont ils savaient se servir. Afin de se placer avantageusement pour la défensive, précédés de leurs musiciens et portant, en guise de drapeaux, deux écharpes au bout des perches, ils allèrent en excellent ordre se camper à *Arthur's Seat* près d'Edinbourg. Ils demeurèrent ainsi trois jours et trois nuits, sourds à toutes les promesses ou menaces qu'on leur fit, attendant qu'on leur donnât des garanties explicites, que le gouvernement exécuterait la promesse originaire qui leur avaient été faite. Finalement, les autorités se décidèrent à se rendre aux demandes des insurgés et l'on dressa un document, portant les conditions suivantes : premièrement, un pardon de leur offense ; deuxièment, le paiement avant leur départ de tous les arrérages de solde ; troisièmement, que l'on ne les mènerait pas aux Indes orientales. Ce document portait les signatures du duc de Buccleugh, du comte de Dunmore, de Sir Adolphus Oughton et du général Skeene. Mardi, le 29 septembre 1778, la troupe qui avait causé tout cet émoi s'assembla, d'après ordre reçu, en avant du palais de Holyrood, et, ayant à leur tête le comte de Seaforth et le général Skeene, ils se rendirent à Leith, où, en présence d'un vaste concours, ils s'embarquèrent à bord des transports, sans retard, et firent voile pour l'île de Guernesey. Les montagnards du 78e s'étant convaincus que l'on n'avait pas intention de les vendre à la compagnie des Indes orientales, consentirent plus tard, savoir le premier mai 1781, à y aller, et firent voile pour ces contrées avec leur chef. Ils s'y distinguèrent, aussi bien qu'en d'autres parties du globe." Ce qui, de tout temps, a caractérisé les Montagnards, c'est leur beauté physique, leurs muscles d'acier, leur sobriété, leur loyauté, et leur fidélité à la patrie de leurs pères.

L'habitude chez le montagnard d'Ecosse de porter la petite jupe, *Kilt*, était devenue presqu'une seconde nature, une religion ; il y tenait comme à la prunelle de l'œil : ni les ordres du bureau de la guerre, ni les froids arctiques du Canada, ni même l'autorité du parlement impérial ne purent le lui faire échanger pour un costume plus conforme au climat de l'Amérique du Nord, et aux règles de l'hygiène. Le temps lui a fait oublier ses anciens souverains, les Stuarts, mais la petite jupe a survécu au temps. Elle accomplissait des prodiges de valeur à Culloden ; aux Plaines d'Abraham, elle

inspirait la terreur même aux vieilles *moustaches* françaises; dans la rue Notre-Dame, à Montréal, on la voit, au moment où nous écrivons, brillante de fraîcheur et d'éclat, malgré la brise d'hiver. On cite un exemple de deux régiments de Montagnards, le 42e et le 71e se révoltant, massacrant leur officier, le capitaine Mansfield, neuf soldats, et en blessant trente et un, parceque le commandant avait projeté de les réunir à deux autres régiments écossais, où l'on ne portait pas la jupe, *Kilt*. A leur procès, ils invoquèrent la vieille coutume nationale, le droit de porter la jupe envers et contre tous, et le droit de parler *gaelic*. Ils furent condamnés à mort; mais, sur représentation au roi, ils furent amnistiés, et ils se distinguèrent plus tard par leur fidélité et leurs prouesses. Il faut avouer que le costume du montagnard sied très-bien à des guerriers de la stature imposante des anciens régiments.

On cite un régiment, dans lequel il y avait un sergent du nom de Sam MacDonald, de sept pieds et quatre pouces de hauteur, et d'une force correspondante; il était connu sous le sobriquet de *Big Sam*. Il y avait grand nombre de soldats hauts de six pieds quatre pouces et peu dont la taille était moindre que six pieds. On trouve un beau trait de fidélité nationale dans la famille d'un des officiers qui servaient au Canada en 1759, dans les Montagnards de Fraser; le capitaine John McPherson du 78e était le frère de l'héroïque Cluny McPherson, que ses malheurs ont immortalisé. Le *clan* McPherson avait figuré dans la révolte de 1715, la cause du Prétendant en 1745 les réunit de nouveau. Cluny McPherson avait, cette année même, accepté une commission du roi George. Il hésita longtemps entre son serment et son amour pour les Stuart. Le cri de la patrie déchirée l'emporta; le gouvernement anglais le proscrivit, mit sa tête à prix: £1000 de récompense furent offerts à qui le prendrait mort ou vif, et cependant cent personnes connaissaient le lieu de sa retraite, qui était une caverne sur son domaine, faisant face à un lac. Pour dérouter les soldats stationnés à cet endroit et qui chaque jour faisaient des perquisitions actives, on avait creusé la caverne pendant la nuit, et la terre de l'ouverture avait été portée sur le dos de ses fidèles montagnards et jetée dans le lac. Nulle trace ne restait pour guider les pas de l'officier britannique, qui, en sus des £1000, devait avoir une promotion dans son régiment, s'il capturait le rusé rebelle. L'histoire cite mille et une singulières aventures du pauvre Cluny, allant gaiement affronter la mort, pour rencontrer ses vieux amis à des festins et à des réunions qui se donnaient sous le voile de la nuit. Cluny changea de gîte bien des fois pendant les neuf années que dura son emprisonnement; malgré les offres séduisantes des

agents du gouvernement, il ne se trouva personne pour dévoiler le lieu de sa retraite, connue d'une centaine de personnes. Dévoré de chagrin et voyant que le gouvernement de la Grande-Bretagne persistait à lui refuser le pardon, il s'échappa, traversa en France, où il mourut l'année suivante.

Ce beau régiment des Montagnards Ecossais, qui a servi avec distinction dans les différentes parties du monde et notamment dans les Indes, en 1781, fut de nouveau licencié, nous dit-on, après les grandes guerres continentales de Napoléon 1er. Ne s'est-il pas aussi couvert de lauriers impérissables, dans le dernier soulèvement aux Indes, sous le brave Havelock, à Crawnpore et ailleurs ? Nous sommes cependant forcés de restreindre au Canada, le récit de ses faits d'armes. Ce qui suit est puisé aux sources les plus authentiques de l'histoire.

Dix ans environ après la bataille de Culloden, qui mit fin aux malheureux événements de 1745, M. Pitt, regardant d'un œil libéral autant que politique, le caractère distinctif des clans montagnards, qui consiste dans un esprit de loyauté envers ceux qui leur accordent confiance, résolut de les employer au service étranger de la Grande-Bretagne, sous le commandement d'officiers choisis parmi les familles écossaises les plus estimées. Il savait qu'on pouvait se fier à ces chefs dans une lutte où leur foi était engagée, et il connaissait le dévouement avec lequel les Montagnards écossais suivaient la fortune de leurs chefs. La mise à exécution de ce projet eut un plein succès, et M. Pitt eut le mérite d'introduire dans le service britannique une troupe intrépide et hardie d'hommes qui servirent leur souverain avec fidélité, qui se battirent avec valeur, et qui firent, dans toutes les parties du monde, des conquêtes à l'Angleterre. Suivant cette politique éclairée, en 1757, l'honorable Simon Fraser, qui avait été lui-même un des insurgés et dont le père, Lord Lovat, avait été décapité pour haute trahison, à Tower Hill, fut nommé lieutenant-colonel commandant d'un bataillon, qui devait être levé dans les terres confisquées de sa propre famille, alors réconciliée avec la dynastie d'Hanover. Quoique sans biens, sans argent, et n'ayant d'autre influence que l'attachement héréditaire de son clan, le *Master of Lovat* se trouva en peu de semaines à la tête de huit cents hommes qu'il avait lui-même recrutés. Ses parents, officiers du régiment, et les gentilhommes du pays d'alentour y ajoutèrent sept cents autres. Le bataillon fut ainsi formé de treize compagnies de cent cinq hommes chacune, formant en tout mille quatre cent soixante hommes, y compris soixante et cinq sergents et trente joueurs de cornemuse et de tambours ; corps splendide qui porta la réputation militaire de la nation au plus

haut degré. Dans toutes leurs courses, ils étaient accompagnés de leur chapelain, le révérend Robert Macpherson, qu'ils nommaient " *Caipal Mor*," à cause de sa grande stature. Les *Highlanders* portaient l'habillement complet des Montagnards, avec le mousquet et la claymore. Plusieurs y ajoutaient, à leurs dépens, la dague et la sacoche en peau de loutre. Le bonnet était relevé ou attaché d'un côté, formant une petite courbure, tombant sur l'oreille droite qu'ombrageaient plusieurs plumes noires. Les officiers portaient des plumes d'aigle ou de faucon. Durant six ans, les *Fraser's Highlanders* continuèrent, dans l'Amérique du Nord, de porter la jupe, en hiver comme en été. De fait, ils refusèrent de porter tout autre vêtement, et ces hommes avaient meilleure santé que ceux des autres régiments qui portaient des pantalons et des vêtements chauds. Durant l'hiver de 1759-60, une partie des *Fraser's Highlanders* fut casernée dans le couvent des Ursulines, à Québec. Le costume incomplet de ces musculeux montagnards manquait-il de décorum aux yeux des bonnes dames, ou la charité chrétienne les poussa-t-elle à en avoir pitié, particulièrement au mois glacial de janvier, il est difficile de dire ; toujours est-il que les sœurs demandèrent généreusement au gouverneur Murray la permission de pourvoir à l'habillement des jambes nues des fils de la Calédonie, [1] *en tricottant des grands bas.*

Il est un fait singulier, c'est que des Ecossais furent, pendant cette guerre, investis des plus hauts emplois dans les deux armées. L'aide de camp du général de Lévis était le chevalier Johnstone, jacobite exilé. Les Français avaient aussi confié à un officier écossais l'avant-poste de Sillery. Son nom était Douglass.

Les *Fraser's Highlanders* se distinguèrent grandement à la prise de Louisbourg en 1758, au combat de Montmorency, le 31 juillet 1759, et à la bataille de Ste. Foye ou Sillery, le 28 avril 1760. Un juste tribut d'hommages fut rendu à ces braves, par l'éloquent M. Chauveau, lors de l'inauguration, en 1855, de la statue de Bellone, envoyée par le prince Napoléon, pour couronner le monument du célèbre champ de bataille.

Au combat des Plaines d'Abraham , la perte des *Fraser's Highlanders*, fut de trois officiers, un sergent et quatorze soldats, tués ; dix officiers, sept sergents et cent trente soldats furent blessés. La grande différence du nombre des morts à celui des blessés peut être attribuée à l'irrégularité du feu de l'ennemi que l'attaque des Anglais interrompait.

1 Histoire des Ursulines, tome III.

Malcolm Fraser, alors lieutenant dans ce régiment, nous a laissé, comme témoin oculaire, une fidèle narration de la conduite de ce corps pendant cette mémorable journée du 13 septembre.[1] Nous en extrayons les faits suivants :

" Après avoir refoulé les Français aux portes de la ville, notre régiment reçut ordre de se ranger en bataille au lieu où l'ennemi s'était placé d'abord ; ce qui permit au reste de l'armée d'arriver en bon ordre. Le général Murray, qui se mit à la tête de notre régiment, lui commanda de tomber sur la gauche et de marcher à travers les buissons, vers l'Hôpital-Général, où les Français avaient fait venir un ou deux canons de la ville, qu'ils avaient braqués sur nous, mais qui ne nous firent aucun dommage. Nous eûmes, cependant, quelques hommes tués et quelques officiers blessés par des tirailleurs, embusqués dans les buissons et derrière les maisons des faubourgs St. Louis et St. Jean."

Suspendons la citation du journal du lieutenant Fraser, pour faire connaître quelques détails qui nous ont été récemment fournis par notre respectable compatriote John Fraser, écuier, dont la mémoire est encore excellente, malgré ses 74 ans.

" Dans ma jeunesse, dit M. Fraser, je pensionnais avec un homme très-âgé et qui avait fait partie de la milice qui prit part à l'action sur les Plaines d'Abraham. Son nom était Joseph Trahan. En 1759, Trahan était âgé de dix-huit ans. Ce vieux grognard m'entretenait souvent des incidents de cette bataille. Je me rappelle très-bien, avait coutume de dire le vieux Trahan, l'attitude de Montcalm avant le combat. Il montait un cheval brun ou noir, au front de nos lignes, tenant haut son épée comme pour nous exciter à faire notre devoir. Il portait un uniforme à larges manches, dont l'une, rejetée de l'arme qu'il tenait, découvrait le linge blanc de sa manchette. Quand il fut blessé, le bruit se répandit qu'il avait été tué, une panique s'ensuivit et nos soldats reculèrent d'abord des Buttes à Nepveu, (près de l'Asyle Champêtre, où est maintenant située la résidence de M. Dinning) au Côteau Ste. Geneviève, et de là vers la rivière St. Charles, dans la plaine, où est maintenant St. Roch. Je me rappelle les Montagnards Ecossais, nous poursuivant vigoureusement, sur le sommet de la colline, comme des démons furieux, avec leur écharpes flottantes, leurs bonnets et leurs larges sabres ; des Indiens et des tirailleurs placés dans le bois que les Ecossais devaient traverser, les reçurent d'une bonne manière. Plusieurs furent tués, et leurs jupes en

1 Manuscrit publié sous la direction de la Société Littéraire et Historique de Québec.

désordre laissaient à découver tleurs cuisses, auxquelles nos fugitifs, en repassant, faisaient des entailles de leurs sabres, coupant de larges tranches dans les endroits les plus charnus. J'étais parmi les fuyards, et je reçus dans le mollet un boulet amorti qui me renversa par terre. Je pensais que c'en était fait de moi ; mais, peu après, je me relevai et je continuai de courir vers l'Hôpital-Général, pour gagner le camp de Beauport, sur le pont de bateau. Sur le chemin était une boulangerie, dont le boulanger avait fait, ce jour-là, une fournée de pains. Quelques-uns des fugitifs, épuisés, lui demandèrent à manger, ce qu'il refusa ; alors l'un d'eux, dans un accès de rage contre un telle inhumanité, lui trancha la tête de son sabre, et cette tête sanglante fut déposée sur la pile de pains. La faim m'arrachant tout sentiment, je saisis un pain tout couvert de sang, et, avec mon couteau, je fis disparaître la croûte et je dévorai la mie avidement. Ceci se passait dans l'après-midi et le soleil s'en allait au couchant."

Tels sont les détails fournis par le vieux Trahan à M. John Fraser.

Reprenons maintenant la narration du lieutenant Malcolm Fraser :

" Après avoir fait un court trajet à travers le bois, le brigadier Murray jugea à propos de nous faire retourner au chemin élevé qui conduit de la porte St. Louis aux hauteurs d'Abraham, où la bataille se livrait, et, après avoir marché jusqu'à l'éclaircie, nous reçumes ordre de tourner à droite et de longer la lisière du bois vers le rivage, sur la descente qui se trouvait entre nous et l'Hôpital-Général, et au-dessus de laquelle nous nous attendions à rencontrer un corps d'ennemis, qui, aussitôt qu'il nous eût aperçus, commença à faire feu sur nous, des buissons et du rivage. Nous repoussâmes ceux qui étaient dans les broussailles et, de là, nous soutînmes le feu durant encore une demi-heure sur ceux qui étaient abrités par le rivage. Mais comme leur nombre était supérieur au nôtre, ils nous blessèrent beaucoup d'hommes et nous en tuèrent plusieurs autres, parmi lesquels étaient deux officiers, ce qui nous força à nous retirer un peu ; mais nous nous reformâmes de nouveau quand le 78e régiment, avec le deuxième bataillon des " *Royal Americans*," vint à notre secours. Formant en tout environ cinq cents hommes, nous nous avançâmes contre l'ennemi, et nous le repoussâmes d'abord jusqu'à la grande plaine qui s'étendait entre l'Hôpital et la ville, et ensuite à la rivière St. Charles. Ce fut alors, et pendant qu'il était dans les buissons, que notre régiment souffrit le plus. Le lieutenant Roderick McNeil, de Bana, Alexander McDonell, John McDonell et John McPherson, volon-

taire, avec plusieurs de nos hommes, furent tués avant que nous fussions renforcés. Le capitaine Thomas Ross étant descendu, avec environ cent hommes du troisième régiment, vers la plaine, à la poursuite, me commanda, quand l'ennemi fut hors de portée, de faire attendre ceux qui étaient sur la hauteur, jusqu'à ce qu'il fut venu les rejoindre, ce que je fis ; mais avant qu'il revint, il fut malheureusement blessé par un boulet de canon parti des deux coques ancrées dans la rivière St. Charles. Il expira dans de grands tourments, mais bien résigné, environ deux heures après.

"Nous avions, de notre régiment, trois officiers tués et dix blessés ; parmi ces derniers était le capitaine Simon Fraser, qui mourut ensuite de sa blessure. Le lieutenant Archibald Campbell fut jugé blessé mortellement ; contrairement aux prévisions de tous, il se rétablit ; le capitaine John McDonell fut blessé aux deux cuisses ; le lieutenant Ronald McDonell, au genou ; le lieutenant Alexander Campbell, à la jambe ; le lieutenant Douglas, qui avait été blessé au bras, mourut peu après. L'enseigne Gregerson, l'enseigne McKenzie et le lieutenant Alexander Fraser, furent tous légèrement atteints. Je reçus une contusion à l'épaule droite, ou plutôt dans la poitrine, avant que l'action fut devenue générale ; cette blessure me faisait souffrir passablement, mais ne m'empêcha cependant pas de faire mon devoir.

" Le détachement de notre régiment, en quittant la Pointe-Lévis, consistait en six cents hommes, outre les officiers commissionnés et non commissionnés. Mais, de ce nombre, deux officiers et environ soixante hommes avaient été laissés à bord, pour garder les bateaux, et un officier et environ trente hommes laissés à la descente. En mettant de côté quelques malades restés à bord, nous étions environ cinq cents hommes qui prirent part à l'action.

" Nous laissâmes sur le champ plus d'hommes et d'officiers qu'aucun des trois régiments engagés dans cette affaire. Nous étions commandés par le capitaine John Campbell ; le colonel et le capitaine McPherson ayant été blessés le 22 juillet, n'étaient pas encore complètement rétablis.

"Nous restâmes campés jusqu'au ... octobre ; c'est alors que l'armée entra dans la ville où nous devions établir nos quartiers d'hiver. La plupart des maisons sont détruites et nous avons une bien triste perspective pour sept ou huit mois, attendu que les vivres frais sont très-rares et que les comestibles sont excessivement chères."

Le registre des *Fraser's Highlanders*, à la bataille de Ste. Foye, généralement appelé, dans les vieux manuscrits " Bataille du bois de Sillery," n'est pas sans intérêt, quoique la bataille se ter-

mina par une défaite éclatante. Les Ecossais souffrirent beaucoup relativement à leur nombre.

" Nous eûmes, continue le lieutenant Malcolm Fraser, environ soixante morts et vingt blessés; et de trente-neuf officiers, le capitaine McDonald, qui commandait la compagnie de volontaires de l'armée, et le lieutenant Cosmo Gordon, qui commandait la compagnie d'infanterie légère de notre régiment, furent tous deux tués sur le champ. Le lieutenant Hector McDonald et l'enseigne Malcolm Fraser moururent de leurs blessures, tous regrettés par ceux qui les connaissaient.

" Nous avions de plus vingt-trois officiers blessés, au nombre desquels était le colonel Fraser, qui commandait l'aile gauche de l'armée. Le sang-froid avec lequel il donnait les ordres pendant l'action était admirable. Il fut touché par deux différentes balles ; la première le frappa au côté droit de la poitrine ; mais ayant atteint sa cartouchière placée en sautoir, elle ricocha heureusement sur l'étoile qui la décorait et ne pénétra pas. La seconde qu'il reçut en retraitant, lui attaqua la racine des cheveux et il en fut quitte pour une roideur au cou pendant quelques jours. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, que si quelqu'accident fâcheux fut survenu à notre colonel, non-seulement notre régiment eût éprouvé une perte irréparable ; mais je puis dire, sans partialité, que c'eût été une perte pour le pays tout entier. Sa manière d'agir vis-à-vis de son régiment a été telle qu'il fut apprécié, non-seulement par ce corps, mais encore par toute la garnison.

" Le capitaine Alexander Fraser, de notre régiment, fut atteint à la tempe droite, et sa blessure a été considérée comme très-dangereuse. Les autres n'ont eu pour la plupart que des égratignures. Je reçus une balle de mousquet dans l'aine droite, qui a été dangereusement affectée pendant trois ou quatre jours ; ce qui donna lieu de croire que la balle y était logée ; mais, soit qu'elle sortit lorsque nous entrâmes dans la ville, soit qu'elle ne pénétra pas assez avant pour se fixer, soit qu'elle demeura dans l'aine, je ne puis dire ; toujours est-il,que vingt jours après j'étais parfaitement guéri, et la blessure, qui était d'abord petite, se cicatrisa entièrement."

Après ces malheureux événements (28 avril 1760), la localité où sont maintenant les agréables sites champêtres de nos riches marchands, sur le chemin de Ste. Foye, offrait un spectacle bien différent de celui d'aujourd'hui ; mille cadavres jonchaient la terre imbibée de sang. Les sauvages sortant des buissons où ils s'étaient tapis durant le combat, se livrèrent à leur ancienne habitude de scalper, si l'on en croit le récit du lieutenant Malcolm Fraser :

" Il paraît, dit-il, qu'il fut permis aux sauvages de scalper les

morts et même les blessés, parce que nous en trouvâmes, dans les buissons, un grand nombre dont la chevelure avait été enlevée. Le lieutenant McGregor, de notre régiment, qui resta blessé sur le champ, m'a dit depuis qu'il vit les sauvages tuant et scalpant les blessés ; il attendait à tout moment le même sort ; mais il fut sauvé par un officier français qui parlait heureusement un peu l'anglais."

L'action de scalper ne fut pas seulement exercée par les Indiens ; car en référant aux manuscrits du lieutenant Malcolm Fraser, nous trouvons des Anglais s'y livrant le 23 juillet 1759, à St. Joachim. Le lieutenant Richard Montgomery, alors servant dans le 17e régiment, au Haut-Canada, est accusé à tort des actes infâmes commis par un barbare homonyme, le capitaine Alexander Montgomery, du 43e.

" Il y avait, dit Malcolm Fraser, plusieurs ennemis tués et blessés, et plusieurs prisonniers que le barbare capitaine Montgomery fit massacrer de la manière la plus inhumaine et la plus barbare ; particulièrement deux d'entre eux, que j'envoyais prisonniers par un sergent, après leur avoir donné quartier, sur la parole qu'ils auraient la vie sauve, furent, l'un tué et l'autre assommé avec un tomahawk, et tous deux scalpés en mon absence par l'infâme sergent qui négligea d'avertir Montgomery que je voulais leur conserver la vie. C'est ce que prétendit Montgomery, lorsque je le questionnai à ce sujet, comme si le silence de ce sergent eut été une excuse pour cet acte de barbarie sans pareil. Cependant, comme le mal ne pouvait être remédié, je fus obligé de laisser passer cette affaire.

" Après cette escarmouche, nous réussîmes à mettre le feu aux maisons, consumant tout, jusqu'à ce que nous fussions parvenus à l'église Ste. Anne (Côte de Beaupré), où nous nous reposâmes cette nuit, et où nous fûmes rejoints par le capitaine Ross, avec environ cent vingt hommes de sa compagnie."

Après ces scènes sanguinaires et de dévastation, qui accompagnaient les armes anglaises, il n'est pas du tout surprenant que durant la guerre de la cession du Canada, les Français et les Canadiens se soient formé des notions exagérées de la férocité des soldats de Wolfe.

" Quant aux *Highlanders*, ils étaient vulgairement connus sous le nom de *les Petites Jupes*, vu leur costume, qu'ils portaient tout l'hiver ; on les appelait aussi *les Sauvages d'Ecosse*.

" L'opinion la plus généralement répandue parmi les paysans canadiens, en 1759, était que les *Highlanders* n'accordaient ni ne recevaient de quartier ; qu'ils étaient si agiles qu'aucun homme ne pouvait les attraper, et personne leur échapper ; qu'aucun ne

pouvait résister aux coups de leurs larges épées ; qu'avec la férocité naturelle aux sauvages, ils ne faisaient pas de prisonniers et n'épargnaient ni hommes, ni femmes, ni enfants."

Les *Highlanders*, comme nous l'avons dit, après avoir été licenciés, s'établirent en grand nombre en Canada et à la Nouvelle-Ecosse ; ces hommes loyaux se montrèrent encore fidèles à l'appel du devoir, quand l'envahisseur menaça leur patrie adoptive. Ainsi, en 1775, ils se rangèrent sous l'étendard de l'un de leurs vieux officiers, le lieutenant-colonel Allan McLean, et formèrent un nouveau régiment, le 84e ou *Royal Emigrant*. Ils avaient, en 1759, aidé à conquérir le Canada ; seize ans plus tard, eux et les milices canadiennes, contribuèrent puissamment à le conserver à l'Angleterre , et repoussèrent avec succès Arnold et son dévoué coopérateur, Richard Montgomery, qui s'était, en 1759, vaillamment battu pour l'Angleterre.

Il nous a été permis d'extraire quelques pages du journal d'un vieux québecquois, le député-commissaire-général Thompson, dont le respectable père avait servi dans le régiment écossais jusqu'à ce que celui-ci fut débandé. Ces détails complèteront notre esquisse.

MÉMOIRES RELATIFS AUX FRASER'S HIGHLANDERS 78e ROSS-SHIRE BUFFS.

" Le colonel Simon Fraser fut autorisé à lever un corps pour service spécial. Il fut recruté dans la ville de Tain, Ross-Shire, Ecosse ; dans le court espace de quatre jours il se composait de mille quatre cents hommes. Feu mon père se joignit à eux en qualité de volontaire, afin d'accompagner un de ses amis, le capitaine David Baillie, qui avait obtenu le commandement d'une compagnie et qui fut tué au débarquement de Louisbourg. Mon père avait coutume de me raconter de la manière suivante les détails de cet accident :

" Le canot dans lequel notre compagnie s'était embarquée était remorqué par un second canot, sous le commandement d'un officier. Les batteries françaises nous lançaient de la mitraille et des boulets. Le capitaine Baillie se tenait assis à la poupe du canot ; il observait ce spectacle, lorsque tout à coup il pencha la tête sur l'épaule de celui qui était assis près de lui. Je m'imaginais qu'il voulait se protéger des boulets de l'ennemi ; mais il était mort. La fusillade était si vive que toutes autres troupes auraient cédé devant elle ; les *Highlanders* s'occupaient à boucher de leurs écharpes les voies d'eau faites dans le bateau, pour l'empêcher de se remplir. Le feu, si bien nourri, des batteries françaises, détermina l'officier à couper le câble qui nous tenait à la remorque et nous servîmes de

point de mire à l'ennemi. Bon nombre furent tués. Un boulet rouge vint tomber à la poupe de notre canot et en blessa plusieurs. Il me passa sous les jarrets, et m'écorcha si vivement que je fus près de douze mois à me ressentir de ses effets. Il arracha la garde de l'épée de l'officier qui était à ma gauche et alla l'enfoncer dans la cuisse de l'homme qui était au gouvernail, et le boulet lui-même alla se loger dans la poupe du bateau. Après le débarquement, nous recueillîmes au delà d'une pinte de balles dans le canot. Quand nous fûmes rangés en bataille, un des *Fraser's Highlanders*, Neil McLeod, voyant les Français en dehors des fortifications, jeta par terre son mousquet, et, brandissant sa claymore, il s'élança hors des rangs dans la direction des Français; son capitaine lui commanda de revenir.

—" Quoi, dit McLeod, suis-je pour rester ici à regarder ces coquins de Français sans essayer d'amener un prisonnier?

" Il alla en avant et fut suivi de la plus grande parti du régiment. J'entendis par hasard le colonel Carleton, quartier-maître-général, dire :

—" Je n'attendais rien moins de ces Montagnards, c'est un tas de rebelles.

" Cependant, ils revinrent bientôt tenant chacun par le chignon du cou un prisonnier français; quelques-uns des grenadiers en amenaient deux. On sut plus tard que les Français trompés par le costume, avaient pris les *Highlanders* pour des sauvages.

" Les Montagnards commirent le même acte d'insubordination sur les Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759. Après la première décharge de la part des Français, les *Highlanders* les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'aux portes St. Louis et St. Jean, en bas de la côte, vis-à-vis l'Hôpital-Général; un pauvre malheureux avait eu la joue gauche tranchée d'un coup de sabre, et elle pendait sur son épaule retenue seulement par la peau. Les blessés furent transportés au bord du fleuve, à *Wolfe's Cove*, embarqués et traversés sur des bateaux; ils furent mis dans l'église de la Pointe Lévis (St. Joseph) qui avait été convertie en hôpital.

" Après la bataille des Plaines, les troupes anglaises durent chercher un abri contre l'intempérie des saisons. Je me choisis une petite maison, dans la ruelle qui conduit à l'Esplanade, [1] où Ginger, le jardinier, réside maintenant (1828). Cette bicoque avait appartenue à Paquet, le maître d'école : elle était à peine habitable, à cause des bombes dont elle était criblée. Toutefois, comme plusieurs soldats de la compagnie m'accompagnaient, je les mis à

1 Par derrière la résidence actuelle de l'hon. M. McGreevey.—*Note de l'auteur.*

l'œuvre, et, grâce à nos efforts réunis, elle fut réparée suffisamment pour devenir passablement confortable. Hector Munro, qui de son métier était menuisier, me construisit pour moi-même dans un coin de la maison, une espèce de cabinet. Nous avions un poêle ; nos montagnards, par ignorance, s'opposaient à ce que la porte du poêle fut fermée, s'imaginant vraisemblablement qu'ils ne pouvaient *sentir* le feu sans le *voir*. Ils passèrent l'hiver de cette façon : trois ou quatre se braquaient tout près de la porte du poêle, et quand ces derniers s'étaient suffisamment chauffés, trois ou quatre autres leur succédaient. Certains jours, la fumée les aveuglait ; en d'autres temps, ils étaient transis de froid. J'avais réussi à me procurer six couvertes de laine : de sorte que bien que je souffrisse du froid le jour, je passais la nuit assez chaudement, grâce aux montagnards qui, sous mes ordres, coupaient des fascines dans le bois. Mon haleine, se congelant pendant la nuit, enduisait de glace la surface entière de la couverte. Nous portâmes la jupe tout ce temps, sans en souffrir, car la forêt nous abritait le jour. Je m'achetai une paire de culottes de cuir ; mais elles m'incommodaient, lorsque j'essayais de marcher, et je les mis de côté. Au printemps, les Français se montrèrent sur les hauteurs, entre la ville et les Plaines d'Abraham, et le général se mit en tête d'aller leur offrir le combat. A cette saison, à peine y avait-il un soldat dans la garnison qui ne souffrit du rhume et du froid. Le jour fixé pour le combat fut le 28 avril, à sept heures du matin. Le temps était crû. Avant la sortie, je me munis d'un gâteau ; j'y mis du beurre et je commençai à le gruger. Je dis à Hector Munro, pour qui j'avais de l'amitié :

— Fais comme moi, car tu ne sais quand tu auras occasion de manger.

" Hector me répondit :

— Je ne prendrai rien. J'ai déjà pris mon dernier repas. Quelque chose me le dit.

— Folie, lui dis-je. Prends un gâteau.

" Mais non ; Hector refusa d'en prendre. Bientôt vint l'heure du départ : la garnison sortit. Je fus chargé d'agir comme principal sergent dans la compagnie des Grenadiers du lieutenant Fraser, lequel avait déjà été blessé au sault Montmorency, mais non gravement. Au commencement de la bataille, à Ste. Foye, le lieutenant Fraser reçut un coup de feu dans la tempe, qui l'abattit à l'endroit même où il était, de sorte que je ne pouvais remuer sans mettre le pied sur son corps : la journée nous fut extrêmement défavorable et nous retraitâmes à la ville. De retour à mes quartiers, j'y trouvai le pauvre Hector Munro ; on l'y avait transporté, car

une blessure mortelle, dans le bas-ventre, l'empêchait de marcher. Il n'avait pas perdu connaissance et il me rappella la conversation du matin, avant la bataille. On le porta à l'Hôtel-Dieu, où il expira le lendemain au matin dans de grandes douleurs. La première fois que je vis les troupes françaises, elles me semblèrent une horde déguenillée. Leur uniforme avait d'abord été blanc. Plusieurs régiments, surtout le régiment de la Reine, avait un morceau de ruban bleu à la boutonnière, avec un petit étui (*shell*) qu'ils appellaient *Pápá;* c'était, à ce qu'il paraît, une distinction pour bravoure. Je les pris d'abord pour des francs-maçons! Après le combat du 13 septembre 1759, où il y eut un grand nombre de Français de tués et de blessés sur les Plaines, (nous tuâmes à nous seuls soixante-douze officiers), il faisait peine de voir le triste état des uniformes blancs, tout maculés de sang et de poussière. Les blessés gisaient sur le sol, comme un troupeau de moutons, et tels qu'ils étaient tombés, car le gros de l'armée avait quitté le champ de bataille en pleine déroute, sans pouvoir enlever leurs morts et leurs blessés. Comme il n'y avait pas d'endroit, autour de la ville, pour déposer les blessés, il fallut les transporter par la côte du Foulon (*Wolfe's Cove*,) d'où nous les embarquâmes dans les canots, en route pour l'église (de St. Joseph) de la Pointe-Lévis, convertie temporairement en un hôpital: dans ce service, je ruinai un uniforme. Nos soldats n'avaient d'autre moyen de les transporter que des espèces de civières à bras, sur lesquelles on étendait de la toile: deux hommes portaient chaque civière jusqu'au haut de la côte de la Pointe-Lévis. La lenteur du service me fatiguait. Je perdis patience et j'enlevai dans mes bras un blessé et, sans me reposer au haut de la côte, je le portai jusqu'à l'hôpital. Quand le tout fut terminé, j'étais passablement épuisé; j'avais détruit mon habit rouge en sus. Les pauvres diables jettaient les hauts cris, quand le mouvement les fatiguait; mais nous ne comprenions pas un mot de leur langue; l'un d'eux avait la joue pendante sur son épaule: il avait reçu ce coup en essayant de s'échapper, ayant un Montagnard à ses trousses. Lorsque les Français se rendaient prisonniers de bonne grâce, ils n'éprouvaient pas d'avaries: mais malheur leur arrivait lorsqu'un Montagnard avait affaire à eux, car, au premier élan de leur course, pan! et la claymore la réglait tout.

" Au combat des Plaines d'Abraham, nous n'avions qu'un seul musicien, et, comme il ne portait pas d'armes, on le plaça hors de danger, à l'écart. Quand notre armée s'avança en ordre de bataille, le général Townshend ayant remarqué que le musicien (le *Piper*)

manquait, et persuadé de l'importance de l'avoir dans une occasion semblable, il le fit quérir partout et il s'écriait :

— *Where is the Highland Piper ?* Où est le musicien du régiment ? Vingt piastres pour celui qui m'amènera le musicien du régiment ?

" Mais le diable l'avait enlevé ! Le hasard nous favorisa et la charge se fit assez bien, comme les fuyards purent l'attester plus tard. Le musicien fut disgracié, en conséquence. Ses camarades refusaient de lui parler : il ne pouvait venir recevoir sa solde et ses vivres avec les autres. Le printemps suivant, en avril, quand la garnison de Québec fit sa sortie insensée pour attaquer les Français descendus de Montréal, et pendant notre retraite, les Montagnards, peu accoutumés à la discipline, tombèrent dans un grand désordre et ressemblaient plus à une populace qu'à des troupes réglées. Pendant la retraite, je rencontrai un capitaine du nom de Moses Hazen, un juif. Il commandait une compagnie de *Rangers*. Ses blessures étaient telles, que son valet qui le portait était obligé de le déposer à terre à chaque vingt ou trente verges. Ce capitaine, remarquant une colonne française qui traversait le plateau élevé où le commissaire-général Craigie a depuis bâti sa résidence, (le *Kenthouse*) laquelle colonne était précédée à quelque distance par un officier, il s'enquit de son domestique si son fusil était encore chargé, et, sur sa réponse affirmative :

— Vois-tu, s'écria le capitaine Hazen, ce drôle, là-bas, qui de son épée fait signe à ceux qui le suivent de s'avancer ?

— Oui, monsieur, répondit le serviteur.

— Eh bien, supporte-moi un instant et nous verrons s'il tombera ou non.

" Il se baissa jusqu'à terre et appuyant son arme à feu sur son pied, il tira sur l'officier français. J'étais près de lui et je croyais qu'il avait perdu la tête d'en agir de la sorte. Le coup partit, l'officier français tomba. Le capitaine Hazen et moi nous attendions en silence, croyant peut-être que l'officier français se releverait ; mais non. Cet incident, causa la débandade de la colonne entière. Je félicitai le capitaine Hazen de son succès et je lui rappelai un incident semblable lorsque nous étions débarqués à Louisbourg.

— Oh ! dit Hazen, un coup de chance tuerait le diable même.

" Pour revenir au musicien, dès qu'il eut remarqué le désordre où étaient les *Highlanders*, il fit résonner un air national, ce qui eut pour effet de les arrêter court dans leur fuite, et donna le temps aux officiers de les reformer. Cet acte valut au musicien le pardon de son offense, et ses camarades le reçurent dans leurs bonnes grâces. Le 6 mai 1760, quelques jours après la défaite, et au moment où les Fran-

çais étaient dans leurs tranchées sur les hauteurs, où les tours sont maintenant construites, nous vîmes apparaître un vaisseau de guerre qui louvoya assez longtemps dans la rade de Québec. Ce vaisseau nous intriguait ; quand le commandant des artilleurs s'imagina d'aller annoncer ce fait au général Murray, dont les quartiers étaient dans une bâtisse rue St. Louis, maintenant la caserne des officiers. Il trouva le général pensif et se chauffant au feu de la cheminée : la nouvelle agit sur lui comme un coup de fouet. Il se leva et ordonna qu'on hissa le pavillon sur la citadelle ; mais les drisses du pavillon refusaient de fonctionner ; un matelot grimpa au mât et le pavillon anglais flotta bientôt au vent. Pendant ce temps, le vaisseau de guerre ne montrait pas de pavillon ; mais à la vue du nôtre, il hissa le pavillon britannique, cingla vers la ville et vint jeter l'ancre vis-à-vis du quai du roi. Le froid avait harassé nos hommes, pendant l'hiver entier, et notre retraite devant les Français était loin de les rétablir. La nouvelle de l'arrivée d'un vaisseau de guerre anglais changea tout : c'était des lions, prêts à tout dévorer. Le navire de guerre était le *Lowestoff*, détaché du reste de la flotte, avec ordre de s'aventurer parmi les glaces flottantes, pour annoncer l'approche des autres frégates. Le pavillon flottant sur la citadelle pour la première fois, depuis la prise de Québec, et l'apparition d'un vaisseau de guerre, annonçaient quelqu'événement imprévu. En effet, comme nous, les Français attendaient une flotte : de sorte qu'ils sortirent des tranchées par milliers, comme une volée de pigeons sur un juchoir. Tandis qu'ils étaient ainsi exposés, ils reçurent une décharge entière de toutes nos pièces depuis le cap Diamand jusqu'au bastion des casernes : cette décharge fit dégarnir leurs retranchements, avec une rapidité incroyable ; ils tombaient comme des poches de laine. Voyant des soldats sortir de la frégate, ils s'imaginèrent que nous allions recevoir un renfort important et se mirent à retraiter avec leurs morts et leurs blessés. Nos soldats eurent bientôt la permission de sortir des murs et ils allèrent s'emparer de la soupe et du lard qu'ils avaient oubliés sur le feu en partant. Cette seule décharge avait démonté plusieurs de nos canons ; aussi nous fûmes contraints d'en faire venir d'autres de la Basse-Ville ; mais nos soldats étaient tellement épuisés qu'ils ne purent les traîner à la Haute, qu'avec le secours des marins de la flotte. A peu près trois jours après l'arrivée du *Lowestoff*, le reste de la flotte arriva, et, ayant appris qu'il y avait des frégates françaises au Foulon, ils y allèrent. A leur approche, les embarcations françaises filèrent leur câble, avec la marée montante ; mais le vaisseau amiral alla donner sur une chaîne de roches ; l'équipage débarqua dans les canots et laissa la frégate à son sort. On

trouva dans ce vaisseau un monsieur Cugnet et un Anglais du nom de Davis : tous deux avaient les mains liées derrière le dos et une corde au cou ; ils nous dirent qu'ils devaient tous deux être pendus à la vergue dès que l'équipage aurait déjeûné.

" Monsieur Cugnet avait précédemment donné au général Wolfe, lorsque ce dernier était à l'Ile d'Orléans, des renseignements quant au meilleur endroit où il pourrait escalader le Cap, au-dessus de Québec, et Davis, qui avait été fait prisonnier par les Français quelques années avant, avait aussi fourni quelqu'autre renseignement : ils devaient être pendus comme espions. Toutefois, non-seulement ils s'échappèrent sains et saufs, mais le gouvernement anglais les récompensa plus tard. Cugnet fut nommé traducteur dans les bureaux du gouvernement, et il eut aussi d'autres charges qui lui donnèrent les moyens de vivre à l'aise, et Davis, qui avait été soldat des Grenadiers, reçut une pension de vingt-cinq louis par année. Ils vécurent et jouirent longtemps de ces avantages.

" Revenons à Louisbourg : cette ville était entièrement subjugée, les fortifications étaient démolies et la garnison avait été complètement dispersée. Beaucoup de femmes, avec leurs enfants, dont les maris étaient prisonniers de guerre, imploraient la protection de l'armée anglaise. Un certain Dr. Lejuste, de l'armée française, avec un guide Indien, quitta Louisbourg immédiatement après sa reddition et traversa les forêts pour se rendre à Québec. Ce fut le premier qui apporta la nouvelle de cette reddition. Il s'établit à Québec et fut le médecin de notre famille. Il avait deux fils ; les deux garçons se firent prêtres ; l'ainé fut curé de Beauport. La fille épousa le juge Bedard, des Trois-Rivières. Ce qui précède est du journal de mon père mort en 1830. Ce qui suit est ce dont je me rappelle :

" Les personnes suivantes du régiment des *Fraser's Highlanders* (le 78e *Buffs*) qui resta à Québec, après la conquête, sont les seules dont j'aie connaissance.

" Le lieutenant John Nairn, qui obtint une concession de terre à la Malbaie. Plusieurs de ses compagnons d'armes et de leurs descendants, portent encore leurs noms primitifs ; mais ils parlent tous français. Un des fils du colonel Nairn était capitaine dans le 49e régiment et fut tué à la bataille de Chrysler's Farm, vers l'année 1813.

" Le lieutenant William Fraser, qui obtint des terres à la Malbaie, du côté opposé de la rivière. Il avait deux fils : William et John Malcolm. A la mort de William, qui avait épousé Mlle Mathilde Duberger dont il n'eut pas de postérité, la propriété passa entre les mains de John Malcolm, qui est mort depuis. Sa seigneurie

appartient maintenant à ses deux filles ; l'ainée, femme du Col. J. Reeves, l'autre, épouse du Major Heigham.

" Il y eut une concession d'une troisième seigneurie, bientôt après la conquête de Québec, à la Beauce. Ces trois seigneuries furent les seules accordées sous la tenure seigneuriale. J'ai oublié le nom de l'officier à qui cette concession fut faite. Toutes les autres subséquentes furent accordées en franc et commun socage.

" Le sergent Hugh McKay, qui tenait un magasin immédiatement en dehors de la porte du Palais. Ce magasin, ainsi que ceux situés au-dessous du Cap et qui s'étendaient jusqu'à la porte de la Canoterie (*Hope*), furent achetés par le gouvernement, comme étant trop près des fortifications, et ils furent démolis. McKay occupait la première place de sergent d'armes de la première chambre d'assemblée. Il avait une famille de vingt-deux enfants dont deux seulement étaient des garçons ; tous deux étudièrent la médecine et allèrent aux Indes orientales. Une des filles épousa M. John Bentley, organiste de la cathédrale anglaise ; l'autre fut mariée à un sergent d'artillerie, toutes les autres moururent filles.

" John McLeod, qui tenait un hôtel vis-à-vis l'Esplanade, alors la seule maison qu'il y eut sur cette ligne. Il n'eut pas de famille.

" Le sergent James Sinclair, qui s'établit sur une ferme immédiatement sur le côté nord du pont Scott, sur la rivière St. Charles. Il avait un fils et une fille ; sa fille était mariée au Major Hope du 26e, ou *Cameronian Highlanders*. Elle fut la mère du petit Jemmie Hope, qui reçut les premiers rudiments de son éducation à l'école de M. John Fraser, dans la rue du Jardin. Il laissa Québec avec le régiment et revint en Canada avec le rang de brigadier général. En 1837, il avait le commandement du district de Montréal. En revenant de Chambly avec son aide de camp, où il avait été inspecter la garnison, il me reconnut ; nous eûmes une longue conversation sur le temps passé. Le lieutenant-colonel Denny, du 71e *Highlanders*, ayant appris que le général et moi étions en connaissance, m'invita à diner à la *mess* du régiment, bien que j'en fusse déjà un des membres honoraires, afin d'y rencontrer le général. Le fils de M. Sinclair s'enrolla dans le bataillon des volontaires Royaux Canadiens, sous le commandement du lieutenant-colonel de Longueuil et fut fait sergent ; mais je n'ai pas remarqué qu'il ait jamais fait de campagne comme tel. M. Sinclair était commissionné dans la milice britannique d'alors, et il portait toujours l'uniforme de ce corps. Il vint demeurer à la ville, et mourut à un âge avancé dans la maison de M. Samson, boucher, convertie maintenant en écuries de louage, rue St. Anne. Ses

funérailles eurent lieu au milieu d'un grand concours de personnes. Le Rév. Dr. Alexander Sparks officiait.

" Laughlan Smith, qui tenait un magasin immédiatement en dehors de la porte du Palais, voisin de Hugh McKay. Il amassa une fortune et devint propriétaire de la seigneurie de Ste. Anne, en bas de Québec. Il avait deux filles qui furent instruites à l'école de M. John Fraser. Après la mort de M. Smith, elles épousèrent deux Canadiens-français, et je pense que la seigneurie appartient encore à leurs descendants.

" John Ross, qui tenait un magasin, le plus proche de la porte du Palais, en dedans. Il devint riche et fut fait officier commissionné dans la milice britannique sous le colonel Lemaître. Il avait trois fils : David fut solliciteur général à Montréal ; John fut aussi avocat et protonotaire à Québec ; le troisième mourut jeune. De trois filles, l'une épousa le Rév. Alexander Sparks ; une seconde fut mariée à M. James Mitchell, marchand, et la troisième à un chirurgien d'armée. M. Ross mourut à un âge très-avancé. Il est un des ancêtres de David A. Ross, [1] écuier, avocat, de cette ville, et d'Arthur Ross, écuier, de Montréal.

" John Fraser reçut un terrible coup de sabre sur le front à la bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759, et par épuisement, il s'assit sur le gazon, le dos appuyé sur le rempart. Un chirurgien de l'armée française, voyant que les troupes françaises étaient en déroute, se dirigea vers les derrières, où il rencontra John Fraser, dont la blessure saignait considérablement. Il pansa immédiatement sa plaie, se constitua prisonnier de guerre de John Fraser, et, en même temps, lui remit ses armes, qui consistaient seulement en un pistolet de poche, à double canon, joliment monté en argent, portant ses initiales sur la crosse P. B. (Philippe Badelard) John Fraser et le Docteur devinrent par la suite grands amis, et furent presque voisins ; le premier étant propriétaire du logis, au haut de la rue des Jardins où M. Hartigan, peintre, réside actuellement ; et le dernier étant possesseur de la maison voisine de M. Charles Panet, petit-fils du Docteur, dans la rue St. Louis ; les deux établissements se réunissaient en arrière. Ce fut en ce lieu que M. John Fraser ouvrit la première école anglaise à Québec. La vénérable demoiselle Napier, qui enseigna à la plupart des jeunes filles de Québec, pendant un demi-siècle, était une des élèves du

1 La dague de John Ross est en ce moment entre les mains de D. A. Ross, Ecr., nous venons de la voir : c'est une arme des plus meurtrières. On nous dit que M. Arthur Ross, de Montréal, possède aussi la claymore de son ancêtre.—*Note de l'auteur.*

vieux Fraser. Mais pour revenir à l'histoire du pistolet, M. Fraser le remit à son ancien propriétaire.

" Pendant les années 1810-11, je devins locataire de Bernard Panet, petit-fils du Dr. Badelard (le juge Panet ayant épousé la seule fille du docteur); Bernard et moi étions amis intimes. Il me donna le pistolet en question. Je l'eus en ma possession pendant quarante-sept ans, lorsque le 13 septembre 1859, centième anniversaire de la prise de Québec, je le remis à l'un des descendants du docteur, dans la personne de M. John Panet, coroner de Québec, et fils de Bernard. Tous deux, le Dr. Badelard et M. John Fraser, vécurent à un âge très-avancé et demeurèrent intimement liés. Le Dr. Badelard était d'un extérieur distingué, il portait continuellement l'épée, suivant l'habitude parisienne.

" Miles Prentice, occupa, comme hôtellier, pendant plusieurs années, la maison connue autant sous le nom de : *Le Chien d'or*, que sous celui de *Salle des Francs-maçons*, où il mourut ; madame Prentice continua les affaires pendant quelques années. Son fils, Samuel Walter, obtint une commission dans l'armée. Une nièce de madame Prentice, Frances Cooper, fut la seconde femme de mon père, et ma mère. Madame Prentice vint plus tard rester dans la résidence de ma famille, rue Ste. Ursule, où elle mourut en 1792."

Avec la permission de notre vieil ami nous ajouterons quelques détails touchant la famille Prentice :

Miles Prentice était le prévost-d'armes, mentionné par Ducalvet, comme étant celui qui, en 1781, arrêta cet agitateur hautain, habile et influent, et le consigna à la garde du P. DeBerey, supérieur des moines franciscains, à Québec. Cet irrépressible huguenot fut soumis à une longue incarcération dans les cellules du collége des récollets. Ce vieil édifice, qu'ont remplacé depuis la cathédrale anglaise et le palais de justice, fut consumé par le feu le 6 septembre 1796. Le feu était en vue des fenêtres de l'école du sergent Fraser, dans la rue des Jardins, comme feu G. B. Faribault, un des écoliers de Fraser alors, se plaisait à le raconter; il se rappelait parfaitement bien, disait-il, le jour où les enfants, vu le tumulte, demandèrent et obtinrent un congé. M. de Gaspé, dans ses *Mémoires*, a le plus fidèlement dépeint cette incendie, qui avait originé dans la maison du juge Monk, dans la rue St. Louis, actuellement occupée par les officiers. Lui aussi était un des témoins oculaires.

Madame Miles Prentice était une des plus belles femmes de son temps. Sa fille était d'une beauté merveilleuse. Le brave Nelson pensa être victime de ses charmes, en 1786, pendant que la corvette de guerre, l'*Albemarle*, qu'il commandait, était au port. Le futur

héros était tellement fasciné par cette Hélène canadienne, qu'ayant résolu de l'épouser, il était décidé à dire adieu au service et de renoncer à son commandement, à la fortune, à la gloire et même à Westminster Abbey. Cette passion fut heureusement détournée par son ami de confiance, Alex. Davidson, avocat, de Québec, qui intervint, dit son biographe Southey. Une autre version attribue au vieux Lymburner, négociant distingué de la rue St. Pierre, le crédit d'avoir conservé le jeune commandant à la brillante carrière que la Providence lui destinait. Il paraît qu'il fallut user de violence pour arracher l'amoureux fils de Neptune loin des sourires de sa bien-aimée. Les officiers et l'équipage de l'*Albemarle* vinrent à terre, à l'instigation de Davidson ou de Lymburner, et amenèrent leur capitaine à bord de force. C'est un moyen efficace, il faut l'avouer, de faire respecter les avis paternels par de précoces jeunes Anglais enclins à se marier dans la colonie.

La propriétaire du *Chien d'or* doit aussi occuper une place dans l'histoire du Canada. N'est-ce pas elle qui fut appelée, le premier janvier 1776, à identifier un cadavre glacé, trouvé enveloppé ce matin-là même, avec d'autres, dans un amas de neige à Près-de-ville ? Ce corps, ami lecteur, était celui d'un homme brave, mais égaré, qui avait su pendant une vie de près de quarante ans s'acquérir, par la douceur de ses manières, le dévouement à une cause et par son courage indomptable, une place honorable dans l'histoire de sa patrie adoptive ; c'étaient les restes inanimés de Richard Montgomery, abattu par un coup de feu tiré par un Canadien-français, Chabot, dirigé par des Anglais, Barnfare Coffin. Montgomery lieutenant dans le 17e de pied en 1759, avait, sans aucun doute, visité Québec, après la reddition, quoique probablement pas pendant le siége, et avait été un habitué du *Chien d'or*, rendez-vous de nos joyeux ancêtres.

Revenons à la narration de M. Thompson :

" Saunders Simpson était prévost-d'armes dans l'armée de Wolfe, aux affaires de Louisbourg, de Québec et de Montréal ; il était cousin de mon père. Il résidait dans la maison la plus rapprochée de la porte St. Louis, en dehors, qui n'a subi aucune altération extérieure depuis mon enfance.

" James Thompson avait été volontaire dans les *Fraser's Highlanders*, dans le but d'accompagner un de ses amis, le capitaine David Baillie, dont nous avons parlé plus haut. Après la capitulation de Montréal, en 1760, il reçut, du général Murray, la place d'inspecteur des travaux militaires pour la garnison de Québec, emploi qu'il occupa jusqu'à son décès, en 1830, période de soixante et

neuf ans. Ce fut en sa qualité de maître franc-maçon et de dernier survivant de l'armée de Wolfe que, dans sa quatre-vingt-quinzième année, il fut appelé par le comte de Dalhousie à poser la pierre angulaire du monument érigé, au Jardin du Fort, à la mémoire de Wolfe et de Montcalm. Je fus témoin de cette imposante cérémonie.

" Mon père, qui était alors âgé de quatre-vingt-seize ans, exprima le désir de revoir encore le monument. Je l'accompagnai, lui donnant l'appui de mon bras. Après l'avoir examiné pendant quelque temps, il retourna à sa résidence de la rue Ste. Ursule, très-fatigué et abimé dans les pensées qu'avait réveillées cette scène. Ce fut la dernière fois qu'il eut occasion de laisser sa résidence. Il mourut dans sa quatre-vingt-dix-huitième année et fut enterré avec les honneurs militaires, sous la direction du lieutenant-général Sir James Kempt. Il avait été deux fois marié. La mère et les six enfants de son premier mariage, sont tous morts dans un court espace de temps. Du second mariage il eut neuf enfants. Six atteignirent l'âge mûr, et trois moururent dans l'enfance. Moi, le plus vieux, mes trois frères et mes deux sœurs, reçumes les rudiments de notre éducation chez M. John Fraser. J'entrai au commissariat en 1798, et je suis parvenu au grade de député-commissaire-général, je suis maintenant dans ma quatre-vingt-quatrième année. La place de juge de la Cour Supérieure du district de Gaspé fut confiée à l'un de mes frères, John, par le comte de Dalhousie, en 1828. Il est encore dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels et est dans sa quatre-vingtième année. Mon frère, William, était assistant-commissaire-général. Ses derniers services furent aux Indes Occidentales, où il fut stationné neuf ans Au moment où il reçut ordre de revenir en Canada, il fut attaqué de l'épidémie régnante, le même jour qu'il s'embarqua à bord du vaisseau qui devait le transporter à Québec. Mon plus jeune frère, George, obtint une commission dans l'artillerie royale, sous le patronage du bon ami de mon père, Son Altesse Royale Edouard, Duc de Kent. Il reçut ordre, immédiatement après, de partir pour l'expédition de Walcheren, sous le commandement de Son Altesse Royale le Duc d'York. Il fut assailli par les fièvres. La compagnie à laquelle il appartenait fut envoyée à Gibraltar, sa santé étant encore mauvaise. De là, il reçut ordre de se rendre à Québec. Il fut bientôt après transféré à Montréal avec le rang additionnel d'adjudant. Par un froid très-dense d'une matinée de janvier 1817, il sortit pour faire une promenade avec le major Adams, du même régiment : le froid excessif l'affecta au point qu'il mourut le même soir."

Tels sont les résultats de mes recherches sur la carrière des *Fraser's Highlanders* devant Quebec en 1759.[1]

J. M. LeMoyne.

Sillery, Novembre 1867.

1 Le 78e Régt., maintenant à Montréal, comprend les officiers suivants : Colonel, Sir P. Grant ; Lieut.-Col. G. A. Lockart ; Majors, A. Mackenzie, O. B. Felden ; Capitaines, A. E. Warren, John Finlay, Geo. Forbes, T. Mackenzie, F. H. Thompson, Hew B. Savory, Sir A. M. Mackenzie, Bart., J. Richardson, Wm. C. Smith, J N. Gower, A. Murray, A. J. Carstairs ; Lieutenants, Wm. Thorp, Geo. E. Lecky, R. L. Dalghish, Ed. P. Stewart, Colin Mackenzie, O. Graham, H. F. Rowley, Hugh Grant, James McAdam, C. McCausland, Geo. Taylor, C. E. Croher-King, B. G. Jarvis, Wm. M. Kirwan, D. A. Kennedy ; Enseignes, C. B. Stewart, E. R. Massie, G. A. C. Justin, J. Sargent, Charles Roberts, Geo. Budgin, Alexander M. Stacpoole, G. O'Grady, Houb. M. Moreton ; Paie-Maître, C. Skrine ; Quartier-Maître, A. Weir ; Chirurgien, L. Stewart ; Assistant-Chirurgien, P. Gilgour.

Les seuls régiments qui portent la jupe dans l'armée anglaise sont le 42e, 78e, 79e, 92e et 93e.

BIBLIOGRAPHIE.

Explication du Code Civil du Bas-Canada, par J. Roy, avocat. 1er volume. Montréal, Eusèbe Senécal, imprimeur-éditeur, 1867. XX—378 p. 7 vol. in-8, Prix, $1.50.

Il n'y a guère plus d'un an qu'en signalant, dans ce recueil, [1] la promulgation du *Code Civil du Bas-Canada*, j'écrivais les lignes suivantes, auxquelles M. Roy vient de donner raison beaucoup plus tôt que je n'aurais osé l'espérer : " Il faut le reconnaître, disais-je, la publication du *Code Civil* n'aura pas seulement une grande et légitime influence sur la législation et la jurisprudence canadiennes ; elle est, de plus, appelée à donner une forte impulsion à la littérature du pays. Ce livre, en effet, fournit à tous les penseurs et à tous les écrivains, un sujet considérable d'études ; bientôt, il aura ses commentateurs, qui l'expliqueront, le développeront, examineront l'opération des articles de la loi et l'à propos des changements qu'ils font subir à notre droit. Voilà une belle carrière ouverte à ceux qui se sentent du courage et des moyens. Après l'histoire du pays et de ses grands hommes, un Canadien ne peut pas désirer de plus beau sujet de travail que le *Code Civil*. Espérons que les travailleurs ne feront pas défaut et qu'ils seront dignes de leur tâche."

C'est à l'auteur du livre, dont le titre est en tête de cet article, que revient l'honneur d'avoir publié le premier ouvrage d'explication ou de commentaire du *Code Civil*. C'est déjà un mérite qui pourrait faire pardonner l'absence de bien d'autres, quoique je ne prétende pas nier certaines qualités au travail de M. Roy. Cependant, après l'avoir lu avec une attention très-soutenue, je ne puis m'empêcher de croire qu'il se ressent un peu de la précipitation avec laquelle on a dû l'écrire. Je ne sais si un an s'est écoulé entre la promulgation du *Code* et l'achèvement du livre aujourd'hui placé devant le public ; et, déjà, l'auteur a trouvé le moyen de faire un volume dans lequel il traite, avec des commentaires passablement étendus, tout le livre premier du *Code Civil*, savoir 373 articles. On n'écrit pas si vite

1 Août 1866.

ou si facilement sans de grands dangers ; et je dois avouer que M. Roy n'a pas échappé à la règle commune. Le style, pour être correct, a besoin d'être souvent retouché ; ceux, même, qui ont un plus grand usage de la plume, sont presque toujours ceux qui travaillent le plus leurs écrits, et je crois que plus on a l'habitude d'écrire, plus on devient soigneux de ce que l'on fait.

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;
> Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Roy ; je n'en suis peut-être que mieux placé pour apprécier son livre avec une plus grande indépendance. Je le ferai aussi sincèrement que possible ; et, après avoir dit ce que je pensais de son style, détail qui, peut-être, n'aurait pas dû attirer mon attention, je veux ici rendre hommage à la science du droit, aux connaissances éclairées, dont l'auteur fait souvent preuve. Je ne suis pas prêt, sans doute, à accepter toutes les opinions qu'il exprime ; mais je n'hésite pas à dire que son livre peut être très-utile aux étudiants en droit, aux jeunes avocats et à tous ceux qui voudront étudier rapidement les dispositions du Code.

L'auteur de l'*Explication du Code Civil du Bas-Canada* n'a pas eu l'intention de faire un livre d'une très-haute portée ; il ne se livre pas à de longues discussions sur les points contestés de notre droit, et il formule rarement des opinions sur les questions douteuses. Ordinairement, il se contente de donner le sens de l'article du Code ; il examine les différentes applications dont la loi est susceptible, il explique les difficultés dont l'opération peut en être entourée, il résume l'opinion des auteurs qui ont écrit sur le sujet, et, quelque fois enfin, il indique les motifs allégués par les codificateurs, en rédigeant l'article. Il n'aborde guère les questions les plus difficiles de nos lois que pour dire comment il en entend l'application, sans essayer de défendre son avis contre les attaques de ceux qui ne pensent pas comme lui. Je suis incapable de croire, pourtant, qu'il ignore toutes les difficultés qui entourent, en Bas-Canada, les lois sur le mariage, sur la profession religieuse, etc. Sur toutes ces questions, comme sur bien d'autres, l'auteur se contente de donner franchement son opinion, sans prendre la peine, la plupart du temps, de l'entourer d'arguments propres à prévenir les objections qu'elle peut soulever. Est-ce pour se réserver le plaisir d'entamer des discussions avec ceux qui l'attaqueront dans la suite, que M. Roy garde une si grande sobriété de détails, je n'oserais le penser ; car il vaut toujours mieux prévenir l'attaque que la repousser. Et, ensuite, la réponse viendra-t-elle assez vite pour dissiper les obscurités qui peuvent naître dans l'esprit du lecteur ? C'est possible ; mais, en attendant, celui-ci se trouve dépourvu des moyens de résoudre bien des difficultés et privé d'arguments pour combattre bien des adversaires. Du reste, la tâche que j'aurais voulu voir M. Roy accomplir, dépassait peut-être le but qu'il s'est proposé en faisant son livre ; il semble le dire dans sa préface :

> " Nous n'avons pas voulu faire de ces dissertations savantes et de ces commentaires qu'ont fait la plupart de ceux qui ont écrit sur les lois, en eussions-nous eu les talents et le temps, nous aurions cru ne pas rendre les services que nous avons eu en vue de rendre à ceux qui nous liront. Nous avons préféré émettre des principes avec quelques raisonnements sans nous occuper de rapporter les opinions de ceux qui peuvent penser autrement et nous occuper en même temps de les refuter."

Le plan adopté par M. Roy consiste, comme l'indique le titre de l'ouvrage, à expliquer le Code. Suivant que lui paraissent l'exiger les besoins du sujet, tantôt il groupe plusieurs articles ensemble et en développe le sens, l'application et la portée ; tantôt un seul, plus important de sa nature, forme le thème unique de ses réflexions. L'auteur s'est ainsi réservé une certaine liberté d'allures, une indépendance de manières, qui, si elle lui est plus commode, en revanche, impatiente souvent le lecteur qui aurait aimé à toujours avoir sous sa vue le texte même de l'article expliqué ou commenté. Le système de Marcadé et de la plupart des commentateurs du Code Napoléon, est celui que j'aurais voulu voir suivre par M. Roy. Mettre, d'abord, en tête, l'article sur lequel on se propose d'écrire ; puis, ajouter à la suite toute la série de réflexions que peuvent inspirer une étude atttentive de la loi, la recherche de son origine, l'examen de ses applications variées, et enfin tous les commentaires que l'auteur peut juger intéressants ou utiles. Ensuite ce travail complété, prendre l'article suivant du *Code*, lui faire subir la même opération, et le soumettre à la même synthèse. L'avantage de ce système est que le lecteur a toujours sous les yeux la lettre même de la loi, et qu'il peut facilement, en portant le regard sur le texte expliqué, vérifier si l'auteur ne fait pas dire à l'article autre chose que ce qu'il dit réellement. Puis, on aime à voir si les réflexions de l'auteur découlent bien du langage de la loi ; des gens prétentieux tiennent même à constater, en relisant ce texte, s'ils n'auraient pas été capables de mettre au jour des réflexions aussi savantes que celles de l'auteur ; enfin, il est bon que le lecteur, après avoir lu les commentaires de ce dernier, puisse retrouver l'article, qui est le résumé de tout ce qu'il vient de lire, et, en le relisant, se pénétrer plus parfaitement du sujet qu'il étudie. Le système que je vante n'a pas seulement des avantages pour le lecteur ; il en possède aussi de très-importants pour l'auteur. Il le force, en le limitant à traiter chaque partie de la loi séparément, à être plus précis, plus exact, et à s'attacher plus étroitement à un seul sujet. De cette manière, bien des longueurs sont évitées, bien des détails prolixes sont supprimés. Ce système, il est vrai, rend quelques fois des répétitions nécessaires ; mais il est rare qu'on ne puisse pas donner des aperçus neufs, des applications nouvelles, des explications variées à des articles différents. M. Roy a prévu qu'on critiquerait le plan de son livre, car il a essayé de le défendre d'avance.

" On pourrait aussi nous reprocher, dit-il, dans sa préface, à cause du titre que nous avons adopté de n'avoir pas reproduit les articles mêmes du Code pour les faire suivre de nos explications, ce reproche n'est peut être pas sans à propos, mais nous le repoussons en disant que c'aurait été augmenter l'impression (?) de notre travail sans doute sans nécessité, puisqu'il est peu de personnes qui aiment un peu à connaître notre loi qui ne soient déjà pourvues d'un exemplaire de notre Code. Malgré les quelques avantages qu'aurait pu présenter une explication de chaque article en particulier du Code, nous y voyions tant d'inconvénients que nous avons préféré le mode qui rendait presque inutile, la mise des articles du Code dans notre travail ;. . ."

Quelques unes des opinions que formule M. Roy, sur les registres de l'état civil et sur le mariage, paraissent difficiles à concilier avec certains principes de droit, et semblent indiquer une tendance que bien des personnes ne sauraient approuver.

Au titre deuxième, en parlant des actes de l'état civil, l'auteur dit : " Les églises paroissiales catholiques établies par décret canonique et civil, ont de plein droit la faculté de tenir des registres." Et, plus loin, il ajoute : " Les

églises ou chapelles catholiques qui ne sont pas paroissiales ne peuvent tenir des registres qu'avec autorisation spéciale." Ces lignes semblent affirmer que les églises paroissiales de paroisses érigées canoniquement et civilement, ont seules le droit d'avoir des registres de l'état civil ; si c'est bien là le sens de l'auteur, il exprime une pensée qui ne me parait pas exacte.

Plus loin, au no. 222, parlant des formalités relatives à la célébration du mariage, l'auteur dit : " Par cet article 129 le mariage de deux catholiques, célébré par un ministre protestant, produira tous les effets civils, et il ne pourra être déclaré nul pour la seule raison qu'il y avait différence de religion entre les époux et celui qui a célébré le mariage, notre code ayant implicitement fait du mariage qu'un contrat civil."

L'auteur exprime cette opinion sans l'appuyer d'aucune considération que le lecteur puisse discuter ou dont il puisse apprécier la valeur. Il la donne comme un principe de notre législation, qui ne peut pas souffrir de difficulté. Bien des personnes croiront, au contraire, que cette opinion est susceptible de controverse, qu'elle ne découle pas de nos lois, et qu'en tout cas, il est dangereux pour un auteur catholique de proclamer, avant que les tribunaux aient tranché la question, l'existence du mariage civil en Bas-Canada.

Je ne veux pas aujourd'hui examiner ces diverses questions, ni discuter soit l'opinion de M. Roy, soit celle des personnes qui ne pensent pas comme lui. Si le temps me le permet, j'en pourrai faire dans ce recueil le sujet d'études spéciales, qui ne manqueront peut-être pas d'intéresser.

E. Lef. de Bellefeuille.

Manuel des Eléments Français, contenant, pour cette partie, les règles les plus difficiles à retenir, avec un tableau très-étendu des verbes irréguliers, par N. Barret, Ptre. Brochure in-18 de 32 p.

Cette petite brochure, qui n'est que le commencement d'un travail plus considérable, renferme et résume ce qu'il y a de plus difficile en éléments français et de plus rebelle à la mémoire dans les règles fondamentales de notre langue, qui, comme le remarque l'auteur, fait si chèrement payer ses beautés par ses caprices.

Outre beaucoup de détails sur les noms et les adjectifs, ce petit ouvrage parle aussi des pronoms possessifs et des pronoms indéfinis ; il renferme, enfin, un tableau très-étendu des verbes irréguliers les plus difficiles, présentés en même temps comme modèles de tous les autres. Ce tableau me paraît très-complet, et il indique chez l'auteur une connaissance très-étendue et très-sûre de la langue. Le passage suivant, tiré de l'introduction, complètera cette notice en disant les espérances et le dessein de M. l'abbé Barret :

" Si borné qu'il puisse paraître, ce recueil est néanmoins, en fait de remarques et de difficultés sur la première partie de la grammaire, l'un des plus complets que je connaisse ; car il est le résumé de tout ce que j'ai pu

recueillir de plus exact et de plus sûr dans les auteurs les plus accrédités de notre langue.

" Tel qu'il est, je puis donc le croire destiné à être l'inséparable compagnon de la jeunesse de nos écoles et de nos grandes maisons d'éducation, en même temps qu'il sera un conseiller fidèle et un guide sûr entre les mains des professeurs.

" Peut-être ne fera-t-il pas honte non plus aux hommes les plus instruits, disons même aux gens de plume les plus exercés.

" Enfin, j'ose me flatter qu'il sera d'une utilité incontestable pour quiconque veut parler et écrire correctement une langue qui fait si chèrement payer ses beautés par ses caprices.

" Si les circonstances me sont favorables, je me propose de compléter cet ouvrage en faisant pour la syntaxe ce que je viens de faire pour les éléments. C'est uniquement dans cet espoir que je me décide à rendre public un travail que son peu d'étendue semblait justement devoir condamner à l'oubli."

Nous faisons des vœux pour que l'auteur termine bientôt son ouvrage suivant le plan qu'il s'est formé. La soconde partie qu'il annonce aura une utilité aussi incontestable que la première, et le lecteur aimera à voir traiter par une main qui parait le posséder si parfaitement, un art que beaucoup de personnes dédaignent, mais qui est pourtant la base de toute littérature française.

E. Lef. de Bellefeuille.

SCENES

DE LA

GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

CHAPITRE XI.

L'ORGUEIL ET L'AMOUR.

(Suite.)

Avant d'accompagner le colonel dans le voyage périlleux qu'il commence à travers une province si complètement gagnée par l'insurrection, que la capitale, Oajaca, restait seule au pouvoir des Espagnols, il est d'autres personnages dont il faut nous occuper.

En premier lieu, nous devons dire ce qui s'était passé à l'hacienda de las Palmas depuis le jour où don Rafael l'avait laissée pour ainsi dire à la discrétion du féroce Arroyo et de son associé Bocardo.

Jusqu'à ce moment, les deux guerilleros, réfugiés chez leurs anciens maîtres avec les débris de leur bande à peu près détruite par le capitaine Tres Villas, avaient bien voulu consentir à se tenir avec eux sur le pied d'une parfaite égalité. Les deux bandits mangeaient à leur table, se faisaient servir par leurs domestiques, et, de plus, jetaient, Bocardo surtout, des regards d'admiration assez

alarmants sur la vaisselle d'argent dont se servaient les propriétaires de l'hacienda.

Plusieurs fois déjà, le cupide guerillero avait fait, devant don Mariano, des allusions à la richesse des royalistes, et, derrière lui, il avait souvent essayé de démontrer à son compagnon que des gens dont une si riche vaisselle chargeait la table ne pouvaient être, dans le fond du cœur, que des partisans dévoués à la cause des oppresseurs.

— Voyez plutôt, disait-il, nous qui sommes de francs et loyaux insurgés, nous en serions réduits, partout ailleurs qu'ici, à nous servir de nos doigts pour fourchettes et de morceaux de galette de maïs pour cuillères.

Et la conclusion de son discours était invariablement qu'il fallait traiter en royaliste un maître qu'on servait dans des plats d'argent ; faire de ces plats des piastres, et réduire don Mariano à la condition de loyal insurgé, c'est-à-dire à l'obligation de manger avec ses doigts comme les insurgés de bon aloi.

Mais Arroyo avait plus soif de sang que d'argent, de destruction que de pillage, et il rejetait les propositions de son associé. Cependant, après qu'il eut été forcé de dévorer, devant son ancien maître et ses deux filles, l'outrage sanglant infligé à sa lâcheté par le capitaine Tres Villas, il reporta sur eux une partie de la haine terrible qu'il avait conçue pour don Rafael.

Peut-être, au moment de fuir l'hacienda trop voisine de celle de del Valle, qui servait de forteresse au redoutable capitaine, y eût-il laissé quelque trace sanglante de son passage, si, à son tour, Bocardo ne lui eût représenté que, une fois débarrassé de sa vaisselle plate, don Mariano devenait dévoué à la sainte cause de l'insurrection et respectable à tous égards ; que les insurgés pauvres pouvaient demander à leurs frères leur argent, mais non leur sang.

L'épaisse intelligence du sanguinaire Arroyo ne se rendait pas bien compte de la valeur des raisonnements de Bocardo ; mais il se laissait assez volontiers guider par son astucieux compagnon, quitte à se venger parfois de l'avoir trop docilement écouté, et, pour ne pas trop nuire à la cause qu'il avait embrassée, il se rendit à l'avis de son collègue.

Bocardo fit main basse sur toute la vaisselle d'argent et sur une foule d'autres objets précieux qui ne se retrouvèrent plus dans le partage fait entre lui, Arroyo et les hommes de leur bande, et tous délogèrent une nuit de l'hacienda, non sans de vives appréhensions de voir à leurs trousses l'un des terribles hôtes del Valle, don Rafael ou le capitaine Cadelas.

Quant aux habitants de las Palmas, ils s'estimèrent trop heureux que l'outrage n'eût pas suivi le vol, et de rester l'honneur et la vie saufs.

Eclairé désormais sur le danger de vivre plus longtemps dans une habitation que son isolement mettait à la merci des royalistes ou des insurgés, don Mariano Silva avait pris la résolution de se retirer à Oajaca. A son avis, il y avait moins de danger à se réfugier dans une ville toute dévouée au vice-roi, dans laquelle, en ne manifestant pas des opinions qui ne l'avaient pas encore compromis, il trouverait au moins la sûreté.

Pendant quelques jours, diverses causes s'opposèrent à l'exécution de son projet.

L'hacienda de San Carlos, habitée par l'homme dont il devait faire son gendre, don Fernando de Lacara, n'était qu'à quelques lieues de la sienne, et Marianita ne se souciait pas de quitter ce voisinage. Sans en avouer le motif, elle avait mille objections à ce départ.

Il en était de même de Gertrudis. Les souvenirs que lui rappelait l'hacienda de las Palmas lui en rendaient le séjour à la fois doux et pénible, et l'on sait, en amour, quel empire exerce la douleur, surtout sur le cœur des femmes.

Les douloureux souvenirs ne manquaient pas à Gertrudis dans l'hacienda de las Palmas.

Combien de fois, au soleil couchant, ses yeux n'avaient-ils pas erré dans une mélancolie rêveuse sur la grande plaine, déserte comme un jour où don Rafael accourait vers elle, bravant la mort pour la voir quelques heures plus tôt !

Lorsque, dans le premier moment de sa douleur, lorsque, dans sa première ardeur de vengeance, don Rafael, avec cette âpre volupté qu'on éprouve parfois à se déchirer le cœur, dût-on en briser un autre, s'était élancé au galop vers Oajaca, après avoir enfoui dans la terre qui couvrait son père le gage d'amour de Gertrudis, en renonçant à elle sans l'en prévenir, la jeune fille l'avait attendu avec une vive impatience.

Quelque dépit, bientôt effacé par l'inquiétude, puis ensuite de mortelles angoisses avaient rempli son cœur. Nous avons dit, au sujet de don Rafael, par quelles transitions insensibles et naturelles les habitants de las Palmas avaient été confirmés, par son silence, dans la pensée qu'il était traître à sa maîtresse comme il l'était à son pays ; nous ne le répéterons pas.

Peu s'en fallut cependant qu'au moment où don Rafael se présenta devant l'hacienda, le son de sa voix, en parvenant jusqu'aux oreilles de Gertrudis, ne vainquît son orgueil blessé. Cette voix

mâle, si fortement empreinte de loyauté, soit quand elle échangeait quelques mots avec son père, soit quand elle jetait un défi au féroce Arroyo, avait fait tressaillir toutes les fibres de son cœur. Elle avait eu besoin d'appeler à son aide tous les ressentiments de l'amour dédaigné et la pudeur naturelle à la femme pour ne pas se montrer au capitaine en s'écriant : — Oh ! Rafael, le poignard d'Arroyo me ferait moins de mal que votre abandon.

— Qu'avez-vous fait, mon père ? dit-elle tristement à don Mariano lorsque le capitaine se fut éloigné avec sa troupe. Vous l'avez blessé dans son orgueil par des paroles irritantes, à l'instant où, par égard pour nous, il renonçait à exercer sa vengeance sur l'un des meurtriers de son père. Peut-être avez-vous fait mourir sur ses lèvres des mots d'oubli et de réconciliation. Vous avez anéanti le dernier espoir de votre pauvre fille.

L'hacendero ne répondit rien ; il regrettait lui-même ses allusions blessantes envers un ennemi dont la générosité sauvait sa vie et celle de ses enfants.

Après le départ des bandits d'Arroyo, une morne tranquilité régna dans l'hacienda de las Palmas, et, dans le silence de la solitude, Gertrudis, tout en se demandant à chaque minute du jour si réellement don Rafael ne l'aimait plus, ne pouvait se faire qu'une réponse certaine, c'est qu'elle l'aimait, et qu'elle l'aimerait toujours.

Une après-midi, la seconde qui avait suivi le départ d'Arroyo et de sa bande, le soleil se couchait au loin dans la plaine, comme ce jour où, quelques semaines auparavant, elle attendait à chaque instant l'arrivée de don Rafael. Les eaux s'étaient retirées et la campagne avait pris un aspect plus riant que ce jour-là. Desséchée alors, elle était maintenant couverte d'une éclatante verdure.

Tout à coup, une demi-douzaine de cavaliers apparurent dans la plaine. Ils semblaient venir des collines qui la bordaient, car ils tournaient le dos à l'hacienda ; des banderoles aux couleurs d'Espagne flottaient au bout de leurs lances. Un cavalier seul précédait les cinq autres ; puis bientôt d'autres soldats à cheval se montrèrent après les premier, mais Gertrudis ne jeta sur eux qu'un regard indifférent.

Toute son attention était absorbée par le cavalier qui marchait seul en tête des autres. Son cœur, plutôt que ses yeux, avait deviné son nom et sa condition.

— Moi aussi, se dit-elle, j'ai été imprudente dans mes paroles, lorsque j'ai prononcé l'anathème contre les fils du pays qui trahiraient sa cause. Qu'importe, à la femme qui aime, la bannière que suit son bien-aimé ? Celle-là doit être la sienne ; que n'ai-je fait comme ma sœur ? Oh ! Marianita est bien heureuse !

Et, le cœur gonflé de soupirs, le regard voilé de larmes, elle continuait à suivre de l'œil le chevalier dont la tête ne se détourna pas une seule fois vers l'hacienda, et qui ne tarda pas à se perdre avec son escorte dans la brume dorée du couchant.

C'était don Rafael, obéissant aux ordres qui l'appelaient, et qui, pour ne pas laisser voir son trouble et sa douleur aux soldats de sa suite, n'avait pas osé jeter ses regards derrière lui.

Peu devait importer maintenant à Gertrudis l'endroit qu'elle habitait avec son père. Il ne lui restait à l'hacienda que de douloureux souvenirs ; mais, nous l'avons dit, ces douleurs mêmes l'y attachaient, et la jeune fille ne put voir sans tristesse, comme si le départ de las Palmas devait briser le dernier lien entre elle et don Rafael, le moment où allait falloir quitter cette triste demeure.

Depuis que le capitaine ne respirait plus le même air qu'elle, Gertrudis n'avait eu d'autre plaisir que celui de faire soigner le beau cheval bai brun de don Rafael, qu'on avait repris et ramené à l'hacienda.

Sur ces entrefaites, le mariage de don Fernando avec Marianita s'était accompli. Résolue déjà bien longtemps avant que la guerre civile n'éclatât, cette union n'avait pas trouvé d'obstacles chez l'hacendero, malgré ses idées politiques. Don Fernando était Espagnol, il est vrai, mais il avait la parole de don Mariano, et, en outre, celui-ci ne voulait pas offrir en holocauste à ces tristes dissensions le bonheur de sa seconde fille ; n'était-ce pas assez déjà d'une victime ? D'ailleurs, comme beaucoup d'Espagnols à cette époque, don Fernando Lacarra avait adopté pour son pays celui qui renfermait ses affections, et, par cela même, ses sympathies étaient acquises à ses compatriotes d'adoption.

Peu de jours après son mariage, il avait emmené sa jeune femme à son domaine de San Carlos, voisin de celui del Valle, et comme lui, situé sur les bords de l'Ostuta supérieur qui coulait entre les deux haciendas, non loin du lac du même nom. Ce domaine, gardé par de nombreux domestiques, que l'insurrection n'avait pas dispersés comme ceux de don Mariano, offrait une plus grande sécurité comparative que l'hacienda de las Palmas, et don Fernando voulait y donner asile à sa nouvelle famille ; mais don Mariano, dans le but de dissiper la mélancolie de sa fille par le bruit et le mouvement d'une grande ville, préféra de se retirer à Oajaca.

Le jour du départ, Gertrudis avait refusé la litière qu'on lu avait préparée ; elle avait mieux aimé faire seller pour elle le cheval qui tant de fois avait porté don Rafael, et, comme si le fougueux *Roncador* eût senti qu'il portait l'objet le plus cher à son ancien maître, il se laissa aussi docilement conduire pendant tout

le trajet par la main frêle de Gertrudis que par la main vigoureuse du capitaine.

Insensible à toutes les distractions qui lui étaient offertes, Gertrudis avait passé de longs et tristes jours à Oajaca. Elle n'y avait goûté qu'un seul moment de bonheur : ce fut quand la voix publique lui apprit que le colonel Tres Villas, après s'être emparé de la ville d'Aquas Calientes, y avait fait raser la tête à quatre cents femmes.

Comme l'avait dit le colonel Trujano, instruit de cette particularité par Marianita, dont le mari l'avait reçu un jour entier à San Carlos, cette nouvelle l'avait fait tressaillir de bonheur et d'orgueil.

Elle seule avait deviné, au milieu de l'étonnement général causé par cette étrange rigueur, que don Rafael n'avait pas voulu qu'elle seule eût à pleurer la perte de sa chevelure. Don Rafael l'aimait donc toujours, puisqu'il lui envoyait cette consolation comme un gage de son souvenir.

Gertrudis s'était cependant vivement reproché ce sentiment de bonheur égoïste.

— Pauvres femmes ! se dit-elle en peignant les boucles d'ébènes qui avait remplacé ses longues tresses dont le flot parfumé tombait jadis sur ses épaules ; elles n'ont pas eu comme moi le bonheur d'offrir leur chevelure pour la vie de leur bien-aimé !

Puis les mois avaient succédé aux mois sans qu'on pût savoir ce qu'était devenu don Rafael, et les joues pâles de Gertrudis, le cercle bleu qui entourait ses yeux, témoignaient des douleurs de l'âme et des souffrances du corps. Mais aussi, depuis deux ans bientôt, sous l'influence énervante du silence, de la solitude, de la vie sédentaire, la pauvre jeune fille tâchait en vain d'étouffer son amour, et les forces de son corps et de son âme s'épuisaient dans cette lutte inutile.

Don Rafael, du moins, portait sa douleur d'une extrémité du royaume à l'autre ; il en pouvait étouffer le cri dans le tumulte des batailles et dans toutes les ardentes distractions de la guerre.

Heureusement que Dieu a donné à la femme la résignation, sa seule armure contre la douleur. Gertrudis dévorait en silence, et sans proférer une plainte, le noir chagrin qui la consumait. Dans ces longues insomnies, où cette résignation à moitié vaincue par la lutte semblait prête à succomber, un faible et lointain rayon d'espérance venait parfois la retremper ; un dernier refuge contre ses angoisses se présentait aux yeux de la jeune fille. Elle se disait alors que, quand ses forces seraient à bout, une ressource suprême lui restait dans cette tresse de ses cheveux soigneusement conservée par elle.

L'envoi du cheval de don Rafael à l'hacienda del Valle, où il devait sans doute revenir d'un jour à l'autre, avait été une première transaction entre l'orgueil et l'amour. Qui devait l'emporter des deux ?

Cependant, à mesure que l'insurrection s'étendait dans la province, la surveillance redoublait dans la capitale, et don Mariano, devenu suspect, reçut l'ordre de quitter Oajaca.

Toutefois, avant de partir, il avait expédié, nous l'avons dit, un messager à l'hacienda del Valle. Quel message portait-il ? Nous le saurons plus tard. Nous devons, quand à présent, constater que, le surlendemain du départ de son exprès, le jour même où celui-ci arrivait à l'hacienda del Valle et où don Rafael quittait en fugitif la plaine de Huajapam, l'hacendero se mettait en marche pour San Carlos, accompagnant à cheval, avec quelques serviteurs, la litière qui renfermait dona Gertrudis. La pâleur du visage de la jeune fille contrastait avec le cercle d'azur qui se dessinait autour de ses yeux et le rendait encore plus foncé.

Enfin, ce jour-là aussi, mais vers le soir, un des personnages de notre histoire, le capitaïne don Cornelio Lantejas, quittait le camp de Morelos, près de Huajapam, pour aller remplir une mission qui venait de lui être confiée pour Oajaca par le général mexicain.

Sa mission ne laissait pas d'être périlleuse, ainsi qu'on pourra s'en convaincre.

Costal et Clara accompagnait seuls le capitaine, revêtu d'un simple habit de voyage ; rien n'indiquait en lui sa profession.

C'était à l'approche du solstice d'été, et le noir et l'Indien s'entretenaient de la chance, à présent que le Zapotèque avait accompli un demi-siècle, de saisir enfin la divinité des eaux dans le mystérieux lac d'Ostuta.

Maintenant que toutes les lacunes du passé se trouvent comblées, nous devons, pour l'intelligence de la dernière partie de ce récit, faire savoir quel était le but de la mission confiée à don Cornelio, et présenter à vol d'oiseau une sorte de plan topographique du pays que devaient parcourir les différénts personnages qui se mettaient en route le même jour.

La conquête de la ville d'Oajaca devait achever de rendre Morelos maître de toute la province, et il songeait à s'en emparer avant la fin de la campagne ; car, ce projet une fois exécuté, tout le sud de la Nouvelle-Espagne tombait au pouvoir de l'insurrection.

Toutefois, avant d'attaquer une ville aussi populeuse et aussi riche que celle de Oajaca, il était prudent de s'y ménager des intelligences, et c'était là l'objet principal de la mission qu'avait à remplir le capitaine Lantejas. Pour l'honneur de la cause que sou-

tenait Morelos, il n'était pas moins urgent de mettre un terme aux déprédations des deux guerilleros dont il a été souvent question, Arroyo et Bocardo, qui semblaient avoir pris à tâche, par leurs cruautés, de rendre odieuse l'insurrection autant à ses partisans qu'à ses ennemis.

La force dont ils disposaient était aussi incertaine que le lieu de leur résidence ; mais ils étaient aussi universellement redoutés que s'ils eussent eu une armée nombreuse à leurs ordres. La rapidité de leurs mouvements leur donnait les moyens de multiplier à l'infini leurs actes de férocité ; les deux associés étaient, du reste, assez faciles à suivre aux traces sanglantes qu'ils laissaient partout sur leur passage. Arroyo, toujours prêt à rougir ses mains de sang, quel qu'il fût, prenant un barbare plaisir à être lui-même le bourreau de ses victimes, était assez brave, du moins ; mais son associé, Antonio Bocardo, était aussi lâche que cruel, quoique son goût le portât plutôt au vol qu'à l'assassinat, ainsi qu'on l'a vu.

Morelos avait appris les déprédations que ces deux bandits commettaient dans la province de Oajaca, et don Cornelio avait ordre de les joindre et de leur porter, de la part du général en chef, la menace d'être *coupés en quatre quartiers*, s'ils continuaient plus longtemps à déshonorer la sainte cause de l'indépendance.

La réputation de férocité si justement méritée de ces deux bandits, qui traitaient tous les partis en ennemis, et la surveillance active exercée par les autorités de Oajaca, rendaient, comme on voit, la mission du capitaine Lantejas fort dangereuse.

Il suivait donc assez mélancoliquement la route qui conduisait aux bords du fleuve d'Ostuta, où se trouvaient alors Arroyo et Bocardo.

Leur présence dans ces lieux sera expliquée par une description sommaire, indispensable pour bien faire connaître l'étroit théâtre où vont se presser les événements qui nous restent à raconter.

En ne tenant pas compte des accidents de terrain, Huajapam et Oajaca se trouvent sur la même ligne, en face l'un de l'autre. De chacune de ces deux villes part une route allant vers l'Ostuta et s'y joignant à un gué qui sert à traverser ce fleuve. A peu de distance de la jonction des deux routes, et avant d'y être parvenu, se trouvait l'hacienda del Valle, et, en moins d'une heure, après avoir passé le gué, on arrivait à l'hacienda de San Carlos. Ces deux haciendas, situées sur les deux rives opposées du fleuve, étaient, comme on le voit, peu éloignées l'une de l'autre.

Arroyo s'était promis de ne laisser ni un homme vivant ni une pierre debout de l'hacienda del Valle, encore défendue par la garnison confiée aux ordres du lieutenant Veraegui, et c'était le motif

de sa présence sur les rives de l'Ostuta. Sa bande, divisée en deux, occupait les abords du gué de chaque côté du fleuve, et pouvait ainsi se porter à la fois et sur San Carlos et sur del Valle.

Il était probable que le messager se dirigeant en quête de don Rafael de l'hacienda del Valle vers Huajapam rencontrerait à mi-route le colonel, parti de Huajapam pour del Valle.

Au point de réunion des deux routes de Oajaca et de Huajapam, il était non moins probable que, don Mariano et sa fille devant passer forcément devant del Valle, don Cornelio et ses deux compagnons, suivant la même direction, et enfin le colonel, se rendant à son hacienda, ne devaient pas manquer, sauf accident, de se rencontrer tous, presque au même instant, sur un terrain commun.

C'est donc sur les bords sauvages de l'Ostuta, vers l'endroit où les personnages de ce récit, longtemps dispersés, ont des chances de se rejoindre, qu'il convient de transporter la scène.

TROISIEME PARTIE.

LE LAC D'OSTUTA.

CHAPITRE PREMIER.

LE GUÉ DE L'OSTUTA.

Quatre jours après la levée du siége de Huajapam, nous sommes sur les bords de l'Ostuta, et le soleil, près de se lever, allait éclairer l'un des plus splendides paysages de la nature américaine.

Le *maïpouri*, [1] avant de regagner sa retraite lointaine, se plongeait pour la dernière fois, avant le jour, dans les eaux encore assombries du fleuve. Plus timide que le maïpouri, le daim inquiet du moindre souffle de la brise dans le feuillage ou dans les roseaux, épiait, en buvant la venue de l'aube du jour, pour s'enfuir au premier rayon du soleil vers ses fourrés inaccessibles de sassafras et de hautes fougères.

1 Le tapir.

Le héron solitaire, immobile sur ses longues échasses, les flamants roses, rangés en troupes silencieuses, attendaient, au contraire, que le soleil parût pour commencer leur pêche matinale.

Le silence régnait partout, hors ces vagues rumeurs des solitudes qui s'élèvent de dessous la mousse ou tombent de la cime des arbres au moment où, selon leur nature, les divers hôtes des bois vont s'éveiller ou s'assoupir.

Quoique les ombres de la nuit commençassent déjà à disparaître, l'œil de l'homme, au milieu des vapeurs nuageuses qui s'élevaient du fleuve, n'aurait pu discerner encore de quelle espèce de végétation ses bords étaient couverts. Les panaches des palmiers, qui s'élançaient orgueilleusement au-dessus d'une immense masse de feuillage, seuls étaient distincts, comme jadis ceux des chevaliers dans la mêlée.

Les rives de l'Ostuta semblaient aussi complétement désertes qu'aux jours où les enfants de l'Europe n'avaient pas encore abordé aux rivages américains; mais la vue perçante des oiseaux de nuit, qui se balançaient au sommet des arbres, pouvait saisir des objets invisibles au daim, au maïpouri, comme au héron et au flamant; à travers les vapeurs nocturnes, des feux lointains et épars scintillaient le long de la rive droite du fleuve, comme de pâles étoiles dans un ciel brumeux.

Ces feux indiquaient des bivouacs et trahissaient seuls le voisinage de l'homme.

Sur la rive gauche, la solitude non plus n'existait pas, elle n'était qu'apparente : des feux y jetaient encore quelques lueurs. Assez loin d'eux, à travers la brume, entre le fleuve et la route qui conduisait de Huajapam à l'hacienda del Valle, on aurait pu voir d'abord, au milieu d'une petite clairière, un groupe composé de huit cavaliers qui semblaient tenir conseil entre eux.

Plus rapprochés du fleuve, et à trois ou quatre portées de fusil environ de ce groupe, deux hommes à pied remontaient avec précaution vers l'endroit où le chemin del Valle à Huajapam serpentait à travers des fourrés épais de gaïacs et de cèdres-acajou.

Enfin, entre ces huit cavaliers et ces deux piétons, et à pareille distance à peu près des uns et des autres, un homme seul, qu'on ne pouvait appeler ni piéton ni cavalier, paraissait ne se préoccuper de rien. En effet, fortement attaché avec une ceinture de soie entre deux mères branches d'un énorme acajou, il dormait du plus profond sommeil à plus de dix pieds au-dessus du sol.

L'épais feuillage de l'arbre et l'obscurité de la nuit le dérobaient complétement à la vue de tout être humain. Un Indien eût passé

sous l'acajou sans deviner sa présence, et, du haut des arbres voisins, l'œil d'un oiseau de nuit n'eût pu l'apercevoir davantage.

Pour ne pas anticiper sur notre récit, nous différerons de faire connaître au lecteur quels étaient les huit cavaliers et les deux piétons.

Quant au personnage tranquillement endormi dans son lit aérien, nous dirons tout d'abord que c'était don Rafael lui-même.

Il est des moments où la lassitude du corps l'emporte sur les appréhensions de l'esprit, et le colonel se trouvait précisément dans un de ces moments-là.

La fatigue de trois journées de marche, jointe à l'absence de tout sommeil pendant la nuit précédente, lui procuraient, en dépit des dangers de sa situation et de l'incommodité de sa posture, ce repos profond que goûte le soldat harassé, la veille d'une bataille sanglante.

Plus loin encore, mais dans une partie du bois voisine de la route de Oajaca qui aboutissait au gué dout nous avons déjà parlé, à peu de distance de l'Ostuta et du lac mystérieux du même nom, formé des eaux du fleuve amenées par des conduits souterrains, des voyageurs paraissaient s'occuper, avec la précipitation de la frayeur, de reprendre, avant le jour, leur voyage interrompu.

Comme si la révélation soudaine de quelque grand péril venait de les frapper, deux d'entre eux éteignaient les restes d'un feu dont l'éclat aurait pu les trahir, deux autres sellaient rapidement les chevaux de toute la troupe, et un cinquième voyageur, entr'ouvrant les rideaux d'une litière déposée sur la mousse, semblait rassurer une jeune femme épouvantée qui s'y trouvait renfermée.

Cette litière fera suffisamment connaître don Mariano et sa fille, sans qu'il soit besoin de les nommer.

La nuit allait cesser, avons-nous dit.

Il est dans le jour, au milieu de la solitude du désert, deux heures solennelles que toutes les voix de la nature réunies proclament et célèbrent à l'envi : le lever et le coucher du soleil. L'horloge éternelle allait sonner la première de ces heures.

Un vent frais s'éleva, agita le feuillage, rida la surface de l'eau, et commença à déchirer le voile de vapeurs que la nuit avait étendu.

L'orient se colora d'un jaune vif, s'entr'ouvrit et laissa jaillir les premières et indécises clartés du crépuscule du matin, que saluèrent soudain mille cris d'oiseaux partis de tous les arbres de la forêt.

Les chacals, fuyant au loin, poussèrent leurs derniers glapissements ; la voix funèbre des oiseaux de nuit se fit entendre pour la dernière fois ; le daim et le maïpouri disparurent. Bientôt, des

nuages roses, comme le plumage des flamants, montèrent à l'horizon, puis enfin, le soleil éclaira la cime des palmiers, et laissa voir, dans toute leur splendide variété, les bois épais qui couvraient les bords de l'Ostuta.

Les ébéniers, aux grappes de fleurs d'or, le gaïac et le dragonnier, les liquidambars odorants, aux pyramides sombres, le cèdre-acajou et les palmiers, dans toute l'élégante richesse de leurs feuillages, étalaient avec orgueil, leurs luxueuses végétations, au milieu des fougères gigantesques et des réseaux épais de lianes fleuries qui leur servaient de cortége.

A travers ces labyrinthes presque impénétrables, se montraient parfois des taureaux sauvages, fruits des taureaux jadis échappés des riches haciendas de Fernand Cortès[1] ! Pressés par la soif, ils venaient s'abreuver, et, tandis que de leurs mufles noirs ils humaient avidement l'eau, quelques petits ilots, arrachés ça et là au rivage avec leurs berceaux de verdure et de fleurs, suivaient, en flottant, le cours du fleuve, et, sous ces berceaux fleuris, les oiseaux perchés semblaient, par leur ramage, célébrer leur marche triomphale sur les flots.

Tel était, ce matin-là, dans toute sa magnificence primitive, l'aspect de l'Ostuta et de ses bords, à une demi-lieue, environ, du gué près duquel avaient brillé les premiers feux des bivouacs dont nous avons signalé l'emplacement sur la rive droite du fleuve.

Ces feux, qui venaient de s'éteindre quand le jour avait paru, étaient ceux du campement provisoire d'Arroyo et de sa troupe de bandits.

Là, se passaient aussi des scènes animées, quoique d'un genre différent.

Une centaine de cavaliers, dispersés sur les deux rives de l'Ostuta, s'occupaient activement du pansement matinal de leurs chevaux. Les uns, montés à poil, les poussaient dans le fleuve, pour les abreuver et les rafraîchir à la fois ; d'autres, enfin, les étrillaient avec leurs ongles ou à l'aide de la première pierre venue. Plus loin, des selles étaient empilées en monceaux, avec une certaine régularité, au milieu de ballots éventrés dont il ne restait plus que les enveloppes lacérées à coups de couteau, dépouille, sans doute, de quelque muletier dévalisé la veille.

Sur cette même rive droite, c'est-à-dire sur celle où se trouvait l'hacienda de San Carlos, s'élevait une tente grossièrement composée de morceaux de ces enveloppes, les unes de forte toile de chanvre, les autres d'un épais tissu de fils d'aloès.

1 On sait que la province de Oajaca avait été donnée par Charles-Quint en apanage à Cortès.

Deux factionnaires, armés de pied en cap de carabines, de couteaux et de sabres, allaient et venaient en montant la garde près de cette tente, mais à une distance assez grande pour que ni l'un ni l'autre ne pût entendre ce qui se disait dans l'intérieur.

Cette tente était celle des deux chefs, et Arroyo s'y trouvait pour le moment en compagnie de son digne associé Bocardo. Chacun d'eux était assis sur un crâne de bœuf, en guise de siége, et tous deux fumaient une épaisse et longue cigarette de feuilles de maïs. A l'attitude que gardait le premier, les yeux fixés sur le sol, qu'il labourait de la molette à six pointes de ses pesants éperons, il était facile de voir que Bocardo employait les ressources de son intelligence pour déterminer son camarade à quelque mauvaise action.

— Certes, disait-il, je suis disposé à rendre justice à toutes les vertus de Mme Arroyo ; elles sont touchantes : quand un homme est blessé, elle lui jetterait volontiers du piment *enragé*[1] sur ses blessures. Rien n'est plus intéressant que la manière dont elle intercède pour les prisonniers que nous comdamnons à mort, en obtenant, pour la plupart du temps, qu'on ne les fasse mourir que le plus tard possible..... je veux dire le plus lentement qu'il se peut.....

— Ce n'est pas par égoïsme qu'elle agit ainsi, la pauvre femme, interrompit Arroyo ; car c'est encore plus pour moi que pour elle.

— Elle est si dévouée !..... Ah ! c'est une bien digne femme !....

— Certainement. Et que de ressources dans l'esprit ! Ainsi, par exemple, c'est elle qui a eu cette ingénieuse idée pour notre salut à tous deux : comme nous ne faisons jamais mettre un prisonier à mort sans le faire confesser, plus son supplice est long, plus longtemps dure sa confession. Or, il résulte de là qu'après des souffrances et une confession très-prolongées, le prisonnier meurt en état de grâce et va tout droit au ciel ; et, comme les saints élus n'ont plus de rancune, ils prient tous pour nous. Ma femme dit que nous devons en faire le plus possible, de ces bienheureux.

— Eh ! eh ! vous n'en avez déjà pas mal fait, repris Bocardo avec un sourire de satisfaction, et le bon Dieu doit en avoir les oreilles rebattues.....

— Silence, seigneur colonel des colonels ! s'écria Arroyo d'un ton qui fit taire incontinent le bandit, qui s'arrogeait ce titre pompeux ; je déteste les blasphémateurs.....

— Soit. J'en reviens donc aux vertus de Mme Arroyo, en dépit desquelles elle n'est ni jeune ni précisément très-belle.

1 Expression en usage aux colonies pour désigner une espèce de piment très-fort.

— Allons, dites qu'elle est vieille et laide, et n'en parlons plus ! s'écria brusquement Arroyo ; et cependant j'y tiens beaucoup.

— C'est étonnant !

— Écoutez, mon cher, c'est moins étonnant que vous ne pensez. Elle partage avec moi le poids de l'exécration publique, et, si j'étais veuf.....

— Vous le porteriez tout seul. Bah ! vous avez les épaules si larges !

— C'est vrai, repartit Arroyo, flatté de ce compliment ; mais je tiens également à vous au même titre qu'à ma femme, ajouta-t-il Il est rare qu'on maudisse le nom d'Arroyo sans qu'on y mêle le vôtre.

— Il y a tant de méchantes langues dans ce monde !

— Et puis ma femme a encore une autre vertu à mes yeux : elle possède un scapulaire béni par le pape à Rome, et qui a la propriété de faire mourir le mari quelques jours après la femme.

— Aussi je ne vous dis pas de la tuer, cette digne Mme Arroyo, ajouta Bocardo, amené à partager malgré lui les superstitions grossières de son associé. Seulement on l'envoie dans un couvent de *repenties* s'occuper de son salut et de celui de son mari, et l'on prend pour la remplacer quelque jeune femme avec des yeux et des cheveux noirs comme la nuit, des lèvres roses comme la grenade, et des joues plus blanches que la fleur du *floripendio.* [1] Voilà ce que je me tue à vous faire comprendre depuis deux heures.

— En connaissez-vous de semblables, vous ? demanda le guerillero après un moment de silence qui prouvait que la persuasion commençait à entrer dans son âme.

— Vous en connaissez une comme moi ! s'écria Bocardo : la maîtresse de l'hacienda de San Carlos, que nous pouvons prendre en un tour de main.

— Dona Marianita Silva.

— Précisément.

— Mais *con mil deminios !* vous voulez donc que nous ne laissions pas une hacienda sans la mettre à sac ? s'écria Arroyo ; car, si vous désirez que je m'empare de la femme, c'est pour que vous puissiez piller le mari.

— Le mari est Espagnol, reprit Bocardo sans répondre aux paroles de son associé, qui n'exprimaient que la vérité touchant le but de ses insinuations. Beau malheur, vraiment, de prendre la femme d'un *coyote !*

1 Datura.

— *Caramba !* cet Espagnol est aussi bon insurgé que vous. Il nous a fourni des vivres et des chevaux...

— Oui, par frayeur, comme le diable loue les saints. Comprenez donc bien qu'on n'est jamais bon insurgé avec des tas de sacs de piastres dans ses coffres, de l'argenterie plein ses buffets et une jolie femme à ses côtés, se hâta d'ajouter Bocardo, pour dissimuler sous ce dernier prétexte ses véritables intentions. Voyez-vous, quand nous avons travaillé à redoubler le patriotisme de don Mariano en le débarassant de sa vaisselle plate, nous aurions dû, comme je vous le disais, prendre aussi ses deux filles. J'aurais ainsi une charmante femme, à présent, tandis que vous seul... Mais bah ! je me sacrifierai toujours pour vous ; c'est mon rôle.

— Nous en ferons tant, voyez-vous, reprit Arroyo d'un air pensif, en se laissant aller malgré lui aux atroces insinuations de Bocardo, qu'on finira par nous traquer partout comme des bêtes féroces.

— Nous avons cent cinquante hommes dévoués, braves comme leur poignard.

— Enfin... je ne dis pas... j'y penserai.

Les yeux de Bocardo brillèrent d'une joie cupide à l'aspect de l'indécision d'Arroyo, qu'il savait devoir convertir, avant la fin du jour, en une résolution bien arrêtée d'exécuter le noir projet qu'il venait de lui soumettre.

Les deux associés, plongés dans les réflexions que leur suggérait ce plan de pillage et de meurtre, gardaient un silence qui durait quelques instants, lorsqu'un pan de la tente se souleva pour donner passage à une virago au teint hâlé et à la figure flétrie par les mauvaises passions plutôt que par l'âge ; car ses cheveux, nattés et retenus par un peigne d'écaille cerclé d'or, étaient noirs comme l'ébène. Son air, toutefois, ne démentait en rien le portrait peu flatteur qui venait d'être fait d'elle.

En dépit de tous les ornements de verroterie, de chapelets, de scapulaires et de pièces d'or qui entouraient son cou, sa figure était hideuse à voir.

La fureur était peinte sur son front aux veines gonflées et dans ses yeux noirs injectés de sang.

— C'est une honte ! s'écria-t-elle en entrant et en laissant tomber sur Bocardo, qu'elle méprisait et détestait à la fois, le regard de colère qu'elle n'osait adresser à son mari ; c'est une honte, dit-elle, qu'après le serment que vous avez fait tous deux, il reste encore une pierre de ce nid de vipères et un homme pour le défendre.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ! demanda Arroyo d'un ton de mauvaise humeur.

— Je parle de l'hacienda del Valle, que vos hommes, une grande partie du moins, bloquent depuis trois jours sans résultat; c'est-à-dire, non, car j'apprends à l'instant que trois de nos soldats ont été tués dans une sortie, et, que leurs têtes sont exposées à la porte de l'hacienda par ce damné Catalan que Dieu confonde !

— Qui vous a dit cela ? s'écria Arroyo.

— El Gaspacho, qui n'attend que vos ordres pour entrer, et qui revient de del Valle pour vous demander du renfort.

— De par tous les diables ! je trouve étrange que vous vous permettiez d'interroger avant moi les courriers qui me sont expédiés.

En disant ces mots d'une voix tonnante, Arroyo s'était levé en saisissant le crâne de bœuf qui lui servait de siége, et il menaçait d'en briser celui de sa femme. Peut-être, sous l'influence des paroles de Bocardo, allait-il se décider à porter seul le poids de l'exécration publique, s'il ne se fût souvenu à temps du scapulaire bénit à Rome.

Bocardo restait flegmatiquement assis.

— *Maria Santissima !* s'écria la virago en se reculant effrayé devant la terrible colère de son mari, ne me protégerez-vous pas, seigneur Bocardo ?

— Hum ! répondit le bandit sans bouger, vous savez le proverbe, vénérable senora, entre l'arbre et l'écorce... que diable ! de petites querelles de ménage...

— Que cela n'arrive plus ! Il n'y a que deux chefs ici, dit Arroyo subitement radouci, et, avant que je reçoive el Gaspacho, vous allez vous charger d'une commission.

— Laquelle ? demanda la femme, qui eut bien un instant l'idée de hausser le ton à mesure que son mari le baissait ; toutefois, elle réprima cette tentation.

— C'est pour l'exécution d'un plan magnifique conçu par moi, interrompit Bocardo.

— Ah ! si vous aviez autant de courage que d'intelligence ! dit la virago

— Bah ! Arroyo a du courage pour nous deux.

— Est-ce à dire que vous avez de l'esprit pour vous et pour moi ? s'écria le guerillero, cherchant à faire tomber sa colère sur un homme qui n'était pas porteur d'un scapulaire du pape.

— Dieu me garde de le penser, répondit Bocardo d'un ton flatteur : vous êtes aussi brave qu'intelligent.

— Femme ! reprit Arroyo, vous allez interroger de nouveau le prisonnier que nous avons fait il y a trois jours, pour savoir enfin le but...

— L'animal chante toujours la même gamme, interrompit impa-

tiemment la compagne d'Arroyo : qu'il est au service de don Mariano Silva, et qu'il porte un message à cet enragé colonel Tres Villas, comme vous l'appelez.

A ce nom détesté, un nuage sombre couvrit les yeux du bandit.

— Sachez quel est ce message, enfin, dit-il.

— Il soutient qu'il n'a nulle importance ; et savez-vous ce que j'ai trouvé dans la poche de sa jaquette quand je l'ai fait fouiller ?

— Une fiole de poison, peut-être ?

— Un petit paquet soigneusement cacheté au milieu duquel se trouvait, enveloppée dans un mouchoir de baptiste parfumé, une tresse de cheveux noirs fort longs et fort beaux, ma foi !

— Ah ! vraiment ! et qu'en avez-vous fait ? demanda Bocardo d'un ton ironique.

— N'en ai je pas d'aussi longs et d'aussi noirs ? reprit la virago d'un air piqué. Et qu'en puis-je avoir fait, beau sire, si ce n'est de les jeter à la figure du messager d'amour, car c'est un gage qu'il colporte ainsi sans doute à ce colonel du diable.

— Le messager a repris sa tresse ? demanda Bocardo.

— Oui, avec empressement.

— De mieux en mieux ! répliqua Bocardo. J'avais pensé d'abord à corrompre ce messsager et à l'engager à donner au colonel un rendez-vous, où, au lieu de ceux qu'il attendrait, une vingtaine de nos coquins seraient tombés sur lui pour le prendre vivant. C'était douteux, et à présent, avec ce gage d'amour, on le mènera partout sans qu'il se défie de rien. Faites seulement venir cet homme, et je me charge du reste. Que ferons-nous du colonel Tres Villas, Arroyo ?

— Nous le brûlerons à petit feu ; nous l'écorcherons vif, répondit le guerillero avec une expression de joie féroce.

— Et votre femme intercédera pour lui, ajouta Bocardo.

— Le brûler à petit feu ! l'écorcher vif ! s'écria la mégère.

Et, poussant un éclat de rire méprisant pour ces pauvres moyens de tortures, elle sortit de la tente de son mari.

Le courrier désigné sous le nom d'el Gaspacho entrait au même instant.

C'était un grand drôle, sec comme la lame d'une rapière, à l'air impudent et cynique, avec des cheveux tombant sur ses épaules en longues mèches droites et roides, semblables à des lanières de cuir noirci à la fumée.

— Parle, porteur de sinistres nouvelles, dit Arroyo avec un sombre regard sous lequel le Gaspacho se sentit frissonner, malgré sa cuirasse d'impudence.

— J'ai de bonnes nouvelles aussi, seigneur capitaine, s'empressa de dire le bandit.

— Voyons d'abord les mauvaises.

— Nous ne sommes pas assez nombreux pour donner l'assaut à la tanière des coyotes, et je suis dépêché pour prier Votre Seigneurie de nous envoyer du renfort.

— Qui t'envoie ? le lieutenant Lantejas ?

— Lantejas n'enverra plus personne ; depuis ce matin, sa tête est accrochée à la porte de l'hacienda.

— Tripes du diable ! s'écria le guerillero.

— Sa tête n'est pas seule, du reste ; il y a encore celles de Salins et du Tuerto avec la sienne, sans compter Matavidas, Sacamedios et Piojento, qui ont été pris et pendus vivants par les pieds aux créneaux de l'hacienda, et que nous avons dû achever de loin, à coups de carabine pour abréger leurs souffrances.

— Tant pis pour eux ! pourquoi se sont-ils laissé prendre vivants ?

— C'est ce que je leur ai dit ; je leur ai crié que Votre Seigneurie serait très-mécontente ; mais ils ne parassaient pas s'en soucier beaucoup, reprit le Gaspacho d'un air agréable.

— De sorte que vous n'êtes plus que quarante-quatre ?

— Faites excuse ; il y en a encore quatre autres qui ont été pendus par le cou ; ceux-là ne nous ont pas fait user de poudre pour les achever.

— Dix hommes de moins ! dit Arroyo en frappant du pied avec rage. Vais-je encore perdre cette guerilla comme la première ? Voyons à présent la bonne nouvelle.

— Hier soir, un cavalier s'approchait de l'hacienda del Valle, comme s'il n'avait qu'à se présenter pour y entrer, quand il est tombé sous l'œil de nos vedettes, qui se sont jetées sur lui, et, après une vive résistance, il a pu s'échapper. Ne froncez pas le sourcil, seigneur capitaine, les deux vedettes en ont été quittes, l'une pour une épaule fracassée d'un coup de pistolet, l'autre pour une chute de cheval. Pressé de trop près par ce dernier, le cavalier royaliste l'a enlevé de ses arçons et lancé à terre comme une noix qu'on veut briser. Il n'est resté que deux heures évanoui.

— Je ne connais qu'un homme assez fort pour faire un coup semblable, dit Bocardo en pâlissant ; c'est ainsi qu'il a tué Antonio Valdès : c'est l'enragé Tres-Villas.

— Et c'est lui, en effet ; car Pépé Lobos a entendu les ronflements de ce cheval qu'il montait, le jour où avec vous il a manqué de le prendre à las Palmas, et il a bieu reconnu le cavalier à sa taille et à sa voix, quoiqu'il fît nuit. Dix hommes se sont lancés à sa poursuite, et, à l'heure qu'il est, le colonel doit être pris.

— Sainte Vierge ! je vous promets un cierge gros comme un palmier si cet homme tombe entre nos mains, dit le chef des guerilleros.

— Gros comme un palmier ! y pensez-vous ? s'écria Bocardo.

— Taisez-vous donc ! c'est pour l'amadouer, répondit Arroyo à voix basse.

— Qu'il échappe encore cette fois ou non, nous le tenons ; c'est moi qui vous en réponds, ajouta Bocardo. Si je sais bien son histoire, avec le message qu'on veut lui faire tenir, on l'amènera au bout du monde.

Comme il achevait ces mots, la femme d'Arroyo rentrait dans la tente la figure aussi bouleversée par la colère que la première fois.

— La cage est vide, l'oiseau s'est envolé ! s'écria-t-elle, et avec lui le gardien à qui je l'avais confié, l'indigne Juan el Zapote !

— Sang et tonnerre ! hurla Arroyo, qu'on se mette à leur poursuite ! Holà ! continua t-il en soulevant un pan de sa tente, vingt hommes à cheval ! que l'on batte les bois et les bords du fleuve, et qu'on ramène les deux fugitifs pieds et poings liés, vivants surtout.

Pendant que les trois personnages se regardaient d'un air de stupéfaction, un grand mouvement avait lieu dans le campement, où chacun rivalisait de zèle pour être prêt le premier.

— Caramba ! si le colonel échappe à ceux qui sont sur ses traces et qu'on ne puisse reprendre ce messager de malheur, adieu mes combinaisons ! s'écria Bocardo ; et, tandis que la femme d'Arroyo sortait pour aller accélérer le départ des cavaliers : C'est égal, dit-il à celui-ci, nous avons toujours, pour nous consoler, l'hacienda de San Carlos.

— Oui, j'ai besoin de distraction, répondit Arroyo avec un farouche sourire ; ce soir nous nous divertirons, et demain nous livrerons un assaut furieux au repaire des brigands espagnols, et nous ne laisserons pas pierre sur pierre de cette hacienda maudite del Valle.

— Oui, à demain les affaires sérieuses, répliqua Bocardo en se frottant les mains ; mais nos hommes sont prêts à partir, reprit-il en jetant un coup d'œil au dehors ; si vous m'en croyez, au lieu de vingt, vous n'en enverrez que dix : c'est suffisant pour donner la chasse à ces deux drôles. Avec le renfort qu'il va falloir expédier tout de suite à l'hacienda del Valle, il nous resterait trop peu de monde au quartier général.

Arroyo se rendit à l'avis de son associé. Parmi les vingt hommes prêts à partir, il en choisit dix des mieux montés, et les autres reçurent l'ordre de se diriger vers del Valle.

Mais, comme leur départ était moins pressé, pendant qu'ils com-

plétaient leurs préparatifs pour une expédition de plus longue haleine, les cavaliers chargés de poursuivre le messager et Juan el Zapote poussèrent leurs chevaux avec ardeur dans le gué de l'Ostuta. On supposait que les fugitifs avaient cherché un refuge dans les bois épais qui couvraient la rive gauche du fleuve, après l'avoir traversé à la nage pendant la nuit.

CHAPITRE II.

OU LE PLUS EFFRAYÉ N'EST PAS CELUI QU'ON PENSE.

La partie du rapport d'el Gaspacho, qui était relative au colonel Tres-Villas ne doit pas laisser de doute sur le but que poursuivaient les huit cavaliers que nous avons montrés, assemblés en conseil dans une des clairières des bois de l'Ostuta.

C'étaient bien les soldats d'Arroyo qui s'étaient lancés à sa poursuite ; cependant, si on se rappelle les paroles du Gaspacho, ils étaient dix alors, et nous n'en trouvons plus que huit.

Avant de faire savoir comment leur nombre avait diminué dans cette proportion, il faut nous reporter à l'instant où don Rafael allait quitter le champ de bataille de Huajapam.

Quand les chants de victoire proférés par les soldats de Trujano eurent enfin cessé, don Rafael réfléchit que, pour faire seul un voyage d'une trentaine de lieues, à travers un pays presque totalement insurgé, il devait prendre, quoi qu'il en eût, certaines précautions d'où dépendait sa sûreté.

Son uniforme brodé, son casque, tout son équipement, en un mot, devait trop le signaler sur son passage. Il était d'ailleurs mal armé ; sa longue épée de dragon s'était brisée pendant le combat ; il était urgent de rémédier à tout cela.

Il ne pouvait ni entreprendre de pénétrer jusqu'à sa tente pour y chercher de nouvelles armes et changer de costume, ni espérer qu'elle n'eût pas été pillée comme toutes celles du camp royaliste.

Don Rafael revint néanmoins sur ses pas, espérant que le champ de bataille même lui fournirait ce dont il avait besoin. Ses prévisions ne le trompèrent point.

Sans s'aventurer assez près des insurgés pour courir de nouveaux risques, le colonel put trouver, à l'endroit le plus éloigné de Huajapam, où Caldelas et lui avaient soutenu le choc de Morelos, une épée à deux tranchants pour remplacer la sienne. Il échangea aussi son casque contre le chapeau de feutre d'un insurgé, dont la

forme portait sur un chiffon sale les mots sacramentels : *Independencia ó muerte!* Il déchira le chiffon, le foula aux pieds et se coiffa du chapeau.

Il prit aussi, en place de son uniforme d'officier de cavalerie, une jaquette de soldat d'infanterie, et ainsi équipé, quoique son accoutrement ne laissât pas d'être assez remarquable par sa bizarrerie, après s'être assuré que ses deux pistolets étaient en bon état dans ses fontes, et que son cartouchier était bien garni, il reprit sa route et poussa résolûment le Roncador.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les précautions que le colonel dut prendre pour éviter de tomber dans les partis d'insurgés qui battaient la campagne ; nous dirons seulement que, autant que possible, il ne voyageait que de nuit.

Mais voyager de nuit n'offrait même pas un moyen bien complet de sûreté, et le colonel eut plus d'une fois besoin de tout son courage et de tout son sang-froid pour se tirer d'un mauvais pas.

Le soir du troisième jour de son départ, à la brune, il était arrivé près de son domaine et il espérait y être en sûreté quelques instants après, quand deux vedettes de la troupe d'Arroyo, qui assiégeait ou, pour mieux dire, bloquait del Valle, l'aperçurent et se précipitèrent sur lui pour le prendre.

Arroyo avait recommandé qu'on en agît ainsi à l'égard de tout individu qui se présenterait dans le voisinage de l'hacienda.

Sans savoir qu'il eût affaire aux soldats du guerillero qu'il avait juré d'exterminer, don Rafael n'était pas homme à souffrir de qui que ce fût une attaque aussi brusque et aussi discourtoise. On sait comment les deux agresseurs furent accueillis ; seulement, el Gaspacho avait un peu fardé la vérité dans son rapport.

L'un des deux avait eu l'épaule fracassée si près du cœur qu'il en était mort deux heures après, et quant au second, avant de le jeter rudement à terre, le colonel avait pris la précaution préalable de lui plonger son poignard entre les deux épaules.

Bien qu'il se fût mis à l'abri de toute indiscrétion de la part de ces deux bandits, le colonel avait malheureusement donné l'alarme, en déchargeant un de ses pistolets, et comme les assiégeants avaient reçu l'ordre de tenir, jour et nuit, sellés et bridés, un certain nombre de chevaux, une dizaine de cavaliers s'étaiant jetés en selle en entendant le bruit de l'arme à feu.

Le colonel avait hésité un instant, indécis s'il continuerait sa route vers l'hacienda ou s'il rebrousserait chemin pour revenir lorsque la nuit serait plus obscure, et ce moment d'incertitude fut cause que les cavaliers qui enfourchaient leurs chevaux pour s'élancer à sa poursuite, purent l'apercevoir, et l'un d'eux, nommé

Pépé Lobos, le reconnut, malgré l'heure avancée du jour, à sa tournure et à sa taille d'abord, puis aux ronflements de son cheval.

La haine même qu'Arroyo avait conçue pour le colonel, fut ce qui lui sauva la vie en cette occasion. Quelques coups de carabine auraient, sans doute, fini là ses aventures, si l'espoir d'une forte récompense, promise par le féroce guerillero à qui le lui amènerait vivant, n'eût engagé les cavaliers à essayer d'en courir la chance.

Le colonel, à leur aspect, avait pris chasse devant eux avec l'espoir fondé de trouver, au milieu des bois épais qu'il venait de traverser, un abri impénétrable à leurs chevaux.

Il poussa vigoureusement sa monture et put gagner, bien avant ceux qui le poursuivaient, la route sinueuse de Huajapam, pratiquée à travers la forêt. Il remonta cette route ventre à terre, et, quand il jugea qu'il avait assez d'avance sur les cavaliers, il se jeta brusquement au milieu des arbres, et ne s'arrêta que lorsqu'il ne lui fut plus possible de pénétrer plus avant dans le fourré qui lui barrait le passage. Il mit alors pied à terre, et tirant son cheval par la bride pendant quelque temps, il arriva à un hallier fort épais, où il l'attacha.

Il pensa ensuite à trouver un gîte où il pût prendre quelque repos sans être aperçu par ses ennemis, s'ils continuaient leur poursuite; un magnifique cèdre-acajou, dont le feuillage touffu était impénétrable à la vue, se trouvait dans le voisinage. Il résolut d'y grimper, et, quoique son énorme tronc ne lui permit pas d'en embrasser la circonférence pour se hisser jusqu'aux branches, il y parvint à l'aide de fortes lianes qui pendaient comme des cordages de la cime de l'arbre jusqu'à terre.

Le colonel se plaça, le moins mal qu'il put, entre deux grosses branches, et se disposa à y attendre le jour pour prendre une détermination. Il espérait ou que ses ennemis, ayant perdu sa trace, renonceraient à le poursuivre, ou que, pour le cerner et lui couper la retraite, ils mettraient pied à terre et se diviseraient en marchant deux à deux.

Dans ce dernier cas, retranché derrière les arbres et protégé par le fourré, il se confiait assez en sa force et en son courage pour ne pas désespérer de les terrasser tous en détail.

La nuit était venue, et la lune, du haut de la voûte étoilée du ciel, lançait des flots de lumière. Quelques-uns de ses rayons, qui s'échappaient à travers l'épaisseur du feuillage, jetaient dans la retraite de don Rafael une faible lueur semblable au crépuscule du soir, au moment où ses dernières clartés vont s'éteindre.

Le colonel prêtait une oreille attentive au moindre bruit qu'il croyait entendre ; mais, sauf le murmure de la brise dans les arbres

et le glapissement lointain des chacals, sauf la voix de l'oiseau moqueur et le léger frétillement d'une iguane sur les feuilles sèches, tout reposait en silence dans la forêt.

L'air frais et embaumé que respirait don Rafael, le voile de la nuit qui l'entourait de toutes parts, ce calme imposant et solennel qui régnait autour de lui, tout semblait le convier aux douceurs du sommeil. Il sentit ses paupières s'appesantir insensiblement, et bientôt une invincible torpeur s'empara de tout son être.

L'homme épuisé par la fatigue du corps ou de l'esprit a besoin de repos ; la bienfaisante Providence lui envoie le sommeil pour réparer ses forces. Dans son ineffable bonté, elle l'envoie ainsi parfois au condamné, dans la nuit qui précède son supplice, et c'est par elle également que s'explique ce profond sommeil de certains conquérants la veille du jour où ils allaient livrer l'empire du monde aux hasards d'une bataille sanglante.

Sans être prodigieusement inquiet, le colonel pensait que la prudence exigeait qu'il se tint éveillé. Il lutta longtemps contre le sommeil, mais en vain. Le sommeil fut le plus fort. Alors, il entortilla autour d'une branche de l'arbre et de son corps la longue ceinture de soie que portent encore aujourd'hui, dans son pays, les officiers de son grade ; il avait eu soin de la conserver, en la cachant sous sa jaquette. A peine se fut-il ainsi prémuni contre le danger d'une chute, qu'il s'endormit profondément au sommet de son arbre.

La plupart des hommes enrôlés au service d'Arroyo, étaient des gens de campagne, dressés de longue main, par conséquent, à distinguer sur le sol toute espèce d'empreinte, et, si ce n'eût été la nuit, ils n'auraient pas dépassé, s'en s'en apercevoir, l'endroit où le colonel avait tout à coup quitté la route battue pour se jeter dans le bois. Mais, à la lueur incertaine de la lune, qui n'éclairait le sentier qu'à travers les interstices du feuillage, la personne du colonel et la trace des pas de son cheval étaient invisibles à leurs yeux.

Ce ne fut qu'à une assez grande distance, au delà des premiers taillis, derrière lesquels don Rafael avait disparu, qu'ils firent instinctivement halte. S'engager tous à la fois dans le bois eût été s'interdire toute chance de trouver celui qu'ils poursuivaient, et, ainsi que le colonel l'avait présumé, ils se divisèrent et se mirent deux à deux. Ils s'assignèrent un rayon à explorer, et, après être convenus de se réunir au bout de quelques heures dans la clairière, près du chemin où ils venaient de descendre de cheval, ils se séparèrent pour commencer leur battue.

Quoiqu'en y mettant beaucoup de prudence, à cause de la ter-

rible réputation dont jouissait don Rafael, ils s'acquittèrent d'abord de leur tâche avec assez de conscience ; mais petit à petit, quand la première ardeur fut un peu calmée, une même idée se présenta à leur esprit presque en même temps. Tous avaient vu avec quelle formidable aisance le colonel s'était défait de deux d'entre eux, et ils jugèrent qu'ils avaient eu grand tort de s'affaiblir ainsi en se divisant. Cependant, comme ils ne pouvaient songer à regagner tout de suite la clairière désignée pour se réunir, avant un laps de temps suffisant pour sauver les apparences, ils continuèrent leur recherche, mais avec une notable nonchalance.

— Caramba ! le beau clair de lune, dit Pépé Lobos à son compagnon ; cela me fait penser...

— Que le colonel pourrait bien nous voir venir ? interrompit son compagnon.

— Ah bah ! Ce diable d'homme est introuvable, et je pense que, puisqu'on y voit comme en plein jour, tu pourrait bien m'apprendre ce que tu me fais espérer depuis longtemps, c'est-à-dire le moyen d'amener la carte dont on a besoin pour gagner un *albur* [1]. - J'ai précisément dans ma poche un jeu tout neuf.

— C'est plus facile avec un jeu tout vieux ; mais, comme je tiens à t'être agréable, et que, comme tu le dis très-judicieusement, ce colonel du diable est introuvable, je me rends à ta prière, mais pour un instant seulement.

— Sans doute, le temps de battre un peu les cartes.

Les deux insurgés s'assirent sur la mousse, à un endroit où la lune jetait une vive clarté ; Pépé Lobos tira son jeu de cartes de sa poche, et la leçon commença. Elle se prolongea de telle sorte, par l'ardeur du maître et la docilité de l'écolier, que le colonel eut le temps de faire, entre ses deux branches, tous les rêves dont il plut à son imagination de le bercer, avant qu'ils songeassent à interrompre son sommeil.

Déjà, depuis longtemps, deux autres des batteurs de bois usaient à l'égard de don Rafael, d'une courtoisie toute semblable.

— Ainsi, Suarez, avait dit le premier de ces deux hommes au second, c'est bien cinq cents piastres, n'est-ce pas, que promet le capitaine à qui lui livrerait le colonel vivant ?

— Oui, cinq cents piastres, et c'est une belle somme.

— Et, au cas où l'on se ferait casser un bras ou une jambe sans réussir à le prendre, le capitaine a-t-il promis quelque chose ?

— Pas que je sache. Si cependant on lui apportait un certificat en règle.....

1 Coup au jeu du *monte*, sorte de lansquenet.

— Du colonel ?

— Sans doute.

— Écoute, ami Suarez, tu as de la famille et moi je suis garçon, et je croirais te faire tort en t'enlevant l'occasion de gagner cinq cents piastres. Je te laisse, en bon camarade, la chance tout entière de prendre ce colonel de satan, qui vous jette à terre un cavalier comme il ferait d'un chevreau de six semaines, ou, du moins, d'obtenir de lui une attestation bien authentique.

A ces mots, le bandit s'étendit sur l'herbe.

— Il y a deux nuits que je n'ai dormi, ajouta-t-il ; je tombe de sommeil, et, quand tu auras pris le colonel, tu viendras m'éveiller ; n'y manque pas surtout, sans quoi, je dors jusqu'au jour.

— Poltron ! répondit Suarez, je vais aller gagner la somme tout seul.

Suarez n'avait pas encore disparu que son camarade ronflait déjà.

Ainsi, sur dix hommes, trois avaient renoncé à poursuivre don Rafael, tandis que le dialogue suivant s'entamait, sur un autre point entre deux autres :

— *Demonio !* que voilà une lune ridicule avec sa clarté ! disait le premier en maugréant, tout au rebours de Pépé Lobos, qui trouvait cette clarté si propice pour jouer aux cartes. Ce damné colonel n'aurait qu'à nous apercevoir !

— Le fait est, répondit le second, que ce serait fâcheux, car il s'enfuirait à notre approche.

— Hum ! je n'en sais trop rien ; il n'a pas l'air d'aimer à fuir.

— Avez-vous vu avec quelle force il a enlevé de sa selle Panchito Jolas ?

— J'ai fait quelques chutes de cheval et je ne m'en porte pas plus mal, et je frémis en pensant à celle du pauvre Jolas.....*Ave Maria !* N'avez-vous rien entendu ?

Les deux bandits prêtèrent l'oreille, beaucoup plus effrayés que don Rafael, qui continuait de dormir sur son arbre.

Ce n'était, toutefois, qu'une fausse alerte ; mais les deux compagnons venaient de trahir si naïvement la terreur que leur inspirait le formidable colonel, que, le masque sous lequel ils cherchaient à se tromper l'un l'autre une fois tombé, ils convinrent, sans fausse honte, de regagner prudemment la clairière désignée pour le rendez-vous, où ils ne couraient pas le risque de trouver celui qu'ils cherchaient.

Les quatre autres continuèrent leur poursuite avec tant de molesse, néanmoins, par suite d'une appréhension bien justifiée par le courage et la vigueur athlétique de don Rafael, que trois ou

quatre heures après, sur dix cavaliers, huit se trouvaient dans la clairière où nous les avons signalés dans le précédent chapitre, sans avoir été plus heureux les uns que les autres.

Quant aux deux autres qui manquaient à la réunion, la raison de leur absence était tout simple.

Lorsque Suarez s'était mis en devoir de gagner seul la récompense promise, il avait judicieusement pensé que, puisque son compagnon, tout garçon qu'il était, prenait tant de souci de son existence, lui, en qualité de père de famille, devait être plus soigneux encore de la sienne propre.

Heureux d'avoir fait preuve de courage, sans qu'il lui en coutât rien, Suarez s'était couché à cent pas plus loin, pour penser tranquillement à sa femme, dont il se félicitait de n'avoir pas à supporter l'humeur aigre, ce soir-là.

Il se promettait d'aller plus tard éveiller son compagnon en lui reprochant sa couardise.

Malheureusement, il avait compté sans un hôte qui vint le visiter malgré lui, le sommeil, sommeil aussi profond que celui de son camarade. Tous deux dormaient donc *à jambe tendue*, selon l'expression espagnole, tandis que les huit autres, après avoir attendu vainement leur venue, commençaient une délibération que les événements devaient rendre, cette fois, plus sérieuse.

La lune, couchée déjà depuis quelque temps, n'éclairait plus le groupe de bandits réunis dans la clairière ; leurs vêtements usés, souillés dans les bivouacs en plein champ, leur accoutrement moitié militaire, moitié campagnard, ainsi que leurs figures sinistres, présentaient, à la lueur du crépuscule, un aspect à la fois effrayant et pittoresque.

Tandis, qu'autour d'eux, *dix* chevaux essayaient de tromper leur faim en déchirant les feuilles des buissons contre lesquels retentissait avec un bruit de ferraille le mors qui les empêchait de broyer leur maigre pâture, les huits cavaliers, le cartouchier à la ceinture, la carabine en travers sur les genoux et la dague dans la jarretière de la botte, écoutaient les discours de Pépé Lobos.

— Suarez et Pacheco ne reviendront jamais, disait-il ; il est évident que ce colonel de Belzébuth les aura poignardés ou écrasés sans bruit, comme le pauvre Panchito Jolas, et, quoique nous ayons battu le bois toute la nuit sans rien trouver...

— Nous l'avons battu avec acharnement, interrompit l'un des deux insurgés qui avaient eu une si grande peur de rencontrer le colonel.

— Nous en avons fait tous autant, parbleu ! reprit Pépé Lobos ; demandez plutôt à mon compagnon ; et cependant, bien qu'il ait

échappé à nos actives recherches, l'absence de deux d'entre nous prouve évidemment que l'enragé colonel n'a pas quitté la partie du bois où il s'est caché. Dès que le jour va venir, nous irons relever les traces de son cheval et nous saurons juste l'endroit où il a quitté le sentier. N'est-ce pas votre avis à tous?

L'assentiment général répondit à la question de Pépé Lobos. Maintenant, continua-t-il, la vengeance avant tout, et au diable la prime de cinq cents piastres à qui amènera le colonel vivant; nous l'apporterons mort, tant pis!

— Quand nous saurons exactement le lieu où il s'est jeté du sentier sous le couvert, nous nous diviserons en deux bandes de quatre hommes, cette fois; la première descendra du chemin vers l'Ostuta, la seconde remontera de l'Ostuta vers la route, dans une direction donnée à travers bois: nous prendrons l'homme entre nous, et le premier qui l'apercevra fera feu sur lui comme sur un chien enragé, et, pourvu qu'il lui reste un souffle de vie, la prime sera gagnée

L'avis de Pépé Lobos ne rencontra qu'une approbation unanime, et il fut convenu qu'à la pointe du jour, tous iraient ensemble étudier le terrain pour y trouver les dernières empreintes des pas du cheval de don Rafael.

Le lever du soleil se fit moins longtemps attendre que le retour de Suarez et de Pacheco, qui dormaient toujours, et ses premiers rayons doraient à peine la cime des plus hauts palmiers, que les huits bandits, disséminés sur le chemin qui conduisait de Huajapam au gué de l'Ostuta, cherchaient à démêler sur le sol les empreintes laissées la veille par leurs chevaux d'avec celles du cheval du colonel.

Ce n'était pas chose facile: le terrain, foulé, broyé par les sabots de onze chevaux lancés à toute course quelques heures auparavant, ne présentait que des vestiges informes, et jamais un Européen n'eût entrepris de reconnaître les traces particulières d'un cheval confondues avec tant d'autres. Pour des vaqueros mexicains, des gauchos du Chili, ou des campagnards de toute autre partie de l'Amérique, ce n'était qu'une affaire de patience.

Moins d'une demi-heure suffit, en effet, à Pépé Lobos, qui explorait le haut du chemin, pour trouver ce qu'il cherchait; il appela ses camarades afin de leur montrer les signes qu'il venait de découvrir.

Au milieu des empreintes, parmi lesquelles chacun reconnut celles de son cheval, une déchirure diagonale creusée sur la terre, une tige d'herbe écrasée sur la ligne de verdure qui côtoyait le sentier, et une branche de sassafras brisée à la hauteur de l'épaule d'un cavalier sur la lisière du bois, ne laissèrent pas de doute aux

bandits que ce ne fût précisément à cette même place que le colonel s'était élancé sous le couvert des arbres.

Au même moment, le détachement envoyé par Arroyo à la recherche des deux fugitifs traversait le gué du fleuve ; quelques minutes après, il prenait pied sur la rive gauche ; puis, à l'aspect de quatre cavaliers qui débouchaient du sentier du bois sur le bord de l'Ostuta, il s'arrêta.

Ces quatre cavaliers étaient ceux qui devaient, d'après l'avis de Pépé Lobos, remonter à travers le bois, à la piste du colonel, depuis le fleuve jusqu'à la route de Huajapam.

Les deux détachements se reconnurent sans hésitation ; cependant le chef qui commandait le premier arrivé, vieux soldat natif du Nouveau-Mexique, qui pendant longtemps y avait combattu les Indiens sauvages et connaissait toutes les ruses de la guerre, jugea prudent d'échanger le mot d'ordre commun aux hommes de la guerilla d'Arroyo. Quand il ne lui resta plus aucun doute, il se fit expliquer par les nouveaux venus comment au lieu de se trouver autour de l'hacienda del Valle, ils battaient les bois à cette heure matinale.

— Ah ! dit-il, le colonel Tres-Villas ! trois fugitifs au lieu de deux ; la journée sera bonne.

Le vieux fourrier approuva le tactique de Pépé Lobos et forma un troisième détachement de cinq de ses cavaliers, qui devaient s'enfoncer dans une direction différente, tandis que lui-même, avec les cinq hommes qui lui restaient, se chargeait de s'y avancer en sens inverse des trois autres détachements.

Ce ne fut que de cet instant que les bandits eurent un chef, et un chef aussi habile qu'intrépide, qui leur donna des instructions précises et ranima chez eux le courage qui, comme on l'a vu, les avait complètement abandonnés.

Cependant l'ordre de tuer le colonel à distance s'il devenait trop dangereux de s'en approcher, fut maintenu, les deux autres fugitifs seuls, d'après la volonté d'Arroyo, devaient être pris vivants.

De ce moment, la position de don Rafael devenait effrayante. Le moindre danger qu'il courait c'était de mourir en combattant, si, par malheur, il ne tombait pas plein de vie entre les mains d'ennemis impitoyables.

Comme le vieux Refino, c'était un surnom de guerre, achevait ses dispositions, don Rafael s'éveillait. Ses yeux furent un instant éblouis de l'éclat du soleil, et il se demandait encore où il était, quand il aperçut deux hommes qui s'avançaient avec précaution de son côté.

CHAPITRE III.

LE PIVERT ET L'ARBRE MORT.

Le colonel, en s'éveillant, sentit une telle lassitude dans tous ses membres, qu'il s'étonna d'avoir pu dormir plus d'une demi-heure en semblable posture, et il éprouva un violent désir de descendre de son arbre pour se dégourdir en marchant.

Cependant, à l'aspect des deux individus qui continuaient à s'avancer vers lui, il crut prudent de différer un peu et se borna à défaire doucement les nœuds de sa ceinture qui le tenaient attaché, tout en surveillant avec soin les allures pour le moins suspectes des nouveaux venus.

Ceux-ci, sans soupçonner la présence d'un être vivant si près d'eux, marchaient toutefois avec circonspection, regardant à droite et à gauche, comme s'ils eussent espéré ou craint de découvrir un objet invisible. Leur costume était assez bizarre, et surtout fort peu propre à courir à travers les halliers ; car il consistait en un simple caleçon et une chemise.

Ce léger vêtement semblait complètement mouillé, quoique la nuit eût été fort sèche, et chacun d'eux portait à la main un paquet assez volumineux.

— Ces gens, pensa le colonel, cherchent quelqu'un ou craignent qu'on ne les cherche eux-mêmes ; lequel des deux ?

Il écouta et regarda plus attentivement.

De même qu'en cet endroit l'épaisseur du fourré avait semblé propice à don Rafael pour s'y arrêter, les deux hommes jugèrent convenable d'y faire halte également.

— Arrêtons-nous ici, dit l'un d'eux, le temps de changer de vêtements.

— Je le veux bien, mais faisons vite, répondit l'autre ; nous devrions être bien loin déjà sur la route de Huajapam.

Tous deux s'assirent sous l'acajou qui servait d'asile au colonel, et commencèrent silencieusement et sans tarder à se défaire de leurs vêtements mouillés pour les remplacer par ceux qu'ils portaient en paquet sous leurs bras.

— C'est donc ceci, reprit l'un d'eux, qui vaut son pesant d'or ?

Et il désignait, en parlant ainsi, un autre petit paquet, que son compagnon serrait précieusement dans la poche de sa veste.

— Oui, et tu verras que tu ne regretteras pas d'avoir consenti à me suivre pour partager la bonne aubaine que ceci nous vaudra.

Le tout est de pouvoir nous tirer d'ici, car on va se mettre à nos trousses.

— C'est certain ; mais on ne nous trouvera pas, et, si nous tombons dans les postes avancés de ceux de mes camarades qui bloquent el Valle, comme ils ne sauront rien de ma fuite du camp, je leur persuaderai que je suis chargé de t'accompagner pour aller toucher avec toi le montant de la rançon d'un prisonnier.

— Et si l'on nous ramène au camp ? reprit l'autre.

— Nous y serons pendus ; mais un peu plus tôt, un peu plus tard, n'est-ce pas le sort de l'homme ? riposta philosophiquement Juan el Zapote, car c'était l'ex-gardien du messager de don Mariano et de sa fille, à présent son compagnon de fuite ; mais je me fais fort de te tirer de là, *compadrito.* [1]

— Corbleu ! se dit mentalement don Rafael, ce drôle, qui pense que c'est le sort de tout homme d'être pendu tôt ou tard, semble si sûr de son fait, qu'il ne lui en coûtera pas plus de me conduire aussi à bon port.

En achevant cette reflexion, le colonel saisit une des lianes qui qui lui avaient servi à escalader le tronc de l'acajou, et, au risque de laisser une partie de ses vêtements aux branches de l'arbre, il sauta d'un bon devant les deux aventuriers stupéfaits.

Don Rafael, qui aurait payé si cher la connaissance du doux message envoyé par Gertrudis, se trouvait inopinément en face du messager chargé de le lui délivrer.

Il est vrai que ni l'un ni l'autre ne se connaissaient.

— Chut ! ne craignez rien, je vous offre ma protection, dit le colonel avec une superbe aisance, et surtout à bas les armes !

Zapote avait dégainé un long poignard qu'il levait à tout hasard, prêt à frapper le premier venu avec cette indifférence particulière à l'homme qui, comme lui, ne pressent pas d'autre fin que la corde ou le *garrote.* Mais don Rafael lui avait aussitôt saisi le poignet, qu'il serrait avec une force suffisante pour prouver qu'il pouvait être aussi terrible ennemi que puissant protecteur.

— Qui êtes-vous ? s'écrièrent à la fois les deux compagnons.

— Ah ! voilà qui est indiscret, reprit don Rafael, je suis un homme qui saute à bas d'un arbre, et la preuve en est que mon chapeau y est resté... Et, sans lâcher la main de Zapote, le colonel, se dressant sur ses pieds, harponnait de la pointe de sa longue épée son feutre accroché à l'une des branches. Vous fuyez les hommes d'Arroyo, je les fuis aussi, voilà tout ce que nous devons savoir. Maintenant vous êtes deux, je suis seul, et, si vous ne

1 Mon cher compère.

voulez faire cause commune avec moi, je vous tue : c'est à prendre ou à laisser.

— *Caramba!* quel bon négociant vous auriez fait avec cette rondeur en affaires ! reprit Zapote, à qui ces allures franches et sans détour étaient loin de déplaire. Mais que puis-je pour vous ?

— Me faire passer avec votre compère que voici pour votre camarade, chargé comme lui d'aller toucher le montant de la rançon d'un prisonnier, ce qui est un peu vrai, puisque vous allez tous deux partagez le produit d'un...

— D'une commission bien simple, ajouta Zapote, et si vous saviez...

— Je n'ai pas l'intention d'en prendre ma part, dit le colonel en souriant, et peu m'importe de savoir...

— Vous le saurez malgré vous, caramba ! interrompit le Zapote emporté par un élan irrésistible de loyauté ; entre amis, car nous le devenons dès à présent, une franchise sans bornes et de rigueur.

— Voyons donc, dit le colonel.

— Eh bien ! répondit le véridique Zapote, c'est le testament en règle d'un oncle excessivement riche en faveur d'un neveu qui se croyait déshérité et que nous apportons au susdit neveu. Vous jugez du pourboire que cela nous vaudra.

— Le testament n'est pas faux ? demanda le colonel, mis en défiance par la mine suspecte du Zapote.

— Nous ne savons pas écrire, répondit-il avec naïveté ; mais, si vous m'en croyez, nous allons décamper tous trois au plus vite ; nous n'avons déjà perdu que trop de temps.

— Et mon cheval, objecta le colonel, qu'en ferons-nous ?

— Ah ! vous avez un cheval ? Eh bien ! laissez-le, il ne ferait que vous embarrasser.

— Surtout s'il est comme un cheval que je connais, ajouta le messager en faisant allusion au Roncador même, qu'il avait eu occasion de voir dans les écuries de don Mariano à Oajaca ; ce diable de cheval, figurez-vous...

Des cris qui éclatèrent à la fois sur les bords du fleuve, sur le chemin de Huajapam et des deux côtés opposés du bois, interrompirent le messager au moment où il allait raconter à don Rafael les particularités de son propre cheval, et sans aucun doute préparer les voies à une reconnaissance complète entre le colonel et lui.

Tous deux interrogèrent du regard la contenance effrayée du Zapote.

— Diable ! dit-il, c'est plus grave que je ne pensais.

Les cris, qui venaient de frapper l'air, exprimaient l'allégresse et l'ardeur de ceux qui entraient en chasse, et l'implacable résolution

de ne pas faire de quartier. C'est ainsi que la trompe, qui sonne la mort, jette aux échos la condamnation du cerf. Ces cris avaient encore quelque chose de plus significatifs, à en juger par d'étranges modulations qui les accompagnèrent au moment où on y répondait de l'extrémité du bois.

Le Zapote regarda fixement quelques secondes l'officier royaliste, qui portait un chapeau de volontaire insurgé, une veste de soldat d'infanterie et un pantalon d'officier de cavalerie.

—Vous êtes un homme qui avez sauté à bas d'un arbre, reprit-il, je ne puis le nier ; mais, à moins que ce ne soit un autre que vous, il y a dans le bois un royaliste qu'on va poursuivre à outrance.

— A mon tour je ne saurais nier que je sers la cause du roi, dit simplement don Rafael.

—Ces cris, dont je connais la signification, indiquent qu'on doit prendre mort ou vif un royaliste caché quelque part dans ces fourrés, continua le Zapote. Ceux qui vous poursuivent vous ont déjà vu ?

— J'ai tué hier soir deux des leurs à leur nez et à leur barbe.

— Alors je ne puis espérer vous faire passer, comme mon compère que voici, pour un prisonnier ordinaire, qui n'est ni royaliste ni insurgé.

— C'est douteux, du moins.

— C'est de toute impossibilité, et je ne puis vous promettre qu'une chose : non-seulement de ne pas vous trahir au cas où nous parviendrons, mon compère et moi, à nous tirer de ce pas épineux, mais d'essayer de dépister ceux qui nous cherchent ; car je commence à me lasser de ce métier de bandit.....A une condition cependant.

— Laquelle ? demanda le colonel.

— C'est que vous permettiez de vous fausser compagnie. Je ne puis rien pour vous sauver, vous le voyez. Vous ne pourriez que nous perdre sans profit pour vous, ou nous empêcher de remettre à qui de droit le message dont nous sommes chargés. D'un autre côté, bien que ce ne soit que depuis un instant, votre sort est lié au nôtre, et vous abandonner au milieu du danger, sans votre consentement, serait une lâcheté dont j'aime autant recevoir de vous l'absolution.

Il y avait dans les paroles du Zapote un accent de loyauté dont le colonel fut frappé malgré lui.

— Qu'à cela ne tienne, mon ami, dit résolument don Rafael ; je vous permets d'aller chercher fortune où bon vous semblera, et je souhaite même, ajouta-t-il en souriant, que vous puissiez arriver jusqu'à ce neveu avec le testament de son oncle.

— Avant de vous en aller, dit un des trois hommes qui étaient avec Perico, dites-nous si vous l'avez rencontré dans le bois.

— Qui ça ? le royaliste que vous poursuivez ?

— Sans doute, l'enragé colonel.

— Je n'ai pas vu le moindre colonel enragé, reprit le Zapote.

— Eh ! *caramba !* le colonel Tres-Villas, s'écria Perico. Tu fais l'ignorant : espères tu le prendre tout seul et gagner la prime de de cinq cents piastres ?

— Le colonel Tres-Villas ! s'écria à son tour Gaspar le messager.

— Cinq cents piastres de prime ! ajouta le Zapote en portant la main à ses cheveux comme s'il allait s'en arracher une poignée.

— Eh ! oui, parbleu ! lui-même. dit Perico ; un grand gaillard à moustaches noires, au feutre de même couleur, portant un pantalon à bande d'or et une veste de soldat d'infanterie.

— Qui vous a tué deux hommes ?

— Quatre, puisque Suarez et Pacheco n'ont plus reparu.

Il n'y avait plus à douter que l'homme qu'ils venaient de laisser derrière eux ne fût précisément celui qu'ils cherchaient pour lui remettre le message de Gertrudis, et le Zapote échangea avec Gaspar un regard de désappointement profond.

Un instant, l'honnêteté de fraîche date de l'ex-bandit chancela sur sa base encore mal assise ; mais une prière muette de Gaspar et le souvenir de la foi jurée l'emportèrent dans son âme sur la cupidité décue.

— Je n'ai aien vu, dit-il sèchement, et vous me faites perdre mon temps ; au revoir.

— *Vete con Dios*[1] ! dit Perico.

Gaspar et le Zapote échangèrent un dernier adieu avec les compagnons de Perico, et ils s'éloignèrent au pas d'abord, tant qu'ils furent en vue, puis à toute course, quand ils se virent seuls.

Le principal était de se mettre en sûreté, sauf à se lamenter après d'une semblable déconvenue.

Quand il se crurent à l'abri de toute poursuite dans la partie du bois située de l'autre côté de la route, le Zapote se jeta sur la mousse d'une clairière avec un air de désolation profonde.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? dit lugubrement Gaspar.

Le Zapote gardait le silence des grands émotions ; puis se levant au bout d'une minute :

— Un coup superbe ! s'écria-t-il ; un coup rare ! une bonne action !

— Tu en es capable ?

— Nous en sommes capables tous deux ! Ecoute, compadrito ; je

1 Que Dieu te conduise !

suis connu de ceux qui bloquent l'hacienda del Valle, tu es connu de ceux qui la défendent ; entrons-y. Une fois là, tu me fais passer pour un des serviteurs de ton maître don Mariano.

— Ce serait possible, mon cher Zapote, objecta naïvement Gaspar, si tu n'avais pas une diable de physionomie...

— Je la composerai ; cela me regarde, tu verras. Je demande une prime de mille piastres, si j'arrache le colonel au risque de ma vie, au péril qui le menace ; nous prenons cinquante hommes avec nous, je délivre le colonel ; nous touchons la récompense promise et le prix de ton message par dessus le marché. Qu'en dis-tu ?

— Ce serait superbe, en effet.

— Ah ! la vertu, vois-tu ! il n'y a rien de plus lucratif.

— Mais d'ici là le colonel sera pris ou tué.

— Peut-être que non ; et puis, s'il est mort, nous tâcherons de prendre le capitaine. Coûte que coûte, il me faut une prime.

— Au fait, le colonel aura peut-être réussi à gagner le fourré de bambous sur les bords du fleuve, reprit Gaspar.

— Dans deux heures, nous pouvons être de retour ici avec le renfort ; courons vite à l'hacienda.

Excités par cet espoir, les deux aventuriers reprirent courage et se dirigèrent le plus rapidement qu'il leur fut possible vers l'hacienda gardée par le lieutenant Veraegui.

Sans chercher à examiner si tout doit marcher au gré de leurs désirs, nous les laisserons aller pour retourner vers le colonel Tres-Villas.

Resté seul, don Rafael envisagea froidement sa position. Il ne se dissimula pas que ses chances de salut ne fussent des plus douteuses, et que, à moins de quelque secours inattendu sur lequel il ne devait pas compter, il n'avait guère d'espoir d'échapper au sort qui le menaçait.

Le soleil inondait d'une lumière éclatante le bois tout entier qui lui servait d'asile. Ses rayons, déjà presque perpendiculaires, pénétraient jusqu'au cœur des fourrés, et cependant, avant qu'il se couchât et que la nuit vint de nouveau lui prêter ses ombres tutélaires, sept heures environ devaient encore s'écouler ; car c'était précisément un des jours du solstice d'été, les jours les plus longs de l'année, ceux où, sous les tropiques, une baguette fichée en terre ne projette pas d'ombre.

Combien alors don Rafael regretta ce sommeil auquel il s'était abandonné, au lieu de profiter d'une partie de la nuit afin de tenter un effort désespéré pour son salut ! Il regretta non moins vivement de n'avoir pas révélé, quoi qu'il en pût advenir, son nom à ses deux compagnons d'un instant ; peut-être l'espoir d'une forte récompense

Puis il dit d'un ton mélancolique :

— J'ai si peu de raison de tenir à la vie que je pense comme vous : un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe ? Seulement, reprit-il avec un retour subit de bonne humeur, je tiens essentiellement à n'être pas pendu.

— Merci de vôtre permission, seigneur cavalier, répondit le Zapote ; mais un mot encore avant de vous quitter : si vous m'en croyez, vous remonterez au sommet de cet arbre, où personne ne songera que vous pouvez être.

— Non pas ; je serais comme le jaguar poursuivi par les chiens sans pouvoir se défendre, et je veux, comme disent les Indiens, envoyer avant moi le plus d'ennemis possible, pour me déblayer les terrains de chasse dans l'autre monde.

— Eh bien ! faites mieux, poursuivit le Zapote, marchez vers l'Ostuta. A la pointe méridionale de ce bois, sur les bords du fleuve et près du gué, il y a des fourrés de bambous fort épais, dans lesquels mon compère et moi nous aurions trouvé asile jusqu'au jugement dernier, s'il ne nous avait fallu aller à nos affaires ; si vous pouvez y arriver, vous êtes sauvé.

— Ah ! ceci est préférable, dit le colonel, quoique depuis trois jours je commence à être las de me cacher. Adieu donc et bonne chance !

Le Zapote et son compagnon, après s'être orientés, prirent la direction qui pouvait, par un assez large détour, les conduire vers la route de Huajapam, où le messager de Gertrudis, sans se douter qu'il se séparait du colonel lui-même, espérait toujours le trouver dans le camp des royalistes occupés à en faire le siége.

Quelques secondes après, l'épaisseur du bois les eut bientôt cachés aux yeux du colonel.

— Je suis, ma foi ! fâché de ne pas lui avoir demandé son nom, dit le compadre du Zapote à son compagnon, au bout d'un quart d'heure de route silencieuse ; il ne nous en aurait sans doute par fait plus de mystère que de sa qualité, car il parait aussi franc que brave. D'après sa tournure et malgré son costume, ce doit être quelque officier de l'armée royaliste.

— Bah ! reprit le Zapote, le nom ne fait rien en pareille circonstance. C'est un homme perdu, et nous ne serions pas plus avancés de savoir comment il s'appelle.

— Qui sait ?

— Je suis fâché que nous n'ayons pas pu lui être utiles, voilà tout ; à présent, pensons à nous, c'est l'essentiel ; car, vois-tu, mon brave Gaspar, nous ne sommes pas encore hors de danger.

Les deux compagnons poursuivirent leur route en se glissant le

plus doucement possible à travers les fourrés, que le soleil déjà plus élevé commençait à éclairer de ses rayons brûlants.

Une demi-heure s'écoula ainsi avant qu'ils entendissent de nouveau les voix de ceux qui s'avançaient dans le bois, marchant peu éloignés les uns des autres. Ces voix se turent bientôt.

Au milieu du silence qui régna alors, le Zapote distingua le craquement des buissons à quelque distance de lui, et, en avançant de ce côté, il aperçut un homme qui marchait avec précaution la carabine à la main; puis, à dix pas de celui-ci, à sa droite et à sa gauche, sur la même ligne, deux autres hommes se glissant avec les mêmes précautions à travers les halliers.

Tous trois se faisaient de leur mieux un rempart de chacun des arbres qu'ils rencontraient. Le Zapote reconnut l'un d'eux.

— Eh! Perico! cria-t-il.

— Qui m'appelle? reprit l'homme.

— Moi, Juan del Zapote.

— Tiens! et par quel hasard? demanda Perico.

— Je vais te le dire, reprit le Zapote avec une merveilleuse impudence; tu sauras d'abord que le capitaine...

— D'où viens-tu? demanda Perico.

— Du champ, de l'autre côté de l'Ostuta.

— Le capitaine a donc su que nous poursuivions un royaliste dans ces bois?

— Comment cela? demanda le Zapote.

— Figure-toi que nous avons battu ces bois toute la nuit à la recherche de ce coquin; que, de dix que nous étions, il n'en restait que huit, Suarez et Pacheco ayant été tués, et maintenant, si j'en juge par tous ces cris auxquels nous avons répondu, nous sommes au moins vingt.

En ce moment, un autre homme se joignit aux trois que le Zapote venait de rencontrer. Un heureux hasard faisait que ces quatre hommes étaient précisément les mêmes qui avaient été chargés par Pépé Lopos de battre la partie du bois voisine de la route de Huajapam, et qui, n'ayant pas rencontré le vieux fourrier Refino, ignoraient par conséquent que le Zapote fût poursuivi comme déserteur.

— Maintenant, reprit celui-ci, que je t'ai dit pourquoi je me trouve ici envoyé en mission par le capitaine avec mon compère don Gaspar, comme je suis très-pressé...

— Le diable m'emporte si tu m'as rien dit de ta mission! s'écria Perico.

— Parbleu! une mission secrète comme la mienne! Allons, adieu, je te le répète, je suis fort pressé

travers lequel il pût s'échapper, comme un oiseau qui passe par l'une des mailles du filet de l'oiseleur.

Pendant que don Rafael écoutait, comme écoute l'homme dont la vie dépend de la finesse de son oreille, il entendit, à quelque distance de lui, le bruit sonore et lointain du bec d'un pivert frappant sur un arbre mort.

Ce bruit est l'un de ceux qui se font le plus souvent entendre dans les vastes forêts de l'Amérique. L'oiseau sauvage, occupé à chercher sa pâture, fait une chasse incessante aux vers logés dans l'écorce des arbes morts ou dépéris, et les fait sortir de leur retraite en frappant sur le tronc à coups redoublés de son bec.

Le bruit que venait d'entendre le colonel était comme une voix amie qui lui disait que, du côté d'où elle partait, aucune créature humaine ne troublait la solitude de la forêt.

Don Rafael, guidé par les coups cadencés que continuait de faire entendre l'oiseau solitaire, se dirigea vers lui. Il était encore à quelque distance de son arbre, quand le pivert, effrayé par sa présence, s'enleva à tire-d'aile.

Le fugitif s'arrêta et prêta l'oreille, et, à sa grande joie, il entendit, dans le lointain, la voix de ses ennemis ; il avait été dépassé par eux, et à moins qu'ils ne revinssent sur leurspas, ce qui n'était pas probable, ils allaient le chercher dans le centre du bois qu'il venait de quitter.

Pour mieux les tromper et augmenter encore sa sûreté, il s'avisa d'une ruse indienne.

Il ramassa deux branches de gaïac sec, et, les frappant l'une contre l'autre, il imita à s'y méprendre le bruit cadencé des coups de bec du pivert.

Maître maintenant de reprendre la direction qu'il avait été forcé d'abandonner, don Rafael s'avança rapidement vers le gué de l'Ostuta, s'arrêtant néanmoins de temps en temps pour faire encore à l'écho de la forêt le bruit tutélaire du bec de l'oiseau chasseur.

Après une heure de marche environ, le colonel s'arrêta pour cueillir quelques-uns de ces fruits sauvages dont il avait été jusqu'ici forcé de se priver, de crainte de perdre un temps précieux à son salut. Pendant qu'il trompait ainsi sa faim et sa soif avec quelques *anonas*, [1] il prêtait l'oreille avec délices à ces mille bruits vagues et indéfinissables qui n'interrompaient qu'à peine le profond silence qui régnait autour de lui.

Le milieu du jour était déjà dépassé, et le soleil commençait à lancer ses rayons obliques, lorsque don Rafael se leva et reprit sa

1 Fruit de l'anonier.

marche ; puis bientôt, à travers les derniers arbres du bois, il aperçut la nappe tranquille de l'Ostuta, coulant sans bruit au milieu des hauts bambous qui croissaient sur ses bords.

La brise agitait doucement les tiges élancées et les longues feuilles mobiles de ces verts fourrés où, le jour, les caïmans se vautrent dans la vase du fleuve en attendant la fraîcheur de la nuit.

C'était là aussi que don Rafael devait aller chercher comme eux un asile, jusqu'au moment où l'obscurité lui permettait de continuer sa course.

Le colonel ne comptait pas attendre dans les bois le retour de ceux qui l'avaient vainement poursuivi, et, une fois arrivé sur les bords du fleuve, il chercha à se rendre compte de ce qui s'y passait. Des derniers buissons de la lisière du bois aux bambous de l'Ostuta il n'y avait qu'un court espace à franchir et il s'y hasarda.

La couleur jaunâtre des eaux, de petits remous écumeux que formait le fleuve en caressant de son cours de nombreuses plantes aquatiques, dont les larges feuilles et les fleurs s'étendaient mollement à la surface ; les ondulations de ces eaux autour de quelques grosses pierres jetées çà et là, tout indiquait à don Rafael qu'il était en effet près du gué où, deux ans auparavant, ses courses à la poursuite d'Arroyo l'avaient souvent conduit, et dont le Zapote lui avait parlé le matin.

Caché par les longues tiges des gigantesques roseaux, il put apercevoir de loin les tentes du camp de ce chef de bandits et ses cavaliers galopant sur les bords opposés du fleuve. A cet aspect, ses passions fougueuses se réveillèrent, et il tendit d'un air de menace son poing fermé vers l'emplacement occupé par le guerillero objet de toute sa haine.

Tout à coup, des cris, des pas de chevaux, qu'il entendit résonner dans le bois derrière lui, vinrent lui donner l'alarme. C'étaient les cavaliers d'Arroyo qui rentraient au camp, désappointés de n'avoir pu trouver, au lieu du colonel et des deux autres fugitifs que Suarez et Pacheco, sains et saufs, mais encore tout effrayés.

Il n'y avait pas une minute à perdre, et don Rafael, écartant de la main les bambous, entra au plus épais du fourré humide, qui se referma au-dessus de sa tête ; et quand quelques moments après, les cavaliers passèrent au galop, à peu de distance de sa retraite, la brise agitait tranquillement les panaches verdoyants des bambous sans laisser deviner à l'œil le plus clairvoyant la présence du fugitif qu'ils cachaient sous leur impénétrable manteau.

Don Rafael entendit bientôt les chevaux fouetter en marchant

les eût-il engagés à essayer de pénétrer jusqu'à l'hacienda del Valle, pour instruire le lieutenant Veraegui du danger que courait son chef.

Il était loin de se douter qu'un hasard providentiel se fût chargé de faire pour lui ce qu'une tardive réflexion lui suggérait maintenant.

En dépit du danger de sa position, don Rafael, à jeun depuis longtemps, commençait à ressentir les atteintes de la faim ; mais c'était ce dont il devait le moins s'inquiéter. Dans le bois des parties chaudes de l'Amérique, l'anomier, le corosollier, l'ahuacatier, et bien d'autres arbres encore, se couvrent spontanément, et sans culture, de ces fruits savoureux qui servent à la nourriture de l'homme.

Une fois ces réflexions faites, le colonel n'était pas homme à se consumer en inutiles regrets, et il résolut d'agir.

Il hésita d'abord un instant sur ce qu'il devait faire de son cheval, et il semblait décidé à l'abandonner ; mais il ne tarda pas à se convaincre de l'utilité qu'il en pouvait tirer en s'en faisant, dans sa marche tortueuse à travers les bois, un rempart vivant et mobile, derrière lequel il trouverait au besoin un abri contre la balle d'une carabine. Puis, s'il parvenait sain et sauf à la lisière du bois, il lui restait encore la ressource de s'élancer sur son dos et d'échapper, comme la veille, à la poursuite de ses ennemis. Il se disposa donc à aller le chercher.

Le hallier, dans lequel il avait attaché le Roncador, n'était pas fort éloigné de l'arbre sur lequel il avait passé la nuit ; mais le profond silence qui régnait dans la forêt, qu'on aurait pu croire déserte, sans les cris qui s'étaient fait entendre un quart d'heure auparavant, lui fit sentir la nécessité de marcher avec précaution, le moindre froissement d'un buisson pouvant trahir sa présence.

Le colonel s'avançait donc en posant les pieds par terre le plus légèrement possible, lorsqu'un bruit vague de voix parvint à son oreille. Il écouta quelque temps sans que ce bruit se rapprochât sensiblement de lui. Il se mit de nouveau en marche.

Il put enfin gagner le hallier, où il trouva son cheval. Quoique brûlant de soif et dévoré par la faim, le pauvre animal n'avait pas fait le moindre effort pour briser son licou.

A l'approche de son maître, il fit entendre un hennissement joyeux qui retentit au loin.

Malgré ce bruit, qui pouvait le trahir et lui être si funeste, le colonel ressentit un mouvement de joie mêlée de tristesse en caressant son noble compagnon de danger, et il ne put en même temps s'empêcher d'éprouver un remords du rôle auquel il allait peut-être le destiner.

C'était, néanmoins, un de ces cas dans lesquels l'instinct de conservation de l'homme le porte souvent à faire ce que son cœur désapprouve.

Afin de rendre ses mouvements plus faciles dans le labyrinthe formé par les arbres et les lianes, le colonel dessella son cheval et ne lui laissa que la bride pour le conduire à la main. Il s'avança résolument, en se guidant sur le soleil, vers la pointe méridionale du bois, qui aboutissait au gué de l'Ostuta.

Le conseil du Zapote lui parut bon à suivre, et il pensa que, s'il pouvait en effet parvenir à se cacher le reste du jour au milieu des bambous du fleuve, il lui serait facile, pendant la nuit, de gagner la grande route d'Oajaca pour revenir de là à l'hacienda del Valle.

Chemin faisant, don Rafael jeta encore le fourreau de son sabre, ainsi que son ceinturon, qui le gènaient, et, tenant d'une main sa lame nue, de l'autre la bride de son cheval, il continua sa marche le plus silencieusement qu'il lui fut aussi possible, décidé à ne se servir de ses pistolets qu'à la dernière extrémité.

Cependant, le moment approchait où il allait être obligé de faire un détour ; car, au milieu du silence, il entendit, dans la direction qu'il suivait, des voix d'hommes qui s'appelaient et se répondaient, en s'invitant à marcher sur la même ligne et à conserver leur distance pour former un plus large cercle.

Séparément, aucun de ceux qui le poursuivaient ne lui eût inspiré plus d'inquiétude sérieuse qu'un chasseur isolé n'en inspire au lion qui bat en retraite devant le nombre de ses ennemis ; mais il savait bien que la meute entière des bandits d'Arroyo se précipiterait à la fois sur lui, et qu'il succomberait infailliblement.

Le colonel renonça donc à l'idée désespérée, un instant conçue, de marcher sur l'adversaire qui se trouverait le plus près de lui et de l'égorger sans bruit.

Il pensa avec raison que, au milieu du bois épais comme ceux qui le cachaient, un homme résolu avait quelque avantage sur des ennemis obligés de s'avertir de la voix pour marcher ensemble et garder leur distance. Tandis qu'ils signalaient l'endroit où il se trouvaient, lui, en gardant le silence, leur laissait ignorer le lieu de sa retraite.

Les voix se rapprochaient de moment en moment, et don Rafael écouta avec anxiété si d'autres voix ne se faisaient pas entendre d'un côté différent. Il était à craindre de n'éviter les uns que pour tomber dans les embûches des autres.

Le colonel ne connaissait pas le nombre de ses ennemis ; mais, quel qu'il fût, il supposa que le cordon formé autour de lui pour le prendre ne pouvait être si serré qu'il n'y eût quelque vide à

ses prodiges, en rapprochant les diverses nations, tendent à l'union, et, par là, au perfectionnement de la société humaine. Honneur donc et encouragement à l'industrie, pourvu toute fois qu'elle soit contenue dans de justes bornes, et que ses progrès ne fassent pas dominer les intérêts matériels sur l'esprit religieux et moral, dans lequel consiste essentiellement la véritable civilisation, et la prospérité réelle des nations.

Mais, l'industrie varie suivant les besoins des divers siècles ; ses inventions sont nécessairement progressives ; les âges futurs amèneront à nos neveux des merveilles plus grandes encore que celles qui éblouissent nos regards. Aujourd'hui, l'industrie, par mille travaux ingénieux, s'occupe de la commodité, des agréments, des exigences du luxe ; à d'autres époques, elle dut se livrer non pas à ce qui était agréable à l'homme, mais à ce qui lui était utile, à ce qui lui était nécessaire. Eh bien, au moyen-âge, il y eut aussi un grand travail de la matière. L'homme ne fut pas oisif, il chercha graduellement à rendre sa vie matérielle plus heureuse ; il fut l'ami du progrès physique comme du progrès intellectuel.

On a dit que le moyen-âge fut indifférent aux améliorations industrielles de la société, parceque le christianisme, qui le dominait, est par son esprit hostile aux travaux matériels.

J'aimerais beaucoup que le temps me permit de rectifier au long ce que cette opinion renferme d'erroné. Je me borne à quelques considérations rapides. Le christianisme nous présente Dieu plaçant l'homme dans le jardin pour y travailler. *Ut operaretur.* L'homme, est-il dit au livre de Job, est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler. Celui qui ne travaille pas, dit St. Paul, n'est pas digne de manger.

C'est à l'Eglise qu'on doit l'anoblissement du travail méprisé par la société payenne. Aristote disait : " Les citoyens ne doivent exercer ni les arts mécaniques, ni les professions mercantiles." Le christianisme n'a cessé d'encourager le travail matériel, et, dans cette institution, qui est la réalisation de ce qu'il y a de plus essentiel dans son esprit, la vie monastique, le travail manuel, est recommandé dans les termes les plus forts.

M. de Montalembert décrit, en ces termes, la vie des solitaires d'Egypte : " Ainsi que le dit un saint, les cellules, réunies dans le désert, étaient comme une ruche d'abeilles : chacun y avait dans ses mains la cire du travail, dans sa bouche le miel des psaumes et des oraisons. Les journées se partageaient entre l'oraison et le travail. Le travail se partageait entre le labourage et l'exercice de divers métiers, surtout la fabrication de ces nattes dont l'usage est encore si universel dans les pays du midi. Il y avait aussi,

parmi les religieux, des familles entières de tisserands, de charpentiers, de corroyeurs, de tailleurs, de foulons ; chez tous, le labeur était doublé par la rigueur d'un jeûne presque continuel. Toutes les règles des patriarches du désert prescrivent l'obligation du travail, et toutes ces saintes vies l'inspiraient encore mieux par leur exemple. On ne cite, on ne découvre aucune exception à ce précepte ; les supérieurs étaient les premiers à la peine. Quand Macaire l'ancien vint visiter le grand Antoine, ils se mirent aussitôt à faire des nattes ensemble, tout en conférant de choses utiles aux âmes, et Antoine fut si édifié du zèle de son hôte, qu'il lui baisa les mains en disant : " Que de vertus il sort de ces mains ! " Chaque monastère était donc une grande école de travais et en même temps une grande école de charité."

Ecoutez cet article de la règle de St. Benoit, règle que des millions d'hommes ont suivie : *Tunc vere monachi sunt, si labore manuum suarum vivunt.* " Ils ne sont vraiment moines qu'en autant qu'ils vivent du travail de leurs mains." Ces quelques mots me paraissent suffire pour écarter l'objection générale que j'ai mentionnée.

Voyons donc quel a été le travail industriel au moyen-âge. Tout était à refaire sur ce terrain qu'avaient dévasté les barbares. La Gaule, dit M. de Chateaubriand, si peuplée, si florissante sous les Romains, était devenue un désert, une solitude ; le sol se couvrait d'épaisses forêts. Il en était de même des autres contrées de l'Europe. C'était donc comme un défrichement universel qu'il fallait faire.

Ecoutons encore l'éloquent auteur des *Moines d'Occident :* " Il faut se figurer la Gaule entière et toutes les contrées voisines, toute la France actuelle, la Suisse, la Belgique et les deux rives du Rhin, c'est-à-dire, les contrées les plus riches et les plus populeuses de l'Europe moderne, couvertes de ces forêts, comme on en voit à peine encore en Amérique, et comme il n'en reste plus le moindre vestige dans l'ancien monde. Il faut se représenter ces masses de bois, sombres, impénétrables, couvrant monts et vallées, les hauts plateaux comme les fonds marécageux ; descendant jusqu'au bord des grands fleuves et de la mer même ; creusées çà et là par des cours d'eau qui se frayaient avec peine un chemin à travers les racines et les troncs renversés ; sans cesse entrecoupées par des marais et des tourbières où s'engloutissaient les bêtes et les hommes assez mal avisés pour s'y risquer ; peuplées enfin par d'innombrables bêtes fauves dont la férocité n'était guère habituée à reculer devant l'homme, et dont plusieurs espèces ont depuis presque complètement disparu de nos contrées.

les eaux du fleuve, puis le bruit s'éteîgnit et fut remplacé par un profond silence.

De mortelles heures se succédèrent lentement les unes aux autres jusqu'au moment où le soleil, descendu à l'horizon, lança comme un dernier adieu aux roseaux du fleuve de long rayons, aigus comme des glaives de feu. Après avoir réfléchi pendant quelques instants les dernières lueurs du couchant, les eaux de l'Ostuta s'assombrirent et leur miroir ne répéta plus que des myriades d'étoiles dont la voûte du ciel était parsemée.

L. DE B.

(*A continuer.*)

ETUDE SUR LE MOYEN-AGE.

(SUITE.)

L'INDUSTRIE AU MOYEN-AGE.

Il est un point de vue dont beaucoup d'esprits s'occuperont d'avantage que de ceux sous lesquels le moyen-âge a été présenté jusqu'à présent. La vie intellectuelle, les jouissances de l'art ne sont peut-être pas la passion dominante de notre époque; mais l'aisance, la richesse, l'industrie, la prospérité matérielle, en un mot, voilà, pour beaucoup de personnes, la question capitale ; c'est, du moins, sur celle-là que les détracteurs de l'époque que nous défendons, paraissent les plus forts. De quel mépris ils regardent ces bas siècles, comme ils les appellent ; siècles, sans industrie, sans commerce ; siècles de misère, de pauvreté générale.

Je suis loin d'être l'ennemi de mon siècle : je lui reconnais, sur les âges passés, des supériorités de plusieurs sortes ; à lui, surtout, appartient la gloire de l'industrie, et je l'en félicite. L'industrie, c'est la transformation de la matière, c'est son appropriation à nos usages, à nos besoins ; c'est par elle que l'homme exerce cet empire sur la nature dont il fut investi au jour de la création.

L'industrie, en donnant une plus grande aisance matérielle, favorise par là même les développements de la civilisation intellectuelle et morale ; et nous voyons déjà combien quelques uns de

fut plus étendu qu'on ne le pense. Dès le règne de Clovis, il y avait à Paris des marchands qui faisaient de fréquents voyages en Syrie. Dans le neuvième siècle, les Lyonnais et les Marseillais importaient de l'Inde et de l'Arabie des épices et des parfums qu'ils transportaient jusqu'aux extrémités de la Germanie. Dans le quatorzième, les marchands de Dieppe et de Rouen faisaient un commerce très-étendu avec l'Afrique où ils fondèrent de grands établissements. Et quand les croisades eurent transporté une grande partie de la population de l'Europe en Asie, quels progrès ne dut pas faire la science géographique, que de voies nouvelles offertes au commerce, que de choses rapportées de l'Orient, que de connaissances nouvelles y furent acquises !

Et puis, partout, il y avait des corporations pour les besoins matériels de la société. Il y avait, entre autres, les frères *pontifes*, qui construisaient des ponts, réparaient les chemins publics, prêtaient main-forte aux voyageurs et les dirigeaient dans les mauvais pas. Partout, les monastères servaient d'hôtelleries. Aussi, les voyages étaient fort communs : il n'était pas de chrétien qui ne fît quelques pélérinages lointains dont il rapportait quelques observations. Si nous pouvions revoir, dit M. de Chateaubriand, un de ces anciens vassaux, que nous nous représentons comme une espèce d'esclave stupide, peut-être serions-nous surpris de lui trouver plus de bon sens et d'instruction qu'au paysan d'aujourd'hui.

Vous serez étonnés peut-être d'entendre dire que la population au treizième et au quatorzième siècle, était presqu'égale à ce qu'elle est maintenant, du moins, en France. C'est ce que M. Dureau de la Malle a établi dans un mémoire qu'il a présenté, à Paris, à l'Académie des sciences. M. Chateaubriand, dans ses *Etudes Historiques*, avait émis une opinion semblable. Cobbett, dans ses lettres sur la réforme, a fait voir, aussi, que l'Angleterre n'est guère plus peuplée maintenant qu'elle ne l'était aux quatorzième et quinzième siècles.

Les grandes capitales n'étaient pas alors, il s'en faut de beaucoup, aussi peuplées qu'aujourd'hui ; mais, combien d'autres villes avaient une importance et une population dont elles ont bien déchu. Toutes les richesses, toute la civilisation n'étaient pas concentrées sur un point. Que sont devenues, on Angleterre, les villes autrefois célèbres d'York, de Winchester, de Cantorbéry, d'Exeter, de Salisbury ? Et quand vous avez vu Paris, n'avez-vous pas à peu près vu la France ? Et n'est-il pas reçu de dire dans cette capitale : qu'y a-t-il de bon et de beau en province ? Pour ma part, je répondrais : Il y a au moins encore, malgré tous les ravages que le vandalisme moderne a faits pendant et depuis la révolution, il y a du moins

encore ce que le moyen-âge a créé de monuments offrant un intérêt varié. Mais voyez, au contraire, les pays qui tiennent encore de la vie du moyen-âge, voyez la Belgique, quelles riches et intéressantes cités que Bruxelles, Anvers, Gand, Liége, Louvain, Malines. Et l'Italie, quelle suite de villes magnifiques elle vous présente, Rome, Naples, Vénise, Milan, Gênes, Florence, Pise, Padoue, Bologne ? Tout cela, autant de musées superbes : tout cela rempli de merveilles qui attirent des milliers d'étrangers. Et la plus grande partie de ce qu'on y admire, n'appartient-elle pas au moyen-âge, du moins à la période qui l'a suivie immédiatement et qui en a reçu l'élan et l'impulsion ? Toute l'Europe moderne, depuis deux siècles, a-t-elle rien d'aussi digne d'intérêt, d'aussi riche et d'aussi remarquable par l'art que l'Italie du moyen-âge et celle du seizième siècle ?

Tout l'ensemble des témoignages historiques, dit M. C. Perrin, concourent à établir qu'au treizième siècle l'industrie, dont les développements importent le plus au bien-être du grand nombre, l'industrie agricole avait fait des progrès considérables. Ce qui le prouve, ajoute-t-il, c'est le bon marché des denrées alimentaires à cette époque. Cet économiste distingué cite plusieurs auteurs comme ayant mis ce fait hors de toute contestation. Sismondi, dans son *Histoire des Républiques Italiennes*, affirme qu'en Italie la condition de toutes les classes de travailleurs, au cinquième siècle, était incomparablement supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui même dans les pays les plus florissants. Hallam dit absolument la même chose de l'Angleterre. Le célèbre chancelier Fortescue, qui vivait sous Henri VI, a fait ce tableau de l'état des habitants de son pays. " Ils sont riches en or et en argent, ils possèdent toutes les nécessités et les agréments de la vie. Ils ne boivent pas d'eau, si ce n'est à certaines époques de l'année, mais seulement par motif religieux et pour faire pénitence. Ils se nourrissent abondamment de viandes, de poissons, et de liqueurs de toutes espèces. Ils portent de bons vêtements de laine ; leurs lits, leurs couvertures, et autres objets sont également en laine, et ils en sont amplement pourvus. Ils possèdent aussi tout ce qui est nécessaire dans un ménage ; enfin, chacun a, selon son rang, tout ce qui peut contribuer à rendre la vie heureuse et agréable." Plus tard, un acte du parlement porta que personne ne paiera le bœuf ou le porc plus d'un sou, et le mouton et le veau plus de deux liards la livre, attendu que ces viandes sont la nourriture des classes pauvres.

" Maintenant, dit Cobbett, à qui ces citations sont empruntées, allez en Irlande, lire ce passage à ces milliers de malheureux qui ne se nourrissent que d'herbes marines ; lisez-le en Angleterre à

" Pour s'enfoncer dans ces terribles forêts, pour affronter ces animaux monstrueux, dont la tradition est restée partout, et dont les débris sont parfois exhumés, il fallait un courage dont rien dans le monde actuel ne saurait donner l'idée. Dans ce qu'il reste aujourd'hui de forêts à conquérir en Amérique, l'homme moderne pénètre armé de toutes les inventions de l'industrie et de la mécanique, pourvu de toutes les ressources de la vie nouvelle, soutenu par la certitude du succès, par le poids immense de la civilisation du monde qui le soutient. Mais alors, rien de tout cela ne venait au secours du moine, qui abordait sans armes, sans outils suffisants, souvent, sans aucun compagnon, ces profondeurs sylvestres. Il sortait d'un vieux monde ravagé, décrépit, impuissant, pour se plonger dans l'inconnu, mais aussi, il y portait une force que rien ne surpasse ni n'égale, la force que donne la foi en un Dieu vivant, protecteur et rémunérateur de l'innocence, le mépris de toute joie, matérielle, la recherche exclusive de la vie surnaturelle et future. Il avançait donc, invincible et serein, et le plus souvent sans qu'il y pensât, il frayait un chemin à tous les bienfaits de la culture, du travail et de la civilisation chrétienne."

Les moines bénédictins, a dit M. Guizot, ont été les défricheurs de l'Europe. Le célèbre historien, M. Augustin Thierry, s'est ainsi exprimé sur la restauration du travail dans la société chrétienne : " L'Eglise eut l'initiative dans cette entreprise du mouvement de vie et progrès ; dépositaire des plus nobles débris de l'ancienne civilisation, elle ne dédaigna pas de recueillir, avec la science et les arts de l'esprit, la tradition des procédés mécaniques et agricoles. Une abbaye n'était pas seulement un lieu de prière et de méditation ; c'était encore un asile ouvert contre l'envahissement de la barbarie sous toutes ses formes."

On sera peut être étonné d'entendre le grand adversaire du clergé, M. Michelet, dire en termes formels. " L'ordre de Saint-Benoit donne au monde ancien, usé par l'esclavage, le premier exemple du travail accompli par des mains libres. Pour la première fois, le citoyen, par la ruine de la cité, abaisse ses regards sur cette terre qu'il avait méprisée. Il se souvient du travail, ordonné au commencement du monde dans l'arrêt porté sur Adam. Cette grande innovation du travail libre sera la base de l'existence moderne."

Les religieux de St. Benoit, près de Mantoue, employaient au labourage plus de 3,000 paires de bœufs. Ce spectacle de moines cultivant la terre mina peu à peu les préjugés barbares qui attachaient le mépris à l'art de nourrir les hommes. Le paysan apprit à retourner à la glèbe et fertiliser le sillon. Et le baron com-

mença à chercher dans son champ des trésors plus certains que ceux que lui procuraient les armes. Une immense quantité de terre fut défrichée, rendue habitable et couverte bientôt d'une forte population. On est étonné de la promptitude avec laquelle les villes se formèrent ; c'est quelque chose qui ressemble un peu à ce qui s'est passé dans les Etats qui nous avoisinent. Et pourtant, il y avait à lutter contre des invasions successives.

Dans le onzième siècle, l'Angleterre jouissait déjà d'une riche culture, la vigne y était cultivée, et Guillaume de Malmesbury dit que les vins de Glocester ne le cédaient guère aux vins de France. La France, dans les treizième et quatorzième siècle, était riche et prospère. Froissart fait un beau tableau de la fertilité des campagnes et de l'aisance qui y régnait. M. de Chateaubriand dit que la richesse de la culture du pays se démontre par l'immensité et la variété des taxes qui se payaient par le peuple.

L'industrie proprement dite participe comme l'agriculture au progrès général. Dans l'antiquité, elle n'avait été que le lot des esclaves. Au moyen-âge, elle devint la source de la prospérité du peuple. Les communes n'existèrent que par le commerce et l'industrie ; or, puisque les communes se sont multipliées dans toute la chrétienté au point de contenir une population très-forte ; puisqu'elles se sont enrichies assez pour construire tant de monuments religieux et civils, qui dénotent tant de richesse, de connaissances et d'habilité, n'en résulte-t-il pas que l'industrie avait pris un grand essor ? Au treizième et quatorzième siècles, les représentants de la bourgeoisie ont été admis dans les états généraux et provinciaux, chez tous les peuples de l'occident, et au midi de l'Europe ; cela prouve l'importance que les fonctions industrielles avaient acquises.

La Flandre et les républiques d'Italie furent le siége d'une industrie immense. Les fabriques de la ville de Bruges comptaient plus de cinquante mille ouvriers ; c'est aujourd'hui beaucoup au-dessus du chiffre de la population totale de cette ville. On voyait, dès lors, les luttes des ouvriers et des entrepreneurs. Les tisserands et les foulons de Gand et de Bruges étaient souvent, pour les riches bourgeois, des ennemis dangereux. Les manufactures de la Lombardie, pour la laine et les étoffes brochées d'or et d'argent, étaient célèbres et fort nombreuses. Les ouvrages de broderies, au moyen-âge, sont du travail le plus parfait. A Florence, le *popolo minoto*, le petit peuple, réclamait sa part de la souveraineté que le *popolo grasso*, les banquiers et les fabriquants lui avaient enlevée.

Quant au commerce, quoiqu'il n'eût pas les immenses ressources de la facilité des communications qu'il a aujourd'hui, cependant, il

ces infortunés qui, dans le Yorshire, disputent aux pourceaux la dégoûtante nourriture que contiennent leurs auges ; qui, dans le Lancashire et le Cheshire, dévorent la chair des chevaux morts ; à ceux que, dans le Hamshire et le comté de Sussex, on attèle, ainsi que des bêtes de somme, à des voitures chargées de gravier ; et qui, enfin, par toute l'Angleterre, reçoivent une nourriture plus mauvaise que celle des criminels dans les prisons." Depuis Cobbett, la misère dans les Iles Britanniques a empiré de beaucoup et le nombre des indigents est de un sur six, et dans les grandes villes ce sont, on le sait, dix, vingt, trente et jusqu'à quarante mille hommes, qui sont sans toit, sans asile, ne vivant que de la plus misérable nourriture et portant sur leurs traits l'expression de la plus affreuse misère, en même temps que celle de la plus pénible dégradation morale. Quant à l'Irlande, jamais le monde n'a entendu un cri de faim aussi déchirant que celui qui, dans cette contrée, est sortie des entrailles de plusieurs milliers d'hommes.

Je reviens au moyen-âge. On a vu quels magnifiques monuments il a bâtis. Eh bien, n'y a-t-il pas dans la puissance et dans la richesse de ces grandes constructions élevées par la foi des peuples, la preuve d'une incontestable prospérité matérielle ? Comment, en effet, une société, où la vie eut été constamment étroite et misérable, eut-elle pu fournir à tant de magnificences vraiment populaires ? Il a été observé que si les grandeurs souveraines et aristocratiques peuvent provenir de l'exploitation du peuple, les grandeurs populaires ne peuvent provenir que de sa propre prospérité. Or, à quelle époque la grandeur fut-elle jamais plus populaire qu'au moyen-âge ? [1]

Je dois, sans doute, avouer que la pauvreté fut grande dans ces siècles : des guerres fréquentes, des famines, qu'il n'était pas facile de prévenir, les mille causes des malheurs humains entretinrent la pauvreté à cette époque, comme ces causes ou d'autres l'entretiendront toujours sur la terre. Mais la misère dans ses deux formes principales, l'indigence et la maladie, trouva dans la charité chrétienne du moyen-âge d'inépuisables secours. Celle-ci fonda des institutions pour tous les besoins de l'âme et du corps ; elle couvrit l'Europe de monuments de bienfaisance. Partout, étaient organisées des sociétés pour rechercher ceux qui avaient besoin de secours et en prendre soin. D'après les calculs que nous présente le *Génie du Christianisme*, le moyen-âge avait ouvert assez d'hospices pour offrir habituellement un asile et les soins les plus abondants à plus de trois cent trente mille malades. Il y avait

1 M. Perrin, *De la richesse dans les sociétés chrétiennes.*

des corporations religieuses établies pour racheter les captifs, pour visiter les prisonniers, pour rendre à la vie morale ceux que la justice humaine détenait dans la captivité, pour prendre soin des funérailles de ceux qui mouraient dans la détresse. Et quels secours abondants offerts à l'indigence dans ces monastères qu'on rencontrait partout, et qui distribuaient leurs richesses aux pauvres avec libéralité et intelligence, parce qu'en même temps qu'ils leur offraient du secours, ils tâchaient de leur trouver des moyens de travail et de subsistance. Il n'y avait point alors cette taxe des pauvres, que le premier publiciste de l'Angleterre, Lord Brougham, a flétrie en termes si énergiques. Il n'y avait point ces *work houses*, prisons où le malheureux, convaincu du crime de pauvreté, est renfermé pour travailler comme un esclave, après avoir été séparé de sa femme et de ses enfants. Il y avait une mendicité qui, sans doute, avait ses inconvénients, et que la société moderne travaille à faire disparaître. Mais il est reconnu qu'il y avait incontestablement moins de misère réelle et beaucoup plus de soulagement à l'infortune qu'aujourd'hui.

Le moyen-âge, je crois l'avoir démontré, sût travailler à l'amélioration matérielle de la société. Et, remarquez-le, ses progrès furent continuels. Aussi, quand les invasions successives des peuples du nord eurent cessé, quand les croisades eurent refoulé les Sarrasins, que la société fut devenue plus tranquille, voyez alors les découvertes de l'industrie et de la science : la poudre à canon fait une révolution dans la guerre, non pas, sans doute, dans l'intérêt de l'humanité ; mais elle substitue l'art du commandant à la force physique, à la valeur personnelle. La navigation, aidée par la magnifique découverte de la boussole, prélude à ces voyages des Vasco de Gama et des Christophe Colomb, qui terminent si magnifiquement le moyen-âge ; les plus beaux efforts de l'esprit humain dans la science astronomique se révèlent par les recherches de Cusa et le système de Copernic ; enfin, l'invention qui rend jalouse toutes les découvertes modernes, l'invention de l'imprimerie, vient assurer à la science et aux lettres une vie que rien ne doit plus leur ravir. Aussi, tout ce qui s'exécute aujourd'hui n'est que la suite d'une impulsion donnée alors. Les peuples goûtent, maintenant, les fruits de l'arbre de la civilisation que nos pères ont planté et cultivé avec tant de soins.

Il m'aurait été facile de présenter nombre d'autres faits relativement à l'état industriel du moyen-âge ; mais je suis forcé de me borner à ceux que j'ai rappelés. Cet exposé, tout incomplet qu'il soit, suffit cependant pour établir que dans ces siècles si dénigrés, il y a eu un travail constant pour améliorer le sort des

peuples sous le rapport matériel, et que l'industrie y a eu le développement que comportait la société d'alors et que réclamaient ses besoins. Ni l'intelligence, ni le labeur n'ont manqué pour l'exploitation des richesses que le créateur a mises dans la nature pour rendre plus heureux l'existence de l'homme sur la terre. Toutefois, il faut le dire, l'activité si puissante chez ces générations, douées d'une si grande énergie, ne s'est pas appliquée exclusivement à l'acquisition de la fortune que procurent l'or et l'argent, et aux travaux qui ont la matière pour objet. L'esprit chrétien du moyen-âge l'a mis en garde contre les funestes tendances d'un industrialisme excessif, propre à faire dominer les jouissances de l'ordre physique sur les devoirs de l'ordre moral.

Les découvertes dues à la science de nos jours dans le domaine de la nature sont, sans doute, dignes d'une vive admiration ; elles ont produit des effets dont on ne saurait trop apprécier la valeur ; la société en a ressenti une amélioration matérielle incontestable. Mais, toutefois, l'industrie contemporaine, si fière à bon droit de ses merveilleux résultats, ne peut apparaître aux yeux de ceux qui, selon le mot du Christ, cherchent d'abord le royaume de Dieu et sa justice, comme une puissance qui n'ait répandu que des bienfaits. Elle est devenue trop ambitieuse ; elle tend à absorber toute l'activité du siècle ; elle a détourné d'un plus noble emploi nombre d'esprits, qui, s'ils n'avaient pas été séduits par les jouissances qu'elle promet, auraient consacré leurs forces à des travaux d'un ordre supérieur et plus propre à faire le bonheur de la société. Elle voudrait que l'intelligence fut la servante de la matière en ce sens que celle-ci réclamerait, sinon exclusivement, du moins principalement pour la recherche et le développement de ses propriétés, les facultés de la raison enrichie de la science. On voit, en effet, que chez des peuples où son empire domine, les œuvres du génie qui agrandissent le domaine de l'esprit et élèvent les sentiments du cœur sont à désirer ; là, tout ce qui réfléchit n'a pour terme de sa pensée qu'un objet matériel, et pour but de ses désirs, qu'une plus grande jouissance des sens. L'industrie se montre donc dans la société moderne avec la tendance à faire sacrifier l'âme au corps, à établir la prédominence des exigences des sens sur les nobles aspirations de l'esprit et du cœur. D'ailleurs, elle a demandé souvent des spéculations où le succès ne pouvait avoir lieu qu'aux dépens de la justice ; on lui doit un désir démesuré de richesses réelles ou même simplement apparentes qui porte à un luxe effrené et ruineux. Par suite de cette cupidité qu'elle excite, elle fait régner un égoïsme désastreux pour la société. L'indigence n'est plus un objet de compassion qui produit dans le cœur une

charité féconde en secours de toutes sortes à l'égard du pauvre ; on ne lui vient en aide que pour n'en avoir pas le spectacle importun sous les yeux, ou, par appréhension des désordres qu'elle pourrait causer.

L'affreux travail des esclaves de l'antiquité est ressuscité dans les manufactures, où des êtres humains entassés sont absolument traités comme s'ils n'avaient pas d'âme, et sont mis en action comme de pures machines. D'une autre part, la fortune industrielle est mobile ; par des variations soudaines, elle passe rapidement d'une main à l'autre ; elle amène des revers, des agitations, qui portent l'infortune et le trouble dans le corps social. L'accumulation des richesses dans certaines classes ou certains individus forme un déplorable contraste avec la misère d'une partie nombreuse de la population, qui s'irrite, se soulève et menace sans cesse de révolutions où l'on aurait à craindre les plus affligeants excès. Préoccupée, par ses efforts si laborieux et si multipliés pour accroître le bien-être matériel, et satisfaire l'orgueil et le luxe, l'industrie, là où elle n'est pas contrôlée par l'esprit catholique, ne tient nul compte de ce qui fait vivre l'ordre moral ; les doctrines qui régissent celui-ci lui sont indifférentes ; elle ne s'en occuperait que pour combattre celles qui tendraient à imposer à son activité une direction différente de celle qu'elle suit. Qui peut le nier ? Dans une grande partie de la société moderne, l'homme ne vit plus que pour son corps qui doit périr, et n'a nul soin de son âme qui doit vivre toujours ; la richesse matérielle amène ainsi une déplorable misère morale.

Au moyen-âge, l'activité, je l'ai déjà exprimé, savait s'exercer pour augmenter la prospérité temporelle ; on ne trouve point dans l'expression générale de la vie sociale l'oubli des intérêts de l'âme. L'idée religieuse domine tout : elle apparaît dans les bénédictions de l'église appelée sur tous les travaux, sur toutes les entreprises matérielles ; dans ces magnifiques cathédrales, résultat de l'art et de l'industrie de cette époque ; dans cette admirable libéralité des riches à l'égard des pauvres, des hospices, des monastères, de toutes les institutions élevées pour les besoins de l'esprit et du cœur. Dans ces siècles de foi et de charité, la richesse n'était pas une jouissance individuelle : elle était un bienfait social.

Si l'esprit qui animait le moyen-âge eût été l'âme des sociétés modernes, il eût exercé sur l'industrie une influence salutaire, dont la cause de la civilisation eût eu grandement à se féliciter : il aurait prévenu ses excès, et donné à ses magnifiques travaux un résultat plus satisfaisant. Toutefois, la Providence fera servir à la religion les inventions du siècle qu'elle-même a inspirées ; elle en arrêtera

les funestes effets en remettant la société sous l'action du génie du christianisme. Les détracteurs du moyen-âge doivent se résigner à voir, tôt ou tard, l'esprit religieux dont il a vécu reprendre son empire sur le monde et se servir pour les fins de Dieu du développement industriel de notre époque. C'est là ce qui sauvera la civilisation, et la fera réellement progresser. L'exclusion de l'action catholique sur l'ordre intellectuel, moral, même matériel de la société, qui est le but de tous les efforts des ennemis plus ou moins franchement déclarés de l'Eglise, amènerait un sensualisme dont le résultat serait l'abrutissement du genre humain. Les doctrines que prêchent ces adversaires de l'influence religieuse ne tendent pas à élever l'homme, à faire prédominer la plus noble partie de lui-même : elles tendent, au contraire, à l'abaisser, à l'asservir à l'empire des sens ; leur école n'est pas celle du progrès, c'est celle de la dégradation.

J. S. Raymond, Ptre.

(*A continuer*).

CAUSERIE ARTISTIQUE.

Monsieur Ducharme, je vous salue : me voici, de nouveau, dans votre église ; je vous avais promis une seconde visite ; je suis de parole. Il est vrai que vous ne m'en aviez pas prié : mais, si cela vous importune, ou vous vole d'utiles instants, faites comme si je n'étais pas chez vous ; allez à votre besogne ; disposez votre luminaire pour la nuit de Noël ; empêchez, un peu, ces trop aimables paroissiens d'arroser vos allées de jus de tabac ; ils en sont vraiment trop prodigues ; procurez à cette charmante dame le confesseur qu'elle désire, elle ne le connaît pas encore, mais elle en a entendu dire beaucoup de bien, celui-là sera probablement l'*idéal* qu'elle cherche depuis tant d'années. Pendant ce temps-là, je vais ruminer un petit monologue et s'il m'arrive d'avoir besoin de vous, j'irai vous le dire : Au revoir, Monsieur.

Venons-en de suite à cette chaire dont il me restait à parler l'autre jour. D'abord, il paraît que M. Ducharme n'en est pas précisément l'inventeur : en effet, malgré toutes les heureuses aptitudes que la nature a pu lui prodiguer, il est difficile de croire qu'il serait arrivé, sans études spéciales et sans avoir vu beaucoup de monuments européens, à produire, du premier coup, une œuvre aussi remarquable. On lui a fourni un plan plus ou moins modifié d'une chaire élevée dans une église de Belgique, je crois, et il s'est chargé simplement de l'exécuter de ses propres mains, sans, pour cela, négliger de sonner son *Angelus*, ainsi que tout le monde peut le certifier. C'est déjà suffisant pour sa gloire : cherchez un autre bedeau qui vous en fasse autant.....J'en ai connu un grand nombre qui, pour céder moins au tourment du génie, n'en tenaient pas leur église plus propre, ni leur sonnerie mieux réglée.

Ce n'est donc pas la part du travail de Monsieur Ducharme, qu'il faut admirer exclusivement dans la chaire de St. Jacques. Félicitons-le seulement de l'intelligence et de l'habileté de métier qu'il a mises dans l'exécution d'une entreprise compliquée et difficile. Si les grands artistes, les inventeurs d'idées et de formes neuves ne trouvaient pas des aides perspicaces pour les seconder, ils ne laisseraient, après tout, que des monuments défectueux.

La part que M. Dauphin et son confrère d'atelier ont prise à la construction de la chaire de St. Jacques est, sans doute, plus considérable et plus méritoire que celle de M. Ducharme, quoi que la perfection intrinsèque de leur travail soit, peut-être, inférieure à celle du travail de ce dernier. Il faut faire la part des difficultés vaincues et de la contribution personnelle de l'artiste. Peu de chose dans le plan fourni aux sculpteurs pouvait les servir dans leur tâche ; les ornements et surtout les figures, dont ils ont décoré l'architecture, sont à peu près de leur invention. Ce qui ne peut pas être facilement circonscrit par la ligne géométrique ne se reproduit pas en relief aussi graphiquement que les formes d'architecture. Il faut nécessairement deviner, inventer, enfin posséder quelque chose du créateur. Que l'on ait donc donné des idées et des cadres aux sculpteurs, pour la distribution et le placement de leurs figures, ils ont, dans tous les cas, accompli leur part d'entreprise avec assez de bonheur, non seulement, pour ne pas déparer le monument, mais encore pour compléter harmonieusement son ensemble. Toutes ces petites figures qui remplissent les niches, ou qui couronnent les faisceaux de contreforts et de flèches élevées en pyramides sur le baldaquin de la chaire, jouent passablement bien leur rôle. J'en excepte, seulement, ce gros St. Pierre, qui surmontait le sous-bassement et que les enfants ont réussi à faire déguerpir, probablement à force de lui dire qu'il avait " les pieds trop dodus" ; la modestie du bon apôtre n'a pu y tenir. Il est juste de dire que ce n'était qu'une ébauche, que M. Ducharme, dans son impatience de compléter l'œuvre, avait pris encore au maillot des mains de son auteur.

Il y en a qui disent qu'il gênait la vue des personnes placées en arrière ; mais ceci n'était pas une raison de le faire disparaître ; on peut entendre la messe partout dans l'église ; les personnes qui aiment à tout voir ont le choix de leur siége, et on ne déplace pas ainsi une statue convenablement installée, quand elle a du mérite, bien entendu. Si donc le St. Pierre revenait plus élégamment chaussé, cette fois, j'engagerais les fidèles à lui faire bonne mine. Après sa mésaventure, ce serait convenable, son absence est préjuciable à l'effet de la chaire.

Les autres figures de moindre dimension, prophètes, apôtres, et personnages allégoriques, qui décorent les autres parties du monument, posent naturellement ; aucuns ne paraissent souffrir de ces dislocations pénibles, de ces lésions de naissance, qui affligent tant de saints personnages de nos églises ; elles ont, dans leur expression, dans cette expression qui se manifeste à distance par le mouvement général du corps et l'action des membres, quelque chose de juste et de vrai qui annonce, chez l'ouvrier, le sentiment inné de l'artiste. Les ornements, peu compliqués, sont touchés avec ce goût facile et sûr qui distingue tout ce qui sort de l'atelier de M. Dauphin, dans ce genre. Je me permettrai seulement de dire que ces deux ou trois choux-fleurs, qui décorent les points d'arrêt des rampes, sont peut-être de trop.—Qu'on ne croie pas que ma critique soit inspirée par la haîne personnelle que je semble porter à ces légumes. Vraiment, je ne leur en veux plus, depuis que j'ai su que sans eux la moitié des pauvres du quartier St. Jacques se passerait de potage. Mais, je ne trouve pas encore leur mérite suffisant pour être ainsi intronisés dans l'église St. Jacques.

Chercher dans toutes ces statuettes de M. Dauphin des détails irréprochables, une grande finesse d'exécution, les ressources et les souplesses d'un maître très-savant, très-expérimenté, tels qu'on en trouve en Europe, ce serait déraisonnable, vu les conditions et la nature du travail, et ce serait injuste pour le sculpteur. Les circonstances et le milieu qui entourent la carrière des artistes, ici, sont déjà trop peu favorables pour que nous y ajoutions les tracasseries d'une critique *méticuleuse*. Et l'on sait que M. Dauphin, entre autres, ne s'est pas aventuré dans un chemin bordé de roses et d'ombrages frais. S'il y a des inconvénients, dans une société nouvelle, à exalter trop les talents naissants, il y en a bien davantage à dérouter les élans confiants des natures généreusement inspirées. On peut, je crois même que l'on doit dire de rudes vérités à ces frêlons de l'art, qui vont, avec une assurance de maître, cueillir, sur le sol national, tout ce qui pourrait offrir une substance féconde pour l'art et le génie indigènes ; on peut, encore, s'amuser quelque peu des produits étonnants de ces *utilités* universelles et besogneuses, qui s'atellent partout au harnais des hommes du métier, pour gâter leur carrière et entraver le progrès du beau ; mais, aux vocations réelles, aux ouvriers modestes, convaincus de leur puissance intime, on doit, avant tout, des éloges, des conseils, des encouragements.

Tout ce qu'a fait M. Dauphin dans la chaire de St. Jacques y entre comme accessoire, comme complément d'un tout ; les figures n'attirent le regard qu'en second lieu ; l'artiste était libre de leur

donner plus de perfection,—il a prouvé ailleurs qu'il le pouvait.—Il leur a donné à peu près le nécessaire, et on n'a pas le droit d'en exiger beaucoup plus, quand on connait le temps et le salaire qu'il a eus pour dégrossir tout ce bois.

M. Dauphin était aussi bien doué pour devenir un excellent statuaire que Nicolas et Jean de Pise, que le Ghiberti et Donatello, ces illustres dévanciers de Michel-Ange. Né sous le même ciel, et dans les mêmes conditions que ces hommes fortunés, notre compatriote aurait laissé comme eux des œuvres encore naïves et imparfaites, mais des œuvres précieuses pour ses successeurs. On ne s'en douterait guère dans notre pays, et dans notre temps : cependant c'est une vérité que les hommes de l'art, ici, ont de quoi envier le moyen-âge européen.

Dans ce moyen-âge, il y avait un sentiment et un estime plus sincères, plus passionnés, plus universels, pour les produits artistiques, qu'on en trouve dans notre Amérique du dix-neuvième siècle : et ce sentiment était encore plus noble et plus éclairé qu'aujourd'hui. On rencontrait peut être moins de ces appréciateurs subtils du savoir-faire de la brosse et du ciseau ; mais, en revanche, chez ceux qui pouvaient faire la carrière aux artistes, on trouvait des intelligences plus sensibles à l'essence sublime de l'art, on comprenait mieux son langage, et on lui demandait, avant tout, de parler aux yeux des peuples. C'était, sans doute, parce que les peuples avaient une foi plus vive et qu'ils étaient habitués à voir l'art comme un rayonnement sensible, une grande expression du christianisme. Aussi, avant d'aller demander à un artiste de ravaler son talent à décorer une voiture de louage, destinée à conduire à la fosse les gens de *bon ton* et les capitalistes trépassés, on lui ouvrait ces vastes sanctuaires, ces portiques resplandissants des basiliques et des cathédrales, et là, on lui offrait une tâche qui devait remplir une grande partie de sa vie, assurer une humble aisance à sa famille et faire la gloire du culte et de la patrie. On mettait souvent les hommes encore novices à l'épreuve, comptant plus sur ces intelligences neuves et pleines de sève, que sur ces esprits routiniers et subalternes que rejettait la Grèce épuisée ; et ces novices, grandis à l'œuvre, en sortaient maîtres. Comme Nicolas et Jean de Pise, comme le Ghiberti, en traçant l'histoire de la Bible, ils séparaient d'un grand trait deux époques de l'histoire de l'art, l'une d'enfance et l'autre d'apogée. Et dans ce trait de leur sublime main, ils laissaient toute leur pensée, tout leur génie, toute leur puissance productive. Ce génie, qui présentait aussi celui de la nation et du temps, ne s'en allait pas morcelé et amoindri dans une multitude de petites besognes ingrates et vulgaires ; ces élans généreux ne tom-

baient pas sans cesse dans le vide ; ce langage et ce chant mystiques qui semblent être donnés à certaines natures pour glorifier, refléter les essences divines de la beauté suprême, ils trouvaient des peuples pour les comprendre, des temples immenses pour les recevoir et des saints pour les applaudir ; un travail donc. Un travail abondant et libre, où l'artiste ne voyait ni entraves pour sa pensée, ni limites pour son ardeur, où il était sûr de trouver toujours assez pour alimenter sa vie et tout ce qu'il fallait pour accomplir son œuvre, voilà ce que le moyen-âge savait donner à l'activité féconde de ses artisans du beau.

De notre temps, les peuples ont peur d'entreprendre de grandes choses, il semble que tous n'ont de foi que dans le présent et ne spéculent que sur lui. Malgré qu'ils voient toujours le Christ debout sur l'abîme, ils paraissent craindre toujours que tout disparaisse après eux. Toute entreprise monumentale s'accomplit un peu comme une affaire, comme une exploitation, comme un placement, qui doit rendre de suite la mise de fonds. On se hâte de faire produire tout ce que peut la vertu du présent au risque de l'épuiser. Et puis, on fait du replâtrage à la place du solide, on met du clinquant au lieu du précieux, l'image mensongère du beau s'affiche par le beau réel. On couvre le temple en paille, mais on le badigeonne couleur saumon pour vendre plus vite ses bancs.

Mais, je m'arrête, je sens que je viens de prendre un chemin de traverse qui va me mener loin de l'estimable bedeau de St. Jacques ; je ne veux pourtant pas, aujourd'hui, le quitter comme l'autre jour, sans lui faire mes civilités ; je reviendrai peut-être une autre fois sur cette hâte pernicieuse qui tend à expédier l'érection de nos édifices publics, comme s'il s'agissait de bureaux d'affaires.

Il serait superflu, je pense, de décrire la chaire de St. Jacques, chacun est libre d'aller la voir. Des critiques lui trouvent, entre autres petits défauts, des proportions extravagantes ; ils disent qu'elle jure dans l'église où on l'a placée, que c'est un édifice dans un autre... Je ne crois pas ce reproche très-sérieux, cette disproportion n'a dû être sensible qu'aux ennemis du gros St. Pierre qui couvrait la base du monument. Si cette chaire jure un peu,—quoique pour une chaire ce soit chose très-grave,—je suis pourtant disposé à l'absoudre, car je pense que c'est de se voir si mal environnée. Entourez une très-jolie personne de beaucoup d'autres beaucoup moins jolies, mais beaucoup moins, et demandez laquelle jure dans ce rapprochement.....

Les exemples, et les beaux exemples de chaires monumentales ne sont pas rares en Europe. En Italie, en Belgique et ailleurs, on en rencontre plusieurs qui font l'admiration de tous les voyageurs ;

personne, que je sache, n'a jamais songé à les trouver trop grandes, quoique quelques unes se trouvent dans des églises comparativement plus petites que St. Jacques. Les chaires de Pistoia, de Sienne, de Pise que j'ai particulièrement étudiées, ont coûté des sommes fabuleuses, pour des villes peu considérables d'ailleurs, et où les beaux monuments se touchaient déja. La sculpture y a tracé dans le marbre les pages les plus importantes de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, et plusieurs artistes y ont travaillé pendant des années.

Si l'impression que m'ont laissée ces superbes objets d'art est juste, je puis rassurer les critiques de la chaire de St. Jacques, car si les architectes ont fait ici un péché en élevant cette chaire ; ceux d'Europe ont fait de gros crimes ; et, là-bas, on leur a pardonné... J'espère qu'on fera de même à Montréal ; et, c'est en sollicitant pour vous cette magnanimité, monsieur Ducharme, que je prends congé de votre église ; mais, sur le seuil de la porte, en vous pressant la main, permettez-moi un épanchemant fraternel.

Nous allons nous quitter pour longtemps peut-être ; je n'aurai pas le loisir de venir prendre le frais vers votre horizon ; pour les bons moments que j'ai passés avec vous, laissez-moi vous dire un mot confidentiel et amical :

Je vois naître et grandir sous vos soins une tribune qui menace de passer pardessus la grande nef, et d'arriver dans le chœur avec cette allure indépendante que vous aviez vous-même, la première fois que j'ai eu l'avantage de vous voir. Prenez-y garde.....Si quelqu'un s'avise de dire que cette grande dévoyée jure.....contre l'église et le bon goût, je crains bien qu'il soit difficile d'obtenir pour elle une absolution complète. Défiez-vous un peu de votre ardeur juvenile et d'une confiance trop peu soupçonneuse des dangers et des écueils qui menacent les plus grands courages. Je n'en ai rien dit ; mais, entre nous, vous avez légèrement surchargé votre chaire de petits détails qu'un peu de sobriété aurait évités : vous avez aussi coupé de petits clochetons, dans les autels de M. Bourgeau, pour y introduire des anges, qui, tout anges qu'ils soient, n'en gâtent pas moins votre affaire ; ils coupent entièrement de leurs ailes les lignes architecturales, ils interrompent le lien qui doit unir nécessairement toutes les parties du même monument. C'est une faute que les sculpteurs-architectes ont trop commise dans les siècles de décadence qu'il faut éviter. La sculpture ne doit pas empiéter sur les droits de l'architecture, cet art que les anciens appelaient le premier des arts, l'art noble. Ces arrêtes des autels un peu grèles, je l'avoue, mais d'un gothique de bon aloi, vous paraissaient peut-être monotones ; mais elles ne choquaient pas les lois et les conve-

nances du style : allez faire une course sur les toits de la cathédrale de Milan, et vous verrez bien des flèches que personne ne s'est avisé de rogner pour y interposer des figures ; celles-là portent les figures, elles ne semblent pas en être portées : c'est dans l'ordre rationnel, et le goût veut avant tout la satisfaction de la raison.

Je vous le répète, ayez une grande défiance de vous-même ; doutez toujours des résultats de vos entreprises, vous y apporterez plus d'études et de soin. Evitez les chûtes de tant d'autres ; ce n'est pas le talent qui manque aux *compétences* dont je parlais l'autre jour, c'est l'absence d'un vrai savoir secondé par une observation sérieuse et l'expérience de l'ouvrier. Voyez ce que l'on a fait à St. Patrice, et tremblez toujours !...

Mais vous ne connaissez peut-être pas bien l'église de nos compatriotes irlandais ; vous me paraissez d'une candeur à ignorer jusqu'à l'ombre du mauvais : l'aimant du bien vous retient loin du mal, vous êtes un enfant privilégié dans la vie de l'art ; mais, comme il vous est arrivé de commettre quelques petites fautes, il serait bon de connaître un peu les nombreux dangers qui vous entourent pour les éviter ; les âmes les mieux douées succombent quelquefois, faute de savoir où gît le mal. Alors, prenez mon bras et allons faire une excursion sur les hauteurs de la rue Lagauchetière. Mais n'allez pas de ce train de poste qui vous est familier, la nature ne m'a pas planté sur des échasses, moi ; et, d'ailleurs, je veux causer.

Monsieur, recueillons-nous et partons.

*
* *

Il était décidé, de toute éternité, que l'église de St. Patrice de Montréal serait gothique et elle le fût ; elle était née pour l'infortune. Il devait naître dans notre siècle deux amateurs architectes, deux talents de société, comme les appellerait Topffer ; et, à l'époque où les Irlandais de notre ville demandèrent une église, il se trouva dans la tête de ces deux amateurs, deux plans qui ne demandaient qu'à voir le jour, l'un pour l'extérieur, l'autre pour l'intérieur du monument désiré ; les circonstances se combinèrent si bien qu'elles produisirent le résultat que vous savez.

On dirait que les formes des types divers de l'architecture naissent et s'agglomèrent dans certaines intelligences, comme les atômes primordiales du système d'Epicure.

Permettez-moi, Monsieur Ducharme, de rappeler quelques traits

principaux de l'ingénieuse invention du vieux philosophe grec, qui voulait expliquer le commencement du monde.

Il existait, selon lui, de tout temps, un grand vide remplit d'atômes.—Un *vide rempli*, c'est ce qu'il y a de moins ingénieux dans la machine, mais en philosophie tout dépend des définitions que l'on donne des choses et des mots.—Dans ce vide incommensurable existaient donc des atômes à l'état ambiant : indivisibles et de formes variées, ces *soupçons de matières* avaient un caprice, mais un seul, une façon d'aller, les uns descendaient toujours et les autres suivaient la ligne horizontale, invariablement ; or, comme aucune loi ne leur avait prescrit d'éviter les mauvaises rencontres, ou de porter des clochettes et des lumières, il arriva qu'ils s'accrochèrent.—Résultat imprévu, mais présumable, puisqu'ils finirent tous par là. Cet accident fit le soleil, la terre, les oiseaux, les reptiles, les huîtres, les dames et les messieurs ; ce qui évita six jours de travail et beaucoup de responsabilité au bon Dieu, qu'on suppose être venu plus tard, pour le plaisir des dévots. Ces singuliers atômes, qui, avant de s'accrocher, n'avaient connu que deux manières constantes de circuler, se hâtèrent d'oublier ce genre d'occupation, assez monotone, je l'avoue, et ils se mirent à courir sur les toits avec les chats, à marcher de reculon avec les écrevisses, à dire du mal de leur prochain avec quelques-unes de mes connaissances, à manger des pâtés de foie gras avec quelques autres ; elles apprirent même bientôt à se tirer par les cheveux, aussitôt qu'elles en eurent. Il y en a qui tournèrent en Hébreux, d'autres en Egyptiens, d'autres en Grecs, puis en Turcs, en Juifs et en Protestants ; elles ne gardèrent bien que leur prédisposition première à accrocher tout ce qui leur tombait sous la main. Ce qui prouve, avant de me servir de point de comparaison, qu'on ne sait pas jusqu'où on peut arriver, quand on quitte ses bonnes vieilles habitudes ; et cela prouve, en outre, qu'on était quelquefois philosophe à peu de frais, chez les anciens, et que pour avoir jeté beaucoup de poudre aux yeux des gens, plusieurs n'en auraient pas moins été incapables de l'inventer.

C'est donc d'après les lois du même système, que je m'explique la création de certains monuments, qui surgissent parfois autour de nous, sans que l'on puisse bien expliquer comment ils ont pu voir ainsi le jour. Dans le vide de quelques vastes cerveaux flottent des atômes ; ces atômes ont toutes les formes architectoniques imaginables, gothiques surtout, parce que celles-ci ont plus de dispositions à s'accrocher. Pendant dix, vingt, trente, quarante ans, ces corps légers circulent comme un nuage ; l'intelligence, quelque vaste qu'elle soit d'ailleurs, n'en souffre pas ; elle s'occupe dans ses autres facultés, et puis qu'est-ce qu'un nuage, pour elle ?...

Mais voilà qu'un beau jour, par une cause tout à fait fortuite,—un rhume de cerveau, un pavé reçu sur l'occiput,—toutes ces choses s'agglomèrent ; des ogives s'engencent avec des pendentifs, des flèches entrent dans des tympans, se fixent dans des œils-de-bœuf, puis il arrive là-dedans quelques culs-de-lampes, quelques anges et quelques gargouilles, et une église sort de cet embryon ; elle n'attend que la composition fortuite d'un corps de syndics éclairés pour voir la lumière.

C'est ainsi qu'est éclos St. Patrice. Un homme distingué sous tous les autres rapports, un religieux savant et parfaitement estimable, avait regardé dans ses moments disponibles les beaux dessins de son frère, l'illustre archéologue ; cela, sans doute, tomba comme une semence dans un cerveau où il y avait tous les germes de l'art du dessin. Mais au milieu d'une vie si active, cela se développa à l'état sauvage. Quand il s'agît d'élever une église pour les Irlandais, le bon père, par charité, par zèle, pour sauver les frais d'un architecte, etc..., recueillit ce qu'il lui avait poussé d'architecture dans la tête à son insu, et il l'offrit aux nouveaux paroissiens. Cette offrande fut acceptée et l'on crut qu'il en résulterait une merveille à bon marché. Quant aux hommes du métier, ils trouvèrent, tout en respectant infiniment la bonne intention, que la charité a quelquefois des mauvais résultats et que le zèle n'est pas toujours bien entendu. Le nouvel édifice l'a pompeusement démontré.

Lorsque je regarde cette grande machine, toute de pierre soigneusement taillée, perchée sur son côteau, avec ce grand air naïf, exposé à tous les vents dans sa gauche nudité, il me vient toujours à la pensée qu'elle n'a pas été construite sur les lieux qu'elle occupe, mais que les ouvriers ont dû la fabriquer à la boutique, comme les traiteurs font une tourte qu'on leur commande pour un diner à domicile. Il me semble qu'ils ne pouvaient s'attendre à ce qu'elle serait tellement en vue ; ou que, arrivé au moment de l'installer, ils la trouvèrent si lourde qu'ils durent la morceler pour la hisser sur le côteau, la débarrassant de tout ce qui pouvait gêner la saillie, tranchant sur le chevet ces deux énormes entailles qui lui donnent une si piteuse mine : ils n'auront laissé l'avant si lourd que pour soulever plus facilement l'arrière.

Vraiment, on ne pouvait guère inventer rien de plus disgracieux de plus primitif. On voulait de la simplicité sans doute, mais la simplicité doit avoir les grâces de sa vertu. Il ne s'en suit pas, parcequ'on est pauvre et humble, que l'on doive être mal lèché, et prendre un air cagot ; il s'en suit encore moins que l'on doive se

grandir bien fort pour prendre en hauteur ce qui nous manque en valeur réelle.

J'ai vu en Europe beaucoup de petites églises de province, de simples villages, qui ne se montaient pas si fort, portaient encore moins d'ornements, et qui, pourtant, faisaient meilleure figure que notre St. Patrice. On aurait pu retrancher encore quelque chose à la toilette de celle-ci, assez mince déjà, et la rendre plus avenante. Ces quatre ou six obélisques plantés comme des sentinelles sur le pignon du fronton, ces deux rangs de cornichons recourbés qui leur servent de cortége et même cette espèce de grand bonnet de coton pétrifié, qui fait les fonctions de campanible, en attendant un chef assez gigantesque pour le coiffer, tout cela pourrait disparaître sans grand inconvénient : un simple triangle vaudrait mieux ; surtout un mur provisoire qui nous laisserait dans l'attente d'un portail un peu digne, serait le meilleur. Rien de plus commun en Italie que des églises sans fronton que les siècles complétent en passant. Je trouve qu'on aurait pu même, à la rigueur, faire de pierre brute tout le pourtour de l'édifice, quoiqu'il touche la rue d'un côté, à condition d'élever moins le mur, d'abaisser les toits des petites nefs, et d'éviter au chevet cet étonnant absyde, qui semble avoir été taillé dans une rognure et qui voudrait s'en venger en faisant deux vilains accrocs au toit.

Mais quand on veut faire de la simplicité si grande, pourquoi ne pas adopter un autre style que celui de l'ogive ? Ses besoins, ses exigences ne sont pas compatibles avec des moyens bornés et des esprits très-économes. Les époques latines et romanes, particulièrement celles-ci, fournissent des types charmants de simplicité et de goût, qui pourraient parfaitement se prêter à la capacité de nos bourses. Pourquoi ne tenterions-nous pas d'exploiter ces genres, bien aussi susceptibles de recevoir des idées nouvelles et de servir à des transformations heureuses ? On peut plus facilement, en s'en servant, rompre la monotonie des murs de côté, en mettant des toits aux petites nefs et des fenêtres au dessus des bas-côtés : ces fenêtres qui peuvent être aussi grandes et aussi petites que l'on veut, et variées à l'infini, donnent un jour plus religieux, ne demandent pas de verrières historiées ni même coloriées, et les intérieurs se prêtent infiniment au décor que l'on peut toujours différer indéfiniment. Dans ce système de construction, on peut facilement éviter le besoin des contreforts et des arcs-boutants indispensables et si dispendieux dans le style gothique sérieux. Et puis, si l'on ne veut pas absolument asseoir un mur sur les piliers des grandes nefs, on peut faire comme au Gésu, le remplacer par une charpente masquée d'ardoise ; c'est ce qu'on appelle de la paille, ce n'est pas

monumental, mais ça en a l'air et vaut toujours mieux que trois voûtes dans un même grenier avec des œil-de-bœufs *fermés*, des fenêtres crépusculaires et des triforiums suspects, etc.

L'intérieur de St. Patrice fut un progrès sur ce que nous avions dans le genre;—il est vrai qu'il n'existait alors que l'intérieur de Notre-Dame pour point de comparaison....— cependant ce ne fut pas un progrès immense : longs piliers, longues fenêtres, longs pans de murs, jubé disgracieux jeté dans les bases du clocher, pas un détail un peu aimable, toutes les voûtes à peu près au même niveau. C'était le parapluie de Notre-Dame amélioré.—Le révérend Père n'aurait pas voulu y mettre la main sans lui donner un peu plus d'élégance.—Au lieu de faire badigeonner les fonds de gris et de bleu, comme on l'avait fait à la Paroisse, il peintura les nervures avec quatre ou cinq couleurs vives qui faisait dans ce blanc universel de l'église l'effet le plus dégagé. Cet effet, (je crois qu'on y avait mis de l'orange), joint à l'ennui produit par toutes ces formes étirées, finit par donner sur les nerfs de nos compatriotes irlandais, d'un naturel peu patient. Il fallut, à tout prix, transformer tout cela, ou ils auraient cassé les vitres. C'est alors qu'il leur arriva la seconde combinaison, produite par les atômes que vous connaissez déjà

Je ne sais si le cerveau qui vit se former celle-ci s'était nourri, jadis, comme l'autre, de la vue des cartons d'un frère illustre ; ce qui est certain, c'est qu'il fit autrefois des études sérieuses sur les belles verrières de France, qui lui ont permis de fonder, ici, dans un de nos couvents, un atelier de peinture sur verre d'où il est sorti des produits qui donnent beaucoup d'espérance. La vue constante de ces brillantes marquetteries de couleurs ardentes, le souvenir de ces petites chasses, dont les artistes du moyen-âge entouraient les sujets de vitrail, ont certainement influé sur la création du nouveau décor de St. Patrice ; la présence continuelle dans le bréviaire et les tiroirs d'un bon abbé, de ces enluminures que M. Mame fait dessiner par les enfants de chœur de Tours, pour encadrer ses images à cinq centimes, explique peut-être toutes les origines de notre seconde création *atômique*. Un artiste de Caughnawaga est venu y apporter le concours de son pinceau.

Maintenant, monsieur Ducharme, pour m'avoir écouté avec cette docilité d'homme d'église que vous êtes, vous méritez une récompense, la voici : ouvrez les yeux et prêtez-moi l'oreille encore davantage, je vais vous conter une histoire.

*
* *

Voyez-vous ces trois grandes étagères, formées de tous les éléments du gothique lombard, revêtus de toutes les couleurs de la création, étonnant mélange de choses grèles, de choses lourdes, de choses qui se croisent, qui se heurtent, qui se repoussent, assemblage fortuit de pignons, de jambages, de meneux, de contreforts, d'arcs-boutants, de balustrades, de piédestaux, de consoles, de niches surtout? Eh bien, tout cela a été élevé pour jucher cent soixante-quatre bons hommes de plâtre, dont voici la pénible aventure.

Il n'y avait pas dans ce moment, dans tout le Canada, un nombre aussi considérable et surtout aussi varié d'effigies de saints et de saintes; en faire une commande en France, c'eût été difficile; il aurait fallu donner la mesure de toutes les niches, désigner des sujets que les mouleurs n'auraient peut-être pas possédés; songer à faire faire des originaux, impossible, c'eût été tout un martyrologe en relief; force fut de recourir à l'industrie plâtrière indigène. L'architecte amateur alla fureter toutes les échoppes de pots cassés de la ville et recueillir tout ce qu'il put trouver de plâtres sur les étales. Mais cela n'était pas suffisant; alors il courut assaillir l'atelier du plus grand des mouleurs du pays, un italien acclimaté et déjà fait aux besoins du pays, et il lui dit d'un ton qui ne permettait pas la temporisation :

— Monsieur, je veux tous vos saints.

L'ultramontain enlève son bonnet de papier, fait une révérence et reste profondément étonné. Monsieur l'abbé continue.

—Tous vos apôtres, tous vos patriarches, tous vos évêques, toutes vos vierges, tous vos anges, anges gardiens, anges adorateurs, anges à la trompette effrayante; mais surtout nous retenons tout ce que vous avez de *St. Patrice*, pourvu qu'ils soient tous dans l'attitude de chasser les serpents irlandais.

— Mais, patience, patience, monsieur l'illustre amateur, interrompt le mouleur; d'abord tous mes anges sont vendus.

— Comment, cette grande famille ailée?... Mais vous en avez quelques douzaines?

— Cela ne fait rien, monsieur; le chapelain de la congrégation des Récollets les retient tous pour les distribuer autour de son autel; il en veut mettre en haut, en bas, sur les corniches, partout où il pourra en jucher un petit.

— Et vos apôtres, ces douze apôtres naïfs, sans crâne et tout nez, qui portent tous la même robe?...

— J'en ai quatre éditions de commandées : une pour l'Hôpital, une pour la chapelle de M. l'abbé Valois, une pour celle du Grand Séminaire, une pour les Dames du Sacré-Cœur, et je pressens que

les Jésuites m'en demanderont aussi quelques-uns pour s'en faire des chandeliers. Je manquerai de plâtre pour fabriquer tout ce monde. Quel pays pour le plâtre, monsieur l'amateur ! Nous sommes ici trente familles italiennes, et nous vivons à peu près tous de cette matière plastique appliquée à la confection des saints, des Napoléon, des Garibaldi et des animaux domestiques. Voyez-vous ces gros chats, dont mon rapin s'occupe à décorer la robe à la mèche d'une chandelle ; eh bien ! il est peu de vos compatriotes qui n'en possèdent pas quelques-uns dans leurs pénates. Ne vous en faudrait-il pas aussi une douzaine ? le gothique admet des bêtes pires que celles-là, dans l'ornementation des églises ; mes chats plairaient, j'en suis sûr. Je connais une brave femme qui en avait placé deux, près de la crèche d'un Enfant Jésus, pour figurer le bœuf et l'âne.

— Merci, mille fois merci, *signore*, si mes paroissiens étaient autrichiens, peut-être en faudrait-il, quoiqu'ils les préfèrent vivants.. mais les Irlandais ne veulent que des trèfles et des St. Patrice. J'ai mis des trèfles partout, il me faut des St. Patrice, en avez-vous ?....

— Je suis désolé, je n'en ai pas l'ombre d'un.

Ici, il y eut un moment de silence désolant, après lequel l'amateur reprit.

— Mais, ne pourriez-vous pas en tirer un de cette collection d'apôtres ; vous avez bien réussi en changeant les bras de place, en adaptant au même corps, multiplié par douze, ces têtes grotesques, fabriquées à part ; ne pourriez-vous pas répéter ce tour de force ; vous avez un talent particulier pour disloquer et remettre des bras. Voilà, par exemple, un St. André qui ne demanderait pas mieux que de prêter sa figure pour le grand bonheur des Irlandais ; entre patrons de royaumes voisins on peut se rendre ce service, d'autant plus que le brave apôtre n'a pas grand chose à perdre.

— Mais, il lui faudra une mître, il ne s'en portait pas du temps de St. André.

— Eh bien ! cela vous dispensera d'un crâne.

Mais voici que M. l'abbé songe tout à coup à une autre difficulté.

Au-dessus du grand autel les niches sont longues à n'en pas finir. Comment trouver des figures de cette proportion-là ? il y a bien mis des piédestaux lourds et grands à tout briser le filigrane qui les entoure ; mais le vide est encore considérable ; et il est impossible de trouver chez le plâtrier des saints assez longs et assez fins pour l'endroit.

— Eh bien, dit l'amateur, il faudra bien m'en allonger aussi quelques-uns.

— Oh ! pour le coup, c'est impossible, je ne fais mon monde qu'au moule : pour allonger, il faut tout étirer dans les mêmes proportions, la tête, le col, le torse, les jambes ; et les moules se refusent à cette besogne de régénération.

— Bah ! dit M. l'abbé, je me contenterai d'une pièce à cet endroit ; —il désigna le ventre du mouleur, sans lui tapper dessus, puis il ajouta : deux pieds de plus, là, feront justement l'affaire.

— Deux pieds ! s'écria le mouleur, en se mesurant lui-même d'un œil épouvanté ; mais ils vont être tout ventre !

— Allez, allez, nous en ferons des patrons pour les contracteurs du gouvernement ; d'ailleurs, les saints gothiques ont toujours eu la taille longue.

Le marché fut conclu pour les deux pieds ; on convint même d'ajouter quelque chose en faveur du St. Patrice qui devait occuper la niche du milieu qui est beaucoup plus hautes que ses voisines ; le pauvre apôtre était pitoyable à voir. Les Irlandais ne voulurent pas le reconnaître ; et l'on fut bientôt obligé de le remplacer par un autre de conformation plus régulière ; ce qui fait murmurer un peu ses voisins de se voir exposés à côté d'un homme si bien fait.

L'impression que l'on ressent en voyant l'intérieur de St. Patrice, aujourd'hui, est de beaucoup meilleure que celle éprouvée lors de l'inauguration de toutes ces nouveautés. J'ai parlé un peu sous l'influence de la première. On a heureusement fait des retouches excellentes à la gamme de couleurs qui bigarrait toute l'œuvre ; on a remplacé les tons crus par des teintes adoucies : l'effet est vraiment supportable, à présent. Ajoutons que le badigeon des côtés et de la voûte, ainsi que le renouvellement des verrières, en calmant les flots de lumière, en détruisant la monotonie de tous ces grands pans de murs blancs, sont une heureuse amélioration. Si tout cela ne peut pas supporter une analyse sérieuse, et fait l'effet d'un passe-temps d'amateur, cependant l'œil n'en est pas sensiblement blessé ; au contraire, il y trouve de l'amusement. Les verres des châssis—je ne parle pas de ceux qui sont historiés, on n'en distingue pas les sujets, mais de ceux qui sont simplement coloriés—font un excellent effet. Il faut rendre hommage au mérite réel de l'homme estimable qui a fondé dans une de nos communautés, une industrie déjà si remarquable dans ses produits, car je crois que c'est bien du couvent des Dames Grises de Montréal que sortent les verrières de St. Patrice. En voyant ces bonnes productions, je regrette de m'être laissé aller à trop de gaieté, en parlant des autres œuvres

de l'inspirateur de celles-ci. Mais je l'ai fait pour être utile à M. Ducharme, à qui je voulais insinuer que l'architecture est peut-être l'art qui se prête le moins aux *talents de sociétés*, en public surtout. Que l'on chante mal une romance, qu'on écorche une symphonie sur le piano ou le violon, dans un concert de charité, le mal n'est pas grand et il passe vite ; mais un édifice mal bâti, c'est plus sérieux. Et remarquons que nous en avons déjà beaucoup comme cela.

N. Bourassa.

MA CHAMBRE.

Entrez ! Je cherchais une rime
Pour l'accoupler avec " drapeau."
Depuis une heure je m'escrime.
Placez donc là votre chapeau.
Voici le coin que je vous livre...
Prenez bien garde à mon bouquin !
...Un siége ?... Là, sur ce gros livre.
Voici les journaux du matin.

Ma chambre, c'est un sanctuaire
Où les profanes n'entrent pas !
Si vous y dirigez vos pas
Respectez mon tic d'insulaire,
Rien ne s'y gouverne au compas.

Dans cet amas de paperasses
Gardez-vous de mettre le doigt !
Le fatras poudreux de ces casses,
Ce " beau désordre," c'est ma loi.
Un coffre, un panier, la commode,
Regorgent de papiers divers ;
Le lit cède à la même mode :
Je dors sur Gœthe et l'*Univers*.

Ma chambre, c'est un sanctuaire
Où les profanes n'entrent pas !
Si vous y dirigez vos pas
Respectez mon tic d'insulaire,
Rien ne s'y gouverne au compas.

Le taudis semblerait étrange,
Voire même un peu délabré.
Qu'importe, au fond, puisqu'il arrange
Les fils du bataillon sacré !
Prosateurs, rimeurs, on s'assemble
Deux, trois, quatre, et cinq au besoin,
Et comme on s'aime, on se ressemble...
Nous n'y mettons pas tant de soin !

Ma chambre, c'est un sanctuaire
Où les profanes n'entrent pas !
Si vous y dirigez vos pas
Respectez mon tic d'insulaire,
Rien ne s'y gouverne au compas.

L'été, muse, à la promenade,
Que de refrains j'ai complétés !—
L'hiver, en bonne camarade,
Tu te cloîtres à mes côtés.
Voltige, fée, ô ma maîtresse,
Autour de ton amant rêveur :
Ton aîle chasse la tristesse,
Ta présence est tout mon bonheur !

Ma chambre, c'est un sanctuaire
Où les profanes n'entrent pas !
Si vous y dirigez vos pas
Respectez mon tic d'insulaire,
Rien ne s'y gouverne au compas.

BENJAMIN SULTE.

Ottawa, octobre 1867.

LE CIMETIERE.

Passant, vois-tu là-bas ces superbes colonnes,
Ces myrtes, ces cyprès, ces tremblantes couronnes,
Qui flottent comme un sylphe au souffle des zéphirs ?
C'est là que, dans la poudre et sous l'ombre des hêtres,
De l'éternel sommeil reposent tes ancêtres,
C'est le champ des soupirs.

Que pour l'homme rêvant dans ces vastes ruines,
L'univers est petit et ses pompes mesquines !
Debout sur des tombeaux et des peuples éteints,
Il regarde passer le tourbillon du monde,
Il gémit, et son cœur que l'amertume inonde
A pitié des humains.

Toi, dont le char vainqueur, émule du tonnerre,
Sur des monceaux de corps a sillonné la terre,
Homicide géant, où sont tes fiers soldats ?
Comme un éclair a fui ta gloire passagère,
Et tu dors sous un tertre, inutile poussière,
Malgré tes longs combats.

En vain sur tes débris de pompeux mausolées
Elèvent jusqu'aux cieux leurs cîmes désolées ;
Sans ranimer ta cendre, ils disent ton orgueil ;
La mort te tient captif, sous la dalle glacée,
Et d'un nom qui n'est plus la splendeur effacée
Git au fond d'un cercueil.

Et la pourpre des rois et les lauriers du brave,
Et les haillons du pauvre et les fers de l'esclave,
Tout au sein du sépulcre un jour s'évanouit.
Telle, après avoir un instant battu la rive,
Dans le gouffre des mers la vague fugitive
Se plonge et s'engloutit.

Quand le flambeau des nuits dans les champs du silence,
Comme un globe d'argent, rayonne et se balance,
As-tu vu sur tes pas ces brillants feux-follets
Dans les sombres massifs courir comme un fantôme,
Et des noirs monuments éclater sur le dôme
En limpides reflets ?

On dit qu'en ce séjour de légendes funèbres,
Chaque feu voltigeant à travers les ténèbres
Est une âme qui vole, une âme qui gémit,
Chaque souffle de l'air, une âme qui murmure,
Une âme, chaque fleur mourant sous la verdure,
Chaque étoile, un esprit.

Enfant qui, dans l'exil, possèdes une mère,
Tant qu'elle est près de toi, que ton cœur la vénère !
Moi, je n'ai plus la mienne, elle a quitté ces lieux ;
Un jour, ô jour de deuil, d'angoisse et de tristesse !
Un ange radieux la prit à ma tendresse
Pour l'emporter aux cieux.

Elle est là, sous le marbre, au milieu des décombres,
Des cèdres jaunissants et des flottantes ombres,
Dormant dans le Seigneur son paisible sommeil.
C'est là que, tous les soirs, sous la voûte immortelle
Je vais coller ma lèvre et prier avec elle
Jusqu'au jour du réveil.

En pleurant, je l'appelle ; alors une ombre blanche,
Rayon parti du ciel, vers moi flotte et se penche :
Je dis à son amour mes pleurs et mes tourments ;
Elle tient sur mon front sa main froide et maigrie,
Et j'entends une voix, sa voix douce et chérie,
Qui me dit : je t'attends.

Non, non, je ne crois pas à ton cri délétère,
Apôtre du néant ; de la plage étrangère,
Bientôt je voguerai vers les célestes bords ;
Par delà cette terre, il est une autre vie ;
La tombe est un berceau d'où notre âme ravie
Doit réveiller son corps.

Passant, ne tremble pas devant un cimetière.
Après avoir couru la pénible carrière,
C'est là que, pour le ciel, tu prendras ton essor,
Et dans ce triste asile où finit la souffrance,
On devrait, sur la pierre, écrire en lettres d'or :
" Ici tout s'engloutit, excepté l'Espérance."

EDOUARD SEMPÉ.

Montréal, février 1860.

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliotheca Canadensis : or a manual of Canadian Literature. By Henry J. Morgan, fellow of the Royal Society of Northern Antiquaries, Copenhagen ; corresponding member of the New-York Historical Society. Ottawa, printed by G. E. Desbarats, 1867. 1 vol. grand in-8o. royal à 2 colonnes, XIV—411 p. prix $2.50.

Voici un livre qui a été attaqué même avant d'avoir vu le jour. Il lui a suffi de paraître et d'être connu, pour dissiper tous les reproches qu'on lui avait faits. Est-ce à dire que cet ouvrage soit exempt de tous défauts et complétement à l'abri de la critique ? Je n'oserais le prétendre, et l'auteur lui-même ne l'a sans doute pas espéré. Il serait incroyable qu'aucune erreur ne se fut glissée parmi la quantité énorme de faits, de dates, de noms accumulés dans les quatre cents pages de la *Bibliotheca Canadensis* ; ce n'est pas dans la première édition d'un livre de ce genre qu'on peut trouver cette exactitude et cette perfection, auxquelles atteignent seulement les ouvrages qui ont eu plusieurs éditions et subi des critiques répétées et intelligentes. Aussi n'est-ce pas à ce point de vue que je veux parler de l'ouvrage de M. Morgan. J'en veux faire connaître le plan, l'ensemble, l'idée qui le domine d'un bout à l'autre.

L'auteur indique lui-même dans son introduction ce qu'on doit espérer trouver en lisant son livre : d'abord, une liste alphabétique des auteurs des livres, brochures, articles publiés dans la presse périodique, par des résidents ou par des habitants des diverses provinces formant aujourd'hui le domaine du Canada, ou qui ont trait à ces provinces, à leur histoire, à leurs affaires, ou à leurs ressources. Chaque nom est accompagné d'une courte notice biographique, suivie d'une liste des ouvrages, des remarques de la presse et des critiques autorisées qu'ils ont provoqués. La *Bibliotheca Canadensis* contient de plus une biographie abrégée des principaux journalistes canadiens et rédacteurs de journaux, tant anciens que contemporains, indiquant les services qu'ils ont pu rendre aux lettres et la part qu'ils ont prise aux affaires publiques.

L'auteur a suivi ce programme un peu aride avec une complète exactitude. Après avoir donné le nom de son homme, les principales dates de sa vie, la liste de ses ouvrages, il est rare que M. Morgan exprime une opinion sur le mérite des personnages ; avec une modestie assez rare, il se contente de citer les appréciations d'un autre écrivain. Quelquefois, cepen-

dant, il sort de son rôle ingrat de compilateur, et il dit ce qu'il puise lui-même d'un auteur ou d'un ouvrage. Ordinairement, les jugements qu'il porte indiquent un esprit fin, une âme sans préjugés et surtout une grande bienveillance. Et, ici, j'accomplis un devoir en remerciant M. Morgan, au nom de mes compatriotes, pour la part honorable qu'il leur a faite dans le mouvement littéraire imprimé au Canada depuis quelques années. L'hommage qu'il veut bien leur rendre n'est que juste, je le sais ; mais on n'a pas toujours consenti à leur accorder le mérite de leurs travaux et de leurs efforts. De plus, ce tribut de louanges, venu d'un étranger, a un prix particulier, car c'est la force de la vérité qui a engagé l'auteur à parler de cette manière. Le livre de M. Morgan contribuera peut-être plus qu'aucun autre, à faire connaître à ceux qui ne parlent pas notre langue, les écrivains canadiens et les éléments de notre littérature nationale.

M. Morgan n'en est pas à son premier essai, en fait de publications historiques. Tout le monde connait ses *Biographies of Celebrated Canadians*, qui ont eu un succès mérité. M. Morgan a aussi édité les discours de M. Isaac Buchanan. Tous les ouvrages qu'il a livrés au public montrent un esprit méthodique, une grande facilité et des connaissances étendues sur l'histoire canadienne. Dans ses écrits, il ne s'élève pas ordinairement à de hautes considérations sur les hommes ou les choses ; mais on reconnaît, dans tout ce qu'il dit, un homme pratique, qui aime son pays, qui veut le servir dans la mesure de ses forces, apporter à ses gloires son contingent de recherches ; on reconnait surtout un disciple, un esclave du travail, et c'est par cette qualité, principalement, que M. Morgan laissera loin derrière lui certains rivaux éphémères, qui lui disputent aujourd'hui la palme dans la dure carrière des lettres.

E. Lef. de Bellefeuille.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME QUATRIÈME DE LA "REVUE CANADIENNE."

JANVIER 1867.

La Loi du Travail, par le R. P. BERTRAND, S. J 3
De Québec à Mexico, (suite), par M. FAUCHER DE ST. MAURICE 22
Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812, par M. T.-L 45
Charles et Eva (suite), par M. JOS. ET. E. MARMETTE 62
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.—Histoire des Abénakis depuis 1605 jusqu'à nos jours, par l'Abbé A. J. Maurault. Imprimé à l'atelier typographique de la *Gazette de Sorel*, à Sorel, Bas-Canada.

Nouveau Traité de Géométrie et de Trigonométrie rectiligne et sphérique, suivi du toisé des surfaces et des solides, accompagné de tables de logarithmes des nombres et sinus, etc., naturels et logarithmiques et d'autres tables utiles.

Transactions of Literary and Historical Society of Quebec, Session of 1865-66. New Series, part. 4. Quebec ; printed at the *Gazette Office*.

Observations sur la brochure de MM. Laverdière et Casgrain, relativement à la découverte du tombeau de Champlain par Stanislas Drapeau. Québec, 1866. Brochure de 28 pages, par M. JOSEPH ROYAL 73
Les événements du mois, par M. S. LESAGE 75

FÉVRIER.

Entretien sur Naples (suite), par M. J. S. RAYMOND, Ptre 80
Charles et Eva (suite), par M. JOS. ET. E. MARMETTE 98
Les Castilles, extrait de Notes de Voyages, par M. L. R. MASSON 115
Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812 (suite), par M. T.-L. 126
Les Seigneurs de Frontenac, par M. ALFRED GARNEAU 136
Les événements du mois, par M. S. LESAGE 153

MARS.

Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812 (suite), par M. T.-L. 159
De la Satire chez les anciens, par M. Octave Pelletier 181
De Québec à Mexico, (suite), par M. Faucher de St. Maurice 188
Entretien sur Naples (suite et fin), par M. J. S. Raymond, Ptre 214
Les événements du mois, par M. J. Royal 233

AVRIL.

Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812 (suite), par M. T.-L. 239
Des Doctrines Sociales, par le Rév. P. Bertrand, S. J 266
Il faut chanter (poésie), par M. Benjamin Sulte 284
La débâcle du St. Laurent, printemps de 1865 (poésie), par M. Pamphile Lemay. 286
A ma Sœur (poésie), par M. Alfred Garneau 300
Les Récollets en Canada, par M. S. Lesage 303

MAI.

Charles et Eva (suite et fin), par Jos. Et. E. Marmette 319
De Québec à Mexico, (suite), par M. Faucher de St. Maurice 346
Bluette, Allons sur l'Onde, (poésie), par M. Alfred Garneau 367
Le R. P. Felix Berey, esquisse biographique, par M. E. Lef. de Bellefeuille. 364
La Mésange à tête noire. La petite charbonnière de France, par J. M. LeMoine. 373
Nelida, ou les Guerres Canadiennes de 1812 (suite), par M. T.-L. 377
Notice Bibliographique.—*Contes populaires*, par Paul Stevens. 250 p. in-8o. Ottawa, Geo. E. Desbarats, Imp.-Edit., par M. Jos. Royal 398

JUIN.

Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812 (suite et fin), par M. T.-L. 399
De Québec à Mexico (suite), par M. Faucher de St. Maurice 419
De l'Eglise, par le Rév. P. Bertrand, S. J 439
Le Ritualisme en Angleterre, par M. R. Ouellet, Ptre 451
La Mère et l'Enfant (poésie), par M. Alfred Garneau 474
Les événements du mois, par M. S. Lesage 476

JUILLET.

De Québec à Mexico (suite et fin), par M. Faucher de St. Maurice 479
Ultima Verba, par M. Faucher de St. Maurice 498
Causerie sur Québec, par M. Hector Fabre 501
Le Sacrifice et l'Egoïsme, par M. Jos. Royal 510
Leçon d'Histoire (poésie), par M. Benjamin Sulte 518
Scènes de la Guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. de B 521
Bibliographies.—Cours d'Histoire du Canada, par M. J. B. A. Ferland, prêtre, Professeur à l'Université Laval. Seconde partie; 1663-1759.—Québec; Augustin Côté, Editeur-Imprimeur, 1867, par M. Jos. Royal 552
Traité théorique et pratique d'analyse grammaticale, d'analyse logique et de ponctuation, par Napoléon Lacasse, Professeur à l'Ecole Normale Laval.—Québec; C. Darveau, Imprimeur-Editeur, rue de la Montagne, 1867, par M. Jos. Royal 554
Annuaire de Ville-Marie, suivi de recherches archéologiques et statistiques sur les institutions catholiques du Canada. Tome premier. Histoire des paroisses du diocèse de Montréal. Montréal; Z. Chapeleau, Libraire-Editeur. 1867, par M. Jos. Royal 555

AOUT.

Scènes de la Guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. de B 559
Le goût.—Théorie, par M. Jos. Royal 612
Le goût.—Pratique, par M. Chs. de Lorimier 620
Histoire du Canada.—Où est mort Montcalm? par M. J. M. LeMoine 630
Mademoiselle Prentice et Lord Nelson, par M. J. M. LeMoine 638

SEPTEMBRE.

Comment on fait la guerre au Mexique, par M. Faucher de St. Maurice..... 639
Scènes de la Guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. de B..... 660
Discours prononcé sur la tombe de M. F.-X. Garneau, par l'Hon. P. J. O. Chauveau..... 694
Le Canada français à l'Angleterre (poésie), par M. Benjamin Sulte..... 702
La Pologne, après l'insurrection de 1863.—Son état politique et religieux, par M. Casimir Hempel..... 705
Bibliographie.—Les Lois de la Procédure Civile, savoir: texte du Code, rapport des codificateurs, autorités par eux citées, lois de faillite, règles de pratique des différents tribunaux, principes et formules de procédure, etc., etc., par Gonzalve Doutre, B. C. L., avocat et secrétaire du Barreau de la Province de Québec. Tome premier, Eusèbe Senécal, imprimeur. 1 vol. in-12; prix, $2, par E. Lef. de Bellefeuille..... 718

OCTOBRE.

Scènes de la Guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. de B..... 719
Etude sur le Moyen-Age, par M. J. S. Raymond, Ptre..... 752
Le concours de poésie à l'Université Laval, par M. A. Nantel, Ptre..... 773
Rapport du Jury nommé par la Faculté des Arts de l'Université Laval pour l'examen des pièces de poésies françaises présentées au concours de l'année 1866-67, lu en séance solennelle le 11 septembre 1867, par M. Louis Beaudet, Ptre..... 782
Causerie artistique, par M. N. Bourassa..... 789

NOVEMBRE.

Scènes de la Guerre de l'Independance du Mexique, par M. L. de B..... 799
Etude sur le Moyen-Age (suite) par M. J. S. Raymond, Ptre..... 831
Une question de mariage, par M. E. Lef. de Bellefeuille..... 838
Le régiment des Montagnards Ecossais, par M. J. M. LeMoine..... 850
Bibliographies.—Explication du Code Civil du Bas-Canada, par J. Roy, avocat, Montréal, Eusèbe Senécal, imprimeur-éditeur, 1867. 1 vol. in-8, 378 p. Prix $1.50, par M. E. Lef. de Bellefeuille..... 874
Manuel des éléments français contenant, pour cette partie, les règles les plus difficiles à retenir avec un tableau très-étendu des verbes irréguliers, par N. Barret, Ptre. Brochure in-8. de 32 p. par E. Lef. de Bellefeuille..... 877

DÉCEMBRE.

Scènes de la Guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. de B..... 879
Etude sur le Moyen-Age (suite), par M. J. S. Raymond, Ptre..... 920
Causerie artistique, par M. N. Bourassa..... 932
Ma Chambre (poésie), par M. Benjamin Sulte..... 947
Le Cimetière (poésie), par M. Edourd Sempé..... 949
Bibliographies.—*Bibliotheca Canadensis*, or a Manual of Canadian Litterature. By Henry J. Morgan, fellow of the Royal Society of Northern Antiquaries, etc., etc., par M. E. Lef. de Bellefeuille..... 952
Table des matières du tôme quatrième..... 955

FIN DU TOME QUATRIÈME.

087360018

Scè
Etu
Le
Rap

C

1
I
]